John Adams
Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
*ADAMS
90.2
V.5

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE.

TOME CINQUIEME.

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
UNIVERSEL
D'HISTOIRE NATURELLE;
CONTENANT

L'HISTOIRE DES ANIMAUX,
DES VÉGÉTAUX ET DES MINÉRAUX,

Et celle des Corps céleſtes, des Météores, & des autres principaux Phénomenes de la Nature;

AVEC

L'HISTOIRE ET LA DESCRIPTION
DES DROGUES SIMPLES TIRÉES DES TROIS REGNES;

Et le détail de leurs uſages dans la Médecine, dans l'Économie domeſtique & champêtre, & dans les Arts & Métiers:

PLUS, une Table concordante des Noms Latins, & le renvoi aux objets mentionnés dans cet Ouvrage.

Par M. VALMONT DE BOMARE, Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle avoué du Gouvernement; Cenſeur Royal; Directeur des Cabinets d'Hiſtoire Naturelle, de Phyſique, &c. de S. A. S. Monſeigneur le PRINCE DE CONDÉ; Honoraire de la Société Économique de Berne; Membre des Académies Impériale des Curieux de la Nature, Impériale & Royale des Sciences de Bruxelles; Aſſocié Regnicole de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & beaux Arts de Rouen; des Sociétés Royales des Sciences de Montpellier, Littéraires de Caen, de la Rochelle, &c. d'Agriculture de Paris; Maître en Pharmacie.

Nouvelle Édition, revue & conſidérablement augmentée par l'Auteur.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, vis-à-vis le Cloître Saint Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

ADAMS 90.2
v. 5

DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'HISTOIRE NATURELLE.

P.

PIGARGUE ou PYGARGUE, *pygargus.* On peut distinguer trois variétés dans cette espece d'oiseau carnivore ; savoir, le *grand pygargue*, le *petit pygargue* & le *pygargue à tête blanche.* Les deux premiers ne different que par la grandeur, & le dernier ne differe presque en rien du premier, la grandeur étant la même ; la seule différence est un peu plus de blanc sur la tête & le cou. Les différences entre les pygargues & les aigles sont 1°. la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes jusqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2°. la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3°. la blancheur de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'aigles à queue blanche, parce qu'ils ont en effet la queue blanche en-dessus & en-dessous dans toute son étendue : ils different encore des aigles par quelques habitudes naturelles ; ils n'habitent pas les lieux déserts, ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, ainsi

que l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence ; il est de la même grosseur, & pour le moins aussi fort que lui : il est plus carnassier, plus féroce, moins attaché à ses petits, car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid, avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend que sans le secours de l'*orfraie* qui les prend alors sous sa protection, la plupart périroient. Ce sentiment contre nature, qui porte ces oiseaux à chasser leurs petits avant qu'ils puissent se procurer aisément leur subsistance, & qui est commun à l'espece du pygargue, & à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois especes sont plus voraces & plus paresseuses à la chasse, que celle de l'aigle commun qui soigne & nourrit largement ses petits, les conduit ensuite, les instruit à chasser, & ne les oblige à s'éloigner que lorsqu'ils sont assez forts pour se passer de tout secours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'espece commune sont doux & assez tranquiles, au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils sont un peu grands, ne cessent de se battre & de se disputer la nourriture & la place dans le nid ; ensorte que souvent le pere & la mere en tuent quelques-uns pour terminer le débat ; on peut encore ajouter que comme le *grand aigle* & le *pygargue* ne chassent ordinairement que de gros animaux, ils se rassasient souvent sur le lieu, sans pouvoir les emporter, que par conséquent les proies qu'ils enlevent sont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid, ils sont souvent au dépourvu ; au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lievres & des oiseaux, fournit plus aisément & plus abondamment la subsistance nécessaire à ses petits. La pygargue construit pour nid un aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'est abrité dans le dessus que par le feuillage des arbres, & qui est composé de petites perches & de branches qui soutiennent plusieurs lits alternatifs de bruyere & d'autres herbes ; elle y pond deux ou trois œufs. *Voyez maintenant l'article* AIGLE.

PIGAYA. C'est la racine de l'*ipécacuanha :* voyez ce mot.

PIGEON, *columba*, est un genre d'oiseau très-connu. Quantité de personnes se font de la multiplication du pigeon, une affaire sérieuse sans y rien épargner ; & par la combinaison des mélanges, ils savent en tirer une infinité de variétés, toutes plus curieuses les unes que les autres, ainsi qu'on le verra à la fin de cet article. Les marques caracté-

ristiques de cet oiseau, sont d'avoir quatre doigts dénués de membranes, dont un par derriere & trois devant; les jambes courtes & couvertes de plumes jusqu'au talon; les aîles très-longues, un vol très-fort, le bec droit, étroit & un peu long, le bout supérieur un peu renflé & recourbé, les narines à demi-couvertes d'une membrane épaisse & molle; mais ce bec varie suivant les especes, les unes l'ont plus délié, d'autres plus gros, d'autres plus court, d'autres plus long; sa voix est un cri plaintif, assez bien exprimé par le mot *roucoulement:* ils ne pondent que deux œufs à la fois, & font plusieurs pontes & couvées dans une année; ceux de voliere en font jusqu'à douze. Le propre de ces animaux est de ne point renverser le cou quand ils boivent, mais de boire largement comme font les bêtes de charge. La plupart ont les pieds rouges, & le mâle & la femelle couvent tour à tour : la durée de leur vie est de quinze à vingt ans. On les divise en pigeons privés ou domestiques, en pigeons sauvages & en pigeons étrangers. Au reste ces oiseaux sont mis par M. *Linneus* dans l'ordre des *aves passeres*, oiseaux de passage. Les pigeons sont en général des oiseaux qui appartiennent à l'ancien & au nouveau Continent; ils vivent dans les climats chauds, dans ceux qui sont tempérés, & ils s'étendent fort avant dans le nord. On trouve dans l'ancien Continent, dit M. *Sonnerat*, des ramiers en Sibérie, & dans le nouveau, plusieurs especes de pigeons dans le Canada. Il paroît que les climats chauds conviennent mieux à ces especes de bipedes; ils y sont plus nombreux & plus variés. Quoiqu'ils ne pondent que deux œufs à la fois, quoiqu'ils soient exposés à la voracité des oiseaux de proie auxquels ils servent de pâture la plus ordinaire, les individus dans chaque espece ou variété, sont fort multipliés, & souvent leur nombre est prodigieux; ce qui vient sans doute, comme il est dit ci-dessus, de ce que ces oiseaux font plusieurs pontes par an, de ce que leur constitution est robuste, qu'ils peuvent s'habituer par-tout, y trouver un climat & une nourriture convenables à leur multiplication : c'est cette force de leur constitution, &, comme nous le dirons ci-après, l'ardeur de leur tempérament, qui font que les pigeons sont de tous les oiseaux, après la poule & quelques autres gallinacées, les bipedes les plus aisés à transporter, à s'habituer à un nouveau climat, à y multiplier. Les pigeons ont en général une forme élégante, un plumage bien nué : ils sont d'une grande utilité pour la nourriture de l'homme & celle d'un grand nombre d'animaux; & dans l'entretien général, ils rendent beau-

coup plus qu'ils ne coûtent. On a obfervé que les pigeons qui vivent en pleine liberté, ont pour l'ordinaire les pieds rouges, & que la couleur dominante de leur plumage eft le gris ou le brun : l'état de domefticité a plus ou moins altéré l'efpece du pigeon : la plupart ne fe nourriffent que de grains; quelques efpeces cependant ne vivent guere que des fruits qu'ils avalent fans les caffer.

1°. Le PIGEON ORDINAIRE ou MONDAIN, *columba domeftica & vulgaris*, eft un oifeau domeftique fort commun & fort utile : il pefe environ treize onces; il a, depuis le bout du bec jufqu'au bout de la queue, treize pouces de long, une envergure de vingt-fix pouces de large; le bec grêle, pointu, longuet, comme farineux au-deffus des narines, & du refte brun, l'iris d'un jaune rouffâtre; les jambes en devant revêtues de plumes prefque jufqu'aux doigts, les pieds & les doigts rouges, les ongles noirs, la tête d'une couleur cendrée & bleuâtre, le cou orné de belles couleurs changeantes, felon qu'il eft différemment expofé à la lumiere, le jabot rouffâtre, le refte de la poitrine & le ventre cendrés, le bas du dos blanc, & cendré près des épaules, du refte noir, néanmoins nuancé de cendré : le pennage des aîles a les mêmes couleurs; celui de la queue, qui a quatre pouces & demi de longueur, eft noir par les extrémités, le refte eft cendré : le jabot du pigeon eft grand : la voix du mâle eft auffi grave que celle de la femelle eft grêle. On lit dans l'*Hift. de l'Acad. des Sciences*, *T. I. pag. 140*, que l'œfophage du pigeon eft capable d'une diftenfion plus grande en proportion de celui des autres oifeaux, comme on peut le remarquer en foufflant dans leur âpre-artere. La grande efpece de pigeon domeftique eft le PIGEON ROMAIN, *columba verficolor.*

Tous les pigeons, dit M. *de Buffon*, ont de certaines qualités qui leur font communes; l'amour de la fociété, l'attachement à leurs femblables, la douceur des mœurs, la chafteté, c'eft-à-dire la fidélité réciproque & l'amour fans partage du mâle & de la femelle; la propreté, le foin de foi-même qui fuppofent l'envie de plaire, l'art de fe donner des graces qui le fuppofe encore plus; les careffes tendres, les mouvemens doux, les baifers timides qui ne deviennent intimes qu'au moment de jouir; ce moment même ramené quelques inftans après par de nouveaux defirs, de nouvelles approches également nuancées, également fenties; un feu toujours durable, un goût toujours conftant, & pour plus grand bien encore, la puiffance d'y fatisfaire fans ceffe..... En effet, quiconque

a habité la campagne, aura obſervé ces différentes qualités dans l'eſpece du pigeon : il aura reconnu que ces oiſeaux ſont fort portés à l'amour, que le mâle amoureux s'approche de ſa femelle, va, revient, tourne autour d'elle, la cajole, fait l'amant empreſſé, eſt toujours en mouvement, épanouit ſa queue, fait la roue juſqu'à ce que la tendre femelle, excitée par ces petites agaceries, réponde d'une voix ſourde, d'un roucoulement étouffé ; enſuite viennent les petits becos, c'eſt-à-dire les careſſes du bec dans le bec ; alors les grandes privautés ont lieu.

Deux œufs blancs pondus ſont le fruit de ces amours : l'un produit un mâle & l'autre une femelle, quelquefois auſſi il en naît deux mâles ou deux femelles. Pour pondre le ſecond œuf, il faut un nouvel accouplement : la femelle choiſit communément l'après-midi pour ſon accouchement. Ses deux œufs étant pondus, elle ſe met à les couver, de façon que pendant quinze jours complets elle reſte deſſus depuis trois ou quatre heures après-midi, juſqu'au lendemain matin ſur les neuf à dix heures que le mâle prend ſa place, réguliérement juſqu'à quatre heures du ſoir, tandis que la femelle va chercher à manger & ſe repoſer ; puis elle revient à l'heure marquée pour relever ſon mâle, qui lui cede à ſon tour la place juſqu'au lendemain, & ainſi de ſuite juſqu'à ce que les petits ſoient éclos. Si durant la couvaiſon la femelle tarde trop à revenir, le mâle va la chercher & l'invite à retourner promptement à ſon nid ; celle-ci en fait autant à l'égard de ſon mâle quand il paroît pareſſeux ſans l'être. Ainſi nulle humeur, nul dégoût, nulle querelle ; toutes les douceurs du ménage, toutes les fonctions pénibles également réparties. Le mâle aimant aſſez conſtamment pour les partager, & même coopérer aux ſoins maternels : ſoulageant & adouciſſant la peine de ſa compagne, pour mettre entre elle & lui cette égalité dont dépend le bonheur de toute union durable.... Quels modeles pour l'homme, s'il pouvoit ou ſavoit les imiter ! Le pere & la mere n'ont rien à donner pendant trois ou quatre jours aux deux pigeonnaux nouvellement éclos ; ils ont ſeulement ſoin de les tenir bien chaudement : alors c'eſt la femelle qui ſe charge ſeule de ce ſoin, ſi ce n'eſt pour quelques momens qu'elle va prendre un peu de nourriture ; après quoi ils les nourriſſent pendant huit jours d'alimens ramollis, à demi digérés comme de la bouillie dans leur jabot, ils ſoufflent ou dégorgent deux à trois fois par jour cet aliment dans leur petit bec : le pere ſouffle communément la pâture à la petite femelle, & la mere au petit mâle ;

cette attention réciproque suppose chez ces oiseaux un instinct esclave né de la différence du sexe ; peu-à-peu ils leur donnent une nourriture plus solide , à proportion de leurs forces , & dès qu'ils sont en état de voler, le pere les chasse du nid, & les oblige de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture. Ce nouveau ménage s'appareille bientôt ensemble. Les pigeons de voliere ont toujours à la fois des œufs & des petits; & par ce moyen ils ne perdent point de temps. Tous les momens de la vie sont employés au service de l'amour & au soin de ses fruits.

On remarque que quand la femelle s'est laissé cocher par un mâle étranger, le sien piqué de la passion de son infidelle, se dépite & ne veut plus la voir; il l'abandonne , ou s'il s'en approche, c'est pour la battre. On a vu des femelles s'entre-saillir au défaut de mâle , ce qui suppose un tempérament fort chaud dans ces individus. On a vu aussi deux mâles mécontens respectivement de leurs femelles, faire entre eux un échange , & vivre ensuite en bonne intelligence dans leur nouveau petit ménage. Cet exemple des troqueurs seroit-il en pareilles circonstances chez toutes les especes d'animaux le vœu & la loi de la nature ?

Les pigeons aiment à se baigner & à se rouler dans la poussiere, pour se délivrer de la vermine , des poux & puces qui les incommodent quelquefois : ils se nourrissent de froment, de sarrasin, d'orge , de vesce, de pois, de chenevi, de panis, d'ivraie & d'autres grains : ceux de colombier cherchent pendant l'été leur vie dans les champs , mais dans l'hiver il faut les nourrir. Sans cela ils seroient peu féconds & pourroient périr : ces oiseaux sont d'un bon revenu dans un colombier. Nous avons dit qu'ils multiplient souvent; dans le même temps qu'ils élevent leurs petits , ils couvent des œufs.

Le vol de cet oiseau est très-rapide & sifflant, sur-tout quand l'animal se sent poursuivi par l'épervier, par le milan ou par quelqu'autre oiseau de proie. Outre le vol, les pigeons ont la vue & l'ouie excellentes , ce sont là en quelque sorte les seules armes que la nature leur a données pour se défendre. Ils tremblent à l'aspect d'un oiseau de rapine : quoique d'un naturel doux en apparence , & regardés comme le symbole de la douceur , cependant ils se battent souvent de pigeon à pigeon jusqu'à la mort, sur-tout quand il s'agit de concurrence pour une femelle : alors ils se donnent des coups d'aîles sur la tête , des coups de bec, & s'arrachent les plumes. Le pigeon vit volontiers avec la volaille.

Cet oiseau est d'un grand usage dans les alimens, sur-tout quand il est jeune, nourri & élevé à la maison dans une voliere ; sa chair est alors tendre, succulente, facile à digérer & nourrit beaucoup : les plus estimés en France sont ceux de Perpignan. Lorsqu'il est vieux l'on doit en user plus sobrement : on prétend qu'un pigeon nouvellement tué, ouvert par le dos & appliqué tout chaud sur la tête ou à la plante des pieds d'un frénétique, est capable de guérir cette maladie. Le sang du pigeon tiede & tiré de dessous l'aîle, est propre pour guérir les plaies récentes des yeux. Sa fiente appellée *colombine*, est nitreuse, résolutive & apéritive : on la prend toute calcinée ou en tisane ou en bol ; on a des exemples que si cette fiente fraîche tombe dans les yeux, l'on en peut devenir aveugle, tant elle contient de parties caustiques ; c'est par cette raison que la peau rougit à l'endroit où l'on met pendant un certain tems de la fiente de pigeon. On en mêle quelquefois dans les vésicatoires, ou avec les cataplasmes farineux, pour résoudre les tumeurs œdémateuses. La fiente de pigeon pulvérisée & cuite avec le lait, fait un cataplasme excellent pour les maux de gorge pituiteux : il faut avoir soin de le renouveller & de le réchauffer toutes les heures. Cette fiente, dit M. *Bourgeois*, est encore un excellent remede pour la toux des chevaux, qu'ils contractent souvent au printems dans les pâturages, lorsque les nuits sont froides, ou lorsqu'ils sont exposés long-temps à des pluies froides. Cette toux, lorsqu'on la néglige, dégénere souvent en vraie pousse qui devient incurable. Dès qu'on s'apperçoit qu'un cheval est attaqué de la toux, il faut prendre quatre poignées de fiente de pigeon qu'on pulvérise grossiérement, & on la met infuser dans une demi-bouteille de vieux vin blanc pendant une nuit ; le matin on passe le mêlange par un linge, & on le fait avaler trois matins de suite au cheval par le moyen d'une bouteille ou d'une corne.

La fiente du pigeon est très-bonne pour les plantes & pour les semences : on peut la répandre à claire-voie sur la terre toutes les fois qu'on seme quelque grain, conjointement avec la semence, & même après, en toute saison ; & chaque hottée de cette fiente équivaut à une charretée de fumier de mouton. Il faut cependant observer que la *colombine* est si remplie de parties volatiles toujours en action, que si on ne la laissoit un peu modérer à l'air, & sur-tout par un temps pluvieux, on courroit risque, en la répandant trop promptement, d'altérer les grains

ſemés, de brûler & de détruire les premiers principes de la germination : auſſi doit-on en amortir l'activité en la mêlant avec du crotin de cheval, ou du fumier de vache pourri. Cet engrais convient ſur-tout aux prés trop uſés, aux chenevieres & aux potagers, même aux terrains froids, humides & argileux. *Voyez* FUMIER & EXCRÉMENT.

L'exemple des pigeons monſtrueux, à deux têtes, à quatre pieds, &c. n'eſt pas rare.

2°. Le PIGEON BISET, *columba livia.* C'eſt un oiſeau ſauvage de paſſage, ainſi nommé à cauſe de la couleur biſe ou plombée, tant de ſon plumage que de celle de ſa chair, qui eſt effectivement plus biſe que celle des pigeons de voliere ; il eſt plus petit que le pigeon ordinaire, & difficile à apprivoiſer, car il ne peut vivre enfermé ; il a les pieds rouges, ainſi que le bec qui eſt raboteux.

3°. Le PIGEON SAUVAGE OU FUYARD, *œnas ſeu vinago.* Ce pigeon de paſſage a une corpulence un peu plus grande que le pigeon ordinaire, dont il differe encore pour la couleur du plumage, qui eſt fort diverſifié ; le devant de ſa poitrine & de ſes aîles ſont d'une couleur vineuſe, il a ſur chaque aîle deux taches noires, les plumes du cou jettent différens éclats ſuivant qu'on les expoſe au jour ; il fait ſon nid le long des rochers eſcarpés. On prétend que c'eſt une eſpece de ſemblables pigeons, *columba tabellaria* ou *pigeon meſſager*, que les Mariniers en Egypte nourriſſent ſur leurs navires, ainſi qu'en Candie & en Chypre ; c'eſt, dit *Belon*, pour les lâcher quand ils approchent de terre, afin de faire annoncer chez eux leur arrivée. On étoit autrefois dans l'uſage d'attacher des lettres aux pieds ou ſous les aîles de ces courriers volans, qui les portoient à l'endroit où l'on ſavoit qu'ils s'arrêtoient d'ordinaire ; il y a encore de ces pigeons meſſagers en Orient & ailleurs, où on les dreſſe à porter & à rapporter les lettres dans les occaſions où l'on a beſoin d'une extrême diligence ; on aſſure que le Conſul d'Alexandrette s'en ſert encore pour envoyer promptement des nouvelles à Alep : & que les caravanes qui voyagent en Arabie, font ſavoir leur marche aux Souverains Arabes, avec qui elles ſont alliées, par le même moyen. Ces oiſeaux volent avec une rapidité extraordinaire, & reviennent avec une nouvelle diligence pour ſe rendre dans le lieu où ils ont été nourris & élevés. On les rencontre quelquefois ſur le ſoir couchés ſur le ſable & le bec ouvert, attendant la roſée pour ſe rafraîchir & reprendre

reprendre haleine. En 1574 & 1575, le Prince d'Orange fit usage de ces messagers volans aux sieges de Harlem & de Leyde ; & pour reconnoître le service de ces oiseaux, le Prince voulut qu'ils fussent nourris aux dépens du public, dans une voliere faite exprès, & que lorsqu'ils seroient morts, on les embaumât pour être gardés à l'Hôtel-de-Ville. Ces pigeons font leur nid dans de vieilles tours : ils sont fort timides, mais ils aiment à retourner dans leur patrie.

4°. Le PIGEON RAMIER, *palumbus torquatus.* Ce pigeon est encore très-connu dans tous les pays. *Belon* dit qu'on le nomme *ramier*, parce qu'il se perche sur les rameaux ou branches d'arbres ; il vole en troupe pendant l'hiver, il ne chante ou ne roucoule que quand il est en amour, & sa femelle lui répond ; il est plus grand que le biset & le pigeon ordinaire, & presque aussi charnu qu'une poule. On le trouve particuliérement sur les mérisiers pendant la maturité de leur fruit qu'il aime à l'excès. On en prend beaucoup en certains pays dans les forêts qui sont plantées de chêne, de frêne & de lierre ; pour cela on attend qu'il fasse bien nuit, & par le moyen d'un charivari & en portant des torches de paille allumée, on leur fait peur : il est facile alors de les tuer. Ce pigeon bâtit son nid assez mal-proprement, peu haut, mais il le rend difficile à trouver. Le ramier fait sa demeure suivant les saisons, tantôt dans la plaine, & tantôt dans les montagnes. Le plumage de son cou est chatoyant ou d'un éclat de soie : celui de la poitrine, des épaules & des aîles est vineux, le milieu du dos couleur de frêne sombre, le reste est à-peu-près comme dans le pigeon ordinaire : sa chair est beaucoup plus dure que celle des pigeons précédens. Il y a le *pigeon bleu ramier* de Madagascar & du Mexique. Il est mention du même pigeon de couleur verte *à l'article* FIOUNINGO. Le pigeon *ramier* qui se trouve abondamment près de la Perle, à douze lieues du Cap de Bonne-Espérance, est gris & de la grosseur de celui d'Europe : la tête est couleur de charbon pâle, le cou d'un lilas clair, la poitrine, le ventre, les cuisses, les petites plumes des aîles sont d'un gris cendré, le dessous des aîles est d'un gris vineux ; les grandes plumes des aîles sont noires : la queue est noire aussi, excepté le bout qui est blanc; il y a de chaque côté sur les petites plumes de l'aîle, cinq taches noires; le bec, l'iris & les pieds sont d'un rouge vineux.

On distingue en Europe les *palombes* ou *gros ramiers ;* ce sont de belles

eſpeces de pigeons très-connus dans les Pyrénées, où ils paſſent régulièrement deux fois l'année pour aller & revenir d'Eſpagne, ainſi que les biſets; leur plumage eſt d'un beau gris cendré, avec un collier orné de très-belles couleurs changeantes: la chaſſe en eſt fameuſe tout le long des Pyrénées; elle conſiſte à dreſſer de diſtance en diſtance le long d'une gorge, quelquefois pendant l'eſpace de plus d'une demi-lieue, des eſpeces de trépieds, qui ſont compoſés de trois perches, longues quelquefois de ſoixante à quatre-vingts pieds; à l'endroit où elles ſe croiſent au plus haut, on bâtit une cabane de verdure, où un homme ſe tient caché avec une proviſion de morceaux de bois blanchis faits en palette. Dès qu'il apperçoit un vol de palombes, il leur jette une de ces palettes, qu'elles prennent pour un oiſeau de proie, la frayeur leur fait baiſſer leur vol près de la terre, alors de diſtance en diſtance, ſuivant qu'elles s'écartent, on les rapproche par la même voie, & on les conduit où l'on veut: à l'extrémité de la gorge, il faut qu'il y ait cinq ou ſix grands arbres rangés de ligne; on tend des filets depuis le haut juſqu'en bas, au moyen de poids & de poulies; dès qu'on lâche une détente, ces filets tombent, & les palombes effrayées par les palettes qu'on leur jette, viennent ſe prendre dans les filets: on en prend quelquefois plus d'un cent d'un ſeul coup de filet. On mange ces oiſeaux cuits à la broche, mais preſque ſaignans.

A Terni en Italie, on pratique une autre chaſſe de pigeons très-ſinguliere, & dont M. *la Lande* a été témoin, on éleve & on apprivoiſe des pigeons appellés *mandarini* qui vont au-devant des pigeons de paſſage & les conduiſent dans la forêt, & ſur les arbres mêmes où les Chaſſeurs les attendent; on en prend quelquefois juſqu'à cinq cents.

5°. Le PIGEON DE ROCHER ou ROCHERAYE, *columba rupicola*, eſt une eſpece de petit pigeon, de couleur cendrée, qui ne fréquente que les rochers voiſins de la mer: il y en a de tout blancs.

6°. Le PIGEON HUPPÉ, *columba criſtata.* C'eſt le nom que l'on donne au pigeon qui porte une huppe blanche ſur le derriere de la tête: il a les aîles & le deſſus du dos d'un noir vineux, & tout le reſte du plumage eſt blanchâtre. Il eſt un peu moins gros que le pigeon ordinaire: il ſoutient bien le froid.

7°. Le PIGEON PATTU, *columba daſypes.* Les plumes de ſes jambes ſont longues & pendent juſqu'entre les doigts.

8°. Le PIGEON-NONAIN, *culumba cucullata.* C'eſt le *pigeon à chaperon* ou *jacobin.* Les plumes de ſon cou ſont relevées & lui ceignent la tête en capuchon de Moine.

9°. Parmi les pigeons ſauvages & étrangers, on connoît, 1°. celui du Bréſil, que *Marcgrave* a décrit ſous le nom de *picui-pinima*, il n'eſt pas plus gros qu'un merle ; ſa chair eſt excellente & fort graſſe. 2°. Le *pigeon des îles de Nincobar* dans le golfe de Bengale, proche des côtes du Pégu, *columba nincombar Indica*, qui eſt plus grand que notre pigeon domeſtique ; ſon plumage eſt un mêlange agréable de bleu, de vert, de jaune, de pourpre violet & de rouge ; il ſe nourrit de riz : ce pigeon ſauvage eſt ſujet à la pierre, elle croît par couches juſqu'à boucher l'ouverture du géſier, ce qui le fait périr. 3°. Le *pigeon ſauvage de l'île de S. Thomas*, qui a le plumage d'un perroquet vert; ſes jambes & le bas de ſes aîles ſont d'une belle couleur de ſafran ; il eſt moins beau à la vue que le *pigeon d'Amboine*, *columba viridis Amboinenſis.* 4°. Le *pigeon à queue annelée de la Jamaïque*, *columba caudâ faſciâ notata Jamaïcenſis ;* on l'éleve dans les colombiers; il y en a auſſi de ſauvages qui ne fréquentent que les ſavannes. 5°. Le *pigeon à groſſe gorge ou à grand goſier*, *columba gutturoſa ;* en aſpirant de l'air, il enfle ſa gorge qui alors devient plus groſſe que ſon corps.

On trouve encore pluſieurs ſortes de pigeons à Maderas-patan (ou ville de Madras) aux Indes, dont les couleurs ſont fort variées ; celui des Philippines eſt plus agréable à la vue. Les Ornithologiſtes font mention de quelques eſpeces de pigeons qu'on éleve par curioſité, telles que le *trembleur* ou *pigeon-paon*, qui remue toujours la tête & le cou; il a la queue large, l'étale & la redreſſe comme celle du paon, *columba tremula cauda :* le *pigeon-cavalier*, *columba eques*, qui eſt ſorti du pigeon bâtard & du pigeon meſſager; il a des excroiſſances charnues à la racine du bec & autour des yeux ; il a auſſi la faculté d'enfler ſon jabot comme le pigeon à groſſe gorge : le *pigeon de Mahomet*, il differe peu de celui de Numidie ou de Barbarie ; ſes yeux ſont grands & noirs : le *pigeon Polonois* a les yeux bordés de rouge : le *pigeon-batteur*, *columba percuſſor*, il tourne en rond lorſqu'il vole, & il bat des aîles avec force & beaucoup de bruit ; auſſi les plumes de ſes aîles ſe trouvent ſouvent rompues : le *pigeon culbutant*, *columba gyratrix ſeu vertaga*, eſt de différentes couleurs & differe peu du précédent : le *pigeon à gorge friſée*, *columba*

turbila dicta, a le ſommet de la tête applati, &c. Voyez la *Deſcription de ces oiſeaux*, par *Ray* & M. *Briſſon.*

De tous les pigeons, ceux de la Louiſiane ont la chair la plus fine & la plus délicate; dans toute l'Amérique aux endroits où il y a beaucoup de bois, ces oiſeaux ſont aſſez bons & ſi gras, qu'ils crevent ſouvent en tombant à terre lorſqu'on les tire ſur l'arbre. Beaucoup de ſortes de pigeons d'Amérique ont la tête ou couronnée, ou chauve; les Negres n'ont point encore penſé à les apprivoiſer, quoique les Hollandois y en nourriſſent un aſſez grand nombre. Au Cap de Bonne-Eſpérance on eſtime beaucoup les pigeons de montagnes & ceux de buiſſons. Le pigeon roux de Cayenne eſt le *perdix montana* de *Ray;* c'eſt la perdrix rouſſe des Antilles.

M. *Linneus* donne la deſcription du pigeon de Groënland ou de Norwege, *columba Norwegica;* cet oiſeau eſt de la grandeur d'une petite poule, il en a le bec; ſes pieds ſont palmés : c'eſt le *plongeur-pigeon* du Spitzberg. M. *Anderſon* dit que les pigeons de l'Iſlande reſſemblent aux pigeons ſauvages, & qu'ils conſtruiſent leurs nids dans les crevaſſes des rochers qui bordent la mer, afin que les petits tombent à l'eau dès leur premiere démarche : leur vol reſſemble à celui de la perdrix. Ces oiſeaux étant palmés, ne ſont point de véritables pigeons.

Pour compléter l'idée qu'on peut ſe faire de la variété des véritables pigeons par la combinaiſon des mêlanges de diverſes eſpeces, en voici un exemple tiré de l'état de ces oiſeaux qui ſe voyoient à Paris, au nombre de 158 paires, le 7 Novembre 1767, dans les volieres de S. A. S. Mgr le Comte de Clermont.

1°. Des *nonains*, les uns maurins, d'autres de toutes les nuances, blancs, rouges, gris panachés, ſoupe de vin, chamois, noirs, gris de fer, &c.

2°. Des *queues de paon*, ou maurins, ou bleus, ou blancs.

3°. Des *Polonois*, ou jaunes, ou gris piquetés, ou minimes, les uns huppés, les autres pierrés, ou noirs, ou rouges, ou blancs, ou maurins.

4°. Les *herminés*, il s'en trouve de ceux-ci à barres blanches & fraiſés.

5°. Les *culbutans*, ou maurins, ou rouges, ou papillotés en noir & Eſpagnols.

6°. Les *Hollandois noirs*, à *cravatte*, gris piqué.

7°. Les *Hollandois à cravatte*, ou chamois, plus ou moins panachés, ou maurins, ou étincelés, ou bleu-barrés, ou fauve-barrés, ou ſoupe de lait, ou ſoupe de vin, ou gris doux.

8°. Les *têtes* & *queues*, ou noires ou bleues.

9°. Les *heurtés*, ou en noir, ou en rouge.

10°. Les *Napolitains.*

11°. Les *Suiſſes*, mouchetés.

12°. Les *gorges*, ou *îlois* papillotés, ou chamois panachés, ou ſoupe de vin, ou rouges, ou jaunes, ou marrons, ou minime olive, ou maurins, ou blancs, ou couleur de feu, ou gris doux, ou huppés.

13°. Les *cavaliers*, ou couleur de feu, ou jacinthes, ou ardoiſés.

14°. Les *petits mondains*, ou couleur de feu, ou bay-dorés, collier jaune, ou orangés, ou fleur de pêcher, ou lavandés, ou jaſpés & formaillés.

15°. Les *tournans*, couleur de ſoupe de vin.

16°. Les *glougloux*, Eſpagnols, les uns rouges, les autres noirs.

17°. Les *orangers.*

Tous ces pigeons ſe voient actuellement dans la ménagerie de Chantilly. A l'égard des tourterelles qui ſont des eſpeces de pigeons, *voyez au mot* TOURTERELLE.

PIGNE D'ARGENT. Ce nom tiré de la forme pyramidale de ſon moule, appartient à des maſſes d'argent qui contiennent encore une certaine quantité de mercure qui a ſervi à amalgamer les mines d'argent au Potoſi : *voyez* ARGENT.

PIGNONS DE BARBARIE. *Voyez au mot* RICIN.

PIGNONS D'INDE ou DE MÉDICINIER. *Voyez au mot* RICIN.

PIGNONS DOUX. *Voyez à l'article* PIN.

PIGO, ou PIGUS, ou PICLO. Eſpece de carpe fort commune en été dans le lac de Côme & le lac Majeur ; on y en trouve beaucoup pendant quarante jours. *Rondelet* la nomme *cyprinus aculeatus.* Ce poiſſon, ſemblable à la carpe ordinaire pour la forme, a la queue fourchue, & de grandes écailles, deſquelles ſortent des piquans ou aiguillons blancs : le ventre eſt blanc tirant ſur le rouge pâle, & le dos d'un bleu noirâtre. Les plus grands de ces poiſſons peſent cinq à ſix livres ;

il y en a qui fraient ſur les bords des rivieres ; leur chair eſt d'un meilleur goût que celle de la carpe, dit *Rondelet*. Le *pigo* eſt la *carpe piquante*.

PILLOLET. *Voyez* SERPOLET.

PILLULAIRE, *pilularia paluſtris juncifolia*. Plante ſinguliere des environs de Paris, & dont M. *Bernard de Juſſieu* a donné l'Hiſtoire à l'Académie des Sciences en 1739. Il a montré les rapports qu'elle peut avoir avec les fougeres par la façon dont elle végete. Il en a établi le caractere, fondé ſur l'examen des parties de la fleur qui étoient inconnues juſqu'alors & qu'il a très-bien obſervées, ainſi que ſes ſingularités, à l'aide du microſcope. Le nom *pilularia*, dit cet habile Botaniſte, exprime très-bien la forme de globule qu'ont les boutons des fleurs de cette plante.

La *pillulaire* eſt une plante aquatique très-baſſe, rampante & couchée ſur terre. Ses racines ſont des filets longs, ſimples, flexibles & ronds, communément blancs, plongés perpendiculairement & fibrés à leur extrémité. Chaque racine naît toujours & préciſément au-deſſous de chacune des feuilles qui ſont placées ſur les branches rondes, vertes & noueuſes, & ſur les rameaux de cette plante ; plus le terrain eſt humide, & mieux les racines ſont nourries. Les tiges & les branches de cette plante ſont ſi égales, ſi entremêlées les unes dans les autres, que la principale tige, dit M. *de Juſſieu*, eſt difficile à diſtinguer. Auſſi cet Académicien s'eſt-il contenté de décrire une branche longue de ſix pouces, & de demi-ligne d'épaiſſeur, chargée de rameaux & de racines qui tenoient cette branche plaquée contre terre, ou ſur une eſpece de mouſſe commune dans les endroits marécageux.

La branche de la pillulaire eſt garnie de rameaux alternes & terminée par une éminence velue, un peu applatie ſur les côtés : dans quelques rameaux & dans le bout des branches où ce bouton groſſit davantage, il ſort une feuille velue, qui en naiſſant eſt entiérement roulée en forme de ſpirale, & qui prend enſuite la figure d'un crochet.

Les feuilles naiſſent alternativement ſur les deux côtés des rameaux : elles ſont ſimples, vertes, tendres & terminées en pointes, aſſez ſemblables à celles du jonc, & quelquefois longues de cinq pouces. Les fleurs ſont cachées ſous des enveloppes comme dans la figue : elles ont une façon particuliere de s'ouvrir : elles viennent dans les aiſſelles des rameaux ; & quatre de ces fleurs enveloppées chacune par une mem-

brane fine & délicate, font toujours renfermées fous une enveloppe commune, dont la forme eft celle d'une fphere hériffée de poils verts, & qui étant mûre a la groffeur d'un grain de poivre : elle s'ouvre alors & fe partage en quatre quartiers égaux, qui tiennent chacun par un angle au pédicule qui les foutient. Chaque quartier de globule fphérique eft creux, & fa cavité eft remplie par une fleur hermaphrodite, compofée d'étamines & de piftils rangés fur un placenta commun.

Le placenta de la fleur eft une bande membraneufe & garnie de quatre rangs de piftils des deux côtés & fur le bord. Au refte, dit M. *de Juffieu*, le nombre des piftils qui font ovoïdes & fans ftylet, mais avec une efpece de ftigmate, varie dans les fleurs de la pillulaire. Il en a compté douze dans quelques-unes, & feize & vingt dans d'autres : ces piftils font autant d'embryons ou d'œufs. Chaque fleur a trente-deux étamines, qu'on ne peut diftinguer qu'avec la loupe, & mieux encore avec le microfcope. On trouve dans le Mémoire dont nous venons de parler, l'extrait des expériences très-curieufes fur cette plante baignée dans l'eau, &c.

M. *de Juffieu* place la pillulaire dans la claffe des fougeres, par fa maniere de végéter, de croître ; par la figure des feuilles de fougeres qui, non développées, préfentent auffi une efpece de croffe ; par leur commune odeur & par leur faveur vifqueufe mêlée d'aftriction, &c.

Cette plante croît en Angleterre, dans les environs de Paris & dans les mares ou platieres de la forêt de Fontainebleau, &c. elle paroît vivace ; fes jeunes branches qui fubfiftent d'une année à l'autre, fervent à la renouveller pendant que les anciennes périffent ; on peut l'élever dans des lieux où l'eau ne s'évapore pas entiérement. M. *de Juffieu* foupçonne que la pillulaire eft attenuante, incifive & apéritive, ainfi que les fougeres.

PILLULAIRE. Efpece de *fcarabée* nommé *fouille-merde*. Voyez à l'article ESCARBOT.

PILORIS. C'eft une forte de rat mufqué naturel à la Martinique & aux autres Iles Antilles. Il eft de la même forme que nos rats d'Europe, que l'on y trouve auffi depuis que nos navires vont mouiller dans ces parages ; mais il pefe quatre fois davantage, tant il eft grand. Son ventre eft blanc, fon dos noir. Il fent fi fort le mufc, qu'il parfume tous les lieux par où il paffe, & particuliérement l'endroit où il repaire. Il niche fouvent dans les caves des maifons ; heureufement il ne peuple pas tant que les rats communs. Les habitans de la Martinique, & fur-tout les

Negres qui mangent de ces animaux, ſont contraints, après les avoir écorchés, de les laiſſer expoſés à l'air une nuit entiere, & même d'en jeter le premier bouillon pour en ôter la trop grande odeur de muſc : on appelle leurs rognons deſſéchés *rognons de muſc ;* ils ſont eſtimés prolifiques. *Voyez* RAT MUSQUÉ.

PILOSELLE ou OREILLE DE RAT, *piloſella repens officinarum.* Plante fort commune qui croît aux lieux arides, ſur les côteaux incultes & dans les terres ſablonneuſes : ſa racine eſt longue comme le doigt, menue & fibreuſe ; elle pouſſe pluſieurs tiges grêles, ſarmenteuſes, velues, rampantes à terre & y prenant racine. Ses feuilles ſont oblongues, arrondies par le bout comme une oreille de rat, velues, vertes en deſſus, veineuſes, blanches & lanugineuſes en deſſous, d'un goût aſtringent ; ſes fleurs qui paroiſſent en été, ſont à demi-fleuron, ſemblables à celles de l'*herbe à l'épervier*, mais plus petites & jaunes : elles ſont ſuivies par de petites ſemences noires, cunéiformes & garnies d'aigrettes. On dit qu'il ſe trouve ſur cette plante une eſpece de kermès ou cochenille bonne en teinture.

La piloſelle eſt très-amere : elle eſt aſtringente, vulnéraire & déterſive. On la trouve ſouvent mêlée dans les *faltrancks :* elle eſt très-propre pour arrêter le cours de ventre, les hémorrhagies & les hernies ; mais on la croit mortelle pour les moutons.

PILOTE DU REQUIN. On donne ce nom à un poiſſon que l'on peut regarder comme une eſpece de *ſucet.* Voyez à l'article REMORE.

PIMALOT. Le bec large de cet oiſeau pourroit faire douter qu'il appartînt au genre de l'étourneau ; mais s'il étoit vrai, comme le dit *Fernandez*, qu'il eût la nature & les mœurs des autres étourneaux, on ne pourroit s'empêcher de le regarder comme une eſpece analogue, d'autant qu'il ſe tient ordinairement ſur les côtes de la mer du Sud, apparemment parmi les plantes aquatiques, de même que notre étourneau d'Europe ſe plaît dans les roſeaux : le pimalot eſt un peu plus gros.

PIMAR, *picus maximus niger.* C'eſt le grand *pic noir.* Voyez à l'article PIC.

PIMART JAUNE. C'eſt le *loriot.* Voyez ce mot.

PIMBERAH. C'eſt le monſtrueux ſerpent de l'île de Ceylan : il eſt de la groſſeur d'un homme & d'une longueur proportionnée ; le bétail & les bêtes ſauvages ſont ſa proie ordinaire : il uſe d'adreſſe pour les prendre ; il ſe tient caché dans les ſentiers par où paſſe le daim, & le

tue

tue du coup d'une espece de cheville dont sa queue est armée. On prétend qu'il avale quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même. *Séba* dit que ce serpent a l'aspect terrible, à cause de ses deux gros yeux placés à fleur de tête ; ses deux mâchoires sont garnies de dents taillées en scie ; sa gueule a une bordure en forme de coquille ; son front est revêtu de fortes écailles cendrées, grises, décorées de grandes & belles taches, & sillonnées en travers de raies disposées en croix ; les écailles du dos sont roussâtres, ombrées de grandes & magnifiques taches brunâtres obscures, de figure inégale, mais rangées avec symétrie depuis la tête jusqu'au bout de la queue, qui est déliée. Cette belle bigarrure est traversée par des taches noires & triangulaires. *Thes. II, T. 91, n. 1.*

PIMENT. Nom sous lequel on distingue plusieurs especes de plantes qui different encore par la nature & la figure de leur fruit. Telles sont, indépendamment du *piment violet*, du *piment doux*, du *piment-bouc*, du *piment-chien*, du *piment crotte de rat*, du *piment Indien jaune* & du *petit piment Indien ;* telles sont, dis-je, les especes suivantes : *voyez aussi à l'article* BOTRYS.

PIMENT DES ANGLOIS. *Voyez* POIVRE DE LA JAMAÏQUE.

PIMENT D'EAU. *Voyez au mot* PERSICAIRE.

PIMENT DE GUINÉE ou D'INDE, ou CORAIL DE JARDIN, *capsicum aut pimiente.* Voyez POIVRE DE GUINÉE.

PIMENT DES MOUCHES A MIEL. *Voyez au mot* MÉLISSE.

PIMENT ROYAL ou GALÉ. *Voyez* MYRTE BATARD *à la suite du mot* MYRTE. *Voyez aussi* ARBRE DE CIRE.

PIMPLIM. *Voyez* POIVRE LONG.

PIMPRENELLE D'AFRIQUE. *Voyez à l'article* MELIANTE.

PIMPRENELLE BLANCHE. *Voyez à l'article* BOUCAGE.

PIMPRENELLE COMMUNE ou BIPINELLE, *pimpinella vulgaris.* Cette plante croît naturellement sur les montagnes & dans les prés : on la cultive aussi dans les jardins potagers ; sa racine est longue, menue, divisée en plusieurs branches rougeâtres, entre lesquelles on dit qu'il se trouve, comme sur la piloselle, une sorte de kermès ou cochenille sylvestre, dont on se sert en teinture. *Voyez* KERMÈS & COCHENILLE. Cette racine pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, rougeâtres, anguleuses, rameuses, très-garnies de feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, rangées comme par paires le long d'une côte grêle,

rougeâtre & velue ; les ſommets des tiges deviennent chargés de petites fleurs purpurines en roſe à quatre quartiers, ayant en leur milieu une touffe d'étamines : ces fleurs ſont de deux ſortes, les unes ſtériles & les autres fertiles ; celles-ci ont un piſtil. Il ſuccede aux fleurs fertiles des fruits à quatre angles, griſâtres, contenant quelques ſemences oblongues, de couleur rouſsâtre, d'une ſaveur aſtringente & aſſez agréable.

La pimprenelle fournit ſa graine en été : elle eſt très-vivace, & dure long-temps dans les jardins, s'y multipliant de ſemence.

Cette plante eſt fort en uſage dans les cuiſines, ſur-tout pour les ſalades : on peut, à ſon défaut, employer la grande pimprenelle des prés, qui aime les terrains gras & un peu humides, & qui a beaucoup de rapport avec la petite eſpece : elle a le goût herbeux & un peu moins ſalé. C'eſt cette pimprenelle que les Anglois nomment *burnet*, & dont la culture eſt ſi en faveur depuis quelques années. C'eſt une plante vivace qui donne une nourriture agréable & ſalutaire au bétail.

Les Botaniſtes ont donné le nom de PIMPRENELLE SANGUISORBE, *pimpinella ſanguiſorba*, *minor*, *hirſuta & levis*, à notre pimprenelle ordinaire, comme étant ſinguliérement propre à étancher le ſang, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur : cette plante, priſe en teinture, eſt bonne pour ceux qui ſont ſujets à la gravelle ; elle a, dit-on, des vertus ſurprenantes pour nétoyer les reins.

PIMPRENELLE SAXIFRAGE. *Voyez* BOUCAGE.

PIN, *pinus*. Les pins ſont des arbres réſineux, grands, droits, & d'une utilité infinie. Dans certains pays il y a des forêts entieres de pins ; le bois de ces arbres bien réſineux eſt d'une excellente durée ; on l'emploie en charpente, pour les bâtimens de mer, pour des pompes, & on en prépare un charbon bien recherché pour l'exploitation des mines. Les Canadiens font de grandes pirogues d'une ſeule piece, avec les troncs des gros pins qu'ils creuſent. Outre ces avantages, pluſieurs eſpeces de pins fourniſſent de la réſine ſeche & liquide, du goudron, du brai gras, &c. On fait auſſi avec la réſine jaune qu'on retire du pin, en la fondant ſur une meche, une eſpece de chandelle : ces chandelles répandent une lumiere foible & rouſſe ; elles ont d'ailleurs une odeur très-déſagréable, & elles ſont très-ſujettes à couler ; cependant les pauvres gens en font une grande conſommation ſur les ports de mer, parce qu'elles ſont à bon marché. Ces arbres ſont donc

d'une si grande utilité, que nous nous arrêterons à en faire connoître les especes principales, d'après M. *Duhamel;* & nous dirons un mot de la maniere d'en tirer les diverses substances qui servent pour la marine.

En général les pins portent des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différentes branches du même pied, ou, selon les especes, au bout des mêmes branches.

Les fleurs mâles qui paroissent toujours aux extrémités des branches, sont attachées à des filets ligneux qui partent d'un filet commun: elles ne sont composées que d'étamines, & leur assemblage forme des bouquets de différentes formes & couleurs, suivant les especes; dans les unes ces bouquets sont d'un beau rouge; dans d'autres, blancs ou jaunâtres. Lorsque les étamines s'épanouissent, il en sort quelquefois une si grande quantité de poussiere, que toute la plante & les corps voisins en sont couverts. Cette poussiere prolifique consiste en globules infiniment petits, comme soufrés & opaques. Dans le temps de la fleuraison, qui arrive vers la mi-Mai, la poussiere des étamines est portée par les vents & les orages, sur les campagnes même assez éloignées des montagnes qui sont plantées de pins, de sorte que le terrain paroît alors couvert d'une couche de poussiere de soufre: ce qui a donné lieu à des erreurs populaires. Cette poussiere est appellée *soufre végétal*, comme celle du *lycopodium* (voyez à l'article MOUSSE), & ne se mêle point avec l'eau. *Voyez* ce qui en est dit aussi à l'article PLUIE DE SOUFRE.

Les fleurs femelles du pin paroissent indifféremment à côté des fleurs mâles, ou à d'autres endroits du même arbre, mais toujours vers l'extrémité des jeunes branches: elles ont la forme de petites têtes presque sphériques, rassemblées plusieurs à côté l'une de l'autre; & elles sont d'une très-belle couleur dans plusieurs especes. Ces fleurs sont formées de plusieurs écailles, sous chacune desquelles est un embryon surmonté d'un stylet: ces embryons deviennent chacun un noyau, quelquefois assez dur, quelquefois tendre, plus ou moins gros, suivant les especes. On trouve dans ces noyaux une amande composée de plusieurs lobes: ce sont ces amandes qu'on nomme *pignons doux;* à mesure que ces amandes se forment, les petites têtes grossissent, & forment ce qu'on appelle *cônes* ou *pommes:* ces fruits sont plus ou moins gros; les uns sont longs & terminés en pointe, les autres presque ronds & obtus.

La forme des cônes, telle que nous venons de la décrire, paroîtroit propre à distinguer le genre des pins d'avec celui des sapins: mais

comme ces formes de cônes varient dans certaines especes de pins, ainsi que la longueur des feuilles, qui cependant dans le plus grand nombre des pins sont étroites & filamenteuses, on les distinguera mieux des sapins & des mélezes, par les caracteres suivans ; & on ne confondra pas ces trois genres qui sont très-rapprochés les uns des autres. Dans toutes les especes de sapins, les feuilles n'ont point de gaîne à leur attache, & elles sont posées une à une sur une petite saillie ou console qui tient à la branche. Les feuilles de tous les pins qui s'étendent circulairement autour des branches, sont garnies à leur base d'une gaîne d'où il sort tantôt deux, tantôt trois, quelquefois quatre, & jamais plus de cinq ou six feuilles : dans quelques especes cette gaîne tombe, & elle ne paroît plus, lorsque les feuilles ont acquis leur longueur. Dans les larix ou mélezes, on voit toujours plus de six feuilles qui sont supportées par un mamelon assez gros, & garni de quelques écailles. Un caractere qui peut encore aider à distinguer les pins & les sapins des mélezes, c'est que les fleurs des mélezes se montrent au bout des branches, au lieu que celles des pins & des sapins sont toujours placées vers les extrémités des jeunes branches. *Voyez* SAPIN & MÉLEZE.

Presque tous les pins sont de grands arbres ; ils étendent leurs branches de part & d'autre en forme de candelabre : ces branches sont placées par étages autour d'une tige qui s'éleve perpendiculairement ; chaque étage en contient trois, quatre ou cinq. A mesure que cet arbre croît, les branches les plus basses sechent, tombent & laissent à leur place des nœuds qui, dans le travail du bois, se séparent, ensorte que l'on diroit que ce sont des pieces rapportées. Les fruits restent au moins deux ans sur les arbres, avant que d'avoir acquis leur maturité. Toutes ces especes de pins gardent leurs feuilles pendant l'hiver ; & leurs graines mises en terre levent quelquefois dès la premiere année ; d'autres fois elles sont deux ou trois ans à lever.

L'espece de pin cultivé, nommé aussi *pin-pignier* ou *franc-pin*, est un arbre très-touffu, dont les feuilles sont longues de cinq à six pouces, épaisses, rassemblées deux à deux dans une gaîne commune ; les fleurs mâles forment de gros bouquets rouges, car les cônes ou pommes de ces pins ont quelquefois jusqu'à quatre pouces & demi de longueur, sur quatre pouces de diametre : ils sont presque ronds. Les pignons (amandes de pins) contenus dans ces fruits, sont gros, fort durs ; ils

renferment des amandes bonnes à manger, ſoit crues, ſoit en dragées ou en pralines. On dit qu'ils ſoulagent ceux qui ſont épuiſés par la fréquence de l'acte vénérien : ils augmentent le lait & la liqueur ſéminale. On en fait des émulſions qui conviennent aux phthiſiques & aux perſonnes attaquées de toux invétérée ; elles facilitent l'expectoration, calment la toux, détergent & guériſſent les ulceres commençans des glandes bronchiales ; enfin, on en retire par expreſſion une huile qui eſt auſſi douce que celle de noiſettes ; mais ces amandes ſont ſujettes à ſe rancir & à jaunir en vieilliſſant, alors elles ſont pernicieuſes. Dans pluſieurs pays, lorſqu'elles ſont récentes, on en ſert au deſſert. Pour les retirer des cônes, il faut quelquefois expoſer ces fruits dans un four chaud, alors les écailles s'ouvrent, & les noyaux s'en détachent facilement. Les cônes ou pommes de pins ſont réputés ſalutaires contre les rhumatiſmes & contre le ſcorbut, de même que contre la gravelle & les affections des reins & de la veſſie, cauſées par les glaires qui empêchent le paſſage libre des urines. On en fait une décoction dans le petit lait. Le bois de cette eſpece de pin eſt aſſez blanc, mais médiocrement réſineux. On cultive cet arbre dans pluſieurs provinces méridionales de l'Europe, pour en recueillir les fruits ; il eſt très-propre à être mis dans les boſquets d'hiver, à cauſe de l'agrément de ſon feuillage qui eſt d'un beau vert. On voit d'aſſez beaux arbres de cette eſpece dans le jardin du Roi à Paris, où ils ont réſiſté à d'aſſez grands hivers.

L'eſpece de pin que l'on nomme *pin maritime*, a auſſi les feuilles d'un beau vert : il donne des pignons moins gros que ceux du pin cultivé. Il eſt commun preſque partout le royaume ; ſon bois eſt employé, comme celui du précédent, à faire des corps de pompes, des planches, &c. il donne auſſi un peu de réſine. Le petit pin maritime differe de l'autre, en ce que ſes fruits ſont moins gros, ſes feuilles plus petites & plus courtes : il eſt employé au même uſage. Il y a une eſpece de petit pin maritime, que l'on nomme ſimplement *pin* dans le Briançonnois, & qui eſt très-réſineux.

Le PIN DE GENEVE ou D'ÉCOSSE, ou PIN SAUVAGE, *pinus ſylveſtris aut pinaſter*, a les feuilles très-courtes & menues : elles ſortent deux à deux d'une gaîne commune ; les fleurs mâles ſont blanchâtres, les cônes ſont petits, preſque pointus ; ils viennent raſſemblés par bouquets de deux, de trois ou de quatre, placés autour des branches ; les amandes en ſont petites. Ces arbres ſont vivaces, robuſtes & agreſtes à l'excès,

s'élevent très-haut, leur bois eſt très-réſineux. A en juger par les fruits qui me ſont venus de Riga, dit M. *Duhamel*, c'eſt avec cette eſpece de pin qu'on fait les grandes mâtures que nous tirons de ce pays; & il paroît que cet arbre croît indifféremment dans la zone glaciale, dans la zone torride & dans la zone tempérée. Il eſt dans toute ſa force entre ſoixante & quatre-vingts ans.

Le bois de l'eſpece ou variété nommée TORCHEPIN ou PIN-SUFFIS, ou PIN DE MONTAGNE du Briançonnois, *pinus mugo*, eſt ſi réſineux qu'il en eſt tranſparent. Les payſans ſe ſervent de ce bois pour faire des torches qui brûlent très-bien. Le *pin de Haguenau* a les cônes un peu plus longs, plus menus & plus pointus.

Le PIN A TROIS FEUILLES ou ÉPINEUX DU CANADA, a le bois pliant, fort réſineux, d'un grain très-fin: on le croit plus peſant que celui de Riga; il a peu d'aubier, & il croît très-haut. Il y a encore pluſieurs autres eſpeces de pins, tels que le pin-cipre, le pin-gris, le pin-blanc & le pin-rouge. L'eſpece de picea à fruit droit & non pendant, que les Provençaux appellent *ſerento*, eſt préférée à tout autre pour faire les corps de violon & des autres inſtrumens à cordes. Voyez le *Dictionn. des Arts & Métiers*. Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de pins ſauvages connues des Amateurs. Indépendamment des *pins-rouges & cornus* du Canada, le pin de Virginie a les cônes hériſſés ou épineux, on l'appelle le *pin de Gerſey*. Le *pin de marais* qui ne vient que dans les lieux humides. Le *pin-blanc* ou le *pin du Lord Weymouth*; le *pinaſtre* ou *alviés* du Briançonnois, c'eſt le *cimbre* des Botaniſtes. Le *pin à cinq feuilles* eſt, dit M. *Haller*, l'*arole* des Alpes, dont le fruit eſt de bon goût, & ſert même d'aliment médicinal dans les étiſies. Le cedre prétendu de Sibérie eſt, ſelon le même Obſervateur, la même plante, au moins il en approche beaucoup. Ses fruits paſſent pour un aliment très-agréable. Les feuilles de ce pin *pinus foliis quinis levibus*, appellé *flammets* en Sibérie, ont été employées avec ſuccès ſur un vaiſſeau pour guérir le ſcorbut. *Gmelin.*

Il eſt d'expérience que la ſouche d'un pin qu'on a abattu, ne repouſſe point de nouveaux jets, comme font beaucoup d'autres arbres; mais dans les forêts de pins, les ſemences qui tombent des vieux arbres les renouvellent naturellement. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſemer des bois de pins, & on en ſeme effectivement aux environs de Bordeaux, pour avoir des futaies dont on puiſſe recueillir de la réſine & du goudron, ou

plus ordinairement pour ſe procurer des taillis qui donnent des échalas dont on fait grande conſommation dans les vignobles du Bordelois.

Il y a peu d'arbres qui ſoient moins délicats ſur la nature du terrain que les pins. On voit de très-beaux pins dans des ſables fort arides, ſur des montagnes ſeches, où la roche ſe montre de toutes parts. Il faut cependant avouer qu'ils viennent mieux dans les terres légeres, ſubſtantielles, & qui ont beaucoup de fond. Lorſqu'on prend ſoin de la culture des pins, on ne doit leur couper les branches que d'année en année, en les dégarniſſant par le bas; car ces arbres profitent d'autant mieux qu'ils ont plus de branches à nourrir, & il ne repouſſe jamais de nouvelles branches qui puiſſent remplacer celles qu'on a coupées. Les ſemences de pins croiſſent au mieux ſemées dans des brouſſailles, prennent à la fin le deſſus, & étouffent les autres arbriſſeaux; mais ces graines ne paroiſſent quelquefois qu'au bout de trois ou quatre ans.

Maniere de retirer le ſuc réſineux du Pin, & d'en faire diverſes préparations utiles pour la Marine & pour les Arts.

Toutes les eſpeces de pins, & même tous les pins de la même eſpece ne donnent pas une égale quantité de ſuc réſineux. Il eſt d'expérience que certains pins donnent pendant un été trois pintes de ce ſuc, tandis que d'autres n'en fourniſſent pas un demi-ſetier. On ſait que cette différence ne dépend point de la groſſeur ni de l'âge de ces arbres, ni même de la nature du terrain; mais on a remarqué que les pins qui ont l'aubier fort épais, & ceux qui ſont les plus échauffés par le ſoleil en fourniſſent davantage. Les eſpeces d'arbres dont on retire ce ſuc réſineux, ſont le *pin-cipre*, le *pin-gris*, le *pin-blanc* & le *pin-rouge*.

Pour retirer la réſine des pins en grande quantité, on choiſit les arbres qui ont quatre à cinq pieds de circonférence: on fait à leur pied un trou en terre de huit à neuf pouces de profondeur, pour recevoir la réſine. Dans certains endroits on fait un trou dans l'arbre même, pour y mettre une auge qui reçoit la réſine: elle en eſt plus pure, il eſt vrai; mais de cette maniere on altere l'arbre. Vers la fin de Mai on commence à enlever la groſſe écorce des pins juſqu'au liber, de la largeur d'environ ſix pouces en carré: cette écorce ne donne point de réſine, & elle empêcheroit même la réſine de couler: on fait enſuite une entaille aux arbres. La premiere fois l'entaille ſe fait au pied de l'arbre, & on lui donne trois pouces en carré ſur un pouce de profondeur.

Le ſuc réſineux commence alors à ſuinter en gouttes très-tranſparentes qui ſortent du corps ligneux & d'entre le bois & l'écorce. Ce ſuc deſcend des branches vers les racines, & il ne découle jamais du bas de la plaie. Plus il fait chaud, plus le ſuc coule avec abondance; il ceſſe entiérement de couler, quand au mois de Septembre les fraîcheurs ſe font ſentir. On a ſoin de rafraîchir les entailles tous les quatre ou cinq jours, afin de faciliter l'écoulement du ſuc. La plaie qui, au commencement n'avoit que trois ou quatre pouces de diametre, ſe trouve au commencement de ſeptembre d'un pied & demi de largeur ſur deux à trois pouces de profondeur.

L'année ſuivante, on fait au même pin une entaille au-deſſus de celle-ci, & les arbres ainſi entaillés, le ſont quelquefois de la hauteur de douze ou quinze pieds. Dans de certains pays, on fait les entailles à côté, & on entaille ainſi de ſuite l'arbre dans toute ſa rondeur. Au bout de quelques années, on refait des entailles ſur les plaies qui ont été cicatriſées.

Quoiqu'on faſſe les entailles aſſez indifféremment de quelque côté que ce ſoit, comme c'eſt la chaleur qui fait couler la réſine, il ſemble qu'il y auroit plus d'avantage de choiſir le côté du Midi pour faire les entailles. La réſine des pins à cinq feuilles eſt plus coulante que celle des pins à deux & à trois feuilles; il ſemble d'ailleurs que ces arbres tiennent le milieu entre les pins & les mélezes. Lorſque ces arbres ſont remplis de réſine, on les nomme *torche*, & *tæda* en latin. La trop grande abondance de réſine eſt une maladie propre & particuliere au pin ſauvage.

Le ſuc réſineux qui découle, eſt une eſpece de térébenthine, moins fine à la vérité, moins tranſparente, moins coulante que celle qu'on retire du ſapin & du méleze; elle eſt auſſi plus âcre & d'une odeur plus déſagréable: cependant on l'emploie avec ſuccès dans quelques emplâtres, & ſes vertus different peu de celles des térébenthines du ſapin & du méleze. Quand on a ſuffiſamment ramaſſé de ce ſuc réſineux, on lui donne une cuiſſon qui le convertit en brai ſec ou en réſine. On pourroit auſſi diſtiller cette térébenthine avec de l'eau, pour en tirer l'huile eſſentielle, qu'on connoît en Provence ſous le nom d'*eſprit de raze;* mais elle eſt bien inférieure à celle qu'on tire de la térébenthine du ſapin.

Lorſque cette ſubſtance réſineuſe eſt bien fondue, on la paſſe ſur un grillage

grillage recouvert de paille, afin de la purifier de toute ordure: nous verrons ci-après l'usage qu'on fait de cette paille. Lorsque cette matiere est figée, elle est brune & cassante; c'est ce que l'on nomme le *brai sec*, dont on fait plusieurs sortes de mastics, qu'on emploie pour les carenes des vaisseaux, & qui peut aussi servir à faire du brai gras.

Quand on mêle avec de l'eau cette substance résineuse cuite, & qu'on l'agite fortement, de brune qu'elle étoit, elle devient d'un beau jaune, & on la nomme alors dans les ports de mer, *résine*. Cette résine fondue avec de l'huile, sert à faire une sorte de vernis, dont on enduit les mâts & le haut des vaisseaux.

Les Sauvages du Canada font aussi usage de la résine des pins, pour calfater leurs canots d'écorce; leur préparation est bien simple, & cependant suffisante pour rendre leurs canots étanchés. Ils ramassent la résine qui découle des arbres dont l'écorce a été entamée par les griffes des ours; ils la font fondre dans de l'eau, prennent la plus pure qui surnage, la pétrissent & la mâchent par morceaux; ils appliquent cette résine grasse sur les coutures de leurs canots, ensuite ils l'étendent avec un tison allumé.

Il n'y a point de province dans le royaume, qui fournisse autant de différentes especes de résine de pin, que la province de Guienne; cet arbre y croît dans les landes arides & sablonneuses, qui s'étendent depuis Bayonne jusques dans le pays de Médoc; & d'autre part, depuis le bord de la mer jusqu'au rivage de la Garonne. L'espece de pin de ces lieux, est le grand & le petit pin maritime. Le suc résineux qui découle depuis le mois de Mai & le mois de Septembre dans des auges, & qui par conséquent est très-pur, se nomme *galipot;* celui qui en coulant se seche brusquement, & se fige le long des plaies de l'arbre, se nomme *barras.* On mêle le barras avec le galipot, pour faire du brai sec ou de la résine. Nous avons exposé plus haut la maniere dont se préparent ces substances. On vend quelquefois ce mêlange de galipot & de barras, lorsqu'il n'est pas cuit, sous le nom de *poix grasse;* mais la véritable poix grasse ou poix de Bourgogne se tire du *picea,* & est composée de résine blanche, fondue avec de la térébenthine & de l'huile de térébenthine.

Outre ces incisions, il sort encore naturellement de l'écorce des vieux pins, & qui sont prêts à mourir, des gouttes de résine qui se dessechent, & forment des grains que l'on emploie quelquefois, au lieu d'encens, dans les églises de campagne; c'est ce qu'on appelle *encens*

madré ou *encens de village.* On ſoupçonne qu'il y a des perſonnes qui en mêlent avec l'encens du Levant, & qui emploient auſſi le galipot avec la cire.

Un pin bien ménagé & de bon âge fournit de la réſine pendant quinze ou vingt ans, & il en peut donner douze à quatorze livres par an. En Provence on donne au ſuc réſineux qui découle par inciſion au pied des pins, le nom de *perinne-vierge;* & la plus claire & la plus tranſparente que l'on fait découler dans un autre trou, ſéparé du premier par un grillage, ſe nomme *bijon.* La perinne-vierge lorſqu'elle eſt cuite, eſt le brai ſec, qu'on nomme *raſe* en Provence. L'huile eſſentielle retirée par la diſtillation, ſe nomme *eau de raſe*, & eſt d'uſage pour mêler dans les peintures communes, afin de les rendre plus coulantes: ce qui reſte dans le fond du vaiſſeau eſt une colophone, ou arcanſon, ou brai ſec.

Préparation du Goudron, du Brai gras, du noir de fumée, & de la Poix navale ou noire.

On retire auſſi des pins le goudron, qui eſt une ſubſtance noire aſſez liquide, qu'on peut regarder comme un mêlange du ſuc propre, diſſous avec la ſeve de cet arbre, & qui eſt noirci par les fuliginoſités, leſquelles en circulant dans le fourneau ſe mêlent avec la liqueur qui coule du bois.

Cette matiere ſe retire en réduiſant le bois des pins en charbon, dans des fourneaux conſtruits exprès: la chaleur du feu fait fondre la réſine, qui en ſe mêlant avec la ſeve du bois, coule au fond du fourneau. Il ſuit de là que le goudron ſe trouve fort réſineux, quand on charge les fourneaux avec des morceaux de pins très-gras, & qu'il eſt très-fluide ou peu réſineux, quand on charge les fourneaux avec du pin maigre: on n'obtient de cette derniere eſpece de bois qu'une ſeve peu chargée de réſine, & qui n'eſt pas eſtimée.

Les pins blancs ſont ceux qui fourniſſent le plus de réſine quand on leur fait des entailles, & les pins rouges fourniſſent le meilleur goudron; cependant il y a lieu de penſer que ce ne ſont point deux eſpeces d'arbres différens, & que cette variété de couleur rouge ne dépend que de l'âge, de la nature du terrain, & du plus ou moins de réſine que les arbres peuvent contenir.

On retire encore du goudron des copeaux que l'on a fait en entaillant les pins, de la paille qui a ſervi à filtrer le brai ſec, des feuilles, des morceaux de bois, des mottes de terre qui ſont imbues de réſine; on

emploie aussi les racines-souches des pins abattus ; enfin toutes les parties de l'arbre qui sont résineuses, sont propres à faire du goudron.

On compose une espece de poix noire solide, avec le brai sec & la poix noire liquide, qui est le goudron ; & avec cette poix noire artificielle, avec le brai sec & le suif de bœuf, on en prépare la poix navale dont on a coutume d'enduire les vaisseaux avant de les lancer à l'eau ; mais lorsque ce mêlange de différentes poix a resté long-temps sur les vaisseaux qui navigent, il s'enleve par écailles, c'est ce que l'on appelle alors *zopissa* & *apochyma*.

En faisant le goudron, on peut se proposer deux objets, l'un de retirer la substance résineuse ; l'autre, de faire du goudron. Dans le premier cas, on met dans le fourneau toutes les parties du tronc & des branches ; & dans le second, on ne choisit que le cœur de l'arbre qui est rouge, les nœuds & toutes les veines résineuses ; par ce moyen, le goudron est beaucoup plus gras. On retire alors un bon goudron, à-peu-près le quart du poids que l'on a mis en bois ; & pendant que le bois se réduit peu-à-peu en charbon, le goudron coule par des gouttieres dans les réservoirs pratiqués pour le recevoir.

On entonne le goudron liquide dans des barils, pour pouvoir le transporter dans les ports de mer, où il s'en fait une grande consommation pour enduire les cordages qui sont exposés à l'eau, aussi-bien que les bois qu'on en revêt en place de peinture. On donne aussi au goudron le nom de *tarc*, de *brai liquide*, & de *poix noire liquide*. Les peuples qui tirent le plus d'avantage du commerce de la poix, sont les Ostrobothniens en Suede. Le goudron est déterfif, résolutif & dessicatif. On s'en sert pour la guérison des plaies des chevaux, & contre la gale des moutons. On sait combien les Anglois ont préconisé l'usage & les grandes propriétés de l'eau de goudron, qu'ils prétendent être salutaire pour la guérison de plusieurs maux invétérés & en particulier pour les ulceres du poumon, & pour les incommodités auxquelles sont sujets les Gens de Mer; mais ce remede désagréable a presque perdu tout son crédit. Au reste, *voyez* l'Ouvrage sur le goudron, du célebre Docteur *George Berkley*, Evêque de Cloyne. On attribue à la poix navale les mêmes vertus qu'au goudron. La poix noire liquide étant reposée assez long-temps, il nage au-dessus une liqueur noire, fluide, huileuse, que l'on appelle *huile de poix* & *huile commune de cade*.

Les mêmes Ouvriers qui retirent le goudron du pin, en retirent

encore, par une autre opération qui eſt peu différente de la précédente, une autre matiere qu'on nomme *brai gras*. Au mêlange de copeaux réſineux ils ajoutent dans leurs fourneaux de la colophone ou du brai ſec, ou de la poix ſeche. Il importe peu que ces ſubſtances viennent du méleze, du pin ou de l'épicia; on emploie par préférence toutes ces matieres quand elles ſont chargées de feuilles, ou d'autres ſaletés, & on y mêle des lits de bois vert & réſineux. La réſine fond, elle ſe mêle avec la ſeve réſineuſe du bois, tout ſe réunit au bas du fourneau où le brai doit prendre un certain degré de cuiſſon; c'eſt l'habileté de l'Ouvrier de ſavoir connoître au juſte le temps où il faut le laiſſer couler; alors on en retire une plus grande quantité du brai gras. Mais ce brai eſt moins gras que celui dont nous avons parlé plus haut, & dans la compoſition duquel il entre du ſuif de bœuf.

On met ce brai gras dans des barils, & on le tranſporte dans les ports de mer où on l'emploie à carener & enduire preſque tout le corps des vaiſſeaux. On retire alors du fourneau le charbon qui y eſt reſté, & qui eſt très-eſtimé pour l'exploitation des mines; on y ramaſſe encore du noir de fumée. On prépare auſſi de ce noir de fumée à Paris: pour cet effet on met dans une marmite de fer des morceaux de rebut de toutes les eſpeces de réſine: on y met le feu, & enſuite on ramaſſe la ſuie qui s'eſt attachée aux parois de la chambre, qui doit être tapiſſée de peau de mouton; cette ſuie eſt le noir de fumée, ou le noir à noircir dont on fait uſage en peinture, en imprimerie, &c. Celui qui eſt fait avec de groſſes huiles & graiſſes brûlées, eſt fort inférieur au précédent.

Il eſt bon de faire remarquer avec M. *Duhamel*, qu'on ne peut guere planter de forêt qui ſoit plus avantageuſe aux propriétaires, que celles de pin. 1°. Cet arbre peut s'élever dans les ſables où rien ne peut croître, & où l'on ne peut élever que de mauvaiſes bruyeres. 2°. Le pin croît fort vîte; dès la deuxieme année on en peut faire des échalas pour les vignes; & quand il eſt à l'âge de quinze ou dix-huit ans, on peut l'abattre pour brûler: en prenant la précaution de l'écorcer & de le laiſſer ſécher deux ans, il n'a preſque plus de mauvaiſe odeur; ſon écorce pilée fournit, à ce que l'on aſſure, un bon tan. A l'âge de vingt-cinq ou trente ans, il commence à fournir de la réſine: on peut, après en avoir tiré un profit annuel pendant trente ans, abattre cet arbre pour en faire du bois de charpente, qui eſt d'un très-bon ſervice:

enfin toutes les parties graſſes de cet arbre peuvent fournir du goudron & du charbon.

Les pins ſont dans toute leur force à ſoixante ou quatre-vings ans, comme les chênes à cent cinquante ou deux cents. On peut donc conclure que les futaies de pins ſont bien plus avantageuſes aux propriétaires que celles des chênes, non-ſeulement parce qu'on peut les abattre deux fois contre celles de chêne une, mais encore parce que les futaies des pins produiſent un revenu annuel bien conſidérable. Il eſt ſurprenant, dit M. *Duhamel*, que les propriétaires des grandes plaines de ſable, qui ne produiſent que de mauvaiſes bruyeres, ne penſent pas à y planter des forêts de pins, qui n'exigent preſque aucune dépenſe: un pere de famille ne pourroit rien faire de plus avantageux pour ſes enfans. D'ailleurs on a remarqué que l'air imprégné des exhalaiſons balſamiques des pins eſt très-ſalutaire aux phthiſiques. L'aubier mou du pin cultivé fournit au printems en Suede un mets qu'on dit très-délicat.

PIN DU LIBAN. *Voyez* CEDRE.

PINCE, *chelifer aut chelipes.* Cet inſecte eſt ainſi nommé à cauſe de la forme de ſes antennes qui reſſemblent par leur extrémité aux pinces fourchues des crabes déſignées en latin ſous le nom de *chelæ.* La pince eſt aptere & a huit pattes, deux yeux : ſon corps eſt large & court ; ſa démarche & ſa maniere d'aller à reculons, ou de côté, lorſqu'on la touche, ou qu'il s'agit d'éviter quelque objet qu'elle rencontre & qui lui fait ombrage, tout déſigne ſuffiſamment les caracteres de cet inſecte qui ſe trouve dans les lieux humides ſous les pierres, les portes des maiſons peu habitées, ſur les vieilles caiſſes & les pots à fleurs des jardins; il vit de poux de bois. On en diſtingue deux eſpeces, l'une appellée *ſcorpion araignée*, voyez ce mot ; (c'eſt l'*acarus cancroïdes* de *Linnæus*) ; l'autre, plus petite, eſt la *pince rouge* (c'eſt l'*acarus longicornis* du même Naturaliſte). Leurs antennes ſont groſſes & articulées ou à nœuds arrondis. M. *Pallas* traite dans ſes mêlanges zoologiques de l'*acarus marinus* ou le *polygonype :* voyez ce mot.

PINCEAU MARIN, *penicillus marinus.* Les Naturaliſtes donnent ce nom à une eſpece de zoophyte, à cauſe de la reſſemblance groſſiere qu'il a par une de ſes extrémités avec le pinceau des Peintres ; c'eſt un tuyau dur, comme coriace, attaché aux rochers par une matiere molle, de ſorte qu'il peut être çà & là le jouet des vagues. Au dedans de ce tuyau il y a une ſubſtance charnue, brune-jaunâtre, qui ſe répand

comme une peinture fort délayée : on trouve cet animal aux environs des rochers de S. Honorat de Lérins. *Gesner* (*de aquat. pag. 818.*) regarde le pinceau de mer comme un testacée, à cause de la dureté de son tuyau ; mais nous le regarderions au plus, d'après celui que nous avons trouvé vers les parages de Cette en Languedoc, que comme un mollusque cartilagineux : peut-être que *Gesner* veut exprimer, sous le nom de *pinceau marin*, le tuyau de mer connu sous le nom d'*arrosoir*, & alors c'est une coquille, c'est-à-dire un testacée : *voyez au mot* VERS A TUYAU. M. *Bertrad*, *Diction. Oryctoloq.* dit avoir vu un pinceau fossile.

PINÇON ou PINSON, *fringilla.* Nom donné à de petits oiseaux de passage du genre du moineau, & dont on distingue beaucoup d'especes; les marques caractéristiques de cet oiseau sont d'avoir le bec conique & pointu, quatre doigs simples, dont trois devant & un derriere. Voici la notice des différentes sortes de pinçons les plus connns.

1°. Le PINÇON SIMPLE, *fringilla vulgaris.* Selon M. *Linnæus*, il differe du pinçon de montagne par ses taches pourprées ; on distingue aussi le mâle de la femelle par sa poitrine rouge : cet oiseau a le bec aigu, fort, de couleur de plomb, la tête grisâtre, tout le plumage supérieur d'un cendré vert, excepté le cou & la poitrine, qui est de couleur de rouille ; les aîles sont noires-bleuâtres, chargées d'une triple tache blanche.

Le pinçon, dit *Albin*, est un oiseau qui fait son nid contre un arbre, & le construit avec de la mousse verte, de menues broussailles & du crin de cheval : il pond six ou sept œufs, & engendre deux ou trois fois chaque année ; il est hardi ; sa nourriture consiste en grains. Le pinçon paroît changer de couleur, car le mâle a quelquefois la tête bleuâtre & le dos rougeâtre, avec un mélange verdâtre. Cet oiseau chante beaucoup plus en hiver qu'en tout autre temps ; son ramage est agréable, & imite celui du rossignol : il quitte les bois l'hiver pour venir dans les campagnes se nourrir de vers, de semences de raves, de chardons, &c. On le prend à la passée durant le mois d'Octobre. Il pince si fortement les doigs avec son bec, qu'il en fait sortir du sang.

2°. Le PINÇON DE MONTAGNE ou DES ARDENNES, *fringilla montana aut monti-fringilla.* Il y a la grande & la petite espece. La premiere est un peu plus grande qu'une alouette ; le sommet de la tête est d'un brun entremêlé de jaune & de blanc ; le dos est d'un jaune obscur ; la gorge, la poitrine & la naissance des aîles sont d'un beau châtain clair ; le ventre

& les cuiſſes ſont de couleur blanche ; les aîles ſont un mêlange de noir, de jaune, de vert & de blanc ; la queue eſt fourchue ; les jambes, les pieds & les griffes ſont noirs ; la griffe de derriere eſt la plus longue, de même que dans l'alouette.

Le *petit pinçon de montagne*, nommé par quelques-uns *paiſſe de bois* ou *moineau de bois*, a le bec en forme d'entonnoir : la couleur du plumage depuis la tête juſqu'au milieu du dos, reſſemble à celui de l'étourneau, qui eſt noirâtre ; les bords des plumes ſont cendrés, rougeâtres ; la gorge eſt orangée, & le ventre blanchâtre ; les dards des plumes ſont en partie blanchâtres, tout le reſte eſt noirâtre & jaune ; la queue eſt noire, mêlée de blanc & de rougeâtre.

Il y a auſſi le pinçon à aîles & queue noires, *fringilla ſylvatica ;* le *pinçon brun*, le *pinçon blanc*, le *pinçon à collier*, le *pinçon huppé*, le *pinçon de neige* ou la *niverolle*, le *petit pinçon rouge*. Tous ces pinçons ſont d'Europe.

En général, la couleur du plumage de ces oiſeaux eſt peu conſtante. On voit encore dans les cabinets des Curieux d'oiſeaux, le *pinçon à huppe de couleur de feu ;* il ſe trouve dans le Northland. Le *pinçon royal* & le gros bec de *Belon*, voyez GROS BEC : il vole en troupe, ſa voix n'eſt pas forte. Le *pinçon violet* a le ventre & les pieds gris : celui de *Bahama* à la tête, la gorge & le dos noirs, avec une raie blanche au deſſus & au deſſous de l'œil, & une tache jaune ſous le bec ; la poitrine & le ventre ſont orangés ; le deſſus du cou & du croupion d'un rouge obſcur, les aîles & la queue grivelées. Le *pinçon tricolor* a la tête & le cou d'un bleu d'azur, la poitrine & le ventre de couleur de feu, le dos & le deſſus des aîles verdâtres. *Albin* donne encore la deſcription du *grand & petit pinçons-pies de montagne*, leſquelles ſe trouvent dans la province d'Eſſex & au nord d'Yorck-Shire. *Kolbe* dit qu'il ſe trouve autant d'eſpeces de pinçons au Cap de Bonne-Eſpérance qu'en Europe ; il donne même la deſcription d'un pinçon que nous n'avons pas dans notre pays ; en hiver ſes plumes ſont toutes cendrées, elles lui tombent en été, & il prend alors un nouveau plumage ; le cou & le dos ſont d'un beau ponceau, mais la tête, le ventre, les aîles & la queue ſont noirs ; ſon bec eſt court, large, pointu & jaune : il façonne ſon nid d'une maniere remarquable ; il ſe ſert de petits rejetons d'arbres ou de buiſſons qu'il entrelace fort artiſtement avec du coton : on y voit deux appartemens l'un ſur l'autre, & il n'y a qu'une ſeule entrée ; le mâle loge dans la

chambre d'en haut, & la femelle dans la chambre d'en bas. *Kolbe* dit qu'il n'y a point d'endroit au Cap où il y en ait plus qu'aux environs du banc des moules. La Virginie, la Jamaïque, la Caroline & la Chine offent aussi des pinçons d'une couleur très-agréable: on distingue le *pinçon à collier des Indes*, & le *pinçon frisé d'Angola:* il est jaune & noir.

PINÇON DE MER, *plautus minimus procellarius.* Voyez PETREL.

PINÉ-ABSOU ou PENO-ABSOU. Arbre nommé ainsi par les Sauvages de l'Amérique. Son fruit, qui est de la grosseur d'une orange, est le plus dangereux de tous les poisons: il contient six ou dix noyaux qui sont semblables à nos amandes, mais un peu plus larges: les Sauvages se servent de leur jus pour guérir les blessures. La huppe d'Inde se nourrit de ce fruit si redouté. L'écorce du piné-absou est odorante; ses feuilles ressemblent à celles du pourpier, mais elles sont plus épaisses. Consultez *Thevet.*

PINEAU. Espece de palmier de la Guiane: il vient assez droit; il a quatre pouces de diametre; il ne porte ses feuilles qu'au sommet; son bois est roide & serré; il se fend aisément en quatre quand il est bien mûr, & après avoir été tronçonné de la longueur nécessaire aux planches qu'on en veut tirer pour les planchers; on en fait aussi des lattes. Mais ce qui doit lui donner un plus grand mérite aux yeux de l'habitant, c'est qu'étant coupé de la largeur des chemins qu'on veut rendre praticables, il remplit parfaitement cet objet. Toutes sortes de pineaux sont utiles; ceux qui viennent dans les marécages sont les meilleurs pour les cases, & les autres pour les chemins. *Maison Rustique de Cayenne.*

PINGOUIN. Oiseau singulier de l'Océan Méridional: *voyez* PENGUIN.

PINIPINICHI. Petit arbre des Indes assez semblable au pommier: il jette par les incisions qu'on lui fait un suc laiteux & visqueux, qui purge violemment par le ventre la bile & les sérosités, à la dose de trois à quatre gouttes dans du vin. *Lémery* dit que si pendant l'opération on boit du bouillon ou quelque autre liqueur, son action est d'abord arrêtée; il faut s'abstenir aussi de dormir dans le temps qu'il agit.

M. *de Romé de l'Isle* nous a assuré que ce que l'on dit ici du suc du *pinipinichi*, convient assez à celui d'un petit arbrisseau des Indes, dont les branches molles, articulées, & de la grosseur d'une plume à écrire, poussent les unes sur les autres sans aucune feuille. Les Malabares le nomment *kali;* c'est une espece d'euphorbier dont le suc caustique est néanmoins

néanmoins employé avec ſuccès dans l'Inde Orientale pour la cure de la vérole. Le même Obſervateur dit que la decouverte de ce remede a été faite depuis quelques années par un pauvre Indien de Pondichery, dont le corps tomboit en ſphacele : ce miſérable regardant ſon mal comme incurable & abandonné des Officiers de ſanté, réſolut de ſe ſe procurer une prompte mort pour mettre fin à ſes douleurs ; il mangea des branches de ce *kali*, croyant s'empoiſonner ; mais il ne fit que ſe procurer une abondante évacuation par haut & par bas, après laquelle ſe ſentant au contraire ſoulagé, il en continua l'uſage ſalutaire pendant quinze jours, terme où il ſe trouva parfaitement guéri. Depuis cet événément ſingulier & notoire dans le pays, pluſieurs Chirurgiens François dans l'Inde emploient ce *kali* avec ſuccès dans ces ſortes de maladies. M. *Carrere* entr'autres l'adminiſtre, dit-on, très-heureuſement.

PINNE-MARINE, ou NACRE DE PERLES DE PROVENCE, ou AIGRETTE, *pinna-marina*, eſt un coquillage bivalve & le plus grand, du genre des *moules triangulaires*. Voyez MOULE. On le trouve près des côtes de Provence & d'Italie, & dans les mers des Indes : il y a de ces coquilles qui ont juſqu'à deux pieds & demi de longueur ; & elles ont dans l'endroit le plus large, environ le tiers de leur longueur. Chaque battant eſt applati & arrondi par en haut, fort pointu, triangulaire par le bas, rude, aſſez inégal en dehors, liſſe en dedans & moins bombé que les autres moules. Ces moules ſont nacrées en dedans vers le haut, de couleur rouge orangée, ou gris de lin nué de pourpre dans le reſte.

Les *pinnes-marines* different moins des moules par la grandeur de leur coquille, que par la fineſſe & le nombre de certains fils bruns qui, en les attachant aux rochers, les retiennent dans une ſituation fixe, les mettent à l'abri du roulis des flots, ſur-tout dans le temps des tempêtes, & leur ſervent à attirer le limon. Ces fils, dont nous avons parlé au mot *biſſus*, ſont, dit *Rondelet*, par rapport à ceux des moules, ce qu'eſt le plus fin lin par rapport à l'étoupe. M. *de Réaumur* dit que ces fils ne ſont guere moins fins & moins beaux que les brins de ſoie filés par les chenilles ; auſſi appelle-t-il les pinnes-marines, *vers à ſoie de mer*. On fait à Palerme, avec ces fils, des étoffes & divers autres beaux ouvrages : ces fils, appellés en Corſe *poil de nacre*, ſont tout l'objet de la pêche, & deviennent une ſoie propre à diverſes fabriques. Cette pêche ſe fait aux mois d'Avril & de Mai, à Meſſine, Palerme, Syracuſe, Smyrne & ſur les bords de l'île Minorque. Il faut un nombre conſidérable

de pinnes-marines pour fabriquer une paire de bas : rien aussi n'égale la délicatesse de ce fil, unique dans son genre ; il est si fin qu'on peut sans peine renfermer dans une tabatiere d'un médiocre volume une paire de bas qui en seroit fabriquée. En 1754, on présenta au Pape Benoît XIV. de ces mêmes bas, qui malgré leur finesse extrême, garantissoient la jambe du froid & du chaud. On voit à Tarente & à Palerme quantité de manufactures occupées à mettre en œuvre les fils de ces testacées.

Les Pêcheurs disent que pour retirer du fond de l'eau les *pinnes-marines*, ou *plumes*, ou *nacres*, il faut casser cette houppe de filets. On les pêche à Toulon à quinze, vingt & plus de trente pieds sous l'eau, avec un instrument appellé *crampe :* c'est une espece de fourche de fer dont les fourchons sont perpendiculaires au manche : ils ont chacun environ huit pieds de longueur, & laissent entr'eux une ouverture de six pouces dans l'endroit où ils sont le plus écartés : la longueur du manche de la crampe est proportionnée à la profondeur où l'on veut chercher les *pinnes;* on les saisit, on les détache & on les enleve avec cet instrument. La houppe de soie part immédiatement du corps de l'animal : elle sort de la coquille par le côté où elle s'entr'ouvre, environ à quatre ou cinq pouces du sommet, ou de la pointe dans les grandes *pinnes.*

Nos mers ne nous fournissent point de coquillages à deux battans aussi grands que la *pinne-marine.* Il a paru à M. *de Réaumur* (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1711, p. 216, & 1717, p. 177 & suiv.*) le plus propre de tous les coquillages pour éclaircir la formation des *perles.* Voyez *ce mot.* Il en produit beaucoup de différentes couleurs, grisâtres ou plombées, rousses ou jaunes, noirâtres & en forme de poire.

M. d'*Argenville* distingue trois sortes de *pinnes*, 1°. celles de la grande espece, qui sont rouges en dedans, & qui ont des perles nacrées & rougeâtres, semblables à la matiere de la coquille : il y a de ces coquillages qui pesent jusqu'à quinze livres. C'est l'*Astura* des Vénitiens.

2°. Celles de la petite espece. Il y en a qui sont minces, papyracées, de couleur de corne, un peu nuancées de fauve.

3°. Celles qu'on appelle *perna* ou *jambon :* elles sont garnies de pointes dans leurs cannelures ; & ce qui est fort singulier, c'est que les bords de leurs coquilles sont plus épais du côté qu'elles s'ouvrent que vers la charniere. *Voyez* JAMBON.

L'animal qui habite la pinne-marine ne se montre que très-peu, parce

que ſes deux battans ou valves ne s'ouvrent preſque pas ; ſon ſommet eſt en bas ; ſon extrémité la plus large eſt oppoſée ; il eſt retenu dans ſa coquille par quatre muſcles vigoureux & placés aux extrémités des valves ; la coquille n'a point de charniere, mais un ligament applati & noirâtre, qui regne juſqu'à la moitié des battans.

Ce coquillage a pour ennemis les *polypes* à huit pattes de la Méditerranée ; car dès qu'ils la voient béante, ils s'en approchent, & la dévorent ; un ſeul ſuffit pour la détruire : heureuſement pour elle que le *pinnotere* à qui la pinne-marine donne, dit-on, l'hoſpitalité, l'avertit de l'approche de ſes ennemis. *Voyez* PINNOTERE.

PINNITE, *pinnites.* On appelle ainſi des eſpeces de moules de mer connues ſous le nom de *pinnes-marines*, & que l'on trouve pétrifiées ou enſevelies dans l'intérieur de la terre. Nous en avons rencontré de grands fragmens dans les carrieres de craie de Moulignon, à deux lieues de Paris.

PINNOTERE, *pinno-phylax*, eſt une eſpece de petit cancre nud comme *Bernard l'Hermite*, mais pourvu de très-bons yeux : c'eſt le ſatellite de la *pinne-marine ;* ils vivent & logent enſemble dans la même coquille qui appartient à la *pinne :* quand elle a beſoin de manger, elle ouvre ſes valves, & envoie ſon fidele pourvoyeur à la picorée ; mais s'il apperçoit le poulpe, il revient précipitamment auprès de ſon hôteſſe aveugle, & dont les autres ſens ne ſont pas fort exquis, pour l'avertir du danger ; de ſorte qu'en refermant ſes valves, elle évite alors la fureur de ſon ennemi ; il lui en coûteroit la vie : enfin quand il eſt chargé de butin, il fait un petit cri à l'endroit où elle s'ouvre ; la porte s'ouvre, le locataire entre auſſi-tôt, & alors les deux amis partagent entr'eux le butin. Ils font chambrée enſemble. Le ſavant M. *Haſſelquiſt* prétend avoir obſervé cette admirable induſtrie, lors de ſon voyage en Paleſtine.

PINNULAIRE, *pinnularia.* On appelle ainſi la nageoire ou l'aileron d'un poiſſon foſſile ou pétrifié.

PINSON. *Voyez* PINÇON.

PINTADE ou PEINTADE, *meleagris.* Genre d'oiſeau ainſi nommé de ſon plumage qui paroît être peint de taches blanches & noires. Les œufs de la pintade reſſemblent à ſon plumage par leur couleur ; & comme cet oiſeau a tous les attributs & toutes les qualités des poules, crête, bec, plumage, ponte, couvée, ſoin de ſes petits, &c. on lui a donné

le nom de poule, avec une épithete prise du pays où elle naît, qui est l'Afrique : on l'appelle *poule* d'*Afrique*, de *Barbarie*, de *Tunis*, de *Numidie*, de *Guinée*, de *Mauritanie*, de *Pharaon*, d'*Egypte*, *perdrix des Terres-Neuves ;* on l'appelle *quetele* dans le Congo : cet oiseau qui est aussi désigné sous le nom de *méléagrides* dans quelques Auteurs, est extrêmement vif, inquiet & turbulent; il court avec une vîtesse extraordinaire & ne vole pas fort haut ; cependant il se plaît à percher la nuit sur les toîts & les arbres. Son cri est aigu, perçant, désagréable & presque continuel : du reste, la poule pintade est d'une humeur querelleuse ; cet oiseau veut dominer dans la basse-cour, même sur les poules d'Inde ; il leur en impose par sa pétulance ; la dureté de son bec, & l'agilité de ses mouvemens la font redouter de toute la gent volatile ; sa maniere de combattre est à peu près semblable à celle que *Salluste* attribue aux Cavaliers Numides : « Leurs charges, dit-il, sont brusques » & précipitées ; si on leur résiste, ils tournent le dos, & un instant » après font volte face : cette perpétuelle alternative harcelle extrê» mement l'ennemi » : les pintades qui se sentent du lieu de leur origine, ont conservé le génie Numide. Les coqs-d'Inde, glorieux de leur corpulence, s'avancent contr'elles avec fierté & gravité ; mais celles-ci les désolent par leurs marches & contre-marches ; elles ont plutôt fait dix tours & donné vingt coups de bec que les coqs-d'Inde n'ont pensé à se mettre en défense.

Il y a beaucoup de variétés dans la race des pintades, ainsi qu'il le paroît par les différentes descriptions que divers Auteurs en ont données.

Les *pintades* sont à-peu-près de la grandeur & de la figure de nos *poules domestiques ;* mais elles ont la queue baissée comme la perdrix, & sur le dos, une espece de bosse formée par le repli des aîles : elles ont, comme les poules, deux appendices membraneuses de couleur de chair, qui leur pendent aux deux côtés des joues : tout le plumage n'est que de deux couleurs, blanc & noir ; les taches du plumage sont presque par-tout d'une forme ronde & réguliere, comme lenticulaire, excepté aux aîles, où elles sont alongées, & comme par bandes ; on voit cet oiseau très-bien représenté & exactement décrit dans le *Recueil des Mém. de l'Acad. des Sciences*, *Tom. III*, *Part. II.* ses jambes sont couvertes de petites plumes marquetées, couchées & comme collées sur la peau ; la tête est sans plumes ; la paupiere supérieure a de longs poils noirs,

qui se relevent par en haut ; au-dessus de la tête, il y a une crête ou une sorte de casque qui tient de la nature d'une peau seche, ridée, d'un fauve brun & ressemblant intérieurement à une chair desséchée, & endurcie comme du bois. La pintade a le bec un peu rougeâtre & semblable à celui de nos poules ; la peau des paupieres est bleue chez les mâles, & rouge chez les femelles ; son cou est court ; les pieds sont brunâtres ; le tiers de la longueur des doigts est uni par une espece de membrane ; le doigt de derriere est court, & les mâles n'ont point d'ergot au derriere du pied. Selon les experts en bonne chere, la pintade est comptée parmi les meilleurs gibiers : c'est un oiseau des champs comme la perdrix, & il paroît dans nos climats chercher moins les lieux aquatiques que les faisans mêmes : elle aime mieux pondre & couver dans les haies épaisses & les broussailles, que dans le poulaillier : elles pondent beaucoup d'œufs, & les meres dans nos climats abandonnent souvent leurs petits : en font-elles autant dans leur pays natal ? non sans doute ; la Nature agit plutôt en mere qu'en marâtre. On trouve des *pintades marrones* en Amérique ; les Génois les y porterent avec les premiers negres en 1508. Il y en a dans la Jamaïque, à poitrine blanche. Le coq pintade produit avec la poule domestique ; mais c'est une espece de génération artificielle qui demande des précautions ; la principale est de les élever ensemble de jeunesse ; & les oiseaux métis qui résultent de ce mêlange forment une race bâtarde.

PINTADE. On donne aussi ce nom à une coquille bivalve du genre des huîtres ; sa robe est verdâtre & un peu écailleuse, ornée de bandes longitudinales, ou grises, ou blanches, partant du sommet en forme de rayons ; d'une très-belle nacre en dedans, blanche, excepté vers la circonférence où elle est jaunâtre, & sur les bords qui sont d'un vert tirant sur le noir. C'est la *mere perle stérile* de *Klein*. La coquille *mere de perles* paroît être une *pintade blanche :* elle est plus grande que la pintade ordinaire qui a une charniere denticulée, & qui se trouve aux grandes Indes & dans nos îles de l'Amérique. *Voyez les articles* HUÎTRE & NACRE DE PERLES.

PINTADO. Cet oiseau de mer est de la grosseur d'un canard, il a les aîles fort longues ; il rase la surface de l'eau en volant.

PIOCHET. *Voyez* GRIMPEREAU.

PIONE. *Voyez* PIVOINE.

PIPAL, est un crapaud de Surinam, beaucoup plus gros & plus vénimeux que ceux d'Europe ; chacun de ses doigts ressemble à une petite

main : on le nomme au Bréſil *cururu ;* les Portugais l'appellent *capo.* C'eſt celui dont les petits prennent, dit-on, leur premier accroiſſement ſur le dos de l'animal. *Voyez à l'article* CRAPAUD.

PIPERONE. Les Italiens donnent ce nom à la coquille appellée *cloniſſe.* Voyez ce mot.

PIPIT, *ſylvia.* Sous ce nom on connoît trois ſortes de petits oiſeaux qui varient par la couleur : le premier eſt d'un gris cendré, & a la poitrine rougeâtre, ainſi que le deſſus de la queue ; le ſecond a la queue cendrée, & le troiſieme a le plumage d'un blanc jaunâtre. On nomme celui-ci *boavinus*, parce qu'il ſuit volontiers les bœufs ; & les deux autres *ſpipela :* tous ſont des eſpeces de *bouviers :* voyez *ce mot à l'article* GOBBE-MOUCHE. Le *pipit* d'Abyſſinie & d'Éthiopie articule auſſi bien ſon nom que les nôtres ; mais il eſt un mauvais conducteur ; quand il y a une bête féroce, ou quelque gros ſerpent qui lui déplaît dans un endroit, il importune de ſon cri le Chaſſeur qui le ſuit quelquefois trop imprudemment, malgré la défenſe dont il eſt armé.

Il y a auſſi le *pipit vert* du Bréſil ; le *pipit bleu* de Cayenne & de Surinam.

PIQUE. Dans le Pérou on donne ce nom à l'inſecte appellé dans le Bréſil *ningas* ou *tous : voyez à l'art.* NINGAS.

PIQUE-BŒUF, *buphagus.* Oiſeau un peu plus gros que l'alouette huppée, dont le bec eſt un peu quadrangulaire, légérement arqué en deſſus, fort pointu, jaune à la racine, brun vers la pointe. Tout le plumage eſt d'un gris brun, excepté celui du ventre, qui eſt jaunâtre, nué de brun. Le *pique-bœuf* eſt nommé ainſi, parce qu'il ſuit les bœufs, perche ſur leur dos, & à coups de bec réiterés, il entame la peau pour ſe nourrir des nymphes de mouches qui ſe trouvent dépoſées ſous l'épiderme. On voit beaucoup de ces oiſeaux dans le Sénégal.

PIRAGUERA. C'eſt un poiſſon qui ſe trouve dans la mer de Sainte-Catherine : il a quatre à cinq pieds de long ; ſa chair, ſelon Frezier (*p. 25.*), eſt auſſi délicate que celle des carpes. Les Portugais nomment *meros* ceux qui ont les écailles rondes, *ſolemera* ceux qui les ont quarrées : ces écailles ſont plus grandes qu'un écu.

PIRAMBU. Poiſſon de la mer du Bréſil, dont le nom ſignifie *ronfleur :* il fait effectivement entendre une ſorte de ronflement ; il eſt long de quatre pieds ; au lieu de dents, ſa gueule eſt armée de deux corps oſſeux larges de cinq à ſix doigts, qui lui ſervent à briſer les coquillages

dont il fait ſa nourriture ; les Sauvages portent de ces os en amulettes attachés au cou, pour ſe préſerver du venin ou poiſon.

PIRAQUIBA. *Voyez* REMORE.

PIRASSOUPI, eſt un animal quadrupede de l'Arabie : il eſt de la grandeur d'un mulet, & lui reſſemble aſſez par la tête ; ſon corps eſt auſſi velu que celui d'un ours ; ſa couleur eſt fauve ; il a les pieds fendus comme un cerf. Les Arabes, voiſins de la mer Rouge, ſe ſervent de ſa corne lorſqu'ils ſont bleſſés, ou quand ils ont été mordus par quelques bêtes venimeuſes : ils font pour cela tremper cette corne pendant ſix ou ſept jours dans l'eau, qu'ils boivent enſuite.

PIRATE DE MER. *Voyez* FOU.

PIRAVENE. C'eſt une eſpece de poiſſon volant de l'Amérique : il eſt gros comme une lamproie. *Thevet* dit qu'il ne ſe trouve guere qu'à quinze degrés en-deçà & en-delà de la ligne ; ſon vol eſt preſque comme celui d'une perdrix. On en diſtingue deux eſpeces, le grand & le petit ; celui-ci vole mieux, & plus haut que le grand. Lorſqu'ils ſont pourſuivis, ils volent en compagnie, & en ſi grande quantité, ſur-tout pendant la nuit, qu'ils viennent heurter les voiles des vaiſſeaux. *Singularités de la France Antarct. p. 136.* Voyez POISSON VOLANT.

PIRAYA ou PIRANTHA. Poiſſon du Bréſil, qui a la forme de la dorade. On en diſtingue de trois eſpeces ; 1°. celui qui a un pied de long & ſix doigts de large ; l'ouverture de ſa bouche eſt parabolique ; il peut la fermer exactement : chaque mâchoire eſt garnie d'un rang de dents blanches, triangulaires & pointues. A quelque partie du corps de l'homme que ce poiſſon puiſſe toucher des dents, il en emporte la piece, comme ſi c'étoit avec un raſoir. La nageoire de l'anus eſt munie d'une forte épine faite en forme de corne. Ce poiſſon, dont les écailles ſont de couleur de feu mêlé de bleu, ſe plaît au fond de l'eau bourbeuſe dans les rivieres. La ſeconde eſpece eſt d'un jaune doré, & la troiſieme de couleur blanchâtre : ces deux derniers ſont plus petits que le premier.

PIROGUE. *Voyez* CANOT DES SAUVAGES.

PISANG. C'eſt le nom que l'on donne au Cap de Bonne-Eſpérance, aux figues qui viennent de l'île de Java : elles ſont exquiſes au goût, & de la plus grande beauté.

PISCINE. *Voyez* VIVIER.

PISOLITHES. *Voyez au mot* OOLITHES.

PISSASPHALTE, *piſſaſphaltus.* C'eſt ou un bitume mollaſſe naturel,

noir & fort puant, dont nous parlerons à l'article *poix minérale*, ou un bitume artificiel que l'on fait ſur le champ, lequel eſt compoſé avec parties égales de *poix Juive* ou *aſphalte* & de *poix noire*. Voyez ces mots.

PISSENLIT. *Voyez* DENT DE LION.

PISSEUR. C'eſt le nom que l'on donne en Amérique au murex, parce qu'il jette promptement ſa liqueur qui eſt la *pourpre*. Voyez MUREX.

PISTACHE SAUVAGE. On donne ce nom au nez coupé : *voyez* FAUX-PISTACHIER. Le térébinthe eſt auſſi un piſtachier ſauvage. *Voyez à l'article* PISTACHIER.

PISTACHE DE TERRE, *manobi ſive mondubi*. Fruit d'une plante qui paroît être l'*ynchi* des Péruviens, le *mani* des Eſpagnols, & l'*araquidna* ou *arachidna* des Botaniſtes : elle croît dans le Bréſil, à Surinam & au Pérou : elle eſt quelquefois rampante, & d'autres fois elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; la racine de cette plante eſt blanche, droite & longue de plus d'un pied : ſa tige quadrangulaire, d'un vert-rouſsâtre & velue, produit avec ſtipules des pédicules qui ſoutiennent quatre feuilles arrondies, également velues, vertes en deſſus & blanchâtres en deſſous. Ses fleurs, qui ſortent de l'aiſſelle des feuilles, ſont jaunes, légumineuſes & bordées de rouge ; dès qu'elles paroiſſent, elles ſe courbent vers la terre, juſqu'à ce qu'elles y touchent. Quand la fleur eſt paſſée, le piſtil entre en terre, s'y enfonce, & y devient une gouſſe tuberculaire cendrée, ronde & tortue, groſſe comme le doigt, entrelacée de filets que la racine pouſſe ; cette gouſſe qui mûrit ſous terre, renferme deux ou trois graines arrondies, rougeâtres, groſſes comme nos noiſettes & de même goût ; les habitans des îles Françoiſes de l'Amérique, les ont appellées *piſtaches de terre* ; leur chair ou pulpe eſt blanche, d'un goût fade, & on la mange cuite au deſſert, mais elle eſt fort échauffante & provoque à l'amour. Ce fruit mangé crud fait quelquefois mal à la tête. Les Indiens du Pérou le font cuire avec du miel, & en font des gâteaux d'un goût aſſez agréable. Les piſtaches de terre croiſſent auſſi aux Indes Orientales. *Voyez les Mém. de l'Académie des Sciences, année 1723.*

M. *Watſon* a lu tout récemment à la Société Royale de Londres, une obſervation ſur une huile de piſtaches de terre que M. *Brownrigg* lui a envoyée

envoyée d'Odenton, pays situé au nord de la Caroline. Cette observation indique que le pistachier de terre est fort cultivé dans les Colonies du Sud & dans nos îles de l'Amérique, où on donne à ses fruits le nom de *pois terrestres*. Ils sont originaires d'Afrique, & en ont été apportés par les Negres, qui les aiment beaucoup; ils les mangent cruds & cuits, & les cultivent dans les portions de terre que les maîtres leur abandonnent pour leur usage. Cette plante est extrêmement multipliée dans nos établissemens du Nouveau Monde; ses productions dans les pays chauds sont prodigieuses, & sa culture n'exige pas un terrain fertile. Les Colons recueillent une quantité considérable de fruits pour la nourriture des cochons & de la volaille: cet aliment les engraisse en peu de temps. L'huile qu'on retire par expression de ces fruits, est le dixieme de leur poids; elle est aussi bonne que celle d'amande ou d'olive, elle peut être servie sur les tables & employée en Médecine, elle se conserve sans rancir. Le marc qui reste après l'expression est encore une excellente nourriture pour les porcs.

PISTACHIER, *terebinthus Indica*, est un arbre qui croît naturellement dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie & dans les Indes: on le cultive aussi dans l'île de Chio, dans l'Italie, & dans les parties méridionales de la France; il est du même genre que l'arbre appellé en Provence *térébinthe*, lequel produit aussi effectivement des pistaches, qui ne sont pas plus grosses que des pois; ainsi le térébinthe est le nom du *pistachier sauvage*, différent du *faux pistachier*. Voyez ce mot. Nous allons commencer par le pistachier ordinaire des Indes ou cultivé. Son tronc est épais, ses branches fort étendues, couvertes d'une écorce cendrée, garnies de feuilles rangées sur de longues côtes & disposées par paires: elles ressemblent assez aux feuilles du térébinthe ordinaire, mais elles sont plus grandes. Entre les pistachiers, il y en a qui portent des fleurs mâles, & d'autres des fleurs femelles; les premieres sont ramassées en une espece de chaton peu serré & en maniere de grappes; chaque fleur est garnie d'une petite écaille; ses fleurs sont sans pétales: elles ont un calice propre, petit & partagé en cinq parties, & cinq étamines très-petites, qui portent chacune un long sommet, droit, ovalaire & à quatre angles. Les fleurs femelles viennent pareillement en grappes: elles n'ont point de pétales, leur calice est très-petit, partagé en trois parties, & soutient un gros embryon ovalaire chargé de trois styles recourbés, dont les stigmates sont un peu gros & velus; l'embryon se

change en une baie ovalaire qui a peu de suc, dans laquelle est contenue une amande lisse & ovalaire, laquelle se nomme *pistache*.

Tel est le fruit du pistachier, c'est une petite noix de la grosseur & de la figure d'une olive : elle a deux écorces ; l'extérieure est membraneuse & d'un gris rousâtre ; l'intérieure est ligneuse, compacte, dure, légere & blanche : l'amande qu'elles contiennent est d'un vert pâle, grasse, huileuse, assez agréable au goût, & couverte d'une pellicule rousâtre : ce fruit est connu dans le commerce sous le nom de *pistache*. On s'en sert pour fortifier l'estomac : elles nourrissent beaucoup ; on a coutume de les mêler parmi les choses que l'on sert au dessert, sur-tout dans les crêmes ; les convalescens qui sont maigres s'en trouvent très-bien : elles augmentent le lait & la semence, adoucissent la toux & la douleur néphrétique. Les Confiseurs couvrent de sucre les amandes de pistaches, pour faire ce que l'on appelle *pistaches en dragées* : on en fait aussi une conserve qui est excellente dans les dévoiemens, & des émulsions pour ces loochs dont la couleur est verdâtre. M. *Bourgeois* observe qu'on ne doit cependant pas faire un usage long & continué des *pistaches*, parce qu'elles échauffent considérablement : elles sont sur-tout nuisibles aux jeunes gens, qui ont déja le plus souvent trop de chaleur naturelle.

Observations sur le Pistachier & sur sa culture.

M. Geoffroy, *Mat. Médic.* dit qu'on distingue le pistachier mâle du femelle par ses feuilles qui sont plus petites, un peu plus longues, émoussées, & souvent partagées en trois lobes d'un vert foncé ; au lieu que dans le pistachier femelle les feuilles sont plus grandes, plus fermes, plus arrondies, & partagées le plus souvent en cinq lobes.

Comme les pistachiers mâles naissent souvent dans des lieux éloignés des pistachiers femelles, on rend ceux-ci féconds comme les palmiers : ce qui se fait ainsi dans la Sicile. Les paysans cueillent les chatons des fleurs du pistachier mâle, lorsqu'ils sont sur le point de s'ouvrir ; ils les mettent dans un vaisseau environné de terre mouillée ; ils attachent ce vaisseau à une branche de pistachier femelle, jusqu'à ce que ces fleurs soient seches, afin que la fine poussiere prolifique soit dispersée par le moyen du vent sur tout le pistachier femelle, & qu'elle donne la fécondité aux fleurs femelles. D'autres cueillent les fleurs mâles, & les renferment dans un petit sac pour les faire sécher, & ils en répandent la poussiere sur les fleurs du pistachier femelle à mesure qu'elles s'épanouissent. Il faut cueillir les fleurs mâles avant qu'elles s'ouvrent, de

peur qu'elles ne jettent mal-à-propos leur pouſſiere féconde, & que les fruits du piſtachier femelle n'avortent par ce défaut de fécondation. Si les piſtachiers mâles & femelles ne ſont pas éloignés les uns des autres, le vent ſuffit pour procurer la fécondité à ceux-ci. M. *Couſſineri* dit cependant qu'il y a des eſpeces de piſtachiers hermaphrodites.

Lorſqu'on examine attentivement les piſtaches, on apperçoit preſque toujours auprès du gros fruit deux autres petits fruits avortés. Si cette circonſtance étoit reconnue générale, elle fourniroit, ſelon M. *Duhamel*, un moyen de diſtinguer les térébinthes des lentiſques ; mais voici un autre caractere diſtinctif. Les feuilles du térébinthe ſont compoſées de folioles aſſez grandes qui ſont attachées deux à deux ſur une nervure terminée par une ſeule foliole ; au lieu que dans le lentiſque elles ne ſont point terminées ainſi par une foliole unique : les feuilles de ces deux arbres ſont poſées alternativement ſur les branches.

Quoique les térébinthes & les piſtachiers viennent de pays plus chauds que le nôtre, cependant en les mettant en terre dans ce pays-ci lorſqu'ils ſont un peu forts, ils réuſſiſſent très-bien ; & même quand les individus mâles & femelles ſe trouvent plantés les uns près des autres, ces arbres y donnent du fruit. On peut élever ces arbres de ſemences : les piſtaches que l'on achete chez les Epiciers levent très-bien quand elles ſont nouvellement arrivées.

Le *térébinthe* ou le *piſtachier ſauvage* eſt un arbre dont le bois eſt fort dur, très-réſineux ; il devient de la grandeur d'un orme, ſes feuilles tombent en hiver. On retire de ces arbres dans l'île de Chio, tant des mâles que des femelles, une réſine qu'on nomme TÉRÉBENTHINE DE CHIO ou SCIO, *terebenthina Cypria*. Comme il croît de ces arbres mâles plus que des femelles, on les ente pour leur faire rapporter du fruit ; ce fruit a la forme d'une grappe de raiſin, il eſt rougeâtre au commencement, & devient en mûriſſant d'un vert bleuâtre. Quand le fruit eſt en cet état, on le ſale ou on le marine pour le conſerver & en pouvoir manger plus long-temps.

On retire la réſine des térébinthes en faiſant des inciſions aux arbres forts, & qui ont quinze à dix-huit pouces de circonférence : on fait ces inciſions depuis le pied de ces arbres juſqu'aux branches. Cette opération a lieu vers la fin de Juillet, & la réſine découle juſqu'à la fin de Septembre, ſur des pierres plates qu'on a miſes au pied des arbres. Pour purifier cette réſine de toute ordure, on la fait couler au travers de

petits paniers, en les exposant à la chaleur du soleil. Les térébinthes ne croissent que dans une étendue de deux lieues environ dans la partie orientale de l'île de Chio; ils ne croissent pas aux mêmes endroits que les lentisques, dont on retire le mastic.

Le produit des térébinthes est bien peu de chose, relativement à la grandeur & à l'âge des arbres. Quatre de ces arbres âgés de soixante ans, ne rendent qu'environ deux livres neuf onces six gros de térébenthine. Le produit de chacun de ces gros arbres se trouve être de quinze sous, ou environ.

Il y auroit un moyen assuré d'augmenter le rapport des térébinthes; ce seroit d'enter le pistachier sur le térébinthe, qui n'en donne pas pour cela moins de résine. Les pistaches même deviennent plus belles, & ces arbres durent plus long-temps que les pistachiers. Le térébinthe a l'avantage de croître dans les plus mauvais terrains, entre les rochers & les pierres, comme le pin; aussi on ne manque pas en Province de terrain convenable pour l'y transplanter.

Toute supputation faite, ou peut juger à-peu-près que l'île de Chio ne peut produire tout au plus que deux milliers pesant de résine. Cette térébenthine de l'île de Chio est envoyée à Venise, où elle est distribuée dans toute l'Europe sous le nom de *térébenthine de Venise*, & c'est avec raison: car alors elle est si sophistiquée, qu'il ne s'y trouve peut-être pas une vingtieme partie de celle de l'île de Chio. Lorsqu'elle n'est point mêlangée, elle a une odeur douce de baume; elle a une saveur moins âcre & une consistance bien plus épaisse que les térébenthines ordinaires; elle est molle, souvent friable: alors on la nomme *térébenthine de Chio*, & on la vend quatre ou cinq fois plus cher que la térébenthine fine: elle a une couleur de verre bleuâtre. *Voyez le mot* TÉRÉBENTHINE, *& ceux de* PIN *& de* SAPIN.

PISTIL. *Voyez à l'article* PLANTE.

PITANGA-GUACU. C'est le *tyran* du Brésil. *Voyez* TYRAN.

PITAUT. *Voyez au mot* PHOLADE.

PITE. *Voyez les mots* ALOÈS *&* ANANAS.

PITO. Oiseau de l'Amérique de la grosseur d'un étourneau. Il a le plumage d'une alouette; celui du ventre est un peu verdâtre. Le *pito-réal*, ainsi nommé par *Fresier* (p. 274), a coutume de creuser les rochers avec son bec long & fort pour se nicher dedans & y faire sa retraite: on dit que pour cela il a l'industrie de se servir d'une certaine

herbe, à laquelle les Eſpagnols attribuent de merveilleuſes vertus pour percer le fer ainſi que tout ce qui eſt dur, & qu'ils nomment communément à cauſe de cet oiſeau, *yerva de pitos* (herbe des pitos).

PITUITAIRE. *Voyez* STAPHIS-AIGRE.

PIVERT. *Voyez* PIC-VERT.

PIVOINE. *Voyez* BOUVREUIL.

PIVOINE ou PIONE, *pœonia*. Les Botaniſtes, & entr'autres M. *de Tournefort*, ont décrit vingt-deux eſpeces de plantes ſous ce nom : nous ne ferons ici mention que des deux ſuivantes, qui ſont improprement déſignées l'une mâle & l'autre femelle, puiſqu'elles portent également des ſemences.

1°. La PIVOINE MALE, *pœonia folio nigricante ſplendido, quæ mas*. Ses racines ſont formées en navet : elles ſont groſſes comme le pouce, rougeâtres en dehors, blanches en dedans ; elles pouſſent à la hauteur de deux ou trois pieds des tiges un peu rougeâtres, & diviſées en quelques rameaux : ſes feuilles ſont larges, compoſées de pluſieurs autres feuilles reſſemblantes à celles du noyer, mais plus larges & plus épaiſſes, vertes-brunes, luiſantes, couvertes en deſſous d'un certain duvet ; elles ſont attachés à des queues rougeâtres : ſes fleurs qui paroiſſent à la fin d'Avril juſqu'au commencement de Juin, & qui tombent preſqu'auſſitôt, naiſſent aux ſommités des tiges ; elles ſont amples, à pluſieurs feuilles diſpoſées en roſe, de couleur quelquefois purpurine, d'autres fois incarnate ou panachée, ſoutenue par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs ſuccedent des fruits compoſés de pluſieurs cornets blancs, velus, reluiſans, recourbés en bas, leſquels s'ouvrent en mûriſſant & laiſſent voir une belle ſuite de ſemences groſſes, arrondies, rouges d'abord, enſuite bleuâtres, puis noires : elles ne ſont mûres qu'en Juillet.

Cette plante eſt plus précoce, plus rare & plus précieuſe que la ſuivante, dont elle ſe diſtingue aiſément par la différence de ſes feuilles & de ſa racine, outre que la premiere a les feuilles ſimples, & que la ſeconde les a doubles.

2°. La PIVOINE FEMELLE, *pœonia fœmina*. Ses racines ſont des tubercules ou des navets attachés à des fibres, comme dans l'aſphodele ; ſes tiges croiſſent hautes, mais elles ne ſont que peu ou point rouges ; ſes feuilles ſont découpées, de couleur verte, pâles en deſſus, blanchâtres & un peu velues en deſſous : ſes fleurs ſont ſemblables à celles

de la pivoine mâle, mais moins grandes, de couleur rouge & très-belles : ses fruits sont comme dans la précédente espece, ce sont des capsules qui, en s'ouvrant montrent des graines mûres d'un beau bleu, entremêlées d'autres graines avortées qui sont du plus beau rouge écarlate.

L'une & l'autre espece de pivoine sont cultivées dans les jardins pour l'ornement des plates-bandes, leurs feuilles forment une belle verdure. Ces plantes s'y multiplient aisément en rampant dans la terre : quand on en seme la graine au printems, la plante reste pour l'ordinaire cachée en terre pendant un an avant de germer ; mais ensuite elle en sort & augmente tous les ans par la division de ses feuilles. Il y a aussi des pivoines à fleurs blanches.

La pivoine a une odeur désagréable, & est une des plus anciennes plantes dont on connoisse l'usage en Médecine ; car les Poëtes disent qu'elle a été nommée *pœonia* d'un ancien Médecin nommé *Pœon*, qui l'employa pour guérir Pluton d'une blessure que lui avoit faite Hercule. Voyez *Homere* dans le *cinquieme Livre de son Odyssée.*

On se sert en Médecine de la pivoine mâle préférablement à la femelle, quoique celle-ci ait aussi quelques usages : la pivoine mâle a été autant vantée par *Galien*, que le chou l'a été par *Caton :* elle a été célébrée des Anciens & des Modernes, à cause de ses grandes & nombreuses propriétés : l'on avoit mis en usage quantité de cérémonies superstitieuses pour la tirer de la terre. On emploie ordinairement ses racines, ses semences, quelquefois même ses fleurs, contre les convulsions, l'épilepsie, la paralysie, les vapeurs, & les autres maladies qui dépendent de l'irritation du genre nerveux. On les prend en poudre, en sirop, en décoction, ou en conserve ; quelques personnes en portent en amulettes pendus au cou, pour se préserver des maladies des nerfs. L'on prétend que c'est un des meilleurs antiépileptiques que l'antiquité nous ait transmis, & que jusqu'ici on n'en connoît point de plus efficace qui soit tiré de la famille des végétaux.

PLACENTA. *Voyez les articles* HOMME & PLANTE.

PLAGE, *plagia.* C'est un rivage de basse mer, étendu en ligne droite, sans qu'il y ait ni rade, ni port, ni aucun cap apparent où les vaisseaux puissent se mettre à l'abri.

PLAGIURES. Nom donné aux poissons & coquillages qui n'habitent que la haute mer. *V. les mots* COQUILLAGE & POISSONS. Des Ichtyologistes

ont affigné le nom de plagiures aux feuls animaux cétacées, vivipares, & dont les femelles ont les mamelles placées au bas du ventre. *Voyez* CETACÉES & VIVIPARE.

PLANE ou PLAINE. *Voyez* ERABLE. En certaines contrées de l'Amérique on donne auffi le nom de *plane* au *figuier d'Adam.* En Europe le plane de mer eft la *plie.* Voyez ces mots.

PLANETE, *planeta.* On donne ce nom aux aftres opaques, fphériques & errans qui ne font point lumineux par eux-mêmes, mais qui le deviennent en recevant ou réfléchiffant la lumiere du foleil. Ces corps céleftes fe meuvent tous autour du foleil, en décrivant des ellipfes qui ont toutes un foyer commun où le foleil fe trouve placé. Les planetes n'ont pas toutes la même folidité ou groffeur; la diftance n'eft pas toujours égale entre ces aftres (ce qui fait qu'on les voit tantôt dans un endroit du ciel, & tantôt dans un autre immédiatement oppofé), & la durée de leurs révolutions n'eft pas la même, mais elle eft conftante pour chacune. Nous allons préfenter ici le magnifique fpectacle de toutes les planetes décrivant leurs cercles harmoniques autour du foleil; fpectacle fublime qui démontre la Divinité, & parle un langage intelligible à tous les efprits.

Le SOLEIL, *fol*, eft un globe lumineux, gros environ un million de fois comme la terre : la matiere dont il eft formé n'eft pas homogene; il y paroît fouvent des inégalités; & quoique plufieurs de ces taches difparoiffent avant que d'avoir parcouru tout fon difque, le mouvement réglé de quelques-unes, & le retour au même lieu du difque après un certain temps, ont fait voir que le foleil immobile ou prefque immobile dans le lieu des cieux où il eft placé, a un mouvement de révolution fur fon axe, & que le temps de cette révolution eft d'environ vingt-cinq jours.

Six globes principaux ou planetes premieres qu'il échauffe & qu'il éclaire, fe meuvent autour de lui : leurs groffeurs, leurs diftances & leurs révolutions font différentes; mais tous fe meuvent dans le même fens, à-peu-près dans le même plan & dans des orbites prefque circulaires. On diroit que chaque planete eft portée par un cercle concentrique au foleil.

Le plus voifin du foleil, & le plus petit, eft *Mercure.* Sa plus grande diftance du foleil n'eft que de 5137 diametres de la terre; fa plus petite de 3377. Son diametre n'eft qu'environ la trois-centieme partie de celui

du ſoleil. On n'a point encore découvert s'il a quelque révolution ſur lui-même ; mais il tourne autour du ſoleil en 88 jours, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de trois mois, & ſe meut, ainſi que les autres planetes, d'Occident en Orient. Selon M. *Newton*, la chaleur & la lumiere du ſoleil ſur la ſurface de Mercure, ſont ſept fois auſſi grandes qu'elles le ſont au fort de l'été ſur la ſurface de la terre. Mercure change de phaſes comme la lune, ſelon ſes différentes poſitions avec le ſoleil & la terre. Comme cette planete eſt petite, qu'elle accompagne conſtamment le ſoleil, elle ſe trouve ordinairement cachée dans les rayons de cet aſtre.

Vénus eſt la ſeconde planete. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 8008 diametres de la terre ; ſa plus petite de 7898. Son diametre eſt à-peu-près la centieme partie de celui du ſoleil ; elle tourne ſur elle-même, mais les Aſtronomes ne ſont pas d'accord ſur le temps de cette révolution. Elle fait ſa révolution autour du ſoleil en 224 jours 7 heures, ou en ſept mois & demi. C'eſt la plus luiſante des planetes. Quand elle précede le ſoleil, on l'appelle *étoile du matin* ou *lucifer ;* lorſque ſur le ſoir elle le ſuit, on l'appelle *étoile du berger.* Cette planete a ſes phaſes comme la *lune.*

Le troiſieme globe eſt la *terre* que nous habitons, qu'on ne peut ſe diſpenſer de mettre au rang des planetes. Sa plus grande diſtance du ſoleil eſt de 11187 de ſes diametres ; ſa plus petite de 10813. Elle tourne ſur ſon axe dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & elle emploie un an, c'eſt-à-dire 365 jours 5 heures 49 minutes & environ 12 ſecondes à faire ſa révolution autour du ſoleil, dans un orbe qu'on appelle l'écliptique.

On ne peut faire réflexion, ſans être ravi d'admiration, qu'une grande partie des mouvemens apperçus des autres aſtres & du ſoleil, la diverſité des ſaiſons, & l'inégalité des jours ſont une ſuite ſimple du tranſport annuel de la terre autour du ſoleil, & de ſa révolution en vingt-quatre heures ſur ſon axe, invariablement dirigés vers le Nord.

Deux grands fluides appartiennent à notre planete ; l'un eſt la mer, qui en couvre environ la moitié, & qui préſente les phénomenes les plus intéreſſans ; l'autre fluide eſt l'air qui l'environne de toutes parts. *Voyez les mots* MER, AIR, EAU, *& l'article* TERRE, où l'on parle de l'organiſation merveilleuſe de ce globe obſcur.

La quatrieme planete eſt *Mars ;* ſa couleur eſt rouge & d'une lumiere trouble.

trouble. Sa plus grande distance du soleil est de 18315 diametres de la terre ; sa plus petite est de 15213. Son diametre est la cent soixante-dixieme partie de celui du soleil : sa révolution sur son axe est de vingt-cinq heures, & celle qu'il fait autour du soleil s'acheve en un an, 321 jours, 18 heures.

La cinquieme planete & la plus grosse de toutes, est *Jupiter.* Elle est remarquable par sa couleur d'azur. Après Vénus, c'est la planete la plus brillante. Sa plus grande distance du soleil est de 59950 diametres de la terre ; sa plus petite de 54450. Son diametre est la neuvieme partie de celui du soleil : il fait dans dix heures sa révolution sur son axe ; son cours autour du soleil s'acheve en onze ans, 316 jours.

Enfin la sixieme, & la plus éloignée, est *Saturne.* Sa plus grande distance du soleil est de 110935 diametres de la terre ; sa plus petite est de 98901. Son diametre est la onzieme partie de celui du soleil. Saturne ne paroît à la vue simple que d'une lumiere foible, à cause de sa grande distance. On ignore s'il tourne sur son axe. Il emploie 29 ans, 155 jours, 13 heures à faire sa révolution dans son orbe. Tel est l'ordre de la révolution de ces planetes que l'on nomme *principales*, lesquelles se distinguent encore en supérieures & en inférieures. Les supérieures sont celles qui sont plus éloignées du soleil que notre terre : telles sont Mars, Jupiter & Saturne. Les planetes inférieures sont celles qui sont plus proches du soleil que notre terre, & situées entre la terre & le soleil, comme Vénus & Mercure. Il y a d'autres planetes que l'on nomme *secondaires :* celles-ci font leurs révolutions, non immédiatement autour du soleil, mais autour de quelque planete du premier ordre, qui se mouvant autour du soleil, transporte avec elle, autour de cet astre, celle qui lui sert de satellite.

L'astre qui éclaire nos nuits (la *lune*) est de ces planetes secondaires ou subalternes. C'est un satellite de notre terre, vers laquelle il se dirige toujours dans son mouvement, comme vers un centre, & dans le voisinage de laquelle elle se trouve constamment. Soumise aux loix de la gravitation, elle ne peut guere s'éloigner de nous, mais elle est retenue à-peu-près dans tous les temps à la même distance. Sa distance de notre globe n'est que de 30 diametres de la terre (suivant M. *Deleuze* de 97440 lieues). Son diametre n'est guere que la quatrieme partie du diametre de la terre. (Suivant M. *Deleuze*, son volume en est le $\frac{1}{49}$, & sa solidité $\frac{1}{70}$.) Elle fait douze révolutions autour de nous d'Occident en Orient, pendant

que la terre en fait une autour du ſoleil. Il y a plus, on a reconnu que la lune fait ſa révolution autour de la terre en 29 jours, 12 heures, 44 minutes. Le croiſſant de cet aſtre ſe dit *la lune nouvelle;* il montre une petite partie éclairée de ſa ſurface en aboutiſſant en pointes ou cornes, quand elle commence à s'éloigner du ſoleil dont elle reçoit ſa lumiere; cette partie éclairée augmente juſqu'à ce que la lune ſoit pleine, ſphérique & dans ſon oppoſition. On appelle auſſi *croiſſant* la même figure de la lune *en décours:* mais alors ſes cornes ſont tournées du côté de l'Occident, au lieu que dans la lune nouvelle elles ſont du côté de l'Orient. La partie lumineuſe de cet aſtre ſecondaire eſt conſtamment tournée vers l'Occident lorſqu'il eſt dans ſon croiſſant, & vers l'Orient quand il eſt dans ſon décours. On peut obſerver tous les mois, que peu après la nouvelle lune on apperçoit, outre le croiſſant, le reſte du globe de cet aſtre, à la vérité d'une lumiere beaucoup moins vive que le croiſſant; cela vient de ce qu'alors la partie éclairée de la terre étant preſque toute entiere tournée vers la lune, renvoie à cette planete opaque une certaine quantité de lumiere, qui eſt de nouveau réfléchie par la lune, & renvoyée à la terre ſans aucune chaleur. Plus la lune approche des quadratures, plus cette lumiere s'affoiblit. On donne le nom de *phaſes* aux différens phénomenes de la lune.

Depuis l'invention des téleſcopes, on a découvert quatre ſatellites à Jupiter, c'eſt-à-dire quatre petites lunes qui tournent autour de lui, pendant que lui-même tourne autour du ſoleil: enfin Saturne en a cinq; mais on découvre autour de cette planette une autre merveille, à laquelle on ne connoît point de pareille dans les cieux: c'eſt un large anneau dont elle eſt environnée. *Voyez* ANNEAU DE SATURNE.

Quoique les ſatellites paroiſſent deſtinés à la planete autour de laquelle ils font leurs révolutions, on ne peut omettre ici l'utilité que les habitans de la terre retirent des ſatellites de Jupiter: c'eſt que ces aſtres ayant un mouvement fort rapide paſſent ſouvent derriere le corps de leur planete principale, & tombent dans l'ombre de cette planete, qui, ne recevant ſa lumiere que du ſoleil, a toujours derriere elle un eſpace ténébreux dans lequel le ſatellite, dès qu'il entre, s'éclipſe pour le ſpectateur, & duquel reſſortant, il reparoît à ſes yeux. Or le commencement & la fin de ces éclipſes étant des phénomenes qui arrivent dans un inſtant, ſi l'on obſerve dans différens lieux de la terre l'heure de l'immerſion ou de l'émerſion du ſatellite, la différence que l'on trouve entre

ces heures donne la différence en longitude des lieux où l'on aura fait ces obſervations ; connoiſſance très-importante pour le Géographe & pour le Navigateur. *Voyez* ÉCLIPSE.

Les taches que l'on obſerve avec le téleſcope ſur le diſque des planetes, & qui conſervent conſtamment leur figure & leur ſituation, prouvent que les planetes ſont des corps ſolides. La lune, la plus voiſine de nous, nous fait voir ſur ſa ſurface de grandes cavités, de hautes montagnes (& de grandes mers, ſuivant quelques Aſtronomes) qui jettent des ombres fort ſenſibles vers la partie oppoſée au ſoleil, & la ſurface de cette planete paroît aſſez ſemblable à ce que paroîtroit celle de la terre, ſi on l'obſervoit de la lune, avec cette différence que les montagnes de celle-ci ſont beaucoup plus élevées que toutes les nôtres. *Riccioli* a meſuré la hauteur d'une de ces montagnes, & a trouvé qu'elle avoit environ trois lieues de haut. M. *de la Hire* obſervant un autre aſtre en 1700, avec une lunette de ſeize pieds, y découvrit des montagnes plus hautes que celles de la lune. Que de raiſonnemens formés d'après les rapports, ſoit phyſiques, ſoit optiques, qu'il y a entre les différentes planetes ! *Huygens*, dans ſon *Coſmothéoros*, a prétendu donner des preuves très-fortes de l'exiſtence des habitans des planetes tant ſecondaires, que de celles du premier ordre. M. *de Fontenelle* a auſſi traité cette queſtion dans les *entretiens ſur la pluralité des mondes :* tout tend à démontrer que les planetes ne ſont point des globes déſerts ſuſpendus dans les cieux, mais qu'elles ſont habitées comme la terre, par quelques êtres vivans : ceci étant, les habitans de la lune doivent faire les mêmes obſervations que nous, puiſque la terre doit préſenter à la lune les mêmes phaſes que la lune préſente à la terre. La lune a auſſi ſon atmoſphere & ſes ſaiſons, elle a un jour & une nuit ; un ſoleil pour éclairer l'un, & une lune pour éclairer l'autre. Les changemens auxquels ſon atmoſphere eſt ſujette, doivent influer ſur tout le ſyſtême de notre atmoſphere, ſur l'air que nous reſpirons & ſur les corps terreſtres. Il paroît certain que le ſoleil, & la lune ſur-tout, agiſſent ſur la maſſe des eaux, & cauſent le flux & le reflux de l'Océan. Si la lune agit ſur l'air ou les vents, ne peut-elle pas auſſi changer la diſpoſition de nos corps & occaſionner des maladies ? Tout ceci eſt digne de l'obſervation des Philoſophes. *Voyez l'article* VENTS.

Quant au ſoleil, on ne peut douter que la matiere dont il eſt formé, ne ſoit lumineuſe & brûlante. Il eſt la ſource de toute la lumiere qui

éclaire la terre & les autres planetes, & de tout le feu qui les échauffe. Ses rayons étant condensés au foyer d'un miroir ardent, brûlent ; & si leur quantité & leur condensation sont assez grandes, ils font un feu plus puissant que tous les autres feux que nous pouvons produire avec les matieres les plus combustibles.

Une si grande activité suppose la fluidité ; mais on voit encore que la matiere qui compose le soleil, est fluide par les changemens continuels qu'on y observe : les taches qui paroissent dans le disque du soleil, & qui disparoissent ensuite, sont autant de corps qui nagent dans ce fluide, qui en paroissent comme les écumes, ou qui s'y consument.

On a toujours su que le soleil étoit la cause de la lumiere ; mais ce n'est que dans ces derniers temps que l'on a découvert que la lumiere étoit la matiere même du soleil, source inépuisable de cette substance précieuse : depuis la multitude des siecles qu'elle coule, on ne s'apperçoit pas qu'elle ait souffert aucune diminution.

Quelle que soit son immensité, quelle subtilité ne faut-il pas supposer dans les ruisseaux qui en sortent ! mais si leur ténuité paroît merveilleuse, quelle nouvelle surprise n'éprouve-t-on point, lorsqu'on apprend qu'un rayon lumineux, tout subtil qu'il est, tout pur qu'il paroît à nos yeux, est un mêlange de différentes matieres ? lorsqu'on apprend qu'un mortel a su analyser la lumiere, découvrir le nombre & les rapports des élémens qui la composent ! Chaque rayon de cette substance qui paroît si simple, est un faisceau de rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indigots & violets, que leur mêlange confondoit à nos yeux.

Nous ne saurions déterminer avec précision quelle est la finesse des rayons de lumiere ; mais nous connoissons leur vîtesse : dans sept ou huit minutes, ils arrivent à nous ; ils traversent dans un temps si court l'espace qui sépare le soleil de la terre, c'est-à-dire plus de trente millions de lieues. Tout effrayantes pour l'imagination que soient ces choses, des expériences incontestables les ont fait connoître.

Voilà l'économie la plus connue de notre systême solaire ou planetaire. On y observe quelquefois des astres que la plupart des Philosophes de l'antiquité ont pris pour des météores passagers ; mais qu'on ne peut se dispenser de regarder comme des corps durables & de la même nature que les planetes. *Voyez le mot* COMETE.

On représente les planetes avec les mêmes caracteres dont se servent

les Chimistes pour désigner leurs métaux, à cause de l'analogie ou rapport que l'on supposoit autrefois entre les corps célestes & les métaux. Saturne est représenté par ce caractere ♄, qui, en Chimie, représente le plomb. Jupiter marqué par ce caractere ♃, qui désigne l'étain. Mars est caractérisé par ce signe ♂, qui représente le fer. Vénus marquée ♀ représente le cuivre. Le soleil est caractérisé par ce signe ☀, & représente l'or. Le signe de Mercure ☿ représente le vif-argent. Le signe de la lune ☽ caractérise l'argent; & notre planete est marquée par ce signe ♁, qui représente la terre. *Voyez l'article* MÉTAUX.

ÉTOILES, *Stellæ.*

On distingue ces corps célestes par les phénomenes de leur mouvement en *fixes* & en *errans*, ainsi qu'il en sera mention plus bas. Les autres points que les Astronomes ont encore à considérer par rapport aux étoiles, sur-tout dans les fixes, sont, 1°. leur distance; 2°. leur grandeur; 3°. leur nature, leur nombre; 4°. & leur situation. *Voyez* CONSTELLATION.

Celui qui, dans une belle nuit, regarde le Ciel, ne peut contempler sans admiration ce brillant spectacle; mais si ses yeux sont éblouis par mille étoiles qu'il apperçoit, son esprit doit être plus étonné, lorsqu'il saura que toutes ces étoiles sont autant de soleils semblables au nôtre, qui ont vraisemblablement, comme lui, leurs planetes & leurs cometes (du moins celles qui sont fixes en ont l'immobilité, la lumiere propre, &c.), lorsque l'Astronomie lui apprendra que ces soleils sont placés à des distances si prodigieuses de nous, que toute la distance du soleil à la terre n'est qu'un point en comparaison (leur moindre distance est de dix-neuf milles diametres, un demi-diametre vaut mille quatre cents trente-deux lieues de France); & que quant à leur nombre, que notre vue paroît réduire à environ deux mille, on le trouve toujours d'autant plus grand, qu'on se sert de plus longs télescopes: toujours de nouvelles étoiles au-delà de celles qu'on apperçoit; point de fin, point de bornes dans les cieux.

Toutes les étoiles paroissent tourner autour de la terre en vingt-quatre heures: mais il est évident que la révolution de la terre autour de son axe doit causer cette apparence. Elles paroissent encore toutes faire autour des pôles de l'écliptique une révolution dans l'espace de vingt cinq mille ans. Ce phénomene est la suite du mouvement conique

de l'axe de la terre. Quant au changement de ſituation de ces étoiles, qui ſemble qu'on dût attendre du mouvement de la terre dans ſon orbe, toute la diſtance que la terre parcourt depuis une ſaiſon juſqu'à la ſaiſon oppoſée n'étant rien, par rapport à ſa diſtance des étoiles, elle ne peut cauſer de différence ſenſible dans leurs aſpects.

Ces étoiles qu'on appelle ordinairement *fixes*, brillent comme le ſoleil par leur propre lumiere; elles gardent entr'elles conſtamment la même ſituation, les mêmes diſtances, les mêmes rapports, pendant que les planetes ou *étoiles errantes* changent continuellement la leur dans une zone nommée *zodiaque*, où nous avons vu que tous leurs orbes étoient renfermés, & que les cometes plus errantes encore parcourent indifféremment tous les lieux du ciel.

Quelquefois on a vu de nouvelles étoiles paroître; on les a vu durer quelque temps, puis peu-à-peu s'obſcurcir & s'éteindre. Quelques-unes ont des périodes connues de lumiere & de ténebres. La figure que peuvent avoir ces étoiles, & le mouvement des planetes qui tournent peut-être autour, peuvent être les cauſes de ces phénomenes.

Quelques étoiles qu'on appelle *nébuleuſes*, qu'on ne voit jamais que comme au-travers d'atmoſpheres dont elles paroiſſent environnées, nous font voir qu'il y a encore parmi ces aſtres beaucoup de diverſités. *Voyez* VOIE LACTÉE.

Enfin des yeux attentifs, aidés du téleſcope, découvrent de nouveaux phénomenes: ce ſont de grands eſpaces plus clairs que le reſte du ciel, à-travers leſquels l'Auteur de la *Théologie Aſtronomique* a cru voir l'empirée; mais qui plus vraiſemblablement ne ſont que des eſpeces d'aſtres moins lumineux & beaucoup plus grands que les autres, plus applatis peut-être, & auxquels différentes ſituations ſemblent donner des figures irrégulieres.

Tant de différences ſenſibles ont obligé les Aſtronomes à diviſer les étoiles en ſept claſſes ou en ſept différentes grandeurs. Les étoiles de la premiere grandeur ſont celles dont les diametres nous paroiſſent les plus grands: après celles-là ſont celles de la ſeconde grandeur, & ainſi de ſuite juſqu'à la ſixieme, qui comprend les plus petites étoiles qu'on puiſſe appercevoir ſans téleſcope. Toutes celles qui ſont au-deſſus, ſont appellées *étoiles téleſcopiques*. La multitude de ces étoiles eſt conſidérable, & on en découvre de nouvelles à meſure qu'on emploie de plus longues lunettes: ſi l'on conſulte le catalogue de *Kepler*, on trouve qu'il y a

15 étoiles de la premiere grandeur ; on les eftime un million de fois plus groffes que la terre, encore ne font-elles pas précifément de la même grandeur, ni fi éclatantes les unes que les autres : les plus apparentes font celles que l'on appelle *firius*, *arcturus*, *aldebaran* ou *l'œil du taurau*, & l'*épi de la vierge*, &c. le même *Kepler* cite 58 étoiles de la feconde grandeur ; 218 de la troifieme ; 494 de la quatrieme ; 354 de la cinquieme ; 240 de la fixieme, & 13 des obfcures & nébuleufes ; en tout 1392 étoiles qu'on découvre, dit-il, à la vue fimple dans notre hémifphere ; car avec le télefcope, comme nous l'avons déjà dit, on en apperçoit beaucoup plus. La fcintillation des étoiles dans les belles nuits d'hiver trompe notre vue par la vivacité de fon éclat, & nous fait voir en apparence quantité de milliers d'étoiles. Mais fi on les diftingue par ordre & attentivement, on n'en découvrira guere dans notre hémifphére qui n'aient été placées fur la furface du globe de *Blaeu.* M. l'Abbé *de la Caille*, dans fon Voyage au cap de Bonne-Efpérance, a fait en peu de temps un catalogue de plus de 9800 étoiles comprifes entre le pôle auftral & le tropique du capricorne. Cet Académicien a conftruit un planifphere de 1930 de ces étoiles.

Voilà les principaux objets que nous préfente le fpectacle de l'Univers. Si l'on entre dans de plus grands détails, combien d'autres prodiges ne découvre-t-on pas ? quelle merveille terrible ne nous préfente pas le tonnerre, dont la véritable caufe a été découverte par les Modernes ? *voyez le mot* TONNERRE. Qui peut voir fans admiration cet arc majeftueux qui préfente toutes les plus riches couleurs de la Nature ? *voyez* ARC-EN-CIEL.

Si l'on va vers les pôles, quels nouveaux fpectacles fe préparent ! Des feux de mille couleurs, agités de mille mouvemens, éclairent les nuits dans ces climats où l'aftre du jour ne paroît point pendant l'hiver. J'ai vu, dit l'illuftre *Maupertuis*, des Ouvrages duquel nous avons extrait une partie de ce magnifique tableau ; j'ai vu, dit-il, de ces nuits plus belles que les jours, qui faifoient oublier la douceur de l'aurore & l'éclat du midi. *Voyez le mot* AURORE BORÉALE.

Si des cieux on defcend fur la terre, fi après avoir parcouru les plus grands objets, l'on examine les plus petits, quels nouveaux prodiges ! quels nouveaux miracles ! Chaque atome en offre autant que la planete de Jupiter.

PLANORBE, *plan-orbis*. Nom donné à un coquillage univalve d'eau

douce, du genre des limaçons: autant on le trouve rarement dans la mer, autant on le rencontre fréquemment dans les rivieres, sur-tout dans celle des Gobelins, près de Paris: sa coquille est noire, brunâtre ou verdâtre; elle a trois contours relevés qui se terminent à l'œil de la volute; son ouverture est ronde; il n'y a nulle cloison: l'animal qui l'habite est comme un gros ver: ses tentacules sont minces & filiformes; il est hermaphrodite & multiplie comme les buccins. L'Auteur de la Conchyliologie dit que le plan-orbe, *plan-orbis*, est le coquillage le plus aisé à découvrir dans les eaux: il en compte six especes, savoir, 1°. le grand, à quatre spirales rondes; 2°. le petit, à cinq spirales rondes; 3°. celui qui a six spirales aussi rondes; 4°. le plan-orbis qui a six spirales, à arêtes; 5°. le plan-orbis ordinaire à arêtes; 6°. celui qui est tuilé.

Le *plan-orbis* de l'Isle des Tonneliers & des contrées étrangeres, est infiniment plus beau, plus épais & plus gros que les nôtres: il est nacré & orné de lisieres ou rubans bruns. Celui des environs de Montpellier est blanchâtre. On nomme *cornet de Saint Hubert* celui des environs de Paris.

PLANTAIN, *plantago*, est une plante dont M. *de Tournefort* distingue trente-cinq especes, indépendamment de celles que les autres Botanistes nomment *plantains aquatiques*, & qui ne sont que des especes de renoncules: nous rapporterons ici celles qui sont le plus en usage.

1°. Le grand Plantain ordinaire, ou Plantain a larges feuilles, *plantago major latifolia sinuata.* Cette plante croît par-tout le long des chemins, dans les cours, le long des jardins, des haies, aux lieux incultes. Sa racine est courte & grosse comme le doigt, garnie sur les côtés de fibres blanchâtres: elle pousse des feuilles larges, luisantes, marquées chacune de sept nervures longitudinales fort apparentes, surtout au revers, d'où vient que quelques-uns l'appellent *septi-nervia*: les queues de ces feuilles sont couchées à terre. De la même racine & du milieu des feuilles, il s'éleve plusieurs tiges hautes de dix pouces, dures, rougeâtres, difficiles à rompre, portant vers leur sommet un épi oblong garni de fleurs blanchâtres ou purpurines. Chacune de ces fleurs est, suivant M. *de Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évasé en haut, découpé en quatre parties & garni de plusieurs étamines. Il succede aux fleurs une coque membranneuse, ovale, qui s'ouvre en travers comme un boîte à savonnette, & qui contient des semences menues, oblongues & rougeâtres comme de petites puces.

Cette

Cette plante fleurit en Mai & Juin, & donne sa semence en Août: c'est la plus commune de toutes les especes de plantain, & en même temps la plus utile; mais à son défaut, on se sert également des deux suivantes.

2°. Le PLANTAIN MOYEN, ou le PLANTAIN BLANC, *plantago medius latifolia incana:* il differe du précédent en ce que ses feuilles, ses tiges & ses épis sont couverts d'un poil blanc & mou, & en ce que sa racine est un peu plus grosse, fibreuse par le collet & rampante; on ne compte que cinq nervures sur ses feuilles: il se trouve par-tout dans les prés secs, & differe un peu du *plantain à cinq nerfs* proprement dit.

3°. Le PETIT PLANTAIN, *plantago minor aut angusti-folia:* on l'appelle aussi *plantain étroit*, *plantain long* ou *lancéole;* sa racine est très-vivace, & pareille à celle de la premiere espece; ses feuilles sont longues, étroites, pointues, légérement dentelées, velues, marquées au revers de cinq nervures longitudinales, dont trois sont plus apparentes que les autres. Ce plantain est d'un vert plus foncé que les précédens; il s'éleve d'entre ses feuilles plusieurs tiges, hautes d'un pied, nues, anguleuses & cannelées, portant en leurs sommités des épis plus courts & plus gros que ceux du plantain ordinaire, garnis de petites fleurs pâles, auxquelles succedent des coques membraneuses remplies de semences, comme aux autres, mais plus grandes: ce plantain croît aussi par-tout.

Ces especes de plantain ont assez les mêmes propriétés; les feuilles sont ameres, astringentes, vulnéraires & fébrifuges. La tisanne de plantain est utile dans le crachement de sang, & les fleurs blanches (En général tous les astringens, dit M. *Bourgeois*, sont d'un usage dangereux dans les hémorrhagies; mais sur-tout dans les fleurs blanches, en arrêtant subitement l'écoulement de cette lymphe viciée; ils occasionnent des squirres, des cancers & des ulceres incurables, maladies bien plus dangereuses que les fleurs blanches; d'ailleurs ils produisent la suppression des menstrues). On vient de reconnoître aux environs de Ratisbonne que les feuilles du *plantago latifolia*, peuvent être substituées à des légumes; en les passant deux ou trois fois dans l'eau, elles ont le goût des épinards. La semence de cette plante est le remede familier des gens de la campagne pour les diarrhées: il y a des femmes qui en avalent dans un œuf pour prévenir l'avortement. Dans la Pharmacie on tient une eau de plantain distillée, pour les maladies des yeux,

mais qui ne peut avoir grande vertu, attendu que le plantain ne contient point ſenſiblement de principes volatils actifs qui puiſſent monter dans la diſtillation. Cependant on l'eſtime aſtringente, tonique & rafraîchiſſante.

L'on trouve auſſi dans les olivettes des pays chauds, une eſpece de plantain argenté & cotonneux: il eſt peu d'uſage. Le plantain des montagnes eſt la plante appellée *bétoine des montagnes*.

L'eſpece de plantain des environs Paris, nommé par *Tournefort*, *plantago paluſtris*, *gramineo folio*, *monanthos Pariſienſis*, a deux ſingularités; l'une que ſa fleur eſt à étamines, c'eſt-à-dire, mâle & ſtérile; & l'autre, qu'au bas du pédicule de cette même fleur, il en naît deux ou trois fleurs à piſtil ou femelles qui ſont fécondes: conſultez à ce ſujet les obſervations de M. *de Juſſieu*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1742*. A l'égard du *plantain d'eau*, *voyez à l'article* ALISMA.

PLANTANO. C'eſt un arbre qui croît dans les Iſles Canaries, ſur le bord des ruiſſeaux Il s'éleve à la hauteur d'un pommier: la ſubſtance de ſa tige reſſemble beaucoup à celle d'un chou. Ses feuilles ſont longues d'une aune, épaiſſes; elles ſortent en touffe de la tête de l'arbre, les fruits ſont en grappes, qui en portent depuis ſeize juſqu'à trente & quarante; ils ſont à-peu-près de la forme des concombres, mais plus gros; dans leur maturité, leur écorce eſt noire, mais l'intérieur du fruit eſt d'un beau jaune doré, & le goût en eſt ſi exquis que l'on peut dire qu'il n'y a point de confiture auſſi délicieuſe. Cet arbre, dit-on, ne produit du fruit qu'une ſeule fois; on le coupe enſuite. De la même racine il en naît un autre, & l'on recommence ainſi tous les ans. M. *de Romé de l'Iſle* nous invite à croire que cet arbre décrit dans l'*Hiſt. Générale des Voyages*, *tome II.* eſt le bananier déguiſé ſous le nom de *plantano* qu'on lui donne aux Canaries: effectivement ſa hauteur, la ſubſtance de ſa tige, la longueur de ſes feuilles, l'endroit d'où elles ſortent, la forme, la groſſeur, la couleur, le nombre & la ſituation de ſes fruits, la coupe annuelle de ce végétal ſingulier qui ſe reproduit par ſes racines, tout enfin a un rapport très-marqué avec le *bananier*. D'ailleurs le ſol & le climat des Iſles Canaries, ſi fécondes en excellens vins & fruits, conviennent aſſez à la culture du *bananier:* voyez ce mot.

PLANT-D'ARBRE, eſt une pépiniere d'arbriſſeaux plantés ſur pluſieurs lignes paralleles, comme ſont les avenues; ou avec ſymétrie,

comme ſont les quinconces, les boſquets, &c. Le plançon eſt un rameau que l'on coupe ſur un arbre tel que le ſaule, & qu'après avoir aiguiſé on fiche en terre où il reprend parfaitement ſans racine. On appelle *planard* une branche d'aulne, de peuplier, &c. qu'on choiſit pour planter quand on étête ces arbres.

La *plantation* eſt une choſe très-utile au public; c'eſt ſemer l'abondance de toutes parts, & léguer de grands biens à la poſtérité. Qu'il eſt beau de donner une face plus belle à une partie du monde! la remplir de cette variété de ſcenes magnifiques, c'eſt approcher en quelque ſorte de la création. Le Citoyen vertueux & induſtrieux qui paſſe ſa vie dans ſes plantations, & qui cultive ſoigneuſement ſon verger, eſt l'ami du genre humain qui s'acquitte d'un devoir de la nature. Les plantations ne procurent pas ſeulement des plaiſirs innocens, mais des plaiſirs durables qui renaiſſent chaque année. Quelle ſatisfaction que la vue des payſages qu'on a formés & des promenades délicieuſes, à l'ombre des arbres qu'on a plantés de ſes mains! Un marais couvert de ſaules, un côteau planté de chênes, des haies fortifiées, & décorées d'arbres, forment un rempart agréable, ſolide & utile au Propriétaire. Ne gênez point par-tout les admirables ſites de la belle nature; ne taillez point par-tout les branches de vos arbres en figures mathématiques: car voir par-tout des arbres qui s'élevent en cônes, en globes, en pyramides, en éventails, ou d'autres figures qui portent la marque du ciſeau; tout ceci ne donne pas l'agrément d'un grand verger dont les arbres ſont en fleurs. Faites auſſi des plantations ſauvages: mettez par-tout votre terrain en valeur: imitez les Tartares du Dagheſtan; tout barbares qu'ils ſont & habitans d'un pays ſtérile, ils n'oſent ſe marier avant que d'avoir planté, en un endroit marqué, cent arbres fruitiers: en ſorte qu'on trouve par-tout dans les montagnes de cette contrée d'Aſie, de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute eſpece. Imitez cette Nation; plantez des bois propres aux uſages domeſtiques; ſi vous aimez à être bienfaiſant, ne craignez pas d'être tourné en ridicule.

PLANTE, *planta.* On ne peut diſconvenir que les plantes ne ſoient des corps organiſés & vivans, qui ſe nourriſſent & croiſſent par intusſuſception, & dont chaque partie poſſede en elle-même une vitalité iſolée & indépendante des autres; en un mot, qui ont la faculté de ſe reproduire. Les plantes ont d'abord toute la délicateſſe propre à l'enfance; elles tirent par le moyen de leurs racines, comme par des veines

lactées, le chyle qui les doit nourrir. Cette liqueur éprouve dans les visceres des plantes, des sécrétions & plusieurs préparations qui la rendent propre à être nourriciere : peut-être encore que des sucs aspirés par les feuilles se mêlent avec ceux que les racines ont attirés. Quelques savans Physiciens ont reconnu, par des observations faites avec une grande sagacité, qu'il y avoit dans les végétaux une transpiration sensible & insensible, ce qui doit beaucoup influer sur la préparation du suc nourricier. Peu-à-peu la plante devient adulte : alors pourvue des organes des deux sexes, elle produit des semences fécondes, qu'on peut regarder comme des especes d'œufs, dans lesquels les rudimens des plantes qui en doivent sortir se forment par degrés. Après que les végétaux ont fourni une innombrable postérité, ils tombent dans la dégradation de la vieillesse, & périssent les uns plutôt, les autres plus tard. Dans le temps même de leur plus grande vigueur, ils sont exposés à des maladies dont les principales procédent, soit d'un excès de sécheresse ou d'humidité, soit d'une qualité dépravée du terrain : c'est ainsi que toutes les plantes du Continent qui viennent dans les dunes, sont pygmées, dit M. *Linneus.* Les gêlées, les insectes leur occasionnent aussi des maladies. *Voyez* ce qui est dit des maladies des *arbres* & *plantes* à la suite du mot ARBRE. On doit faire beaucoup d'attention à l'influence que l'air a sur les végétaux ; car il en a 1°. par ses parties propres ; 2°. par ses parties hétérogenes, 3°. par le poids de l'atmosphere, 4°. par sa température. Tous ces phénomenes particuliers produits par l'influence de l'air sur les végétaux étant bien examinés, pourroient nous faire entrevoir des regles d'agriculture, de floraison & de germination. Quant à l'organisation ou structure intérieure des plantes, *voyez*, *au mot* ANIMAL, les ressemblances & les différences qui se trouvent entre l'animal, le végétal & le minéral, comparaison ingénieuse faite par l'illustre M. *de Buffon.* Il convient d'exposer ici ce qu'a dit sur l'anatomie des plantes, l'Auteur de la *Théorie & de la Pratique du Jardinage.*

Tout ce qui a vie, dit-il, a besoin de respiration, & l'on ne peut douter que les plantes ne respirent aussi bien que les animaux ; elles ont, comme eux, tous les organes nécessaires à la vie, des veines, des fibres dont les unes portent la nourriture dans toutes les parties les plus élevées, tandis que les autres rapportent cette nourriture vers les racines : d'autres enfin, comme des trachées & des poumons,

respirent l'air ſans ceſſe & reçoivent les influences du ſoleil ; cet air, comme nous l'avons dit, eſt ſi néceſſaire à leur accroiſſement, qu'en mettant une goutte d'huile à l'extrémité de leurs racines, elle bouche l'entrée de l'air dans les fibres & les canaux, & fait mourir cette partie des racines imbibée d'huile : le mouvement de la ſeve eſt auſſi plus ou moins accéléré & l'air plus ou moins raréfié, ſelon le degré de chaleur qui ſe trouve dans la terre.

Y a-t-il rien de plus admirable que le mécaniſme des plantes? On y trouve des vaſes & des moules différens pour former l'écorce, le bois, les épines, les poils ou le duvet, la moëlle, le coton, les fleurs, les fruits & les graines.

Les plantes ſont compoſées de petits canaux ſéparés, qui ſe ramaſſent peu-à-peu en paquets, & ſe raſſemblant ſous un même cylindre, forment un tronc, qui à l'une de ſes extrémités produit des racines, & à l'autre pouſſe des branches ; & ces paquets ſe ſubdiviſant peu à peu, terminent la plante par l'extenſion de ſes feuilles. On ſent aſſez que l'anatomie des plantes n'eſt pas moins digne de l'étude du Philoſophe, que celle des animaux : en effet, combien de merveilles n'offre-t-elle pas dans les ouvrages de *Malpighi*, du Docteur *Grew*, du Philoſophe *Bonnet*, & dans la Statique des végétaux ? Il ne paroît pas, dit M. *Diderot* dans l'Encyclopédie, que les anciens aient fait de ce côté quelques progrès conſidérables, & il n'en faut pas être étonné : l'organiſation d'une plante eſt un arrangement de filets ſi déliés, de corpuſcules ſi minces, de vaiſſeaux ſi étroits, de pores ſi ſerrés, que les Modernes n'auroient pas été fort loin ſans le ſecours du microſcope.

M. *Bonnet* dit, que nous ne connoiſſons point le principal mobile de la plante : elle ne nous offre rien qui reſſemble le moins du monde au cœur de l'animal ; mais tous les animaux, dit-il, n'ont pas un cœur. Les chenilles & quantité de vers n'ont qu'une grande artere ſans aucun veſtige de cœur. On ne découvre dans le polype ni cœur, ni artere, ni rien qui paroiſſe en tenir lieu ; & pourtant on ne ſauroit douter de l'animalité du polype. Il y a donc dans le polype un principe de vie, un principal mobile qui differe beaucoup de celui qui réſide chez les animaux plus élevés dans l'échelle de l'animalité. Il en eſt apparemment de même de la plante : elle a un principe de vie à ſa maniere. M. *Bonnet* admet en général que le principe de vie réſide en quelque part dans le corps de la plante, c'eſt un principe ſecret d'action

par lequel tels ou tels vaiſſeaux impriment le mouvement aux fluides qu'ils contiennent. La mécanique profonde qui préſide aux plus nobles fonctions végétales, n'eſt probablement pas au nombre de ces opérations que nous pouvons eſpérer de découvrir. Tous les Sages, d'ailleurs ſavans, avouent qu'il n'eſt pas permis de pénétrer ſi avant dans les divers laboratoires de la Nature.

Preſque toutes les plantes viennent de graines ; c'eſt une vérité d'expérience & de fait. Les autres manieres dont les plantes ſe multiplient, ou ſe propagent naturellement ou artificiellement, ſe réduiſent aux bourgeons ou caïeux, aux feuilles & aux branches miſes en terre, ou à la greffe. Mais les articulations détachées des tiges & des branches tiennent lieu de ces graines dans le *conferva ;* une fine pouſſiere en fait les fonctions dans les champignons. La différence qu'il y a entre une graine & un rejeton, c'eſt que la graine avant que de reſſembler à ſa mere, pouſſe un ou deux cotilédons (lobes ou feuilles ſéminales), au lieu que le rejeton n'a aucun cotilédon, & reſſemble en petit à ſa mere dès le premier inſtant ; mais rappellons ici ce que c'eſt qu'une graine, & ce qu'on y découvre.

Toutes les ſemences des plantes ont différens étuis qui les mettent à couvert juſqu'à ce qu'elles ſoient jetées en terre ; on les meſure, on les entaſſe, le tout ſans danger, parce qu'elles ſont enveloppées & garanties ; les unes ſont dans le cœur des fruits, comme les pepins de pomme, dont la chair eſt par conſéquent deſtinée à deux fins, à ſervir d'enveloppe aux graines lorſqu'elles ſont encore tendres, & de nourriture aux animaux ; d'autres viennent dans des gouſſes, comme les pois ; d'autres ſont recouvertes d'un noyau dur, comme les amandes, &c. Outre ces enveloppes pour ainſi dire internes, chaque graine a encore un ſac & un épiderme ou peau, dans leſquels ſont renfermés la pulpe & le germe. Si l'on prend un pois ou une feve & qu'on la ſépare, on obſerve deux lobes, qui ne ſont autre choſe qu'un amas de farine, qui étant mêlée avec du ſuc nourricier ou la ſeve de la terre, forme une bouillie ou un lait propre à nourrir le germe. Au haut des lobes eſt le germe planté & enfoncé comme un petit clou, il eſt compoſé d'un corps de tige & d'un pédicule qui deviendra la racine ; la tige ou le corps de la petite plante eſt un peu enfoncé dans l'intérieur de la graine. Le pédicule ou la petite racine eſt cette pointe qu'on voit diſpoſée à ſortir la premiere hors du ſac. Le pédicule ou la queue du

germe tient aux lobes par deux liens, ou plutôt par deux tuyaux branchus dont les rameaux se dispersent dans les lobes, où ils sont destinés à aller chercher les sucs nécessaires à la plante.

La tige, c'est-à-dire le corps de la plante, est empaquetée dans deux feuilles qui la couvrent en entier, & la tiennent enfermée comme dans une boîte ou entre deux écailles; ces deux feuilles s'ouvrent & se dégagent les premieres hors de la graine & hors de la terre. Ce sont elles qui préparent la route à la tige, dont elles préservent l'extrême délicatesse de tous les frottements qui pourroient lui être nuisibles, & peut-être ont-elles encore une autre utilité. Ces premieres feuilles different beaucoup des autres feuilles de la plante, on les nomme *feuilles séminales ;* il y a bien des graines dont les lobes s'alongeant hors de terre, font les mêmes fonctions que ces premieres feuilles.

Après que la radicule s'est nourrie des sucs qu'elle tire des lobes, elle trouve dans l'enveloppe ou dans l'écorce de la graine, une petite ouverture qui répond à sa pointe, & qu'on apperçoit avec le microscope dans le bois des plus durs noyaux, de même que dans la robe des graines. La radicule passe par cette ouverture, & alonge dans la terre plusieurs filets qu'on nomme *chevelus ;* ils sont comme autant de canaux servants à amener la seve dans le corps de la racine, d'où elle s'élance dans la tige & lui fait gagner l'air. Si la tige rencontre une terre liée & durcie, elle se détourne ne la pouvant percer, & quelquefois elle creve & périt faute de pouvoir aller plus loin : si au contraire elle rencontre une terre douce & légere, & c'est l'effet que produisent les labours, elle y fait son chemin sans obstacle. Les lobes, après s'être épuisés au profit de la jeune plante, se pourrissent & se dessechent. Il en est de même des feuilles séminales, qui par leurs pores, reçoivent de l'air une humidité & des esprits salutaires à la plante; quand leur service est fini, elles se fanent. La jeune plante tirant de la terre par ses chevelus & par sa racine, des sucs plus forts & plus abondans, s'affermit de plus en plus, & commence à déplier les différentes parties qu'elle tenoit auparavant roulées & enveloppées les unes dans les autres. C'est dans le jeune arbre qu'on peut bien observer toute cette organisation, l'écorce, le liber, l'aubier, les trachées, les vaisseaux lymphatiques, les vaisseaux propres. *Voyez* le développement de cette organisation & les observations curieuses &

utiles ſur l'économie végétale, ainſi que les principales facultés des plantes, aux mots ARBRE & BOIS.

On eſt toujours étonné lorſqu'on réfiéchit ſur les moyens multipliés que la nature met en uſage pour perpétuer les végétaux. Chaque point d'une plante contient des germes de racines, de tiges, de branches, de feuilles, de fleurs & de fruits; de ſorte que ſi le développement d'une partie eſt empêché par quelque circonſtance défavorable, la ſeve au lieu de produire une mole, une monſtruoſité à l'inſtar du regne animal, offre au contraire à nos yeux une autre partie de la plante. C'eſt une ligne de ſéparation que la Nature ſemble avoir établie entre les deux regnes. Ces accidens ſinguliers qui tiennent plus ou moins à l'hiſtoire de la végétation, méritent donc que les Botaniſtes en faſſent mention & s'aident de l'art de la peinture au naturel. *Voyez à la ſuite de l'article* MONSTRE. Souvent la végétation n'eſt arrêtée que pour la fructification. Que de méditations n'y a-t-il pas à faire ſur les reſſources de la Nature pour la régénération des végétaux!

On diſtingue généralement les plantes en *annuelles* & en *vivaces.*

Entre les vivaces les unes le ſont dans toutes leurs parties, racines, tiges & branches : de ce genre ſont tous les arbres, arbriſſeaux & arbuſtes. D'autres ne ſont vivaces que par leurs racines, tout ce qui eſt hors de terre périſſant tous les ans : nous en donnerons pour exemple le ſainfoin & la luzerne. Entre celles-ci, il y en a de plus vivaces les unes que les autres, car les plantes que nous venons de nommer durent plus long-temps que le trefle.

On diviſe les plantes en *annuelles*, en *biſannuelles*, en *triſannuelles.* On comprend dans la claſſe des plantes annuelles toutes celles dont la racine ſe forme & meurt dans la même année, telles ſont les plantes légumineuſes, le froment, le riz, même celles qui périſſent après la maturité de leurs fruits; ſoit que leur vie ne ſoit que de quelques mois, d'une année, ou qu'elle excede une année, comme les navets & les carottes, qui ordinairement ne produiſent leurs fruits que la ſeconde année. Cependant on appelle biſannuelles & triſannulles les plantes qui ne produiſent de graines & de fleurs que la ſeconde & troiſieme année après qu'elles ſe ſont élevées & meurent enſuite, telles ſont le fenouil, la menthe; les plantes éternelles ne meurent jamais

dès

dès qu'elles ont une fois porté des graines. De ces plantes quelques-unes sont toujours vertes, comme la violette; d'autres perdent leurs feuilles une partie de l'année, comme la fougere, le pas d'âne. On divise encore les plantes, eu égard à leurs différentes grandeurs, en *arbres*, comme l'orme, le sycomore; en *arbrisseaux* ou *arbustes*, comme le troêne, le houx, le buis; en *sous-arbrisseaux*, comme le thym, le groseiller, le romarin, la bruyere & les plantes en buisson; en *herbes*, comme la menthe, la sauge, l'oseille. Mais quelle différence dans l'âge ou la durée des végétaux! il y a des plantes qui ne vivent que quelques jours, ou peut-être quelques heures; d'autres ont une durée de quelques années, & même de plusieurs siecles: on trouve des exemples de ce que nous venons de dire dans la comparaison des *byssus*, des *champignons*, du *froment*, du *chêne* & du *baobab;* voyez ces mots. Au reste, le climat entre pour beaucoup dans la durée des plantes; c'est ainsi que le ricin, le basilic, le tabac, &c. qui sont des plantes vivaces de deux ou trois ans, ou même des arbres de longue durée dans leur pays natal, deviennent annuelles étant transplantées dans nos pays septentrionaux: inconstance, dit M. *Adanson*, qui rend défectueuses les méthodes qui divisent les plantes en annuelles, bisannuelles, &c. soit qu'elles croissent dans les terrains, ou dans l'eau douce, ou dans l'eau de la mer, &c.

Il est bon d'observer que les plantes vivaces ont leurs branches chargées de boutons; & que ces germes de branches se trouvent sur les racines des plantes qui n'ont que cette partie de vivace. Les plantes annuelles n'ont point de boutons.

On peut diviser aussi les plantes en *exotiques* & en *indigenes*, c'est-à-dire, en plantes étrangeres & en plantes du pays. On pourroit encore les considérer selon leur climat, car on remarque que les especes des plantes des zones glaciales prises en total, different du tout au tout de celles qui naissent entre les tropiques, & cette différence dans les plantes n'est due qu'à la différence de température de ces climats (c'est ainsi, par exemple, que l'ail ne sent rien en Grece); mais sur des montagnes élevées, où la température est assez généralement égale, on retrouve dans les différens climats au moins une partie des même plantes; c'est ce qui est confirmé par des herborisations faites avec soin sur les montagnes du Pérou, du Brésil, sur celles de l'Ararat, des Pyrenées,

de Suiſſe & même de la Laponie (*a*). On prétend avoir remarqué que les belles plantes de Sibérie ſont celles qui réuſſiſſent le moins bien en pleine terre dans nos climats, mais que ce ſont celles qui y réuſſiſſent le mieux ſur couche.

On voit dans les ſerres chaudes des Amateurs, & ſur-tout dans la belle ſerre du jardin du Roi, beaucoup de *plantes exotiques*, qui y ſont conſervées avec tous les ſoins poſſibles. C'eſt dans ce jardin royal qu'on peut prendre l'idée de la conſtruction des différentes ſerres chaudes, propres à conſerver les plantes étrangeres, celles en un mot qui croiſſent ſous différentes zones; on y voit comment on peut leur ménager pendant l'hiver, par le moyen des poêles, cette chaleur douce, ſi néceſſaire pour leur conſervation.

Le meilleur moyen de connoître la nature & le tempérament des plantes, dit *Bradley*, c'eſt de conſidérer les climats d'où elles ont été apportées; par exemple, celles qui viennent des pays voiſins de la ligne, doivent être placées dans l'endroit le plus chaud de la ſerre; ſi elles croiſſent naturellement en deçà de la ligne, leur printems commence à-peu-près dans le même temps que le nôtre: mais ſi on les a apportées des pays qui ſont au midi de la ligne, leur printems commence vers le mois d'Août. Toutes les plantes du Cap de bonne-Eſpérance & des autres Cantons au delà de la ligne, comme l'*aloès* de ces pays, les *ficoïdes* & autres plantes ſemblables, fleuriſſent preſque toutes depuis le mois d'Août juſqu'à la fin de Novembre, temps auquel le froid de notre hiver arrête leur accroiſſement.

Toutes les plantes provenues de ſemences originaires des pays chauds, & que l'on fait venir au printems ſur une couche, doivent être accoutumées à l'air autant qu'il eſt poſſible, quand une fois elles ſont levées, car autrement elles auroient de la peine à paſſer l'hiver, même dans l'endroit le plus chaud de la ſerre. J'ai remarqué, dit *Bradley*, que les plantes que j'ai multipliées par le moyen de graines apportées

(*a*) Selon M. *Haller*, cette analogie des plantes de différens climats vient de l'affinité de la chaleur, & non pas de celle de l'élévation, ni de la peſanteur de l'air. Les Alpes, dit-il, produiſent les plantes qui, dans le Groënland, naiſſent au bord de la mer; parce qu'il regne un froid égal ſur le Saint-Bernard & dans les colonies Danoiſes du Groënland.

de la Jamaïque, des Barbades, de Saint-Chriſtophe & des autres îles Caraïbes, ſont les plus tendres & les plus difficiles à conſerver.

Les plantes de la Chine ſont paſſablement dures, ainſi que celles qui viennent de Perſe; & je trouve, ajoute-t-il, que la plupart des plantes qu'on nous apporte du Nord de la Caroline & de la Virginie où les ſaiſons ne ſont guere plus avancées que les nôtres, & où la différence de latitude n'eſt pas de plus de vingt-cinq degrés au Sud de Londres, peuvent être aiſément naturaliſées dans notre climat, pourvu qu'on les tienne à l'abri pendant deux ou trois hivers.

La ſaiſon de renfermer les plantes exotiques dans la ſerre, eſt ordinairement la ſeconde ſemaine de Septembre; & celle de les retirer eſt le milieu de Mai, lorſque les gelées ſont entiérement paſſées. On ne peut point établir de temps fixe pour renfermer ou ſortir au grand air les plantes étrangeres. Cela dépend, dit M. *Bourgeois*, de la nature du climat & de celle de l'année. Au reſte les plantes qui vivent naturellement dans les pays voiſins de la ligne, doivent être renfermées plus long-temps dans la ſerre que les autres : mais on doit obſerver en général que l'on ne doit enfermer les plantes exotiques quelconques que quand leurs feuilles & leurs branches ſont exemptes de toute humidité; & il faut, autant qu'on peut, ne les expoſer à l'air que pendant une pluie douce, capable de laver & de rafraîchir leurs feuilles.

On doit ſemer la graine des plantes exotiques dans des pots que l'on met ſur une couche chaude; lorſque la couche ſe refroidit, on met les pots ſur une couche nouvelle, & enfin on habitue les plantes à ſupporter la température de l'air. Le ſoin des Amateurs qui envoient ou font venir des plantes & des graines étrangeres, eſt d'examiner ſi ces graines notamment ſont bien ſeches avant de les expoſer ſur mer.

Si vous êtes curieux d'apprendre les précautions néceſſaires au tranſport des plantes d'un pays à l'autre, vous en trouverez le détail circonſtancié dans les ouvrages de *Miller*. Il dit que la ſaiſon la plus propre pour envoyer des plantes d'un pays chaud dans un pays froid, doit être le printems, afin que les plantes arrivant dans un pays froid où la ſaiſon s'avance, elles aient le temps de ſe rétablir avant l'hiver, de ce qu'elles pourront avoir ſouffert dans le trajet : au contraire les plantes qu'on envoie d'un pays froid dans un pays chaud, doivent être toujours expédiées en automne, afin qu'elles puiſſent arriver à temps pour prendre racine avant les grandes chaleurs, autrement elles

périroient bientôt. La meilleure maniere d'empaqueter les plantes pour un voyage, eſt de les mettre dans des caiſſes portatives & percées de pluſieurs trous recouverts d'une coquille d'huître pour empêcher la terre en s'éboulant de les boucher. Une telle caiſſe peut contenir beaucoup de plantes du même ordre: on les laiſſera, s'il eſt poſſible, ſur le tillac ou ſur le pont, afin qu'elles ſoient aérées: pendant le mauvais temps on les couvrira d'une tente goudronnée: les arroſemens ſeront proportionnés au climats d'où ces plantes viennent, & à celui où on les tranſporte, & ſuivant que la ſaiſon eſt plus ou moins avancée. Les plantes graſſes, telles que les joubarbes, les ficoïdes, les cierges, n'exigent d'autre ſoin que d'être bien empaquetées avec de la mouſſe, & enfermées dans un caiſſe, afin que les rats ne les rongent point. Les oliviers, les jaſmins, les orangers, les câpriers & autres arbres ſemblables peuvent être ainſi empaquetés, pourvu que ce ſoit dans la ſaiſon où ils ne pouſſent point. Quant aux graines, il faut les envoyer bien ſeches, & les empaqueter de maniere que les inſectes & l'humidité ne leur puiſſent nuire. Nous ne pouvons trop le répéter, on conçoit à peine la difficulté de pouvoir faire arriver dans nos climats les plantes tant curieuſes, qu'utiles & étrangeres, ou les ſemences dans un état propre à la reproduction. Nous croyons donc devoir ajouter ce que dit encore à cet égard le ſavant M. *Ellis* dans les *Tranſactions Philoſophiques de Philadelphie*. On connoît, dit-il, peu de plantes indigenes aux pays éloignés, & principalement au nord de la Chine, vers le quarantieme degré de latitude, qui ne puiſſent parfaitement réuſſir au nord de l'Amérique, ſur-tout dans les contrées ſituées à-peu-près au même degré de latitude: avec des ſoins & de certaines précautions, il ſeroit poſſible auſſi de faire arriver les plantes ou les graines en bon état dans d'autres contrées. Quant aux plantes, elles demandent à être arrangées dans les caiſſes avec le plus grand ſoin, & on doit choiſir le moment du tranſport lorſqu'on les fait paſſer d'un climat ſous un autre; les plantes qu'on fait paſſer d'une latitude plus chaude ſous une plus froide, doivent être tranſportées de maniere à arriver dans l'été ſous la latitude la plus froide, où on veut les conſerver & les multiplier: comme les ſemences, ſur-tout celles d'un petit volume, ſont ſujettes, dans de longues traverſées, à perdre leur vertu végétative, il faut prendre les précautions ſuivantes; cueillir les graines dans leur état parfait de maturité, & ſur-tout

dans un temps ſec, les étendre par couches peu épaiſſes, ſur du papier ou ſur des nattes, dans une chambre ſeche, bien aérée, mais point au ſoleil, envelopper chaque graine dans de la cire jaune molle; les ſemences ainſi préparées, on fera fondre une quantité ſuffiſante de cette même cire qu'on verſera dans une boîte, & qu'on remplira à moitié; & tandis qu'elle eſt encore fluide, & avant qu'elle ſe durciſſe, on y mettra par rang les graines qui ſont déjà couvertes de cire juſqu'à ce que la boîte ſoit preſque pleine; alors on recouvrira le reſte avec de la cire, qui n'ait que le degré néceſſaire de chaleur pour la rendre fluide; lorſqu'elle ſera parfaitement refroidie, on remplira avec de la cire très-molle les vides & les ſciſſures, & on placera la boîte dans un endroit ſec, & auſſi frais qu'il ſera poſſible; on a tranſporté de cette maniere avec ſuccès dans le nord de l'Amérique le véritable thé de la Chine. M. *Linneus* recommande, pour garantir les ſemences de la chaleur exceſſive des climats qu'elles ſont obligées de ſouffrir dans les traverſées, de les enfermer chacune avec du ſable dans des papiers ſéparés & de les enfermer dans des vaiſſeaux de verre ou de terre cylindriques fermés par une veſſie ou avec du liege, remettre ces vaſes dans d'autres plus grands, remplir le vide qui ſe trouve entre-deux avec un mêlange fait moitié de ſel marin, & l'autre moitié compoſé de deux tiers de ſalpêtre & d'un tiers de ſel ammoniac réduit en poudre fine; peut-être le ſel marin ſeul produiroit-il le même effet.

Tout ce que nous venons d'expoſer tend à prouver qu'à meſure que les hommes ſe ſont répandus ſur la terre, les végétaux les ont ſuivis, ſoit que leurs ſemences aient été portées à deſſein & qu'elles s'y ſoient naturaliſées, ſoit que tranſportées par les vents ou avec d'autres effets, elles ſoient arrivées dans un climat convenable, où elles ſont tombées ſur une terre inculte ou cultivée, propre à les faire germer. A peine y a-t-il un ſiecle que la verge d'or du Canada fut apportée d'Amérique dans les jardins du Roi. Ses ſemences aigretées furent bientôt diſperſées par les vents; & cette plante ſe trouve aujourd'hui en France, en Italie, en Sicile, en Allemagne. L'*œnothera*, plante de Virginie, s'eſt également naturaliſée en Europe. Elle croît communément près de la ville de Nuits en Bourgogne, & M. le Docteur *Durande* dit qu'il en a ramaſſé aux environs de Luxeuil en Franche-Comté. Qui pourroit douter aujourd'hui de la tranſmigration des plantes,

de l'agrément & de l'utilité d'un très-grand nombre d'autres ? Il suffit de se promener dans les champs pour y trouver différentes especes de blés & de raisins dont la culture nous intéresse ; ces plantes ne sont point naturelles à notre pays. Les beautés du jardin d'un Fleuriste sont la plupart étrangeres à nos Provinces. Si l'on n'eût naturalisé, ou au moins métamorphosé par la greffe, par la culture, ces arbres dont les fruits sont nos délices ; les prunelles, les pommes & les poires sauvages seroient peut-être les seuls fruits qui se trouveroient sur nos tables. Le chou pommé, si commun aujourd'hui, est originaire d'Angleterre : le chou violet vient de la Chine. Une lettre du Médecin *Rabelais* écrite au Secrétaire du Cardinal du Bellay, pour le prier de lui envoyer d'Italie des graines de persil, qu'il aime, ajoute-t-il, beaucoup ; cette lettre, dis-je, prouve combien les jardins potagers étoient peu fournis du temps de François premier. L'orge-riz, si commun en Suisse, en Bretagne, dans le Nivernois & le Bourbonnois, est originaire de Sibérie. Le lilas naturel aux Indes ; la pêche originaire de Perse & l'abricot d'Arménie, ces végétaux des pays chauds sont aujourd'hui très-connus & naturalisés dans nos climats tempérés. Enfin les Anglois, les Flamands, les Palatins du Rhin commencent à cultiver la véritable rhubarbe, & déjà elle ne differe que peu ou point de celle de la Chine qui est sa patrie primitive.

On a nommé *plantes usuelles* celles dont on connoît les vertus, soit qu'on les emploie pour la nourriture, soit dans la Médecine ou dans les Arts ; mais on a cependant restreint plus particuliérement le nom de *plantes usuelles* à celles qui sont médicamenteuses.

Il est étonnant, dit l'illustre M. *Bernard de Jussieu*, qu'entre un nombre prodigieux de plantes dont les noms & les caracteres sont connus des Botanistes, il n'y en ait qu'un petit nombre dont les vertus soient bien assurées. En effet on ne pourroit se conduire sur le systême des Anciens, pour découvrir ou s'assurer des vertus des plantes : les qualités occultes & des notions aussi vagues que celles du chaud & du froid, du sec & de l'humide, étoient la base de leur théorie : il n'est pas étonnant qu'avec de tels principes ils aient fait peu de progrès. On les a abandonnés pour adopter des préjugés plus dangereux : on a cru trouver une analogie dans la figure ou le port d'une plante, sa couleur & ses autres qualités accidentelles, avec les différentes parties, & humeurs du corps humain. Cette prétendue analogie & d'autres idées semblables,

telles que la ſympathie, furent les ſeules guides des recherches qu'on faiſoit, & la ſeule raiſon qu'on donnoit de l'effet que les plantes & autres médicamens produiſoient. Ces ſyſtêmes eurent le même ſort que les premiers : on en connut le ridicule, dans un temps où l'on commencoit à n'appuyer les raiſonnemens que ſur des expériences & ſur des preuves puiſées dans la nature même : mais on ſe hâta trop, ſur le peu d'expérience & de faits que l'on avoit, de bâtir le fondement de la théorie en Médecine; on vouloit tout expliquer par les principes acides & alkalis; on chercha, en décompoſant différens mixtes, à en découvrir la nature. Le ſuccès que l'on eut dans certains minéraux, fit naître le deſſein d'éprouver ſi en décompoſant les végétaux, on ne viendroit pas à bout de trouver par les différens produits qu'ils donneroient, en quoi conſiſtoient & d'où dépendoient leurs vertus. Si le ſuccès avoit répondu à l'attente, on avoit un moyen sûr & palpable de découvrir les vertus inconnues que chaque plante peut renfermer en elle ; mais malheureuſement de quatorze cents plantes dont on fit l'analyſe, on retira les mêmes principes, & par cette voie on ne trouva aucune différence entre les plus ſalutaires & les plus venimeuſes, par rapport aux produits qui réſulterent de leur décompoſition.

On peut donc aſſurer que ce n'eſt qu'à un heureux hazard que nous ſommes redevables de la connoiſſance des propriétés des plantes pour la cure des différentes maladies : cependant les avantages qu'on pourroit retirer des analyſes faites avec ſoin, ſeroient de nous montrer les principes qui dominent le plus dans une plante, & en quelle quantité on les retire de ſa décompoſition. Ces préparations, qui d'ailleurs nous peuvent être utiles, nous fourniroient des faits qui étant combinés avec les odeurs, les ſaveurs & les autres effets qu'on obſerve dans l'application des plantes, avec les différens états des liqueurs & des ſolides du corps humain, & la nature des déſordres qui en arrivent, ſerviroient pour l'explication des vertus des plantes qui ſont en uſage, & guideroient dans la recherche des vertus peu conſtantes ou ignorées des autres plantes.

La méthode même par laquelle on range ſous un même genre les plantes qui portent le même caractere par la fleur & le fruit, &c. peut y contribuer en quelque façon, puiſqu'il eſt aſſez ordinaire de leur trouver le même rapport, tant dans l'efficacité que dans leur caractere ; c'eſt du moins ce qui eſt aſſez bien démontré dans les ordres que

présentent les plantes graminées, les labiées, les ombelliferes, les chicoracées, les légumineuses, les plantes à fleur en croix, &c. *Voyez* le Discours de M. *Jacques Petiwer* dans les *Transactions Philosophiques de Londres*.

Cependant pour déduire les vertus des plantes, il ne faut pas avoir recours seulement aux principes que l'on en tire, puisque quand on connoîtroit exactement les substances qu'on peut retirer du quinquina, on ne pourroit jamais en conclure qu'il eût la propriété de guérir les fievres intermittentes. D'ailleurs, si par le feu on vient à bout de changer la texture des parties d'un mixte, & de détruire la liaison & l'enchaînement des substances qui composoient une plante, croit-on nos organes aussi puissans & aussi actifs que le feu, pour produire ce qui n'est dû qu'à sa violence ? Il n'y a que les seules parties du mixte & de la plante différemment modifiées, qui soient dépositaires de sa vertu. Quoique extrêmement divisées, elles retiennent encore la nature du tout; car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation, & avoir été long-temps exposées à l'action des solides, elles se font reconnoître par l'odeur & par la couleur qu'elles donnent aux urines; elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain, d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison; leur action obéit aux lois constantes de la mécanique, auxquelles la fermentation elle-même, & tout ce qui se meut dans la Nature, sont assujettis. D'ailleurs il est presque constant que les plantes qui se ressemblent par la saveur, l'odeur & la couleur, ont communément la même vertu, & que celles qui ont des saveurs ou des odeurs différentes, ont aussi des vertus différentes. Les plantes insipides ont rarement une grande vertu médicinale; celles qui sont savoureuses & très-odorantes, ont une grande propriété: car ôtez la saveur & l'odeur des plantes, vous leur enlevez leur vertu. On remarque beaucoup de parties aqueuses ou insipides dans celles qui sont simplement humectantes, elles ont un goût doux: au contraire, celles qui rafraîchissent sont acides; celles qui ont une mauvaise odeur sont assez ordinairement vénimeuses; les aromatiques sont nervines & toniques, &c. L'expérience apprend encore que nombre de plantes qui ont beaucoup de vertu étant fraîches, perdent presque toutes leurs qualités par l'exsiccation: c'est ainsi que la gratiole fraîche est un émétique & un purgatif puissant, au lieu que seche elle a peu de vertu; la racine fraîche de l'iris

l'iris est diurétique ; les cruciferes nouvellement cueillies, sont anti-scorbutiques : mais seches elles n'ont plus de vertu, au moins elles en conservent très-peu. M. *Bourgeois* dit que les plantes aromatiques qui ont beaucoup d'odeur, conservent moins de propriété que celles qui sont sans odeur ; la plupart des plantes ameres perdent peu par l'exsiccation : la racine de rhubarbe est meilleure lorsqu'elle a été gardée dix ans. Le temps de la récolte est encore une considération essentielle dans les plantes : par exemple, la racine de benoite n'a son aromate qu'au printemps ; celle de l'angélique n'en a guere qu'en hiver.

Combien de plantes dont l'usage donne un mauvais goût à la chair & même au lait des bestiaux ! M. *Hagstræm* dit que le thlapsi, la livêche, l'euphorbe, le laitron, même les alliaires & les ombelliferes, changent entiérement le goût du lait. Le lait des brebis qui broutent le thym sent le thym, l'absinte le rend amer. *Voyez l'article* LAIT. M. *Bielke* prétend que la viande change de goût tous les ans, selon la saison & la qualité des plantes dont usent les animaux qui nous nourrissent : c'est ainsi que la chair des grives sent le genievre en automne ; celle du coq de bruyere a pendant l'hiver une saveur de pomme de pin ; celle du lapin sent le chou pendant l'automne ; celle du lievre est un mets exquis pendant l'été uniquement, il se nourrit dans cette saison de plantes succulentes. La chair des moutons de la France Méridionale a une saveur d'herbe aromatique. On peut procurer à la volaille un goût relevé & un fumet qui surpasse celui du plus fin gibier, en la nourrissant pendant quelque temps avec de la pâte, dans laquelle on mêle toutes sortes d'aromates. Les excrémens & les os prennent aussi la couleur & l'odeur des plantes. *Lesser* dit que l'herbe du coq & le figuier d'Inde rendent l'urine rouge ; si on mange de la betterave, l'urine prendra encore la même couleur ; la rhubarbe la teint en jaune ; l'asperge lui donne son odeur, & la térébenthine celle de la violette. La sueur tient même quelquefois de la qualité de nos alimens : les gens du bon air en Pologne, se vantent que la leur sent le vin d'Hongrie. Les Juifs, & tout ce qui les approche, leurs maisons & même leurs habits, ont ordinairement une odeur insupportable qui provient de l'usage fréquent de l'ail. La qualité de la nourriture végétale influe aussi sur les solides. La garance n'a-t-elle pas la propriété de teindre en rouge les os des porcs & des oiseaux qui en ont mangé ? A l'égard de l'usage qu'on attribue

communément à la plupart des plantes, il n'est fondé, dit M. *Haller*, que sur les livres des Anciens, qui eux-mêmes n'ont fait que des expériences fournies par le hazard : il est d'ailleurs très-incertain dans bien des cas, si nous possédons les mêmes plantes que les Anciens ont distinguées par des noms, souvent imposés avec assez peu de fondement à des plantes des pays froids.

Nous disons encore que les diverses parties d'une même plante, & sur-tout l'écorce, peuvent avoir des vertus différentes, suivant la nature des sucs propres qu'elles contiennent, & la différence d'organisation : ce n'est que la liqueur qui coule du pavot qui est narcotique, celle du thithymale & de la chelidoine qui soit corrosive : la vertu purgative du jalap, réside dans sa résine. C'est cette même différence dans la structure & la composition des végétaux, qui fait que l'un donne une gomme ou une résine qui découle naturellement, tandis que d'autres ont besoin d'être hachés & bouillis pour qu'on puisse en retirer les sucs épaissis, &c. Dans le sapin, la térébenthine s'amasse naturellement dans des vésicules sous l'épiderme ; dans le genevrier, le sandaraque se rassemble entre l'écorce & le bois ; dans la pesse, la poix suinte principalement entre le bois & l'écorce ; dans le méleze, la térébenthine s'accumule dans le corps même du bois ; dans le pin, la résine transude entre le bois & l'écorce, & en partie de la moëlle même. Les huiles essentielles ne se trouvent pas toujours dans les mêmes parties des différentes plantes ; par exemple, le romarin & la menthe l'ont dans leurs feuilles ; la lavande l'a dans le calice de ses fleurs ; les plantes ombelliferes l'ont dans l'enveloppe de leurs semences ; les arbres de la famille des orangers & des citronniers, l'ont dans les pétales de leurs fleurs, & ensuite dans l'écorce de leurs fruits ; le bois de gayac contient une si grande quantité d'air, qu'il brise souvent les vaisseaux dans lesquels on l'a mis, pour tirer, à l'aide du feu, ses différens produits : autant la substance farineuse de la semence de *sinapi* ou de moutarde fournit une huile grasse & douce, autant l'enveloppe ou écorce de cette semence, de même que les feuilles du *cochlearia*, & la plus grande partie des plantes cruciferes contiennent un alkali volatil spontané ; les fruits pulpeux, soit doux, soit aigrelets, délayés dans un peu d'eau, donnent de la gelée ; étant étendus dans une plus grande quantité d'eau & à l'étuve, ils fermentent, & font du vin ; les semences de coing, de graine de lin, d'herbes aux puces, de même

que l'écorce des racines de guimauve & de réglisse, donnent des mucilages, &c. Le Lecteur nous permettra la digression de ce paragraphe chimique, extraite en partie de l'analyse du regne végétal, par le célebre Chimiste feu M. *Rouelle*, & qu'on trouve insérée dans la Traduction Françoise des Œuvres de *Henckel* : c'est un tableau raccourci des différens produits des plantes, dont la nature varie selon la partie du végétal où elle réside, en un mot selon l'organisation de la plante. Nous donnerons aussi dans la suite de cet article un tableau alphabétique des propriétés médicinales des plantes, & un alphabet analytique des parties des végétaux & des termes botaniques les plus familiers. Nous avons donné le détail historique de toutes les différentes plantes à chacun de leurs noms.

A l'égard des systêmes de Botanique formés depuis Aristote, Théophraste, Dioscoride & Pline, jusqu'à Messieurs Tournefort, Plumier, Linneus & Adanson, nous aurions desiré en pouvoir tracer une esquisse à nos Lecteurs ; mais cela auroit trop alongé cet article. Nous espérons un jour donner le *Regne végétal* & le *Regne animal*, Ouvrages dépendans de la suite synoptique de notre Minéralogie. Ainsi nous nous contenterons de dire ici que les Botanistes ont envisagé le systême des plantes sous différens aspects ; les uns par les fleurs ou par les étamines, les autres par les corolles ou pétales, ou par les semences & autres parties de la fructification ; d'autres par leur saveur, leur odeur, leurs propriétés médicinales ou techniques ; d'autres par les racines, les feuilles, les tiges, &c. Toujours est-il certain que la premiere connoissance qu'on ait eue des plantes, a été celle des usages auxquels on les a employées, & que l'on s'en est servi avant de leur donner des noms & de les classer. On s'est nourri avec des fruits ; on s'est vêtu avec des écorces ou des feuilles ; on a formé des cabanes avec les arbres des forêts avant que d'avoir nommé les pommiers ou poiriers, le chanvre ou le lin, les chênes ou les ormes, &c. L'homme a dû satisfaire ses besoins les plus pressans par le seul sentiment, & indépendamment de toute connoissance acquise : on a joui du parfum des fleurs de rose & de jasmin dès qu'on s'en est approché ; c'est, comme il est dit plus haut, par un coup heureux du hazard, que l'on a été instruit de l'utilité que l'on pouvoit tirer du riz ou du froment, du café & de la vigne. On lit dans l'Encyclopédie, que l'on fait plus d'observations & que l'on tente plus de combinaisons pour parvenir à réduire la nomenclature

des plantes en ſyſtême ; qu'il ne faudroit peut-être faire d'expériences & acquérir de faits, pour découvrir quantité de nouvelles propriétés utiles dans ces mêmes plantes. D'ailleurs, peut-on ſuppoſer que cette connoiſſance ſoit jamais réduite en ſyſtême conſtant & infaillible ? Comment perſuader que par le moyen d'une petite phraſe latine, on aura tout à la fois les caracteres ſpécifiques, l'ordre, la claſſe & le nom d'une plante ? C'eſt une loi générale pour tous les objets de l'Hiſtoire naturelle, & principalement pour ceux qui ſont auſſi nombreux que les plantes, qu'il faut en donner une deſcription aſſez complette pour les caractériſer évidemment. Comme la perfection d'un véritable ſyſtême des plantes eſt un être chimérique, & dans le rang des choſes démontrées introuvables, il ſeroit donc à ſouhaiter que les Botaniſtes convinſſent enfin d'adopter un ſeul ſyſtême ; quand même il ne ſeroit pas le meilleur, il rendroit la ſcience moins embrouillée, & ſon langage plus facile. *Voyez l'article* BOTANIQUE *de ce Dictionnaire.*

Les plantes, tant vénimeuſes que ſalutaires, prennent leur nourriture dans divers endroits ; les unes la tirent immédiatement de la terre, & croiſſent ſur la ſuperficie, ou à une petite profondeur ſous terre : ce ſont les *plantes terreſtres*, comme le chêne, le hêtre, les truffles ; les autres croiſſent dans les eaux : on les nomme *plantes aquatiques ;* & celles-ci ſe diviſent en *plantes marines*, parce qu'elles croiſſent dans la mer, comme l'algue ; & en *plantes fluviatiles*, parce que ces dernieres croiſſent dans les eaux douces, comme le nénuphar, le plantain d'eau. Il y a des plantes qui vivent indifféremment ſur la terre & dans l'eau, comme le ſaule : il y en a auſſi qui croiſſent naturellement dans les fontaines des eaux chaudes minérales ; c'eſt, ſelon des Botaniſtes, une eſpece de *fucus*, & ſelon d'autres, une ſorte de *tremella thermalis*, *gelatinoſa*, *reticulata*, *ſubſtantia veſiculari.* Voyez TREMELLE. Enfin quelques-unes tirent leur nourriture des autres plantes : on les nomme *plantes paraſites.* Voyez ce mot.

Les plantes, comme nous l'avons déja dit ci-deſſus & au mot ARBRE, ſont ſujettes à différentes maladies, & elles produiſent des phénomenes plus ſinguliers les uns que les autres. La naiſſance des tumeurs ou nœuds du chêne, du grenadier, de l'orme, du ſapin, &c. n'eſt due, ſelon quelques-uns, qu'à l'abondance du ſuc lymphatique ou de la ſeve dont le cours de la circulation a été gêné, peut-être intercepté : cette même cauſe fait ſouvent périr l'arbre.

Parmi les quatre à cinq sortes de mouvemens qu'on remarque dans les plantes ; savoir, 1°. celui de *direction ;* 2°. celui de *nutation ;* 3°. celui de *plication* & d'*épanouissement ;* 4°. celui de *charniere* ou de *genou ;* 5°. celui de *ressort*.

On observe que toutes les causes qui concourent à l'accroissement des végétaux, concourent aussi à leur *direction ;* telles sont l'air, le soleil, la lumiere du jour & les vapeurs nourricieres qui s'élevent de la terre. Les tiges ne sont pas les seules parties des plantes qui se dirigent vers l'air, & la lumiere du soleil : il y a des fleurs qui quittent leur perpendicularité, & qui se penchent du côté de cet astre, de façon qu'elles lui présentent directement leur disque en suivant sa situation dans son cours journalier. Les plantes qui sont sujettes à cette *nutation*, sont des *héliotropes ;* telles sont la fleur au soleil, plusieurs plantes demi-fleuronnées, l'herbe maure, la gaude, &c. Ce mouvement ne se fait pas par une torsion de la tige ; mais, selon M. de la *Hire*, par un raccourcissement des fibres de la tige du côté du soleil, raccourcissement causé par une plus grande transpiration de ce côté. Les épis de blé qui penchent par leur poids, ne penchent pareillement que du côté du soleil ; la tige de l'*herba trientalis* se penche en bas pendant la nuit ; les feuilles des mauves, du trefle, de l'arroche, &c. suivent aussi la direction du soleil, de même que la fleur au soleil. Le matin leurs feuilles regardent le Levant ; vers le midi & vers le soir, le Couchant. Pendant que le soleil demeure sous l'horizon & dans des temps couverts ou pluvieux, les feuilles des plantes qu'on vient de nommer se disposent horisontalement, & présentent leur surface inférieure à la terre. Les phénomenes du tournesol n'ont donc rien de particulier. Cette nutation est beaucoup plus sensible dans les feuilles des herbes que dans celles des arbres ou des plantes ligneuses.

Il y a des végétaux qui nous présentent d'autres effets physiques aussi curieux que la perpendicularité des plantes, & également dignes de l'attention des Philosophes. *Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1708.* Le parallélisme constant que les touffes des arbres observent avec le sol ou le terrain sur lequel ils sont plantés, est aussi un phénomene digne d'attention. La plante dont M. *Linneus* donne la description, sous le nom de *mirabilis longiflora*, porte tous les soirs une multitude de fleurs odoriférantes qui se flétrissent le matin, & sont remplacées le soir par de nouvelles fleurs. La plante appellée par les Fleuristes *belle de jonc*, ou de jour, qui est, selon M. *Bourgeois*, une

eſpece de *convolvulus*, fait un très-bel ornement dans les parterres : elle produit tous les matins une multitude de fleurs qui périſſent tous les ſoirs, & cependant cette plante fleurit pendant preſque tout l'été & l'automne, juſqu'aux gelées. Dans l'état de l'air le plus favorable à la végétation, c'eſt à-dire dans un temps couvert diſpoſé à l'orage, les feuilles pinnées de pluſieurs plantes, telles que les légumineuſes, s'étendent ſur le même plan que le pédicule commun. Lorſque le ſoleil donne vivement deſſus, elles ſe redreſſent verticalement, en formant un angle droit avec ce même pédicule. La ſurface de pluſieurs feuilles étant expoſée pareillement à un ſoleil ardent, devient de même concave, ce qui fait voir leur analogie avec les feuilles pinnées ; la chaleur artificielle d'un fer rouge ou très-chaud, produit le même effet ſur les unes & les autres ; mais la plante en ſouffre. M. *Adanſon* a obſervé que pluſieurs eſpeces de *chenopodium* (bon-henri, &c.) élevoient ainſi leurs feuilles tous les ſoirs après le ſoleil couché, & les étendoient tous les matins après ſon lever, ſans qu'il agît immédiatement deſſus : d'autres plantes, dès que le ſoleil eſt couché, & pendant la fraîcheur de la nuit, s'inclinent & pendent verticalement en bas. Une roſée artificielle produit le même effet de *plication :* l'*épanouiſſement* des fleurs reconnoît à-peu-près la même cauſe. *Voyez auſſi l'article de la* fleuraiſon, *au mot* FLEURS.

Un autre effet phyſique eſt le ſommeil prétendu de quelques plantes, telles que la ſenſitive, le tamarinier, l'attrape-mouche, le caſſier puant & pluſieurs autres, qui prennent, aux approches de la nuit ou du doigt, une ſituation différente de celle qu'elles avoient pendant le jour ; ce mouvement de *plication* eſt cet état de recueillement & d'affaiſſement que *Linneus* a déſigné par le terme *ſommeil.* Voyez ce qu'il en eſt dit à l'article SENSITIVE, ainſi que pour le *mouvement de charniere.* On a depuis long-temps connu ce phénomene botanique ; le premier qui en a écrit eſt *Acoſta*, qui fait cette remarque au ſujet du tamarinier ; *Alpinus* étendit enſuite cette obſervation à d'autres plantes Aſiatiques, & M. *Linneus* l'a portée beaucoup plus loin parmi les Européennes.

A l'égard du *mouvement de reſſort* dans les plantes, on en a des exemples dans les fruits charnus de la balſamine, du concombre ſauvage, de l'alleluia, leſquels ſe contractent avec force, & lancent au loin leurs ſemences. Les fruits ſecs, comme les capſules de la plupart des renoncules, l'aconit, &c. celles des liliacées, des légumineuſes, de la

fraxinelle, &c. s'ouvrent pareillement avec force. Les arêtes des loges de la capsule de l'herbe à Robert, celles de l'avoine, la plante entiere de la rose de Jeriko, prennent alternativement un mouvement de contraction & d'extension, lorsqu'on les expose à la sécheresse & à l'humidité : ces divers mouvemens sont dus à une direction & un arrangement particulier de l'assemblage des fibres végétales, de maniere qu'en diminuant de volume en tout sens, par la contraction ou par l'exsiccation, elles font agir certaines parties d'une façon déterminée, toujours mécanique & non spontanée. On peut, à ce sujet, consulter les *Mémoires de MM. Tournefort*, *Marchant*, *Duhamel*, les *Ouvrages de M. Linneus*, une *Dissertation* donnée en Italie *sur l'irritabilité des plantes*, & plusieurs autres Ouvrages de Botanique. Il y a des plantes qui, loin d'avoir ce mouvement naturel ou spontané de ressort, n'ont pas même celui qui tend à les remettre dans leur premiere situation lorsqu'on les en a une fois dérangées, telles sont les fleurs de la *kataleptique*.

La cause de ces cinq sortes de mouvemens paroît extérieure, & nullement spontanée, comme dans les animaux parfaits qui ont cette cause intérieurement, & dépendante de leur volonté & de leur choix. Mais combien d'animaux imparfaits, tels que ceux des infusions végétales & animales, les molécules spermatiques, les polypes, dont les mouvemens ne sont dus, comme ceux des légumineuses, de la sensitive, &c. qu'à des causes extérieures, telles que la chaleur, la lumiere du jour! combien qui, comme les *gallinsectes*, l'*huître*, le *lépas*, n'ont pas un mouvement aussi sensiblement apparent que celui de la *sensitive ! Voyez ces mots*, *l'article* ANIMAL *& celui de* TREMELLA.

M. *Maret* fils a suivi depuis le 5 jusqu'au 17 du mois d'Août 1773, le développement de la grenadille; & il a reconnu que les feuilles du calice se déploient d'abord avec un bruit qui imite un peu le mouvement d'une montre; ensuite deux des pétales de la fleur se développent avec un petit bruit semblable, & en même temps sort un stigmate & une étamine, dont l'anthere repliée en dedans se rejette au dehors: un troisieme pétale se détache avec le même bruit, & aussi-tôt sort une autre étamine, & ainsi successivement; les antheres semblent acquérir tout-à-coup un accroissement d'environ deux lignes. Ce développement se fait environ à midi, & exige près de dix minutes: sur les quatre ou cinq heures, les pétales de la fleur, ainsi que les découpures du calice, sont recourbées en dehors; ils restent dans cet état jusqu'au lendemain matin; dès que

le ſoleil vient à frapper cette fleur de ſes rayons, les pétales ſe redreſſent peu-à-peu, puis ſe referment bruſquement, pour ne plus s'ouvrir. Dans ce moment les ſtigmates ſont rapprochées, les étamines ont retourné leurs antheres ; elles verſent la pouſſiere ſéminale, & la fleur perd toute ſa beauté. M. *Maret* ajoute qu'à ſept heures du matin le calice & les pétales de la fleur, qui la veille étoient très-ouverts, forment communément une eſpece de ſoucoupe : c'eſt le moment où les antheres dépoſent leur pouſſiere ſéminale : à neuf heures elle eſt abſolument fermée. Une autre fleur s'ouvre à onze heures ou à midi. Un jour que le temps fut nébuleux, les fleurs ne s'ouvrirent qu'à deux & à trois heures après midi ; elles ſe fermerent néanmoins comme les autres, le lendemain matin. Ainſi le ſouci d'Afrique s'ouvre le matin & ſe ferme le ſoir ; mais s'il ne s'ouvre point, on eſt sûr qu'il pleuvra dans la journée. M. *Linneus* obſerve que la grenadille ne s'ouvre à Stockolm qu'à trois heures de l'après-midi, & ſe ferme à ſix heures du ſoir. Ici nous obſervons qu'elle s'épanouit à midi & ne ſe ferme que le lendemain. La chaleur du climat, l'intempérie des ſaiſons rendent le développement de cette plante plus tardif & la referment plus promptement ; le climat rude de la Suede feroit-il la cauſe de la courte durée de cette fleur ? ceci eſt probable. On voit par ce qui vient d'être rapporté ſur la grenadille, que cette plante qui indique l'heure dans les jours ſereins, eſt au nombre des plantes ſolaires qui s'ouvrent plutôt ou plus tard, à raiſon de l'ombre, de l'humidité ou de la ſéchereſſe ; mais elle ne ſe referme point aux approches de la nuit, comme les fleurs de la dent de lion & de la pimprenelle. Il eſt ſingulier que cette fleur s'étant ouverte par le ſoleil, attende ſon retour pour ſe refermer. Ne feroit-ce point la chaleur du ſoleil qui opere auſſi l'effuſion de la pouſſiere ſéminale ? Dans le Nord où la grenadille eſt plus contrariée par le climat, elle ſe referme le ſoir, parce que l'émiſſion de la pouſſiere ſéminale n'a point lieu : d'après ces exemples, joints à ceux dont il eſt mention à l'article *Fleur*, l'on pourroit peut-être établir différens degrés de plantes étrangeres ; celles qui donnent leurs fleurs & leurs fruits ; celles dont le fruit ne parvient pas à maturité ; celles qui répandent leur pouſſiere ſans féconder ; celles enfin qui n'ont qu'une exiſtence momentanée, ſans aucune effuſion de pouſſiere prolifique.

Nous avons eu ſoin d'inſérer à l'article *Fleur* une queſtion bien importante, & qui a fait l'objet des recherches de M. *Adanſon*, dans un Mémoire

Mémoire imprimé parmi ceux de l'Académie. Il convient de rappeller ici ces détails & de les étendre. M. *Adanson*, d'après des expériences qu'il a faites, a voulu s'assurer si les especes dans les plantes sont constantes, ou si, par la communication des poussieres séminales étrangeres à une plante, il peut se former de nouvelles especes, qui se reproduisent constamment sous la même forme. M. *Marchant*, Botaniste, observa dans son jardin, au mois de Juillet 1715, une mercuriale dont les feuilles étoient comme des filets; ce qui la lui fit nommer *mercurialis foliis capillaceis.* Au mois d'Avril suivant, cette plante reparut dans le même endroit, avec une autre espece de mercuriale à feuilles profondément dentelées. De cette observation, il sembloit qu'on pouvoit inférer qu'il se pouvoit produire de nouvelles especes, & que les Anciens n'auroient point eu tort de n'en décrire qu'un si petit nombre; les autres que nous observons aujourd'hui en si grande quantité, ayant été produites depuis eux, & n'existant pas de leur temps.

Ces plantes observées par M. *Marchant* ne durerent que quelques années, & il n'en fut plus question quelques années après; dans le temps sur-tout que M. *Linneus*, qui avoit jusques-là regardé les especes comme constantes, commença à douter de cette constance, & même à croire qu'il s'en pouvoit produire de nouvelles; & voici ce qui donna lieu à ce changement.

En 1742, un Botaniste, herborisant dans une île située en mer, trouva une plante assez semblable à la linaire commune, mais qui en différoit assez considérablement dans ses fleurs, pour constituer, selon M. *Linneus*, une nouvelle espece qu'il imagina provenir de la fécondation d'une linaire ordinaire par une autre plante qu'on croit être la jusquiame ou le tabac: M. *Linneus* lui a donné le nom de *peloria*, & il présume qu'elle sera constante.

M. *Linneus* cite une autre métamorphose du même genre, qui arrive tous les ans dans le jardin d'Upsal, où les graines du chardon ordinaire à tête velue, lui ont donné le chardon à tête velue & ramassée des Pyrénées. Il ignore si cette variation provient des semences mêmes de la plante, ou de la fécondation de ces mêmes semences, faites par les poussieres des autres plantes. La grande & la petite verveine d'Amérique lui ont donné une verveine semblable pour les feuilles à la verveine d'Europe: il a pensé que la pimprenelle-aigremoine lui est venue de la pimprenelle commune, fécondée par les poussieres de l'aigremoine,

& qu'un grand nombre de plantes ont une pareille origine ; & il conclut de toutes ces obſervations que tous les genres de plantes ne ſont autre choſe que des plantes nées d'une même mere & de peres différens ; & que c'eſt un nouveau champ ouvert aux Botaniſtes pour tenter de multiplier les eſpeces par de pareils mêlanges.

M. *Adanſon* avoit d'abord adopté le même ſentiment, d'après les obſervations de M. *Linneus ;* mais ayant eu occaſion d'élever non-ſeulement la *pelore vivace* de la linaire commune, envoyée par M. *Linneus*, mais encore une pelore annuelle formée en 1762, au jardin du Roi, de la linaire d'Eſpagne à feuilles menues, & la mercuriale de M. *Marchant* à feuilles laciniées, diſparue depuis 1716, & qui a reparu ſous les chaſſis du jardin du Roi en 1766, M. *Adanſon* paroît avoir changé d'opinion.

Cette mercuriale bien examinée, par M. *Adanſon*, il l'a reconnue pour un individu mâle ; ſes feuilles reſſembloient à celles du réſéda rongées des inſectes, ſans cependant en avoir éprouvé aucune atteinte ; mais les antheres ou ſommets des étamines, étoient trois fois plus petites qu'à l'ordinaire, ſphériques, &, autant qu'il fut poſſible d'en juger, abſolument vides de pouſſiere ſéminale.

M. *Adanſon* plaça au-deſſous de ce pied de mercuriale dix ou douze pieds de mercuriale femelle, dont il recueillit les graines, ayant eu ſoin de ſecouer la mercuriale mâle, pour féconder ces mercuriales femelles : des graines qu'elles donnerent, il n'en leva environ qu'un dixieme, qui ne produiſit que des mercuriales communes : il eſſaya de féconder des mercuriales femelles, avec les pouſſieres du réſéda & celles du chanvre mâle ; mais toutes les graines provenues de ces mêlanges n'ont encore donné que des mercuriales ordinaires.

Toutes ces expériences ont fait voir à M. *Adanſon*, que la fécondation n'a pas lieu par le ſecours des pouſſieres étrangeres, quand les plantes ſont de familles différentes ; & que le peu de graines de ſes mercuriales qui ont germé, malgré la ſcrupuleuſe attention qu'il avoit apportée à détruire tous les mâles de cette eſpece qui avoient paru dans ſon jardin, avoient été fécondées par quelques pouſſieres de mercuriale mâle, que le vent avoit apportées du dehors, & que cette mercuriale à feuilles déchiquetées, de même que celles de M. *Marchant*, ne ſont que des individus monſtrueux ou des mulets viciés dans leurs tiges, dans leurs fleurs, & dans les parties de la génération, & non pas de nouvelles eſpeces.

La pelore que M. *Linneus* cite, comme ſe reproduiſant de graine,

ne prouve pas davantage, dit M. *Adanson*, en faveur de la reproduction des nouvelles especes. La linaire vivace ordinaire qu'il a envoyée, & la linaire annuelle d'Espagne, ont donné tantôt quelques *fleurs pelores* mêlées avec des fleurs naturelles sur le même pied, tantôt tous les pieds sont à fleurs naturelles, tantôt ils sont à fleurs pelores, mais toujours les fleurs pelores ont été stériles ; les seules fleurs naturelles ont produit des graines fécondes : ces plantes extraordinaires doivent donc être regardées comme des demi-mulets dans lesquels les organes de la génération sont constamment viciés. D'après des observations faites sur le fraisier à une feuille qui n'est qu'une monstruosité par défaut, & dans lequel on remarque les vestiges des deux feuilles qui manquent; sur une orge qui étoit devenue carrée & dont les grains qui en provenoient ont perdu cette propriété au bout de quelque temps ; sur le blé même de miracle, monstruosité par excès, qui semé dans une terre seche & maigre, dégénere peu à peu & rentre dans l'espece originaire dont il est sorti, qui est celle qu'on nomme *grosset*, & qu'on cultive dans les Provinces méridionales du Royaume ; d'après ces observations, dis-je, notre Académicien conclut que le changement dans les especes, ou la production de nouvelles races, ne sont que des variations ou des monstruosités ; que l'examen de ces changemens exige l'attention la plus scrupuleuse. Consultez maintenant les articles *Fleur* & *Pelore*.

Enfin, les plantes portent dans leurs fleurs une substance très-utile, qu'on avoit soupçonné être le produit d'une des parties les plus essentielles à la végétation (nous voulons parler du miel). La liqueur mielleuse des fleurs contient un suc qui communique à l'eau la propriété de résoudre les huiles éthérées, ainsi qu'on le fait avec le suc du mélianthe. En privant les fleurs de ces nectaires, cela ne cause aucune altération, ni à leur végétation, ni à leur fructification ; & par conséquent ce suc ne contribue en rien à leur fertilité.

Tableau Alphabétique des différentes parties des Plantes, Termes, &c.

Par ce qui précede, on a vu que la plante est un corps organisé de six parties principales ; que ce corps a essentiellement une racine, & peut-être, dit *Tournefort*, une semence ; qu'il a le plus souvent des feuilles, des tiges, des fleurs, des supports, &c.

AIGRETTE, *pappus*. Espece de brosse ou de pinceau de poil délié, qui se trouve au haut des grains des chardons, de la dent de lion,

des aſters, & de pluſieurs autres plantes. Ces graines ſe ſoutiennent aiſément en l'air au moyen de leurs aigrettes ; de ſorte que le moindre vent les diſperſe & les porte au loin. Ces aigrettes ſont un caractere par lequel on diſtingue pluſieurs genres de plantes.

AIGUILLON, *aculeus.* Pointe fragile, qui tient ſi peu à la plante, qu'on l'en détache aiſément ſans rien déchirer.

AILES. Ce ſont dans les fleurs légumineuſes, deux pétales qui ſe trouvent placés entre ceux que l'on a nommés le *pavillon* & la *carenne*, & qui repréſentent les aîles de papillon. On ne doit pas prendre le mot d'*aîle* pour celui d'*aiſſelle*, qui eſt l'angle que la feuille forme avec ſa tige. On donne encore le nom d'*aile*, *ala*, à la petite membrane qui fait partie de certaines graines ; par exemple, de celles de l'érable : on appelle ces graines *ſemences aîlées.* On dit auſſi *tige aîlée*, lorſqu'il y a de ces ſortes de membranes qui s'étendent le long d'une *tige. Voy. ce mot.*

ANTERE, *anthera*, eſt la partie ſuperieure de l'étamine ou le *ſommet.* Voyez plus bas ce mot & celui d'ÉTAMINES.

ARBRE, *arbor.* Il peut être défini une plante d'une grandeur très-conſidérable, qui n'a qu'un ſeul & principal tronc, diviſé en maîtreſſes branches ; tels ſont le chêne, le noyer, &c. Voyez *Arbre.*

ARBRISSEAU ou ARBUSTE, *frutex*, eſt une plante ligneuſe, de moindre taille que l'arbre ; laquelle, outre la principale tige & les branches, produit ſouvent de la même racine pluſieurs pieds conſidérables ; tels ſont le troêne, &c. Les arbres & les arbriſſeaux pouſſent en automne des boutons dans les aiſſelles des feuilles, qui ſe développent dans le printems, & s'épanouiſſent en feuilles & en fleurs. Cette différence, jointe à la grandeur, diſtingue aiſément les arbriſſeaux des ſous-arbriſſeaux.

AUBIER : *voyez au mot* Arbre.

BAIE ou BAYE : *voyez ce mot.*

BALE, *gluma*, eſpece de calice particulier à la famille des graminées.

BOIS : *voyez ce mot.*

BOURGEON, *germen aut gemma*, eſt cette éminence qu'on remarque aux branches des arbres, ou un œil animé qui produit dans la ſuite une jeune branche ; les petites feuilles y ſont arrangées & couchées avec beaucoup d'induſtrie. *Voyez* Branches.

BOURSE, *volva.* Cette partie ſert d'enveloppe épaiſſe à certaines plantes de la famille des champignons.

Bouton, eſt un petit point rond qui vient le long des branches des arbres, d'où ſort la fleur qui doit produire le fruit. Les *boutons* des arbres à pepin ont pluſieurs fleurs ; ceux à noyau n'en ont qu'une. Il y a deux ſortes de boutons, les *boutons ronds* & les *boutons plats ;* les premiers ſont ceux qui font eſpérer des branches à fruits : les plats au contraire ne laiſſent entrevoir que des branches à bois. Voyez *Branches* à l'article général Arbre.

Bouture, *talea.* C'eſt une jeune branche que l'on coupe à certains arbres moëlleux, tels que le figuier, le ſaule, le coignaſſier, le groſellier, laquelle reprend en terre ſans racine : cependant la réuſſite des boutures dépend de leur facilité à produire des racines, & non pas de l'abondance de la moëlle des branches, comme on le penſe vulgairement ; car l'oranger, le buis, l'if & la ſabine qui en ont peu, reprennent facilement de bouture. Bien des gens confondent la *bouture* avec la *marcote*, *circumpoſitio*, qui eſt bien différente, en ce que cette derniere eſt une branche couchée en terre, dans une caiſſe, &c. mais qui n'eſt point ſéparée de l'arbre qui lui donne vie, & qu'on ne ſevre que quand elle a des racines : au lieu que la *bouture* & le *plançon* ſont des branches ſans racines. Voyez *Provin*, & ce qui eſt dit à cet égard dans l'article Arbre.

Bractées. Nom donné aux feuilles qui ſont immédiatement au-deſſous des fleurs.

Branches, ſont les bras plians & élaſtiques du corps de l'arbre : ce ſont elles qui lui donnent la figure : elles ſont communément alternes ou oppoſées, & quelquefois verticillées. Le bourgeon s'étend peu-à-peu en branches poſées collatéralement, & compoſées des mêmes parties de la tige. Ces branches s'étendent enſuite, s'élargiſſent & ſe diviſent en ramilles, d'où ſortent quantité de feuilles : elles croiſſent à l'œil de la queue de la feuille & produiſent des fleurs, enſuite des fruits qui ſe convertiſſent en ſemence pour la propagation de l'eſpece : l'on prétend que l'agitation des *branches*, cauſée par le vent, eſt aux arbres ce qu'eſt aux animaux l'impulſion du cœur. On diſtingue des maîtreſſes ou meres branches, des branches petites & foibles, des branches à bois, à fruits, chiffonnes, gourmandes, veules, aoutées & les branches de faux bois.

Les *maîtreſſes branches* ſont les plus hautes, & d'où partent toutes les autres : les *branches à bois* ſont celles qui étant les plus groſſes &

pleines de boutons plats, donnent la forme à un arbre fruitier, & doivent se conserver en partie : les *branches à fruit* sont plus foibles, & ont des boutons ronds : les *chiffonnes* sont courtes & fort menues: les *gourmandes* sont grosses, droites & longues : les *veules* sont longues, & ne promettent aucune fécondité : la *branche aoutée* est celle qui après le mois d'Août a pris croissance, s'endurcit & devient noirâtre : enfin la *branche de faux bois* est grosse à l'endroit où elle devroit être menue, & ne donne aucune marque de fécondité. Voyez à l'article ARBRE.

BROU : *voyez ce mot.*

BUISSON. *Voyez* dans ce tableau alphabétique le mot *Sous-Arbrisseau.*

BULBE & BULBEUX : se dit d'un oignon ou espece de racine ronde, composée de plusieurs peaux ou tuniques emboîtées, les unes dans les autres. *Bulbifere*, est une plante dont la racine est *bulbeuse.* Voyez *Racine.* Les bulbes, dit M. *Haller*, sont plutôt des boutons sous terre, que des racines, ils en ont eux-mêmes de véritables, généralement presque cylindriques & rameuses.

CALICE, *calix*, est l'enveloppe extérieure ou le soutien des autres parties de la fleur : sa couleur est communément verte ; on en compte sept especes, la périanthe, l'enveloppe, le spathe, la bale, le chaton, la coiffe & la bourse. Comme il y a des plantes qui n'ont point de calice, il y en a aussi dont le calice se métamorphose peu-à-peu en feuilles de la plante, & réciproquement il y en a dont les feuilles de la plante se changent en calice : c'est ce qui se voit dans la famille de quelques renoncules ; comme l'anémone, la pulsatille, &c. celui du rosier devient charnu : *voyez à l'article* ROSIER.

CAPRIFICATION : *voyez* à l'article *Figuier.*

CAPSULE, *capsula aut theca*, est une enveloppe composée de plusieurs panneaux secs & élastiques, & qui renferme les semences attachées à des *placenta.* Voyez ci-après *ce mot.*

CAYEUX : *voyez* à la suite du mot *Oignon.*

CHATON, *amentum*, *aut flos amentaceus*, *julus.* Terme de *Botanique*, par lequel on désigne les fleurs stériles : il y en a qui ne sont composées que d'étamines ou de sommets, d'autres qui ont aussi de petites feuilles; ces parties sont attachées à un axe en forme de poinçon ou de queue de chat, d'où vient le mot de *chaton.* Ainsi le chaton est un amas de fleurs toutes mâles ou toutes femelles. Cette fleur est toujours séparée

du fruit, soit qu'elle se trouve sur un individu différent de celui qui porte le fruit, soit que la même plante produise la fleur & le fruit. Voyez *Fleur.*

COIFFE, *calyptra.* Nom donné au calice qui couvre le fruit des mousses.

CÔNE, *strobilus*, est composé de plusieurs écailles contournées. *Voyez* au mot *Arbre cônifere.*

CORIMBE : voyez *Ombelle.*

COROLLE, *corolla :* elle environne immédiatement les parties de la génération ; il y en a de deux especes, le *pétale* & le *nectaire.* Voyez *ces mots.*

COSSE, enveloppe longue où se forment les fruit légumineux.

COSSON. C'est le nouveau sarment qui croît sur le cep de la vigne depuis qu'elle est taillée : ce mot est aussi le synonyme d'une sorte de *charançon.* Voyez ce mot.

COTILEDONS, *cotyledones.* Nom donné aux feuilles séminales : voyez *Feuille.*

CYME : *voyez* à l'article *Ombelle.*

DEMI-FLEURON, *semi-flosculosus :* ce sont les feuilles qui forment la couronne des fleurs radiées.

DENTÉ, ne differe de *dentelé* qu'en ce que ses découpures sont plus fines & beaucoup plus égales.

DISQUE, *discus :* partie de la fleur radiée, qui en occupe le centre ; on l'appelle quelquefois *Bassin.*

DORSIFERE. *Voyez* à l'article *Fougere.*

DRAGEONS, *stolones*, sont des branches enracinées qui tiennent au pied ou au tronc, dont on ne peut les arracher sans l'éclater.

ÉCAILLE, *squama*, se trouve dans les chatons : elle se trouve aussi sur les étamines ou sous les fleurs.

EMBRYON, est le jeune fruit qui renferme en petit la plante. L'embryon est ou droit, ou un peu courbé, ou roulé en spirale.

ÉCORCE, *cortex :* voyez *ce mot.*

ENTER : *voyez* ci-dessous *Greffer.*

ÉPI, est un amas de fleurs, toutes distinctes les unes des autres, c'est-à-dire, portées chacune sur un pédicule particulier, & disposées sur un axe commun assez long ; de sorte que c'est leur assemblage qui forme ce qu'on appelle un *épi.*

ÉPINE ; *spina.* C'est une pointe aiguë, tellement adhérente à la plante, qu'on ne sauroit l'arracher sans déchirure. On distingue deux sortes d'*épines*, 1°. celles qui font corps avec la partie ligneuse des plantes & qui subsistent aussi long-temps qu'elles : ce sont là les véritables *épines.* 2°. Les autres, qui ne tiennent qu'à l'écorce, & qui sont sujettes à tomber dès que la plante vieillit un peu, ou qu'elle se dépouille de son écorce, s'appelle *piquans*, *aculei.* Tels sont ceux de la *ronce* & du *rosier :* voyez *ces mots.* L'utilité & la cause de l'origine des épines nous sont encore inconnues.

ÉTAMINES, *stamina*, organe sexuel mâle qui comprend tout à la fois les *filets*, *filamenta*, qui sont vers le centre de la fleur, & qui sont chargés chacun d'un petit corps vésiculeux, qui en est la partie essentielle & noble, il est appellé *sommet*, *anthera*, comme on peut le voir facilement dans les tulipes : ce corps contient une poussiere prolifique, *pollen aut farina fecundans*, très-fine, c'est-à-dire, les parties mâles de la génération. *Tournefort*, le grand restaurateur de la Botanique, étoit bien éloigné de se douter de l'utilité de la poussiere des étamines, puisqu'il la croyoit un excrément de la plante (M. *Haller* observe cependant que ces étamines sont encore fort douteuses, aussi-bien que celles des dorsiferes). *Grew* est le premier qui, en 1682, ait examiné au microscope la figure de cette poussiere fécondante, huileuse & inflammable ; ensuite *Malpighi* en 1771 ; M. *Geoffroy*, dans les *Mémoires de l'Académie*, traita de la figure & de la nature de cette poussiere ; en 1737, M. *de Jussieu*, dans les mêmes *Mémoires*, examina l'explosion & la façon de s'ouvrir des grains de poussiere des anteres mis sur l'eau ; en 1747, M. *Néedham* traita le même sujet dans ses *nouvelles découvertes microscopiques.* Nous devons dire aussi que *Micheli* est le premier qui en 1729 a indiqué & reconnu dans les plantes appellées *imparfaites*, telles que les *champignons*, des étamines ou parties mâles. Les étamines des *fougeres* ont été découvertes en 1739, par M. *de Jussieu.* M. *de Réaumur*, dès 1711, avoit découvert celles des *fucus. Ray*, *Morlant*, *Camerarius* sont du nombre des Observateurs qui ont appris au monde savant la véritable nature & les usages importans de cette poussiere des étamines, qui est d'ailleurs la cire brute que l'industrieuse abeille sait recueillir, préparer, conserver, &c. Le nombre des étamines n'est constant que dans chaque classe des plantes : il y a des plantes qui ont depuis une jusqu'à treize étamines, il y en a même

qui en ont ſept cents. Leur proportion eſt aſſez inégale ; mais elles ſont conſtamment de la même couleur, de la même figure & grandeur dans les plantes de la même eſpece. Il y en a de ſphériques, d'ellyptiques, de cylindriques, de priſmatiques ; les unes ſont parfaitement liſſes, d'autres paroiſſent cannelées, chagrinées ou hériſſées de piquans, ſemblables à ceux d'un marron ; d'autres reſſemblent à des boulets ramés, &c. toutes ces configurations ne ſe voient guere à l'œil nu, il faut ſe ſervir d'un microſcope. Nous ne pouvons trop inviter nos Lecteurs à conſulter les belles *Idées ſur la Fécondation des Plantes*, par l'illuſtre M. *Bonnet* de Geneve : on y trouvera une grande quantité de recherches, de vues ſur cette opération ténébreuſe & ſur la nature & utilité des étamines. Ce Mémoire plein de ſagacité, ainſi que tous les écrits de cet Auteur, eſt conſigné dans le Recueil de M. l'Abbé *Roſier*, ou *Obſervations ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle & ſur les Arts. Mois d'Octobre 1774. pag. 261.* Il n'eſt pas encore décidé ſi ce qu'on appelle *étamines* dans les lichens en eſt réellement, ou ſi ce ne ſont pas plutôt des rejetons.

M. *Donati*, dans ſon Eſſai ſur l'Hiſtoire Naturelle de la Mer Adriatique, obſerve que la ſage Nature qui a façonné en pouſſieres régulieres le principe fécondant chez les plantes terreſtres, lui a donné dans les plantes marines, la forme d'un fluide mucilagineux. Il fait cette remarque à l'occaſion de la *diſſoïde* à tige cylindrique ; les fleurs mâles, dit-il, répandent abondamment un fluide mucilagineux, médiocrement gluant & tranſparent, qui renferme une infinité de corpuſcules de différentes figures, mais ordinairement preſque ronds ; ils ſont ou jaunâtres ou d'un vert pâle ; c'eſt à mon ſens la partie fécondante : elle eſt en pouſſiere dans les plantes terreſtres, parce qu'elle eſt dans un fluide auſſi léger que l'air : ici elle eſt fluide, mucilagineuſe, gluante & telle qu'il faut pour être dans l'eau. Le Contemplateur de la Nature aime à s'arrêter ſur ces traits frappans de la Sageſſe profonde qui a préſidé à l'arrangement du monde, & qui par-tout a ſi bien approprié les moyens à la fin.

ÉTIOLÉ. On dit d'une plante ou d'une branche, qu'elle eſt *étiolée*, quand elle s'éleve beaucoup ſans prendre de groſſeur: *voyez* à la ſuite du mot *Arbre*.

FANNE, d'*une graine*, eſt la même choſe que feuille. On ſe ſert de ce mot particuliérement en parlant des anémones & des renoncules.

FILET, eſt ce qui ſert à ſoutenir le ſommet.

FEUILLE, *folium*, voyez l'article FEUILLES.

FLEUR, *flos*, eſt la partie de la plante qui ſe diſtingue ordinairement des autres parties par des couleurs particulieres : il y a des fleurs en cloche, en entonnoir, en maſque, en gueule, en roſe, en œillet, en légumineuſes, en fleuronnées, demi-fleuronnées, en radiées, &c. *Voyez l'article* FLEUR de ce Dictionnaire. On diſtingue dans les fleurs, le calice, la corolle, l'étamine & le piſtil.

FLEURON, *floſculus*. On appelle *fleuron* chacune des petites fleurs dont la réunion ſur un réceptacle commun, forme les fleurs compoſées. La corolle du fleuron eſt monopétale en tube évaſé à cinq pointes.

FRUIT, *fructus*. On entend par ce mot, toutes ſortes de graines, ſoit nues, ſoit renfermées dans une enveloppe oſſeuſe ou charnue, membraneuſe, &c. *Voyez l'article* FRUIT.

GAÎNE, ou *ſpathe :* voyez ce mot.

GENRE DE PLANTE, *genera plantarum*, eſt un ordre de pluſieurs plantes qui ont un caractere commun, établi ſur la ſtructure de certaines parties qui diſtinguent eſſentiellement telle plante d'une autre.

GERME, *germen*, eſt la partie de la graine qui renferme en petit une plante de la même eſpece : le germe tient lieu de matrice dans les plantes.

GERMINATION, eſt le premier développement des parties qui ſont contenues dans le germe de la graine d'une plante : il s'opere par le mouvement de la ſeve.

GLANDE, *glandula :* ce ſont des parties qui ſervent à l'excrétion de certains ſucs des plantes. « Une glande dans les plantes, dit M. *Guettard*, page 210, dans ſes *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & des Arts*, eſt un petit corps globuleux, ſimple, ou qui porte un vaiſſeau excrétoire, appellé communément *poil*, qui eſt articulé ou ſans articulation, & qui varie par la forme : il ſort immédiatement de la glande, ou par le vaiſſeau excrétoire, une matiere liquide qui s'évapore, ſe deſſeche en forme de grains, de pouſſiere, ou de fils qui, par leur nombre, donnent naiſſance à une eſpece de duvet ». Ces poils des plantes furent d'abord obſervés en 1682, par *Grew ;* en 1686, par *Malpighi ;* & en 1747, M. *Guettard* fit connoître les *glandes*.

GOUSSE, *legumen*, eſt le fruit des plantes qui ont la fleur légumineuſe ; elle eſt ordinairement compoſée de deux panneaux, nommés

cosses, applatis ou convexes, assemblés en dessus & en dessous par une suture longitudinale, & qui renferment des semences attachées alternativement au limbe supérieur de chacune de ces cosses qui se séparent par la maturité.

Graine. *Voyez ce mot.*

Greffer ou Enter, est engager un brin d'une jeune branche d'un arbre dans le bois d'un autre arbre, avec les précautions nécessaires, & dans la saison favorable.

La greffe, en général, est l'union d'une plante ou d'une portion de plante sur une autre, avec laquelle elle fait corps & continue de vivre. On appelle du nom de *greffe*, la portion qui s'unit, & *sujet* la plante sur laquelle elle s'unit. Cette maniere de multiplier les plantes opere seulement la destruction du sujet, pour en dériver tous les sucs au profit de la greffe qu'on veut continuer à faire multiplier à ses dépens. Cette union se fait ou naturellement, ou artificiellement. On voit tous les jours dans les bois des rejets trop serrés, d'une même souche d'arbre, ou des branches qui se touchent & se pressent fortement, s'unir enfin à la longue. Beaucoup de feuilles se greffent par approche les unes avec les autres dans les bourgeons : on a vu un champignon se greffer par son pédicule sur un autre champignon ; & deux autres champignons tête contre tête. De même on a vu un jeune concombre se greffer par son pédicule à un concombre assez gros. Le melon, la pomme & beaucoup d'autres fruits qui sont surmontés par la fleur, se greffent hors de leur calice pendant qu'ils sont encore tendres & herbacés, ceux qui ont le calice sous la fleur comme le cerisier, le prunier, l'abricotier, &c. se greffent dans le bouton même de la fleur avant que d'être noués, & s'unissent par l'épanchement de leur substance parenchymateuse. Cette greffe naturelle en approche, la seule dont la Nature nous ait donné l'exemple, a été imitée par l'art dès qu'elle a été apperçue, & elle en a fait tenter plusieurs autres qui ont également réussi. Ces greffes artificielles sont, la *greffe par approche*, en *fente*, en *couronne*, en *écusson*, en *flûte :* Voyez ce qui en est dit à la suite du mot Arbre. Quant aux parties que l'on greffe, leur choix dépend de l'objet d'agrément ou d'utilité qu'on se propose dans cette opération.

Grappe. Lorsque l'axe d'un épi ou d'une pannicule pend en bas au lieu de s'élever vers le ciel, on lui donne alors le nom de grappe;

tel eſt l'épi du groſeillier, telle eſt la pannicule de la vigne. *Voyez ci-deſſus* ÉPI, *& ci-deſſous* PANNICULE.

GRIFFE. *Voyez à la ſuite du mot* OIGNON.

HAMPE, *ſcapus*. Cette partie, uniquement deſtinée à porter la fructification, naît immédiatement de ſa racine & non pas du tronc.

HERBE, *herba*. Ce nom convient à toutes les plantes dont les tiges périſſent tous les ans, après que leurs ſemences ſont mûres. *Voyez l'article* HERBE de ce Dictionnaire.

LÉGUMINEUX. *Voyez à la ſuite de l'article* LÉGUMES.

LOBES, ſont les parties de la ſemence qui ſont attachées au germe, & qui ſont ordinairement plus groſſes que le germe. On donne auſſi le nom de *lobes* aux diviſions du diſque des feuilles : on dit feuilles à trois, à cinq lobes, &c.

MAILLET, *malleolus*, conſiſte en une branche de l'année à laquelle on laiſſe deux chicots du bois de deux ans, ſaillans des deux côtés : on ne pratique guere cette ſorte de bouture qu'à l'égard de la vigne, & même rarement.

MAINS OU VRILLES, *cirrhi aut capreoli*, en Botanique, ſont des filets ou vrilles de certains végétaux qui s'entortillent contre les plantes voiſines, & s'y attachent fortement, telles ſont celles qu'on voit à la vigne, à la couleuvrée, à la plupart des légumes, &c.

MALADIES DES PLANTES. *Voyez à la ſuite du mot* ARBRE.

MARCOTE. *Voyez à l'article* BOUTURE.

MOELLE. *Voyez ce mot.*

MONSTRUOSITÉ. *Voyez à la ſuite de l'article* MONSTRE.

MOUVEMENT DES PLANTES. *Voyez ci-deſſus à l'article* PLANTE.

NECTAIRE OU NECTARINE, *nectarium*. Organe ou réſervoir faiſant partie de la corolle & deſtiné à contenir une liqueur miellée, viſqueuſe, & plus ou moins douce. La ſituation du nectaire & ſa figure varient beaucoup. *Voyez à l'article* FLEUR.

NERVURE. Se dit des côtes élevées des feuilles des plantes.

NŒUD, eſt la partie de l'arbre la plus dure, la plus ſerrée & par où il pouſſe ſes branches, ſes racines & même ſon fruit. Les *nœuds* ſervent à fortifier la tige. On taille la vigne au premier & au ſecond nœud du nouveau jet. On dit que le bois eſt noueux quand il eſt rempli de nœuds.

NOUER. Se dit du fruit quand le bouton a formé la fleur & qu'ensuite cette fleur se passe & que son pistil se change en un petit bouton qui est le fruit même.

NOIX, *nux*. Voyez NOIX.

NUITS DE FER, *noctes ferreæ*. En Botanique on donne ce nom aux *nuits* dont la température arrête la végétation de certaines plantes, entraînent leur dépérissement insensible, leur pourriture, enfin la mort, & avertissent par-là de rentrer dans les serres les plantes étrangeres, &c. qui périroient par ces sortes de froids. Voyez *Linnæi Amænit. Upsal.* M. *Haller* dit que c'est aux premiers gels assez communs du mois d'Août, qu'on donne ce nom, qui, dans des climats tempérés, ne peut pas être employé pour ces mêmes jours.

NUTATION. *Voyez ce mot.*

ŒILLETON. Bourgeons qui sont à côté des racines des artichauts & autres plantes ; on les détache afin de multiplier ces plantes. Le petit point que l'on voit le long des branches des arbres est l'endroit d'où sortent les jeunes pousses. L'œil rond & enflé est propre à former une branche à fruit. L'œil plat ne donne que du bois.

OIGNONS, CAYEUX & GRIFFES. *Voyez à la suite du mot* OIGNON.

OMBELLE, *umbella*. Elle est formée d'un grand nombre de fleurs dont les pédicules, d'inégale longueur, partent d'un même centre ou du même point de la tige, divergeant inégalement pour former en dessus une espece de parasol ou ombelle, qui ne ressemble pas mal à la fleur de lis des armoiries de France : telles sont les fleurs de la plupart des ombelliferes. Dans les ombelles parfaites, dit M. *Deleuze*, plusieurs petites ombelles sont réunies en une grande ombelle, dont les rayons sont les pédicules des ombelles partielles réunis sur un centre commun. Quelques Botanistes distinguent de l'ombelle ce qu'ils nomment *cime :* c'est une espece d'ombelle dont les rayons principaux portent non de petites ombelles régulieres, mais des corimbes.

Le *corimbe* differe de l'ombelle en ce que les pédicules qu'il forme, ne partent pas du même centre commun, mais à diverses hauteurs. *Voyez* OMBELLIFERE.

ONGLE & ONGLET, *unguis*, est une espece de tache, communément blanche ou différente en couleur du reste des feuilles de certaines fleurs : elle a la figure d'un ongle, & se trouve à la partie de ces feuilles qui tient au calice, comme on le remarque dans la rose.

Ovaire. Dans quelques roſiers & renoncules, ce n'eſt autre choſe que la graine : l'ovaire ſe change par la ſuite en fruit.

Pampe. Partie herbacée, roulée en forme d'un petit ruban qui vient attaché au tuyau de la plupart des grains, lorſqu'un tuyau eſt pendant par les racines, & qu'il ſe forme en épi. On dit la pampe du blé, de l'avoine, de l'orge.

Pampre. *Voyez ce mot.*

Pannicule, *panniculus.* La pannicule & la grappe ne different de l'épi qu'en ce que les fleurs qui les compoſent, quoique diſpoſées ſur un axe aſſez long, ſont portées pluſieurs enſemble ſur un même pédicule qui s'attache ſur cet axe. Plus le pédicule commun des fleurs eſt long, & plus la pannicule eſt lâche. Il y a des pannicules qui de loin imitent des épis, telle eſt celle du panis ; d'autres ſont lâches, compoſées de rameaux, diſpoſées ſimétriquement comme dans le lilas, ou formées de rameaux étagés, comme l'avoine, &c. *Voyez* Épi *&* Grappe.

Papilionacées. *Voyez à la ſuite de l'article* Légume.

Pattes. *Voyez à la ſuite de l'article* Oignon.

Pédicule, *pedunculus.* C'eſt cette petite partie qui ſoutient la fleur & le fruit. Les feuilles ont auſſi un pédicule que quelques Auteurs nomment *pétiole*, pour le diſtinguer de celui des fleurs. *Voyez* Feuille.

Périanthe, *perianthus.* C'eſt l'eſpece de calice la plus commune.

Péricarpe, *pericarpium*, eſt formé du germe ; il groſſit & renferme les petites ſemences ou graines : on en compte huit eſpeces tant ſeches que charnues ; ſavoir, la capſule, la coque, la ſilique, la gouſſe, le fruit à noyau, la pomme ou le fruit à pepin, la baie & le cône.

Pétale, *petalum. Columna* eſt le premier qui, en 1651, dans ſes Notes ſur *Hernandez*, ait appellé du nom de *pétale*, la partie colorée de la fleur, que M. *Linneus* a appellée depuis *corolle*, laquelle peut être conſidérée (par rapport à ſa figure) comme réguliere, en cloche, en entonnoir, en roſe, en ſoucoupe ou comme irréguliere, en gueule, &c. La corolle ou les pétales des fleurs different des calices & autres parties de la plante, ſelon M. de Sauſſure (*Obſervations ſur l'écorce des feuilles & des pétales*) en ce que leur épiderme n'a aucune glande corticale : elle paroît preſqu'entiérement compoſée de trachées.

Pétiole, *petiolus.* C'eſt ce qui ſoutient les feuilles des plantes. On le nomme auſſi *pédicule.*

Pistil, *piſtillus.* C'eſt la partie de certaines fleurs qui en occupe ordinairement le centre, comme on peut le voir dans le lis, dans la couronne impériale, dans le pavot, &c. c'eſt un tuyau deſtiné à recevoir les pouſſieres des étamines : en un mot c'eſt l'uterus de la plante, c'eſt là où eſt la graine. Quelquefois le piſtil n'eſt pas au centre des filets ou étamines, mais à leur extrémité. Le piſtil renferme les parties femelles de la génération ; ſavoir, le germe, le ſtyle & le ſtygmate.

Pivot. *Voyez à l'article* Racine.

Placenta. Corps qui ſe trouve placé entre les ſemences & leurs enveloppes, & qui ſert à préparer leur nourriture.

Plançon. *Voyez à l'article* Bouture.

Plante, *planta.* Corps organiſé, compoſé eſſentiellement d'une racine, & vraiſemblablement d'une graine, & qui produit ordinairement des feuilles, un tronc, une tige, des branches & des fleurs. L'économie végétale paroît formée ſur le modele de l'économie animale. La plus petite plante offre au Phyſicien une reſſemblance dans le mécaniſme & une analogie conſtante avec les parties des corps animés. L'accroiſſement d'une plante ſe fait en longueur & en largeur. La couche ligneuſe produit du bois, & la corticale de l'écorce. Les plantes qui s'élevent le plus facilement avec de l'eau ſeule, ſont la plupart des liliacées, des compoſées & des labiées : on diſtingue en général deux ſortes de liqueurs dans les plantes, ſavoir, 1°. la lymphe ou ſeve ; 2°. le ſuc propre, qui leur tient lieu de ſang. Si l'on fait deux entailles ſemblables, l'une au haut de l'arbre, l'autre près de la racine, celle d'en bas rendra plus de lymphe que celle d'en haut. C'eſt la ſeve aſcendante qui nourrit les branches & les bourgeons, & c'eſt celle qui deſcend, qui nourrit & développe les racines. La ſeve eſt plus abondante au printems, & alors l'écorce ſe détache aiſément du bois. Les feuilles contribuent beaucoup à l'abondance & à l'écoulement de cette ſeve ; car ſi on effeuille un arbre, on trouve, quelques jours après, ſon écorce auſſi adhérente au bois qu'en hiver. Les plantes tranſpirent ainſi que les animaux ; & la reſpiration paroît leur être plus abondante & auſſi eſſentielle qu'aux animaux, parce qu'elles n'ont pas d'autres excrétions groſſieres. On a remarqué que les arbres qui quittent leurs feuilles, tranſpirent plus que ceux qui les conſervent toute l'année, & que les

plantes graſſes tranſpirent moins que les autres : au reſte la grande tranſpiration augmente la ſaveur des fruits, comme la diminution l'affoiblit. C'eſt ainſi qu'en couvrant les plantes qui ont trop d'amertume ou de piquant, comme la chicorée, le cardon, le céleri, &c. on les rend plus ſucculentes & plus douces. Les plantes ſucent, abſorbent, imbibent, inſpirent l'eau de la terre par le moyen de leurs racines pendant le jour, & par leurs feuilles l'humidité de l'air pendant la nuit.

Plantes parasites : *voyez* à la fin de l'article *Plantes.*

Pleurs : *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

Provin, *ſubmerſio*, differe de la bouture qui n'eſt qu'un ſimple bâton de ſaule ou de groſeillier, &c. piqué dans la terre, & qui y prend racine. Le provin au contraire eſt, par exemple, une branche de vigne couchée & coudée en terre, elle pouſſe des chevelus par les nœuds qui ſe trouvent enterrés. On coupe le bois qui tient au cep, & le bout de la branche qui ſort de terre de l'autre côté, devient un nouveau cep : voyez *Bouture.*

Racine, *radix*, eſt la partie de la plante qui reçoit la premiere le ſuc de la terre où elle eſt communément attachée, & qui la tranſmet aux autres : voyez l'article *Racine.*

Radicule, *roſtellum*, partie inférieure du germe d'une graine qui commence à ſe développer ſenſiblement : voyez à l'article *Plante.*

Radiées : *voyez* ce mot dans ce Dictionnaire.

Rape, noyau qui ſoutient l'épi du froment & du ſeigle : ce ſoutien eſt élevé en denticules comme une râpe.

Rejettons : voyez *Surgeons.*

Rubiacées : *voyez* ce mot dans le corps de ce Dictionnaire.

Sarment : *voyez ce mot.*

Sauvageon & Sujet : voyez à l'article *Arbre.*

Semence, *ſemen*, eſt le rudiment d'une nouvelle plante : voyez *Graine.*

Seve, eſt une humeur qui ſe trouve dans le corps des plantes, & qui eſt par rapport aux végétaux, ce que le ſang eſt par rapport aux animaux. *Voyez* ſon mouvement aux articles *Arbre* & *Plante.* M. l'Abbé *Cotti*, Profeſſeur de Phyſique au College de Reggio, a donné des Obſervations ſur la circulation de la ſeve dans les végétaux, notamment ſur les plantes qui croiſſent dans les eaux ſtagnantes, & dont les fibres ſont extrêmement fines & déliées. A l'aide du microſcope, il reconnut dans

la

la texture diaphane le fluide qui y circuloit. La circulation, dit-il, n'y est pas universelle comme dans les animaux; le fluide ne va pas des racines au tronc, du tronc aux branches, pour se replier ensuite sur lui-même, revenir des branches au tronc, & du tronc descendre jusqu'aux racines; mais les différentes parties, la tige, les rameaux, &c. ont leur circulation particuliere propre & indépendante, & il y a autant de circulations différentes que de divisions dans les racines. M. *Cotti* a observé de plus, que dans ces plantes les circulations sont déterminées & partagées par les nœuds qui séparent la tige ou les rameaux en différentes portions. La liqueur qui circule dans la partie supérieure ne va que de bas en haut, & de haut en bas de cette partie. Il en est de même du fluide de la partie inférieure, & jamais le fluide circulant de l'une ne se mêle avec le fluide circulant de l'autre, puisqu'il n'y a aucune communication. Ainsi en coupant un rameau ou la partie d'un rameau, il n'y a que la partie locale qui soit blessée; la circulation cesse en cet endroit, & ne cause aucune variation, aucun changement dans les circulations voisines de cette partie. Tout ceci démontre évidemment que ces dernieres sont entiérement séparées de la premiere qui a été blessée; de plus il ne sort par la blessure que le fluide renfermé dans les vaisseaux contenant l'humeur qui descend, tandis que les vaisseaux qui contiennent le fluide qui monte, restent toujours pleins, le fluide y continue son cours, & ne souffre aucune diminution.

Le célebre *Hales* avoit prouvé par ses belles expériences consignées dans sa *Statique des végétaux*, que les feuilles des plantes en végétation, étoient des puissances ménagées pour élever la seve, & la distribuer à toutes les parties de la plante.

SEXE, *sexus*. La découverte du sexe dans les plantes est, dit avec raison l'illustre M. *Bonnet*, une des plus intéressantes de notre siecle. M. *Adanson* donne une distinction du sexe toute nouvelle, &, dit-il, plus exacte que l'ancienne, également applicable aux végétaux & aux animaux, en divisant les corps organisés en trois especes; 1°. en *asexes* ou *neutres*, 2°. en *unisexes*, 3°. en *bisexes*. Les premiers sont les végétaux qui n'ont aucune partie sexuelle sensible, ou qui se reproduisent & se multiplient par caïeux ou boutures, sans aucune fécondation ni génération; tels sont, parmi les animaux, quelques vers, le polype; & dans les végétaux, plusieurs bissus. Les deuxiemes sont ceux dont chaque individu est ou mâle seulement, ou femelle seulement. Parmi eux il y

en a qui produisent seuls, & toujours par génération, sans le secours d'un autre individu, soit qu'ils soient ovipares, soient qu'ils soient vivipares : telles sont les *conques* parmi les coquillages; tel est quelquefois le polype; tel est le puceron, & tels sont la plupart des bissus & des champignons. M. *Adanson* dit qu'on peut les appeller *monoïkes*, avec M. *Linneus*, ou mieux encore *aphrodites*, comme qui diroit *animaux femelles*, parce qu'en effet il semble n'exister dans leur espece que le sexe féminin. D'autres ne peuvent produire seuls sans le concours d'un second individu de sexe différent ; tels sont la plupart des animaux parfaits, comme les quadrupedes, les poissons, les amphibies, la plupart des insectes, & nombre de plantes : on peut, avec M. *Linneus*, les appeller *dioïkes*. Enfin les troisiemes (*bisexes*) rassemblent le sexe masculin & le féminin sur le même individu. Voyez aux articles *hermaphrodite*, *Aphrodite*, & *Fleurs*.

Selon le profond Physiologiste M. *Haller*, la plante & l'animal *sans sexe* est celui qui ne répand ni ne reçoit aucune liqueur qui féconde ses œufs, & qui engendre en se déchargeant d'une partie de lui-même.

Les animaux à *deux sexes* reconnus, sont ceux qui ont des œufs, premiere habitation du nouvel animal, & en même temps des organes destinés à répandre une liqueur fécondante sur ces mêmes œufs.

Les animaux à deux sexes ont quelquefois dans le même individu les œufs & les organes qui engendrent un suc fécondateur ; mais ils ont également besoin d'un autre animal, dont ils reçoivent le sperme nécessaire au développement des germes, dans le temps que, par leur liqueur fécondante, ils donnent à l'autre animal le principe de vie nécessaire pour en animer les œufs.

Les plus grands des végétaux & des animaux à deux sexes, ont ces sexes séparés. Une partie de ces individus n'ont que des œufs, qui ne sauroient se développer sans le secours d'un animal de la même espece, mais doué du sperme fécondateur ; & l'autre partie des individus n'a que les organes de ce sperme, sans avoir des œufs qui puissent être fécondés.

La premiere classe ne contient guere que des animaux fort simples & fort petits.

La seconde est la plus commune dans les plantes, & plus rare dans les animaux.

La troisieme est commune dans les animaux composés, & rare dans les végétaux.

On peut consulter le *Mémoire sur la fécondation des plantes*, par l'ingénieux & savant M. *Gleditsch*, inséré dans le Recueil de l'Académie de Prusse, pour l'année 1767.

SILIQUE : voyez *Gousse* ci-dessus, & l'article *Silique* dans le Dictionnaire.

SOMMET, corps qui termine les étamines ou filets des fleurs : ces corps qu'on peut regarder en quelque sorte comme les testicules de la plante, renferment une poussiere prolifique d'une nature huileuse & gluante ; c'est l'*aura seminalis*.

SOUS-ARBRISSEAU, *suffrutex*, plante ligneuse, ou petit buisson moindre que l'arbrisseau, mais qui ne pousse point en automne des boutons à fleur ou à fruit ; tels sont le thym, le romarin, le groseillier, les bruyeres, &c. voyez *Arbrisseau*.

SPATHE, *Spatha*, espece de calice qui enveloppe une seule ou plusieurs fleurs rassemblées.

STIGMATES, *stigma*. En Botanique, ce sont ces parties qui terminent les styles ou les embryons du pistil. On regarde le stigmate comme l'organe femelle de la génération : il y en a de différentes figures. Généralement il est enduit d'une humeur gluante, disons liqueur visqueuse.

STIPULE, *stipula*, est ce qui forme le bourgeon & les insertions. C'est une espece de petite feuille qui accompagne le pédicule des feuilles. M. *Adanson* dit qu'il n'y a de vraies *stipules* que celles qui sont attachées aux tiges, comme dans les airelles, les apocins, les jujubiers, les tithymales, les châtaigniers, les tilleuls, les mauves, les câpriers : elles tiennent lieu de feuilles dans les plantes qui ne les ont pas verticillées. Dans les plantes légumineuses, la situation des *stipules* varie : les rosiers n'ont pas de vraies stipules, mais seulement un prolongement de feuille ou une extension du pédicule. Il y a aussi des stipules membraneuses, comme dans l'espargoute, &c.

STYLE, *stylus*, est proprement la pointe d'un jeune fruit ou de quelque graine. *Malpighi* appelle *style* le jeune fruit entier qui est placé au milieu de la fleur : il y a des plantes qui n'ont point de style.

SUC NOURRICIER. C'est la partie de la seve qui est propre à nourrir les plantes.

SUPPORTS, *fulcra*, sont certaines parties de la plante qui servent à soutenir ou à défendre les autres : on en compte de dix especes ; savoir la stipule, la feuille florale, la vrille, l'épine, l'aiguillon, le

pétiole ou queue, le péduncule ou pédicule, la hampe, la glande & l'écaille.

SURGEONS ou REJETONS, *ſurculi.* Nom donné aux jeunes branches de l'œillet, &c. auxquelles on fait prendre racine, en les butant en terre lorſqu'elles tiennent encore à la tige. Cette opération eſt une eſpece de *marcotte :* voyez plus haut ce mot.

TALLER : *voyez ce que c'eſt à l'article* Sain-foin.

TALON, eſt ce qui ſoutient la feuille des orangers ; c'eſt une petite feuille échancrée, comme la partie baſſe & la plus groſſe d'une branche coupée ; tel eſt auſſi l'endroit d'où ſortent les feuilles de l'œilleton que l'on détache d'un pied d'artichaut, & cet endroit a un peu de racines.

TÊTE. On dit que les fleurs ou les graines ſont ramaſſées en maniere de tête, lorſqu'elles ſont entaſſées par petits bouquets ; *flores in capitulum congeſti.*

TIGE, eſt la partie des plantes qui naît des racines, & qui ſoutient les feuilles, les fleurs & les fruits : voyez au mot *Tige* de ce Dictionnaire.

TOQUE, bonnet de figure cylindrique en forme de chapeau, dont le bord eſt étroit. Il y a des fruits qui reſſemblent à de petites toques.

TRACER, en Botanique, c'eſt courir & couler entre deux terres. Le chiendent trace extraordinairement, c'eſt-à-dire que ſes racines entrent peu avant en terre, & s'étendent ſur les côtés. On dit auſſi que les fraiſiers tracent, mais c'eſt par des jets qui courent ſur la terre, & qui prennent ainſi racine à leur extrémité.

TRACHÉE ou VAISSEAU AÉRIEN, ou POUMON DE PLANTE. La découverte en eſt due à l'admirable *Malpighi.* Les trachées des plantes, dit cet Auteur, ſont certains vaiſſeaux formés par les différens contours d'une lame fort mince, plate & aſſez large, qui, ſe roulant ſur elle-même en ligne ſpirale ou tire-bourre, forme un tuyau aſſez long, droit dans certaines plantes, boſſu en quelques autres ; étranglé & comme diviſé dans ſa longueur en pluſieurs cellules. Quand on déchire ces vaiſſeaux, on s'apperçoit qu'ils ont une eſpece de mouvement périſtaltique : ce mouvement vient peut-être de leur effort ; car ces lames, qui ont été alongées, & qui reſſemblent à des tire-bourres (mais dont la ſpire eſt dans un ſens contraire au mouvement diurne du ſoleil, ſelon la remarque de *Hales*) revenant à leur premiere ſituation,

secouent l'air qui se trouve entre les pas de leur contour. Cet air, par son ressort, les secoue aussi à son tour, de sorte qu'elles vont & viennent pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elles aient repris leur premiere situation ou qu'elles aient cédé à l'air; car si on les alonge un peu trop, elles perdent leur ressort & se flétrissent. *Malpighi* a remarqué que ces lames étoient composées de plusieurs pieces posées par écailles, comme sont les trachées des insectes. Pour découvrir facilement les trachées, on n'a qu'à choisir, dans le printemps & dans l'été, des jets de rosier, de viorne, des tendrons de vigne, de tilleul, &c. on les trouvera tous remplis de trachées, pourvu qu'ils soient assez tendres pour pouvoir être cassés net; car s'ils se tordent, on ne pourra découvrir les trachées. Rien n'est si aisé que de faire ces observations. Il est vraisemblable que les trachées sont des vaisseaux destinés à contenir de l'air, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils servent à faciliter le mouvement de la seve, & à la rendre plus fluide. Ces tubes ont plus de diametre que tous les autres vaisseaux des plantes qui se remarquent dans le bois ou l'écorce; ils sont plus grands dans les racines qu'au tronc, & paroissent enfermés dans des fibres particulieres en tuyau.

L'existence des trachées dans les plantes, quoique démontrée par *Malpighi* & *Grew*, est révoquée en doute par plusieurs Physiciens. MM. *Triumphetti* & *Walter*, entr'autres, ont prétendu que ces trachées ne différoient point des vaisseaux des plantes. Cette dissension a engagé M. *Reichel* à faire quelques expériences: il s'est servi d'une forte décoction de bois de Brésil qui, comme on le sait, est d'un rouge assez vif. Il y a trempé successivement différens individus végétans, & il a remarqué que la liqueur rouge ne montoit pas dans les tuyaux de la plante indifféremment, mais seulement dans ceux que les Botanistes, partisans des trachées, reconnoissoient être de cette espece; d'où il conclut qu'en effet les plantes ont des trachées, & que ce sont elles que *Malpighi* & *Grew* ont décrites comme des organes propres à pomper & à chasser continuellement l'air, c'est-à-dire, qui sont dans une inspiration & une expiration continuelles. M. *Bonnet* dit que les branches & les feuilles qui végetent, pompent avec avidité la liqueur colorée qu'on leur présente. Ce Physicien a exposé dans un Ouvrage intitulé *Recherches sur l'usage des feuilles*, les conséquences intéressantes qui découlent de ce nouveau genre d'expériences relativement à

l'hiſtoire de la végétation : on voit qu'il y a dans les vaiſſeaux de la plante qui végete, un jeu ſecret qui eſt le principe caché des mouvemens de la ſeve.

Trainée. Ce mot ſe dit des plantes qui, comme le fraiſier, jettent d'elles-mêmes d'un côté & d'autre des traînées ou de longs filets qui ont des nœuds, & qui alongent leur chevelu en terre & deviennent autant de nouveaux pieds.

Tuniques. Ce ſont les différentes peaux d'un oignon qui ſont emboîtées les unes dans les autres.

Velu. On dit le velu d'une plante, pour déſigner les eſpeces de poils qui tapiſſent ſa ſurface. Les poils, dont les feuilles ſont revêtues ou parſemées, ſont les vaiſſeaux excrétoires de ces mêmes feuilles ; les étamines ſont, dit *Tournefort*, les vaiſſeaux excrétoires des fleurs. M. *Guettard* a étendu, plus que perſonne n'avoit fait avant lui, ſes obſervations ſur ces poils qu'il appelle *glandes*. Voyez ci-deſſus l'article *Glandes*.

Vives Racines : voyez à l'article *Racine*.

Vrilles : voyez ci-deſſus *Mains*.

Utricules. Ce ſont de petites outres ou des ſacs de figure ovale, percés par les deux bouts, couchés à la file, bouche contre bouche, comme des grains de chapelet, rangés par tas les uns ſur les autres, & s'étendant horizontalement depuis l'écorce extérieure, au travers des autres écorces & du bois, en pluſieurs endroits juſqu'à la moëlle. Ces vaiſſeaux ſont ordinairement pleins de ſeve ; ils occupent les eſpaces ou mailles ouvertes qui ſe trouvent entre les fibres longitudinales du bois.

Cet expoſé des plantes, tout ſuccinct qu'il eſt, ſuffit pour faire connoître de quelle étendue eſt l'étude des végétaux ; car un Botaniſte doit conſidérer la graine, ſes enveloppes, la pulpe ou les lobes, la plantule, les feuilles ſéminales, le bois, ſes différentes écorces, ſon aubier : il doit ſavoir ce que c'eſt que les nœuds, les boutons, les boutures, les provins, les traînées ; connoître la nature & les effets des utricules, des trachées ; de quelle maniere ſe fait la circulation de la ſeve, ſon raffinage ; quel eſt l'uſage des racines, du chevelu, des fibres du bois, des feuilles, des fleurs, & leurs caracteres ; diſtinguer celles qui ſont mâles d'avec les femelles, les rampantes d'avec les pivotantes ; enfin être en état de faire de ſolides obſervations botanico-

météréologiques : tels ſont en général les objets principaux que le Botaniſte doit connoître. On trouvera l'explication de tous ces termes dans le Vocabulaire qui précede, & aux articles principaux cités par renvoi : voyez auſſi l'article *Botanique* de ce Dictionnaire.

Tableau alphabétique des plantes uſuelles, ou des principales propriétés des Plantes en Médecine, extrait des dictées de Botanique, faites au Jardin Royal de Paris, par M. BERNARD DE JUSSIEU.

Plantes alexiteres, alexipharmaques & corroboratives.

On comprend ſous ces différens noms les plantes qui, employées intérieurement, relevent tout-à-coup les forces abattues, raniment la circulation du ſang, en réveillant l'action des ſolides & atténuant les fluides. Ces plantes ont une odeur forte & pénétrante, ce qui prouve qu'elles contiennent beaucoup de parties ſpiritueuſes volatiles : on les aſſocie aux purgatives, lorſqu'il s'agit de ſoutenir les forces & de faire évacuer. La plus grande partie des alexiteres détruiſent l'effet des morſures vénimeuſes & des poiſons coagulans, par leur vertu inciſive ; ce qui les avoit fait nommer anciennement *alexipharmaques.*

Les plantes alexiteres & corroboratives ſont les baies de genievre, les ſemences de perſil, de l'ammi, du carvi, de chardon bénit, le *chamœdris*, le *ſcordium*, les feuilles de ſauge ; les fleurs de ſureau, de *galega*, de ſouci ; les racines d'angélique, d'anthora, de carline, de dictame blanc, de gentiane, de meum, d'impératoire, d'énule campane, de pétaſite, de ſcorſonere, de doronic, d'*aſclepias*, de raiſin, de renard, & l'écorce d'orange.

On ordonne ces plantes dans les ſyncopes qui proviennent d'un ſang épaiſſi, dans les fievres malignes, dans les mélancolies, lorſque le pouls eſt languiſſant : elles ſont dangereuſes dans les cas où, quoique les forces ſoient abattues, le ſang eſt raréfié, comme dans le *cholera-morbus*, & lorſqu'il ſe fait quelque évacuation critique, parce qu'on doit craindre d'exalter des liqueurs qui ont déjà trop de mouvement.

Plantes anti-épileptiques.

Les anti-épileptiques ſont celles qu'on emploie préférablement dans les maladies convulſives & épileptiques.

Les ſources de ces dérangemens dans l'économie animale ſont infinies & très-différentes : elles viennent du mauvais état des fluides & des ſolides. Tout ce qu'on peut attendre des anti-épileptiques, c'eſt de corriger l'état des fluides, de diminuer la viſcoſité & la groſſiéreté des parties du ſang & de la lymphe, de changer la mauvaiſe qualité du chyle, qui par ſon mêlange dans le ſang pourroit engorger les vaiſſeaux du cerveau, & par-là occaſionner des convulſions ou des rechûtes fréquentes d'épilepſie. Les anti-épileptiques ne peuvent être employées heureuſement que dans les cas d'épilepſie ou de convulſions entretenues par l'état du ſang, qui occaſionne ordinairement ce qu'on appelle *vapeurs hyſtériques & hypocondriaques.*

Les anti-épileptiques ne peuvent être d'aucun uſage, lorſque les convulſions ſont occaſionnées par la mauvaiſe conformation du crâne, par quelque vaiſſeau oſſifié, ou quelques vaiſſeaux variqueux, ou par d'autres cauſes qui occaſionnent quelque compreſſion inégale ſur la ſubſtance médullaire du cerveau & l'origine des nerfs.

Les eſpeces d'anti-épileptiques ſont le grateron, le caille-lait, le muguet, la digitale, la pivoine, l'orvale, le gui de chêne, la fraxinelle, la grande & petite valeriane, la mâche, le tilleul & la croiſette.

Plantes anti-ſcorbutiques.

Les plantes anti-ſcorbutiques ſont celles que l'expérience a fait connoître propres pour guérir le ſcorbut. Le ſang que l'on tire aux ſcorbutiques eſt diſſous, noir, grumelé & groſſier; la partie ſéreuſe eſt d'un goût ſalé & âcre : on peut inférer que cette maladie dépend de la groſſiéreté & de l'épaiſſiſſement des molécules du ſang, trop dégagées & noyées dans une ſéroſité âcre.

Les plantes que l'expérience a fait reconnoître ſpécifiques pour le ſcorbut, tendent à corriger ces vices. Les unes ſont diurétiques, chaudes, très-apéritives, d'un goût piquant & âcre; les autres d'un goût aigrelet & acide; les autres enfin aſtringentes & balſamiques. Les premieres diviſent les molécules groſſieres du ſang; les ſecondes qui ſont acides rapprochent les principes du ſang trop dégagés; enfin les dernieres, qui ſont aſtringentes & balſamiques, corrigent les impreſſions que la lymphe ſalée & âcre a pu faire. Le mêlange & la quantité des anti-ſcorbutiques ſont indiqués par la nature des ſymptômes du ſcorbut.

Les plantes anti-ſcorbutiques ſont le cochléaria, les creſſons, la

capucine,

capucine, le bécabunga, la berle, la nummulaire, la fumeterre, l'oseille, la pimprenelle, la passe-rage, la moutarde, le pastel, les fruits de citron, de limon, de grenade, la semence d'ancolie, &c.

Les Chimistes se sont appliqués depuis long-temps à rechercher quelle peut être la nature du principe âcre & volatil des *plantes anti-scorbutiques.* Le sentiment le plus général a été que c'étoit une matiere alkaline volatile, & l'on se fondoit principalement sur ce que la graine de *sinapi* (moutarde) qui est du nombre des végétaux anti-scorbutiques, fait une sorte d'effervescence avec l'acide végétal. *Cartheuser* a regardé au contraire ce principe volatil comme de nature acide. Cette substance âcre & volatile des plantes anti-scorbutiques & soumises à la distillation, ne fait aucune effervescence ni avec les acides, ni avec les alkalis, & ne change point sensiblement la couleur bleue des végétaux. Enfin M. *Baumé* a constaté la nature de ce principe : il avoit déjà observé que la simple décoction des plantes dont il est question, avoit la propriété de noircir l'argent comme les matieres phlogistiques ; tout le portoit à conclure que les plantes anti-scorbutiques contenoient un principe phlogistique & sulfureux. Des expériences faites avec soin lui en ont démontré la certitude. Parmi les plantes anti-scorbutiques il y en a de très-aqueuses, telles que le *cochléaria* & le *beccabunga ;* il a pris de préférence les racines de *raifort sauvage*, il les a coupées par tranches, ensuite pilées dans un mortier de marbre ; il a procédé à la distillation, au bain-marie dans un alambic d'étain ; il y avoit versé six livres d'esprit-de-vin très-rectifié. Il en a obtenu une liqueur tellement chargée du principe âcre & volatil, qu'à peine put-il en supporter l'odeur vive & pénétrante. Au bout de six mois cette liqueur a perdu successivement sa force : c'étoit à mesure qu'il se déposoit des cristaux qui, par l'essai qu'il en a fait, se sont trouvés être de beau soufre en aiguilles, d'une très-belle couleur citrine.

Plantes anti-vénériennes.

Les plantes anti-vénériennes sont celles qui détruisent le virus vérolique. Il y a lieu de penser que dans cette maladie c'est la lymphe seule qui est altérée ; car le sang des personnes attaquées de ces maladies, est vermeil & très-beau. Les plantes apéritives ordinaires peuvent bien lever les obstructions causées par un sang épais & visqueux ; mais

il faut des apéritifs dont les parties ſoient extrêmement fines, développées, & aſſez dures pour dégluer la lymphe & pénétrer les voies de la derniere circulation.

Les plantes anti-vénériennes ne ſont pas auſſi efficaces que le *mercure;* elles ne réuſſiſſent ordinairement que quand le mal n'a pas eu le temps de faire un grand progrès : on peut cependant encore les employer comme des ſecours utiles, lorſque le virus vérolique s'eſt engagé dans la maſſe du ſang, & que le mal eſt invétéré.

Les plantes anti-vénériennes ſont le ſafran, le buis, le genévrier, la ſalſe-pareille, l'*agnus-caſtus*, l'aigremoine, l'aunée ou *enula campana*, le gayac & le ſaſſafras.

M. *Kalm*, de l'Académie Royale de Suede, & qui a voyagé chez les Sauvages de l'Amérique, qui ſont fort ſujets aux maladies vénériennes, prétend que ces peuples ont des ſecrets beaucoup plus ſûrs & moins dangereux que les frictions & préparations mercurielles dont on a coutume de faire uſage pour la guériſon de ces maux. M. *Kalm* a découvert ce remede végétal que ces peuples cachoient aux Européens; ils emploient la racine de la cardinale bleue; c'eſt le *rapontium Americanum flore dilute cæruleo* de Tournefort, dont on prend la décoction en breuvage & en topique. On deſſeche les ulceres avec la racine pulvériſée de la benoite de riviere, *caryophillata aquatica nutante flore.* Souvent on joint à la tiſane la racine de la *renoncule de Virginie.*

Plantes anti-vermineuſes.

Les plantes anti-vermineuſes ou vermifuges détruiſent la matiere vermineuſe & chaſſent les vers. Le corps humain eſt ſujet à des vers qui ſe logent ordinairement dans l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins. Ils dévorent les alimens, gâtent & corrompent le chyle, & font un obſtacle à la digeſtion.

Les autres parties du corps ſervent auſſi quelquefois de demeure & de nourriture aux vers; les ſinus du nez, le conduit interne & externe de l'oreille, les dents cariées, contiennent quelquefois des vers : on en a trouvé auſſi dans le péricarde, dans la ſubſtance du foie & des reins.

Les vers qui attaquent l'œſophage, l'eſtomac & les inteſtins, ſont de quatre ſortes; les *vers longs*, le *ver ſolitaire*, les *vers aſcarides* & les

vers cucurbitains, ainſi nommés de leur reſſemblance avec la ſemence de courge : *voyez* l'Hiſtoire Naturelle de ces eſpeces de vers, chacun à leurs mots particuliers.

Les remedes que l'on emploie pour détruire les vers & chaſſer la matiere vermineuſe, ſont de trois eſpeces : ou bien ils évacuent la pourriture des premieres voies, comme les purgatifs & émétiques; ou bien ils rétabliſſent les digeſtions, tels ſont les ſtomachiques & les amers ; d'autres enfin agiſſent ſur les vers directement, & les font périr.

Les purgatifs & les émétiques chaſſent les vers par les premieres voies ; les ſtomachiques & amers corrigent le caractere de la matiere vermineuſe : ils empêchent le développement des œufs ; & les vers déjà éclos ne trouvant plus la même nourriture, s'affoibliſſent & périſſent peu à peu. Les remedes qui détruiſent les vers & les attaquent directement, ſont les huiles, qui, par leurs parties branchues rameuſes, bouchent les trachées, organes de la reſpiration des vers, & les font périr ; enfin il y a des remedes qui détruiſent la tiſſure des parties des vers, comme le mercure & ſes préparations, le kermès minéral ; ces remedes tirés des minéraux ſont bien plus puiſſans que ceux tirés des végétaux.

Les *anti-vermineuſes purgatives* ſont les fleurs & les feuilles de pêchers, la gratiole.

Les *anti-vermineuſes ameres ſtomachiques*, ſont la ſantoline, la tanéſie, la verveine, le *ſcordium*, la ſcabieuſe, la petite centaurée, la fumeterre, la ſabine, les racines de fougere, la fraxinelle & les gouſſes d'ail.

Enfin les *anti-vermineuſes huileuſes*, ſont l'huile d'olive, d'amande douce, & généralement toutes les huiles qui ne ſont pas cauſtiques.

Plantes apéritives.

Les plantes apéritives ſont celles qui facilitent le cours des liqueurs, & débouchent l'orifice des vaiſſeaux obſtrués. Lorſque les plantes apéritives produiſent leur action, le ſang circule avec plus vîteſſe, l'action & la réaction des fluides ſur les ſolides ſont augmentées : il eſt donc prudent de faire précéder les ſaignées & les purgations à l'uſage des apéritifs, pour diminuer le volume des liqueurs, & afin d'éviter les ſuites fâcheuſes qu'exciteroit le gonflement.

Il y a beaucoup de plantes rapportées dans d'autres classes, qui sont en même temps apéritives ; telles sont les purgatives, la plupart des sudorifiques, les diurétiques chaudes & les emménagogues.

Les apéritives sont d'un très-grand usage en Médecine, parce qu'il y a quantité des maladies entretenues par la lenteur & la viscosité des humeurs : elles sont très-utiles dans la disposition à l'hydropisie, les menaces d'apoplexie, les palpitations de cœur, &c. On doit bien se garder de les employer dans les cas d'inflammation, dans les tempéramens vifs & secs, à moins d'avoir calmé la fougue des humeurs par l'usage des délayans, des bains, &c. C'est aussi pour prévenir l'inflammation des visceres engorgés, qu'on ordonne les apéritives en grand lavage, en tisane & en décoction, & qu'on coupe l'infusion de ces plantes avec le lait.

On fait continuer l'usage des apéritives pendant plusieurs jours, & des mois entiers, parce que ce n'est que par un long usage de ces remedes, que l'on vient à bout de résoudre les obstructions.

Le regne végétal ne fournit pas des apéritifs aussi puissans que ceux qu'on retire du regne minéral, comme du fer, du mercure. Les apéritifs que les végétaux fournissent sont, la *saxifrage*, la *chélidoine* ou *éclaire*, la *scrophulaire*, la *filipendule* & la semence d'*ancolie*.

Plantes apophlegmatisantes.

Voyez ci-dessous, *Plantes masticatoires*.

Plantes assoupissantes.

Les plantes assoupissantes, appellées autrement *narcotiques* ou *hypnotiques*, procurent le sommeil, calment les irritations & appaisent les douleurs. L'effet des assoupissantes est une espece d'ivresse, & ne differe pas beaucoup de celui qui suit l'excès des liqueurs spiritueuses; aussi abondent-elles en parties très-volatiles. Les narcotiques procurent le sommeil & appaisent les douleurs, parce qu'elles donnent lieu au sang qui s'amasse dans les vaisseaux capillaires, de comprimer le cerveau & les nerfs : or il est d'expérience que lorsque les nerfs sont comprimés par la tension, la partie dans laquelle ils se répandent, devient insensible.

Il arrive presque toujours que le sommeil, procuré par les narcotiques,

eſt précédé d'agitations, & accompagné d'une petite fievre & de rêveries fatigantes ; en ſorte que c'eſt plutôt une ivreſſe qu'un ſommeil doux & tranquille. Les narcotiques ne doivent être employées qu'avec prudence & ménagement : prudence pour diſtinguer le cas, & ménagement pour la doſe. Si la compreſſion du cerveau & des nerfs eſt trop conſidérable, cet état ne differe pas de celui de l'apoplexie; ainſi les narcotiques ſont pernicieux aux perſonnes d'un tempérament ſanguin. L'abus des narcotiques eſt ordinairement ſuivi d'hydropiſie, de tremblemens, engourdiſſemens, perte de mémoire, ſtupidité. Il eſt à propos de corriger la plupart des narcotiques par quelque drogue convenable. Preſque toutes les plantes narcotiques, priſes à une certaine doſe, ſont de vrais poiſons. Les principales ſubſtances végétales ſomniferes ſont la graine de juſquiame, les fleurs de coquelicot, les têtes de pavot blanc & leur ſuc, qu'on appelle *opium*, l'écorce de la racine de mandragore, les feuilles & fruits de la morelle, & le ſuc de la pomme épineuſe.

On applique auſſi ces eſpeces de plantes à l'extérieur pour calmer les douleurs des parties, parce que leurs parties volatiles raréfient le ſang, qui alors comprime les fibrilles nerveuſes ; & le commerce de la partie avec le cerveau étant interrompu, la douleur ceſſe.

Plantes aſtringentes.

Les plantes aſtringentes ſont celles qui, priſes intérieurement ou appliquées extérieurement, arrêtent le cours immodéré des liqueurs, & font reſſerrer les fibres : elles arrêtent le cours immodéré des fluides en les coagulant : car la plupart de ces plantes caillent le lait; elles reſſerrent les fibres vraiſemblablement en abſorbant l'humidité & deſſéchant les fibres, qui pour lors ſe roidiſſent : ces plantes ſont donc utiles pour arrêter les pertes & les hémorragies, pour diminuer les ſecrétions & excrétions trop abondantes, comme ſont les dévoiemens, le flux immodéré de ſalive, d'urine, les pertes blanches, les ſueurs : elles ſont propres dans le relâchement de pluſieurs parties, le gonflement des amygdales, & enfin toutes les fois qu'il eſt néceſſaire de donner plus de reſſort aux ſolides & plus de conſiſtance aux liqueurs. Leur uſage ſeroit dangereux dans le cas d'inflammation formée, d'engorgemens & obſtructions. Les eſpeces d'aſtringentes ſont les fleurs de

roses de provins, de grenade, les feuilles de pervenche, de plantain; de bourse à pasteur, d'argentine, d'ortie, de vigne; les racines de bistorte, de tormentille, de quinte-feuille; le mouron, le gratte-cu, les fruits de cyprès, de néflier, de cornouiller, de sumac; les pepins de raisin, les semences d'oseille, de patience, de tabouret, du *sophia;* la noix de galle, l'écorce de chêne, & les différentes mousses d'arbres.

Plantes béchiques.

Les plantes béchiques appaisent la toux, & facilitent la sécrétion de l'humeur trachéale & bronchiale qui fournit les crachats : on les appelle aussi *pectorales* & *expectorantes.*

Les parois intérieures de la trachée-artere & des bronches sont parsemées de glandes qui filtrent sans cesse une humeur lymphatique destinée à lubrifier toutes ces parties. Pour que l'air entre facilement dans le poumon, qu'il en parcoure sans peine les plus petits détours, & qu'il dilate les cellules pulmonaires, il faut que cette humeur ne soit ni trop épaisse, ni trop visqueuse, ni trop fluide & acrimonieuse. Lorsque l'entrée de l'air dans les bronches & dans les vésicules devient difficile, la circulation du sang dans le tissu du poumon est gênée, la respiration est extrêmement embarrassée; ce qui excite sur ce viscere un sentiment de pesanteur, produit la toux & l'asthme.

On distingue deux sortes de béchiques, dont les unes divisent & atténuent la lymphe, & facilitent l'expectoration : on les nomme *béchiques chaudes* ou *fondantes :* les béchiques, au contraire, qui adoucissent l'humeur acrimonieuse, sont nommées *béchiques froides* ou *incrassantes.*

Les béchiques chaudes, sont pour la plupart, des plantes de la classe des apéritives; mais on a choisi celles dont l'action est la plus douce & qui n'excitent pas beaucoup de rarescence dans le sang. Ces plantes agissent en général sur le sang, sur la lymphe, & en particulier sur le poumon : elles incisent l'humeur lente & grossiere, & soulagent dans la toux, dans les catarres, dans l'asthme : elles ne sont pas toutes de la même force; il y en a qui fondent & atténuent puissamment, d'autres sont moins vives, & leur action tient le milieu.

On emploie les *béchiques fondantes majeures* dans l'asthme humide & dans les fluxions catarreuses; les *moyennes* sont mises en usage pour prévenir les suppurations sourdes du poumon. Les *béchiques fondantes*

foibles ne ſont, à proprement parler, que des délayantes ; car elles cauſent fort peu d'agitation dans la maſſe du ſang : ainſi on peut les donner dans les inflammations du poumon.

Les *eſpeces de béchiques pectorales chaudes*, ſont l'iris ou flambe ordinaire, l'iris de Florence, l'origan, le marube blanc, l'hyſope, le pouliot, le ſerpolet, le *chenopodium ambroſioïdes*, la camphrée (*camphorata*), le meum, l'aunée.

Les moyennes ſont le chou rouge, le navet, le roſſolis, le lierre terreſtre, l'*aſter pratenſis*, le tuſſilage, le vélar, l'ortie grieche, le pied de chat : les véroniques ne ſont que des délayantes.

Les *béchiques froides & incraſſantes* ſont des plantes qui donnent plus de conſiſtance aux fluides, & émouſſent les parties âcres & irritantes.

L'uſage des béchiques froides & incraſſantes eſt très-utile dans la phthiſie commençante, dans les crachemens de ſang, dans l'aſthme catarreux & convulſif, dans les toux violentes & opiniâtres.

Les principales ſont la pulmonaire, la bugloſe, la bourrache, la guimauve, la grande conſoude, la régliſſe ; les fleurs de mauve, de nénuphar, de violette, de coquelicot, de lys blanc ; les graines de lin, de pavot blanc ; les piſtaches, les amandes douces, les dattes, les figues, les ſebeſtes, les jujubes, les raiſins ſecs, l'orge & l'avoine.

Plantes carminatives.

On appelle *plantes carminatives* celles qui diſſipent les vents contenus dans l'eſtomac & les inteſtins. Lorſqu'il ſe fait de mauvaiſes digeſtions, l'air qui ſe ſépare des aliments que nous prenons, au lieu de ſe répandre uniformément dans toute l'étendue de la matiere chyleuſe, ſe ramaſſe en bulles : ſes bulles ſe raréfient par la chaleur du lieu ; & l'on ſait qu'une très-petite quantité d'air raréfié, occupe un très-grand volume : ce qui diſtend les parois des inteſtins, & occaſionne des douleurs.

Il faut remédier à ces inconvéniens, rétablir les digeſtions, diſſiper, diviſer & atténuer les matieres viſqueuſes & tenaces, afin que l'air puiſſe s'en dégager ; & c'eſt l'effet que produiſent les carminatives.

L'action des ſtomachiques ne differe pas de celle des carminatives. Comme ces plantes échauffent beaucoup, on doit prendre garde de les donner dans les diſpoſitions inflammatoires, lorſque le tempérament des malades eſt vif & ſec, & ſur-tout dans le ſpaſme ou

la contraction des inteſtins. Les carminatives qu'on doit employer alors, doivent être du genre des ſpaſmodiques, hyſtériques & narcotiques.

Les plantes carminatives ont un goût fort piquant, amer & aromatique : elles échauffent la bouche étant ſimplement mâchées, & ſont propres à réveiller la force contractive des fibres.

Les carminatives ſont, l'abſynthe des jardins, la menthe friſée, le thym, le ſerpolet, la camomille romaine, les baies de laurier; les quatre ſemences chaudes, ſavoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin; les ſemences d'anet & de coriandre; les racines de *meum*, de carline, d'*acorus verus, ſeu calamus aromaticus.*

Plantes céphaliques.

Les plantes céphaliques ſont communément employées pour remédier aux affections de la tête.

L'idée de céphalique ſemble déſigner un remede approprié & ſpécifique pour les maladies de la tête, comme s'il y avoit une ſympathie établie entre les médicamens & les différentes parties du corps humain affectées : cependant l'action des plantes céphaliques eſt générale ſur les fluides & ſur les ſolides. Ce que nous diſons des céphaliques doit s'entendre auſſi des anti-épileptiques, des cordiales, des hépatiques & des ſpléniques.

Les céphaliques approchent beaucoup de la nature des cordiales alexipharmaques & des emménagoges : elles tiennent le milieu. Leur action ſe ſoutient plus long-temps que celle des alexipharmaques, parce que leurs parties volatiles ne ſe dégagent que peu à peu : ces plantes, par leurs parties volatiles ſont propres à pénétrer les vaiſſeaux du cerveau, & à y accélérer la circulation.

Comme les plantes céphaliques échauffent & raréfient le ſang, on ne doit point les mettre en uſage, que l'on n'ait fait précéder les remedes généraux, ni les donner dans les maladies de tête occaſionnées par rareſcence ou la pléthore du ſang : elles conviennent dans les affections hyſtériques.

Les céphaliques ſont la bétoine, la méliſſe, la primevere, la lavande; la marjolaine, le thym, l'hyſope, le ſerpolet, le romarin, le pouliot, le ſtœchas, la ſauge, la giroflée jaune, & généralement toutes les plantes qui ont un goût & une odeur aromatiques.

Plantes

Plantes cordiales.

On peut appliquer aux plantes cordiales ce que nous avons dit des plantes céphaliques : elles reveillent les oscillations des solides, & raniment la circulation en donnant de la fluidité au sang.

Les cordiales & les alexipharmaques ne different pas beaucoup, si ce n'est que l'action des cordiales est plus prompte, parce que les parties volatiles s'en dégagent plus aisément.

L'effet des cordiales doit être très-prompt : il faut qu'elles raniment les forces sur-le-champ. Les plantes cordiales sont la mélisse, le romarin, l'agripaume, le muguet ; les quatre fleurs cordiales, de violette, de rose, de buglose & de giroflée jaune.

Plantes corroboratives.

Voyez ci-dessus *Plantes alexiteres.*

Plantes déterſives.

Voyez ci-après *Plantes vulnéraires.*

Plantes diaphorétiques.

Voyez ci-après *Plantes sudorifiques.*

Plantes diurétiques.

Les plantes diurétiques provoquent la secrétion de l'urine ; c'est par la voie des reins que le sang se dépouille de sa sérosité superflue : cette sérosité entraîne avec elle les parties salines, tartareuses, qu'elles tient en dissolution. On distingue les diurétiques en diurétiques chaudes & en diurétiques froides : les premieres augmentent le mouvement des fluides & des solides, & les autres, au contraire, en diminuent le mouvement.

Les diurétiques chaudes atténuent la masse du sang, en dégageant la sérosité, divisent les matieres visqueuses, tartareuses : elles occasionnent par-là une évacuation abondante d'urine. Ces plantes font quelquefois l'effet des sudorifiques ; & les sudorifiques deviennent quelquefois diurétiques, suivant le plus ou le moins de liberté des tuyaux secrétoires des reins & de la peau. Les diurétiques chaudes sont propres dans les obstructions & embarras des visceres, dans les hydropisies, mais elle n'ont pas toutes une égale efficacité.

Comme les diurétiques occasionnent beaucoup de raréfaction dans les humeurs, elles ne conviennent point dans la rarescence du sang, & dans la pléthore.

Les *diurétiques chaudes* sont en très-grand nombre On met dans cette classe l'absinthe, la fumeterre, le houblon, la scorsonere, la gaude, le chardon roland, les baies de genievre; les quatre semences chaudes majeures, savoir, l'anis, le carvi, le fenouil, le cumin, les quatre semences chaudes mineures, savoir l'ammi, le *sium aromaticum*, le persil & la carotte.

Les cinq racines apéritives majeures sont, l'ache, l'asperge, le fenouil, le persil & le petit houx; les cinq racines apéritives mineures sont, le câprier, le chardon roland, le chien-dent, l'arête-bœuf & la garance.

Les *diurétiques froides* provoquent une secrétion abondante d'urine, par une mécanique toute contraire à celle des diurétiques chaudes: elles conviennent dans les grandes sécheresses, dans les soifs brûlantes, les fievres ardentes, lorsqu'il y a inflammation dans les visceres.

Les especes de diurétiques froides, sont, l'oseille, la laitue, le pourpier, la pimprenelle, la guimauve, le fraisier, le nénuphar; les cinq capillaires, savoir, la scolopendre, le capillaire de Montpellier, le costéral, le politric & la sauve-vie; les quatre semences froides majeures sont celles de citrouille, de melon, de concombre & de courge; les quatre semences froides mineures sont celles de chicorée, d'endive, de laitue & de pourpier: les limons & les grenades, & tous les fruits aigrelets, peuvent être mis au nombre des médicamens diurétiques froids.

Plantes emménagogues.

Les plantes qui procurent le flux menstruel ou font couler les regles, sont nommées *emménagogues.* L'impulsion du sang sur les vaisseaux de la matrice, est la cause qui détermine l'écoulement des regles. Lorsque le sang devient trop épais & trop visqueux, il se fait une obstruction dans les vaisseaux de la matrice, ce qui occasionne la suppression de ces écoulemens périodiques si nécessaires pour la santé des femmes, & par lesquels la nature se dégage de cet état de pléthore, occasionné chez elles par des secrétions & par la transpiration moins abondantes que dans l'homme: effet dépendant de la constitution de leur corps, qui est plus molle & plus lâche.

Les emménagogues provoquent les regles, en corrigeant l'épaissiſſement & la viſcoſité du ſang, levant les obſtructions & embarras de la matrice, & réveillant les oſcillations des fibres. Ces plantes agiſſent de la même maniere que les apéritives : elles ſont encore hyſtériques, & ſoulagent beaucoup dans les accès de vapeurs, ſoit qu'elles dépendent de l'état de la matrice ou de toute autre cauſe.

On doit éviter de faire uſage des emménagogues lorſqu'il y a inflammation ou diſpoſition inflammatoire, & que le ſang eſt extrêmement échauffé & raréfié.

Les plantes emménagogues ſont, l'armoiſe, la tanaiſie, la matricaire, le dictame blanc, celui de Crete, la méliſſe, la cataire, le pouliot, le romarin, la rue, l'abſinthe, l'ariſtoloche, le ſâfran, le ſouci, les cinq racines apéritives; la ſabine eſt très-vive, & même un peu corroſive, ce qui eſt cauſe qu'on ne l'emploie que très-rarement & avec précaution.

Plantes émollientes.

Ces plantes, appliquées extérieurement, relâchent le tiſſu fibreux des parties, & appaiſent la rareſcence des humeurs, en fourniſſant une humidité chargée d'un mucilage doux. L'uſage des émollientes eſt aſſez fréquent pour relâcher les parties trop tendues, douloureuſes & prêtes à s'enflammer dans les violentes convulſions, dans les rhumatiſmes, avec des douleurs extrêmement vives, & occaſionnées par un ſang très-raréfié & acrimonieux.

On ne doit point les employer dans des dépôts qui ont pour cauſe le défaut de tenſion des parties ſolides, & l'épaiſſiſſement des humeurs.

Les principales plantes émollientes ſont, la branc-urſine, la guimauve, la mauve, la violette. La mercuriale, la poirée, l'arroche, le lis blanc, la linaire, le lin, le mélilot, la camomille & le mille-pertuis ſont des plantes émollientes, & en même temps toniques.

Plantes errhines, *ſternutatoires* ou *ptarmiques.*

Ces plantes excitent une titillation & même une irritation vive ſur la membrane pituitaire, qui provoque l'éternument & une ſecrétion plus abondante de l'humeur qui lubrifie l'intérieur & les différentes cavités du nez.

Les ſternutatoires ſont toutes âcres & irritantes par l'impreſſion qu'elles font ſur les nerfs olfactifs: elles excitent l'éternument, dégagent

le poumon & les cavités du nez des matieres qui y croupiffent ; parce que l'air fort avec violence du poumon, & parcourt avec rapidité les anfractuofités du nez.

L'éternument eft un mouvement convulfif qui ébranle puiffamment le genre nerveux ; & tout le corps fe reffent des fecouffes dont l'éternument eft accompagné. Les fternutatoires peuvent donc être employées utilement dans les affections foporeufes, dans l'apoplexie, dans les accouchemens laborieux & difficiles ; lorfque les forces du malade font très-affoiblies ; enfin, l'évacuation abondante qui, par le moyen des fternutatoires, dégage la membrane pituitaire, prévient les dépôts, l'engorgement des glandes & les excroiffances polypeufes, & procure une révulfion utile pour les parties voifines menacées ou attaquées de fluxions.

Les errhines les plus ufitées font, la bétoine, le tabac, le laurier-rofe, le muguet, l'ellébore, l'iris, la faponaire, le *ptarmica*, le marronier d'Inde, la coquelourde.

Plantes fébrifuges.

Par le moyen des plantes fébrifuges, on parvient à corriger le vice des liqueurs qui entretiennent les fievres d'accès ou intermittentes.

Les plantes fébrifuges font, pour la plupart, d'un goût très-amer & aftringent ; elles réchauffent l'eftomac, réveillent l'appétit & hâtent la circulation des liqueurs ; elles divifent les molécules groffieres qui obftruoient les vaiffeaux, diminuent la vifcofité des fluides, & hâtent par conféquent, les ofcillations des folides. Il eft donc de la prudence de diminuer auparavant le volume des liqueurs, parce que l'impétuofité des liqueurs, dans le mouvement turbulent de la fievre, pourroit occafionner des dépôts très-fâcheux.

Les plantes fébrifuges font, la grande & petite abfinthe, la petite centaurée, la germandrée ou petit chêne, le *fcordium*, le chardon bénit, la verveine, la fumeterre, l'aunée, la gentiane, la benoîte, l'argentine, les femences du *talictrum* & du *cannabina*, la tormentille, la quinte-feuille, l'écorce du tamaris, du frêne, du cerifier fauvage, la noix de galle, & fur-tout l'écorce du quinquina, qui eft le meilleur & le plus puiffant de tous les fébrifuges.

Plantes hépatiques & fpléniques.

Ces efpeces de plantes font mifes en ufage pour défobftruer le foie

& la rate, & pour y rétablir la liberté de la circulation : ces plantes agiſſent en général ſur toute la maſſe du ſang ; ce ſont des apéritives. Mais parmi ces plantes, les unes ſont plus ou moins actives ; on fait uſage de celles qui agiſſent le plus puiſſamment pour déſobſtruer le foie, & des apéritives plus foibles pour déſobſtruer la rate, dans laquelle le ſang eſt toujours moins épais que dans le foie.

Les hépatiques ſont les apéritives les plus marquées, telles que la petite abſinthe, l'aigremoine, la fumeterre, la ſcolopendre, le fraiſier, la pimprenelle, la petite centaurée, la chicorée ſauvage, la racine d'oſeille, les capillaires, les cinq racines apéritives.

Les ſpléniques ſont des apéritives plus foibles, telles que l'ortie blanche, le genêt, le frêne, le pêcher, les ſarmens de vigne, &c.

Plantes incarnatives.

Voyez ci-après à l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes maſticatoires.

Les maſticatoires provoquent une ſecrétion abondante de ſalive : on les nomme auſſi *apophlegmatiſantes*, parce qu'elles évacuent le phlegme.

Le mercure eſt le ſeul remede qui, pris intérieurement, excite la ſalivation ; au lieu que ces plantes, pour agir, ne demandent qu'à être mâchées ou ſimplement retenues dans la bouche. Leur ſaveur eſt fort piquante, & excite ordinairement dans la bouche une grande chaleur ; ainſi ces plantes diviſent, fondent la ſalive épaiſſie, & produiſent des contractions vives qui réveillent le reſſort des ſolides.

Les maſticatoires ſont donc propres pour calmer les maux de dents, qui dépendent du ſéjour de la lymphe & de la ſalive dans la bouche, pour nétoyer la bouche des ſcorbutiques, & pour raffermir les gencives relâchées : elles conviennent auſſi dans les menaces de paralyſie ſur la langue, de l'extinction de voix, lorſque la ſalive viciée & épaiſſie ramollit le tiſſu des fibres & le met hors d'état de ſe contracter ſuffiſamment, pour mouvoir la langue & le larynx.

Les maſticatoires conviennent auſſi dans les affections catarreuſes & pituiteuſes, dans les vertiges, foibleſſes de mémoire, affections ſoporeuſes, fluxions ſur les yeux, ſur les joues & ſur les oreilles. La raiſon en eſt, que comme elles font évacuer beaucoup de ſéroſité des glandes

de la bouche, & qu'il y a une correſpondance intime entre toutes les parties de la tête, celles-ci ſe dégagent auſſi : c'eſt dans ce ſens que l'on peut prendre ce que diſent les Anciens, qu'elles purgent les humeurs du cerveau.

Les eſpeces de maſticatoires ſont les racines de camomille, de *ptamica* (plante à éternuer), les feuilles & branches du *leucanthemum Canarienſe pyrethri ſapore*, les feuilles de tabac, de moutarde, les feuilles & racines du *cochlearia folio cubitali*, la racine de pyrethre & de gingembre.

Plantes maturatives.

Voyez ci-après l'article *Plantes vulnéraires.*

Plantes narcotiques.

Voyez ci-deſſus *Plantes aſſoupiſſantes.*

Plantes ophtalmiques, otalgiques & odontalgiques.

Les maladies qui attaquent les yeux, les oreilles & les dents, ne ſont pas eſſentiellement différentes de celles qui arrivent aux autres parties du corps, & demandent les mêmes ſecours. Mais à cauſe de la délicateſſe de ces organes, ſur-tout de l'œil & des oreilles, on a fait choix de certains remedes, dont l'effet eſt plus modéré.

Ainſi les *plantes ophtalmiques* ou propres aux maladies des yeux, ſont l'euphraiſe, la chélidoine, le fenouil, la verveine, la parelle, le bluet, le lis blanc, les roſes rouges ou de provins, l'iris de Florence, le ſceau de Salomon, la racine vierge, l'herbe aux puces, le mouron rouge, la graine de coing.

Les *otalgiques* ou les plantes propres pour les maux d'oreilles, ſont l'abſinthe, la rue, le marrube blanc, la matricaire, le *peucedanum*, la ſemence d'anis, le mélilot, la bétoine, la morelle, le mille-pertuis.

Les plantes *odontalgiques* ou uſitées pour les maux de dents, ſont les aſſoupiſſantes, les légeres aſtringentes, les antiſcorbutiques & les déterſives : *voyez* ces divers articles.

Plantes purgatives.

Les plantes purgatives font évacuer par en bas les matieres qui croupiſſent dans l'eſtomac & dans les inteſtins ; elles agiſſent en diviſant

& rendant plus coulantes les matieres contenues dans les premieres voies, & en irritant les membranes intérieures de l'eſtomac & des inteſtins.

Les parties des plantes purgatives paſſent dans le ſang en une certaine quantité, l'agitent, le diviſent, le raréfient. La preuve que les purgatives pénetrent dans la maſſe du ſang, c'eſt que le lait des Nourrices qui ont pris médecine, purge les enfans qu'elles allaitent. *Voyez à l'article* LAIT.

L'uſage des purgatifs eſt très-étendu dans la Médecine, puiſque la plupart des maladies ſont cauſées ou entretenues par les crudités des premieres voies qui, par leur mêlange dans le ſang, y produiſent de très-grands changemens. Les purgatifs évacuent non-ſeulement les matieres nuiſibles des premieres voies, mais elles rétabliſſent & augmentent la ſecrétion du ſuc ſtomacal, inteſtinal & pancréatique : elles réveillent par conſéquent les digeſtions, dégagent les premieres voies, débarraſſent les viſceres du bas-ventre, procurent des révulſions utiles, ſoulagent la tête, rendent aux humeurs leur fluidité, & enfin diminuent conſidérablement le volume des liqueurs, ce qui démontre leur utilité immenſe & les avantages qu'on en retire dans preſque toutes les maladies, ce qui prouve auſſi la néceſſité d'y recourir fréquemment.

Si les purgatifs donnés à propos procurent de grands avantages, leur effet devient très-pernicieux, & quelquefois même mortel, lorſqu'on les emploie à contre-temps. Lorſqu'il n'y a rien dans l'eſtomac qui demande à être évacué, ils agiſſent immédiatement ſur les fibres nerveuſes, paſſent avec promptitude dans le ſang qu'ils diſſolvent & qu'ils privent de ce qu'il a de plus fluide, de plus ſéreux, de plus balſamique, ce qui occaſionne ces accidens terribles qui ſuivent les ſuperpurgations.

Les Médecins diviſent les purgatifs en trois eſpeces, à raiſon de l'énergie avec laquelle ils agiſſent ; ſavoir, en *purgatifs minoratifs*, en *médiocres* ou *moyens*, & en *violens* ou *draſtiques*.

Les *plantes purgatives minoratives* ſont celles dont l'action eſt la plus douce : elle détrempent, ramolliſſent & n'irritent que légérement les fibres de l'eſtomac. Il convient de les employer lorſqu'il faut purger ſans échauffer, & qu'il eſt néceſſaire d'entretenir la liberté du ventre, comme dans les conſtipations, les chaleurs & ſéchereſſes d'entrailles. On

ne doit purger les perſonnes mélancoliques, atrabilaires & hypocondriaques, qu'avec ces ſortes de purgatifs, parce qu'il eſt dangereux d'échauffer le ſang de ces perſonnes, qui eſt déjà tout en feu. Dans les inflammations du poumon & des viſceres du bas ventre, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger, on doit choiſir les minoratifs, comme auſſi dans le *cholera-morbus*, & dans les cours de ventre dyſſentériques.

Les plantes purgatives minoratives ſont la poirée, le chou, le polygale, la cuſcute, le baguenaudier, le petit lin des prés, les racines de polypode, de patience, de *talictrum* des prés, de racine vierge, les fleurs de pêcher & de roſes pâles, les ſemences de carthame & de violette.

Les *plantes purgatives médiocres* ſont employées dans les fievres malignes, putrides, & dans les intermittentes cauſées par la ſaburre des premieres voies, & entretenues par le tranſport qui s'en fait dans la maſſe du ſang, dans les rhumatiſmes, hydropiſies, dans les menaces de léthargie. Ces purgatifs ne conviendroient point dans les inflammations internes.

Les purgatives moyennes ſont les feuilles du *periploca Monſpeliaca*, du pêcher, du prunier, les racines de phytolacca, de la belle de nuit & d'hermodacte.

Les *plantes purgatives majeures & violentes* ſe diſtinguent de toutes les autres par la violence avec laquelle elles agiſſent : leur effet eſt plus lent, mais elles ſont plus ſujettes à cauſer des ſuperpurgations, à purger juſqu'au ſang, à enflammer les membranes des inteſtins. On ne doit avoir recours à ces ſortes de purgatives, que dans les circonſtances où les autres purgatifs ſeroient de nul effet, & lorſqu'on n'a point à craindre d'ébranler trop vivement le genre nerveux : elles ſont utiles lorſqu'on veut vider puiſſamment les ſéroſités, comme dans les affections du cerveau, dans les paralyſies, hydropiſies.

Les eſpeces de purgatives majeures ſont les tithymales, l'épurge, la gratiole, le chou marin, le liſeron, le concombre ſauvage, le cabaret, la coloquinte, l'ellébore noir, les iris, la couleuvrée, l'aloès, l'écorce de *frangula*, de ſureau, d'yeble, de roſes muſquées.

Plantes rafraîchiſſantes.

Les plantes rafraîchiſſantes temperent la chaleur, diminuent le mouvement trop hâté des liqueurs, & donnent de la ſoupleſſe aux fibres.

On

On distingue trois sortes de plantes rafraîchissantes, les *délayantes*, les *incrassantes* & les *coagulantes*; les premieres fournissent abondamment un suc aqueux & fort doux, propre à suppléer au défaut de sérosité, & elles relâchent, par ce suc aqueux, les fibres trop tendues, & leur rendent leur souplesse. Ces plantes sont indiquées dans les tempéramens secs, vifs & bilieux; dans les chaleurs d'entrailles, les sécheresses de gorge, de poitrine, les fievres ardentes, les cas d'inflammation. Les rafraîchissantes délayantes sont la laitue, le pourpier & les fleurs de violette.

Les plantes rafraîchissantes & coagulantes se distinguent par un suc aigrelet & acide: elles conviennent dans le *cholera morbus*, les dévoiemens & dans les cas de dissolution de la masse du sang. Ces plantes sont, l'orpin, la joubarbe, l'oseille, l'*alleluia*, le limon, le citron, les grenades, les groseilles, les fraises, les cerises, les fruits de l'airelle.

Les plantes rafraîchissantes & incrassantes contiennent beaucoup de parties mucilagineuses, propres à envelopper les parties âcres & salines: elles sont utiles dans le flux immodéré d'urines, le crachement de sang, la toux excitée par une pituite âcre, l'épuisement, le marasme, la fievre lente, l'appauvrissement du sang. L'usage continu des incrassantes affoibliroit trop l'estomac, c'est pourquoi on y joint les stomachiques. Les rafraîchissantes incrassantes sont, le nénuphar, le séneçon, le laitron, la dent de lion, le mouron aux petits oiseaux, la semence de l'herbe aux puces, les racines de mauve, de guimauve, de grande consoude, l'orge, l'avoine, le seigle; les quatre semences froides majeures, qui sont celles de citrouille, de concombre, de courge, de melon; & les quatre mineures, qui sont, celles de laitue, de pourpier, de chicorée & d'endive.

Plantes salivaires.

Voyez ci-dessus *Plantes masticatoires.*

Plantes spléniques.

Voyez ci-dessus à l'article *Plantes hépatiques.*

Plantes sternutatoires.

Voyez ci-dessus *Plantes errhines.*

Plantes ſtomachiques.

Les plantes ſtomachiques excitent la douce chaleur néceſſaire pour la digeſtion, & réveillent l'oſcillation des fibres de l'eſtomac : elles ſont pour la plupart d'un goût amer, âcre, aromatique, piquant ; elles font exprimer des glandes de l'eſtomac, une plus grande quantité de ſuc ſtomacal, qui doit être employé à la digeſtion. Comme les mauvaiſes digeſtions ſont auſſi quelquefois occaſionnées par la raréfaction des humeurs, par la rigidité des fibres, ou par une légere inflammation des membranes de ce viſcere, les ſtomachiques dans ce cas-là ſeroient dangereuſes ; ainſi il faut bien diſtinguer les différentes cauſes du dérangement de l'eſtomac, pour n'avoir recours aux ſtomachiques que dans le cas où elles conviennent.

Les ſtomachiques ſont, l'abſinthe, le baume des jardins, la camomille romaine, la petite centaurée, la germandrée, la véronique, la chicorée ſauvage, la ſariette, l'angélique, les racines d'aunée, de gentiane, d'acorus, les graines de genievre & de coriandre.

Plantes ſudorifiques.

Les plantes ſudorifiques ſont celles qui provoquent la ſueur ; les diaphorétiques, celles qui excitent l'inſenſible tranſpiration.

Il s'échappe continuellement par les pores de la peau une humeur ſous la forme d'une vapeur imperceptible, c'eſt l'inſenſible tranſpiration. La matiere de la tranſpiration & de la ſueur eſt la ſéroſité du ſang chargée des parties les plus ténues & les plus broyées de la lymphe : cette ſéroſité eſt néceſſaire pour entretenir la fluidité, & il eſt eſſentiel qu'elle ne s'échappe ni trop, ni trop peu.

L'évacuation qui ſe fait par ce moyen eſt la plus conſidérable du corps humain, & elle excede toutes les autres évacuations ſenſibles : les expériences de *Sanctorius*, de M. *Dodart*, de M. *Keil*, le prouvent d'une maniere inconteſtable. Lorſque cette tranſpiration ſe trouve diminuée ou arrêtée, il en réſulte pluſieurs maladies. Les plantes que l'on nomme *ſudorifiques* & *diaphorétiques*, ſont propres à rétablir cette tranſpiration, ou à exciter la ſueur.

On doit être très-circonſpect dans l'adminiſtration des ſudorifiques, parce qu'ils peuvent quelquefois produire deux effets contraires ; ſavoir la trop grande diſſolution ou le trop grand épaiſſiſſement du ſang,

ſuivant la diſpoſition du malade ; ainſi les ſudorifiques & les diaphorétiques, qui ſont d'un ſi grand ſecours, font un fort mauvais effet lorſqu'on les donne mal-à-propos, ſur-tout au commencement des maladies aiguës, elles ne font qu'augmenter la raréfaction du ſang & allumer la fievre ; on doit éviter de les donner lorſqu'il y a pléthore. La ſueur eſt la voie que prend ordinairement la nature, comme la plus ſimple, la plus prompte & la plus avantageuſe pour ſe débarraſſer : on voit les maladies ſe terminer le plus ſouvent par les ſueurs ; quoique la nature travaille de ſon côté à ſurmonter les obſtacles qui la gênent dans ſes opérations, comme elle ne peut pas quelquefois y parvenir elle ſeule, on l'aide par le moyen des ſudorifiques. Si les canaux ſecrétoires des reins ſont plus libres que ceux de la peau, la ſéroſité, ſéparée par l'action des ſudorifiques ſe portera où elle trouvera moins de réſiſtance, & la ſecrétion de l'urine ſera plus abondante.

Les ſudorifiques & diaphorétiques ſont, le chardon bénit, la ſcabieuſe, la germandrée, la bourrache, la bugloſe, le *ſcordium*, la bardane, le gratteron, la ſaponaire.

Plantes véſicatoires.

Ces eſpeces de plantes font élever ſur la peau de petites veſſies tranſparentes, pleines de ſéroſité ; effets qu'elles produiſent par leur âcreté corroſive qui déchire les petits vaiſſeaux lymphatiques. On applique ces plantes ſur des parties ſaines & entieres pour ébranler le genre nerveux dans les affections ſoporeuſes, & pour donner iſſue & détourner une humeur qui ſe jette ſur quelque partie importante.

Les véſicatoires ſont, l'ail, l'*arum* ou pied de veau, la thymélée, la moutarde & le figuier.

Plantes vomitives.

Les plantes vomitives font évacuer, par la bouche, les matieres contenues dans l'eſtomac : elles produiſent cet effet en irritant les houppes nerveuſes de la membrane de l'eſtomac ; mais elles ne deviennent quelquefois que purgatives, & les *purgatives* deviennent vomitives, ſuivant que leurs parties ſe dégagent plus ou moins vîte, & font plus d'impreſſion ſur l'eſtomac & ſur les inteſtins.

L'uſage des vomitifs eſt très-fréquent en Médecine, parce qu'il n'y a pas de voie plus prompte & plus ſûre que le vomiſſement, pour

chaſſer au plutôt les matieres qui ſéjournent dans l'eſtomac, qui gâtent & interrompent la digeſtion, & qui pourroient, ſi on leur donnoit le temps de pénétrer, altérer la maſſe du ſang, & donner naiſſance à des maladies très-dangereuſes.

Par le moyen des vomitifs, on guérit les diarrhées & les dyſſenteries cauſées & entretenues par des indigeſtions. Comme elles ébranlent tout le genre nerveux, à raiſon de la ſympathie qui regne entre tous les nerfs, on ſent qu'ils ſont très-utiles dans les maladies du cerveau, dans les attaques d'apoplexie, d'épilepſie, de paralyſie & d'engourdiſſement.

Comme les vomitifs agitent beaucoup la maſſe du ſang, il eſt de la prudence de faire précéder la ſaignée à leur uſage, pour peu qu'on craigne quelque dépôt ſur quelque viſcere. On doit éviter d'employer les vomitifs, lorſque les forces du malade ſont abattues, ainſi que dans la phthiſie, dans le crachement de ſang, dans les inflammations conſidérables des viſceres, & lorſque le malade eſt ſujet à des hernies.

Les plantes vomitives ſont les feuilles de cabaret, la gratiole, les pignons d'Inde, le ricin, le médicinier d'Eſpagne, les tithymales, la thymelée, la digitale, l'ellébore blanc, le ſuc des feuilles de violettes, les baies de nielle, de houx, la graine d'épurge, d'arroche, de genêt, de l'ipécacuanha.

Plantes vulnéraires.

Les plantes vulnéraires ſont celles que l'expérience a fait connoître utiles pour la guériſon des plaies, & pour conduire les abcès à cicatrice. Les bons effets qu'elles ont produits, appliquées extérieurement ſur les contuſions, plaies, abcès & ulceres, ont déterminé à les faire prendre intérieurement, lorſqu'on a lieu de craindre une ſuppuration interne, ou pour la prévenir; mais on a fait choix pour l'uſage intérieur de celles qui ne ſont ni cauſtiques, ni âcres, ni capables de raréfier trop la maſſe du ſang. Nous parlerons, d'après le ſavant M. *Bernard de Juſſieu*, des vulnéraires pris intérieurement; nous parlerons enſuite des vulnéraires appliqués extérieurement.

Les différens états des plaies & ulceres demandent des ſecours variés & proportionnés: ces ſecours ſont déſignés ſous le nom général de *vulnéraires;* cependant en examinant les plantes vulnéraires chacune

en particulier, on reconnoîtra qu'elles different par leurs vertus & leur efficacité, que les unes ſont *balſamiques*, *anodines*, *incraſſantes*, d'autres *aſtringentes*, d'autres *réſolutives*.

Les *incraſſantes vulnéraires* ſont la paquerette, la piloſelle, la pulmonaire, la racine de la grande conſoude.

Les *adouciſſantes légérement réſolutives* ſont la verge dorée, la bugle, la brunelle & la véronique.

Les *aſtringentes* ſont la ſanicle, la mille-feuille, la pervenche, le plantain, la reine des prés, l'herbe à Robert, l'aigremoine, l'orpin, &c.

Les *balſamiques déterſives* ſont le mille-pertuis, la toute-ſaine, le lierre terreſtre.

Enfin les plantes *vulnéraires réſolutives*, *aromatiques* & *ſudorifiques* ſont l'orvale ou ſclarée, le dictame de Crete, la ſcabieuſe, les racines d'ariſtoloche, de fougere & de gentiane.

On donne ces vulnéraires ſéparément ou pluſieurs enſemble, ſuivant les différentes indications & les vues qu'on ſe propoſe. On appelle *falltranchs* le mêlange des plantes vulnéraires. *Voyez* FALLTRANCHS.

Les différentes vertus des plantes qui les compoſent, ſe modifient & ſe temperent les unes les autres. Les cas où on doit employer les *falltranchs* ſont les chûtes, les coups, les étonnemens, lorſque le corps a été froiſſé, meurtri, dans la phthiſie commençante, dans les longs dévoiemens, & en général toutes les fois que l'on a en vue de corriger l'âcreté du ſang & de la lymphe.

On donne les *falltranchs* à la doſe d'une pincée pour quatre onces d'eau chaude dans laquelle on les fait infuſer en forme de thé : on ajoute même quelquefois à cette infuſion une égale quantité de lait pour la rendre plus adouciſſante & moins échauffante.

Plantes vulnéraires employées à l'extérieur.

On s'eſt imaginé que les plantes vulnéraires mêlées toutes enſemble & infuſées ou diſtillées, fourniroient un remede qui rempliroit toutes les indications qu'on pourroit avoir dans le panſement des plaies ; mais on n'a eu, à proprement parler, qu'un remede réſolutif, qui eſt très-bon à la vérité, puiſque ces eaux vulnéraires ou d'arquebuſade ſont très-propres à réſiſter à la coagulation des liqueurs, à ſoutenir l'oſcillation des fibres, à prévenir la gangrene & en arrêter

le progrès; ce qui est nécessaire dans bien des circonstances : mais elles ne satisfont pas dans tous les cas aux différentes indications : c'est pourquoi nous allons parler des effets des plantes vulnéraires que l'on doit employer suivant les différens cas.

Plantes vulnéraires maturatives.

Les deux voies par lesquelles la nature cherche à se débarrasser dans les plaies & dans les dépôts, sont la résolution & la suppuration. Les plantes maturatives procurent une grande suppuration : elles aident la nature dans les efforts qu'elle fait pour se délivrer du poids importun du sang & des humeurs qui croupissent dans quelques parties, & qui n'obéissent plus à la loi générale de la circulation.

La suppuration étant la voie la plus avantageuse à la nature après la résolution, l'usage des maturatives est assez fréquent pour rappeller la suppuration des plaies, tumeurs & contusions qui doivent suppurer nécessairement.

Les maturatives sont les plantes émollientes, l'oseille, le lis blanc, les oignons, les figues grasses, &c.

Plantes vulnéraires déterssives.

Ces plantes procurent l'évacuation du pus, nétoïent les plaies & les ulceres du pus qui y séjourne, & en corrigent la mauvaise qualité.

Il y a deux especes de plantes déterssives, les *atténuantes* & les *anodines.*

Les *déterssives anodines* calment les oscillations trop vives des vaisseaux, donnent plus de consistance au pus, & en corrigent l'âcreté. Toutes ces plantes sont de la classe des anodines qui sont émollientes & assoupissantes. *Voyez ces articles.*

Les *déterssives atténuantes* ou *résolutives* réveillent les oscillations des vaisseaux, divisent & atténuent les humeurs, & corrigent la lenteur & la viscosité du pus. Ces especes de plantes sont la plupart des vulnéraires résolutives, le mille-pertuis, l'absinthe, le lierre terrestre, le chardon hémorrhoïdal, l'aunée, la fougere & les feuilles d'aloés.

Plantes vulnéraires incarnatives.

Ce sont celles qui favorisent la régénération des nouvelles chairs : elles facilitent le prolongement des vaisseaux ; elles font évacuer le

pus, donnent de la souplesse aux vaisseaux. Ces plantes sont les détersives vulnéraires & les légérement astringentes.

Les vulnéraires astringentes sont propres à cicatriser les plaies.

PLANTE A JAUNIR ; *voyez l'article* GLAITERON.

PLANTES-ANIMALES : *voyez aux articles* CORALLINE, CORAIL *&* ZOOPHYTE.

PLANTE BRITANNIQUE : *voyez à l'article* PATIENCE.

PLANTES CAPILLAIRES, sont celles qui n'ont point de tiges principales, & qui portent leur semence sur le dos de leurs feuilles ; leurs racines sont garnies de fibres très-chevelues : telles sont la fougere, le polypode, la langue de cerf, l'osmonde, la sauve-vie, le ceterac & les capillaires des boutiques. L'Amérique est féconde en plantes capillaires : le Pere *Plumier* en a fait une excellente histoire, qu'il a intitulée, *Histoire des fougeres.*

PLANTE-ÉPONGE : *voyez* ÉPONGE DE RIVIERE.

PLANTES MARINES. On donne ce nom à celles qui végetent dans la mer, comme les *algues*, & toutes ces plantes appellées *varec*, *fucus*, *goemon*, *herbe flottante*, *&c.* On appelle *plantes maritimes* celles qui croissent sur le bord des mers.

Des Naturalistes donnent aussi le nom de *fausses plantes marines*, aux diverses productions à polypier, connues sous le nom de *litophytes*, de *madrépores*, d'*éponges*, d'*alcyons*, de *corallines à collier* & de *coraux.* Ils divisent ces substances en plantes molles ou flexibles, en demi-pierreuses & en pierreuses : *voyez* ce que nous avons dit de ces productions aux articles CORAIL, MADREPORE & CORALLINES.

A l'égard des véritables plantes marines, nous en avons parlé à l'article *Fucus.* On aime à voir dans les cabinets ces sortes de corps végétaux, ils y figurent très-bien dans des cadres & sous verre ; elles ressemblent à de petits arbres qui plaisent par la finesse, la multitude, l'élégance, le coloris de leurs rameaux. Presque toutes les mers abondent en ces sortes de plantes ; la difficulté est de les obtenir bien étendues, en quoi consiste leur beauté & leur conservation. M. *Mauduit* dit qu'on y parvient par le procédé suivant. Prenez une feuille de papier, enduisez-la de vernis des deux côtés ; mettez-vous en chaloupe, nagez vers un rocher couvert de fucus, faites-vous amarrer ; plongez dans l'eau votre feuille de papier, ou encore mieux de carton verni, détachez des fucus sans les tirer de l'eau, plongez votre

carton verni ſous le fucus, agitez doucement le carton, le mouvement de l'eau étendra la plante en tous ſens auſſi bien qu'elle le puiſſe être ; enlevez alors doucement le carton & la plante qui eſt étalée deſſus ; laiſſez le tout bien ſécher à l'air, contraignez avec des épingles les plus fortes nervures qui pourroient prendre de faux plis en ſe retirant. Quand la plante ſera ſeche, elle demeurera très-bien étendue, ne pourra plus changer, & on pourra la tranſporter ainſi entre les feuillets d'un livre : ſi vous voulez faire encore mieux, & qu'il ne reſte ſur vos plantes marines ni limon, ni ſel, apportez-les chez vous dans de l'eau douce, & les en retirez ſur le carton verni de la maniere qui eſt indiquée ci-deſſus.

PLANTES MÉDIASTINES. Nom donné aux *litophytes :* voyez ce mot à la ſuite de l'article CORALLINES.

PLANTES PARASITES, ſont des eſpeces de plantes qui ne tirent leur nourriture que d'autres plantes ſur leſquelles elles s'attachent. Ces plantes paraſites ſont le *gui*, la *cuſcute*, l'*orobanche*, l'*hipocyſte*, la *clandeſtine*, l'*orobanchoïde.*

On peut donner le nom de *plantes paraſites ſouterraines* à celles qui ſont ſimplement adhérentes par le bas de leur tige aux racines de la plante nourriciere ; d'autres s'y attachent encore par le moyen des mamelons. Ces plantes paraſites ſouterraines, telles que l'*orobanche*, l'*hipocyſte*, la *clandeſtine*, ſont d'une ſubſtance épaiſſe, dure, caſſante & comme écailleuſe ; elles paſſent la plus grande partie de leur vie ſous terre, & on ne peut voir ſans ſurpriſe que ces tiges reſtent en terre toutes formées juſqu'au temps où la fleur doit paroître. Ces plantes peuvent donc être regardées comme tenant le milieu entre celles qui ſont toujours hors de terre, & celles qui, comme les *truffes* & la *mort du ſafran*, s'y tiennent continuellement cachées. Quelqu'éloignées que ſoient quelquefois les tiges de l'*orobanche rameuſe* de la plante nourriciere, on peut toujours obſerver qu'elle y tient par communication. Ces plantes paraſites ne peuvent qu'altérer la plante nourriciere à laquelle elles s'attachent, en lui enlevant ſes ſucs.

L'*orobanche rameuſe* ſe multiplie, ſur-tout avec tant de facilité dans les chenevieres, qu'elle ne peut manquer d'altérer beaucoup le chanvre. M. *Guettard* propoſe, pour diminuer ce mal, de le partager en mêlant avec le chanvre quelques autres plantes, ſur leſquelles les plantes paraſites s'attacheroient auſſi ; l'expérience apprendroit quelles plantes il

faudroit

faudroit choisir, afin de tirer parti de cette nouvelle plante qui occuperoit la place du chanvre. On remarque que les plantes parasites ne sont point bornées à la nourriture d'une seule espece : l'*orobanche rameuse* ne se plaît pas mieux sur le *chanvre*, que sur la *vesce*, le *caille-lait*, le *petit houx*, le *chardon roland*, le *petit glouteron* & autres. *Voyez* OROBANCHE.

Plantes fausses parasites.

M. *Guettard*, dans un des Mémoires de l'Académie pour l'année 1756, nous apprend à connoître les *fausses parasites.*

Les fausses parasites sont, selon cet Auteur, les *champignons*, les *lichens*, les plantes grimpantes, comme le *lierre*, la *vigne de Canada.* Les *champignons* ne viennent sur les arbres que dans les endroits où ces mêmes arbres ont été attaqués de quelques-unes de ces maladies qui leur causent des ulceres: ils vivent du terreau très-fin que la destruction du bois y a formé, & peut-être aussi de l'humidité qui en suinte, mais c'est toujours sans leur faire aucun tort par eux-mêmes, bien différens en cela des *vraies parasites*, qui font elles-mêmes aux arbres des blessures par lesquelles elles introduisent leurs suçoirs qui leur servent à absorber la seve. Les filets des *lichens* ne servent qu'à les fixer aux corps sur lesquels ils s'attachent : nous disons sur les corps, car on en trouve sur des pierres, des rochers, des tuiles, même sur des vases vernissés, qui certainement ne peuvent leur fournir aucun suc propre à les faire vivre. Il faut donc que ces plantes qui n'ont aucunes racines qui puissent les faire vivre, soient, comme le *varec*, composées de vésicules qui ne se communiquent point ensemble, & ne se nourrissent que de l'humidité qu'elles absorbent. Parmi les *lichens* il y en a une espece dont l'attache est des plus singulieres. Ce lichen tient aux arbres par ses feuilles, qui s'y appliquent si exactement, qu'elles y font l'effet d'un cuir mouillé sur un corps poli; il grave en quelque sorte son empreinte sur l'écorce, qui prend à cet endroit moins d'épaisseur que dans les autres. Les *mousses* qui different des *lichens*, & que l'on a pris pour de *vraies parasites*, ne sont réellement que de *fausses parasites ;* la preuve en est, qu'elles ne pénetrent point l'écorce des arbres, qu'elles subsistent sur les rochers; en un mot, comme toutes les *fausses parasites*, elles ne vivent que de l'humidité de l'air & des eaux qu'elles trouvent ramassées sur les corps qu'elles recouvrent; mais elles ne tirent rien

de ces mêmes corps pour leur nourriture. Le *lierre* & la *vigne de Canada* s'attachent aux arbres par une multitude de petits rameaux; mais ces rameaux ne tirent point le suc de l'arbre, & ne servent à la plante qu'à se coller pour se soutenir. Suivant *Malpighi*, il découle de ces petits rameaux une espece de térébenthine dont la viscosité les fait adhérer aux différens corps. Toujours est-il certain que M. *Guettard* n'a observé ni ventouses, ni suçoirs, rien en un mot qui puisse caractériser un organe propre à s'introduire dans les arbres & à pomper la seve : la preuve que ces plantes ne tirent point leur nourriture des arbres, c'est qu'elles périssent aussi-tôt qu'on intercepte la communication entre le tronc & la racine qui est dans la terre.

Quoi qu'il en soit, toutes ces *fausses parasites* font du tort aux arbres, parce qu'elles retiennent l'eau des pluies & l'humidité de l'air sur l'écorce, plus long-temps qu'il ne seroit nécessaire ; ce qui peut leur occasionner une pourriture & une carie qui à la fin deviendroient funestes à l'arbre.

PLANTES VENIMEUSES. Nous ne connoissons pas tous nos ennemis du regne végétal : la ciguë, l'œnanthe, le doronic à racine de scorpion, la belladona, le redoul, le laurier cerise & rose, la jusquiame, la pomme épineuse, le napel, les tithymales, le manioc, voilà les plantes qu'il nous intéresse de connoître, afin de les éviter : ce n'est pas qu'elles ne puissent fournir des remedes d'autant plus efficaces qu'elles sont plus dangereuses ; mais on ne les connoît pas assez de ce côté-là. Au reste ces sortes de poisons ne different souvent des remedes que par la dose, ou par la maniere de les appliquer. L'opium, la feuille de laurier rose, les amandes ameres en fournissent des exemples.

PLANTE-VER, nom d'une prétendue plante envoyée de la Chine en Europe; son nom Chinois est *hia-tsao-tom-tchom*, ce qui signifie *plante en été* & *ver en hiver.* Qu'on se figure une chenille d'une consistance dure dont la dépouille est exactement adaptée par la queue, précisément à l'extrémité d'une racine qui a servi à l'animal de point d'appui pour se débarrasser de sa nymphe ou aurélie, lorsqu'il s'est métamorphosé, de maniere que le corps de l'insecte semble être un prolongement de cette racine ; & l'on aura l'idée de la merveille superstitieuse des Chinois & de beaucoup d'Européens. M. *de Réaumur* s'est assuré de la vérité de ce fait. M. *Néedham*, ce grand Observateur

microscopique de la nature, sans rejeter l'hypothèse de M. *de Réaumur*, auroit voulu qu'on eût examiné ces deux corps à la pointe précise de leur union; & qu'on vérifiât ce qu'on suppose seulement, l'existence positive de cette espece de glu, dont la chenille a soin, dit-on, peut-être d'enduire le bout de la racine à laquelle elle s'attache. *Mémoire de l'Académie des Sciences*, *1726*; & *Encyclopédie*. Voyez maintenant l'article MOUCHE-VÉGÉTANTE.

PLAQUEMINIER ou PIAQUEMINIER, *guiacana*. Grand arbre étranger dont on distingue deux especes. La premiere a une écorce mince, ridée & rousse: son bois est d'un gris bleuâtre; ses feuilles sont alternes & semblables à celles du noyer, verdâtres en dessus, blanchâtres en dessous & d'une saveur amere; ses fleurs sont en godets, & succédés de fruits mous, de la grosseur & de la couleur d'une prune sauvage, d'un goût doux, agréable. Les graines que contiennent ces fruits sont arrondies & cartilagineuses. La deuxieme espece de plaqueminier a les feuilles plus étroites, les fleurs plus petites, mais non succédées de fruits: l'une & l'autre espece croissent principalement en Afrique; M. *de Tournefort* dit en avoir vu un vieux pied portant du fruit, aux environs de Poissy, près Paris. M. *Duhamel* ajoute qu'un Normand, établi à la Louisiane, a fait du cidre avec le fruit du plaqueminier: on en fait aussi des galettes astringentes, propres dans les dyssenteries & les hémorragies.

PLATANE, *platanus*. On connoît deux especes de platanes, celui du Levant & celui de Virginie: tous les autres qu'on nous donne pour especes, ne sont que des variétés de ces deux-là. Le *platane du Levant*, autrement le *platane oriental* ou d'Afrique, *platanus orientalis verus*, PARK. étoit la *main découpée* des Anciens, nommée ainsi par la figure de ses feuilles qui sont plus profondément découpées & moins grandes que celles du *platane d'Occident*, autrement appellé *platane de Virginie*, *platane de la Louisiane*, *platanus occidentalis*, PARK. L'écorce de celui-ci est fine & fort verte; celle du platane d'Orient est blanchâtre. On prétend qu'on doit préférer pour les plantations celui d'Occident. Le platane d'Orient, à feuilles d'érables, porte des feuilles souvent déchiquetées en trois ou en cinq. Les platanes sont des arbres à fleurs en chatons. Par la culture, ils deviennent très-beaux aujourd'hui en Europe. M. *de Buffon* en a planté dans ses jardins de Montbart en Bourgogne, & ils nous ont paru très-bien réussir. Les fleurs mâles

& les fleurs femelles viennent ſur le même arbre. Les fleurs mâles ſont formées par de petits tuyaux frangés, qui donnent naiſſance à des étamines aſſez longues : comme ces tuyaux partent tous d'une origine aſſez commune, ils forment tous enſemble une boule ou un globe. Les fleurs femelles ſont en forme de tuyaux qui contiennent un piſtil, dont la baſe devient une ſemence qui eſt comme enchâſſée dans la houppe de poils : ces ſemences ſont attachées à un noyau rond & dur ; elles forment par leur aſſemblage des boules colorées qui deviennent aſſez groſſes, & diſpoſées en grappes pendantes qui font un aſſez bel effet : ces boules reſtent ſuſpendues aux arbres, même pendant l'hiver : c'eſt pour lors qu'elles ſe briſent d'elles-mêmes, & le duvet qui environne les ſemences, leur ſert comme d'aîles ſouvent pour les porter bien loin au gré du vent. Les feuilles de platane ſont poſées alternativement ſur les branches fermes, larges, découpées en cinq parties, plus ou moins profondément, & à-peu près comme celles de la vigne, c'eſt-à-dire, en main ; à l'inſertion des feuilles ſur les branches, il y a preſque toujours deux eſpeces de folioles ou eſpeces de ſtipules en forme de couronne. Les feuilles des diverſes eſpeces de platanes, ſont fermes comme du parchemin : elles ſont rarement endommagées par les inſectes ; elles conſervent leur verdeur juſqu'aux premieres gelées, & tout le feuillage exhale une odeur balſamique, douce & agréable : ainſi ces arbres ſont propres à être mis dans les boſquets d'automne. On peut les multiplier de graines, de boutures, de branches couchées & même par les racines.

Les platanes ont de ſingulier, dit M. *Duhamel*, qu'ils ſe dépouillent de leur écorce : elle ſe détache de l'arbre par grandes plaques larges comme la main, & d'un quart de ligne d'épaiſſeur. Nous avons dit que l'écorce eſt de différente couleur dans chaque variété de cet arbre ; mais elle eſt toujours liſſe à tout âge.

Ces arbres ſont grands, droits, & propres à faire de belles avenues & de grandes ſales dans les parcs ; ils ne fourniſſent pas de branches à la baſe ; mais ils forment une tête extrêmement touffue. Les branches ſont un peu courbées à l'endroit de leur inſertion ſur la tige. L'écorce des jeunes branches eſt d'un bleu purpurin. On en voit quelquefois d'une groſſeur extraordinaire. PLINE *au Chapitre I, Livre 12 de ſon Hiſtoire Naturelle*, parle de deux platanes, dont l'un avoit plus de quatre-vingts pieds de diametre, & dans la cavité duquel *Mutianus*

ſoupa & coucha avec vingt-une perſonnes; dans l'autre le Prince *Caïus*, petit-fils d'*Auguſte*, ſoupa avec quinze perſonnes environnées de toute ſa ſuite. Le Pere *Ange* de Saint-Joſeph dit auſſi avoir vu près d'Iſpahan, un platane ſur les branches duquel on avoit conſtruit une eſpece de tente ſous laquelle il pouvoit entrer cinquante perſonnes. Les platanes ſe plaiſent ſinguliérement dans les lieux fort humides; ces arbres y font des progrès étonnans. Le bois de platane d'Occident peut être comparé à ceux du hêtre & du chêne, pour ſa qualité; d'ailleurs il eſt jaunâtre, uni, dur & ſans fil. Le platane eſt, après le cedre, l'arbre le plus vanté de l'antiquité. Poëtes, Orateurs, Hiſtoriens, Naturaliſtes, Voyageurs, tous ont célebré cet arbre. On a vu les Romains prendre plaiſir à le faire arroſer avec du vin. On lit dans l'Encyclopédie, que quand cet arbre fut apporté en France, les plus grands Seigneurs faiſoient un ſi grand cas de ſon ombre, qu'on exigeoit un tribut des gens qui vouloient s'y repoſer. En Perſe, & ſur-tout à Iſpahan, on le cultive dans les jardins & dans les rues, dans l'intention de détruire toute eſpece de contagion.

PLATINE, *platina*, eſt le nom d'une ſubſtance métallique nouvellement connue en Europe, & qu'on a découverte depuis peu dans l'Amérique Eſpagnole, dans le Bailliage de Choco au Pérou, où elle eſt appellée *la platina del pinto* (petit argent du Pinto) on l'y appelle auſſi *juan blanca* (ou or blanc), parce qu'elle eſt brillante, couleur d'argent, d'un tiſſu grenu, mais ſerré, griſe dans ſes fractures, & préſentant des triangles ou plans à côtés inégaux : elle eſt très-compacte, ſuſceptible de poli; elle a la force & la dureté du fer; elle n'eſt aucunement attirable à l'aimant; elle a la peſanteur ſpécifique & la fixité de l'or. On ſoupçonne que la platine, expoſée long-temps au feu, augmente un peu de poids : toujours eſt-il certain qu'elle eſt inaltérable à l'air, au feu de verrerie, à l'eau & à tous les acides, excepté l'eau régale; elle eſt peu malléable, peu ductile & cependant amalgamable; enfin, elle contient vingt karats de fin par once : tout concourt juſqu'ici à faire regarder la platine, ſinon comme une eſpece d'or aigre, au moins comme un nouveau métal, peut-être même comme un *troiſieme métal parfait*. Pluſieurs Métallurgiſtes ont d'abord cru, mais à tort, que c'étoit une eſpece de pierre des Incas : *voyez* ce mot.

M. *Marcgraff* a retiré de la platine, dans l'état où elle eſt apportée de l'Amérique, du mercure, du fer & de l'or : il reſte à ſavoir ſi ce

mêlange métallique eſt naturel ou artificiel : car l'on n'eſt pas encore bien inſtruit ſi cette ſubſtance eſt tirée de ſa miniere ſous la même forme où nous la voyons, c'eſt-à-dire, en petits grains, d'un gris de fer ou d'émeril, mêlangés de particules de ſable & même d'or. Pluſieurs croient que les Eſpagnols de l'Amérique ne nous envoient point la platine dans ſon état primitif, parce que les Eſpagnols ont ſeuls le ſecret de la fondre, dit-on, facilement, au moyen d'une très-petite quantité de ſoufre ou d'arſenic, & d'en faire des gardes d'épée, des boucles, des tabatieres & d'autres bijoux, des miroirs de téleſcopes, &c. Quelques-uns de leurs Artiſtes, connoiſſant mieux que nous les propriétés de la platine, avoient adultéré avec ce métal l'or en lingot & ouvragé. Cet alliage, qui ôte à l'or pur ſa ductilité, ſa ténacité, & qui le fait réſiſter aux inſtrumens quand on veut le polir, ne pouvoit être diſtingué ni par la vue, ni par les épreuves ordinaires, puiſque la platine réſiſte à toutes les eſpeces d'eſſais docimaſtiques ; propriétés qui ont déterminé le Roi d'Eſpagne à en faire ceſſer l'exploitation, & à en faire fermer les mines, ſur-tout celles de *Sancta-Fé*, peu diſtantes de Carthagene ; en un mot, défendre rigoureuſement le commerce de ce métal : ordre qui rend la platine ſi rare aujourd'hui, même en Eſpagne, & ce qui nous ôte la facilité de tenter toutes les expériences néceſſaires.

Cette eſpece de métal ſingulier, ſur lequel les flux les plus puiſſans, ſecondés de la plus grande violence du feu de bois & de charbon, n'ont point d'effet, entre cependant en fuſion par parties & ſans intermede, mais par le moyen d'une grande lentille de verre expoſée aux rayons d'un ſoleil vif : la partie fondue eſt traitable ſous le marteau; cette expérience a été faite par MM. *Macquer* & *Baumé*, & ſe trouve dans un Mémoire lu par M. *Macquer* dans une ſéance publique de l'Académie des Sciences en 1758. Ces habiles Chimiſtes ont auſſi fait voir, dans une de nos Conférences ſur l'Hiſtoire Naturelle, de la platine qu'ils avoient laminée.

La platine s'allie plus ou moins facilement avec tous les métaux connus, en les faiſant fondre enſemble à poids égal : elle a la propriété d'endurcir les métaux, & de les roidir tous ; elle empêche le fer & le cuivre de ſe rouiller & de ſe ternir auſſi facilement : mais elle diminue ſingulièrement la ductilité des métaux malléables. Ses effets ſur les demi-métaux, quoique moins remarquables, méritent d'être connus :

elle augmente la dureté du zinc, ainſi que du régule d'antimoine, mais non celle du biſmuth. Ses effets ſur les métaux compoſés ſont ſemblables à ceux qu'elle produit ſur les métaux ſimples : elle rend le laiton blanc, dur, aigre, ſuſceptible d'un beau poli, ſans ſe ternir à l'air. C'eſt dans les Ouvrages de quelques Chimiſtes modernes qu'il faut puiſer de plus amples notions ſur la platine. La ſingularité de cette ſubſtance nouvelle exigeoit que nous en donnaſſions une légere idée : auſſi voit-on déjà par cet expoſé, que la platine occaſionne des changemens remarquables à toutes les ſubſtances métalliques, tant dans leur couleur, que dans leur tiſſu & leur degré de dureté : toutes les ſubſtances métalliques, alliées à cette eſpece de métal, n'en peuvent être ſéparées, ſans être corrodées. Pour la platine, elle réſiſte complétement à la puiſſance deſtructive du plomb & du biſmuth, ainſi qu'à la voracité de l'antimoine. La maniere dont la platine ſe comporte dans toutes les expériences, lui eſt particuliere. On remarque des ſingularités dans toutes ſes propriétés : tout l'annonce comme une ſubſtance d'un ordre à part, même relativement aux ſubſtances les plus anomales; elle jouit des prérogatives de l'or, & cependant l'eau régale qui la tient en diſſolution, ne teint point les ſubſtances ſolides des animaux, & l'étain n'en tire aucune couleur pourpre comme de celle de l'or : peut-être que les Chimiſtes, qui n'ont pu encore exercer ſur la platine tous les efforts de leur art, découvriront quelque jour ſa nature & l'importance de ſon uſage dans la ſociété, ſans craindre les abus qu'on pourroit en faire.

M. *de Buffon* dit, dans ſon *Introduction à l'Hiſtoire des Minéraux*, que la platine n'eſt point une ſubſtance particuliere, mais un alliage de deux métaux connus, l'*or* & le *fer*, & que dans cet alliage formé par la nature la quantité d'or domine ſur celle du fer ; ſa couleur eſt due au fer qui ſe trouve dans ce mélange, & qui eſt magnétique. La platine n'eſt peut-être que le *chumpi-auriſere*. Conſultez maintenant notre *Minéralogie*, *Tom. II*.

PLATRE. *Voyez* GYPSE.

PLATUSE. *Voyez à l'article* PLIE.

PLÉIADE, eſt l'aſſemblage de ſix étoiles fort brillantes qu'on voit dans le cou de la conſtellation du taureau ; le vulgaire les appelle la *pouſſiniere :* voyez CONSTELLATION.

PLEUREUR. *Voyez* SAI.

PLEURS. Les Cultivateurs ſe ſervent de ce mot pour exprimer que la ſeve eſt en grand mouvement, & qu'étant trop abondante, elle eſt obligée de ſortir. La force prodigieuſe avec laquelle les pleurs de la vigne s'élevent avant l'épanouiſſement des boutons, indique aſſez que la puiſſance vitale du végétal ne réſide pas uniquement dans les feuilles. Dans les animaux, les pleurs portent le nom de *larmes ;* ils ſont l'effet de toute violente émotion de l'ame, car on pleure d'admiration, de joie & de triſteſſe. *Voyez à l'article* HOMME. En Minéralogie, les pleurs de terre ſont les eaux qui diſtillent goutte à goutte entre les terres & les rochers. *Voyez* STALACTITES.

PLIE ou PLYE, *paſſer lævis aut plya.* Poiſſon de mer, plat, à nageoires molles : on en diſtingue deux eſpeces, ſavoir, la grande & la petite qui eſt parſemée de taches jaunes ou rougeâtres, celle-ci eſt le *carrelet :* voyez ce mot.

La GRANDE PLIE ou PLANE ou PLATUSE, eſt de figure ſemblable au turbot, mais plus étroite & plus large que la ſole. Ce poiſſon a les yeux ſur la partie de deſſus, qui eſt brune ; ſes nageoires font le tour de ſon corps ; ſa queue eſt large ; de la tête juſqu'à la queue il a un trait un peu tortu par le milieu du corps ; ſa bouche eſt petite comme celle de la ſole ; elle eſt ſans dents, & ſemblable intérieurement à celle du turbot. La plie entre dans les étangs de mer, quelquefois dans les rivieres fangeuſes. On en prend en quantité dans l'étang de Montpellier & dans la Loire : celles qui remontent les rivieres, ſont moins noires ſur le dos & plus molles que celles qui ne ſortent pas de la mer. On diſtingue très-bien la plie mâle d'avec la plie femelle, quoi qu'en diſent certains Auteurs. On pêche beaucoup de ce poiſſon dans l'Océan : il ſe cache dans le ſable & le limon ; & quand la mer ſe retire, on le prend aiſément. On voit en Flandres, ſur-tout à Anvers & dans toute la Hollande, des eſpeces de magaſins de ces poiſſons deſſéchés, pour leſquels le peuple de ces contrées a beaucoup de goût. Ces poiſſons ſecs répandent cependant une odeur déſagréable : mais ils excitent à boire ; auſſi le voit-on ſouvent le matin en manger ſans pain comme du croquet. La chair de la plie eſt blanche, molle & nourrit beaucoup : elle eſt de bon ſuc, facile à digérer, & lâche un peu le ventre.

PLOMB, *plumbum.* C'eſt un métal mou & facile à fondre ; il eſt très-pliant, très-tenace, & après le mercure, le moins ſolide, tant

des métaux, que des demi-métaux; on peut le tailler, le laminer & le plier ſans peine, excepté dans les climats où regne un degré de froid exceſſif: c'eſt auſſi le moins ſonore & le moins élaſtique des métaux. Le plomb rompu offre des priſmes juſques dans ſes plus petites parties; ſa couleur eſt d'un bleu blanchâtre, d'abord brillante, mais ſe terniſſant facilement à l'air, à l'eau & au feu; ſa peſanteur eſt telle, qu'un pied cube de ce métal peſe huit cents vingt-huit livres. Il entre très-promptement en fuſion à un feu modéré; il ſe calcine très-aiſément, ſe vitrifie & facilite la fuſion des terres ou pierres réfractaires. Il a auſſi la propriété de vitrifier & de ſcorifier les autres métaux, excepté l'or & l'argent. Il s'amalgame plus aiſément avec le mercure qu'avec l'étain, & s'allie avec tous les métaux, à l'exception du fer. On prétend que toutes les mines de plomb, & notamment celles dont les cubes ſont à petits grains, contiennent de l'argent en plus ou moins grande quantité.

Le plomb ſe trouve en beaucoup de pays, & ſur-tout en Angleterre, en France & en Allemagne; il s'y rencontre dans toutes ſortes de matrices accompagnées de fer, quelquefois de cuivre ou d'argent, ou de pyrites. Nous diſons que les mines de plomb ſont très-communes & très-répandues dans toutes les parties du monde: on les trouve ordinairement par filons ſuivis, qui ſont plus riches à meſure qu'ils s'enfoncent plus profondément en terre; cependant on en rencontre auſſi par maſſes détachées, & leurs variétés ſont nombreuſes. Nous citerons ici les eſpeces principales & les plus connues.

1°. Le Plomb-Vierge natif, *plumbum nativum;* on en a trouvé en rameaux près de Schnéeberg; en grains gros comme des pois, à Maſſel en Siléſie; en maſſe irréguliere dans la mine de Pompéan près de Rennes.

2°. La Galene ou mine de plomb tessulaire, *galena teſſulata:* c'eſt la mine de plomb la plus ordinaire. Quelques Naturaliſtes la nomment *mine de plomb à facettes;* les Ouvriers & les Commerçans l'appellent *alquifoulx:* elle eſt ou à *grands cubes*, comme celle de *Baudy*, qui abonde en ſpath fuſible, verdâtre; ou à *petits cubes*, comme celle de Sainte-Marie-aux-Mines. Cette eſpece de mine eſt brillante, bleuâtre, couleur d'acier recuit, très-peſante, caſſante: elle abonde en ſoufre; les Potiers de terre, qui s'en ſervent pour l'émail de leur poterie, l'appellent *vernis:* plus les cubes ſont grands, plus la mine contient de

plomb ; mais plus ils ſont petits & gris , & plus elle contient d'argent. Selon que ces cubes, qui ſont formés d'un aſſemblage feuilleté , ſe préſentent , ils offrent des facettes tantôt grandes comme la mine de Poulavoine (*Poula-oven*) en Baſſe-Bretagne , & celle de Bleyberg , dans la Haute-Carinthie, tantôt petites comme celle de Moulins en Bourbonnois. On a découvert dans le Derby-shire une mine de plomb teſſulaire en criſtaux octaëdres comme l'alun, confondus en grouppes avec de la galêne à grands cubes, dont les angles ſont tronqués.

3°. La GALÊNE DE PLOMB GRENELÉE, *galena granulata :* elle ſemble compoſée de particules ſemblables à un amas de limaille d'acier : ſes grains adherent fortement les uns aux autres : plus ils ſont petits & à grains d'acier, & plus la mine eſt riche en argent. Telle eſt celle de Pompéan, près de Rennes. La galêne de plomb eſt quelquefois chatoyante, ſur-tout celle à gros grains, parce que l'arrangement de ſes parties eſt diſpoſé de maniere qu'elles font ombre les unes ſur les autres, à meſure qu'on en examine les différentes ſurfaces. Lorſque la mine de plomb en cubes eſt remplie de terre ou de pierre, on la nomme *mine de galêne :* on en trouve dans les montagnes de Genève, qui a le tiſſu de l'antimoine ou de l'asbeſte. La mine de plomb que nous avons découverte dans l'un de nos voyages (en 1762), près de l'étang de Plouagat Châtelaudren en Baſſe-Bretagne, eſt auſſi une galêne grenelée, & à tiſſu d'antimoine, ſur-tout près de ſon toit. Parmi celles où il ſe trouve des ſalbandes, il y a de petits criſtaux très-durs de mine ſpathique de plomb ; celle qui eſt grenelée eſt riche en argent ; celle dont le tiſſu eſt ſtrié, & en partie écailleux comme l'antimoine, contient beaucoup d'arſenic, & quelquefois un peu de ſoufre. Cette mine m'a paru mériter quelque attention; & en effet, je ſais que depuis ma découverte, adreſſée aux Miniſtres, Madame d'Anycan a obtenu du Conſeil la conceſſion du terrain où la mine eſt ſituée : elle l'a fait exploiter, & les échantillons qu'elle nous a envoyés, nous ont paru annoncer une mine riche. Les nouveaux conceſſionnaires des mines de Châtelaudren nous ayant requis de nous tranſporter de nouveau auxdites mines, nous avons reconnu que les filons étoient réglés, ſe dirigeant vers onze heures un quart de la bouſſole du mineur, & le minéral contient depuis ſept juſqu'à dix onces d'argent par quintal.

4°. La MINE DE PLOMB SULFUREUSE ET ARSENICALE, *minera plumbi mollior.* C'eſt le *bleyſchweiff* des Allemands; elle eſt commune en Saxe.

Cette mine eſt graſſe & douce au toucher comme une galène ; elle eſt preſque malléable , & reſſemble intérieurement à du plomb-vierge. Elle eſt extérieurement jaunâtre : tantôt elle eſt écailleuſe, & ſe fond facilement à la flamme d'une bougie ; alors elle eſt peu minéralisée & eſt très-riche en métal; tantôt elle eſt ſtriée & noirâtre, & ſe détruit pour la plus grande partie dans le feu : il ne faut pas la confondre avec la molybdene, dont elle a un peu le tiſſu. *Voyez* MOLYBDENE.

5°. La MINE DE PLOMB NOIRE CRISTALLISÉE, *plumbum nigrum cryſtalliſatum*. Ses criſtaux ſont en priſmes hexagones tronqués, à-peu-près cylindriques, friables, & quelquefois ſi tendres qu'on peut les couper avec le couteau. Nous en avons trouvé dans les mines de Péach en Angleterre, & dans celle de Poula-oven en Baſſe-Bretagne. On en trouve auſſi dans la mine de Tſchoppau en Saxe & dans la miniere d'Huelgoat, conceſſion de Poula-oven ; l'intérieur de ces criſtaux métalliques eſt ordinairement pyriteux & dur.

6°. La MINE DE PLOMB BLANCHE SPATHIQUE, *minera plumbi ſpathacea*. Elle eſt ou en petits criſtaux crenelés, priſmatiques en faiſceaux ou rameux, blancs & demi-tranſparens, comme celle de Briſgaw près de Fribourg, & de Freyberg en Saxe, ou en maſſe opaque & farineuſe, comme celle de Chaſſelay près de Lyon. Cette ſorte de mine ſpatheuſe eſt fort peſante & vitreuſe, elle ſaute dans le feu en petits éclats, en exhalant, ainſi que la mine de plomb verte, une odeur d'arſenic : elle ne fait que peu ou point d'effervefcence dans l'eau-forte. On appelle *ardoiſe de plomb*, celle qui eſt feuilletée & cendrée. Les mines de Planchet, de Roya & de l'île des Ours, fourniſſent quelquefois de la mine de plomb à figure de ſpath cubique ou gris-jaunâtre, feuilletée, fort peſante & opaque ; elle rend beaucoup & facilement à la fonte, mais elle ne contient point d'argent. On trouve auſſi de la mine de plomb blanche ſpathique à Poula-oven.

7°. La MINE DE PLOMB VERTE, *minera plumbi viridis*. Au premier coup d'œil elle ne paroît différer de la précédente que par la couleur : elle eſt très-peſante, peu compacte, & ſi riche, qu'elle rend ſouvent à la fonte depuis ſoixante juſqu'à quatre-vingts livres par quintal ; auſſi les Mineurs ne ſont-ils pas fâchés d'en trouver de bonnes veines, outre qu'ils en vendent aux Curieux des morceaux à un prix exceſſivement cher pour orner leurs cabinets. Ses criſtaux ſont priſmatiques hexagones,

& d'une couleur tantôt vert de pré, & tantôt vert jaune; ces ſortes de mines vertes, ainſi que celles qui ſont noires, ſont ſouvent tronquées & forées à l'extrémité des priſmes. M. *Wallerius* prétend que cette mine, expoſée au feu, perd d'abord ſa couleur; & que ſi on continue de la faire rougir, elle reprend cette couleur verte, & même plus belle & plus vive. Nous avons remarqué dans les mines de Zuey-Bruch (ou Deux-Ponts), du Briſgaw près de Fribourg, de Chaſſelay près de Lyon, & dans celles du Hartz, où l'on trouve du plomb vert plus ou moins beau, qu'il s'y rencontre communément du plomb blanc à quelques toiſes au-deſſus. Les mines de plomb vertes ſont communément accompagnées d'une terre rougeâtre ou jaunâtre ſemblable à de l'ochre, & d'un peu de galêne.

8°. La MINE DE PLOMB ROUGE eſt en criſtaux demi-tranſparens, formés en priſmes triangulaires, dont les plans ſont rhomboïdes. Ce plomb nouvellement connu eſt minéraliſé par le ſoufre & l'arſenic mêlés enſemble. On en trouve à Catherinebourg en Sibérie & en Saxe.

9°. La MINE DE PLOMB JAUNE CRISTALLISÉE. Cette mine eſt en canons ou priſmes tronqués, quelquefois en cubes, de couleur jaune plus ou moins foncée; il y en a auſſi de ſemblables à du ſpath fuſible en criſtaux. Nous en avons ramaſſé dans les mines de Bretagne. Celles de Tſchoppau & de l'île d'Angleſey, en fourniſſent auſſi; il y a auſſi la *mine de plomb cornée*.

10°. La MINE DE PLOMB TERREUSE, *terra plumbaria*. Elle eſt fort peſante, & ſemble n'être qu'un guhr de plomb mêlangé, dans une terre argileuſe : il y en a de blanche ou griſe, qui fait un peu d'effervescence avec les acides, de jaunâtre & de rougeâtre. Nous en avons trouvé dans les mines de Chaſſelay & à Johann-Georgenſtadt. Indépendamment des mines de plomb que nous venons de citer, on trouve encore de la galêne alliée à d'autres ſubſtances métalliques, avec la pyrite, la blende, le zinc, la calamine, le cuivre, l'argent, &c. Nous en avons auſſi obſervé dans de petits morceaux d'une mine de charbon ſablonneuſe qui venoit d'Angleterre.

Les mines de plomb ſont plus ou moins diſpendieuſes & difficiles à exploiter, à pulvériſer, à fondre, & à ſe purifier, ſelon qu'elles ſont plus ou moins mêlangées avec les corps qui les minéraliſent ou qui leur ſervent de matrices, comme quartz, ſpaths, kneiſs, &c. &

qui les rendent réfractaires ou en facilitent la fusion. Communément on les purifie, quand elles sont sorties de leur mine, par le triage, la comminution, le lavage, le criblage, la torréfaction, & enfin par le feu. Le régime du feu & de l'air est très-essentiel. Comme ce métal est très-destructible & réductible, il n'est pas étonnant qu'on nous présente des préparations de plomb sous tant de formes différentes. On jette le plomb fondu & purifié en lingots, & on l'appelle alors *plomb en saumons* ou *en navette ;* d'autres fois on le coule en table pour l'usage des gouttieres, des lucarnes, des cuvettes, des réservoirs, des tuyaux, même pour couvrir des édifices, des terrasses ; c'est ce que l'on appelle *plomb en lames ;* & on nomme *plomb laminé* celui qui a été réduit en lames très-pliantes par une machine qu'on appelle *laminoire.* Il paroît que la méthode de jeter en lames ou en pains le plomb purifié est ancienne, car l'on a découvert ces années dernieres, dans la Province d'Yorck, des lames de ce métal dont l'inscription porte le nom de l'empereur *Domitien*, & au revers, *Brigantum :* ces morceaux pesent cent cinquante livres chacun, & paroissent provenir du tribut qui se payoit en nature sur les mines de cette Province. Il surnage une écume sur le plomb coulé en pot, & tenu en fusion. Cette écume devient lamelleuse & offre communément les couleurs de l'arc-en-ciel. On voit dans les cabinets de ces feuilles de plomb à iris. Le plomb se calcine bientôt au feu en une chaux d'abord noirâtre, ensuite grise ou blanchâtre, puis jaunâtre & enfin rouge (c'est le *minium*) ; & pour peu qu'on lui fasse subir un degré de feu plus violent, il se vitrifie en un verre jaunâtre, susceptible de poli & qui n'imite pas mal l'ambre jaune : on en fait des colliers. Un phénomene très-singulier, c'est que plus on calcine le plomb & plus il fume, & cependant plus il augmente en poids absolu, au point que cent livres de plomb malléable donne cent quinze livres de minium ; & que si l'on ressuscite cette quantité de minium, en y ajoutant le phlogistique nécessaire, l'on n'en retire plus que quatre-vingt-quinze livres ou environ de plomb ductile : *voyez* sur le plomb notre *Minéralogie*, le *Dictionnaire de Chimie*, & le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, où l'on trouvera un détail circonstancié de toutes les préparations & opérations que l'on fait avec le plomb, telles que le massicot, le plomb brûlé & le minium, la céruse, le blanc de plomb, la cendre de plomb, la litharge, le sel de saturne, &c. toutes matieres d'un grand usage en Peinture,

en Teinture & chez les Potiers, même en Médecine. Le plomb eſt encore la baſe des couvertes de faïence, & de ces ſecrets dont des fraudeurs font uſage pour adoucir des vins & des cidres qui tirent à l'aigre. Ces ſortes de pratiques devroient être rigoureuſement défendues, & les contrevenans mériteroient d'être traités comme des empoiſonneurs publics contre leſquels le Gouvernement devroit ſévir avec la derniere rigueur. On a remarqué que ceux qui travaillent les préparations du plomb, ſont attaqués de tremblemens & d'une maladie très-dangereuſe, connue ſous le nom de colique de plomb ou des Peintres. En un mot aucunes des préparations de ce métal, ne peuvent être priſes innocemment. Les bêtes qui reſpirent la fumée des préparations de plomb, les beſtiaux qui mangent l'herbe des pâturages voiſins de tels atteliers, les eaux mêmes qui en ſont imprégnées, reçoivent les empreintes d'un poiſon très-dangereux. Tant d'effets ſi pernicieux devroient interdire l'uſage des vaſes de plomb : c'eſt un métal perfide qui ne dure pas long-temps dans ſon état naturel : expoſé à l'air il ſe couvre d'une effloreſcence griſâtre, ſe laiſſe attaquer par la plupart des fluides.

On trouvera dans les mêmes Ouvrages cités ci-deſſus, la maniere de ſéparer les métaux qui ſont alliés au plomb, ainſi que les moyens de réduire les préparations du plomb en plomb malléable & ductile. N'omettons pas de dire ici que M. *de Réaumur* a obſervé à l'égard du plomb, un phénomene ſingulier ; c'eſt que ce métal, le moins ſonore de tous, ou qui ne l'eſt preſque point du tout, le devient très-ſenſiblement par une préparation fort ſimple, qui conſiſte à le faire fondre & à le laiſſer refroidir dans un poêlon de fer ou quelque vaiſſeau pareil, & de figure propre à faire prendre au culot de plomb la forme d'un ſegment de ſphere. Ce culot ſuſpendu librement rend, quand on le frappe, un ſon argentin & fort net ; mais il perd, avec le temps, cette propriété qui paroît, dit-on, dépendre de ſa forme & de l'arrangement que prennent ſes parties dans le refroidiſſement. Cette explication d'un tel phénomene nous paroît inſuffiſante.

On voit dans quelques cabinets, des inſtrumens appellés *plombeaux* (*plumbatæ*). Les anciens s'en ſervoient pour châtier les eſclaves. C'étoit auſſi un ſupplice réſervé aux gens de baſſe condition, & à ceux qui ne payoient pas leurs dettes. Ces boules étoient de plomb, on dépouilloit les perſonnes que l'on vouloit châtier ; on les lioit à des colonnes ou à des pieces de bois pour les battre : quelquefois on les

étendoit ſur la terre ; ou on les ſuſpendoit debout ; ou on les couchoit ſur des pierres aiguës. Il étoit cependant défendu d'en frapper les coupables jusqu'à mort. On s'en ſervoit au temps de la perſécution, pour tourmenter & fouetter les Chrétiens. Le temps a changé : les verges ne ſont plus de plomb, & les balles ſervent à tuer.

PLOMBAGINE ou PLOMB DE MER, *mica pictoria*. Voyez MOLYBDENE.

PLONGEON, *mergus*. C'eſt un genre d'oiſeaux aquatiques, à quatre doigts, dont les trois de devant ſont palmés, & celui de derriere ſimple : il ne reſte pas ſous l'eau auſſi long-temps que les colymbes. Les plongeons ſont des demi-canards ; mais ils different entiérement du canard par la tête, le cou, le bec & la poſition des pieds : ils ont les pieds comprimés latéralement & placés proche de l'anus, ce qui fait qu'ils ont de la peine à marcher, & que leur corps, comme celui des canards, vacille en marchant : leur bec eſt long, pyramidal & aigu. Voici la notice des plongeons, tant de mer que de riviere.

1°. Le PLONGEON DE MER. Il y en a de grands & de petits. Le premier, *mergus major*, eſt long de vingt-ſept pouces, à prendre depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds : il eſt à-peu-près de la groſſeur de l'oie domeſtique : il a une envergure de trois pieds & demi : ſes yeux ſont rougeâtres : ſon bec a près de trois pouces de long, il eſt brun, rouſſâtre, droit, étroit & plat ſur les côtés : le plumage du corps eſt cotonneux & fort mollet ; celui de la tête eſt brunâtre, mais ſur le cou il eſt noirâtre : celui du ventre eſt ſombre ; la poitrine eſt comme argentée ; les aîles ſont noirâtres, à pointes blanches : les ſerres ſont noirâtres & larges comme les ongles de l'homme : les jambes ſont larges, plates & raboteuſes par derriere ; les doigts ſont également larges & bordés de membranes des deux côtés : la queue eſt arrondie par le bout.

2°. La PETITE ESPECE DE PLONGEON DE MER, *mergus minor*, eſt des deux tiers moins grande que la précédente. Son bec eſt noir & aigu comme celui d'une grive : le plumage du menton eſt blanc, les côtés de la gorge un peu rouges, ainſi que les plumes des cuiſſes : le cou eſt fort mince, les aîles petites & creuſes. Ce plongeon a la queue très-courte : il a les glandes du croupion plus menues qu'à l'ordinaire ; il en ſort une touffe de plumes comme dans les autres oiſeaux ; ſes jambes ſont plutôt faites pour nager que pour marcher ; la plante des pieds

eſt noire ; ſes doigts ſont palmés ou unis enſemble par des doubles membranes : le reſte du plumage eſt comme dans le grand plongeon : ſa figure & l'arrangement de ſes parties font qu'il remue plus vîte & plus aiſément au fond de l'eau, que ſur la ſurface de la terre. Dès qu'il s'éleve au-deſſus de l'eau, il hauſſe la tête, puis il regarde autour de lui de tous les côtés, & ſe plonge enſuite avec une vîteſſe étonnante. Il n'eſt guere en état de s'élever hors de l'eau ; mais dès qu'il prend l'eſſor, il peut voler long-temps : il a une odeur & une ſaveur fortes & déſagréables. Ces deux plongeons fréquentent les lacs & les bords des mers.

3°. Le GRAND PLONGEON DE MER DE TERRE-NEUVE eſt d'un tiers plus grand que notre grand plongeon de mer : il a un cercle blanc au cou : ſon plumage eſt noir & bigarré de taches blanches confuſément jetées de part & d'autre : ſes jambes ſont brunes. M. *Linneus* dit que cet oiſeau eſt commun auſſi en Norwege, en Iſlande & en Laponie ; on en voit ſouvent en Pruſſe, dit M. *Klein.* La peau de ce plongeon eſt dure, les Lapons en font une ſorte de coëffure & des cordons de chapeau. Les Kamtſchadales, chez qui cet oiſeau ſe trouve auſſi, portent les becs pendus au cou avec une courroie ; & pour ſe conformer à leur ſuperſtition, leurs Prêtres les leur attachent avec certaines cérémonies. Cela procure, diſent-ils, une bonne fortune : ils appellent cet oiſeau *ſpatka.*

4°. Le GRAND PLONGEON DE RIVIERE, *mergus aut clangula*, eſt commun en Italie ; on en prend quelquefois ſur les côtes d'Angleterre & de France : ſa chair eſt d'un goût marécageux & déſagréable, comme celle du petit plongeon de mer : il eſt long d'un pied & demi, & a deux pieds & demi d'envergure : ſon corps eſt épais & court, ainſi que ſon cou : ſon bec eſt un peu large & entiérement noir : ſa tête eſt d'une couleur changeante & luiſante, composée de pourpre, de vert & de noir : à chaque coin de la bouche, il a une tache blanche & ronde : les yeux ſont d'un beau jaune ; le cou, la poitrine & le ventre ſont blancs ; le commencement des épaules & le bas du dos ſont noirs : les aîles ſont bigarrées de noir & de blanc ; la queue eſt d'un noir uniforme : les jambes ſont courtes & d'un rouge jaunâtre, ainſi que les pieds : les griffes ſont longues & les membranes noires ; le doigt de derriere eſt auſſi palmé. Le *petit plongeon de riviere* eſt le *caſtagneux.* Voyez ce mot.

5°. Le GRAND PLONGEON TACHETÉ, *mergus nævius* ; il eſt un peu plus

plus grand que notre grand plongeon de mer : la couleur du plumage du cou, des épaules, du deſſus des aîles & du dos entier eſt brunâtre, piquée & bariolée de taches blanches : la partie inférieure du cou, de la poitrine & du ventre eſt blanche : les grandes plumes des aîles ſont courtes & noires : ſon bec eſt droit & pointu comme celui de la poule d'eau. On voit quelques-uns de ces plongeons, qui ont des colliers de plumes blanches ; le cou, le dos & la tête ſont noirs, & tiquetés de petites lignes blanches. On trouve le plongeon tacheté dans les Mers Septentrionales.

6°. Le PLONGEON HUPPÉ, *charadrius aut colymbus major criſtatus, ſpecies pſeudo-mergi.* Il eſt un peu plus petit que notre grand plongeon de mer : il a ſur la tête une huppe noire ; le deſſous du cou eſt orné d'un collier de plumes blanches noirâtres ; le derriere du cou, le dos & les aîles, ſont d'un brun noirâtre, excepté les bords extérieurs des grandes plumes qui ſont blancs ; la poitrine & le ventre ſont de couleur de frêne blanchâtre. Ce plongeon n'a point de queue : ſes jambes ſont larges & plates ; les doigts ſont bordés de membranes qui ne ſont point liées enſemble.

M. *Steller* parle d'un plongeon de mer tout noir, qui a deux huppes ſur la tête d'un blanc jaunâtre, qui lui pendent depuis les oreilles juſques ſur le cou comme deux touffes de cheveux : il cite auſſi un autre plongeon de mer, tout noir, qui a une huppe blanche ſur la tête, & dont le bec crochu du côté droit, eſt auſſi rouge que du vermillon : plus, un plongeon de mer noir & blanc, appellé *ſtariki* par les Kamtſchadales. Les deux plongeons précédens ſont de la même péninſule de Kamtſchatka.

Il y a auſſi une eſpece de plongeon à Cayenne & au Bréſil, nommé par les François de la Guiane, *Anhinga.* Nous en avons parlé ſous ce nom : voici quelques détails à y ajouter ; ſa tête eſt petite, alongée ; elle eſt, ainſi que le haut du cou, d'un gris rouſſâtre ; ſes plumes ſont fines & douces comme de la ſoie. Il a reçu de la nature la facilité de raccourcir ſon cou qui eſt menu, & de lancer ſon bec ſur ſa proie, qu'il ſaiſit avec ſes ſerres. Sa chair eſt aſſez bonne.

Séba donne la deſcription d'un plongeon d'Amérique, dont le dos eſt ſillonné de raies jaunâtres. On appelle le plongeon de la Louiſiane *mangeur de plomb*, parce qu'il ſe plonge à l'inſtant qu'il apperçoit la lumiere du fuſil.

Les plongeons nichent sur les lieux un peu élevés près des eaux, & pondent deux œufs pour chaque couvée.

PLONGEUR PIGEON. *Voyez à la fin de l'article* PIGEON.

PLUIE, *pluvia.* On donne ce nom à l'eau simple, fluide, inodore & sans couleur, qui s'est élevée dans l'atmosphere sous l'état de vapeur par une véritable distillation *per ascensum*, mais qui, acquérant une pesanteur supérieure à la densité de l'air, tombe en gouttes plus ou moins larges, & avec plus ou moins de fréquence, ce qui lui fait prendre différens noms ; ainsi la pluie est une eau fluide distillée par la Nature. La pluie fine ne tombe pas de fort haut, ni avec impétuosité comme la grande pluie d'orage, qui est en gouttes très-grosses, lesquelles tombent rapidement de fort haut, & grossissent à mesure qu'elles se réunissent, en se touchant dans la durée de leur chûte : celle-ci est communément accompagnée d'un vent violent & impétueux, dont la résistance ralentit la vîtesse des gouttes. La pluie fine, au contraire, est fort déliée, elle tombe lentement en été lorsqu'il ne fait point de vent, & on la nomme *bruine.* Dans le Mexique & dans la Négritie en Afrique, on voit des gouttes de pluie qui ont jusqu'à un pouce de diametre, & fort éloignées les unes des autres. Elles tombent rarement dans une direction perpendiculaire ; elles se précipitent communément en décrivant à travers de l'air une ligne diagonale suivant le côté où les vents soufflent. Lorsque la pluie tombe en grand volume & par masse, on l'appelle *pluie en thrombe :* dans l'un & l'autre état elle pénetre la terre seche de quelques doigts, la ramollit & la fertilise ; mais elle s'insinue plus profondément dans celle qui est crevassée ou poreuse, elle gagne les méandres & les passages tortueux qui, comme autant de puisards, reçoivent les eaux à la surface & les conduisent plus bas au profit des fontaines : & comme toutes les parties de la Nature ont des rapports & des correspondances bien ménagées, chaque filet d'eau fait un amas commun, qui se décharge par un courant perpétuel dans un vallon fort éloigné au profit des rivieres. Il pleut plus communément sur les bois & sur les montagnes, parce que les nuages s'y trouvent rompus : dans les pays plats, au contraire, les nuages roulent avec bien plus de liberté. Au reste, la chûte des eaux de pluie est assez proportionnée à l'évaporation générale des eaux. La seule mer Méditerranée, suivant les calculs qui en ont été faits, donne dans un jour d'été cinq mille deux cents quatre-vingts millions

de tonneaux de vapeurs : du côté du Sud, où les causes de cette évaporation sont plus puissantes, la quantité de vapeurs en doit être encore plus considérable. On prétend qu'il s'en évapore tous les ans une lame de soixante pouces d'épaisseur sur l'étendue de la surface de la mer ; mais il tombe de l'atmosphere plus de quatre-vingts pouces d'eau sur les terres de la Zone-Torride, où il pleut continuellement pendant quelques mois. Il en tombe quarante à quarante-quatre pouces dans d'autres climats. Selon les observations de l'Académie des Sciences, la quantité moyenne de la pluie qui tombe à Paris, est de dix-huit à dix-neuf pouces de hauteur chaque année : la quantité est plus considérable en Hollande & le long des bords de la mer ; en Italie, elle peut aller à 45 pouces : on peut réduire la totalité à trente pouces. *Voyez l'article* FONTAINE.

La nature des eaux de pluie varie dans les différens pays, dans les différentes saisons, par les différens vents & la nature des exhalaisons qui sortent des terrains, & par les autres circonstances qui modifient diversement l'atmosphere. On a souvent expérimenté que la pluie est électrique en été, non-seulement dans les temps d'orage, mais encore dans beaucoup d'autres temps. M. *Hellot* recueillit au mois d'Août 1735, dans des terrines isolées avec soin, de l'eau de pluie d'orage qui avoit une odeur sulphureuse, & qui précipitoit l'huile de chaux, comme auroit fait un esprit de vitriol très-affoibli. M. *Grosse* a eu du tartre vitriolé en faisant dissoudre du tartre pur dans de l'eau d'orage qu'il avoit ramassée à Passy en 1724. *Mémoires de l'Académie des Sciences* 1737. L'eau de pluie, en traversant l'air pour tomber vers la terre, rafraîchit & purge l'atmosphere de tous ces corps étrangers, & le rend infiniment plus clair, plus pur & plus propre à la respiration. L'eau de pluie conservée dans une bouteille bien bouchée, éprouve bientôt une sorte de putréfaction.

On dit aussi *pluie de pierre*, *pluie de grêle*, *pluie de fer*, *pluie de neige*, *pluie de feu ;* celle-ci est le phénomene des éclairs ou du tonnerre dans un temps orageux. *Voyez* TONNERRE.

On dit encore *pluies de soufre*, *de sang & de cendres.*

A l'égard de la *pluie de soufre*, nommée ainsi des grains jaunâtres qui semblent tomber des nuages avec l'eau même, ce n'est que la poussiere jaunâtre des étamines de plusieurs especes de plantes en fleur ; telles que l'aune, le coudrier, le lycopodium, &c. c'est sur-tout à la poussiere

des étamines du pin, laquelle reſſemble aſſez au *ſoufre végétal*, que ſont dues ces prétendues pluies de ſoufre qui tombent ſi fréquemment dans le voiſinage des montagnes couvertes de ces arbres, & que les vents portent communément juſqu'à quinze lieues. Ce phénomene, qui n'étonne & n'effraie que ceux qui en ignorent la cauſe ſi ſimple, arrive ſouvent à Bordeaux, pendant le mois d'Avril, temps où les pins ſont en fleur. Si l'imagination de ceux qui trouvent déja dans la matiere du tonnerre le nitre & le ſoufre, y peuvent voir auſſi la poudre de charbon, le ciel ſera pour eux un magaſin de poudre à canon, & ils compléteront une artillerie ſyſtématique. *Voyez* PIN. *Voyez auſſi la note* de M. *Schmider*, dans les *Ephem. Nat. cur. Nov. Tome II*, *page 187*, *obſ. 180 ;* & celle de M. Elshotz, *Ephem. Nat. cur. Tome V*, *page 19*.

La prétendue pluie de ſang n'arrive que dans des temps de tempête, & ſur-tout en été : il n'eſt pas étonnant que la plupart des inſectes qui cherchent leur pâture ſur les branches des arbres, ſoient emportés par de gros vents, & déchirés en pieces ; ce qui fait qu'en tombant ils ſont comme enſanglantés, & qu'il pleut du ſang, des inſectes, &c. Ne voit-on pas dans certaines années quantité de papillons de l'ortie dépoſer ſur les murailles, &, à l'inſtant de leur derniere métamorphoſe, des gouttes d'une liqueur rouge que le peuple effrayé regarde comme l'effet d'une pluie de ſang ? Les eaux des rivieres ou des lacs paroiſſent quelquefois rouges par d'autres cauſes. *Voyez au mot* LAC. Celles des mares & des étangs ſont colorées auſſi par des légions de puces d'eau. *Voyez l'article* BINOCLE. La neige offre des taches rouges qui ſont dues à des excrémens de certains petits oiſeaux. *Voyez à l'article* NEIGE.

Quant à *la pluie de cendres*, il eſt fait mention dans les *Tranſact. philoſ.* d'une ondée ou pluie de cendres qui tomba dans l'Archipel, & dura pluſieurs heures, & qui s'étendit à plus de cent lieues. Ce phénomene n'a rien de ſurprenant, puiſqu'il eſt poſſible que lorſqu'il y a quelque part un grand incendie ou un volcan, le vent pouſſe les cendres, ou peut-être la pouſſiere de cet endroit dans un autre, même aſſez éloigné. C'eſt encore à cette cauſe que nous devons le phénomene des pluies de pierres & de fer, appellées des Anciens *pluies prodigieuſes*. Celle de fer n'eſt ordinairement que de la pyrite ou de la marcaſſite calcinée, & reſſemblant à du mâche-fer. *Voyez* VOLCAN.

PLUME-COQUILLE. *Voyez* PINNE MARINE.

PLUME MARINE, *penna marina*, eſt, ſelon M. *Linneus*, un animal

plante, qui a une tige, à la base de laquelle est une bouche ronde ; cette tige est articulée, & des barbes partent des deux côtés de la fleche, & la rendent semblable à une plume à écrire ; on regarde ce corps marin comme un zoophyte qui nage dans l'Océan, & qui a la propriété noctiluque quand il est dans la mer : dans le jour il ne quitte pas le fond de cet élément : il ressembleroit à une plante s'il étoit fixé par quelque racine. M. le Docteur *Pallas* a donné des observations dans ses Mêlanges Zoologiques, sur les *pennatules* ou plumes de mer.

PLUME D'OISEAU. *Voyez au mot* OISEAU.

PLUME DE PAON ou PIERRE A QUEUE DE PAON. On donne ce nom à la charniere cartilagineuse desséchée & polie de la coquille qui produit les perles. *Voyez* NACRE DE PERLES. On prétend que le nerf de la coquille appellée la *tuilée*, donne aussi la pierre à queue de paon jouant l'opale.

PLUTUS. Les Curieux appellent ainsi une espece d'altise qui est d'une belle couleur d'or. Ses étuis sont striés. On le trouve dans les jardins. *Voyez* ALTISE.

PLUVIER, *pluvialis seu pardalis*. Nom donné à un genre d'oiseaux qui ont trois doigts devant & point derriere, ou au plus un faux doigt, qui ne leur sert ni à marcher, ni à se percher, ni à prendre leur proie ; leur bec est droit, court, & la pointe en est peu aiguë. On en distingue plusieurs especes.

1°. Le PLUVIER VERT OU DORÉ, *pluvialis aurea aut gavia viridis, seu pardalis viridis*. Il est un peu plus grand que le vanneau, il a une envergure de deux pieds. La couleur du sommet de la tête, du cou, des épaules & du dos, & généralement de tout le dessus, est d'un brun foncé, entremêlé de beaucoup de taches vertes tirant sur le jaune. Si on observe chaque plume à part, on trouve que le milieu est d'un brun sombre ou noirâtre, & que les bords du contour sont tachetés d'un vert jaunâtre. Le bec de ce pluvier est noir, long d'un pouce, & cannelé autour des narines ; son cou est court ; sa tête & ses yeux sont grands, la poitrine est d'un brun pâle nuancé ; le ventre est blanc, mais gris ou brunâtre vers les côtés ; les aîles sont brunâtres, & la plupart de leurs dards sont blanchâtres ; la queue est courte & brunâtre ; les pattes & les griffes sont noires ; ses jambes sont longues comme à tous les autres oiseaux qui fréquentent les lieux bas, les eaux, les prairies, &c. &

dégarnies de plumes un peu au-dessus des genoux : cet oiseau est solitaire. Sa chair est douce, tendre & fort recherchée ; c'est un excellent manger. Il y a aussi le *petit pluvier doré* de France, le pluvier doré de S. Domingue, & celui de la Baie d'Hudson.

2°. Le PLUVIER GRIS, *pluvialis cinerea.* Sa chair n'est pas moins exquise que celle du pluvier vert ; le champ de son plumage est noirâtre, & les mouchetures grises verdâtres ; il a le menton blanc, ainsi que le ventre, la poitrine & les cuisses ; les dards des aîles sont blanchâtres ; la queue est diversifiée de raies ou couches de noir & de blanc qui la traversent ; le bec est noir ; les pattes sont d'un vert sale ; les griffes sont petites & noires.

3°. Le PLUVIER CRIARD, ou le PLUVIER A COLLIER, *pluvialis torquata*, est de la grosseur d'une bécassine ; ses yeux sont grands & cerclés de rouge ; il a la tête bigarrée de blanc, de noir & de brun ; la mentonniere blanche, & au-dessous est un collier noir ; la poitrine & le ventre sont blancs, mais la poitrine est traversée d'une raie noire qui va d'une aîle à l'autre : le dos & les aîles sont bruns ; les plumes du croupion qui recouvrent la queue, d'un rouge jaunâtre ; le reste de la queue est noir ; les jambes de pareille couleur, & les cuisses nues : c'est le *vanellus vocifer* des Auteurs. L'espece qui se trouve à S. Domingue est aussi très-agréable à la vue : ce pluvier pond des œufs verdâtres tachetés de brun.

4°. Le PLUVIER HUPPÉ DES INDES, *pluvialis cristata ;* il a les cuisses plus longues que les jambes & les cuisses ensemble du pluvier vert ; son bec est menu & pointu ; il porte sur la tête une huppe noire verdâtre. Le plumage du dos est brun ; les plumes du gosier & de la poitrine jusqu'aux cuisses sont noirâtres, nuancées de violet ; celles de la queue sont tachetées de blanc en dessus ; les pieds sont noirs.

5°. Le GRAND PLUVIER, appellé vulgairement COURLY DE TERRE, *pluvialis major, œdicnemus vulgò dicta ;* il se trouve dans les champs ; sa couleur est grise-fauve ; son bec & ses pieds sont d'un jaune verdâtre.

6°. Le PLUVIER ARMÉ DU SÉNÉGAL, a aux extrémités des aîles un petit éperon dur comme de la corne.

A l'égard du *pluvier de sable*, cet oiseau est l'alouette de mer, il vole en troupe autour des rivages maritimes : il a les jambes noires, déliées & longues. C'est une espece de *coulon-chaud :* voyez ce mot & celui d'*Alouette de mer.*

Le pluvier en général eſt de lagroſſeur d'un moyen pigeon, il habite ordinairement les rivieres & les lacs, il eſt toujours en mouvement: il ſe nourrit de vers & de mouches; il vole rapidement, & fait en volant un aſſez grand bruit; on le trouve fort fréquemment en France, il eſt d'un goût exquis & délicat; ſa chair excite l'appétit & ſe digere facilement: cet oiſeau eſt quelquefois comme un peloton de graiſſe, auſſi dit-on en proverbe, *gras comme un pluvier;* malgré cet embonpoint & ſa délicateſſe, ſa chair eſt peu nourriſſante. Des Auteurs regardent comme une eſpece de petit pluvier le *guignard;* voyez ce mot. On prétend que la *dotrale* ou *doterelle* des Anglois n'eſt qu'une variété du guignard. *Voyez* DOTRALE.

POA. Nom que l'on donne à un genre des plantes de la famille des *gramens.* Tous les *poa* ont pluſieurs fleurs hermaphrodites raſſemblées en forme d'épi dans un calice commun, qui n'a que deux bales. Les fleurs ſupérieures avortent pour l'ordinaire. Le mil, la canne à ſucre, le fétu, &c. ſont des *poa.* Voyez ces mots.

POCHE, eſt, ſelon quelques Auteurs, la *palette* de la grande eſpece: ce nom convient mieux au *pélican.* Voyez ces mots.

POCS. *Voyez à l'article* HOCOS.

PODURE, *podura.* Inſecte aptere fort commun, aſſez ſingulier, & cependant très-peu connu, même de la plupart des Naturaliſtes. Ce petit animal approche du pou pour la forme; il a le même nombre de pattes & d'yeux; ſes antennes ſont un peu plus longues. A l'extrémité de ſon ventre on apperçoit une longue queue fourchue, dure, élaſtique & communément repliée en deſſous, & appliquée le long de ſon ventre. C'eſt par le jeu de cette queue à reſſort que l'inſecte frappant fortement contre terre, fait ſauter tout ſon corps en l'air, & par ce moyen fait échapper des mains avides qui le pourſuivent. La podure a en outre tout le corps couvert d'écailles poudreuſes, colorées, qui s'attachent aux doigts, en un mot ſemblables en petit à celles des papillons. Ces inſectes ſe trouvent ordinairement dans les endroits humides, ſous les feuilles, les écorces & les pierres. On diſtingue deux familles de podures; la premiere eſt globuleuſe, la deuxieme eſt alongée. Il y en a une eſpece qui ſe trouve ſur les bords de l'eau, & même ſur l'eau. Cet inſecte ſaute & marche ſur la ſurface de cet élément avec autant de facilité que le font les autres ſur la terre. *Voyez maintenant l'article* POU SAUTEUR.

PŒLA. Poiſſon oriental qui ſe prend dans l'Iſle de Larice, les habitans & les voiſins de cette contrée en font un grand cas : il eſt du genre des poiſſons qui vivent de rapines, tel qu'eſt parmi nous le brochet, dont il a le goût; ſa tête eſt rouſſe, mais le corps depuis les ouies juſqu'au milieu vers la queue, eſt jaune, avec des raies, le reſte eſt d'un bleu clair; les nageoires du corps ſont rouges & les autres vertes. (*Ruiſch*).

POIGNARD. Nom que l'on donne au *moyen brochet*, & à une ſorte d'arme offenſive & factice. Voyez les articles *Brochet* & *Armes*.

POIL, *pilum aut pilus*. On donne ce nom à des corps filamenteux qui ſortent des pores de la peau des animaux : ſous ce nom on comprend généralement les cheveux, la barbe, les mouſtaches, les cils, les poils qui viennent ſur tout le corps, aux bras, aux jambes, & particuliérement aux aiſſelles, à l'eſtomac & aux parties de la génération, même le duvet des oiſeaux, le crin de la queue & de deſſus le cou des chevaux, les mouſtaches des quadrupedes, la ſoie du cochon, la laine du belier, le poil qui couvre le corps de quelques chenilles, & celui qui ſert de fourrure naturelle aux quadrupedes pour les mettre à l'abri des injures de l'air : on dit auſſi le poil des plantes & le poil de la nacre. *Voyez* BISSUS.

En conſidérant les différentes eſpeces de poils d'animaux (qui comme les plumes & les ongles ſont des productions des houppes nerveuſes), quelle variété dans la couleur, la forme, la longueur & la conſiſtance ! Les poils viennent ſolitaires le plus ſouvent dans l'homme, par paquets dans les oiſeaux; les animaux des pays froids ſont plus velus que dans les pays chauds. La barbe, cette eſpece de poil, qui chez l'homme uniquement eſt au-deſſus des levres, aux joues & au menton, reçoit les mêmes influences du tempérament & de l'âge que la chevelure ; c'eſt un duvet dans l'âge de puberté, c'eſt un crin dans la caducité. Plus un homme eſt vigoureux & robuſte, plus il a de barbe ; ceux dont la voix eſt grêle & efféminée, & qui ſont privés des organes de la virilité, n'en ont point : c'eſt de cette obſervation qu'eſt né le proverbe, *vir piloſus & fortis & luxurioſus*.

Des Phyſiciens ont cherché la cauſe de la naiſſance de ce poil ſur le viſage de l'homme. Pourquoi ne l'a-t-on qu'à un certain âge, & pourquoi la barbe eſt-elle ſi variée, ſoit dans la quantité, ſoit dans la qualité, ſuivant les climats & dans les mêmes familles ? Ce n'eſt par

pas ici le lieu d'examiner si la barbe ayant été donnée à l'homme pour le caractériser & le distinguer, il peut la retrancher sans contrevenir à l'intention du Créateur: nous voudrions pouvoir effacer du siécle de Henri II. les ridicules démêlés & toutes les plaisanteries que la barbe a occasionnés.

Les cheveux qui dans l'un & l'autre sexe couvrent & parent la tête, à l'exception de la face & des oreilles, restent toujours flexibles, & sont de diverses couleurs : ils different encore par leur longueur, leur grosseur, leur crêpure ou frisure, & leur dureté ou mollesse. Les Anciens ont distingué les cheveux (*capilli*) par des noms différens qu'ils leur ont donnés; ils ont appellé ceux des hommes qui pendent le long des joues, *cæsaries;* ceux de derriere la tête, ou qui tombent sur le cou, *juba* ou *crines;* ceux des femmes, *coma*, du verbe grec χόμειν, qui signifie attifer & agencer soigneusement; ceux qui regnent vers les tempes & les oreilles, *cincinni*, c'est-à-dire, cheveux frisés ou bouclés.

Le célebre M. *Mariotte* a examiné la maniere de croître & la structure des cheveux : la théorie qu'il en donne, peut s'appliquer à toute sorte de poils. Les cheveux, dit-il, ne croissent pas comme les plantes, dont la seve pousse entre leur écorce & leurs fibres jusqu'aux extrémités de leurs branches, mais comme les ongles, où ce qui est formé le dernier, pousse en avant & hors de la chair ce qui étoit déjà formé : une preuve de cette assertion, c'est que quand on teint les cheveux, ce qui pousse de nouveau est d'une autre couleur. Les cheveux coupés reviennent plus promptement dans les enfans qui ne commencent qu'à végéter, que dans les vieillards qui sont prêts à s'éteindre : ils croissent quelquefois très-sensiblement chez les personnes qui tombent en éthisie, tandis que le reste du corps dépérit. La raison en est que le cheveu tire sa substance de certains sucs du corps, & non pas des sucs nourriciers du corps. C'est par cette raison qu'on a vu des cheveux qui se sont considérablement alongés sur des cadavres inhumés, ou tandis qu'ils étoient encore à la potence : voyez *Transactions Philosophiques.* Quoi qu'il en soit, c'est la quantité du suc dont ils se nourrissent qui détermine leur longueur, c'est sa qualité qui détermine leur couleur : c'est par cette raison qu'ils changent avec l'âge. Au reste, telle est la couleur du poil d'un animal, telle est d'ordinaire celle de sa peau.

Chaque cheveu a une petite racine bulbeuse, assez profonde,

puiſqu'elle eſt inſérée juſque dans les papilles pyramidales; c'eſt dans cette bulbe que ſe ſéparent les ſucs qui le nourriſſent. C'eſt la grandeur & la configuration des pores qui déterminent le diametre & la figure des cheveux. Si les pores ſont petits, les cheveux ſont fins; s'ils ſont droits, les cheveux ſont droits; s'ils ſont tortueux, les cheveux ſont friſés; ſi ce ſont des polygones, les cheveux ſont priſmatiques; s'ils ſont ronds, les cheveux ſont cylindriques. Les poils des aines & des aiſſelles n'ont pas la même configuration des cheveux.

Les cheveux ſont compoſés de cinq à ſix fibres enfermées dans un tuyau, le plus ſouvent cylindrique, ainſi qu'on peut s'en aſſurer à l'aide du microſcope & même à la vue; car quand les cheveux ſe diviſent, c'eſt que le tuyau ſe fend & s'ouvre, & que les fibres s'écartent. Ces fibres & le tuyau ſont tranſparens, & cette multiplicité de fibres tranſparentes doit faire, à l'égard des rayons, le même effet qu'un verre taillé à facettes: auſſi quand on tient un cheveu proche de la prunelle de l'œil, en regardant une bougie d'un peu loin, on voit paroître un rayon de chaque côté de la bougie, & chaque rayon eſt compoſé de trois à quatre petites images de la bougie un peu obſcures & colorées, ce qui prouve que chaque fibre de cheveu fait paroître par réfraction une bougie ſéparée des autres. Quand on ferme les yeux à demi, on obſerve encore le même phénomene de réfraction & même de réflexion au travers des cils ou poils de la paupiere. Quand le microſcope ne feroit pas voir que les cheveux ſont des corps fiſtuleux, la *plica*, maladie dont les Polonois ſont quelquefois attaqués, & dans laquelle le ſang dégoutte par les extrémités des cheveux, ne laiſſeroit ſur ce fait aucun doute; ainſi les fibres & l'enveloppe obſervées aux cheveux par M. *Mariotte*, ſont réelles. On lit dans l'Encyclopédie qu'il y a de plus des nœuds ſemblables à ceux de quelques ſortes d'herbes, & des branches qui partent de leurs jointures.

Les Modernes penſent que chaque cheveu, & peut-être chaque fibre qui le compoſe, reçoit un fluide glutineux qui le remplit & le dilate, & que ſa nutrition ne differe pas de celle des autres parties. Ils oppoſent expériences à expériences. Dans les perſonnes âgées, diſent-ils, les racines des cheveux ne blanchiſſent pas plutôt que les extrémités; tout le cheveu change de couleur en même temps. Le même phénomene a lieu dans les enfans dont les cheveux ſont

ordinairement blonds, & passent à mesure qu'ils avancent en âge, dans une suite de nuances souvent très-opposées. Il y a nombre de personnes chez lesquelles une grande frayeur ou une douleur extrême a fait blanchir les cheveux en une nuit : tel a été un criminel à qui on avoit lu son Arrêt. Henri IV de Navarre ayant appris l'Edit de Nemours favorable aux Ligueurs, en conçut un chagrin qui lui fit blanchir en peu d'heures une partie de sa moustache. On lit dans les Papiers publics, qu'en 1768, le sieur *Jean-Baptiste Riguier*, natif de Montdidier, Curé de la Berliere, Diocèse de Beauvais, âgé de 49 ans, après avoir ressenti, pendant près d'un an, des maux de tête, des éblouissemens & des tressaillemens dans les entrailles qui lui causoient par intervalles quelques mouvemens convulsifs dans les membres, il perdit en dormant, la barbe, les cils, les sourcils & tout le poil de son corps. Il fut fort surpris à son réveil de trouver dans son bonnet de nuit ses cheveux déracinés. Le plus singulier de l'aventure, c'est que tous ses poils, de noirs qu'ils étoient auparavant, repousserent sur le champ d'un beau blanc, & sans aucun mêlange : ainsi du jour au lendemain l'on put dire de lui :

O nox, quàm longa es, quæ facis una senem!

Dans les lievres, les ours, les renards du Nord & des Alpes, on voit assez communément les poils devenir blancs peu-à-peu en hiver, & reprendre en été leur premiere couleur. On voit que les gradations ordinaires de la couleur des poils ne sont interrompues & troublées que par des accidens subits, comme la terreur, le froid, &c. De bons Observateurs ont remarqué des chenilles d'un poil naturellement très-blanc, & qui se change alors en noir en moins de quelques heures. Les cheveux blanchissent sur le devant de la tête, & sur-tout autour des tempes & sur le haut plutôt que sur le derriere & ailleurs, parce que leur suc nourricier y est plus abondant. On est encore en dissension sur la cause de la différence des couleurs naturelles qu'offrent le poil & la peau des animaux. On sait que les quadrupedes, les oiseaux, les papillons & même une sorte de Negres tachetés de blanc, tirent une partie de leur beauté de ces variétés. Il faut donc qu'il y ait dans chacune de ces régions particulieres de la peau, des organes disposés à opérer cette diversité de couleurs ; & ces manufactures particulieres,

dit M. *le Cat*, ſont des productions des nerfs ; c'eſt-à-dire des houppes, des mamelons, des glandes, &c. *Voyez à l'article* NEGRE.

Ce que l'induſtrieux *Malpighi*, dit *Derham* dans ſa Théologie Phyſique, a obſervé dans la ſtructure du poil (la criniere & la queue d'un cheval & les ſoies d'un verrat) eſt en quelque ſorte conforme à ce que j'ai obſervé moi-même dans la mouſtache des chats, le poil des rats, des ſouris & de divers autres animaux que j'ai examiné très-ſoigneuſement avec de bons microſcopes. Le poil de ſouris, le plus tranſparent de tous ceux que j'ai vus, ne paroît qu'un ſeul tuyau tranſparent qui renferme une moëlle compoſée de fibres qui forment autant de lignes obſcures, ſituées dans quelques poils en travers, dans d'autres en ſpirales, & quelquefois articulées, diſent *Leuwenhoek* & *Ruiſch.* Les pointes du porc-épic & du hériſſon ont auſſi une moëlle blanchâtre & étoilée. Ces parties moëlleuſes & obſcures ne ſont que de petites fibres entortillées, & plus ſerrées qu'elles ne le ſont dans les autres parties du poil. Je penſe, dit *Derham*, qu'elles ſervent à procurer une évacuation douce & inſenſible de quelque humeur du corps : peut-être que les poils ſervent auſſi-bien à la tranſpiration inſenſible des animaux velus, qu'à les défendre contre le froid & l'humidité. On peut étendre cette induction à la *chevelure* de l'homme, par deux raiſons ; 1°. parce qu'il eſt évident, par la maladie appellée *plica*, que c'eſt un aſſemblage de petits canaux ouverts par le bout : 2°. parce qu'on guérit des maux de tête en ſe coupant les cheveux quand ils ſont trop longs, & qu'on ſe procure des maux d'yeux quand on eſt d'un tempérament humide & qu'on les raſe. Mais les cheveux & toutes les eſpeces de poils ſont-ils de véritables plantes ? C'eſt une queſtion que l'on a diſcutée en 1764 aux Ecoles de Médecine de Paris. *Voyez* la ſavante Theſe qui conclut ainſi : *Ergò pili plantæ.*

Le poil de l'élan, quoique élaſtique, eſt creux auſſi dans l'intérieur. Les poils des cerfs Indiens ſont percés de part en part : ceux des cerfs d'Angleterre paroiſſent couverts d'une écorce écailleuſe. Chez tous les animaux, le poil eſt aſſez reſſemblant pour la figure, il varie de couleur : il eſt comme tuilé, c'eſt-à-dire couché l'un ſur l'autre, ce qui fait que l'eau coule deſſus, & que l'air froid n'y peut guere pénétrer. Les poils procurent encore pluſieurs autres avantages aux animaux, mais nous ne les connoiſſons pas tous : toujours eſt-il vrai que nous ſavons

en tirer bon parti. On fait d'excellens coussins avec le duvet de *l'édredon*; des chapeaux avec le poil du castor ; des étoffes de la laine des brebis; des matelas du crin frisé des chevaux, leur poil sert à rembourrer des sieges. Le poil de la chevre sert à faire du camelot, des boutons, &c. Le poil ou crin uni de la queue du bœuf & du cheval, après avoir été cordé & bouilli pour être crépi ou frisé, fournit une partie du crin que les Tapissiers, les Selliers, les Bourreliers & autres Artisans emploient pour les ouvrages de leur Métier; le reste du poil de leur peau sert à faire de la bourre dont on garnit les selles des chevaux, les bâts des mulets. Le crin plat ou droit, tel qu'il sort de dessus l'animal, est employé par les Perruquiers, les Boutonniers, les Cordiers & les faiseurs de tamis. Les Luthiers s'en servent aussi pour garnir les archets des instrumens de Musique, &c. *Voyez le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Enfin le poil du lapin, de la marte, du loup, de l'hermine, de la taupe, &c. servent à nous garantir du froid dans la saison rigoureuse. On fait avec le poil ou la soie du cochon, des vergettes ; il sert aussi aux Cordonniers pour conduire leur fil appellé *ligneul :* on fait des pinceaux avec celui du blaireau & celui du porc. Tous les poils des animaux exhalent des odeurs qui sont particulieres à chaque espece d'animal, sur-tout les poils des endroits où la peau est la plus mince, la moins exposée à l'air, & la plus garnie de longs poils. La longue chevelure étoit, chez les Anciens Gaulois, une marque d'honneur & de liberté : on la fait couper aujourd'hui aux personnes qui embrassent la vie monastique, & quelquefois à celles qu'on veut marquer d'infamie. Dans le commencement de notre Monarchie, la chevelure fut particuliere aux Princes du Sang, & les Sujets la porterent coupée courte autour de la tête. Quelques-uns prétendent qu'il y avoit des coupes plus ou moins hautes, selon le plus ou moins d'infériorité dans les rangs.

Les cheveux sont employés à faire des perruques, habillement de tête, devenu si ordinaire par sa commodité, que les cheveux sont un objet de commerce assez considérable. Voyez le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

On appelle *poil d'autruche* ou *poil de laine*, le duvet de cet oiseau. *Voyez à l'article* AUTRUCHE.

POINCILLADE ou POINTILLADE, *poinciana.* C'est un arbrisseau qui croît naturellement en plusieurs lieux de l'Amérique, & qu'on

cultive en Europe dans plusieurs jardins. Il tient son nom de M. *Pointis*, Gouverneur des isles Antilles. C'est le *frutex pavoninus*, *sive crista pavonis* de Breyxius, *Cent. 61*. Il croît à la hauteur de sept pieds ; son écorce est unie & purpurine ; ses feuilles sont oblongues, rouges, ayant chacune en haut une épine crochue en forme d'hameçon. Ses fleurs sont d'une si grande beauté, qu'on les a nommées *fleurs de paon ;* elles sont rangées jusqu'à cinquante en épi aux sommets des branches, d'une couleur rouge nuancée, resplendissantes & disposées en rond : il leur succede une silique dure, brunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, qui contient des semences rougeâtres, placées chacune dans une petite fosse : son bois est une sorte de bresillet propre à teindre.

POINT D'HONGRIE. Nom donné à une coquille bivalve du genre des cames : elle est blanche, marbrée en zig-zag d'orangé brun. *Voyez* CAME.

POINTES ou DARDS D'OURSIN. Indépendamment des piquans ordinaires pétrifiés ou non fossiles de ce coquillage multivalve, quelques Naturalistes comprennent, sous ce nom, les *pierres de Judée* & les *belemnites*. Voyez ces mots.

POIRE. *Voyez à l'article* POIRIER.

POIRE MARINE ou FIGUE DE MER. *Voyez* FICOÏTE.

POIRE DE TERRE ou TOPINAMBOUR. *Voyez à l'article* BATATTE.

POIREAU ou PORREAU, *porrum*. Plante bulbeuse dont M. *de Tournefort* compte six especes. Nous ne décrirons que le porreau commun, *porrum commune capitatum*. C'est une plante potagere, fort commune par-tout & d'un grand usage dans les alimens : sa tige enracinée est longue de quatre à cinq doigts, grosse par la base d'un à deux pouces, ronde, composée de plusieurs tuniques blanches, lisses, luisantes, jointes les unes aux autres, quelquefois carinée, garnie en dessous de plusieurs fibres, d'un goût plus doux que celui de l'oignon ; croissant, s'élevant, se développant & devenant des feuilles longues d'un pied, assez larges, tantôt plates & tantôt pliées en gouttiere, de couleur verte pâle. Il s'éleve d'entr'elles une tige haute de quatre pieds ou environ, grosse d'un doigt, solide, remplie de suc, portant à son sommet un gros bouquet de petites fleurs blanches tirant sur le purpurin, composées chacune de six feuilles disposées en lis ; à ces fleurs

ſuccedent des fruits triangulaires, noirs, diviſés intérieurement en trois loges remplies de ſemences oblongues.

Toute cette plante a une légere odeur d'oignon : elle fleurit en Juillet, & ſa graine eſt mûre en Août, & peut ſe conſerver pendant trois ans. Le poireau demande une terre graſſe & fumée : c'eſt un aliment un peu difficile à digérer, gluant & venteux; mais il provoque l'urine, les regles, l'humeur ſéminale & même la fécondité ; le ſuc de poireau eſt excellent pour appaiſer les bruiſſemens d'oreilles, étant introduit dedans : en ſubſtance il excite la ſuppuration, & eſt très-propre pour guérir la brûlure & l'ulcere cauſé par la morſure des ſerpens. On fait frire les poireaux avec le beurre frais ou avec l'huile d'olive, & on les applique chaudement, dans un ſachet, ſur les points des pleurétiques, & ſous la gorge dans toutes les eſpeces d'eſquinancies, avec un grand ſuccès, dit M. *Bourgeois*.

POIRÉE BLANCHE ET ROUGE. *Voyez* BETTE.

POIRIER, *pyrus*. Le poirier eſt un arbre connu de tout le monde : on en diſtingue en général de deux eſpeces, l'une domeſtique ou cultivée dans nos vergers, l'autre ſauvage dans les forêts.

Les poiriers ont des fleurs en roſe, garnies d'une vingtaine d'étamines, au milieu deſquelles eſt un piſtil, compoſé d'un embryon & de cinq ſtiles. Cet embryon devient un fruit charnu, ſucculent, plus mince vers la queue que vers l'autre bout où il eſt garni d'un nombril formé par les découpures du calice. Ce fruit eſt de forme, de couleur & de ſaveur différentes ſelon l'eſpece. On trouve dans ſon intérieur cinq loges remplies de dix pepins oblongs ; c'eſt-à-dire de ſemences couvertes d'une peau mucilagineuſe. M. *Duhamel* diſtingue quatre membranes dans la poire ; il appelle la premiere *épiderme*, la ſeconde *tiſſu muſqueux*, à cauſe d'une certaine viſcoſité ; la troiſieme *tiſſu pierreux*, & la quatrieme *tiſſu fibreux*. Conſultez les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *années 1730, 1731 & 1732*. Les feuilles des poiriers ſont liſſes, peu ou point dentelées ſur les bords, entieres, ſupportées par des queues aſſez longues, & placées alternativement ſur les branches.

On trouve dans les forêts beaucoup de poiriers ſauvages qui ont levé de ſemences, & que l'on arrache pour en garnir les pépinieres : on ſe procure auſſi beaucoup de ſauvageons en répandant ſur la terre le marc qu'on retire des preſſoirs. Les ſauvageons fourniſſent des ſujets ſur

lesquels on greffe les especes qu'on veut multiplier pour la table, ou pour faire le cidre poiré. Les poiriers greffés sur les sauvageons ne donnent guere du fruit que lorsqu'ils sont en plein vent, & beaucoup plus tard que ceux qui sont greffés sur cognassier, parce que ces derniers arbres poussent moins en bois que les autres. La greffe réussit aussi sur le néflier, sur le cognassier & sur l'épine. Les climats tempérés de l'Europe semblent être le sol le plus favorable à cet arbre dont la racine tend à pivoter. L'écorce est toute sillonnée, & l'arbre souffre très-aisément la taille. Son accroissement est un peu lent.

On est enchanté lorsqu'on voit cette diversité de poires, de saveurs différentes, & plus agréables les unes que les autres, qui se succedent pour orner nos tables. L'énumération de toutes les bonnes poires à couteau seroit ici trop longue ; car nos Jardiniers François qui ont écrit sur la fin du dernier siecle font mention de plus de sept cents sortes de poires qui ont pour le moins 1500 noms François. Elles sont dues à la culture. Nous donnerons seulement un tableau des plus estimées par des qualités particulieres.

Le *petit muscat* ou la poire muscate est la plus hâtive & la premiere de l'été : elle a une odeur de musc très-agréable, elle est mûre à la fin de Juin : on peut la mettre en espalier, mais elle est meilleure encore en plein vent, & a plus de fumet musqué. Pour l'avoir dans toute sa bonté, il faut, dit M. *Bourgeois*, planter ce poirier dans un terrain léger, un peu sec & sablonneux.

Le *bon chrétien* d'été est très-sucré, & est excellent dans les terres chaudes. Il y a plusieurs autres sortes de poires d'été dont on fait cas : telles que la *blanquette*, le *muscat-robert*, la *bergamote d'été*, la *fondante musquée*, l'*épine d'été*. Comme ces poires se passent trop vîte, & qu'elles viennent dans la saison d'abondance, on n'en plante pas beaucoup dans les jardins, & l'on s'attache préférablement aux poires d'automne, & encore plus à celles qui durent davantage.

La *poire de rousselet* est des plus estimées par son eau parfumée, mais d'un parfum qui ne se trouve qu'en elle : elle est mûre à la fin d'Août : elle devient grosse en espalier, mais elle y perd de son parfum. Son unique défaut est d'être sujette à mollir ; c'est cette espece de poire qu'on fait préparer & sécher aux environs de Reims & de Tours, & dont on fait commerce sous le nom de *poires tapées*. La *poire de Colmar* & la *poire de Berry* sont aussi très-propres à faire sécher.

La *bergamote d'automne* a la chair tendre, une eau douce & sucrée : elle paroît à la fin d'Octobre ; il y a des différences fondées sur la couleur. La *bergamote Suisse* se fait reconnoître par ses bigarrures.

Les *beurrés* sont les poires par excellence ; aucune poire ne lui est comparable en bonté : elle surpasse toutes les autres par l'abondance de son eau, par la finesse & la délicatesse de sa chair qui est fondante, & enfin par l'excellence de sa saveur. Elle a de plus l'avantage de charmer la vue, tant par sa grosseur & par la beauté de sa figure, que par son coloris. Enfin, elle est extrêmement fertile, & charge les arbres presqu'à rompre leurs branches.

Le *doyenné* est d'une belle couleur : cette poire est fondante, mais elle n'a qu'un instant pour être mangée ; en-deçà ou en-delà, elle n'a plus de qualité.

On doit mettre au nombre des meilleures poires d'automne, la *robine*, ou la *poire de Louis XIV* ; elle est petite, verte & sans apparence, mais elle a un fumet musqué, qui égale presque celui de la poire de rousselet : elle est très-bonne crue, cuite & seche.

La *poire de Messire-Jean* est cassante : elle a un goût sucré ; ce fruit est propre à faire d'excellent raisiné.

La *virgouleuse* est une excellente poire, lorsqu'on la prend à propos : elle a alors la chair fondante, une eau douce & sucrée, un goût fin & relevé. Les arbres qui produisent ce fruit, poussent vigoureusement.

La *poire de Saint-Germain* a la chair fort tendre, un grand goût & beaucoup d'eau ; son fruit est gros & long : elle a la queue courte.

La *poire de bon chrétien d'hiver*, est un des fruits les plus beaux par sa grosseur, par sa forme longue & pyramidale, & particuliérement par son coloris incarnat, lorsqu'elle est à une belle exposition. Quand elle est mûre, elle est très-excellente crue, & fait l'ornement des desserts. Ce fruit a aussi l'avantage de faire la meilleure compote de toutes les poires : il dure jusqu'aux nouveautés du printems.

Préparation des poires pour les conserver long-temps séchées.

Cette méthode, qui est différente de celle que nous avons décrite au mot FRUIT, consiste à cueillir les poires d'hiver un peu avant leur maturité. Cette récolte dans les Provinces Méridionales de la France, se fait en Septembre ; dans les Septentrionales, un mois plus tard. Il faut choisir pour cela un beau jour, & leur conserver leur queue : on les

fait cuire dans un chauderon d'eau bouillante, jusqu'à ce qu'elles mollissent un peu; ensuite on les met sur des claies pour les faire égoutter, puis on les pèle & on les range sur des plats la queue en haut: elles jettent alors une espece de sirop qu'on met à part : on arrange de nouveau & dans la même position ces poires sur des claies bien propres, & on les porte ainsi dans un four dont on vient de retirer le pain, ou chauffé à un degré à-peu-près semblable : on les y laisse pendant dix à douze heures : on les retire pour les tremper dans le sirop que l'on a édulcoré avec du sucre, & quelquefois on y joint un peu de cannelle ou de girofle avec de l'eau-de-vie : on expose de nouveau ces poires enduites de sirop dans le four, qui doit être un peu moins chaud que la premiere fois : on réitere l'opération trois fois de suite, c'est-à-dire qu'il faut deux couches de vernis de sirop & trois cuites : on les laisse dans le four à la troisieme cuisson, assez long-temps pour qu'elles se sechent suffisamment, ce qu'on connoît lorsqu'elles ont une couleur de café clair, & que la chair en est ferme & transparente ; enfin, lorsqu'elles sont bien refroidies, on les enferme dans des boîtes de sapin garnies de papier blanc, & on les conserve dans un lieu très-sec; (*Journal Œconomique, 1758*). M. *Bourgeois* dit qu'on peut également préparer de cette maniere les poires d'été & d'automne, pour les conserver pendant l'hiver, sur-tout le petit muscat, le vrai rousselet & la robine.

Le poirier cultivé fait plus l'ornement des vergers, que celui des *jardins peignés*. Les Fleuristes recherchent les especes des poiriers à fleur double, ils font un bel effet dans les bosquets printanniers. Dans les pays où les vignes ne réussissent pas, on fait une boisson qu'on nomme *poiré*, en exprimant le suc des poires, ainsi que l'on fait celui des pommes pour le cidre. Le poiré nouveau est fort agréable : il ressemble à du vin blanc, mais il ne se conserve pas aussi long-temps que le cidre. Cependant on en tire une bonne eau-de-vie, & particuliérement de la lie qui se trouve au fond des tonneaux. Le marc des poires qu'on retire des pressoirs, peut, après avoir été desséché, servir à faire des mottes à brûler, pour le chauffage des pauvres : le marc des pommes n'est point propre à cet usage. Il est avantageux qu'il se trouve quelques poiriers sauvageons dans les forêts, parce que les bêtes fauves se nourrissent de leurs fruits. Les Paysans voisins des forêts ramassent ce fruit pour la nourriture de leurs porcs, ou pour en faire de la

boiſſon dans les années où le vin eſt trop rare, ainſi qu'il ſe pratique en différens endroits de la Suiſſe. Ils en font auſſi du verjus pour en aſſaiſonner leur ſalade en place de vinaigre.

L'on ne doit jamais manger de poires avant leur maturité, parce qu'elles ſont d'un mauvais ſuc, & nuiſent ſingulierement. En général, on corrige la qualité venteuſe des poires par la coction ; alors elles ſe digerent plus facilement, & deviennent plus ſalutaires. Les eſpeces qui ne ſe peuvent manger crues, étant un peu acerbes, peuvent entrer dans le raiſiné, ſe manger en compote cuite au feu, au four & ſous la cendre. Le ſirop de poires ſauvages eſt ordonné pour arrêter les diarrhées. On fait d'aſſez bon vinaigre de la ſeve de l'arbre tirée par inciſion.

Le bois du poirier ſauvage eſt peſant, fort plein, d'une couleur rougeâtre : ſon grain eſt très-fin; il eſt ſuſceptible du poli & n'eſt point ſujet à être piqué par les inſectes : il prend très-bien la teinture noire, & alors il reſſemble ſi fort à l'ébene, qu'on a de la peine à les diſtinguer l'un de l'autre. Ces qualités le font rechercher par les Luthiers, les Ébéniſtes, les Menuiſiers & les Tourneurs. Après le buis & le cormier, c'eſt le meilleur bois que puiſſent employer les Graveurs en taille de bois ; mais il eſt un peu ſujet à ſe tourmenter; c'eſt cependant celui qu'on recherche dans les pays où il y a des fabriques de toiles peintes. Le poirier eſt un arbre qui devient quelquefois d'une groſſeur prodigieuſe. *Evelin* parle d'un fameux poirier d'Erford en Angleterre, qui avoit dix-huit pieds de tour, c'eſt-à-dire plus de ſix pieds de diametre, & qui rendoit annuellement ſept muids de poiré.

POIRIER BERGAMOTE. *Voyez à l'article* CITRON.

POIRIER DE LA NOUVELLE ESPAGNE. C'eſt le *perſea* des Modernes, *prunifera arbor*, *Catal. Jamaïc.* Il s'étend fort au large, & eſt toujours vert : ſes feuilles reſſemblent à celles du grand laurier: ſes fleurs ſont à ſix pétales, & naiſſent en grappes : ſon fruit étant mûr, a la figure d'une poire ; il eſt noir, d'un goût agréable, & contient une amande douce faite en cœur. Cet arbre croît à la Jamaïque.

POIRIER DES INDES. *Voyez* GUAYAVIER.

POIRIER PIQUANT ou POMMES DE RAQUETTES. C'eſt une eſpece d'*opuntia* qu'on emploie à la Guiane pour faire des haies vives. *Voyez* OPUNTIA.

POIRIER SAUVAGE DE CAYENNE ou BOIS DE SAVANNE,

ficus folio citrei acutiore, fructu viridi. C'eſt le *couma* des Indiens du Nouveau Monde. *Barrere* dit que c'eſt un figuier à feuilles de citronnier, dont le fruit qui eſt vert, s'appelle dans le pays *poire ſauvage.* En effet, par ſa ſeve laiteuſe, & la figure de ſon fruit, il reſſemble plus à un figuier qu'à un poirier : il croît dans les ſavannes & dans les bois de la Guiane ; la tige eſt haute & rameuſe. Si on entaille l'arbre, il en ſort une liqueur jaunâtre dont on frotte les dartres rouges pour les guérir : le fruit a aſſez l'air d'une neſle ; il en differe par la queue ; il a auſſi plus de ſuc & moins de graines. Les graines de ce fruit ſont velues, & de la forme d'une petite lentille. M. *Freſneau* dit que ce fruit ſe mange, qu'il eſt paſſablement bon, & qu'il produit le même effet que la neſle : les quadrupedes en ſont friands. *Voyez* la figure de ſa feuille, de ſon fruit & de ſes graines, dans les *Mémoires de l'Académie, p. 332, pl. 19, fig. 4 & 5. ann. 1751.*

POIS, *piſum.* M. *de Tournefort* compte vingt-deux eſpeces de pois ; il y a peut-être encore plus de variétés. Mais nous ne parlerons ici que des eſpeces que l'on cultive, préférablement aux autres, à cauſe de leur qualité & de leur hâtiveté, de leur bonté, ou du grand produit dont elles ſont. Nous dirons auſſi un mot de celles que l'on cultive pour les beſtiaux.

Les pois ſont preſque autant cultivés que le blé : il y a des champs entiers couverts de ce légume. L'eſpece que l'on cultive davantage, eſt le *pois des jardins*, qu'on nomme *petit pois, piſum hortenſe majus flore fructuque albo.* Le pois, de toutes les eſpeces, eſt en général conformé à-peu-près de la même maniere : ſa tige eſt unique, liſſe, creuſe, s'élevant plus ou moins, ſuivant l'eſpece : ſes feuilles ſont d'un vert bleuâtre ; elles forment d'abord deux eſpeces d'oreilles annexées à la tige ; entre ces feuilles, ſort une côte qui ſoutient pluſieurs feuilles ; ces côtes ſont terminées par des vrilles qui ſervent à la plante pour ſe ſoutenir : des aiſſeles de ces mêmes oreilles, ſortent des fleurs légumineuſes, compoſées de quatre fleurons inégaux, dont la couleur eſt blanche ou rouge, ſuivant l'eſpece ; chaque bouquet eſt compoſé ordinairement de deux fleurs ; & dans la longueur de la tige, il s'en trouve juſqu'à ſix ou huit : aux fleurs ſuccede la coſſe qui renferme les pois, & qui eſt plus ou moins alongée, ou un peu variée dans ſa forme, ſuivant l'eſpece.

Le pois eſt un grain qui, quoique robuſte en apparence, ne demande pas à être mis indifféremment dans toutes ſortes de terres. Certaine

eſpece demande une terre légere ; une autre la veut un peu graſſe ; & telle autre s'accommode mieux d'une terre qui tient le milieu. Ainſi chacun doit obſerver l'eſpece de pois qui ſe plaît le mieux dans ſon terrain. En général toutes les eſpeces de pois s'accordent à ne vouloir occuper la même terre que de loin en loin ; car ce légume eſt plus vorace, qu'aucun autre, des ſucs naturels de la terre. Il vient à merveille dans les terres neuves ; mais le fumier, qui aide à faire fructifier les autres légumes lorſque la terre ſe trouve fatiguée, lui eſt nuiſible, bien loin de lui être avantageux. Lorſqu'on s'obſtine à mettre des pois pluſieurs années de ſuite dans le même endroit, on les voit jaunir auſſi-tôt qu'ils levent, & ne rien rendre du tout.

Le pois le plus hâtif, celui que les Jardiniers ſe font une gloire à l'envi de préſenter à leurs Maîtres, & que cultivent ceux qui les vendent chérement dans la primeur, eſt le *pois Michaux* (c'eſt le nom du premier Cultivateur qui a obtenu cette eſpece). Ce pois eſt blanc, rond, fort tendre, & ſucré quand il eſt mangé en vert ; mais d'un médiocre rapport : la terre douce lui convient le mieux ; il ſe ſoutient même très-bien dans les ſables les plus arides : dans les terres froides, il ne fait que languir, & ſouvent il y périt. On ſeme ce pois dès le mois de Décembre ; on lui ménage un bon abri ; on le cultive avec ſoin ; & on voit des Créſus payer de ces pois, dans le temps de la nouveauté, cent, cent-cinquante livres le litron. On peut ſemer de cette eſpece de pois dans tous les mois de l'année, pour en jouir long-temps. On doit obſerver, lorſqu'on ſeme ces pois, de ne pas mettre de ſuite pluſieurs planches, parce qu'elles ſe portent réciproquement trop d'ombrage, & que la fleur eſt ſujette à couler dans le bas. La ſemence de pois eſt bonne pendant deux ans : à la troiſieme année il n'en leve qu'une partie.

Il y a pluſieurs autres eſpeces de pois, qui ont chacun leur qualité, tels que le *pois Lorrain*, qui eſt gros, ſucré, & qui ſe plaît dans un terrain ſec : le pois Suiſſe, ou la groſſe coſſe hâtive ; c'eſt un de ceux qui font le plus de profit, parce qu'il fructifie beaucoup ; il demande une bonne terre : le pois quarré, blanc, en faveur duquel on eſt prévenu avec raiſon ; il eſt tendre & moëlleux, plus nourri, d'un goût plus ſucré qu'aucun autre. L'eſpece qu'on nomme *cul-noir*, parce que le germe en eſt noir, eſt bonne pour être conſervée en ſec. Le *pois ſans parchemin* a un goût ſucré & fin ; il fait plus de profit qu'aucun autre, n'ayant que

peu ou point de filandres; il se mange avec la cosse, comme les haricots verts: il y en a plusieurs de cette espece.

On peut faire sécher des pois cueillis en vert, de la même maniere qu'on fait les haricots: ils sont bien meilleurs que ceux qui sont conservés secs.

Le *pois chiche*, ou pois bécu, *cicer sativum, flore candido aut rubro*, est de la grosseur du pois commun, & a une figure approchante de celle de la tête d'un belier. Sa couleur est rouge, ou rousse, ou noire: on s'en sert en Médecine, comme du pois lupin. Il y a des pays où les Cafetiers mêlangent du pois chiche d'Espagne avec leur café pur, pour y gagner davantage. Ce pois est, de tous les grains légumineux, celui dont le goût approche davantage du café. Sa tige est droite, branchue & velue; ses feuilles sont arrondies, dentelées & cotonneuses. Cette plante est commune en France, en Italie & en Espagne.

Le *pois lupin* n'est cultivé que pour la Médecine, & ne réussit que dans les pays méridionaux. La farine de lupin est résolutive, & entre dans les cataplasmes émolliens: sa décoction est apéritive. Le grain de ce pois est merveilleux pour engraisser les bœufs: on s'en sert dans certains pays pour faire de la poudre à poudrer. Il y a quelques pays où on seme des lupins pour servir d'engrais dans les champs; on les enterre avec la charrue à la fin de Mai, & on seme du blé en Septembre, sans mettre aucun engrais. *Voyez l'article* LUPIN.

Il y a une espece de pois très-menus, qui sont d'un blanc tirant un peu sur le gris, ce qui les fait nommer par quelques-uns *pois-gris*. On les nomme aussi *pois de brebis*. On cultive encore ces especes de pois pour la nourriture des bestiaux.

En général les pois sont émolliens & un peu laxatifs: ils fournissent une nourriture un peu grossiere: ils sont un peu venteux; mais ils appaisent la toux, & adoucissent les âcretés de la poitrine. Les pois mangés avec leur gousse sont plus nuisibles que les simples graines; c'est ce que l'Ecole de Salerne exprime par ce distique:

Sunt inflativa cum pellibus, atque nociva;
Pellibus ablatis, sunt bona pisa satis.

Ray assure que les pois verts, mangés tout cruds par ceux qui ont contracté le scorbut par l'usage de la viande & du poisson salés dans les navigations, leur sont convenables.

Quelques perſonnes font ſécher ſur un tamis, à un feu doux, des pois verts, pour en manger pendant le carême: on les conſerve dans des vaſes bien bouchés. Ce légume, ainſi deſſéché, revient parfaitement lorſqu'on le fait cuire. L'art de les aſſaiſonner leur donne le goût des pois de primeur.

POIS D'ANGOLE ou POIS DE CONGO. Arbriſſeau tranſplanté de l'Afrique dans les Antilles où on le cultive avec ſuccès. Il s'éleve de cinq à ſix pieds, & ſubſiſte autant d'années: mais pendant ce court eſpace, il eſt utile dans toutes ſes parties. Il pouſſe beaucoup de branches rameuſes, petites, flexibles, garnies de feuilles longuettes, verdâtres & aromatiques. Cet arbuſte eſt preſque toujours en fleur: ſon fruit eſt en ſilique, coriace, difficile à rompre, contenant quatre ou cinq pois arrondis, d'une moyenne groſſeur & d'un brun verdâtre. Ce pois eſt très-ſain, très-nourriſſant, bon à manger dans une diſette de mil; il n'incommode point; il ſert à nourrir la volaille, & ſur-tout les pigeons. Ses bourgeons ſont très-pectoraux; ſa fleur eſt béchique; ſes feuilles bouillies & appliquées ſur les plaies, les guériſſent: de ſon bois réduit en cendres, on fait une leſſive qui nétoïe les ulceres, & diſſipe les inflammations extérieures de la peau. Cet arbriſſeau a l'avantage de réuſſir dans les terres naturellement ſtériles, ainſi que dans celles dont on a épuiſé les ſels. Auſſi les Colons, bons adminiſtrateurs, ne manquent-ils jamais d'en ſemer dans toutes les parties de leurs habitations, qui dans d'autres mains reſteroient incultes.

POIS A GRATTER. *Voyez* POIS POUILLEUX.

POIS CHICHE. *Voyez à l'article* POIS.

POIS MARTIAUX, *piſa ferrea.* C'eſt la mine de fer en petits globules ſemblables à des pois. *Voyez à l'article* FER.

POIS DE MERVEILLE, *cor-indum ampliore folio, fructu majore.* Plante originaire des Indes, & qu'on cultive aujourd'hui dans nos jardins: ſes tiges ſont menues, & hautes de trois ou quatre pieds, ſans poil, cannelées, foibles, ſes feuilles ſont vertes, & reſſemblent un peu à celle de l'ache; ſes fleurs ſont compoſées de huit feuilles blanches, quatre grandes & quatre petites diſpoſées en croix; il leur ſuccede des fruits en veſſies à trois coins, diviſées chacune en trois loges qui renferment des ſemences ſemblables à de petits pois entiérement noirs, excepté une grande tache blanche faite en cœur: ce qui les a fait nommer *cœur des Indes.* Ces fruits ſont eſtimés très-cordiaux.

POIS NUD ou ŒIL DE CHAT. *Voyez* Pois de terre.

POIS DES PIGEONS. Dans les Indes, on donne ce nom au fruit blanc d'une espece de *cytise*. Voyez *ce mot.*

POIS POUILLEUX ou POIS A GRATTER, *mucuna aut phaseolus siliquis latis, hispidis & rugosis, fructu nigro.* C'est une espece de haricot des Iles de l'Amérique, très-sarmenteux, grimpant & s'attachant jusques aux rameaux des arbres les plus élevés : sa tige est grosse, tenace, fort pliante ; ses feuilles ressemblent assez à celles de nos haricots ; elles sont un peu lanugineuses : ses fleurs naissent en haut, composées chacune de cinq feuilles jaunes qui ont la figure des fleurs de pois : à ces fleurs succedent des gousses longues d'un doigt, ridées, rousses au commencement, noircissant par la maturité, chargées de petits poils fort déliés & légers, mais pointus & très-pénétrans, qui s'attachent facilement à la peau, pour peu qu'on les touche, & y causent une démangeaison cuisante, d'autant plus incommode, que plus on gratte la partie, plus ce poil la pénétre, & plus la démangeaison est forte. De mauvais plaisans mettent quelquefois de ce duvet dans le lit des nouveaux mariés, pour les empêcher de dormir & les en faire sortir.

Le dedans de la gousse de cette plante est blanc & luisant : elle contient deux ou trois semences assez grosses, rondes, applaties, couvertes d'une écorce mince, cependant dure, noire & luisante : il y a peu d'Indiens qui en mangent ; mais ils se servent des feuilles de cette plante pour teindre en noir, & de sa racine coupée par morceaux pour composer un remede stomachique.

POIS QUENIQUE. *Voyez* Pois de Terre.

POIS SAUVAGE ou POIS NUD. *Voyez* Pois de Terre.

POIS DE SEPT ANS. Plante vivace qu'on cultive en Guiane, & qui dure l'espace de sept ans : son fruit est bon à manger : sa feuille pilée rend un jus vert qui est spécifique pour arrêter toute espece d'hémorragie ; on lave la plaie avec ce suc, si l'on peut, sinon on applique le marc dessus. *Maison Rustique de Cayenne.*

POIS SUCRÉ DE LA GUIANE, *inga siliquis longissimis :* c'est le *pacay* des Péruviens ; le *bayroua* de la Guiane, & le *guavas* des Espagnols. Cet arbre, qui se voit au jardin du Roi, est de la grosseur d'un homme, & s'éleve d'environ vingt pieds (Barrere en cite quatre especes ou variétés). Ses branches forment une tête arrondie ; ses feuilles sont alternes, composées chacune d'une côte aîlée, garnie

de

de quatre paires de petites feuilles pointues par les deux bouts. La fleur eſt jaune, en cloche, découpée en ſix parties, & garnies d'étamines blanches à ſommets jaunes. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques longues d'un à deux pieds, étroites & renfermant dans une moëlle blanche, ſpongieuſe & comme filamenteuſe, des ſemences lenticulaires, noires & nullement bonnes à manger. Cette moëlle a un goût de ſucre muſqué & aigrelet; ce qui a fait donner à ce fruit le nom de *pois ſucrin*.

POIS DE TERRE, ou POIS NUD, ou ŒIL DE CHAT, *bonduc*. C'eſt un fruit légumineux de l'Inde, gros comme une aveline, arrondi, dur comme de la corne, poli, luiſant, & de couleur cendrée; il naît dans une gouſſe groſſe comme le pouce, rougeâtre, garnie d'épines en dehors, mais liſſe en dedans; chaque gouſſe contient deux pois; chaque pois renferme une amande groſſe comme celle d'une noiſette, blanchâtre, huileuſe, d'un goût peu agréable; quand le fruit eſt bien deſſéché, & qu'on l'agite, cette amande remue & réſonne, ce qui fait une ſorte d'amuſement pour les enfans du pays: la gouſſe eſt attachée par une queue ligneuſe, rougeâtre & groſſe comme une plume à écrire, à un arbriſſeau de moyenne grandeur, que *Gaſpard Bauhin* appelle *arbor exotica ſpinoſa foliis lentiſci*. C'eſt le *guilandina aculeata foliolis ovalibus acuminatis* de M. *Linneus*. Cet arbre croît par-tout aux Indes: les habitans font cuire ſon fruit en vert, & le mangent; il a un goût aſtringent. Quelques-uns l'appellent *pois quenique* ou *pois ſauvage*. On ſoupçonne que le *bonduc* du Canada, appellé dans le pays, *chicot*, eſt un arbuſte d'un genre différent de celui des Tropiques. Il ne faut pas confondre le pois de terre avec la *piſtache de terre*. Voyez ce mot.

POISON. On en diſtingue de naturels & d'accidentels ou factices. On en trouve des exemples dans les trois regnes de la Nature.

Les *poiſons accidentels* ou *factices* ſont le ſublimé corroſif, le vert-de-gris, les virus contagieux, les exhalaiſons putrides & mophétiques.

Les poiſons naturels du *regne minéral* ſont les eſpeces d'arſenics & les mines de cuivre effleuries.

Ceux du *regne végétal* ſont les vieux champignons, le colchique, la ciguë, le napel, les mancelines, le manioque pur, &c. *Voyez* PLANTES VENIMEUSES.

Les poiſons du *regne animal* ſont le venin de la vipere.

Ces venins ont été formés ou donnés au moment de la création à certains animaux.

M. *Sauvages* a donné en 1754 à l'Académie de Rouen une excellente Dissertation sur les animaux venimeux, dont le programme avoit été proposé pour le prix de Physique, & qui fut couronné par cette savante Compagnie. Dans cette Dissertation si intéressante, l'Auteur traite plus particuliérement des animaux venimeux de la France, de la nature de leur venin, de leur remede ou contre-poison. Il définit le venin un corps qui agissant par ses molécules imperceptibles, quoiqu'en petites doses, produit des effets pernicieux ou dangereux pour la vie, M. *Sauvages* combat l'ancienneté & l'étendue des préjugés, en assurant que le nombre des animaux venimeux, sur-tout en France, est extrêmement petit; mais il ne donne pas moins l'énumération de la plupart de ceux qui ne sont point en France, soit pour nous rassurer contre la crainte de les y rencontrer, soit pour nous enseigner les remedes que les peuples étrangers emploient, afin de les appliquer nous-mêmes en pareilles circonstances.

La classe des quadrupedes, dit M. *Sauvages*, ne présente aucun animal qui ait été observé venimeux, si l'on excepte ceux qui sont atteints d'une *maladie contagieuse* qui imprime à leurs humeurs cette mauvaise qualité; mais il ne s'agit ici que des venins naturels.

Les piquans du *porc-épic* agissant d'une façon toute mécanique, ne doivent pas être réputés venimeux. *Voyez à l'article* Porc-épic.

Les *chauve-souris* d'Amérique qui sucent le sang des hommes & des brebis sans les réveiller, ne produisent que l'effet des sangsues & des saignées réitérées.

Les *fruits secs* auxquels les souris ont touché, excitent souvent des élevures aux levres & autres parties de la bouche; & cet effet est attribué par M. *Sauvages* à l'urine de ces animaux lorsqu'ils sont en chaleur : celle des chats en pareilles circonstances est âcre, infecte & produit des taches ineffaçables; mais la définition que nous avons rapportée du venin, ne convient pas à une telle liqueur.

Il n'y a donc parmi les quadrupedes aucun animal venimeux : il en est ainsi de la classe des oiseaux qui ne peuvent nuire que par leur bec & leurs griffes; la fiente de quelques-uns, comme le pigeon & l'hirondelle, est assez âcre pour enflammer les yeux si elle tombe dessus; mais cela ne suffit pas pour la dire venimeuse.

Les *poissons* offrent des phénomenes singuliers ; ils n'ont pas de venin à l'extérieur : l'engourdissement que cause la *torpille*, les déchiremens que produisent les piquans de la *raie baïonnette*, sur-tout de celle que l'on nomme *glorieuse*, ainsi que la longue & robuste bayonnette de l'animal de mer pisciforme & appellé *empereur*, tous ces effets sont purement mécaniques. Mais si nous justifions de l'accusation de venin tous les piquans de poissons qui en effet n'ont rien de creux, ni aucune liqueur âcre à lancer, nous ne les justifierons pas pour le mal qu'ils peuvent causer étant pris intérieurement.

Les *œufs de barbot* & de *brochet* occasionnent quelquefois le *cholera morbus ;* le remede à ce mal sera indiqué ci-après, en exposant la théorie des venins. Le foie du poisson nommé *chat marin* excite souvent un assoupissement qui est suivi d'une démangeaison universelle, après laquelle la surpeau se sépare entiérement du corps, & guérit la démangeaison. M. *Sauvages* rapporte à ce sujet une observation dont il a été témoin lui-même, & que nous transcrirons ici à cause de sa singularité. Le nommé Gervais, Savetier à Bias, auprès d'Agde, s'avisa avec sa femme & ses deux enfans âgés de dix & quinze ans, de manger à souper le foie d'un chat marin dont la chair est la nourriture des pauvres gens, mais dont le foie a coutume d'être rejeté par les Pêcheurs, avant de vendre le poisson ; en moins de demi-heure, ces quatre personnes furent saisies d'un grand assoupissement, se jetterent sur la paille, & ce ne fut que le troisieme jour qu'elles revinrent à elles assez parfaitement pour connoître leur état. Les voisins voyant un troisieme enfant tout petit qui manquoit de nourriture, & qui n'avoit pas mangé du foie, entrerent chez Gervais, & trouverent que la femme étoit la plus assoupie, puis le mari & les deux enfans, suivant qu'ils avoient plus ou moins mangé de foie : la femme fut plutôt délivrée des suites de cet accident ; on la trouva avec un visage rouge comme de l'écarlate, & le lendemain en se froissant contre ses habits à cause d'une démangeaison universelle qui la tourmentoit, elle fut étonnée de voir sa surpeau se séparer de tout le corps en lames comme des feuilles de papier, ce qui guérit sa démangeaison ; elle s'amusa pendant trois jours à enlever son épiderme, celle de la tête s'enleva en petites écailles, & n'entraîna pas la chûte des cheveux : les autres furent guéris de même, mais plus tard & avec difficulté.

Les insectes suspects sont la *cantharide*, les *guêpes*, *frelons*, *taon*,

bourdon, l'*ichneumon*, le *ſcorpion d'eau*, le *ſcorpion ordinaire*, l'*araignée* & la *ſcolopendre*.

La *cantharide* eſt le plus dangereux de tous les inſectes *coléopteres ;* voyez ce mot. Priſe intérieurement elle excite, même à petite doſe, des ardeurs d'urine ; appliquée au dehors, elle enflamme la peau, fait élever l'épiderme en veſſie : nous ajoutons qu'appliquée extérieurement, elle excite auſſi des ardeurs d'urine.

M. *Sauvages* dit que le *frelon*, le *bourdon*, le *taon*, cauſent par leur piqûre une douleur vive, mais de peu de durée & ſans enflure : la piqûre de la *guêpe* eſt plus vive & plus longue. Notre Auteur a été piqué par une qui n'avoit que la tête, le reſte du corps ayant été ſéparé dès la veille ; effet qui lui eſt commun avec la vipere.

Il y a deux à trois eſpeces de *chenilles* dont le poil cauſe quelque démangeaiſon, mais aucune n'eſt abſolument venimeuſe.

M. *Valiſnieri* eſt perſuadé qu'en Italie les *ſcorpions* ſont venimeux durant les chaleurs de l'été ; mais on n'obſerve rien de pareil en France, & nos ſcorpions doivent paſſer pour être exempts de venin.

La *ſcolopendre de mer* & celle de terre n'ont aucun venin & ne piquent point. Il n'en eſt pas de même de l'eſpece appellée en Amérique *malfaiſante* ou *millepieds :* voyez ces mots.

Dans la claſſe des vers, il n'y a d'animaux ſuſpects que les *ſangſues*, l'*ortie de mer* & le *lievre de mer*.

Quant à la *ſangſue*, c'eſt un bruit populaire que celles qui ſont verdâtres ou tachetées ſoient venimeuſes ; l'Auteur a fait faire uſage indifféremment de toutes les ſangſues plus ou moins brunes, & toutes ont produit de bons effets étant appliquées à propos.

M. *Sauvages* a ſouvent manié, flairé & goûté le *lievre de mer*, ſans y reconnoître aucune mauvaiſe qualité ; mais il a obſervé pour l'*ortie de mer*, qu'il s'en exhale une vapeur ſubtile comme celle de l'oignon, qui enflamme les yeux ; & ſi l'on porte les mains aux yeux auparavant de les avoir bien lavées, on y éprouve une cuiſſon bien plus violente. Ainſi l'*ortie de mer* a quelque choſe de venimeux, de même que la plante qui porte le même nom, & dont les piquans ſont fiſtuleux. *Voyez* ORTIE & ORTIE DE MER.

Il ne reſte qu'à chercher quels ſont les *amphibies reptiles venimeux*, & il faut avouer que c'eſt la claſſe qui fournit le plus d'animaux de cette ſorte. Tous les ſerpens ſont en horreur, & c'eſt choquer ouverte-

ment l'opinion de tout le monde que de douter de leur qualité malfaiſante.

M. *Sauvages* ſoutient qu'en France, quoiqu'il y ait un grand nombre de *ſerpens* différens, des *ſalamandres*, *crapauds*, *lézards* & autres, il n'y a que la *vipere* dont les qualités venimeuſes ſoient juſqu'à préſent connues.

On ſait qu'il ſe trouve en Suede & en Italie un ſerpent nommé *ammodite*, auſſi venimeux que la vipere; qu'en Amérique ſe trouve le *ſerpent à ſonnettes*, dont le poiſon eſt très-actif, & qui fixant les oiſeaux & écureuils perchés ſur les arbres, les fait tomber dans ſa gueule en les réveillant bruſquement par les cliquetis de ſes ſonnettes: on ſait auſſi que le *ſerpent à lunettes* eſt très-venimeux, mais pas un de ces ſerpens ne ſe trouve dans notre pays. Les ſerpens de France ſont preſque tous du genre de l'*anguis*, ou du genre du *coluber*. Suivant les déterminations de M. *Linneus*, du premier genre eſt le *cæcilia* ou l'*orvet*, très-redouté, mais très-mal-à-propos; il n'a point les dents canines des viperes, & quand il mord il ne peut faire le moindre mal. Toutes les *couleuvres*, *aſpics* & autres, ne mordent point qu'ils ne ſoient irrités; leur morſure eſt ſans conſéquence comme une égratignure, & ils s'adouciſſent le moment d'après.

Il y a dans le Diocèſe de Lodeve un village nommé Saint-Michel des Seps ou des Serpens: il eſt adoſſé contre une montagne, de laquelle il ſort au mois de Juin une quantité prodigieuſe de ſerpens qui entrent familiérement dans les maiſons; ils cherchent à boire & à ſe chauffer, mais on ne s'eſt point apperçu qu'ils chaſſent aux ſouris & aux inſectes, comme ſont ceux du Bréſil & de Ceylan: les petits enfans de Saint-Michel badinent avec eux, les prennent par la queue, les attachent deux à deux comme des bêtes de labourage, & les font aller ainſi par les rues. On ſoupçonne très-fort qu'ils aiment le lait; on en trouve quelquefois dans le berceau des enfans: on cite même une obſervation de la Fermiere du Château qui ſurprit un ſerpent qui avoit fait rejetter le lait à ſon nourriſſon en lui inſinuant ſa queue dans la bouche pour lécher ou ſucer ce lait. *Voyez l'article* SEPS.

Le *lézard* eſt abſolument ſans venin; il mord s'il eſt irrité, mais ſa morſure eſt ſans conſéquence.

La *ſalamandre* ne mord point, & n'a point de venin.

Quant au *crapaud*, je l'ai manié (dit notre Auteur); ſon urine

m'a éclabouſſé le viſage & les mains quand je l'écraſois : j'ai vu un Bateleur qui le mordoit & l'éventroit avec les dents pour faire valoir ſon orviétan. Cet animal ſi redouté n'a jamais fait mal à perſonne. La *renette verte* ne mord point & le voudroit en vain, n'ayant point de dents, ni la force de bleſſer.

Telle eſt la partie hiſtorique du Mémoire de M. *Sauvages*, qui a eu ſoin de ne la fonder que ſur des obſervations faites par lui-même, ou de l'appuyer de l'autorité de MM. *de Réaumur*, *de la Condamine*, *de Juſſieu*, *Mead*, & autres Auteurs célebres, & de celle des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences. Il réſulte de toutes ces obſervations, qu'en France l'unique animal venimeux proprement dit, eſt la *vipere*. Voyez ce mot.

Paſſons à la théorie des venins & à leur remede. M. *Sauvages* commence par quelques obſervations générales, qui s'appliqueront d'elles-mêmes aux cas particuliers.

Les *poiſons*, dit-il, ne ſont malfaiſans que par le mauvais uſage qu'on en fait; ils n'ont pas été créés pour nous nuire, & avec certaines modifications, l'*opium*, l'*antimoine*, le *ſublimé corroſif*, les *cantharides*, deviennent d'excellens médicamens : ils ne ſont pas funeſtes par eux-mêmes ; tels corps ſont poiſons pour quelques oiſeaux, comme le *perſil* & l'*amande amere*, qui ſont un aliment pour nous.

Un corps mal-faiſant pour une partie, ſouvent ne l'eſt pas pour un autre : les cantharides enflamment la veſſie, mais ſi l'on en croit l'Auteur, elles ne nuiſent point à l'eſtomac. Le poiſon n'agit pas de lui-même comme tel, il lui faut un diſſolvant convenable : la chaux ne brûle pas ſi on verſe de l'huile deſſus, il y faut verſer de l'eau ; le vif-argent a beſoin d'eſprit de ſel pour former le ſublimé corroſif ; le ſel a beſoin de la ſalive pour picoter la langue. Ainſi les narcotiques s'aſſocient avec la lymphe nervale pour s'inſinuer dans l'origine des nerfs & les embarraſſer : le foie du chat marin qui fait tomber la ſur-peau en écailles, agit vraiſemblablement étant combiné avec la matiere de la tranſpiration, qui devient par-là acre & corroſive.

La corroſion ne dépend pas toujours de la forme de coin ou de ſcie que l'ancienne Phyſique attribue aux parties intégrantes des corps, elle dépend auſſi de la vélocité avec laquelle les molécules du diſſolvant pénetrent les pores du corps à diſſoudre, & la gravité ſpécifique des corps ne contribue pas moins à cette vélocité que la convenance de

leur figure ; ce qui forme des contacts plus multipliés & une force d'adhésion plus grande : il faudroit donc pour remédier par principe aux accidens du venin, connoître l'analogie des gravités spécifiques des corps différens ; mais nous sommes bien éloignés de cette précision, & nous sommes obligés de nous en tenir aux expériences.

Nous avons mis au rang des venins les *œufs du brochet* & du *barbeau* ; le remede est de prendre au plutôt six grains de tartre stibié (émétique) dans trois verres d'eau tiede de dix en dix minutes : si le *cholera morbus* est déclaré, ce qui arrive cinq à six heures après avoir mangé ces œufs, il faut avaler beaucoup d'eau de poulet & prendre des lavemens de la même eau ; & si les vomissemens & les nausées épuisent, il faut les suspendre avec vingt gouttes de *laudanum* liquide dans une eau cordiale. On ignore le contrepoison du *foie de chat marin*, mais le venin n'est peut-être pas naturel à cet animal ; le *thon* produit quelquefois cet effet. Il y a lieu de croire que ces poissons très-voraces avalent goulument d'autres poissons corrompus, & sur-tout ceux qui servent d'amorce ; le chyle qui en vient fait un venin, qui s'exalte plus encore dans le foie de l'animal & le rend extrêmement venimeux.

Les *guêpes*, *abeilles* & autres insectes à qui la Nature a donné des piquans propres à percer le cuir des bœufs & l'écorce des arbres, où ils déposent leurs œufs, ont eu besoin d'une liqueur âcre qui empêchât ces trous de se refermer ; cette liqueur est acide, mais l'effet qu'elle produit n'est pas considérable ; le remede est de retirer adroitement l'aiguillon, & de bassiner l'endroit piqué avec de l'eau fraîche qu'on renouvelle de temps en temps.

Outre les remedes généraux qui sont les saignées, les bains, les émulsions, on a trouvé pour la guérison des *cantharides* un remede dans les cantharides mêmes, préparées avec du camphre qui en corrige l'âcreté.

La *vipere*, seul animal en France qui soit proprement venimeux, en ce qu'il l'est naturellement, se reconnoît aux deux dents canines qu'elle porte à la mâchoire supérieure ; il s'en trouve quelquefois quatre tant aux mâles qu'aux femelles. On trouvera la description de ces dents à l'article *Vipere*.

Le venin de la vipere qui n'irrite presque pas les nerfs de la langue, parce qu'ils sont comme à l'abri par le vernis de la salive, agit avec force sur les nerfs qui sont à nu quand il a été combiné avec le sang ;

il paroît que c'eſt le ſang qui en développe l'âcreté : cette combinaiſon eſt corroſive pour les filets nerveux qui ſe trouvent dans le tiſſu de arteres & du cœur.

L'alkali volatil ſucciné, & que tout le monde connoît ſous le nom d'*eau de luce*, eſt employé avec grand ſuccès contre la morſure de la vipere. La racine de *polygala de Virginie* eſt employée par les Indiens contre la morſure du ſerpent à ſonnettes ; elle a le même goût que les plantes cruciformes. Les Indiens ſucent la plaie avant de l'employer : on peut faire de même pour la morſure des *viperes*, ſur-tout ſi l'on fait rouler dans la bouche de l'huile pour la garantir de l'impreſſion du venin.

Au reſte, on ne doit pas compter ſur quantité de prétendus ſecrets vantés en ce cas ; il arrive ſouvent que les malades, ſur la foi de pareilles recettes, négligent de conſulter les Médecins expérimentés, & périſſent miſérablement, victimes de l'ignorance & de la crédulité.

On ne doit conſidérer les poiſons, ſur-tout ceux des végétaux, que relativement & non abſolument. Les poiſons ſont des corps qui, à petites doſes & par leurs qualités phyſiques, ſont capables de produire en nous des changemens conſidérables, lorſque nous ſommes en bonne ſanté : mais ce qui eſt poiſon pour un animal, eſt remede pour un autre.

POISSON, *piſcis*, eſt un animal ſanguin, ovipare, aquatique, qui vit continuellement dans l'eau, & n'en ſort jamais volontairement, qui n'a point de pieds, mais des nageoires, couvert d'écailles ou d'une peau unie & ſans poil, qui reſpire par les ouïes, & qui n'a qu'un ventricule.

On peut conſidérer les poiſſons ſous une multitude de points de vue, ſoit que l'on enviſage la variété immenſe des *poiſſons de mer* & *d'eau douce*, ſoit qu'on examine leur organiſation, les alimens ſi variés par la ſaveur de leur chair qu'il nous procurent, & l'utilité infinie dont pluſieurs ſont pour les beſoins de la vie : nous tâcherons de préſenter ici un léger tableau de tous ces objets ſi curieux & plus intéreſſans les uns que les autres.

La Nature a deſtiné plus de la moitié de notre globe aux ſeuls poiſſons. Les eaux des fleuves, des rivieres, des lacs & des étangs, ſont remplies d'une multitude de poiſſons, qui varient tous pour la forme,

forme, pour la couleur, pour le goût (*a*). Le bassin immense des mers en contient d'autres en nombres innombrables, & variés à l'infini ; il y en a qui n'habitent que les lisieres des côtes, d'autres s'éloignent de la plage & se tiennent en pleine mer.

La distinction des poissons se doit tirer sur-tout des marques essentielles & des parties & actions principales qui sont communes à toutes les especes de chaque genre, & propres à chacune en particulier : on doit considérer si le poisson a des écailles ou une peau à tubercules, sa hauteur perpendiculaire, sa largeur ; les nageoires, leur nombre & leur figure ; la forme de la queue, de la tête & de la ligne latérale qui va tout le long des côtes ; la figure, le nombre & la situation des narines ; la position des yeux, de la bouche, la forme & la direction de ces ouvertures, le nombre, la forme & l'emplacement des dents, les opercules des ouies, la figure du poisson, sa couleur ; s'il est d'eau douce ou de mer, si l'animal est vivipare ou ovipare, c'est-à-dire si les parties de la génération sont extérieures ou intérieures ; s'il a des barbillons ou non.

On voit avec étonnement & admiration, que des poissons de mer qui avalent une eau dont le goût nous paroît insupportable, qui est chargée de sels si inhérens que les filtrations ne peuvent l'en dépouiller, ont cependant une chair délicieuse, & que bien des gens préférent aux volailles les plus exquises. Les poissons se nourrissent de plantes, d'insectes aquatiques, de grenouilles, de vers & de petits poissons.

(*a*) On ne peut observer sans étonnement quel degré de chaleur les êtres vivans peuvent supporter. M. *Sonnerat*, en parcourant l'intérieur de l'isle de Luçon, une des Philippines, trouva environ à quinze lieues de Manille, dans un petit lac situé sur le bord du grand lac de cette isle, un ruisseau d'eau très-chaude ou bouillante, dont la chaleur étoit de soixante-neuf degrés au thermometre de M. *de Réaumur*, quoique l'épreuve en fût faite à une lieue de sa source ; il apperçut à travers les vapeurs de cette eau des poissons à écailles brunes, longs de quatre pouces, que leur agilité & la mal-adresse des Sauvages du canton ne lui permirent pas de se procurer ; il y vit aussi trois arbrisseaux très-vigoureux, dont les racines trempoient dans cette eau bouillante, & dont les branches étoient environnées de sa vapeur, qui étoit si considérable que les hirondelles qui osoient traverser le ruisseau à la hauteur de sept à huit pieds, y tomboient sans mouvement. L'un de ces trois arbrisseaux étoit un *agnus castus*, & les deux autres des *aspalatus*. M. *Sonnerat* but de l'eau de ce ruisseau après l'avoir fait refroidir ; elle avoit un goût terreux & ferrugineux.

Structure & organisation des Poissons.

Les poissons ont un grand nombre de rapports avec les autres animaux ; & si on veut ranger dans la classe de ces individus les animaux nageurs *pisciformes* & vivipares, alors cette classe d'animaux offrira seule des exemples de toutes les idées différentes de reproductions, que la nature a employées dans son plan général. Les uns ont, comme les animaux terrestres, des squelettes ; les arêtes sont leurs os ; les autres n'ont pour ossemens que des cartilages auxquels sont attachés les muscles, comme dans certains vers ; les chairs aboutissent à un noyau cartilagineux ; & il y en a, tels que l'*ichtyocole*, dont les arts tirent un grand avantage ; d'autres sont épineux, c'est-à-dire ont les nageoires garnies d'aiguillons, & la queue dans une position verticale ; quelques poissons ont la peau molle, & semblent l'avoir nue comme l'homme ; mais le plus grand nombre l'ont couverte d'écailles, comme certains reptiles ; d'autres l'ont hérissée de piquans, comme le hérisson & le porc-épic : quant aux animaux de mer pisciformes, qui sont monstrueux en grosseur, qui respirent comme l'homme, les quadrupedes & les oiseaux, par le moyen des poumons, ce sont des cétacées ; ils n'ont de rapport avec les poissons que par l'élément qu'ils habitent, mais ils en different parce qu'ils sont vivipares, qu'ils sont obligés de venir respirer à la surface de l'eau ; car s'ils étoient forcés à rester sous l'eau ou sous les glaces, ils y étoufferoient : ils ont un cou, des especes de paupieres ; leur queue, notamment celle de la baleine, du cachalot, &c. est dans une position horizontale ; mais c'est sur-tout par rapport aux parties qui servent à la génération & à la maniere dont elle s'accomplit, qu'on peut établir le parallele entre les seuls animaux pisciformes & tous les autres animaux dont la foule variée habite le globe de la terre. Les cétacées ont les parties extérieures de la génération, semblables à celles des quadrupedes : ils s'accouplent comme eux : leurs femelles mettent au monde des petits vivans & les allaitent, tandis que tous les poissons ne se multiplient que par des œufs : ils ne s'unissent point. Toutes ces considérations doivent exclure les cétacées de la classe des poissons proprement dits ; les véritables poissons n'ont que des ouies ; quelques-uns, qui sont peut-être de l'ordre des reptiles, tels que la lamproie, ont des trous disposés le long du corps, qui sont des conduits aériens ; & les ouies des uns & les trous disposés le long du corps des

autres, ont une merveilleuse conformité avec les trachées des insectes. Les poissons ont du rapport par les œufs avec les oiseaux, la plupart des reptiles & la foule innombrable de la plupart des insectes. Les Naturalistes savent qu'entre plusieurs de ces derniers animaux (les poissons) il n'y a point de copulation entre les mâles & les femelles, & toute la jouissance des mâles se réduit à répandre une liqueur fécondante sur les œufs que les femelles ont déposés, c'est-là aussi toute la jouissance de celles-ci. On trouve une sorte de rapport entre les œufs déposés des poissons & ceux de la plupart des reptiles, & de certains vers tels que la limace. Les embryons y subissent leur évolution, leur développement, les œufs alors se distendent & augmentent de volume.

Lorsque l'on considere un poisson, on est d'abord arrêté par sa forme extérieure : on remarque ses nageoires & sa queue, à l'aide desquelles il rame & exécute tous les mouvemens qui lui sont nécessaires : on le voit s'élever, s'abaisser, agiter ses ouies d'un mouvement continuel : tout le jeu de cette mécanique pique la curiosité.

On observe d'abord qu'en général les poissons sont recouverts d'écailles plus ou moins apparentes, artistement arrangées, richement & élégamment nuancées; leur usage est de garantir le poisson, & de lui conserver toute la flexibilité de son corps (*Voyez à l'article* ABLE ce qu'on peut penser sur la formation de l'écaille des poissons). Tous les poissons, plus encore ceux de la mer que ceux des rivieres, sont enveloppés d'un enduit gras & huileux, qui les rend d'une souplesse infinie, & avec cela très-propres à passer par les lieux les plus étroits. Cet enduit se renouvelle à chaque instant, & il est fourni par une infinité de petits vaisseaux excrétoires, qui viennent aboutir aux vides presque insensibles que les écailles laissent entr'elles. Il y a apparence que ces vaisseaux charient un suc qui leur est particulier, & qui sert non-seulement à nourrir & à accroître les écailles, mais encore à les teindre de diverses couleurs, quelques-unes si brillantes que l'art le plus recherché auroit de la peine à les imiter. Cet enduit gras & huileux étant impénétrable à l'eau, est encore propre à défendre le sang des poissons du froid de ce fluide, & à redoubler leur chaleur naturelle par le renvoi des exhalaisons du corps; ce qui devient tout-à-fait nécessaire dans l'Océan septentrional, où le froid n'épargneroit aucun poisson.

A l'égard des écailles, on ne croit pas qu'elles tombent toutes les années, ni qu'elles soient les mêmes dans toute la vie du poisson; mais

il se fait tous les ans une addition d'une nouvelle écaille qui vient au-dessous de la précédente, & s'étend de tous côtés au-delà du tranchant de celle-là, à proportion de l'accroissement du poisson: on prétend que le nombre de plaques qui composent ces écailles marque l'âge du poisson.

Le poisson pouvoit-il avoir une robe qui fût à la fois plus légere & plus impénétrable? La figure de ces animaux étant toujours un peu aiguisée par la tête, les rend propres à traverser un liquide; la *queue* par la force, par son impulsion alternative de droite & de gauche, fait avancer le poisson en ligne droite; les *nageoires* qui sont sous le ventre du poisson servent aussi un peu à repousser l'eau pour faire aller le corps & l'arrêter ensuite, quand le poisson les étend sans les remuer. Mais leur principale fonction est de diriger les mouvemens du corps en le tenant en balance & en équilibre; en sorte que si le poisson joue des nageoires qui sont à droite, & qu'il couche sur son corps celles qui sont à gauche, tout le mouvement est aussi déterminé vers la gauche; de même qu'un bateau à deux rames, si on cesse d'en faire jouer une, tournera toujours du côté où la rame n'est plus appuyée contre l'eau. Otez les nageoires aux poissons, le dos qui est plus pesant que le ventre, n'étant plus tenu en équilibre, tombe sur un côté, ou descend même dessous; souvent il est dans l'eau le ventre en haut, comme il arrive aux poissons morts qui viennent sur l'eau les nageoires du ventre en haut. Tout ceci s'exécute suivant les lois de l'Hydrostatique: cette matiere est parfaitement bien expliquée dans Borelli, *De motu animalium*, *part. I. chap. XXIII.*

On voit le poisson monter, descendre, se tenir dans les eaux à une hauteur quelconque; c'est à l'aide d'une vessie d'air, *vesicula pneumatica*, *aut utriculus natatorius*, qui est dans son corps, qu'il exécute tous ces mouvemens: cette vésicule remplie d'air, à la faveur de laquelle les poissons se soutiennent dans l'élément liquide, est un sac membraneux composé de deux ou trois enveloppes qui se séparent facilement. Suivant qu'il enfle ou qu'il resserre cette vésicule aérienne, il s'éleve ou il descend, parce que son corps devient plus gros ou plus petit, son poids restant toujours le même. Ainsi l'on peut regarder la queue, les nageoires & la vessie aérienne des poissons comme autant d'avirons, de rames, & de voiles. Il est digne de remarque que la Nature a mis plus de force de muscles dans la queue des poissons que dans toutes les autres parties de cet animal.

On peut penſer que les muſcles du poiſſon ſont les moyens ordinaires dont il ſe ſert pour reſſerrer ou élargir ſa véſicule aérienne. S'il les relâche, l'air ſe dilate par ſon reſſort naturel, & la véſicule s'enfle; s'il les reſſerre, l'air ſe comprime & la véſicule devient plus petite. Il eſt probable que les poiſſons ont auſſi la faculté d'expulſer l'air de la véſicule aérienne, pour en recevoir de nouveau. *Ray* a obſervé, dans la plupart de ces animaux, un conduit qui va du goſier dans la veſſie à nager, & qui, ſans doute ſert à cet uſage. Ce même Auteur dit que quand cette veſſie eſt percée ou déchirée, le poiſſon s'enfonce, & qu'il ne peut ni ſe ſoutenir ni s'élever. Mais ce dommage ne cauſe point la mort de ces ſortes d'animaux; car on lit dans le *Natural Hiſtory*, &c. qu'un Obſervateur a fait crever la veſſie d'un poiſſon dans la machine pneumatique, ſans que l'animal en ſoit mort. On prétend que les Pêcheurs ſont très-adroits à percer avec une aiguille la véſicule aérienne du merlus auſſi-tôt qu'ils l'ont pris, dans la vue d'en faire ſortir l'air qui s'y trouve renfermé. Sans cette opération le poiſſon ne pourroit reſter & vivre quelque temps au fond de l'eau du bateau dans laquelle on le dépoſe pour y être pris & porté enſuite tout frais au marché; mais ſi malheureuſement on ouvre dans cette opération quelque artere du poiſſon, il périt ſur le champ. Au reſte il y a de grandes différences entre les véſicules aériennes dans différens poiſſons. Ce ſac eſt pour l'ordinaire ſitué en long, enfermé dans le péritoine, placé entre les vertebres & l'eſtomac. Sa longueur dépend de la capacité du bas-ventre, & de la grandeur du poiſſon: il eſt tantôt cylindrique, elliptique, ové ou renverſé; tantôt cette véſicule aérienne eſt à un lobe & à une loge, ou d'une ſeule cavité, comme celles des *truites*, des *brochets*, des *merlans*, &c. dans d'autres la veſſie a deux loges & deux lobes, comme dans le barbeau, la carpe, &c. d'autres l'ont à trois lobes & à trois loges, comme la tanche de mer, la gavote. *Redi* dit que le *poiſſon doré* a quelquefois cette veſſie d'air diviſée en quatre cavités. Dans les mâles la véſicule aérienne deſcend, dit M. *Gouan*, preſque juſqu'à la région de la veſſie urinaire, & eſt attachée avec l'eſtomac, avec l'œſophage, tantôt par le côté, tantôt par la pointe, & s'y abouche par un conduit pneumatique. On prétend avoir obſervé que dans le merlus & dans la morue la véſicule aérienne ne ſe termine point à la veſſie urinaire; elle s'étend juſqu'à la derniere vertebre dorſale. Pluſieurs eſpeces de poiſſons & d'animaux nageurs réputés poiſſons, n'ont point ces veſſies

d'air ; la lamproie, l'anchois, le dauphin, la torpille, la rouſſette, le goujon d'eau douce, &c. tous les poiſſons plats qui ſe tiennent toujours couchés dans le fond de l'eau, ſont, dit-on, de ce nombre, & alors ils exécutent ces mouvemens par des moyens différens : ils ont des eſpeces de poumons qui peuvent ſe gonfler d'air, & ſe mettre en équilibre avec l'eau, ainſi que le fait la grenouille : dans les *animaux amphibies*, la rétraction & l'impulſion des pattes ſont miſes en uſage pour nager.

L'organiſation intérieure des poiſſons nous préſente des différences bien ſenſibles d'avec celle des animaux terreſtres. La ſituation, la conformation des poumons & leur commerce avec le cœur ſont bien différens. L'illuſtre M. *Duverney* a donné une anatomie des plus exacte de la *carpe*, dont la ſtructure peut ſe rapporter à celle du plus grand nombre de poiſſons ; & c'eſt d'après ſes obſervations que nous parlerons. Le cœur de ces poiſſons n'a qu'une oreillette, mais d'une grande capacité : elle eſt appliquée au côté gauche ; il y a deux valvules à l'embouchure de l'oreillette dans le cœur, l'une deſſus & l'autre deſſous, attachées par tout le demi cercle qu'elles forment, & ouvertes du côté de la pointe du cœur ; ce qui fait que le ſang qui reflue par la contraction du cœur, les ſouleve & les joint l'une à l'autre comme dans la grenouille. Ce cœur eſt applati comme une châtaigne de mer ; il s'emboîte par la baſe avec l'aorte. Les parois de ce cœur ſont fort épaiſſes à proportion de ſon volume, & ſes fibres d'une tiſſure fort compacte ; auſſi a-t-il beſoin d'une forte action pour la circulation.

Les *ouies* que l'on remarque dans les poiſſons proprement dits, & qui ſont ovipares, ſont leurs véritables poumons, les organes de leur reſpiration ; car ils ont beſoin d'air pour vivre, & ils ſont conſtruits de maniere à pouvoir extraire de l'eau l'air néceſſaire à leur reſpiration. Les ouies des poiſſons ſont des eſpeces de feuillets compoſés d'un rang de lames étroites, rangées & ſerrées l'une contre l'autre, qui forment comme autant de barbes ou franges ſemblables à celles d'une plume à écrire : ce ſont ces franges qu'on peut appeller proprement le poumon des poiſſons. Ces ouies ſont recouvertes d'un couvercle qui s'éleve & qui s'abaiſſe, & qui en s'ouvrant donne paſſage à l'eau que l'animal a reſpirée : un nombre prodigieux de muſcles font mouvoir toutes ces parties.

L'aorte, qui dans les autres animaux porte le ſang du centre à la circonférence de tout le corps, ne parcourt de chemin dans ceux-ci que depuis le cœur juſqu'à l'extrémité des ouies, qui ſont les poumons des poiſſons; alors les veines du poumon devenues arteres, font la fonction de l'aorte.

Le poiſſon avale l'eau continuellement par la bouche (c'eſt ſon inſpiration), & il la rejette par les ouies (c'eſt ſon expiration): c'eſt dans ce paſſage que le ſang s'abreuve d'air. Le ſang qui ſort du cœur du poiſſon, ſe répand de telle maniere ſur toutes les lames dont les ouies ſont compoſées, qu'une très-petite quantité de ſang ſe préſente à l'eau ſous une très-grande ſuperficie, afin que par ce moyen chacune de ſes parties puiſſe facilement, & en moins de temps, être pénétrée par les petites particules d'air qui ſe dégagent de l'eau par l'extrême diviſion qu'elle ſouffre entre ces lames. C'eſt pour cela qu'il a fallu non-ſeulement que chaque feuille en eût un ſi grand nombre, mais auſſi que toutes leurs ſurfaces fuſſent couvertes des rameaux capillaires traverſaux de l'aorte. C'eſt à-peu-près la même mécanique dans les poumons des autres animaux; mais le nombre des vaiſſeaux dans les véſicules des poumons n'approche pas du nombre de ceux des lames des ouies: auſſi eſt-il plus difficile de tirer l'air de l'eau, que de reſpirer l'air pur tel qu'il entre dans les poumons véſiculaires.

Quand on conſidere que le ſang des veines des ouies eſt d'un rouge plus vermeil que celui de l'aorte, on juge aiſément qu'il s'y eſt chargé de quelques particules d'air. On remarque dans les autres animaux la même différence entre le ſang de l'artere du poumon, qui eſt toujours d'un rouge obſcur, & celui de la veine du poumon, qui eſt toujours d'un rouge fort éclatant. Le ſang ainſi imprégné des particules d'air, & par-là devenu vraiment artériel, entre dans les veines des ouies; & ces veines prenant dans les poiſſons la conſiſtance d'arteres, diſtribuent ce ſang à toutes les parties poſtérieures du corps; il eſt enſuite repris par les veines qui le portent au cœur.

Toutes les pieces qui ſervent à la reſpiration de la carpe, & dont on peut faire, comme nous l'avons dit ci-deſſus, l'application aux autres poiſſons, montent à un nombre ſi ſurprenant, qu'on ne ſera pas fâché d'en voir ici le dénombrement.

Les pieces oſſeuſes ſont au nombre de quatre mille trois cents quatre-vingt-ſix. Il y a ſoixante-neuf muſcles; les arteres des ouies,

outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux, & chaque rameau jette de chaque côté sur le plat de chaque lame, une infinité d'arteres capillaires transversales, dont le nombre passeroit de beaucoup tous ces nombres ensemble. Quelle finesse d'organisation ! Il y a autant de nerfs que d'arteres, les ramifications des premiers suivant exactement celles des autres. Les veines, ainsi que les arteres, outre leurs huit branches principales, jettent quatre mille trois cens vingt rameaux, qui sont de simples tuyaux, & qui, à la différence des rameaux des arteres, ne jettent point de vaisseaux capillaires transversaux.

Parmi les poissons, il y en a qui ont les mâchoires armées de dents; il se trouve même des animaux de mer qui les ont munies de trois ou six rangs, tel que le requin (mais cet animal est une espece de cétacée). Quelques-uns, dit M. *Deleuze*, ont aussi la langue armée de deux rangs de dents aiguës & courbées; d'autres n'ont point de dents enracinées dans les mâchoires, tels que la tanche, la carpe & le barbeau; mais elles sont situées dans la voûte charnue du palais, ou dans de petits os placés à l'entrée de l'œsophage; d'autres, telle que l'alose, n'en ont point du tout, ni aux mâchoires, ni dans toute l'étendue du palais & des parties voisines de l'entrée de l'œsophage, à moins qu'on ne veuille donner le nom de dents à certaines petites inégalités en forme de scie que l'œil voit à peine, mais que l'on sent au tact à l'extrémité des levres supérieures.

Les vrais cétacées ont une langue dont ils se servent comme les quadrupedes : mais celle des poissons est fort différente : elle est immobile & adhérente à la partie inférieure de la bouche ; aussi elle ne contribue pas aux inflexions de la voix, les poissons proprement dits n'en ayant point.

L'anus que les Mariniers appellent *ombilic* ou le fondement, a aussi ses singularités. Il ne paroît à l'extérieur qu'une seule ouverture, par où se déchargent les excrémens des boyaux ; mais cette ouverture en comprend encore deux autres, dont l'une donne passage aux œufs dans les femelles, & à la semence dans les mâles, & l'autre laisse passer l'urine de la vessie ; de sorte que voici trois conduits qui aboutissent dans cet endroit. Les œufs sont disposés dans deux capsules de chaque côté de l'abdomen, & ces conduits se réunissent en un seul canal qui se termine à la partie postérieure de l'anus. Le nombre des œufs que

donnent

donnent les poiſſons eſt prodigieux : on a calculé ceux que pouvoit donner une *morue*, & on a trouvé pour total neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs. *Leuwenhoek* prétend que la laite du merlus contient infiniment plus d'animalcules. Quelle fécondité ! mais auſſi quelle deſtruction ! combien de ces œufs ſont dévorés, combien de petits poiſſons ſont détruits ! c'eſt ainſi que ſe conſerve la balance dans la production des êtres animés.

La *laite*, que l'on nomme auſſi *laitance*, *ſemen piſcium*, eſt une partie compoſée de deux corps blancs très-irréguliers ; on y diſtingue les véſicules ſéminales : ce ſont les teſticules dans leſquels ſe filtre la ſemence ; ils ſont preſque auſſi longs que la cavité du bas-ventre : le côté droit eſt quelquefois un peu plus gros que le gauche, parce qu'il commence un peu plus près du diaphragme : c'eſt cette ſemence que le mâle répand ſur les *œufs* à l'inſtant où la femelle les détache de ſon ovaire & les dépoſe dans l'eau, & c'eſt cette ſemence qui les féconde : *voyez au mot* Œuf, les différences qui ſe trouvent entre les *œufs des poiſſons* & les *œufs des oiſeaux*.

Il ſe trouve quelquefois des poiſſons véritablement hermaphrodites. M. *Morand* a fait voir à l'Académie des Sciences en 1737, les parties intérieures d'une groſſe carpe, où d'un côté l'on voyoit diſtinctement les œufs, & de l'autre la laite : à cette occaſion, M. *de Réaumur* dit qu'il avoit obſervé pluſieurs fois la même choſe dans le brochet, & M. *le Marchant* dans le merlan (On peut y ajouter les *moules* & d'autres vers teſtacées, dont nous avons parlé). Voilà bien des poiſſons hermaphrodites qui en feroient ſoupçonner beaucoup d'autres. Que d'éclairciſſemens à deſirer ſur ce ſujet ! Pluſieurs animaux hermaphrodites ont le beſoin ordinaire d'un autre animal de leur eſpece pour engendrer : les moules procréent toutes ſeules, mais elles ſont des vers teſtacées. De quel genre feront ces nouveaux hermaphrodites qui ſe trouvent parmi les poiſſons ? Ce ſont tout autant de queſtions de M. *de Fontenelle*.

Quoiqu'il ne ſoit pas facile de découvrir l'organe de l'ouie des poiſſons, il eſt cependant démontré qu'ils entendent : la preuve en eſt que dans certains lieux on habitue les poiſſons à accourir au ſon d'une cloche pour venir prendre leur nourriture. On a même obſervé que les ſons vifs l'emportent ſur les ſons graves lorſqu'il s'agit de mettre les poiſſons en mouvement. Dans les animaux de mer qui reſpirent, tels

que la *baleine*, le *dauphin*, le *veau marin* (ce dernier eſt amphibie, les autres ſont cétacées), il n'eſt point difficile de ſuivre la route du conduit auditif extérieur de ces animaux : ils ont l'organe de l'ouie à-peu-près ſemblable à celui des animaux terreſtres : on prétend qu'on la découvre auſſi dans la lamproie & la raie ; mais dans les poiſſons qui n'ont point de poumons ni d'oreilles, l'organe où réſide le ſens de l'ouie eſt plus difficile à découvrir. On a toujours été fort indécis ſi ces derniers n'entendent pas par le ſentiment du tact excité par l'agitation de l'air communiquée à l'eau. Conſultez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1743, & le Tome II des *Savans étrangers* de cette Académie. M. *Camper*, Profeſſeur en Médecine en l'Univerſité de Groningue, s'eſt propoſé de trouver & de démontrer que l'élément que les poiſſons proprement dits habitent, eſt capable de leur tranſmettre le ſon. Cet habile Anatomiſte a reconnu auſſi que l'oreille extérieure, le canal auditif & le tambour, qui ſont ſi néceſſaires aux animaux terreſtres & amphibies, manquent aux poiſſons. Ces animaux ne vivent que dans l'eau, & ces organes leur ſeroient inutiles ou même nuiſibles ; mais ils ont les organes intérieurs ; ſavoir les trois canaux demi-circulaires, cartilagineux & creux en dedans, avec une bourſe élaſtique qui contient un ou deux oſſelets fort mobiles, flottant dans une gelée plus ou moins épaiſſe, fort peu adhérens aux parties voiſines, & ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire pour la nutrition de ces oſſemens. Cette organiſation, dit M. *Camper*, ſuffit aux poiſſons pour recevoir l'impreſſion du ſon tranſmis dans l'eau, ou de l'eſpece de percuſſion qu'il occaſionne. Ce Phyſicien fait obſerver à ce ſujet, que ſi l'on emplit un verre de gelée de corne de cerf, & qu'on place au milieu de cette gelée un corps ſolide qui y flotte librement, en appuyant un doigt ſur un des côtés de ce verre, en lui donnant une légere percuſſion du côté oppoſé ; le doigt qui touche le verre reçoit la percuſſion qu'occaſionne le mouvent du corps ſolide, preſqu'auſſi diſtinctement que s'il en étoit frappé immédiatement, quoiqu'il y ait de la gelée interpoſée entre ce corps ſolide & le doigt qui en reçoit l'impreſſion. En général la vue des poiſſons eſt très-ſubtile.

Maniere dont les poiſſons ſe multiplient.

Lorſque les poiſſons veulent multiplier, on les voit s'attrouper dans les eaux, ſauter & s'élever de toutes parts. Perſonne n'ignore, & c'eſt

un fait conſtant, qu'il y a des animaux qui fécondent leurs femelles ſans un véritable accouplement, comme on le remarque dans les poiſſons, dans les mouches éphémeres, &c. Dans toutes les eſpeces de vrais poiſſons (car il ne faut pas ranger parmi cet ordre d'individus, les animaux de mer qui nagent & qui ſont vivipares, comme nous l'avons dit) ſouvent les poiſſons mâles s'approchent de la femelle dans le temps du frai; il ſemble même qu'ils ſe frottent ventre contre ventre; car le mâle ſe retourne quelquefois ſur le dos pour rencontrer le ventre de ſa femelle; mais malgré cela, il n'y a aucune copulation; le membre néceſſaire à cet acte n'exiſte pas; & lorſque les poiſſons mâles approchent de ſi près de la femelle, ce n'eſt que pour répandre la liqueur ſpermatique contenue dans leur laite, ſur les œufs que la femelle laiſſe couler alors (*a*); ainſi les amours des poiſſons conſiſtent en de ſimples careſſes, dans de légers touchers, mais qui ne tendent pas moins au grand but de la nature. Il ſemble même que ce ſoient les œufs qui les attirent plutôt que la femelle; car ſi elle ceſſe de jeter des œufs, le mâle l'abandonne, & ſuit avec ardeur les œufs que le courant emporte, ou que le vent diſperſe: on le voit paſſer & repaſſer cent fois dans tous les endroits où il y a des œufs: ce n'eſt ſûrement pas pour l'amour de la mere qu'il ſe donne tous ces mouvemens; il n'eſt pas à préſumer, dit M. *de Buffon*, qu'il la connoiſſe toujours; car on le voit arroſer de ſa laite prolifique tous les œufs qu'il rencontre pour les féconder, & ſouvent avant d'avoir rencontré ſa femelle: l'eau eſt le milieu par lequel la vertu vivifiante de la liqueur ſéminale ſe communique aux œufs.

Parmi les poiſſons de mer les uns mettent bas leurs œufs tout près des rivages, ſur les rochers lavés par les flots, où l'eau ſe trouve plus échauffée par les rayons du ſoleil; ils y choiſiſſent un lieu commode où ces œufs puiſſent éclorre, & ſemblent le faire avec d'autant plus de prévoyance, que l'eau eſt plus douce & moins ſalée dans ces endroits, & qu'il s'y rencontre une grande quantité d'inſectes aquatiques, dont la

(*a*) C'eſt ce frottement réciproque des vrais poiſſons que *Tulle* a regardé improprement comme l'acte de la copulation. Je les ai vus, dit-il, dans cet acte, & cela arrive pour l'ordinaire avant que les œufs parviennent à leur maturité: la copulation, par intromiſſion, ne paroit avoir lieu que dans les poiſſons vivipares, & qui ſont de faux poiſſons.

plupart servent de pâture au fretin nouvellement éclos. C'est ainsi que les saumons & plusieurs autres poissons qui déposent leurs œufs, sont obligés de remonter les fleuves dont l'eau n'est point infectée par la salure de la mer, mais au contraire purifiée par le mouvement. Il n'en est pas de même des poissons de haute mer, auxquels une trop longue distance interdit les rivages ; mais ils font des œufs qui nagent sur les flots & qui y éclosent. Ils ne sont point attachés au varec ou *algue marine*, comme on l'avoit cru. Pour les *animaux plagiures*, dits *cétacées*, qui ont le sang chaud, ils sont vivipares, s'accouplent & allaitent leurs petits.

Les œufs des poissons sont innombrables ; mais n'ayant que très-peu de volume dans l'instant où la femelle les dépose, ils se gonflent, se distendent, prennent de l'accroissement avant que l'embryon rompe l'enveloppe qui l'enfermoit.

A la Chine, qui est de toutes les contrées celle qui offre la plus grande abondance de poissons, les rivieres, les lacs, les étangs & les canaux mêmes en sont remplis. On y voit presque tous les poissons d'Europe qui fourmillent jusques dans les fossés qu'on creuse au milieu des champs pour conserver l'eau qui sert aux plantations de riz. Ces fossés sont remplis de frai ou d'œufs de poissons dont les propriétaires des champs tirent un profit qui monte quelquefois au centuple de la dépense, en les vendant à la mesure aux marchands qui viennent avec un nombre surprenant de barques, notamment sur la riviere de Yang-tse-Kyang. Vers le mois de Mai, les habitans du pays bouchent la riviere en plusieurs endroits, dans l'espace de dix lieues, avec des claies & des nates, afin d'arrêter le frai qu'ils savent distinguer au premier coup d'œil, & dont ils remplissent des tonneaux en le mêlant avec de l'eau. On transporte ce *frai* en diverses Provinces, & il y fait une branche de commerce d'autant plus importante, que le peuple de la Chine ne se nourrit presque uniquement que de poissons. On dit que le gros poisson se conserve, en ce pays, dans de la glace.

Durée de la vie des Poissons, leurs guerres & leurs marches.

Si les vicissitudes de l'air, comme le prétend le Chancelier *Bacon*, sont la principale cause de la destruction des êtres vivans, il est certain que les poissons étant de tous les animaux ceux qui y sont les moins exposés, doivent durer beaucoup plus que les autres ; mais ce qui

contribue encore à la longue durée de leur vie, c'eſt que leurs os ſont d'une ſubſtance plus molle que celle des autres animaux. Ils ne ſe durciſſent point, ils ne changent preſque pas avec l'âge. Leurs arêtes s'alongent, groſſiſſent & prennent de l'accroiſſement ſans prendre de ſolidité, du moins ſenſiblement. Une choſe qui concourt beaucoup à abréger la vie des poiſſons, c'eſt quand ils ſont obligés d'habiter ſous des glaces : il y a même des animaux de mer qui étant vivipares, y périſſent faute d'air extérieur, tels que les *cétacées*. Voyez ce mot. On a auſſi remarqué que les poiſſons qu'on touche avec les mains, ou qu'on tourmente trop dans les étangs, meurent. Ces animaux en général craignent le bruit des armes à feu, le tonnerre, les orages, la fumée de poix ou de goudron.

Les poiſſons ſe livrent des guerres entr'eux ; les foibles deviennent la proie des forts. On en voit des bancs entiers forcés de quitter, par une loi naturelle, les abymes de l'Océan où ils ſont en ſûreté, pour approcher des rivages où on leur tend des pieges : d'autres ne fuient pas le milieu des mers ſeulement pour éviter la pourſuite des cétacées, mais ils ſe ſauvent vers les côtes, étant chaſſés par des troupes de plongeons ou de mauves qui volent ſur la ſurface des eaux : c'eſt alors qu'ils viennent tomber dans les filets des Pêcheurs. D'autres, tels que les morues & les harengs, paſſent d'un promontoire à l'autre & marchent comme des armées ; leur marche eſt réglée. Ces poiſſons paroiſſent dans des temps marqués le long de certaines côtes, attirés par une multitude innombrable de vers & de petits poiſſons qui habitent ces endroits. *Voyez aux mots* MORUE & HARENG *la deſcription détaillée de ces marches ſi curieuſes.*

Depuis les plus gros animaux qui vivent dans l'eau, juſqu'au plus petits, tout eſt en action & en guerre ; ce n'eſt que ruſes, que fuites, que détours, que violences. On s'y entre-pille, on s'y entre-mange ſans meſure : il y en a qui évitent, par la légéreté & la prévoyance, la force de leurs ennemis ; c'eſt ainſi que les eſpeces ſe conſervent toujours & ne ſont pas détruites à cauſe de leur grande multiplication. L'animal appellé *lamie* eſt plus redoutable par le nombre, la force & le jeu de ſes dents, que ne l'eſt ou la licorne narwhal, quoiqu'armée d'une dent fort longue & de la plus grande dureté, ou l'eſturgeon & quelques eſpeces de raie dont le dos eſt garni de piquans & de tubercules. Les animaux *ſouffleurs*, tels que les *dauphins*, &c. ont pour armes

offenſives & défenſives, indépendamment de leur queue, la faculté de lancer à trois toiſes de diſtance un jet d'eau dans les yeux de leur ennemi, ce qui le rend aveugle pour un moment, ou trouble l'eau qui ſe trouve entre les deux combattans, & facilite au plus foible le moyen d'éviter le danger qui le menaçoit. M. *Lamorier*, de la Société Royale des Sciences de Montpellier, prétend que c'eſt à la force des poumons, à la figure ſinguliere du larynx, à un aqueduc ou fiſtule ſituée au bas du front, enfin à un gros muſcle appellé *ſterno-fiſtulaire*, qu'on doit attribuer la propriété que les animaux de mer *ſouffleurs* ont de ſouffler & de lancer l'eau en l'air avec bruit. Cet Auteur explique encore la différente direction de ce jet, tantôt verticale, tantôt oblique & tantôt horizontale, ſuivant que la tête de ces ſortes d'animaux de mer eſt plus ou moins abaiſſée par la contraction de ce même muſcle.

Empoiſſonnement des Etangs ; nourriture des Poiſſons.

Comme les poiſſons multiplient beaucoup, & qu'ils trouvent abondamment dans les eaux de quoi ſe nourrir (car cet élément eſt toujours rempli d'une multitude de vers, d'inſectes, d'animalcules, de plantules, &c.) les étangs ſont d'un très-bon rapport : mais on doit avoir ſoin, lorſqu'on les empoiſſonne, de n'y mettre que des poiſſons qui y puiſſent vivre & multiplier. A l'égard de la nourriture particuliere des poiſſons, nous en avons parlé dans chaque article où il eſt fait mention de ces ſortes d'animaux ; voici néanmoins un moyen peu coûteux pour engraiſſer les poiſſons : on fait ſemer dans quelque terrain négligé une quantité ſuffiſante de graines de potirons ou de groſſes citrouilles : lorſque ces fruits approchent de leur maturité, il faut les couper par le milieu & les vider pour les remplir de terre glaiſeuſe. On réunit les deux parties qu'on aſſujettit avec des liens d'oſier. On jette enſuite ces potirons ainſi préparés dans différens endroits de l'étang : le poids de la terre dont ils ſont remplis les fait aller au fond de l'eau, où ils ſervent de picorée aux poiſſons & contribuent beaucoup à les engraiſſer ; les étangs produiſent ainſi des pêches plus abondantes & plus fréquentes. Ce procédé économique eſt en uſage dans pluſieurs endroits du royaume de Pologne ; mais à l'empoiſſonnement des étangs, on doit avoir égard à la nature du terrain : par exemple, la carpe, la tanche, l'anguille, la barbotte & autres poiſſons viſqueux, ſe plaiſent dans la

bourbe & les eaux dormantes : la truite, la perche, la loche, le goujon dans l'eau vive & les pierrailles : le brochet, le barbeau & même la carpe se plaisent dans les étangs sablonneux ; le poisson de ces derniers est estimé le meilleur. Dans un étang de huit arpens, qui est l'étendue qu'on donne à une carpiere, on met environ cent carpes mâles & femelles de dix à douze pouces, chacune desquelles peut en jeter plus d'un millier. On doit prendre garde qu'aucun brochet n'entre dans la carpiere. On appelle *alvin*, le petit poisson qui a cinq pouces depuis le dessous de l'œil, jusqu'à la fourchette ; il n'est ordinairement de cette grandeur qu'après trois étés : c'est l'alvin dont on se sert pour empoissonner. On pêche les étangs de trois ans en trois ans, après qu'on les a alvinés.

On pratique sur le bord de la mer des espaces environnés de roseaux & de cannes, sur des canaux qui communiquent de la mer aux étangs, & dans le passage desquels on prend le poisson ; c'est ce qu'on nomme *des étangs salés*. La pêche des poissons de mer & de ceux d'eau douce se fait d'une multitude de manieres différentes, ainsi qu'on le peut voir dans les livres économiques, & même dans ce Dictionnaire.

Castration des Poissons ovipares, & Animaux nageurs pisciformes & vivipares.

Il est dit dans l'Histoire de l'Académie, pour l'année 1742, qu'un nommé *Samuel Tull*, Marchand de poissons, vint proposer à M. *Sloane*, Président de la Société de Londres, de lui communiquer le secret de châtrer les poissons & de les engraisser par ce moyen. Il prétendoit que ce poisson surpassoit les autres en délicatesse de goût, autant qu'une poularde surpasse un coq, & un bœuf gras un taureau. La singularité du fait excita la curiosité du savant Naturaliste : on fit venir huit *carruchens*, especes de petites carpes, qu'on avoit apportées depuis peu de Hambourg en Angleterre. *Samuel Tull* fit l'opération de la castration, en ouvrant l'ovaire d'une de ces carpes, & en remplissant la plaie avec un morceau de chapeau noir. La carpe châtrée parut d'abord nager avec moins de facilité que les autres ; M. *Sloane* la croyoit vivante lorsqu'il écrivit ce fait à M. *Geoffroy*, mais on ne nous en apprend pas davantage.

Cet effet de la castration des poissons est assez vraisemblable par son analogie avec ce qui arrive aux animaux terrestres : & M. *Sloane* pense

qu'une pareille découverte mérite d'être ſuivie, & peut-être utile, ſoit pour rendre le poiſſon plus gras & plus délicat, ſoit pour en diminuer la multiplication dans les étangs & dans les viviers trop abondans en fretin, par là peu favorables à leur accroiſſement.

On a envoyé de Mexico à l'Académie Royale des Sciences, des animaux nageurs piſciformes, vivipares & réputés poiſſons, qui ont préſenté à l'Obſervateur les ſingularités ſuivantes. Si en preſſant avec les doigts le ventre de la mere, on en faiſoit ſortir les petits avant le temps, en les examinant au microſcope, on y obſerve la circulation du ſang, telle qu'elle doit être dans un poiſſon déjà grand. Si l'on jette ces prétendus poiſſons dans l'eau ils nagent auſſi bien que s'ils avoient vécu long-temps dans cet élément. Les mâles ont les nageoires & la queue plus grandes & plus noires; de ſorte qu'à la premiere vue, on peut facilement diſtinguer les deux ſexes. La maniere de nager de ces animaux piſciformes eſt ſinguliere; le mâle & la femelle nagent enſemble ſur deux lignes paralleles, la femelle au-deſſus & le mâle au-deſſous: ils conſervent toujours entr'eux une diſtance conſtamment uniforme & un parallélisme parfait. L'anatomie ſeule & comparée qu'il faudroit faire de ces prétendus poiſſons vivipares, nous apprendroit s'ils ont des ouies ou des poumons, &c. & à quel ordre d'animaux ils congénerent.

M. *Mauduit* dit, dans ſon Mémoire concernant la maniere de ſe procurer les poiſſons & autres animaux étrangers, &c. que les poiſſons cartilagineux ſont vivipares, & cependant leurs femelles portent des œufs; mais ces œufs ſont fécondés, prennent de l'accroiſſement, & écloſent dans le ſein maternel. Le jeune poiſſon cartilagineux ne naît donc formé & vivant qu'après avoir ſubi l'incubation intérieure. Dans notre ſyſtême, les vivipares ne ſont point de vrais poiſſons, mais des animaux piſciformes. M. *Mauduit* dit encore avoir obſervé dans une pêche, aux environs de Marſeille, un poiſſon cartilagineux dans lequel il n'a apperçu aucune trace d'œufs; c'étoit une *aiguille de mer:* elle fut priſe dans l'inſtant où elle mettoit ſes petits au monde; c'étoit dans les premiers jours de Mars; la peau du ventre étoit ouverte de la longueur de pluſieurs doigts: un canal double, c'étoit la matrice, étoit poſé au-deſſus des viſceres de chaque côté, le long de l'épine, & occupoit une très-grande étendue: ce canal étoit compoſé d'un grand nombre de cellules; pluſieurs étoient déjà ouvertes & vides; d'autres étoient

étoient fermées & remplies : il y en avoit d'où de jeunes aiguilles fortoient, les unes de la longueur de presque tout le corps, d'autres d'une partie du corps seulement. Notre Observateur examina toutes les cellules, & n'y trouva de vestiges d'œufs dans aucune. Les jeunes aiguilles étoient parfaitement conformées dans les cellules encore fermées; elles y étoient repliées sur elles-mêmes en rond, & il ne vit rien qui le fît soupçonner qu'elles eussent auparavant été contenues dans des œufs. Cette observation tend à prouver que les aiguilles, de même que l'anguille, sont de faux poissons, en un mot des serpens d'eau, de l'ordre des vivipares, & qui doivent s'accoupler.

A l'égard des petits animaux de mer, appellés *poissons vivipares*, Stenon a démontré dans les *Actes de Copenhague*, qu'ils prennent de la nourriture dans l'*oviductus* par la bouche & par les intestins, de même que les oiseaux.

Observations sur la Pêche des Poissons.

Les instrumens de la pêche varient suivant les lieux & l'espece de poissons; il y a la pêche en pleine mer, à la riviere, aux embouchures, sur les greves, à la côte & entre les roches; & les instrumens sont les rets & filets flottans ou couverts, la drague, la ligne, les paniers, les nasses, les caziers, les folles, les verveux, les tonnelles. Les appâts varient aussi, ils sont ou de viande, ou de poisson, ou d'insectes, ou de vers, ou de coquillages, ou de rocailles (crustacées), ou d'entrailles, ou d'œufs de poisson dont on garnit des hameçons : il y a aussi les faux appâts, ce sont des pierres ou du liege, ou du fer-blanc taillés & figurés comme un hareng. Les appâts empoisonnés, sont la chaux vive, les noix de cyprès & vomique, la coque de levant, même la momie & tout ce qui peut enivrer le poisson.

Une remarque importante que nous ne devons pas omettre ici, c'est que dans les lieux où se fait la pêche de divers poissons, tels que les thons, les harengs, les sardines, &c. la mer s'engraisse en ces endroits pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile; souvent même elle étincelle, sur-tout quand on la frappe avec des rames, ou plutôt avec leur tranchant. Cette graisse ou huile qui surnage l'eau de la mer ne se trouve point dans les rivieres où se fait la pêche immense des saumons, &c. l'eau n'est jamais troublée ni épaissie.

Utilités des poiſſons pour la nourriture, & pour divers uſages de la vie.

La chair & le goût des divers poiſſons, tant d'eau douce que de mer, ſont très-variés. Le poiſſon de mer eſt le meilleur de tous, parce que la ſalure de la mer en corrige l'humidité. Parmi les poiſſons de mer, ceux qui habitent les ſables & les rochers ſont les plus ſains : on nomme ces derniers *ſaxatiles.* On eſtime enſuite ceux qui habitent le fond de la mer ; & on donne le dernier rang à ceux qui vivent ſur les bords, parce que l'eau où ils ſont eſt moins pure. Il y a des poiſſons de mer qui entrent dans les fleuves ; & on remarque que lorſqu'ils ont habité dans l'eau douce quelque temps, ils en ſont beaucoup plus agréables au goût : mais il n'eſt pas bien décidé qu'ils en ſoient plus ſains. Entre les poiſſons de riviere, les meilleurs ſont ceux qu'on pêche dans les rivieres rapides. Les poiſſons que l'on prend dans les rivieres qui arroſent les grandes villes, ſont toujours moins bons au-deſſous de ces villes, à cauſe des immondices qui les y attirent, & dont ils ſe nourriſſent. La maniere la plus ſaine d'apprêter le poiſſon pour les alimens, eſt de le faire frire, ſoit au beurre, ſoit à l'huile (M. *Bourgeois* dit cependant que le poiſſon cuit à l'eau, avec le ſel & le perſil, & enſuite aſſaiſonné avec une ſauce blanche, faite avec le bouillon de viande, le beurre frais & le jaune d'œuf, eſt beaucoup plus ſain pour les malades & les convaleſcens, que frit avec le beurre ou l'huile). En général la chair des poiſſons eſt aſſez ſaine, mais elle nourrit peu, ſe corrompt promptement, eſt moins propre à fournir un bon ſuc ſubſtantiel, que la chair des animaux terreſtres. Le poiſſon convient donc mieux à ceux qui abondent trop en ſuc nourricier, & qui font trop de chyle & de ſang. Il ſe trouve même des maladies où le poiſſon peut convenir, dans le cas où les nourritures ſucculentes peuvent donner lieu à des inflammations : c'eſt d'après ce principe qu'on le preſcrit aux valétudinaires.

Cette alternative de propriétés ne décide point la fameuſe queſtion ou diſpute qui s'eſt élevée, il y a quelques années, ſavoir : *s'il eſt plus ſalubre d'être ichtyophage ou plus ſain d'être ſarcophage?* Toujours eſt-il vrai, qu'à la Chine, au Japon & dans les ports de mer, où le peuple eſt innombrable, on ne vit guere que de poiſſon. Il paroît donc que l'uſage habituel de cette nourriture ne nuit point à la population.

Il y a des poiſſons dont la chair eſt vénimeuſe, telle eſt celle de la plus grande partie des poiſſons de la Nouvelle Providence, l'une des îles de Bahama : il en eſt de même de celle du lion marin. Quand la bécune & la bonite, &c. mangent des fruits du mancelinier, leur chair devient un poiſon pour les perſonnes qui en mangent. On reconnoît que les poiſſons ſont ainſi envenimés, lorſque leurs dents ſont noires, & que leur foie eſt amer. *Voyez l'article* POISON.

Entre les poiſſons dont la chair ne nous eſt pas agréable, il y en a qui ne ſont pas pour cela inutiles. Les poiſſons du Nord, dont nous n'aimons pas le goût huileux, ſervent de nourriture à d'autres peuples, aux beſoins deſquels ils ſont plus proportionnés. Il eſt à propos de remarquer, qu'au contraire des animaux terreſtres, qu'il faut nourrir avec ſoin pour les rendre meilleurs au goût, les poiſſons d'eau douce ont beſoin de jeûner quelques jours, & d'être retenus en eau courante, pour devenir un mets plus agréable & plus flatteur; enfin il n'y a pas juſqu'à leurs arêtes, leurs barbes, leurs écailles, dont pluſieurs Nations ne ſachent tirer avantage. Il y a un poiſſon dont les arêtes ſont ſi fortes, que les habitans du Groënland s'en ſervent au lieu d'aiguilles, pour coudre les peaux d'ours dont ils font leurs coëffures & leurs habits, & qu'ils aſſemblent avec des boyaux deſſéchés, en guiſe de fil. Les mêmes peuples conſtruiſent la carcaſſe de leurs barques avec des os de monſtres marins, par exemple avec ceux de baleines, qu'ils revêtent de peaux de veaux marins ou de baleines. On retire des cartilages des uns & de la veſſie des autres, une colle. *Voyez les articles* ESTURGEON & ICHTYOCOLLE. On voit dans l'un des cabinets de Chantilly une chemiſe de femme eſquimaux, qui eſt faite, ainſi que ſon camail, de peaux de veſſies de poiſſon couſues enſemble. D'autres animaux de mer & nageurs fourniſſent de l'huile en abondance; ceux-ci donnent une eſpece d'ivoire, ainſi que l'on en peut voir un détail plus circonſtancié à l'article des animaux qui fourniſſent ces matieres; tels que la *baleine*, le *narhwal*, l'*ichtyocolle*, l'*ours marin*, &c.

Quand les cadavres des poiſſons morts ſont pouſſés vers le rivage, des poiſſons vivans & voraces, tels que les lamproies, &c. & des cétacées tels que les ſquales, &c. y accourent en foule pour les manger; & ceux-ci, arrêtés ſouvent par le reflux de la mer dans des foſſés, ſervent eux-mêmes de pâture aux bêtes de rapine qui habitent le long des rivages: par ce moyen, l'air eſt purgé de l'infection des cadavres,

&, comme le dit l'Auteur du Dictionnaire des Animaux, par une sage économie de la Nature, plusieurs animaux trouvent à se nourrir. Des Agronomes de différentes provinces de l'empire de Russie ont enfoncé dans des fourmillieres des entrailles de poisson, à dessein d'en faire périr les insectes, ce qui a réussi. Des arbres frottés avec un morceau de drap ou de linge imbibé de suc de poisson, ont été préservés aussi de l'approche des fourmis.

Poissons étrangers & curieux.

Au rapport du Pere *Labat*, les îles de l'Amérique fournissent beaucoup de poissons. On remarque entr'autres le *poisson rouge*, ainsi nommé, parce que sa peau & ses écailles sont d'une couleur de feu assez vive : il a beaucoup de la figure de la tanche ; sa chair est très-blanche & très-délicate : il est gras, ferme ; ses œufs sont excellens. L'Auteur dit en avoir vu qui pesoient jusqu'à quarante livres ; mais ceux-là sont très-rares. Il se trouve aussi des poissons rouges dans les mers du Kamtschatka: leur forme est plate, la tête petite, le museau court & pointu, les écailles larges & arrondies. Sa chair est rouge, sa langue en partie bleuâtre & en partie blanchâtre : le ventre est blanc & la queue fourchue; c'est le poisson *marka ou narka*. Les poissons rouges dont on embellit depuis peu les bassins de nos jardins, sont différens, & portent le nom de *poissons dorés*.

Le poisson d'or du Cap a tiré son nom d'un cercle de cette couleur qu'il a autour de l'œil ; il a aussi une raie d'or, qui s'étend de la tête à la queue. Sa longueur ordinaire est d'un pied & demi, & sa pesanteur d'une livre. La couleur de sa chair est un mêlange de blanc & de rouge, & il est d'un goût délicat. On ne voit le poisson d'or au Cap de Bonne-Espérance, que depuis le mois de Mai jusqu'au mois d'Août, qu'il paroît sur les bancs.

Il y a une espece de petit poisson Chinois, qu'on nomme PETIT POISSON D'OR OU D'ARGENT, en latin, *cyprinus pinnâ ani duplici caudæ trifurcæ*. Ce petit poisson est des plus jolis : nous en avons parlé sous le nom de *dorade chinoise*, à la suite du mot DORADE.

Les Chinois ont aussi de petits poissons qui sont blancs & noirs, avec des points d'or & d'argent. La grande beauté de ces animaux est cause que presque dans la plus grande partie des Indes Orientales on en nourrit chez les Princes & les grands Seigneurs, qui se font un plaisir de

donner eux-mêmes à manger à ces petits poiſſons : au premier coup de ſifflet qu'ils donnent, on voit ces animaux accourir avec beaucoup de gaieté, de vîteſſe, & ſe jouer d'une maniere amuſante. Ils fraient au mois de Mai.

Les Chinois donnent le nom de *poiſſon-farine* à un poiſſon fort délicat & tout-à-fait blanc, qui ſe trouve dans leur mer en bancs ſi conſidérables, que d'un coup de filet on en prend quelquefois par quintaux. Le *poiſſon-coq* du Chili a une eſpece de crête ſur le devant de la tête.

Maniere de ſe procurer les différentes eſpeces de poiſſons, de les préparer, & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

Nous ne pouvons mieux faire, pour remplir les engagemens de cette indication, que d'expoſer ici ce qu'a dit ſur ce même objet M. *Mauduit*, qui a réuni dans un même chapitre la préparation, &c. des *poiſſons* & des *reptiles*.

En vain, dit ce Naturaliſte, notre vanité s'applaudit-elle du ſpectacle que la Nature étale à nos yeux, de l'élégance, de la variété du coloris des fleurs, de la magnificence des quadrupedes, de la beauté & du faſte des oiſeaux, de l'éclat & du luxe des inſectes. Les gouffres de la mer, les antres des rochers aux pieds des montagnes, le tronc des chênes antiques, creuſé dans les forêts par les mains du temps, la fange des marais, recelent & cachent des richeſſes dont l'éclat ne réjaillit pas juſqu'à nous.

Les poiſſons que nous connoiſſons peu, que nous voyons rarement, que nous ne poſſédons qu'en les tirant de leur élément, les ſerpens que nous fuyons, les lézards qui nous évitent, les animaux même du genre ou de l'ordre du crapaud, qui nous repouſſent & ne nous inſpirent que de la répugnance, ſont peut-être en général les animaux que la Nature a peints de ſes couleurs les plus vives, qu'elle a touchés de ſes pinceaux les plus riches & les plus brillans. L'or & l'azur ſont leurs moindres ornemens; on voit étinceler ſur leurs robes & juſques dans leurs yeux l'éclat de la topaze, du rubis, de l'émeraude, du ſaphir, de l'opale chatoyante, & toutes les couleurs que réfléchiſſent les métaux polis. Dans les autres productions de la Nature, au moins dans la plupart, les couleurs ne ſont que des nuances, que des combinaiſons; elles ſont neuves & primitives dans les poiſſons & les reptiles, & telles que le priſme nous les fait appercevoir en diviſant un faiſceau de lumiere ;

mais, il faut en convenir, elles sont passageres: elles tiennent au principe de la vie, & s'éteignent avec lui. Il faut donc, pour en jouir, les voir briller sur des poissons ou sur des reptiles vivans. Il n'est peut-être pas de spectacle plus varié, plus brillant, que celui qu'offrent les grandes pêches qu'on fait en mer, avec des filets qui embrassent une demi-lieue & plus d'espace, & par le moyen desquels on prend une prodigieuse quantité de poissons différens à la fois. Ceux qui ont eu ce coup-d'œil, peuvent dire quelle est la beauté de la *dorade*, parsemée de taches d'or & d'azur sur un fond d'argent; des diverses especes de *perroquets de mer*, sur qui des raies de pourpre, d'oranger, de rubis coupent & traversent un fond d'émeraude; du *rouget*, dont l'écaille couleur de perle est maculée de taches cramoisies; du *hareng* & du *maquereau* mêmes, qui ne nous parviennent que décolorés, qui, en sortant de l'eau, brillent de couleurs ondoyantes, changeantes en vert, en bleu, en rouge de cuivre rosette; & d'un nombre infini de poissons moins connus, peut-être plus brillans, & dont il seroit trop long & hors de notre objet de peindre les beautés: on en trouvera quelques esquisses dans l'histoire de ces animaux. Mais à peine les poissons sont-ils tirés de leur élément, que leurs couleurs s'affoiblissent, changent, & s'éteignent souvent entiérement: elles sont dues à l'action du sang qui circule dans les vaisseaux du corps muqueux sous les écailles; elles pâlissent quand la circulation s'affoiblit, & elles disparoissent quand celle-ci n'a plus lieu. Ainsi une jeune fille, dit M. *Mauduit*, sur le teint de qui brilloit le coloris de la santé, devient pâle & décolorée quand ses forces l'abandonnent, quand le sang refoulé vers le tronc des gros vaisseaux ne circule plus en filets de pourpre, parmi les lis qui composent le tissu de sa peau. C'est bien un autre modele, quand l'ame est émue par une autre passion. *Voyez l'article* VISAGE. C'est donc bien en vain qu'on se flatte de conserver toutes les beautés qu'offre la robe des poissons & des reptiles: les premiers perdent leurs couleurs en expirant, & les autres peu de temps après; dans les uns elles sont dues purement à la circulation, dans les autres elles dépendent en partie de la circulation & en partie de l'organisation du corps muqueux, cette substance si mobile, qui entre si facilement en fermentation, & qu'il est très-difficile & peut-être impossible de fixer. En vain des Charlatans effrontés prétendent-ils posséder le secret qu'on leur nie ici, & dont l'exposé du fait démontre l'impossibilité: leur industrie grossiere, leurs couleurs

artificielles appliquées après coup, en un mot leur impudence hardie ne peuvent en imposer qu'à des hommes ignorans, & qui n'ont jamais vu la Nature animée.

Ceci étant, il faut donc pour les poiſſons & les reptiles ſe borner à en conſerver la forme. On peut y parvenir de deux manieres ; en les envoyant entiers & dans la liqueur, ou en n'envoyant que leur dépouille : ſi on les envoie dans la liqueur, il faut à cet égard conſulter ce qui eſt dit en parlant du même objet à la fin de l'article *Quadrupedes*, faire le même choix des liqueurs, apporter les mêmes attentions dans l'arrangement, envelopper de même les objets dans des toiles pour que le frottement n'uſe & ne détache pas les écailles, ne rompe pas les nageoires & les parties acceſſoires. Auſſi M. *Mauduit*, dont nous ſuivons ici le plan, ne change rien à ce ſujet ; il obſerve ſeulement que les poiſſons ont la fibre plus lâche, le ſang plus fluide, les humeurs & la ſubſtance en général plus aqueuſes que les autres animaux ; que les reptiles ont le ſang plus alkalin ; que ſi l'alkali n'eſt pas développé dans leurs humeurs, il eſt tout prêt de l'être ; que par conſéquent les poiſſons & les reptiles ſe corrompent plutôt, plus aiſément que les autres animaux, & qu'ainſi l'attention de ne les envoyer qu'après que les premieres liqueurs dans leſquelles ils ont trempé ont été changées, & qu'elles ceſſent de ſe troubler, eſt ſur-tout néceſſaire & indiſpenſable par rapport à eux. C'eſt faute d'avoir eu cette attention que la plupart des barriques & des bocaux dans leſquels on envoie des reptiles ou des poiſſons, n'offrent à leur arrivée que des cadavres démembrés, pourris, ſans conſiſtance, & ſans qu'on en puiſſe tirer aucun parti.

Il y a bien peu de perſonnes qui forment des collections de poiſſons & de reptiles : il ſemble que ces deux parties ſont les branches de l'Hiſtoire naturelle les plus négligées. Elles ne ſont cependant pas celles dont la connoiſſance pourroit devenir la moins utile, ſur-tout l'hiſtoire des poiſſons, & celle des animaux nageurs ou piſciformes : ils offrent enſemble peut-être toutes les idées d'après leſquelles la Nature a combiné l'organiſation de tous les autres animaux. *Voyez* ce qui eſt dit à ce ſujet au commencement de l'article *Poiſſon*. N'en eſt-ce pas aſſez pour être fondé à eſpérer qu'il rejailliroit de grandes lumieres de l'obſervation & de la connoiſſance des poiſſons & des animaux nageurs piſciformes, pour engager les Voyageurs à ſe les procurer, à

les envoyer avec des précautions néceſſaires ; & les Anatomiſtes à étudier dans leur ſein varié, ample, & peut-être moins impénétrable que celui des autres animaux, une organiſation, des myſteres dont la Nature peut avoir caché le ſecret à leur diſſection ? Revenons à notre ſujet, & expoſons la maniere de n'envoyer que les peaux des poiſſons & des reptiles.

La meilleure maniere de les écorcher eſt de le faire ſans fendre la peau ; voici comment on y parvient : ſoulevez, par rapport aux poiſſons, une des valvules oſſeuſes & mobiles qui couvrent les ouies, arrachez-les, & quand l'ayant enlevée, vous vous êtes fait jour, détachez avec la lame d'un ſcalpel la peau d'avec les chairs, en travaillant en deſſous de la peau ; paſſez enſuite du côté de l'autre ouie, opérez de même ; alors avec de forts ciſeaux ou un couteau ſéparez l'épine dorſale à ſa jonction avec la tête. Si vous avez détaché les chairs d'avec la peau circulairement, ſi la bouche du poiſſon eſt très-large, comme il arrive ſouvent, en refoulant la tête en dedans, en pouſſant le corps en dehors, & en détachant la peau à meſure que le corps ſort par la bouche, vous parviendrez à doubler toute la peau, à la replier ſur elle-même, & à faire ſortir tout le corps par la bouche ſans avoir fait aucune ouverture. Mais ſi la bouche eſt trop étroite pour que le corps puiſſe y paſſer, coupez la peau en travers au-deſſous des ouies, après avoir détaché les chairs qui ſont près de la tête & ſéparé l'épine dorſale ; vous rejetterez alors la tête ſur le dos, & par l'eſpace qu'offre l'ouverture tranſverſale faite au-deſſous des ouies, vous ferez ſortir tout le corps, en repliant la peau ſur elle-même en arriere, en pouſſant le corps, en le tirant en avant, & en détachant ſoit avec la lame, ſoit avec le dos du ſcalpel, la peau d'avec les chairs.

L'opération qu'on vient de décrire convient pour les poiſſons de forme oblongue & à-peu-près cylindrique, comme la carpe ; mais elle ne pourroit avoir lieu pour les poiſſons plats tels que la ſole ; ni l'ouverture de la bouche, ni celle qu'on feroit en coupant la peau en travers au-deſſous des ouies, ne ſeroit aſſez ample pour donner paſſage à tout le corps. Ces poiſſons ſont beaucoup plus difficiles à écorcher ſans fendre la peau. On y parvient cependant avec de l'adreſſe & de la patience, en ſoulevant une des ouies, en enlevant avec des pinces & détachant avec le ſcalpel ou des ciſeaux les premiers objets qui ſe préſentent ; puis avec des ciſeaux on ſépare la colonne épiniere

à ſa jonction avec la tête, enſuite on introduit d'un côté, puis de l'autre, en retournant le poiſſon, entre la peau & les chairs, un morceau de bois applati, tranchant & arrondi en forme de ſpatule par ſon extrémité; on pouſſe ce morceau de bois, qu'on a taillé d'une longueur proportionnée à celle du poiſſon, juſqu'à l'origine de la queue. Quand on a opéré ainſi ſur les deux côtés, la peau eſt par-tout ſéparée d'avec le corps; alors on coupe en dedans avec des ciſeaux, auſſi loin qu'on le peut, de l'un & l'autre côté, les nageoires qui les bordent, dont les franges ſont en dehors de la peau, & dont l'inſertion eſt en dedans; puis avec des pinces, avec un crochet, on arrache les chairs, on briſe l'épine dorſale, les arêtes à meſure qu'on avance. Quand les parties qui répondoient à la longueur de ce qu'on avoit coupé de droit & de gauche de l'origine ou de l'inſertion des nageoires ſont enlevées, on paſſe la main par le vide qu'ont laiſſé les parties qu'on a ôtées, on continue de couper à droite & à gauche avec des ciſeaux l'origine des nageoires; on briſe l'épine, les arêtes, on dépece les chairs, & on parvient ainſi juſqu'à la queue.

On voit maintenant que la maniere d'écorcher les poiſſons plats demande plus d'art & de ſoin que celle dont nous avons fait mention pour écorcher les poiſſons de forme cylindrique; mais elle a l'avantage de moins tourmenter la peau. Les perſonnes qui voudront donc l'épargner, & ne pas avoir le déſagrément de voir tomber pluſieurs écailles, comme il arrive, ſur-tout ſi les poiſſons ne ſont pas bien frais, en retournant le peau, pourront s'en ſervir auſſi pour les poiſſons de forme cylindrique.

Quant aux reptiles, tels que les ſerpens, les lézards, les crapauds, on peut, dit M. *Mauduit*, les écorcher tous en faiſant en dedans de la gueule une inciſion circulaire qui réponde à l'endroit où la colonne dorſale s'articule à la tête, c'eſt-à-dire, à l'entrée à-peu-près du goſier: cette inciſion étant faite en dedans à l'aide du ſcalpel, il faut détacher tout autour les chairs le plus avant qu'on peut, ſéparer enſuite la colonne dorſale d'avec la tête; puis pouſſant le corps en dehors & refoulant la tête en arriere, on fait paſſer tout le corps par la gueule, & l'animal s'écorche en tirant le corps de la main gauche, refoulant la tête de la main droite. Il n'y a pas plus de difficulté pour les ſerpens, qu'à écorcher une anguille à la façon ordinaire; la ſeule différence qu'il y a, c'eſt qu'on a ſéparé les chairs, & rompu la colonne

vertébrale en opérant au dedans de la gueule. Il arrive quelquefois, quand le corps s'engage vers ſon milieu, qu'il devient trop gros & ne peut plus paſſer par la gueule ; mais c'eſt alors, ou parce qu'il eſt gorgé d'alimens, ou qu'il eſt rempli d'œufs s'il eſt ovipare, ou de petits s'il eſt vivipare comme l'eſt la vipere ; il ſuffit alors de crever les membranes qui les contiennent, de les tirer avec des pinces, ou en ſe ſervant de ſes doigts ; l'obſtacle diſparoît, & le corps réduit à ſon ſeul volume paſſe aiſément. Les pieds des lézards & des crapauds ne ſauroient faire obſtacle ; à meſure qu'ils ſe préſentent, on les coupe à leur jonction avec le corps & on acheve l'opération : quand elle eſt finie, on rapproche les pieds de l'orifice de la gueule, & on les écorche autant qu'on peut, en les faiſant ſortir par ſon ouverture. On en remplit la peau de la ſubſtance dont nous parlerons dans un moment, avant de les retirer en dedans. N'omettons pas de dire qu'on doit, à l'aide du ſcalpel, enlever les parties charnues qui ſont à la voûte du palais, la langue, &c. les yeux, & en nétoyer l'orbite avec du coton.

Les poiſſons & les reptiles étant écorchés, ſi l'on a fait aux poiſſons une inciſion tranſverſale au-deſſous des ouies, il faut rapprocher les peaux & les recoudre le plus promptement qu'il eſt poſſible ; enſuite il faut entourer les membranes des ouies des poiſſons avec un ruban qui les tienne fermées. Les choſes étant ainſi diſpoſées, on ſuſpend les poiſſons & les reptiles en l'air, la tête en haut, par le moyen de crochets obtus attachés à des fils ou à des cordes, ſuivant le poids qu'il faut ſoutenir: ces crochets doivent ſuſpendre l'animal en le ſoutenant par la bouche ou gueule, & la tenant ouverte autant qu'elle peut l'être. Alors on tire la peau en pinçant & peſant ſur la queue, on l'étend avec l'autre main en gliſſant dans le ſens des écailles, puis par la gueule ou bouche ouverte on verſe du ſable bien fin, d'un grain égal & ſec, qui par ſon poids diſtend la peau, s'introduit & ſe répand également par-tout : dans les reptiles on doit en avoir rempli l'étui des pieds avant de les retirer en dedans : quand la peau eſt remplie de ſable juſqu'à la bouche ou gueule, on ferme cette derniere partie, & on l'aſſujettit avec des bandes de toile ou avec un ruban, & l'on a l'animal auſſi bien qu'il puiſſe être. La peau des poiſſons, celle des reptiles a une ténacité que n'a point celle des autres animaux, & le poids du ſable ne l'étend qu'autant qu'elle l'étoit pendant la vie de l'animal.

La peau étant remplie & la bouche ou gueule étant contenue, ainſi que les ouies, par des cordons ou des bandelettes, il n'y a point d'iſſue par où le ſable puiſſe s'écouler. On tranſporte donc l'animal où l'on veut, on le poſe ſur une planche, on étend ſes nageoires, on les fixe, on les contient par des crochets de fil de fer, on expoſe la peau à l'air, on la garantit d'un ſoleil trop vif : elle ſe deſſeche bientôt; quand on s'apperçoit qu'elle eſt bien ſeche, on défait les bandelettes qui contraignoient la bouche ou gueule; on l'ouvre de force, ſi elle commence à ſe roidir par la deſſication, & on penche l'animal la tête en bas, le ſable s'écoule par ſa mobilité & par ſon poids, il en reſte très-peu de collé à la peau; alors cette peau qui ſe ſoutient très-bien par ſa propre force, offre à la fois un corps volumineux & très-léger : il n'y a plus rien à faire que de l'animer par une légere couche de vernis très-ſécatif, qui ſert & à ſa conſervation & à lui rendre ſon luſtre qu'elle perd en ſéchant. Mais en vain eſpéreroit-on d'y voir briller les vives couleurs qui l'embelliſſoient. Nous l'avons dit, les cauſes qui les produiſoient n'exiſtent plus, & les couleurs ont diſparu avec elles. Enfin on poſe les yeux de forme & de couleur convenables : ceux des reptiles doivent y être placés plutôt & de même que ceux des oiſeaux, en dilatant les pupilles; ceux des poiſſons doivent être certis ou aſſujettis dans leur orbite avec un peu de maſtic.

Les perſonnes qui ſouhaiteroient donner aux reptiles des attitudes pittoreſques, le pourroient aiſément en ſuivant la méthode indiquée. La peau molle & flexible dans le moment qu'elle vient d'être remplie de ſable, peut ſe prêter aux plis, aux contours qu'exigent les attitudes, & reſtera, étant deſſéchée, dans la poſition où on l'aura tenue par contrainte quand elle étoit encore molle.

Les animaux écorchés & préparés de la maniere que nous venons de décrire, peuvent être expoſés dans les cabinets, dans des cages ou armoires vitrées & bien maſtiquées : ſi on veut les envoyer dans des pays éloignés, on doit les emballer avec le plus grand ſoin, les poſer ſur des lits de coton & les couvrir de la même ſubſtance. On ne doit enfermer aucuns objets avec eux, mais on y peut mettre des *poudres conſervatrices* & *aromatiques*, dont il eſt mention à l'article *Quadrupedes*; & ſi l'on veut enfermer un grand nombre de poiſſons ou de reptiles dans une même boîte, il faut établir des doubles fonds qui portent

le poids des différens lits que peut former le nombre des peaux préparées.

Voici quelques notes & obſervations que les Voyageurs devroient faire & joindre aux poiſſons qu'ils envoient des pays lointains. On ne peut guere ſavoir, par rapport à ces individus, que le nom que leur donnent les habitans accoutumés à les pêcher ; mais il ſeroit important de ſavoir quelle eſt la ſaiſon où ils les prennent, à quelle diſtance du rivage, le nom des côtes ou de l'Iſle, dans quelle mer ou fleuve, ou étang, ou lac, &c. le temps où ces poiſſons fraient, l'abondance ou la rareté dont ils ſont, quelle eſt la couleur des yeux, la propriété, la ſaveur de leur chair, & l'uſage qu'on fait quelquefois de leurs différentes parties : mais au défaut de faits ſur leur hiſtoire, on doit décrire leurs couleurs qu'il eſt impoſſible de conſerver ; on ne peut les mieux faire connoître qu'en les repréſentant avec le pinceau & y ajoutant une deſcription.

Il importe par rapport aux reptiles de ſavoir s'ils ſont venimeux, quels accidens occaſionne leur morſure, quels remedes on y porte ; s'ils ſont vivipares ou ovipares, parler de leurs cris ; c'eſt à-peu-près tout ce qu'on peut ſavoir de leur hiſtoire, & on doit y ajouter la deſcription de leurs couleurs, même celle des yeux, &c. enfin on tâchera de ſe procurer des œufs de ceux qui ſont ovipares, & de les conſerver dans des bouteilles avec du tafia.

POISSON ARMÉ ou PORC-ÉPIC DE MER, *orbis echinatus muricatus.* On voit cette eſpece de poiſſon dans preſque tous les cabinets des Curieux. Les habitans des côtes des Indes Occidentales pêchent beaucoup de diverſes eſpeces de ces poiſſons. Il y en a un qui eſt comme un ballon, preſque tout rond, gros & n'ayant qu'un moignon de queue qui lui ſert de nageoire : il n'a point de tête apparente, & a les yeux & la queue attachés à la maſſe continue. Au lieu de dents il a deux bourrelets oſſeux, blancs, fort durs & larges d'un pouce, qui ſont comme deux petites meules, qui lui ſervent à briſer & caſſer les coquillages de mer dont il ſe nourrit. Ses levres ne reſſemblent pas mal à celles de l'homme. Tout ſon corps eſt armé de petites pointes, groſſes & longues comme des fers d'aiguillettes auſſi piquantes qu'une aiguille & tuilées ; il les dreſſe, baiſſe & biaiſe comme il le veut. Lorſqu'il eſt pris au hameçon & qu'on le tire ſur le rivage, on ne

peut le prendre par aucune partie du corps, jusqu'à ce qu'il soit mort faute d'eau. Quoique ce poisson soit quelquefois plus gros qu'un boisseau, sa chair ne fournit pas plus à manger que celle d'un maquereau médiocre : elle est blanche & semblable pour le goût à celle du veau. On lui trouve dans le ventre certaines bourses remplies d'air ; on fait avec ces bourses la colle la plus forte & la plus tenace qu'il soit possible. Il y a plusieurs autres especes de poissons armés qui different par la forme ovoïde du corps, la position & la situation de leurs pointes. Ce poisson est le *cho-kia-yu* des Chinois.

POISSON ASSIETTE. *Voyez à l'article* LUNE DE MER.

POISSON D'AVRIL. Nom que des Auteurs ont donné au *maquereau*. Voyez ce mot.

POISSON A BATON. *Voyez au mot* MORUE.

POISSON BŒUF. *Voyez* LAMENTIN.

POISSON CHIRURGIEN. A la Martinique on appelle ainsi un poisson qui porte vers sa queue deux petites pointes fermes & aiguës comme une lancette. Il peut élever ces armes à volonté, les rendre saillantes ou les abaisser le long de son corps, & les emboîter chacune dans une petite cavité, comme dans un étui.

POISSON-COFFRE. On donne ce nom à un poisson qui se trouve vers les Antilles ; il est couvert depuis la tête jusqu'à la queue d'une écaille assez mince, seche & dure ; sa tête est jointe au corps, sans qu'il y paroisse aucune séparation. Il est ou triangulaire ou quadrangulaire ; & sa tête qui est arquée, a la même figure : ses yeux sont gros. Il y en a qui sont armés de deux épines qui sortent de leur ventre plat, vers la région de l'anus ; d'autres, outre ces deux épines, en ont deux semblables & horizontales au sommet de la tête : leur peau tiquetée en maniere d'écailles à compartimens réguliers, offre plusieurs variétés de ces poissons. Labat, *T. II. de ses Voyages*, dit que quand le poisson-coffre est cuit, on le retire de sa robe qui est osseuse, comme on fait un limaçon de sa coque, ou comme une tortue de son écaille, & que sa chair est blanche & succulente. Ce poisson est l'*ikam peti* des Indiens.

POISSON CORNU. *Voyez* MACHORAN.

POISSON D'OR ET D'ARGENT. *Voyez* DORADE CHINOISE *à la suite de l'article* DORADE. *Voyez aussi* POISSON D'OR DU CAP *à la fin de l'article* POISSON.

POISSON ÉLECTRIQUE. Nom donné à des animaux de mer, especes de poissons, & qui sont doués d'une force électrique. *Voyez* TORPILLE & ANGUILLE DE CAYENNE.

POISSON-EMPEREUR. *Voyez au mot* BALEINE, *l'article* ÉPÉE DE MER *de Groënland.*

POISSON-ÉPINARDE. *Voyez* ÉPINOCHE.

POISSON-ÉVENTAIL. *Voyez* ÉVENTAIL.

POISSON-FARINE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSON-FEMME ou TRUIE D'EAU. Espece de *sirene :* Voyez ce mot.

POISSON-FÉTICHE. *Voyez* FÉTICHE.

POISSON-FLEUR. *Voyez* ORTIE DE MER.

POISSON-GOURMAND. *Voyez* GIRELLA & DONZELLE.

POISSON DE JONAS ou ANTROPOPHAGE. *Voyez au mot* REQUIN.

POISSON-JUIF. *Voyez à l'article* MARTEAU.

POISSON-LÉZARD. *Voyez l'article* DRACONCULE. On donne aussi le nom de *lézard-d'eau* à un poisson de la mer des Indes. *Voyez* LÉZARD D'EAU.

POISSON A L'OISEAU. C'est l'*ikam-boëron* des Indiens. Ce poisson, qui a la forme d'une plie, est blanc, & long d'un pied & demi ; sa tête est petite & pointue ; les lignes latérales sont noires, l'une est sur le dos, & l'autre sous le ventre à la maniere de tous les poissons plats : la queue & les nageoires sont d'un assez beau jaune. On mange rarement de ce poisson.

POISSON-LUNE. *Voyez* LUNE DE MER.

POISSON PÉTRIFIÉ, *ichtyolithus.* Il y a quelques années qu'on découvrit au village de Grammont, à deux lieues de Beaune en Bourgogne, un grand poisson pétrifié ; mais on trouve rarement de ces animaux devenus fossiles, entiérement conservés ou en relief : on en rencontre plus communément les empreintes ; ceux qui sont écailleux sont les moins mutilés. *Voyez* SCHEUCHZER, *in Querel. Pisc. & Mus.* On trouve souvent des têtes fossiles, des ouies, des écailles, des nageoires, des queues, des arêtes, des squelettes, des vertebres, des dents de cheval de riviere, de lamie, de dorade & du grondeur. *Voyez* GLOSSOPÊTRES & CRAPAUDINE. On trouve encore d'autres sortes d'animaux pétrifiés ou fossiles, des crabes, des portions de lézards

pétrifiés ou minéralisés, & des os. *Voyez* TURQUOISE, YVOIRE FOSSILE & ICHTYOLITHES.

POISSON A PIERRE. *Voy. ci-dessous à l'article* POISSON DE ROCHER.

POISSON PUANT. Les Negres donnent ce nom à une pâte de petits poissons pilés, qui leur sert toute l'année pour amorcer le gros poisson, qu'ils prennent par ce moyen dans de longs paniers. Ils mangent aussi de ce poisson gâté, qui est une espece de melette, c'est un de leurs mets les plus exquis.

POISSON DE ROCHER. *Voyez au mot* MORUE. Celui que les Indiens désignent sous le nom d'*ikam batoé* ou *poisson à pierre*, ressemble au contraire à une plie. Les Soldats de l'isle de Minorque donnent aussi le nom de *poisson de rocher* à un poisson long de huit à neuf pouces, & qui se tient presque toujours parmi les rochers de cette contrée : on en apporte tous les jours une quantité au marché de ce pays : ses couleurs sont très-belles : le corps est strié de bleu, de rouge ou de vert.

POISSON ROUGE. *Voyez à la fin de l'article général* POISSON.

POISSONS ROYAUX. On donne ce nom aux dauphins, esturgeons, saumons & truites, lorsque ces animaux se trouvent échoués sur les bords de la mer. On nomme *poisson à lard*, les baleines, les marsouins, les thons, les souffleurs, même les veaux de mer. Les *poissons salés* sont, le saumon, la morue, le hareng, la sardine, l'anchois, le maquereau. Les *poissons secs* sont ces derniers poissons salés & desséchés.

POISSON A SCIE. *Voyez à l'article* BALEINE.

POISSONS SELLÉS. *Voyez* SELLÉS.

POISSON SOUFFLEUR. *Voyez* ce qui est dit de ces sortes de poissons *à l'article* BALEINE. *Voyez aussi l'article* POISSON.

POISSON DE S. PIERRE. *Voyez* DORÉE.

POISSON STERCORAIRE ou MERDEUX, *piscis stercorarius*. Il ressemble, pour la figure du corps au spare. On l'a nommé ainsi, parce qu'il vient vivre autour des latrines, & qu'il se nourrit des ordures qui en sortent. Quelques-uns, à cause de sa maniere de vivre, pensent qu'il n'est pas salutaire, & qu'il ne doit pas exciter l'appétit; mais au contraire, *Ray* dit qu'il est d'un bon goût, soit rôti, soit bouilli. Il est plat & large ; son ventre est bleu, marqué de taches larges : les nageoires du dos sont garnies de rayons épineux en devant, & de rayons mous par derriere.

POISSON DE TOBIE. *Voyez* RASPECON.

POISSON-TROMPETTE. *Voyez* TROMPETTE.

POISSON-VOLANT. On donne ce nom à l'*exocet*, qui est le même que l'*adonis*, & que quelques Naturalistes prennent pour le *muge-volant.* L'*hirondelle de mer*, & le *milan de mer* appellé *faucon de mer*, sont aussi des especes de poissons-volans. *Voyez ces mots.*

Le poisson-volant, celui que l'on voit fort fréquemment dans les cabinets des curieux, est ordinairement de la taille d'un maquereau ; il est remarquable par des nageoires épineuses ou à membranes, palmées, très-larges & alongées, qui lui servent d'aîles pour voler. Quoique ce poisson puisse voler un peu dans les airs & nager dans les eaux, il y a peu d'animaux sur terre & dans la mer qui aient autant d'ennemis. Il se voit à chaque moment exposé à être avalé par les *goulus de mer*, les *dorades*, les *dauphins*, & les autres animaux de mer voraces. Si, voulant échapper à ses ennemis marins, il veut se servir de ses aîles, il est aussi-tôt assailli par les oiseaux de proie qui ne sont pas moins redoutables pour lui ; il vole cependant fort vîte, mais son vol ne dure pas long-temps, parce qu'il est obligé de se replonger dans son élément, dès que ses aîles ne sont plus humectées ; les mouvemens violens ou rapides qu'elles font dans l'air les sechent bientôt ; & souvent en rentrant dans la mer, il tombe dans la gueule de quelque ennemi qui a suivi en nageant la direction de son vol. Lorsqu'il pleut, il peut voler plus long-temps. Pour éviter les oiseaux de proie, il saute sur les vaisseaux, où il se met sur le côté, & dans cette attitude il reste long-temps soutenu sur ses aîles & ses écailles.

Les poissons-volans vont toujours par bandes, & on en voit souvent sortir hors de l'eau une centaine à la fois. Il y a plusieurs especes de poissons-volans, qui different par les aîles & par leur couleur, & même par leur grandeur. Les uns ont deux aîles grandes & membraneuses ; d'autres en ont deux petites, garnies d'une peau brune, & entrelacées de petites arêtes : d'autres ont quatre aîles, longues, étroites, unies & sans arêtes. La chair de ces poissons est excellente, & surpasse de beaucoup en délicatesse celle du hareng frais. Ce n'est qu'entre les Tropiques, qu'on trouve les poissons-volans ; on n'en trouve ni en-deçà ni au-delà. *Voyez* MILAN MARIN, HIRONDELLE DE MER (POISSON).

POIVRE, *piper.* Nom que l'on donne aux fruits aromatiques de

différentes especes d'arbres, dont nous citerons les plus connus & les plus en usage.

Poivre d'Afrique. On le nomme aussi *poivre de Guinée*, *poivre Indien* ou *cardamome d'Afrique;* c'est la *maniguette.* Voyez ce mot.

Le Poivre blanc, *piper album aut leucopiper*, est en petites grappes. Les fruits du poivrier blanc sont plus petits que ceux du poivrier noir. M. Geoffroi, *Mat. Medic.* dit que le poivre blanc du commerce ne differe du noir, que par la couleur grise ou blanchâtre, & qu'il n'est autre chose que le poivre noir, dont on a ôté l'écorce avant de le faire sécher de la maniere que nous dirons au mot Poivre noir. On prétend que les arbrisseaux qui donnent ces deux poivres, ne different pas plus l'un de l'autre, que deux seps de vignes qui produisent, l'un du raisin blanc, & l'autre du raisin noir : on dit cependant que les plantes qui portent le poivre blanc, sont plus rares & ne naissent qu'en petite quantité dans quelques endroits du Malabar & de Malaca. *Pomet*, dans son Histoire des Drogues, avance que les habitans du pays les plantent aux pieds des aréca & des cocos, & que les fruits du poivrier blanc sont disposés en petites grappes, ronds, verts au commencement & grisâtres étant mûrs. *Flacourt*, qui étoit Gouverneur de Madagascar, rapporte que le poivre blanc s'appelle dans ces contrées *lalé vitsic*, & qu'il y en avoit une si grande quantité dans les bois de ce pays, que sans la guerre, il y en auroit eu dorénavant une récolte capable de charger un grand navire; que les tourterelles & les ramiers en font leur nourriture; enfin, qu'il est mûr aux mois d'Août, de Septembre & d'Octobre. *Voyez* Poivre noir.

POIVRE DE LA CHINE. Fruit gros comme un pois, de couleur grise mêlée de quelques filets rouges. On ne se sert en guise de poivre que de son écorce, le reste du fruit étant d'un goût trop fort. Le poivrier de la Chine est grand comme un noyer d'Europe, & l'odeur en est si violente qu'elle incommode. *Voyez* les *Mémoires du P.* le Comte.

POIVRE D'EAU. *Voyez au mot* Persicaire.

POIVRE D'ÉTHIOPIE ou GRAIN DE ZÉLIM, *piper Æthiopicum siliquosum.* On donne ce nom à une gousse longue de trois à quatre pouces, de la grosseur d'une plume d'oie, noirâtre, un peu courbée, divisée en petites loges, ridée, composée de fibres longues, pliante, difficile à rompre & d'une substance rouge-cendrée : chaque loge contient

une graine ovalaire, grosse comme une petite feve, noirâtre en dehors, luisante, d'une substance un peu dure, roussâtre, dont la texture est en maniere de réseau semblable à un rayon de miel : le goût, tant de la gousse, que des graines, approche de celui du poivre noir. Cette sorte de poivre long naît en Ethiopie à une plante rampante, qui, selon *Lémery* & *Pomet*, ne produit ni feuilles ni fleurs, mais seulement une tige où sont attachées plusieurs têtes, grosses comme une petite châtaigne, dures, d'où sortent les gousses. Cet arbrisseau est, dit-on, une espece d'acacia qui croît à Cayenne. Le fruit en est fort rare & peu connu en France ; les Ethiopiens, ainsi que les Arabes, qui lui ont donné le nom de *poivre de Zélim*, *granum Zelim*, s'en servent pour le mal de dents, comme nous nous servons ici de la pyrethre.

POIVRE DE GUINÉE, *capsicum*. Ce poivre également connu dans le commerce d'épicerie sous les noms de *poivre d'Inde*, *poivre du Brésil*, de *piment de Guinée*, de *corail de jardin*, de *poivre d'Espagne* ou *de Portugal*, ou de *poivre en gousse ;* ce poivre, dis-je, croît naturellement dans les deux Indes, & en particulier en Guinée & au Brésil : on le cultive & on l'éleve aisément de graine dans les pays chauds de l'Europe, notamment en Languedoc, & même dans nos jardins où la belle couleur rouge de ses capsules est agréable à la vue. M. *de Tournefort* distingue plusieurs especes de poivre d'Inde ou de Guinée, *capsicum*, lesquelles different entr'elles, principalement par la figure & la couleur de leurs capsules ; celles de notre pays sont communément recourbées par le bout en bec de corbin. Nous allons décrire celle qui est la plus usitée, la plus commune, & qu'on appelle vulgairement en Botanique : *Capsicum vulgare, siliquis longis propendentibus.*

Sa racine est courte, grêle, très-fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, anguleuse, dure, velue & rameuse, portant des feuilles longues, pointues, de couleur verte-brune ; sa fleur qui sort des aisselles des feuilles & à la naissance des rameaux, est une rosette à plusieurs pointes, de couleur blanche, soutenue par un pédicule charnu & rouge. A cette fleur succede un fruit qui est une capsule longue & grosse comme le pouce, formée par une peau un peu charnue, luisante, polie, verte d'abord, puis jaune, enfin rouge purpurine quand elle est en maturité. Cette capsule est

divisée intérieurement en deux ou trois loges qui renferment beaucoup de semences plates, d'un blanc jaunâtre & de la figure d'un petit rein. Cette plante fleurit dans nos jardins au mois d'Août, & son fruit mûrit dans le commenment de l'automne : elle aime une terre grasse & humide ; elle vient fort bien à l'ombre ; enfin on l'éleve de semence partout où l'on veut, même dans des pots ; alors un peu de chaleur lui est favorable.

Toutes les parties de cette plante ont un goût & une odeur fort âcres, mais particuliérement son fruit qui brûle la gorge, & provoque singuliérement à éternuer : c'est la seule partie de la plante dont on se sert, tant dans les alimens qu'en Médecine. Quoique ce fruit brûle la bouche d'une maniere intolérable, cependant les Indiens le préferent au poivre ordinaire, & ils sont accoutumés d'en manger de tout crus : on les confit au sucre, & l'on en porte sur mer pour servir dans les voyages de long cours ; ils excitent l'appétit, dissipent les vents, & fortifient l'estomac : on les cueille encore en vert, & lorsqu'ils ne sont que nouer. On les fait macérer quelques mois dans le vinaigre : on s'en sert ensuite en guise de câpres & de capucines, pour relever les sauces par leur saveur âcre & piquante.

Les autres especes de poivre de Guinée sont en usage chez les Indiens, qui en mêlent dans leurs ragoûts. Ils sont encore plus âcres que les nôtres : néanmoins ces peuples en font des especes de bouillons ou décoctions très-fortes, qu'ils boivent avec plaisir : un Européen ne pourroit en avaler seulement une cuillerée sans se croire empoisonné. Les Portugais établis dans cette contrée appellent ces potions stomachiques : *caldo di pimento.* C'est la *pimentade* des Insulaires. On emploie aussi dans les îles ces décoctions pour laver les Negres écorchés de coups de fouets, crainte que la gangrene ne se mette dans leurs plaies. En Europe, les Vinaigriers en mettent quelquefois dans leur vinaigre, pour le rendre plus fort. Si l'on s'avise de jeter sur les charbons ardens une partie de gousse de ce poivre, soit dans une salle à manger, ou dans une chambre, la fumée portée au nez des convives les fait beaucoup éternuer.

Voici la façon dont les Indiens préparent ces gousses pour leur usage. D'abord ils les font sécher à l'ombre, puis à un feu lent avec de la farine dans un vaisseau propre à cela ; ensuite ils les coupent bien menu avec

des ciseaux, &, sur chaque once de gousses ainsi coupées, ils ajoutent une livre de la plus fine farine, pour les pétrir avec du levain comme de la pâte. La masse étant bien levée, ils la mettent au four; quand elle est cuite, ils la coupent par tranches, puis ils la font cuire de nouveau comme du biscuit; enfin ils la réduisent en une poudre fine qu'ils passent par un tamis. Cette poudre est admirable, selon eux, pour assaisonner toutes sortes de viandes : elles excite l'appétit, ou, comme on dit proverbialement, *à faire manger le pain.* Elle fait trouver les viandes & le vin agréables au goût : elle facilite la digestion & rétablit l'estomac relâché, en réveillant puissamment le jeu de cet organe : elle provoque aussi les évacuations de l'urine & des menstrues.

POIVRE DE LA JAMAIQUE ou PIMENT DES ANGLOIS, *piper Jamaïcense.* C'est un fruit ou une espece de baie aromatique que l'on apporte depuis près de deux siecles de l'île de la Jamaïque, & dont les Anglois font un très-grand usage dans leurs sauces, sous les noms de *toutes épices*, *poivre de Thevet*, *amomi*, *piment à couronne*, *coques d'Inde aromatiques*, *tête de clou.* C'est, disent-ils, un des meilleurs aromates qui soient en usage : car il a le goût de la cannelle, du girofle & du poivre. C'est un fruit desséché avant sa maturité, rond, plus gros & plus léger que le poivre ordinaire, dont l'écorce est brune, peu ridée; garni d'une petite couronne en haut, partagée en quatre, contenant deux noyaux noirs, couverts d'une membrane noirâtre, d'un goût un peu âcre, aromatique, & qui approche du clou de girofle. L'arbre qui porte ce fruit est une espece de myrte à feuilles de laurier : *myrthus arborea aromatica, foliis laurinis latioribus & subrotundis, fructu racemoso, caryophilli sapore.* Il surpasse souvent en grandeur nos noyers d'Europe; il se plaît dans les forêts seches; il est branchu & touffu, d'un bel aspect, tant à cause de la disposition de ses branches, qu'à cause de la beauté de ses feuilles. Son tronc est assez droit & haut; le cœur du bois est dur, pesant, d'un rouge noirâtre d'abord, ensuite il devient, avec le temps, noir comme l'ébene. L'aubier en est épais, blanchâtre; son écorce est lisse, mince, & tombe quelquefois par lames; ses feuilles sont lisses, d'un beau vert; il y en a qui ont jusqu'à six pouces de longueur & trois de largeur; elles sont parsemées de petites veines obliques, d'une odeur & d'une saveur qui tiennent de la cannelle & du girofle : à l'extrémité des tiges se trouvent des pédicules qui portent chacun une petite fleur disposée en rose, à laquelle succede une baie

creusée en maniere de nombril ou couronnement; ainsi que nous l'avons dit.

Cet arbre, que bien des personnes croient être le même que celui qui donne la *cannelle blanche* & le *bois de la Jamaïque*, ou *bois de campêche*, ou *bois d'Inde* (voyez ces mots), naît dans les îles Antilles, dans celles de Sainte-Croix, S. Domingue & les Grenadines, mais principalement dans les forêts qui sont sur les montagnes de la Jamaïque, & sur-tout du côté du Septentrion. Il est, ainsi que tous les bois durs, long-temps à croître : les Negres montent sur quelques-uns de ces arbres, ils en coupent d'autres & les abattent; ils en prennent les rejetons chargés de fruits verts, qu'ils séparent des petites branches, des feuilles & des baies qui sont mûres. Ils les exposent pendant plusieurs jours au soleil sur de l'étoffe, depuis le lever jusqu'au coucher de cet astre, prenant garde qu'elles ne soient mouillées de la rosée du matin; ces baies étant ainsi séchées, brunissent, & sont en état d'être vendues & transportées.

Ce fruit, distillé dans un ballon, donne une huile essentielle très-odorante & qui va au fond de l'eau. On emploie cette baie, non-seulement pour assaisonner les alimens, mais encore pour fortifier l'estomac, faciliter la digestion, récréer les esprits & augmenter le mouvement du sang. Les Chirurgiens d'Amérique emploient souvent les feuilles de cet arbre sous le nom de *feuilles de laurier aromatique*, dans les bains pour les jambes des hydropiques, & pour fomenter les membres attaqués de paralysie. On pourroit soupçonner que l'arbre *ravend-sara*, qui donne la *noix de Madagascar*, seroit aussi une espece de ce prétendu laurier aromatique.

POIVRE LONG, *macropiper aut piper longum orientale.* C'est un fruit desséché avant la maturité : il est grisâtre, gros comme une plume de cygne, long d'un pouce & demi, assez semblable aux chatons de bouleau, cannelé, comme chagriné, ou garni de tubercules unis fort étroitement, & placés en forme de réseau; il est partagé intérieurement en plusieurs petites cellules membraneuses, rangées sur une même ligne en rayons, dans chacune desquelles est contenue une seule graine arrondie, très-petite, noirâtre en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & un peu amer : ces chatons sont attachés à un pédicule grêle & long d'un pouce. La plante qui porte cette sorte de poivre croît dans le Bengale, à la hauteur de sept à huit pieds, & s'appelle

pimplim ou *catta tirpali*, c'eſt-à-dire *poivrier à fruit à chaton :* elle differe du *poivrier à fruits ronds*, par ſes tiges qui ſont moins ligneuſes, par ſes feuilles plus longues, plus vertes, plus minces, plus molles, & ornées de trois nervures très-ſaillantes. Les fleurs ſont monopétales, partagées en cinq ou ſix lanieres, fortement attachées au fruit dont nous venons de parler : on en cueille les fruits avant qu'ils ſoient mûrs. Beaucoup de nations ſe ſervent de poivre long & noir pour aſſaiſonner leurs viandes. Dans les Indes le peuple boit de l'eau dans laquelle on a infuſé une grande quantité de ce poivre, pour ſe guérir des foibleſſes d'eſtomac. Les Indiens font auſſi fermenter ce fruit dans de l'eau, & ils en tirent un eſprit ardent qu'ils boivent : ils ont encore coutume de confire une bonne proviſion de poivre long & rond dans la ſaumure ou dans du vinaigre, c'eſt un des délices de leurs tables, ſur-tout dans des temps pluvieux ; ils en font des ſalades : en Europe on eſtime ce poivre alexipharmaque ; il ſert auſſi aux Vinaigriers, pour donner un goût piquant à leur vinaigre.

Dans le Mexique naît un petit poivre long, que les habitans appellent *mécaxochitle ;* il eſt très-âcre & très-chaud. Les Méxicains l'emploient dans la compoſition de leurs pâtes de chocolat, auxquelles il donne d'ailleurs un goût aſſez agréable.

POIVRE DES MURAILLES ou VERMICULAIRE BRULANTE. *Voyez à l'article* JOUBARBE.

POIVRE DES NEGRES, appellé auſſi *poivre de Guinée.* L'arbre qui le porte eſt une eſpece de thymelée ; le fruit eſt d'un goût piquant comme le poivre. Les Negres s'en ſervent fort ſouvent au lieu d'épices pour relever la ſaveur des viandes. Les Indiens emploient cet arbre pour peindre ou teindre différens ouvrages. La tannerie trouveroit dans l'uſage de cet arbriſſeau, une maniere de corroyer les cuirs ſans mauvaiſe odeur. *Maiſ. Ruſt. de Cayenne.*

POIVRE NOIR, *piper nigrum*, eſt une graine ou un fruit deſſéché de la groſſeur d'un petit pois rond, dont l'écorce eſt ridée, noirâtre, laquelle étant ôtée, laiſſe voir une ſubſtance un peu dure & compacte, griſâtre ou d'un vert jaune en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, brûlant la bouche & le goſier. Les Hollandois nous apportent ce fruit des Indes Orientales, ſur-tout des îles de Java, de Sumatra, du Malabar & des autres îles dont ils ſont les maîtres : c'eſt l'eſpece de poivre dont on conſomme le plus.

La plante qui produit le poivre noir s'appelle *poivrier :* elle croît auſſi dans le pays de Siam : les Indiens lui donnent le nom de *lada*, de *molanga* ou de *molagocoddi :* ſa racine eſt petite, fibreuſe, flexible & noirâtre : elle pouſſe des tiges ſarmenteuſes, noueuſes, grimpantes aux arbres voiſins, ou rampantes à terre comme le houblon, quand il n'eſt pas ſoutenu par des échalas. Des nœuds des tiges, il ſort des fibres qui entrent dans la terre & y prennent racine : de chaque nœud naiſſent des feuilles ſolitaires, diſpoſées alternativement : elles ſont à cinq nervures, larges de trois pouces & longues de quatre, d'un vert plus foncé en deſſous qu'en deſſus : les fleurs ſont en grappes : il leur ſuccede des fruits, d'abord verdâtres, puis rouges, enfin noirâtres, dont nous avons parlé à l'article *poivre blanc :* chaque grappe qui vient à l'extrémité de la tige porte vingt à trente grains. Les payſans du lieu diſent que les fleurs femelles ſont celles qui ſe trouvent à l'extrémité des rameaux ; mais quand ces grappes de fleurs naiſſent dans la partie moyenne des tiges, ſur des nœuds, & oppoſées à la queue des feuilles, alors ils les appellent fleurs mâles.

Le poivrier fleurit ſouvent deux fois chaque année : on recueille les fruits mûrs quatre mois après que les fleurs ont diſparu, & on les expoſe au ſoleil pendant ſept jours afin de faire noircir l'écorce qui ſe ride auſſitôt : on cultive cette plante en fichant en terre des parties de ces branches, que l'on a coupées & que l'on met près la racine des arbres qui doivent ſervir d'échalas. On enleve, dit M. *Geoffroy*, l'écorce du poivre noir, & on en fait par l'art le poivre blanc en grain, qui eſt, dit-il, le ſeul que l'on nous apporte aujourd'hui : on enleve cette écorce en faiſant macérer dans l'eau de la mer le poivre noir ; l'écorce extérieure ſe gonfle & ſe creve : on retire très-facilement le grain qui eſt blanc, & que l'on ſeche ; il eſt beaucoup plus doux & meilleur que le noir. Quand on fait tremper ainſi le poivre, il en ſurnage beaucoup ſur l'eau ; on le retire auſſi-tôt & on l'appelle *poivre noir léger d'Hollande ;* celui qui ſe précipite au fond de l'eau, s'appelle *poivre peſant d'Angleterre ;* enfin lorſqu'il eſt dépouillé de ſon écorce, on le nomme *poivre blanc de Hollande* ; il eſt alors plus peſant, à volume égal, que le poivre noir ; il a le grain coriandé, quelquefois blanchi d'un peu de poudre de farine par les Négocians étrangers qui nous l'envoient : ainſi le poivre blanc en poudre du commerce eſt toujours fait avec le grain du poivre noir écorcé, ſoit en

Hollande, ſoit chez celui qui le débite : ſi le poivre blanc naturel venoit en Europe, on abandonneroit bientôt les reſſources d'une pareille induſtrie. Toutes les parties du poivrier noir ſont très-âcres & brûlantes au goût.

On découvre les mêmes vertus dans preſque toutes les eſpeces de poivre : ils échauffent, deſſechent, atténuent : ils ſont apéritifs, raniment les eſprits, & conviennent dans la crudité de l'eſtomac & dans les coliques : on recommande encore le poivre comme un cordial contre les poiſons coagulans : il faut en faire un uſage modéré, car il allume le ſang : il fait cracher, éternuer, en un mot, c'eſt un très-bon ſtimulant : il eſt la baſe des épices que les Droguiſtes Epiciers vendent aux Cuiſiniers, pour aſſaiſonner les alimens qu'ils préparent. Selon M. *Bourgeois*, le poivre noir en poudre eſt excellent pour chaſſer les poux de la tête des enfans & des adultes, de même que pour préſerver les pelleteries des teignes.

POIVRE A QUEUE, petite eſpece de *cubebes :* voyez ce mot.

POIVRE SAUVAGE ou PETIT POIVRE, eſt le nom que l'on donne à la ſemence de l'*agnus caſtus*.

POIVRE DE TABASCO. Voyez *xocoxochitl*.

POIVRETTE COMMUNE : *voyez* au mot NIELLE.

POIVRIER DU PEROU : *voyez* MOLLE.

POIX BLANCHE ou POIX GRASSE ou POIX DE BOURGOGNE : *voyez* aux articles PIN & SAPIN.

POIX GREQUE eſt la *Colophone*. Voyez ce mot.

POIX JUIVE. C'eſt l'aſphalte : *voyez ce mot*.

POIX MINÉRALE ou POIX DE TERRE ou MALTHA, *pix mineralis;* c'eſt un bitume mollaſſe, plus épais que le goudron, tenace, s'attachant fortement aux doigts lorſqu'on le touche, inflammable, d'une odeur forte & déſagréable, ſur-tout lorſqu'il eſt enflammé : on en diſtingue de deux ſortes.

1°. La POIX MINÉRALE OU LE VRAI PISSASPHALTE NATUREL, *pix montana*. Elle eſt d'une couleur ſemblable à la belle poix noire & végétale de Stockholm. Le piſſaſphalte ſe trouve en Norwege, & en Auvergne à une petite lieue de Clermont-Ferrand, où eſt un monticule d'environ vingt-cinq à trente pieds de haut, que l'on nomme le *Puits de la Pege*, & duquel il en découle preſque continuellement. En examinant ce rocher, qui eſt ferrugineux, nous y avons apperçu

vers

vers sa base, différentes issues, par lesquelles sortoient, tantôt une quantité d'air qui souffloit assez fort, tantôt une vapeur qui rougissoit le papier bleu, & tantôt une traînée de poix minérale de la grosseur du pouce, & longue de deux pieds ou environ: ce bitume coule, en serpentant sur l'adossement du petit mont, & tombe dans des réservoirs naturellement pratiqués & remplis d'une eau blanchâtre d'une saveur salée, piquante, & qui cause long-temps une provocation de salive violente. C'est là où il se condense: les Paysans ont soin de le ramasser: il a une odeur très-puante. Le monticule est entouré de hautes montagnes, qui semblent toutes calcinées, tronquées, évasées en entonnoir, & remplies de pierres volcanisées: *voyez* VOLCAN.

2°. Le BITUME LIMONEUX, ou POIX DE TERRE, ou BITUME DE BABYLONE, *maltha.* Il est épais, roussâtre, grenelé, moins visqueux, & d'une odeur moins disgracieuse que le pissasphalte précédent, assez semblable à du goudron. On trouve le maltha près de Schinneberg & de Thal, dans la vallée de Fontana & autres endroits, dans le canton d'Appenzel, &c.

L'odeur puante & la tenacité qu'ont ces deux sortes de bitumes, les ont fait appeller des Allemands, *teuffel-dreck ;* & des Latins, *stercus diaboli mineralis.* Dans les pays où l'on trouve beaucoup de maltha, comme à Gebach, dans la vallée de Liberthal en Alsace, on s'en sert pour graisser les essieux des voitures: il entre aussi dans la composition du spalme factice, qui sert, dans beaucoup d'occasions, à enduire & à lier les corps qu'on veut garantir de l'humidité. Des Asiatiques s'en servent pour plâtrer leurs murailles. Quelques Auteurs prétendent que ce fut avec un semblable bitume que furent cimentés les murs de Babylone & les tours d'Egypte: on tiroit alors le maltha d'un lieu voisin de l'ancienne Babylone, des environs de Raguse dans la Grece, & d'un certain étang de Samosate, ville de Comagene en Syrie. Des Naturalistes rapportent que ce bitume fut d'un grand secours aux habitans de Samosate, lors du siege que Lucullus mit devant cette Ville; car dès que ce limon enflammé touchoit à un soldat, il le brûloit malgré l'épaisseur de son armure. Dans beaucoup de pays Orientaux, on se sert avec succès de poix minérale pour goudronner les barques & les vaisseaux: on doit regarder ces bitumes comme des *pétroles épaissis*, ou comme un *asphalte non desséché.* Voyez ces mots. Dans le Shropshire en Angleterre, sur-tout à Brosely, à Bentley & à Pitchfort,

on prend la premiere couche noirâtre, pierreuſe, poreuſe & bitumineuſe de la mine de charbon : on la moud avec des moulins à cheval, & l'on jette cette poudre dans de grands chauderons pleins d'eau qu'on fait bouillir; auſſi-tôt l'huile minérale ſurnage, acquiert la conſiſtance de la poix, puis on la mêle avec une partie d'huile diſtillée de cette même pierre bitumineuſe, & elle ſert pour le radoub des vaiſſeaux : elle ne s'éclate point.

POIX NOIRE, POIX RÉSINE, POIX VÉGÉTALE. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN.

POKKO. Gros oiſeau très-ſingulier de la Côte d'or; mais peu commun : il eſt de la nature du pélican; ſon plumage eſt brun & cendré; ſes aîles ſont d'une grandeur & d'une largeur déméſurées. *Arkins* dit que l'on prendroit volontiers les plumes de cet oiſeau pour du poil : ſous ſon cou pend une ſorte de bourſe, longue de quatre ou cinq pouces, & de la groſſeur du bras d'un homme : c'eſt dans ce réſervoir que l'animal dépoſe ſa nourriture. Le cou & le jabot ſont un peu velus; la tête eſt extrêmement groſſe, eu égard au volume du corps; elle eſt preſque chauve; les yeux ſont grands & noirs, le bec fort gros & long.

Le pokko ſe nourrit de poiſſons, & dans un ſeul repas, il dévore ce qui ſuffiroit pour la nourriture de quatre hommes : il y a peu d'animaux qui ſe jettent avec autant d'avidité ſur le poiſſon que lui; s'il en a trop, il le met en réſerve dans ſon ſac : il n'aime pas moins les rats; il les avale tout entiers. On prend quelquefois plaiſir à lui faire rendre gorge; & il n'eſt pas rare d'en voir ſortir un rat à demi digéré : cet oiſeau n'a pour armes que ſon bec; il s'en ſert aſſez adroitement pour pincer, mais ſans être capable de nuire beaucoup. *Hiſtoire générale des Voyages, Liv. IX. Voyez maintenant l'article* PÉLICAN.

POLATOUCHE. Nom ſous lequel on déſigne en Ruſſie l'*écureuil-volant.* Voyez ce mot. On l'appelle auſſi *létaga.*

POLECAT. Les Anglois donnent ce nom au *conepate* d'Amérique.

POLIACANTE ou CHARDON D'EAU, *polyacantha vulgaris.* Voyez à la fin de l'article CHARDON AUX ANES.

POLIGALE ou POLYGALON, ou HERBE A LAIT, *polygala.* Genre de plante dont M. *de Tournefort* établit dix-huit eſpeces. Voici la deſcription de la plus commune. Le polygale vulgaire, *polygala vulgaris, foliis linearibus, lanceolatis, caulibus diffuſis herbaceis,* eſt une

plante qui croît par-tout aux lieux champêtres, herbeux, montagneux, & qui n'ont point été cultivés : sa racine est ligneuse, dure, menue, d'un goût amer & aromatique, vivace & d'un vert rougeâtre, ainsi que les tiges qui sont hautes de cinq pouces, grêles, assez fermes, les unes droites, les autres couchées à terre, revêtues de petites feuilles, rangées alternativement, les unes oblongues & pointues, les autres arrondies. Ses fleurs sont singulieres, petites, disposées en maniere d'épi depuis le milieu des tiges jusqu'en haut, de couleur bleue ou violette, ou purpurine, rarement blanche : chacune de ces fleurs est, selon M. *de Tournefort*, un tuyau fermé dans le fond, évasé & découpé par le haut en deux levres. A cette fleur passée succede un fruit divisé en deux loges, rempli de semences oblongues : ce fruit est enveloppé du calice de la fleur, composé de cinq feuilles, trois petites & deux grandes.

Cette plante fleurit au commencement de l'été. On prétend qu'elle donne beaucoup de lait aux nourrices & aux bestiaux qui en mangent. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1732, pag. 135*, plusieurs expériences de M. *Duhamel*, faites pour éprouver les vertus du polygala contre la pleurésie & la fluxion de poitrine. Il paroît par ses observations, que cette plante peut être mise dans la classe des plantes béchiques-incisives. Sa décoction facilite l'expectoration, & atténue le sang couenneux. On ne peut trop, dit M. *Duhamel*, employer cette plante qui est très-commune, dans ces sortes de maladies, savoir, la pleurésie & la péripneumonie. Les Anciens avoient coutume de couronner les vierges avec la fleur de cette plante, dans le temps qu'on faisoit des processions autour des champs pour obtenir du Ciel la fertilité des biens de la terre. (M. *Haller* dit qu'il y a deux especes de polygala communes ; l'une aux feuilles radiales rondes ; l'autre avec toutes ses feuilles semblables à celles de la linaire. La premiere est, dit-il, fort amere & purgative. Cette vertu n'a pas été inconnue à *Conrad Gesner* ; M. *Haller* n'en connoît aucune à la seconde.)

POLIGALE ou POLIGALA DE VIRGINIE. *Voyez* SÉNÉKA.

POLIGLOTTE, *avis polyglotta*. C'est l'oiseau que les Mexicains nomment *concontlatollis*, c'est-à-dire qui a *quarante langues* : il est de la grandeur d'un étourneau ; il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la queue & à la tête ; ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. Cet oiseau

habite les pays chauds : on le trouve ſur-tout à la Jamaïque, à la Nouvelle Eſpagne. On le nourrit en cage ſous les climats tempérés ; il mange de tout ce qu'on donne aux autres oiſeaux. On prétend que ſon chant eſt ſi doux & ſi mélodieux, qu'il ſurpaſſe en agrément celui de quelqu'autre oiſeau que ce ſoit. On aſſure même qu'il contrefait la voix des autres oiſeaux, &c. M. *Barrington*, Vice-Préſident de la Société Royale de Londres, aſſure avoir vu cet oiſeau contrefaire, dans l'eſpace d'une minute, le champ de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau. Cet avantage lui a mérité le nom de *moqueur ;* c'eſt l'*orphæus* de M. *Linnæus*, le *turdus Americanus minor canorus* de *Ray ;* M. *Briſſon* le range parmi les *merles*. Il y en a de pluſieurs ſortes.

POLION, *polium*. C'eſt un genre de plante dont M. *de Tournefort* compte trente-ſept eſpeces : ſuivant M. *Deleuze*, elles ſont du genre de la germandrée. Nous n'en rapporterons ici que deux qui ſont très-uſitées.

1°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR JAUNE, *polium montanum luteum :* il croît dans les pays chauds, ſur les lieux élevés, ſecs & pierreux, ſur-tout en Languedoc, en Provence & en Dauphiné : on le cultive auſſi dans les jardins : ſa racine eſt ligneuſe & fibreuſe : elle pouſſe pluſieurs petites tiges cotonneuſes, dures, ligneuſes, hautes d'environ un demi-pied ; tantôt elles ſont couchées ſur terre, & tantôt elles ſont redreſſées : ſes feuilles ſont petites, oblongues, épaiſſes, dentelées ſur leurs bords, & chargées d'un duvet jaune. Ses fleurs, qui paroiſſent en été, ſont formées en gueule, petites, ramaſſées pluſieurs enſemble en maniere de tête, d'un beau jaune, d'une odeur fort aromatique & d'un goût amer. Chacune de ces fleurs, ſelon M. *Tournefort*, eſt un tuyau évaſé par le haut, & prolongé en une levre découpée en cinq parties, comme celle de la germandrée. A cette fleur paſſée ſuccede des ſemences menues, arrondies & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur. On eſtime beaucoup plus ce polion, quand il vient de Candie ou de Valence en Eſpagne. Le polion odorant de Crete, qui eſt ſi recherché, eſt le *polium maritimum*, *erectum Monſpeliacum* des Auteurs.

2°. Le POLION DE MONTAGNE A FLEUR BLANCHE, *polium montanum album :* cette plante croît non-ſeulement ſur les montagnes, mais auſſi dans les plaines ſablonneuſes & arides ; elle fleurit & graine dans le

même temps que l'autre, dont elle differe, en ce que ses tiges sont couchées à terre, ses feuilles plus petites & moins cotonnées, & en ce que ses fleurs sont blanches, de même que ses têtes. La couleur jaune des fleurs de polion s'efface & devient pâle. *Clusius* dit que ces plantes viennent aisément à l'ombre, de bouture, pourvu que la terre soit bien préparée.

Quand on fait usage du polion, on doit prendre les sommités des tiges garnies de fleurs : c'est un bon céphalique & anti-épileptique. On nous l'apporte sec par petites bottes; plus il est garni de fleurs, & meilleur il est. Il doit avoir une odeur forte & aromatique, mais un goût amer & désagréable. Le polion entre dans la grande thériaque & dans le mithridate : on le prend en guise de thé contre la morsure des animaux venimeux, pour faire couler l'urine & les regles : on en boit en Provence, dans les cours de ventre fâcheux; enfin, c'est un bon vulnéraire.

POLIPE ou POLYPE, *polypus.* L'histoire des polypes nous présente les phénomenes les plus singuliers & les plus propres à piquer la curiosité. La découverte des petits polypes marins architectes des coraux, des corallines & de plusieurs autres productions à polypier, que l'on avoit prises pour des plantes marines, ainsi que celle des *polypes d'eau douce*, sont l'une & l'autre très-modernes; nous les devons aux illustres Naturalistes de notre temps, qui ont mis tous les Curieux en état de voir par leurs propres yeux les phénomenes qu'ils avoient examinés, en indiquant la maniere d'observer; art qu'il faut apprendre de ces grands maîtres.

Les Naturalistes appellent *polype* un animal dont le corps membraneux est capable de prendre plusieurs formes, & qui finit par des filets également capables de prendre différentes figures qui lui servent comme d'autant de bras ou de pattes.

Division des polypes.

On divise les polypes en *polypes marins* & en *polypes d'eau douce.* (M. *Guettard* parle d'un *polype terrestre. Voyez le premier volume des Mémoires sur différentes parties des Arts & Sciences*).

Polypes marins.

Les *polypes marins* peuvent se diviser eux-mêmes en deux classes.

Les uns ſont de grands animaux; tels ſont, par exemple, la *ſêche*, le *calmar*, le *lievre marin*, & pluſieurs autres eſpeces de *polypes* ou *poulpes*. Voyez chacun de ces mots.

Ces animaux ont les pieds ou les bras placés à leur tête; ils s'en ſervent pour arrêter leur proie, & la porter à leur bouche. Ces polypes ont ordinairement entre trois pouces à trois pieds de longueur. On a même dit des choſes prodigieuſes ſur la groſſeur monſtrueuſe de certains polypes de mer, & notamment de l'eſpece appellée *kraken*. Voyez ce mot.

On n'a rien de ſi détaillé ni de ſi exact ſur l'anatomie de ces animaux, que ce qu'en a dit *Swammerdam*, qui a anatomiſé la ſêche ver-inſecte mis au rang des polypes.

Les polypes de mer ſont mâles & femelles; ils s'accouplent, & ſont ovipares; mais ont-ils pour ſe multiplier, les reſſources des polypes d'eau douce? C'eſt ce qu'on ignore: toujours paroît-il conſtant que leurs bras recroiſſent quand ils ont été coupés, de même que ceux des écreviſſes. Leur faculté reproductive eſt même beaucoup plus merveilleuſe.

Au rapport des Naturaliſtes, on trouve dans la mer Adriatique & l'Iſle de Corfou de grands & de fort bons polypes. Le Pont-Euxin en donne de petits: ils vivent d'*écreviſſes de mer*, de *cancres*, & d'autres cruſtacées & poiſſons dont ils ſucent les chairs. Ils ne s'épargnent pas même, dit-on, les uns les autres. Les polypes ſe jettent ſur les hommes qui ſont naufrage. Dans l'été ils ſortent de la mer, & viennent ſe repaître des fruits tombés des arbres: on diſtingue le mâle d'avec la femelle, en ce que le premier a la tête plus longue: ils s'accouplent pendant l'hiver; & la femelle jette, ſuivant les Obſervateurs, une grande quantité d'œufs par la bouche; il en éclot, au bout de cinquante jours, une infinité de petits polypes. Les polypes courent aux amorces qu'on leur tend: ils ne les mordent pas d'abord, mais ils les embraſſent avec leurs bras, & ne les quittent que quand ils les ont rongés.

Les grands polypes marins étoient d'uſage pour la table chez les anciens. Les Grecs en envoyoient par préſent à leur amis. Cependant la chair en eſt dure & difficile à digérer, on la mortifioit à coups de bâton, quoiqu'on les aimoit mieux bouillis que rôtis: la tête paſſoit chez eux pour un excellent mets. Voilà en abrégé ce que les Anciens ont débité ſur les polypes marins, qui ne ſont que des eſpeces de

zoophytes, & dont l'hiſtoire n'eſt pas encore auſſi bien connue que celle de ceux dont nous allons parler, & celle des polypes d'eau douce.

2°. Les autres polypes de mer ſont de très-petits animaux qui ont même échappé à de très-bons Obſervateurs, tel que *Marſigly*, qui les a pris pour des fleurs. Ce ſont des êtres non moins extraordinaires & auſſi éloignés de la conformation des autres animaux, que le ſont les zoophytes. Ce ſont ces vers dont il y a un très-grand nombre d'eſpeces différentes qui conſtruiſent ces *coraux*, ces *corallines*, ces *litophytes*, ces *eſcares*, ces *alcyons*, ces *éponges*, ces variétés de madrépores ſi nombreuſes, & toutes ces autres ſubſtances qu'on avoit priſes autrefois pour des plantes; mais les obſervations des *Peyſſonel*, des *Réaumur*, des *Bernard de Juſſieu*, &c. ont fait voir qu'elles n'étoient que des loges, des cellules conſtruites par des eſpeces de vers-inſectes qui multiplient & s'accumulent en tel nombre qu'on ne ſauroit les évaluer, & que ces loges bâties chacune par autant d'individus, ſont pour les polypes ce que les guêpiers ſont pour les guêpes. On a ôté à ces productions le nom de plantes marines, pour leur en donner un qui exprime exactement ce qu'elles ſont: on les a appellées des *polypiers* ou *productions à polypiers.* Voyez *aux mots* CORAIL & CORALLINE, la deſcription de ces diverſes eſpeces de polypiers ou productions qui ſont un objet important pour les habitans des côtes où les polypes qui en ſont les fabricans vivent en familles nombreuſes, & un objet de curioſité pour les Européens qui aiment à en former des collections, productions auxquelles leur forme, tantôt bizarre, tantôt agréable, leur incorruptibilité, l'hiſtoire même des artiſans qui les ont fabriqués, donnent une valeur qui n'eſt pas ſans fondement.

Polype de mer en bouquet.

Cet animal des mers du Nord eſt des plus ſinguliers, ou plutôt c'eſt un amas de pluſieurs animaux ſur une tige commune. Cette tige intéreſſe par ſa forme; elle a plus de ſix pieds de long; elle eſt oſſeuſe, blanche comme de l'ivoire, carrée, avec des rainures de chaque côté, mais recouverte d'une membrane cartilagineuſe. A ſa partie ſupérieure ſont réunis juſqu'à trente corps de polypes de deux pouces de longueur chacun. Lorſque ces polypes ſont épanouis, ils repréſentent un bouquet fait de fleurs brillantes, jaunes, & en forme d'étoiles. Au

dessous de l'insertion de l'union de tous ces polypes, est une espece de vessie qui paroît être destinée au même usage que celle des poissons; elle paroît aussi servir de canal pour porter les sucs nécessaires à la nutrition de cette longue tige osseuse, partie qui paroît être de la derniere importance pour la conservation & le bien-être d'un animal si extraordinaire & si composé.

Cette tige coupée présente des lames circulaires : mise dans du vinaigre, la matiere cretacée se dissout, & il ne reste que les membranes qui enveloppent les petites lames : d'où l'on peut conclure que la tige tient autant de la nature du corail que de celle de l'os ou de l'ivoire.

Ces traits d'analogie pourroient donner lieu de penser que les *encrinus* ou le *lilium lapideum*, ou des especes particulieres d'*entroques* fossiles, pourroient être les dépouilles pétrifiées de l'animal dont nous parlons. D'autres veulent que ce soit plutôt une sorte d'étoile de mer. *Voyez au mot* PALMIER MARIN, ce que l'on y dit des *encrinites*, d'après M. *Guettard*. *&c. voyez aussi l'article* ZOOPHYTES.

Les PETITS POLYPES MARINS, architectes des polypiers, paroissent avoir bien des rapports de ressemblance, sur-tout pour la forme, avec les *polypes d'eau douce*, dont nous allons parler, d'après les belles découvertes de M. *Trembley*. Il y a des polypes de mer que leur petitesse dérobe à nos regards. On ne les apperçoit que quand la mer étant calme, ils alongent fortement une partie de leur corps hors de leurs cellules ou loges ou alvéoles, pour attendre des animaux encore plus petits ou plus foibles qu'eux, les surprendre, les saisir quand ils sont à leur portée, & en faire leur proie. *Voyez à l'article* CORALLINES. A l'égard des petits polypes de mer phosphoriques ou lumineux, nous en avons parlé amplement à l'article *mer lumineuse*. Voyez ce mot.

Polypes d'eau douce.

L'histoire des polypes d'eau douce nous présente des phénomenes difficiles à croire, parce qu'ils sont contraires à des lois que nous avions regardées comme générales. Auroit-on jamais cru qu'il y eût dans la nature des animaux qu'on multiplie en les hachant, pour ainsi dire, par morceaux ! que le même animal coupé en huit, dix, vingt, trente & quarante parties, est multiplié autant de fois ! Les polypes ont,

ont, pour ainsi dire, la faculté de pouvoir être multipliés par boutures.

Cette découverte, qui à la vérité déroute nos anciennes idées & nous jette dans de nouveaux embarras sur la nature des animaux & sur leur conformation la plus intime, étend nos vues, & peut nous en faire naître de nouvelles. Au moins nous apprend-elle que toutes les merveilles que nous avons entrevues dans l'organisation de certains animaux, ne sont rien en comparaison de celles qui y existent réellement.

L'histoire de la découverte de M. *Trembley* est trop intéressante, & apprend trop bien la véritable maniere d'étudier la nature, pour n'en pas dire un mot. Cet Observateur ayant mis dans l'eau une plante que l'on nomme *lentille d'eau*, observa de petits corps d'un beau vert, dont plusieurs s'attacherent contre les parois transparentes du vase; il leur voyoit prendre successivement de nouvelles formes; il appercevoit des especes de branches, ou plutôt des cornes, qui lui paroissoient plus ou moins longues; il observa que ces corps avoient un mouvement progressif, à la vérité bien lent; il s'assura même qu'ils cherchoient la lumiere, en se transportant dans la partie du vase la plus éclairée. Malgré leur mouvement progressif & leur changement de forme, M. *Trembley* douta s'il devoit les prendre pour des animaux, ou s'il ne devoit pas plutôt les regarder comme des plantes du genre des sensitives, qui avoient un sentiment plus exquis que ne l'ont celles dont les racines sont fixées en terre, & qui étoient capables d'exécuter des mouvemens qu'il n'est pas possible aux autres de faire. Il eut recours au moyen qui sembloit le plus propre à décider la question qui le tenoit en suspens. Ces petits corps ne ressemblent, sous aucune de leurs formes, aux animaux qui se présentent ordinairement à nos yeux. Il coupa en deux, transversalement, quelques-uns de ces petits corps, espérant que s'ils étoient des plantes, chaque moitié étant remise dans l'eau, continueroit d'y végéter, & qu'il s'y referoit une nouvelle partie semblable à peu-près à celle dont elle avoit été séparée. Il se fit effectivement dans chacune une reproduction, & plus prompte qu'on ne s'y feroit attendu. Pendant que cela se passoit, les petits corps qu'il avoit laissés entiers ne cessoient de lui montrer tous les jours de nouvelles manœuvres, comme pour le forcer à croire qu'ils étoient de vrais animaux.

M. *Trembley* n'osa décider sur la nature de ces petits corps, d'une forme si différente de celle des autres animaux, dans lesquels il trouvoit une propriété si surprenante, & qu'il croyoit n'appartenir qu'aux seules plantes.

M. *Trembley* desira que M. *de Réaumur* l'aidât à prononcer : il lui fit tenir de ces petits corps singuliers, que l'Académie regarda, ainsi que M. *de Réaumur*, comme des insectes aquatiques, malgré les prodiges qu'ils avoient fait voir. M. *de Réaumur*, de concert avec M. *Bernard de Jussieu*, qui en avoit observé aux environs de Paris, & fait dessiner une espece du même genre, mais plus grande & d'une autre couleur, leur donna le nom de *polypes*, parce que leurs cornes lui parurent analogues aux bras de l'animal qui est en possession de ce nom. M. *Trembley* continua sur ces insectes (ou plutôt sur ces vers) ses observations qui sont intéressantes : il en découvrit plusieurs especes.

Description des diverses especes de Polypes d'eau douce.

Les polypes d'eau douce different pour la grandeur & pour la couleur. M. *Trembley* en fait mention de trois especes, qu'il appelle *à longs bras*.

La premiere espece est la plus petite; elle n'a que cinq ou six lignes de longueur : quoique petite, elle est très-aisée à trouver; il ne s'agit que de ramasser dans les eaux quelques poignées de lentilles aquatiques, & de les mettre dans un vase transparent rempli d'eau; au bout de quelques instans on voit les polypes qui ne paroissent d'abord que comme des points verts, épanouir leurs bras; leur arrangement & la forme de leur corps peuvent très-bien être comparés à la semence d'une de ces graines de dent de lion, qui sont toutes ramassées sur une tête ronde, & que l'on fait envoler avec un léger souffle de la bouche. Ces rayons qui environnent la tête du polype lui servent à la fois de bras, de mains & de jambes. Au moindre mouvement l'insecte retire ses bras, & ne paroît plus qu'un grain de matiere verte.

Les polypes de la seconde espece ont huit ou douze lignes de longueur. Ceux de la troisieme espece sont encore plus grands; ils portent des bras d'une prodigieuse longueur : ces deux dernieres especes n'ont point de couleur qui leur soit propre; mais leur corps est si transparent, que l'insecte prend ou offre la couleur des divers alimens dont il se nourrit.

Le nombre des bras des polypes eſt communément depuis ſix juſqu'à douze : ces bras ne croiſſent pas tous en même tems, ni avec l'inſecte ; mais ils ſe ſuccedent. Ceux des polypes verts ſont les plus courts, ils ne paſſent guere trois lignes de longueur. La ſeconde eſpece porte les ſiens depuis un juſqu'à trois pouces ; & ceux de la troiſieme, que nous appellons *polypes à longs bras*, les ont démeſurément longs. Tous ces bras paroiſſent comme des fils de toile d'araignée, ils ſont auſſi déliés ; ils peuvent cependant s'alonger, ſe contracter, ſuivant la volonté de ces animaux : quoiqu'ils paroiſſent mêlés comme des cheveux, les polypes ſavent bien les débarraſſer, & les faire agir indépendamment les uns des autres : il en ſort une eſpece de glu qui leur ſert à arrêter les inſectes qui en approchent, & ils ont le ſecret de faire agir ou de rendre inutile cette glu, ſuivant leurs beſoins.

Ces animaux marchent & changent de lieu ; ils ne nagent point, mais ils exécutent leur mouvement progreſſif au moyen de la faculté qu'ils ont de s'étendre, de ſe contracter & de ſe courber en tous ſens ; ils font ces mouvemens avec une extrême lenteur : ſept ou huit pouces de chemin ſont une bonne journée pour un polype. Ils ont encore une maniere d'aller, que nous trouverions aſſez plaiſante ſi elle ſe faiſoit avec plus de vivacité ; ils font la roue comme les petits garçons.

Tout le polype, depuis la bouche juſqu'à l'extrêmité oppoſée de ſon corps, n'eſt qu'un ſac creux, dans lequel on n'obſerve aucune membrane, ni aucun viſcere ; cette peau eſt ce qui conſtitue l'animal, & il y a lieu de penſer que toutes les parties qui ſervent au jeu de la machine animale, ſont contenues dans l'épaiſſeur de cette peau. Lorſqu'on examine au microſcope la peau du polype, on voit que la ſurface tant intérieure qu'extérieure eſt toute parſemée de petits grains, que l'on peut ſoupçonner être les organes propres à l'animal ; car il eſt certain que lorſque ces grains viennent à ſe détacher, l'animal eſt bien près de périr.

Nous diſons que les polypes, quoiqu'animaux aquatiques, ne nagent point ; ils s'attachent fortement par la queue & avec leur glu contre les parois ſur leſquelles ils s'arrêtent ; ils ſe ſoutiennent quelquefois à la ſuperficie de l'eau, la tête en bas, la queue en haut, & cela par la même raiſon qu'une aiguille bien ſeche poſée ſur la ſurface de l'eau, s'y ſoutient à l'aide des bulles d'air imperceptibles qui ſont adhérentes

à ſa ſurface. On ne découvre point d'yeux aux polypes d'eau douce; on obſerve cependant qu'ils aiment la lumiere & qu'ils la recherchent, ce qui pourroit peut-être donner lieu de croire que leur corps eſt frappé de la lumiere dans toutes ſes parties : ce qui confirme cette idée, c'eſt que ſi l'on coupe un polype en deux parties, les deux parties ſéparées, même celle qui eſt privée de tête, vont chercher à ſe placer du côté de la lumiere.

Les polypes ne courent point après leur proie, mais les petits inſectes aquatiques viennent tomber d'eux-mêmes au milieu de leurs bras, qui ſont comme des filets continuellement tendus. Un polype de la troiſieme eſpece peut donner juſqu'à un pied de diametre à la circonférence que ſes bras occupent. Les *mille-pieds à dards* ſont les inſectes dont les polypes font leur nourriture la plus ordinaire : les mille-pieds ou d'autres petits inſectes, entr'autres les pucerons rouges (monocles rouges), qui ſont fort communs, vont en nageant au milieu des eaux tomber entre les bras des polypes, ils y ſont d'abord englués; le bras du polype ſe contracte, entortille ſa proie à l'aide de ſes autres bras, & l'inſecte a beau ſe défendre, il eſt avalé, & toujours de la maniere qu'il ſe préſente à la bouche du mangeur, quand ce ſeroit même par ſon plus grand diametre.

Le corps des polypes étant tranſparent, on voit de quelle maniere s'y fait la digeſtion. Ce qu'on apperçoit eſt également favorable aux divers ſentimens de ceux qui prétendent que la digeſtion ſe fait par trituration & par diſſolution. Lorſque le polype n'a encore mangé qu'avec modération, on voit facilement le balottement des alimens qui ſont pouſſés & repouſſés du haut en bas dans l'eſtomac, par un mouvement périſtaltique ; lorſqu'au contraire l'animal a fini ſon repas, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt prêt à crever, on ne voit plus de balottement des alimens, & cependant la digeſtion ſe fait. Cet animal eſt ſi goulu, qu'il avale quelquefois celui de ſes bras qui lui apporte à manger ; c'eſt par la bouche qu'il rejette le ſuperflu de ſa nourriture, & toutes les matieres qu'il n'a pu avaler.

M. *Trembley* a vu des polypes ſe diſputer un ver qui s'étoit entrelacé dans leurs bras ; chacun d'eux ſe preſſoit d'avaler le ver, lorſqu'enfin les polypes ſe rencontrant bouche à bouche, le plus vigoureux termina la querelle en avalant ſon concurrent. On croyoit qu'il en étoit fait du polype ; mais point du tout, l'avaleur le garda dans ſon ventre

jusqu'à ce qu'il eut dégorgé sa proie, & le rejeta sain & sauf. Ce phénomene fit penser à M. *Trembley*, qu'un polype est une matiere absolument indigérable pour un autre polype, c'est ce que lui confirma l'expérience ; il fit avaler un petit polype à un autre polype qu'il affama, celui-ci, au bout de quatre ou cinq jours, sortit du ventre de l'autre tout plein de vie & de santé, & tel qu'il y étoit entré : on pense bien présentement que le polype rejette dehors sans altération ses bras, lorsqu'il lui arrive de les avaler avec sa proie.

Il n'est personne qui ne soit curieux d'examiner de ses propres yeux les phénomenes que nous présentent les polypes ; pour cet effet il faut en nourrir : on le peut aisément, en leur donnant de ces pucerons rouges qui sont quelquefois en grande abondance, ou en mettant au fond du vase du sable de fossé, qui d'ordinaire est rempli de petits vers ; au défaut de cette nourriture, on peut leur donner des vers de terre, des limaces, des entrailles de poisson, & même de la viande de boucherie. Lorsqu'on veut conserver les polypes sur lesquels on a dessein de faire des expériences, il faut souvent changer leur eau ; car celle qui se corrompt leur est mortelle.

Les polypes sont sujets à être attaqués par un insecte plat, qui multiplie prodigieusement sur eux, qui s'y attache & les suce, & qui, parvenu à un certain point de multiplication, les détruit entiérement. Quand ils n'ont mangé que la tête & les bras d'un polype, ce n'est rien, cela se répare ; mais quand ils sont en assez grand nombre sur un polype, ils attaquent l'animal par tous les bouts & l'ont bientôt anéanti. On délivre aisément les polypes de ces insectes, en les balayant légérement avec un petit pinceau.

Génération des Polypes.

Les savans Observateurs de nos jours sont parvenus à découvrir que la Nature a voulu que les polypes d'eau douce pussent se multiplier de toutes les façons dont les plantes se multiplient. Les œufs des animaux, dit M. *de Réaumur*, sont analogues aux graines des plantes. Il y a des especes de polypes qui font des œufs, d'autres qui ont la surprenante propriété de pouvoir être, comme les plantes, multipliés par bouture, & d'autres qui poussent hors de leur corps par les côtés un jeune polype, comme une tige d'arbre pousse une branche, & comme une branche pousse un rameau. Les multiplications qui se font

par rejetons & par boutures ſont les plus curieuſes & très-fécondes.

Tous les polypes ont en général la faculté générative ; & cette prétendue regle qu'il n'y a point de fécondité ſans accouplement, eſt démentie par ces obſervations, & par les découvertes faites ſur les pucerons.

La génération des polypes s'obſerve mieux ſur ceux de la ſeconde & de la troiſieme eſpeces. On remarque ſur un polype une légere excroiſſance, qui prend la forme d'un bouton, c'eſt la tête du polype; autour de la bouche commencent à croître les bras : on voit quelquefois ſortir d'un ſeul polype juſqu'à dix-huits petits, lorſque ce polype eſt nourri abondamment; car on a obſervé qu'une nourriture abondante les rendoit plus féconds. Les jeunes polypes n'ont pas encore pris tout leur accroiſſement, qu'ils donnent déjà naiſſance à d'autres polypes qui ſortent de leurs corps par les mêmes voies. Le pere eſt ſouvent grand-pere avant d'avoir enfanté tout-à-fait ſon premier né. Cette eſpece d'arbre vivant préſente à l'Obſervateur le plus curieux ſpectacle; lorſqu'un des polypes ſaiſit quelque proie & qu'il l'avale, la nourriture ſe diſtribue à tous les autres polypes qui ſont comme autant de branches, & celui-ci de même eſt nourri de ce que les autres attrapent: ici ce que le pere mange profite aux enfans, & ce qu'un des enfans mange profite de même à toute la famille. Le changement de couleur qui arrive alors à tous les polypes, ſuivant la couleur de l'aliment qui y eſt diſtribué, en eſt une preuve inconteſtable. Dans les temps fort chauds un polype eſt formé & ſéparé en vingt-quatre heures. Pour y parvenir les polypes ſe cramponnent chacun de leur côté. La multiplication de ces polypes les unes ſur les autres eſt telle, qu'un polype au bout d'un mois peut être regardé comme la ſouche d'un million d'enfans.

Un pareil aſſemblage de polypes eſt en quelque ſorte un arbre mangeant, marchant, végétant & pouſſant des branches. Il ſemble que la Nature ſe ſoit plu à raſſembler dans un ſeul ſujet ce que nous avions cru juſqu'à préſent faire un caractere diſtinctif entre les plantes & les animaux ; auſſi nos illuſtres Auteurs regardent-ils le polype comme un être qui fait la nuance du végétal à l'animal.

Multiplication des Polypes par bouture.

Lorſqu'on veut jouir du plaiſir de voir ce phénomene, il faut mettre

un polype dans le creux de sa main avec un peu d'eau ; & lorsque l'animal est sorti de son état de contraction, on le coupe en deux. La partie où est la tête, marchera & mangera le jour même qu'elle aura été séparée, pourvu que ce soit dans des jours chauds. Quant à la partie postérieure, il lui poussera des bras au bout de vingt-quatre heures ; & en deux jours elle deviendra un polype parfait, tendant ses filets, saisissant sa proie. Que l'on varie les expériences de toutes les façons, on aura toujours de nouveaux phénomenes ; que l'on coupe le corps d'un polype en tout sens & en autant de lanieres que la dextérité le permettra, on verra paroître autant de polypes ; que l'on partage la tête d'un polype en deux, ces deux demi-têtes deviendront en peu de temps deux têtes parfaites ; que l'on réitere la même opération sur ces deux têtes, on en aura quatre ; qu'on traite de même ces quatre, on en aura huit sur un seul corps ; que l'on fasse une semblable opération sur le corps, on aura huit corps nourris & conduits par une seule tête ; voilà l'hydre de la fable réalisée bien exactement. M. *Trembley* a retourné un polype, comme on retourne un bas de soie : on auroit pensé que toute l'économie animale auroit dû être renversée ; il n'en a coûté cependant à ce polype que quatre ou cinq jours de patience pour se faire un estomac nouveau : on peut même le retourner plusieurs fois de suite. Son estomac n'aura pas moins de ressort.

On croiroit que cette sorte de multiplication des polypes n'a lieu que quand on les coupe ; mais M. *Trembley* nous apprend qu'il a vu des polypes se partager d'eux-mêmes, & se multiplier par cette section volontaire :mais cette espece de multiplication doit passer pour extraordinaire ; elle est bien plus rare & n'est nullement comparable à la multiplication des polypes par rejetons.

M. *Bernard de Jussieu*, dans un de ses Voyages sur les côtes de Normandie, a trouvé sur quantité de *polypes à bras en forme de cornes*, une petite vessie adhérente à leur corps. Il a paru à ce grand Naturaliste qu'elles étoient pleines d'œufs, mais étant obligé de suivre sa route, il n'a pu s'assurer assez de ce que donnent ces œufs. Si en effet c'étoient des œufs des polypes à bras en forme de cornes, ces animaux, dit M. *Trembley*, seroient ovipares & vivipares. Ce n'est encore qu'une conjecture, ajoute-t-il, mais qui ayant été formée par un Naturaliste, tel que M. *de Jussieu*, est digne de la plus grande attention.

Polypes d'eau douce à panache.

Toutes les especes de *polypes d'eau douce* n'ont pas encore été connues des Naturalistes : elles peuvent fournir une abondante matiere de découvertes. Outre les especes dont nous avons parlé, il y en a une autre qu'on nomme *polypes d'eau douce à panache*, parce qu'ils sont ornés d'un panache dont la base a la forme d'un fer à cheval : c'est des bords de cette base que sortent les bras du polype. Le panache qu'ils forment par leur assemblage, a l'air d'une fleur monopétale épanouie : ils ont quelquefois jusqu'à soixante bras. Le panache de ces polypes est un gouffre pour tous les petits insectes qui en approchent. Ces animaux ont plus l'air de plantes que les *polypes à bras en forme de cornes*.

Ces polypes multiplient par rejetons, mais ils font aussi des œufs. MM. *de Réaumur* & *Bernard de Jussieu* leur ont vu pondre des œufs bruns, & un peu applatis ; & ces Savans ont vu naître des petits de ces œufs.

Polypes d'eau douce à bouquet, &c.

On a encore découvert d'autres especes de polypes, qui, ainsi que le dit très-bien M. *Deleuze*, ont toutes quelque singularité dans leur maniere de se multiplier. Celui qu'on a nommé *polype d'eau douce à bouquet*, a la forme d'une cloche, portée par une petite tige. On observe à son ouverture, avec le secours de la loupe, un mouvement très-rapide, semblable à celui d'un moulinet, qui, excitant dans l'eau de petits courants, entraîne vers le polype les corps dont il se nourrit. Sa multiplication s'opere par une division naturelle : la cloche se ferme comme un bouton & se partage peu à peu selon sa longueur, en deux autres boutons plus petits, qui, s'ouvrant & s'évasant insensiblement, deviennent deux polypes parfaits, attachés par leur pédicule à une tige commune : d'ultérieures divisions & subdivisions forment sur cette tige un bouquet composé quelquefois de plus de soixante polypes.

Un autre polype aussi en cloche & en bouquet, se propage par des especes de bulbes, qui croissent sur ses tiges, s'en détachent bientôt, & forment en se développant un nouveau bouquet.

Celui qu'on a nommé, à cause de sa forme, *polype en entonnoir*, ne forme point de bouquet : chaque individu vit solitaire : il se multiplie aussi

aussi par une division spontanée, mais qui, au lieu de se faire selon sa longueur, comme dans les polypes à bouquet, se fait de biais : les deux segmens acquierent insensiblement ce qui leur faut, pour être des polypes complets. Le polype supérieur a l'ancienne tête & une nouvelle queue : le polype inférieur, une nouvelle tête & l'ancienne queue : le premier se détache de celui-ci par un petit mouvement, & va se fixer ailleurs.

Enfin, une autre espece de polypes d'eau douce, qu'on a appellés *polypes en nasse*, parce que la forme de leur corps imite assez celle d'une nasse de poisson, achevera de montrer combien sont variés, dans cet ordre d'animaux, les procédés de la nature. Ils sont fort transparens; on voit se former dans l'intérieur du polype, un corps oblong & blanchâtre, qui, dès qu'il est formé, descend peu-à-peu, se montre au dehors, & demeure fixé perpendiculairement sur le polype. Ainsi se forme sur celui-ci, par une production journaliere, un grouppe de ces *corps oviformes*, dont chacun, par un développement qui se fait en quelques minutes, devient un polype parfait.

M. *de Romé de l'Isle* a proposé aux Naturalistes une *nouvelle maniere d'envisager les manœuvres, la génération, & la nature des polypes d'eau douce.* Cet Amateur présume que les vers regardés pour de véritables animaux, par M. *Trembley*, ne sont que le sac ou le fourreau qui contient des animaux infiniment plus petits ; & que ce qu'il a pris pour un individu, est une famille d'animalcules très-nombreuse, réunie sous le même toit. M. *de Romé* prétend aussi que les petits grains dont, selon M. *Bazin*, les chairs des polypes se trouvent remplies tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sont chacun en leur particulier un animal complet, pourvu d'yeux & de facultés organiques. Ces grains ne sont donc plus autant d'yeux, de bouches ou suçoirs, de glandes, de réservoirs. Il dit encore que ce qu'on a pris pour le ventre du polype, n'est que l'intérieur du piege que ces petits animaux tendent à leur proie; leurs bras sont autant de liens ou filets dispersés çà & là, qui se déploient, se contractent, en un mot qui agissent de concert quand le sentiment de la faim les sollicite. M. *de Romé* trouve peu fondé le reproche de voracité qu'on fait au polype; la consommation est, selon lui, relative à la foule de ces êtres animés qui habitent dans la gaine commune qui leur sert de nasse & de filets, & qu'on a regardée comme un seul polype.

Notre Auteur paſſe à la génération & multiplication des polypes; l'idée qu'il en donne eſt en partie celle qu'on lit à la ſuite de notre article *Corallines, page 328 & ſuivantes, Volume II;* car il dit que toutes les nouvelles générations de polypes conſtruiſent à côté & au-deſſus les unes des autres; obligées de tendre ailleurs leurs filets, elles forment à leur tour & en tout temps de nouvelles colonies, & celles-ci d'autres avec une fécondité prodigieuſe. Comme tous les fourreaux ſe communiquent les uns aux autres, leurs habitans ne forment alors qu'une ſeule & même ſociété, où ils ſe font réciproquement part de leurs butins. Ceci eſt aſſez conforme à ce que nous diſions dans nos Leçons en 1756, que la plus petite portion d'un polype doit encore être composée d'une multitude d'œufs de polypes fécondés qui écloſent & engendrent ſans ceſſe.

Si on a vu avec ſurpriſe un fourreau (cru polype) devenir mere, grand-mere, biſaïeule, au bout d'un mois, de pluſieurs millions d'enfans, que ſera-ce ſi chaque fourreau contient des milliers de grains, qui, dans le ſyſtême de M. *de Romé*, ſont autant de petits polypes? La multiplication ſera encore plus étonnante. La multiplicité renaiſſante de ces grains polypes, doit donc trancher le mot de l'énigme ſur la métamorphoſe & la palingénéſie de ces petits hydres prétendus. Il eſt aiſé, dit notre Auteur, de voir qu'on peut partager le *fourreau* en autant de parties qu'on voudra, ſans ôter la vie aux animalcules qui y logent; il faut ſeulement en excepter ceux qui ſe rencontreroient ſous le tranchant du fer, car ils périſſent. Si les filets ou bras coupés ne reproduiſent rien, c'eſt parce que les animalcules ou grains ne réſident que dans l'étendue ſeule du fourreau.

Si le lecteur ne peut maintenant juger des travaux des polypes, il doit au moins admirer les reſſources de l'eſprit humain, qui tend à dévoiler les ſecrets de la Nature dans des êtres qui piquent trop notre curioſité pour n'être pas connus. Au reſte, dans les queſtions de fait, il ne faut en croire que ſes yeux.

POLIPIER ou POLYPIER, *polyparius.* Nom donné à la ruche (fauſſe plante marine), que de petits polypes de mer ſe ſont conſtruite pour leur domicile : on leur donne, ſuivant leur forme, des noms particuliers. Ces habitations ſont très-variées dans leur forme & leur tiſſu; les unes ſont de ſubſtance ſolide ou pierreuſe, telles que les *coraux*, proprement dits, les *madrépores*, les *fongipores*, les *méandrites*, les

aſtroïtes, les *rétepores*, les *milièpores*, les *tubipores:* les autres ſont de ſubſtance molle ou membraneuſe ; telles ſont les *corallines*, les *eſcarres molles*, les *éponges*, les *alcyons:* d'autres ſont de nature cornée, comme les *kératophytes* ou *litophytes.* On peut y ajouter les *coraux articulés*, comme formant le paſſage des polypiers durs & flexibles à ceux qui, comme le corail, ſont abſolument pierreux & non flexibles. *Voyez ces mots.*

On trouve peu d'eſpeces de polypiers ſur les côtes maritimes de l'Océan en Europe, ſi l'on excepte des litophytes, des alcyons & des coralloïdes ; la Méditerranée fournit le corail, pluſieurs rétepores & beaucoup de litophytes différens. Les mers de l'Amérique ne ſont pas très-abondantes en variétés de polypiers ; les eſpeces qu'on y rencontre plus communément, ſur-tout autour des Iſles, ſont les *cerveaux marins:* ces eſpeces y ſont extrêmement multipliées, très grandes & ſi innombrables en de certaines plages, qu'elles couvrent abſolument le fond des mers, & ſervent d'ancrage aux vaiſſeaux. C'eſt dans les mers Orientales qu'il faut chercher les productions de polypiers les plus belles, les plus variées, les plus volumineuſes. Les pays d'où on nous en envoie le plus, & d'eſpeces plus différentes, ſont les Iſles de France & de Bourbon. M. *Mauduit* dit qu'on n'en trouveroit pas moins aux Philippines, aux Moluques, dans les mers du Japon & de la Chine, où le fond en eſt abſolument couvert, & reſſemble à une forêt.

Le Naturaliſte que nous venons de citer, diſtingue dans ſon *Mémoire ſur la maniere de ramaſſer & de ſe procurer les différentes eſpeces d'animaux, &c.* deux ſortes de productions à polypier, relativement à leur état, ce ſont les eſpeces *vivantes* & les eſpeces *mortes.* Les premieres ſont celles dans leſquelles les animaux qui les ont conſtruites vivent encore : celles-là ſont fraîches, leurs couleurs ſont vives, & leurs ſommités ſont fines & entieres. Les ſecondes ne contiennent plus leurs artiſans, ils ont été détruits : les couleurs de ces ruches ſont éteintes, leurs ſommités ſont obtuſes, toute la ſurface eſt plus ou moins uſée ; ſouvent on les trouve jetées ſur la côte, après avoir été rompues, arrachées par l'effort des tempêtes, enſuite roulées : en un mot, elles ſont ſans valeur, & ne ſont bonnes, la plupart, qu'à faire de la chaux. Il ne faut donc ramaſſer, s'il eſt poſſible, ces productions marines & à polypiers que vivantes, elles ſeules ont la fraîcheur qui y met le prix ; elles ſont attachées au fond de la mer, & ſur-tout aux rochers,

autour desquels elles croissent & s'étendent, & d'où quelquefois elles pendent en bas ou s'élevent en haut : voilà les principaux endroits où il faut les chercher. Pour cela on s'en approche en canot par un temps calme ; on jette la drague en mer, & on casse ou on arrache par son moyen, les polypiers vivans que l'on tire dans le canot ou la chaloupe ; mais on n'en obtient souvent que des parties, rarement les détache-t-on avec leur base. Pour y parvenir, il faut conduire avec soin d'habiles plongeurs, qui examinant sous l'eau les plus beaux polypiers, y attachent des cordes, dont les matelots qui sont restés dans la chaloupe tiennent le bout. Le plongeur instruit détache le polypier avec sa base, quand il le peut, ou la casse, ou la rompt, & s'aide dans son opération de coins, de leviers, d'une massue, tous instrumens qu'il porte attachés à une ceinture ; il remonte & revient au canot, & aide aux matelots à enlever le polypier. Quand on a pêché une certaine quantité de ces productions vivantes, on les porte à terre, on les fait tremper pendant plusieurs jours dans de l'eau douce, qu'on change deux ou trois fois par jour. En très-peu de temps les animaux périssent ; l'eau douce paroît les dissoudre à mesure qu'ils se corrompent, & dissout en même temps les particules salines, qui par leur séjour, pourroient endommager les polypiers, indépendamment de l'odeur désagréable.

Telles sont ces substances, la plupart très-fagiles, dont les branches & le tronc ne peuvent souvent soutenir leur propre poids, pour peu qu'elles soient agitées sans attention. On a coutume de les attacher sur le fond des boîtes qu'on remplit avec du coton, du foin ou autres substances analogues. Malgré ces attentions, les moyens indiqués n'amortissent pas assez les secousses sur terre & les roulis en mer. Ces substances dont on se sert pour emballer les polypiers n'offrent pas assez de résistance : d'ailleurs il y a des polypiers qui n'ont point d'élasticité, & dont les branches sont friables à l'excès ; & pour peu que l'ensemble de leur masse ait un certain volume, on ne les reçoit guere que fracturés : on se trouveroit mieux de mettre soigneusement les especes délicates & très-frêles, dans autant de boîtes particulieres, & de les garnir de coton léger & cardé ; de maintenir les masses grosses & solides sur le fond & les côtés d'autres caisses, avec des cordes attachées à de forts cloux, ou de les assujettir avec des montans de bois qui seroient eux-mêmes bien garnis de coton & bien fixés à la caisse. Nous desirerions qu'on remplît ensuite tous les vides avec du coton, car la

ſciure de bois, dont on ſe ſert ordinairement pour cela, produit par le frottement, une pouſſiere fine, qui s'introduiſant dans les pores, les bouche & en gâte la beauté au coup d'œil. Le coton foulé dans les interſtices & à meſure qu'on arrange les polypiers, qui doivent en être garnis en deſſous, & ſuffiſamment en deſſus pour remplir la boîte ou caiſſe, forme un tout élaſtique, qui auroit la ſoupleſſe & la roideur néceſſaires. Il ne faut pas mettre un ſecond lit de polypiers ſur l'autre : les branches de polypiers, ſi ce ſont des eſpeces qui en ſont pourvues, doivent être aſſujetties & portées ſur un corps qui plie & réſiſte convenablement. Tout ce que nous venons de dire concernant la maniere d'encaiſſer, n'appartient qu'aux polypiers pierreux.

En Europe, les Curieux ſont dans l'uſage d'expoſer les polypiers pierreux, après leur arrivée, à la roſée, ou de les laver en verſant de l'eau deſſus pluſieurs fois par jour; on les laiſſe en même temps expoſés au ſoleil; ſon action & celle de l'eau les blanchiſſent; ils en paroiſſent à la vérité plus agréables à l'œil, mais c'eſt ſouvent aux dépens de leur état primitif ou naturel : d'autres arment l'eau douce d'un peu d'eau forte, & y font tremper pendant quelques minutes les polypiers les plus ſolides; ce moyen qui les fait blanchir encore plus promptement, altere bien davantage leur nature.

A l'égard des polypiers de ſubſtance cornée, leur ſubſtance étant pliante, ils ne courent pas riſque de ſe rompre : on peut les encaiſſer avec les éponges & les alcyons; obſervant cependant que ces productions doivent avoir été bien deſſalées & lavées dans de l'eau douce, & enſuite bien ſéchées : les éponges ſur-tout ſont ſujettes à attirer & à pomper l'humidité.

POLIPITES. Ce ſont des polypiers devenus foſſiles : il y en a de différens; les uns ſont ramifiés, les autres ne le ſont pas; les uns ſont percés de trous ſimples, d'autres étoilés. *Voyez* POLIPIER, *voyez auſſi les articles* POLIPE & CORALLINE.

POLIPODE, *polypodium*, eſt un genre de plantes de la claſſe des capillaires, & par conſéquent des plantes qui ne fleuriſſent point : M. *de Tournefort* en diſtingue vingt-ſix eſpeces. Des Botaniſtes modernes font, dit M. *Deleuze*, un genre, ſous la dénomination commune de *polypodes*, de toutes les fougeres qui ont leur fructification diſtribuée ſous les feuilles en petites plaques rondes ou en croiſſant, telles que le polypode commun, la fougere mâle & un grand nombre d'autres.

Nous parlerons ſeulement ici du polypode commun, *polypodium vulgare.* Cette plante croît dans les forêts, dans les vallées & ſur les montagnes ombragées, entre les pierres couvertes de mouſſe, ſur les troncs des vieux arbres, comme *chêne*, *frêne*, *hêtre*, *coudrier*, *aune*, & ſur les vieilles murailles. Sa racine eſt vivace, longue d'un demi-pied, de la groſſeur d'une plume à écrire, rampante à fleur de terre, garnie de fibres menues comme des poils, relevée de pluſieurs petites verrues ou tubercules, leſquelles ne ſont autre choſe que les veſtiges des feuilles qui tombent chaque année : elle eſt facile à rompre, d'un goût doux & herbeux, qui n'eſt point déſagréable : elle pouſſe des feuilles ſemblables à celles de la fougere mâle, mais beaucoup plus petites, découpées profondément juſques vers ſa côte, en parties longues & étroites, couvertes ſur le dos d'une ſorte de poudre adhérente, rougeâtre, diſtribuée par petits tas. Cette poudre, ſelon M. *de Tournefort*, qui l'a obſervée au microſcope, eſt un aſſemblage des fruits de la plante : ce ſont de petites coques ſphériques qui s'ouvrent en deux parties comme une boîte à ſavonnette, & laiſſent tomber de leur cavité quelques ſemences menues, jaunes & en forme de rein, à-peu-près comme celles de la luzerne.

On ſe ſert particuliérement de ſa racine en Médecine : on préfere celle que l'on trouve entortillée au pied des chênes, *polypodium quercinum*, & aux endroits où la tige ſe fourche ; on choiſit celle qui eſt la mieux nourrie, ronde en dedans, & mondée de ſes filamens. Cette plante eſt verte toute l'année, & peut ſe ramaſſer en tout temps. Au commencement du printemps elle pouſſe de nouvelles feuilles : on range cette racine parmi les altérans & les apéritifs : c'eſt un bon hépatique. Elle eſt en uſage le long du Rhin & de la Moſelle, contre la goutte : on l'emploie avec ſuccès dans la toux ſeche. M. *Bourgeois* dit que cette racine eſt auſſi laxative ; elle adoucit l'âcreté des purgatifs, & elle corrige leur goût déſagréable. Toujours eſt-il vrai qu'elle préſerve d'une prompte deſtruction les chaperons des murs où elle croît.

POLIPODE DE CAYENNE. On cultive cette plante dans les ſerres chaudes ; ſa racine s'éleve à la ſurface de la terre, ſe couvre d'un duvet, y rampe & étouffe les herbes qui croiſſent autour de la plante. Cette racine a beaucoup de rapport avec le *boramet*z, dont on a raconté tant de merveilles. *Voyez l'article* AGNEAU TARTARE.

POLITRIC, *polytrichum aut trichomanes.* Cette plante qui naît, de même que les fougeres & les capillaires, à l'ombre, dans des endroits élevés, ſur de vieux murs & dans les fentes humides des rochers, aux environs de Paris & ailleurs, demeure verte pendant l'hiver. Sa racine eſt fibreuſe & noirâtre : elle pouſſe pluſieurs petites tiges menues, d'un rouge luiſant, & caſſantes ; ſes feuilles ſont légérement crenelées, arrondies ou ovales, empennées ou rangées comme par paires le long de la côte, tendres & couvertes ſur le dos d'un bon nombre de petites éminences écailleuſes, formées de pluſieurs capſules membraneuſes, preſque ſphériques, garnies d'un anneau élaſtique ou cordon à reſſort, qui, par ſa contraction, ſe détache & fait crever ſes capſules qui contiennent des ſemences brunes en forme de pouſſiere très-fine (les foſſettes à graines ont, ſelon M. *Deleuze*, la forme de petites lignes droites comme dans les autres fougeres du genre de l'*aſplenium*). Cette plante eſt apéritive & pectorale : on l'appelle *capillaire rouge.*

POLIUM. *Voyez ci-devant* POLION.

POLLICIPEDITES. Ce nom eſt donné à des coquilles multivalves & foſſiles de la famille des *pouſſe-pieds* & *conques anatiferes.* Voyez ces mots.

POLONGA. Serpent de l'Iſle de Ceylan, de cinq ou ſix pieds de longueur. Les écailles de ſa tête ſont d'un cendré mêlé de jaune, & rayées de quelques bandes rouſsâtres : ſes yeux ſont petits & pleins de douceur; la levre qui borde ſa gueule n'eſt point écailleuſe ; ſes deux mâchoires ſont armées de dents aiguës ; les écailles cutanées en deſſus du corps, ſont de couleur de feuilles mortes ; tout le dos eſt orné de grandes & magnifiques taches, les unes d'un pourpre brun, les autres d'un cendré jaune, qu'accompagne tout autour une bordure noirâtre : celles des côtés ſont quadrangulaires, brunes, avec une moucheture jaunâtre au milieu : outre ces grandes taches, le deſſus du corps & les côtés ſont encore jaſpés d'autres petites taches noires irrégulieres, entremêlées avec les grandes ; les écailles jaunes du ventre ſont auſſi maculées de noir : ſa queue fait plus d'un tiers de ſa longueur, & elle devient plus mince à meſure qu'elle approche de ſon extrémité.

La plupart des Chingulais ou des Ceylanois recherchent & entretiennent ce ſerpent, non-ſeulement à cauſe de ſa beauté, mais encore

parce qu'il eſt doux, s'apprivoiſe, devient familier, ne nuit à perſonne, & vit uniquement d'oiſeaux, d'œufs & de lait.

POLPOCH. Serpent de la Province de Jucatan : c'eſt une eſpece de monſtre parmi les ſerpens, ou une eſpece d'*acontias :* voyez ce mot. Le *polpoch*, ainſi nommé de ce qu'il ſemble prononcer ce mot en ſifflant, a environ deux pieds & demi de long : il eſt gros comme le bras, d'une couleur brune & foncée ; ſa tête eſt longue de ſix pouces, étroite, noire & parſemée de taches blanches ; ſes yeux ſont grands & brillans ; ſa queue qui ne le cede point à la groſſeur du corps eſt ſemblable à celle du ſcorpion. Ce ſerpent eſt mal-faiſant de la tête & de la queue : on en voit beaucoup d'attachés à des arbres, pour pouvoir mieux s'élancer, mordre & communiquer leur venin. S'ils ſont à terre, ils pourſuivent volontiers un homme qu'ils auront vu de loin : ils roulent leur queue, l'entortillent autour de leur tête, & en peu de temps ils l'atteignent en ſautant. Lorſqu'ils ſont attachés à des arbres, leur queue eſt ſi bien jointe avec leur tête, qu'ils ont la figure d'un arc ; & comme une fleche qui part, & avec le même bruit, ils s'élancent avec la vivacité de l'*acontias*, & mordent. Leur morſure eſt ſi mortelle, que dans l'eſpace de trois jours la chair pourrit & tombe ; les os ſe trouvent dépouillés, deviennent jaunes & ſi puans, que toutes ſortes d'oiſeaux carnaſſiers ſont attirés par la mauvaiſe odeur qu'ils exhalent. Les Naturels du pays diſent qu'on ne reſſent pas une grande douleur de ſa morſure ; ce n'eſt qu'un engourdiſſement par tout le corps : les ſens s'aſſoupiſſent, & un homme en mourant eſt comme s'il étoit ivre. Les ſifflemens du *polpoch* ſe font entendre de fort loin, & ſont effrayans (*Ruiſch*).

POLYGONOPE, *acarus marinus.* Inſecte décrit par M. *Pallas* dans ſes Mêlanges Zoologiques. Son bec a une baſe fort épaiſſe, diminuant peu à peu, & ſon extrémité eſt cylindrique, obtuſe & percée : il a le corps diviſé en quatre ſegmens, auxquels tiennent les pieds de l'animal. Les trois premiers ſe terminent en forme de petit cylindre, ornés de trois tubercules aigus, un au milieu, & l'autre à chaque bout du cylindre. On obſerve que le ſegment poſtérieur a auſſi trois tubercules, un tronc diviſé en deux, & fait voir entre les pieds poſtérieurs une eſpece de ſtilet cylindrique & tronqué. Le polygonope a huit pattes (*octopede*), celles de derriere ſont un peu plus petites que les autres ; mais toutes ſont noueuſes & ont ſept articles. Sur ſon cou ſe voient deux

petites antennes beaucoup plus minces que ſes pattes, mais crochues comme elles & composées d'autant d'articles. La privation de ces antennes eſt, ſuivant M. *Baſter*, la marque diſtinctive du ſexe. M. *Brunnich* a donné le nom de *pycnogone* au *polygonope*. M. *Pallas* croît qu'on doit le ranger parmi les *acarus :* il y a une reſſemblance générale entre ces animaux. Le polygonope paroît vivre dans la mer, au moins on le trouve ſouvent mort ſur les bords de la mer parmi les autres débris.

POLYPE. *Voyez* POLIPE.

POMACIE, *pomatia*. On donne ce nom au limaçon ou eſcargot des vignes & des jardins : c'eſt le plus commun des teſtacées terreſtres. Sa coquille eſt à bouche ronde : la couleur de cette robe tire ſur le jaunâtre, avec deux ou trois bandes, ou plus griſes, ou d'un jaune plus obſcur. Cette coquille eſt comme ſtriée : elle a cinq tours de ſpirales aſſez ſerrées ; l'*opercule* eſt blanchâtre. Dans beaucoup de provinces on mange ce coquillage. *Voyez* LIMAÇON.

Le *pomatris* ou *pomacris* qui ſe trouve en Italie dans les montagnes de Gênes & de Trente, eſt encore une ſorte d'eſcargot fort bon à manger, ſur-tout en hiver, temps où on le tire de terre avec une pioche, auprès des haies & au pied des arbres : ſa coquille eſt blanche & dure.

POMME. *Voyez* POMMIER.

POMME D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU.

POMME D'ADAM, *pomum Adami*. Fruit d'une eſpece particuliere de *limonier* ou de *citronier : limon fructu aurantii*. FERRAR. Ce fruit eſt fait comme une orange, mais beaucoup plus gros, d'un jaune plus foncé, & d'une odeur moins forte ; ſa peau eſt médiocrement épaiſſe, inégale, crévaſſée en pluſieurs endroits. Le nom de *pomme d'Adam* lui vient de ſes petites fentes qui reſſemblent à des morſures, comme ſi l'on pouvoit s'imaginer qu'elle deſcend du fruit défendu. Sa chair eſt ſemblable à celle du citron, remplie de ſuc d'un goût approchant de celui de l'orange, mais qui n'eſt point agréable. On cultive l'arbre qui porte ce fruit dans les jardins des pays chauds. Il a été apporté d'Aſſyrie dans les autres pays : ſon fruit eſt apéritif, & convient dans le ſcorbut, dans les fievres continues & intermittentes.

POMME D'AMOUR DE MER ou ALBERGAME DE MER. C'eſt le nom d'un zoophyte marin qui a une ſorte de reſſemblance avec le

fruit de la plante suivante. *Voyez ce que nous en avons dit au mot* ALBERGAME DE MER.

POMME D'AMOUR ou POMME DORÉE, ou TOMATE, *lycoperficon.* Plante qui a une odeur forte & désagréable : on la cultive dans les jardins en terre grasse & humide. Plusieurs Botanistes l'ont rangée entre les especes de *solanum ;* mais M. *Tournefort* en fait un genre différent, parce que son fruit est partagé en plusieurs loges, & que celui du *solanum* ne l'est pas. Sa racine est fibrée : elle pousse des tiges longues de quatre ou cinq pieds, velues, foibles, creuses en dedans, rameuses, se courbant & se couchant à terre, revêtues de beaucoup de feuilles découpées en leurs bords, pointues, tendres, un peu velues & d'un vert pâle : ses fleurs sont en rosette, & naissent entre les feuilles des rameaux dix ou douze ensemble ; elles sont jaunes & attachées à des pédicules qui ont chacun un nœud proche de la fleur : il succede à ces fleurs des fruits gros comme une petite pomme, ronds, unis, luisans, doux au toucher, mous, charnus, de couleur jaune-rougeâtre, aigrelets & bons à manger, divisés par dedans en plusieurs loges qui renferment plusieurs semences rondes, applaties & jaunâtres.

En Italie on fait cuire ce fruit étant mûr, comme les champignons, & on le mange à l'huile & au sel en salade, comme nous faisons ici le *concombre :* le suc de la plante est propre pour les inflammations des yeux, & pour arrêter les fluxions.

POMME DE BACHE. *Voyez à l'article* LATANIER.

POMME DE CANNELLE. Nom qu'on a donné aux Antilles au fruit d'une espece de *cachimentier.* Voyez ce mot & l'article POMMIER DE CANNELLE.

POMME DE COLOQUINTE. *Voyez* COLOQUINTE.

POMME DORÉE. *Voyez* POMME D'AMOUR.

POMME ÉPINEUSE, ou HERBE AUX SORCIERS, STRAMOINE, *stramonium ferox.* Cette plante, qui est une espece de *datura*, est encore appellée de quelques-uns *herbe des magiciens*, ou *herbe du diable*, ou *herbe à la taupe*, ou *endormie :* elle est naturelle aux deux Indes, & elle s'est naturalisée dans nos climats où elle croît quelquefois sans culture dans les terrains gras de la campagne ou voisins des maisons ; on la cultive communément dans les jardins des Curieux de plantes. Sa racine

est grosse, blanche, rameuse, ligneuse & annuelle : elle pousse une tige assez droite, haute de trois à quatre pieds, rameuse & grosse comme le doigt. Ses feuilles, qui rendent une odeur forte, puante & assoupissante, sont amples, anguleuses, assez semblables à celles de la morelle, sinuées sur leurs bords, attachées à de longues queues, molles, grasses & d'un vert foncé. Sa fleur est une grande campane blanche (celle du Pérou est violette), semblable, en quelque maniere, à un verre à boire, d'une odeur un peu moins stupéfiante que celle de la feuille. A cette fleur succede un fruit du volume d'une grosse noix, arrondi, mais garni tout autour de pointes courtes, grosses, peu piquantes ; lequel, dans sa maturité, s'ouvre en quatre parties égales, séparées par des cloisons membraneuses, où sont attachées plusieurs semences noires, un peu applaties, semblables à un petit rein, & d'un goût désagréable : on nomme ce fruit NOIX MÊTELLE, *nux metella Arabum*. Sa semence est désignée dans certains Auteurs sous les noms de *tatoula*, *marana*, *dutroa*, *ummata caya*, *datiro*, & *hippomanes-végétal*.

Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy* disent que la pomme épineuse est une des plantes les plus singulieres de la Médecine ; qu'il seroit même à souhaiter, ou que ses propriétés fussent ignorées, ou qu'il n'y eût pas des gens assez corrompus pour les appliquer à de mauvaises fins : nous avons, disent-ils, beaucoup de plantes qui pourroient lui être substituées dans les cas où elle est utile, & l'on éviteroit son usage & l'abus qu'on en fait dans ceux où elle est pernicieuse. Toute cette plante est narcotique & stupéfiante ; nos Auteurs veulent que son usage intérieur soit interdit absolument, parce qu'elle cause des accidens fâcheux, comme des vomissemens, la folie, la léthargie, des sueurs froides, des convulsions, enfin la mort, quand on n'est pas promptement secouru. Le remede contre cette espece de poison qui coagule le sang & produit tant d'autres désordres, est l'usage des sels volatils, de la thériaque, des vomitifs, &c. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne* deux exemples, avec des observations sur les mauvais effets de cette plante prise intérieurement.

Acosta & *Garet* disent que les courtisannes de l'Inde & les voleurs du Malavar & de Canarie font prendre à ceux qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, un demi-gros de cette semence en poudre dans quelque liqueur agréable, afin de les rendre hébétés pour quelque temps,

& de pouvoir profiter de leur délire, soit pour les dévaliser, soit pour les violenter; mais ce philtre est un talisman redoutable : cependant des Médecins Brachmanes, &c. en ont approuvé quelques préparations dans certains cas (*a*).

M. *Storck*, dont nous avons déjà célébré les connoissances en Médecine pratique (*voyez aux articles* CIGUE, JUSQUIAME & NAPEL), a voulu exposer sa propre vie avant que d'en administrer aux malades. Voici le résultat de ses expériences.

Le 23 Juin 1760, il a écrasé entre ses doigts les feuilles de la tige de cette plante verte, & les a flairées fréquemment : il y a effectivement reconnu une odeur désagréable, qui lui excita des envies de vomir. Peu effrayé de cette premiere épreuve, il poursuivit son entreprise. Le lendemain il exprima huit livres de suc de cette plante sans en ressentir d'ivresse : il soupa & dormit très-bien dans une chambre close; mais il se réveilla avec une douleur de tête sourde; ce mal se dissipa après le déjeûné, où il commença à évaporer sur le feu son suc, pour le réduire à la consistance d'extrait; ni lui, ni son valet, qui remuerent fort souvent la matiere succulente qui s'épaississoit, ne remarquerent autre chose qu'une odeur désagréable.

L'extrait ayant été porté dans un lieu frais, forma une masse noire, friable, dans laquelle on voyoit briller un nombre infini de particules salines, oblongues & pointues. M. *Storck* voulut éprouver si la saveur d'un grain & demi de cet extrait seroit supportable, & il avoue que son estomac se soulevoit tellement, qu'il l'auroit rejeté de sa bouche dès le premier moment, s'il n'eût été retenu par la ferme résolution de continuer son expérience; enfin il l'avala, & il eut l'avantage de ne reconnoître aucune altération ni dans sa mémoire, ni dans son jugement. Enhardi par ce succès, M. *Storck* voulut éprouver si les changemens qu'opéreroit la pomme épineuse dans ceux qui ont des convulsions, en les mettant dans un état contraire à celui où ils étoient,

---

(*a*) M. *Haller* dit qu'il y a plusieurs exemples en Allemagne du pouvoir destructeur de cette plante, dont les graines ont une ressemblance, souvent funeste, à celle de la *nigella*. On a trouvé dans l'estomac des personnes que cette mauvaise plante avoit tuées, la graine très-reconnoissable du stramonium le plus commun. Dans les expériences de M. *Storck*, l'évaporation dépouille le suc de cette plante d'une grande partie de ses mauvaises qualités.

ne feroit pas cesser leur folie. Ce célebre Médecin a fait à cet égard plusieurs expériences & observations, dont il rend compte dans le petit Ouvrage qu'il a donné à ce sujet : il démontre que la pomme épineuse est en effet très-salutaire dans beaucoup de maladies qui ne cedent point à d'autres remedes ; telles que dans les vertiges, la démence, le délire, la folie & les accès de fureur involontaires, l'épilepsie, le tremblement des membres. L'usage de ce remede donne une faim très-vorace ; enfin l'on guérit souvent. Nous avons cependant observé, par la lecture des expériences de M. *Storck*, que l'extrait du *stramonium* est plus efficacement l'antidote de la folie que de toutes les autres maladies, & qu'il n'a pas toujours combattu les mouvemens proprement convulsifs.

Quant à l'usage extérieur de la pomme épineuse, cette plante pilée avec le sain-doux, fait un onguent propre contre la brûlure & les hémorroïdes ; ainsi appliquée, elle est adoucissante, anodine & résolutive.

POMME FOLLE DE MER. Espece de *zoophyte :* voyez ce mot.

POMME DE GRENADE : *voyez l'article* ZOOPHYTE, & *celui de* CORALLINE.

POMME HÉMORRHOIDALE, est le nom que l'on donne au fruit du *gui :* voyez ce mot.

POMME DE LIANE. C'est le fruit de la *Grenadille :* voyez ce mot.

POMMES DE MANCENILLE : *voyez* MANCENILIER.

POMME DE MER. C'est l'*Oursin :* voyez ce mot.

POMME DE MERVEILLE, *momordica vulgaris.* Cette plante, que l'on appelle aussi *balsamine mâle* ou rampante, est d'un genre tout différent de la *balsamine ordinaire :* voyez ce mot.

La *pomme de merveille* se cultive de même que les concombres dans les jardins ; elle croît plus aisément en Italie & dans les autres pays chauds, qu'en Allemagne & en Angleterre, où elle ne fleurit ordinairement qu'en Août, & où son fruit ne mûrit que rarement & avec peine. La racine de cette plante annuelle est petite, fibreuse, & ne dure que six mois en terre : elle pousse des tiges menues, sarmenteuses, hautes de deux à trois pieds, anguleuses, cannelées, qui par le secours des vrilles qu'elles poussent à chaque feuille s'attachent, comme par autant de mains, à des perches ou échalas qu'on plante proche d'elles pour les soutenir. Ses feuilles ressemblent assez à celles de la vigne ; mais

elles ſont plus petites, mieux découpées, d'un vert agréable, liſſes, & d'un goût légérement amer & âcre. Ses fleurs ſortent des aiſſelles des feuilles ; elles ſont formées en baſſins taillés en cinq parties, de couleur jaune-blanchâtre : ces fleurs ſont de deux ſortes, comme dans les autres cucurbitacées, ſavoir, les unes mâles à trois étamines, d'autres ſans étamines ou femelles. Aux fleurs femelles ſuccedent des fruits oblongs, arrondis en forme de concombre, plus ou moins renflés vers le milieu, devenant jaunes-rougeâtres par la maturité, parſemés en leurs ſurfaces de tubercules épineux. Ces fruits ne ſont point charnus ; ils s'ouvrent d'eux-mêmes, comme par une eſpece de reſſort, & laiſſent voir alors une cavité qui contient beaucoup de ſemences, grandes comme celles de la citrouille, alongées, d'un rouge-brunâtre, un peu crenelées, & enveloppées d'une coëffe.

Ce fruit, qui s'appelle *pomme de merveille*, eſt très-vulnéraire & anodin ; on en fait un baume excellent en le faiſant infuſer dans de l'huile d'olive, expoſée au bain-marie ou au ſoleil ; c'eſt un bon remede pour la piqûre des tendons, pour les hémorrhoïdes, les gerçures des mamelles, les engelures & la chûte du fondement. Ce baume en liniment ou en injection, ſoulage ſinguliérement les femmes qui ont des ulceres dans la matrice ou dans le vagin ; il provoque & facilite l'accouchement laborieux. Le *caigua* du Pérou eſt encore une eſpece de pomme de merveille, c'eſt le *momordica fructu ſtriato levi* du P. *Feuillée ;* ſa fleur eſt blanche, & les Péruviens mangent ſon fruit dans leurs ſoupes.

POMME DE PIN. *Voyez à l'article* PIN.

POMME-POIRE. *Voyez l'article* POMMIER.

POMME DE RAQUETTE ou POIRIER PIQUANT. *Voyez* OPUNTIA.

POMME ROYALE PURGATIVE. *Voyez à l'article* RICIN INDIEN.

POMME DE SAUGE. *Voyez à l'article* SAUGE.

POMME DE SAVON. *Voyez au mot* SAVONNIER.

POMME DE TERRE. C'eſt le *crompyre* des Allemands, la *patatte* des Flamands, le *tartafoli* des Italiens, la *batatte* de Virginie des Anglois, l'*openant* des habitans de Virginie, & lorſqu'elle eſt préparée pour faire du pain, *chunno.*

On prétend dans un nouveau Traité ſur les pommes de terre imprimé à Berne, que la pomme de terre, qui eſt une eſpece de *ſolanum*, conſerve dans les pays chauds la qualité naturelle à cette claſſe de

plante, d'être un aliment venimeux ; ſon ſuc eſt exalté par la grande ardeur du ſoleil. Le ſeul moyen de lui faire perdre dans des climats brûlans cette mauvaiſe qualité, conſiſte dans l'attention qu'on a de l'enterrer de maniere qu'il n'y ait que l'extrémité des feuilles qui paroiſſe. Lorſqu'on enterre ainſi profondément les pommes de terre, elles perdent tout ce qu'elles ont de nuiſible : il eſt donc très-eſſentiel d'éloigner les tiges les unes des autres, afin que chacune ſoit bien couverte ; ce qui la rend d'ailleurs plus vigoureuſe & d'un plus grand rapport. Sous une zone tempérée telle que la nôtre, il n'y a rien à craindre de l'uſage de la *pomme de terre*. Voyez ce qui en eſt dit à l'article BATATTE.

POMMES ou TUBERCULES DE CHÊNE. *Voyez les articles* CHÊNE & NOIX DE GALLE.

POMMETTE, eſt le nom que l'on donne dans les pays chauds de la France à l'*azerolier* : voyez à l'article NÉFLIER.

POMMIER, *malum*. Le pommier eſt un arbre qui ſe plaît par-tout, excepté dans les pays chauds; mais il ſe plaît ſur-tout dans les lieux tempérés ou même humides, & qui ne ſont pas trop froids. Il eſt rare dans le milieu de l'Italie & de la Provence, à cauſe de la chaleur du climat. Il eſt cultivé avec ſoin & fort célebre dans la Normandie, par rapport à la boiſſon qu'on en tire dans ce pays, & qui y tient lieu de vin.

On diſtingue un grand nombre d'eſpeces de pommiers, dont pluſieurs ne ſont que des variétés. Les fleurs des pommiers ſont de la plus grande beauté, blanchâtres & mêlées d'une teinte purpurine; elles ſont diſpoſées en roſe & paroiſſent au mois de Mai : aux fleurs ſuccedent les pommes qui varient de figure, de couleur, de ſaveur, de groſſeur, ſuivant les eſpeces. Entre les pommiers, les uns forment de grands arbres, les autres ne ſont que de petits arbriſſeaux. En général, ces arbres ſont fort rameux & s'étendent plus qu'ils ne s'élevent ; leur tige eſt courte, & l'écorce ſe renouvelle & tombe par lambeaux ; les racines ſont rampantes. Les feuilles des pommiers ſont entieres, ordinairement un peu velues, ſur-tout par-deſſous, dentelées & comme ondées par les bords, poſées alternativement ſur les branches, le deſſous eſt relevé d'arêtes ſaillantes, & le deſſus creuſé en ſillons. Le pommier eſt un des arbres à fruit dont l'induſtrie humaine, conduite par le raffinement, a obtenu un grand nombre de variétés : nous le

répétons, le fruit varie pour la grosseur, la couleur & le goût, selon la différence des especes. Voyez les *Catalogues* des Chartreux de Paris & de M. l'Abbé *Nolin*.

Les pommiers sauvages croissent naturellement dans les forêts, où ils forment des arbres de moyenne grandeur : on se sert de leurs rejetons pour greffer les pommiers qu'on veut élever en plein vent. Lorsqu'on veut tenir ces arbres en buissons, on les greffe sur une espece que l'on nomme *doucin* ou *fichet*, dont les fleurs sont pâles; il ne pousse pas beaucoup en bois, néanmoins si le terrain lui plaît, il devient fort grand & est long-temps à donner du fruit. Mais quand on veut avoir des pommiers-nains & en jouir tout de suite, on greffe sur le pommier-nain, dit de paradis, qui n'est presque qu'un arbrisseau & pousse peu en bois. Les pommiers à fleurs doubles & le pommier de Virginie à fleurs odorantes, font un très-bel effet dans les bosquets printaniers.

Nous allons parler ici seulement des pommes les plus estimées. Les *reinettes* sont, sans contredit, les premieres; la reinette blanche est tendre, elle n'a pas l'eau si relevée que les autres : la reinette grise a l'eau sucrée & relevée; c'est la meilleure de toutes : la reinette franche est grosse, elle jaunit en mûrissant, elle est tiquetée de points noirs, son eau est sucrée; on en fait des compotes, & une gelée qui est une des plus excellentes confitures. La reinette verte est la meilleure de toutes les especes, soit crue, soit cuite, elle porte son sucre avec elle; on devroit la cultiver par préférence, dit M. *Bourgeois;* cependant elle est beaucoup plus rare & moins connue que les autres especes de reinettes.

Les *pommes de rambour* sont grosses, rondes, elles ne sont bonnes qu'en compote. La pomme de *calville rouge* a un goût vineux, & la blanche à côte de melon a un goût relevé; elle est plus estimée que la rouge.

La *reinette d'Angleterre* est plus longue que ronde, & tiquetée de points rouges; son eau est sucrée.

Le *fenouillet*, d'un fond violet, couvert d'un gris-roussâtre, a la chair fine & l'eau sucrée; son goût approche du fenouil. La *pomme violette*, espece de *gros fenouillet*, est grosse, presque ronde, mêlée de rouge du côté du soleil; sa chair est blanche, son eau est douce & sucrée.

Le *bardin* paroît préférable au fenouillet, dit M. *Bourgeois:* ils ont beaucoup

beaucoup de reſſemblance ; cependant le premier a un fumet plus relevé & ſon eau eſt plus ſucrée : c'eſt la meilleure de toutes les pommes pour cuire.

La *pomme d'api* eſt des plus jolies ; ſa couleur de roſe ſe détache ſur ſon fond blanc ; elle eſt recherchée à cauſe de ſa beauté & de ſon eau délicieuſe, qui rafraîchit la bouche & appaiſe la ſoif. On en diſtingue de deux eſpeces, les grandes & les petites.

Il y a une eſpece de pommier que l'on nomme *pomme figue*, parce que ſa fleur dure ſi peu, qu'il ne paroît point en avoir ; auſſi a-t-il été nommé *malus fructifera flore fugaci.*

Des Médecins ordonnent les pommes coupées par tranches dans les tiſanes pour calmer la toux ; mais comme les pommes ont des goûts différens, elles ont auſſi des propriétés différentes. Les *pommes douces* ſont laxatives, les *pommes âcres* ſont aſtringentes. Il n'y a guere que les pommes reinettes & celles qui ſont aigres, qu'on doive convenablement ordonner en médecine ; celles-ci ſont très-bonnes dans les fievres ardentes, bilieuſes & putrides.

Il y a diverſité de ſentimens ſur les propriétés des pommes, comparées à leurs ſaveurs : pluſieurs veulent qu'elles ſoient une nourriture médicamenteuſe, qu'elles nuiſent ſouvent aux nerfs ſi on en mange de crues trop ſouvent ; mais on corrige ces mauvaiſes qualités des pommes en les faiſant cuire, ou en les préparant comme les *poires* : voyez ce mot.

Quoiqu'on reproche aux pommes d'être venteuſes, & quoi qu'en diſent leurs ennemis, elles donnent une nourriture très-ſalutaire aux perſonnes ſaines ; elles ſont même utiles dans quelques maladies, & bonnes aux mélancoliques, pourvu qu'ils ne boivent que de l'eau, car elles ſe digerent alors facilement ; mais ſi l'on fait uſage du vin, elles ſe digerent plus difficilement.

Enfin il y a quantité de pommes, les unes aigres & ſures, les autres âcres, les autres douces qui ſervent à faire du *cidre* ou *pommé*, appellé des Latins *pomaceum.* Pour cela, on les écraſe ſous des meules poſées de champ ; on les paſſe enſuite ſous le preſſoir pour en exprimer le jus, qu'on laiſſe fermenter dans de grandes tonnes, & on en fait ainſi une liqueur qui tient lieu de vin dans les pays où le raiſin ne mûrit pas.

Les *pommes douces* font un cidre délicat, agréable à boire, mais qui n'eſt point de garde. On lui donne une couleur ſuccinée & un goût ſavoureux, en l'édulcorant avec du miel bouilli chargé de ſuc de meriſes. On fait avec les pommes ſures & âcres, un cidre qui ſe garde trois ou quatre ans : en mêlant ces différentes pommes, on varie la qualité des cidres.

Le ſuc exprimé des pommes fermente ; il eſt en premier lieu muſcide & doux, puis il devient piquant & vineux ; c'eſt là le cidre qu'on boit ordinairement. Lorſqu'on laiſſe aller plus loin la fermentation, il devient acide & tient lieu de vinaigre. On retire du cidre, par la diſtillation, un eſprit ardent, peu différent de l'eſprit-de-vin. L'eſprit de cidre fortifie le cœur & convient aux affections mélancoliques. Le cidre eſt la boiſſon ordinaire des Normands ; l'ivreſſe de cette liqueur dure plus long-temps que celle du vin. *Lémery* dit que l'on voit des payſans en Normandie demeurer trois jours ivres, après avoir fait la débauche du cidre, & qu'ils s'endorment à la fin de l'ivreſſe. On fait auſſi un ſirop ou un rob de cidre, en faiſant réduire par évaporation dix pintes de cette liqueur, à une ou environ : cet extrait liquide eſt bon pour la poitrine. Le marc des pommes ſert au chauffage des pauvres, comme celui des poires.

Lorſqu'on a bien ſéché les pommes crues, on peut les conſerver juſqu'au printems dans des tonneaux, en diſpoſant alternativement un lit de paille & un lit de pommes ; on nous en apporte tous les ans une grande quantité d'Auvergne, conſervées de cette façon. Les pommes douces ſéchées au four peuvent ſe conſerver pluſieurs années dans leur bonté, dans un endroit bien ſec. Lorſque les pommes ont été gelées dans la fruiterie, comme cela arrive ſouvent pendant les hivers rigoureux, on ne doit point les toucher juſqu'à ce qu'elles ſoient dégelées inſenſiblement, par le changement de température de l'air : elles ſe conſervent également, dit M. *Bourgeois*, comme ſi elles n'avoient point ſouffert le gel : on a même obſervé qu'elles en deviennent beaucoup plus douces & qu'elles exigent moins de ſucre lorſqu'on les cuit. Enfin on les gâte ſi on les dégele auprès du feu ; mais en les jetant dans de l'eau très-froide, il ſe forme de glaçons à la ſuperficie, la pomme ſe dégele doucement auſſi, & ſon organiſation n'eſt point détruite. La même choſe arrive aux œufs qui ſont gelés, ainſi qu'à toutes

les parties du corps humain. La pomme ne se cuit point par la friture dans les beignets : on doit en estimer les qualités dans cette préparation sur le pied de pommes crues.

Le bois des *pommiers sauvageons* est moins dur que celui des poiriers, & n'a pas une couleur si agréable. Ce bois est plein, doux, fort liant, assez semblable à celui de l'alizier ; il est recherché par les Menuisiers, & encore plus par les Tourneurs. Son écorce donne une teinture jaunâtre.

POMMIER D'ACAJOU. *Voyez* ACAJOU POMME.

POMMIER DE CANNELLE, *guanabanus fructu aureo & molliter aculeato*, PLUM. & BARR. On ne sait pas trop ce qui a fait appeller ainsi cet arbre qui est une espece de *cachimentier* : voyez ce mot. Il n'a aucunement le goût & ne ressemble en rien au cannelier d'Inde. Sa tige est plus petite que celle du *petit corosol*, arbre du même genre, & dont il est mention à l'article CŒUR DE BŒUF ; sa feuille est presque la même, & son goût aromatique en differe peu. Ses feuilles seches, infusées dans le tafia, donnent une liqueur agréable. Son fruit ressemble assez une à petite pomme de pin : c'est le même que l'*ata* ou *ate* de Siam & de la Côte de Coromandel. Nous avons vu en 1771, chez M. *Gilbert de Voisins*, un *régime* ou branche de cet arbre ; il y avoit au moins deux cents fruits attachés. Ce régime lui avoit été envoyé des grandes Indes.

POMPE DE MER. C'est la *trompe de mer*. Voyez ce mot.

POMPHOLIX ou TUTIE BLANCHE. *Voyez au mot* TUTIE.

POMPILE, *pompilus*. Poisson de mer à nageoires molles : il fréquente la haute mer. Son corps est sans écailles. Depuis les ouies jusqu'à la queue il a un grand trait courbé, & plusieurs en travers du ventre, marqués de petits points. Son dos est de diverses couleurs & moucheté ; sa bouche est de moyenne grandeur ; ses dents sont petites ; les parties voisines des yeux sont jaunes & de couleur d'or : il a deux nageoires près des ouies, deux au-dessous, une proche l'anus, une au dos. Sa queue n'est point divisée comme celle des thons & des pélamides, avec lesquels les Anciens l'avoient rangé : le pompile suit les vaisseaux en pleine mer : il est fort rare sur nos côtes. Les Naturalistes donnent aussi le nom de *pompile* au *nautile*. Voyez ce mot.

PONCE. *Voyez* PIERRE PONCE.

PONCEAU. C'eſt le *pavot rouge*. Voyez ce mot.

PONCHARI. *Voyez* PIE-GRIECHE.

PONCIRADE, eſt la méliſſe cultivée : on lui a donné ce nom à cauſe de ſon odeur, qui approche beaucoup de celle du *poncire*. Voyez à l'article MÉLISSE.

PONCIRE. Nom donné à une ſorte de gros *citron*. Voyez ce mot.

PONGO ou PONGOS, ou PONGI, eſt le nom que l'on donne à l'une des eſpeces de ſinge, qui a une reſſemblance ſinguliere avec l'homme, & que l'on appelle *homme des bois* ou *homme ſauvage*.

Le *pongos* dont il eſt queſtion ſe trouve dans les forêts de Muyomba au Royaume de Loango. Il eſt de la grandeur d'un homme, & a, diſent quelques-uns, le double de maſſe; ſon viſage a plus de rapport qu'aucune autre eſpece de ſinge, avec celui de l'homme. Il a le devant du corps nud, mais le derriere eſt couvert de poils noirs; ſa femelle a le ſein gros & potelé comme une femme en embonpoint, & le nombril enfoncé. Le pongos marche droit en tenant à la main le poil de ſon cou : il dort ſur les arbres où il bâtit une eſpece de toît pour s'y mettre à couvert; il ſe nourrit de fruits & de noix ſauvages; il ne mange point de chair; il aime à ſe chauffer, & attaque quelquefois en troupe les Negres qui traverſent les forêts; ils oſent auſſi attaquer les éléphans qui viennent paître proche d'eux; ils les incommodent tellement à coups de poing & de bâton, qu'ils les forcent de prendre la fuite en pouſſant des cris. On prétend qu'un ſeul a aſſez de force pour ſe débarraſſer des mains de dix hommes : on leur a vu porter des fardeaux très-lourds. Lorſqu'un d'entre ces animaux meurt, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuillages. Les Negres aſſurent que les pongos ſont auſſi très-enclins à violer les femmes & les filles. Le pongos eſt donc la grande eſpece d'*orang-outang*. Voyez ce mot.

POPLIESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

PORC. Le porc Européen eſt deſcendu du porc ſauvage & eſt devenu domeſtique chez nous; c'eſt le ſanglier modifié, altéré, dégénéré par l'eſclavage. *Voyez au mot* SANGLIER.

PORC-ÉPIC ou PORTE-ÉPINE, *hiſtrix*. Le porc-épic eſt un animal quadrupede des pays étrangers : on en amene ici quelques-uns de vivans, on les nourrit par curioſité. On en diſtingue diverſes eſpeces, leſquels ſe trouvent en Afrique, à Sumatra, à Java, & dans la Nouvelle Eſpagne,

dans la baie d'Hudſon, & dans les deux Indes. Ces eſpeces de porc-épics, qui ont entr'eux une reſſemblance générale, ont auſſi quelques différences. *Voyez* COENDOU.

Le porc-épic d'Afrique eſt commun au Cap de Bonne-Eſpérance : il a deux pieds & demi de long ; ſes jambes ſont courtes, celles de devant n'ont que quatre pouces, & celles de derriere ſix ; ſa tête a cinq pouces de long ; ſa levre ſupérieure eſt fendue comme celle d'un lievre ; ſes yeux ſont petits ; ſes oreilles reſſemblent à celles de l'homme, il n'a point de queue. Un des caracteres généraux de ces animaux, c'eſt d'avoir deux dents inciſives, point de dents canines, les doigts onguiculés & des piquans ſur le corps. Le dos & les côtes du porc-épic que nous décrivons, ſont couverts de piquans un peu courbes, de différentes longueur & groſſeur, pointus comme des alênes, annelés de blanc & d'un brun-noirâtre. Il y en a de tout-à-fait blancs : les plus gros ſont les moins longs, ils ont depuis ſix juſqu'à douze pouces ; les autres ont quinze pouces & ſont flexibles. Le porc-épic a ſur la tête & le derriere du cou une eſpece de panache formé de quantité de petits piquans fort déliés, ſemblables à des ſoies de ſanglier ; la poitrine & le ventre ſont encore couverts de ſoies à-peu-près pareilles.

Les autres eſpeces de porc-épics varient par quelques différences, qui frappent bien plus lorſqu'on voit l'animal, que par les deſcriptions, même les plus exactes. Le porc-épic de Sumatra a un muſeau de cochon ; ſes oreilles ſont pendantes & preſque pelées, comme celles des pourceaux de Hollande : ſes yeux ſont grands & brillans. Le porc-épic de la Nouvelle Eſpagne, eſt de la grandeur d'un chien de la moyenne taille : on le trouve ſur les montagnes. Le porc-épic de la baie d'Hudſon, reſſemble beaucoup au caſtor par ſa taille & par ſa groſſeur. Il fait ordinairement ſa bauge ſous les racines des grands arbres ; il ſe nourrit d'écorces d'arbres, il avale de la neige en hiver pour ſe déſaltérer ; en été il boit de l'eau : les Sauvages le mangent & trouvent ſa chair délicieuſe ; elle a cependant une ſaveur fade. Le porc-épic du Canada, eſt un animal lourd ; il eſt chargé d'un très-grand nombre de piquans ; il n'y a point de Chaſſeur qui ne le joigne à la courſe : on peut le tuer d'un ſeul coup de bâton donné ſur le muſeau. Ils habitent les pays des montagnes : les pékans, les ours & les carcajoux leur font la guerre ; mais s'ils peuvent approcher de quelque arbre, ils y grimpent, gagnent

les plus petites branches, & laſſant la patience de leurs ennemis, ils leur échappent.

Quand ces animaux ſont irrités, ils enflent leur corps de rage, dreſſent leurs aiguillons, & ſe jettent de côté pour frapper. Leur peau paroît mobile, & ils font mouvoir avec force tout l'aſſemblage de leurs dards. Quoiqu'ils ſoient faciles à entrer en colere, ils ne ſont pourtant pas méchans, & ne mordent ni ne bleſſent perſonne, à moins qu'ils n'aient été auparavant harcelés. Ils ne peuvent ſur-tout ſouffrir qu'on leur touche le corps ni les aiguillons; ſi on le fait, on les voit entrer en fureur, pouſſer des cris, ſe hériſſer, faire frémir la peau qui porte leurs aiguillons, chercher à jeter de côté toute la maſſe de leur corps contre l'agreſſeur, & frapper auſſi d'impatience la terre avec le pied. La colere dans laquelle entrent alors ces animaux ne viendroit-elle pas, dit *Séba*, de ce qu'ils ont la véſicule du fiel très-groſſe, & de ce qu'ils reſſentent une ſenſation douloureuſe au moindre attouchement de leurs aiguillons, d'où ſe répand la bile par tout le corps?

Lorſqu'on examine la forme, la ſubſtance & l'organiſation des piquans du porc-épic, on reconnoît aiſément que ce ſont de vrais tuyaux de plumes auxquelles il ne manque que les barbes pour être de véritables plumes. Cet animal pourroit être regardé par ces rapports, comme faiſant partie de la nuance entre les quadrupedes & les oiſeaux.

Les piquans du porc-épic tiennent ſi peu, qu'il eſt impoſſible, qu'en ſe donnant des mouvemens vifs, il ne s'en détache quelques-uns (Ce qui a fait dire du porc-épic, qu'il étoit tout à la fois l'arc, la fleche & le carquois). Les mêmes mouvemens qui les détachent peuvent les porter à quelque diſtance; mais il eſt difficile de croire que le porc-épic les décoche, comme on le lit dans quelques Auteurs. La bleſſure des piquans du porc-épic eſt, dit-on, mortelle; ces piquans percent les chairs & cauſent la mort; mais ces dards agiſſant d'une façon toute mécanique, comment peuvent-ils être venimeux? Les chaſſeurs ne manquent pas d'ôter ceux qui paroiſſent attachés à leurs chiens, lorſqu'ils ont approché d'un porc-pic: car ces piquans ſont, dit-on, dans quelques eſpeces, terminés à leur pointe en forme de vis, & tous les mouvemens de l'animal tendent ſouvent à faire avancer l'aiguillon dans les chairs.

Les chaſſeurs prétendent que le porc-épic vit douze ou quinze ans.

Au mois de Septembre, saison de leurs amours, les mâles deviennent furieux, ils se déchirent à belles dents les uns les autres pour la conquête d'une femelle; celle-ci se met sur le dos pour recevoir le vainqueur empressé; les piquans qui pendent assez longs, empêchent que ces animaux ne se joignent à la maniere ordinaire des quadrupedes. La femelle met ordinairement bas dans le courant du mois d'Avril: elle ne fait gueres qu'un petit à chaque portée; elle ne l'allaite qu'environ un mois; elle l'accoutume à vivre d'herbes, de fruits, & peu-à-peu à se nourrir d'écorces d'arbres. On prétend que les porcs-épics dorment sous terre pendant six mois de l'année, & sont alors dans une espece d'engourdissement, où ils n'ontpoint besoin de nourriture; pendant ce temps d'abstinence, leurs piquans tombent, & il leur en revient d'autres. Il paroît donc que cet animal seroit du nombre de ceux qui ont le sang froid. *Voyez au mot* LOIR.

Les Sauvages du Canada teignent en rouge, en noir, en jaune, les piquans du porc-épic qu'ils refendent fort artistement: ils en brodent des corbeilles & différentes sortes d'ouvrages d'écorce d'arbre: ils en brodent aussi des brasselets & des ceintures de cuir &c. dont leurs femmes se parent. Ces broderies de piquans de porc-épics sont souvent très-bien faites, dit M. *de Réaumur*, & ont l'avantage d'être plus durables que nos broderies de soie, & même que nos broderies d'or & d'argent. On voit de ces ouvrages dans les cabinets des Curieux. On peut voir au mot BÉZOARD, le cas que l'on fait du vrai *bezoard de porc-épic.*

PORC-ÉPIC DE MER. *Voyez* POISSON ARMÉ.

PORC DE GUINÉE ou COCHON DE GUINÉE, *Porcus Guinæensis.* Il differe de nos cochons domestiques par ses oreilles, qui sont très-longues & terminées par une pointe longue & aiguë, & par la queue qui lui descend jusqu'aux talons, & qui est dénuée de poils: il n'a point du tout de soie, mais tout son corps est couvert de poils courts d'un roux brillant: le poil est cependant plus long près de l'origine de la queue & autour du cou. On trouve ce cochon dans la partie occidentale de l'Afrique, en Guinée, & en Amérique, au Brésil. Nous donnerons à la suite du mot SANGLIER, les animaux désignés sous le nom de *cochons* ou de *porcs.*

PORC A LARGE GROIN ou SANGLIER D'AFRIQUE. Animal singulier que nous avons vu vivant en 1766, à la ménagerie du Stathouder

appellée le *grand Loo*, près de la Haye. M. *Vosmaër* vient de donner la description de ce quadrupede envoyé par M. *Ryk Tulbagh*, Gouverneur du Cap de Bonne-Espérance : il se trouve le plus souvent entre la Caffrerie & le pays des grands Namaguas, à environ 200 lieues du Cap de Bonne-Espérance. On l'appelle dans le pays *hartlooper*, c'est-à-dire, *galopeur*; en effet, il court rapidement & bondit fort gaiement; il semble l'emporter en agilité sur les porcs de notre pays. Lorsqu'il sautille & fait la chasse aux animaux qu'il apperçoit, il redresse la queue, qu'il porte ordinairement pendante. Il aime à fouiller en terre avec son groin & ses pattes ; & si l'on s'oppose à cette manœuvre, il pousse de longs cris très-aigus & lamentables, qui tiennent de ceux d'un vigoureux enfant qui pleure, avec différens tons de voix plaintifs & quelquefois fort risibles. Cet animal réduit en esclavage devient moins pétulant; il se laisse frotter très-volontiers de la main ou avec un bâton, & même semble aimer qu'on le fasse rudement. Si on l'agace vivement, ou qu'on le pousse, il se retire en arriere, faisant toujours face du côté qu'il se trouve assailli, & secouant ou heurtant vivement de la tête.

Le porc à large groin que nous avons vu vivant au *grand Loo*, est, dit M. *Vosmaër*, long de quatre pieds trois pouces, mesuré depuis le bout du nez, jusqu'à l'origine de la queue. Sa hauteur est de deux pieds trois pouces; la plus grande épaisseur du corps est de trois pieds un pouce. La tête seule depuis le groin jusqu'entre les oreilles, est d'un pied trois pouces; la largeur de la tête, entre les lambeaux des yeux au bord supérieur, est de neuf pouces & demi; la largeur du groin entre les défenses, a plus de six pouces; la longueur de la queue est de dix pouces.

La forme du corps approche assez de celle de notre porc ordinaire; mais son dos est plus applati & ses pieds plus courts.

La tête, comparée à celle des autres porcs est très-difforme, tant par sa structure que par sa grandeur. Le museau est fort large, applati & très-dur; le nez est mobile & recourbé vers les côtés, les narines grandes, éloignées l'une de l'autre, & ne se distinguent que quand on souleve la tête de l'animal. La levre supérieure est dure & épaisse, à côté & près des défenses, par dessus & autour desquelles elle est fort avancée & pendante; elle forme sur le derriere des défenses une fraise

fraise demi-ovale, pendante & cartilagineuse, qui couvre de chaque côté les coins du museau.

Cet animal n'a point de dents incisives, les gencives sont en cet endroit lisses, arrondies & dures : les défenses de la mâchoire supérieure, sont à leur base d'un pouce d'épaisseur, recourbées, saillantes de cinq pouces & demi, fort écartées en dehors, & se terminant en une pointe obtuse : on observe une cannelure ou raie sur l'un des côtés de chaque dent. Les dents de la mâchoire inférieure sont beaucoup plus petites, moins recourbées, presque triangulaires & usées par leur frottement continuel contre les défenses supérieures, elles paroissent comme obliquement coupées.

L'animal a des dents molaires posées fort avant dans la bouche : les yeux, eu égard au volume de la tête, sont petits, placés plus haut, plus près des oreilles & moins distans l'un de l'autre que dans le porc commun ; l'iris est d'un brun foncé sur une cornée blanche ; les paupieres supérieures sont seules garnies de cils bruns, roides & droits ; le conduit lacrymal est fort long & descend obliquement vers l'endroit des narines.

Les oreilles sont assez grandes, plus rondes que pointues, très-garnies en dedans de poils jaunes : elles se renversent en arriere vers le corps.

Sous les yeux l'on distingue une espece de petit sac bulbeux, & immédiatement au-dessous se font voir deux pellicules rondes, plates, épaisses de quatre lignes, droites ou horizontales, que M. *Vosmaër* appelle *lambeaux des yeux :* leur longueur & largeur est de deux pouces & demi ; elles sont mobiles. Des personnes ayant pris ces deux pellicules pour des oreilles, avoient nommé cet animal, *porc à quatre oreilles.* Entre ces pellicules & le museau, paroît de chaque côté une protubérance dure, ronde & pointue.

La peau est fort épaisse, mais distendue au cou, aux aines & au fanon, remplie de lard aux endroits ordinaires. Sur tout le corps se montrent quelques poils clair-semés, distribués en petites brosses, de trois, quatre ou cinq brins, plus ou moins longs, & posés en ligne droite les uns auprès des autres. Le front entre les oreilles est ridé, garni de poils blancs & bruns fort serrés, qui partant du centre, s'applatissent ou s'abaissent de plus en plus ; sur le nez, descend une bande étroite de poils noirs & gris. C'est principalement sur la nuque du

cou & ſur la partie antérieure du dos qu'il y a le plus de ſoies, elles ſont auſſi les plus ſerrées, & il y en a qui ont ſept à huit pouces de longueur ; celles-ci ſont légérement inclinées : preſque tout le reſte du dos eſt nud. Les flancs, le poitrail, le ventre, les côtés de la tête & le cou ſont garnis de petites ſoies blanches.

Les ongles, au nombre de deux à chaque pied, ſont pointus & noirs ; les onglets poſent quelquefois à terre, la queue eſt mince, perpendiculairement pendante, raſe & ſe termine en pointe. En général, la couleur de ce quadrupede eſt noirâtre à la tête, mais d'un gris roux clair ſur le reſte du dos & du ventre.

Cet animal, qui annonce beaucoup d'inſtinct, exhale une forte odeur qui n'eſt pas très-déſagréable ; il mange de toutes ſortes de grains, ſur-tout du maïs, de l'orge, du ſeigle & du ſarrazin ; c'eſt alors qu'il s'appuie fort en avant ſur ſes genoux courbés, ce qu'il fait auſſi en buvant, en humant l'eau à la ſurface. M. *Voſmaër* dit encore que cet animal paroît choiſir pour ſon repos & ſa commodité, la poſition ſur les genoux des pieds antérieurs, & qu'il a les organes de l'ouie & de l'odorat peut-être plus forts que les porcs domeſtiques. Ces deux organes, ajoute-t-il, compenſent la vue bornée de cet animal, qui par la petiteſſe & la ſituation de ſes yeux, ne peut pas ſi bien appercevoir les objets autour de lui ; ajoutez les lambeaux ou pellicules qui s'y trouvent & qui doivent auſſi offuſquer la vue.

PORC MARIN, *ſus marinus*, eſt un poiſſon rond & applati. Ses écailles ſont très-dures & tiennent tellement à la peau, qui eſt impénétrable, que les Ebéniſtes & les Menuiſiers de quelques pays s'en ſervent pour polir le bois : ſes dents ſont fortes & aiguës : ſes yeux ſont ronds. Il a près des ouies une petite fente avec une petite nageoire de chaque côté : ſon dos eſt armé de trois aiguillons, droits, rudes & forts, qui tiennent à ſa peau : ſa chair eſt de mauvaiſe odeur, dure & difficile à digérer.

Les Naturaliſtes ont donné le nom de COCHON DE MER, *ſus marinus*, à pluſieurs autres animaux marins qui ont beaucoup de graiſſe, ou le grognement du cochon de terre, ou enfin qui ont la nageoire du dos découpée & dreſſée comme les ſoies du cochon domeſtique. En comparant quelques-unes de ces deſcriptions, on y reconnoît le *marſouin & l'aguillat des Provençaux :* c'eſt une eſpece de chien de mer. On pêche des porcs de mer aux Antilles, mais avec aſſez de difficulté,

car ils ont l'adresse ou l'instinct de ronger seulement l'amorce sans l'avaler. Enfin, on donne aussi le nom de *cochon de mer* au renard marin, mais ils paroissent différens l'un de l'autre. *Voyez* RENARD MARIN.

PORC A MUSC. *Voyez* TAJACU.

PORC DE RIVIERE. *Voyez* CABIAI.

PORC SAUVAGE. *Voyez* SANGLIER.

PORCELAINE, *porcellana.* C'est un genre de coquillage univalve, ainsi appellé du bel éclat de sa coquille, semblable en cela à l'émail de certaines porcelaines dont on se sert sur les tables ; ce genre de coquillage renferme plusieurs especes de coquilles assez différentes entr'elles : toutes ont pour bouche une longue fente plus ou moins étroite, garnie de dents des deux côtés, telles que le *pucelage* qu'il ne faut pas confondre avec la *conque de Vénus*, *concha Veneris* : voyez ces deux mots : la forme en est ovoïde, quelquefois bossue ou terminée par des mamelons, ou pointue, mais toujours applatie en dessous ; elle n'est souvent dentée que par un côté, tel que l'*œuf*, &c. ces coquilles ne montrent que peu ou point de spirales. La robe des porcelaines, & leur bigarrure, sont encore plus variées que leur volume. Parmi les porcelaines, il y en a qui sont épaisses & pesantes, d'autres sont légeres, minces, comme papyracées : les unes sont unies, d'autres sont pointillées ou chargées de caracteres. On trouve des exemples sensibles de toutes ces différences dans les coquilles suivantes, appellées par les Amateurs, la *carte géographique*, la *peau de serpent*, la *peau de tigre*, le *pou de mer*, la *navette de Tisserand*, le grand, le petit & le *faux argus*, le *petit âne rayé*, l'*arlequine*, la *taupe*, la *bossue*, la *monnoie de Guinée*, la *neigeuse*, le *léopard*, le *lievre*, la *souris*, la *colique* ou le *pucelage*, le *crapaud*, la *tortue*, la *petite vérole*, le *cloporte*, l'*œuf*, &c. Il n'y a point de coquilles, qui au sortir de la mer soient aussi luisantes & aussi polies que la porcelaine, elles ont presque toutes la forme d'un ovoïde arrondi ; il y en a peu qui laissent appercevoir sensiblement quelques tours de spires à l'un des deux bouts. M. *Adanson* distingue les porcelaines par le bourrelet de la levre droite qui manque dans les pucelages, & qui n'en ont pas la moindre apparence : le bord de cette levre a, dit-il, plus d'une douzaine de petites dents distribuées dans toute sa longueur : *voyez les Planches des Ouvrages sur les Coquilles de MM.* Adanson *&* d'Argenville.

On donne le nom de *porcellanites* à la *coquille porcelaine* devenue fossile ou pétrifiée. Des Auteurs ont aussi appellé du nom de *porcelaine fossile* la véritable *pierre ollaire*. Voyez ce mot.

PORCELAINES. *Voyez à la suite de l'article* VASES.

PORCELET DES INDES. *Voyez* COCHON D'INDE.

PORCELET DE S. ANTOINE. *Voyez* CLOPORTE.

PORES, *pori*. On donne ce nom, tantôt à des pierres formées dans l'eau, telles que les *ostéocolles*, la *pierre à filtrer*, à celles qui sont produites par le feu, telles que les *pierres ponces* : enfin aux *productions à polypier*. Voyez ces mots.

PORITES, sont ces mêmes corps polypiers devenus fossiles, & qui, selon M. *Guettard*, sont simples, en forme de champignon à pédicule & à chapeau. *Voyez* FONGIPORE.

POROROCA. C'est le phénomene connu sous le nom de *mascaret* & de *barre* : à cette différence près, que dans le *pororoca* que l'on observe entre Macapa & le cap Nord, sur-tout dans le temps des plus hautes marées, la mer parvient à sa plus grande hauteur en une ou deux minutes de temps. Le *pororoca* s'annonce de deux lieues loin avec un bruit effrayant ; ce terrible flot est composé de trois à quatre lames ou masses d'eau chacune de douze à quinze pieds de haut, qui rasent & brisent tout, & cheminent avec une rapidité prodigieuse. Les endroits qui ont peu de fond, sont alors très-dangereux. *Voyez l'article* MER.

PORPHYRE, *porphyr*. C'est un caillou de roche composé, opaque, plus dur, mais moins compacte que le jaspe : sa couleur est ordinairement d'un rouge plus ou moins foncé, rarement violette, quelquefois verdâtre : cette espece de pierre de roche a pour taches ou grains le quartz laiteux ou le *feld-spath*, & pour base le *petro-silex*, autre espece de pierre très-dure, qui ressemble moins à une marne pierreuse qu'à un silex jaspé. Les grains ou taches sont toujours d'une couleur opposée à la pierre, qui leur sert de matrice, communément blanchâtres, tantôt ronds & tantôt en carrés longs, comme cristalisés & cimentés ensemble : il y en a dont les taches sont noires & brillantes : on distingue entr'autres, 1°. le beau porphyre rouge de la Dalécarlie Orientale & de Wilsdorf en Saxe : 2°. le porphyre brocatelle d'Egypte, les taches en sont toujours jaunâtres : 3°. le porphyre vert de la Sibérie & de l'Auvergne, il est assez rare ; celui que l'on appelle le *porphyre vert*

antique ou *ophite*, & qui eſt le *verde laconico* ou *ſerpentino antico Orientale* des Italiens, l'eſt encore plus ; ſes taches ou carrés longs s'y trouvent ſouvent diſpoſés en maniere de croix de S. André : 4°. le porphyre rouge à taches noires, que quelques-uns appellent improprement *granite rouge*, *granito roſſo ;* on en faiſoit autrefois les colonnes & les obéliſques.

Tous les vrais porphyres ſe trouvent par maſſes & jamais par couches ; ils ſont très-durs, très-difficiles à travailler ; ils font feu avec le briquet & ſe vitrifient au feu : on voit à Verſailles pluſieurs beaux vaſes faits de cette pierre qui eſt indeſtructible : on conſerve encore à Rome pluſieurs monumens précieux de porphyre antique, & qui ne ſont aucunement altérés. Le porphyre étoit ſi eſtimé des Anciens, qu'ils le faiſoient tailler en bijoux & en plaques, pour porter en amulettes afin d'arrêter le ſang & diſſiper la mélancolie : on en fait aujourd'hui des vaſes, des buſtes, des tables, des molettes & des pierres à broyer pour l'uſage des Apothicaires ; ils s'en ſervent pour réduire en poudre fine les corps les plus durs : c'eſt de-là qu'on a dit *porphyriſer la limaille de fer*, &c. Nous avons reconnu, d'après M. *Eſteve*, dans la vaſte forêt de Leſterelle en Provence, un porphyre dont la dureté, la beauté, le prix & l'uſage dans la Sculpture & l'Architecture, ne le cedent en rien au porphyre de l'Arabie.

PORPHYRE ou OLIVE DE PANAMA. Coquille de la famille des olives, & qui ſe trouve dans la mer du Sud ; elle eſt couleur de chair, nuée de bleu, couverte d'un grand nombre de traits orangé-brun, qui forment en toute ſa ſuperficie divers zig-zags plus ou moins grands & ſerrés, laiſſant des intervalles triangulaires. Sa tête eſt peu élevée, & les orbes ou ſpirales ſont creuſés bien diſtinctement.

PORPHYRION, ou L'OISEAU POURPRÉ, ou POULE SULTANE, *porphyrio.* C'eſt, ſelon M. *Albin*, une eſpece de poule d'eau ; &, ſelon M. *Briſſon*, la *poule ſultane* forme un genre particulier, dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Le plumage du corps de cet oiſeau eſt d'un beau pourpre violet, tacheté de bleu, de vert, de gris & de blanc : le cou & le devant de la tête ſont bleuâtres, la queue eſt de couleur de frêne blanchâtre : le bec, les jambes & les pieds ſont d'un rouge d'écarlate ; les griffes ſont noires ; ſes jambes ſont hautes & ſes pieds grands ; le bec eſt gros, long, pointu, conique & un peu courbé, comprimé latéralement, avec une excroiſſance rouge ſur le front ; il

a trois doigts devant & un autre doigt derriere ; ses ongles sont longs, pointus & crochus.

Cet oiseau a plusieurs qualités qui ne sont propres qu'à lui seul ; savoir, de mordre l'eau quand il boit, de tremper sa nourriture de temps en temps dans l'eau, & de la porter à son bec avec sa patte ; il vit de poisson.

Les Anciens estimoient si fort la beauté de cet oiseau, qu'ils en faisoient un des ornemens de leurs palais & de leurs temples. Le porphyrion est d'un caractere farouche & difficile à apprivoiser : il fréquente ordinairement les bords des rivieres : on le trouve dans les Indes Orientales, & en Amérique sous la Zone Torride. Il y a aussi la poule sultane à tête noire ; celle qui est verte ; la brune, la rousse, la mouchetée, la tachetée, celles de la baie d'Hudson & de Madras.

PORPITES. Les uns ont donné ce nom à une espece de pierre nommulaire, & d'autres à des especes de petits coralloïdes elliptiques ou arrondis, de la grandeur d'une piece de monnoie, & de la même forme qu'un bouton : on remarque sur les porpites une surface convexe & l'autre plate, rarement les deux surfaces sont applaties ; mais toujours garnies à l'extérieur de cercles concentriques ou de rayons divergens très-faciles à distinguer les uns des autres : souvent on en trouve plusieurs attachés les uns sur les autres. En général les porpites sont des polypites en forme de boutons ou ressemblans à la cunolite : on en trouve de très-singuliers en Afrique ; nous en avons qui ont été ramassés près des ruines de Suffitula dans le Royaume de Tunis, au midi de la ville de Cairouan, & d'autres dans la montagne de Taxes, près les deserts de la Zaara.

PORREAU. *Voyez* POIREAU.

PORT. *Voyez* HAVRE.

PORTE-CHAPEAU. *Voyez* PALIURE.

PORTE-CORNE. C'est le *rhinocéros*. Voyez ce mot.

PORTE-CROIX. *Voyez* CRIOCERE.

PORTE-ÉPINE. *Voyez* PORC-ÉPIC.

PORTE-ÉTENDARD ou PORTE-DRAPEAU, *signifer*. Poisson des Indes, qui nage dans ces contrées à la tête d'un grand nombre de poissons plus petits que lui, & qui le suivent. Il ressemble assez au poisson que les Hollandois ont nommé l'*idole des Maures*, mais il est plus petit : sa chair n'est pas bonne à manger : on n'en prend qu'à cause

de ses belles couleurs ; c'est ce qui le fait rechercher des Curieux, qui le conservent dans la liqueur. Il est si doux, si familier, qu'il vient aux personnes qui lui présentent quelque chose ; il mange dans la main, & se laisse prendre facilement. Dans ce même pays, on donne le nom de *porte-pique* à un poisson qui a sur le dos une longue pointe, courbée par le bout.

PORTE-FEUILLE ou RAPETTE, *asperugo vulgaris.* Plante qui croît le long des chemins, proche des haies & dans les jardins ; elle pousse plusieurs tiges grêles, tendres, anguleuses, noueuses, rudes au toucher, & courbées vers la terre : sa racine est menue : ses feuilles, qui sont oblongues & rudes, sortent de chaque nœud deux à deux, ou trois à trois, ou quatre à quatre, & disposées le long de la tige : ses fleurs paroissent en Mai & Juin ; elles sont bleues, naissent opposées aux feuilles, & forment un entonnoir à pavillon, découpé en cinq parties, soutenu par un calice fait en maniere de godet, & qui se convertit, lorsque la fleur est passée, en une capsule qui contient quatre petites semences oblongues & noirâtres. Cette plante est vulnéraire, détersive.

PORTE-LANTERNE. Les Naturalistes donnent ce nom à un rare & bel insecte lumineux de l'Amérique, espece de pro-cigale, dont nous avons parlé à la suite du mot *acudia :* voyez ce mot.

PORTE-MIROIR. Les Curieux donnent ce nom à un beau papillon de Surinam, fort grand, de couleur d'or & rouge, avec des raies blanches, tant sur les aîles de dessus, que sur celles de dessous, sur chacune desquelles il y a une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles, l'un blanc qui est en dedans, & l'autre noir qui est en dehors ; de sorte que cette tache ressemble beaucoup à un miroir avec son cadre. Ce beau papillon sort d'une chenille qui vit sur les citronniers. Voyez *Pl. 63 des Insectes de Surinam*, par Mlle. *Mérian.*

PORTE-MUSC. C'est un quadrupede qui offre les caracteres des animaux ruminans, en ce qu'il a les pieds fourchus, & qu'il manque de dents incisives à la mâchoire supérieure ; on en compte huit à la mâchoire inférieure. Il a dans sa figure & dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le chevreuil, la gazelle, & plus particuliérement avec le chevrotin. Aucun animal de ce genre n'a plus de légéreté, de souplesse & de vivacité dans les mouvemens. Il a, comme le

barbi-rouffa & plufieurs autres efpeces d'animaux, deux longues dents ou défenfes, qui tiennent à la mâchoire fupérieure, & fortent d'un pouce & demi au dehors des levres : la fubftance de ces dents ou défenfes eft une forte d'ivoire ; elles ont une forme très-particuliere, elles reffemblent à de petits couteaux courbes, & font placées au-deffous de la bouche, & dirigées obliquement de haut en bas & de devant en arriere ; leur bord poftérieur eft tranchant : l'animal s'en fert vraifemblablement foit pour arracher & couper les racines, qui font fa principale nourriture, foit pour fe foutenir dans les endroits où il ne peut pas trouver d'autres points d'appui, foit enfin pour fe défendre ou pour attaquer. Le porte-mufc differe de la gazelle en ce qu'il n'a point de cornes ; fes oreilles font longues & droites ; les deux longues dents ou défenfes de couleur blanche, fortant de la bouche, & les renflemens qu'elles forment à la mâchoire fupérieure, donnent à fa phyfionomie un air fingulier, qui pourroit le diftinguer de tout autre animal, à l'exception du chevrotin, quoique celui-ci foit beaucoup plus petit. Les couleurs de fon poil font peu apparentes ; au lieu de couleurs décidées, il n'y a que des teintes de brun, de fauve & de blanchâtre, qui femblent changer fous les différens points de vue, parce que les poils ne font bruns ou fauves qu'à leur extrémité, & que le refte eft blanc. Le porte-mufc ne paroît point avoir de queue.

Nous avons déja dit quelque chofe de la defcription de cet animal dans l'article *Gazelle*, mais d'une maniere trop fuccincte ; les détails qui s'y trouvent joints à ceux que nous venons d'expofer d'après M. *Daubenton*, font fuffifans pour l'hiftoire de cet animal ; le Lecteur s'appercevra que les dents incifives qui à l'article *Gazelle* font décrites, fixées à la mâchoire fupérieure, le font uniquement à l'inférieure : enfin il eft à préfumer d'après la conformation & l'emplacement de fes dents incifives & molaires, & l'organifation intérieure qu'on connoît de cet animal, qu'il doit ruminer : mais le caractere le plus diftinctif eft la poche du mufc ; elle ne fe trouve, dit-on, que dans les individus mâles. M. *Daubenton* n'a pu voir fur celui qui fe trouve vivant à l'Hermitage près de Verfailles, que de petites éminences fur le milieu de fon ventre : il ne lui a pas été poffible de les obferver de près, parce qu'il ne fe laiffe point approcher, & qu'on ne pourroit pas le faifir fans rifquer de le bleffer ou d'en être maltraité. On eft certain, par l'examen des peaux qui ont été envoyées en Europe, que cette poche eft fituée

près

près du nombril, & qu'elle peut avoir au moins un pouce & demi de diametre. C'eſt dans la haute Tartarie, dans la Chine ſeptentrionale & au grand Thibet que ſe trouve le porte-muſc, & c'eſt à Boutan, ville du Thibet, que s'en fait le plus grand commerce ; on en tire auſſi du Tonkin & de la Cochinchine. *Tavernier* dit avoir acheté à Patna ſeize cents ſoixante & treize veſſies de muſc, qui peſoient deux mille cinq cents cinquante-ſept onces & demie ; mais, après en avoir ſéparé les enveloppes, elles ne peſoient plus que quatre cents cinquante-deux onces. On aſſure que, pour prévenir les fraudes & empêcher la falſification, les veſſies ou poches doivent être apportées ouvertes à Boutan, pour y être viſitées & ſcellées du ſceau royal. Malgré ces précautions, il eſt rare qu'on puiſſe avoir du muſc parfaitement pur.

La maniere dont ce parfum ſe filtre dans les poches de l'animal, le temps où il les remplit (celui du rut), l'irritation qu'il cauſe, doivent le faire regarder comme les molécules les plus exaltées du ſang de l'animal, & peut-être comme l'extrait des particules ſurabondantes deſtinées à la reproduction. En le conſidérant ſous cet aſpect, on pourra expliquer ſans peine les effets aphrodiſiaques que lui attribuent les Orientaux, & l'uſage très-ſingulier qu'en font quelquefois leurs femmes. *Voyez maintenant l'article* GAZELLE.

PORTE-OR, *auri-fer.* Eſpece de marbre noir, mêlé de grandes taches & veines métalliques d'un jaune d'or. *Voyez à l'article* MARBRE.

PORTE-PLUMET. Nom donné à une eſpece de nérite fluviatile des plus ſingulieres & des plus jolies ; on la trouve communément dans la riviere des Gobelins & les étangs aux environs de Paris. Outre ſes deux tentacules, on en voit un troiſieme plus long & plus fin qui ſort latéralement de la tête : on remarque en outre ſur le côté droit de la tête un grand panache plus long que les tentacules, orné des deux côtés de barbes ondées ; ce panache s'étend & ſe reſſerre. Ce ſont les branchies ou franges des ouies qui lui ſervent, comme dans les poiſſons, à reſpirer.

PORTE-QUEUE. Jolie eſpece de papillon, ainſi nommé à cauſe des dentelures ſaillantes ou appendices de leurs aîles : on les diſtingue en deux familles, les *grands porte-queues* & les *petits porte-queues ;* ceux-ci viennent d'une eſpece de chenille qu'on nomme *chenille-cloporte :* voyez ce mot & l'article CHENILLE DU FENOUIL.

POSTILLON, *columba Groënlandica Batavorum*, STELLER. Oiseau qui se trouve dans les mers de Kamtschatka ; son plumage est noir, il a le bec & les pattes rouges ; il construit son nid avec art au haut des rochers qui sont dans la mer ; son cri est fort aigu & très-fort, d'où vient que les Cosaques l'appellent *ivoshick*, c'est-à-dire *postillon* ; les Kamtschadales le nomment *kacover* ou *kaior*.

POTASSE ou POTASCHE, ou CENDRE DE POT ou CENDRE DU NORD, est un sel alkali fixe tiré des cendres produites par la combustion de différens végétaux brûlés en tas & à l'air libre. La meilleure est d'un blanc bleuâtre, pesante, seche & d'un goût caustique : on s'en sert dans les verreries, dans les teintures & pour blanchir les toiles.

POTÉE DE MONTAGNE. *Voyez à l'article* OCHRE.

Pour la *potée d'émeril* & *d'étain*, voyez ÉMÉRIL à l'article FER & le mot ÉTAIN.

POTELÉE : *voyez* JUSQUIAME.

POTELOT ou PLOMB DE MINE : *voyez* MOLYBDENE.

POTIRON ou POTURON, *melopepo verrucosus*, est une espece de citrouille arrondie, dont l'écorce est quelquefois chargée de tubercules semblables à des verrues. Ce fruit est charnu, spongieux, divisé intérieurement en cinq quartiers, dans lesquels on trouve deux rangs de semences oblongues & applaties. On cultive cette plante dans les jardins fruitiers & les marais ; son fruit est d'un grand usage dans les cuisines : il est fort humectant, rafraîchissant, pectoral. En Pologne on en donne au poisson d'étang pour l'engraisser ; voyez à l'article *Poisson*. On a mêlé de la pulpe de potiron cuite dans l'eau & égouttée avec un poids égal de farine de froment & un peu de levain ; ce mêlange mis à cuire au four a fait d'excellent pain d'un beau jaune & bon au goût. Sa semence est une des quatre grandes semences froides ; les Grainiers l'appellent *graine* ou *semence de citrouille* : voyez CITROUILLE.

POTTO ou STUGGARD. Par la lecture des Observations que les Voyageurs nous donnent d'un animal qui se trouve à la Côte d'Or, & qui y porte ce nom, il nous a paru que c'étoit le même que l'*aï*, dont il est mention au mot *paresseux*.

POU ou POUIL, *pediculus*, est un insecte ovipare & aptere (sans aîles), qui s'engendre sur le corps de l'homme, & même, dit-on, sur

celui des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, même sur les végétaux (Il faut observer que les chiens, les oiseaux, les mouches, les coléopteres sont attaqués par différentes tiques, que quelques Auteurs ont désignées à tort sous le nom de *poux*). L'histoire du pou est très-curieuse ; nous commencerons par celui de l'homme.

Le POU DE L'HOMME, *pediculus humanorum*. Cet insecte vermineux, quoique fort dégoûtant aux yeux, a cependant mérité l'attention des plus grands Naturalistes tant anciens que modernes. *Swammerdam*, dans le premier ordre des transformations ou développemens des insectes, prend pour exemple le pou de l'homme ; *Jean Muralto* en a donné l'anatomie ; le célebre *Hook*, Anglois, dans sa Micographie a aussi fait la description de cette sorte de vermine. *Leuwenhoek* rapporte, dans les *Transact. Philosoph. ann.* 1693, *n.* 94, *art.* 111, qu'il a observé dans le pou un nez court & conique percé d'un trou, par lequel cet insecte pousse son aiguillon lorsqu'il veut manger, & que cet aiguillon lui a paru vingt fois plus petit qu'un cheveu ; que sa tête est sans suture ; qu'il a cinq articulations à ses antennes, & deux griffes à chaque pied, l'une est semblable à celle d'un aigle, l'autre est droite & très-petite ; & entre ces deux griffes il a une petite bosse ou pelotte pour mieux saisir les cheveux & s'y attacher. Le pou a une tête oblongue en avant, & arrondie en arriere ; la peau qui le couvre de toutes parts est dure, velue, transparente & tendue comme un parchemin ; ses deux yeux sont noirs, saillans, non à réseau, & situés derriere les antennes qui sont filiformes ; le cou est fort court, il se joint au corselet qui se divise en trois parties ; le dos est garni d'une espece de bouclier: sur les deux côtés on voit les six pieds qui s'articulent à la partie inférieure du corselet ; ils ont chacun six articulations ou phalanges de différentes grandeurs, velues, pointillées, à griffes, au moyen desquelles il saisit les corps d'un volume proportionné, sur lesquels il court assez vîte. On apperçoit très-bien, par le moyen du microscope, tous les mouvement intérieurs de ce petit animal. Le ventre se divise en six parties, & finit en dessous par une espece de queue.

Les *lendes* ou *lentes* sont les œufs du pou : on en voit journellement les cheveux des enfans qui sont peu soignés, ainsi que ceux des hommes pauvres ou mal-propres, tout remplis : (on prétend que les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux, & les écailles des poissons

en ſont auſſi garnis) ; & on diſcerne plus ou moins facilement celles qui ſont encore pleines, de celles d'où l'animal eſt ſorti.

Le pou, dit *Swammerdam*, acquiert ſa forme parfaite dans ſon œuf, qui eſt aſſez gros ; on y apperçoit vers les derniers temps, au travers de la coque, les yeux & le battement du cœur ; il a déjà en petit la forme qu'il doit conſerver. Pour ſortir de ſon œuf, il force le limbe ovale qui termine ſa coque du côté de ſa tête, & qui ſe leve comme une boîte à charniere. *Swammerdam*, ayant égard à l'état actuel du pou, & de tous les autres inſectes, qui ſont déjà dans l'œuf ce qu'ils doivent être, les nomme *nymphe-animal-oviforme*, au lieu qu'il nomme *nymphe-ver-oviforme*, les inſectes qui ſont renfermés dans l'œuf ſous la forme de ver.

Le pou change pluſieurs fois de peau, à meſure qu'il prend ſon accroiſſement ; mais quand il eſt en état d'engendrer, il n'en change plus. A conſidérer ce petit animal par les parties intérieures, l'on eſt preſque tenté de le regarder comme le chef-d'œuvre des inſectes. Il a fallu la ſagacité de pluſieurs génies pour en connoître toutes les merveilles ; il eſt impoſſible d'en bien donner un extrait raiſonné, ſans entrer dans de longs détails ; c'eſt pourquoi nous renvoyons aux Auteurs qui ont traité de ces recherches anatomiques. Nous dirons ſeulement que ſon cœur eſt caché dans la poitrine, & qu'on voit reluire ſes vaiſſeaux pulmonaires au travers de ſon corps. Ce vil inſecte n'a ni bec ni dents, ni aucune ſorte de bouche, l'œſophage paroît abſolument fermé, & n'a d'autre ouverture que celle de la trompe, dont l'inſecte ſe ſert pour percer la peau humaine, ſucer le ſang & l'attirer dans ſon corps. Lorſque cet animal eſt gonflé de ſang, ſon ventricule paroît à travers la peau d'un brun foncé. Le mouvement de ce viſcere eſt ſi admirable que, ſelon *Swammerdam*, on pourroit l'appeller *animal dans un animal*, à cauſe des fortes agitations, contractions, froncemens, développemens qui lui ſont propres, & qu'on ne ſauroit voir ſans étonnement à travers le corps, quand l'eſtomac eſt plein de nourriture, & que par la ſuccion il y entre un nouveau ſang.

Nous avons dit que la trompe du pou eſt fort aiguë, ce n'eſt même que par haſard qu'on peut l'appercevoir. Pour en expliquer la ſtructure, le Naturaliſte Hollandois la compare à une corne de limaçon, qui a la propriété de ſe replier ou de rentrer comme un gant ; de

ſorte, dit-il, que ſi cette corne étoit ſurmontée d'une trompe au lieu d'un œil, l'on auroit une idée de la trompe du pou. Un Obſervateur Philoſophe & intelligent reconnoîtra toutes ces particularités en mettant un pou ſur ſa main; il ſuffit de le ſuivre avec un bon microſcope, tandis qu'il cherche quelque pore de la peau où il puiſſe enfoncer ſa trompe, laquelle, y compris ſa gaîne, n'eſt qu'une petite ligne rougeâtre de la plus grande fineſſe. Un pou affamé eſt le plus propre à cette obſervation; on reconnoît que ſon eſtomac eſt vide, quand tout ſon corps eſt tranſparent: alors on le poſe ſur ſa main, qu'on a un peu frottée auparavant; il furete çà & là; toute ſituation lui eſt bonne, pourvu qu'il ſuce; & dès qu'il a trouvé un pore, il plonge ſa trompe, & preſque au même inſtant on voit un ruiſſeau de ſang paſſer dans ſon œſophage avec une rapidité capable d'effrayer l'Obſervateur microſcopique. Pendant la ſuccion les ongles & les crochets de la gaîne de la trompe s'enfoncent & ſe cramponnent dans les parois intérieures du pore de la peau; de ſorte que la gaîne eſt fixe, mais la trompe agit librement. Il eſt aſſez difficile de ſe débarraſſer du pou quand il eſt ainſi caſerné.

Quoique *Swammerdam* ait vu quelquefois ces inſectes monter les uns ſur les autres, la diſſection qu'il en a fait de quarante ne l'a cependant point éclairé ſur la diſtinction des ſexes, ce qui lui a fait ſoupçonner que le pou eſt hermaphrodite, & qu'il a peut-être tout à la fois une verge & un ovaire comme un limaçon. Toujours eſt-il vrai que cet Obſervateur a compté dans un ſeul ovaire dix gros œufs & quarante-quatre petits: il dit auſſi que dans tous les poux il y a un double ovaire. C'eſt-là ſans doute la cauſe qui rend ces vilains inſectes ſi habiles à pulluler. Au reſte, ſi le pou ſe féconde lui-même, c'eſt une ſorte d'accouplement ou d'hermaphrodiſme d'un genre particulier. *Voyez à l'article* HERMAPHRODITE. A l'égard de la peau du pou, qui paroît auſſi unie qu'un parchemin, elle eſt en pluſieurs endroits, dit le même Naturaliſte, ſillonnée par des ſtries déliées, qui ſont autant de ramifications de trachées. Ses œufs, examinés en différens ſens & diſtances, préſentent des choſes toujours variées. L'œuf ou la lende, qui eſt véritablement le pou même au berceau, venant à ſortir de ſa membrane, ſitôt que l'humidité ſuperflue s'en eſt évaporée, devient incontinent propre à la génération; & c'eſt cette promptitude avec laquelle il engendre immédiatement après être ſorti de ſon œuf, qui a fait dire par plaiſanterie, qu'un

pou devient bisaïeul dans l'espace de vingt-quatre heures. Il est vrai que cette vermine multiplie prodigieusement en peu de temps ; mais pour cela il faut que ses œufs soient tenus en un lieu chaud & humide, car autrement les lendes meurent ; & c'est aussi ce qu'on voit arriver à celles qui étant engendrées la nuit dans les cheveux, pendant qu'ils sont chauds & humectés de la sueur, meurent ensuite le jour lorsqu'elles viennent à être exposées à l'action d'un air froid, & après être restées quelques mois collées aux cheveux, perdent enfin tout-à-fait la forme extérieure qu'elles avoient.

Cette espece de pou s'attache à toutes les parties du corps de l'homme, mais particuliérement à la tête des enfans : il s'en trouve beaucoup dans les habits des pauvres, des mendians, des matelots, des soldats, des vieillards, & dans ceux des personnes mal-propres qui n'ont pas soin ou les moyens de changer de linge.

M. *Linneus* dit qu'il n'a point trouvé de plus gros poux que dans les cavernes chaudes de Falhun en Suede ; & que le pou qui vit dans les habits n'est qu'une variété de celui qui vit sur la tête.

Comme cette vermine suce le sang en perçant la peau, elle y fait souvent naître des pustules qui dégénerent en gale & quelquefois en teigne. On a vu naître sur plusieurs personnes un maladie mortelle, provenant d'une très-grande quantité de poux qui s'engendrent sur la chair, & qui font par-tout le corps des plaies pénétrantes jusqu'aux os.

L'histoire fait mention d'un bon nombre d'hommes frappés de la maladie pédiculaire ou phthiriase, & qui ont été dévorés tout vivans. Ce fut la troisieme plaie dont Dieu frappa toute l'Egypte avant le passage de la mer rouge. *Consultez l'article* Pou dans l'Encyclopédie.

Oviedo a observé qu'à un certain point de latitude les poux quittent les Nautonniers Espagnols qui vont aux Indes, & les reprennent à leur retour dans le même degré de latitude ; car quoique les Domestiques & les Matelots, qui sont en grand nombre dans leurs vaisseaux, soient fort mal-propres, il n'y en a cependant aucun qui ait des poux lorsqu'ils arrivent aux Tropiques. Dans les Indes, quelque sale que l'on soit, personne n'en a qu'à la tête : cette vermine se multiplie de nouveau lorsqu'on est venu à la hauteur des isles de Madere, dans la traversée d'Amérique en Europe ; elle rentre dans son domaine.

Quoique le pou soit une si vilaine vermine, il y a pourtant parmi les hommes les Hottentots, & parmi les brutes les singes, qu'on

nomme pour cela *phthirophages*, qui en mangent. C'eſt ainſi que du côté de la mer rouge il y a un peuple de petite ſtructure & noir, qui ne ſe nourrit, dit-on, que de ſauterelles qu'il ſale pour toute préparation. Avec un tel aliment ces hommes vivent juſqu'à quarante ans; enfin ils meurent de la maladie pédiculaire. Des poux aîlés les déchirent; leur corps tombe en pourriture, & ils meurent dans de grandes douleurs. On ſait encore qu'un des plaiſirs des Negres de la côte occidentale de cette partie du monde, eſt de ſe faire chercher leurs poux par leurs femmes, qui ont grand ſoin de les croquer & de les avaler à meſure qu'elles en trouvent.

Les Auteurs diſent que pour ſe préſerver des poux, il faut ſe nourrir de viandes ſucculentes, uſer de boiſſons ſalutaires & ſe tenir le corps propre, ſur-tout ſi l'on eſt vêtu de laine. Pour remédier à la maladie même, *J. Mercurial* conſeille de purger ſouvent: il faut auſſi ſe frotter d'ail, de moutarde, avaler de la thériaque, des nourritures ſalées & acides, ſe baigner, ſe fomenter d'une décoction de lupins ou de noix de galle; mais les remedes qu'on emploie avec le plus de ſuccès, ſont les poudres de ſemence de ſtaphiſaigre, de coques du Levant, le ſoufre, le tabac; on ſe ſert auſſi du mercure, du poivre noir & du vinaigre.

En Médecine les poux ſont eſtimés apéritifs, fébrifuges & propres à guérir les pâles couleurs: la répugnance, comme dit *Lémery*, d'avaler ces vilaines bêtes, contribue peut-être plus à chaſſer la fievre que le remede même; pour la jauniſſe l'uſage eſt d'en faire avaler à jeun cinq ou ſix dans un œuf mollet. Pour la ſuppreſſion d'urine, qui arrive quelquefois aux enfans nouveaux-nés, on en introduit un vivant dans l'uretre, qui par le chatouillement qu'il excite ſur ce canal, qui eſt doué d'un ſentiment exquis, oblige le ſphincter à ſe relâcher & à laiſſer couler l'urine: une punaiſe produit le même effet. Les Maréchaux, dit M. *Bourgeois*, ont auſſi coutume d'introduire un ou deux poux dans l'uretre des chevaux, lorſqu'ils ſont attaqués de la rétention d'urine, ce qui leur arrive aſſez fréquemment. Mais pour bien faire la Médecine pédiculaire, diſent les Continuateurs de la *Matiere Médicale*, il faudoit être en Afrique, où ces inſectes ſont, comme il eſt dit ci-deſſus, recherchés ſoigneuſement, & mangés comme quelque choſe de délicieux.

Les poux different ſouvent ſuivant les lieux où ils naiſſent: il y en

a de gros, de petits, d'oblongs, de larges, de bruns, de noirâtres & & de blancs; tels ſont ceux dont nous venons de parler. Ceux des oiſeaux ſont minces longs & très-effilés.

Quant à la deuxieme eſpece de pou qui attaque l'homme, & qui eſt connue ſous le nom de *morpion;* voyez ce mot. En général les poux ſont carnaſſiers, & ſe nourriſſent du ſang des animaux. Nous allons citer quelques autres inſectes auſſi appellés *poux*, & qui ſont très-connus des Naturaliſtes.

POU AILÉ. *Voyez* POU VOLANT.

POU AQUATIQUE. *Voyez* MOUCHERON.

POU DE BALEINE, *pediculus ceti*, eſt un animal teſtacée, commun dans les mers du nord, & dont nous avons déjà parlé à la ſuite du mot *baleine, page 423, du premier volume.* Il moleſte étrangement la baleine, lui ſuce ſa graiſſe, & quelques mouvemens que produiſe ce cétacée, il ne peut ſe délivrer d'un paraſite ſi incommode : il ſe loge d'ordinaire, ou ſous les nageoires, ou vers le membre génital, d'autres fois dans les oreilles. C'eſt en cherchant ſa nourriture dans ces endroits, qu'il lui cauſe impunément, par les poils ou franges dont ſes bras ſont armés, les plus cruelles irritations. Quand on preſſe avec les doigts ce coquillage encore vivant, il répand une liqueur noirâtre. Sa tête ne ſe montre guere à découvert; elle eſt preſque toujours cachée ſous ſon enveloppe pierreuſe : lorſque cet animal ſe développe, il reſſemble au petit polype de mer. La coquille du pou de baleine eſt formée extérieurement comme les glands de mer, mais différente en ce que les douze pétales ou pans, tant rentrans que ſaillans, en ſont un peu recourbés vers le haut, ſix deſquels ſont quelquefois chargés chacun de quatre côtes ſtriées tranſverſalement, & en ce que la baſe en eſt concave; cette coquille eſt percée dans le milieu d'un trou rond; diviſée en pluſieurs cellules étroites & profondes. *Voyez* GLAND DE MER.

Seba (*Theſ. 1, Tab. 98, n. 5.*) donne la figure d'un pou de baleine, qui ſe place dans les oreilles & les perce. Il a, dit-il, la figure d'une araignée à douze pattes, armées d'ongles aigus & crochus; ſa tête eſt petite. Ce même Auteur parle de poux marins de Groënland, qui ſont la nourriture des baleines : ils ont ſeize pieds garnis d'ongles; ils portent ſur le dos, à la maniere des cancres, des écailles articulées de maniere à pouvoir s'étendre & ſe ramaſſer en rond; leur tête eſt large :

large : c'eſt une choſe ſurprenante, dit *Seba*, que d'auſſi petits animaux puiſſent nourrir les baleines de Groënland.

POU DU BŒUF : il eſt très-petit & blanc ; ſon ventre eſt chargé de huit bandes tranſverſales. On trouve auſſi ſur le dos des vaches des poux à ventre de couleur plombée. Le cheval, dit M. *Bourgeois*, eſt auſſi fort ſujet aux poux, lorſqu'on le nourrit de mauvais foin de marais, ou de foin qui a été couvert de limon par les inondations. Le meilleur remede pour détruire toutes les eſpeces de poux des animaux, c'eſt de les frotter avec l'onguent mercuriel.

POU DE BOIS ou FOURMI BLANCHE, eſt un inſecte non aîlé qui vit en ſociété, & qui eſt fort commun dans toute l'Amérique & & dans les Indes orientales ; il s'attache au bois, ſur-tout à celui qu'on apporte d'Europe, le mange, le gâte & le pourrit. Cet inſecte a la figure des fourmis ordinaires ; il eſt d'un blanc rouſſâtre, de la groſſeur d'un pou, & paroît huileux à la vue & au toucher ; il a une odeur fade & dégoûtante ; il multiplie ſi prodigieuſement, qu'on a de la peine à le détruire, quelque quantité qu'on en tue, & quelque dégât qu'on faſſe à leur habitation. En quelque lieu que ces inſectes s'attachent, ils font une motte d'une terre noire, dont le deſſus, quoiqu'aſſez peu uni & raboteux, eſt un maſtic ſi ferme, que l'eau ne peut pas le pénétrer. On ne remarque au-deſſus aucune ouverture, parce que ces inſectes ne vont jamais à découvert. On voit par-là que leurs ruches & leurs galeries couvertes, qui ſont en grand nombre, entrelacées les unes dans les autres, & de la groſſeur d'une plume à écrire, ſont faites d'une même ſorte de pâte, compoſée avec une liqueur qui leur eſt naturelle, & qui leur tient lieu d'un diſſolvant univerſel. Toutes les maiſons dans nos Iſles étant conſtruites en bois, ces inſectes qui marchent en troupes, en ont bientôt détruit les pieces les plus néceſſaires à la ſolidité du bâtiment, ſi l'on n'arrête pas leur travail & leur multiplication. On a trouvé un moyen auſſi efficace que prompt d'arrêter leurs ravages, & de les détruire eux-mêmes, c'eſt l'arſenic : on en met ſeulement une pincée dans leurs ruches par un petit trou qu'on y fait, ou dans un des chemins couverts qui y conduiſent : au bout de quelques heures, des millions de poux de bois, qui étoient aſſemblés dans cette ruche, périſſent tous ſans exception. Cet inſecte differe peu du *vacos :* voyez ce mot. Il paroît être le même qu'on appelle *vag-vague* au Sénégal ; celui-ci a ſans doute plus de malignité, puiſqu'il fait le

désespoir du Naturaliste en mordant sa peau, & y occasionnant des enflures & de vives douleurs. Celui des Isles ne mord point, mais il désole le Cultivateur par ses dégâts. Comme ces vers sont un friand morceau pour les poules, & que l'on a lieu de craindre qu'ils ne se répandent de côté & d'autre, voici ce que l'on fait; on enfonce un piquet au milieu de quelque mare d'eau, & on assujettit au sommet la motte de terre remplie de poux de bois; & à mesure qu'on en a besoin pour engraisser les poulets, on en coupe ou rompt une partie qu'on leur jette. C'est un plaisir de voir comme ils se jettent sur ces insectes, & comme ils brisent ces mottes avec leur bec & leurs pieds, pour les obliger de se montrer. Voilà le seul avantage que les habitans tirent d'un insecte aussi pernicieux. *Voyez à l'article* FOURMIS ÉTRANGERES.

On trouve aussi dans notre pays des poux de bois, qui rongent également le papier comme le vieux bois.

M. le Docteur *Mauduit* a examiné avec attention l'insecte connu à la Louisiane, à Cayenne, aux Antilles & dans toute l'Amérique méridionale, sous le nom de *fourmi rouge :* ce nom, dit-il, est impropre & ne peut convenir à cet insecte. M. *Mauduit* dit que c'est un *ichneumon aptere* ou sans aîles. Cet insecte est long de huit lignes; son ventre est large de deux, celle de son corselet d'une & demie; sa tête & son corselet recouverts en dessus de poils serrés, soyeux, de couleur d'un roux vif & tirant sur le rouge, sont noirs en dessous; un étranglement très-marqué sépare le corselet & le ventre : cette derniere partie est en forme de poire alongée; elle est couverte de poils qui font à son origine une tache noire, circulaire, triangulaire dans son milieu, dont la pointe est tournée en arriere; paroît ensuite une large bande rougeâtre-circulaire, puis une bande noire plus étroite, & le ventre finit par une bande rouge. Cet insecte est armé d'un aiguillon saillant, très-fin, brun, fort, roide & long de deux lignes. Nous avons dit que les ichneumons mâles n'ont point d'aiguillon (*Voyez l'article* ICHNEUMON.). Les pattes sont noires & velues; les antennes sont filiformes d'une seule piece; les yeux sont petits, noirs & brillans au milieu du roux de la tête.

Ainsi la forme des antennes & l'aiguillon ont décidé M. *Mauduit* à placer cet insecte parmi les ichneumons. Le défaut de la piece écailleuse, toujours placée dans les fourmis au-dessus de l'étranglement qui sépare le corselet & le ventre, prouve qu'on ne sauroit le rapporter au genre

des fourmis, dont les antennes ſont d'ailleurs coudées, & dont aucune eſpece n'eſt armée d'aiguillon (Cependant les fourmis piquent.). Ce dernier caractere paroît, dit M. *Mauduit*, ſi eſſentiel, que tout inſecte qui en eſt pourvu, eſt pour cela même d'une eſpece différente de celle des fourmis. Ce n'eſt donc qu'une apparence trompeuſe, dit notre Obſervateur, réſultante de l'enſemble de tout l'extérieur, & non une conformité de rapports entre les parties caractériſtiques, l'habitude de ces inſectes à courir avec vivacité ſur la terre comme les fourmis, à ſe conſtruire, comme elles, une retraite où ils vivent en ſociété, qui leur en a fait donner le nom. Un obſervateur écrivoit, il n'y a pas long-temps, de Cayenne, que les fourmis rouges s'y conſtruiſent des fourmilieres; qu'elles y ſont le fléau des Cultivateurs; qu'on leur y donne auſſi le nom de *fourmi manioque*, parce qu'entre toutes les plantes, elles préferent la racine du manioc; qu'au défaut de cette plante, elles s'accommodent de toutes les autres; qu'elles ſont ſur-tout avides de roucou, d'indigo, du cafier; qu'elles rongent les feuilles, les boutons, les fleurs & juſqu'à l'écorce & les racines; que quand elles ſe ſont adonnées en grand nombre dans un champ, le mal eſt ſans remede; qu'on eſt réduit à le leur abandonner, juſqu'à ce qu'ayant tout détruit, leur propre dévaſtation & la famine les obligent à chercher une nouvelle retraite; que quand elles ne ſont qu'en petit nombre, on arrête leur propagation en pouſſant de temps en temps dans leur fourmiliere, par le moyen d'un ſoufflet, de la vapeur de ſoufre enflammé.

Il ſeroit à deſirer qu'on eût quelques détails ſur cet aſile des fourmis rouges, pour connoître s'il a quelque rapport avec celui des véritables fourmis. Il en réſulte ſeulement que ces inſectes appellés *fourmis rouges*, vivent en ſociété; mais la ſociabilité ne caractériſe pas les fourmis parmi les inſectes, & ne leur eſt pas particuliere, puiſqu'on connoît beaucoup d'autres individus de cette claſſe d'animaux qui vivent en ſociété. La ſociété eſt le réſultat du grand nombre : c'eſt ſon rapprochement; l'emploi des forces multipliées & réunies, dirigé par la nature vers un même but pour l'utilité commune. Il n'y a pas à attendre autant de dégâts de quelques individus peu nombreux; fuſſent-ils réunis, il n'en ſauroit réſulter d'auſſi grands dommages. M. *Mauduit* le répete, les fourmis rouges n'ont pas dans leur conſtitution les caracteres connus par les Naturaliſtes, pour ceux qui ſont propres aux

fourmis, mais ceux qui appartiennent aux *ichneumons;* & dans le Dictionnaire de la Science, il faut changer le nom de *fourmis rouges* en celui d'*ichneumons*, *&c.* Mais peut-être seroit-il plus vrai, continue M. *Mauduit*, de conclure avec ceux pour qui les caracteres des nomenclateurs ne sont que des signes de convention équivoques, & non les regles de la nature & les limites qui séparent ses productions, que les fourmis rouges sont des êtres à part, qui sans être ni des fourmis ni des ichneumons, sont une famille séparée, dont les individus ont des rapports avec les fourmis & les ichneumons. Ne pourroit-on pas, en suivant le sentiment qui approche davantage de la majesté, de la liberté de la nature, nommer d'un seul mot Latin, les fourmis rouges, *formicæ ichneumones*, & en François, les *formico-ichneumons?*

M. *Mauduit* observe judicieusement, que si la vapeur du soufre enflammé, poussée par le vent d'un soufflet, à l'air libre, dans un champ suffit pour détruire beaucoup de fourmis rouges, on les extermineroit si on couvroit leur asile d'un tonneau défoncé d'un bout renversé sur la fourmiliere qu'il couvriroit; qu'on allumât du soufre sous ce tonneau, en y suspendant une mêche soufrée, & que pendant l'inflammation on bouleversât par le trou du bondon l'asile dont on voudroit détruire les habitans.

POU DE MER du Cap de Bonne-Espérance. Selon *Kolbe*, c'est un insecte qui ressemble fort au taon; il est couvert d'une écaille dure, & il a un grand nombre de pieds, qui ont chacun une espece de crochet à l'extrémité. Il vit sous l'eau, & il tourmente cruellement les poissons : pour cela, il se cramponne sur leur dos, & plantant dans leur chair ses dents affilées, il les suce jusqu'à ce qu'il les ait tués. Le pou de mer d'Amboine a un pouce & demi de long, & un pouce de large; son écaille est d'un jaune brunâtre, tiquetée de blanc; ceux de Banda sont plus grands, & *Hubner* dit qu'on les mange sous le nom de *fotok*. Voyez aussi la fin du mot POU DE BALEINE, & l'article PUCE DE MER. On trouve en Angleterre divers crustacées fossiles, auxquels on donne le nom de *poux de mer fossiles :* on en rencontre aussi les empreintes tant en creux qu'en relief.

POU DE MER. Nom qu'on donne à une espece de petit coquillage univalve, du genre des porcelaines, ou *pucelages :* sa coquille est rayée ou striée, avec ou sans sillon longitudinal dans le milieu du dos; elle est d'un blanc ou gris nué de couleur de chair, & souvent tachetée de brun.

POU DES OISEAUX. Ces insectes varient suivant les différens oiseaux qu'ils habitent; car chaque oiseau, pour ainsi dire, nourrit son pou. Celui du busard des marais est très-grand & brun; celui du moineau franc est fauve & très-petit; celui du pigeon est presque filiforme; celui du corbeau est d'un beau gris, ses antennes sont courtes & recourbées en arriere; celui du dindon qui se trouve aussi sur l'épervier, a la tête hérissée & le corselet figuré en cœur. Celui de la poule remue continuellement ses antennes vibrantes, son ventre est bordé de noir: on le trouve toujours accompagné d'un autre pou à tête & à corselet pointus des deux côtés. On trouve, dans *Rédi* & *Linneus*, la description des poux de la grue, de la foulque, de l'oie, du canard sauvage, du cygne, du héron, de la pie, du pluvier, de la cercelle, du paon, de l'étourneau.

POU DE PHARAON. On donne ce nom aux *chiques*. Voyez ce mot.

POU DES POISSONS ou POU DE RIVIERE, *pediculus piscium*. On appelle ainsi des animalcules aquatiques, voraces, fort singuliers, qui habitent principalement dans les branchies des poissons (les ouies) ou hors des branchies au-dessus des clavicules, où ils ont un mouvement: on en trouve dans la perche, dans le brochet. M. *Bernard de Jussieu* nous a appris qu'on en voit beaucoup dans la riviere des Gobelins, & qu'ils s'attachent à toutes sortes de poissons. Le genre de cet insecte est difficile à trouver. Il approche en quelque sorte du *monocle* ou *perroquet d'eau* à queue fourchue de M. *Linneus;* mais il en differe beaucoup; & M. *Lœfling* pense qu'on peut en faire un genre nouveau d'insectes. Nous avons déjà dit quelque chose de cet insecte à l'article BINOCLE. *Voyez ce mot.*

M. *Lœfling* donne la description du pou des poissons, dans les *Actes d'Upsal*, *1750*, *pag. 42*. Cet insecte aquatique a le corps membranacé, transparent, oblong, plat, un peu convexe par dessus, & un peu concave par dessous: la tête, qui est très-menue & diaphane, tient de chaque côté aux aîles par derriere; ses antennes sont si déliées, qu'à peine les voit-on, les autres parties de la tête ne sont pas moins fines & difficiles à voir. Il a la queue plate & horizontale, membranacée: entre les yeux & le commencement du tronc sont deux petits suçoirs perpendiculaires, très-courts, creux, fixes à leur base, & joints au corps. Tout proche sont deux pieds pointus comme une alêne, & très-difficiles à appercevoir: proche de ces deux pieds il y a vers la queue,

aux côtés du tronc, quatre pieds de chaque côté placés horizontalement, gros vers la base; mais leurs bouts sont très-minces, pointus & fourchus: ainsi cet insecte est fourni de dix pieds, dont la premiere paire est placée au commencement du tronc, & la derniere au bout, proche de la queue. Ils se servent pour marcher de leurs deux suçoirs, & non de leurs pieds, dont ils ne font usage que pour s'attacher aux poissons. Ces membres sont construits de façon que, quand ils touchent quelque chose de solide, ces insectes s'y attachent, & pour changer de place, ils les avancent l'un après l'autre; de cette maniere, leur mouvement est très-lent; mais ils nagent très-vîte & d'une maniere dégagée; alors les huit pieds de derriere leur servent, & les deux autres, ainsi que les suçoirs, restent tranquilles. Ils nagent sur l'eau & dans l'eau, leur queue étant recourbée en haut. Lorsqu'en nageant ils trouvent le fond de la vase ou quelqu'autre chose solide, ils y restent attachés; & tant qu'ils sont dans cet état, les huit pieds de derriere sont toujours en mouvement. Quelquefois ils nagent sur le dos.

POU DES POLYPES. Il est ordinairement blanc & d'une figure ovale. M. *Trembley*, qui l'a remarqué avec la loupe, dit qu'il lui a paru plat sur le corps, & arrondi par dessus: il marche avec vîtesse sur le corps des polypes, & peut les quitter & se mettre à la nage. Ces poux se rassemblent sur-tout près de la tête des polypes: on en voit cependant qui courent sur tout le corps & sur les bras de cet animal, qui succombe quelquefois sous le grand nombre de ces poux qui le dévorent. *Voyez* POLYPE.

POU PULSATEUR, *pediculus pulsatorius.* Beaucoup de personnes, sans connoître l'insecte, qui, en travaillant dans le bois, imite le mouvement d'une montre, ont prétendu que ces pulsations étoient dues ou à une espece d'araignée, ou à une espece de petit pou de bois. Quelques-uns l'ont même qualifié du nom lugubre d'HORLOGE DE LA MORT, *horologium mortis;* mais ce bruit n'est dû qu'au travail d'un petit scarabée appellé *vrillette.* Voyez ce mot.

POU DES QUADRUPEDES. Chaque animal paroît nourrir au moins une espece de pou: on trouve dans Redi, *Exper. Tab. 21 & 23*, la description du pou de l'âne & du cerf. M. Linneus *Faun. Suecic. num. 1167*, a fait mention de celui du lapin. Les poux du chameau, du tigre, du belier, &c. ne sont pas moins singuliers. *Voyez maintenant l'article* POU DU BŒUF.

POU DE RIVIERE. *Voyez* POU DES POISSONS.

POU SAUTEUR. M. *de Juſſieu* le nomme *podura viridis ſubgloboſa.* Cet inſecte ſe trouve ſur les plantes : il a les yeux noirs & placés ſur la tête ; les pieds d'un vert tirant ſur le blanc ; les antennes recourbées.

M. *Linneus* donne le nom de *podura* à huit autres inſectes de ce genre, dont le caractere a été décrit au mot *Podure.* Le premier ſe trouve ſur les champignons ſauvages : la ſeconde eſpece eſt brune, & ſe rencontre ſur les bois pourris : la troiſieme eſt de couleur de plomb, & habite les arbres & les prairies ; il y en a dans les champignons. Cet inſecte eſt de la grandeur du pou vulgaire ; ſes pieds ſont blancs : il court & ſaute quelquefois. La quatrieme eſpece eſt d'un blanc cendré & tiqueté de noir. On le trouve l'hiver en grande quantité dans la neige : il y court avec agilité ; mais quand la neige ſe fond, il y périt : on en trouve en été ſur le fruit du groſeillier rouge. La cinquieme eſt petite, d'un noir brillant : on la trouve dans des monceaux de bois pourri ; ſa queue, qui eſt fourchue, eſt blanche, ainſi que ſes pieds & ſes antennes. La ſixieme eſt tout-à-fait noirâtre : elle habite les eaux paiſibles, & s'aſſemble en troupe le matin ſur le bord des étangs, des viviers & des réſervoirs. La ſeptieme, que les Suédois nomment *jordkprut*, ſe trouve en très-grande abondance dans les chemins de Smolande. La huitieme eſpece enfin eſt blanchâtre, & c'eſt la plus petite eſpece de ceux dont nous venons de parler : elle ſe trouve dans les terres labourées, ſur-tout dans les jardins ſur les couches des melons & dans les endroits où l'on cultive des plantes printanieres : on les voit en quantité ſauter, après une petite pluie : on diroit une foule d'atomes qui voltigent.

POU VOLANT OU POU AILÉ. Les Naturaliſtes font mention d'une eſpece de poux aîlés & noirs, qui ſe trouvent en été dans les endroits marécageux, & qui ſe jettent volontiers ſur les pourceaux qui vont s'y veautrer ; ils ſont de la groſſeur des poux de cochon, & ne different des poux ordinaires qu'en ce qu'ils ont des aîles. Ils mordent juſqu'au ſang, & cauſent à la peau une démangeaiſon inſupportable : quand ils voltigent en l'air, ils font un petit bruit. On prétend que ces poux aîlés reſſemblent à ceux qui ſortent du corps des acridophages qu'ils mangent, & dont nous avons parlé à l'article du *pou de l'homme.*

POUACRE. *Voyez ſur la fin de l'article* HÉRON.

POUC. Cet animal ainſi nommé en Ruſſie, eſt peut-être le *rat de Norwege ;* il eſt plus grand que le rat domeſtique, a le muſeau oblong, creuſe la terre, ſe fait un terrier, dévaſte les jardins : il y en avoit en ſi grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. En un mot, ce petit quadrupede paroît être le même que le *léming.* Voyez ce mot.

POUDINGUE ou CAILLOU D'ANGLETERRE, c'eſt la pierre que les Anglois appellent *pudden ſtone* ou *pouding-ſtone.* Elle eſt composée d'un mêlange de petits cailloux communément arrondis, très-durs, & de la nature du ſilex, quelquefois du quartz, leſquels ſont réunis & fortement cimentés les uns à côté des autres, par une matiere lapidifique, de maniere qu'à l'aide du poli vif & éclatant dont pluſieurs d'entr'eux ſont ſuſceptibles, ainſi que leur ciment, ils produiſent une pierre fort agréable, & qui a une reſſemblance groſſiere avec le porphyre à gros grains ; au moins ils nous donnent l'idée de ſa formation. La forme obronde des cailloux du poudingue annonce qu'ils ont dû avoir été roulés par des courans d'eau avant de s'être collés & réunis : au reſte, on les diſtingue ordinairement du ciment qui les lie.

Les Anglois ont donné le nom de *pouding* à cette pierre, parce qu'elle ne repréſente pas mal (*une farce*) un mets composé de différentes choſes de diverſes couleurs, dont ils font uſage. Le ciment de la pierre dite *poudingue*, eſt tantôt argileux, tantôt ferrugineux, quelquefois ſablonneux & quelquefois ſilicé ; c'eſt pourquoi cette pierre varie par la couleur, par le degré de dureté, & par la compoſition ou la nature des cailloux qui s'y trouvent, ainſi que par la difficulté plus ou moins grande qu'on a de la tailler.

M. *Guettard* a donné à l'Académie des Sciences, année 1757, un Mémoire ſur les poudingues. Ce Naturaliſte dit qu'on fait en Angleterre de très-beaux ouvrages avec ces cailloux, dont les plus beaux ſe trouvent en Ecoſſe. Il y en a, dit-il, dont le ciment eſt calcaire, c'eſt-à-dire, ſur leſquels l'eau-forte agit, d'autres ſont vitreſcibles ; dans les uns le ciment qui unit les cailloux eſt viſible, & dans d'autres on ne peut le diſtinguer que difficilement. Nous avons trouvé, ainſi que cet Académicien, de ces cailloux agrégés près de Rennes, leſquels ſont auſſi beaux que ceux d'Angleterre, par la variété & la vivacité de leurs couleurs. On a découvert dans la vallée de Coye à une lieue de Chantilly,

de

de très-grosses masses de poudingue & en grande quantité ; ils sont très-durs & souffrent un beau poli. Ce sont des galets de silex dans une pierre de sable semblable à du grais. On a trouvé à Billon en Auvergne, une grosse masse de poudingue, d'une nature très-singuliere, sa couleur est fort obscure ; on y distingue une sorte de mâchefer, des épingles disposées en toutes sortes de sens, diverses pierrailles ; on présume que les différens matériaux dont cette pierre récente est composée, proviennent des balayeures, &c. des habitations, que l'on jette dans la riviere de ce lieu, ou que l'eau des grosses pluies y charrient & y déposent. Il y a beaucoup d'especes de poudingues dans les environs d'Etampes, de Chartres, de Rouen, &c. lesquels sont de différentes grosseurs ; leurs cailloux sont ovales, blancs, jaunes ou rouges, mais bien inférieurs pour la beauté à ceux d'Angleterre ; la nature du gluten ou du lien qui les retient ensemble est trop tendre. On rencontre plus communément les poudingues dans des gorges & des vallées où il y a des torrens. On choisit ceux dont les cailloux qui les composent sont très-distincts, bien marqués, & les plus susceptibles d'un beau poli.

POUDRE AUX VERS ou SANTOLINE, ou SEMENCINE, ou BARBOTINE, *semen contra vermes.* Nom vulgaire donné à un amas de petites têtes écailleuses, oblongues, d'un vert jaunâtre, mêlées avec de petites feuilles & de petites branches cannelées : cette drogue a une odeur aromatique, dégoûtante, & qui cause des nausées, un goût désagréable, amer, avec une certaine acrimonie aromatique.

L'origine de cette drogue appellée *contre-vers*, quoique d'un usage des plus fréquens, est encore inconnue ; les uns pensent que c'est la graine d'une espece d'absinthe, d'autres que c'est la capsule séminale ou les germes des feuilles & des fleurs de quelques autres plantes, soit de la *zédoaire* ou de l'*aluyne*, ou du *petit cyprès :* elle nous vient du royaume de Boutan & de la Caramanie, province septentrionale de la Perse, par la voie de Marseille.

Tavernier, ce célebre Voyageur en Orient, dit avec *Herman*, que la poudre aux vers est la graine d'une espece d'aurone, & que les peuples la recueillent avec des vans, n'osant pas toucher la graine avec les mains, parce qu'ils croient que le moindre attouchement des doigts la corromproit. Quoi qu'il en soit, la poudre aux vers, par son amertume & par son odeur particuliere & désagréable, est un excellent

vermifuge. Chez les Droguiftes, on l'appelle fimplement *femen contra*, elle eft regardée comme ftomachique & hyftérique ; elle eft employée avec fuccès dans les infufions purgatives lorfque les matieres glaireufes empêchent l'effet des purgatifs.

POUDRE D'OR : *voyez à la fuite de l'article* OR. Tout ce qui reluit n'eft pas or. Cette poudre brillante & colorée qu'on met fur l'écriture & qu'on nous vend fous le nom vulgaire de *poudre d'or*, eft une efpece de mica atténué dans l'état de fable. *Voyez les articles* SABLE *&* MICA.

POUILLOT. Petit oifeau qui fe trouve en Europe ; fon plumage eft de couleur d'olive clair ; fon ramage tient un peu du ton rauque des fauterelles. *Voyez* CHANTRE.

POUL ou SOUCY. C'eft le roitelet huppé : *voyez à l'article* ROITELET.

POULAIN & POULICHE. C'eft le petit d'une jument. *Voyez* CHEVAL.

POULE, POULET, POULARDE, POUSSIN. *Voyez à l'article* COQ.

POULE D'AFRIQUE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE BRUYERE. *Voyez à l'article* COQ DE BRUYERE.

POULE D'EAU ou POULE DE MARAIS. On en diftingue deux efpeces principales, la grande & la petite.

1°. La premiere fe nomme *colin noir*, en latin *gallinula aut cloropus major.* Selon *Albin*, cet oifeau a dix-fept pouces de longueur, à prendre depuis le bout du bec jufqu'à l'extrémité des pieds, & vingt-deux pouces d'envergure ; le bec eft noir & long d'un pouce, la mâchoire inférieure eft d'un jaune pâle jufqu'au coin de la bouche, & enfuite elle eft rouge ; l'iris eft rouge ; les jambes font vertes & les griffes d'un brun fombre, les doigts font longs comme ceux de la *foulque*, mais plus larges & plus unis par le bas que ceux des autres oifeaux à pieds fourchus, ce qui lui aide beaucoup à nager ; le doigt de derriere eft large (peut-être fert-il à l'oifeau de gouvernail pour diriger fon cours); les cuiffes font garnies de plumes prefque jufqu'aux genoux, le refte eft rouge ; l'étendue de l'aîle eft ornée d'une raie blanche, le plumage de la poitrine eft de couleur de plomb. Cette poule agite fa queue quand elle nage, & alors elle montre le plumage blanc qui eft en deffous ; les plumes du dos & celles du petit rang de l'aîle font d'un gris de fer ; l'oifeau eft prefque noirâtre ; il engraiffe beaucoup ; fa chair

eſt ſavoureuſe, & peut être comparée à celle de la *cercelle ;* il cherche ſa nourriture ſur les bords herbeux des rivieres, & dans les rivieres mêmes où il y a des herbes ſauvages, il mange auſſi les inſectes qui ſe trouvent parmi ces herbes : la femelle fait ſon nid ſur des arbriſſeaux près de la mer, & elle couve deux ou trois fois l'été ; elle nourrit & éleve ſes petits, mais dès qu'ils ſont en état de ſe pourvoir eux-mêmes, elle les chaſſe ; les œufs ſont pointus à une extrémité, d'un blanc verdâtre & marquetés de taches rouges ; il becquete comme la poule domeſtique, & il ſe perche ſur des branches d'arbres & ſur les plus forts joncs de riviere ; il ſe tient près des foſſés & des grands étangs ; il vole les pieds pendans ; ſon corps eſt aſſez rétréci, ce qui eſt le contraire dans les canards.

2°. La PETITE POULE D'EAU ou POULETTE D'EAU, *poliopus aut gallinula minor.* Elle eſt d'un tiers plus petite que la précédente ; elle a la figure d'un petit râle d'eau ; ſon bec eſt applati, étroit & pointu ; l'iris eſt blanc ; le plumage de la tête eſt d'un brun nuancé de rouge ; le deſſus du dos, du cou, des aîles eſt auſſi de cette même couleur, avec des entre-deux de raies blanches déchiquetées en travers ; le plumage de la poitrine eſt d'un blond jaunâtre ; le bas du ventre eſt rougeâtre & ſale ; la queue eſt courte, & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'étant unie elle forme un creux ſingulier ; les plumes du milieu ſont les plus longues & tiquetées de blanc, le reſte eſt comme dans l'eſpece précédente : elle fréquente les endroits empoiſſonnés. On mange ces oiſeaux en hiver, ils ſont plus gras en cette ſaiſon.

Il ne faut pas confondre les *foulques*, *macreuſes* & *râles*, &c. avec la vraie *poule d'eau.* Voyez ces mots.

Kolbe dit que les *poules d'eau* du cap de Bonne-Eſpérance, n'y fréquentent pas la mer, mais les eaux douces : elles ſont noires & de la grandeur de nos poules ordinaires ; elles bâtiſſent leur nid ſur l'eau. Comme leur chair n'eſt pas délicate, on n'en tue guere.

POULE GRASSE, ou VALÉRIANELLE SAUVAGE. *Voy.* MACHE.

POULE DE GUINÉE. C'eſt la pintade à poitrine blanche ; on la trouve auſſi dans la Jamaïque. *Voyez* PINTADE.

POULE DE JAVA. On en diſtingue de deux ſortes : quelques-unes ont naturellement toutes les plumes renverſées ou repliées ; on en voit qui ne ſont pas plus groſſes que des pigeons : il y en a d'autres qui ont les os, la chair & la peau noires, avec des plumes quelquefois très-

blanches. Les Indiens attribuent une très-grande vertu médicinale à ces dernieres.

POULE D'INDE. *Voyez* COQ D'INDE.

POULE DE MARAIS. *Voyez* POULE D'EAU.

POULE DE MER ou VIELLE. C'est un oiseau à-peu-près de la grandeur du *canard* privé : il a tout le champ du plumage supérieur d'une couleur brune-noirâtre, & l'inférieur est blanc ; les dards des aîles sont blanchâtres ; la queue n'a que deux pouces de longueur. Cet oiseau est niais ; il fait son nid annuellement sur les rochers escarpés & inaccessibles de l'Isle de Man, d'Anglesey & de Farn : ses œufs ont plus de trois pouces de long : ils sont gros à proportion, d'une couleur verte-bleuâtre, & souvent tachetés de raies noires.

POULE DE NEIGE ou PERDRIX BLANCHE. *Voyez* ARBENNE.

POULE D'OR. *Voyez* KIN-KI.

POULE PINTADE. *Voyez* PINTADE.

POULE DE PHARAON. *Voyez* PINTADE.

POULE ROUGE DU PÉROU, *gallina rubra Peruviana.* Elle a la même grandeur & la même figure que l'oiseau appellé *poule de Carasow.* Voyez à l'article HOCOS.

POULE SAUVAGE. On en trouve dans le Congo : elle est d'un meilleur goût que notre poule domestique. Les Curieux connoissent aussi la *poule de Pharaon* du Sénégal, & la *poule dorée* des Chinois : on appelle celle-ci *kin-ki.* La poule sauvage de la Guiane est une espece de faisan que *Feuillée* appelle *katrakas.*

POULE SULTANE. *Voyez* PINTADE & PORPHYRION.

POULE VIERGE DE L'AMÉRIQUE. C'est une espece de *poule d'eau* dont le plumage est varié de rouge, de vert, de noir & de jaune doré : ces couleurs sont très-belles chez cet animal. Sa tête est menue, avec de petits yeux brillans : elle est couronnée d'une petite huppe tissue de plusieurs petites plumes de différentes couleurs. Cet oiseau est de la grosseur d'un pigeon ; en hiver il est assez gras : les habitans du pays aiment assez le goût de sa chair, quoique difficile à digérer.

POULIOT COMMUN ou POULIOT ROYAL, *pulegium vulgare.* C'est une plante qui aime les lieux incultes où les eaux ont croupi durant l'hiver ; elle croît abondamment par-tout au bord des marais & des étangs, ainsi que dans les fossés humides le long des grands chemins. Sa racine est fibreuse & traçante : elle pousse beaucoup de

tiges longues de près d'un pied, carrées, velues, rampantes sur terre, & s'y enracinant par de nombreuses fibrilles qui sortent de leurs nœuds : ses feuilles approchent de celles de l'origan, elles sont douces au toucher, noirâtres, d'une odeur aromatique & âcres au goût ; ses fleurs, qui paroissent en Juillet & Août, sont verticillées, bleuâtres ou purpurines, rarement blanches : ce sont des fleurs en gueule découpées en deux levres & de même structure que celles de la menthe : elles sont succédées par des semences menues. On distingue aussi une autre espece de pouliot dont les feuilles sont étroites.

Le pouliot commun ou à larges feuilles est plus aromatique étant en fleur, qu'en tout autre temps : cette plante est d'une odeur très-pénétrante, d'une saveur très-âcre & très-amere ; mais elle est plus efficace étant seche que fraîche : elle est apéritive, hystérique & stomachique : on en voit tous les jours de très-bons effets dans la toux opiniâtre, seche & convulsive des enfans, & dans les rhumes invétérés : sa décoction, faite à la maniere du thé, soulage beaucoup les asthmatiques ; souvent on y joint de la menthe & du sucre, ou du miel. Il y a des personnes qui font bouillir le *pouliot* dans du vin blanc, & en font faire usage pour les fleurs blanches & les pâles couleurs : ce remede a assez de succès. *Palmier*, Médecin Anglois, assure que cette plante récente, enfermée dans un sachet & mise dans le lit, chasse les puces, en la renouvellant lorsqu'elle est seche : la fumée de cette plante tue également cet insecte incommode. Les feuilles du pouliot, appliquées fraîches sur la peau, la rougissent un peu & la corrodent comme un léger vésicatoire, ce qui démontre que cette plante est chaude & subtile.

POULIOT-THYM ou CALAMENT DES CHAMPS. *Voyez à l'article* CALAMENT.

POULPE. Nom que les Naturalistes donnent à une sorte de *polype de mer*, qui ressemble à la *sèche* : voyez ce mot & celui de POLYPE DE MER. Les Anatomistes appellent *poulpe* ce qu'il y a de plus solide dans les parties charnues de l'animal.

POUMON DES ANIMAUX, *pulmo animalium*, est par exemple cette partie du corps humain, qui est composée de vaisseaux, de nerfs & de vésicules membraneuses, & qui sert pour la respiration. *Voyez à l'article* HOMME. Les animaux terrestres ont les poumons charnus, qui leur servent à la circulation du sang. Les amphibies ont des

poumons membraneux qui servent à soutenir leur corps dans l'eau à différentes hauteurs, & cela en se remplissant d'air plus ou moins : le sang ne passe pas à travers des poumons de ces sortes d'animaux. Les oiseaux ont des poumons en partie charnus & en partie membraneux, ils font la fonction des deux précédens. Les poumons des insectes sont les stigmates de ces animaux : les poumons des poissons sont les ouies, appellées *branchies :* voyez à l'article POISSON. Quel art dans la distribution des cellules ou vésicules, destinées à recevoir l'air ! On dit aussi *poumons végétaux.* Voyez à l'article PLANTE.

POUMON MARIN ou POUMON DE MER, *pulmo marinus.* Espece de zoophyte marin qui est couvert d'un cuir dur, & que l'on appelle ainsi, parce qu'il a une sorte de ressemblance avec le poumon des animaux. Quand on voit nager le *poumon marin* à fleur d'eau, c'est un présage de tempête. Pline lui donne la même propriété qu'à l'*éponge*, l'*ortie marine* & l'*étoile de mer :* voyez ces mots. On prétend que si on en frotte un bâton, il luira la nuit comme un puissant phosphore. *Voyez* ZOOPHYTE.

POUPART, est une espece de crustacée de forme évasée, & qui est quelquefois d'une grosseur extraordinaire. *Anderson*, (*Histoire Nat. du Groënland*, *p. 69*,) dit qu'on distingue très-bien dans ces animaux, tant mâles que femelles, les deux parties génitales ; & que dans l'accouplement ils tiennent tellement ensemble, qu'en prenant l'un on emporte en même temps l'autre.

Ce crabe est peut-être le meilleur & le plus délicat de ces sortes de coquillages : on trouve dans son corps une matiere grasse, jaunâtre & grenue, comme mielleuse : on l'appelle *fromage de crabe* ou *taumalin.* On écrase cette substance, & on la délaie avec du sel, du poivre & du vinaigre ; & c'est dans cette sauce que l'on mange la chair du *poupart*, que l'on fait cuire auparavant dans de l'eau fort salée.

POURCEAU ou COCHON : *voyez* SANGLIER.

POURCEAUX VOLANS. Des Curieux donnent, d'après Swammerdam, ce nom à certains scarabées dont le cou est long, & parce qu'ils ont une espece de groin qui a quelque ressemblance avec celui des cochons.

POURCELET ou PORCELET : *voyez* CLOPORTE.

POURPIER, *portulaca.* Plante dont il y a, selon M. *de Tournefort*,

neuf eſpeces , & notamment une cultivée dans les potagers , & les autres ſauvages.

Le *pourpier cultivé , portulata ſativa* , pouſſe à la hauteur d'environ un pied , pluſieurs tiges tendres , ſucculentes , qui ſe diviſent en rameaux , qui portent des feuilles groſſes , charnues , polies , luiſantes , d'un goût viſqueux , tirant un peu ſur l'acide , & placées alternativement : des aiſſelles des feuilles ſortent de petites fleurs jaunes , en roſe , auxquelles ſuccedent des fruits qui reſſemblent à de petites urnes , de couleur herbeuſe : ces capſules s'ouvrent horizontalement , & contiennent pluſieurs ſemences menues , ſtriées & noires.

Il y a une autre eſpece de pourpier dont les feuilles ſont plus larges , jaunâtres & chargées de petites marques dorées : on le nomme *pourpier doré* , mais ce n'eſt qu'une variété de couleur.

Le *pourpier ſauvage* , *portulaca ſylveſtris* , differe du premier en ce qu'il eſt plus petit dans toutes ſes parties : il s'améliore par la culture ; on le trouve fréquemment dans les terres ſablonneuſes , en friche le long des chemins & ailleurs où il ſe ſeme de lui-même.

On ſeme le pourpier en Mars ou Avril ; la feuille de cette plante ſe mange jeune en ſalade , mais elle eſt ſur-tout eſtimable en médecine par ſes propriétés. Elle eſt rafraîchiſſante , & très-propre pour le ſcorbut : ſon eau diſtillée eſt employée avec le plus grand ſuccès dans les hémorragies & les pertes de ſang des femmes. Cette eau eſt très-bonne contre les vers : elle réuſſit tous les jours parfaitement pour les enfans attaqués de cette maladie. Le ſuc à la même doſe fait le même effet , & eſt très-utile pour diminuer l'ardeur du ſang dans les fievres chaudes ; on l'eſtime auſſi céphalique & néphrétique. Les feuilles du pourpier mâchées appaiſent la douleur des dents gâtées pour avoir mangé des fruits verts : ſa ſemence eſt une des quatre ſemences froides mineures , qui ſont celles de *laitue* , de *pourpier* , d'*endive* & de *chicorée.*

POURPIER DE MER ou SOUTENELLE , ou ARROCHE EN ARBRISSEAU , *halimus aut atriplex maritima , fructicoſa & anguſtiſſimo folio :* arbuſte qui ſoutient la rigueur de l'hiver après s'être dépouillé de quelques feuilles. Le pourpier de mer croît aux lieux maritimes & ſablonneux , principalement en Zélande , en Flandre & en Angleterre ; c'eſt un petit arbriſſeau , dont la racine eſt ligneuſe , & qui pouſſe des tiges , longues d'environ un pied & demi , grêles , pliantes , couchées à terre , purpurines , blanchâtres , garnies de feuilles oblongues ,

grasses, lisses, semblables à celles du pourpier des Jardiniers, mais plus dures, plus blanches, d'un goût salé : ses fleurs sont verdâtres, purpurines, composées de cinq ou six étamines, & soutenues par un calice à cinq feuilles : à ces fleurs succedent des semences menues & arrondies.

On emploie ses feuilles dans les alimens : on les confit, ainsi que les jeunes pousses, dans le vinaigre armé de sel pour les manger en salade; sa racine excite le lait aux Nourrices & adoucit les tranchées.

On donne aussi le nom de *pourpier de mer* à la *passe-pierre :* voyez ce mot.

POURPRE, *purpura cochlea*, est un coquillage univalve, en volute & operculé, ainsi nommé de ce qu'il fournit une liqueur de couleur de pourpre : il a en cela la propriété d'une espece de *murex* ou buccin du Poitou, & de certains grains découverts par M. *de Réaumur*, qui donne aussi une couleur de pourpre. La robe ou coquille de la pourpre, selon M. *d'Argenville*, est assez semblable au murex ; on l'en distingue cependant en ce qu'elle n'a pas la bouche si grande ni si alongée, ni si garnie de dents & d'aîles ; son corps & sa tête ne sont point si élevés, ils sont garnis de feuillets découpés & frisés comme la chicorée, & quelquefois de fines & longues pointes ou de tubercules, avec une queue plus ou moins longue ou plus ou moins large, creusée en tuyau, & souvent recourbée : en général, quand on considere cette coquille, on trouve qu'elle est découpée, depuis le sommet jusqu'à la base, de tubercules, de stries, de boutons & de pointes, avec une bouche mince, unie & presque ronde ; quelques-unes ont cependant, dit cet Auteur, leur base en une longue queue. On trouve des exemples de ces caracteres dans les coquilles suivantes, & qui sont très-connues des Amateurs, savoir la *brulée*, la *chausse-trape*, ou le *cheval de frise*, la *chicorée*, la *bécasse épineuse*, & *non épineuse*, la *masse d'Hercule* & la *patte de crapaud*. M. *Adanson* dit que l'animal qui habite cette famille de coquilles, est du genre des limaçons ; & pour éviter de tomber dans l'erreur, ou pour en rendre les rapports plus faciles, ils les a divisées en sept sections, tirées de la forme du canal supérieur de leur ouverture, comme étant, dit-il, la seule partie qui soit constante; elle est cependant sujette à quelques légeres variétés dans ses différens âges ; *voyez l'Ouvrage, avec figures de cet Auteur, ainsi que celui de M. d'Argenville.*

On

On trouve dans le *Journal Etranger*, *Juin 1754*, *pag.* 24 *& suiv.* la traduction d'une Dissertation sur la pourpre des Anciens, tirée du magasin de Décembre 1753, par M. *Templemann :* dans la description que l'on donne des coquilles qui produisent la liqueur pourprée, l'on a joint la maniere de la retirer : c'est en partie ce que nous avons rapporté aux articles BUCCIN, MUREX. L'analogue vivant des coquilles des pourpres, paroît avoir beaucoup de rapport avec celui des buccins & des murex ; il porte à l'extrémité de la tête une trompe, à l'aide de laquelle il pompe l'eau de la mer & fouille le limon. Cette trompe armée de dents, dans l'espece de la pourpre, lui sert aussi de villebrequin pour tarauder & percer les coquillages, & se nourrir de la chair de leur animal. Les trous si réguliérement faits & qu'on apperçoit sur différentes coquilles, sont l'ouvrage des pourpres : on prétend que les murex en font aussi, ainsi que certaines scolopendres de mer. Les buccins n'ayant point de trompe armée de dents, ne peuvent point tarauder les coquillages. L'opercule de la coquille de la pourpre tient à la plaque charnue sur laquelle il rampe, de maniere qu'il ouvre & ferme sa porte quand il le veut. C'est dans un petit vaisseau à côté du collier de l'animal, qu'est le réservoir de cette liqueur si précieuse pour la teinture. Chaque animal n'en fournit guere qu'une goutte ; il faut la réunir & la rétirer avec célérité, autrement l'animal la rejette ou la consomme intérieurement. Cette liqueur passe nécessairement par diverses couleurs : d'abord elle paroît blanche, ensuite verte, puis d'une belle couleur purpurine.

Mais voici ce que dit un Savant de nos jours concernant la pourpre que fournit le *buccin du Poitou*. M. *Duhamel* a fait plusieurs expériences sur ce coquillage : le suc qui s'y trouve est blanc quand il est bien sain & bien conditionné ; mais dès qu'il est exposé au soleil, il devient successivement en moins de cinq minutes, vert pâle & jaunâtre, vert d'émeraude, vert plus foncé, bleuâtre, rouge, pourpre vif & très-foncé : quand le suc est vert dans l'animal (ce que M. *Duhamel* attribue à une maladie), il devient aussi-tôt d'un beau rouge au soleil ; sa coquille même, qui en ce cas-là est quelquefois verte, rougit aussi. Un linge frotté de ce suc, & dont une partie seulement est exposée au soleil, ne rougit que dans cette partie, & ce qui ne devient pas pourpré ou rouge, reste vert. M. *Duhamel* (*Mém. de l'Acad. des Scienc. 1736, pag. 6.*) dit que cette pourpre auroit, par sa grande viscosité,

un grand avantage dans la teinture : elle a résisté aux grands débouillis par lesquels il l'a fait passer.

Nous ajouterons ici, d'après M. *Templemann* ; 1°. que la maniere d'écraser le buccin pourpre pour en retirer sa liqueur colorante est défectueuse, en ce que plus il se trouve de chair & d'excrémens de l'animal même, & moins la couleur en est belle ; 2°. qu'on se sert d'un chauderon d'étain pour chauffer & évaporer l'eau dans laquelle on a étendu, & comme dissous l'animal écrasé ; 3°. qu'on y met du sel marin, non, dit-il, pour aviver la couleur, mais pour la préserver de corruption ; 4°. qu'Aristote & Pline n'ont point connu les changemens de couleur qui arrivent à la liqueur pourprée, comme nous l'avons rapporté plus haut, parce qu'ils la faisoient passer tout d'un coup à la couleur rouge, en la délayant dans une grande quantité d'eau. *Voyez maintenant les articles* BUCCIN & MUREX.

POURSILLE. Nom que l'on donne en Amérique à la seconde espece de marsouin. *Voyez au mot* BALEINE *l'article* MARSOUIN.

POURVOYEUR ou GUIDE DU LION. *Voyez* CARACAL.

POUSSE ou MOUPHETTE. *Voyez son article au mot* EXHALAISONS SOUTERRAINES.

POUSSEPIEDS ou POUCE-PIEDS, *pollici-pedes*, c'est un genre de coquillage multivalve, presque triangulaire, composé d'un grand nombre de battans ou de pieces, dont deux sont ovales & convexes, deux en losanges, & une en forme de bec, toutes les autres sont petites. Il y a des poussepieds dans les Indes, composées de huit grandes valves, les petites sont recourbées en façon de panache ; leur pédicule est long. La base des plus grands est contournée, tous sont attachés à un pédicule court, membraneux, qui est extérieurement d'un gris de souris, ou noirâtre étant desséché, & ressemble assez à la peau de chagrin : il est rempli d'une chair blanche ; mais étant cuite, elle devient rouge, & est plus délicate à manger que la chair des écrevisses.

Cette chair, disons l'animal qui est contenu dans cette coquille, est presque le même que celui des vraies conques anatiferes, excepté la longueur & la grandeur de ses bras ou panaches, qui ont d'ailleurs la même figure.

Les poussepieds naissent presque toujours en nombre, vivent en société, formant des grouppes en masse ou en bouquet, qui s'attachent par paquets aux rochers sous l'eau : ils ne se découvrent qu'en

baſſe marée : cette réunion de pouſſepieds forme comme un arbre, dont les différens pédicules ſont moins les branches que les racines : le ſommet eſt chargé d'une multitude de petits battans triangulaires, qui ont chacun leur houppe : c'eſt particuliérement ſur les côtes de Bretagne & de Baſſe Normandie qu'on rencontre les pouſſepieds. M. *Guettard* dit que le pouſſepied ſemble lier la claſſe des coquilles avec celle des polypiers, parce qu'il y en a qui ſortent du corps les uns des autres à la maniere des polypiers.

POUSSIERE, *pulver*, ſe dit des particules plus ou moins fines, que la nature ou l'art ont détachées de groſſes maſſes ſolides. De la ténuité de la pouſſiere naiſſent ces expreſſions, *corpuſcule*, *particule*, *atome*, (*minima naturalia*). La matiere ſubtile qui s'exhale d'un corps odorant eſt une pouſſiere inviſible. La pouſſiere des étamines des plantes eſt une farine palpable, c'eſt la partie vivifiante des végétaux. *Voyez à l'article* PLANTE.

POUTING-POUT. *Voyez à l'article* MORUE.

POYOU, c'eſt la *mouche à feu*. Voyez ce mot.

POZZOLANE, *pozzolana aut pulvis puteolanus*. On donne ce nom à une eſpece de ſable qui ſe trouve dans le territoire de Pouzzol, ville d'Italie, près de Naples : on en trouve auſſi à la Guadeloupe, à la Martinique, à l'Iſle de France & même en Auvergne. On doit regarder la pozzolane comme un mêlange de parties ſableuſes, terreuſes & ferrugineuſes, endurcies, liées & accrochées enſemble, juſqu'à la groſſeur d'un pois, & deſſéchées par des feux ſouterrains. Cette eſpece de ſable eſt d'un rouge brun & d'une forme croûteuſe ou graveleuſe. On s'en ſert avec ſuccès pour cimenter les pierres des môles & des édifices qu'on conſtruit dans les lieux maritimes, & même dans la mer : on y joint parties égales de ſable & quatre à cinq parties de chaux ; on étend le mêlange dans une grande quantité d'eau, & on l'emploie auſſi-tôt ; car la pozzolane a la propriété de ſe durcir auſſi promptement que la pierre à plâtre calcinée & fuſée. M. *Hill* croit que c'eſt cette ſubſtance que les Anciens nommoient *gypſum tymphaïcum*.

PRAIRIE, c'eſt une grande étendue de terre baſſe, humide, herbeuſe & cultivée en *pré*. On diſtingue les prairies en naturelles & en artificielles. Les prairies naturelles ou ſédentaires ſont les terrains où différentes eſpeces d'herbes croiſſent naturellement. On les fauche ; &

étant fanées, elles donnent le foin pour la nourriture des animaux. *Voyez* FOIN.

Les prairies artificielles ou ambulantes sont celles qu'on a semées, & qui sont formées d'une seule espece de plantes. Ces prairies artificielles sont regardées par tous les meilleurs Agriculteurs, comme un agent essentiel & même unique pour l'amélioration de notre agriculture : la raison en est que le même espace de terrain cultivé de cette maniere, fournit beaucoup plus de nourriture pour les bestiaux, & met en état d'en élever davantage ; plus on a de bestiaux, plus on fait d'engrais, & les bons engrais sont toute la base de l'agriculture. Le même espace de terre bien préparé & bien fumé, donne une plus grande récolte de grains & de meilleure qualité, qu'une étendue beaucoup plus grande, qui n'est point nourrie d'engrais ; plus on a de prairies artificielles, plus on peut élever de bestiaux, & tout se vivifie en raison de leur augmentation, comme tout dépérit en proportion de la diminution du bétail. On fait des prairies artificielles avec le *grand trefle à fleurs rouges*, la *luzerne*, le *sainfoin :* on peut en faire avec le faux seigle, mais qui sont inférieurs à celles qu'on peut faire avec le *ray-grass ;* ajoutez à ces plantes le *timothy-grass*, le *bird-grass*, la *pimprenelle* & la *sulla*. On peut voir à chacun de ces mots, la culture de ces diverses especes de végétaux. Ce sont-là les plantes vivaces les plus connues jusqu'à présent, par le grand produit qu'elles donnent lorsqu'on les cultive seules & sans mêlange ; ç'a été en les séparant des autres plantes, qu'on s'est apperçu qu'elles perdoient à être confondues ; en les cultivant, elles sont devenues méconnoissables, par l'abondance avec laquelle elles ont crû ; & étant coupées avant la maturité de leurs graines, elles ont soutenu deux & trois coupes par année.

Ces observations ont fait penser à la Société d'Agriculture de Bretagne, qu'il pourroit peut-être y avoir dans les prairies plusieurs autres végétaux, qui, séparés & cultivés ainsi dans des terres préparées, donneroient les plus belles prairies : en observant les terrains dans lesquels les diverses plantes croissent naturellement, on pourroit multiplier les moyens de tirer parti de la diversité des terrains, puisqu'on pourroit choisir, sur un plus grand nombre de végétaux, ceux qui peuvent le mieux s'assortir à la nature & à l'exposition de chaque terrain

en particulier; d'autant mieux que les Agriculteurs voient avec regret que les végétaux, déjà connus pour former des prairies artificielles, ne réussissent point semés dans certaines especes de terres. Il faut donc chercher pour chaque sol en particulier la plante qui y doit réussir. La nature révele presque toujours son secret, lorsqu'elle est interrogée persévéramment & avec intelligence.

La Société de Bretagne nous présente un tableau bien ingénieux de la maniere dont il faut s'y prendre pour parvenir à extraire d'une prairie les plantes qui pourroient être cultivées avec succès pour former des prairies artificielles, appropriées aux différens sols; elle le présente comme un essai, dans l'espérance que son exemple aura des imitateurs, & que par-là les prairies naturelles, mieux connues, seront plus aisément & généralement appréciées.

Le tableau des prairies des environs de Rennes, est divisé en sept colonnes. La premiere est destinée à marquer le nombre des différentes especes de plantes qui y croissent. La seconde contient les phrases botaniques, & autant qu'on a pu, les noms vulgaires de ces plantes, qui varient beaucoup dans les diverses Provinces. Les trois suivantes marquent, 1°. si ces plantes se trouvent ou ne se trouvent pas dans les prairies moyennes, hautes ou basses; 2°. le degré de hauteur auquel elles parviennent le plus communément dans chacune de ces trois expositions. La sixieme marque à-peu-près à quel point les plantes sont rares ou communes dans chaque espece de prairies. La septieme colonne porte les qualifications qu'on peut donner à ces plantes, comme de *bonnes*, *inutiles*, *utiles*, *mauvaises* & *très-bonnes*.

On voit d'un seul point de vue dans ce tableau, toutes les plantes qui croissent dans la prairie; on observe dans cette division de *prairies moyennes*, *hautes* & *basses*, qu'il y a des plantes qui se trouvent dans les unes, & presque jamais dans les autres; indication que donne la Nature, que pour avoir de bonnes prairies, il seroit essentiel de placer les plantes dans la position qu'elle leur rend favorable ou plutôt nécessaire. On a mesuré celles qui croissent dans ces trois classes de prairies, & on en a trouvé qui étoient persévéramment plus hautes dans une de ces classes que dans les autres. Nouveau témoignage fourni par la Nature, que chaque plante doit être mise à sa vraie place, & qu'on perd sur le volume, & peut-être sur la quantité des fourrages, en laissant

ſubſiſter ce mêlange fortuit des végétaux qui compoſent nos prés ordinaires.

On obſerve, par ce tableau, que de quarante-deux eſpeces de plantes, qui forment les prairies des environs de Rennes, il y en a qui parviennent à trois pieds de hauteur, qu'on n'en compte que dix-ſept qui fourniſſent de bonne nourriture au bétail ; qu'il y en a vingt-cinq qui ſont inutiles ou dangereuſes ; inutiles, parce qu'elles ſont ſi petites, que la faux paſſe par-deſſus, ou parce qu'elles ſont ſi ligneuſes, que le bétail les rejette ; dangereuſes, telles que les *renoncules*, l'*œnanthe aquatique*. Si chaque eſpece croiſſoit en nombre égal, il s'en ſuivroit qu'on perd trois cinquiemes de fourrages à ne pas cultiver dans chaque claſſe de prairies les ſeules plantes utiles, & en particulier celles qui conviennent à leur poſition. De plus, ces mauvaiſes plantes ôtent la nourriture aux bonnes.

Cette ſéparation des mauvaiſes plantes feroit d'autant plus avantageuſe, que les animaux feroient beaucoup moins de perte du fourrage ; car un fait qu'il eſt aiſé à tout le monde de vérifier, eſt que les animaux qui mangent au ratelier, & qui attirent avec le bon foin un ſeul brin d'une plante dont le goût leur déplaît, abandonnent le foin avec la mauvaiſe plante, en ſorte qu'il ne ſert que de litiere.

Le ſeul moyen de retirer des fourrages abondans de toutes les prairies à la fois pendant les années de température moyenne, c'eſt d'aſſortir la nature des plantes à la qualité des terrains. Les Cultivateurs inſtruits placent toujours le ſainfoin dans un ſol ſec, & le grand trefle dans des lieux un peu humides. Il n'y a peut-être pas une ſeule plante des prairies qui ne demande la même attention.

Un autre avantage bien important de ces diverſes eſpeces de prairies, c'eſt qu'on pourroit obſerver quels ſont les fourrages qui peuvent procurer aux vaches le meilleur lait & le plus propre à donner d'excellent beurre ; car en diviſant ainſi les plantes, on a obſervé, par exemple, que le trefle fournit aux vaches une plus grande quantité de lait que les fourrages ordinaires ; mais auſſi le beurre qu'on en retire eſt aſſez ordinairement inférieur à celui des vaches nourries de fourrages communs : on en trouveroit peut-être qui leur fourniroient un meilleur lait, ou ſi l'excellence du beurre dépend de la réunion des ſucs, qui, pris ſéparément, contribueroient peut-être à l'altérer : la

ſeule expérience apprendra la vérité de ces faits. C'eſt en recueillant des graines de ces bonnes eſpeces de plantes des prairies & en les ſemant à part, qu'on apprendra toutes ces vérités ſi importantes.

Peut-être ces expériences conduiroient-elles à découvrir des plantes qui, cultivées ſans mêlange, donneroient des fourrages verts depuis le mois d'Octobre juſqu'à la fin d'Avril, temps où s'épuiſent & renaiſſent les prairies artificielles connues : ce ſeroit une découverte très-importante pour l'agriculture en général, car les beſtiaux, qui ſont un objet conſidérable dans pluſieurs provinces, donneroient encore de plus grands produits, étant toujours nourris avec des fourrages verts. On a déjà une de ces eſpeces de fourrages dans l'*ajonc* ou *genêt épineux*, qui fournit au bétail une nourriture très-ſaine, & dont on ne peut faire uſage que pendant l'hiver.

Quoiqu'un très-grand nombre de perſonnes conviennent de la ſupériorité des prairies artificielles, il y en a cependant beaucoup qui ne peuvent ſe réſoudre à leur ſacrifier les *pâtures*; c'eſt-à-dire, ces terrains qui ſont en jacheres. Pour démontrer la ſupériorité de ces prairies ſur les pâtures, la Société d'Agriculture préſente un tableau, comme le précédent, des pâtures hautes & baſſes, où l'on voit d'un coup d'œil que dans les pâtures hautes, ſur trente-huit plantes, il ne s'en trouve que huit d'utiles pour la nourriture des beſtiaux, & que les autres ſont inutiles ou ngereuſes; & dans les pâtures baſſes, on n'en voit que quatre d'utiles, ſur vingt-neuf dont elles ſont compoſées.

Maintenant il convient d'obſerver que pour réuſſir dans la culture des prairies artificielles, il faut ſuivre exactement tous les procédés propoſés par la Société d'Agriculture de Rennes, & que cette culture, pour n'être pas trop diſpendieuſe, ne peut convenir que dans les endroits où la Nature n'a pas formé de prairies naturelles. Celles ci, compoſées du mêlange fortuit de toutes ſortes de végétaux, ne demandent ni ſoins ni frais pour l'établir; elles ſont très-avantageuſes, ſur-tout quand on peut les égayer avec de l'eau vive qu'on y fait couler par des rigoles; elles rendent un foin abondant, quoique moins ſavoureux, & elles n'ont beſoin ni d'engrais, ni de culture pour rendre pendant des ſiecles entiers la même quantité de fourrages.

Une prairie artificielle ne ſubſiſte que dix à douze ans au plus, le trefle ne dure que trois ans, la luzerne ne ſubſiſte que ſix ou huit ans; d'ailleurs le grand produit de toute eſpece de prairie artificielle diminue

dès la quatrieme ou cinquieme année. Il eſt très-difficile de ſécher & de ramaſſer le foin de la plupart des prairies artificielles dans leur vrai point ; s'il eſt trop ſec, il perd la plus grande partie de ſes feuilles, s'il lui reſte encore quelque humidité, il ſe moiſit & ſe corrompt au tas : d'ailleurs, dit M. *Bourgeois*, s'il reçoit quelques jours la pluie ſur le pré, il devient noir & mauvais & perd preſque toutes ſes feuilles en ſe ſéchant, & il ne reſte que les tiges que les beſtiaux rebutent. Le foin des plantes qui ont des tiges tubuleuſes, comme les *fénaſſes*, le *rye-graſs*, le *ray-graſs*, *&c.* eſt, dit encore M. *Bourgeois*, beaucoup plus facile à ſécher que celui des autres eſpeces d'herbes à groſſes feuilles, comme le trefle, la luzerne, le ſainfoin ; mais ce foin ne nourrit pas beaucoup, il eſt aſſez maigre, & ne procure pas une abondance de lait : on verra à l'article du *ray-graſs*, que cette eſpece de foin a encore d'autres inconvéniens qui le rendent inférieur à celui d'une prairie naturelle.

Conſéquemment à cet expoſé, un bon Econome ne devroit établir des prairies artificielles que dans les terrains qui ne produiſent que peu ou point de foin, ou dans des terres labourables qu'on convertit en prés, afin d'avoir plus de fourrage & d'engrais, pour mettre en valeur une ferme ou un domaine où il n'y a pas une quantité ſuffiſante de prairies naturelles.

PRASE, *praſius.* Pierre qu'on eſtime être la matrice de l'émeraude ; auſſi la nomme-t-on *racine d'émeraude* ou *ſmaragdo-praſe ;* elle eſt peu reſplendiſſante & de couleur de porreau, mêlé de jaune. *Lémery* dit qu'elle eſt propre pour fortifier le cœur, comme l'émeraude : *voyez* ce que c'eſt que le *praſe*, & ce que l'on dit des vertus de ces ſortes de pierres à l'article ÉMERAUDE. On trouve le praſe dans les deux Indes, mais ſur-tout en Boheme, dans le Bourbonnois & en Auvergne ; au reſte, cette pierre eſt très-peu eſtimée des Lapidaires. Il y a auſſi les pierres appellées *faux-praſes :* voyez *Pſeudo-praſes*, à l'article AGATE.

PRÉ. *Voyez* PRAIRIE.

PRÉCIPICE. Gouffre vide, eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt preſque impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le précipice a ſouvent des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans ; la chûte y eſt rude. *Voyez les articles* GOUFFRE *&* ABISME.

PRÊLE

PRÊLE, ou QUEUE DE CHEVAL, ou ASPRELE, *equisetum.* Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte huit especes, entre lesquelles se distingue la grande prêle, nommée *equisetum palustre longioribus setis.* Cette plante, qui croît dans les lieux marécageux, est remarquable par sa forme; elle est composée de tuyaux striés, creux & emboîtés les uns dans les autres : on remarque à l'endroit de leur articulation des filets longs, striés, disposés en rayons circulaires; dans cet état, elle représente assez bien une queue de cheval : ses tiges sont terminées par une tête en maniere de chaton, renflée vers le milieu, formée par un grand nombre de petites étamines chargées chacune d'un sommet en champignon. On prétend que les semences naissent sur des pieds qui ne portent point d'étamines, & que ce sont des grains noirs & rudes. Cette plante est, dit-on, un excellent astringent; ses feuilles pilées & appliquées sur les plaies les consolident, même lorsque les nerfs sont blessés. La prêle fait beaucoup de mal aux bêtes à cornes; elle leur donne des flux de ventre qui les épuisent, dit M. *Haller,* & leur font tomber les dents; mais au contraire, elle fait un très-bon foin lorsqu'elle est séche pour les chevaux qu'elle engraisse, & qui l'aiment beaucoup, dit M. *Bourgeois,* étant verte. On présume que c'est son astriction étant verte, qui fait qu'elle amaigrit ou empêche d'engraisser les bœufs & autres bestiaux qui en mangent. En Toscane, au défaut de meilleur aliment, quelques personnes mangent les sommités de la prêle, comme les asperges : on les appelle *paltrufalo.* On boit l'infusion de cette plante pour le pissement de sang qui n'a pas pour cause une pléthore, un engorgement dans les vaisseaux sanguins, une suppression de menstrues ou d'hémorroïdes, ni une érosion de la vessie par la pierre.

Les cannelures des tiges de la grande espece de prêle sont si rudes, qu'on s'en sert pour polir le bois & même le fer : pour cet effet on met dans les cavités de la tige des fils de fer qui soutiennent l'écorce & l'appliquent fortement contre les pieces d'ouvrages à polir, sans qu'elle se brise : il y a des Doreurs qui s'en servent aussi pour adoucir le blanc qui sert de couche à l'or.

Les globules de la poussiere fécondante de la prêle sont comme verdâtres, assez gros & ornés de quatre filets inégaux, qui partent d'un même point central, & qui sont terminés chacun par une petite tête. Ces filets, dit M. *Adanson,* sont couchés sur la surface des

globules, & ne se développent pas d'abord ; mais lorsqu'on les expose à l'humidité, & ensuite à la chaleur ou à la sécheresse, alors ils se développent par une force élastique, les font sauter & restent divergens de maniere qu'ils représentent les pattes d'une araignée, dont le globule forme le corps qui se trouve au centre de leur réunion. Le même Botaniste dit qu'il ne connoît pas encore le fruit ou les graines de l'*equisetum*, ni les fleurs femelles. Consultez *Familles des Plantes, Vol. 2. pag. 477.*

M. *Haller* dit que cette découverte appartient à M. *Stæhelin* de Basle, Eleve de M. *Vaillant*, & Botaniste très-éclairé. Nous en avons vu nous-mêmes, dit M. *Haller*, les particules saillantes à peu-près sur quatre jambes recourbées qui se démenent par de petits sauts alternatifs. Il y a une espece de petite prêle qui se plaît dans les lieux aquatiques, on l'appelle *prêle d'eau* ou *pesse-d'eau*, *hippuris aquatica*, LINN. elle ne convient qu'aux chevres ; les chevaux, les vaches & les porcs la rejettent. *Voyez à l'article* CONFERVA.

On prétend qu'on a trouvé quelquefois dans le sein de la terre de la prêle fossile ; peut-être n'est-ce que le corps connu sous le nom *hippurite :* voyez ce mot.

PRENEUR DE MOUCHES. En Europe on donne ce nom à l'oiseau appellé *bouvier. Catesby* dit qu'à la Caroline on appelle aussi de ce nom cinq petites especes d'oiseaux de différentes couleurs ; l'un est huppé & est verdâtre, l'autre a les yeux & les pieds rouges, &c. *Voyez* GOBEUR DE MOUCHES.

PRÉPUCE DE MER : *voyez à l'article* PENNACHE DE MER. On donne aussi le nom de *prépuce* à une coquille de la famille de *tonnes.*

PRESQU'ILE ou PENINSULE, *peninsula*, est une langue de terre environnée d'eau de tous côtés, excepté par une gorge étroite par laquelle elle tient à la terre ferme d'un continent. Cette gorge ou passage étroit par où un pays communique avec un autre par terre, s'appelle *isthme.* Il y a en général cinq grandes presqu'îles ; savoir, l'Europe, l'Asie, l'Afrique & les deux Amériques, & ces cinq grandes en forment des moyennes & des petites : en Europe est l'Italie, l'Espagne, le Jutland, l'isthme de Corinthe qui joint la Morée à la Turquie ; en Asie est l'Arabie, Malacca, la Corée & Kamtschatka ; en Afrique est celle d'Ajam ; en Amérique est le Labrador, la Californie, l'Acadie, la Floride & le Jutacan.

PRESTER. Nom donné par quelques-uns à un météore, consistant dans une exhalaison qui sort d'une nue avec tant de violence, qu'elle s'enflamme par le choc, brûle vivement ou renverse tout ce qui s'oppose ou s'offre sur son passage. *Voyez* MÉTÉORE.

PRÉSURE ANIMALE : *voyez à l'article* LAIT. Quelques-uns appellent *présure végétale ordinaire* les étamines de chardon d'Espagne ou chardonnet, le *gallium*, le *marum*, & toutes les plantes qui contiennent un acide nud, développé, ou un esprit recteur acide, parce qu'elles ont la propriété de cailler le lait & de produire l'effet de la *présure animale.*

PRIAPES DE MER, *pince.* Ce sont des especes de zoophytes, d'une forme cylindrique, qui errent au fond de la mer, & qui n'ont souvent dans leurs boyaux qu'une substance glaireuse, sableuse très-fine, dont ils paroissent se nourrir : ils sont toujours attachés aux rochers. *Voyez* MEMBRE MARIN.

PRIAPOLITES, *priapolithes.* On donne ce nom à des pierres qui ont une sorte de ressemblance avec le membre viril. Leur forme est un cylindre de douze à quinze lignes de diametre plus ou moins, de cinq à six pouces de longueur, & arrondi par les extrémités, composé de plusieurs couches paralleles & tenaces. L'axe de ce cylindre est toujours rempli d'une cristallisation spatheuse qui imite assez celle des cristaux qu'on voit dans la plupart des cailloux creux. On trouve beaucoup de ces pierres figurées en Roussillon, en Catalogne & près de Castres en Languedoc. Les priapolites ne sont communément que des especes de *stalactites* & quelquefois des *pyrites :* voyez ces mots.

PRIME DES PIERRERIES. Les Joailliers & les Lapidaires donnent ce nom à des pierres ou quartzeuses ou de spath fusible, sur lesquelles sont portés des cristaux de roche diversement colorés & communément plus colorés, plus purs, plus durs, plus pesans que la pierre qui leur sert de matrice, ou de laquelle ils sont produits. La prime n'est point une pierre précieuse, elle n'en a point les qualités que nous venons de désigner ci-dessus. La prime d'améthyste n'est qu'un quartz cristallisé & d'un violet rarement vif; les primes de spath fusible ne sont guere en cristaux d'une figure déterminée, telle est la prime d'émeraude, qui est d'un vert terne, impur, demi-transparente : *voyez* PRASE. Il y a des primes d'améthyste-onyx, & d'autres qui sont blanches. *Voyez les mots* FLUORS & SPATH FUSIBLE.

PRIMEROLE ou PRIMEVERE, *primula veris*. Cette plante que l'on nomme auſſi *fleur de coucou*, *herbe à la paralyſie*, & *braies de cocu*, croît preſque par-tout dans les champs, dans les prés, dans les bois & près des ruiſſeaux, où elle fleurit dès le premier printems, *pimula veris*: ſa racine eſt aſſez groſſe, écailleuſe, rougeâtre, d'un goût aſtringent, d'une odeur agréable, aromatique, garnie de longues fibres blanches; elle pouſſe en Mars des feuilles oblongues, larges, ridées, couchées par terre, & chargées d'un duvet fort léger: il s'éleve d'entre ces feuilles une ou pluſieurs tiges à la hauteur de quatre pouces, rondes, un peu velues, ſans feuilles, portant en leurs ſommets des bouquets de fleurs ſimples, mais belles, jaunes (celles de la primevere des jardins ſont rougeâtres), odorantes, formées en tuyaux évaſés en leur partie ſupérieure, diſpoſées comme en ombelles au nombre de ſept, de douze, quelquefois de vingt-quatre & même plus: à ces fleurs ſuccedent des coques ovales qui renferment de petites ſemences rondes & noires.

Toute cette plante eſt d'un goût âcre & amer, & donne, ſelon *Ray*, autant de variétés que l'eſpece à fleur blanche; ſes feuilles ſont d'uſage en médecine, & principalement ſes fleurs. On tient dans les boutiques une eau diſtillée & une conſerve de fleurs de primevere, qui s'emploie avec ſuccès dans l'apoplexie & dans la paralyſie: on preſcrit auſſi les fleurs en infuſion théiforme. On a remarqué que cette plante, ſurtout ſa racine, avoit quelque choſe de ſomnifere, en ce qu'elle calme les vapeurs & qu'elle diſſipe la migraine & les vertiges des filles malréglées: le ſuc des fleurs nettoie le viſage & emporte les taches de la peau ſi l'on s'en ſert en liniment. M. *de Tournefort* cite quarante eſpeces de *primivere*: on en diſtingue de ſimples, de doubles, de ſauvages, de cultivées, de blanches, de violettes, de rouges. Celle que nous venons de décrire eſt la plus uſitée en médecine; il la déſigne ainſi, *primula veris odorata*, *flore luteo*, *ſimplici*.

PRINCE. Nom que les Naturaliſtes donnent au plus petit des papillons qui portent des points d'argent ſur les aîles: communément on en compte neuf. C'eſt celui que M. *Geoffroy* appelle le *collier argenté*. On donne le nom de *princeſſe* au papillon qui a trente-ſept taches nacrées ſous les grandes aîles; c'eſt le *petit nacré* de M. *Geoffroy*; l'un & l'autre ont les aîles arrondies, un peu dentelées, de couleur fauve, tachetées de noir.

PRINCE DES SERPENS. *Voyez* ASMODÉE.

PRINCESSE ou POISSON-PRINCESSE. Les Hollandois appellent ainsi un poisson saxatile qui se trouve proche d'Hilas, ville peu distante d'Amboine : ils en distinguent trois especes : la premiere a la tête longue, & le corps cannelé ; son corps est orné de quatre lignes longitudinales, & son dos de quelques aiguillons : la seconde est rougeâtre, & tachetée de bleu : la troisieme a un bec d'oiseau ; il est de couleur violette, & l'on voit sur sa queue une tache jaune.

PRIONE, *prionus.* Grand insecte coléoptere fort rare, à antennes en scie, qui semblent comme implantées au milieu de l'œil de l'animal. Tout son corps est d'un noir-brun luisant ; ses mâchoires sont fortes.

PROBOSCIDE, se dit de la trompe de l'*éléphant.* Voyez ce mot.

PROCESSIONNAIRES ou ÉVOLUTIONNAIRES. Nom que M. *de Réaumur* donne à des chenilles qui, passant d'un lieu à un autre, ont un chef à leur tête. *Voyez le mot* CHENILLES-PROCESSIONNAIRES.

PROCIGALE, *tetigonia.* On donne ce nom à des especes de mouches vielleuses, dont la structure de la trompe est des plus singulieres ; tel est le *porte-lanterne.* Voyez ce mot à la suite de l'article ACUDIA.

Les petites cigales de ce pays-ci ont été appellées *procigales ;* elles n'ont que deux petits yeux lisses, tandis que la grande cigale de Provence en a trois.

L'insecte chinois connu sous le nom de *lucifer* est aussi une procigale. On trouve aux environs de Paris quelques especes de procigales qui ne souffrent pas beaucoup dans leur métamorphose, la nymphe marche, court, saute & mange comme après le développement de ses aîles. Leur beauté, leur singularité, nous font regretter qu'elles ne soient pas plus grandes. Celles qu'on nomme *le grand diable*, le *petit diable*, le *demi-diable* sont des plus remarquables : les pays étrangers nous en fournissent d'une figure bien plus extraordinaire, tel que le *porte-lanterne.* *Voyez* ACUDIA : *voyez aussi* SAUTERELLE PUCE & ÉCUME PRINTANIERE.

PRODUCTION. En Histoire Naturelle, se dit de l'existence d'une plante, d'un animal, d'une substance quelconque. La production des êtres est l'état opposé à leur destruction, quoique de la destruction naisse une nouvelle production, & ainsi de suite en passant toujours sous une infinité de formes successives; la Nature ne produit des monstres que par la comparaison d'un être à un autre : tout naît également de ses lois, & la masse de chair informe, & l'être le mieux organisé.

PRODUCTIONS A POLYPIER. On donne ce nom aux litophytes, aux coraux, à la plupart des corallines, & à toutes les especes de madrépores. *Voyez ces différens mots.*

PRODUCTIONS DE VOLCAN, *producta ignivomorum*, sont des substances formées par la destruction d'autres corps fossiles, qui par l'action d'un feu souterrain, ont été ou calcinées comme les pierres de volcan proprement dites, ou liquéfiées, à demi-vitrifiées & rendues poreuses comme les ponces, ou totalement vitrifiées comme le verre de volcan, ou la pierre obsidienne; en un mot toutes les especes de laves sont des résultats de volcan. *Voyez ces mots.*

PRO-GALLINSECTE. *Voyez à l'article* GALLINSECTES.

PROIE, se dit de la pâture des animaux ravissans & carnassiers: on cite le vautour parmi les oiseaux; le tigre parmi les quadrupedes; la loutre parmi les amphibies; le requin parmi les poissons; le fourmi-lion parmi les insectes; l'étoile de mer parmi les zoophytes; le boicininga parmi les serpens: mais l'homme est le plus vorace de tous les animaux.

PROMEROPS. Genre d'oiseaux nommé ainsi par *M. de Réaumur*, & dont on distingue plusieurs especes qui ont quelque rapport avec la huppe. *Voyez ce mot.* Ces oiseaux sont originaires des Indes & d'Amérique; on en voit au Mexique deux especes qui sont très-belles. La premiere de la grosseur d'une petite grive, a la tête, la gorge, la poitrine & tout le dessus du corps d'un gris obscur, changeant en vert de mer & en rouge pourpré. La seconde à-peu-près de la grandeur d'un étourneau, est jaune, à l'exception de la gorge, du cou & des aîles qui sont variés confusément de cendré & de noir. L'espece qu'on trouve au Cap de Bonne-Espérance est toute brune, n'est guere plus grosse qu'une alouette; celle des Barbades est de la taille d'un étourneau; sa tête, son cou & son bec sont de couleur d'or, & le jaune oranger domine dans son plumage; ces oiseaux se nourrissent de vermisseaux & de graines.

PROMONTOIRE, *promontorium.* Nom donné à une montagne accompagnée d'une pointe de terre qui avance dans la mer. *Voyez* CAP.

PROPOLIS. *Voyez au mot* ABEILLE, *T. I. page 7, l'article de la récolte de la propolis.*

PROSCARABÉE ou CANTARELLE, *meloe.* Insecte dont les antennes sont plus grosses vers le milieu & plus petites vers les deux extrémités. Ce

petit animal que l'on rencontre au printemps le long des chemins dans les bois, dans les prés humides, même dans les terres labourées & exposées au soleil, marche lourdement & ne peut voler n'ayant point d'aîles, mais seulement deux especes de fourreaux ou étuis chagrinés, qui ne couvrent que la moitié du corps. Son corps est assez mollasse, noirâtre, violet; & lorsqu'on le touche, il fait sortir de toutes ses articulations une liqueur grasse, d'une odeur qui n'est pas désagréable, ce qui l'a fait appeller par quelques-uns le *scarabée onctueux des Maréchaux*. Sa tête est grosse & pointillée, ainsi que le corselet qui est plus étroit & arrondi. Les mâles sont beaucoup plus petits que les femelles, celles-ci déposent leurs œufs en terre. Les deux premieres pattes de ces insectes ont chacune cinq articles aux tarses, & quatre seulement à la derniere. Le proscarabée se nourrit d'insectes, de feuilles de violettes & d'herbes délicates. On prétend que l'huile dans laquelle on a fait infuser ces insectes est un excellent topique pour les plaies, pour les piqûres de scorpion. On la fait entrer dans les emplâtres pour les charbons pestilentiels.

PROTÉE. C'est le polype d'eau douce. *Voyez* POLYPE.

PROYER ou PRUYER ou PRIER, *cynchramus*. Oiseau de passage, du genre du bruant: il est très-connu des Paysans, qui en prennent beaucoup au printems dans les plaines voisines des montagnes & des forêts: il a le plumage de l'alouette, il est plus grand que le cochevis: son bec est gros, court & élevé par-dessus; la partie inférieure est échancrée de chaque côté. Il n'y a aucun oiseau qui ait le bec fendu comme le proyer. Cet oiseau est pâle sous le ventre, & un peu tiqueté de brun; il ne se perche guere sur les branches, communément il se tient contre terre; il vit dans les prés, sur le bord des eaux: il aime l'orge & le millet: il fait son nid, il pond, couve & éleve ses petits dans les champs semés d'avoine, d'orge ou dans les prés, &c. On le nomme *teriz* en quelques pays, parce que le jour il se met sur le haut d'un palis, & son chant semble prononcer *tirter*, *tiretitz*, ce qu'il répete souvent. Quand il vole, il ne retire pas ses jambes à lui comme les autres oiseaux, il les laisse pendantes & il agite fréquemment & irréguliérement les aîles. On engraissoit autrefois cet oiseau à Rome avec du millet; on l'appelloit *miliaris*: on le servoit dans les festins.

PRUNE. Fruit à noyau très-connu, qui vient ſur le *prunier*. Voyez ce mot.

PRUNE DES ANSES, eſt le fruit d'un arbriſſeau qui ſe trouve dans les anſes au bord de la mer, connu aux Iſles ſous le nom d'*Icaque* : c'eſt le *guajeru* de *Marcgrave*. Voyez ICAQUE.

PRUNE-COTON, eſt encore une eſpece d'icaque : on l'appelle ainſi, parce que ſa chair eſt auſſi blanche que du coton. C'eſt un fruit un peu long, de couleur cramoiſie foncée d'un côté, & claire de l'autre : quoique d'une ſaveur aſtringente, on le mange avec plaiſir : *conſultez Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

PRUNELLIER, ou PRUNIER SAUVAGE ou ÉPINE NOIRE, *prunus ſylveſtris.* C'eſt un arbriſſeau fort garni de branches épineuſes, très-commun dans les haies, dans les bois & dans tous les lieux incultes. Il ſe multiplie plus qu'on ne veut; il s'éleve à ſix ou huit pieds de hauteur; ſon écorce eſt noire. Ses feuilles ſont en forme de lance, dentelées, d'un goût aſtringent. Ses fleurs ſont en roſe, blanches, ameres, un peu odorantes, nombreuſes & hâtives : il leur ſuccede de petits fruits moins gros que les ceriſes ordinaires, verts avant leur maturité, d'un bleu foncé quand ils ſont mûrs. Ces fruits ſont fort tardifs & reſtent une partie de l'hiver ſur l'arbriſſeau. Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbriſſeau rafraîchiſſent & ſont aſtringens, auſſi en fait-on fréquemment uſage dans les hémorragies & le flux de ventre. Mais ſes fruits murs qu'on appelle *prunelles*, ont la propriété de lâcher le ventre; au lieu qu'ils ſont aſtringens quand ils ſont verts. En Allemagne on prépare, avec les prunelles, des vins & de la biere, qui ſont utiles dans les flux de ventre & les regles immodérées. On prétend que ces fruits ſont encore une reſſource immanquable pour rétablir le vin tourné. On fait ſécher au four les prunes ſauvages non mûres, & on les fait enſuite fermenter avec du moût ou de la biere.

On exprime encore le ſuc de ces prunelles, & on le fait cuire & épaiſſir, juſqu'à la conſiſtance d'extrait ſolide; on lui donne le nom d'*acacia d'Allemagne*, & on le ſubſtitue au vrai acacia; cependant il eſt plus acide, & paſſe pour être plus rafraîchiſſant & plus aſtringent. On met ce ſuc épaiſſi dans des veſſies; lorſqu'on les rompt, on le trouve peſant, noir, brillant en dedans. Le ſuc exprimé après la maturité devient purgatif

purgatif & sert quelquefois à falsifier le *tamarin :* voyez ce mot. L'eau des fleurs de prunellier est de bonne odeur & estimée sudorifique, cordiale, pectorale & calmante. Les fleurs ont les mêmes vertus & sont un peu laxatives.

PRUNES DES INDES. *Voyez* MYROBOLANS, *& le mot* HOBUS *qui s'y trouve.*

PRUNES DE MONBAIN. *Voyez* ACAJA.

PRUNIER, *prunus.* On distingue en général deux sortes de pruniers, l'un cultivé & l'autre sauvage ; on nomme aussi ce dernier *prunellier* ou *acacia nostras :* voyez PRUNELLIER.

Il y a plusieurs especes de pruniers cultivés, qui donnent tous des prunes différentes pour la forme, la couleur, la saveur : nous ne parlerons ici que des especes les plus estimées.

Les fleurs des pruniers sont disposées en rose; il leur succede des fruits succulens, qui different de goût, selon les especes. Ces fruits renferment un noyau qui contient une amande amere ; l'écorce du prunier est remplie de gerçures. Les feuilles de ces arbres sont simples, presque ovales, dentelées par les bords, relevées en-dessous de nervures, creusées de sillons en-dessus, & elles sont attachées alternativement sur les branches. Ses racines sont fortes & rameuses.

Le prunier est le plus commun des arbres fruitiers à noyau ; il est de moyenne grandeur, & se trouve dans les pays tempérés de l'Asie, de l'Europe & de l'Amérique septentrionale. On le multiplie par la greffe, par le noyau ou l'amande, & par des rejetons qui sortent des sauvageons. On peut greffer sur toutes sortes de pruniers, comme aussi sur le guignier, le pêcher & l'amandier : mais le meilleur plant pour toutes sortes de pruniers, ou même de pêchers, c'est celui qu'on leve aux pieds des pruniers de Damas noirs & de Saint-Julien ; ces arbres poussent quantité de rejetons, ils ont la seve plus douce, & durent davantage que les autres pruniers. On les greffe, soit en fente, soit en écusson.

On peut se procurer des rejets qui donnent de très-bons fruits, & qui n'ont pas besoin d'être greffés : il ne s'agit, par exemple, que de greffer un reine-claude sur un sauvageon, mais bien bas : lorsque la greffe est bien reprise, on la fait planter très avant en terre, il pousse des racines au bourlet de l'insertion de la greffe, & alors on a un prunier dont tous les rejets produiront de bonnes reine-claudes. Comme

il eſt quelquefois incommode d'avoir des arbres qui donnent beaucoup de rejets, nous avons greffé, dit M. *Duhamel*, des reine-claudes ſur des noyaux de pêchers; ces arbres, qui ſont un peu délicats, nous ont donné de très-bons fruits.

Le prunier demande une terre plus ſeche qu'humide, plus ſablonneuſe que forte; au reſte cet arbre eſt de tout pays, il vient & pullule beaucoup : mais il eſt long-temps dans les terres fortes ſans rapporter, & il y donne toujours trop de bois. La diſtance qui convient à ces arbres eſt celle de douze pieds. De tous les arbres à noyau, le prunier eſt celui qui ſupporte le plus aiſément la taille. Nous avons dit que les prunes varient beaucoup pour le goût, la couleur & la forme. Nos Auteurs d'agriculture en font mention de plus de 250 variétés : nous ne citerons que celles qui paſſent pour les meilleures. Vous pouvez conſulter les *Catalogues* des RR. PP. Chartreux de Paris, & de M. l'Abbé *Nolin*. Il y a quelques pruniers curieux par leur ſingularité & leur agrément.

Le *prunier à fleurs doubles* fait un bel effet dans les boſquets printaniers : ſon fruit eſt excellent, & ſes feuilles ſont très-grandes. Le *prunier de Canada* eſt d'un grand ornement dans les boſquets d'été, tant par la quantité prodigieuſe de ſes fleurs un peu rougeâtres en dehors, qui forment un joli bouquet, que par le panache de ſes feuilles : le *prunier de perdrigon* dont le bois, la feuille & le fruit ſont panachés : la *prune ſans noyau* qui renferme une amande ſans nulle coquille oſſeuſe : le *damas melonné d'Angleterre*, dont les feuilles ſont bordées de blanc.

La prune de damas noir, ou *le gros damas violet de Tours*, quitte le noyau ; c'eſt une bonne prune qui charge beaucoup : on la mange crue, on en fait auſſi des pruneaux; ſa pulpe eſt laxative; elle eſt d'uſage pour le diaprun dont elle fait la baſe. On en prépare & on en fait ſécher beaucoup en Touraine ſur des claies où l'on a, dit-on, l'induſtrie d'en réunir pluſieurs ſous une même enveloppe, afin de les rendre plus belles à la vue, plus moëlleuſes & plus ſavoureuſes au goût. Les pruneaux noirs communs des boutiques, appellés par les Pharmaciens *pruna damaſcena*, ou *petit damas noir*, ne s'emploient qu'à titre de médicament laxatif, ou pour relever le goût doucereux du gros damas violet.

La prune de monſieur eſt très-belle & groſſe, d'un jaune violet; elle eſt excellente, ſur-tout dans les climats chauds, comme dans nos

Provinces méridionales de France. La *prune de Sainte Catherine* eſt blanche, groſſe; elle quitte rarement le noyau; elle eſt bonne à manger, & eſt très-eſtimée pour faire des pruneaux.

Le *damas gris*, ou *la prune abricotée* eſt blanche, groſſe, ronde; elle prend avec le temps un petit rouge, qui la fait reſſembler à un petit abricot; ſon goût eſt exquis & des plus relevés.

La *prune de brignoles* eſt petite, d'un rouge clair, d'une chair un peu ferme comme celle du coing; elle eſt légérement acide & vineuſe, ſouhaitée ardemment des fébricitans qu'elle rafraîchit & humecte. On nous apporte ces ſortes de prunes ſéchées au ſoleil, dans des boîtes à confitures ou dans des cabas, & miſes comme en peloton, à la maniere des raiſins paſſés & des figues graſſes. Elles tirent leur nom de Brignoles, ville méridionale de la Provence, d'où elles viennent.

La *reine-claude* eſt la meilleure de toutes les prunes; ſa peau eſt fine, verte, colorée d'un rouge brun, ſa chair eſt ſucculente & ſucrée; elle eſt excellente auſſi en ratafia. La *mirabelle* eſt particuliérement eſtimée en confitures: ce prunier charge beaucoup; le fruit en eſt petit, jaunâtre, & ſa chair tient un peu de celle de l'abricot.

La *prune royale* eſt une groſſe prune ovale, d'un goût & d'un fumet excellent.

Le *perdrigon violet* eſt une prune d'une groſſeur moyenne; ſa eau eſt fine, d'un rouge tirant ſur le violet; ſa chair eſt ferme & extrêmement ſucrée.

La prune connue ſous le nom de *pruneau d'Allemagne*, parce qu'on en fait principalement uſage en pruneaux ou ſéchée au four; elle eſt cependant fort bonne verte & en tourte: c'eſt une groſſe prune ovale, de couleur violette & ſucrée: elle mûrit après les autre eſpeces.

Les autres variétés principales pour la bonté & la délicateſſe de leur pulpe délicieuſe, ſont le *drap d'or*, la *norbette*, l'*impériale*, la *tranſparente*, la *virginale*, la *mignonne*, la *prune-datte*, la *prune à fleur d'or*, celle de *Bordeaux* ou de *Jéruſalem*, l'*œil de bœuf*, la *prune de Rhodes*, celle d'*Iſle-vert*, celle de *Catalogne*, celle de *Pologne*, celle de *Montmirel* ou *culot*. Toutes ces prunes ſont humectantes, laxatives,

émollientes & ſaines; mais les prunes ſauvages ſont aſtringentes, ainſi qu'on peut le voir au mot PRUNELIER.

On fait avec les pruneaux des prunes aigres, un ſirop rafraîchiſſant qui calme la bile & arrête les diarrhées; la décoction faite avec des prunes douces, eſt légérement purgative. Il découle des pruniers une gomme blanche, luiſante, tranſparente, que les Marchands mêloient autrefois avec la gomme Arabique; mais que l'on vend aujourd'hui aux Chapeliers ſous le nom de *gomme de pays*.

Le bois de prunier eſt aſſez dur & marqué de belles veines rouges, ce qui lui a fait donner le nom de *bois ſatiné d'Europe*; mais ſa couleur paſſe en peu de temps, & il brunit à moins qu'on ne le couvre d'un vernis. Ce bois pourroit être utile aux Tabletiers & aux Ébéniſtes.

PRUNIER JAUNE-D'ŒUF. *Voyez l'article* JAUNE-D'ŒUF.

PRUNIER DE MONBIN DE CAYENNE. *Voyez* MONBIN.

On nomme celui du Ceylan *Acaja*. Voyez ce mot.

PSAMATOTE. Vermiculaire dont l'animal a le corps conique, tronqué à ſon extrémité inférieure, ou finiſſant en un filet long, hériſſé de tubercules ſur pluſieurs rangs, qui portent des eſpeces de poils roides & ſouvent crochus. *Mémoires de M.* Guettard, *page 69, Volume III.*

PSI. Les Naturaliſtes donnent ce nom à un phalene ou papillon nocturne, qui provient de la *chenille admirable*, ſelon *Goëdard*. Ce papillon ſe trouve ſur l'abricot, le pommier & le chêne. On diſtingue le mâle de ſa femelle, en ce qu'il a ſur les aîles ſupérieures la lettre Y fort bien marquée: la femelle, au lieu de l'Y, a la lettre O marquée ſur les mêmes aîles.

PSORALEA. Plante dont il eſt mention dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1744, pſoralea pentaphylla, radice craſſa, Hiſpanis contrayerva nova.* Sa racine eſt vivace, charnue, ſemblable à un petit navet fibreux, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans & d'une odeur légérement aromatique, mais d'un goût piquant, ſemblable à celui de l'ancien contra-yerva. De ſes racines naiſſent des tiges herbacées, longues d'un demi-pied, velues, arrondies & garnies de quelques feuilles ovoïdes, cotonneuſes & pliſſées. Sa fleur eſt d'un bleu pourpre, légumineuſe, en épi, & formée de pluſieurs écailles.

Son fruit eſt en ſilique, & preſque enfermé dans le calice de la fleur. Cette ſilicule contient une ou deux ſemences taillées en forme de rein, brunes, ſolides & d'un goût de feves. Cette plante vient au Paral dans la nouvelle Biſcaye, Province de l'Amérique ſeptentrionale, d'où elle eſt envoyée à Mexico, à la Vera-Cruz & de-là en Eſpagne, où l'on fait uſage de ſa racine en poudre & en infuſion dans les maladies contagieuſes & dans les fievres malignes.

PSORICE, *ſcampiuſa.* C'eſt la *ſcabieuſe.* Voyez ce mot.

PSYLLE, *pſylla.* Genre d'inſecte hémiptere que M. *Linneus* a déſigné & rangé parmi les *kermès.* La pſylle eſt remarquable par la forme de ſa bouche, dont la trompe ne part point de la tête, mais ſort du corſelet, entre la premiere & la ſeconde paire de pattes : caractere qui lui eſt commun avec le *kermès* & la *cochenille :* voyez ces mots. La pſylle a, de même que la grande *cigale*, trois petits yeux liſſes derriere la tête. La larve de cet inſecte eſt hexapode, elle eſt alongée & marche lentement ; elle ſe trouve ſur les feuilles, y prend ſa nourriture : ſa nymphe a deux boutons applatis ſur le corſelet, qui contiennent les quatre aîles qu'on voit par la ſuite ſur l'inſecte parfait. Ces nymphes ſe métamorphoſent ſouvent ſous les feuilles du figuier : les aîles de l'inſecte parfait ſont grandes, veinées & poſées en toit. Cet inſecte ſaute auſſi aſſez vivement par le moyen de ſes pattes poſtérieures qui jouent comme une eſpece de reſſort : ſes pattes lui ſont d'un plus grand ſecours que ſes aîles pour fuir. Chaque tarſe a deux articles. Son ventre eſt terminé en pointe : les femelles, dans quelques eſpeces, ſont même pourvues d'un inſtrument pointu & caché, mais qu'elles tirent au beſoin pour dépoſer leurs œufs, en piquant la plante qui leur convient. De-là vient aux ſapins ces tubéroſités monſtrueuſes & qui ſervent de berceau à la nouvelle progéniture. Les feuilles de pin ſont quelquefois couvertes de touffes d'un duvet blanc : c'eſt le logement de la larve de la pſylle qu'on trouve ſur cet arbre. La pſylle du buis, par ſes piqûres, occaſionne la cavité des feuilles, qui réunies à l'extrémité des branches, forment pour la larve & la nymphe de l'inſecte un logement commode & tapiſſé de duvet. On trouve dans ces boules & au derriere de l'inſecte, une matiere blanche ſucrée, en petits grains, qui s'amollit ſous les doigts, & reſſemble en quelque ſorte à la manne. Il y a la pſylle du figuier, celle de l'aulne, celle du ſapin, celle du frêne, celle des pierres, &c. M. *de Réaumur* a donné

à ce genre d'insecte le nom de *faux puceron*. Voyez à la suite de l'article PUCERON.

PTARMIQUE. Voyez *Herbe à éternuer*. La ptarmique à fleurs doubles est le *bouton d'argent* des Jardiniers.

PTEROPHORE, *pterophorus*, genre d'insecte que la plupart des Naturalistes ont confondu avec celui des phalenes auquel il ressemble beaucoup : il semble même tenir le milieu entre les papillons de jour & les papillons de nuit. Ses antennes sont filiformes & pyramidales. Sa chrysalide est nue, posée horizontalement. Ses aîles sont branchues, découpées en plusieurs portions, longues, minces & barbues comme une plume, & cependant chargées de petites écailles colorées. M. *Geoffroy* dit qu'on rencontre aux environs de Paris des ptérophores blancs & bruns. L'espece la plus jolie se trouve abondamment en automne dans les maisons de campagne, où elle court sur les vitres des fenêtres. Ses aîles se plient & se déploient comme les éventails ou comme des aîles d'oiseau. Sa chenille vit sur le chevre-feuille & le framboisier.

PUANT, nom que l'on donne quelquefois à l'*opassum*, l'une des especes de *didelphe* & au *putois rayé* : voyez ces mots. Il a été ainsi appellé, parce qu'en effet il a une odeur insupportable.

PUCE, *pulex*, est un genre d'insecte aptere, c'est-à-dire, qui n'a point d'aîles, mais il a six pieds qui lui servent à marcher & à sauter. Il vit de sang.

La *puce vulgaire*, celle qui s'attache aux hommes & les incommode, est un très-petit insecte ovipare de couleur brune, qui a la tête presque ronde, six pieds, la bouche armée d'une trompe aiguë, longue, cannelée & très-propre à piquer & à sucer le sang dont il se nourrit ; la poitrine cuirassée & un gros ventre ; sa tête est en quelque maniere semblable à celle de la sauterelle commune ; ses yeux sont très-noirs, ronds & brillans ; elle a sur le front deux petites cornes ou antennes, qui ont six nœuds velus. A côté de la bouche & de l'aiguillon sortent les pieds de devant, qui se replient sur trois articulations ; ils sont hérissés d'épines & garnis de deux crochets qui servent de mains à cet insecte : de la poitrine naissent les autres pieds également épineux ; ceux de derriere sont fort musculeux & les plus longs ; ils servent à la puce pour sauter : les crochets des pieds sont tous élevés en haut. Il y a sur le dos six écailles dures & fermes : il y a aussi des épines

ou des poils ; le ventre est sillonné ou un peu velu. Cet insecte grossi à la loupe, offre une forme monstrueuse, une figure terrible, en un mot, les détails dont nous venons de parler.

Les œufs de la puce sont blancs ; *Leuwenhoëk* a observé à Delft, que l'insecte sort de son œuf sur la fin de l'été, à la maniere des vers, & qu'il se renferme dans une coque, où il reste caché jusqu'au mois de Mars suivant. *Swammerdam* croit cependant que la puce subit les changemens de forme & de couleur dans l'œuf même. Cette incertitude sur la génération des puces vient d'exercer la sagacité de M. *Cestone*, Naturaliste Anglois, & le résultat de ses observations doit trouver place ici. Les puces, dit cet Observateur, pondent des œufs ou lendes qu'elles déposent sur des animaux propres à fournir une nourriture convenable aux petits qui en proviendront : ces œufs qui sont ronds & très-unis, glissent facilement & tombent ordinairement en bas, à moins qu'ils ne soient retenus par le poil, &c. On trouve aussi ces œufs collés à la base des poils des animaux, sur des couvertures de lit, &c. De ces œufs il sort, au bout de quatre ou cinq jours, de petites larves longues, annelées, à plusieurs pattes, & un peu velues, brunes ou blanchâtres, agiles, qui se nourrissent ou de la substance scabieuse de la peau, ou de cette espece de duvet gras qui s'amasse dans les vêtemens. Dans l'espace de quinze jours ou environ ces vers ou larves qui se tiennent cachés entre les poils des animaux, acquierent une grosseur distincte, & ils sont très-vifs. Si on les touche, ils se roulent aussi-tôt en peloton. Bientôt après ils commencent à ramper, & leurs mouvemens sont rapides. Ensuite ils se cachent & filent de leur bouche un fil de soie dont ils forment une petite coque ronde qui doit leur servir de tombeau : cette coque est noirâtre en dehors, raboteuse, ou couverte de poussiere, mais unie & blanche intérieurement. Au bout de quinze jours il sort une puce bien formée qui laisse ses dépouilles dans la coque. Tant que l'animal demeure enfermé dans son tombeau, il est blanc ; mais deux jours avant la sortie de cette coque, il se colore & acquiert des forces ; dès le premier instant de sa naissance il signale son agilité, il vient au monde en sautant. Ainsi la puce, quoiqu'elle soit un insecte non aîlé, subit les métamorphoses des autres insectes, & ne sort pas toute formée ou d'un œuf, ou du ventre de sa mere.

Tout le monde sait que cet insecte s'engraisse aux dépens de l'espece

humaine ; il s'attache plus volontiers aux enfans qu'à l'homme, mais il préfere la peau délicate des femmes ; il se niche volontiers dans la fourrure des chiens & des chats qui en sont fort tourmentés, sur-tout en été & en automne : on en trouve en quantité dans les nids d'hirondelles de rivages, les rats en sont toujours couverts, & l'endroit où la puce a mordu, est toujours rouge. *Lémery* a donc eu tort de dire que ces taches proviennent de ce que, quand l'insecte a piqué la chair, il en suce le sang, & l'éjacule aussi-tôt par le derriere à quelque distance de lui. Cet insecte n'attaque jamais les personnes mortes, ni celles qui tombent du haut mal, non pas même les moribonds, parce que leur sang est corrompu pour lui.

Quand une puce veut sauter, car elle marche peu, elle étend ses six jambes en même-temps, & ses différens articles venant à se débander ensemble, sont autant de ressorts, qui, par leur propriété élastique, lui font faire un saut si prompt qu'on la perd de vue. C'est ainsi qu'elle échappe avec une agilité surprenante aux recherches de celui qu'elle dévore. On voit la figure de la puce dans la Micographie de M. *Hoock:* on y découvre aux articulations un petit ressort très-délié & si merveilleusement élastique, qu'il lui fait sauter deux cents fois la hauteur de son corps. *Lémery* dit avoir vu une puce de médiocre grosseur enchaînée à un petit canon d'argent qu'elle traînoit, ce canon étoit long comme la moitié de l'ongle, gros comme un ferret d'aiguillette, creux, mais pesant quatre-vingts fois plus que la puce ; il étoit soutenu de deux petites roues ; en un mot il avoit exactement la figure d'un canon, dont on se sert à la guerre : on y mettoit quelquefois de la poudre à canon & on l'allumoit ; mais la puce intrépide n'étoit ni épouvantée ni allarmée du feu d'une telle artillerie. Sa maîtresse la gardoit, dit-il, dans une petite boîte véloutée qu'elle portoit dans sa poche, & elle la nourrissoit aisément en la mettant tous les jours un peu de temps sur son bras, où la puce suçoit quelques particules de sang, sans se faire presque sentir ; l'hiver fit mourir la puce martiale. Au rapport de *Mouffet*, un nommé *Marck*, Anglois, avoit fait une chaîne d'or de la longueur du doigt avec un cadenat fermant à clef: une puce détenue en esclavage & attachée à cette chaîne la tiroit journellement avec facilité, & le tout, y compris l'insecte, pesoit à peine un grain. *Hoock* raconte qu'un autre ouvrier Anglois avoit construit en ivoire un carrosse à six chevaux, un cocher sur le siege, avec un

chien entre les jambes, un postillon, quatre maîtres dans le carrosse & deux laquais derriere, & tout cet équipage étoit traîné par une puce. Quel limonier ! L'art sembloit vouloir disputer à la nature pour la finesse du travail. C'est dommage que tant d'industrie n'ait pas été appliquée à des objets utiles.

Ovington rapporte que près de Surate, il y a un Hôpital fondé pour les puces, les punaises & toutes les especes de vermines qui sucent le sang des Humains : il faut pour les nourrir en trouver un qui veuille bien se livrer à leur voracité ; communément on soudoie un pauvre qui se vend pour une nuit, & laisse sucer son sang : on l'attache nud sur un lit dans la salle du festin, où ces insectes se trouvent rassemblés. Au reste le soin que les Indiens prennent des puces, quoique extravagant & contraire à l'humanité, est conséquent à leur croyance sur la métempsycose. Il résulte de là, dit M. l'*Abbé Prevost*, *Histoire des Voyages*, *tom. IX*, *p. 37*, que s'il n'y a point de pays où les hommes soient heureux, il y en a du moins où les animaux le sont : n'y a-t-il pas en Turquie un Hôpital fondé pour les chiens infirmes ? Mais cet établissement est un peu moins ridicule que celui pour les punaises. Au reste, ceux des animaux qui nous sont très-utiles & que nous traitons avec tant d'ingratitude & de rigueur, devroient desirer que nous crussions à la métempsycose, & sans y croire, on pourroit par reconnoissance avoir pour nos animaux domestiques un lieu de retraite & de soulagement.

On prétend qu'on détruit les puces par l'onguent mercuriel ou par le soufre, & même en aspergeant les appartemens qui en sont infestés, avec de l'eau bouillante, dans laquelle on a mis du mercure pur.

PUCE AQUATIQUE ARBORESCENTE : *voyez son histoire à l'article du mot* BINOCLE, *& à celui de* PERROQUET D'EAU.

PUCE D'EAU. *Swammerdam* donne ce nom à un petit scarabée aquatique qui, en se plongeant dans l'eau, fait introduire en même temps & renfermer adroitement dans sa queue une petite bulle d'air. *Voyez* MONOCLE.

PUCE DES FLEURS DE SCABIEUSE. *J. Muralto* appelle ainsi une espece de sauterelle verdâtre, dont les aîles sont velues & bleues : il sort de sa tête une pointe velue & très-aiguë, dont il se sert, dit le Naturaliste, pour tirer sa nourriture des fleurs : ses pieds sont comme argentés : voyez les *Ephémérides des Curieux de la Nature*, *Observ. 55.*

PUCE MARINE. On donne ce nom au *perce-oreille aquatique*. (Mouffet.)

PUCE DE MER, *psillus marinus*, eſt un petit animal carnaſſier, qui ſe trouve en grande quantité ſur les bords de la mer du Cap de Bonne-Eſpérance : on lui a donné le nom de puce de mer, parce que raſſemblant ſes jambes qui ſont muſculeuſes & à reſſort en peloton, il s'élance & ſaute à-peu-près de même que les puces ordinaires. Il eſt de la groſſeur d'une chevrette, & couvert d'écailles qui reſſemblent aſſez à celles d'un petit poiſſon ; auſſi lorſqu'il eſt au fond de l'eau, où il deſcend quelquefois, on s'y tromperoit aiſément ; il eſt armé d'un petit aiguillon dont il ſe ſert pour attaquer les poiſſons dans l'occaſion; en ſe jetant ſur eux, il les en perce ou l'implante ſi fortement dans leur chair, qu'ils ne ſauroient s'en débarraſſer ; alors ces poiſſons ſe débattent, ſe donnent des ſecouſſes violentes, & ils ſe fatiguent à l'excès ; cet ennemi cruel, qui ne lâche pas priſe, ſaiſit le moment où le poiſſon va contre quelque rocher où il ſe tue par ſes mouvemens en ſe frappant contre la pierre ; alors les puces de mer font bonne chere. *Rondelet* dit avoir ſouvent trouvé de ces puces dans les ordures que les flots de la mer jettent ſur la côte. Cette petite bête couverte d'une coque fort mince, & reſſemblant par la force à une marmotte, eſt pour le reſte du corps, comme la langouſte : elle a auſſi des eſpeces de petites nageoires au bout de la queue. Il faut la conſidérer de près pour pouvoir diſtinguer toutes ſes parties, à cauſe de ſa petiteſſe. Ces puces de mer qui naiſſent au fond de la mer, & en très-grand-nombre, ſont ſi voraces, que ſi un appât de chair de poiſſon demeure quelque temps au fond de la mer, elles l'ont auſſi-tôt mangé. Auſſi n'eſt-il pas rare que des Pêcheurs retirent leurs amorces toutes inveſties de ces petits animaux. Peut-être que les puces de mer ſont le même animal connu à Amboine & à Banda, ſous le nom de FOTOCK, *voyez ce mot.*

PUCE DE NEIGE. Pluſieurs Obſervateurs font mention d'une eſpece de puce qui paroît dans la neige ſous la forme de petits points noirs, qui échappent en ſautant dès qu'on en approche le doigt : elles vivent tant qu'il fait un grand froid, & que la neige reſte concrete ; mais dès qu'elle ſe fond, elles périſſent. La puce de neige eſt une eſpece de *podure*, qui ſe voit communément en Suede. *Voyez à l'article* POU SAUTEUR. Divers Auteurs font auſſi mention de vers trouvés dans la neige. *Voyez le Gentleman-magazine* (Journal Anglois), & les *Ephémer. des Cur. de la Nat.*

PUCE DE TERRE, eſt un inſecte du Cap de Bonne-Eſpérance ; il reſſemble à une puce, & fait un grand dégât dans les jardins & dans les champs dont la terre eſt humectée ; il gâte les ſemences & broute les jeunes & tendres jets ; auſſi les Européens du Cap ſavent les détruire dès qu'ils en découvrent dans quelque endroit. C'eſt encore une eſpece de *podure :* voyez à l'article POU SAUTEUR.

PUCELAGE, *concha venerea*, nom donné à une jolie petite eſpece de coquillage univalve du genre des *porcelaines :* voyez ce mot. Il a une longue fente de forme oblongue, & dentée des deux côtés ; on l'appelle auſſi *coris* des Maldives, ou *colique* ou *monnoie de Guinée*, parce qu'elle ſert en effet de monnoie. Il ne faut pas le confondre avec la conque de Vénus, dite en latin, *concha veneris*, qui eſt une bivalve : *voyez* CONQUE DE VÉNUS. Quant à l'utilité de la coquille appellée pucelage, *voyez au mot* COQUILLE de ce Dictionnaire. On donne encore le nom de *petit pucelage* à une eſpece de *pervenche :* voyez ce mot. M. *Adanſon* ne range pas le *pucelage* parmi les porcelaines. Voyez les raiſons de cet Auteur dans ſon *Hiſtoire des coquilles du Sénégal.* Le nom *pucelage* exprime auſſi la membrane de l'hymen & les caroncules entieres chez une fille. *Voyez à l'article* HOMME.

PUCELLE, eſt le poiſſon que les Rouennois nomment *feinte*, les Angevins *convers :* ce n'eſt qu'une petite aloſe qui n'eſt pas encore pleine d'œufs : on la pêche dans le même temps que les maquereaux ; ſa chair n'eſt pas très-eſtimée. *Voyez* ALOSE. L'on donne auſſi le nom de pucelle à une fille non déflorée : *voyez au mot* HOMME.

PUCERON, *aphis.* Les pucerons ſont au rang des plus petits inſectes, & leur claſſe eſt extrêmement nombreuſe en eſpeces différentes ; il y a peu d'inſecte auſſi commun & auſſi répandu ſur la ſurface de la terre. Quelques eſpeces vivent à découvert ſur les feuilles, ſur les fleurs & ſur les tiges des arbres ; d'autres font courber les feuilles en façon de cornets, pour y être plus en ſureté ; d'autres ſe cachent ſous l'écorce ; d'autres font croître ſur les plantes & ſur les feuilles des arbres, des tubéroſités, que l'on appelle *galles*, dans leſquelles elles ſe renferment. Nous ne parlerons ici que de ce que ces eſpeces de pucerons ont de commun, & des particularités les plus remarquables de quelques-unes.

Tout le monde connoît les pucerons. On en voit quelquefois les tiges de certaines plantes toutes couvertes, entr'autres le chevre-feuille ;

ces insectes sont petits, tranquilles ; ils ont sur la tête deux antennes. On remarque à leur partie postérieure deux pointes ou cornes, quelquefois elles sont si courtes qu'elles ne semblent être que des mamelons plats. L'usage de ces pointes ou tubercules est de donner passage à une liqueur sucrée dont nous parlerons plus bas. Ces insectes ont pour organe une trompe fine qui leur sert à percer les feuilles, du suc desquelles ils se nourrissent. Quand l'animal marche, il porte cette trompe appliquée sous son ventre. Dans certaines especes, elle est très-courte ; & dans d'autres elle est si longue, qu'elle leur forme une queue dont la longueur surpasse une ou deux fois celle du corps. On ne distingue qu'un seul article à chaque tarse. Leurs pattes sont grêles & menues : la marche de cet insecte est lente & comme embarrassée. On le voit quelquefois le derriere en l'air & porté seulement sur les deux jambes de devant.

Les especes de pucerons different entr'elles par la couleur ; les uns sont verts, d'autres sont de couleur de citron, de cannelle ou de nacre de perle. On en trouve qui sont toutes couvertes, comme les moutons, d'une laine blanche ; mais cette apparence de laine blanche n'est autre chose qu'une liqueur qui transpire par les pores de la peau du puceron, & qui se releve en filet, non comme le poil, mais comme une végétation saline. Les pucerons qui s'attachent sur le hêtre, sont de cette espece.

Ces insectes vivent en société, souvent en peuplade trop nombreuse pour notre malheur ; ils s'attachent sur les jeunes tiges, sur les feuilles & les jeunes pousses, comme on le voit sur l'orme, sur le frêne, sur le chevre-feuille, le pêcher, le prunier ; sur le sureau, le chêne, l'érable, le tilleul, le bouleau, même sur la tanaisie, l'oseille, le laitron, le peuplier noir, le hêtre & sur les rejetons des arbres, en pompent le suc avec leur trompe, les défigurent, & les font souvent périr. Les pucerons étant vivipares, mettent leurs petits au monde vivans. Si on regarde avec attention une assemblée de pucerons, on en observera plusieurs qui jettent par leur anus de petits corps verdâtres : ce sont de petits pucerons qui sortent du ventre de leurs meres, mais dans un sens différent de celui des autres animaux, c'est-à-dire, que le derriere sort le premier. L'accouchement entier ne dure pas plus de six ou sept minutes.

La fécondité des meres pucerones est prodigieuse. Ont-elles une fois

commencé à mettre bas, elles femblent ne faire plus autre chofe, elles jettent des quinze & vingt petits dans une journée d'été, & tout le refte de leur vie, jufqu'à l'hiver, fe paffe dans ce pénible travail. Si l'on prend une de ces meres, & qu'on la preffe doucement, on fait fortir de fon ventre encore un plus grand nombre de pucerons de plus en plus petits, qui filent comme des grains de chapelet. Dès que le petit puceron eft né, il commence à fucer les feuilles. On voit quelquefois les pucerons prendre un exercice fingulier : on les voit tous lever le derriere en l'air, chacun ne fe foutenant que fur les pattes de devant, ainfi que nous l'avons déjà dit.

Quelques efpeces de pucerons piquent des feuilles d'arbres, le fuc s'extravafe & forme une veffie; la mere pucerone s'y trouve enfermée toute vivante : elle y met au monde un grand nombre de petits, qui, dès qu'ils font éclos, fucent l'intérieur de cette veffie; le fuc y abonde davantage, la veffie s'augmente, & ces petits pucerons trouvent fous ces parois le vivre & le couvert : auffi les trouve-t-on remplies d'une famille de pucerons, ou d'une mere qui n'a pas encore donné le jour à fes petits. A la fin de l'automne, lorfque la feve ceffe d'entretenir ces excroiffances, elles defféchent, fe fendent, & la prifon eft ouverte.

Ces veffies caufées par les pucerons, ne font pas à négliger.

Si les Savans continuent à les examiner, elles pourroient bien devenir un jour une branche utile de commerce. On fait que les Turcs ont une efpece de noix de galle rougeâtre, de la groffeur d'une noifette, qu'ils nomment *bad-zenge;* & à Damas en Syrie, *baifonge*, & qu'ils en mêlent trois parties avec la cochenille, pour faire leur écarlate. Si nous avions de cette baifonge en France, nous épargnerions dans nos teintures trois parties de graines d'écarlate du Méxique ; & cette épargne feroit un très-grand gain, car la cochenille, qui eft une marchandife étrangere, eft d'un prix très-confidérable.

Il n'eft plus queftion que de favoir fi nous n'avons pas de baifonge en France. Il croît en Provence fur les térébinthes, des galles ou veffies qui ne font autre chofe que des logemens de pucerons. Ces veffies confrontées avec les baifonges de Syrie, ont été reconnues par M. *de Réaumur*, pour être une même chofe ; ce qui lui a donné lieu de penfer que nous pourrions ramaffer dans le Royaume ce que nous faifons venir de loin à grands frais.

C'eſt à tort que l'on impute aux fourmis le mauvais état des arbres où on les voit voyager en ſi grand nombre : elles ne font que peu de tort aux arbres, elles y vont chercher les pucerons pour ſucer une liqueur qui tranſpire du corps de ces inſectes, & ſur-tout des deux cornes qui ſont à leur partie poſtérieure. Cette liqueur ſucrée, qui découle de leurs cornes, prend, en ſéchant, la conſiſtance d'un miel épais, dont le goût eſt d'un ſucre plus agréable que celui du miel des abeilles. On a cherché bien des vertus à cette liqueur. Quelques-uns lui en ont attribué qui n'ont encore rien de conſtant. On trouve beaucoup de cette eau dans les veſſies où les pucerons ſe renferment, & où l'air n'en excite pas l'évaporation.

Génération des Pucerons.

Parmi les pucerons, les uns ſont aîlés, les autres ne le ſont pas; ces caracteres ne déſignent point de ſexe comme chez les fourmis. Quelques Naturaliſtes prétendent que ces animaux ſont également peres ou meres, & engendrent d'eux-mêmes & ſans copulation, quoiqu'ils s'accouplent auſſi quand il leur plaît, ſans qu'on puiſſe ſavoir ſi cet accouplement eſt une conjonction de ſexes, puiſqu'ils en paroiſſent tous également privés ou également pourvus. Voudroit-on ſuppoſer que la Nature s'eſt plu à renfermer dans l'individu de cette petite bête, plus de faculté pour la génération, que dans aucune autre eſpece d'animal, & qu'elle lui aura accordé la puiſſance de ſe reproduire, non-ſeulement tout ſeul, mais encore le moyen de pouvoir auſſi ſe multiplier par la communication d'un autre individu ? Toujours eſt-il certain que l'on voit les uns & les autres mettre au jour des petits vivans ; & M. *Bonnet* a eu la preuve que les pucerons naiſſent avec la faculté ſinguliere de produire leur ſemblable ſans le ſecours d'un autre. Il reçut un puceron dans l'inſtant où la mere venoit de le mettre bas ; il l'éleva ſolitairement : celui-ci, quoique vierge, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, donna auſſi un autre puceron, qu'il ſéqueſtra de même ; & il obtint ainſi, ſans qu'il y eût le concours d'aucun mâle, cinq générations conſécutives, pendant l'eſpace de cinq ſemaines : on aſſure même que quelques Obſervateurs ont vu auſſi des pucerons mettre au jour des petits, qui ſans avoir de communication avec d'autres pucerons, accouchent de petits pucerons, qui deviennent à leur tour meres ſans accouplement, & on les a conduits ainſi pendant

un été entier, jusqu'à la septieme & neuvieme générations. Cependant comme d'excellens Observateurs, tels que M. *de Rèaumur*, ont vu des pucerons s'accoupler, & qu'ils ont reconnu dans certains pucerons tous les caracteres des mâles ; il reste à savoir si le premier accouplement n'influe pas sur un certain nombre de générations. Ainsi ces accouchemens si multipliés seroient la suite d'une fécondation qui s'est faite de la premiere mere au commencement du printemps, & qui est sortie d'un œuf fécondé par le mâle dans l'automne précédent ; mâle dont l'existence a été démontrée par M. *de Réaumur.* Au reste le puceron, comme le polype, seroit un animal qui sort de la loi générale établie pour la génération des animaux quadrupedes, des oiseaux, &c. M. Géoffroy (*Hist. des Insect. des environs de Paris*) soupçonne que les pucerons sont vivipares en été & ovipares en automne, saison où ils se fécondent, & rendent quelquefois des œufs oblongs & gros, d'où sortent par la suite des petits : ce phénomene est encore une singularité des plus surprenantes.

On soupçonne que la raison pour laquelle la Nature a donné des aîles à certaines especes de pucerons, c'est, en quelque sorte, afin de les répandre sur la terre pour la nourriture de divers animaux, de même qu'elle a répandu des plantes à l'aide des graines aîlées. Quand on pense à la multitude effrayante de ces animaux, qui naît pendant un été, on a de la peine à concevoir comment la terre n'en est pas couverte. Lorsque d'autre part on considere la quantité prodigieuse d'insectes qui s'en nourrissent, & la délicatesse des pucerons, on n'imagine pas qu'il puisse en rester pour repeupler l'année suivante.

Les *aphidivores* ou ennemis destructeurs des pucerons sont les vers sans jambes & les vers à six jambes, dont les uns sont nommés *lions-pucerons ;* les autres, *hérissons blancs* ou *barbets*, qui deviennent de petits scarabées hémisphériques. Il y a aussi les *cinips*, les *mouches aphidivores*, les *mouches ichneumones.* Voyez ces mots & celui de DEMOISELLE. Il est rare de ne pas trouver ces ennemis au milieu des colonies & des peuplades des pucerons. Les hirondelles & autres oiseaux font la chasse à ceux qui s'élevent dans les airs. Nous le répétons, il semble que la nature n'ait multiplié ces atômes que pour servir de nourriture à des êtres d'une autre espece.

Pucerons branchus.

Ce sont de petits insectes aquatiques, remarquables par deux bras

ramifiés qui s'élevent au-dessus de leur tête, & qui leur servent de nageoires : ils sautillent continuellement dans l'eau, & sont ordinairement rougeâtres : ils servent de nourriture aux polypes. C'est à proprement parler la *puce aquatique arborescente*. Voyez MONOCLE *à l'article* BINOCLE. En 1764, le 13 d'Août, feu M. *Passemant*, Opticien du Roi, m'invita d'observer des corps mouvans que l'on distinguoit assez sensiblement dans l'eau dont on se servoit chez lui, soit pour cuire les alimens, soit pour la boisson : cette eau avoit été prise dans la Seine, vis-à-vis du jardin de l'Infante ; & quoique épurée par le dépôt, par la filtration au travers du sable & de l'éponge, on ne l'avoit point purgée de ces corps mouvans que je soupçonnai, à la simple vue, être des pucerons branchus : je me fis donner un microscope, & ayant soumis une goutte de l'eau en question au foyer d'une forte lentille, j'y reconnus non-seulement la forme extérieure des pucerons branchus, mais encore le mouvement de systole & de diastole, ainsi que la circulation.

Faux pucerons.

Ces insectes appellés *psyles* (voyez ce mot) ressemblent parfaitement aux pucerons par leur petitesse, par la tranquillité avec laquelle ils se tiennent constamment dans la même place, par la maniere dont ils se nourrissent du suc de la plante, par la nature des excrémens qu'ils rejettent, & souvent par les poils cotonneux dont ils sont couverts. Ce sont ces ressemblances qui ont déterminé M. *de Réaumur* à les appeller faux pucerons. Il y en a deux sortes, les *faux pucerons du figuier*, & ceux du *buis*.

Ces insectes se tiennent ordinairement sous les feuilles de figuier, & on en trouve aussi d'attachés contre les figues mêmes vertes & dures. M. *de Réaumur* croit qu'ils ne font ni bien ni mal aux *figues :* ils se métamorphosent en moucherons à quatre aîles, qui sont dans la classe des *moucherons sauteurs*.

Les *faux pucerons du buis* se cachent davantage ; mais lorsqu'on connoît une fois leur retraite, on ne les trouve que plus facilement : ce sont eux qui sont dans ces petites boules de buis des feuilles de l'année ; en suçant les feuilles avec leurs trompes, ils les ont fait recourber, & elles leur ont formé alors un domicile. Ces faux pucerons se métamorphosent aussi en *moucherons sauteurs*.

Les *faux pucerons du figuier* jettent par l'anus une eau sucrée ; mais

les *faux pucerons du buis* rendent pour excrément une espece de manne, qui en séchant acquiert de la solidité, & leur forme quelquefois une longue queue tortueuse.

On a publié, il y a quelque temps, dans les affiches de Marseille, un moyen de détruire les pucerons qui nuisent aux arbres fruitiers & aux fruits. On se sert d'une seringue d'étain coiffée en arrosoir, c'est-à-dire d'une pomme à mille trous. On la remplit d'une eau de chaux bien éteinte, & dans laquelle on a fait macérer un quart de poignée de mauvais tabac en poudre, & on en arrose les arbres attaqués de ces insectes; la vermine périt, les arbres poussent du bois & leurs fruits grossissent. Quatre ou cinq jours après l'aspersion, on arrose les mêmes arbres avec la seringue remplie d'eau claire.

PUCHAMCAS. Les Indiens donnent ce nom à une espece de néflier de la Virginie : c'est le *mespilus aculeata*, *pyrifolia*, *denticulata*, *splendens fructu insigni rutilo*, *Virginiensis*, de Pluckenet.

PUCHO. C'est le *costus Indien:* voyez ce mot. Les Matelots appellent aussi *puchot* la trombe de mer. *Voyez ce mot.*

PUFFIN, *puffinus.* Genre d'oiseau aquatique. Le puffin niche dans les trous que font les lapins en terre. On prétend que la femelle ne pond qu'un seul œuf à chaque couvée; elle reste toute la journée sur les eaux pour ne retourner à son nid qu'à la nuit, & le quitter dès que le jour paroît. Cet oiseau a quatre doigts à chaque pied, trois en devant qui sont palmés, celui de derriere est sans membrane; les jambes sont courtes; le bec est arrondi, crochu par le bout & édenté; les narines sont coniques; le plumage du dos est d'un gris-brunâtre, celui du ventre est blanc. Les aîles sont roussâtres & blanches : la queue est longue d'environ cinq pouces; les aîles étant pliées sur le dos excedent d'un pouce la longueur de la queue. Cet oiseau qui se trouve dans les pays Septentrionaux, est de la grosseur d'un canard. Il y a le *puffin cendré*, le *puffin du Brésil* qui niche & vit aux embouchures des mers; celui du Cap de Bonne-Espérance est une espece d'*oiseau de tempête*, *procellaria æquinoxialis*, LINN. *Voyez* OISEAU DE TEMPÊTE.

PUITS, *puteus.* On donne ce nom à un trou creusé perpendiculairement en terre, jusqu'à ce qu'on ait rencontré un courant d'eau souterraine qui a pour sol une terre glaiseuse. Ces eaux ne s'affoiblissent ni ne tarissent guere qu'à la suite des longues sécheresses : ce sont autant de sources ou fontaines souterraines qui renaissent & se raniment au

retour des pluies dont l'eau venant à s'infiltrer dans les ouvertures de la terre, diſſout dans ſon trajet ſouterrain ce qu'elle peut abreuver. Ces eaux ſont toujours plus crues, plus indigeſtes que celles qui coulent à l'air libre. Il y a des puits d'eau douce, d'eau ſalée, &c. En concevant la mécanique des ſources ou fontaines ordinaires, on doit concevoir celle des puits. L'on ne doit donc pas être étonné s'il y a également des puits où l'eau eſt intermittente ou perpétuelle, & froide ou chaude ; nous avons cependant la connoiſſance d'un puits qui préſente un phénomene trop ſingulier pour le paſſer ſous ſilence.

Sur la côte de Plougaſtel, près de Breſt, au paſſage de Saint-Jean, du côté de Cornouaille, il y a ſur l'embouchure de la riviere de Landerneau un puits d'eau continuellement douce, dont le niveau du ſol ſe trouve quelquefois égal à celui de la baſſe mer. Le phénomene étonnant qu'on remarque dans ce puits, c'eſt qu'il s'emplit à mer baſſe, & ſe vide à mer montante, ſans aucune apparence de mêlange des deux ſortes d'eaux, ainſi que nous nous en ſommes aſſurés par la dégustation ſur le lieu même. La ſource d'eau qui entretient ce puits, diminue, comme la plupart des autres eaux de ſource, en temps de ſéchereſſe. M. *Deſlandes*, Commiſſaire & Contrôleur de la Marine, que nous avons déjà cité avec éloge, a fait part de ce phénomene à l'Académie des Sciences de Paris. L'étang de Greenhive, entre Londres & Graveſand, offre la même ſingularité. Pour expliquer un tel phénomene, ne pourroit-on pas dire qu'il y a entre le puits & le bras de mer une certaine quantité d'air qui ne pouvant ſe dégager, intercepte la communication des deux eſpeces d'eaux, & fait refluer latéralement l'eau douce, qui eſt la moins peſante, lorſque celle de la mer vient à monter & à reſſerrer l'air dans un trop petit eſpace : de-là la diminution des eaux du puits en queſtion ; mais la mer venant à ſe retirer, l'air comprimé occupe de nouveau le même eſpace, & donne par ce moyen la facilité aux eaux douces de redeſcendre dans leur citerne ; de-là l'augmentation des eaux des puits cités ci-deſſus. L'eau du puits de l'Iſle de Lerins, quoique voiſine de celle de la mer, & participant au flux & au reflux, ſur-tout au mois de Février, eſt douce & ſaine. Ce phénomene paroît encore dépendre de la preſſion que l'eau de la mer fait latéralement ſur les eaux du puits qu'elle ſoutient ſans s'y mêler.

A l'égard du puits qui ſe trouve dans le village de Boyaval, ſitué

ſur une colline à quatre lieues de la ville d'Aire en Artois, quoiqu'il ait environ vingt-deux braſſes de profondeur, l'eau n'y monte pour l'ordinaire qu'à onze braſſes : il arrive cependant quelquefois qu'elle le remplit entiérement, & qu'elle en ſort en abondance, même en temps de ſéchereſſe. Lorſque ce puits regorge, il ſe forme près d'un bois voiſin, une fontaine qui eſt plus élevée que la gorge du puits, & qui ne tarit que quand le puits ceſſe de répandre ſes eaux. Tout indique que le phénomene de ce puits eſt dû à l'abondance des pluies qui ont tombé quelque temps avant, & qui étant amaſſées dans des ſouterrains, regorgent par les puits & les canaux.

Les puits de Modene & de Styrie ſont peut-être la plus grande preuve que nous puiſſions avoir des réſervoirs intérieurs d'eau de pluie, pour expliquer l'origine des puits & même des fontaines : les Ouvriers commencent par percer pluſieurs lits de terre, & lorſqu'ils ſont parvenus à une couche de tuf fort dur, qui reſſemble à une eſpece de craie, ils conſtruiſent leur maçonnerie, & achevent tranquillement tout le tour du puits, ſans avoir encore une goutte d'eau, & ſans aucune crainte qu'elle leur manque. Quand la maçonnerie eſt achevée, ils percent avec un trépan la couche de tuf qui ſert de baſe à l'ouvrage ; les Ouvriers ſortent du puits & levent enſuite le trépan ; l'eau s'élance auſſi-tôt dans le puits, & parvient en peu de temps juſqu'au bord, & ſe répand quelquefois par-deſſus ; ce qui ne peut provenir que des eaux amaſſées dans l'Appenin qui s'éleve à côté de Modene.

On nomme *bures* les puits que l'on fait dans les mines pour gagner le filon & les eaux, afin d'en retirer d'abord ce fluide, & enſuite le minérai.

PULMONAIRE, *pulmonaria.* Les Botaniſtes diſtinguent, avec M. *de Tournefort*, douze eſpeces de ce genre de plante à fleurs monopétales & en forme d'entonnoir. Nous citerons ici les deux eſpeces principales qui ſont particuliérement d'uſage en Médecine.

1°. La GRANDE PULMONAIRE, ou L'HERBE AUX POUMONS, ou L'HERBE DU CŒUR, ou L'HERBE AU LAIT DE NOTRE-DAME, *pulmonaria vulgaris, latifolia, Italorum, ad bugloſſum accedens.* Cette plante croît dans les forêts, dans les boſquets, aux lieux montagneux & ombrageux : nous l'avons rencontrée ſur les hautes montagnes de la France, mais particuliérement ſur les Alpes & les Pyrenées. Sa racine eſt blanche, vivace, fibreuſe, & d'un goût viſqueux : elle pouſſe

une ou plusieurs tiges à la hauteur d'un pied, anguleuses, velues, de couleur purpurine : ses feuilles sortent les unes de sa racine, éparses & couchées à terre ; les autres embrassent leurs tiges sans queues : toutes ces feuilles sont oblongues, larges, terminées en pointe, traversées par un nerf dans leur longueur, lanugineuses & marbrées le plus souvent de taches blanchâtres : ses fleurs sont soutenues plusieurs ensemble ; ce sont de petits tuyaux évasés par le haut en bassinets, découpés chacun en cinq parties, de couleur ou purpurine ou violette : à ces fleurs succedent quatre semences arrondies, enfermées dans le calice qui contenoit la fleur.

On cultive cette plante dans les jardins : elle sort de terre au commencement du printemps, & donne aussi-tôt sa fleur : ses feuilles périssent en automne. *Ray* observe que les Anglois font fréquemment usage de cette plante en guise de légume, & qu'ils l'appellent *sauge de Jérusalem* ou de *Bethléem*. Jean *Bauhin* dit aussi qu'on range notre *pulmonaire* au nombre des légumes, & que les femmelettes en mettent les feuilles dans les bouillons & les omelettes par précaution, les estimant utiles contre les affections du poumon, & pour fortifier le cœur.

2°. La PETITE PULMONAIRE, *pulmonaria angustifolia*. Elle differe de la précédente en ce que ses feuilles sont étroites : ses fleurs sont d'abord purpurines, ensuite bleues : sa racine est fibreuse, & noircit en vieillissant.

Cette plante croît presque par-tout dans les forêts & les bois taillis, aux lieux ombrageux & montagneux : elle reste long-temps en fleur.

La *pulmonaire* a un goût d'herbe un peu salé & gluant : elle est très-adoucissante, vulnéraire & consolidante : on en fait des tisanes ou des bouillons avec le mou de veau, destinés contre les maladies de la poitrine, lorsque les crachats sont salés, purulens ou sanguinolens, c'est-à-dire, dans l'*hémophthisie*.

PULMONAIRE DE CHÊNE, *lichen arboreus, aut pulmonaria arborea*. On trouve cette plante, qui est d'un genre différent des précédentes, attachées comme les plantes parasites sur les troncs des vieux chênes, des hêtres, des sapins & des autres arbres sauvages dans les forêts épaisses, quelquefois sur les pierres mousseuses : elle est semblable à l'*hépatique des puits* ou des fontaines, mais elle est beaucoup

plus grande de toute maniere : elle est plus seche & plus rude : ses feuilles sont fort entrelacées & placées les unes sur les autres comme des écailles ; leurs découpures sont extrêmement variées & plus profondes que celles de l'*hépatique ordinaire*. Cette plante est compacte, & pliante comme du chamois, & elle représente en quelque maniere par sa figure un poumon desséché : elle est blanchâtre du côté qu'elle est attachée aux écorces des arbres, verte de l'autre côté, d'une saveur amere, avec quelque astriction : on la trouve aussi sur les rochers à l'ombre. On recueille communément celle qui se trouve sur les chênes, quoiqu'il y ait des personnes qui préferent celle qui vient sur les vieux sapins, à cause de quelques parties résineuses qu'on prétend qu'elle tire de ces arbres.

La *pulmonaire de chêne* convient pour la jaunisse opiniâtre & la toux invétérée : elle arrête le sang qui coule, referme les plaies récentes, resserre le ventre, & arrête les regles. *Dodonée* rapporte que des Bergers & des Maréchaux donnoient avec succès à leurs bestiaux, quand ils toussoient & respiroient difficilement, la poudre de cette plante en y ajoutant du sel ; en conséquence on a cru qu'elle pouvoit être utile aux hommes, & l'expérience a confirmé qu'elle étoit très-bonne pour les ulceres des poumons & le crachement de sang. *J. Ray* rapporte que les Anglois en font usage avec succès pour la phthisie & la consomption.

PULMONAIRE DES FRANÇOIS ou HERBE A L'ÉPERVIER A FEUILLES TACHÉES, *pulmonaria Gallorum*. Cette plante qui est une espece d'*hieracium*, croît sur les murailles aux lieux incultes, & a les feuilles très-velues. Sa racine est vivace, longue, grosse, genouillée, fibrée & laiteuse : elle pousse plusieurs tiges hautes d'un pied & demi, velues & rameuses ; ses feuilles naissent de la racine, couchées sur terre, verdâtres en dessus, lanugineuses, blanchâtres en dessous & marbrées de tâches noirâtres : ses fleurs naissent en Juin & Juillet aux sommets des tiges & sont à demi-fleurons jaunes, & soutenues par un calice écailleux : à ces fleurs succedent plusieurs semences oblongues, garnies d'une aigrette. En France on estime les feuilles de cette plante dans les maladies du poumon, & en particulier dans l'hémophthisie ou le crachement de sang : on l'emploie dans les bouillons faits avec le mou de veau, lorsque les crachats sont salés ou purulens.

PULPE, *pulpa*. En Médecine on donne ce nom à la substance charnue

des fruits mous ou desséchés : on dit *pulpe d'abricot*, *pulpe de prune*, *pulpe de coloquinte*, *pulpe de casse*, &c.

PULPO, est un animal de la mer du Sud ; il est d'une figure si singuliere, qu'à le voir sans mouvement, on le prend pour une branche d'arbre, couverte d'une écorce semblable à celle du châtaignier : il est de la grosseur du petit doigt, long d'un demi-pied, divisé en quatre ou cinq articulations qui vont en diminuant du côté de la queue qui ne paroît non plus que la tête autrement que comme un bout de branche cassée. Lorsqu'il déploie ses six jambes (qui sont peut-être des suçoirs à la maniere de ceux des polypes) & qu'il les tient rassemblées vers la tête, on les prendroit pour autant de racines, & la tête pour un pivot rompu. Cette sorte d'animal est l'*aubrésil* ou *arumago* du Brésil, dont *Marcgrave* & *Frézier* ont parlé. Ce sont les Chinois qui lui ont donné le nom de *pulpo :* il disent qu'en le maniant avec la main nue, il l'engourdit pour un moment sans faire d'autre mal. On soupçonne que c'est une espece de sauterelle aquatique que le Pere *du Tertre* a désignée & décrite sous le nom de *cocsigrue*, à l'exception qu'on ne lui a point remarqué une queue à deux branches, ni les excroissances épineuses que cet Auteur met à sa cocsigrue. D'ailleurs, comme le dit très-bien l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, il ne parle point d'une petite vessie qu'on trouve dans le *pulpo* pleine d'une liqueur noire, & qui fait une très-bonne encre à écrire. La figure singuliere & l'immobilité du *pulpo* le feroient soupçonner d'être un *zoophite :* voyez ce mot.

PULSATILLE ou PASSE-FLEUR. Genre de plante dont on distingue quinze especes. La pulsatille à grande fleur est la plus intéressante à connoître. *Voyez sa description à l'article* COQUELOURDE.

PUMA. Dans la Langue des Incas on donne ce nom à un animal quadrupede de la grosseur d'un fort renard. Les Espagnols disent que c'est une espece de lion du Pérou plus petite que celle d'Afrique. Nous avons dit à l'article du *Lion* en quoi il differe du veritable lion d'Afrique ou d'Asie.

PUMICIN : *voyez au mot* PALMIER DE CAYENNE.

PUNAISE, *cimex*. On donne ce nom à un genre d'insecte qui a trois articles aux tarses, quatre aîles, celles de dessus partie écailleuses & partie membraneuses ; les antennes minces & plus longues que la tête, sont composées de quatre ou cinq articles ; sa trompe est courbée en dessous. En général, ce genre d'insecte sent fort mauvais, & il y

en a grand nombre d'efpeces différentes pour la grandeur & pour la couleur : on les trouve dans les champs, dans les jardins potagers, dans les vergers, fur les légumes, fur les arbres, fur les murs & dans les maifons ; il n'y a que celle-ci qui n'a point d'aîles, & la petite efpece de punaife à avirons.

1°. La PUNAISE DE LIT OU DOMESTIQUE, *cimex domefticus aut lectularius.* Cet infecte incommode, qui n'eft que trop connu à une certaine portion de l'efpece humaine, eft de la figure & de la groffeur d'une petite lentille, court, fort plat, rhomboïdal, mollet, facile à écrafer pour peu qu'on le touche, rouffâtre, d'une odeur puante & fort défagréable. On diftingue dans cet infecte trois parties principales, la *tête*, la *poitrine* & le *ventre* : la tête eft munie fur les côtés de deux petits yeux bruns un peu faillans; en devant il y a deux petites antennes, compofées chacune de quatre articulations fort déliées, & en deffous eft une trompe recourbée dans fon état de repos, & renflée dans fon milieu; la pointe, fort dure & très-pointue, eft logée entre les deux jambes de devant; la poitrine ou le corfelet n'eft formé que d'un anneau un peu large, qui tient à la tête par un étranglement, & auquel eft attachée inférieurement la premiere paire de jambes: le corps, qui va en s'élargiffant, eft compofé de neuf anneaux, dont le premier eft comme féparé en deux par une petite échancrure formée d'une piece triangulaire qui fait la jonction du corps avec le corfelet: fous le ventre font deux dernieres paires de jambes, qui ont également chacune trois articulations; la derniere, qui eft le pied, eft armée d'un crochet aigu reffemblant à un hameçon.

Tout le corps de la punaife eft liffe, excepté quelques petits poils que le microfcope y fait découvrir. Quand l'animal eft plein de fang, il a le dos un peu convexe, mais le ventre eft toujours applati. Le mâle & la femelle s'accouplent enfemble queue à queue, c'eft-à-dire ayant leurs têtes oppofées fur le même plan: quelquefois le mâle eft monté fur fa femelle. La femelle dépofe toujours fes œufs dans un lieu propre à les faire éclorre, & il en fort par le bout de petites punaifes, qui, quoique nées tout récemment & à peine vifibles, ne laiffent pas que de courir très-vîte.

Prefque toutes les *punaifes* périffent pendant l'hiver dans les climats froids; mais le lieu où les femelles ont dépofé leurs œufs eft tellement convenable, qu'aux approches de l'été ils s'ouvrent toujours, pour

laisser sortir les petits animaux qu'ils renferment ; car ces insectes ne sont que trop féconds, & multiplient prodigieusement à la faveur des matieres putrides qui s'exhalent des corps animés. Aussi naissent-ils abondamment dans les vieux bâtimens, dans les appartemens voisins des poulaillers, des colombiers, des cages de cailles & des fours, dans les vieilles solives des maisons, dans les lits, sur-tout dans ceux dont le bois est de sapin, où il y a de vieilles paillasses, ou dont la paille & les draps ne sont pas assez souvent renouvellés, ainsi que les matelats ; dans ceux qui sont proche de vieilles cloisons ou de vieilles murailles enduites de plâtre, ou près de vieux livres ; on en voit une plus grande quantité aux chambres d'en-haut, aux lieux secs & exposés au midi, principalement dans les grandes villes bien peuplées, & où les maisons sont à plusieurs étages, comme à Paris : elles sont moins communes à la campagne.

La maxime si souvent citée contre nous, dit M. *de Réaumur*, qu'il n'y a que l'homme qui fasse la guerre à l'homme, & que les animaux de même espece s'épargnent, a été sûrement adoptée & avancée par des gens qui n'avoient pas étudié les *insectes*. En effet, l'histoire que nous en donnons dans le corps de cet Ouvrage, fait voir que parmi les insectes, les araignées, les chenilles, & même les punaises, sont assez carnassieres & en mangent fort bien d'autres de leurs especes, quand elles le peuvent. Quand l'intérieur des *punaises* a été percé & sucé par l'aiguillon ou la trompe de leurs compagnes, leur squelette ressemble alors à cette dépouille complette dont elles se défont tous les ans.

Mathiole a raison de dire que les *punaises* sont les ennemis les plus fâcheux & les plus importuns qu'on puisse avoir au lit pendant la nuit ; car outre que ces insectes nocturnes sont le fléau de l'orgueil, de la vanité & de la mollesse, ils se plaisent à enlever à l'homme les douceurs du repos, à le tourmenter sans cesse, à le déchirer, ou plutôt à le piquer cruellement, pour sucer & s'enivrer de son sang : d'ailleurs ils portent une telle infection par-tout où ils passent, que nos sens & nos esprits sont plus offensés par la mauvaise odeur qu'ils exhalent, que les parties de notre corps ne peuvent l'être par leurs morsures.

Les punaises fuient la lumiere, elles en sont ennemies, & se tiennent cachées pendant le jour ; elles n'exercent leur brigandage sanguinaire que dans les ténebres. Cachées dans leur retraite obscure, elles attendent, pour en sortir, le moment où l'homme va se jeter dans les

bras

bras du ſommeil : la lumiere eſt-elle éteinte, le ſignal eſt donné ; à peine l'homme a-t-il étendu ſur ſon lit ſes membres plus ou moins fatigués, que les punaiſes ſe mettent en marche, elles accourent en foule & avec précipitation, ſe laiſſent tomber des rideaux & du ciel du lit, profitent de la noire obſcurité pour aſſiéger celui qui veut dormir, & le moleſtent continuellement, en ſe jetant principalement au viſage & aux parties du corps où la peau eſt la plus tendre : c'eſt ainſi qu'elles pillent, butinent, ravagent, & livrent une guerre ſanglante à l'homme. Un Curieux voulant découvrir l'inſtinct qui guidoit la punaiſe, & le ſens par lequel elle étoit avertie de la préſence de l'homme, a fait l'expérience que voici : il s'eſt couché dans un lit ſuſpendu & ſans ciel, au milieu d'une chambre où il n'y avoit aucun meuble ; il a mis ſur le plancher une punaiſe qui, conduite ſans doute par l'odorat, a héſité quelque temps ſur les moyens qu'elle prendroit pour arriver au lit : elle a enfin pris le parti de monter à la muraille par le chemin le plus court ; elle a gagné le plafond, toujours en ſuivant une ligne droite qui devoit paſſer au deſſus du lit, & lorſqu'elle y eſt parvenue, elle s'eſt laiſſé tomber ſur le nez de l'Obſervateur. Quelle ſagacité d'inſtinct & d'odorat ! Les punaiſes ſe montrent d'autant plus terribles, plus ſanguinaires, qu'elles ont jeûné plus long-temps ; car il en eſt à-peu-près des punaiſes comme des couſins (on peut y ajouter les puces & les poux) ; les uns & les autres ſont avides de notre ſang. Les punaiſes courent ſur les différentes parties du corps, ſondent le terrain, font choix des meilleurs morceaux, enfoncent leur trompe paraſite pour puiſer à longs traits le ſang dont elles ſont avides : elles préferent auſſi de piquer les peaux de certaines perſonnes plutôt que d'autres, ſoit que les unes paroiſſent trop dures, ſoit que l'odeur, le goût de leur ſueur ou de leur tranſpiration les éloigne ou les rebute : on voit effectivement des perſonnes qui dorment tranquillement au milieu d'une légion de punaiſes, ſans ſe ſentir incommodées de leurs morſures, tandis que d'autres en ſont dévorées de toutes parts, & en perdent le repos : il en eſt pour qui une ſeule punaiſe eſt un ſupplice, & qui n'oſent pas même les écraſer. A la vérité l'odorat en eſt affecté, & le cœur en eſt ſoulevé : l'infection qui ſuit toujours un tel meurtre, leur aſſure ſouvent l'impunité, & l'homme eſt ſouvent obligé malgré lui d'épargner l'objet de ſon exécration. Les Chinois, moins dégoûtés que nous, aiment l'odeur puante de ces inſectes : chaque peuple, de même que chaque homme, a ſes goûts & ſes fantaiſies.

Il eſt étonnant de voir la quantité de recettes que les Anciens & les Modernes nous donnent pour empêcher que ces vilains inſectes ne troublent notre repos : huiles, graiſſes, onguents, lotions, fumigations, taliſmans, amulettes, *ex voto*, &c. tout a été mis en uſage ; mais les plus ſpécifiques ſont l'huile de vitriol verſée ſur le ſel marin, la fumée de tabac, de ſoufre, de mercure, de cuir brûlé, de poivre, & toutes autres drogues fortes : c'eſt la raiſon pourquoi l'on ne voit que peu ou point de cette vermine chez les Droguiſtes, les Apothicaires, & ſur-tout chez les Corroyeurs. *Aldrovande* approuve fort l'uſage des claies d'oſier miſes au chevet du lit, car les punaiſes s'y retirent volontiers quand elles voient le jour, & il ſuffit de ſecouer ces nattes ou claies pour les écraſer facilement. Plus ces nattes ſont vieilles, & meilleures elles ſont, parce que ces inſectes ayant l'odorat très-fin, l'odeur de leurs ſemblables les y attire en foule : les araignées les mangent quand elles en peuvent attraper. Un autre remede pour ne pas avoir de punaiſes, eſt d'avoir ſoin de tenir ſes appartemens & ſes meubles dans une grande propreté.

M. *Linneus*, en finiſſant l'énumération des punaiſes, qu'il fixe à quarante-trois eſpeces, nous fournit une idée qui a quelque choſe de ſingulier : ce Naturaliſte penſe qu'il faudroit rechercher s'il ne ſe trouveroit point parmi les punaiſes de campagne, quelques eſpeces qui, étant introduites chez les citadins, puſſent détruire les punaiſes de ville.

1°. Parmi les quarante-trois autres eſpeces de punaiſes qui ſe trouvent en Suede, & dont M. *Linneus* fait mention, il y en a de figure ronde, & les autres de figure oblongue : on les rencontre preſque toutes en France.

2°. Les Actes d'Upſal font auſſi mention d'un grand nombre de punaiſes, dont pluſieurs ſe transforment en inſectes aîlés. On trouve des punaiſes dans le fumier ; celles-ci ſe métamorphoſent en eſpeces de mouches qui ſentent fort mauvais. Il y a des punaiſes de bois ; différentes plantes en nourriſſent. Il y a auſſi des punaiſes aquatiques qui volent, & qui ont dans la bouche un aiguillon avec lequel elles piquent fortement. *Swammerdam* a décrit ſeize eſpeces de punaiſes de terre volantes, auſſi agréables à la vue, par les belles couleurs dont elles ſont ornées, qu'elles ſont incommodes par l'odeur qu'elles exhalent ; enfin, les forêts, les prairies & les campagnes en fourniſſent. Nous ne pouvons nous diſpenſer de donner une notice abrégée des eſpeces

de punaifes que le Naturalifte du Nord a citées, ou au moins de celles qui font les plus faciles à reconnoître dans notre pays, même dans leur état de *larve*, qui ne differe de l'infecte parfait que par le défaut d'aîles.

1°. La *punaife ftercoraire :* elle porte une trompe courbée faite en arc ; elle eft noire, très-grande & velue ; elle eft couverte d'une craffe qu'elle change fouvent ; elle vit de rapine, fe nourrit de mouches & d'autres infectes, elle paroît en cela femblable à la *punaife mouche.*

2°. La *punaife verte :* elle fe trouve par-tout à la campagne & dans les jardins, fur-tout fur les grofeilliers, où elle put très-fort. Quelquefois elle eft tachetée de quelques points blanchâtres & d'autres fois de raies rouges.

3°. La *punaife d'un noir cendré :* elle eft fort maigre ; on la trouve dans les forêts, fur les troncs d'arbres fecs.

4°. La *punaife grife :* M. *Guettard* nous l'a fait connoître ; on la trouve communément en automne dans les baies ou fruits d'arbres, auxquels elle donne une mauvaife odeur : elle a une tache d'un jaune rouge fur les élitres ou fourreaux des aîles.

5°. La *punaife grife à forme d'œuf :* elle eft très-grande ; fes antennes font rouges & noires vers la bafe : le dos eft tout gris, la pointe du corfelet rouge, les pieds roux, &c.

6°. La *punaife grife pointue :* elle eft en général d'une couleur plus pâle que la précédente.

7°. La *punaife rouge à deux aîles :* elle fe trouve fur les orties, ainfi que fur d'autres plantes ; tout fon corps eft rouge ; les élitres font marquées d'un point pourpre. La punaife rouge des jardins n'a communément que des étuis écailleux, fans aîles, & ne fent point mauvais.

8°. La *punaife d'un bleu cuivreux :* elle a une marque rouge aux épaules : on la trouve fur les grandes plantes.

9°. La *punaife noire :* elle eft furfemée de trois ou quatre taches blanches : fes jambes font très-épineufes ; on la trouve fur les plantes : celle du coudrier n'a aucunes taches. Il y a auffi la punaife d'un noir cuivreux : elle fe trouve fur la vefce.

10°. La *punaife-mouche :* elle eft de figure ovale, d'un cendré tiqueté de noir & de brun : elle a deux gros yeux ronds ; fa trompe groffe, arquée & réfléchie en deffous, pique vivement ; les quatre articles

de ses antennes sont assez longs. On distingue aussi deux yeux lisses sur le derriere de sa tête ; ses étuis sont tout-à-fait membraneux, fort croisés l'un sur l'autre, & recouvrent les aîles ; ses pattes sont fort longues. L'insecte vole très-bien, & vient souvent dans les maisons : lorsqu'on le tient dans les doigts, il rend une mauvaise odeur, & fait un petit bruit qui est, dit-on, occasionné par le frottement de son corselet. La larve de la punaise-mouche se rencontre aussi dans les maisons : en cet état elle ressemble à une araignée couverte de poussiere & d'ordures, on diroit d'une petite motte de terre qui marche. Si on la touche avec une plume, la poussiere & les ordures tombent aisément, & on reconnoît alors le petit animal, qui est vorace & mange les autres insectes qu'il rencontre ; il n'épargne pas même les punaises de lit, & nous lui en savons bon gré. Il y a aussi la *punaise-mouche à pattes rouges.*

11°. La *punaise d'un rouge noir & varié :* elle se trouve sur les feuilles de la jusquiame. On l'appelle aussi *punaise rouge à croix de chevalier.*

12°. La *punaise d'un brun mêlé de blanc :* on la trouve sur les troncs du peuplier ; ses pieds sont longs, noirs & blancs.

13°. La *punaise à élitres tiquetées de jaune :* on la rencontre sur le sapin ; ses pieds sont roux.

14°. La *punaise sauteuse :* elle est d'un noir foncé ; elle saute comme la cigale : on la trouve sur les bords de la mer, des lacs & des rivieres ; elle a des taches jaunes sur la queue.

15°. La *punaise blanchâtre :* elle se trouve dans les pâturages. La *punaise chartreuse*, dont le dos est d'un blanc de lait, se trouve sur le chardon-roland.

16°. La *punaise jaunâtre :* elle habite les champs ; ses antennes sont noires : elle a une ligne blanche le long du dos ; ses fourreaux sont plus longs que dans aucune espece de punaise.

17°. La *punaise tipule* ou *naïade :* elle court fort vîte à la surface des eaux, & vit dans celles qui sont dormantes, dans les mares & les bassins. Cet insecte est blanc en dessous, & noir en dessus. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il s'accouple souvent avant d'avoir des aîles & des étuis. Il ne faut pas la confondre avec la *punaise aiguille*, qui court moins vîte.

18°. La *punaise d'arbre culiciforme :* son corps est long, étroit & droit comme une ligne ; ses pattes postérieures sont très-menues & fort

longues. Tout l'insecte est entre-coupé & panaché de blanc & de brun. Cette espece se trouve sur les arbres, où elle vacille & se balance perpétuellement comme les tipules.

19°. La *punaise de riviere* n'est pas le même insecte que le SCORPION AQUATIQUE, *nepa*, comme on l'a dit ; c'est une véritable punaise : *voyez* SCORPION AQUATIQUE, *& ce qui est dit à la fin de l'article* TIPULE.

20°. La *punaise à avirons, notonecta :* cet insecte, ainsi nommé de sa grande ressemblance avec la punaise, & de ce qu'en nageant dans l'eau il se sert de ses pattes principalement de celles de derriere, comme d'avirons pour se conduire, a une maniere de nager qui est assez singuliere, puisqu'il est toujours sur le dos dans l'eau, & présente en haut le dessous de son ventre. Cet insecte, que l'on trouve dans les eaux douces des lacs, des réservoirs, &c. a des mouvemens très-vifs, & s'enfonce quand on veut le prendre ; après quoi il remonte à la surface de l'eau : il a six pattes, en forme de nageoires & applaties ; celles de derriere sont bordées de petits poils sur un de leurs côtés ; chaque tarse a deux articles. On distingue deux sortes de punaises à avirons, la grande & la petite : la premiere a la tête arrondie & les yeux fort gros ; au devant de la tête est une trompe fort piquante, qui se recourbe entre les premieres jambes ; sur les côtés sont des antennes fort petites. Le corselet est large, court & lisse, jaune en devant, noir par derriere. L'écusson est grand, ainsi que les étuis, qui sont croisés & d'une couleur jaune nébuleuse. On doit saisir cet insecte avec précaution.

La petite espece de punaise à avirons paroît dans l'eau comme un point gris. Cet insecte est d'autant plus singulier, qu'il est sans étuis & sans aîles ; de sorte qu'on le prendroit pour une nymphe, du reste il ressemble au précédent.

Il faut observer que la *punaise des bois* n'est pas moins sanguinaire & vorace que la punaise domestique : elle attaque les chenilles, les mouches, même les cloportes ; sa trompe est très-aiguë. Celles des jardins sont plus paisibles ; elles se contentent de vivre de plantes & de racines, ne perdent rien de leur agilité pendant leur métamorphose, s'accouplent de différentes manieres ; tantôt le mâle monte sur la femelle, tantôt, & le plus souvent, ils se tiennent par leurs parties postérieures, & marchent dans cet état sans se quitter. Les œufs

déposés par la femelle sur les plantes, sont très-curieux à observer à la loupe. Dans l'*Histoire abrégée des Insectes*, l'on trouve la description de soixante & dix-sept especes de punaises, qui toutes se rencontrent aux environs de Paris. Indépendamment des précédentes, on distingue sur-tout la *punaise porte-épine;* la belle *punaise rouge à damier*, si commune en Champagne; la *punaise à bec;* la *punaise à pattes de crabe*, qui se trouve dans les bois; la *punaise à fraise antique;* la *punaise aiguille*, qui court sur l'eau comme la naïade; la *punaise porte-chappe*, qui se trouve sur les seigles vers le mois de Juillet; enfin, la *naucore:* voyez SCORPION AQUATIQUE, *voyez aussi* CORISE.

PUPUT. C'est la *huppe:* voyez ce mot.

PURAQUE. Espece de poisson du Brésil, que l'on soupçonne être une *torpille*, parce qu'en le touchant il cause subitement un engourdissement aux membres; il suffit de le toucher d'un bâton pour que le bras demeure endormi: étant cuit il perd cette propriété; sa chair est bonne à manger & ne fait aucun mal. *Voyez* TORPILLE.

PURETTE, *puretta.* On donne ce nom à une substance rougeâtre, brillante, en petits grains comme le sable, mêlée de particules noirâtres, quelquefois attirable à l'aimant, & qui se trouve au bord de la mer en un lieu sec, nommé *Mortuo*, près de Gênes. On l'y rencontre toujours à la suite des grandes tempêtes, & après que la mer a été fortement agitée. La purette est d'autant plus singuliere, qu'elle ne se rouille ni dans l'eau douce, ni dans l'eau de la mer, ni dans l'urine, ni dans les liqueurs acides, pas même dans l'eau forte: elle ne pétille point étant jetée sur la flamme d'une bougie, comme la limaille de fer, & elle ne noircit point les doigts, excepté quand elle est écrasée. M. *Jobelot* conclut de là que ce n'est point du fer. Voilà en effet un phénomene singulier & contraire aux connoissances chimico-physiques. Les Génois ne se servent de la purette que pour sécher l'écriture. Il se trouve aussi de la purette le long de la côte de Coromandel; elle est noire, & on l'appelle dans le pays *sable Indien.*

Nous avons reçu tout récemment quelques livres d'un sable composé de petits grains de quartz blanc, de semence de rubis de couleur d'hyacinte: & de particules noires très-attirables à l'aimant l'on y trouve aussi quelques minicules d'or pur. Ce sable que nous a envoyé, sous le nom de *purette*, M. le Chevalier *Paschal*, a été ramassé sur la plage de Roscoff en basse Bretagne. Comme quelques-uns soupçonnent que tous les rubis des

deux Indes tiennent leur couleur de l'or même, ne feroit-on pas en droit de foupçonner que fi la purette des plages de Rofcoff n'a pas été apportée de loin par les eaux de la mer, mais que ce foient des eaux fouterraines, ou des ruiffeaux, ou des rivieres voifines qui l'aient dépofée en ce lieu, alors en faifant des recherches locales, on pourroit découvrir l'endroit où exiftent les maffes de ces fables portant or & rubis? on fait que près de Lamballe, la Nature a formé dans des roches, des pierres d'améthyfte d'une belle couleur vineufe. Il faudroit donc fouiller la terre & les roches graniteufes de la baffe Bretagne, & fuivre les ravines jufqu'à la mer.

La purette noire & brillante des parages de l'Ifle d'Elbe, paroît être compofée des débris des belles mines de fer criftallifées de cette même contrée : *voyez à l'article* FER. Elle eft très-attirable à l'aimant, & indiffoluble dans l'eau forte.

PURPURINE, eft une matiere rougeâtre, que les feuls Vénitiens ont l'art, dit-on, de tirer du cuivre ; on la diftribue en Italie fous le nom de *bronze rouge*, & on l'emploie à l'huile & au vernis pour bronzer les carroffes de prix.

PURPURITE. On donne ce nom aux coquilles de la famille des pourpres & devenues foffiles : *voyez leur caractere au mot* POURPRE.

PUTOIS, *putorius.* Le putois, dit M. *de Buffon*, reffemble beaucoup à la fouine, par le tempérament, par le naturel, par les habitudes ou les mœurs, & auffi par la forme du corps : il eft plus petit que la fouine; il a la queue plus courte, le mufeau plus pointu, le poil plus épais & plus noir; il a du blanc fur le front, auffi bien qu'aux côtés du nez & autour de la gueule. Il en differe encore par la voix : la fouine a le cri aigu & affez éclatant, le putois a le cri plus obfcur ; ils ont tous deux, auffi bien que la marte & l'écureuil, un grognement d'un ton grave & colere, qu'il répetent fouvent lorfqu'on les irrite ; enfin le putois ne reffemble point à la fouine par l'odeur, qui loin d'être agréable, eft au contraire fi fétide, qu'on l'a d'abord diftingué & dénommé par là. C'eft fur-tout lorfqu'il eft échauffé, irrité, qu'il exhale & répand au loin une odeur infupportable. Les chiens ne veulent point manger de fa chair, elle eft d'un trop mauvais goût, & fa peau quoique bonne eft à vil prix, parce qu'elle ne perd jamais entiérement fon odeur naturelle. Cette odeur vient de deux follicules ou

véficules que ces animaux ont auprès de l'anus, & qui filtrent & contiennent une matiere onctueufe, dont l'odeur eft très-défagréable dans le putois, le furet, la belette, le blaireau, &c. & qui n'eft au contraire qu'une efpece de parfum dans la civette, la fouine, la marte, &c.

Le putois a appartement d'hiver & appartement d'été. A l'approche des froids il gagne, ainfi que la fouine, vers les habitations, grimpe fur les toîts, s'établit dans les greniers, & ne fort que la nuit pour chercher fa proie. Ce quadrupede fe gliffe dans les baffe-cours, & fait main-baffe fur tout ce qu'il trouve; il monte aux volieres & aux colombiers, où fans faire autant de bruit que la fouine, il fait plus de dégât: il fait la chaffe aux poules, & en mange les œufs; il pille, vole, étrangle, met tout à mort. Il coupe auffi ou écrafe la tête à toutes les autres volailles; il prend fon repas, & enfuite il les tranfporte piece à piece, & en fait un magafin de provifions. Si, comme il arrive fouvent, il ne peut les emporter entieres, parce que le trou par où il eft entré fe trouve trop étroit pour le paffage de fon butin, il leur fuce la cervelle & emporte les têtes. Ce brigand n'eft pas moins avide de miel; il attaque impunément les ruches en hiver, & force les abeilles induftrieufes à abandonner leur république. Il ne s'éloigne guere des lieux habités; il entre en amour au printemps: les mâles fe battent fur les toîts, & fe difputent la femelle; le plus fort en jouit, enfuite il l'abandonne & va paffer l'été à la campagne ou dans les bois où il exerce fes ravages. La femelle au contraire refte dans fon grenier jufqu'à ce qu'elle ait mis bas, & n'emmene fes petits que vers le milieu ou la fin de l'été: elle en fait trois, quatre ou quelquefois cinq, & ne les allaite pas long-temps: en les fevrant elle les accoutume auffi-tôt à fucer du fang, à vivre d'œufs, à manger des cervelles. Enfin la petite famille fe difperfe, & chacun va vivre à fes frais.

A la ville ils vivent de proie & de chaffe; à la campagne ils s'établiffent pour paffer l'été & toute la belle faifon, dans des terriers de lapins ou dans des fentes de rochers, d'où ils ne fortent guere que la nuit pour aller dans les champs, dans les bois, chercher les nids de perdrix, d'alouettes, de cailles: ils épient les rats, les taupes, les mulots, & font une guerre continuelle aux lapins, qui ne peuvent leur échapper, parce qu'ils entrent aifément dans leurs trous; une feule famille de putois fuffit pour détruire une garenne. Ce feroit le moyen le plus

ſimple pour diminuer le nombre des lapins dans les endroits où ils deviennent trop abondans. Le putois eſt difficile à prendre, il échappe par ſon agilité.

Le putois, dit M. *de Buffon*, paroît être un animal des pays tempérés: on n'en trouve que peu ou point dans les pays du Nord, & ils ſont plus rares que la fouine dans les pays méridionaux.

Le puant d'Amérique eſt un animal différent; & l'eſpece du putois paroît être confiné en Europe depuis l'Italie juſqu'à la Pologne.

PUTOIS RAYÉ, *putorius ſtriatus.* C'eſt le *putois puant de l'Amérique.* Il eſt à-peu-près de la grandeur du précédent, mais il a le muſeau un peu plus long: il eſt noir avec cinq bandes blanches longitudinales & paralleles ſur le corps. On le trouve dans tout le Continent ſeptentrional de l'Amérique. C'eſt le *puant* des Auteurs.

PYCNOGONE. *Voyez* POLIGONOPE.

PYGARGUE *Voyez* PIGARGUE.

PYLORIDES, *conchæ pylorides.* Ce ſont des coquilles maritimes & bivalves dont les battans ne ſe ferment pas exactement, ou qui ont une bouche béante; tels ſont les *tellines*, les *pholades*, les *couteliers*, quelques eſpeces de *pinnes marines*, &c. *Voyez ces mots.*

PYRACANTHA ou BUISSON ARDENT. *Voyez à la ſuite du mot* NÉFLIER.

PYRAMIDALE. *Voyez à la fin de l'article* JOUBARBE.

PYRETHRE ou RACINE SALIVAIRE, *pyrethrum.* On trouve chez les Droguiſtes deux à trois ſortes de racines ſous le nom de *pyrethre.* La premiere eſt de la longueur & de la groſſeur du doigt, ridée, de couleur griſe, rouſsâtre en dehors, blanchâtre en dedans, ayant quelques fibres d'un goût fort âcre & très-brûlant: on l'apporte ſeche de Tunis à Marſeille, elle n'a point d'odeur. *Bruyn* dit que c'eſt la racine de l'œil de bœuf de Crete, *buphthalmum Creticum cotulæ facie, flore luteo & albo*, eſpece de plante qui reſſemble à la camomille; ſes feuilles ſont découpées comme celles du fenouil & reſſemblantes à celles de la carotte: ſes tiges ſont hautes d'un pied, & portent en leurs ſommets des fleurs larges, radiées, ayant beaucoup de rapport à l'œil de bœuf des Alpes, eſpece de paquerette de couleur incarnate. A ces fleurs ſuccedent une grande quantité de graines applaties, purpurines; ſes ſemences ſervent à multiplier cette plante chaque année dans les

jardins où l'on eſt curieux de la cultiver, parce que ſa fleur dure preſque tout l'été. M. *Shaw* dit qu'on tranſporte à Conſtantinople & au grand Caire une grande quantité de cette racine, & qu'étant confite, on la mange dans les douleurs de dents & de la poitrine. Cette plante eſt fort jolie.

L'autre *racine ſalivaire* appellée *magalà* par quelques-uns, appartient à une marguerite de Canarie; on l'appelle auſſi *pyrethre de Canarie*, *leucanthemum Canarienſe*, *foliis chryſanthemi*, *pyrethri ſapore*. Cette racine eſt blanchâtre, plus menue que la précédente, ligneuſe & moins brûlante. Elle pouſſe des tiges à la hauteur d'un pied & davantage; elle eſt rameuſe, garnie de feuilles ſemblables à celles de la camomille, & colorées d'un bleu tirant ſur le vert de mer: aux extrémités des rameaux naiſſent de petites tiges nues, qui portent à leur ſommet des fleurs compoſées de demi-fleurons blancs, placées autour d'un diſque de fleurons jaunes; toutes les graines ſont applaties & bordées des deux côtés d'un feuillet tranchant.

L'on donne auſſi le nom de *pied d'Alexandre* à une pyrethre ſauvage & ombellifere, *pyrethrum umbelliferum*, dont la racine eſt longue d'un demi-pied, fibreuſe en ſon ſommet comme la racine de méum. On nous l'apportoit autrefois, entaſſée par petites bottes, de Hollande & de pluſieurs autres lieux; ſes fleurs ſont diſpoſées en paraſols & de couleur pâle.

La racine de la premiere de ces pyrethres a plus de force & de vertu que les autres; les Vinaigriers l'emploient dans la compoſition de leur vinaigre. Quand on mâche cette racine, elle produit bientôt une ſaveur âcre & violente qui ouvre les conduits ſalivaires : c'eſt pourquoi c'eſt un ſpécifique pour les maux de dents qui viennent d'obſtructions & de catarres : c'eſt encore un très-bon remede pour les affections ſoporeuſes & la paralyſie de la langue, tant ſon âcrimonie irrite les nerfs.

PYRITES, *pyrites aut pyrimachus*, ſont des ſubſtances compoſées par la Nature, minéraliſées, plus ou moins compactes, peſantes & criſtalliſées, dans différens états, formant ſouvent des veines très-profondes & immenſes, ou des maſſes énormes dans les montagnes, & qui ſe trouvent communément avec les mines. Les parties conſtituantes qui leur donnent un éclat métallique, ſont aſſez différentes entr'elles :

Il y a des pyrites qui contiennent ou du vitriol, ou du soufre, ou de l'arsenic, ou une substance vraiment métallique, qui est ou de fer ou de cuivre, tantôt deux de ces choses à la fois, quelquefois davantage, & toujours mêlangées avec de la terre ou de la pierre. Toutes les pyrites tombent facilement en efflorescence à l'air, ou se détruisent au feu; il en faut excepter celles dont le fer n'est pas bien uni au soufre, & celles qu'on appelle proprement *marcassites*, qui sont d'une figure composée d'angles, ou cristallisées tant extérieurement qu'intérieurement; celles-ci ne se décomposent pas à l'air. *Voyez* MARCASSITES.

Division des Pyrites.

1°. On appelle *pyrites sulfureuses* ou *pierres à feu*, celles qui donnent beaucoup d'étincelles bleues & puantes, étant frappées avec le briquet, & dont le tissu est aigre, cassant, d'une couleur jaune pâle; souvent elles sont cristallisées en aiguilles qui divergent du centre à la circonférence, informes extérieurement ou globuleuses; elles se décomposent, s'enflamment à l'air, & augmentent considérablement de poids & de volume à l'instant de leur entiere efflorescence : elles finissent par produire des cristaux de vitriol; les glaisieres des environs de Paris en sont remplies : on les nomme *féramines*. Il y a aussi des pyrites sulfureuses en crête de coq.

2°. On appelle *pyrites cuivreuses*, *calcho-pyrites*, celles qui sont d'un jaune ou foncé, ou verdâtre, & changeant comme la gorge de pigeon; qui, quoique compactes, moins dures, donnent bien moins d'étincelles avec le briquet; en se décomposant, elles produisent des cristaux vitrioliques, d'un vert bleuâtre : on met ces pyrites dans le nombre des mines de cuivre : *voyez ce mot*. Depuis quelques années on nous apporte des mines de Saxe & d'Angleterre des pyrites cuivreuses & cristallisées, où brillent les couleurs les plus éclatantes & les plus variées. La couleur d'or & d'azur y domine.

3°. On donne le nom de *pyrites arsenicales* ou de *pyrites de poison* à celles qui sont d'un blanc sale, pesantes, tenaces, très-dures, susceptibles d'un beau poli, peu altérables aux impressions de l'air & du feu, donnant plus ou moins d'étincelles avec le briquet, mais exhalant une odeur d'ail : telles sont la plupart des pierres des Incas du Pérou, on y peut joindre encore les *pierres carrées* ou *hexaëdres* d'Espagne &

de Portugal, que l'on connoît dans le commerce ſous le nom de *pierres de Geneve* ou *pierres de ſanté*, & dont on fait depuis quelque temps, ainſi que de celles qui ſont jaunâtres, des bijoux ſi agréables, *aigrettes*, *bracelets*, *colliers*, *entourages de bagues*, &c. Ces pyrites ferro-arſenicales ſont auſſi des *marcaſſites* : voyez ce mot. Leur figure eſt peu conſtante, mais aſſez réguliere, tantôt écailleuſe, en trapeze, en paralléllipipedes, en criſtaux octaëdres, ou cubiques. Souvent les cubes ſont réunis & confondus l'un dans l'autre, & de nature ferro-ſulfureuſe, mais le fer y eſt mal combiné avec le ſoufre. Il y a auſſi des pyrites pierreuſes & cendrées d'arſenic ; celles qui ſont noires, rougeâtres & teſtacées, c'eſt-à-dire écailleuſes, en petites lames carrées ou trapézoïdes, ſe recouvrant les unes les autres, ſont les mines ordinaires d'arſenic : *conſultez* la *Pyrithologie de Henckel*. Il ne faut pas confondre ces dernieres pyrites avec la *mine de cobalt* criſtalliſée.

4°. On donne le nom de *pyrites martiales* à celles qui ſont d'un brun fauve, ou de couleur terreuſe ou livide, peu ou point éclatantes, ne donnant preſque point d'étincelles avec le briquet, s'altérant peu à l'air, & qui ſont privées de ſoufre, ou parce que le ſoufre qui y étoit uni avec le fer s'eſt décompoſé. Ces pyrites ſemblent n'être tantôt qu'une ochre de fer précipitée & enſuite aglutinée très-fortement, & tantôt une pyrite ſtriée, mais ſans brillant métallique. La partie inflammable (le phlogiſtique) en eſt ſouvent détruite.

5°. On nomme *pyrites alumineuſes*, celles qui ont peu d'éclat, qui ſont peu dures, qui ne contiennent que très-peu de fer, mais beaucoup de ſoufre, qui ſe détruiſent facilement à l'air en s'enflammant, & finiſſent par donner abondamment des criſtaux d'alun : & très-peu de vitriol martial. *Voyez* ALUN & PIERRE ASSIENNE.

A l'égard des *pyrites d'or*, nous diſons qu'on y diſtingue effectivement des particules de ce métal précieux ſans y être combiné. Sa couleur, ſa propriété malléable qui permet que la pointe d'un ciſeau y grave des raies, tout y fait reconnoître ſon exiſtence. La pyrite cuivreuſe d'Ædelfors en Smolande contient de l'or dans le quartz, le ſpath vitreux & une roche feuilletée ; on en trouve avec ces mêmes matieres dans le Pérou & en Hongrie. Quelques-uns ſoupçonnent que dans les pyrites auriferes, l'or y eſt uni au ſoufre par l'intermede du fer.

Cette différence des pyrites dépend, comme nous l'avons déjà avancé, des mêlanges & de leur proportion, même de leurs matrices terreuſes. *Henckel* dit que plus une pyrite contient de cuivre, moins il s'y trouve de ſoufre; plus elle contient de fer, & plus elle a de ſoufre; plus il y a d'arſenic dans une pyrite, moins elle contient de ſoufre; plus une pyrite eſt jaune, verdâtre, anguleuſe & compacte, moins elle fait feu avec le briquet, parce qu'elle contient beaucoup de cuivre; plus la pyrite ſe détruit à l'air, plus elle eſt vitriolique ou ſulfureuſe & martiale, mais peu cuivreuſe; enfin dans un minéral où l'on trouve du ſoufre ſans arſenic, on ne trouve jamais de cuivre. Ce ſont ces mêmes différences de combinaiſons (d'où l'on pourroit déduire les différens endroits & matrices qui conviennent pour la production des pyrites) qui changent les propriétés extérieures, c'eſt-à-dire qui operent la denſité, la couleur, la diverſité & la bizarre criſtalliſation dans les pyrites: *conſultez* le *Mémoire ſur les pyrites & les vitriols*, que nous avons lu à l'Académie Royale des Sciences en 1760, imprimé dans les *Mémoires des Savans étrangers, Tome V. page 617.*

Quant aux altérations qu'éprouvent les pyrites ſulfureuſes, ce phénomene n'eſt dû qu'à la ſinguliere propriété qu'a le fer qui s'y trouve, de décompoſer le ſoufre au moyen de l'eau: c'eſt alors que le principe inflammable une fois détruit, la vitrioliſation ſe fait. Si le fer étoit mal uni avec le ſoufre, la pyrite ne ſe décompoſeroit que peu ou point; telles ſont les marcaſſites jaunes qu'on remarque dans certaines terres ou pierres argileuſes qui en contiennent: *voyez* MARCASSITES. Celles qui s'y décompoſent en tout ou en partie, minéraliſent l'argile feuilletée: de là le ſchiſte, les glaiſes marbrées, la pierre à Charpentier, dont le goût eſt vitriolique: peut-être que de telles pyrites ſont le principe colorant de certains marbres, fluors, criſtaux, &c.

Parmi les pyrites, il y en a qui offrent différentes formes ou figures plus ou moins régulieres, des cubes, des rhomboïdes, des octaëdres; décaëdres, dodécaëdres, à quatorze & à dix-huit faces, & même davantage, en grains, en végétations, celluleuſes & caverneuſes, mamelonnées, ſtriées, globuleuſes & à ſurface tantôt liſſe, tantôt raboteuſe, en gâteau ou en champignon, en priapolite, &c.

Comme la pyrite ſulfureuſe eſt abondamment répandue dans toute la terre, ne pourroit-on pas préſumer que la chaleur des eaux thermales

n'eſt due qu'à ſon efflorescence & à ſon ignition ? peut-être que les mouffettes, ces exhalaiſons mortelles appellées *vapeurs minérales* ou *pouſſes* dans les mines de charbon, &c. & qui ſont quelquefois enflammées & inflammantes, n'ont pour cauſe générale, & même peut-être unique, que la décompoſition des pyrites ſulfureuſes dans des matrices ou cavités particulieres. Cette idée, embraſſée dès les premiers ſiecles de l'Hiſtoire Naturelle, eſt renouvellée de nos jours, & la pratique journaliere ſemble confirmer cette théorie. Communément ceux qui travaillent à l'alun & au vitriol ſont peu inſtruits des ſubtilités chimiques, ils ignorent que la pyrite la plus ordinaire eſt compoſée de ſoufre uni à du fer ; mais ils ſavent que cette pyrite commune ſe détruit par l'eau, qu'elle s'échauffe au point de prendre feu ſi le ſoufre y domine, & qu'elle brûle des ſemaines & des mois entiers, ſelon l'abondance de ſa matiere combuſtible, & relativement aux circonſtances locales. Le principe inflammable ſe détruit dans les monceaux de pyrites expoſés à l'air libre, & on en tire par lixiviation les ſels dont l'acide eſt vitriolique, &c.

L'inflammation de la pyrite, au moyen de l'air & de l'eau, étant certaine, il eſt facile de concevoir les mêmes effets dans les entrailles de la terre, où on la trouve communément : mais la conſommation de la matiere y ſera plus lente, la chaleur plus égale, plus uniforme, & durera plus long-temps que ſi elle étoit expoſée à l'air extérieur.

La pyrite échauffée exhale une vapeur ſubtile, raréfiée & acide, qui ôte à l'air ſon jeu ſi néceſſaire pour le ſoutien de la vie & pour la production de la flamme ; telle eſt la mouffette des Charbonniers : cette vapeur ſi pernicieuſe aux Mineurs, eſt quelquefois ſi chargée de phlogiſtique, qu'elle prend feu facilement & avec tant de violence, qu'on ne ſauroit l'éteindre ; ſouvent même elle produit une exploſion terrible, ſur-tout lorſqu'elle eſt renfermée dans des mines, dont les cavités ou cavernes ſont trop étroites. Si cette vapeur ſe trouve au-deſſus de la ſurface de la terre au grand air, elle produit une flamme très-claire, tant que la matiere combuſtible ne tarit point. On ſera ſans doute ſurpris en apprenant que l'Ingénieur des mines de Whitehaven en Angleterre, a employé utilement cette pernicieuſe vapeur enflammée, en lui donnant iſſue hors des mines par des ſoupiraux convenables, & y mettant le feu dès qu'elle en ſort ; elle continue dès-lors à brûler jour

& nuit ; ainsi en détruisant la vapeur empoisonnée qui feroit périr les malheureux Mineurs, & détruiroit la miniere, elle produit au dehors une flamme qui sert de phare aux Navigateurs, & qui éclaire l'entrée du port.

L'embrasement des mines de charbon n'a lieu que par la matiere pyriteuse qui s'y trouve : ces amas de charbons exposés à l'air libre dans divers endroits, & qui prennent feu quelquefois, en sont des exemples non équivoques ; plusieurs de nos mines d'Europe en contiennent une très-grande quantité, & il paroît probable que les embrasemens terribles des monts *Hecla*, *Etna*, *Vésuve*, &c. ont été occasionnés par la faculté de s'enflammer qu'ont les pyrites qui se vitriolisent. On trouve aux environs du Vésuve des terres alumineuses, & près du mont Hecla des terres toutes sulfureuses.

Toutes les mines, soit des pays chauds, soit des pays froids, qui ne contiennent que peu ou point de pyrites, sont constamment sans chaleur dans telle saison que ce soit ; au-lieu que celles qui contiennent des pyrites, sur-tout de celles qui sont sulfureuses, quelque profondes qu'elles soient, dans tout climat & en toute saison, ont toujours une chaleur plus ou moins grande, mais dominante en été.

Les Naturalistes instruits de la Chimie, qui ont voyagé & visité les galeries des mines contenant des pyrites, ont toujours reconnu dans leurs cavités, ou des guhrs ou des chaux métalliques, ou des efflorescences pyriteuses, ou des stalactites vitrioliques, ou des eaux thermales d'une saveur styptique, & ont trouvé les parois ou la voûte des terres ou pierres comme calcinées ; ils ont respiré dans ces souterrains, pendant l'été, un air échauffé, une vapeur subtile, qui empêchent souvent les Mineurs d'y pouvoir travailler, si ce n'est dans l'hiver.

Cet exposé confirme que la pyrite est la vraie cause du feu souterrain, & l'origine de la chaleur des eaux thermales, simples ou composées. Nous le répétons, les volcans d'Italie, du Nord, de l'Amérique & de l'Afrique sont probablement entretenus par la même cause, puisque ces volcans sont toujours accompagnés de vapeurs sulfureuses, environnés de soufre en nature, de récrémens (scories) métalliques, semblables à une pyrite torréfiée. L'on en peut encore déduire la cause des tremblemens de terre. Que la décomposition de la pyrite ait lieu

dans des cavités souterraines remplies d'air & d'eau, il y aura inflammation, raréfaction de l'air, dilatation & expansion de l'eau en vapeurs, enfin des explosions dont l'odeur est analogue à celle que laisse le tonnerre dans le lieu où il tombe. Il y a quelque temps qu'on éprouva près de Bisenchi une éruption & un tremblement de terre local : on reconnut que c'étoit la pyrite sulfureuse dont il y a un filon considérable, qui par son ignition avoit produit ce désastre. Nous n'entreprendrons pas ici d'expliquer si les feux volans, les courans d'air périodiques, appellés *vents alisés*, sont produits par des pyrites enflammées dans le sein de la terre ; nous nous éloignerions trop de notre objet, qui d'ailleurs est discuté à son article. Nous avons cru devoir nous permettre ces détails, pour donner à nos Lecteurs une idée des effets de la pyrite exposée à l'humidité de l'air, & des plus importans phénomenes qui en résultent. Nous croyons devoir encore conseiller à nos Lecteurs de lire aussi les mots *exhalaisons minérales*, *volcans*, *tremblemens de terre*, *eaux chaudes*, *soufre*, *bitume*, *lave*, *charbon de terre*, en un mot tous les articles où il est parlé des effets produits par la décomposition des pyrites.

PYROLE ou VERDURE D'HIVER, *pyrola*. M. *de Tournefort* a établi quatre especes de pyrole. Les fleurs de ce genre, dit M. *Deleuze*, ont cinq pétales attachés à un calice simple fendu en cinq parties, dix étamines & un pistil.

Entre les especes de ce genre, la principale est la grande à feuilles arrondies, *pyrola rotundifolia major*. Elle croît aux lieux montagneux, ombragés & un peu humides, dans les forêts & les bois : on la trouve particuliérement dans la haute Champagne, ainsi que dans les environs de Paris ; mais elle se plaît sur-tout dans les pays froids & septentrionaux, tels que la Boheme, la Moravie, &c. Sa racine est flexible, déliée, fibreuse, traçante & blanchâtre ; elle pousse cinq ou six feuilles arrondies, lisses, d'un beau vert, qu'elle conserve durant l'hiver : elles sont attachées à des queues longues & tombent vers la terre ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige haute d'environ un pied, anguleuse, garnie de quelques petites feuilles pointues, portant en sa sommité des fleurs odorantes, agréables à la vue, disposées en rose & blanchâtres. A chaque fleur succede un fruit à cinq pans arrondis, divisé intérieurement en cinq loges, remplies de semences roussâtres

&

& menues preſque comme de la pouſſiere, ſemblables à la ſciure de bois.

Toute la plante a un goût amer & fort aſtringent ; elle ſe ſoutient difficilement dans les jardins, malgré la culture ; elle y meurt communément : elle fleurit en Juin & Juillet. La pyrole a toujours été regardée par les Praticiens comme propre à arrêter les pertes de ſang, les fleurs blanches & les hémorragies : on la fait infuſer comme le thé : c'eſt un des vulnéraires de Suiſſe les plus célébres ; on l'applique auſſi ſur les bleſſures : on fait, avec la décoction de la pyrole & le miel roſat, un excellent gargariſme contre les eſquinancies inflammatoires : cette plante commence à ſe multiplier dans toutes nos Provinces.

Q.

QUABEBES. *Voyez* Cubebes.

QUACAMAYAS ou ALO. C'eſt le nom que les Mexicains donnent à leurs perroquets qui ſont tout rouges, à la réſerve des épaules & de la queue qui ſont d'un bleu d'azur ou bleu céleſte. Ces oiſeaux ſont de la grandeur de nos poules : leur bec eſt blanc & crochu ; leurs pieds ſont noirs : ils s'apprivoiſent facilement dans les maiſons ; mais ils imitent mal le langage humain.

QUADRISULCE. *Voyez à l'article* Quadrupedes.

QUADRUMANS. *Voyez à l'article* Singe.

QUADRUPEDES, *quadrupedes*. Ce ſont des animaux vivipares, couverts de poils, & qui ont quelque rapport avec l'homme, en ce qu'ils ont du ſang, qu'ils reſpirent par les poumons, qu'ils ont deux ventricules au cœur, qu'ils alaitent leurs petits : ils marchent ſur quatre pieds ou ongulés ou onguiculés, & analogues aux pieds & aux mains de l'homme. On diviſe ces animaux en *ſolipedes*, en *pieds-fourchus* & en *fiſſipedes*.

1°. Les Solipedes, *ſolipeda aut ſoliungula*, ſont ceux qui n'ont qu'un ſeul ongle aux pieds, comme ſont le cheval, l'âne & le zebre.

2°. Les Animaux a pieds fourchus ou Bisulces, *biſulca*, ont le ſabot fendu en deux comme le bœuf, la brebis, la chevre, le cerf, &c.

3°. Les Fissipedes ou Digités, *digitata* ; ils ſont ainſi appellés à cauſe de la pluralité des doigts fendus qu'ils ont aux pieds ; tels ſont le chien, le lievre, le lion, le renard, &c.

Des Naturaliſtes ajoutent à ces diviſions celles des quadrupedes qui ont le pied fendu en trois, *triſulces* ; tel eſt le rhinocéros & l'anta ; ou qui ont le pied fendu en quatre, *quadriſulces*, comme l'hippopotame ; ou le pied fendu en cinq, *pentiſulces*, comme l'éléphant : mais à examiner de bien près, ces animaux ne ſont qu'ou *biſulces* ou *quadriſulces* ; le porc, par exemple, que l'on regarde comme *quadriſulce*, ne s'appuie que ſur deux ongles en marchant.

On donne le nom d'Ongulés, *ungulata*, à ceux des quadrupedes qui ont les doigts ou les extrémités des pieds couverts & entourés

d'ongles; cette ſubſtance eſt dure, de conſiſtance de corne & concave; elle couvre & contient les extrémités des doigts, & c'eſt ſur elle que l'animal marche en partie; tels ſont les ſolipedes, les biſulces & les quadriſulces.

Par ANIMAUX ONGUICULÉS, *unguiculata*, on entend ceux qui ont les doigts découverts, & ſeulement armés au bout ſupérieur d'ongles naiſſans, ſouvent étroits, pointus, courbés & garnis de poils, ſur-tout en deſſous, & quelquefois larges, comme ſont ceux des ſinges.

On peut encore conſidérer les quadrupedes comme *ruminans*, tel eſt le genre des bœufs, celui des brebis, celui des chevres, celui des cerfs; ou comme *non ruminans*, tels que ſont les porcs, &c. *Voyez* RUMINANS.

Diviſion des Quadrupedes.

M. *Linneus* donne trente-quatre genres de quadrupedes dans ſix ordres qu'il établit.

Le premier ordre contient les *anthropomorphes*, c'eſt-à-dire ceux à figure humaine (quadrumans); tels ſont les ſinges, les bradypes ou les pareſſeux du Ceylan & de l'Amérique.

Dans le ſecond il comprend les féroces, *feræ*, tels que l'ours, le lion, le léopard, le loup-cervier, le genre des martes, la loutre, les chiens, les loups, le renard, le phocas, le blaireau, la civette, le hériſſon, les armadilles, la taupe & les chauve-ſouris.

Dans le troiſieme ordre, les bêtes ſauvages, *agriæ*, telles que le tamandua ou fourmillier.

Dans le quatrieme ordre, qui comprend les *glires*, ſont renfermés les porcs-épics, les écureuils, les lievres, le caſtor, les ſouris, les rats, le cochon-d'inde, les marmotes, les philandres.

Dans le cinquieme ſont les *jumenta*, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame ou cheval de riviere, le cheval, l'âne, le zebre, le mulet, les cochons, les ſangliers.

Dans le ſixieme ſont les *pecora*, tels que le dromadaire, le chameau, le pacos, la gazelle, les cerfs, les chevres, les chevreuils, le bouquetin, l'élan, le chamois, le rhenne, le daim, la brebis, le bœuf, le biſon & le buffle.

M. *Klein* réduit tous les quadrupedes vivipares à deux genres: le premier comprend les *ongulés*, c'eſt-à-dire, qui ont des ongles ou cornes

aux pieds, & il en fait cinq familles; le second renferme les *digités* ou *onguiculés*, dont il fait aussi cinq familles. Consultez l'ouvrage de cet Auteur, imprimé à Leipsick, & intitulé : *Quadrupedum dispositio, brevisque Historia naturalis.*

Ce même Auteur a aussi fait une classe de *quadrupedes ovipares*, dans laquelle il comprend les grenouilles, les crocodiles, &c. tous animaux que l'on trouve chez M. *Linneus* dans la classe des amphibies, & qui composent la quatrieme classe de M. *Brisson*, sous le nom de *reptiles.*

M. *Brisson* a divisé tout le regne animal en neuf classes, qu'il a subdivisées en dix-huit ordres, dont les caracteres sont tirés du plus ou du moins de dents, soit molaires, soit canines, soit incisives, même de leur position & de leur figure. Ce Naturaliste y joint aussi la comparaison, ou les marques caractéristiques que fournissent les pieds, tant ongulés qu'onguiculés, dans les solipedes, dans les bisulces, &c. ainsi que le nombre des doigts antérieurs & des postérieurs, celui des mamelles, & la longueur différente des jambes.

D'autres Zoologistes ont considéré les animaux par l'espece d'habillement & d'habitation, par la maniere de vivre, par leurs armes, &c.

Plus nous lisons les Ouvrages de ces Méthodistes, & plus nous rendons hommage au zèle qui les a excités dans leurs recherches, qui d'ailleurs supposent beaucoup de sagacité, de connoissances acquises, & des facilités pour la comparaison de tant d'animaux si différens à tous égards. Nous allons citer en exemple quelques-uns des quadrupedes qui suffiront au Lecteur pour lui présenter un tableau de la variété des genres de ces individus.

Différences principales & extérieures des Quadrupedes.

Entre les 265 especes ou environ de quadrupedes connus, les uns sont couverts de poils, & n'ont point du tout de dents, tel est le fourmillier; d'autres ont des écailles tuilées & mobiles, comme le tatou, d'autres ont la peau chargée d'aiguillons comme le hérisson & le porc-épic; les uns marchent lentement & n'ont guere que des dents molaires comme le paresseux d'Amérique; d'autres ont pour défense une trompe mobile comme l'éléphant, ou une corne fixe sur le nez comme le rhinocéros, ou sur la tête, comme le cerf & le bœuf; d'autres ont les quatre pattes palmées comme la loutre, ou seulement les deux

poſtérieures comme le caſtor, ou garnies de poils & digitées comme le tigre, ou garnies de corne, & le ſabot non fendu comme le cheval; d'autres ont des membranes étendues en aîles, qui fixent ou joignent les jambes poſtérieures aux antérieures, comme dans la chauve-ſouris; d'autres ont cinq doigts aux pieds de devant & quatre à ceux de derriere comme le chien; d'autres s'appuient ſur le talon en marchant comme l'ours; d'autres ont les jambes très-courtes, & vivent ſous terre comme la taupe.

Les uns ont les jambes de devant beaucoup plus longues, tel que le caméléopard; ou d'égale hauteur, tel que le genre du bouc, qui a de plus les cornes tournées en haut; d'autres les ont en arriere comme le genre du belier, ou vers les côtés comme le genre du bœuf, ou rameuſes comme le cerf; d'autres n'ont rien de tout cela, mais ils ont une figure humaine, tels ſont les ſinges; d'autres ont la queue plate comme le caſtor, ou longue & chevelue comme l'écureuil, ou courte comme le lapin; d'autres ont la tête ronde, & leurs doigts, quoique crochus, peuvent être entiérement retirés & cachés, comme dans le chat. Les uns ont la tête écraſée, & ſont plantivores, comme le genre du lapin; d'autres ſont inſectivores, comme le tamandua ou fourmillier : il y en a qui peuvent s'alonger, & pour ainſi dire, ſe rétrécir pour paſſer par de petits trous, tel que le genre des belettes, &c.

On apperçoit déjà l'immenſité des détails dans la diſtribution ſyſtématique des quadrupedes : ces animaux n'occupent qu'un très-petit eſpace dans l'Univers, & ne compoſent qu'une petite partie de l'Hiſtoire Naturelle, & cependant nous ſommes encore bien éloignés d'avoir une diſtribution exacte & ſans replique de ce genre d'individus.

Dans l'admirable Ouvrage que l'illuſtre M. *de Buffon* a donné ſur l'*Hiſtoire Naturelle*, les animaux qui ſont les plus néceſſaires & les plus utiles, tiennent le premier rang. Cet Auteur donne la préférence, dans l'ordre des animaux, au cheval, au chien, au bœuf, à la brebis, &c. & il appelle cet ordre, le plus naturel de tous. Ne vaut-il pas mieux, dit M. *de Buffon*, faire ſuivre le cheval qui eſt ſolipede, par le chien qui eſt fiſſipede, & qui a coutume de le ſuivre en effet, que par un zebre qui nous eſt peu connu, & qui n'a peut-être d'autre rapport avec le cheval que d'être ſolipede? Le rang qu'il donne aux animaux ne plaît pas à M. *Klein*, qui veut que l'arrangement des quadrupedes en

ongulés ou *digités*, ſoit le plus naturel & le plus ſimple ; mais dans un Ouvrage tel que celui de M. *de Buffon*, fait pour être entre les mains de tout le monde, & où le Lecteur ne veut apprendre que la vie & les mœurs des animaux, on ſe paſſe de méthode, & cet Académicien a eu probablement raiſon de n'en point adopter. Ces ordres ſyſtématiques n'affectent que ceux qui font une étude particuliere de l'Hiſtoire Naturelle, & qui ſont plutôt Obſervateurs qu'Hiſtoriens; tels que *Geſner*, *Aldrovande*, *Jonſton*, *Ray* & M. *Klein* lui-même. En effet, dans ces Auteurs, on ne trouve que des Naturaliſtes qui ſe ſont attachés à nous faire connoître les animaux comme ils ont cru qu'ils étoient : & dans M. *de Buffon*, au contraire, on voit un Obſervateur attentif, qui, après avoir été à la recherche des merveilles de la Nature, ſait, en habile Ecrivain, nous les repréſenter ſous les images les plus riantes & les plus agréables. Qualités rares, ſur-tout dans un Naturaliſte; preſque tous ceux qui ont écrit ſur cette matiere ne s'étant attachés qu'à décrire fidélement les animaux, ſans beaucoup s'inquiéter de l'aménité du ſtyle : telle eſt la Réflexion qu'on lit dans le *Dictionnaire des Animaux*, *Tome III*, *page 639*.

Il ne nous convient pas de décider ſur cet objet : nous nous contenterons de dire ici, avec ce dernier Auteur, que les quadrupedes ſemblent n'avoir été formés que pour l'uſage de l'homme : nous ne pouvons auſſi qu'admirer la ſagacité de l'homme, qui par ſon induſtrie, s'eſt ſi bien approprié les talens ou les ſervices, & la matiere des quadrupedes : en effet, les tigres, les lynx, les ours, les élans, les caſtors & les renards ont des fourrures dont nous profitons ; quelques eſpeces de chiens ſervent à courir le cerf, le chevreuil, le lievre, dont nous faiſons nos repas ; les autres eſpeces ſervent pour nous garder ou pour notre amuſement : le furet fait ſortir le lapin de ſa retraite ; le cheval, l'éléphant & le chameau paroiſſent nés pour porter des fardeaux ; le taureau pour ſubir le joug, la vache pour fournir du lait, & le mouton pour donner de la laine, &c. &c.

Amours, cris, multiplication, nourriture, habitations, caracteres, ruſes, combats & deſtruction des quadrupedes.

Nous avons déjà inſinué que le deſir violent de perpétuer ſon eſpece eſt différemment caractériſé dans chaque animal. Entre les quadrupedes, les loups & les renards hurlent dans les bois; les chiens ſuivent en

troupe les chiennes en chaleur, les taureaux ont un regard ſombre & féroce, ainſi que les cerfs, dont le bois tombe chaque année & ſe répare après leur accouplement.

Les femelles des quadrupedes conſervent leur fœtus dans une chaleur modérée ; & l'on remarque que ſi ces animaux ont un vif inſtinct pour ſe reproduire & multiplier, ils en ont auſſi un très-tendre pour la conſervation de leurs petits. Cette tendreſſe eſt même remarquable dans les plus féroces, ſur-tout pendant tout le temps que les petits ſont encore trop foibles pour pourvoir eux-mêmes à leurs beſoins : ils les gardent, les nourriſſent & les ſoignent juſqu'à ce qu'ils ſoient aſſez grands ; & quand ils les voient menacés de quelque danger, il n'eſt rien à quoi ils ne s'expoſent pour les ſauver.

Les quadrupedes ne nourriſſent leurs petits de leur lait qui eſt une liqueur douce, & propre à la foibleſſe de leur âge, que juſqu'à ce que leur eſtomac ſoit devenu aſſez fort pour digérer des alimens plus ſolides, & que leurs dents ſoient en état de les broyer.

La *brebis*, quand elle fait deux agneaux d'une ſeule portée, n'allaite point l'un, que l'autre ne tette en même temps, de peur que l'un ne périſſe de faim, pendant que l'autre ſeroit bien nourri.

D'après ce que nous avons expoſé ci-deſſus ſur la différente forme des quadrupedes, par rapport à la ſtructure de leur corps, ou à la peau qui les enveloppe, on voit que cet arrangement eſt tellement relatif à l'inſtinct & aux propriétés de chaque eſpece, & répond ſi bien aux différens lieux que les uns & les autres habitent, qu'il ſemble que tout autre endroit ſeroit abſolument contraire à leur deſtination.

Par exemple, les *ſinges*, les *éléphans* & les *rhinocéros* ont leur demeure fixe dans les pays chauds, parce que c'eſt dans ces pays ſeulement que croiſſent pendant toute l'année les végétaux dont ils ſe nourriſſent ; & comme les ardeurs du ſoleil y ſont exceſſives, ils ont reçu de la nature une conſtitution particuliere qui fait qu'ils ne ſont point incommodés de la chaleur. D'autres, tels que les *rhennes*, au contraire, ſemblent être deſtinés à habiter les climats glacés de la Laponie, parce que c'eſt le pays du monde où croît plus abondamment l'eſpece de *lichen* (mouſſe), dont ils font leur principale nourriture : & comme il y fait un froid exceſſif, ils ont la peau extrêmement

dure & velue comme tous les autres animaux du Nord, & ſont, par ce moyen, ſuffiſamment munis contre les rigueurs de l'hiver : *voyez* RHENNE.

D'autres, tels que le *chameau*, reſtent dans les déſerts chauds & ſablonneux, parce qu'ils y trouvent des plantes qui font leur nourriture ordinaire : mais rien n'eſt ſi admirable que les reſſources que la Providence a aſſignées & ménagées pour leurs beſoins particuliers. *Voyez* CHAMEAU.

D'autres, tels que les *bœufs*, ſe plaiſent dans les bas pâturages, parce qu'ils y trouvent l'herbe qu'ils aiment le plus.

Les *moutons*, au contraire, préférent les collines à tout autre endroit, parce qu'ils y trouvent de petites herbes aromatiques qui ſont fort de leur goût.

Les *chevres* grimpent au haut des rochers ou des monts eſcarpés, pour y brouter les ſommités des arbriſſeaux ; c'eſt pour cela que la Nature leur a donné des jambes grêles & menues, au moyen deſquelles elles peuvent facilement grimper & ſauter par-tout.

Les *chevaux* demeurent plus volontiers dans les bois où ils ſe nourriſſent de feuillages.

La diverſité des goûts chez les animaux eſt ſi grande, qu'il n'y a preſque aucune plante ſur la terre qui ne plaiſe à l'un, & ne déplaiſe à l'autre. C'eſt ainſi que le cheval abandonne la ciguë aquatique, *phellandrium*, à la chevre ; la vache cede la ciguë à la brebis ; la chevre laiſſe l'aconit au cheval, mépriſe la feuille & le fruit du fuſain & réveille ſon appétit avec le tithymale, qui eſt un poiſon pour tout autre animal, notamment au poiſſon, & même à l'homme, &c. Il y a des herbes qui engraiſſent les uns, & que les autres évitent comme un poiſon. Celles qui ſont venimeuſes, ne le ſont que reſpectivement & non abſolument : l'euphorbe, par exemple, eſt très-nuiſible à l'homme, & c'eſt une nourriture utile pour une eſpece de papillon nocturne. Mais comme les animaux pourroient s'empoiſonner, faute de ſavoir ce qui leur convient, chaque eſpece a une fineſſe de goût & d'odorat qui lui fait diſtinguer, ſans peine, ce qui lui eſt ſalutaire de ce qui peut lui être funeſte : c'eſt ainſi que les pourceaux fouillent dans la terre avec leur groin, pour trouver des racines ſucculentes deſtinées à leur nourriture. M. *Linneus* cite, d'après ſes expériences, les plantes qui conviennent aux vaches ; il y en a deux cents ſoixante & ſeize, &

celles

celles que ces animaux rejettent, ſont au nombre de cent vingt-ſix. Quelques autres vivent de feuilles & de fruits des arbres, tels que le pareſſeux & l'écureuil : auſſi ont-ils des pattes qui ſemblent taillées tout exprès pour s'accrocher aux branches.

Pour peu que l'on faſſe attention à toutes ces ſingularités, on eſt forcé de convenir que rien n'eſt ſi ſage que ce bel ordre & cette harmonie parfaite. On ne peut voir ſans admiration comment la Nature veille à la conſervation de certains quadrupedes qui, dans certains temps de l'année, à cauſe du froid exceſſif ou des tempêtes, ne ſauroient ſe procurer les ſecours ordinaires dont ils ont beſoin pour vivre. Auſſi voit-on l'*ours* en automne s'envelopper dans un grand monceau de mouſſe dont il a eu ſoin de faire ſa proviſion, & s'y tenir caché pendant tout l'hiver, ne vivant que de la graiſſe qui s'eſt amaſſée durant tout l'été dans ſa membrane cellulaire, & qui le nourrit pendant tout ce temps d'abſtinence. Il tire encore une ſorte de ſubſtance de ce ſuc graiſſeux que contiennent les glandes qui ſe trouvent ſous ſes pattes, & qu'il exprime en les léchant : *voyez au mot* OURS. Le *hériſſon*, le *taiſſon* & la *taupe* ont coutume auſſi de remplir leur trou de pluſieurs ſortes de plantes, & y reſtent endormis pendant les grands froids. La *chauve-ſouris* paroît toute glacée & comme morte durant tout l'hiver, & la plupart des quadrupedes amphibies paſſent cette ſaiſon dans un trou ou au fond d'un lac ou d'un marais. La *chauve-ſouris*, de même que le *tette-chevre*, ne vole que la nuit pour attraper les phalenes ou papillons nocturnes qui voltigent alors de tous côtés.

Entre les quadrupedes dont nous faiſons mention, les bêtes féroces & carnaſſieres ſont les plus cruelles de toutes, étant accoutumées à exercer leur rage ſur les autres pour aſſouvir leur faim. Mais quelle que ſoit la fureur des animaux de rapine quadrupedes, la Nature qui met des bornes à tout, a ſagement prévenu les ravages exceſſifs qu'ils pourroient faire, en les faiſant naître en plus petit nombre que les autres bêtes qui ne ſont pas mal-faiſantes, & en ne leur accordant même qu'une vie plus courte qu'à ces dernieres. D'ailleurs les animaux féroces ne ſont pas également nombreux dans tous les pays : il n'y a point de lions ni de tigres dans les pays ſeptentrionaux. Ajoutons à cela que les animaux nés avec un inſtinct cruel ſe détruiſent réciproquement : ne voit-on pas le loup manger le renard ? Souvent même des

loups raſſemblés ne craignent point d'attaquer un ours. Les tigreſſes dévorent quelquefois les mâles de leur portée.

Quoique chaque animal ait un ennemi particulier qui ne ceſſe de lui nuire ou de lui tendre des pieges, il a toujours des reſſources pour s'en garantir, & il emploie ſouvent des ruſes qui lui réuſſiſſent : le *lievre*, par ſes détours, met en défaut le chien qui le pourſuit. Quand l'*ours* attaque les beſtiaux ou autres troupeaux domeſtiques, ceux-ci ſe raſſemblent pour leur commune défenſe ; les chevaux ſe rangent front contre front, & combattent à coups de pieds : les bœufs ſe joignent enſemble queue contre queue, & repouſſent l'ennemi à coups de cornes : les pourceaux ſe ſervent de leurs dents, & ſe défendent avec tant de vigueur, que l'ours a bien de la peine à les vaire.

Une choſe remarquable, c'eſt que toutes ces eſpeces de troupeaux placent leurs petits au centre, c'eſt-à-dire, au milieu d'eux, juſqu'à ce que le combat ſoit fini. La précaution que prennent encore certains animaux pour leur ſureté pendant la nuit, n'eſt pas moins admirable.

Quand les chevaux dorment en troupes dans les forêts, il y en a un qui fait ſentinelle, & ils ſe relevent tour à tour. Dans le Bréſil lorſque les ſinges paſſent la nuit ſur les arbres, il y en a toujours un qui fait la garde pour donner le ſignal quand quelque tigre veut y grimper, & malheur à la ſentinelle qu'il trouve endormie, car il la met en pieces ſur le champ.

Par cette précaution les bêtes de rapine ſont ſouvent ſujettes à manquer leur gibier ; il leur arrive même de chaſſer durant tout un jour ſans rien prendre. C'eſt auſſi pour cela que l'Auteur de la Nature leur a donné la facilité de ſupporter long-temps la faim, ſans en être incommodés, puiſqu'il leur eſt fort ordinaire de n'avoir pas toujours à point nommé de quoi la ſatisfaire. Le lion reſte ſouvent pluſieurs jours dans ſa caverne ſans manger : le loup, après avoir fait un bon repas, peut ſe paſſer de nourriture pendant plus de huit jours. Ainſi les animaux foibles ſervent de pâture à ceux de rapine ; ceux-ci ſe détruiſent mutuellement ou périſſent par d'autres événemens : de-là une juſte proportion parmi toutes les eſpeces qui ſubſiſtent toujours également.

Nous avons rapporté en ſon lieu que les oiſeaux *imantopedes* & *ſcolopaces* nettoyent l'Egypte d'une multitude infinie de grenouilles dont

tout le pays est couvert après les inondations du Nil ; & qu'ils détruisent aussi les rats qui infestent la Palestine. Le renard blanc, qui se trouve dans les Alpes de la Laponie, ainsi que l'observe M. *Linneus*, rend aussi le même service, en détruisant les rats qui sans cela se multiplieroient à l'excès, & dévoreroient toutes les plantes des champs & des jardins. Delà la nécessité des bêtes carnivores ; toute la terre seroit couverte de cadavres infects de toute espece, s'il n'y avoit pas des animaux avides de semblable nourriture : ainsi lorsqu'il y a une bête morte dans les champs, les loups, les ours, les renards, les corbeaux, les chiens l'ont bientôt consumée, sans qu'il en reste le moindre morceau : si un cheval ou tout autre animal vient à périr sur les grands chemins où les bêtes féroces n'osent se présenter ; au bout de quelques jours le cadavre est rempli d'une multitude innombrable de nymphes & de mouches carnivores qui consomment toutes les chairs, de sorte que les passans sont bientôt délivrés de l'horrible puanteur qui s'en exhaloit.

Maniere de se procurer les différentes especes de quadrupedes, de les préparer & de les envoyer des pays que parcourent les Voyageurs.

M. *Mauduit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui est l'Auteur d'un très-bon Mémoire sur cet objet, & qu'il étend sur tous les autres animaux, dit qu'on peut se procurer les quadrupedes par le moyen des pieges, ou par la chasse dans laquelle on emploie les armes à feu ou les fleches : les pieges ont quelque inconvénient, ils brisent les os, délabrent les parties engagées sans donner souvent la mort aux animaux, qu'on est obligé d'assommer pour les tuer ; ce moyen est donc cruel & ne procure que des individus mutilés : la balle rapide lancée avec force, endommage souvent la peau, pénétre les chairs, rompt les os, déchire les visceres : la fleche empoisonnée de la plupart des Sauvages, aussi prompte, aussi sûre que la balle, n'entame que la peau, s'arrête dans les chairs & sans les pénétrer, donne une mort certaine & presque subite à l'animal qu'elle atteint. D'après ces principes, M. *Mauduit* conseille aux Voyageurs d'employer les Sauvages à la chasse des quadrupedes dans les pays & dans les circonstances où cette chasse seroit possible. Ce même Observateur, en parlant des quadrupedes, fait mention aussi des cétacées.

Quant aux *cétacées*, dit-il, leur grandeur, leur force, l'élément qu'ils habitent, le danger de se trouver exposé à leur vengeance en les frappant de trop près, la crainte de les voir disparoître en se plongeant sous les eaux & d'y perdre leurs traces, sont cause que l'industrie ou la tyrannie de l'homme n'a encore inventé guere qu'un moyen de les frapper & de triompher de leur énorme force, malgré sa foiblesse; celui de leur lancer un harpon (En consultant les articles *Baleine* & *Requin*, on verra que le *harpon* n'est pas la seule arme de l'homme contre les animaux cétacées.). L'intrépide Chasseur les frappe du dard meurtrier, il le laisse engagé dans leurs chairs, & il met en fuyant entre lui & sa victime un fil attaché au dard qui le dirigera vers sa proie, quand avec son sang elle aura perdu ses forces & la vie. Il existe à la vérité des cétacées moins puissans, & par conséquent moins redoutés, qu'on assomme à coups de massue en les poursuivant au milieu des eaux dont ils couvrent la surface en aussi grand nombre, qu'on voit sur la terre les bestiaux paître dans les prairies; mais c'est par le moyen du harpon qu'on prend les baleines les plus grosses, que leur masse, l'étendue des eaux où elles nagent, la stérilité & la solitude des plages dont elles s'approchent, n'ont pu garantir de l'activité & de la hardiesse humaine. C'est avec le même instrument qn'ou attaque le *lamentin*, cet hôte paisible des grands fleuves du Nouveau Monde, qui pâture sous les eaux des plantes inutiles à l'homme & aux brutes, qui porte avec lui ses petits, les nourrit de son lait, les tient embrassés posés sur son sein, sans que ses mœurs douces & innocentes excitent en sa faveur les sentimens de la pitié.

On peut envoyer les quadrupedes & les cétacées d'une grandeur moyenne tout entiers, ou ne conserver que leurs dépouilles. Veut-on les conserver tout entiers, après les avoir tués, il faut les plonger dans des barriques remplies d'esprits ardens, tels que l'esprit-de-vin, l'eau-de-vie de grain, le tafia; alors bouchez l'orifice de la barrique, bientôt les parties phlegmatiques & lymphatiques que fournira le corps de ces animaux affoibliront tellement la partie spiritueuse, que si on ne s'y opposoit pas, la fermentation s'établiroit dans la masse totale du fluide, & ensuite la corruption. Pour prévenir cet accident, on observe l'instant où la liqueur ardente qui étoit d'abord limpide & d'une odeur spiritueuse, pure, commence à se troubler & à ne plus exhaler son odeur propre. Ces indices annoncent qu'il faut changer la liqueur, l'on

doit même opérer sur la seconde comme sur la premiere; celle-ci ne sera pas perdue, il n'en coûtera que de la distiller de nouveau, & elle pourra servir, comme auparavant, à conserver des animaux. Enfin quand on aura renouvellé la liqueur, plusieurs fois s'il le faut, suivant la proportion entre la masse des animaux & la quantité d'esprit ardent, que celui-ci ne se troublera plus & exhalera l'odeur qui lui est propre; alors l'animal sera déchargé des parties qui pourroient le corrompre, l'on pourra fermer hermétiquement la barrique pour faire l'envoi.

Ces moyens indiqués sont toujours les plus sûrs, mais souvent gênans, quelquefois impossibles. Ils sont cependant indispensables pour les grands animaux; à la vérité, ils ne sont pas d'une nécessité aussi absolue pour les animaux de grandeur médiocre, & encore moins pour ceux qui n'ont que très-peu de volume, en observant que la masse des animaux qu'on plonge dans la liqueur, n'occupe pas plus d'un quart de l'espace du vaisseau contenant, & que les trois autres soient remplis par la liqueur; au moyen de cette précaution, la dose de l'esprit ardent prédominant toujours, absorbera les parties fermentescibles & putrescibles des animaux, & les conservera : à proportion que la liqueur aura plus ou moins de force, on pourra en étendre ou restreindre la dose. Il faut observer que la plupart des animaux qu'on envoie dans la liqueur, foulés, entassés, comprimés, arrivent délabrés, sans consistance, sans couleur & pourris. Malgré les soins qu'on a pris, les animaux & la liqueur sont perdus. L'on doit donc avoir attention que tous les animaux baignent entiérement dans la liqueur; on sait que l'eau-de-vie de grain & le tafia sont à bas prix, l'un dans les Indes & l'autre en Amérique : au reste chacun doit mesurer sa dépense à sa fortune. M. *Mauduit* ne prétend qu'indiquer les moyens de conservation. Si cependant un homme puissant par ses emplois ou ses richesses, vouloit faire passer des pays étrangers dans le nôtre quelques-uns des grands animaux inconnus ou mal observés, qui errent dans les forêts, qui pâturent dans les plaines, qui bondissent sur les montagnes, qui se cachent dans les gouffres de la mer ou qui nagent dans le lit des grands fleuves, qui oseroit condamner son zele? qui taxeroit sa curiosité de luxe? qui borneroit l'utilité qui en pourroit résulter? quand ces animaux livrés à la main de l'Anatomiste, lui fourniroient un nouveau fil qui le conduiroit dans le labyrinthe, au fond duquel son art est caché; quand éclairé par la connoissance nouvelle de leur structure

il leveroit d'une main mieux affermie le voile qui couvre le mystere de la génération, qu'il montreroit avec plus de certitude le rapport, la sympathie des visceres, la correspondance des nerfs, leur texture, leur usage, la fabrique du cerveau & ses fonctions, qui osera dire où se termineroient les lumieres qu'on acquerroit? Loin donc de nous arrêter, continue M. *Mauduit*, en nous objectant une dépense trop grande, que ceux qui ont la voix forte & persuasive s'unissent à nous, pour exciter les hommes riches ou puissans à concourir au bien de l'humanité. La nature est un champ immense, une mine inépuisable (nous en avons esquissé le tableau à l'article *Histoire Naturelle*); mais ni l'un ni l'autre ne fournit rien, si l'on ne cultive le premier, si l'on ne fouille l'autre; & à peine possédons-nous des échantillons des richesses que tous les deux renferment. Mais revenons aux liqueurs conservatrices.

L'esprit-de-vin & l'eau-de-vie de vin, sont les liqueurs les plus propres à la conservation des animaux. L'eau-de-vie, & particuliérement le tafia, laissent sur les corps qu'ils ont baignés, un vernis gras qui est le dépôt de la substance onctueuse qu'ils contiennent. Une petite quantité de cendres mêlée à la liqueur avant sa distillation corrigeroit ce défaut. Un autre inconvénient du tafia & de l'eau-de-vie de grain, c'est d'être extrêmement dessicatifs. En effet les corps des animaux qui y sont demeurés plongés pendant quelque temps, perdent beaucoup de leur substance. Ces liqueurs ont la faculté d'extraire les graisses, la lymphe, le sang & tous les fluides; elles réduisent aussi les chairs, les cartilages, les membranes à l'état de simples faisceaux de fibres sans suc. Cette action des liqueurs est cause que les animaux, au bout d'un certain temps d'immersion, ont perdu près d'un tiers de leur volume : leur peau est en même temps corrodée, leurs pieds sont décharnés, la substance du bec des oiseaux en est usée, & celle même des plumes ou des poils se trouve altérée. La peau est en même temps si amincie ou si usée, qu'on doit la traiter avec beaucoup de précaution pour ne la pas déchirer; il faut & de l'art & de la patience pour dépouiller l'animal, & remplir ensuite sa peau sans l'endommager. Si le but est d'observer les visceres, on les trouve rétrécis, racornis, sans souplesse, sans flexibilité. On en distingue à la vérité la masse, mais on a de la peine à en développer le tissu. Il est très-difficile de séparer les membranes, de découvrir les canaux fins & déliés dont la recherche est l'objet le plus important.

M. *Mauduit* propose un moyen de remédier à l'intempérie dessicative du tafia & de l'eau-de-vie de grain; c'est de les affoiblir en y mêlant un quart ou même un tiers de leur poids d'eau douce distillée, ou au moins d'eau très-limpide; bientôt le mêlange prend un œil laiteux: ajoutons que l'on diminue ainsi la vertu conservatrice de ces esprits ardens, & on ne peut y remédier ou s'en servir avec succès qu'en changeant de liqueur les animaux qu'on a fait dégorger dans la premiere, & ainsi de suite, jusqu'à ce que ces mêmes liqueurs affoiblies d'un tiers d'eau, ne se troublent plus. Tout ceci est essentiel quand on a l'anatomie de ces animaux en vue; mais si l'on se propose d'envoyer des animaux qu'on puisse un jour remonter, il faut se donner d'autres peines, apporter d'autres attentions. Les animaux plongés au hazard dans la liqueur y flotteront, seront poussés de côté & d'autre; ils éprouveront des frottemens les uns contres les autres, dans le temps que le vaisseau où les barriques se trouveront, sera battu, élevé, précipité par les flots. Les poils des quadrupedes, les plumes des oiseaux s'hérisseront, se désuniront, s'useront, seront arrachés ou prendront de faux plis, & des positions souvent à contre-sens, que l'Artiste le plus expérimenté ne pourra leur faire perdre par la suite; il faut donc avoir l'attention de placer & d'assujettir dans l'intérieur des barriques, des traverses de bois, pour y déposer séparément chaque animal, qui doit en outre être enveloppé dans une toile qui le serre par-tout, en prenant garde toutefois de chiffonner sa robe: ensuite on suspend & l'on attache la corde ou ficelle qui tient la toile par le bout où correspond la tête de l'animal; on l'attache, dis-je, à une traverse. La barrique doit être debout, c'est-à-dire sur l'un de ses fonds: par ce moyen l'animal baigne & flotte toujours, les coups sont amortis, sa robe n'est point froissée, il peut se conserver long-temps, être envoyé d'un pays très-éloigné, & subir un long trajet; on doit seulement veiller à ce que les Matelots, à qui la misere & la grossiéreté rendent tout propre, & ôtent toute espece de délicatesse, ne percent les barriques pour boire la liqueur qu'elles contiennent; car indépendamment que les animaux en souffriroient, ceux qui boiroient d'une telle liqueur pourroient en être fortement incommodés.

Quand il ne s'agit que de faire passer des animaux morts d'une Province à une autre, s'ils doivent arriver à leur destination dans l'espace de quinze jours, ou même d'un mois, l'usage des liqueurs n'est pas

néceſſaire. Depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril, il n'y aura aucune précaution à prendre, ſur tout ſi le temps eſt ſec & froid; mais ſi c'eſt en été, ou qu'en hiver le temps ſoit humide, les animaux ne pourront guere ſupporter plus d'un délai de quinze jours, encore ſera-t-il utile, pour éviter la tendance à la corruption, d'employer des plantes aromatiques deſſéchées à propos & réduites en poudre groſſiere, telles que le *laurier-franc*, la *ſauge*, les fleurs de *lavande*, le *thym*, le *baſilic*, le *pouliot;* & des plantes ameres, telles que l'*abſinthe*, la *rhue*, la *tanaiſie*, l'*aurone*, la *ſantoline*, même la *coloquinte:* une ſeule de ces plantes aromatiques ſuffit en certains cas. On fait un lit de ces poudres au fond d'une boîte, on couche l'animal ſur ce lit, on le recouvre enſuite de la même poudre qu'il ne faut pas épargner. Quadrupede ou oiſeau, quel que ſoit l'animal, ſes parties extérieures doivent en être tout-à-fait couvertes. Ces poudres retardent la putréfaction; elles l'empêcheroient peut-être entiérement, ſi les animaux n'avoient que peu de volume, & ils ſe deſſécheroient ſans ſe détruire. On peut donc, en uſant de ce procédé, envoyer des animaux de cent & deux cents lieues par les Meſſageries, ainſi que M. *Mauduit* s'en eſt aſſuré par des expériences heureuſes & réitérées. Si l'on eſt au fort de l'été, ou que les animaux que l'on veut envoyer ſoient fort grands, ou de nature à ſe corrompre ou à ſe deſſécher promptement, tels que ſont les poiſſons, les reptiles, tous les oiſeaux qui ſe nourriſſent de vers ou d'inſectes, alors il eſt indiſpenſable d'avoir recours aux liqueurs conſervatrices. Comme nous parlons des animaux que l'on peut faire paſſer d'une province à une autre, voici la préparation d'une liqueur que M. *Mauduit* propoſe & qui eſt efficace pour conſerver pendant un mois de route les animaux qu'on y plonge: elle n'eſt pas diſpendieuſe comme l'eſprit-de-vin & l'eau-de-vie, les ſeules liqueurs dont on ſoit à portée de faire uſage dans nos climats, la liqueur dont il eſt mention, n'eſt que de l'eau ordinaire ſaturée d'alun. Ce ſel minéral lui communique une qualité ſtyptique, anti-putride & acide, qui réſiſte puiſſamment à la fermentation. Cet alun n'eſt pas perdu; en faiſant évaporer l'eau, on le fait criſtalliſer, & il peut ſervir pour une autre & ſemblable opération. *Voy.* ALUN. Peut-être que des tentatives multipliées & faites par des perſonnes éclairées, nous apprendront un jour qu'on pourroit conſerver les animaux pendant un plus long eſpace de temps, & les envoyer de très-loin à fort peu de frais. On pourroit encore, dit M. *Mauduit*, eſſayer les propriétés de

l'eau

l'eau ſaturée de vitriol, de ſalpêtre, de ſel marin. Il y a en effet quelques perſonnes qui ſont dans l'habitude de conſerver les animaux deſſéchés, en les vidant, en ſoulevant la peau en différens endroits du corps, & en introduiſant à la place des viſceres, & entre les chairs & la peau, de l'alun, du vitriol & de la chaux en poudre; cette méthode ne vaut rien : on ne parvient en l'employant, qu'à avoir des animaux déformés, maigres, décharnés; mais elle indique combien l'alun & le vitriol ont de force pour réſiſter à la putridité.

Ceux qui n'ont en vue que de recevoir des animaux des pays étrangers propres à être montés, à orner une collection & à faire ſpectacle, recommandent de ne pas les envoyer dans la liqueur, car quelques ſoins qu'on ait pris, ils perdent toujours quelque choſe de leur beauté; il faut que ceux qu'on ramaſſe pour être auſſi propres à être remontés qu'ils puiſſent l'être, ſoient écorchés, il faut donc n'en envoyer que les peaux.

Maniere d'écorcher les Quadrupedes *& même les* Cétacées.

Il faut poſer ces animaux ſur le dos, & faire au ventre une inciſion longitudinale, depuis le milieu de la poitrine juſqu'à l'anus : cette inciſion ſuffira pour les petits animaux ou de taille médiocre. On prendra des doigts de la main gauche, la peau d'un des côtés de l'inciſion, on la ſoulevera, on la dégagera d'avec les chairs, en paſſant entre deux d'abord la lame d'un ſcalpel, & enſuite le manche, ou à ſon défaut la lame & le manche d'un couteau à dos applati. On dégagera la peau le plus avant qu'il ſera poſſible, en fourant le manche du ſcalpel, les doigts, la main entiere, ſuivant le volume de l'animal. Lorſque la peau ſera dégagée d'un côté, on paſſera à l'autre, & l'on ſe conduira de la même maniere; ſi l'on a bien réuſſi, preſque toute la peau ſera dégagée d'avec le corps; elle n'y tiendra plus que le long de l'épine dorſale, & ne ſera plus que comme un ſac. Mais les cuiſſes, les épaules dans les quadrupedes, & les parties qui y correſpondent dans les cétacées ſeront encore engagées : on ſaiſira une de ces parties de la main gauche, on la retirera en dedans en refoulant la peau en dehors par le ſecours de la main droite, en la détachant d'avec les chairs, tantôt avec la lame & le dos du ſcalpel, tantôt avec les doigts & la main, ſuivant les circonſtances; quand d'une cuiſſe, par exemple retirée en dedans, la peau qui la couvroit étant rejetée & retournée en dehors, on ſera parvenu juſqu'à la jambe, qui s'é-

corchera comme une anguille dont on retourne la peau, ou un bas, ou un gant qu'on retourne, & de la jambe jusqu'au pied, alors on coupera les chairs, & on séparera les os dans l'articulation de la jambe avec le pied. On traitera de même chaque membre, on écorchera de même la queue; & quand on trouvera trop de difficulté, trop de résistance, car l'extrémité se détache plus difficilement, on coupera en dedans la queue écorchée, à l'endroit où l'on aura jugé par la résistance, que si l'on eût continué à employer la force, on auroit rompu ou déchiré la peau plutôt que de la détacher. Il ne restera plus que la tête à écorcher; on rejetera la peau en la doublant par dessus la tête, & on la dégagera avec la lame du scalpel; car en cet endroit le tissu cellulaire est plus serré, plus ferme, plus adhérent; on le fera le plus avant qu'on pourra, c'est-à-dire, jusques vers les yeux & les mâchoires. On coupera le cou à sa jonction avec le corps, qu'on enlevera; on nettoiera la tête avec soin, en enlevant les chairs avec le scalpel. On fera avec un instrument tranchant, dont la force sera proportionnée à celle des os, une ouverture à l'occipital, (derriere de la tête), par laquelle on videra la cervelle.

S'il s'agit de dépouiller de grands animaux, tels que le bouc, le chevreuil & au-dessus, outre l'incision longitudinale sous le ventre, il faut en faire une autre longitudinale sur chaque membre, en sorte que ces quatre incisions se réunissent à celle qu'on a fait sous le ventre, & soient comme quatre branches qui naissent à ses extrémités à angle droit. Chacune de ces quatre incisions sert à dégager les membres, le reste doit s'opérer comme il est décrit ci-dessus.

En suivant ce procédé pour écorcher les quadrupedes & les cétacées, la tête avec ses appendices, si elle en a, telles que les cornes, (les bois,) les pieds & la queue, ou les parties qui y correspondent, doivent demeurer attachés à la peau. N'oublions pas de dire qu'on doit porter son attention à ne pas salir la robe en écorchant l'animal. Le sang, la lymphe, la graisse, sont les matieres dont on doit redouter les émanations. Il faut pour s'en mettre à l'abri, en écorchant un animal, tenir auprès de soi du coton, de la filasse ou autre substance quelconque analogue, & avoir dans un vase à sa portée, une poudre composée de parties égales de chaux éteinte & d'alun de Rome. A mesure qu'on enleve la peau, on la frotte avec cette poudre qui absorbe l'humidité, & qui en même temps produira l'effet de dessécher & de prévenir la corruption. Quand l'ouverture devient

plus large, on garnit les bords de la peau de coton ou de filasse, pour empêcher que la peau ne se salisse en touchant aux chairs; mais on a toujours soin de frotter & d'enduire la peau de poudre d'alun & de chaux, elle doit en être couverte sur toute la surface intérieure. Il faut sur-tout en employer à la tête, & en introduire dans toutes ses cavités, parce qu'il reste plus de chair &c. en ces parties, que dans tout le reste du corps. Il faut par la même raison en enfoncer entre la peau & les chairs qui restent aux pieds. M. *Mauduit* dit qu'il faut se garder d'employer de l'alun calciné ou de la chaux vive, comme quelques personnes le font : cette poudre est caustique & brûle les peaux; au défaut de chaux & d'alun, on pourroit se servir de tan ou d'écorce de bois neuf réduite en poudre, ou même de bonnes cendres.

Quand la peau est enlevée & préparée, c'est-à-dire, enduite en dedans d'une couche de poudre dessicative, il faut la remettre dans son état naturel, la remplir légérement de coton, de filasse, de paille souple ou de foin bien sec, (on peut aussi se servir de mousse vulgaire bien desséchée); en remplir de même l'étui des jambes, & si on l'a ouvert, l'en remplir & le recoudre; rapprocher de même la peau du corps & la laisser quelques jours à l'air, plus ou moins, suivant la grandeur de l'animal, pour qu'elle se desseche complettement. Enfin, quand on juge que la peau est parfaitement seche, il faut la fermer, & s'occuper des moyens de la garantir des insectes destructeurs. Les personnes qui voudroient garder ces animaux ainsi préparés, doivent poser adroitement des yeux d'émail de forme & de figure naturelle, dans l'instant qu'on a rembourré l'animal : elles doivent aussi s'être étudiées à imiter l'attitude la plus remarquable de l'individu, les proportions, les belles conformations. Mais si l'animal qu'on a préparé, comme il est dit ci-dessus, est destiné à passer les mers, alors on n'y met pas d'yeux, & on est moins astreint à copier le modele de la nature. Passons aux précautions ou moyens qu'on doit prendre pour envoyer ces peaux préparées dans le meilleur état possible.

Dans les pays chauds, faites faire une boîte d'un bois résineux, tel que le cyprès, le cedre, le citronnier, le pin: dans les pays froids, faites-la faire en sapin, en méleze, &c. que le couvercle de cette boîte soit une piece mobile, dont les côtés en arrête soient reçus & glissent

dans une coulisse : que l'extrémité de ce couvercle s'engage de même dans une rainure creusée sur le derriere de la boîte : faites-la peindre, si vous en avez la commodité, en dedans & en dehors, avec une couleur à l'huile : au défaut de la peinture, collez cette boîte en dedans avec un fort papier ; observez d'employer une colle qui ait été faite avec de l'eau, dans laquelle ait bouilli à grande dose & long-temps quelque plante amere, comme de la coloquinte, &c. Ayez un amas de poudres de plantes ameres & aromatiques ; tous les pays en fournissent ; que ces poudres soient bien seches ; mêlez-y du tabac en poudre bien sec, du poivre, du gingembre, même du camphre & de l'*assa fœtida :* établissez sur le fond de la boîte une couche de cette poudre forte & aromatique ; étendez-y la peau, recouvrez-la de poudre, de maniere à ne la plus voir. Voulez-vous faire un envoi plus considérable ? remplissez la boîte alternativement de lits de peaux & de lits de poudre ; emplissez bien la boîte, & que les objets y soient foulés : que la derniere couche par dessus la poudre soit de coton ou de foin bien sec, & ne laissez aucun vide. Fermez la boîte, enveloppez-la d'une toile goudronnée s'il est possible : il n'est cancrelats (*kakerlaques*), poux de bois, ni insectes quelconques qui puissent pénétrer dans une pareille boîte. Les objets qu'elle contient, quelque temps qu'ils soient en route, arriveront intacts. Ne vous servez pas, ni pour emplir les boîtes, ni pour sauver les animaux, de plantes marines molles, telles que les fucus, l'algue, &c. ces plantes contiennent du sel marin qui attire l'eau, & qui entretient dans les boîtes une humidité nuisible. Il est inutile aussi d'avoirs recours à ces méthodes dangereuses, inutiles & trop accréditées, suivant lesquelles on emploie les poisons les plus terribles. Cet usage s'est introduit dans plusieurs colonies, & sur-tout à Cayenne : presque tous les animaux qu'on en reçoit sont imprégnés de sublimé corrosif ou d'arsenic, qui est en si grande dose, qu'en maniant ces animaux, la chaleur seule des mains en fait exhaler une odeur d'ail. Un tel moyen n'est pas sans risque, & pour celui qui envoie, & pour celui qui reçoit ; & c'est cependant sans avantage pour leur conservation, quand on n'a pas eu soin d'ailleurs de les garantir en les enfermant bien. M. *Mauduit* dit avoir reçu bien des fois de pareils animaux, qui, étant échauffés, exhaloient une odeur insupportable d'ail, & qui n'en étoient pas moins dévorés & couverts d'insectes vivans, parce qu'on les avoit

enfermés avec négligence ; mais en prenant les précautions indiquées plus haut, & qui ſont ſans aucun riſque, on eſt aſſuré que les animaux arriveront en bon état, après le voyage le plus long.

M. le Docteur *Mauduit* indique dans le mémoire que nous avons cité, les notes & les obſervations qu'il ſeroit à propos que les voyageurs joigniſſent aux animaux qu'ils ramaſſent & qu'ils envoient. Ces obſervations conſiſtent à recueillir ſur chaque individu ou objet, les faits dont l'enſemble en compoſeroit l'hiſtoire naturelle ; à les obſerver ſoi-même, autant que le temps & les circonſtances le permettent ; à interroger les naturels du pays ſur le reſte ; à reſtreindre ce qu'ils racontent aux bornes que preſcrit une critique éclairée, ſans admettre trop légérement, ſans rejeter avec trop de ſévérité ce qui paroît extraordinaire. On peut réduire ces faits, par rapport aux quadrupedes étrangers, aux articles ſuivans qui ſont les plus importants, & en même temps les plus faciles à conſtater ; déterminer le nom que leur donnent les habitans du pays où on les trouve ; ſavoir quelle eſt la différence du mâle & de la femelle ; la décrire s'il y en a ; quelle eſt la durée de leur vie ; le temps où ils entrent en chaleur & ſa durée ; de combien de temps eſt la geſtation de la femelle ; quel eſt le nombre ordinaire de ſes petits ; quelle précaution elle prend pour les mettre bas ; quelle différence il y a des jeunes aux adultes ; pendant combien de temps la mere les allaite ; combien il en paſſe avant d'avoir acquis la grandeur & le terme de leur eſpece ; le climat où ils vivent ; quelle eſt la nourriture de ces animaux, leur maniere de la chercher ; s'ils vivent ſeuls ou en ſociété ; comment on les chaſſe ; s'ils ſont ſauvages ; quels torts ils font ; quels ſoins on leur donne ; s'ils ſont domeſtiques ; quels ſervices ils rendent ; comment on les dreſſe ; leurs cris ; ſpécifier la couleur & forme de leurs yeux & des autres parties ; quel uſage on fait de leurs chairs, de leurs peaux, de leurs os & de leurs différentes parties.

Il n'eſt pas poſſible ſans doute que les voyageurs recueillent tous les faits dont nous venons de parler, & qui cependant ne compoſeroient qu'une partie de l'hiſtoire de ces animaux ; mais ils peuvent raſſembler un plus ou moins grand nombre de ces faits : ce qu'ils en auront recueilli, ſera très-important, & d'autres compléteront ce que les premiers n'auront pas appris. Il faut, pour rédiger les faits raſſemblés ſur chaque animal dans l'ordre qui leur convient, écrire ces faits ſur un cahier. A la tête des faits qui concernent un animal, mettre un intitulé & un numéro ; écrire le même numéro ſur une carte, l'attacher à l'animal dont on a

tracé l'hiſtoire : cet animal fût-il plongé dans la liqueur, dit M. *Mauduit*, elle n'effacera pas entiérement l'encre.

Ces obſervations ſur les quadrupedes doivent être faites avec le même ſoin ſur les autres animaux. On ne peut aſſez avertir les voyageurs de ramaſſer dans les pays éloignés tous les objets qu'ils rencontrent, ſoit qu'ils y ſoient rares ou communs ; qu'ils ſoient brillans ou ſans éclat : l'expérience en a appris l'importance. Faute d'être convaincus de ce principe, on voit tous les jours des voyageurs, d'ailleurs bien intentionnés, revenir de pays très-éloignés les mains vides, parce que, diſent-ils, il ne s'eſt offert à leurs recherches que des animaux communs & ſans beautés : mais ces animaux communs à deux mille, à quatre mille lieues, peuvent nous être inconnus : ces animaux, dont la forme eſt ſans grace, la robe ſans éclat, font partie du ſyſtême général de la nature : il importe donc de les connoître. On le répete donc encore aux voyageurs : ramaſſez tout ce que vous trouverez, objets rares & communs ; peut-être les Naturaliſtes n'ont-ils jamais entendu parler de l'inſecte que vous avez écraſé mille fois, ſans daigner le ramaſſer. On devroit auſſi avertir les voyageurs des animaux mal obſervés, des faits mal vus ou incertains, & qu'il ſeroit eſſentiel de conſtater ou de détruire ; des obſervations qu'il y auroit à recommencer, de celles qu'il eſt inutile de répéter pour ne pas perdre un temps précieux, en le conſacrant à la recherche des faits connus & avérés. Il faudroit encore indiquer les climats les plus fertiles, & ceux vers leſquels on devroit diriger ſes courſes.

QUADRUPEDES PÉTRIFIÉS, *xioſteites quadrupedum*. On n'a pas encore d'exemple d'avoir rencontré tout un animal quadrupede pétrifié ou foſſile, mais ſeulement des parties, telles que des os, des cornes, des dents. *Voyez* OSTÉOLITHES, YVOIRE FOSSILE & TURQUOISE.

QUAPIZOIT. Nom que l'on donne au Mexique au *pecari*. V. ce mot.

QUARANTE LANGUES. *Voyez* POLIGLOTTE.

QUARRELET. *Voyez* CARRELET & *le mot* PLIE.

QUARTZ, *quartzum*. C'eſt une pierre très-dure, fort peſante, ne ſe diſſolvant point aux acides, mais donnant beaucoup d'étincelles avec le briquet, d'un éclat vitreux, comme gercée dans l'endroit des fractures, ſe diviſant en morceaux anguleux, inégaux, luiſans & de figures irrégulieres. Cette pierre, quoique fort dure, n'eſt pas ſuſceptible de recevoir un beau poli, à cauſe de la quantité de gerçures dont elle eſt remplie. Elle eſt en quelque ſorte indeſtructible à l'air ; on la trouve abondamment répandue ſur la terre : & quoi qu'en diſent quelques

Minéralogiſtes, le quartz, ainſi que le ſpath alkalin, ſont ſouvent l'indice & la matrice de certains métaux : ſon tiſſu gercé le rend très-propre à recevoir l'infiltration des vapeurs métalliques, en un mot à contenir du minéral, ainſi qu'on l'obſerve très-communément. Il forme quelquefois des filons qui traverſent les mines : & plus il s'en trouve, plus elles ſont pauvres. C'eſt ſouvent lui qui, comme la pyrite, produit des étincelles dans les mines, par le choc des outils des Mineurs. Les cailloux ou débris de quartz heurtés ou frottés rapidement l'un contre l'autre, donnent beaucoup de feu ; il paroît même en donner davantage ſous l'eau. Quelle eſt la nature de ce feu ? Cette pierre mérite d'être étudiée.

Le quartz ſe forme preſque toujours contre les parois des cavernes, ou dans les fentes des grandes montagnes : les corps étrangers qu'il renferme ſont une preuve que s'il y a du quartz de toute antiquité, il s'en produit encore actuellement, puiſque l'on en trouve qui ſe coagule & ſe durcit dans des lieux qui en étoient épuiſés, & qui ſe groupe avec des cryſtaux ou des ſubſtances d'une nature différente, ce qui forme des eſpeces de *druſen*. Le quartz eſt de différentes couleurs ; il entre dans la compoſition des roches compoſées, & notamment dans le porphyre, dans le granit, &c. Lorſqu'il eſt ſans couleur, & qu'on lui fait ſubir l'action du feu, il n'en eſt que peu ou point altéré ; mais ſi on le mêle avec des ſubſtances d'une propriété différente, alors il ſe vitrifie ; il produit auſſi dans les fontes des métaux une ſcorie comme liquide, qui, en ſurnageant le métal, le couvre & l'empêche alors de ſe détruire en partie par le contact de l'air & de la flamme. On trouve beaucoup de cette pierre dans le lit des rivieres & ſur les plages des mers, en morceaux ovalaires, blancs, unis, ſouvent arrondis par le roulis des eaux. Voici les différentes ſortes de quartz.

1°. Le Quartz grenu, *quartzum arenaceum*. Il reſſemble à un aſſemblage de grains de ſel, ou de criſtaux de ſable pur, & agrégés enſemble. Lorſque ces grains de quartz ſont colorés & friables, on l'appelle *quartz en grenats*. Le quartz proprement appellé *friable*, eſt d'une couleur blanche ou griſâtre, comme marbrée, & ſe caſſe très-facilement, comme ſi c'étoit une criſtalliſation qui eût été bruſquée. Ces ſortes de quartz ſont communs en Suede & en Saxe.

2°. Le Quartz carié, *quartzum verrucoſum*, eſt comme vermoulu

ou criblé de trous: on prendroit certains endroits de cette pierre, pour du bois rongé des vers, qui auroit été ensuite pétrifié : elle est composée de fragmens de quartz. Souvent aussi ce n'est qu'un pétrosilex rempli de trous. Il est assez difficile de rendre compte du procédé employé par la Nature pour réduire cette pierre dans l'état où elle est. On en fait communément des meules de moulin; aussi l'appelle-t-on *pierre meuliere*, *lapis molaris aut molitoris*. On trouve des carrieres considérables de cette pierre aux environs de la Ferté-sous-Jouarre en Champagne, à Mont-Regard en Bourgogne, à Monthoron en Poitou, dans les environs de Paris & en beaucoup d'autres endroits; les pierres meulieres d'Houlbec près de Pacy en Normandie ne forment point de banc, on les trouve isolées çà & là, & les pierres sont rarement assez grandes pour faire une meule; aussi les ouvriers les forment-ils d'une pierre principale qu'ils environnent d'autres pierres : mais elles ne sont pas si bonnes que celles de Mont-Regard.

En certains pays, comme ces pierres sont fort dures, & que l'on n'est pas dans l'usage de les scier, on en choisit un bloc que l'on façonne en forme de cylindre d'un diametre convenable. Tandis qu'il repose sur sa base, on le partage par des tranchées circulaires & paralleles, à telle distance l'une de l'autre, qu'il se trouve entre elles de quoi faire autant de meules: mais comme ces tranchées ne peuvent pas aller jusqu'à l'axe du cylindre, il reste un noyau qu'il faut rompre à chaque tranche qu'on veut détacher: pour cet effet on remplit tout ce qu'on a creusé, avec des coins de bois tendre & bien séchés, dont on augmente ensuite le volume en les mouillant ; par ce moyen, si peu puissant en apparence, on sépare la pierre de la masse dont elle fait partie. Voyez les mots *pierre meuliere* & *grais ;* consultez aussi le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, *à l'article* CARRIER.

3°. LE QUARTZ GRAS, *quartzum compingue*. Il est fort compacte & très-brillant dans ses fractures. Il a un œil gras, comme si toutes ses surfaces étoient enduites d'une graisse blanchâtre, mêlée de bleu. Les Mineurs prétendent que la rencontre d'une semblable pierre est l'indice d'un minéral précieux; ce quartz est ou opaque ou demi-transparent. Nous en avons trouvé près de Dinan, en Basse-Bretagne. Il est très-commun dans les mines de Suede.

4°. LE QUARTZ LAITEUX, *quartzum lactescens*. Il est entiérement opaque,

opaque, d'un blanc mat de lait; il eſt d'une grande dureté. Nous en avons trouvé en Auvergne, près de Châteauneuf, qui reſſemble à de la crême étendue, mais non délayée dans de l'eau.

5°. Le QUARTZ COLORÉ, *quartzum coloratum.* Il eſt preſque toujours opaque, & quelquefois panaché de rouge, de vert, de bleu, &c. il n'a point de figure déterminée. On le trouve communément dans les montagnes à filons. Il n'eſt pas rare d'en voir des morceaux chargés de grains pyriteux ou de petites marcaſſites. Nous en poſſédons des maſſes groſſes comme le poing, & qui ſont ſeulement colorées de brun noirâtre par une vapeur métallique chatoyant l'iris.

6°. LE QUARTZ CRISTALLISÉ, *quartzum cryſtalliſatum.* On donne ce nom à un quartz dont les criſtaux, quelquefois pentagones ou hexaëdres, ſont toujours laiteux, opaques & vitreux intérieurement, mais ayant toutes les propriétés particulieres au quartz. Nous en avons ramaſſé dans une cavité des carrieres d'ardoiſes, près d'Angers. Il y a auſſi des quartz criſtalliſés en groupes, ou *quartz druſens*, avec du ſpath fuſible, &c. on les trouve fréquemment en Saxe & dans toutes les montagnes à filons.

7°. Le QUARTZ TRANSPARENT, *quartzum cryſtallinum lucidum.* Il eſt aſſez peſant, d'un tiſſu ſerré, moins diaphane que le criſtal de roche, quelquefois coloré, & ſans figure déterminée. On en trouve dans les mines de l'Alſace; il eſt en forme de druſen. *Voyez ce mot.*

Les Naturaliſtes regardent le criſtal de Madagaſcar comme un quartz tranſparent; mais nous ſerions tentés de le ranger parmi les criſtaux de montagnes proprement dits. On le trouve en maſſes ſouvent informes, blanches ou ſans couleur, & très-groſſes: ſi l'on en croit les relations de quelques Voyageurs, on en a tiré des morceaux de ſix pieds de long, de quatre de large ſur autant d'épaiſſeur. *Voyez l'Hiſtoire des Voyages, Tome 8. page 620.* On en fait dans le pays des urnes & des vaſes. Ce prétendu quartz n'entre point en fuſion, même au miroir ardent; au moins il réſiſte au degré de feu qu'on opere par cette machine, & qui ſuffit pour fondre le cuivre, le ſchiſte, &c.

Les criſtaux tranſparens, cubiques ou rhomboïdaux & igneſcens, appartiennent au quartz tranſparent ou au *criſtal de mine.* Voyez ce mot.

Quant à la pierre ſcintillante & appellée *feld-ſpath* (ou ſpath dur des champs), il nous paroît que ce n'eſt qu'un quartz dur, moins

compacte & moins réfractaire que le quartz ordinaire, d'une couleur tantôt grisâtre ou jaunâtre, tantôt rougeâtre ou blanchâtre, irrégulier ou lamelleux. Nous en avons rencontré en quantité dans les montagnes d'Aray en Basse-Bretagne. Le feld-spath se trouve souvent dans les roches graniteuses.

QUAS-JE. *Voyez à l'article* ICHNEUMON.

QUASSIE, *quassia*. Cet arbrisseau se trouve en Guiane; il vient d'être transporté à Cayenne, où il paroît qu'il réussira bien sur le bord des rivieres; cet arbrisseau peut être de la plus grande utilité, son bois est amer, & peut suppléer au défaut de quinquina, il a les mêmes vertus, & souvent même le quassia termine des fievres qui avoient été très-rébelles au quinquina. *Voyez* BOIS DE QUASSIE.

QUATRE-AILES. On a donné ce nom à un oiseau extraordinaire, qui se trouve au Sénégal; il est de la grosseur d'un coq, il a le plumage ou blanc ou noirâtre, le bec gros & crochu, les pieds armés de fortes griffes, avec toutes les autres marques d'un oiseau de proie : cet oiseau est très-gras : il ne paroît jamais plutôt qu'une heure avant la nuit. Comme le temps de sa chasse est la nuit, on n'a pu encore déterminer quelle est sa nourriture. Il a les aîles très-grandes, très-fortes & bien emplumées; mais dans la partie qui touche à l'épaule, les plumes de dessous sont unies & couvertes néanmoins d'autres plumes beaucoup plus longues que les premieres, qui, à la longueur de quatre à cinq pouces, portent une espece de poil (barbe) long & épais, de sorte qu'une aîle, en s'étendant, paroît en former deux, l'une à la vérité plus grande que l'autre, avec un espace vide entre les deux; par cet arrangement son corps semble placé entre deux paires d'aîles : de là vient qu'on l'a appellé *oiseau quatre-aîles*, & tout le monde croiroit qu'il n'en a pas moins. Comme il est robuste, ses aîles jouent parfaitement; il vole fort haut & long-temps. *Jobson* prétend qu'il a effectivement quatre aîles, & *Moore* soupçonne que c'est une espece de chauve-souris. *Histoire générale des Voyages, Liv. VI & VII.*

QUATRE-SEMENCES. *Voyez à l'article* SEMENCES.

QUATTO, QUOTA, QUATA ou QUOTOÈS. C'est le diable des bois. *Voyez* BELZEBUT *à l'article* SINGE.

QUAUPECOTLI. Espece de blaireau de la Nouvelle Espagne, dont le museau est long, menu & un peu tortu à la partie supérieure : il a la queue longue, les pieds noirs & les ongles crochus : le poil de

cet animal est long, d'un blanc mêlé de brun vers le ventre, noir vers le dos & blanc ailleurs: ce quadrupede s'apprivoise aisément: il est vorace: il mange indifféremment tout ce qu'on lui donne: il fait mille caresses à son maître; mais il est méchant vis-à-vis de ceux qu'il ne connoît pas: il se plaît dans les montagnes.

QUELLE. C'est le nom qu'on donne au léopard dans le pays des Negres en Afrique; on y nomme *quellyqua* le tigre. *Voyez* LÉOPARD *&* TIGRE.

QUENIA. *Voyez à l'article* HÉRISSON.

QUERCERELLE ou CERCERELLE, ou CRESSERELLE, *tinnunculus*, est une espece d'oiseau de proie, que les Suédois, chez qui il est fort commun, appellent *kirkiofalk*. Les Italiens lui ont donné le nom assez peu décent de *fouti-vento*, parce que pour surprendre sa proie, il se tient en l'air, sans changer de place, étudiant les moyens de s'en pouvoir saisir: il tombe dessus avec impétuosité. Cet oiseau a peu de courage, il ne se plaît qu'à faire la guerre aux souris, mulots, rats, lézards & aux autres animaux qui désolent les campagnes; il rend par-là de grands services aux laboureurs, ainsi que la *buse* & le *milan*. Voyez ces mots.

On prétend que la quercerelle a beaucoup de sympathie avec l'homme; mais il paroît plus vrai qu'elle en a singuliérement avec le pigeon, puisqu'elle cherche à le défendre des autres oiseaux de proie, qui appréhendent son regard & son cri. Communément, les femelles des oiseaux de proie ne font que deux œufs, la quercerelle en fait quatre, qui sont peints d'une couleur rougeâtre; elle fait son nid dans les lieux les plus élevés, comme dans les clochers, les tours & les rochers, & même dans les creux des arbres. Le mâle, qui est plus petit que la femelle, a le bec long d'un pouce, un peu recourbé & noir par la pointe; cet oiseau, qui a le cou long & bien affilé, a la prunelle extrêmement noire & le reste de l'œil jaune, les paupieres & les plumes qui sont autour des yeux sont jaunes aussi; le sommet de la tête est un peu applati & de couleur cendrée; sa gorge, sa poitrine & son ventre sont jaunâtres & semés de taches noires: le manteau & le dos sont remplis de plumes de couleur de rouille tiquetée de noir: le grand pennage est noirâtre: les plumes de la queue, pour la plus grande partie, sont cendrées & comme divisées en deux, à cause de leur tuyau qui est noir; celles des côtés ont des taches noires: le bout de

la queue eſt blanchâtre : les jambes ſont jaunes, les pieds ſont garnis de grands doigts & d'ongles robuſtes & aigus, qui ſont noirs & jaunes.

On prétend qu'il y a des perſonnes qui ont réuſſi à dreſſer des quercerelles au vol du merle & du moineau. Cet oiſeau nourrit long-temps ſes petits, quoiqu'ils volent ; il en a ſoin juſqu'à ce qu'ils puiſſent vivre de leur chaſſe : on a obſervé que le mâle eſt ſi tendrement attaché à ſa femelle, qu'il fait des cris & plaintes continuelles lorſqu'elle s'éloigne ou s'abſente. Sa douleur eſt encore plus vive, s'il a le malheur de la perdre. La creſſerelle eſt le coq de *Windhooer d'Albin.*

QUEREIVA, eſt un oiſeau du Bréſil, dont la grandeur eſt égale à celle de la grive connue ſous le nom de *litorne.* Le bec eſt noir, & la mandibule ou mâchoire ſupérieure arquée par la pointe ; les narines ſortent en demi-ovales d'entre les plumes du front : les plumes de la tête, du cou & du dos ſont d'un beau bleu clair, mêlé de noir, les plumes des aîles ſont noires, excepté les petites du milieu qui ſont bleues ; celles de la queue ſont pareillement noires ; le plumage de la gorge, juſqu'à la poitrine, eſt d'un beau rouge pourpré ; celui de la poitrine & du ventre, juſqu'à la queue, eſt d'un beau bleu : entre les cuiſſes & le croupion, on voit quelques petites plumes d'un pourpre foncé ; les pieds, les doigts diviſés à trois devant & un en arriere, ſont noirs, ainſi que les ongles qui ſont crochus & applatis.

M. *Briſſon* range le *quereiva* dans le genre des *cotingas*, nom emprunté des Américains : voyez ſon *Ornithologie, Tom. II, pag. 334, Tab. 34, fig. 3. Edwards* donne le nom de *manakin* au *quereiva :* conſultez *Glanures, Tom. I, pag. 65, Tab. 241*, & *Tom. III, pag. 237, Tab. 340. Séba* & *Fernandez* ont regardé, mais à tort, le quereiva comme une eſpece d'*ococolin*, voyez ce mot. L'ococolin paroîtroit ſe rapporter plutôt à l'oiſeau appellé *troupiale.* Enfin M. *Voſmaër* conſidérant les caracteres analogues entre ces oiſeaux, notamment la grandeur, la forme du corps, le bec à pointe crochue comme aux grives, la queue, les pieds ; tout cela pris enſemble, le porte à placer le *quereiva* parmi les grives. Les Sauvages font un très-grand cas du quereiva, à cauſe de la beauté de ſon plumage ; ils en font de très-beaux ornemens.

QUET-PATEO, eſt un lézard du Bréſil aſſez remarquable : le

ſommet de la tête eſt couvert de très-petites écailles, que d'autres plus grandes environnent; celles du front ſont grandes & blanchâtres, celles qui revêtent le deſſus du corps, les cuiſſes & les pattes ſont uniformes & griſâtres; le bord des oreilles eſt brun; ſur la nuque du cou eſt un collier noir, diviſé dans le milieu : toute la queue, qui paroît comme formée par anneaux, eſt très-pointue & très-mince à l'extrêmité; elle eſt munie d'écailles larges, piquantes, qui ſemblent être formées d'une corne dure. (*Séba.*)

QUEUE, *cauda.* Ce mot a pluſieurs acceptions, car on dit la queue d'une comete, d'un fruit, d'une feuille, comme l'on dit la queue d'une morue, d'un chien, d'un oiſeau, d'un lézard, d'une vipere, & d'autres animaux dont elle termine le corps par derriere. La queue des oiſeaux mérite toute l'attention du Phyſicien. *Voyez à l'article* OISEAU.

QUEUE DE BICHE SAVANE. *Voyez* YAPPÉ.

QUEUE BLANCHE. Nom donné à une eſpece d'aigle à queue blanche, ou de milan qui, quand il vole en planant, ne leve pas ſa tête comme les oiſeaux de proie, mais ne regarde que la terre : il vole plus au lever & au coucher du ſoleil, qu'en aucun autre temps. Cet oiſeau tâche d'attraper des poules, des perdrix, des lapins & des lievres; il fréquente le bord des bois. *Voyez l'article* AIGLE.

QUEUE DE CHEVAL. *Voyez* PRÊLE.

QUEUES DE CRABE ou D'ÉCREVISSE PÉTRIFIÉES, *lapides caudæ cancri.* La plupart des pierres que nous avons vues ſous ce nom, étoient tantôt le noyau d'un *nautile* chambré & foſſile dont les concamérations étoient comprimées, tantôt c'étoient des noyaux d'*orthocéracites* foſſiles, comprimées & défigurées : *voyez ces mots.* Il exiſte cependant des queues de crabe foſſiles, l'on en trouve entr'autres à la côte de Coromandel, où il ſe rencontre auſſi beaucoup de crabes pétrifiés.

QUEUES D'ÉCUREUIL & DE FAISAN : *voyez ce que c'eſt à l'article* CORALLINES.

QUEUE FOURCHUE. C'eſt le nom de la phalene que donne la *chenille à double queue du ſaule.* Voyez ce mot.

QUEUE DE POURCEAU D'ALLEMAGNE, *peucedanum Germanicum.* Cette plante, qu'on nomme auſſi *fenouil de porc* & *peucedane*, croît aux lieux marécageux, ombragés, maritimes & même ſur les

montagnes ; sa racine, qui est très-vivace, est longue, grosse, chevelue, noire en dehors, blanchâtre en dedans, pleine de suc, rendant, quand on y fait des incisions, une liqueur jaune, d'une odeur de poix, virulente ou fétide ; elle pousse une tige haute d'environ deux pieds, creuse, rameuse & cannelée ; ses feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du fenouil, elles sont découpées, leurs subdivisions, qui sont de trois en trois, sont longues, étroites, plates, ressemblantes aux feuilles du chiendent. Dans les mois de Juillet & d'Août, cette plante porte à ses sommets des ombelles, amples, garnies de petites fleurs jaunes, à cinq feuilles disposées en rose : à ces fleurs succedent en automne des semences jointes deux à deux presque ovales, rayées sur le dos, d'un goût âcre & amer. On prétend que la racine de cette plante est plus succulente au printemps. *Tragus* dit avec raison, que quand on l'arrache de la terre, il en exhale une odeur forte qui porte souvent à la tête : c'est pour cela que les Anciens prenoient des précautions avant que d'entreprendre de la tirer de terre, en se frottant la tête & le nez de quelque bonne odeur, dans la crainte d'être surpris de vertige.

Des Botanistes disent que le grand peucedane d'Italie ne differe du précédent que parce qu'il est plus grand en toutes ses parties : il y en a même qui prétendent que celui de France qui a les feuilles plus étroites & plus courtes, n'est qu'une variété du peucedane d'Allemagne ou commun. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout le monde convient qu'on peut substituer l'un à l'autre.

La racine de la queue de pourceau est hystérique, apéritive & béchique ; on fait épaissir au feu ou au soleil le suc résino-gommeux qui en sort par les incisions qu'on y a faites ; ce suc est très-utile dans la toux opiniâtre, & pour la difficulté d'uriner : on le prend en bol. Quant à l'usage extérieur de cette racine, elle nettoie les plaies & les ulceres, étant appliquée dessus : tous les anciens Médecins l'estimoient propre singuliérement contre toutes les maladies des nerfs ; mais sa mauvaise odeur fait qu'on ne s'en sert plus guere aujourd'hui.

QUEUE DE RENARD DES JARDINS ou LILAS. *Voyez ce mot.* On donne aussi le nom de *queue de renard* au *passe-velours*. Voyez AMARANTHE.

QUEUE ROUGE. C'est l'oiseau que les Italiens ont nommé *cauda rossa*, parce que sa queue est d'un rouge très-éclatant : il fréquente

les montagnes escarpées & pleines de rochers, de précipices & d'écueils : il y fait son nid ; son plumage est très-beau. On en distingue de trois sortes. On présere le mâle de l'espece qui a aussi la poitrine rouge. Son chant est très-agréable. Cet oiseau est rare en France ; on le trouve en Italie, & il vit en cage l'espace de huit ans.

QUEUE DE SOURIS, *myosuros aut holoster affinis caudâ muris.* C'est une petite plante basse qui croît dans les champs entre les blés, dans les prés & dans les jardins : sa racine est fibrée, annuelle, & pousse des feuilles fort étroites épaisses; il s'éleve d'entr'elles de petites tiges cylindriques, nues, portant à leurs sommités de petites fleurs à cinq feuilles, de couleur herbeuse : à ces fleurs qui paroissent en Mai, succede un épi oblong, fait à-peu-près comme celui du plantain, pointu, doux au toucher & ayant la figure de la queue d'une souris; il contient des semences très-menues. M. *de Tournefort* a désigné ainsi cette plante, *ranunculus gramine folio, flore caudato, seminibus in capitulum spicatum congestis.*

On dit que les grenouilles qui sont naturellement carnivores, sont fort friandes de cette plante, qui est astringente & dessicative : prise en décoction, elle convient dans les cours de ventre & pour les gargarismes. On donne aussi le nom de *queue de souris* au cierge serpentin. *Voyez* CIERGE.

QUEUX. C'est une pierre dont les Faucheurs & Couteliers se servent pour aiguiser leurs instrumens de fer : c'est une espece de *pierre naxienne.* Voyez ce mot.

QUFONSU ou QFONSU. C'est un oiseau gros à-peu-près comme un corbeau : il se trouve dans le Royaume de Quoja, pays des Noirs ; il a le corps noir & le cou blanc : son nid, qu'il fait sur les arbres, est composé de ronces & d'argile ; les Negres disent que quand les petits sont prêts à éclorre, la femelle arrache ses plumes pour les couvrir, & que le mâle commence alors à les nourrir jusqu'à ce qu'ils soient en état de se pourvoir eux-mêmes de nourriture, & que les plumes soient revenues à la mere.

QUIBEI. Plante venimeuse de quelques isles de l'Amérique : elle est mortelle pour les bêtes; sa feuille est piquante, & ses fleurs ressemblent à la violette.

QUIL ou QUILS-PELE. Dans le Ceylan on donne ce nom au *mangouste.* Voyez ce mot.

QUIMBA. C'eſt une plante des Indes Occidentales, dont la graine, qui eſt blanche, ſert de nourriture aux habitans de divers pays : ils en font auſſi un breuvage. Le quimba croît de la hauteur d'un homme, & ſes feuilles reſſemblent à la blette : ſa fleur eſt purpurine ; & ſa graine eſt contenue dans des épis.

QUINCAJOU. Animal quadrupede de l'Amérique, de la groſſeur d'un chat très-fort, armé de griffes, d'un poil roux-brun ; il a une longue queue qui fait deux ou trois tours ſur ſon dos ; c'eſt l'ennemi de l'*orignac*, quadrupede armé de cornes très-conſidérables. L'orignac eſt une eſpece d'*élan* du Canada. *Voyez à l'article* ÉLAN.

Le quincajou eſt fort léger : il monte ſur les arbres, & ſe couche ſur une branche : lorſque quelqu'*orignac* vient à paſſer, il ſe jette adroitement ſur ſon cou, l'accole de ſes griffes, & ne le quitte point qu'il ne l'ait terraſſé. L'orignac tâche de courir à l'eau pour s'y plonger ; alors ſon ennemi qui craint l'eau, ſe jette à terre & l'abandonne. On dit que le renard & le quincajou font de concert la chaſſe à l'*orignac :* pluſieurs renards le cherchent à l'odorat ; & lorſqu'un d'entr'eux l'a fait lever en jappant, les autres renards qui ſont ſur les côtés ne jappent que lorſqu'ils le jugent néceſſaire pour déterminer l'*orignac* dans ſa fuite, à paſſer à l'endroit où le *quincajou* eſt en embuſcade : celui-ci ne manque pas de ſe jeter à ſon cou, & de le lui ronger juſqu'à ce qu'il l'ait terraſſé ; ils ſe mettent enſuite tous après, & le dévorent. Le quincajou n'eſt qu'une petite eſpece ou variété du *carcajou.* Voyez ce mot.

QUINDÉ. Nom donné au Pérou, au *colibri.* Voyez ce mot.

QUINQUE ou KINK. Cette nouvelle eſpece d'oiſeau arrivé dernièrement de la Chine, nous a paru, dit M. *de Montbeillard*, avoir aſſez de rapport avec le carouge d'une part, & de l'autre avec le merle, pour faire la nuance entre les deux : il a le bec comprimé par les côtés comme le merle, mais les bords en ſont ſans échancrures, comme celui du carouge ; & c'eſt avec raiſon que M. *Daubenton* le jeune lui a donné un nom particulier, comme à une eſpece diſtincte & ſéparée des deux autres eſpeces, que la nature ſemble réunir par un chaînon commun.

Le kink eſt plus petit que notre merle, il a la tête, le cou, le commencement du dos & la poitrine d'un gris cendré, & cette couleur ſe fonce davantage aux approches du dos : tout le reſte du corps, tant

dessus que dessous est blanc, ainsi que les couvertures des aîles, dont les pennes sont d'une couleur d'acier poli, luisante avec des reflets qui jouent entre le verdâtre & le violet. La queue est courte, étagée & mi-partie de cette même couleur d'acier poli & de blanc, de maniere que sur les deux pennes du milieu, le blanc ne consiste qu'en une petite tache à leur extrémité; cette tache blanche s'étend d'autant plus haut sur les pennes suivantes, qu'elles s'éloignent davantage des deux pennes du milieu, & la couleur d'acier poli se retirant toujours devant le blanc qui gagne du terrain, se réduit enfin sur les deux pennes les plus extérieures, à une petite tache près de leur origine.

QUINQUINA AROMATIQUE. *Voyez* CASCARILLE.

QUINQUINA ORDINAIRE ou VULGAIRE, *kina-kina aut cortex Peruanus febrifugus.* C'est la fameuse écorce fébrifuge que l'on nous apporte du Pérou: elle est très-seche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mousse blanchâtre, & intérieurement lisse, un peu résineuse, de couleur de rouille de fer, d'un goût fort amer, astringent & d'une odeur qui n'est pas désagréable. Souvent on nous apporte le quinquina en écorces grandes, longues de trois pouces ou environ, & de la grosseur du doigt: quand elles ne sont pas roulées, on présume qu'elles ont été prises sur le tronc de l'arbre; au lieu que celles qui sont minces, roulées en petits tuyaux, ont été prises sur les petites branches: d'autres fois elles sont par morceaux très-petits, ou coupés fort menu, jaunes en dedans, & blanchâtres en dehors: on prétend, mais à tort, que c'est le *quinquina* qu'on a levé des racines; celui-ci est fort estimé des Espagnols: le vrai *quinquina* ne doit pas être mucilagineux dans la bouche.

L'arbre d'où l'on tire cette écorce fébrifuge est appellé *palo de calenturas* (c'est-à-dire bois des fievres) par les Espagnols, & *corteza* ou *cascara de Loxa* par les Indiens, c'est le *ganaperide* de Ray: il croît naturellement dans le Pérou, sur-tout auprès de Loxa ou Loja, sur les montagnes qui environnent cette ville. M. *Dufay*, dans une assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1738, lut une description de cet arbre, qui lui avoit été envoyé du Pérou par M. *de la Condamine*, avec un dessin de la feuille, de la fleur & de la semence, fait d'après nature par cet Académicien. Par cette description plus circonstanciée que ce que *Sébastien Badus* & plusieurs

autres en avoient dit jusqu'alors, nous apprenons que l'*arbre du quinquina* n'est pas fort haut : sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches ; les feuilles sont lisses, entieres, assez épaisses & opposées ; leur contour est uni, & en forme de fer de lance : elles sont larges de deux pouces, longues de trois, & nerveuses ; chaque rameau du sommet de l'arbre finit par des bouquets de fleur, qui avant d'être épanouis, ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Ces fleurs deviennent rougeâtres, & il leur succede des graines roussâtres, applaties & comme feuilletées. Il est fort difficile de saisir cette semence sur l'arbre dans une parfaite maturité, parce qu'elle se seche en mûrissant, & tombe presqu'aussi-tôt, en sorte qu'on ne trouve guere sur les branches que du fruit noué & vert, ou des coques seches & vides.

Il y avoit long-temps que le hazard avoit procuré aux Indiens la découverte de la vertu fébrifuge de l'*écorce de quinquina*, lorsque les Européens arriverent dans leur pays. Ils la cacherent long-temps aux Espagnols leurs vainqueurs, qu'ils détestoient alors : ce ne fut qu'en 1640 que les Espagnols en apporterent en Europe. Ce remede, quoique certain, fut quelque temps sans avoir grande vogue. La Vice-Reine ayant été attaquée d'une fievre opiniâtre, le Corrégidor de Loxa lui en envoya. Elle en fut guérie. Elle en distribua beaucoup. On nomma alors le quinquina la *poudre de la Comtesse*. Vers l'année 1649, le Procureur général des Jésuites de l'Amérique passa en Europe, & se rendit à Rome, où il invita tout son Ordre à donner de la réputation à ce remede dont il avoit apporté une bonne provision : chacun d'eux guérissoit les fievres comme par enchantement ; dès-lors le quinquina changea de nom, on l'appella la *poudre des Peres ;* les Anglois l'appellent encore aujourd'hui *poudre Jésuitique*, THE JESUIT'S POWDER. Quelques Médecins ne connoissant point suffisamment la vertu de ce nouveau remede s'éleverent contre son usage : d'ailleurs on s'en étoit dégoûté par son prix excessif : car les Jésuites le vendoient fort cher : ce fut alors qu'on vit paroître des brochures intitulées : *Funérailles du Quinquina*, & *Résurrection du Quinquina*. En 1679, le Chevalier *Tallot*, Anglois de nation, à force de remontrer l'utilité de ce spécifique, & même d'en exagérer les vertus, fit revivre en France l'usage du quinquina : l'on en fit un nouveau secret, que l'on vendit une grosse somme d'argent à Louis XIV : ce Prince en donna la

connoiſſance à tout le monde, & fit par là un très-grand bien à l'humanité.

Le quinquina contient bien plus de matiere réſineuſe que de gommeuſe : il eſt, comme la plupart des amers, mis au rang des remedes ſtomachiques ; il fortifie l'eſtomac, rétablit l'appétit, aide la digeſtion & tue les vers. Mais, comme nous l'avons déjà dit, ſa vertu recommandable, eſt de guérir les fievres intermittentes ; car quand on le donne comme il convient, il les guérit ſûrement & promptement : on le donne ou en poudre, ou en décoction, ou en infuſion, ſoit à l'eau, ſoit au vin ; mais pris en ſubſtance ou en extrait ſalin, ſon effet eſt plus certain, de même que l'infuſion au vin eſt plus efficace que celle à l'eau. Au reſte, ſes effets & la maniere d'adminiſtrer ce remede, ſont trop connus des Médecins Praticiens modernes pour inſiſter plus long-temps. Nous ajouterons ſeulement avec M. *Haller*, que l'uſage du quinquina injuſtement rejeté par la ſecte de *Sthalrop*, craint même par *Boerhaave*, a été entiérement mis en vogue par Meſſieurs *Torti* & *Werlhof.* Si le quinquina ne guérit pas à coup sûr toute eſpece de fievres malignes, putrides, dans les plus mauvaiſes petites véroles, &c. c'eſt ſouvent faute d'avoir préparé le malade, ou de joindre à ce remede les correctifs & acceſſoires convenables ; enfin la décoction du quinquina agit avec un ſuccès merveilleux dans la gangrene & dans le ſphacele extérieur dont il arrête ſouvent le progrès. On a étendu l'uſage du quinquina ſur tous les maux qui dépendent de la pourriture & d'une fibre trop relachée, aux maux nerveux : on l'adminiſtre auſſi, dit M. *Bourgeois*, dans les maladies arthritiques & ſur-tout dans le rhumatiſme périodique qui attaque la tête, dans les migraines & hémorragies périodiques, dans les pertes des femmes.

M. *de la Condamine* fait encore mention d'une nouvelle eſpece de quinquina : *voyez* le *Journal Hiſtorique du Voyage à l'Equateur*, & le Mémoire de cet Académicien, dans le Recueil de l'Académie 1738. On lit dans l'hiſtoire des Incas, qu'il croît trois eſpeces de quinquina dans l'étendue du Pérou ; ſavoir, le rouge, le blanc & le jaune. C'eſt pour cette raiſon que les Indiens qui en font aujourd'hui un commerce conſidérable avec les Eſpagnols, ont ſoin de ſe munir d'un acte par devant Notaire, pour certifier que leur écorce eſt véritablement de Loxa : c'eſt la meilleure de toutes, & celle que nous avons décrite. On trouve quelquefois, dans les balles de quinquina, une écorce

rougeâtre comme le tabac d'Espagne, blanchâtre à l'extérieur, & que l'on appelle *quinquina femelle ;* comme les Marchands mêloient cette écorce avec celle du véritable quinquina, & que sa vertu est rarement fébrifuge, il a été défendu par Arrêt d'en continuer le commerce. A Payta, où s'embarque pour Panama la plus grande partie du quinquina qui passe en Europe, aucun ballot, s'il ne vient d'une main bien sûre, ne passe sans être visité.

QUINTE-FEUILLE, *quinquefolium.* Genre de plante à fleur en rose, dont M. *de Tournefort* compte dix-neuf especes. La grande, & qui est la plus commune, est ainsi désignée par ce Botaniste : *Quinquefolium majus, repens*, quinte-feuille rampante. C'est une plante qui croît abondamment dans les champs, aux lieux sablonneux & pierreux, dans les prés, au bord des eaux & des lieux ombragés : sa racine est longue & quelquefois grosse comme le petit doigt, fibreuse, noirâtre en dehors, rouge en dedans, & d'un goût astringent : elle pousse, comme le fraisier, plusieurs tiges longues d'environ un pied & demi, rondes, grêles, flexibles, velues, rougeâtres, grenouillées par intervalles, & poussant de leurs nœuds des feuilles & des racines par le moyen desquelles la plante se répand au large & se multiplie : ses feuilles sont oblongues, arrondies à leurs extrémités, nerveuses, velues, crenelées à leurs bords, verdâtres & rangées au nombre de cinq sur la même queue : la grande espece en a sept : ses fleurs naissent en Mai & en Juin sur des pédicules particuliers qui sortent des nœuds de la tige, seules à seules, composées chacune de cinq feuilles, jaunes, disposées en rose, un peu larges & arrondies en cœur : ces fleurs sont de peu de durée, & ont, dit M. *Deleuze*, essentiellement la même structure que celle des fraisiers. Il leur succede un fruit arrondi, composé de plusieurs semences pointues, ramassées en forme de tête & enveloppées par le calice de la fleur.

On se sert particuliérement de sa racine en Médecine : on la ramasse au printems ; on en ôte la premiere écorce noirâtre, qui est mince, & on l'ouvre pour en rejeter le cœur : on fait ensuite sécher la seconde écorce en l'entortillant autour d'un bâton, puis on la garde seche, pour l'employer au besoin. Cette plante est balsamique, vulnéraire & astringente : les racines s'emploient utilement dans les tisannes & dans les bouillons astringens, lorsqu'il s'agit d'arrêter les flux immodérés.

QUINUA. Plante fort commune dans le Pérou, & qui ressemble

fort au millet ou au petit riz des Espagnols pour la couleur & la graine. Le *quinua* est le *chenopodium*, *folio sinuato saturatè virente*, du Pere Feuillée : cette plante est annuelle & s'éleve environ à deux pieds ; ses feuilles & ses fleurs, qui sont d'une seule piece, ressemblent à celles de la poirée ; ses graines sont blanches & petites.

Les Indiens qui cultivent soigneusement le *quinua* dans leurs jardins, en mettent les feuilles dans leurs potages : elles sont tendres, de bon goût & fort saines. Ils y mêlent aussi la graine dont ils font un breuvage dans les provinces où le maïs n'est pas commun. Ils donnent aussi la graine à leurs poules pour avancer leur ponte. Cette plante sert encore pour la guérison de quelques maladies.

QUIOQUIO, est le nom de l'huile concrete qu'on retire de l'*aouara*: voyez PALMIER AOUARA.

QUIR ou QUIRPELE. Nom que les habitans du Ceylan ont donné à l'*ichneumon Indien*.

QUIS, QUISSE. Les Mineurs donnent ces noms ou celui de *pierre vitriolique* à la pyrite dont on tire du *soufre* & du *vitriol:* voyez le mot PYRITE.

QUOCOLOS. *Voyez* PIERRE A VERRE.

QUOGGELO. On donne ce nom à un lézard écailleux des plus remarquables de la Côte d'Or : sa longueur est d'environ huit pieds, & sa queue seule en prend plus de quatre. Les écailles de cet animal ressemblent aux feuilles d'artichauts ; mais elles sont plus pointues, fort serrées, & si dures qu'elles peuvent le défendre contre les attaques des autres bêtes. Ses principaux ennemis sont les tigres & les léopards : ils le poursuivent, & quoiqu'il coure vîte, ils l'ont bientôt atteint ; mais il se roule alors dans sa cotte de maille qui le rend invulnérable. Les Negres qui le tuent par la tête, vendent sa peau ou cuirasse aux Européens : ils en font un grand commerce, & mangent sa chair qui est blanche & d'un bon goût. Ce lézard qui paroît n'être qu'une grande espece de *pholidote* ou *pangolin*, vit de fourmis qu'il englue avec sa langue longue & gluante. Le quoggelo ne fait point de mal aux hommes qui ne l'attaquent pas, mais il blesse dangereusement avec ses écailles ceux qui cherchent à le tuer. *Voyez l'article* PANGOLIN.

QUOJAVAURAU ou QUOJAVORAN. Espece de grand singe de l'Afrique que les Portugais nomment *el selvago*, le sauvage ; il a cinq pieds de long ou de hauteur : sa figure est hideuse ; il a la tête, le

corps & les bras d'une groſſeur extraordinaire ; mais il eſt docile ; il marche ſouvent droit ſur ſes pieds, & avec ſes bras il porte d'un lieu à un autre des fardeaux fort peſans : on lui apprend auſſi à puiſer de l'eau, & à la porter dans un baſſin ſur ſa tête, à piler du millet dans un mortier, & à rendre d'autres ſervices ; en un mot, à faire la tâche d'un eſclave. Lorſque cet animal n'a pas eu d'éducation, il eſt aſſez à craindre étant naturellement fort & méchant : il attaque quelquefois un homme, & le renverſe, lui arrache les yeux ou lui fait quelqu'autre mal. Autant le mâle de ce ſinge reſſemble à l'homme, autant la femelle a la gorge pleine & le ventre rond, & reſſemble à la femme. Le quojavaurau paroît être l'*ourang-outang*. Voyez BARRIS & HOMME SAUVAGE.

QURIZAO. *Voyez à l'article* HOCOS.

R.

RABETTE. Graine d'une espece de chou, dont on tire par expression une huile qui sert à brûler. *Voyez l'article* CHOU COLSA.

RACINE, *radix*. On appelle ainsi les parties inférieures de la plante qui sont ordinairement cachées dans la terre, ou attachées à quelqu'autre corps, mais dans le lieu où la graine a germé. Il y a trois especes de racines, *bulbeuse*, *tubéreuse* & *fibreuse*. La bulbeuse, *bulbosa radix*, est ce qu'on appelle vulgairement un *oignon* : la tubéreuse, *radix tuberosa*, est un tubercule charnu & solide, qui grossit bien plus que la tige ; il est adhérent ou suspendu par un filet, & de différentes figures. La racine fibreuse, *radix fibrosa*, est composée de plusieurs autres racines plus petites que le tronc d'où elles partent : ce tronc est la mere racine. On dit *racine fibrée*, lorsqu'elle est toute composée de fibres égales en grosseur, ou à-peu-près.

M. *Adanson* dit que l'on est dans l'usage de donner le nom de *racine* aux bulbes des liliacées, mais que ce sont des tiges en raccourci, c'est-à-dire des especes de bourgeons formés par la base des feuilles charnues rapprochées en écailles qui s'emboîtent les unes dans les autres ; car on trouve au-dessous d'eux des racines fibreuses. Chaque bulbe se prolonge annuellement par sa partie supérieure ou par les côtés que suivent les racines, pendant que sa partie inférieure ou latérale ancienne se pourrit, dès que la plante a porté des fleurs. On confond souvent mal-à-propos, dit le même Auteur, les tubercules charnus, tels que la *tubéreuse*, le *glayeul*, le *safran* & l'*orchis*, avec les bulbes ou oignons ; tandis que ce sont de vraies racines qui tracent un peu en produisant un tubercule nouveau, lequel semble tenir un milieu entre les bulbes de la tulipe, de la jacinthe, des narcisses, &c. & entre les racines charnues de l'iris & des gingembres. Les racines fibreuses des plantes vivaces, mais dont les tiges se renouvellent tous les ans, se reproduisent pareillement à côté des anciennes qui meurent.

La principale racine d'un arbre s'appelle *pivot*, parce qu'elle est ordinairement dirigée comme le tronc ; enfin les racines sont les premiers organes de la plante : c'est à elles que la terre transmet la principale partie du suc nécessaire pour alimenter toute la plante. Or les

plantes pompent principalement la partie nourriciere des *racines ;* & ces racines ſont ou *pivotantes* ou *rampantes.* Si elles pivotent, elles s'enfoncent profondément en terre ; ſi au contraire elles rampent, elles s'alongent preſque horizontalement ſans s'éloigner de ſa ſurface. C'eſt à la nature de la ſemence, à la qualité du ſol, à l'art du Cultivateur, que les plantes doivent leur extenſion, leur multiplication, & ſur-tout les racines.

Nous diſons que l'on comprend ſous le nom de *racines*, toutes ces parties de l'arbre oppoſées à la tige qui s'éleve vers le ciel, & qu'on dépouille en plein champ, ou dans les forêts, ou dans les jardins, de la terre qui les environne. Les racines ſont une des parties les plus eſſentielles, car on voit peu de plantes qui n'en aient : il n'y a que les byſſus, quelques champignons & les fucus qui ont en place un empattement lamelleux ou poreux, fait en cloche ou en ſuçoir.

Il n'en eſt pas des racines comme des *fleurs.* Les *racines* étant deſtinées à ſervir la plante dans l'obſcurité, n'ont été pourvues d'aucune parure ; mais en les conſidérant ſous d'autres points de vue, on appercevra facilement leur utilité. Les racines de toutes les plantes tendent généralement en bas ou s'étendent horizontalement ; mais il y en a qui jettent des productions qui s'élevent verticalement de plus d'un pied au-deſſus de la terre, & que les eaux recouvrent quelquefois. Combien d'autres racines offrent des ſingularités auſſi remarquables ! *Voyez* MANGLIER.

On donne le nom de vives racines (*vivæ radices*) à des plants enracinés qui ſortent d'une racine, mais loin du tronc, de ſorte qu'on peut les enlever avec cette racine ſans endommager le tronc. Les ormes & autres arbres des grands chemins, dont les racines ont été écraſées, foulées ou endommagées, produiſent conſidérablement de ces ſortes de branches.

En général les plantes qui reprennent facilement de racine, produiſent également une abondance de racines & ſur-tout de branches, lorſqu'on les met en terre dans une ſituation renverſée, par exemple, les racines ou le gros bout en haut, & les branches ou le petit bout en bas dans la terre ; alors les bourgeons des branches enterrées périſſent, & il ſort au-deſſous d'eux & des renflemens qui ſervent de ſupport aux feuilles, des racines qui d'abord prennent une direction comme pour gagner l'air, & qui enſuite ſe recourbent en bas. Il en eſt de même des racines : elles

elles produiſent des branches qui d'abord tendent un peu vers la terre, & qui enſuite ſe recourbent pour monter vers le ciel. Il eſt digne de remarque que les nouvelles racines ſont plus groſſes que n'étoient les branches qu'elles remplacent, & les branches nouvelles ſont plus petites que les anciennes. *Voyez les détails de cette merveille à la ſuite du mot* ARBRE.

Les *racines* des arbres, ſe pliant en terre ſelon la nature des obſtacles qu'elles trouvent à leur accroiſſement, ſont plus tortueuſes & plus noueuſes que le reſte de l'arbre. Ces parties, dont les fibres ont été courbées en cent façons, tantôt tenues fort ſéchement, tantôt inondées de différentes liqueurs, fourniſſent aux Ébéniſtes des pieces veinées & nuancées de tant de couleurs, que l'aſſemblage qu'ils en font, dit M. *Pluche*, ſemble ſortir de l'attelier d'un Peintre.

Les Charpentiers & les Charrons trouvent dans ces mêmes parties de l'arbre des pieces naturellement pliées en arc, des contreforts ou arc-boutans, & d'autres morceaux d'une dureté qui les rend preſque inaltérables & parfaitement propres pour les endroits de leurs ouvrages les plus expoſés à la fatigue.

Les Teinturiers font auſſi uſage de pluſieurs racines; telles ſont le *curcuma*, la *thymelée*, l'écorce de la racine du *noyer*, celle d'*épine-vinette*, &c.

En Médecine on ſe ſert d'un très-grand nombre de racines tirées des arbres, des arbriſſeaux & des plantes mêmes; telles ſont le *pareira brava*, l'*ipecacuanha*, le *gingembre*, le *galanga*, le *gens-eng*, le *jalap*, la *rhubarbe*, &c. Les Apothicaires diſtinguent cinq petites racines apéritives, qui ſont celles d'*arrête-bœuf*, de *câprier*, de *chardon-roland*, de *chiendent* & de *garance*. Les cinq grandes racines apéritives ſont celles de l'*ache*, de l'*aſperge*, du *fenouil*, du *perſil*, du *petit houx*. Voyez ces mots. On doit récolter les racines des plantes annuelles qui croiſſent en même temps que les tiges, au temps de la fleuraiſon, où elles ont acquis toute leur groſſeur. Dans l'arriere-ſaiſon elles ſont ſujettes à devenir dures ou cordées. Les racines vivaces s'arrachent à la fin du printems ou au commencement de l'automne, ſuivant que la plante eſt précoce ou tardive.

Les Parfumeurs font auſſi uſage de diverſes racines; telles que l'*acorus verus*, l'*iris*, le *ſouchet*, l'*angélique*, &c.

Parmi les alimens légumineux il y a auſſi des racines potageres, telles

que les *salsifis*, les *navets*, les *betteraves*, les *panais*, les *carottes*, les *pommes de terre*, les *truffes*, l'*oignon*, &c. *Voyez ces différens mots & celui de* PLANTES.

RACINE D'AMÉRIQUE ou MASSUE DES SAUVAGES. *Voyez* MABOUJA.

RACINE D'ARMÉNIE, *ronas*. C'est, dit *Lémery*, une racine un peu plus grosse que celle de la réglisse, & qui, comme elle, s'étend beaucoup dans la terre : elle croît en Arménie ou Turcomanie, sur les frontieres de la Perse, proche de la ville d'Estabac ou Aster-Abad, & non ailleurs. Elle donne une forte teinture rouge à l'eau en peu de temps : on s'en sert au Mogol pour teindre les toiles. On en fait un grand commerce en Perse & aux Indes : elle rend une teinture rouge si prompte & si forte, qu'au rapport de *Tavernier*, dans la Relation qu'il a donnée de son voyage de Perse, une barque Indienne qui en étoit chargée ayant été brisée à la rade d'Ormus, la mer parut toute rouge pendant quelques jours le long du rivage où les sacs de *ronas* flottoient.

RACINE DU BRÉSIL. *Voyez* IPECACUANHA.

RACINE DE S. CHARLES ou RACINE INDIENNE, *radix Carlo Sancto*. C'est une racine que l'on apporte de la Province de Méchoacan en Amérique, où elle croît dans les lieux tempérés : elle a une grosse tête, de laquelle sortent plusieurs autres racines de la grosseur du pouce, de couleur blanchâtre : sa tige & ses feuilles sont semblables à celles du houblon, s'entortillant, comme elles, autour des échalas, si l'on y en met, ou se courbant & se répandant à terre : elle est verdâtre, d'une odeur forte ; on n'y voit paroître aucune fleur ni fruit.

L'écorce de cette racine se sépare aisément : elle a une odeur aromatique & un goût amer, un peu âcre. Le nerf de la racine, dépouillé de son écorce, est composé de fibres très-déliées qui se détachent facilement l'une d'avec l'autre : son écorce est estimée sudorifique antiscorbutique : elle fortifie l'estomac & les gencives ; elle donne bonne bouche étant mâchée. Les Espagnols ont donné le nom de *S. Charles* à cette racine, à cause de ses grandes vertus ; car elle est bonne encore pour l'épilepsie, pour la vérole, pour les hernies & pour hâter l'accouchement.

RACINE DE CHARCIS. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE LA CHINE. *Voyez* SQUINE.

RACINE DE DICTAME BLANC ou FRAXINELLE. *Voyez* DICTAME BLANC.

RACINE D'ÉMERAUDE. *Voyez* PRASE.

RACINE DE FLORENCE. *Voyez* IRIS.

RACINE DE SAINTE HELENE. *Voyez à l'article* SOUCHET.

RACINE JAUNE. *Voyez* RACINE D'OR.

RACINE INDIENNE. *Voyez* RACINE DE SAINT CHARLES.

RACINE DE MÉCHOACAN. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

RACINE D'OR. C'est le *ho-hang-lien* des Chinois. Les Botanistes ont reconnu que c'est la racine amere d'une espece de *thalictrum.* On en fait un grand commerce dans toute l'Asie où les Trafiquans la vendent ou achetent sous le nom de *racine jaune*, selon le livre Chinois intitulé *pen-sao-chou.* La racine d'or a des propriétés sans nombre, on l'estime fébrifuge, stomachique, diurétique, &c.

RACINES PÉTRIFIÉES, *rizolithi.* Ces parties de plantes ou d'arbres ont été changées en pierres, de la même maniere que nous l'avons dit pour le bois pétrifié, au mot PÉTRIFICATION. On en rencontre plus communément dans les terrains sablonneux que par-tout ailleurs; mais comme la structure des racines est à-peu-près toujours la même, on ne peut jamais bien distinguer à quelle espece de plantes elles ont appartenu.

RACINE DES PHILIPPINES. *Voyez* CONTRA-YERVA.

RACINE DE RHODE ou ORPIN-ROSE. *Voyez ce mot à la suite de l'article* ORPIN.

RACINE DE SAFRAN ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

RACINE SALIVAIRE. *Voyez* PYRETHRE.

RACINE DU SAINT-ESPRIT. On a donné ce nom à la racine d'angélique, à cause de ses propriétés. *Voyez* ANGÉLIQUE.

RACINE DE SERPENT A SONNETTES. *Voyez* SENEKA.

RACINE DE THYMELEA ou GAROU. *Voyez* THYMELÉE.

RACINE VIERGE ou SCEAU DE NOTRE-DAME, *tamnus racemosa, flore minore, luteo pallescente.* C'est une plante qui a beaucoup de rapport avec la bryonne; aussi quelques-uns la nomment-ils de ce nom: on verra la différence, par la comparaison des descriptions. Cette plante a une racine grosse, tubéreuse, noire en dehors, blanche en dedans, d'une saveur âcre sans être désagréable: elle pousse des tiges sarmenteuses qui s'entortillent autour des arbrisseaux comme le liseron, & n'a point de mains ou vrilles, en quoi elle differe de la bryonne: ses feuilles

ſont alternes, d'un vert gai, faites en cœur ; ſes fleurs naiſſent par grappes, & ſont d'une ſeule piece en forme de petit baſſin, & découpées en ſix parties ; leur couleur eſt jaune-verte : de ces fleurs, les unes ſont ſtériles, contenant ſix étamines & point de germe ; les autres qui naiſſent ſur des pieds différens, portent un embryon qui ſe change en une baie rouge, de la groſſeur d'une ceriſe. Les propriétés de cette plante, pour l'uſage intérieur, ne ſont pas bien conſtatées ; mais ſa racine appliquée extérieurement ſur les contuſions, eſt un puiſſant réſolutif : on la ratiſſe, on la pile, on l'applique ſur la partie où il y a extravaſion de ſang, & elle le diſſipe auſſi-tôt. On dit que pilée avec du vinaigre & de la bouſe de vache, & réduite en cataplaſme, elle appaiſe les douleurs aiguës de la goutte.

RACINE DE VIRGINIE ou HABASCON. C'eſt une racine de la groſſeur & figure de nos panais : les Indiens en mangent. *Lémery* ſoupçonne que c'eſt une eſpece de *patate*.

RADE, ſe dit d'un eſpace de mer à quelque diſtance de la côte, où les grands vaiſſeaux peuvent jeter l'ancre & demeurer à l'abri de certains vents, quand ils ne veulent point prendre port.

RADIÉES, *radiatæ*. Nom donné par les Botaniſtes à une claſſe ou famille de plantes à fleurs compoſées, dont le diſque formé d'un aſſemblage de fleurons, ordinairement hermaphrodites, eſt entouré d'une couronne de demi-fleurons ordinairement femelles. Les *aſter*, les *marguerites*, &c. ſont des plantes radiées.

RADIEUX. Poiſſon des Indes orientales, qui tire ſon nom des rayons qui ſortent de ſes yeux : ces rayons y forment des taches d'un rouge obſcur : il eſt armé d'aiguillons ſur le dos ; ſes nageoires ſont rondes, celles du ventre ne le ſont pas : ſa couleur eſt bleue, mêlée de larges lignes rouges : les habitans d'Amboine s'en nourriſſent ; mais la plupart n'en font point de cas. *Collect. Piſc. Amb. de Ruiſch. p. 38.*

RADIS, *raphanus vulgaris*. On donne ce nom à une eſpece de *raifort* que pluſieurs appellent auſſi *petite rave*. Le radis a à-peu-près la forme d'un navet, mais il eſt d'un goût piquant qui excite l'appétit : c'eſt la grande eſpece de rave des Pariſiens.

RADIS. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à une eſpece de coquillage univalve, du genre des *conques ſphériques* ou *tonnes*, dont la coquille eſt alongée en queue recourbée ; ſes couleurs imitent celles d'un radis. *Voyez le mot* TONNE.

RAGOT. On appelle ainsi le sanglier qui a deux ans, & qui sort de compagnie. *Voyez au mot* SANGLIER.

RAGOUMINIER. *Voyez* CERISIER.

RAIE ou RAYE, *raia.* C'est un poisson plat, large, cartilagineux, & très-connu dans les poissonneries. *Rondelet* en distingue de quinze especes : nous rapporterons ci-après les plus connues.

Marques caractéristiques des Raies.

En général les raies sont des poissons sans nageoires ; car ils nagent à plat sur leur largeur, & ils ont des piquans à la queue semblables à ceux des ronces : les especes d'aîles ou de nageoires que les raies ont à la queue ne servent qu'à diriger leur route : elles regardent toutes de côté, & elles ont toutes devant les yeux une taie nommée en latin *nebula ;* & proche des yeux, de grands trous qui sont ouverts quand la bouche est béante, & qui sont presque fermés quand la bouche l'est : elles ont aussi d'autres trous devant la bouche, au lieu de narines. Il y a des raies qui ont des dents, & d'autres qui n'en ont point : elles ont en place un os âpre. Toutes les différentes especes de raies ont inférieurement les ouïes découvertes ; elles different entr'elles par les aiguillons ; car les unes en sont armées dessus & dessous, les autres dessus seulement, & d'autres dessous le museau : enfin il y en a qui n'ont des aiguillons qu'à la queue : quelques especes en ont trois rangs, d'autres n'en ont qu'un : ces aiguillons sont foibles, mous & longs dans les unes, & fermes, forts & petits dans les autres ; mais tous sont tournés vers la queue, à l'exception des plus longs, qui le sont vers la tête. Il y a des raies qui ont le foie rouge, & d'autres l'ont jaune : la rate est dans l'entortillure de l'estomac. Cette sorte de poisson est fort féconde & très-commune, parce qu'il n'y a presque point de poisson, excepté la lamie, qui ait la gueule assez grande pour avaler les raies : de plus, leurs aiguillons font qu'aucun poisson n'ose en approcher. Quoique les raies femelles aient beaucoup d'œufs, elles n'en déposent qu'un ou deux à la fois : ceux qui sortent sont couverts d'une coque, qu'ils acquierent quand ils sont descendus dans la matrice ; les autres sont au dessus de la matrice, dans l'ovaire, &, comme dans le corps des poules, ils se détachent les uns après les autres pour se perfectionner, c'est-à-dire pour se revêtir d'une coque qui est carrée dans les raies.

Toutes les especes de raies sentent le sauvagin, & ont une mauvaise

odeur de mer : cette derniere qualité ſe perd en les gardant quelques jours. On ſait que la raie tranſportée eſt meilleure que celle que l'on mange ſur les bords de la mer ; la chair en eſt dure & de difficile digeſtion ; mais elle eſt meilleure en hiver qu'en été. Le foie de ce poiſſon, dans l'eſpece appellée *raie bouclée*, paſſe pour un mets délicat, ſur-tout en France ; car ſur les côtes de la mer, en Angleterre & en Hollande, on en fait peu ou moins de cas. Les raies ſe nourriſſent de petits poiſſons, & habitent dans les lieux fangeux & bourbeux de la mer, proche des rivages.

Deſcription des différentes Raies.

1°. La RAIE BOUCLÉE, RAIE CLOUÉE, *raia clavata.* C'eſt la *clavelade* des Provençaux, & le *thornback* des Anglois : elle a beaucoup de rapport avec les autres raies ; elle a le bec plus court & moins pointu : on la nomme *bouclée* ou *clouée*, parce que ſes aiguillons ont la figure de clous : elle a un rang de piquans courbés ſur le dos, & trois autres à la queue : ſon foie eſt gras & délicat : la peau de ſon dos eſt noire.

La RAIE BOUCLÉE, ſurnommée RONCE DES LANGUEDOCIENS, a le muſeau plus pointu que la précédente, mais il n'y a point d'aiguillons : elle a ſur les côtés huit arêtes, ce que n'ont pas toutes les autres raies : ſon dos eſt garni de quatre aiguillons ; ſa peau eſt d'un gris de cendre, & ſa chair eſt dure & ſent le ſauvagin. *Ray* cite une eſpece de raie piquante, qui n'a de piquans que ſur la queue & ſur les nageoires.

La RAIE CARDAIRE, *raia ſpinoſa.* Son corps eſt tout couvert d'aiguillons ſemblables aux pointes de ces outils dont on ſe ſert pour carder la laine.

La RAIE A FOULON, *raia fullonica*, eſt toute garnie d'épines ſemblables à ces outils garnis de pointes de fer dont ſe ſervent les Foulons pour apprêter les draps.

La RAIE BOUCLÉE OU PIQUANTE DESSUS ET DESSOUS : elle reſſemble à la raie cardaire : on ne la peut toucher que par la pinnule de ſa queue : elle n'a point de dents.

2°. La RAIE ÉTOILÉE, *raia ſtellata aut raia aſterias :* ſa tête reſſemble plus à la *paſtenaque* qu'aux autres raies : ſon corps eſt orné de taches étoilées ; elle a des aiguillons qui commencent tout près de la tête, & vont finir à la premiere nageoire de la queue : elle habite la haute mer, & rarement les bords du rivage : ſa chair eſt plus tendre, plus

facile à digérer, & nourrit davantage que celle des autres raies.

3°. La RAIE LISSE A MIROIR ou MIRAILLET, *raia lævis oculata:* espece de raie, qui a sur le dos deux figures d'yeux, & qui sont des marques semblables à de petits miroirs. Son museau est cartilagineux & transparent: son corps est brun au-dessus; sa peau est lisse & garnie de deux grandes nageoires; ses aiguillons sont en plus grand nombre que ceux des raies à long bec & à bec pointu; le dessous de son museau est rude. Les yeux qui regardent de côté, de même que dans les autres raies, sont entourés de deux aiguillons, & la queue en est toute garnie sur trois rangs: il y en a aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, & disposés de maniere à retenir les poissons dont elle veut faire sa nourriture. Les trous qui sont auprès des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt. La bouche est garnie d'os durs, au lieu de dents. Ce poisson, comme toutes les autres especes de raies, sent d'abord le sauvagin, & a une mauvaise odeur de mer, mais qui se passe en la gardant quelque temps; aussi la mange-t-on meilleure dans l'intérieur du Royaume que sur les bords de la mer. La chair en est dure & difficile à digérer: elle est meilleure l'hiver que l'été: son foie est exquis; on prétend que toutes ses entrailles sont également bonnes à manger.

4°. La RAIE LISSE ORDINAIRE, *raia lævis;* c'est le *fumat* des Languedociens: elle a la peau lisse, & deux especes de grandes nageoires, avec un aiguillon sur chaque œil. La ligne du dos est garnie d'un rang d'aiguillons clair-semés; mais sur la queue il y en a trois; il s'en trouve aussi quelques-uns en dessous, près de la bouche, qui sont recourbés & placés à propos pour retenir les poissons, dont cette raie veut faire sa proie. On l'appelle *raie lisse*, parce qu'elle a peu d'aiguillons, en comparaison des autres raies. Son museau est un cartilage tendre, demi-transparent & de moyenne longueur: les trous des yeux sont assez grands pour y mettre le doigt; la bouche est placée en dessus: elle est garnie d'os durs, au lieu de dents. De chaque côté sont les ouies, avec un cartilage auquel est attaché le diaphragme, pour séparer les ouies mêmes & le cœur, de l'estomac, du foie, & des autres parties qui servent à la digestion.

5°. La RAIE AU BEC POINTU. Quelques Auteurs ont cru que c'étoit le *bœuf marin* des Anciens, ou la *vache de mer.* Voyez *la différence de cet animal au mot* VACHE DE MER. Elle devient fort grande, & elle a

de petites dents, qui ſont foibles & cachées. Dans quelques pays on l'appelle *flaſſade*, à cauſe de ſa grandeur ; ce qui ſignifie *couverture de lit*. Cette eſpece de raie a les nageoires fort grandes & étendues; le tronc du corps étroit, venant en pointe vers la tête ; ſa queue eſt garnie d'un petit rang d'aiguillons ; d'ailleurs elle reſſemble à toutes les raies. Sa chair eſt molle & plus agréable au goût que celle des autres, ſur-tout quand elle eſt vieille. Les Pêcheurs la font ſécher à la fumée & au ſoleil.

6°. La Raie au long bec. On donne ce nom à une eſpece de raie liſſe, que nous appellons quelquefois *raie alêne*, & les Italiens *peroſa raſa*. Elle a ſur la peau des taches pareilles à une lentille, d'où lui eſt venu, en Languedoc, le nom de *lentillade :* elle a près des yeux quatre aiguillons, & ſa queue en eſt garnie de quatre rangs : elle a des dents placées au-devant de la mâchoire ; elle a le dos brun & le ventre blanc, & elle eſt moins grande que la paſtenaque : on l'appelle encore *ſot*.

7°. La Raie ondée ou cendrée, *raia undulata*, *cinerea*. Elle n'a pas le corps en loſange comme les autres eſpeces de raies, mais plus rond ou plus ovale : elle a ſur le milieu du dos une ligne garnie de quelques aiguillons ; elle en a autour des yeux, & trois rangs à la queue. Ces aiguillons ſont plus grands & plus épais que ceux de la raie liſſe : elle lui reſſemble d'ailleurs, excepté encore par ſa couleur cendrée & ſes traits ondés & noirs. C'eſt une des grandes eſpeces de raies ; *Ray* dit qu'il y en a qui peſent deux cents livres. C'eſt le *coliart* de *Rondelet*.

8°. La Raie piquante, *raia oculata :* elle a des figures d'yeux ſur les nageoires ou aîles ; elle eſt armée d'aiguillons à la tête, au dos, à la queue & aux nageoires : ceux de la queue ſont plus grands, plus forts & en plus grand nombre. Sa chair eſt dure & de mauvaiſe qualité : l'on donne le nom de *raie piquante étoilée* à l'eſpece qui a, ſur les côtés & ſur la queue, des étoiles ; au lieu de dents, elle a des os durs & âpres dans la bouche. Sa chair eſt dure & ſeche. Sa peau eſt fort épineuſe.

Les différentes eſpeces de *torpilles*, l'*ange*, la *paſtenaque*, l'*altavele*, l'*aigle-poiſſon*, ſont auſſi des eſpeces de raies. *Voyez ces mots*. Il y a des raies d'une grandeur démeſurée, témoin celle qu'on prit en 1734, près de l'Iſle Saint-Chriſtophe, qui, quoique harponnée en différens endroits,

endroits, & perdant beaucoup de ſang, fut long-temps ſans céder aux efforts de quarante hommes qui étoient dans deux barques; elle avoit douze pieds de longueur & dix de largeur. *Labat* en cite une beaucoup plus grande encore. Plus on pêche ce poiſſon près des côtes, plus il eſt petit & tendre; tandis que les groſſes raies, qui habitent la haute mer, ſont dures. Dans les Antilles on trouve une petite raie dont la queue eſt fort longue, noire & pyramidale. A l'origine de cette même queue ſont deux petits dards en maniere d'hameçon, dont la piqûre eſt mortelle; mais pour en guérir, il ne faut, dit-on, qu'appliquer deſſus un morceau de la chair du même animal. On prétend que la cendre du dardillon, brûlé & incorporé avec le vinaigre, produit le même effet. La raie du Cap de Bonne-Eſpérance a aux deux côtés de la bouche une grande tache ronde, qui reſſemble à un miroir, tant elle eſt éclatante. Cette raie jette beaucoup de frai: on trouve, dit-on, juſqu'à deux & trois cents œufs dans une raie du Cap. Elle eſt d'un mauvais goût; au lieu que celles de la Côte d'Or ſont d'une ſaveur exquiſe.

La Raie de Seram eſt d'un meilleur goût, & plus délicate que celle de l'Europe; mais ſa peau eſt ſi dure & ſi bien marbrée, que les femmes du pays s'en ſervent, dit-on, pour couvrir leur nudité. Enfin M. *Barrere* (*Hiſtoire de la France Equinoxiale*, *p. 177*) fait mention de cinq eſpeces différentes de raies dans l'Iſle de Cayenne. Il y a entr'autres la *raie diable* qui eſt monſtrueuſe, ayant plus de vingt pieds de longueur: elle s'élance hors de l'eau à une certaine hauteur, & laiſſant tomber tout-à-coup ſa maſſe énorme, elle donne aux flots une impulſion terrible, ce qui fait un bruit épouvantable: elle ſe bat avec l'*eſpadon:* voyez ce mot à l'article Baleine.

M. *Sauvages*, Médecin, ayant examiné attentivement l'aiguillon qui ſe trouve à la racine de la queue de la raie, notamment celle que l'on appelle *raie bayonnette*, a obſervé que cet aiguillon étoit long de cinq pouces & épais de trois lignes vers ſa baſe, oſſeux, pointu, recourbé dans ſa partie ſupérieure, applati inférieurement, crenelé par ſes bords, armé de petites pointes très-dures tournées vers la baſe: ces aiguillons une fois enfoncés, cauſent néceſſairement de grandes douleurs lorſqu'on les retire, par les déchiquetures que font les petits crochets. Si les tendons de la main, le périoſte, la racine des ongles viennent à être léſés, comme cela arrive lorſqu'on ſaiſit l'animal par

la queue, il ſurvient des panaris, des inflammations au poignet & à l'avant-bras, des convulſions & d'autres ſymptômes funeſtes. On voit que la bleſſure que fait cet animal, n'eſt venimeuſe que parce que ſon inſtrument agit mécaniquement.

A l'égard de la *raie électrique*, voyez l'article TORPILLE.

RAIFORT, *raphanus*, plante d'un grand uſage en Médecine : M. *de Tournefort* en diſtingue quatre eſpeces, ſavoir le grand raifort rond, le même à fleur blanche, le noir & le petit des jardins. Nous en décrirons les deux eſpeces principales ; ſavoir, le raifort cultivé & le raifort ſauvage, que l'on compte entre les eſpeces de *cochléaria :* voyez le mot HERBE AUX CUILLERS.

1°. Le RAIFORT CULTIVÉ ou la RAVE DES PARISIENS, *raphanus major, oblongus, hortenſis.* Sa racine eſt longue, charnue, plus ou moins groſſe & tortue, d'un rouge vif en dehors, blanche en dedans, d'un goût âcre & mordicant, mais moins que le radis : elle pouſſe des feuilles aſſez ſemblables à celles de la rave, cependant un peu plus ſinueuſes : elle pouſſe des tiges hautes de deux pieds, rondes & rameuſes ; leſquelles portent des fleurs à quatre feuilles, purpurines & diſpoſées en croix. Il leur ſuccede des fruits formés en maniere de corne, ſpongieux en dedans, qui renferment deux rangs de ſemences arrondies, rouges & âcres au goût. On cultive cette plante dans les jardins potagers, où elle fleurit d'aſſez bonne heure, & l'on retire ſa racine de terre, principalement au printemps, pendant qu'elle eſt tendre, ſucculente, facile à rompre & bonne à manger crue. On la nomme improprement *rave* à Paris & en quelques autres endroits : on l'appelle *cordée*, quand elle devient dure & ligneuſe, & alors elle n'eſt plus eſtimée pour la table. Quand elle eſt très-groſſe, & que ſa tige eſt montée en graine, elle ne convient pas plus en aliment.

Ce raifort a à-peu-près les mêmes propriétés que la vraie rave : il eſt également venteux ou cauſant des rapports & des maux de tête, quand on en mange trop. On le ſert en hors-d'œuvre ſur les tables comme les raves, lorſqu'il eſt jeune. *Fernel* trouve dans le ſuc du raifort, un vomitif des plus doux, ami de l'eſtomac, & qu'on peut donner même aux femmes groſſes.

M. *Haller* dit qu'on commence à introduire en Suede la culture d'un raifort venu de la Chine, dont on tire de l'huile en abondance.

2°. Le RAIFORT SAUVAGE, ou le GRAND RAIFORT, ou le CRAM,

ou la Moutardelle, *raphanus rusticanus*, eſt une plante qui croît naturellement aux bords des lieux aquatiques, mais que l'on cultive auſſi dans les jardins, aux lieux humides & ombragés (Ce n'eſt pas un raifort, dit M. *Haller*, on l'a placé dans le genre des cochléaria). Sa racine eſt longue & rampante, blanche, d'un goût fort âcre & brûlant. Elle pouſſe de grandes feuilles, longues, larges, pointues, d'un beau vert, un peu reſſemblantes à celles de la rhubarbe des Moines. Sa tige eſt haute d'un pied & demi, droite, ferme, cannelée, garnie de feuilles, & creuſe : elle porte, au printemps, de petites fleurs à quatre feuilles, blanches, diſpoſées en croix. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques enflées, arrondies, & renfermant quelques ſemences rougeâtres.

Les gens de la campagne mangent ſa racine, comme celle du raifort ordinaire : on l'emploie quelquefois dans les ragoûts : on la râpe & on en fait une eſpece de moutarde, pour aſſaiſonner les viandes & réveiller l'appétit. Quelques-uns l'appellent *moutarde des Capucins*, & plus communément *moutarde des Allemands*.

Cette plante ſe multiplie aiſément ; car outre qu'elle rampe beaucoup par elle-même, ſi l'on coupe des rouelles de ſa racine nouvellement tirée de terre, à l'épaiſſeur d'environ trois lignes, & qu'on les mette auſſi-tôt dans la terre, il naîtra de chaque rouelle une longue racine, enfin une plante nouvelle, comme ſi l'on avoit planté une racine entiere. *Mémoires de l'Académie des Sciences.* Ce qui fait connoître qu'une même plante contient beaucoup de germe dans ſa ſubſtance, ſans compter ſes ſemences.

Le raifort ſauvage eſt apéritif, anti-ſcorbutique & réſolutif ; c'eſt une des plantes uſuelles, dont les vertus ſont les moins équivoques, il purifie le ſang, convient dans l'enrouement, & ſur-tout pour la voix éteinte, & dans la toux ſeche ou accompagnée de crachement de ſang, dit *Boerhaave*. On en cite pluſieurs exemples dans les Journaux d'Allemagne : c'eſt encore un excellent remede, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour l'hydropiſie & les rhumatiſmes. On ſe ſert auſſi de cette racine en ſinapiſme, à la place de moutarde ; elle eſt un peu moins violente, & on l'applique, dit M. *Bourgeois*, (rapée ou en tranches) ſous la plante des pieds, pour débarraſſer le cerveau, & attirer le ſang dans les parties inférieures.

Des Auteurs citent encore le *raifort aquatique*, ou le creſſon à feuilles de raifort, le *raifort de marais* à feuilles laciniées, le raifort maritime qui eſt la *cakile :* voyez ce mot.

RAINE ou RAINETTE : *voyez à l'article* GRENOUILLE.

RAIPONCE ou REPONCE, *rapunculus*. Nous décrirons ſous ce nom deux eſpeces de plantes, quoique d'un genre différent.

1°. La PETITE RAIPONCE DE CARÊME ou la CAMPANULE RAIPONCE, *rapunculus eſculentus ;* plante qui naît d'elle-même ſur le bord des foſſés, dans les prés, & dans les champs parmi les blés : on la cultive auſſi dans les jardins potagers. Sa racine eſt comme une petite rave, longue & groſſe comme le petit doigt, rarement branchue, blanche, douce & bonne à manger : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges à la hauteur de deux pieds, grêles, anguleuſes, cannelées, velues, revêtues de feuilles étroites, pointues, collées à la tige par une baſe un peu large, peu dentelées, & empreintes d'un ſuc laiteux : ſes fleurs naiſſent aux ſommités, & à chaque fleur il y a, ſuivant M. *de Tournefort*, une cloche évaſée & échancrée en cinq parties de couleur bleue ou purpurine, quelquefois blanche : il lui ſuccede un fruit membraneux, diviſé en trois loges qui renferment pluſieurs ſemences menues, luiſantes & rouſſâtres.

Toute la plante donne du lait comme les autres *campanules :* elle fleurit en Juin ; on la cueille étant encore tendre, avec ſa racine, pour la mêler dans les ſalades du printemps en Carême. Cette racine fraîchement cueillie a la vertu de ſe reproduire comme celle du raifort ſauvage : ſi on la coupe par tranches, & qu'on les mette en terre, il naîtra une nouvelle plante de chaque tranche.

2°. La RAIPONCE SAUVAGE ORDINAIRE, ou la GRANDE RAIPONCE, *rapunculus ſpicatus*. Sa racine eſt comme celle de la précédente : elle pouſſe des feuilles ſemblables à celles de la violette de Mars, tachetées quelquefois de noir : ſa tige eſt haute d'un pied & demi, anguleuſe, creuſe & rendant du lait, revêtue de feuilles oblongues & étroites, portant à ſa ſommité un épi de belles fleurs blanches ou purpurines d'une ſeule piece, coupées ordinairement en étoiles à cinq rayons : les ſemences ſont rougeâtres. On trouve cette plante ſur les montagnes, dans les prés froids, & dans les vallées ombragées & pleines de bois : ſa racine eſt moins en uſage que celle de la précédente, elle eſt

apéritive, & facilite la digestion, elle rafraîchit & augmente aussi le lait des Nourrices.

Des personnes dignes de foi ont assuré à M. *Bourgeois* que cette plante croissoit naturellement dans quelques endroits de l'Italie & du Piémont : elle réussit dans la plupart des climats où on la cultive, pourvu qu'elle soit dans une bonne exposition. M. *Bourgeois* en a vu dans son jardin, dont les tiges avoient plus de huit pieds de haut.

RAISIN, *uva.* C'est le fruit de la vigne, qui vient en grappes, & qui est bon à manger & à faire du vin : *voyez à l'article* VIGNE.

RAISIN D'AMÉRIQUE ou HERBE DE LA LAQUE, *phytolacca Americana, majori fructu.* Plante originaire de la Virginie, & cultivée dans quelques jardins en France. Nous en avons parlé sous le nom de *morelle à grappes.*

RAISIN BARBU, RAISIN DE CORINTHE DE DAMAS, &c. *Voyez à la suite de l'article* VIGNE.

RAISIN DES BOIS. On donne ce nom & celui de *myrtille* à *l'airelle* : voyez ce mot.

RAISIN DE MER, *ephedra*, plante curieuse, dont on distingue quatre especes.

1°. Celle que l'on appelle particuliérement RAISIN DE MER, *ephedra maritima major*, est un arbrisseau sans feuilles, qui croît à la hauteur d'un homme : sa racine est oblongue & noueuse : son tronc est quelquefois gros comme le bras ; il jette plusieurs rameaux grêles, déliés presque comme ceux du jonc, séparés par des nœuds comme la prêle, de couleur noirâtre, se divisant en plusieurs autres rameaux, dont les extrémités sont garnies d'épines dures : ses fleurs sortent des nœuds des branches, & sont disposées en petites grappes, de couleur herbeuse blanchâtre ; il leur succede des baies pleines de jus, soutenues par un calice en forme de calotte, & prenant une couleur rouge quand ils sont mûrs, d'un goût acide & agréable, renfermant des semences triangulaires, pointues, dures & astringentes. Cette plante croît aux lieux sablonneux & maritimes en Provence & en Languedoc.

2°. Le RAISIN DE MER, appellé *anabasis*, est moins haut que le précédent : ses branches sont grimpantes ; ses fleurs sont petites, mousseuses & pâles. Cet arbrisseau croît particuliérement le long des vallées du mont Olympe & dans l'Illyrie (*Tournefort*).

La troisieme espece est l'*ephedra maritima minor ;* elle est encore moins haute que la précédente : sa tige est ligneuse, & pousse plusieurs rameaux verts, cannelés, faciles à rompre, noueux, remplis de moëlle visqueuse qui rougit en se séchant : ses fleurs naissent aux sommets des branches, elles sont petites, jaunes & ramassées plusieurs ensemble : il leur succede des fruits semblables à ceux de l'if, rouges, d'un goût doux, contenant des semences oblongues, jointes deux à deux. On trouve cette plante en Languedoc, près du Port de Cette, vers Frontignan, aux lieux pierreux & voisins de la mer.

4°. Cette derniere espece de *raisin de mer* differe des autres en ce qu'elle porte beaucoup de feuilles très-menues : on la trouve en Espagne.

Les sommités de ces arbrisseaux & leurs fruits sont déterfifs, astringens, propres pour les hernies, & pour arrêter toutes sortes de flux.

RAISIN DE MER, *uva marina*, est, selon *Lémery*, un insecte marin, qu'on peut placer entre les especes de limaçons : sa figure est, dit-il, oblongue, informe, toute couverte de glandes rouges & bleues, qui représentent en quelque maniere des raisins attachés en grappe ; sa marche est lente ; il a deux cornes à la tête comme le limaçon. On trouve quelquefois cet insecte sur les rivages de la mer.

Le même Auteur dit qu'il y a une autre espece de *raisin de mer*, provenant des œufs de seche qui s'amassent & s'agglutinent ensemble en forme de grappe de raisin, & qui sont teints en noir par la liqueur qui sort de la *seche*. Enfin l'on donne aussi le nom de *raisin de mer* à la *savonnette de mer*, dont on distingue plusieurs couleurs ; elle est ordinairement oblongue avec une sorte de pédicule ; on en trouve dans l'Océan. Des Observateurs prétendent y avoir apperçu un mouvement progressif comme dans certaines especes de zoophytes mollusques. Voyez *Savonnette de mer* à la suite de l'article CORALLINE.

RAISIN D'OURS ou BUSSEROLE, *uva ursi aut ursiva*, est un petit arbrisseau qui croît aux pays chauds, en Espagne, &c. on le trouve aussi dans les Alpes & les Pyrenées, & en Suisse dans le Canton de Berne, au pied du mont Suchet : il tire son nom de la ressemblance de ses fruits avec les raisins, & de ce qu'on prétend que les ours en sont fort friands. Cet arbrisseau ressemble au myrtille ou *airelle*, voyez ce mot ; mais ses feuilles sont plus épaisses, oblongues, arrondies, approchantes de celles du buis, plus étroites, rayées des

deux côtés, nerveuses, d'un goût astringent accompagné d'amertume; ces feuilles sont attachées à des rameaux ligneux, longs d'un pied, couverts d'une écorce mince & facile à séparer: ses fleurs naissent en grappes au bout des branches, elles sont formées en grelots, & de couleur rouge: à ces fleurs succedent des baies arrondies, molles, rouges, renfermant chacune cinq osselets, rangés ordinairement en côte de melon, arrondis sur le dos; ces baies ont un goût styptique: toutes les parties de la plante sont fort astringentes, & propres, suivant M. *Lewis*, à teindre en brun.

M. *Haën*, grand Praticien au College de Vienne en Autriche, a reconnu depuis quelques années les vertus de cette plante très-spécifiques pour détruire le calcul, les ardeurs d'urine qui en dépendent, & la colique néphrétique: on se sert de ses feuilles infusées dans de l'eau, on y joint un peu de nitre. On peut consulter un *Traité sur cette matiere par M.* Quer, *Professeur royal de Botanique à Madrid: ce Traité, imprimé à Strasbourg, se trouve chez Durand, neveu, à Paris.* Ces mêmes feuilles servent dans la Baie d'Hudson en guise de tabac à fumer.

RAISIN DE RENARD, *herba Paris*. Plante qui a une odeur puante & désagréable, & qui croît d'elle-même dans les bois épais ou ombragés, principalement en terre grasse: sa racine est menue, longue, articulée & rampante; elle pousse une tige ronde à la hauteur d'un demi-pied, rouge à sa base & verte en son sommet, garnie de quatre feuilles disposées en croix, oblongues, larges, ridées, veinées, luisantes en dessous, noirâtres en dessus; sa sommité soutient une petite fleur herbacée, à quatre feuilles vertes, rangées aussi en croix: à cette fleur succede une baie molle, grosse comme un raisin, purpurine, relevée de quatre coins, & divisée en quatre cellules remplies de semences menues, ovales & blanches.

Toute cette plante est d'usage, elle passe pour céphalique, résolutive & anodine; elle est encore bonne pour la peste & les poisons, & notamment pour les vertiges. Nous conseillons cependant de n'en prendre intérieurement qu'à très-petite dose, dans la crainte de se procurer un sommeil pour toujours. On applique ses feuilles sur les bubons pestilentiels.

RALE, *rallus*, est un genre d'oiseau dont le caractere est d'avoir le bec long de plus d'un pouce, fort étroit: ses doigts, savoir trois

antérieurs & un postérieur, sont longs, ainsi que ses jambes, & les ongles courts. On distribue cet oiseau en terrestre & en aquatique. Dans cette division les Auteurs ont parlé du *râle noir terrestre*, du *râle rouge*, du *râle de genêt*, de la *poulette d'eau* qui est le *râle aquatique*.

1°. Le Rale aquatique, *rallus aquaticus*, est le plus grand des râles : il a un pied de longueur, & quoiqu'il ressemble beaucoup à la poule d'eau, il ne sait ni nager ni se plonger dans l'eau ; mais il rase l'eau en volant, de maniere qu'il a l'air de marcher fort vîte ; il va se cacher sur le bord des rivieres : en volant il tourne ses pattes par en bas ; sa queue est aussi plus longue, & la tache sur le sommet de la tête proche du bec plus petite que dans la poule d'eau : son bec ressemble à celui du héron étoilé ; la mâchoire inférieure est un peu noirâtre dans toute sa longueur, la supérieure ne l'est qu'à l'extrémité, & rougeâtre à sa naissance : le champ de son plumage approche pour la couleur de celui du râle terrestre ; il a une plume blanche de chaque côté de la queue, le dessous de la poitrine bleue, le dessus du dos tanné, les plis des aîles blancs ; les aîles étant pliées, vont jusqu'au milieu de la queue : sa chair est tendre, on lui trouve le goût de la poule d'eau, & sa maniere de nicher & de nourrir ses petits, est comme celle du râle terrestre. On donne le nom de *marouette* au petit râle d'eau ; c'est le *girardin* des Anglois.

Albin, dans sa *Nouvelle Histoire des Oiseaux*, parle de trois *râles d'eau :* le premier est celui dont nous venons de parler ; le deuxieme est une espece de *foulque*, qui, quand il est gras, est aussi bon que la *quercerelle*, voyez ce mot ; le troisieme est un *râle d'eau de Bengale ;* il a le bec long & jaune, les yeux entourés d'un cercle blanc, l'iris jaune & le sommet de la tête blanc, le cou brun, la poitrine & les cuisses blanches, les aîles verdâtres mêlées de pourpre & de taches orangées, la queue courte & bigarrée comme le plumage des aîles, les jambes dépourvues de poils & d'un jaune verdâtre, ainsi que les pieds ; les griffes sont noires.

2°. Le Rale de genêt, *rallus genistarum ;* c'est le *crex* de *Linneus*. On le nomme ainsi parce qu'il habite dans les gênets, & qu'il est friand de leur semence ; il fréquente aussi les vignes & les petits bois taillis ; il est plus grand que le râle noir : le champ de son plumage est roussâtre ; sa tête est semblable à celle d'une perdrix grise, ses cuisses sont parsemées de tâches blanches, il a les jambes & les pieds comme

le

le râle noir : il fait son nid à terre dans les bruyeres, la femelle y pond seize à dix-huit œufs, & les petits nouvellement éclos sont d'un noir foncé : la chair de cet oiseau a quelque chose de plus délicat & de plus agréable que celle de la perdrix, & *Belon* le regarde comme une espece de perdrix champêtre, *perdix rusticula.* Ce qui a fait dire au Poëte *Martial :*

> Rustica sim, an perdix; quid refert, si sapor idem ?
> Carior est perdix, sic sapit illa magìs.

Quelques-uns croient que le râle de genêt sert, ainsi que le râle noir terrestre, de conducteur aux cailles : c'est pourquoi quelques-uns le regardent comme une espece de *roi de cailles :* voyez à l'article CAILLE.

3°. Le RALE NOIR est beaucoup plus commun que les autres especes de râles : ses jambes sont courtes comme celles des oiseaux qui ont le pied plat; ses doigts sont très-longs, excepté celui de derriere, qui est fort court : son plumage le fait paroître beaucoup plus gros qu'il n'est; celui de ses cuisses est tacheté de blanc sur une couleur noire & bleuâtre; le dessus du corps est noir ainsi que la poitrine, & marqueté d'une couleur tannée : son bec est grêle & rouge en dessus : sa queue est courte, de même que dans tous les oiseaux de rivage qui ne nagent pas : il est charnu comme un merle, & très-bon à manger.

On voit beaucoup de ces oiseaux; ils courent si vîte, qu'on dit proverbialement *courir comme un râle;* ils fréquentent les bords des ruisseaux & des rivages, c'est là que les Paysans les prennent aux lacets ou aux filets : on peut voler le râle noir à l'épervier, il ne fournit qu'un vol & uniforme, & il est bientôt pris en pays découvert.

4°. Le RALE ROUGE differe du râle noir non-seulement par la couleur, mais aussi par le bec; c'est le moins commun de tous les râles : sa couleur tire sur le roux, & il vit dans les bois-taillis.

Catesby dit qu'on trouve en Amérique un râle terrestre noir, qui devient si gras qu'il est facile aux Indiens de le prendre à la main : sa chair est aussi bonne que celle de l'ortolan. Il y a encore le *râle rayé* & le *râle à collier* des Philippines, &c.

RAMIER. On donne ce nom à un pigeon sauvage qui se perche sur les arbres : on distingue le ramier d'Europe, appellé *mansart* ou

coulon; le *ramier d'Amboine;* le *ramier bleu* ou *vert* de Madagaſcar; les Inſulaires appellent *founingo mailſou* l'eſpece verte : *voyez* PIGEON.

RAMIRET. Ce pigeon ramier de Cayenne eſt plus petit que notre pigeon ramier; c'eſt un des plus jolis oiſeaux de ce genre, & qui tient un peu à celui de la tourterelle par la forme de ſon cou & l'ordonnance des couleurs, mais qui en differe par la grandeur & par pluſieurs caracteres qui le rapprochent plus des ramiers que d'aucune autre eſpece d'oiſeau.

RAMPEUR, eſt un poiſſon du Cap de Bonne-Eſpérance, qui reſſemble beaucoup à la raie de ce même pays : ſa peau eſt unie & d'un brun obſcur.

RANATRA, eſt le nom que *Petiver* donne à deux inſectes hémipteres du genre des cigales. Le premier eſt de deux couleurs, jaune & noir; il ſe trouve dans les prés durant le temps de la fauchaiſon; ſon chant imite à peu-près le cri des grenouilles. Le ſecond ſe trouve dans les plantes & les herbes; il ſort de ſon anus une maniere d'écume; ſa couleur eſt jaune, tachetée de blanc. Ces inſectes ſont des procigales : *voyez* ECUME PRINTANIERE.

RAPE ou RATISSOIRE. Nom propre d'une coquille bivalve, du genre des pétoncles, dit M. d'*Argenville*. Cette coquille eſt toute de couleur blanche; ſes oreilles ſont très-petites & inégales; ſa forme eſt oblongue & évaſée d'un côté, les valves un peu béantes en deſſous : elle eſt garnie de petites éminences ou écailles preſque droites qui ſuivent ſes ſtries longitudinales & qui la rendent fort dure au toucher. Voilà ce qui caractériſe la *râpe*. Si les ſtries longitudinales étoient fines & ſerrées, compoſées d'eſpeces de bâtons rompus qui ſe ſuiviſſent obliquement & régulierement d'une ſtrie à l'autre, alors on appelleroit la coquille du nom de *lime*.

RAPETTE. *Voyez* PORTE-FEUILLE.

RAPHIDIE, *raphidia*. M. *Linneus* appelle ainſi un inſecte, dont les aîles ſont nerveuſes & tranſparentes : il eſt de la grandeur, & à-peu-près de la même figure que la mouche-ſcorpion : il ſort de ſon anus un aiguillon ſoyeux, de couleur noire, fait en arc & long de la moitié de ſon abdomen. Il y a de ces inſectes qui varient par leur aiguillon, & d'autres qui n'en ont point : cette variété peut venir de la différence des ſexes (*Actes d'Upſal*, *1736*, *pag. 28*, *n. 1.*).

La raphidie, dit M. Geoffroy (*Hiſt. des Inſ. des environs de Paris*),

ſe diſtingue aiſément par les caracteres ſuivans. Elle a les antennes filiformes, les aîles couchées ſur le corps; la bouche accompagnée de quatre barbillons, la queue ſimple & nue, & trois petits yeux liſſes ſur la tête. Ce même Auteur qui a obſervé ſcrupuleuſement les inſectes, dit n'avoir pu découvrir ſur la raphidie, l'aiguillon ou pointe à queue dont M. *Linneus* a fait mention, mais il a reconnu que ce même petit animal eſt le ſeul des inſectes à quatre aîles nues, qui ait quatre anneaux aux tarſes. Sa tête eſt noire, applatie & formée en cœur, dont la partie la plus étroite tient au corſelet. On trouve cet inſecte dans les bois. Il eſt aſſez rare en ce pays.

RAPONTIC, *rhaponticum*, *ſive rha.* Cette racine qui differe de la rhubarbe des boutiques, eſt oblongue, groſſe d'environ deux pouces, jaune en dehors & en dedans : coupée tranſverſalement, on y diſtingue des cannelures diſpoſées en rayons tirés de la circonférence au centre : elle eſt mollaſſe, ſpongieuſe, d'une odeur moins odorante & moins amere que la rhubarbe, mais un peu âcre & aſtringente, viſqueuſe & gluante lorſqu'on la tient dans la bouche.

Ce rapontic vient dans les pays ſitués le long du Boſphore ſur le mont Rhodope dans la Thrace, & dans pluſieurs endroits de la Scythie (on dit que cette plante tire ſon nom *rhapontic* de ce qu'elle croît ſur les bords du fleuve *Rha*, qui arroſe les limites du Royaume de Pont) : on le cultive communément dans les jardins de l'Europe. M. *de Tournefort* ne le place point parmi les eſpeces de patience, il en fait un genre particulier, & il l'appelle *rhabarbarum forte Dioſcoridis & antiquorum*.

Sa racine, qui eſt ample & branchue, pouſſe des feuilles auſſi larges que celles de la bardane, mais plus rondes, & munies de nerfs épais comme le plantain & d'un vert obſcur; du milieu de ſes feuilles s'éleve une tige haute d'un pied & demi & plus, d'un pouce de groſſeur, creuſe, cannelée; & aux endroits de ſes nœuds il vient des feuilles alternatives, qui, rondes d'abord, vont ſe terminer en pointe : les fleurs naiſſent au haut de la tige diſpoſées en groſſes grappes rameuſes, formées en campane, découpées ordinairement en ſix parties : à ces fleurs ſuccedent des ſemences triangulaires, grandes, pleines d'un ſuc rouge & rouſſâtre: ſa racine eſt un bon remede dans la diarrhée & la dyſſenterie.

On ſubſtitue quelquefois au rapontic & à la rhubarbe, les racines d'une eſpece de patience à feuille ronde que l'on apporte ſeche des

montagnes de l'Auvergne, ainsi que des Alpes & des Pyrénées. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RAPONTIC DE MONTAGNE ou RHUBARBE DES MOINES: *voyez Patience des jardins, au mot* PATIENCE.

RAPONTIC VULGAIRE. *Voyez* CENTAURÉE GRANDE.

RAQUETTE ou NOPAL. *Voyez* OPUNTIA.

RAQUETTE DE MER. Nom donné à une coralline sertulaire, dont les articulations sont plates. *Voyez* CORALLINE.

RASCASSE. *Voyez* SCORPENO.

RASE. *Voyez à l'article* PIN.

RASPECON ou TAPECON. Noms donnés à un très-beau poisson des rivages de la Méditerranée, à nageoires ou aîlerons épineux : il dort le jour sur le sable, & la nuit il veille pour butiner. Les Anciens en ont parlé sous le nom d'*uranoscopus*, comme qui diroit poisson qui contemple le Ciel : *voyez le mot* URANOSCOPE. A Rome on l'appelle *mesoro*, & à Venise *pesce prete*. Ce poisson est long d'un pied de la tête à la queue ; il a deux rangs d'écailles, le reste du corps est couvert d'une peau dure qui se peut écorcher : son dos est noir & son ventre blanc, sa tête est grosse, sa bouche qui est grande & ouverte, est située sur la tête, la mâchoire d'en bas la couvre ; quand il l'avance en haut, il sort de sa bouche une peau située entre sa langue & la mâchoire inférieure. Cette peau lui sert pour attirer les autres poissons dont il veut faire sa proie. *Rondelet* dit que pour les attraper, il se plonge dans la fange, & dès que les petits poissons vont mordre cette espece de filet, qu'ils prennent pour un ver, le raspecon l'attire à lui & les englume. Il est si goulu & si occupé à remplir sa panse, qu'il creve quelquefois à force de manger ; ses yeux sont sur sa tête & regardent directement le Ciel ; les os de la tête de ce poisson finissent en pointe vers la queue, ainsi que ceux de ses ouies qui sont au nombre de quatre de chaque côté. Proche de la fente des ouies, sont deux grandes & fortes nageoires de diverses couleurs, & deux autres plus petites de couleur blanche près de la mâchoire inférieure. Après ces nageoires, suit une arête faite comme un os de poitrine, & qui est garnie de trois aiguillons ; il a une autre nageoire près de l'anus, deux au dos ; sa queue est large, & quand le poisson est vivant, elle ressemble assez à la queue du paon. Quelques-uns le prennent pour le poisson de Tobie ; on prétend que son fiel est propre à

nettoyer la vue; on l'a employé même pour la cataracte des yeux.

RASTELLUM. Nom latin d'une huître à plis engrenés les uns dans les autres. *Voyez* RATEAU.

RAT, *mus*. Le caractere du genre de ces animaux, dit M. *Brisson*, est d'avoir deux dents incisives à chaque mâchoire, point de dents canines, les doigts onguiculés, la queue nue ou couverte de poils clair-semés. Les especes de ce genre se distinguent entr'elles par la longueur de leur queue & par leurs couleurs. Les uns ont la queue plus longue que le corps, d'autres l'ont à-peu-près de la longueur du corps, & d'autres l'ont beaucoup plus courte. Toutes ces especes de rats ont les pieds de derriere plus longs que ceux de devant.

1°. LE RAT DOMESTIQUE, *mus vulgaris domesticus*, connu de tout le monde, & qui habite dans les granges ou dans les vieilles maisons, a environ sept pouces de longueur; sa queue est plus longue que son corps; ses oreilles sont grandes, arrondies, transparentes; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere; tout son corps est couvert d'un poil d'un brun obscur, & sa queue de très-petites écailles, entre lesquelles sont quelques poils très-clair semés.

Le rat, dit M. *de Buffon*, est carnassier, & même *panphague* ou *omnivore;* il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres; ses dents incisives sont ses armes; il ronge la laine, les étoffes, les meubles, perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers; il n'en sort que pour chercher sa subsistance, & souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner; il y fait même quelquefois magasin, sur-tout lorsqu'il a des petits. Avide de tout jusqu'à la chair humaine, on a vu des moribonds, des prisonniers, des enfans au berceau rongés, dévorés par ce quadrupede omnivore. Les cloaques, les hôpitaux & autres lieux mal-propres, les greniers, sont aussi les lieux qu'il choisit pour sa retraite. Il cherche les lieux chauds, & se niche en hiver auprès des cheminées ou dans le foin, dans la paille: il vit pendant cette saison, de graisse, de chandelle, de lard, de fromage, de noix, de papier, boit son urine. Malgré les chats, le poison, les pieges, les appâts, ces animaux pullulent si fort, qu'ils causent souvent de grands dommages. C'est sur-tout dans les vieilles maisons, à la campagne où on garde du blé dans les greniers, & où le voisinage des granges & des magasins à foin facilite leurs retraites & leur multiplication, qu'ils sont en si grand nombre, qu'on seroit obligé de déserter, s'ils ne

ſe détruiſoient eux-mêmes; mais heureuſement ils ſe tuent, ils ſe mangent entr'eux, pour peu que la faim les preſſe; en ſorte que quand il y a diſette à cauſe du grand nombre, les plus forts ſe jettent ſur les plus foibles; leur ouvrent la tête, ſucent d'abord la cervelle, & mangent enſuite le reſte du corps; le lendemain la guerre recommence, & dure ainſi juſqu'à la deſtruction du plus grand nombre. C'eſt par cette raiſon qu'il arrive ordinairement, qu'après avoir été infeſté de ces animaux pendant un temps, ils ſemblent ſouvent diſparoître tout-à-coup, & quelquefois pour long-temps. Il en eſt de même des *mulots*, dont la pullulation prodigieuſe n'eſt arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. *Ariſtote* a attribué cette deſtruction ſubite à l'effet des pluies; mais ces rats n'y ſont pas expoſés, & les mulots ſavent s'en garantir; car les trous qu'ils habitent ſous terre ne ſont pas même humides.

Les rats ſont hardis, & auſſi laſcifs que voraces; ils glapiſſent dans leurs amours, ſe battent à outrance, & crient quand ils ſe bleſſent; ils produiſent pluſieurs fois par an, preſque toujours en été; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix. Les femelles préparent un lit à leurs petits, & leur apportent à manger : lorſqu'ils commencent à ſortir de leurs trous, la tendreſſe de la mere la porte à les veiller, les défendre, ſe battre même contre les chats pour les ſauver. Des Auteurs prétendent que les jeunes rats ont de l'affection pour leurs parens infirmes. Un gros rat eſt plus méchant & preſqu'auſſi fort qu'un jeune chat : le rat le mord, & le chat ne ſe défend guere que de la griffe : ainſi il faut, pour réſiſter au rat, que le chat ſoit non-ſeulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite que le chat, eſt un ennemi que le rat redoute, parce qu'elle le pourſuit juſques dans ſon trou, & qu'elle le ſuce pendant le temps même qu'il la mord; auſſi le rat ſuccombe-t-il preſque toujours.

M. *Morand*, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris & membre de l'Académie Royale des Sciences, a étudié pourquoi certains animaux ſont ſujets à certaines maladies, comme le chien en général à la rage; les épagneuls & les chiens courans, les perroquets, les alouettes, & les oiſeaux de complexion chaude, au mal caduc & aux apoſtemes; les oiſeaux en cage au mal de croupion; le roſſignol à la goutte; la linote à la phthiſie, &c. Il a obſervé que les rats ſont particuliérement ſujets à la maladie de la pierre, quand ils ſont vieux, ſur-tout les mâles; ces

pierres se trouvent dans les voies urinaires. En général les rats ont communément les reins malades, ulcérés & d'un gros volume, principalement quand ils n'ont pas la pierre, & qu'ils deviennent vieux. M. *Morand* déduit la cause de cette maladie, tant chez les rats, que chez les personnes de cabinet, de la vie sédentaire qui rétrécit les passages urinaires, de la situation du corps, lorsque l'on est assis ou plié en rond, de l'espece d'aliment, &c. *Voyez* la lettre de M. *Morand* adressée à M. le Comte *de Loss*. Indépendamment de cette maladie, le rat est sujet à être pouilleux & galeux.

Dans cette espece, comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus, on trouve des variétés : outre les rats ordinaires qui sont noirâtres, il y en a de bruns, de presque noirs, & d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux, & d'autres tout-à-fait blancs. Ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc, la souris blanche, & comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espece entiere, avec ses variétés, paroît être naturelle aux climats tempérés de notre continent, & s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Ceux qui sont aujourd'hui en Amérique, y ont débarqué avec les Européens ; ils multiplient d'abord si prodigieusement (chaque ventrée y en met au jour une demi-douzaine & davantage) qu'ils ont été pendant long-temps le fléau des Colonies, où ils n'avoient guere d'autres ennemis que les grosses couleuvres, qui les avaloient tout vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes Orientales, & dans toutes les Isles de l'Archipel Indien ; il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le Nord, au contraire, ils ne se sont guere multipliés au-delà de la Suede ; ce qu'on appelle des rats en Norwege & en Laponie, sont des animaux différens de nos rats. *Voyez* RAT DE NORWEGE *à l'article* LEMING.

Le RAT DES BOIS, *mus sylvestris*. Sa queue est très-longue & couverte de très-petites écailles, toute la partie supérieure du corps & l'extérieur des jambes sont d'un fauve clair, & la partie inferieure du corps & l'intérieur des jambes sont blanchâtres : il n'habite que les bois. M. *de Buffon* pense que ce prétendu rat de bois est un *surmulot*. Voyez ce mot.

Le RAT DES BOIS DE LA LOUISIANE ou DU BRÉSIL est aussi extraordinaire, qu'il est laid. Il a quelque chose des mœurs du castor : c'est à proprement parler l'*opassum* des Naturalistes, c'est-à-dire, une

espece de *philandre* dont nous avons parlé à l'article DIDELPHE. *Voyez ce mot.*

Mademoiselle *Merian* dit qu'à Surinam la femelle du rat des bois ou de forêt porte ses petits sur son dos, & qu'ils s'attachent à sa queue par la leur, tandis qu'à la Louisiane les femelles voiturent leurs petits dans une bourse douce & chaude qu'elles ont sous le ventre. *Voyez l'article* DIDELPHE.

3°. Le RAT DES CHAMPS, *mus campestris.* Il a, comme le rat domestique, la queue longue, grosse & arrondie; tout son corps couvert de poils bruns, excepté aux côtés : on ne le trouve que dans les champs : c'est une espece de *campagnol.* Voyez ce mot.

4°. Le RAT D'AMÉRIQUE, *rattus Americanus.* Sa queue est longue de quatre pouces; elle est blanchâtre & hérissée de poils; ses oreilles sont assez grandes, blanchâtres & placées plus en arriere que dans les autres especes de ce genre; ses pieds de derriere sont plus grands & plus gros que ceux de devant; son dos & la partie supérieure de sa tête sont d'un roux jaunâtre; le ventre & les quatre pieds sont blancs.

5°. Le RAT BLANC DE VIRGINIE, *mus albus Virginianus.* Sa queue est longue de deux pouces & demi, grosse à son origine & se terminant en pointe; elle est garnie de poils longs & clair-semés. Il a la tête oblongue & une moustache composée de poils noirâtres. Tout le corps de cet animal est couvert de poils blancs & courts : on le trouve dans la Virginie.

6°. Le RAT ORIENTAL, *mus Orientalis.* Ce rat que l'on trouve dans les Indes Orientales, n'a guere que deux pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Sa queue est longue d'un pouce & demi; il a les oreilles & les jambes très-courtes; les pieds sont assez larges, & la queue est grosse; la couleur de son poil est rousse, il a sur le dos des raies blanches qui paroissent perlées. *Voyez* Séba, *Thes. II, p. 22, Tab. 21, fig. 2.*

RAT D'EAU, *mus aquaticus.* Le rat d'eau est un animal de la grosseur d'un rat, mais qui par le naturel & par les habitudes ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat : il a la tête plus courte que le rat, le museau plus gros, le poil plus hérissé & la queue beaucoup moins longue; ses poils sont mêlés de jaune & de noir dans la partie supérieure de son corps, & dans la partie inférieure ils sont cendrés

&

& mêlés d'un peu de jaune : comme la loutre, il ne fréquente que les eaux douces, & on le trouve communément sur le bord des rivieres, des ruisseaux & des étangs où il repaire dans des trous. Comme elle, il ne vit guere que de poissons qu'il dérobe. Les goujons, les verons, les ablettes, le frai de la carpe, du brochet & du barbeau sont sa nourriture ordinaire ; il mange aussi des grenouilles, des insectes d'eau, & quelquefois des racines & des herbes. Il n'a pas, comme la loutre, des membranes entre les doigts des pieds : il a tous les doigts des pieds séparés, & cependant il nage facilement à la surface ou entre deux eaux ; il se tient aussi sous l'eau long-temps, & rapporte sa proie pour la manger à terre, sur l'herbe ou dans son trou : les Pêcheurs l'y surprennent quelquefois en pêchant des écrevisses ; il leur mord les doigts, & cherche à se sauver en se jettant dans l'eau.

Il fuit, comme la loutre, les rivieres trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espece de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons, dans les granges : il ne quitte pas le bord des eaux, ne s'en éloigne pas même autant que la loutre, qui quelquefois s'écarte & voyage en pays sec, à plus d'une lieue. Les mâles & les femelles se recherchent sur la fin de l'hiver ; ces dernieres mettent bas au mois d'Avril : les portées sont de six ou sept. Leur chair n'est pas absolument mauvaise : des paysans en mangent les jours maigres, comme celle de la loutre. On les trouve par-tout en Europe, excepté dans le climat trop rigoureux du Pôle. Le rat d'eau d'Europe se trouve aussi en Canada, il n'est brun que sur le dos, le reste du corps est blanc & fauve en quelques endroits ; la tête, le museau même & l'extrémité de la queue sont blancs aussi : son poil paroît aussi plus doux & plus lustré. La différence de la couleur du poil de ce rat d'eau du Canada est sans doute due au froid du climat ; & l'on peut présumer, dit M. *de Buffon*, qu'en cherchant ces animaux dans le Nord de l'Europe, on y trouvera, comme au Canada, le rat d'eau blanc.

RAT D'ÉGYPTE ou RAT D'INDE ou MANGOUSTE. *Voyez* ICHNEUMON.

RAT A LA GRANDE QUEUE. *Voyez à l'article* MULOT.

RAT MANICOU. *Voyez* MARMOSE.

RAT ou RAS DE MARÉE. Nom donné à un courant rapide & dangereux, ou à un changement dans le courant des eaux. *Voyez à l'article* MER.

RAT DE MONTAGNE ou RAT SAUTEUR D'ÉGYPTE. On prétend que c'eſt le *gerbuah* des Arabes, & qu'il ne faut pas confondre cet animal avec l'*ichneumon*. Voyez GERBOISE.

RAT MUSQUÉ, *mus moſchiferus*. C'eſt une eſpece d'amphibie mis, par MM. *Linneus* & *Briſſon*, dans le genre des caſtors, & par M. *Klein*, dans celui des loirs.

Le *rat muſqué* eſt naturel au Canada, & eſt nommé par les Sauvages de ce pays, *ondatra*. Ce *rat muſqué* differe, ainſi que nous l'apprend M. *de Buffon*, du rat muſqué de Laponie & de Moſcovie; il differe auſſi du *piloris*, autre eſpece de rat muſqué qui ſe trouve à la Martinique & aux autres Iſles Antilles.

L'*ondatra* ou rat muſqué du Canada, dont nous allons donner ici l'hiſtoire & les mœurs, differe du *rat muſqué de Moſcovie*, qui porte dans ce pays le nom de *deſman*; en ce qu'il a les doigts des pieds tous ſéparés les uns des autres, les yeux très-apparens, le muſeau fort court; au lieu que le *deſman* a les pieds de derriere réunis par une membrane, les yeux extrêmement petits, le muſeau prolongé comme la *muſaraigne*: tous deux ont la queue plate, & ils different du *piloris*, ou rat muſqué des Antilles, par cette conformation & par pluſieurs autres caracteres: le *piloris* a la queue aſſez courte, cylindrique comme celle des autres rats; au lieu que l'*ondatra* & le *deſman* l'ont tous deux fort longue. L'ondatra reſſemble par la tête au rat d'eau, & le deſman à la muſaraigne.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1725*, *page 323*, l'hiſtoire du rat muſqué du Canada. Cet animal, qui a auſſi une forte odeur de muſc, a aſſez de rapport avec le caſtor: les Sauvages les diſent freres; mais le caſtor eſt beaucoup plus gros, & a plus d'inſtinct. Au premier coup d'œil on prendroit un vieux rat muſqué & un caſtor d'un mois pour deux animaux de même eſpece. M. *Briſſon* dit que le rat muſqué du Canada a un pied de long; ſa queue écailleuſe, un peu velue, & qui eſt plate verticalement, comme ſi elle eût été ſerrée & comprimée des deux côtés dans ſa longueur, a neuf pouces de long & environ dix lignes de large; elle ſe termine en pointe obtuſe: ſa tête eſt oblongue; ſes yeux ſont grands, & ſes oreilles très-courtes, ainſi que ſes jambes: il a à chaque pied cinq doigts, tous ſéparés les uns des autres, armés d'ongles forts, & le pouce bien diſtinct; ces doigts ſont garnis de longs poils aſſez ſerrés

qui ſuppléent en partie à l'effet d'une membrane continue, & donnent à l'animal plus de facilité pour nager; les pieds de derriere ſont plus grands que ceux de devant: ſon poil eſt auſſi très-doux & fort épais, & d'un roux plus foncé ſur le dos qu'ailleurs; la gorge & le ventre ſont d'un blanc jaunâtre: il a les oreilles très-courtes & non pas nues comme le rat domeſtique, mais bien couvertes de poils en dehors & en dedans; les yeux grands & de trois lignes d'ouverture; deux dents inciſives d'environ un pouce de long dans la mâchoire inférieure, & deux autres plus courtes dans la mâchoire ſupérieure; ces quatre dents ſont très-fortes, & lui ſervent à ronger & couper le bois: il ſe nourrit pendant l'été de toutes ſortes d'herbes, & pendant l'hiver de différentes eſpeces de racines, telles que de celles du nénuphar jaune & blanc, & du calamus aromatique.

Ces animaux paroiſſent avoir le génie, les mœurs, l'adreſſe, en un mot les mêmes inclinations & la même induſtrie dans le travail, que le caſtor: comme lui, ils vivent en ſociété, au moins pendant l'hiver: ils forment une petite république. Tous les petits citoyens nés architectes, travaillent d'abord à l'édifice public: enſuite ils ſe bâtiſſent des cabanes, dont les unes plus petites, ne ſont habitées que par une ſeule famille; les autres plus grandes en contiennent pluſieurs: leur génie ſe montre dans le choix du lieu même où ils s'établiſſent. Ils bâtiſſent leurs loges dans des marais, ou ſur le bord des lacs & des rivieres qui ont beaucoup d'étendue, & dont le lit eſt plat, où, par conſéquent, l'eau eſt dormante, & où, enfin, le terrain produit abondamment des plantes dont les racines ſont convenables à leur nourriture. C'eſt ſur les endroits les plus hauts d'un pareil terrain qu'ils conſtruiſent leurs loges, afin que les eaux puiſſent s'élever ſans les incommoder. Si leur loge eſt trop baſſe, ils l'élevent, & l'abaiſſent ſi elle eſt trop élevée; ils la diſpoſent par gradins, pour ſe retirer d'étage en étage, à meſure que l'eau monte: lorſque cette loge eſt deſtinée pour ſept à huit rats, elle a environ deux pieds de diametre en tous ſens, & elle eſt plus grande proportionnellement, lorſqu'elle en doit contenir davantage: il y a autant d'appartemens qu'il y a de familles.

Ces cabanes ſont rondes & couvertes d'un dôme d'un pied d'épaiſſeur: des herbes, des joncs entrelacés & mêlés avec de la terre graſſe qu'ils pétriſſent avec les pieds, ſont leurs matériaux; leur conſtruction eſt ainſi enduite d'un maſtic impénétrable à l'eau du Ciel. Ils

ſe ménagent une ouverture, par laquelle ils peuvent entrer & ſortir; mais ils la bouchent entiérement quand l'hiver s'eſt tout-à-fait déclaré, & qu'ils veulent ſe renfermer dans la retraite qu'ils ſe ſont préparée: il n'eſt pas rare de voir ces loges couvertes de trois à quatre pieds de neige. Nos petits habitants ne font point de proviſions pour vivre, comme les *caſtors*, mais ils creuſent des puits & des eſpeces de boyaux, au deſſous & à l'entour de leur demeure, pour chercher de l'eau & des racines.

Ces rats muſqués ont dans leurs loges les commodités eſſentielles: ils n'ont rien à craindre des chaſſeurs pendant l'hiver, mais au retour du printems, dans les mois de Mars & d'Avril, quand leurs habitations commencent à ſe découvrir, les chaſſeurs ne leur font point de quartier, ils renverſent leurs cabanes, & les aſſomment à coups de bâton. Le mois de Mai eſt le temps de leurs amours; ce moment leur eſt funeſte, parce qu'alors les chaſſeurs pipent les mâles, en imitant le cri des femelles, qui eſt une eſpece de gémiſſement, & les tuent à coups de fuſil. Ceux qui ont le bonheur d'échapper aux mains de leur tyran, ſe raſſemblent au commencement de l'hiver ſuivant, alors nouveaux travaux, nouveaux édifices, même eſprit de ſociété. Les rats muſqués qui vivent dans les pays chauds n'ont pas le même beſoin de cabanes; auſſi ſont-ils terriers comme nos lapins.

Les rats muſqués ſont peu farouches, & en les prenant petits on peut les apprivoiſer aiſément; ils ſont même très-jolis lorſqu'ils ſont jeunes; leur queue longue & preſque nue, qui rend leur figure déſagréable, eſt fort courte dans leur premier âge: ils jouent innocemment & auſſi leſtement que de petits chats; ils ne mordent pas, & on les nourriroit volontiers ſi leur odeur n'étoit point ſi rebutante. Parvenus à leur grandeur ordinaire ils peſent environ trois livres: ils ont, comme le caſtor, deux ſortes de poils; le plus long eſt d'un pouce ou environ; le plus court eſt d'une eſpece de duvet très-fin, long de cinq ou ſix lignes: l'on fait uſage de ce duvet dans la fabrique des chapeaux. Si leur peau ne ſentoit pas toujours le muſc, elle ſeroit admirable pour toutes les fourrures, à cauſe de ſa grande délicateſſe. Le duvet garantit ce rat du froid; & le grand poil, qui eſt bien plus rude, conſerve & défend le duvet de la fange, dans laquelle il ſe vautre ſouvent, ſur-tout en bâtiſſant ſa loge. Les écailles de ſa queue n'ont guere qu'une ligne de ſurface, encore ſont-elles un peu

empiétées les unes ſur les autres : ſes pieds antérieurs reſſemblent à ceux de tous les animaux qui rongent ; pour ceux de derriere, ils n'ont aucune reſſemblance aux pieds du rat domeſtique , non plus qu'à ceux du caſtor : il marche comme une canne , mais beaucoup moins que le caſtor & les oiſeaux de riviere. On trouvera dans les *Mémoires de l'Académie*, cités ci-deſſus, une deſcription anatomique du rat muſqué, & un extrait de M. *de Réaumur*, fait ſur les Mémoires & Lettres que M. *Sarrazin* , Médecin du Roi à Quebec, a envoyés concernant le rat muſqué.

Le rat muſqué nous préſente une organiſation ſinguliere , & de ces eſpeces d'accidens de la nature , qui nous font voir combien elle ſait varier ſes plans. On obſerve d'abord dans cet animal la force & l'expanſion du *muſcle peauſſier*, qui fait que l'animal, en contractant ſa peau , peut reſſerrer ſon corps & le réduire en un plus petit volume ; ſecondement la ſoupleſſe des fauſſes côtes permet cette contraction du corps , laquelle eſt ſi conſidérable , que le *rat muſqué* paſſe dans des trous où des animaux beaucoup plus petits ne peuvent paſſer. On obſerve de plus dans les femelles une autre ſorte d'organiſation, qui ne ſe trouve que dans quelques eſpeces d'animaux, comme les rats & les ſinges, mais dans les femelles ſeulement ; c'eſt que ces femelles ont le conduit des urines & l'orifice par où elles s'écoulent abſolument ſéparés des parties de la génération, elles ont trois ouvertures ; & l'uretre au lieu d'aboutir, comme dans les autres animaux au deſſous du clitoris , aboutit à une éminence velue ſituée ſur l'os pubis, où eſt un orifice particulier qui ſert à l'éjection des urines.

Dans les mâles, les teſticules, qui, comme dans les autres rats, ſont ſitués des deux côtés de l'anus, deviennent très-gros dans le temps du rut , pour un animal auſſi petit ; ils ſont alors gros comme des noix muſcades : mais lorſque cette ſurabondance de nourriture a été épuiſée par des coïts réitérés, ils s'affaiſſent, s'obliterent & diminuent au point de n'avoir pas plus d'une ligne de diametre. Les follicules qui contiennent le muſc ou le parfum de cet animal, ſous la forme d'une humeur laiteuſe , & qui ſont voiſins des parties de la génération , éprouvent auſſi les mêmes changemens ; ils ſont très-gras, très-gonflés, & leur parfum eſt très-fort, très-exalté, & même très-ſenſible à une aſſez grande diſtance dans le temps des amours ; enſuite ils ſe rident, ils ſe flétriſſent, & enfin s'obliterent en entier ; le changement dans

les follicules qui contiennent le parfum se fait plus promptement & plus complétement que celui des parties de la génération ; ces follicules, qui sont communs aux deux sexes, contiennent un lait fort abondant au temps du rut ; ils ont des vaisseaux excrétoires qui aboutissent dans le mâle à l'extrémité de la verge, & vers le clitoris dans la femelle : & cette secrétion se fait & s'évacue à-peu-près au même endroit que l'urine dans les autres quadrupedes ; toutes ces choses ont été très-bien observées par M. *Sarrazin.*

On voit des changemens & des altérations à-peu-près semblables dans les parties de la génération du rat d'eau, du campagnol & de la taupe. Voilà donc, dit M. *de Buffon*, des animaux quadrupedes qui, par tout le reste de la conformation, ressemblent aux autres quadrupedes, desquels cependant les parties de la génération se renouvellent & s'obliterent chaque année à-peu-près comme les laitances des poissons, & comme les vaisseaux séminaux du *calmar*, qui ont leur changement, leur anéantissement & leur reproduction (on en pourroit dire presque autant de ces quadrupedes dont le rut est violent & momentané, tels que le cerf & le daim) : ce sont de ces nuances par lesquelles la nature rapproche secrétement les êtres qui nous paroissent les plus éloignés.

L'*ondatra* & le *desman* sont les seuls animaux des pays Septentrionaux qui donnent du parfum ; car l'odeur du *castoreum* est très-désagréable, & ce n'est que dans les climats chauds qu'on trouve les animaux qui fournissent le vrai musc, la civette & les autres parfums.

RAT MUSQUÉ DES ANTILLES. *Voyez* PILORIS.

RAT DE NORWEGE. *Voyez* LEMING.

RAT PALMISTE, *mus palmarum ;* on lui donne aussi le nom d'*écureuil palmiste.* C'est un animal qu'on trouve en Asie, en Afrique & en Amérique, & qu'on dit être du genre de l'écureuil : il est très-petit, sa queue est longue & pointue ; il a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere : tous les poils de son corps sont variés de roux & de noir, ceux de la queue le sont de noir & de jaunâtre, en dessus & en dessous ils sont d'un jaune roux, ayant de chaque côté deux bandes étroites longitudinales, noires, & terminées par une bande longitudinale blanchâtre ; il a aussi sur le dos trois bandes blanches, qui s'étendent dans toute sa longueur, savoir, une de chaque côté, & l'autre au milieu.

Cet animal a à-peu-près les mêmes habitudes & le même naturel que l'écureuil commun : il vit de fruits & se sert de ses pieds de devant pour les saisir & les porter à sa gueule, il a la même voix, le même cri, le même instinct, la même agilité ; il est très-vif, très-doux, s'apprivoise fort aisément, au point de s'attacher à sa demeure, de n'en sortir que pour se promener, d'y revenir ensuite de lui-même ; il a une très-jolie figure, sa robe rayée est plus belle que celle de l'écureuil, sa taille est plus petite, son corps est plus léger, & ses mouvemens sont aussi prestes.

L'*écureuil barbaresque* ressemble tout-à-fait à cet *écureuil palmiste*, par les mœurs, par le naturel : ils different entr'eux à l'extérieur en ce que le barbaresque a quatre bandes blanches, au lieu que le palmiste n'en a que trois ; la bande blanche du milieu se trouve dans le palmiste sur l'épine du dos, tandis que dans le barbaresque il se trouve sur la même partie une bande noire mêlée de roux.

RAT-PENNADE, est la *chauve-souris :* voyez ce mot.

RAT DE PHARAON ou D'EGYPTE : *voyez* ICHNEUMON.

RAT DE PONT ou DE TARTARIE. Nom donné à une espece d'*écureuil volant :* voyez ce mot.

RAT SAUVAGE DE L'AMÉRIQUE. Nom que divers Naturalistes donnent à l'*agouty :* voyez ce mot.

RAT-SAUTERELLE. *Voyez* MULOT. Nous avons déjà insinué que le *rat sauteur* d'Egypte ou le rat de montagne d'Egypte, *mus jaculus* de *Linneus*, est le *gerbuah* des Arabes, & peut-être la gerboise des Naturalistes. *Voyez à l'article* GERBOISE.

RAT VELU. C'est le *loir :* voyez ce mot.

RAT VOLANT : *voyez* ÉCUREUIL VOLANT.

RATAN : *voyez* ROTIN.

RATEAU, *rastellum.* Coquille assez rare & du genre des huîtres : sa couleur est marron ou grisâtre, de forme oblongue, à tête en pointe ou en bec ; la valve supérieure a une côte, & la valve inférieure un sillon, de même que la coquille appellée la *feuille*, ornés de plis nombreux qui naissent de la côte & du sillon, & formant sur les bords d'une valve des angles rentrans, qui s'emboîtent exactement dans les angles saillans de l'autre valve, comme dans la crête du coq.

RATISSOIRE : *voyez* RAPE.

RATON, *vulpi affinis Americana rattoou five racoou.* Efpece d'animal affez joli, qui fe familiarife aifément, connu en Angleterre fous ce nom, & bien différent du *coati*, nom fous lequel plufieurs Auteurs l'ont indiqué. On en a vu un à Paris en 1766, qui étoit couvert d'un poil grisâtre parfemé de zones noires : on l'appelloit le *vigilant du Bréfil.*

M. *de Buffon* a eu auffi un raton vivant ; il étoit de la groffeur & de la forme d'un petit *blaireau*, couvert d'un poil doux, long, mais noirâtre ; il avoit une tête de renard, les yeux grands, d'un vert jaunâtre, les dents comme le chien, la queue annelée alternativement de zones noires & blanches, touffue & très-longue : lorfqu'on lui donnoit quelque chofe à manger, il le prenoit avec fes deux pieds de devant, qui lui fervoient de mains, & le portoit à fa gueule ; à l'aide de fes ongles pointus comme des épingles, il grimpoit légérement jufques fur l'extrémité des branches d'arbres ; il alloit toujours par fauts, il gambadoit plutôt qu'il ne marchoit.

Cet animal furetoit par-tout & mangeoit auffi de tout, & même des infectes ; il fe plaifoit même à chercher les araignées, & lorfqu'il étoit en liberté dans un jardin, il prenoit les limaçons, les hannetons, les vers ; il aimoit le lait, le fucre & les autres nourritures douces, à l'exception des fruits ; il fe retiroit au loin pour faire fes befoins ; au refte, il étoit doux, paifible, familier & même careffant, fautant fur les gens qu'il aimoit, jouant volontiers & d'affez bonne grace ; lefte, agile, toujours en mouvement : il m'a paru tenir beaucoup, dit M. *de Buffon*, de la nature du maki, & un peu des qualités du chien.

Il feroit avantageux d'effayer fi ces animaux pourroient s'accoutumer dans ce climat, & y multiplier ; car alors ils rendroient de grands avantages dans les jardins, en détruifant les infectes mal-faifans qui les dévorent.

RATTE. Nom d'un vifcere qui fe trouve dans un très-grand nombre d'animaux, & qui chez l'homme, notamment, eft compofé d'une multitude de petites cellules cotonneufes ; on y voit des nerfs, des arteres, des veines tant fanguines que lymphatiques : fon organifation donne lieu de croire que le fang, en traverfant la fubftance de ce vifcere, y reçoit une altération particuliere par le retardement mécanique de fon cours, & que par l'action du grand nombre de nerfs

qui s'y diſtribuent, il s'y développe de maniere à devenir plus propre à la ſecrétion de la bile qui doit ſe faire dans le foie. Voyez l'article *Economie animale*, au mot HOMME.

RATTE ROUSSE. *Voyez à l'article* SOURIS.

RAVAGEANT, eſt le nom que *Goëdard* donne à un papillon rouge, à cauſe du dégât qu'il fait parmi les fleurs. Il provient d'une chenille qui fait un grand ravage dans l'œillet: elle ſe cache ſous terre pendant le jour. L'auteur dit en avoir nourri une avec une feuille d'œillet, qui eſt le ſeul aliment de cette ſorte de chenille.

RAVE, *rapa*. Plante très-connue, & dont on diſtingue deux eſpeces, l'une mâle & l'autre femelle.

1°. La RAVE MALE ou la VRAIE RAVE, *rapa ſativa, rotunda, radice candida*. C'eſt la rave ronde & ordinaire : ſa racine eſt tubéreuſe, charnue, ventrue, ronde, groſſe quelquefois comme la tête d'un enfant, de couleur verte, ou blanche, ou jaune, ou rougeâtre, ou noirâtre en dehors, garnie en deſſous de quelques fibres, remplie d'une chair aſſez dure, blanche, d'un goût tantôt doux & tantôt âcre : elle pouſſe des feuilles oblongues, grandes, amples, couchées ſur terre, découpées preſque juſqu'à leur côte, rudes au toucher, vertes, brunâtres, & d'un goût d'herbe potagere ; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux pieds, quelquefois davantage, rameuſe, portant de petites fleurs jaunes, compoſées chacune de quatre feuilles diſpoſées en croix : à ces fleurs ſuccedent des ſiliques rondes, qui renferment des ſemences rougeâtres, approchantes de celles du chou. Cette plante fleurit au printemps & en été. *Pline* & *Tragus* diſent avoir vu des racines de rave peſer juſqu'à quarante livres ; *Amatus* en a vu qui peſoient cinquante à ſoixante livres ; & *Mathiole* aſſure en avoir vu quelques-unes du poids de cent livres ; reſte à ſavoir en quel pays c'étoit, car il y a des endroits où cent livres de poids ne font que ſoixante livres du poids de Paris ; au reſte, un terroir gras & humide, joint à la chaleur du climat, peut beaucoup contribuer à une groſſeur ſi énorme : ajoutez à cela l'effet de la culture ; car plus on a ſoin d'ôter les feuilles, plus les racines deviennent grandes. Un terroir gras ne favoriſe pas le goût de la rave ; pour l'avoir dans ſa perfection, M. *Haller* dit qu'il faut un terroir ſablonneux. On vante beaucoup les raves de Zitteau dans la Marche du Brandebourg ; elles y croiſſent petites, mais excellentes.

2°. La RAVE FEMELLE ou la RAVE EN NAVET, *rapa ſativa, oblonga, ſeu fœmina:* elle ne differe de la précédente que par ſa racine qui eſt oblongue & moins groſſe, elle eſt auſſi plus eſtimée & plus délicate au goût que l'autre: elle a extérieurement tant de rapport avec le navet, qu'il y a des gens qui les prennent indiſtinctement l'une pour l'autre; cependant ces plantes différent beaucoup entr'elles par la conſiſtance, la couleur & le goût de leurs racines.

Les raves ſervent plus dans les alimens qu'en Médecine : on les doit choiſir tendres, bien nourries, d'un bon goût, ayant peu de feuilles & le navet long. On les eſtime adouciſſantes, & propres aux jeunes gens bilieux; cependant elles ſont venteuſes, & ſe digerent difficilement. Les payſans d'Auvergne & du Limouſin les mangent cuites ſous la cendre; nous nous en ſervons quelquefois dans la ſoupe, à laquelle elles communiquent un très-bon goût. Le ſirop de rave eſt auſſi eſtimé que celui de navet dans les rhumes opiniâtres & dans la coqueluche des enfans; en un mot, contre toutes les maladies de poitrine dans leſquelles la reſpiration eſt difficile, & quand la voix eſt rauque. La ſemence de rave eſt alexipharmaque. La rave cuite ſous la cendre & pelée, enſuite appliquée en cataplaſme ſur les membres attaqués d'engelures, les guérit avec aſſez de ſuccès.

On peut en ſemer la graine tous les mois, depuis Février juſqu'en Septembre, dans les champs & en bonne terre labourable, ainſi qu'il ſe pratique en Limouſin: on laiſſe monter les premieres raves ſemées pour avoir de la graine, qu'on ſeme enſuite ſur couche ou ſur planche dans des trous faits avec les doigts, & à quatre pouces de diſtance; on met trois graines dans chaque trou, on les recouvre de terre.

Tout Paris ſait que les RR. PP. Minimes de Paſſy excellent dans l'art de faire venir en tout temps des raves de ſalade; voici, dit-on, leur ſecret. On fait tremper de la graine de rave pendant vingt-quatre heures dans de l'eau de riviere, puis on la met dans un petit ſac de toile bien lié, qu'on expoſe à la plus forte chaleur du ſoleil pendant le même eſpace de temps; la graine germe au bout de ce temps : on la ſeme alors dans une terre bien expoſée au ſoleil, & on a ſoin de la couvrir avec des baquets qui s'adaptent exactement ſur d'autres baquets qui contiennent la terre & la ſemence : au bout de trois jours on trouvera des raves de la grandeur & groſſeur de petites civettes blanches, ayant à leur extrémité deux petites feuilles jaunes ou rougeâtres hors

de terre : ces raves ſont bonnes à couper & à mettre en ſalade. Dans l'hiver il faut que l'eau ſoit tiede ; on chauffe auſſi les baquets : on arroſe la terre bien fumée avec de l'eau chaude, & on porte les baquets dans une bonne cave.

RAVENELLE. On donne ce nom au violier jaune. *Voyez* GIROFLIER JAUNE.

RAVET, *ſcarabeus minor domeſticus ſpadiceus.* Eſpece de ſcarabée ou de blatte aſſez ſemblable à un hanneton dépouillé des étuis qui recouvrent ſes aîles, mais un peu plus plat & plus mou : il y en a une grande quantité dans les Antilles, & ſur-tout dans l'île de la Guadeloupe où ils multiplient beaucoup. On en trouve de deux ſortes ; les plus gros ſont, pour l'ordinaire, auſſi gros & de la même couleur que les hannetons ; les autres ſont plus petits de la moitié : on dit même qu'il y en a dans la Martinique qui ſont larges d'un pouce, & longs d'un pouce & demi, & qui volent comme des oiſeaux. Cette eſpece d'animaux fait un tort ſingulier aux habitans, ſoit par leur puanteur qui inſpire du dégoût pour tout ce qu'ils touchent, ſoit en ſe gliſſant par milliers dans leurs coffres, dans leurs magaſins, & y rongeant, de même que font les rats, tout ce qu'ils peuvent attraper, à l'exception du coton qui n'a pas encore été mis en œuvre. On a remarqué qu'ils ſont ennemis des bonnes odeurs, & qu'ils ne ſe fourrent pas volontiers dans les coffres faits de bois de ſenteur, qui ſont communs dans toutes ces Iles. Les ravets connus auſſi ſous le nom de *kakerlaques*, multiplient beaucoup. Chaque coque eſt toujours diviſée dans ſon intérieur en trente cellules, rangées ſur deux lignes paralleles, dans chacune deſquelles il y a un œuf ou un embryon. Heureuſement que ces cruels inſectes, qui ſont un fléau pour nos Colonies tant dans l'Amérique que dans l'Inde, deviennent la proie d'une eſpece de groſſe araignée étrangere, dont nous avons parlé, *page 230 du Tome I de ce Dictionnaire.* Voyez auſſi le mot KAKERLAQUE.

RAVIN & RAVINE. Noms donnés à des excavations ou breches en terre plus ou moins profondes & ſinueuſes, & plus ou moins inclinées & larges, qui ſe produiſent journellement à l'inſtant des grandes averſes d'eau. Les ravins les plus communs & ceux qui ſe forment le plus rapidement ſe trouvent dans les terrains glaiſeux, ſablonneux, crayeux & marneux ; il y a de ces déchirures profondes, ouvrage des ravines, qui ont commencé à ſe faire dès les premiers temps du monde ; il y en a

de très-larges qui ſont aſſez récentes; d'autres ſont très-profondes & étroites, & ſont regardées comme fiſſures antiques. Les ravins donnent naiſſance à quantité d'éboulemens & de lieux abruptes.

RAYE. *Voyez* RAIE.

RAY-GRASS FROMENTAL ou FAUX-FROMENT. Cette plante, qui eſt cultivée en Angleterre & en Irlande pour former des prairies artificielles, a, dit-on, toutes ſortes d'avantages qui devroient nous engager à la cultiver.

C'eſt une plante des plus avantageuſes, en ce que tout ſol lui convient: elle réuſſit également dans un terrain froid, humide, argileux, ou dans un ſol ſec, aride, pierreux, ſablonneux; elle eſt, de toutes les herbes, celle qui réſiſte le plus parfaitement aux gelées, aux frimats. En un mot, il eſt de ſon eſſence de braver la nature des ſols & des climats; par conſéquent les récoltes de ce fourrage ne peuvent jamais manquer d'être abondantes, quelque fâcheuſes que deviennent les ſaiſons. De plus, cet herbage eſt celui de tous qui nourrit le mieux les moutons & les autres beſtiaux, ſoit qu'on le leur donne en vert à l'étable, ſoit en pâture ſur le pré, ſoit enfin en ſec pendant l'hiver. Le foin qui provient de la fénaiſon de cette plante, devient un fourrage non-ſeulement très-ſalubre, mais délicieux pour les chevaux, qui le préferent à tous les autres, lorſqu'on a eu ſoin de le faucher peu de temps après que l'épi eſt formé, parce qu'alors ce foin eſt très-tendre & plein de ſuc.

Après les éloges pompeux que les Agriculteurs Anglois faiſoient de cette plante, des Amateurs zélés de l'Agriculture ont voulu faire venir de la graine de *ray-graſs* d'Angleterre, nom Anglois ſous lequel cette graine de *faux-froment* eſt connue: mais comme il eſt arrivé que les Anglois donnent à-peu-près le même nom à deux graines de fourrage toutefois fort différentes en nature & en qualité; ſavoir à l'une le nom de *ray-graſs* ou *faux-froment*, & à l'autre celui de *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, cette reſſemblance des noms Anglois a induit naturellement en erreur, d'où il ſuit que pluſieurs bons Citoyens qui ont voulu s'adonner en France à la plantation du *ray-graſs*, n'ont cultivé que le chetif herbage du *rye-graſs;* c'eſt ce qui a occaſionné des plaintes contre le vrai *ray-graſs*, qui, dégénérant en mépris, ont entraîné le diſcrédit de cet excellent fourrage, du moins dans l'eſprit de ceux qui n'ont pu en avoir de connoiſſances plus particulieres.

Quelques Agriculteurs ont auſſi cultivé une autre plante dont ils ont été très-ſatisfaits, & qu'ils ont pris pour le vrai *ray-graſs* ou *faux-*

froment; mais qui n'eſt réellement que le *faux-ſeigle*, fourrage paſſablement bon, & mille fois au deſſus du *rye-graſs* ou *fauſſe-orge*, plante plutôt nuiſible qu'utile, qui croît naturellement dans les ſentiers, ſur les bords des chemins, dont l'épi eſt comme celui de l'orge, & dont la tige & les feuilles deviennent dures, coriaces, &c. C'eſt ainſi que Dom *Miroudot*, Naturaliſte du feu Roi de Pologne, a cru avoir mis en honneur en Lorraine la prairie artificielle de *ray-graſs*, tandis qu'il n'a effectivement ſemé & recueilli que du *faux-ſeigle;* mais cependant ce dernier fourrage eſt très-bon en lui-même, & il tient le milieu entre l'*avoine* & le *ſeigle*.

Le *ray-graſs* ou *faux-froment* n'eſt donc point ni le *faux-ſeigle* ou *fauſſe-avoine*, ni bien moins encore la *fauſſe-orge* ou *rye-graſs;* mais c'eſt une ſorte d'ivraie, un vrai *lolium perenne* de la bonne eſpece, c'eſt-à-dire de celle que les anciens Agriculteurs prétendoient ſe convertir à la ſuite des temps en blés, ou plutôt qui, ſelon d'autres, provenoit d'un blé dégénéré faute de culture. En effet, à bien examiner le *ray-graſs*, on reconnoît que c'eſt un *faux-froment;* en ſorte que, comme il eſt certain que la bonne culture bonifie, améliore, & change en quelque maniere les eſpeces, de même que le manque de culture les abâtardit, il ſe pourroit bien faire que le ſyſtême des Anciens ne fût pas auſſi abſurde qu'il le paroît du premier abord; car preſque toutes, pour ne pas dire généralement toutes les plantes & tous les arbres à fruit que nous cultivons, n'avoient pas la même ſaveur, ni préciſément la même force, lorſque la Nature ſeule prenoit ſoin de leur entretien. Chaque jour en fait découvrir de nouvelles, auxquelles on reconnoît quelques propriétés utiles, ſoit pour la Médecine, ſoit ſimplement pour la nourriture des hommes & des beſtiaux, ou d'uſage dans nos Manufactures. Ces plantes, ces arbres juſques-là inutiles & ignorés, ſemblent n'attendre que la main induſtrieuſe de l'homme pour contribuer à ſes plaiſirs, ou pour ſubvenir à ſes divers beſoins. Or le *ray-graſs* étoit préciſément dans ce cas avant que quelque Agriculteur ſe fût aviſé en Angleterre d'en examiner les propriétés, & d'en eſſayer la culture.

Deſcription du vrai Ray-Graſs.

Les racines du vrai *ray-graſs* ſont extrêmement multipliées; quelques-unes ſont fortes: elles ſe croiſent toujours en s'étendant & s'enfonçant; ce qui donne à la tige une aſſiete ſûre & ſolide, & la met en état de

résister à la dent des bestiaux. Ces mêmes racines sont blanchâtres, & forment une touffe fort épaisse, d'où partent plusieurs jets, qui deviennent autant de tiges; car le *ray-grass* tale volontiers. Ses feuilles sont nombreuses & d'un beau vert, étroites & pointues : les tiges sont vertes, tubuleuses, fermes & de beau brin, ayant quelques nœuds, sur-tout vers le pied : elles portent chacune un épi plus ou moins long, & même suivant la force de la tige. Ces épis contiennent des grains ou semences, qui ont à-peu-près la figure du blé, mais qui sont plus petits, & qui sont précédés d'une petite fleur à-peu-près semblable à celle du froment, si ce n'est qu'elle tire un peu plus sur le blanc sale.

Le *ray-grass* se divise naturellement en deux especes, l'une appellée *blanche*, l'autre *rouge :* toutes deux sont semblables dans toute la texture de la plante, à l'exception des nœuds qui se rencontrent par intervalle dans les tiges. Les nœuds d'une espece sont blancs, ceux de l'autre tirent sur le rouge, ou plutôt sur un brun clair. Le *ray-grass* blanc devient plus grand que le rouge; mais le rouge croît plus promptement, pousse beaucoup plus de feuilles, & résiste beaucoup mieux aux intempéries des saisons; ce qui par conséquent doit lui faire mériter la préférence dans la formation des prairies artificielles.

Au reste, toutes les deux especes viennent avec la plus grande facilité, & n'exigent, pour ainsi dire, aucune culture. Un seul labour suffit pour leur semaille. La terre ne demande pas le secours des engrais pour la réussite de cet herbage : il est le moins affamé de tous, & la terre lui fournit toujours assez de sucs. Si on y met de l'engrais, alors il croît plus vîte, il en résulte plus de coupes, & il fournit plus long-temps à la pâture des bestiaux; car plus il est mangé de près, plus il repousse avec vigueur. Le temps le plus propre pour la semaille du *ray-grass*, est immédiatement après la moisson des blés, jusqu'à la fin du mois d'Octobre; & au printems, dans tout le courant du mois d'Avril. On doit choisir un temps calme pour semer la graine, parce qu'elle est très-légere. Il est très-avantageux de passer le rouleau sur la terre; cette pratique est même très-importante pour toutes sortes de *prairies artificielles*, parce qu'elle resserre & affermit le sol, le rend moins sujet à être desséché, & rend l'herbe plus facile à faucher en unissant le terrain. On peut, si on le veut, semer le *ray-grass* avec diverses especes de trefles, d'où résultent diverses sortes de fourrages. Suivant la nature du terrain, on peut le semer avec le *trefle rouge* ou le *trefle houblonné.*

Le *ray-grafs* peut être en état d'être fauché un peu plutôt ou un peu plus tard, felon que la faifon lui a été plus ou moins favorable ; mais ce qui eft certain & invariable, c'eft que, quoi qu'il arrive, il eft toujours le premier fourrage qui foit en état d'être recueilli. Si on veut le donner en vert, on peut le faucher dès le mois d'Avril, pourvu qu'il ait été femé en Septembre précédent ; & c'eft-là un de fes premiers avantages, d'autant qu'alors, comme fa végétation eft prématurée, & que les autres fourrages manquent, il devient néceffairement une reffource pour les beftiaux. Il eft, fur-tout au printems, d'une utilité infinie pour les moutons, étant pour eux un aliment plus fain, qui corrige même les mauvaifes qualités des autres herbes, & par-là obvie à plufieurs maladies. Après la premiere récolte coupée, on peut encore en avoir une ou même deux autres, & faire manger la derniere par les beftiaux fur le terrain. Du refte il n'y a d'autre précaution à prendre que de le faucher à temps, parce qu'il fe fanne très-aifément fans jamais fe noircir ; & ce foin conferve mieux que tout autre fa belle couleur, fa faveur & fes autres bonnes qualités.

On voit nombre de Cultivateurs & de Nourriciers de beftiaux femer des blés, qu'ils fauchent en vert au printems, lorfque l'épi eft tout prêt à fe former : cette méthode utile pour rafraîchir les beftiaux & leur donner une nouvelle vigueur, eft inconteftablement dommageable à l'humanité, en ce qu'elle nous enleve cette même quantité de grains qui auroit fervi à la nourriture des hommes. Mais aujourd'hui, en introduifant dans le royaume les *prairies artificielles de ray-grafs*, tout rentrera dans l'ordre ; le froment fera uniquement deftiné à l'aliment de l'efpece humaine, & les beftiaux n'en auront pas moins, dès le commencement du printems, une nourriture fraîche, favoureufe & fubftantielle.

Le *ray-grafs* a encore un autre avantage ; c'eft qu'il ne fouffre auprès de lui aucune mauvaife herbe ; il les étouffe toutes, même les orties, & il regne feul dans les endroits où il s'eft fixé.

Il réfulte de toutes ces obfervations tirées d'un Traité fait fur cet objet, d'après les connoiffances d'une perfonne qui a fuivi la culture du *ray-grafs* en Angleterre ; il réfulte, dis-je, que ce fourrage eft d'une utilité infinie, qu'il eft celui de tous qui a le plus d'affinité avec le froment, & qu'on n'en fauroit trop recommander la propagation, non celle du *faux feigle*, comme on a fait à tort jufqu'ici, mais celle

du *faux froment* qui est plus avantageuse. Le meilleur *ray-grass* vient d'Irlande : il vaut quinze à dix-huit sous la livre ; il faut en employer quatre-vingts livres ou huit setiers par arpent, chaque setier contenant douze boisseaux mesure de Paris. Le *ray-grass* de Lorraine ne vaut que six à huit sous la livre, il en faut cent vingt livres par arpent, encore réussit-il mal.

M. *Bourgeois* doute que le *ray-grass* mérite absolument tous les éloges pompeux que les Auteurs d'Agriculture Anglois lui ont donnés. Il prétend que les feuilles tubuleuses qui n'ont que des feuilles minces & longuettes qui accompagnent la tige & qui n'ont point de grosses feuilles, comme la luzerne & le sainfoin, ne peuvent jamais être d'un grand produit, ni d'un grand mérite pour former des prairies artificielles ; d'autant plus, dit-il, que quoique ces plantes tubuleuses réussissent très-bien les premieres années dans presque toutes les especes de terres cultivées, elles commencent à dépérir & à se perdre au bout de trois ou quatre ans, sur-tout si le sol n'est pas d'une très-bonne qualité, & qu'on n'y mette pas beaucoup d'engrais de temps en temps. D'ailleurs si on les laisse mûrir, leurs tiges deviennent dures, & elles font un mauvais fourrage. Si on les fauche lorsqu'elles sont encore tendres, & lorsque l'épi commence à se former, elles font à la vérité un fourrage beaucoup meilleur ; mais il diminue presque de deux tiers en se séchant, & le produit de la prairie est très-chétif. Enfin le foin des plantes à tuyaux de la nature *du ray-grass*, foisonne peu à la grange, parce qu'il est grossier & peu nourrissant. Les vaches qu'on nourrit avec ce fourrage, continue M. *Bourgeois*, donnent peu de lait & maigre. Conséquemment cet Observateur pense que les prairies de *ray-grass* & des autres especes de plantes à tuyaux, n'ont d'avantage bien réel que pour les donner en vert, & qu'un bon Cultivateur n'en doit établir qu'autant qu'il en a besoin pour cet usage, excepté, dit-il, dans des terrains où le sainfoin ne peut pas réussir. *Voyez l'article* PRAIRIE.

RÉALGAL ou RÉALGAR, *arsenicum rubrum.* C'est une substance arsenicale, naturellement combinée avec le soufre dans les entrailles de la terre. Cet arsenic est rouge, très-luisant, mais peu ou point transparent, fort inflammable & exhalant alors une odeur d'ail & de soufre.

On en trouve en morceaux plus ou moins gros, compacte & pesant, dans la Transilvanie, la Turquie, la Suede, & notamment en Hongrie, en Boheme & en Saxe. Plus cet arsenic est rouge & transparent,

plus

plus il y a de soufre. On l'appelle *rubine d'arsenic*, à cause de sa couleur semblable à celle du rubis; mais souvent ce n'est que ce que nous nommons *soufre rouge de Quito*.

L'arsenic vierge rouge est plus communément opaque; il n'est pas moins vitreux dans ses fractures: s'il contient moins de soufre, il a un œil jaunâtre; il est plus actif que celui qui est transparent, mais il l'est moins que l'*arsenic blanc*. Voyez ce mot. En général l'*arsenic* rouge natif a beaucoup de ressemblance avec la *mine d'argent rouge*. Voyez l'article ARGENT.

Cet arsenic sert quelquefois en teinture : les Orfevres l'emploient aussi dans quelques-unes de leurs opérations : les Maréchaux en font usage comme d'un escarotique utile sur les plaies des chevaux : les Indiens Asiatiques en font des pagodes ou petits temples, & des idoles pour lesquelles ils ont beaucoup de vénération : ils en font aussi des vases médicamenteux ; ce sont même des especes de curiosités que les Grand d'Asie offrent en présent aux Etrangers. Ils estiment une tasse faite de *réalgar* comme la médecine universelle.

Ces tasses, qui contiennent environ trois onces, ont une couleur rouge, jaunâtre, sale & livide : elles sont toujours farineuses, ou couvertes d'une poussiere jaunâtre, qui ne manque pas de se former immédiatement après qu'on les a lavées. Ce phénomene est l'effet de l'efflorescence *salino-métallique* ou *arsenicale;* car l'arsenic participe de ces deux propriétés : *consultez le second volume de notre Minéralogie.*

On lit dans les *Mém. de l'Ac. des Scienc. de Paris*, *ann. 1703*, que l'action du *réalgar* de la Chine ou des Indes orientales, est plus violente en quelque sorte que celle de notre *orpiment* d'Europe (qui est aussi un combiné d'arsenic & de soufre); que cependant les Siamois, & la plus grande partie des Nations Barbares, qui ne connoissent point de meilleur remede que l'émétique, destinent ces tasses aux mêmes usages que nous faisons des gobelets de régule d'antimoine, dans lesquels nous faisons tremper du vin pendant quelques heures, pour s'empreindre d'une partie de leur éméticité : il est étonnant qu'il faille aux Siamois une tasse de réalgar pour l'effet auquel une tasse de régule d'antimoine nous suffit. Mais, comme le dit l'Historien de l'Académie, il faut que la dose des remedes soit infiniment plus forte dans la zone torride que dans nos climats, parce que la grande transpiration enleve tout le volatil des

humeurs, & rend ce qui en reste dans le corps beaucoup plus visqueux, plus tenace, & plus difficile à détacher: aussi les Indiens sont-ils obligés de prendre vingt fois plus que nous d'*ipecacuanha* pour être purgés ; dose qui nous seroit mortelle, & qui n'est qu'un remede pour les Siamois.

Comme le *réalgar* naturel est assez rare, & que l'on en consomme une certaine quantité sous le nom d'*arsenic rouge*, l'on a été obligé d'avoir recours à l'art. M. *Wallerius* dit qu'on en prépare à Ehrenfriedsdorf, en faisant sublimer de la farine d'arsenic mêlée avec des pyrites (probablement sulfureuses).

REBLE ou RIEBLE: *voyez* GRATERON.

RECISE: *voyez* BENOITE.

REDOUL ou ROUDOU. Les Provençaux ont donné ce nom au *rhus myrtifolia Monspeliaca*, qui est le sumach dont on se sert en teinture, & le *coriaria* des Botanistes, c'est-à-dire, l'*herbe aux Tanneurs*: il porte aussi le nom de *rédoul* dans les Réglemens de teinture. M. *Linneus* range cette plante parmi celles qui ont des fleurs mâles sur des pieds différens de ceux qui portent les fleurs femelles: elle a dix étamines à sa fleur mâle, & la femelle est baccifere; toutes deux sont sans pétales; les feuilles sont entieres, lisses, & trois ou quatre fois plus grandes que celles du myrte, opposées deux à deux le long des tiges.

On fait sécher cette espece de *sumach*, puis on le fait moudre sous une meule posée de champ, qui tourne autour d'un pivot vertical; & cette poudre est un tan beaucoup plus fort que celui de l'écorce du chêne vert: car quand les Tanneurs veulent hâter la préparation des cuirs, ils ne font que mêler le tiers ou le quart de cette poudre au tan ordinaire, au moyen de quoi le tan est plutôt nourri; mais il en vaut beaucoup moins pour l'usage.

Tous les modernes qui ont écrit sur cette plante, se sont contentés, dit M. *la Croix de Sauvages*, de dire qu'elle servoit aux Tanneurs à nourrir les cuirs, & aux Teinturiers à teindre en noir les marroquins: mais les Anciens ont avancé de plus, sur la foi de *Pline*, que le *frutex coriarius* ou *rhus sylvestris* à feuilles de myrte, sert non-seulement aux Tanneurs, mais même qu'il est utile dans les maladies pour résister au venin, pour guérir les maladies appellées *cœliaques*, pour les ulceres du fondement & des oreilles; qu'il chasse les teignes; & même

quelques-uns l'ont pris pour le *rhus obſoniorum*, qui eſt le ſumach ordinaire, avec lequel la reſſemblance des noms & le défaut de caracteres l'avoient fait confondre.

Après tous ces éloges, on ne ſoupçonneroit pas, dit M. *Sauvages*, que le rédoul fût un poiſon; bien des gens ſont au contraire perſuadés que ſes baies peuvent ſervir dans les ragoûts : cependant c'en eſt un, & des plus ſinguliers, ayant la propriété de cauſer l'épilepſie aiguë aux hommes qui mangent de ſes fruits, & le vertige aux animaux qui broutent ſes jeunes rejetons. L'on voit quelquefois en Languedoc des chevreaux & des agneaux qui, au retour du pâturage, chancelent, tournent, & enfin tombent à la renverſe avec des trémouſſemens & des convulſions de tout le corps : ces animaux ſe relevent enſuite, mais il portent la tête baſſe, donnent étourdiment de la tête contre ce qui ſe préſente à leur paſſage, & enfin ils reſtent des heures entieres dans cet état d'épilepſie ou de vertige. Des Bergers conſultés ſur cela, ont répondu que le *rédoul* enivre ces animaux, & que ce n'étoit que les jeunes qui s'y laiſſoient attraper, les plus vieux ſe donnant bien de garde d'y toucher : ils ajouterent que cette ivreſſe ne tiroit guere à conſéquence. Au reſte, les Bergers ont coutume d'arroſer d'eau bien fraîche les animaux qui tombent en épilepſie par l'uſage du *rédoul*, & ce remede appaiſe beaucoup les criſes. M. *Sauvages* a fait faire des expériences ſous ſes yeux, & a remarqué que ces animaux ne mangent que les feuilles tendres & nouvelles : les fruits & les feuilles anciennes ſont un poiſon plus violent, au lieu que les nouvelles ne font qu'enivrer. Deux expériences funeſtes, & qui coûterent la vie à deux perſonnes, ont convaincu l'Académie de Montpellier, que le *rédoul* eſt auſſi un poiſon pour les hommes. Dès que l'on en a mangé des baies, l'on eſt attaqué de convulſions, de délire ; on devient livide, enfin, l'on finit triſtement ſa vie. M. *Sauvages* ayant fait ouvrir des perſonnes mortes par ce poiſon, n'a pu rien comprendre à la maniere d'agir du *rédoul :* il dit que le goût, la vue, l'odeur de ſon fruit, qui reſſemble aux mûres de ronce, ne le rendent ſuſpect qu'autant qu'il faut pour ne pas manger d'un fruit dont on ne connoît pas les propriétés. Ces baies, qui paroiſſent d'abord agréables, ne ſe démentent pas pour être mâchées plus long-temps : l'extrait de ſa pulpe eſt mucilagineux, doux, aigrelet, & ſe fond à l'air après avoir été deſſéché.

REFLUX : *voyez à l'article* Flux.

REGAIN. On donne ce nom à la seconde herbe qu'on retire d'un pré après la premiere fauchaison : *voyez* Foin.

RÉGIME. Ce nom se donne aux rameaux du palmier, du bananier, du figuier, &c. qui sont chargés de fruits : ainsi l'on dit un *régime de dattes*, un *régime de figues*, un *régime de bihai*, plante qui a du rapport avec le bananier ou grand balisier, & qui croît aux Antilles.

RÉGLISSE, *glycyrrhiza :* sous ce nom on distingue trois especes de plantes très-différentes.

1°. La Réglisse étrangere, *glycyrrhiza capite chinato :* on la nomme aussi *réglisse des Anciens* ou *fausse réglisse ;* ses racines sont longues & grosses comme le bras, pivotantes & non rameuses, de couleur jaunâtre, & d'un goût moins doux & moins agréable que la suivante. Elle pousse des tiges à la hauteur d'un homme, rameuses, garnies de feuilles oblongues, pointues, faites comme celles du lentisque, vertes, un peu glutineuses, & disposées comme dans la réglisse ordinaire : ses fleurs sont petites, bleues ; il leur succede des fruits épineux, composés de plusieurs gousses, oblongs, hérissés de pointes amoncelées l'une contre l'autre, & jointes ensemble par le bas : elle croît principalement en Italie, sur-tout dans la Calabre. M. *de Tournefort* l'a aussi trouvée en Orient ; mais on lui préfere celle de l'espece suivante qui a plus de force, meilleur goût, & plus de vertu.

2°. La Réglisse vulgaire, *glycyrrhiza Germanica :* cette plante vient d'elle-même en Italie, en Languedoc, en Allemagne, & notamment en Espagne, vers Sarragosse, d'où l'on nous apporte la racine qui est intérieurement jaune, roussâtre en dehors, de la grosseur du petit doigt ou du pouce, douce, succulente, rameuse, traçante de tous côtés, & d'une saveur douce : ces racines poussent plusieurs tiges branchues & hautes de trois ou quatre pieds ; ses feuilles sont oblongues, visqueuses, vertes, luisantes, rangées par paires sur une côte dont l'extrémité est terminée par une seule feuille. Les fleurs sont petites, légumineuses, purpurines, disposées en maniere d'épi, à l'extrémité des tiges. A ces fleurs succedent des gousses lisses, relevées, roussâtres, s'ouvrant à deux panneaux, & n'ayant qu'une cavité dans laquelle sont contenues de petites graines dures, applaties, & presque de la figure d'un rein.

On cultive aussi cette plante en Angleterre, autour de Pontefanet,

& en Allemagne, dans les environs de Bamberg, dit M. *Haller:* elle aime les endroits ſablonneux.

La racine de régliſſe adoucit les humeurs ſalées & âcres, ſur-tout celle qui eſt ſeche : elle remédie au vice de la poitrine & à la toux. On la preſcrit dans preſque toutes les tiſanes pour leur donner auſſi un goût plus agréable.

On prépare différemment un ſuc tiré des racines de cette plante : c'eſt pourquoi il y a pluſieurs eſpeces de ſucs de régliſſe, l'un étranger qui vient d'Eſpagne, & plus communément de Calabre en Italie; il eſt en rotules noires, ſolides, enveloppée dans des feuilles de laurier : il eſt fait avec la décoction de la racine qu'on a deſſéchée juſqu'à conſiſtance d'extrait; communément on fait diſſoudre dans la décoction les gommes de prunier, d'abricotier, de ceriſier, &c. afin de lui donner une conſiſtance & une ſaveur plus mucilagineuſe. Bien des Braſſeurs mettent de ce ſuc de régliſſe dans leur biere.

Dans les boutiques on fait fondre cet extrait de régliſſe noir : on y ajoute de l'eſſence d'anis, &c. pour l'aromatiſer, & l'on en fait des paſtilles. L'on fait auſſi des tablettes de régliſſe avec une légere décoction de cette racine qu'on édulcore avec beaucoup de ſucre; puis on fait cuire le tout enſemble juſqu'au degré de cuiſſon appellé *plume.* D'autres fois on mêle un peu de poudre de régliſſe avec du ſucre en poudre, & l'on en fait une pâte avec du mucilage de gomme adragante. On en fait des paſtilles plates ou quarrées qu'on fait deſſécher à l'étuve. C'eſt ainſi que ſe font les ſucs de régliſſe de Blois, de Rouen, de Paris, &c. que l'on vante comme un pectoral propre à adoucir l'âcreté du rhume, à exciter le crachat, à humecter la poitrine & les poumons.

3°. La RÉGLISSE SAUVAGE OU DES BOIS. Elle a les fleurs légumineuſes & d'un jaune pâle, dont le piſtil devient une gouſſe diviſée en deux loges, ſelon ſa longueur. Les Botaniſtes la déſignent ainſi, *aſtragalus luteus, perennis, procumbens, vulgaris ſive ſilveſtris.* Cette plante eſt apéritive.

REGNES, *regna.* Tous les corps qui appartiennent à notre globe ou qui y végetent & y vivent, ont été rangés par les Naturaliſtes ſous trois chefs de diviſion; ſavoir le *regne animal*, le *regne végétal* & le *regne minéral.* Chacun de ces regnes a été diviſé en pluſieurs grandes ſections que l'on a appellées *claſſes;* celles-ci ont été ſubdiviſées en

genres, ceux-ci en *especes*, *variétés*, &c. Les terres, les pierres, les sels naturels, les substances minérales & métalliques, les bitumes, les eaux & tous les corps qui existent sous la superficie de notre globe & qui sont sans vie, sont du domaine du regne minéral. Les arbres, les arbustes, les sous-arbrisseaux, les herbes, les champignons, la mousse, les gommes, les résines, appartiennent au végétal. L'homme, les quadrupedes, les oiseaux, les amphibies, les poissons, les insectes, les reptiles sont autant de classes particulieres du regne animal. *Voyez les mots* ANIMAL, MINÉRAL & PLANTES; *voyez aussi les articles* HISTOIRE NATURELLE & BOTANIQUE.

REINE. Divers Curieux donnent ce nom au *papillon-paon* qu'on trouve sur les feuilles de l'ortie.

REINE DES PRÉS ou PETITE BARBE DE CHEVRE ou VIGNETE, *ulmaria*. Plante qui croît abondamment proche de tous les lieux aquatiques : on lui trouve en petit une ressemblance avec l'orme. Sa racine est assez grosse, longue comme le doigt, odorante, noirâtre en dehors, rouge-brune en dedans, fibreuse : elle pousse une tige à la hauteur de trois pieds, droite, anguleuse, lisse, rougeâtre, ferme, creuse & rameuse : ses feuilles sont alternes & composées de plusieurs autres feuilles oblongues, dentelées à leurs bords, vertes en dessus comme celles de l'orme, & blanchâtres en dessous; elles sont, dit M. *Deleuze*, empennées le long d'un pédicule commun qui se termine par une feuille impaire plus grande que les autres, & divisée en trois lobes. Ses fleurs qui paroissent en Juin & Juillet, sont petites, ramassées en grappe aux sommets de la tige & des rameaux, composées chacune de plusieurs feuilles blanches, disposées en rose, & d'une odeur agréable approchante de celle de la fleur de vigne. A cette fleur succede un fruit composé de quelques gaînes torses & ramassées en forme de tête : chaque gaîne contient une semence assez menue. Ce fruit mûrit en automne.

Les feuilles de la reine des prés ont un goût d'herbe salé & gluant: toute la plante est cordiale & vulnéraire; la décoction de sa racine est très-propre dans les fievres malignes, & pour déterger les ulceres. On fait usage des fleurs en infusion théiforme; c'est un excellent sudorifique & d'un goût assez agréable. Elles sont aussi très-bonnes pour adoucir la poitrine, calmer la toux & faciliter l'expectoration : elles conviennent dans les maladies inflammatoires & fiévreuses. Les feuilles

tendres, & les fleurs de cette plante mises dans le vin, dans la biere ou dans l'hydromel, leur donnent une saveur & une odeur agréables; mises dans le vin doux, elles lui donnent la saveur du vin de Crete, connu sous le nom de *malvoisie*, & mieux encore celle du muscat de Frontignan. L'espece de reine des près à fruits hérissés est au nombre des alimens des Kamtschadales. Ils donnent à ce végétal le nom de *shelmina:* ils mangent la plante entiere dans le printems, à l'exception de la racine qu'ils gardent pour l'hiver ; ils la pilent alors pour en faire une espece de gruau : son goût approche de celui de la pistache.

REINE DES SERPENS, *regina serpentum.* Séba, *Thes. II*, *p. 105*, *Tab. 99*, *n. 2*, donne ce nom à un beau serpent du Brésil, du pays de Guaira : *voyez* GIBOYA.

REINS. Nom donné par les Anatomistes à deux glandes conglomérées, placées de chaque côté dans l'intérieur du corps, qui servent à séparer du sang les matieres salines qui lui sont contraires. On remarque à chaque rein deux vaisseaux dont l'un est une *artere* qui vient de l'aorte, & qui apporte le sang au rein ; l'autre une veine *émulgente* ou *rénale*, dans laquelle le sang rentre après avoir été purifié. Les reins sont composés de trois substances différentes ; 1°. de la *corticale*, qui est un assemblage d'une multitude de vaisseaux sanguins & nerveux, où se trouvent plusieurs grains glanduleux ; 2°. de la *cannelée* ou *tubuleuse*, ce sont les tuyaux urinaires ; 3°. la *mamelonnée.* Voilà les filtres où le sang se purifie ; il est reporté dans toute la machine pour circuler de nouveau, & les urines sont déchargées par les arteres dans la vessie. *Voyez l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, *à la suite du mot* HOMME.

RELIGIEUSE. Nom donné à une espece de *mésange.*

REM ou RÉEM. Mot hébreu qu'on lit dans différens passages de l'Ecriture-Sainte, & qui est traduit dans la Version grecque & dans la Vulgate, tantôt par le nom de *rhinocéros*, & tantôt par celui de *monocéros* ou *unicorne.* M. *Ladvocat*, dans sa Lettre sur le Rhinocéros, imprimée en 1749, dit que les Interpretes ne conviennent pas que le mot *réem* ou *rem* signifie le *rhinocéros ;* ils abandonnent sur ce point les Versions grecques & latines, parce que les Septante & l'Auteur de la Vulgate ne sont point constans dans leur Traduction. Il n'est donc pas certain que le *réem* de la Bible soit le même animal que le rhinocéros ; & il y a même plusieurs raisons qui portent à croire qu'il n'est jamais parlé du rhinocéros dans le Texte de l'Ecriture.

Le réem devoit être très-commun dans la Palestine, dans l'Idumée & dans l'Arabie, puisque l'Ecriture en parle si souvent : or il n'y a point de rhinocéros dans ces trois pays : de plus le réem avoit deux cornes, car *Moïse*, en parlant de *Joseph*, dit que *sa beauté est semblable à celle du taureau, & que sa force ressemble à celle des cornes du* RÉEM (*Deuteron. 33. v. 17.*). *David* prie aussi le Seigneur *de le délivrer de la gueule du lion & des cornes du* RÉEM (*Psal. 22. v. 21.*).

Mais, quoique le rhinocéros mâle ait quelquefois deux cornes, on ne peut pas dire que ce soit le réem; d'ailleurs le réem, dans l'Ecriture, est un animal farouche, indomptable, & qui ne peut être apprivoisé à la charrue, &c. or le rhinocéros, chez les Abyssins, sert pour le travail, de même que l'éléphant. Enfin, comme le réem est un animal dont le propre est de bondir, de sauter, & que les Ecrivains Arabes parlent sans cesse sous le nom de réem, des bœufs sauvages qui se trouvent dans les déserts de Syrie & d'Arabie, ainsi que dans la Palestine & l'Idumée, nous serions portés à croire que le réem est une de ces especes de bœufs sauvages, indomptables, & qui ne peuvent être attachés à la charrue comme le bœuf domestique ; & c'est ce que Dieu dit à Job.

REMÈS ou REMIZ. On donne ce nom à un oiseau très-renommé en Russie & en Sibérie, & sur-tout en Pologne, à cause de son nid de forme singuliere, qui est quelquefois d'usage dans le Nord en médecine. Cet oiseau est très-rare, il ressemble au roitelet & a le chant de la mésange ; le mâle a la tête blanche, la femelle l'a grise, avec un bandeau noir qui passe sur les yeux ; le dos brun, le bas du corps blanchâtre & tacheté ; la queue longue & brune, les aîles brunes, les pieds gris de plomb, les œufs blancs ; le nid est fait d'aigrettes de saule, fortifié de chanvre ou d'ortie, suspendu dans l'enfourchure d'une branche, il a la forme d'une cornemuse. *Voyez* PENDULINO.

REMORE ou REMORA. La plupart des Auteurs qui ont écrit sur le remore, ont mal décrit & peu fixé la nature de ce poisson ; d'ailleurs ils ont donné dans le merveilleux, en disant qu'il n'étoit ainsi nommé, que parce qu'il avoit la propriété d'arrêter seul un vaisseau en pleine mer, quand même il auroit le meilleur vent en poupe. Nous fixerons ici quels sont les animaux à qui les Marins donnent constamment le nom de *remore*.

Le remora, appellé *sucet* ou *arrête-nef* aux Indes, sur les côtes d'Afrique

d'Afrique & à Cayenne par les François, *pilote* à l'isle de Sainte Catherine, &c. est un beau poisson de mer à nageoires molles, connu dans le Brésil sous le nom de *piraquiba* ou d'*iperuquique*, & chez les Portugais sous celui de *piexepogador :* c'est l'*échineis* des Anciens; sa peau n'est point écailleuse, mais glissante & visqueuse comme celle des anguilles, & sa couleur est variée souvent d'un bleu disposé par bandes, dont six régnant sur le dos, sont d'un beau bleu très-foncé & descendent en s'éclaircissant insensiblement sous le ventre ; quatre autres bandes, ainsi que la tête & la queue, sont d'un blanc lavé de bleu ; le globe de l'œil est de couleur dorée, excepté la prunelle qui est noire ; les deux extrémités de la queue sont blanches ; sa longueur est d'un à deux pieds, & son épaisseur d'environ quatre doigts ; il est menu vers la queue ; il a la tête applatie, la bouche assez ouverte, la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure ; il a les yeux petits, l'iris est d'un jaune d'or, la prunelle noire. On distingue les deux nageoires triangulaires des ouies, celles de la gorge, celle de l'anus & celle du dos ; la queue est comme fourchue.

La configuration particuliere de la tête de ce poisson induit facilement en erreur sur la position des parties qu'il importe de connoître. Le dessus de la tête du remora est fort gluant, & néanmoins raboteux comme une lime fine ; c'est là que se trouve l'organe singulier qu'on va décrire, & au moyen duquel, quand il se voit poursuivi, il se colle aux vaisseaux & aux gros animaux marins, tels que les requins ou goulus de mer. Si l'on passe le doigt dessus, en coulant depuis la mâchoire jusqu'à la queue, l'aspérité est peu considérable ; mais si on la passe en sens contraire, l'on est aussi-tôt arrêté. Qu'on se figure une suite de cannelures transversales, ou dix-neuf lames tranchantes & dentelées ou pointues, comme tuilées ou imbricées, affermies dans le milieu par un filet longitudinal, le tout présentant une surface fort horizontale de forme ovalaire, & qui part immédiatement du bourrelet de la mâchoire supérieure ; telle est la partie qui sert au remora pour s'attacher, comme les lamproies, au bois, à la pierre, aux gros poissons, &c. de sorte que le reste du corps se trouve suspendu : quand ils sont fixés contre un vaisseau, souvent toutes les forces d'un homme ne peuvent leur faire quitter cette situation ; il faut un instrument pour les en détacher.

M. *de Romé de Lisle* m'a dit connoître deux sortes de *remores*,

lesquelles different en grandeur & en couleur. Les plus grands ont deux pieds de longueur, leur dos est d'un brun verdâtre qui s'éclaircit un peu sous le ventre ; les autres sont plus petits que les harengs, ils ont le museau plus court & la couleur moins obscure. Cet Observateur a remarqué que tous les remores qu'il a vus dans nos mers jusqu'à l'équateur sont très-petits, & qu'on n'y remarque pas les jolies couleurs de ceux des mers d'Afrique & d'Asie.

On assure que le sucet, au lieu de dents, a une infinité de petits tubercules assez solides ; cependant celui que nous avons dans notre cabinet est pourvu d'un bon nombre de dents fort fines.

Barbot (*Hist. Génér. des Voyages, Livre III, page* 242) est porté à croire que les remores se multiplient par le même accouplement que les requins. Il ajoute que dans le golfe de Guinée ils s'attachent à suivre les vaisseaux pour recueillir les excrémens humains, & que les bâtimens en ont toujours un grand nombre à leur suite ; c'est pourquoi les Hollandois les nomment *poissons d'ordures*. On leur a donné aussi le nom de *pilotes*, parce qu'on prétend qu'ils accompagnent communément au nombre de quatre ou cinq les requins qui suivent les vaisseaux, ou plutôt, selon quelques-uns, parce qu'ils les précedent. Cependant Dom *Pernetti* dit avoir vu plusieurs fois des requins sans cet avant-coureur ; mais en revanche il n'y en a aucun, dit-il, qui n'ait plusieurs sucets cramponnés sur lui, attachés près de la tête. Au reste, les requins, qui sont naturellement voraces, ne font point de mal à leurs petits pilotes : ils nagent de compagnie, ils vont & viennent autour du requin, le suivent quand il plonge & lorsqu'il revient à la surface de l'eau, en un mot ils ne le quittent point tant qu'il est dans l'eau, ils lui font une cour assidue. Mais si l'on prend le requin, celui-ci, en se débattant dans l'eau, fait quitter prise à plusieurs de ses pilotes qui, dit-on, paroissent alors fort inquiets : ils suivent néanmoins le vaisseau pendant quelque temps, ou s'y attachent jusqu'à ce qu'ils aient retrouvé un autre requin.

Quand il se trouve un grand nombre de ces *sucets* ou *arrête-nef*, attachés au gouvernail, à la quille du vaisseau, &c. il est assez naturel qu'ils en retardent de beaucoup la course ; mais on a prétendu faussement qu'ils étoient capables de l'arrêter tout court. Ainsi, dit-on, le vaisseau amiral que montoit Antoine dans la bataille d'Actium, fut tout d'un coup retardé, quoique le vent ne cessât d'enfler les voiles :

celui du Prince Caïus Caligula qui revenoit d'Aſture à Antium fut également retardé; & comme, de toute la flotte, ſon vaiſſeau à cinq rangs de rames étoit le ſeul qui n'avançoit point, des gens ſauterent du vaiſſeau pour chercher ce qui pouvoit cauſer ce retardement. Ils trouverent une eſpece de poiſſon collé contre le gouvernail, & le porterent à Caïus, qui fut fort indigné que ſi peu de choſe eût pu l'arrêter & l'emporter ſur les forces de quatre cents Rameurs : ceux qui le virent alors & qui l'ont vu depuis, ont dit qu'il étoit ſemblable à un grand limaçon : il y en avoit beaucoup ſous la quille du vaiſſeau. *Mutianus* rapporte qu'il s'en étoit collé une ſi grande quantité ſous le vaiſſeau que Périandre, tyran de Corinthe, envoyoit avec ordre de mutiler inhumainement trois cents enfans nobles de Corcyre, qu'il ne put preſque avancer, malgré le vent favorable; & que l'on honoroit à Gnide, dans le temple de Vénus, les coquillages qui avoient opéré cette merveille.

Nos Marins obſervent tous les jours qu'ils ſont également retardés, ou par le grand nombre de remores, ou par une multitude de conques anatiferes qui tapiſſent la ſurface inférieure d'un vaiſſeau.

On conçoit aiſément que quand la quille d'un navire eſt plus ou moins garnie ou de ſucets ou de coquillages, cette ſurface étant devenue raboteuſe & ſillonnée, elle gliſſe plus difficilement ſur l'eau. C'eſt ce qu'aſſurent tous les Auteurs : *Tardius ire credentur naves, morari.* Il eſt donc eſſentiel de détacher tous les corps étrangers qui ſe collent à la quille des vaiſſeaux avant que de ſe mettre en route, autrement la vîteſſe de leur marche pourroit être retardée.

RENARD ou GOUPIL, *vulpes.* Le renard reſſemble beaucoup au chien, ſur-tout par les parties intérieures; cependant il en differe par la tête, qu'il a plus groſſe à proportion de ſon corps; il a auſſi les oreilles plus courtes, la queue beaucoup plus grande, le poil plus long & plus touffu, les yeux plus inclinés; il en differe encore par une mauvaiſe odeur très-forte qui lui eſt particuliere, & enfin par un caractere plus eſſentiel, par ſon naturel; car il ne s'apprivoiſe pas aiſément, & jamais tout-à-fait. Il languit lorſqu'il n'a pas la liberté, & meurt d'ennui lorſqu'on veut le garder trop long-temps en domeſticité : il ne s'accorde point avec la chienne; s'ils ne ſont point antipathiques, ils ſont au moins indifférens. Il produit ordinairement en moindre nombre, les portées ſont de quatre ou cinq, rarement & jamais moins de trois.

Lorſque la femelle eſt pleine, elle ſe roule & ſort rarement de ſon terrier, dans lequel elle prépare un lit à ſes petits. Elle devient en chaleur en hiver, & on trouve déja de petits renards au mois d'Avril. Lorſqu'elle s'apperçoit que ſa retraite eſt découverte, & qu'en ſon abſence ſes petits ont été inquiétés, elle les tranſporte tous les uns après les autres, & va chercher un autre domicile. Ils naiſſent les yeux fermés; ils ſont, comme les chiens, dix-huit mois ou deux ans à croître, & vivent de même ordinairement treize ou quatorze ans.

Le renard, dit M. *de Buffon*, eſt fameux par ſes ruſes, & mérite ſa réputation: ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adreſſe, & réuſſit plus ſouvent; ſans chercher à combattre les chiens & les Bergers, ſans attaquer les troupeaux, ſans traîner les cadavres, il eſt plus sûr de vivre. Il emploie plus d'eſprit que de mouvement; ſes reſſources ſemblent être en lui-même; ce ſont, comme l'on ſait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonſpect, ingénieux & prudent même juſqu'à la patience, il varie ſa conduite; il a des moyens de réſerve qu'il ſait n'employer qu'à propos: il veille de près à ſa conſervation; quoiqu'auſſi infatigable & même plus léger que le loup, il ne ſe fie pas entiérement à la vîteſſe de ſa courſe; il ſait ſe mettre en sûreté, en ſe pratiquant un aſyle où il ſe retire dans les dangers preſſans, où il s'établit, où il éleve ſes petits: il n'eſt point animal vagabond, mais domicilié.

Le renard a les ſens auſſi bons que le loup, le ſentiment plus fin, & l'organe de la voix plus ſouple & plus parfait. Le loup ne ſe fait entendre que par des hurlemens affreux; le renard glapit, aboie, & pouſſe un ſon triſte, ſemblable au cri du paon: il a des tons différens, ſuivant les ſentimens dont il eſt affecté; il a la voix de la chaſſe, l'accent du deſir, le ſon du murmure, le ton plaintif de la triſteſſe, le cri de la douleur, qu'il ne fait jamais entendre qu'au moment où il reçoit un coup de feu qui lui caſſe quelque membre; car il ne crie pas pour toute autre bleſſure; & il ſe laiſſe tuer à coups de bâton comme le loup, ſans ſe plaindre, mais toujours en ſe défendant avec courage: il mord dangereuſement, opiniâtrément, & on eſt obligé de ſe ſervir d'un ferrement ou d'un bâton pour le faire démordre. Son glapiſſement eſt une eſpece d'aboiement qui ſe fait par des ſons ſemblables & très-précipités. En hiver, ſur-tout pendant la neige & la gelée, il ne ceſſe de donner de la voix, & il eſt au contraire preſque muet dans l'été.

Voici comme M. *de Buffon* trace les traits qui caractérisent l'esprit & la finesse du renard, qui a toujours été regardé comme le *symbole de la ruse & de la subtilité.* Cet animal se loge aux bords des bois, à la portée des hameaux; il écoute le chant des coqs & le cri des volailles, il les savoure de loin; il prend habilement son temps, cache son dessein & sa marche, se glisse, se traîne, arrive, & fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir des clôtures ou passer par-dessous, il ne perd pas un instant; il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, & se retire ensuite lestement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse ou qu'il porte à son terrier: il revient quelques momens après en chercher une autre, qu'il emporte & qu'il cache de même, mais dans un autre endroit; ensuite une troisieme, une quatrieme fois, jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer & ne plus revenir. Il fait la même manoeuvre dans les pipées & les boquetaux où l'on prend les grives & les bécasses au lacet: il devance le Pipeur, va de grand matin, & souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui sont empêtrés, les dépose tous en différens endroits, sur-tout au bord des chemins, dans les ornieres, sous la mousse, les y laisse quelquefois deux ou trois jours, & sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lievres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mere sur les œufs, & détruit une quantité prodigieuse de gibier. Si le loup nuit plus au Paysan, le renard nuit plus au Gentilhomme.

On dit que quelquefois deux renards se joignent ensemble pour chasser d'intelligence le lievre ou le lapin. Quand un renard poursuit son gibier, il jappe comme un chien basset après la bête; & pendant ce temps-là un autre renard se tient au passage ou sur le bord du terrier, en attendant que le gibier vienne à passer, & qu'il puisse le surprendre; ensuite le butin devient commun entre les deux braconniers. Un autre trait de son instinct: on dit qu'il se débarrasse de ses puces en se mettant dans l'eau peu-à-peu, le derriere le premier; & les puces avançant toujours jusqu'au bout du museau, alors il se plonge rapidement dans l'eau & s'en débarrasse.

Chasse du Renard.

La chasse du renard demande moins d'appareil que celle du loup, elle est plus facile & plus amusante. Tous les chiens ont de la répugnance pour le loup; tous les chiens au contraire chassent aisément le renard, & même avec plaisir; car quoiqu'il ait l'odeur très-forte, ils le préferent souvent au cerf, au chevreuil & au lievre. On peut le chasser avec des bassets, des chiens courans, des briquets. Dès qu'il se sent poursuivi, il court à son terrier; les bassets à jambes torses sont ceux qui s'y glissent le plus aisément: cette maniere est bonne pour prendre une portée entiere de renards, la mere avec les petits; pendant qu'elle se défend & combat les bassets, on tâche de découvrir le terrier par dessus, & on la fait succomber sous le plomb meurtrier, ou on la saisit vivante avec des pinces. La façon la plus agréable & la plus sûre de chasser le renard, est de commencer par boucher les terriers; on place les tireurs à portée, on quête alors avec les briquets; dès qu'ils sont tombés sur la voie, le renard gagne son gîte, mais en arrivant sous le fusil du chasseur qui l'attend, il essuie une premiere décharge; s'il a le bonheur d'échapper à la balle, il fuit de toute sa vîtesse, fait un grand tour & revient encore à son terrier, il essuie une seconde fois le feu de l'artillerie braquée contre lui: est-il encore assez heureux d'être manqué par son ennemi, & trouve-t-il l'entrée du gîte fermée, alors il prend le parti de se sauver au loin, en perçant droit en avant pour ne plus revenir. C'est alors qu'on se sert des chiens courans, lorsqu'on veut le poursuivre: il ne laissera pas de les fatiguer beaucoup, parce qu'il passe ou se précipite à dessein dans les endroits les plus fourrés, où les chiens ont grand'peine à le suivre; & quand il prend la plaine, il va très-loin sans s'arrêter.

Il est encore plus commode pour détruire les renards, de tendre des pieges, où l'on met pour appât, un pigeon, une volaille vivante: ennemis jurés de la servitude, lorsqu'ils sont pris, il leur arrive quelquefois de se couper la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour se sauver. Je fis un jour, dit M. *de Buffon*, suspendre à neuf pieds de hauteur, sur un arbre, les débris d'une halte de chasse, de la viande, du pain, des os; dès la premiere nuit, les renards s'étoient si fort exercés à sauter, que le terrain autour de l'arbre étoit

battu comme un aire de grange. Le renard eſt auſſi vorace que carnaſſier : il mange de tout avec une égale avidité, des œufs, du lait, du fromage, des fruits, & ſur-tout des raiſins; il ne dédaigne pas le poiſſon, les écreviſſes, mais il ne rencontre pas toujours dans ſon chemin de bonnes aubaines. Lorſque les levrauts & les perdrix lui manquent, il ſe rabat ſur les rats, les mulots, les ſerpens, les lézards, les hannetons, les ſauterelles, les crapauds, & il en détruit un grand nombre ; c'eſt là le ſeul bien qu'il procure. Il eſt très-avide de miel; il attaque les abeilles ſauvages, les guêpes, les frelons, qui d'abord tâchent de le mettre en fuite, en s'attachant ſur ſa peau, & le perçant de mille coups d'aiguillons : les bleſſures multipliées qu'il reçoit dans ce brigandage ne le découragent point ; il ſe retire en effet, mais c'eſt pour écraſer ces petits inſectes en ſe roulant, & il revient ſi ſouvent à la charge, que la république aîlée laſſée de cette perſécution, eſt obligée d'abandonner le guêpier & d'aller ſe cantonner ailleurs ; alors il le déterre, & le miel plus que la cire eſt le fruit de ſa conſtance victorieuſe. Il prend auſſi les hériſſons, les roule avec ſes pieds, & les force à s'étendre.

Dans l'été le poil des renards tombe & ſe renouvelle. On fait peu de cas de la peau des jeunes renards, ou des renards pris dans l'été. La chair du renard eſt moins mauvaiſe que celle du loup, les chiens & même les hommes en mangent dans l'automne, ſur-tout lorſqu'il s'eſt nourri & engraiſſé de raiſin. Sa peau d'hiver fait de bonnes fourrures. Il a le ſommeil profond, on l'approche aiſément ſans l'éveiller : lorſqu'il dort, il ſe met en rond comme les chiens ; mais lorſqu'il ne fait que ſe repoſer, il étend les jambes de derriere, & demeure étendu ſur le ventre; c'eſt dans cette poſture qu'il épie les oiſeaux le long des levés. Les geais, les merles ſur-tout, le conduiſent du haut des arbres, répétant ſouvent le petit cri d'avis, & le ſuivent quelquefois à plus de deux ou trois cents pas.

M. *de Buffon* fit élever des renards pris jeunes, en fit garder trois pendant deux ans, une femelle & deux mâles : on tenta inutilement de les faire accoupler avec des chiennes ; quoiqu'ils n'euſſent jamais vu de femelle de leur eſpece, & qu'ils paruſſent preſſés du beſoin le plus ardent de jouir, ils ne purent vaincre l'antipathie que la Nature a miſe pour barriere entre le renard & la chienne ; ils refuſerent donc conſtamment les chiennes : mais dès qu'on leur préſenta leur femelle

légitime, ils la couvrirent quoiqu'enchaînés, & elle produisit quatre petits.

M. *Daubenton* pense que l'odeur qui exhale du corps des renards sauvages, est peut-être la cause de l'aversion que les chiens ont pour ces animaux. Cette odeur changeroit, par les alimens & par le repos, dans les renards domestiques, après une longue suite de générations; alors les chiens, dit-il, pourroient s'accoupler avec les renards, & produire par ce mêlange des *métis*, semblables aux *chiens de Laconie*, dont *Aristote* fait mention, qui étoient produits par le chien & le renard.

Les mêmes renards dont nous avons parlé plus haut, qui se jetoient sur les poules lorsqu'ils étoient en liberté, n'y touchoient plus dès qu'ils avoient leur chaîne. On attachoit souvent auprès d'eux une poule vivante, on les laissoit passer la nuit ensemble, on les faisoit même jeûner auparavant; malgré le besoin & la commodité, ils n'oublioient pas qu'ils étoient enchaînés, & n'attaquoient point la poule: ils dédaignoient les douceurs de la vie domestique.

L'espece du renard est une des plus sujettes aux influences du climat, l'on y trouve presque autant de variétés que dans les especes d'animaux domestiques. La plupart de nos renards sont roux; il s'en trouve aussi dont le poil est gris argenté; mais je ne puis décider, dit M. *de Buffon*, si cette différence de couleur est une vraie variété, ou si elle n'est produite que par l'âge de l'animal, qui, peut-être blanchit en vieillissant. Au reste, tous deux ont le bout de la queue blanc. Dans les pays du Nord, il y en a de toutes couleurs, des noirs, des bleus, des gris, des blancs, des blancs à tête noire, &c. l'espece commune est plus généralement répandue qu'aucune des autres; on la trouve partout, en Europe, en Asie; on la retrouve de même en Amérique, mais elle est fort rare en Afrique & dans les pays voisins de l'équateur.

Les renards sont originaires des pays froids, puisqu'on y trouve toutes les variétés de l'espece, & qu'on ne les trouve que là; d'ailleurs ils supportent aisément le froid le plus extrême.

La fourrure des renards blancs n'est pas fort estimée, parce que le poil tombe aisément; ces renards abondent dans toute la Laponie: les gris argentés sont meilleurs, le bleus, & les croisés, c'est-à-dire, les fourrures qui sont marquées de lignes noires en croix, sont recherchées à cause de leur rareté; mais les noirs sont les plus précieux de

tous,

tous, leur poil eſt ſi fin & ſi long, qu'il pend de tel côté que l'on veut ; en ſorte que prenant la peau par la queue, le poil tombe du côté des oreilles : c'eſt après la zibeline, la fourrure la plus belle & la plus chere. On en trouve auſſi à Spitzberg, en Groënland, en Laponie, en Canada.

L'huile de renard, qu'on prépare en faiſant bouillir l'animal entier dans de l'huile d'olive, eſt adouciſſante, nervine, réſolutive : on l'emploie avec ſuccès dans les rhumatiſmes, dans la rétraction des membres, la dureté des tendons. Sa graiſſe a les mêmes vertus, & eſt uſitée dans les tremblemens, ainſi que dans les maux d'oreilles.

RENARD MARIN, *vulpecula marina*, eſt un poiſſon cartilagineux, dont on a donné la deſcription dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *Tome III*, *page 1*. en voici le précis.

Sa longueur étoit de huit pieds & demi ; ſa plus grande largeur qui étoit au ventre, étoit de quatorze pouces, ſon corps alloit en s'élargiſſant, & ſe rétréciſſoit à l'ordinaire pour produire la queue, qui étoit preſque auſſi longue que tout le reſte du corps, & faite en maniere de faulx un peu recourbée vers le ventre. A l'endroit où cette figure de faulx commençoit, il y avoit une ſeule nageoire au-deſſous : ce poiſſon avoit deux crêtes élevées ſur le dos, une grande au milieu & une plus petite vers la queue ; il y avoit trois nageoires de chaque côté, les deux près de la tête étoient longues de quinze pouces & larges de cinq, & repréſentoient les aîles d'un oiſeau plumé ; celles qui étoient au milieu du ventre étoient moins grandes : elles étoient à côté du nombril, & avoient chacune une pointe pendante, ce qui eſt le propre des mâles entre cette ſorte de poiſſons : les dernieres & proche de la queue étoient fort petites ; la peau étoit liſſe & ſans écailles, la crête & les nageoires dures & compoſées d'arêtes ſerrées par la peau qui les couvroit, d'une couleur griſe ou brunâtre : la gueule avoit cinq pouces d'ouverture, & elle étoit armée de deux ſortes de dents, qui méritent d'être connues ; le côté droit de la mâchoire ſupérieure, juſqu'à l'endroit où ſont les canines des autres animaux, avoit un rang de dents pointues, dures & fermes, étant toute d'un ſeul os dur & en forme de ſcie ; les autres dents qui bordoient le reſte de cette mâchoire & toute l'inférieure, faiſoient ſix rangs par-tout, & étoient mobiles, & attachées par des membranes charnues. Leur figure étoit triangulaire un peu aiguë, d'une ſubſtance infiniment moins dure que celle des autres dents qui

étoient en forme de ſcie ; la langue étoit toute adhérente à la mâchoire inférieure & compoſée de pluſieurs os, fortement joints les uns aux autres & recouverts d'une chair fibreuſe, puis d'une peau fort âpre & rude en dehors, mais fort liſſe & gliſſante au dedans; les petites pointes dont elle étoit hériſſée, vues au microſcope, étoient tranſparentes.

Tous les Naturaliſtes qui ont parlé du *renard marin*, en ont fait une eſpece de *chien de mer;* mais celui dont parlent les Académiciens paroît différent. Selon *Ray*, il y en a qui peſent cent livres : on les trouve dans la Méditerranée aux lieux bourbeux & fangeux; ils mangent des poiſſons & des plantes, ils ſont fort charnus, on leur trouve plus d'un pouce d'épaiſſeur de graiſſe en quelques endroits : leur chair eſt d'aſſez bon goût. Le caractere ſpécifique du véritable *renard marin*, eſt d'avoir le foie partagé en deux lobes, cinq ouies de chaque côté, des pointes pendantes aux nageoires, la queue faite en faulx, & le goſier fort large.

RENETTE ou GRENOUILLE DES BOIS. *Voyez* GRENOUILLE.

RENNE ou RANTHIER. Animal quadrupede de la Laponie. *Voyez au mot* RHENNE.

RENONCULE, *ranunculus*. C'eſt une famille de plantes très-nombreuſe : nous ne parlerons ici que des eſpeces ſauvages qui ſont d'uſage en Médecine, & qui naiſſent ſans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, les marais, ſur les montagnes, ſur les rochers, & de celles que l'on cultive pour la pure curioſité dans les jardins.

1°. La RENONCULE BULBEUSE OU LE BACINET, *ranunculus bulboſus*. Cette plante qu'on appelle auſſi *pied de corbin* ou le *pied de coq à racines rondes*, ſe trouve preſque par-tout dans les pâturages, dans les prés hauts, un peu ſecs & le long des ſentiers aux lieux ſablonneux & pierreux, où elle croît quelquefois ſi petite, qu'à peine a-t-elle trois pouces de hauteur. Sa racine eſt ronde, bulbeuſe, plus ou moins groſſe : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges droites, quelquefois à la hauteur de plus d'un pied, velues, garnies par intervalles de feuilles découpées en pluſieurs lanieres, minces & un peu longues : au ſommet des tiges naiſſent des fleurs bien ouvertes, d'une belle couleur jaune, luiſantes, ordinairement ſimples, à cinq pétales ou feuilles arrondies & nectariferes, diſpoſées en roſe ; à ces fleurs ſuccedent des fruits arrondis, dans chacun deſquels ſont ramaſſées pluſieurs ſemences en maniere de tête : cette plante fleurit en Mai. *Tragus* remarque qu'elle enfonce tous les

ans plus profondément en terre ſa vieille racine, au-deſſus de laquelle il s'en engendre une nouvelle. Elle ne donne que des fleurs ſimples à la campagne; mais ſi on la tranſplante & qu'on la cultive dans les jardins, elle donnera une agréable variété à fleur double que les Jardiniers nomment auſſi *boutons d'or;* quelquefois même la premiere fleur en pouſſe une ſeconde, & cette ſeconde une troiſieme.

Il eſt très-eſſentiel d'obſerver, qu'en général toutes les eſpeces de renoncules contiennent beaucoup de ſel âcre & corroſif, & qu'ainſi on doit les regarder comme pernicieuſes priſes intérieurement, ſurtout quand elles ſont fraîches ou vertes : on doit même s'en méfier dans l'uſage extérieur. La racine du bacinet eſt puiſſamment âcre & cauſtique ; quelques Auteurs la recommandent pour faire des cauteres & des véſicatoires. Cette pratique eſt cependant ſuſpecte & dangereuſe, parce qu'elle attire la gangrene ; il n'y a guere que les Charlatans qui s'en ſervent & qui l'appliquent ſur les articulations des parties affligées de la goutte, ou ſur les cors des pieds. Les Payſans ſe ſervent auſſi de ces racines fraîches comme de véſicatoires pour cautériſer les bœufs. Les Gueux, dit *Gaſpard Hoffman*, ſe frottent la peau de cette plante pour ſe faire de petits ulceres ou écorchures qu'ils montrent avec de grandes plaintes, afin d'exciter la charité des paſſans ; dès que ces mendians ont fait leur récolte, ils guériſſent leurs plaies avec des feuilles de bouillon blanc. On ne peut donc trop recommander d'être en garde ſur les effets de cette plante, lorſqu'on en met ſur les poignets pour guérir de la fievre : car ſouvent on acquiert de plus un éryſipele. Quelques perſonnes mettent à profit les mauvaiſes qualités des racines âcres des renoncules, ſoit en s'en ſervant en décoction pour chaſſer les punaiſes, ſoit en poudre & miſe dans des appâts pour tuer les rats qui en mangent. Cette drogue leur corrode & enflamme les inteſtins, comme feroit une véſicatoire.

2°. La RENONCULE DES BOIS, *ranunculus nemoroſus aut ſylvaticus.* On la nomme encore le *bacinet* blanc ou purpurin, ou la fauſſe *anemone* printaniere des forêts (M. *Haller* dit qu'elle eſt effectivement une anemone, la fleur étant ſans calice. M *Vaillant* a donné à cette eſpece d'anemone & à quelques autres ſemblables le nom de *ſylvie*). On la trouve dans les bois & les brouſſailles un peu humides ; ſa racine eſt un peu groſſe ; longue, rampante, rouſsâtre en dehors, blanche en dedans, fibrée, d'un goût âcre qui enflamme le goſier : ſa tige eſt haute

d'un demi-pied ; il naît vers son sommet trois feuilles fort découpées en trois parties, d'une couleur tantôt verdâtre, & tantôt purpurine. L'extrémité de la tige est garnie vers le commencement d'Avril, d'une seule fleur, blanche ou incarnate, composée de six feuilles oblongues : quelquefois elle est à fleur double ; il lui succede des semences nues, oblongues, velues, à pointe recourbée, ramassées en tête à la maniere des renoncules : cette espece de renoncule du printems, que quelques-uns appellent *anemone des bois*, à cause de la ressemblance de sa fleur avec celle des anemones simples de jardin, fait un bel effet dans sa premiere saison. M. *Chomel*, dans son *Histoire des Plantes usuelles*, dit avoir vu de bons effets de cette espece de renoncule appliquée sur la tête des enfans teigneux ; mais on a plusieurs observations, que de pareils malades ont éprouvé des syncopes, des convulsions ; en un mot elle peut affecter le genre nerveux, & causer de violentes migraines.

3°. La RENONCULE DES PRÉS OU LE BACINET RAMPANT ET VELU, *ranunculus pratensis :* elle croît presque par-tout dans les prés, aux lieux ombrageux, dans les vignes, & même dans les jardins négligés & humides, le long des sentiers herbus, aux bords des ruisseaux. Sa racine est petite, fibreuse & rampante ; elle pousse plusieurs petites tiges, rampantes à terre qui jettent de nouvelles racines de leurs nœuds par intervalles ; ses feuilles sont découpées en trois segmens, dentelées sur les bords, velues des deux côtés, & tachetées de blanc en dessus ; les sommets des tiges portent au mois de Mai des fleurs à cinq feuilles, jaunes & luisantes, comme si elles étoient vernissées : il leur succede des semences noirâtres. On trouve quelquefois cette plante à fleur double, & on la cultive aussi dans les jardins : elle est douce & a peu d'âcreté. *Tragus* assure que le petit peuple en Allemagne en mange les feuilles tendres dans le mois d'Avril, avec les autres herbes potageres. Les bestiaux mangent impunément de cette renoncule, qui passe même pour leur donner abondamment du lait.

4°. La RENONCULE DES MARAIS ou la GRENOUILLETTE D'EAU, ou L'HERBE SARDONIQUE, ou PIED-POU, *ranunculus palustris :* on la trouve fréquemment le long des petits ruisseaux d'eaux croupissantes ou qui coulent lentement, aux lieux humides & marécageux. Sa racine est fort grosse, creuse & fibreuse, d'un goût fort chaud & brûlant ; elle pousse plusieurs tiges, quelquefois d'une grosseur considérable,

creuses, cannelées & rameuses; ses feuilles sont verdâtres, luisantes, & lustrées comme celles de l'ache de marais, quelquefois marquetées de petits points blancs; ses fleurs naissent en Mai & Juin aux sommets, & sont des plus petites entre les renoncules; elles sont composées de cinq feuilles dorées, & suivies par des semences lisses & même plus déliées que dans les autres especes du même genre. Cette plante convient, dit-on, comme discussive pour résoudre les tumeurs scrophuleuses; mais étant prise intérieurement, c'est un des plus dangereux poisons qui soient dans la nature végétale : elle ulcere l'estomac, produit le ris sardonique, cause bientôt des convulsions horribles & la mort, si l'on n'est pas secouru promptement par des vomitifs & des remedes onctueux propres à en émousser la causticité; c'est pourquoi on l'appelle *herba scelerata* ou *apium risûs.*

Il y a une espece de renoncule de marais, qu'on appelle *douve;* c'est le *ranunculus longifolius palustris* des Botanistes. Cette plante est un poison pour les moutons, & même pour toute espece de bétail.

On lit dans l'Histoire du pays de Kamtschatka, qu'un dard ou une fleche dont la pointe a été trempée dans le suc exprimé de la racine d'une espece de renoncule des bois, fait une blessure mortelle, à moins qu'on n'en suce aussi-tôt le poison; c'est le seul remede qu'on connoisse, & si on le néglige, la partie blessée devient bleue, s'enfle, & le malade meurt en deux jours. L'Auteur de cette Histoire ajoute que les plus grandes baleines, dès qu'elles sont blessées par ces traits empoisonnés, ne peuvent plus rester dans la mer; elles viennent se jeter sur le rivages où elles expirent en poussant des mugissements affreux & des cris lamentables. Cette renoncule s'appelle *zgate* chez les Kamtschadales.

Ce n'est pas seulement l'usage intérieur des renoncules qui est très-dangereux : on s'est aussi apperçu que l'odeur de celles des jardins, qui font un des ornemens du printems, étoit quelquefois suivie d'accidens, tels que des anxiétés, défaillances, douleurs de tête. Combien de personnes portent pour tout bouquet un faisceau de renoncules de jardin à fleurs doubles, & qui à force de le sentir en sont incommodées!

5°. La Renoncule des Fleuristes, *ranunculus hortorum.* En général les renoncules, par la vivacité de leurs couleurs, leur figure majestueuse & leurs grandes variétés, tiennent le même rang que l'*œillet,*

la *tulipe*, la *jacinthe*, l'*oreille d'ours ;* elles ſont au nombre de ces belles fleurs favorites cultivées avec des ſoins particuliers par les Amateurs. C'eſt pourquoi nous nous étendrons ſur la culture de la *renoncule des jardins*, ainſi que nous avons fait à l'article des fleurs du même ordre. Pluſieurs obſervations générales, faites à ces articles, peuvent s'appliquer à la culture des autres fleurs.

Ce n'eſt que ſous le regne de Mahomet IV (en 1683) que la renoncule commença à briller dans les jardins de Conſtantinople. Cette plante, eu égard à ſa fleur, ſe diviſe en ſimple, en double, en ſemi-double, trois eſpeces qui comprennent toutes les variétés. La ſimple eſt compoſée de cinq à ſix feuilles diſpoſées en roſe ; la double en porte une quantité conſidérable, & la ſemi-double tient le milieu entre la ſimple & la double. Elle eſt aujourd'hui la plus eſtimée, à cauſe de la prodigieuſe variété de couleurs qu'une même planche raſſemble ; d'ailleurs la graine de la même fleur produit de nouvelles couleurs d'une année à l'autre. Les renoncules doubles ſont ſtériles, & les ſemi-doubles ſont nommées *porte-graines*.

Toute renoncule eſt compoſée de racines, de feuilles, de ſemences & de fleurs diſpoſées en roſe. La racine, qu'on nomme quelquefois *griffe*, & quelquefois *oignon*, eſt griſâtre en dehors, blanche en dedans, & formée de doigts ou pieces qui tiennent par une extrémité commune ; le nombre & la figure de ces doigts varient ſelon la vigueur & la diverſité des eſpeces ; les feuilles varient auſſi de forme dans les diverſes eſpeces de renoncules, ce qui les a fait déſigner ſous les noms de *renoncules à feuilles d'ache* & *à feuilles de coriandre*, &c. Quand la ſaiſon eſt venue, un petit bouton perce la touffe des feuilles ; c'eſt la fleur qui s'annonce, un léger duvet la recouvre, & garantit la fleur naiſſante du froid qui lui ſeroit mortel, & peut-être lui facilite, par cette infinité de petits tuyaux, le moyen de ſe nourrir de la roſée & de la pluie. Cette fleur eſt ſoutenue par une tige qui tranſmet au bouton ce que ſes ſucs ont de plus épuré, le petit embryon s'enfle, profite & devient le riche chapiteau de la colonne qui le ſoutient. Les pétales ſont diſpoſés en roſe, & d'une multitude de nuances différentes dans les ſemi-doubles ; aux fleurs ſuccedent des ſemences applaties, en forme de lentilles. La renoncule double ſe diſtingue aiſément de la ſemi-double, parce que ſa tête eſt garnie d'une grande abondance de pétales, qui rempliſſent exactement la place du piſtil.

Culture des Renoncules.

On éleve ordinairement les renoncules en planches isolées, afin qu'elles puissent faire jouir de l'avantage & de l'effet du tableau que produisent la variété, le feu & la délicatesse de leurs couleurs. Comme on plante les renoncules en automne, qu'elles regnent l'hiver & le printemps, & que leur fin est l'annonce des chaleurs de l'été, il leur faut une terre légere, qui soit susceptible de l'impression du soleil, qui est très-affoibli dans ces saisons. La meilleure est un mêlange de terre neuve, de terreau, de fumier préparé, mêlé de recurures de mares & de feuilles d'arbres: c'est en Septembre que l'on doit mettre dans cette terre préparée les griffes de renoncules. Quelques especes plantées à la fin d'Août, telles que la pivoine, l'aurone, éclosent vers la fin d'Octobre. Elles sont l'honneur des terres pendant une partie de l'hiver; mais la plupart de leurs griffes périssent absolument. Lorsqu'on n'a pu planter à la mi-Octobre, il faut remettre à l'année suivante; car si l'on vouloit planter au printems, ce seroit un travail inutile, & on risqueroit de perdre tout. Cette culture des renoncules ne regarde que les climats chauds, comme l'Italie & quelques provinces méridionales de la France; car dans les pays froids, même ceux qui sont de la température de Paris, dit M. *Bourgeois*, on ne pourroit élever des renoncules ni aucune fleur en planches pendant l'hiver; les curieux qui en veulent avoir les plantent dans des caisses ou dans des pots qu'on place dans des serres ou dans des chambres échauffées par le moyen des poëles. En Suisse on ne plante les griffes de renoncules en planches que sur la fin du mois de Mars, & cependant elles réussissent très-bien, & elles fleurissent pendant le courant du mois de Juin, temps auquel on a très-peu de belles fleurs dans les jardins, jusqu'à la fleuraison des œillets.

On met des gravats au fond des pots dans lesquels on plante les renoncules, pour donner de l'écoulement aux eaux; & en plantant les renoncules, on les place sur une couche de sable fin que l'on remet par-dessus la terre, afin d'éviter qu'elles ne se pourrissent. Lorsque la renoncule commence à paroître, on doit l'arroser avec ménagement. En hiver, lorsqu'il survient de la neige, on en peut mettre sur les pots de renoncules; cette neige fortifie la plante & lui sert d'abri, sans trop l'humecter. On doit placer les renoncules au soleil levant ou au midi; le nord leur est funeste. Du reste le Fleuriste doit interroger ses fleurs, étudier leurs

besoins : il aura le plaisir de voir qu'elles se contentent aisément, & qu'elles rempliront souvent tous ses desirs.

On doit, avec des paillassons, garantir les renoncules du grand froid. Si malheureusement elles avoient été gelées dans les pots, il faudroit bien se garder de les exposer tout de suite au soleil, ni dans un lieu trop chaud ; mais il faudroit les passer dans un endroit moins froid que celui où elles ont été gelées, & les amener ainsi par degrés jusqu'à la chaleur de la serre. Lorsque tous les élémens pressent la terre de sortir de sa léthargie, à ce réveil général de la nature, les renoncules s'agitent dans la serre, & semblent marquer leur impatience : il faut les mettre à l'air libre, & on les verra profiter à vue d'œil. On doit retrancher tous les jets qui dissipent inutilement la seve, & garantir du soleil brûlant tous les boutons nés sur la tige du premier, c'est le moyen d'avoir de belles fleurs : il faut arroser de deux jours en deux jours pendant la fleuraison, faire la guerre aux insectes qui font des attaques mortelles à ces fleurs, sur-tout aux pucerons verts & noirs, aux chenilles de couleur grisâtre, aux fourmis, aux limaçons, aux araignées & aux vermisseaux blancs.

Il y a plusieurs moyens pour détruire ces ennemis, entr'autres de jeter autour des pots une forte décoction d'absinthe, de tabac ou de coloquinte. Le suc de jusquiame, mêlé avec du fort vinaigre, l'huile de pétrole, le galbanum brut, sont les remedes les plus sûrs pour détruire toutes sortes de pucerons & d'insectes. Un secret pour garantir les semailles, sur-tout les petites raves, les jeunes choux qui sont dévorés par ces insectes destructeurs, c'est de couvrir la terre ensemencée d'une poussiere faite de parties égales de suie & de fiente de pigeons : ces insectes n'aiment ni la mobilité du sol, ni le goût & l'odeur qui en résultent.

La *taupe-grillon*, sur-tout le mâle, qui ravage continuellement les potagers, en coupant tout ce qui se rencontre sur son passage, attaque aussi les renoncules : c'est un des grands fléaux des Jardiniers. Ce que l'on peut faire de mieux pour s'en débarrasser, c'est de répandre environ le quart d'une cuillerée d'huile d'olive, & tout de suite assez d'eau pour inonder la petite mine qu'il a creusée sous terre : cette eau parcourt tout le chemin de la bête, & va lui porter la liqueur fatale qui doit la faire périr : elle essaie en vain de l'éviter en quittant sa retraite ; on la tue lorsqu'elle vient à se sauver dehors : c'est avec beaucoup de peine

peine qu'on l'attaque dans des couches, à cause de la facilité que l'huile trouve à s'échapper ; au lieu qu'il est presque impossible de la manquer dans les terres fortes. Mais malheur au Fleuriste, si un seul nid de cet insecte dans un jardin vient à échapper : une multitude d'œufs, ou une seule femelle fécondée, suffit pour que le jardin en soit rempli l'année suivante.

On doit ôter les renoncules de terre, quelque temps après que les tiges sont fanées. On recueille la graine dans sa maturité ; on sépare les petites griffes de leurs meres, & elles donnent des fleurs toutes semblables : on doit enlever tout ce qu'elles ont de corrompu, les laisser sécher au grand air : & les serrer dans un lieu sec, en attendant le temps de les replanter : lorsqu'elles sont reposées un an ou deux, elles n'en valent que mieux pour être replantées.

RENOUÉE, *polygonum.* Ce nom se donne à deux plantes différentes, & dont les tiges sont très-garnies de nœuds.

1°. La RENOUÉE ARGENTÉE ou L'HERBE AU PANARIS, *paronychia Hispanica.* C'est une plante fort belle, de couleur argentée, luisante : elle croît aux lieux pierreux & montagneux, dans les pays chauds : sa racine est longue, assez grosse, rameuse & blanche ; elle pousse des tiges longues d'environ un demi-pied, nouées, éparses, & couchées à terre : ses feuilles sont semblables à celles de la renouée ordinaire, mais plus petites & plus courtes : sa fleur est terminée par une sorte de capuchon. A cette fleur succede une capsule pentagone qui renferme une semence.

Cette plante est astringente ; on l'emploie en Espagne pour les crachemens de sang : on l'y appelle *sanguinalia.*

2°. La RENOUÉE VULGAIRE, ou CENTINODE, ou TRAINASSE, ou CORRIGIOLE, *centinodia aut polygonum latifolium*, est une des plantes les plus communes dans la campagne : elle croît indifféremment presque par-tout, aux lieux incultes ou cultivés, principalement le long des chemins & dans les endroits fréquentés : sa racine est longue, grosse comme le doigt, dure, ligneuse, fibreuse, & d'un goût astringent ; elle pousse plusieurs tiges longues d'un pied & demi ou environ, grêles, rondes, solides, tenaces, communément rampantes à terre, lisses, ayant beaucoup de nœuds, revêtues de feuilles oblongues, étroites, pointues, vertes, attachées à des queues fort courtes, & rangées alternativement ; ses fleurs sortent des aisselles des feuilles, elles sont

petites, composées chacune de cinq étamines blanches ou purpurines: à cette fleur succede une semence assez grosse, triangulaire, de couleur fauve, & contenue dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Cette renouée fleurit en été, & demeure verte presque toute l'année, excepté durant l'hiver: elle a un goût d'herbe gluant & un peu acide; elle est astringente, vulnéraire, & excellente pour arrêter toutes sortes d'hémorragies, prise intérieurement ou appliquée extérieurement: son suc convient pour le cours de ventre, la dyssenterie & les pertes de sang. M. *Bourgeois* dit que les Médecins des bêtes à cornes font un grand secret de cette plante pour guérir le pissement de sang des vaches & des bœufs, maladie très-dangereuse: ils l'écrasent légérement & en font des boules qu'ils leur mettent dans la gorge pour les leur faire avaler. On observe de faire prendre auparavant des remedes rafraîchissans, pour prévenir l'inflammation des reins & des boyaux, qui arrive ordinairement lorsque le pissement de sang est arrêté trop subitement.

REPARÉE ou POIRÉE BLANCHE: *voyez* BETTE.

REPONCE: *voyez* RAIPONCE.

REPRISE: *voyez* ORPIN.

REPTILES, *reptilia*. Les Naturalistes donnent ce nom à des animaux qui rampent. Entre les Méthodistes il y en a, tels que M. *Linneus*, qui comprennent dans l'ordre des reptiles, les tortues, les grenouilles & les lézards, parce que non-seulement ils sont ovipares, mais encore parce que leurs pieds sont courts, & qu'ils ne leur servent presque pas à marcher; cependant les lézards vont communément très-vîte.

M. *Brisson*, dans la Table synoptique qu'il a donnée du regne animal, à la tête des classes des quadrupedes & des cétacées, place dans sa quatrieme classe les animaux qui ont ou le corps nud & quatre pieds, ou le corps couvert d'écailles, & quatre pieds, ou point de pieds: tous ceux-là ont du sang, & n'ont qu'un ventricule au cœur: quelques-unes de leurs femelles, ajoute M. *Brisson*, sont vivipares, les autres sont ovipares. Toutes cependant ont des œufs; mais dans quelques-unes l'incubation se fait hors du corps. Tous les animaux de cette classe rampent; c'est pourquoi on leur a donné le nom de reptiles, & voilà, dit-on, les reptiles proprement dits, parmi lesquels on doit comprendre les serpens. Il y a de petits animaux qui ont le corps, ou du moins quelque partie du corps, capable

d'un mouvement de contraction ou d'extension, de sorte que ce corps ou cette partie du corps peut occuper plus ou moins d'espace à volonté; ils n'ont ni antennes, ni pieds ni stigmates. On a donné à ces animaux le nom de *vers*; voyez ce mot. Ces reptiles composent la derniere classe du regne animal de M. *Brisson*.

Quant à nous, nous serions tentés de n'appeller proprement *reptiles* que les animaux dépourvus de pieds & de nageoires, qui ne peuvent marcher sur terre ou nager dans l'eau que par les replis tortueux dont leur corps est susceptible. Entre ces animaux les uns sont nus comme les vers, certaines larves, les sangsues, la limace; ou écailleux, comme la vipere & presque tous les serpens, ou portant sur leur dos une coque pierreuse, comme les animaux à coquilles.

En plaçant parmi les reptiles les serpens, les crapauds, les grenouilles, les anguilles, les vers tant nus que testacées, les lézards, on y trouve des exemples de toutes les idées différentes de reproduction, & même de l'allure ou mouvement progressif dans le systême ou ordre synoptique, qui ne paroît pas conforme au prototype individuel, mais au plan général de la Nature : on y trouveroit des ovipares, des vivipares, des hermaphrodites, des animaux qui nagent avec ou sans nageoires, qui rampent, qui courent, qui volent.

Quant à la maniere de se procurer & de conserver les reptiles, *voyez à l'article* POISSON.

REQUIN ou REQUIEM. Poisson ou animal de mer cétacée & cartilagineux, qui est de la même famille que le *poisson antropophage*, le *poisson de Jonas*, le *poisson à deux cents dents*, la *lamie* & le *carcharias*, & peut-être le *tiburon* de quelques Nomenclateurs : *voyez ces mots*.

Description du Requin.

Le requin est le plus grand & le plus redoutable des *chiens de mer*; voyez ce mot. C'est un animal vivipare à nageoires cartilagineuses, du genre des squales; il est d'une prodigieuse grandeur; il a la tête très-large, & la gueule extrêmement fendue, située en dessous comme dans tous les chiens de mer; son gosier est très-large : c'est le plus vorace & le plus goulu de tous les animaux pisci-formes, il digere en peu de temps. Cet animal est singuliérement favorisé de la Nature, sur-tout l'espece appellée *lamie*; car sa gueule est armée d'un appareil de six rangs de dents disposées de façon qu'il s'en trouve toujours de prêtes à prendre

la place de celles tombées par vieilleſſe ou par accidens. *Stenon* dit que cet animal a plus de deux cents dents, & qu'il n'en voit pas l'utilité, en ce que la plus grande partie eſt placée à la face interne de la mâchoire, & recouverte de chairs molaſſes & fongueuſes. Cette ſingularité a invité M. *Hériſſant* à vérifier l'obſervation de *Stenon* : il a examiné pluſieurs têtes de requins, & a trouvé que l'obſervation étoit exacte ; mais de plus il a trouvé ce que *Stenon* n'avoit pas rencontré, c'eſt-à-dire, l'uſage de ces dents prétendues inutiles, & la maniere dont elles prennent la place de celles qui viennent à manquer. Les dents du requin ſont plates & triangulaires, aiguës & découpées comme une ſcie ; elles ne ſont point engagées, comme celles des animaux terreſtres, dans une cavité pratiquée dans l'os de la mâchoire ; cet os eſt entiérement recouvert par une épaiſſe membrane, à laquelle les dents ſont fortement attachées par leur baſe : derriere chacune des dents qui garniſſent le contour de la gueule du requin, il y a une rangée d'autres dents couchées, ou repliées en recouvrement les unes ſur les autres & ſur la ſurface interne de la mâchoire, à-peu-près comme les feuilles d'un artichaut, ou, ſi l'on veut, comme les ardoiſes ſur un toît qui ſeroit renverſé ; la pointe de ces dents eſt tournée vers le bas de la mâchoire, & elles ſont recouvertes d'une chair fongueuſe & molaſſe, qu'il faut enlever pour les appercevoir ; les plus intérieures même, ſur-tout dans les jeunes requins, ſont membraneuſes & preſque ſemblables, pour la conſiſtance, aux dents naiſſantes d'un fœtus humain. Lorſque l'animal a perdu quelque dent, la membrane s'étend vers le vide qu'elle laiſſe, & par-là une nouvelle dent ſe redreſſe & vient prendre la place de celle qui a été ôtée. Il eſt aiſé de remarquer les dents qui ont été ainſi renouvellées ; car celles qui ne l'ont point été, ſont placées de maniere qu'un de leurs bords eſt recouvert par la dent qui les précede, & l'autre recouvre celle qui les ſuit ; au lieu que les dents qui ont été renouvellées ſont recouvertes des deux côtés par celles qui les joignent, & il eſt aiſé de voir que, venant du dedans de la gueule au dehors, cette poſition leur eſt inévitable : on peut même voir combien de fois elles ont été renouvellées ; car on en trouvera d'autant moins dans la colonne de dents de réſerve, qu'il y en a eu davantage de remplacées. On voit de plus en dehors du rang extérieur de dents ſur la membrane qui les porte, les impreſſions de celles qui n'exiſtent plus, & qui ſont aſſez ſemblables aux veſtiges qui reſtent au fond d'un artichaut dont on a

ôté les feuilles. C'eſt par cette mécanique que les dents du requin, plus expoſées peut-être à ſe rompre que celles d'aucun animal par les efforts qu'il fait pour attaquer & pour déchirer ſa proie, peuvent être promptement remplacées lorſqu'elles viennent à manquer : peut-être n'eſt-il pas le ſeul à qui cette propriété ait été accordée ; mais c'eſt au moins le ſeul exemple qu'on ait eu juſqu'ici de ce ſingulier renouvellement.

Nous diſons que ces dents ſont diſpoſées par ſix rangs, dont le premier paroît en dehors de la gueule & tend vers le devant ; celles du ſecond ſont droites & les autres courbées en dedans : chaque mâchoire contient ſoixante-douze dents. Cet animal de mer dont la peau eſt très-rude, eſt fort long, & eſt une maſſe ſi peſante, que *Rondelet* dit qu'on en a vu qui peſoient trente mille livres. A Nice & à Marſeille on en a pris qui avoient dans leur eſtomac des hommes entiers, & même un tout armé : voilà pourquoi les Normands ont nommé ce poiſſon *requiem. Rondelet* ajoute que ſi on tient cette gueule ouverte avec un baillon, les chiens y entrent aiſément pour manger ce qui eſt dans l'eſtomac : *Geſner* confirme la même choſe. L'on ne peut pas douter à préſent que ce ne ſoit là le vrai poiſſon dans le ventre duquel le Prophete Jonas paſſa trois jours & trois nuits, & dont il eſt fait mention dans l'Ecriture. Ce poiſſon que l'on nomme dans le Nord *pert-fish*, c'eſt-à-dire, poiſſon de montagne, a la tête groſſe, le dos court & très-large ; il aime la chair & devore des cadavres en entier ; il a de la graiſſe ſous la peau ; ſa chair eſt blanche, dure, & ſent le ſauvagin : quelques-uns la préferent à toutes les autres eſpeces de chien marin. Sa femelle eſt vivipare ; ſa matrice reſſemble à celle de la chienne, & ſes autres parties à celles des poiſſons. *Belon* dit avoir vu une femelle faire onze petits à la fois, non enveloppés de tuniques, mais attachés ſeulement par un cordon ombilical à la matrice de la mere.

Labat dit que le requin eſt un véritable chien de mer, qui n'a d'avantage ſur ceux qu'on prend ſur nos côtes, que ſa grandeur, qui eſt quelquefois demeſurée. *Anderſon* dit auſſi que le requin d'Iſlande eſt le chien de mer. Le requin des mers d'Afrique a juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, & quatre pieds de diametre : ſes dents ne ſont point crenelées comme celles de la lamie, mais extrêmement dures : ſes yeux ſont ronds & petits à proportion de ſon corps, & d'un rouge enflammé ; les muſcles deſtinés à les mouvoir en haut, en bas, à droite & à

gauche, se voient manifestement; on y distingue plus clairement que dans aucun autre animal toutes les humeurs & les tuniques, sur-tout celle qui enveloppe le cristallin, quoiqu'elle soit plus déliée qu'une toile d'araignée, & très-transparente. *Barbot* dit que les os de sa mâchoire ont un ressort si singulier, qu'il peut ouvrir sa gueule d'une largeur prodigieuse, en un mot, suivant la grosseur de sa proie: heureusement cette gueule meurtriere est à près d'un pied de distance du bout de son museau; ce qui fait que le monstre pousse sa proie devant lui au lieu de la mordre, s'il veut la prendre étant dans la situation ordinaire à tous les poissons. On observe qu'après avoir mangé l'amorce, il y retourne jusqu'à quatre fois, quoique déchiré jusqu'au sang par le croc de fer qui sert d'hameçon. Pour mordre facilement il se met un peu sur le côté. Ses nageoires sont plus grandes que dans les autres chiens de mer; il en a deux aux côtés vers les ouies, & un aileron sur le dos au tiers de sa longueur du côté de la tête: il en a en outre un autre plus petit vers la queue, & deux moyens sous le ventre où se trouve l'anus: la queue est grande, très-forte & échancrée, & la partie supérieure qui est munie de vertebres, s'éleve plus haut que l'inférieure, qui par ce moyen représente la figure d'un croissant: sa peau est d'un brun foncé dans toutes les parties du corps, excepté sous le ventre où elle est blanchâtre; elle n'a point d'écailles, mais elle est revêtue d'une sorte d'enduit dur, épais & grenelé comme le chagrin, divisé par des raies ou des lignes qui se croisent réguliérement. On le trouve en pleine mer, sur les côtes, & à l'embouchure des fleuves: il y en a en abondance entre les Tropiques, particuliérement depuis Arguim, au long de la côte, jusqu'au Royaume d'Angola.

Pêche du Requin.

Cet animal poursuit sa proie avec tant de vivacité, qu'il échoue quelquefois sur le rivage: il est vorace, hardi & dangereux. *Labat* dit qu'il dépeupleroit la mer & les rivieres, sans la difficulté qu'il a de pouvoir mordre sa proie. Le mouvement qu'il fait alors, quoique très-vif, donne à la proie qu'il poursuit le temps de s'échapper; c'est aussi ce moment que les Negres prennent pour le percer; lorsqu'ils le voient à portée de pouvoir s'élancer sur eux en se tournant, ils plongent au dessous de lui & lui fendent le ventre. C'est ainsi que l'adresse jointe à la hardiesse est capable de vaincre la résistance la plus forte &

la plus vigoureuse. Toute sorte de chair accommode cet animal ; il semble pourtant que celle de l'homme blanc l'attire moins que celle d'un Negre, & celle-ci moins que celle d'un chien. En 1744 un Matelot Provençal, se baignant dans la Méditerranée près d'Antibes, s'apperçut qu'un requin nageoit au-dessous de lui & le suivoit ; le Matelot fit un cri lamentable pour implorer le secours de ses compagnons qui étoient sur le bord du vaisseau, à côté duquel il se trouvoit ; ils lui jeterent une corde avec laquelle il s'attacha au-dessous des bras, & ils l'enleverent rapidement : le requin alors s'élança hors de l'eau si vivement, qu'il put encore lui emporter une jambe comme s'il l'eût coupée avec une hache. Nos Pêcheurs François ne sont pas si téméraires que les Negres ; il ne leur faut pas beaucoup d'adresse pour prendre cet animal: comme il est extrêmement goulu, il se jette avidement sur tout ce qu'on lui présente ; ordinairement c'est un gros hameçon garni d'une piece de lard, attaché à une bonne chaîne de fer de deux aunes de long : lorsqu'il n'est pas affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, semble le dédaigner ; il s'en éloigne un peu, & puis revient ; quelquefois il se met en devoir d'engloutir l'appât, & quitte prise ayant la gueule tout en sang. Lorsqu'on a pris assez de plaisir à voir toutes ses démarches, on tire la corde & on feint de vouloir retirer l'appât hors de l'eau : son appétit se réveille, son avidité le perd ; alors tout de bon il se jette goulument sur le lard & l'avale ; mais comme il se sent pris & retenu par la chaîne, c'est un nouveau divertissement de voir tous les mouvemens qu'il se donne pour se décrocher, il fait jouer ses mâchoires, pour couper la chaîne, il tire de toutes ses forces pour arracher la corde qui le tient attaché ; souvent il s'élance en avant & fait des bonds furieux ; il oppose la plus vive résistance. *Labat* dit en avoir vu qui vouloient vomir ce qu'ils avoient pris, & qui sembloient près de mettre toutes leurs entrailles dehors par la gueule. Lorsqu'il s'est assez débattu, on tire la corde jusqu'à lui mettre la tête hors de l'eau, alors on glisse une autre corde avec un nœud coulant, qu'on lui fait passer jusqu'à la naissance de la queue, où on la serre ; il est aisé alors de l'enlever dans le bâtiment, ou de le tirer à terre où l'on acheve de le tuer. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir, car après l'avoir coupé en pieces on voit encore remuer toutes les parties. Au reste, lorsqu'un requin est pris & tiré à bord, il n'y a point de Matelot

aſſez hardi pour en approcher ſans précaution : outre ſes morſures voraces qui enlevent toujours quelque partie du corps, les coups de ſa queue ſont ſi forts, qu'ils peuvent caſſer les bras ou les jambes de ceux qui en ſeroient frappés.

M. *Anderſon* dit que le requin eſt aſſez commun ſur les côtes d'Iſlande; mais on n'en prend, dit-il, que la plus grande eſpece pour en tirer la graiſſe & le foie. Ce poiſſon mord mieux à l'hameçon pendant la nuit, c'eſt pourquoi on le prend vers Noël où les nuits ſont plus longues; & avec l'amorce dont nous avons parlé. Il a un foie d'une groſſeur ſi énorme, qu'un ſeul ſuffit pour remplir un petit tonneau de pluſieurs pintes; on en tire, par la voie de l'ébullition dans l'eau, douze livres de thran (huile) qu'on garde dans de petites barriques. Ce foie eſt diviſé en deux lobes; ſon ovaire eſt auſſi fort grand; & les Norwégiens en font de fort bonnes omelettes, qu'ils appellent *haakage.* Sa graiſſe a la qualité ſinguliere de ſe conſerver long-temps, & de durcir, en ſe ſéchant comme le lard de cochon; auſſi les Iſlandois s'en ſervent au lieu de lard, & la mangent avec leur ſtocfiſch; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On coupe la chair du bas-ventre de ce poiſſon en tranches fort minces, qu'on laiſſe ſécher, en les tenant ſuſpendues pendant un an & davantage, juſqu'à ce que toute la graiſſe en ſoit dégouttée : & on prétend que cette ſorte de poiſſon deſſéché, enſuite cuit, eſt aſſez bon à manger.

Sur nos côtes, & particuliérement dans la Méditerranée, où cet animal nageur ſe trouve abondamment, on mange ſa chair, quand on n'a rien de meilleur, parce qu'elle eſt dure, coriace, maigre, gluante, de mauvais goût, & très-difficile à digérer. La ſeule partie ſupportable eſt le ventre qu'on fait mariner pendant vingt-quatre heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle avec quelques petits dans le ventre, on ſe hâte de les en tirer; & les ayant fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair aſſez bonne. Des Matelots Européens ne dédaignent pas tout-à-fait ce poiſſon; les Negres en font leur aliment ordinaire; nos Navigateurs accoutumés à la bonne chere qu'on fait ſur terre, mépriſent la chair du requin pris ſur nos côtes, parce qu'elle eſt trop dure; mais les Negres ſavent remédier à ce défaut, en la gardant huit à dix jours, juſqu'à ce qu'elle commence à ſentir mauvais;

mauvais ; après quoi ils la regardent comme un mets exquis ; aussi s'en fait-il un commerce très-considérable dans la Guinée, notamment sur la Côte d'Or.

M. *de la Moriée*, de la Société Royale de Montpellier, & qui a donné à l'Académie des Sciences un Mémoire sur l'impossibilité du vomissement des chevaux, a découvert un organe particulier dans le chien de mer, jusques-là inconnu des Naturalistes. Cet organe consiste en un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, à-peu-près de la grosseur de ce viscere, de la consistance & de la couleur du corps vitré ; & il transsude par les petits trous de la peau : ce qui sert, dit-il, à graisser ou lubrifier la pointe ou la proue avec laquelle ce poisson fend l'eau. Tous les poissons sont enduits plus ou moins d'une espece de colle, d'huile ou de graisse, qui sert aussi à les défendre des impressions nuisibles que l'eau pourroit faire sur leur peau & sur leurs écailles, ce qui est apparemment un produit de leur transpiration; mais on ne leur remarque point le même organe que le requin a pour cet effet.

M. *Stenon*, dans un traité particulier ajouté à son *Essai de Myologie*, qu'on pourra consulter, a décrit la tête du requin : les vaisseaux de la peau en sont très-dignes de remarque ; ce sont des sources d'une humeur onctueuse qui enduit la surface du corps, & qui est nécessaire pour faciliter le mouvement du poisson. Souvent le requin est précédé dans la mer d'un petit poisson, que l'on nomme *pilote :* voyez ce mot. Quelquefois on le trouve attaché sur son dos, ainsi que le remora appellé *sucet :* voyez REMORE. Les requins paroissent ordinairement dans les temps calmes.

On trouve dans la mer du Cap de Bonne-Espérance deux sortes de requins, que les Européens appellent *hayes*.

La premiere espece a seize pieds de long ; les dents, dont il a trois rangées, sont fortes, crochues & très-pointues ; il a une fente considérable sous le ventre, entre les deux nageoires, près de la queue : sa peau est fort rude. La deuxieme espece est beaucoup plus large, & a six rangs de dents ; c'est une lamie : sa peau est aussi rude qu'une lime ; sa queue se termine aussi en croissant.

On trouve dans la tête des requins quelques onces de cervelle très-blanche, laquelle étant séchée & mise en poudre, est fort apéritive & diurétique. On prétend qu'elle provoque aussi l'accouchement ; la

dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros dans un verre de vin blanc. On assure que cette même cervelle rôtie au feu, devient aussi dure qu'une pierre. On recommande aussi les dents du requin réduites en poudre, & prises à la dose de deux scrupules, pour arrêter le cours de ventre, les hémorragies, & pour provoquer les urines, & détruire la pierre : cette derniere propriété nous paroît suspecte ; on enchâsse celles de ces dents qui sont unies dans de l'argent pour en faire des hochets, dont les enfans se servent pour aider leurs dents à percer. Autrefois les Orfevres enchâssoient aussi celles qui sont dentelées, & les vendoient au peuple crédule, qui les portoit en amulettes, afin de soulager les maux de dents, & de guérir la peur. *Rondelet* dit qu'on en prépare d'excellens dentifrices propres à blanchir les dents, & à les affermir. On a reconnu que les dents qu'on nous apporte de Malte, sous le nom de *langues pétrifiées de serpens* ou de *glossopetres*, sont des dents de chien de mer : *voyez* GLOSSOPETRES. Enfin, la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs Artisans qui l'emploient pour couvrir des étuis de lunettes, & pour d'autres ouvrages, ou pour polir le bois, & même le fer.

RÉSEAU. Coquille bivalve de la famille des cames : elle est toute réticulée en dehors, & d'un blanc nué de chair ; en dedans elle est un peu citron clair, bordé d'une couleur de rose ou de cerise, qui s'étend quelquefois en dessus. *Voyez* CAME.

RÉSÉDA, ou HERBE MAURE, ou HERBE D'AMOUR, *reseda vulgaris.* Cette plante annuelle est plus connue sous ce premier nom, quoique latin, que sous les autres ; elle s'éleve à la hauteur d'un pied & demi ; ses tiges sont cannelées, creuses, revêtues de feuilles rangées alternativement, découpées, crêpées, d'une saveur amere, rougissant le papier bleu ; ses rameaux soutiennent des épis de fleurs hermaphrodites, en forme de thyrses ; ces fleurs sont composées de plusieurs feuilles irrégulieres, jaunes, & d'un très-grand nombre d'étamines. A ces fleurs succedent des capsules membraneuses à trois angles : c'est en Juin, Juillet & Août que cette plante fleurit ; on la rencontre dans les champs, le long des chemins, dans les terres crayeuses.

Ce réséda, qui est sans odeur, ressemble exactement en tout au petit réséda d'Egypte, qui a une odeur des plus suaves. M. *d'Alibard* a présumé que ces deux plantes n'étoient peut-être qu'une variété l'une de l'autre ; la premiere ayant plus d'odeur, parce qu'elle vient des pays

chauds : il s'en eſt aſſuré, en ſemant en Décembre de la graine du réſéda odorant dans des pots pleins de diverſes terres, & dans un autre rempli d'une terre ſablonneuſe. Tous les réſéda qui ont crû dans la terre préparée & dans la terre de jardin, ont donné des fleurs extrêmement odorantes, au lieu que celles du réſéda venu dans le ſable, n'ont point eu du tout d'odeur. Cette odeur paroît donc déterminée dès l'inſtant de la germination ; car les réſéda tranſplantés alternativement du ſable dans la terre, & de la terre dans le ſable, n'ont perdu ni acquis d'odeur. On éprouve tous les jours, pour la qualité des légumes recueillis en différens pays, ce que nous venons de voir pour l'odeur.

Il reſte préſentement à examiner, dit M. *d'Alibard*, ſi la culture & la qualité de la terre pourroient rendre l'odeur aux plantes qui proviendroient de la graine du petit réſéda commun. C'eſt ce qu'il ſe propoſe de faire, comme de tenter les mêmes eſſais ſur pluſieurs autres plantes qui ſont dans le même cas. Il ſeroit bien autrement avantageux ou agréable de venir à bout de donner une odeur agréable à celles qui n'en ont point, ou du moins d'augmenter le peu qu'elles ont, ou de faire perdre à quelques-unes leur odeur fétide. Un certain nombre d'expériences faites avec ſuccès ſur cette matiere, pourroit peut-être répandre quelques lumieres ſur la cauſe des bonnes ou des mauvaiſes odeurs des végétaux, & ſur les moyens de ſe procurer les unes & de ſe garantir des autres. *Conſultez ſon Mémoire imprimé dans le tome I des Mémoires préſentés à l'Académie* (M. *Haller* prétend que le réſéda à bonne odeur n'eſt pas l'eſpece commune, & en differe par ſes fleurs beaucoup plus grandes, & par les feuilles ou ſimples ou peu diviſées).

Le réſéda eſt eſtimé adouciſſant & réſolutif; on s'en ſert appliqué extérieurement contre les tumeurs inflammatoires, dont il calme la douleur & diſſipe l'inflammation.

RÉSIDU ou DÉPOT. C'eſt un ſédiment en forme de concrétion pierreuſe, dont on fera mention à l'article STALACTITES.

RÉSINE, *reſina*. C'eſt eſſentiellement une ſubſtance inflammable qui ſe diſſout en totalité dans l'eſprit-de-vin ou dans les huiles eſſentielles. Il ne s'en diſſout qu'une très-petite partie dans l'eau bouillante, & aucunement, dit-on, dans l'eau froide. Les ſucs réſineux contiennent tous une huile eſſentielle & un ſel eſſentiel acide ; ce dernier eſt moins diſſoluble dans l'eau que dans l'eſprit-de-vin ; il eſt ſuſceptible de ſe volatiliſer à une chaleur capable de fondre le ſucre. On diſtingue deux

especes de résines, l'une qui est liquide, & en même temps gluante & tenace, comme grasse & oléagineuse; tels sont les baumes naturels dont nous avons parlé : l'autre espece de résine est seche & ordinairement transparente & friable; mais elle s'amollit par la chaleur. Telles sont les résines dont il est mention ci-après, indépendamment des autres; telles que le *benjoin*, le *camphre*, le *storax*, l'*oliban*, la *sandaraque*, le *mastic*, le *sang de dragon*, le *labdanum*, la *caragne*, &c. dont on trouve la description dans cet ouvrage. On donne souvent le nom de *résine* à la substance concrete qui découle du *pin*. Voyez son article au mot PIN. Toutes les résines découlent, de même que les gommes, avec ou sans incision, des arbres dont elles portent communément le nom. *Voyez ce que nous avons dit à l'article* GOMME.

RÉSINE ANIMÉ. Il y a deux sortes de résine animé; l'une d'Orient, l'autre d'Occident : ces deux especes de résine sont appellées improprement dans les boutiques *gomme animé;* ce sont de vraies résines, car elles sont très-inflammables. La résine animé d'Orient ressemble, en quelque façon à la myrrhe : elle répand une odeur suave quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie : elle est très-rare présentement; on lui substitue celle d'Occident, ou la résine que l'on appelle *courbaril.*

La résine de courbaril, ou la *résine animé Occidentale*, ou le *joticacica* des Brésilois, est d'un blanc citrin, solide, transparente, d'une odeur douce, agréable, & se consume facilement, étant mise sur les charbons; on prétend, mais à tort, qu'elle n'est aucunement soluble dans les esprits ardens, non plus que dans les huiles essentielles, ni dans les graisses. Cette résine ressemble tellement à la *résine copal*, qu'il n'est pas aisé de les distinguer : on peut, au moyen d'un procédé particulier, les employer également dans les vernis transparens : *voyez* RÉSINE COPAL. Celle du courbaril nous vient de la Nouvelle Espagne, des îles de l'Amérique & du Brésil. M. *de Préfontaine* dit que les Indiens s'en servent pour vernir leur poterie (apparemment que ces vases ne doivent point être exposés au feu). Ils la passent dans un bois mou, & elle leur sert de flambeau; elle découle d'un vieux arbre, connu en Amérique sous le nom de COURBARIL, *courbaril bifolia flore pyramidato:* PLUM. Cet arbre qui croît aussi en Afrique, notamment sur les bords de la riviere de Gambie & aux environs, est un des plus grands & des plus utiles : son bois est dur, susceptible du poli, rougeâtre &

excellent pour toutes ſortes d'ouvrages, & notamment pour la fabrique des rouleaux qu'on emploie dans les moulins à ſucre : les planches qu'on en tire portent juſqu'à dix-huit pouces de large; on en fait de très-beaux meubles : ſes feuilles ſont ſemblables à celles du laurier, attachées deux à deux à chaque queue : elles ſont tranſparentes, & paroiſſent percées de trous comme celles du mille-pertuis : ſes fleurs ſont légumineuſes, tirant ſur le pourpre, ramaſſées en pyramide : le fruit eſt une gouſſe longue d'environ un pied, couverte d'une écorce aſſez ſemblable à celle de la châtaigne, remplie de petites fibres réunies par paquets, & parſemée de farine jaunâtre, d'un goût aigrelet, & d'une odeur peu agréable : ces filandres recouvrent pluſieurs noyaux très-durs, de la figure & de la groſſeur de nos feves de marais. Les Negres recueillent ces fruits avec empreſſement, pour en faire une eſpece de pain qui eſt plus beau que bon.

Dans ces pays on fait uſage de la fumigation de cette réſine, pour guérir les maux de tête ou des autres parties du corps attaquées du froid. Cette même réſine, diſſoute dans de l'huile ou de l'eſprit-de-vin, eſt bonne pour la goutte & les maladies de nerfs.

La réſine animé ne fournit pas d'huile eſſentielle dans la diſtillation avec l'eau, à moins qu'on n'en mette à la fois une grande quantité en expérience. Cette réſine a beaucoup de peine à ſe diſſoudre dans l'eſprit-de-vin, tant qu'elle eſt pure; mais à l'aide d'autres ſucs réſineux, elle y devient plus diſſoluble. L'eau n'en tire qu'une couleur foible, & qui, au rapport de M. *Cartheuſer*, ne vient que de ce que ce menſtrue a détaché quelque portion de matiere réſineuſe pendant la digeſtion; auſſi ne fait-il pas difficulté de ranger cette ſubſtance au nombre des réſines les plus pures.

RÉSINE DE CACHIBOU. *Voyez au mot* GOMMIER.

RÉSINE CAREIGNE. *Voyez* CARAGNE.

RÉSINE DE CEDRE : elle eſt aſſez ſemblable à du galipot par ſa forme grenue & friable, & par ſa couleur jaunâtre. On appelle *cedria* celle qui eſt en petits grains, & qui découle ſans inciſion : *voyez* CEDRIA; & l'on donne le nom de *réſine de cedre* à celle qui eſt en ſtalactites, & qui ſort de l'arbre lorſqu'on y a fait des inciſions : elle a une odeur aſſez agréable. Ces véritables réſines ſont rares en France : on leur ſubſtitue ſouvent le *galipot*.

RÉSINE DE CONE. On donne ce nom à la térébenthine qui

découle naturellement ſans inciſion. *Voyez aux articles* PIN, SAPIN & PISTACHIER.

RÉSINE COPAL, que l'on appelle improprement *gomme copal*, eſt une réſine dure, luiſante, tranſparente, & de couleur citrine, odorante, mais moins que l'animé : elle découle ou naturellement ou par ſcarification, d'un grand arbre qui croît à la Nouvelle Eſpagne, dont les feuilles ſont ſemblables pour la figure à celles du chêne; le fruit en eſt arrondi, de couleur de pourpre : on le nomme *copallifera*. Cette réſine a une odeur très-forte quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce parfum en l'honneur de leurs Dieux, & ils firent la même choſe à l'égard des premiers Conquérans de l'Amérique, qu'ils eurent la foibleſſe, pendant quelque temps, de regarder comme des Dieux. On fait un grand uſage de cette réſine pour les vernis : on en fait un grand commerce à Nantes & à la Rochelle. La *copale orientale* eſt fort rare en Europe. Bien des Naturaliſtes croient que la copale ordinaire eſt la premiere matiere du *ſuccin;* apparemment à cauſe des reſſemblances qu'a la *réſine copal* avec le *ſuccin :* elle a en effet la couleur, la belle tranſparence, la dureté & l'indiſſolubilité totale dans l'eſprit-de-vin qu'on obſerve dans le ſuccin. *Voyez* AMBRE JAUNE.

RÉSINE DE COURBARIL. C'eſt la *réſine animé d'Occident*. Voyez à l'article RÉSINE ANIMÉ.

RÉSINE ÉLASTIQUE. C'eſt une réſine des plus ſingulieres, tant par l'uſage auquel on peut l'employer, que par ſa nature qu'on peut propoſer en problême aux plus habiles Chimiſtes : elle découle d'un arbre qui croît en Amérique; elle eſt nommée par les Indiens Maïnas au Sud-Eſt de Quito, *caoutchouc*. On ſait qu'une des propriétés eſſentielles des réſines, eſt d'être abſolument indiſſolubles dans l'eau, & de ne céder qu'à l'action de l'eſprit-de-vin, plus ou moins continuée : cette propriété eſt preſque toujours accompagnée de l'inflexibilité & de l'inextenſibilité; elles n'ont communément d'autre reſſort que celui qu'ont preſque tous les corps durs. Mais l'eſpece ſinguliere dont il eſt ici queſtion, & ſur laquelle M. *de la Condamine* a donné un Mémoire dans le Recueil de l'Académie pour l'année 1751, & dans ſa relation de la riviere des Amazones, p. 78, 1745, ne ſe diſſout point dans l'eſprit-de-vin : elle a l'extenſibilité du cuir, & une très-forte élaſticité. Pour compléter ſa ſingularité, rien ne reſſemble moins à

une résine que cette matiere, quand on la tire de l'arbre duquel elle sort.

Cet Académicien nous apprend qu'on trouve un grand nombre de ces arbres dans les forêts de la Province des Émeraudes au nord de Quito : on les appelle *hhévé*. Il en découle, par la seule incision, une liqueur blanche comme du lait, qui se durcit peu-à-peu à l'air. Les habitans en font des flambeaux d'un pouce & demi de diametre sur deux pieds de longueur : ces flambeaux brûlent très-bien sans mêche, & donnent une clarté assez belle ; ils répandent en brûlant une odeur qui n'est pas désagréable : un seul de ces flambeaux peut durer allumé environ douze heures.

Dans la Province de Quito, on enduit des toiles de cette résine, & on s'en sert aux mêmes ouvrages pour lesquels nous employons ici la toile cirée.

L'arbre d'où l'on tire cette résine croît aussi le long des bords de la riviere des Amazones : les Indiens en font des bottes d'une seule piece, qui ne prennent point l'eau, & qui, lorsqu'elles sont passées à la fumée, ont tout l'air d'un véritable cuir. C'est sans doute de cette même matiere ou de quelqu'autre fort analogue, que sont faits ces anneaux, dont quelques Voyageurs ont rapporté qu'on fait des bagues qui deviennent, quand on veut, des bracelets, des colliers, & même des ceintures, quoiqu'il y ait peut-être un peu d'exagération dans ce dernier fait.

L'usage que fait de cette résine la Nation des Omaguas, située au milieu du continent de l'Amérique, est encore plus singulier : ils en construisent des bouteilles en forme de poire, au goulot desquelles ils attachent une cannule de bois ; en les pressant on en fait sortir par la cannule la liqueur qu'elles contiennent, & par ce moyen ces bouteilles deviennent de véritables seringues. Ce seroit chez eux une espece d'impolitesse de manquer à présenter avant le repas à chacun de ceux que l'on a priés à manger, un pareil instrument rempli d'eau, dont on ne manque pas de faire usage avant de se mettre à table, dans le dessein d'avoir plus d'appétit. Cette bizarre coutume a fait nommer par les Portugais de la Colonie du Para, l'arbre qui produit cette résine, *pao de xiringa*, BOIS DE SERINGUE.

Cet arbre est fort haut & très-droit ; il n'a qu'une petite tête & nulle autre branche dans sa longueur ; les plus gros ont environ deux

pieds de diametre ; sa feuille est assez semblable à celle du *manioque ;* son fruit est triangulaire, & a quelque rapport à celui du *palma Christi.* Il renferme trois semences, dans chacune desquelles on trouve une amande. Ces amandes étant pilées & bouillies dans l'eau, donnent une huile épaisse en forme de graisse, de laquelle les Indiens se servent au lieu de beurre pour préparer leurs alimens. Le bois de cet arbre est léger, extrêmement liant, & propre à faire de petits mâts.

Pour tirer le suc laiteux ou la résine, on lave le pied de l'arbre, & on y fait ensuite plusieurs entailles qui doivent pénétrer toute l'écorce. Ces entailles se placent au-dessus les unes des autres ; & au-dessous de la plus basse on mastique une feuille de *balisier*, qui sert de gouttiere pour conduire le suc laiteux dans un vase placé pour le recevoir.

Pour employer ce suc, on en enduit des moules préparés pour cela. Si c'est une bouteille, par exemple, que l'on veut faire, on fait le moule avec de la terre grasse, on applique dessus un enduit, on l'expose à l'épaisse fumée d'un feu que l'on allume à cet effet : dès que l'on voit que l'enduit a pris une couleur jaune, on retire la bouteille & on y met une seconde couche qu'on traite de même, & on en ajoute jusqu'à ce qu'elle ait l'épaisseur qu'on veut lui donner. Quand la résine est desséchée, on casse le moule en pressant la bouteille, & on y introduit de l'eau pour délayer les morceaux du moule & les faire sortir par le goulot.

Vers l'année 1746 M. *Fresneau*, Ingénieur du Roi dans la colonie de Cayenne, y découvrit aussi l'arbre dont on retire la *résine élastique.* On doit mettre en œuvre cette résine sur le lieu même où sont les arbres, parce que le suc laiteux se desseche & s'épaissit très-promptement, lorsqu'il est tiré de l'arbre : ce sera probablement un objet de commerce exclusif pour la Colonie qui possede cette espece de trésor. L'eau tiede ou une chaleur de vingt ou trente degrés, ramollit cette matiere, la rend souple, à raison de son plus ou moins d'épaisseur; mais elle ne l'amene pas au point de pouvoir être pétrie ou moulée de nouveau. Les ouvrages faits de cette résine élastique sont sensibles à la moindre gelée, tandis que l'ardeur du soleil n'y fait aucune impression. M. *Fresneau*, qui a fait beaucoup d'expériences sur le caoutchouc, est parvenu à le dissoudre dans de l'huile de noix, en l'y tenant en digestion à un feu de sable doux. Mais cette digestion faisoit plus, elle le détruisoit, & il ne

pouvoit

pouvoit plus reprendre ni sa solidité ni son ressort. Pour tirer avantage de cette résine, il falloit trouver le moyen de la dissoudre, & de lui faire reprendre ensuite sa fermeté & son élasticité ; c'est ce problême que M. *Macquer* est parvenu à résoudre, ainsi qu'on le lit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences : après avoir fait plusieurs tentatives, avec différens dissolvans, tels que l'huile de lin, l'essence de térébenthine même rectifiée, sur la chaux, le lait de figuier & l'éther; il n'a trouvé que dans ce dernier dissolvant les qualités qu'il recherchoit; après avoir distilé, à une chaleur très-douce, huit ou dix livres de bon éther, il n'en prit que les deux premieres livres qui passerent dans cette rectification.

Le caoutchouc coupé par morceaux & mis dans un matras bien bouché, avec une assez grande quantité de cet éther, pour qu'il en soit plus que couvert, s'y dissout parfaitement sans autre chaleur que celle de l'air ; la dissolution est claire & prend une belle couleur ambrée; elle conserve l'odeur d'éther, mais mêlée d'une odeur désagréable & propre à la résine élastique, & cette dissolution qui est un peu moins fluide que l'éther pur, ne détruit aucune des propriétés de la résine. Si on la verse ou qu'on l'étende sur un corps solide, elle y forme en un instant un enduit de résine aussi élastique qu'elle l'étoit avant que d'être dissoute; si on la verse dans l'eau, elle ne s'y mêle pas, & ne lui donne aucune apparence laiteuse, mais il se forme à sa surface une membrane solide & fort élastique que l'on peut étendre très-considérablement sans qu'elle se déchire, & qui reprend ses premieres dimensions dès qu'on cesse de la tirer.

Cet Académicien, en se servant d'un moule de cire, est parvenu à faire avec la résine élastique ainsi dissoute de petits tuyaux de la grosseur d'une plume à écrire. La solidité de cette matiere, son élasticité, la propriété qu'elle a de résister à l'eau, aux sels, à l'esprit-de-vin, & à beaucoup d'autres dissolvans, la rendent très-propre à faire des tuyaux flexibles & élastiques qui pourroient être nécessaires dans plusieurs ouvrages de mécanique; on pourroit l'employer avantageusement à faire des sondes, qui par leur souplesse & leur flexibilité, seroient bien préférables à celles qu'on a été obligé de faire jusqu'à présent avec des métaux. Quand l'utilité de cette dissolution se borneroit à faire des sondes creuses, molles & flexibles, capables d'évacuer la vessie dans les cas où les secours ordinaires sont toujours douloureux & dangereux, ne sauveroit-elle pas la vie, & ne prolongeroit-elle pas

les jours d'un grand nombre de malades qui périssent faute d'un pareil instrument? Pour parvenir à former ces tuyaux, il faut prendre un moule de cire, enduire sa surface de plusieurs couches de résine dissoute, & lorsque cette résine a pris de la consistance, la plonger avec son moule dans l'eau bouillante. La cire fond, & il ne reste plus que le tube. Des expériences suivies & des tentatives réitérées nous apprendront peut-être bien d'autres propriétés de cette résine.

Il croît aussi en Amérique plusieurs autres especes d'arbres dont on retire des sucs laiteux, qui mêlés les uns avec les autres en certaine proportion, sont propres à faire des ouvrages semblables à ceux que l'on fait avec la résine élastique, mais qui ne sont pas d'une aussi bonne qualité. M. *Poivre*, Commissaire Ordonnateur à l'île de France, a mandé à M. le chevalier *Turgot*, qu'il avoit découvert une plante très-commune dans cette île, qui donne, lorsqu'on la casse, un suc laiteux, pareil à celui de l'arbre de Cayenne, qui, comme lui, forme en s'épaississant une résine semblable au caoutchouc, quoiqu'un peu moins élastique que ce dernier; elle est, comme lui, susceptible d'une grande extension.

M. *de Magalhaens* (Magellan) vient de nous communiquer une nouvelle propriété de la résine élastique connue depuis quelque temps en Angleterre; on peut s'en servir, au lieu de mie de pain, pour effacer les traces du papier gratté, & celles faites sur le papier au moyen du crayon noir d'Angleterre qui est la molybdene; nous en avons vu l'effet.

RÉSINE ÉLÉMI, *resina elemi*. C'est une substance totalement inflammable, dont on distingue deux sortes dans les boutiques où elle sont connues sous le nom impropre de *gomme élémi* : l'une vraie, qui vient d'Ethiopie; & l'autre bâtarde, qui vient d'Amérique.

La vraie *résine élémi* est jaunâtre, ou d'un blanc qui tire un peu sur le vert, solide extérieurement, sans être absolument seche, souvent molle & gluante, formée en morceaux cylindriques, du poids de deux livres, d'une odeur forte de fenouil, peu agréable : ces morceaux sont communément enveloppés de grandes feuilles de palmier ou de canne-d'Inde, espece de roseau.

On prétend que l'arbre d'où elle découle, est une sorte d'olivier sauvage de moyenne hauteur, dont les feuilles sont longues & étroites, de couleur verte blanchâtre, argentée : sa fleur est rouge, & son fruit

reſſemble à l'olive : on trouve cet arbre en Egypte, dans l'Ethiopie.

L'*élémi d'Amérique* eſt une réſine blanche jaunâtre, tranſparente, reſſemblant à la réſine du pin : ſa conſiſtance eſt ordinairement molle, graſſe & gluante; elle devient avec le temps très-friable : on la trouve très-communément dans les boutiques : on l'apporte du Bréſil, de la Nouvelle Eſpagne & des îles de l'Amérique : elle découle d'un arbre que les Bréſilois appellent *icicariba*, & qui eſt haut comme un *hêtre :* ſon tronc eſt médiocrement gros; ſon écorce eſt unie & griſe; ſes feuilles ſont ſemblables à celles du *poirier :* les étamines des fleurs ſont jaunâtres, les fruits ſont de la groſſeur & figure d'une olive, & de la couleur d'une grenade : la pulpe de ces fruits a la même odeur que la *réſine élémi.* Si l'on fait une inciſion à l'écorce, il en découle pendant la nuit une réſine verdâtre très-odorante, qui ſent l'anis nouvellement écraſé, & que l'on peut receuillir : le lendemain elle a la conſiſtance de la manne, & elle ſe manie aiſément. Il ſuffit de preſſer l'écorce des différentes parties de cet arbre, pour qu'il en exhale auſſi-tôt une odeur vive. Il faut cependant convenir que preſque toute la réſine élémi qui nous vient d'Amérique, eſt cette réſine appellée improprement *gomme de gommier ;* voyez ce mot.

L'une & l'autre *réſines élémi* ſont fondantes, déterſives, calmantes, réſiſtent à la corruption : c'eſt un excellent mondificatif qui entre dans le *baume digeſtif d'Arcæus.*

Les différentes odeurs, couleurs & conſiſtances qu'on remarque dans les diverſes *réſines élémi*, font ſoupçonner que la plupart d'entr'elles ſont adultérées dans le pays au moyen d'autres réſines jaunes, griſâtres, plus ou moins odorantes, peut-être même avec le *galipot;* voyez ce mot. C'eſt la raiſon pourquoi elles ſont moins odorantes & leurs vertus bien inférieures. Elles ſe diſſolvent dans l'huile.

RÉSINE DE GENEVRIER ou DE VERNIS, eſt la *ſandaraque :* voyez au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINE LACQUE : *voyez à la ſuite de l'article* FOURMIS ÉTRANGERES, cette eſpece d'inſecte qui donne la *lacque.*

RÉSINE DE LIERRE ou HEDERÉE : *voyez à l'article* LIERRE.

RÉSINE LIQUIDE DE LA NOUVELLE ESPAGNE : *voyez* LIQUIDAMBAR.

RÉSINE DE MELEZE ou DE LARIX : *voyez* MELEZE.

RÉSINE DU MOLLE ou DU POIVRIER DU PÉROU : *voyez* Molle.

RÉSINE OLAMPI. Sous ce nom on nous a envoyé plusieurs fois de l'Amérique une résine jaunâtre, grumeleuse, dure, friable, quelquefois transparente, quelquefois blanchâtre un peu opaque, ayant beaucoup de rapport avec les résines *animé*, *copal* & *courbaril :* voyez ces mots.

RÉSINES DE PIN, DE PISTACHIER, DE SAPIN & DE TÉRÉBINTHE : *voyez ces mots.*

RÉSINE TACAMAQUE, *tacamahaca*, est une substance résineuse qui découle, soit naturellement, soit par incision, d'un grand & bel arbre nommé *baumier*, *tacamaque* ou *horame*, & qui a une ressemblance avec le peuplier. Il porte des fruits qui sont petits, arrondis & renferment un noyau qui differe peu de celui de la pêche. Il découle naturellement de cet arbre une résine tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, un peu molle, d'une odeur suave qui approche de celle de l'ambre gris & de la lavande, & qu'on recueille dans des coques faites de fruits de calebassier : c'est ce qu'on appelle *la tacamaque en coque*, ou *en couis* ou *sublime*, & qui est fort rare. L'espece de la plus commune est en masse, ou en grains jaunâtres ou verdâtres, parsemés de larmes blanches ; son odeur est pénétrante & moins suave que celle de la premiere espece. Avant que les Espagnols l'eussent apportée de la Nouvelle-Espagne, elle étoit inconnue. Cette résine est vulnéraire, astringente, nervale ; on n'en fait point usage intérieurement, mais on l'applique extérieurement en emplâtre pour les douleurs de goutte, de rhumatisme & les maladies de la matrice, même sur les loupes qu'elle guérit souvent, pourvu qu'elles ne soient pas trop invétérées : on dit que cette résine mise dans le creux d'une dent gâtée, préserve le reste de la corruption. Le *bois de tacamaque* est odorant ; on l'emploie dans le pays en planches & dans la construction des navires.

La *tacamaque* de l'île de Bourbon & de l'île de Madagascar est verdâtre, & est tout-à-fait différente de la précédente ; elle est quelquefois en roseaux : elle a beaucoup de rapport avec la *caragne* & la *résine élémi :* on la nomme *baume vert ;* voyez ces mots.

Les Espagnols recueillent aussi, par le moyen d'une incision faite à l'espece de peuplier qu'on nomme *focot* ou *faux tacamaca* au Mexique,

le *baume focot.* Son odeur eſt agréable ; il s'emploie ſur les plaies gangreneuſes.

RÉSINE DE TYR. C'eſt la réſine du pin : *voyez ſon article à la ſuite du mot* PIN.

RÉSINE DE VERNIS, eſt la ſandaraque dont nous avons parlé au mot GENEVRIER (grand).

RÉSINIER D'AMÉRIQUE : *voyez ce que nous en avons dit à l'article* GOMMIER.

RETEPORE, *retepora*, eſt une production à polypier marin, mince, poreuſe ou marquée de petits points comme un ouvrage à réſeau : on diroit que c'eſt un millepore à branches plates & irrégulieres, en forme de dentelles. Leur poroſité & leur forme en écorces ou en éventails qui ſe croiſent, fait le caractere diſtinctif de cette eſpece de production, qui n'offre plus que les loges d'un peuple ou d'une famille d'individus qui a ceſſé d'exiſter.

Parmi les retepores, on en diſtingue de plates & de minces, en forme de croûte piquée de petits points comme des trous d'aiguilles ; on les appelle *frondipores.* D'autres ſont à branches en forme de buiſſon : ces branches reſſemblent à des cornes de daim, ou à des feuilles épaiſſes & entrelacées. D'autres enfin ſont formées en buiſſon, à larges & minces feuilles, très-fragiles, dont les compartimens à jour imitent la dentelle ou le point d'Angleterre : on les appelle *manchette de Neptune :* voyez ce mot à l'article ESCARE, à la ſuite du mot CORALLINE.

Ce que quelques Naturaliſtes appellent *pierre réticulaire*, eſt un madrépore ou ſtrié, ou ondé, ou à filet, ou ponctué, & qui, conſidéré par parties, a la figure d'un rets diverſement poreux : *voyez* MADRÉPORE.

On appelle *rétéporites* les rétépores devenus foſſiles ; on en trouve beaucoup en Italie, aux environs de Baſle en Suiſſe, & en Touraine en France.

RETORTUNO. On a donné ce nom à un fruit jaunâtre & fait en ſpirale, lequel provient, dit-on, d'une eſpece d'acacia du Pérou. On dit que les Indiens s'en ſervent pour les dyſſenteries : ce fruit eſt nouvellement connu en France.

RETS MARIN, *reticulum marinum.* Nom donné à une ſubſtance marine du genre des éponges, ſeche, pliante, ſemblable en quelque maniere à du parchemin, formée ordinairement, dit *Lémery*, en bourſe,

grosse comme une petite pomme, & percée comme un rets, de couleur cendrée, d'une odeur & d'un goût marin; elle se trouve aux rivages de la mer. *Lémery* dit que si on la calcine au feu dans un creuset, elle sera propre pour le goître & pour le scorbut. Le rets marin est un *polypier*.

REVEILLE-MATIN ou CAILLE DE JAVA. Cet oiseau qui n'est pas beaucoup plus gros que notre caille, lui ressemble parfaitement par les couleurs du plumage, & chante aussi par intervalle; mais il s'en distingue par des différences nombreuses & considérables; 1°. dit M. *de Buffon*, par le son de sa voix qui est très-grave, très-fort, & assez semblable à cette espece de mugissement que poussent les butors en enfonçant leur bec dans la vase des marais: 2°. par la douceur de son naturel qui la rend susceptible d'être apprivoisée au même degré que nos poulets domestiques; 3°. par les impressions singulieres que le froid fait sur son tempérament; elle ne chante, elle ne vit que lorsqu'elle voit le soleil; dès qu'il est couché, elle se retire à l'écart dans quelque trou, où elle s'enveloppe, pour ainsi dire, de ses aîles pour y passer la nuit, & dès qu'il se leve, elle sort de sa léthargie pour célébrer son retour par des cris d'allégresse qui réveillent toute la maison: enfin lorsqu'on la tient en cage, si elle n'a pas continuellement le soleil, & qu'on n'ait pas l'attention de couvrir sa cage avec une couche de sable sur du linge pour conserver la chaleur, elle languit, dépérit & meurt bientôt: 4°. par son instinct, car il paroît par la relation de *Bontius* qu'elle l'a fort social, & qu'elle va par compagnie: *Bontius* ajoute qu'elle se trouve dans les forêts de l'île de Java; or nos cailles vivent isolées & ne se trouvent jamais dans les bois: 5°. enfin par la forme de son bec qui est un peu plus alongé.

Au reste, cette espece a néanmoins un trait de conformité avec notre caille, & avec beaucoup d'autres especes; c'est que les mâles se battent entr'eux avec acharnement, & jusqu'à ce que mort s'ensuive; mais cependant on ne peut point douter qu'elle ne soit très-différente de l'espece commune.

REVEILLE-MATIN. Espece d'*ésule : voyez à l'article* TITHYMALE.

REVERSUS, est le nom que les Indiens donnent à un assez beau poisson, qui est de la longueur de la main, & couvert d'écailles ridées. Ses nageoires sont pointues: sa chair est bonne à manger.

Le *reversus* est d'un naturel très-doux, & même il s'apprivoise: il

vient, dit *Gesner*, à la voix de celui qui lui parle ; les Indiens s'en servent pour prendre d'autres poissons.

RHAAD ou PETITE OUTARDE HUPÉE D'AFRIQUE : on en distingue de deux especes, la grande & la petite ; la grande espece a la tête noire, la huppe d'un bleu foncé, le dessus du corps & des aîles jaune tacheté de brun, la queue d'une couleur plus claire, rayée transversalement de noir ; le ventre blanc, & le bec fort, ainsi que les jambes. La petite espece est de la grosseur d'une poule ordinaire, & n'en differe que par la huppe & quelques variétés dans le plumage. Il seroit cependant possible, dit M. *de Buffon*, que la petite espece fût la même que la grande, & qu'elle n'en différât que par le sexe ; je fonde, dit-il, cette conjecture, 1°. sur ce qu'habitant le même climat elles ont le même nom : 2°. sur ce que dans presque toutes les especes d'oiseaux, excepté les carnassiers, le mâle paroît avoir une plus grande puissance de développement, qui se marque au-dehors par la hauteur de la taille, par la force des muscles, par l'excès de certaines parties ; telles que les membranes charnues, les éperons, & par les huppes, les aigrettes & les fraises, qui sont, pour ainsi dire, une surabondance d'organisation, & même par la vivacité des couleurs du plumage.

Quoi qu'il en soit, on donne à ces oiseaux, en langage Africain, le nom de *tonnerre*, pour exprimer le bruit qu'ils font en s'élevant de terre.

RHAPONTIQUE : *voyez* RAPONTIC.

RHASUT est une sorte d'aristoloche étrangere, que les Maures appellent *rumigi*. Sa racine est assez grosse, profonde en terre, d'un goût très-amer : elle pousse plusieurs tiges, menues comme des filets, blanchâtres, garnies chacune de sept ou huit petites feuilles étroites, pointues, en forme de lance, opposées les unes aux autres, de couleur cendrée. Ses fleurs sont semblables à celles des autres aristoloches, de couleur obscure, & attachées à un pédicule lanugineux : il leur succede des fruits membraneux, qui renferment des semences plates, posées les unes sur les autres. Toute cette plante a une odeur désagréable : elle croît principalement chez les Maures ; elle est vulnéraire & résolutive.

RHENNE ou RENNE, RHANTIER, ou RHANGLIER, ou RAMFIER, *rangifer*, est un animal du genre des cerfs, qui se voit dans la

Norwege, dans la Suede, & dans les pays du Nord, du côté du Pôle Arctique.

Description du Rhenne.

Ce quadrupede devenu domestique, est le principal bétail des Lapons : il rumine comme tous les animaux de son genre : il a la figure du cerf, mais il est plus grand & plus gros ; tous ses membres sont encore plus déliés : Sa Majesté le Roi de Suede, Gustave III, étant à Chantilly en 1770, & visitant le Cabinet d'histoire naturelle, eut la bonté de nous faire observer que les Européens méridionaux confondoient souvent les bois de l'élan avec ceux du rhenne. Ce grand Prince nous fit remarquer que chez les cerfs, les andouillers, les chevillures sortent latéralement & sur la droite de sa perche ou tige. Chez l'élan, la tige simple & arrondie n'a guere plus de sept pouces de longueur, à partir de la meule jusqu'à l'endroit où commence l'empaumure ou palmure qui est fort large, très-évasée, applatie & presque perpendiculaire, concave en-dedans, c'est-à-dire, vers la face, & convexe en-dehors. Tous les cors sortent du devant de l'empaumure, l'andouiller est fort grand, les chevillures, les doigts vont en décroissant de longueur. Chez le rhenne les deux cornes (ou bois) qui sont disposées comme chez les cerfs & les daims, sont grandes & branchues, rondes, près de la tête, à l'endroit de la *meule* uniquement, le reste des perches est applatie. A l'endroit de chaque meule part un andouiller à tige arrondie qui se rabat sur la face, & se termine par une large empaumure verticale, terminée aussi par des doigts courbés en-dedans, & qui s'engrainent ou se joignent quelquefois avec ceux de la perche opposée. Du milieu de chaque perche sort communément une branche applatie, terminée par une autre empaumure, large, garnie de doigts ; cette empaumure, semblablement à la précédente, est continue, courbe & relevée vers la direction du bout de la perche. Plus haut, sur l'arriere de la perche, sortent quelques chevilles, élevées, droites, mais courbées au bout ; enfin, la perche est terminée par une empaumure ou palmure qui est la moins large & la moins garnie des doigts. C'est la disposition de ces andouillers & sur-andouillers, l'un & l'autre palmés, qui avoit fait dire à quelques Ecrivains, que le rhenne avoit quelquefois trois ou quatre cornes. Nous espérons que cette digression sur les caracteres des bois de l'élan & du rhenne ne déplaira pas à nos Lecteurs,

sur-tout

ſur-tout à ceux qui étudient ou qui aiment les animaux du genre du cerf : ils pourront reconnoître les caracteres ci-deſſus déſignés, en examinant les bois de ces animaux, ſur-tout dans le Cabinet de Chantilly, où ſe trouvent deux des quatre rhennes que le Monarque de Suede avoit envoyés à la ménagerie de Chantilly, ſous la conduite de deux Lapones & d'un Lapon (deux de ces rhennes étoient mâles, & les deux autres femelles). Une ſingularité digne de remarque dans les rhennes, c'eſt que la femelle a auſſi des cornes, mais elles ſont plus petites que celles du mâle, peu larges & moins rameuſes. Les cornes du rhenne ſont d'ordinaire, ainſi que chez le cerf, couvertes d'une ſorte de duvet. Cela arrive, lorſqu'elles renaiſſent, après que les premieres ſont tombées ; car quand elles pouſſent au printemps, elles ſont tendres, velues, pleines de ſang au-dedans ; & quand elles ont acquis leur grandeur naturelle, le poil leur tombe en automne. Une autre ſingularité, c'eſt que le bois de ces animaux tombe & ſe renouvelle malgré la caſtration ; au lieu que dans les daims, les cerfs, les chevreuils, qui ont ſubi cette opération, la tête de l'animal reſte pour toujours dans l'état où elle étoit au moment de la caſtration. Cette obſervation paroît prouver, dit M. *de Buffon*, que la matiere nutritive eſt abondante dans ces animaux ; en effet, les *lichens*, dont ils ſe nourriſſent dans l'hiver, ſaiſon où ils ſont les plus gras, peuvent être regardés comme des ſubſtances plus chargées de molécules organiques, que les feuilles & les bourgeons d'arbres, dont ils ſe nourriſſent dans l'été.

Le rhenne a les pieds larges, ſemblables à ceux des buffles, plus courts que ceux du cerf, & beaucoup plus gros. La corne de ſon pied eſt fendue en deux, comme celle d'une vache ; & ſoit qu'il aille lentement ou qu'il coure, les jointures de ſes jambes font, dit-on, autant de bruit que des cailloux qui tomberoient l'un ſur l'autre ; ce bruit s'entend, dit-on, lorſque l'on commence à découvrir l'animal (nous pouvons aſſurer que ce grand bruit, qui part de l'intérieur de l'animal marchant ou arrêté & debout, ſe réduit à un craquement ſemblable à celui que nous éprouvons à l'articulation de nos doigts quand on les tire). La couleur du poil, qui change ſelon les ſaiſons, eſt d'un gris cendré, un peu fauve, excepté ſous le ventre, ſous les côtés & les épaules, où il eſt blanchâtre : il a des poils aſſez longs, qui pendent ſur le cou, & qui ſont aſſez ſemblables à ceux des boucs & des chevres. Sa fourrure eſt fort épaiſſe. Au

lieu de la vessie du fiel, il a seulement un petit conduit ou filet noir dans le foie, dont l'amertume n'approche point du fiel.

Le rhenne est farouche de sa nature, & il y en a une très-grande quantité de sauvages par toute la Laponie ; mais les habitans ont trouvé moyen de les apprivoiser. Celui qui provient d'une rhenne privée, est privé de même, & on en voit plusieurs grands troupeaux. Il y en a une troisieme espece qui provient de toutes les deux, & qui tient le milieu entre le sauvage & le domestique. Les rhennes femelles entrent en chaleur à la fin de Septembre, & mettent bas dans le mois de Mai : elles ne portent chacune qu'un faon à-la-fois, quelquefois deux, & il y en a fort peu de stériles. Celles qui ont mis bas demeurent au milieu des champs où ils allaitent leurs petits, sans se retirer sous aucun toît, & sans que la grande quantité qu'il y en a empêche chaque petit de suivre sa mere, qu'il reconnoît même au bout de deux ou trois ans, comme il en est parfaitement reconnu. Dès qu'ils sont un peu grands, ils se nourrissent d'une espece de *lichen*, de feuilles & d'autres herbages qu'ils trouvent sur les montagnes. La couleur de leur premier poil est d'un jaune & d'un roux mêlés, & rougeâtre en quelque sorte. Ce poil étant tombé, il leur en revient un autre tirant sur le noir.

Éducation du Rhenne ; avantage qu'on retire de cet animal ; ses maladies ; sa pâture ; son instinct ; sa course & sa retraite.

Le rhenne, âgé de quatre ans, est dans sa juste grandeur ; si-tôt qu'il est dans sa force, on le dompte & on le dresse au travail. On apprend aux uns à tirer les traîneaux à la course & en poste, & aux autres à tirer des charges, comme il sera décrit plus bas.

Les Lapons ont coutume de châtrer tous ceux dont ils doivent se servir pour travailler, afin qu'ils soient plus traitables ; ce qu'ils font, dit-on, avec les dents, lorsqu'ils ont un an, affoiblissant & brisant par la morsure tous les vaisseaux & nerfs qui sont autour des parties de la génération, c'est-à-dire le *scrotum ;* sans quoi ils seroient farouches & difficiles à manier : ainsi pour une centaine de femelles on ne garde qu'un très-petit nombre de mâles. Les femelles fournissent aux Lapons du lait, du fromage & des petits ; les hommes & les femmes les traient indifféremment, & seulement une fois par jour, vers les deux heures après midi. Le lait qui leur revient jusqu'au lendemain matin,

eſt deſtiné pour la nourriture de leurs petits. Les femelles qui ont des petits fourniſſent un lait mieux conditionné que celles dont les petits ſont morts. Ce lait eſt gras & épais, comme s'il avoit été mêlé avec des œufs, & par conſéquent fort nourriſſant. Les Lapons en vivent, & ils font d'aſſez bon fromage de celui qu'ils ne font pas cuire. Le rhenne vit rarement plus de treize ans; on dit qu'il meurt quand on le tranſporte hors du pays où il eſt né, le défaut de l'eſpece de nourriture particuliere à ſon pays natal ne pouvant ſe trouver ailleurs; c'eſt pourquoi il eſt difficile d'en élever, même à Stockolm.

Lorſque les Lapons veulent prendre des rhennes ſauvages, ils leur préſentent dans les bois des femelles privées dans le temps qu'elles ſont en chaleur, c'eſt-à-dire, vers la fin de Septembre, & quelquefois il arrive que ces femelles retiennent & mettent bas. Cette troiſieme eſpece de rhennes, qui ſont plus grands & plus forts que les autres, ſont auſſi plus propres à mener le traîneau. Ceux-là retiennent toujours quelque choſe de leur férocité, & ſont quelquefois rétifs & fantaſques, en ſorte qu'ils ſe ruent ſur celui qui eſt dans le traîneau.

La chair des rhennes eſt excellente à manger fraîche ou ſéchée; elle eſt plus ſucculente & plus graſſe dans l'automne, ſur-tout celle des rhennes ſtériles, auſſi on les tue d'ordinaire dans cette ſaiſon. Leur peau fait des vêtemens de toute eſpece; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu friſé, eſt une péliſſe extrêmement douce, dont les Finnoiſes doublent leurs habits. Aux rhennes d'un âge un peu plus avancé, le poil brunit, & l'on fait alors de leurs peaux ces robes connues dans une grande partie de l'Europe ſous le nom de *lappmudes* : on les porte le poil en dehors, & elles font un vêtement fort léger. La peau du vieux rhenne s'apprête comme celle du cerf & du daim, & fait les plus beaux gants, les plus belles veſtes & les plus beaux ceinturons. La Nature, dans ces climats, ſupplée aux beſoins de l'eſpece humaine par un moyen peu diſpendieux : il s'agit du fil : les Lapons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux deſſéchés des rhennes, & n'en emploient guere d'autre. Les femmes entourent ce fil d'une matiere d'étaim, en le faiſant paſſer & en le tirant avec les dents par le trou d'un os percé. C'eſt avec ce fil d'étaim qu'elles brodent leurs habits. Enfin pour que tout en ſoit utile, les Lapons font des cuillers avec des os de rhenne, & ſacrifient les cornes de l'animal à leurs Dieux. M. *Linneus* dit que la peau du rhenne qui

couvre le front, les narines & les pieds, est si dure & si adhérente aux chairs, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'animal. Cette peau étant sillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil fort épais & pressé, est moins exposée aux déchiremens que pourroient y occasionner le verglas & la glace.

Les utilités que les Lapons tirent de ces animaux, les obligent d'en avoir grand soin, de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, & de les mener paître en des lieux fort sûrs, de crainte qu'ils ne s'écartent, ou que les bêtes sauvages ne les insultent. On les distingue par quelque marque particuliere, afin que s'ils s'égarent, ou qu'on les trouve bien loin mêlés les uns avec les autres, on les puisse reconnoître. Ces marques se gravent sur les cornes; mais parce que les cornes leur tombent, elles se font aussi aux oreilles.

Les Lapons enferment leurs rhennes dans de grands parcs près des forêts; ces parcs ont deux portes, l'une est destinée à y faire entrer les rhennes, & l'autre à les en faire sortir pour les mener paître. Leur pâture, en été, consiste en des herbes excellentes qu'ils trouvent dans les vallées; ils y mangent aussi des feuilles tendres, qui sont épaisses & grasses, & de petits arbrisseaux qui naissent sur les côteaux des montagnes de Norwege, ils ne broutent jamais de jonc, ni aucune herbe qui soit dure & rude. En tout autre temps ils se nourrissent d'une espece particuliere de mousse blanche qui croît en très-grande quantité sur les montagnes & dans les bois de la Laponie. Cette mousse, dit M. *Linneus*, est un lichen (*lichen rangiferus* Linn. 7.) rarement plus long que le doigt, il approche de la figure de la corne de cerf; mais il y en a plusieurs variétés, & il croît mieux dans des terres stériles que par-tout ailleurs. Souvent les Finnois le ramassent durant les temps pluvieux avec des rateaux & l'emmagasinent pour l'hiver.

Quand la terre est couverte de neige fort haute, cet animal, par un instinct naturel, fait un trou avec le pied, ayant découvert un peu de terrain, il mange la mousse qu'il y trouve toujours; cette sorte de nourriture l'engraisse beaucoup ; son poil est net dans cette saison, & plus beau qu'en été quand il mange les meilleures herbes. Ce qui est cause que les rhennes sont plus gras & se portent mieux en automne & en hiver, c'est que le chaud leur est tellement contraire, qu'en été ils n'ont que les nerfs, la peau & les os; ils ne peuvent pas même supporter long-temps la température du Danemarck. Tous

les ans, vers le commencement d'Avril, ils ſont attaqués d'une maladie qui les moleſte beaucoup. Ce ſont des vers qui s'engendrent dans leur dos ſous la peau, & en ſortent auſſi-tôt qu'ils ont pris vie. C'eſt une eſpece d'*oeſtre:* voyez ce mot. Si on tue un rhenne dans ce temps-là, la peau eſt auſſi-tôt perforée en un millier d'endroits & n'eſt plus propre à rien.

On trouve une deſcription anatomique du rhenne dans les Actes de Copenhague en 1672, *Obſ. 135*, par *Bartholin*. On y remarque entr'autres, que la ſtructure d'un des pieds de derriere eſt ſinguliere, tant à cauſe des différentes poulies des muſcles, que par rapport à leur inſertion. On obſerve dans les différens animaux, qu'elle eſt d'autant plus éloignée du centre du mouvement, que l'animal a plus de vîteſſe & de légéreté. Des quatre rhennes que Sa Majeſté le Roi de Suede avoit envoyés à S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, & qui moururent en peu de temps, nous en avons dépoſé un dans l'amphithéâtre de M. *Varnier*, Docteur en Médecine. Cet habile Anatomiſte a rendu compte à l'Académie des Sciences, des obſervations qu'il a faites ſur cet animal, & en a monté le ſquelette qui ſe voit, ainſi qu'un autre conſervé d'après nature, dans l'un des cabinets de Chantilly.

D'après ce qui précede, M. *de Maupertuis* a eu raiſon de dire que les rhennes ſont des eſpeces de cerfs, dont les cornes ſont fort rameuſes, jettent leurs branches ſur le front, & que ces animaux ſemblent deſtinés par la nature à remplir tous les beſoins des Lapons, puiſqu'ils leur ſervent de chevaux, de vaches & de brebis. On attache le rhenne à un petit bateau appellé *pulka*, pointu par-devant, pour fendre la neige ſans réſiſtance, & ſur laquelle il doit gliſſer, c'eſt pour cela qu'on lui fait une quille étroite: un homme moitié aſſis, moitié couché dans cette voiture, peut (ſauf la poſture incommode) faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne pas de verſer, ni d'être à tous momens ſubmergé dans la neige.

En voyageant ainſi, on porte la nourriture ſur l'avant-traîneau: quelquefois auſſi du bois, ſur-tout dans les voyages de *Wardhus*. On eſt encore ſouvent obligé de porter avec ſoi une proviſion de mouſſe qu'on mêle avec de la neige & de la glace, & on en forme des pains très-durs qui ſervent en même temps de fourrage & de boiſſon à ces animaux qui les rongent avec avidité: on voyage ainſi ſur des chemins de neige foulés & marqués de branches de ſapin; ſi l'on quittoit ces

chaussées, on tomberoit dans des abymes de neige. On est donc fort attentif à n'en pas sortir ; on suit le creux d'une espece de sillon formé par tous les pulkas qui y passent, & on garde bien l'équilibre, afin de ne pas rouler & verser continuellement le petit bateau, dans lequel il peut à peine entrer la moitié du corps du Voyageur bien enveloppé pour se garantir du froid, & qui est attaché au poitrail du rhenne par une longe de cuir ou longue corde, laquelle passe sous le ventre entre les jambes du coursier, qui va très-rapidement, lorsque c'est sur un chemin de neige battu & ferme, c'est-à-dire, que le traineau ne laboure point la neige. Si l'on veut arrêter, c'est en vain qu'on tire une espece de bride attachée aux cornes de l'animal indocile & indomptable ; il ne fait le plus souvent que changer de route, quelquefois il entre en fureur, il s'emporte au point de n'écouter ni la voix de son maître, ni l'effort de la bride, & s'il est forcé de s'arrêter, il se retourne d'impatience & vient se venger sur son Conducteur qu'il foule à grands coups de pieds. L'unique moyen que les Lapons ont de s'en garantir, est de renverser le traîneau, & de se tenir à couvert sous ce bouclier, jusqu'à ce que la colere de l'animal soit passée. M. *de Maupertuis* dit, qu'étant peu capable de cette ressource, toute sa défense fut un petit bâton qu'on lui mit à la main, & qui est comme le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau & éviter les troncs d'arbre. Ce même Auteur dit encore qu'il faut avoir soin de se faire lier dans son pulka, précaution sans laquelle, lorsque le rhenne court, on ne resteroit pas long-temps dans la voiture. Mais il vient un temps où cette précaution contre la rapidité des rhennes seroit bien inutile, lorsque ce ne sont plus ces coursiers indomptables & comme volans ; leurs cornes velues ne sont plus alors que des os blancs & secs, qu'on prendroit pour des côtes d'animaux morts depuis long-temps ; leurs os leur percent la peau, & ils ne paroissent pas capables de traîner un pulka à cent pas. La cause de ce changement périodique est, comme nous l'avons dit plus haut, le changement de saison. Quand ces animaux reviennent de Norwege, où pendant l'été ils n'ont rien à faire, que paître & s'engraisser, c'est alors qu'il est dangereux de voyager en pulka ; mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de la Laponie, on n'auroit à craindre des rhennes, que d'être laissé en chemin. S'il est difficile d'arrêter cet animal quand il est dans sa force, il n'est pas plus facile de le faire marcher dans le temps de son épuisement.

M. *de Maupertuis* dit, qu'en revenant de Kergis, il rencontra ſur le bord du fleuve de Torneo, pluſieurs caravanes de Lapons qui apportoient juſqu'à Pello les peaux & les poiſſons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Laponie. Ces caravanes forment de longues ſuites de pulkas; le premier rhenne qui eſt conduit par un Lapon à pied, traîne le premier pulka, auquel eſt attaché le ſecond rhenne, & ainſi de ſuite juſqu'à quarante, qui paſſent tous préciſément par ce petit ſillon tracé dans la neige par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les rhennes ſont las, & que les Lapons ont choiſi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les rhennes attachés à leurs pulkas. Chacun ſe couche dans la neige au milieu du fleuve glacé, & leurs Conducteurs leur diſtribuent la mouſſe: *voyez à l'article* NEIGE, comment ſe forment ces chemins d'eaux glacées.

Tous les biens des Lapons conſiſtent dans leurs rhennes: les plus voluptueux d'entr'eux, étendus ſur quelques peaux de rhennes ou d'ours, paſſent leur temps à fumer du tabac, & à mépriſer les occupations des autres hommes. Un Lapon eſt réputé très-riche quand il a mille rhennes, dont chacun ne ſe vend à-peu-près que trois florins: c'eſt même la coutume en Laponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il poſſede de rhennes; ſi le nombre ne va pas juſqu'à cent, il paſſe pour n'être guere à ſon aiſe.

Indépendamment des eſpeces de vers d'oeſtre dont nous avons parlé, & qui tourmentent beaucoup les rhennes, les mouches & les couſins, dont il y a quantité d'eſpeces différentes en Laponie, ſont encore le fléau de ces animaux, & des Lapons mêmes. M. *Linneus* rapporte qu'en 1732, lorſqu'il arriva au mois de Juin à Lulca, diſtrict de la Laponie, d'où le gros des habitans s'étoit déjà retiré, ſuivant l'uſage du pays, dans les montagnes couvertes de neige, parce qu'en cette ſaiſon il eſt impoſſible dans les plaines de garantir les rhennes de la perſécution des mouches, le petit nombre de ces animaux, que quelques Lapons avoient gardés dans le pays, avoient les cornes cotonneuſes, molles, enſanglantées, & divers endroits du corps ſi maltraités par les mouches & les moucherons, qu'ils ruiſſeloient de ſang. Un ſeul taon, diſons oeſtre, fut ſuffiſant, dit M. *Linneus*, pour alarmer un troupeau d'un millier de rhennes. Tous levoient à la fois la tête, ouvroient les yeux, dreſſoient les oreilles, ſouffloient, frappoient des pieds, ſe battoient les flancs l'un contre l'autre, reſtoient enſuite pendant quelques momens comme

conſternés, & recommençoient enſuite leurs premiers mouvemens, qu'ils firent plus de cent fois avec autant de régularité qu'un bataillon de ſoldats peut faire l'exercice. Dans les déſerts, les Lapons brûlent continuellement de l'agaric, du pin & du ſapin, qui répandent une fumée épaiſſe par toute la cabane; cette fumée chaſſe les taons des rhennes & les couſins: de-là vient que dans les forêts on voit les rhennes revenir deux fois à la cabane, & ſe coucher par terre, tandis que le Maître met ces matieres alumées du côté que le vent ſouffle, afin qu'il diſperſe la fumée ſur tout le troupeau. Les rhennes reçoivent tranquillement cette fumée en ruminant, & s'endorment; ou bien ils ſecouent perpétuellement la tête, afin que les mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues: mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laiſſent pas d'être percées de petits trous, d'où dégoutte le ſang; c'eſt ce qui fait que ces mêmes cornes portent ſouvent des andouillers monſtrueux. Quand les Lapons font ſortir les rhennes, pour les mener paître, on voit avec plaiſir une ſorte de combat entre ces animaux, leur garde & les chiens. Les rhennes font au moins ſept ou huit fois le tour de la cabane, avant qu'on puiſſe les mettre en marche: ils veulent toujours aller contre le vent; un inſtinct ſemble les avertir, que ſans cette précaution, les mouches qu'ils redoutent peuvent les ſuivre aiſément. Les Pâtres, au contraire, ſavent qu'en laiſſant marcher les rhennes contre le vent, ils iront en courant & en ſautant toute la journée, ſans manger & ſans que perſonne puiſſe les ſuivre. D'ailleurs ils ſeroient quelquefois emportés, comme nos moutons, par les grands vents; auſſi ne leur laiſſe-t-on pas faire leur volonté. Les Pâtres vivent auſſi nuit & jour dans les déſerts avec leurs troupeaux, en hiver comme en été, couverts d'habits faits des plus mauvaiſes peaux de rhennes, des gants & des ſouliers de la même matiere, remplis d'une eſpece de cyperoïdes, commune en Laponie, & que M. *Linneus* nomme *carex veſicaria*, ils vivent ainſi, errent, s'arrêtent & ſe repoſent au milieu des neiges; ils fument du tabac, jouent avec leurs chiens, & vivent auſſi tranquiles que le Berger Tytire ſous ſon hêtre, tant l'habitude a ſur eux de pouvoir. Comme les rhennes ſont la principale baſe de la ſubſiſtance des Lapons, & que les tumeurs ou piqûres de taons ſont quelquefois accompagnées de maladies qui enlevent près d'un tiers des troupeaux, ce ſeroit rendre un grand ſervice à ce peuple que de garantir d'un mal dangereux les beſtiaux qui lui fourniſſent la

nourriture

nourriture & l'habillement. M. *Triwald* propose de mettre quelques gouttes de bon goudron dans chaque trou, que l'on observera sur le dos du rhenne, afin d'étouffer l'insecte dans quelque état qu'il y soit. Nous donnerons au mot TAON la description & l'histoire de ce cruel insecte. *Voyez* TAON.

A l'égard des rhennes que l'Auteur du *Manuel Lexique* dit se trouver sous le nom d'*orignacs* dans l'Amérique septentrionale, c'est une erreur; car l'orignac de la Nouvelle-France paroît être le même que l'élan des pays du Nord de l'Europe. *Voyez* ÉLAN.

On a trouvé, il y a quelques années, près d'Etampes, des ossemens que l'on a cru avoir appartenu à un rhenne : ce squelette étoit à mi-côte, sous une roche, dans un lit de sable gris d'environ trois pieds. Ces os étoient confondus avec des ossemens d'hippopotame. Ce sont-là deux beaux médaillons de la catastrophe du globe terrestre. *Voyez* FOSSILES & PÉTRIFICATIONS.

RHINOCÉROS ou PORTE-CORNE. C'est le plus curieux & le plus grand de tous les animaux quadrupedes après l'éléphant : on le trouve dans les déserts de l'Afrique & de l'Asie. Le caractere spécifique du rhinocéros, dit M. *Brisson*, page 113, est d'avoir à chaque mâchoire deux dents incisives, très-éloignées l'une de l'autre ; trois doigts ongulés à chaque pied, & une corne conique sur le nez : la partie antérieure de chacune de ses mâchoires est en quelque façon applatie, ou plutôt comme coupée carrément; & chacune des dents incisives est placée à-peu-près dans un des angles formés par le devant des mâchoires & leurs côtés. Le rhinocéros n'a point de dents canines; mais il a à chaque mâchoire douze dents molaires, six de chaque côté.

Description du Rhinocéros.

Ce grand quadrupede a depuis la partie supérieure du dos jusqu'à terre, environ six pieds de hauteur; & depuis le bout du museau jusqu'à la queue, environ douze pieds de longueur : le tour de son corps est égal à sa longueur : il a la tête oblongue, grosse, & assez semblable à celle du sanglier, excepté le museau qui est rond ; les yeux petits, mais vifs & enflammés, & les oreilles semblables à celles d'un cochon, larges & hautes de onze pouces: la bouche est peu fendue, elle n'a environ qu'un demi-pied de chaque côté. On remarque, quand cet animal veut prendre quelque chose pour le manger, que la peau de sa levre

ſupérieure, qu'il peut étendre en forme de bec d'aigle & retirer à ſa volonté, eſt beaucoup plus longue que l'inférieure qui a ſept pouces de largeur : la corne qui eſt ſur ſon nez eſt ſouvent arquée vers le dos, quelquefois double, mais rarement, ſur-tout dans ceux d'Afrique.

Sa peau, qui eſt très-épaiſſe, s'étend l'eſpace de trois pieds depuis les oreilles juſques vers le commencement du dos : elle ſe replie & ſe rabat enſuite des deux côtés du cou en forme de capuchon applati, ce qui lui a fait donner par les Portugais le ſurnom de *moine des Indes*. Cette premiere peau fait à ſon extrémité une eſpece de bourrelet ; elle deſcend des deux côtés juſqu'au bas du ventre, & forme trois plis de chaque côté, les uns près des autres, & qui enveloppent les deux cuiſſes antérieures de l'animal juſqu'auprès des genoux, comme ſi c'étoient des bottes : au deſſous du cou pend un autre cuir arrondi, très-épais, & long d'environ un pied, aſſez ſemblable à la partie inférieure du collier d'un bœuf de charrue : depuis les oreilles juſqu'au premier bourrelet il y a trois pieds de diſtance. De deſſous ce premier bourrelet, que *Strabon* compare à un baudrier, ſort une peau qui s'étend juſqu'à la croupe ; elle eſt fort épaiſſe, & reſſemble à ces couvertures que l'on met ſur le dos des chevaux bleſſés : cette ſeconde peau s'étend auſſi des deux côtés, & forme à toutes ſes extrémités un bourrelet très-dur : elle a environ quatre pieds de longueur ſur le dos & huit de largeur, c'eſt-à-dire quatre pieds du côté du ventre. Sa queue prend naiſſance un pied plus bas que la croupe ou que l'extrémité du ſecond bourrelet ; elle a près de trois pieds de longueur ; mais elle eſt attachée au corps de l'animal juſqu'au fondement, l'eſpace de huit pouces : elle eſt aſſez mince & compoſée de pluſieurs nœuds très-ſerrés. Celle de la femelle s'emboîte en deux gros bourrelets de peau, qui ſont fort longs & très-durs. Cet animal n'a de poils qu'à la queue & aux oreilles.

La croupe du rhinocéros eſt tout-à-fait ſinguliere : elle eſt entourée de deux gros bourrelets qui naiſſent de chaque côté à l'extrémité de la ſeconde peau, & qui vont joindre la queue auprès du fondement : ainſi la croupe du rhinocéros eſt partagée en deux par la queue, ce qui forme comme un demi-cercle ou un arc tendu d'environ trois pieds de circonférence, non compris la corde. Les deux cuiſſes de derriere ſont auſſi enveloppées juſqu'auprès des deux genoux dans des eſpeces de bottes à pluſieurs plis. La peau du ventre n'eſt guere qu'à dix-huit pouces de terre : elle ſort de deſſous les extrémités de celle du dos, & eſt comme ſi elle ſortoit d'une houſſe de ſelle ; car les bourrelets ne ſont pas attachés

au corps, mais ils débordent d'un, de deux, & même en quelques endroits de trois & de quatre pouces: elle eſt mince & déliée, & n'a que deux pieds de largeur; cela étoit néceſſaire, parce qu'autrement la peau du rhinocéros ne pouvant s'étendre, il lui ſeroit impoſſible de pâturer, & la femelle ne pourroit avoir de petits: d'un autre côté, ſi elle avoit eu plus de largeur, elle ſeroit plus expoſée aux traits & aux attaques de l'ennemi, n'étant point défendue par les peaux dures qui enveloppent le reſte du corps.

La peau du rhinocéros eſt d'un gris brun: elle eſt couverte par-tout, excepté à la tête & deſſous le ventre, de durillons fort ſemblables à des boutons d'habits, élevés au deſſus de la peau de plus d'une ligne; les plus apparens ſont ceux de la croupe & du derriere. Malgré la dureté de cette peau, l'animal n'eſt pas moins ſenſible, puiſqu'on l'a vu à Paris friſſonner aux coups d'une petite baguette. Les pieds ſont faits de trois fourchons, deſquels celui du milieu eſt de corne par le devant, & de durillons ſur le derriere: les deux autres ſont des eſpeces de griffes.

On voit par cette deſcription que le rhinocéros eſt à-peu-près de la longueur de l'éléphant; mais il eſt moins gros, & il a les jambes plus courtes. Celui que l'on a montré à Paris en 1748, n'avoit qu'un pied depuis le bout des genoux juſqu'à terre. Les quatre dents inciſives de cet animal reſſemblent à de gros dés à jouer: les dents molaires ſont ſi tranchantes, qu'elles coupent la paille & les branches d'arbres, comme ſi c'étoient des ciſeaux.

Le rhinocéros a les narines aſſez grandes, diſtantes l'une de l'autre d'un demi-pied, & éloignées d'un pied des yeux, qui ont dix pouces de diſtance entr'eux. Une ſingularité remarquable, c'eſt que le rhinocéros d'Aſie a la langue douce comme du velours, tandis que celle du rhinocéros d'Afrique eſt rude, épineuſe comme une lime, & écorche tout ce qu'elle leche. Celui qu'on a vu à Paris, léchoit le viſage d'un de ſes Gardiens ſans lui faire aucun mal. Il fut peſé à Stutgard, dans le Duché de Wirtemberg; il peſoit, dit-on, cinq mille livres.

Kolbe dit que le rhinocéros d'Afrique a auſſi les oreilles plus petites, & la corne ordinairement moins longue.

Durée de la vie, nourriture, & pays où naiſſent les Rhinocéros.

Le rhinocéros mâle eſt conformé comme l'éléphant & le chameau; cet animal tient auſſi beaucoup du bœuf. La femelle a un pis & deux

tettes ; elle n'a du lait que quand elle allaite, ce qui fait qu'il eſt difficile d'appercevoir ſon pis dans les autres temps. Le cri du rhinocéros reſſemble à celui d'un bœuf pouſſif; on diroit qu'il ne fait du bruit qu'avec les narines : ce cri ne s'entend pas de fort loin ; mais lorſqu'il court & qu'il eſt animé, on l'entend alors à une grande diſtance.

Bochard rapporte, d'après *Damir* & *Alkazuin*, Auteurs Arabes, que le rhinocéros femelle met bas ſon petit après l'avoir porté trois ans ; qu'elle ne commence à avoir des petits qu'à cinquante ans, & qu'elle vit ſept cents ans. Tout cela eſt un conte ; & s'il eſt vrai que le rhinocéros acquiert toute ſa grandeur en quinze ans, ſa geſtation ne peut guere être de plus de quinze mois, & ſa vie de cent ans ou environ : c'eſt ce qu'un Turc véridique & grand voyageur nous a aſſuré. On trouve des rhinocéros par-tout où il y a des éléphans, c'eſt-à-dire dans les déſerts d'Afrique, dans l'Abyſſinie, dans les royaumes de Bengale & de Patane, en Aſie. Il y en a auſſi quelques-uns dans la province de Quangſi à la Chine : mais les pays où il s'en trouve en plus grand nombre, ſont les Etats du Grand Mogol & ceux du Roi d'Ava, de Cambaye & de Jacatra. Celui qu'on a montré à Paris a été amené d'Achem, dans l'île de Sumatra, au royaume d'Ava. Il étoit apprivoiſé, doux & même careſſant : il mangeoit continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes, & généralement de tout ce qu'on lui donnoit, excepté de la viande du poiſſon : il buvoit à proportion. Ceux qui en avoient la garde, aſſuroient qu'il mangeoit par jour ſoixante livres de foin & vingt livres de pain, & qu'il buvoit quatorze ſeaux d'eau. Il aimoit extrêmement la fumée du tabac, & ceux qui le montroient prenoient plaiſir à lui en ſouffler dans les narines & dans la bouche : il buvoit auſſi de la biere & du vin.

Cet animal, dit le Pere *Le Comte*, mange auſſi avec plaiſir des branches d'arbres hériſſées de toutes parts de pointes d'épines vertes, avec des feuilles qu'il briſe & plie avec une avidité & une adreſſe ſingulieres. Auſſi le rhinocéros, celui dont la langue eſt rude, ne ſe nourrit pas d'herbes ; il préfere les buiſſons, le genêt & les chardons, & ſur-tout une eſpece de plante qui reſſemble beaucoup au genévrier, mais qui ne ſent pas auſſi bon, & dont les piquans ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi pointus. Les Européens du Cap appellent cette plante l'*arbriſſeau du rhinocéros*.

Le rhinocéros d'Aſie aime les marais & les gras pâturages, & mange

l'herbe comme le bœuf: on aſſure qu'il ſait nager, qu'il aime à ſe plonger dans l'eau, & qu'il court avec une telle légéreté, qu'il fait quelquefois juſqu'à ſoixante lieues dans un jour; ce qui eſt preſque incroyable, vu l'énorme peſanteur de l'animal, & ſa ſtructure ou conformation.

Chaſſe du Rhinocéros; ſa force & ſa fureur; ſon combat contre l'Eléphant.

Il ne faut pas croire, d'après ceux qui montroient le rhinocéros à Paris, qu'on tue cet animal dans l'été, à coups de canon, quand il court; ou dans l'hiver à coups de fleches, quand il eſt endormi dans un marais. Sa peau eſt trop dure pour être percée par des fleches, & il court trop vîte pour qu'on puiſſe mener & braquer le canon après lui: ainſi ces contes ne ſervent qu'à en impoſer à un certain public toujours avide du merveilleux. Voici ce que quelques Naturaliſtes rapportent de la chaſſe du rhinocéros & de la maniere de le prendre: ils diſent que quand la femelle allaite ſon petit dans les pâturages, les Indiens, les uns armés de piques, & les autres de fuſils, vont l'attaquer: s'ils ont le bonheur de la tuer à coups de fuſil ou autrement, ils prennent le petit qui ne peut encore courir bien vîte, ni ſe défendre. Mais cette chaſſe eſt très-dangereuſe; car quoique le rhinocéros ne faſſe naturellement aucun mal à l'homme, cependant lorſqu'il eſt bleſſé, il va quelquefois au feu, & renverſe, dit *Bontius*, tout ce qui ſe trouve devant lui, hommes & chevaux. Le même *Bontius* ajoute que la femelle du rhinocéros ne va au feu que quand elle a mis ſon petit en ſûreté; telle eſt la maniere de prendre les petits rhinocéros.

A l'égard du rhinocéros mâle, la chaſſe n'en eſt pas ſi dangereuſe. Les Indiens conſtruiſent dans les lieux où vont ces animaux, une forte cabane à pluſieurs portes, qu'ils entourent d'arbres & de feuillages: ils mettent dans une partie de cette cabane une femelle de rhinocéros déja apprivoiſée, dans le temps qu'elle eſt en chaleur, & laiſſent ouverte la porte antérieure: le rhinocéros mâle, attiré par la femelle, n'eſt pas plutôt entré dans cette partie antérieure, que les Indiens qui ſe ſont cachés ferment auſſi-tôt la porte, enſuite ils le tuent ou le prennent en vie. Telle eſt la ſeule maniere de prendre le rhinocéros vivant, du moins en Aſie.

En Afrique, dit *Kolbe*, les peuples de Bamba entendent fort bien la maniere de prendre le rhinocéros: leur méthode eſt d'ouvrir, dans

les lieux que ces animaux fréquentent, de larges fossés qui vont en rétrécissant vers le fond, ils les couvrent de branches d'arbres & de gazon qui cachent le piege; les rhinocéros y tombent & ne peuvent s'en retirer. Les Hottentots, dit le même Auteur, font à-peu-près de même. Comme ces animaux suivent presque toujours la même route pour aller aux rivieres, la trace de leurs pas est toujours facile à reconnoître, à cause de la pesanteur de leur corps. Les Hottentots ouvrent dans cette route une fosse de sept à huit pieds de profondeur, & d'environ quatre pieds de diametre, au milieu de laquelle ils enfoncent un pieu pointu; ils le couvrent ensuite avec tant d'art, que les yeux mêmes d'un homme y seroient trompés. Le rhinocéros, en tombant dans cette fosse, ne manque pas de rencontrer le pieu qui lui perce la poitrine ou le cou, & qui l'arrête assez pour donner le temps aux Chasseurs de l'achever à grands coups de sagayes.

Le rhinocéros a l'odorat extrêmement subtil: avec le vent favorable il sent de loin toutes sortes d'animaux; il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage, rien ne l'oblige à se détourner: avec la corne qu'il a sur le nez il déracine les arbres, il enleve les pierres qui s'opposent à son passage, & les jette derriere lui fort haut à une grande distance; en un mot il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise: s'il ne rencontre rien lorsqu'il est en colere, il se contente de baisser la tête & de faire des sillons sur la terre, dont il jette une grande quantité sur sa propre tête: il attaque assez rarement les hommes, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas il se met en colere, & tâche de saisir la personne par le milieu du corps, & la fait voler par dessus sa tête avec une telle force qu'elle est tuée par la violence de sa chûte: alors il vient la lécher fortement, de maniere à lui enlever toutes les chairs; il en fait de même aux autres animaux. Si on le voit venir, il n'est pas difficile de l'éviter quelque furieux qu'il soit; s'il va fort vîte il ne se tourne qu'avec peine; d'ailleurs il ne voit que devant lui, ainsi on n'a qu'à le laisser approcher à la distance de huit à dix pas, & alors se mettre un peu à côté, il ne voit plus celui qu'il poursuivoit, & ne peut que très-difficilement le retrouver.

Pline & tous les Auteurs assurent que le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. Il semble aiguiser sa corne contre les rochers,

il la frotte auſſi contre les arbres & tous les corps durs (peut-être par un mouvement naturel) quand il ſe prépare au combat ; & quand il attaque l'éléphant, il tâche de lui enfoncer ſa corne dans le ventre à l'endroit où il ſait qu'il a la peau plus tendre & plus molle. La poſſeſſion d'un pâturage excite entr'eux des combats ſinguliers ; ils ne veulent point ſe repaître dans les mêmes lieux. L'éléphant qui eſt ruſé & ſubtil, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec ſa trompe, le déchire, le hache & le met en pieces avec ſes grandes dents ou défenſes ; mais le rhinocéros remporte ſouvent la victoire. Pluſieurs croient fabuleux le combat de ces deux animaux ; cependant Emanuel, Roi de Portugal, fit combattre, en 1515, un rhinocéros mâle contre un éléphant, & celui-ci fut vaincu dans l'arene de Liſbonne.

Selon le rapport des Jeſuites Portugais & des Ecrivains Orientaux, on voit aſſez ſouvent des éléphans étendus morts & percés par la corne du rhinocéros ; néanmoins les Peres Jéſuites Portugais qui ont demeuré long-temps en Abyſſinie, aſſurent que les habitans de ce pays nourriſſent & apprivoiſent des rhinocéros dont ils ſe ſervent, & les accoutument au travail comme ils font à l'égard des *éléphans :* voyez ce mot.

Temps où l'on a vu des Rhinocéros en Europe : uſage de la corne, du ſang & de la peau de cet animal.

Dion dit que l'Empereur Auguſte, après avoir vaincu Cléopâtre, fit paroître à Rome pour la premiere fois un rhinocéros à ſon triomphe. *Pline*, plus inſtruit de l'Hiſtoire Romaine, aſſure que ce fut le grand Pompée qui donna le premier au peuple le ſpectacle d'un tel animal : dans la ſuite on en fit paroître ſouvent dans le Cirque. Le Peuple Romain prenoit beaucoup de plaiſir à les conſidérer, tantôt dans le temps qu'on ne les faiſoit pas combattre (ſpectacle innocent & plus agréable aux perſonnes d'un caractere doux & humain, puiſqu'il ſe faiſoit ſans effuſion de ſang), tantôt lorſqu'ils étoient aux priſes avec l'éléphant, l'ours, le taureau, ou même avec les Gladiateurs ; enfin, Auguſte procura ſouvent de tels amuſemens au peuple. Sous Domitien on vit ſouvent le rhinocéros ſe battre avec le taureau ; & *Martial* dit qu'aucun animal ne combattoit dans l'arene avec plus de force & de férocité : ce même Auteur ajoute que le rhinocéros étoit fort lent à ſe mettre en

colere ; mais que lorſqu'il étoit une fois irrité, rien n'étoit plus terrible: on a vu, dit-il, cet animal enlever un ours avec ſa corne, qui étoit double, & le jeter en l'air très-leſtement. En conſidérant le rhinocéros femelle qui étoit à Paris en 1748, on conçoit aiſément que le rhinocéros mâle, en tournant ſa tête vers ſon épaule droite, peut également ſe ſervir des deux cornes qu'il a quelquefois, & que c'eſt même dans cette ſituation qu'il raſſemble toutes ſes forces, comme ſur un point d'appui. On vit encore deux rhinocéros ſous Antonin le Pieux ; mais depuis la décadence de l'Empire Romain il n'en parut plus en Europe juſqu'en 1515, qu'on en vit un à Lisbonne ; depuis ce temps-là on en a encore tranſporté quelques-uns en Portugal & en Eſpagne : enfin on en fit voir un à Londres en 1684, & un autre il y a quelques années ; mais il ne paroît pas qu'on en ait jamais amené en France avant celui qu'on a vu à Paris en 1748 ; il avoit été conduit en Hollande par mer par un Capitaine de cette Nation, de là en Allemagne & d'Allemagne en France. Pour le tranſporter par terre, on s'eſt ſervi d'une voiture couverte, ſur laquelle il falloit dans les mauvais chemins juſqu'à vingt chevaux. A cauſe de la différence du climat de l'Europe, on avoit ſoin de le graiſſer ſouvent avec de l'huile de poiſſon, pour empêcher ſa peau de s'endurcir & de ſe fendre. On en voit un aujourd'hui dans la ménagerie de Verſailles.

On prétend que le rhinocéros mâle a une petite corne ſur le dos, à l'épaule droite (c'eſt plutôt une ſeconde corne ſur le nez) : toujours eſt-il vrai que la corne qui eſt ſituée & fixée ſur le nez, eſt ordinairement claire en ſa baſe, & d'un brun noirâtre en haut, comme la peau : elle n'eſt pas tout-à-fait ronde, mais un peu écraſée aux côtés ; elle eſt fort groſſe, un peu recourbée vers le dos, & très-dure ; celle de la femelle eſt plus groſſe & plus longue ; elle a quelquefois plus de deux pieds & demi de longueur, en partant de la racine, & neuf à dix pouces de diametre en cette même partie : au reſte, ces cornes varient ſuivant l'âge : nous en avons une très-belle qui eſt d'un gris brun ; & quoiqu'il y en ait un bout de la pointe de retranché, elle a encore vingt-deux pouces de longueur, & ſept de diametre en ſa baſe.

La corne du rhinocéros étoit de très-grand prix chez les Romains : tout le monde ſait qu'ils avoient pouſſé le luxe des bains juſqu'à l'excès ; des femmes y tenoient des vaſes à bec remplis d'huile & d'eſſence à l'uſage de ceux qui prenoient les bains. Ces vaſes étoient, chez les

Princes & les riches, des cornes de rhinocéros qui étoient artiſtement creuſées en dedans, & bien travaillées ſur l'extérieur : *voyez l'article* VASES. Les Ecrivains Arabes & les Orientaux débitent beaucoup de fables ſur cette eſpece de corne : ils prétendent que quand elle eſt fendue, on y voit mille figures plus merveilleuſes les unes que les autres, des hommes, des oiſeaux, des chevres, &c. ce qui fait, diſent-ils, que les Princes Chinois & les Indiens s'en ſervent pour orner leurs baudriers & en parent leurs trônes ; l'on en fait auſſi des colliers & des manches de couteaux à l'uſage des Rois des Indes, qui ſe ſervent toujours à table de ces couteaux, & qui les achetent bien cher, parce qu'ils croient de bonne foi que la corne ſue à l'approche de quelque ſorte de venin que ce ſoit, & que quand on y verſe de bon vin, on le voit ſur le champ s'élever & bouillonner. *Kolbe* n'a pas craint d'aſſurer qu'il avoit été témoin oculaire de ce phénomene.

Une des raiſons qui concourent encore au grand prix de cette corne, même dans les Indes, c'eſt ſa dureté extraordinaire qui permet qu'on en faſſe des ouvrages ſculptés, de toute beauté & de très-longue durée. L'opinion qu'une telle gravure étoit naturelle à la corne du rhinocéros, jointe à la propriété de ſuer ou de ſe fendre en deux à l'approche du venin, a paſſé des Indes en Europe. On ſait que Clément VII. fit préſent d'une corne de rhinocéros au Roi de France, croyant tout bonnement lui envoyer quelque choſe de très-précieux : les Vénitiens en acheterent alors une très-cher d'un Juif ; & *Paul Jove* raconte que quand les François pillerent le Palais de Médicis, Grand Duc de Toſcane, ils trouverent un tréſor, c'étoit une corne de rhinocéros. On préſume bien que ces ſortes de bijoux étoient d'autant plus eſtimés que la ſuperſtition & l'ignorance en rehauſſoient le prix. Aujourd'hui qu'on commence à revenir de ce préjugé en Europe, on ne voit plus ces cornes que comme des raretés dans les cabinets des Curieux. Celles que l'on voit dans le cabinet d'Hiſtoire Naturelle à Chantilly, ſont très-variées : on les vend encore cent écus dans l'Inde. Pluſieurs perſonnes du Cap ont des coupes faites de cette corne ; il y en a de montées fort proprement, ſoit en or, ſoit en argent, les ornemens en font tout le mérite. Les Tourneurs qui font ces vaſes, ont encore grand ſoin d'en ramaſſer les raclures : on les croit d'un excellent uſage dans les convulſions, les foibleſſes & pluſieurs autres incommodités.

Le ſang de cet animal eſt auſſi fort eſtimé au Cap. Les Européens qui peuvent en avoir de frais, le mettent dans un boyau du rhinocéros, & l'expoſent au ſoleil pour le faire ſécher : on dit que c'eſt un vrai ſpécifique contre les obſtructions, & pour conſolider les plaies internes : on le prend dans un verre de vin, dans une taſſe de thé ou de café. On aſſure que ce même remede convient encore pour guérir les coliques, arrêter le flux de ſang & provoquer les menſtrues des femmes, deux effets entiérement oppoſés, dit *Rédi.*

Les Maures Indiens, dit *Bontius*, mangent avec plaiſir la chair du jeune rhinocéros : mais quand il eſt vieux, cette chair eſt ſi dure & ſi coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Chez les Indiens on fait uſage en Médecine de la peau, de la corne, des ongles, du ſang, de la chair, de la fiente, de l'urine, & généralement de tout ce qui vient du rhinocéros : on en tire des remedes volatils, qui paſſent chez les Indiens & chez les Abyſſins pour des antidotes ſouverains contre le poiſon & le venin ; ils ont le même uſage dans leur Pharmacie, que la thériaque dans la nôtre. La décoction de la peau de cet animal, avalée pendant trois jours conſécutifs, guérit, dit-on, les dégoûts, ſoit qu'ils viennent de foibleſſe d'eſtomac, ou de quelqu'autre cauſe : cette peau eſt ſi dure, que les mêmes Indiens & Abyſſins s'en ſervent pour faire des cottes d'armes, des cuiraſſes, des boucliers, & même, dit-on, des ſocs de charrues : ces cuiraſſes de peau ſont beaucoup plus légeres & plus commodes que les nôtres ; elles ſont à l'épreuve des pertuiſannes & des armes à feu : enfin, on n'apportoit autrefois des Indes à Rome le meilleur *lycium*, que dans des outres de peau de rhinocéros. *Charles de Bergan* dit que les excrémens de cet animal ſont moulés en crottes preſque ſemblables à celles du cheval, & que les Jardiniers du pays préferent le fumier du rhinocéros à tout autre.

A l'égard du *réem*, que quelques-uns appellent *rhinocéros*, voyez ce que nous en avons dit au mot REM : on a auſſi donné improprement le nom de *taureau* ou de *bœuf d'Ethiopie* au rhinocéros : il paroît encore que l'*abada* & le *monocéros quadrupede* de quelques Auteurs eſt le même que le *rhinocéros d'Afrique.* M. *Parſons*, célebre Médecin de Londres, a publié en 1742 un *Traité ſur le rhinocéros.*

RHINOCÉROS, NASICORNE ou MONOCÉROS. Les Naturaliſtes

donnent ce nom à trois eſpeces de ſcarabées ou inſectes coléopteres qui ont ſur la tête une corne que l'on regarde comme une expanſion du crâne.

Le premier porte ſur la tête une corne recourbée : il a le ventre velu, & le corſelet convexe.

La ſeconde eſpece a la figure du *ſcarabée pillulaire*, ou *fouille-merde*, autrement dit *ſtercoraire*. Cet inſecte a le devant de la tête fait en forme de bouclier, taillé en croiſſant, à bord élevé, d'où ſort une petite corne échancrée : ſes fourreaux ſont polis & marqués de ſept ou huit ſillons.

La troiſieme eſpece eſt le petit rhinocéros noir, qui eſt de forme cylindrique, dont les fourreaux ſont ſillonnés & pointillés en creux. Sa corne eſt repliée : il a le corſelet échancré en devant, & on lui voit cinq dentelures (*Linneus*).

Nous parlerons plus amplement du rhinocéros inſecte à l'article *ſcarabée monocéros* ou *ſcarabée à une corne*.

RHINOCÉROS DE MER : c'eſt le nom que l'on donne à la *licorne de mer* ou *narhwal :* voyez ces deux mots.

RHINOCÉROS OISEAU. On appelle ainſi une eſpece de corbeau cornu des Indes : il eſt beaucoup plus grand que nos corbeaux d'Europe : ſon bec eſt petit, par rapport à ſon corps : c'eſt le *topau* du *Muſæum* de *Wormius*, & le *jager-vogel* de *Nieuhoff*. Conſultez auſſi ce qu'en ont dit *Bontius*, *Aldrovande*, *Willughby* & *Ray*. Voyez CALAO.

RHODITE. Nom donné à un grand aſtroïte foſſile, à grandes étoiles rondes, plus ou moins profondes, ſéparées par un rebord aſſez large ſur lequel les lames ſe prolongent. Les rhodites ſont communs aux environs de Baſle, de Dax & en Lorraine.

RHOMBITE. Sous ce nom on déſigne quelquefois l'empreinte ou la pétrification d'un turbot, mais plus communément on exprime par-là une famille de coquilles appellées *rouleaux* ou *cylindres*. Il paroît que les Auteurs ont appliqué ou tiré le nom de *rhombites* de la figure de ces coquilles : mais elle approche ſi peu du rhombe géométrique, qu'il ſeroit ridicule de leur donner en françois le nom de *rhombe ;* il vaudroit mieux diviſer cette famille en rouleaux & en cornets. Cette diviſion s'accorderoit avec la méthode de *Liſter*, car il diviſe les *rhombi* en

cylindriques, ce ſont les *rouleaux ;* & en pyramidaux ou coniformes, ce ſont les *cornets*. Voyez ces mots.

RHUBARBE, *rhabarbarum aut rheum.* Dans les boutiques, on donne ce nom à une racine que l'on nous apporte en morceaux aſſez gros, inégaux, de la longueur de quatre pouces ou environ, & de la groſſeur de deux à trois : elle eſt aſſez peſante, jaunâtre en dehors, marbrée intérieurement comme la noix muſcade, un peu fongueuſe, d'un goût légérement âcre, mêlé de viſcoſité, amer & un peu aſtringent, d'une odeur de drogue, donnant une teinture de ſafran à l'eau.

Cette racine, qui eſt ſujette à ſe carier & à noircir, ſur-tout quand elle eſt en grands morceaux, appartient à une plante de la Chine, qui malgré ſa célébrité n'en eſt pas encore mieux connue. *Montingius*, dans ſon *Hiſtoire des Plantes d'Angleterre*, a donné une deſcription de la rhubarbe, & une figure tirée de *Mathiole*, ſous le nom de *rhabarbarum lanuginoſum, ſive lapathum Chinenſe longifolium ;* mais l'hiſtoire qu'il en donne n'eſt ſûrement pas fidelle, & ne convient point à la rhubarbe. Le R. P. *Michel Boyn* dit, dans ſon Livre intitulé *Flòra ſinenſis*, *Viennæ Auſtriæ edita*, *1656*, que la rhubarbe naît dans toute la Chine, & qu'elle s'y appelle *tay-huam*, ce qui ſignifie *très-jaune :* elle vient cependant plus abondamment dans les Provinces du Su-Civen, Xen-ſy, & Socieu, qui eſt la ville la plus proche des murs des Chinois. La terre, dans laquelle elle vient, eſt rouge & limoneuſe. Dès que les Chinois ont tiré cette racine de la terre, ils la nettoient, la raclent, la coupent en morceaux, qu'ils mettent d'abord ſur de longues tables, & qu'ils retournent trois ou quatre fois le jour; car l'expérience leur a appris que s'ils les faiſoient ſécher en les ſuſpendant à l'air libre, ces morceaux deviendroient trop légers, & que la rhubarbe perdroit de ſa vertu. Au bout de quatre jours, quand les morceaux ont déjà pris une ſorte de conſiſtance, on les perce de part en part, & on les enfile, enſuite on les expoſe au vent à l'ombre. L'hiver eſt le meilleur temps pour tirer la rhubarbe de la terre, avant que les feuilles vertes commencent à pouſſer. Si on l'arrachoit de la terre pendant l'été, ou dans le temps qu'elle pouſſe des feuilles vertes, non-ſeulement elle ne ſeroit pas mûre, & n'auroit point de ſuc jaune ni de veines rouges, mais elle ſeroit encore poreuſe & très-légere, & par conſéquent inférieure à celle qu'on retire durant l'hiver. On prétend que les Chinois font, par cette préparation, trois eſpeces de rhubarbe; l'une eſt plate,

l'autre eſt en morceaux ronds, & l'autre quarrée ; ce qui fait dire aux Marchands, *rhubarbe de la Chine* ou de *Tartarie* ou de *Moſcovie.* La meilleure pour l'uſage eſt celle qui a été gardée dix ans.

On apportoit autrefois la rhubarbe de la Chine par la Tartarie, à Ormus & à Alep, de-là à Alexandrie, & enfin à Vienne ; c'étoit celle qu'on appelloit *rhubarbe du Levant.* Les Portugais l'apportoient auſſi ſur leurs vaiſſeaux, de la ville de Canton, qui eſt un Port & où ſe tient un marché de la Chine. Les Egyptiens l'apportoient à Alexandrie par la Tartarie. On prétend qu'il en venoit auſſi de cette partie de l'Ethiopie, que les Anciens nommoient *barbarica*, d'où lui eſt venu le nom latin *rheum barbaricum.* L'on ajoute que la premiere rhubarbe fut apportée en Europe par quelques Soldats de l'armée de Charles V. dans le quatorzieme ſiecle : préſentement on nous l'apporte des Indes Orientales & de Moſcovie : elle croît abondamment dans toute cette partie de la Chine qui confine à la Tartarie ; nous ne ſavons pas encore ſi elle naît auſſi en Moſcovie, & il paroît vraiſemblable que les Moſcovites nous l'apportent de la Tartarie & de la Chine. Les vaiſſeaux de la Compagnie des Indes s'en chargent auſſi à Canton & à Ormus. Il y a quelques années qu'on envoya de Moſcovie à M. *de Juſſieu*, une plante qui s'appelle *rhabarbarum folio oblongo, criſpo, undulato, flabellis ſparſis.* Cette même plante avoit déjà été envoyée du même pays pour la vraie rhubarbe de la Chine, par M. *Rand*, Directeur du Jardin de Chelſey en Angleterre, ſous le nom de *lapathum bardanæ folio undulato, glabro.* La maniere dont cette plante fructifie fait croire que c'eſt effectivement une vraie eſpece de rhubarbe de la Chine. Les graines & la racine de cette plante ſont tout-à-fait ſemblables à la rhubarbe que feu M. *Vandermonde*, Médecin de la Faculté de Paris, avoit envoyée de la Chine. Enfin on la cultive aujourd'hui au Jardin Royal des plantes à Paris, où elle vient très-bien : elle y fleurit, & ſupporte les hivers les plus froids. En voici la deſcription.

C'eſt une groſſe racine vivace, arrondie, d'environ une coudée de longueur, rameuſe, d'un roux noirâtre en dehors ; quand on enleve quelques morceaux de l'écorce, on trouve la ſubſtance pulpeuſe de la racine, panachée de points d'un beau jaune de ſafran, ſur-tout en ſon milieu : on reconnoît l'odeur, qui lui eſt particuliere, en la flairant vers ſon collet ; ſon goût eſt amer, viſqueux & aſtringent : du ſommet

de la racine naissent plusieurs feuilles couchées sur la terre, disposées en rond les unes sur les autres : elles sont très-grandes, entieres, vertes, taillées en forme de cœur, garnies de deux oreillettes à leur base, & portées sur de longues queues qui fournissent à la feuille même cinq nervures principales. Du milieu des feuilles s'éleve une tige anguleuse, cannelée, haute d'un pied & demi, garnie de quelques enveloppes particulieres, membraneuses ; les fleurs en sortant de ces enveloppes, forment de petites grappes, & chaque fleur est portée sur un petit pédicule particulier : elles sont semblables à celles de notre rhapontic, mais beaucoup plus petites, sans calice, & d'une seule piece en forme de petite cloche, découpée en six quartiers : à chaque fleur succede une graine pointue triangulaire, bordée d'un feuillet membraneux ; elle pousse dans le printemps, & fleurit en Juin : ses graines mûrissent en Août.

Par le moyen de l'eau on retire de la racine de rhubarbe de la Chine plus de moitié de son poids d'extrait gommeux ; car elle contient très-peu de résine. Tous les Médecins reconnoissent deux vertus dans la rhubarbe ; savoir, d'évacuer les humeurs, sur-tout celles qui sont bilieuses ; & de fortifier par une douce astriction les fibres de l'estomac & des intestins : elle leve les obstructions du foie ; c'est pour cela que quelques-uns l'appellent l'*ame*, la *vie* & la *thériaque du foie.* On l'emploie utilement dans la jaunisse, & dans les diarrhées, dans toutes les especes de dyssenteries qu'elle guérit souvent beaucoup plus sûrement & avec plus de douceur que l'ipecacuanha : on la mêle aussi avec la limaille de fer & la cannelle contre les pâles couleurs & opilations des jeunes filles. Elle a aussi la propriété de tuer les vers, & convient à toutes les personnes & à tout âge, lorsqu'elle est prescrite à propos ; car il y a des cas où elle desseche le ventre, & attaque les reins, &c. Il faut s'en abstenir dans les fievres continues & inflammatoires, parce qu'elle échauffe beaucoup. Elle nuit à ceux qui sont sujets aux constipations & aux ardeurs d'urine : on l'ordonne en substance avant le repas, pour aider la digestion & pour fortifier l'estomac : la dose en est depuis douze grains jusqu'à un gros, selon l'âge & le tempérament. *Lémery* dit avoir reconnu par expérience, que la partie brunâtre qui semble être gâtée dans les grands & gros morceaux de rhubarbe, est plus astringente & plus propre pour le flux de sang &

la diarrhée que la bonne rhubarbe. Enfin la rhubarbe entre dans quantité de compofitions galeniques ; fon nom eft très-célebre en Médecine.

RHUBARBE DES ALPES. C'eft une efpece de patience à feuilles rondes. *Voyez* PATIENCE.

RHUBARBE BLANCHE. *Voyez* MECHOACAN.

RHUBARBE DES MOINES. *Voyez à l'article* PATIENCE.

RHYNCOLITHES. Nom donné aux pointes d'ourfin foffiles. *Voyez* PIERRE JUDAÏQUE.

RICH ou RICHS. *Voyez ci-après l'article* RICHE.

RICHARD. Des Curieux ont donné ce nom à un genre d'infecte coléoptere, remarquable par fa forme finguliere, fes antennes en fcie & fa riche parure. Les plus beaux nous viennent des pays étrangers : l'or & la couleur de rubis la plus éclatante brillent fur les étuis des richards. Ces infectes ne font pas communs : on les trouve difficilement ; & dès qu'on en approche, ils fe laiffent rouler le long des feuilles des arbuftes qu'ils habitent. Enfin on les faifit, & on examine le philtre qui fournit à leur magnificence.

RICHE. M. *Briffon* donne ce nom à un petit animal du genre du lievre. Il differe, dit-il, de notre lapin par fa couleur. Tout fon corps eft couvert de poils d'un très-joli gris. *Voyez les mots* LIEVRE & LAPIN.

On prétend que le véritable riche fe trouve en Suede & en Pologne fous le nom de *richs*, & que cet animal eft une efpece de loup-cervier dont la fourrure eft très-fine. On éleve de ces animaux en plufieurs endroits, à caufe du profit qu'on retire de leur peau. *Voyez* LOUP-CERVIER *& l'article* LYNX.

RICIN, *ricinus*. On donne ce nom à plufieurs fortes d'*amandes*, ou *noix*, ou *feves purgatives* que l'on apporte des deux Continens, foit des Indes, foit de l'Amérique ; favoir, 1°. le *ricin ordinaire ;* 2°. la *feve purgative* des Indes occidentales, qui eft le *pignon de Barbarie*, ou la *feve du médicinier*, ou la *noix des Barbades ;* 3°. l'*aveline purgative du nouveau monde*, & qui eft la *noix du médicinier d'Efpagne*, ou le *ben grand ;* 4°. la noix du *ricin Indien*, qui eft le *pignon d'Inde*, ou le *grain de Tilli*, ou *grain des Moluques.* Nous allons donner la defcription de ces différentes noix purgatives & des plantes qui les portent.

1°. La GRAINE DE RICIN ORDINAIRE, *ricini vulgaris nucleus*. Le fruit eſt triangulaire, à trois loges, un peu hériſſé, & il contient trois graines; chaque graine eſt oblongue, de la figure d'un œuf, convexe d'un côté, applatie de l'autre, avec un petit ombilic placé au ſommet: elle cache ſous une coquille mince, fragile, liſſe, couverte de raies tachetées de blanc & de noir, une ſubſtance médullaire, ſemblable à une amande, blanche, partagée en deux, graſſe, douceâtre, âcre, & qui excite des nauſées. La plante qui porte ce fruit eſt le *ricinus vulgaris*, eſpece de *palma Chriſti*: voyez PALME DE CHRIST. Elle eſt commune dans l'Egypte & dans les climats chauds des deux Indes: elle a la figure d'un petit arbre: ſa tige s'éleve communément à la hauteur de ſix ou ſept pieds, & même davantage; elle eſt groſſe, ligneuſe, creuſe en dedans comme le roſeau, rameuſe en haut, & de couleur obſcure, couverte d'une eſpece de poudre blanche ſemblable à de la farine. Ses feuilles ſont pareilles à celles du figuier, mais plus grandes, découpées à leur circonférence & dentelées, liſſes, tendres, molles, d'un vert foncé, garnies de nervures & portées par de longues queues. Les fleurs ſont en grappes, élevées ſur une tige particuliere à l'extrémité des branches, arrangées ſur un long épi: elles ſont ſtériles, car les embryons des fruits naiſſent avec elles; ils ſont arrondis, verts, & portent à leur ſommet des crêtes rouges; ils ſe changent en des fruits dont les pédicules ſont d'un pouce de longueur: ces fruits ſont noirâtres, garnis d'épines molles, de la groſſeur d'une aveline: le reſte du fruit eſt ainſi que nous l'avons dit ci-deſſus. Quand le fruit de ce *ricin* eſt bien mûr, il s'y fait des crevaſſes par où les ſemences ſortent avec impétuoſité; ſa racine eſt longue, groſſe, dure, blanche & fibreuſe: on cultive cette plante dans quelques jardins, tant à cauſe de ſa beauté, que parce qu'on croit qu'elle chaſſe les taupes. *Lémery* dit qu'elle croît à différentes hauteurs & groſſeurs, ſuivant les lieux où elle naît, car on voit, dit-il, des ricins en Eſpagne qui ont la groſſeur d'un homme, & d'autres en Candie qui égalent en hauteur les grands arbres, en ſorte qu'il faut des échelles pour y monter.

Les Negres du Sénégal ſe ſervent avec ſuccès de l'application d'une feuille du ricin ordinaire ſur la tête, pour diſſiper la migraine; ils l'appliquent également comme un calmant ſur les parties du corps où il y a inflammation, ſur-tout ſur les inflammations des yeux: ſans doute que dans ces deux cas ce remede agit comme un véſicatoire.

Les

Les fruits du *ricinier ordinaire* sont remplis de beaucoup d'huile douce, tempérée; mais outre cela ils contiennent une certaine portion d'huile très-âcre & si caustique qu'elle brûle la gorge: c'est de cette huile que dépend leur vertu purgative. *Dioscoride* dit que si l'on avale le nombre de trente graines de ce *pignon d'Inde* pilées & dont on aura ôté l'écorce, elles purgeront par les selles la bile, la pituite & la sérosité, & qu'elles exciteront le vomissement. Mais il faut que cet Auteur se soit trompé; car trois grains seuls suffisent pour causer une purgation si désagréable & si laborieuse, qu'elle semble bouleverser tout l'estomac: ajoutez à cela les épreintes sanguinolentes des selles. Les habitans du Brésil, qui sont beaucoup plus difficiles à émouvoir que ceux de notre climat, disent qu'il y a du danger d'en donner plus de sept grains en substance. Heureusement que ce purgatif dangereux est rarement en usage: on sait qu'il cause au moins l'inflammation de l'œsophage & de l'orifice de l'estomac: enfin le savant *Rolfincius* voyant que des Indiens mêmes étoient morts en usant de ce purgatif, conseille aux Médecins sensés de ne point faire usage de ses graines.

Les Anciens tiroient une huile des graines de ricin, soit par décoction, soit par expression; & ils l'appelloient *huile de ricin*, ou *huile de kerva*, ou *huile de figuier infernal:* elle a une odeur puante, mais elle est bonne à brûler & utile dans quelques onguens. *Pison* dit que les Brasiliens en font tous les jours usage contre les maladies froides: elle résout les tumeurs & dissipe les coliques & les vents, si l'on en frotte le bas-ventre: appliquée sur le nombril elle fait mourir les vers des enfans; elle guérit aussi la gratelle & les autres vices de la peau.

2°. Le Pignon de Barbarie, *cureas & faba purgatrix Indiæ occiduæ.* Cette seconde noix purgative est l'amande du grand ricin d'Amérique, ou plutôt du *ricinoïde*, qui s'appelle aussi *médicinier* & *pignon de Barbarie*, ou le *grand haricot du Pérou.* C'est une graine oblongue, ovoïde, de la grosseur d'une petite feve, convexe d'un côté & applatie de l'autre, cachant sous une peau déliée un noyau blanc, oléagineux, d'un goût douceâtre, âcre, & qui cause des nausées. Les Anglois nomment cette feve purgative, *noix des Barbades:* elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes Americana gossypii folio*, & qui croît en Amérique entre Carthage & *Nombre de Dios:* elle croît aussi dans la Guiane à la hauteur d'un arbrisseau: c'est le *mundiguacu* de *Marcgrave.* Cet arbrisseau est touffu: son bois est mou, plein de moëlle, cassant & rempli

d'un suc laiteux & âcre ; il est fort branchu & garni d'un nombre de feuilles semblables à celles du citronnier, lisses, luisantes & d'un vert foncé : vers l'extrémité des branches il s'éleve des tiges inégales, longues de quatre pouces, qui portent un grand nombre de fleurs disposées comme un parasol, mais petites, d'un vert blanchâtre, composées de cinq pétales en rose, roulées en dehors. Ces fleurs sont stériles ; car les embryons des fruits naissent entr'elles, & ils se changent en des fruits de la grosseur & de la figure d'une noix encore verte, longs de plus d'un pouce, pointus aux deux bouts, attachés trois ou quatre ensemble, d'un vert foncé lorsqu'ils sont tendres, & ensuite noirs, sans épines, & qui contiennent, dans trois loges, trois graines dont nous avons parlé. Cet arbrisseau prend aisément de bouture : on l'emploie quelquefois à la Guiane pour faire des haies vives, pour entourer les parcs à vivres ou à bestiaux, & pour d'autres especes de clôture, à-peu-près comme on se sert du sureau en France.

La graine de *ricinoïde* purge encore plus violemment que le ricin ordinaire : elle est très-dangereuse, quelque correctif qu'on lui associe. Les Brasiliens & d'autres peuples de l'Amérique tirent de cette racine une huile dont on se sert pour les lampes, & propre à guérir les maladies qui viennent des humeurs froides, & toutes sortes d'hydropisie, soit en frottant le ventre ou en en avalant quelques gouttes dans du vin blanc : elle est nervale ; elle amollit le ventre, tue les vers & convient aussi pour tous les vices de la peau & pour les maladies des articles.

3°. Le FRUIT DU MÉDICINIER D'ESPAGNE, *avellana purgatrix novi orbis.* Sa graine est de la grosseur d'une aveline, presque triangulaire, couverte d'une coque mince, pâle & brune : sa substance médullaire est ferme, blanche, douceâtre & d'un goût semblable à celui de l'aveline : elle naît d'une plante qui s'appelle *ricinoïdes arbor Americana folio multifido :* son tronc est environ de la grosseur du bras, & haut tout au plus de trois ou quatre pieds : il est tendre, couvert d'une écorce cendrée, veinée & en forme de réseau ; marqué de taches aux endroits d'où les feuilles sont tombées : les extrémités des branches sont garnies de dix à douze feuilles qui se répandent de tous côtés, attachées à de longues queues, découpées en lanieres pointues, qui sont encore découpées elles-mêmes, grandes d'un pied, lisses, d'un vert blanchâtre en-dessous, & d'un vert plus foncé en-dessus : vers l'origine des queues naissent d'autres petites feuilles découpées fort menu, qui rendent

l'extrémité des rameaux comme hérissée, d'où s'éleve une longue tige rouge, qui porte un beau bouquet de fleurs en parasol. Cette tige se partage en beaucoup d'autres rameaux branchus, ayant chacun une fleur de la même couleur. Parmi ces fleurs il y en a de stériles & de fertiles: celles-ci sont plus grandes que les autres, mais moins nombreuses; elles sont en rose, soutenues sur un petit calice échancré en cinq parties: celles qui sont stériles contiennent dans leur milieu des étamines garnies de leurs sommets de couleur d'or: l'embryon de celles qui sont fertiles est ovalaire, à trois angles, vert, couronné de styles dont les stigmates sont jaunes & en croissant; il se change ensuite en un fruit en forme de poire, gros comme le pouce, jaunâtre, à trois capsules qui contiennent chacune une amande dont nous avons parlé.

Il faut éviter soigneusement de prendre intérieurement cette amande; car elle purge si violemment qu'elle peut causer la mort. Lorsqu'on taille le tronc de cette plante, ou qu'on en arrache les feuilles, il en sort une assez grande quantité de suc limpide, jaunâtre & un peu visqueux: on cultive cette plante sur-tout dans les jardins: on l'a apportée de la Terre ferme de l'Amérique dans les Isles.

4°. La Graine du Ricin Indien, *pinei nuclei moluccani, sive purgatorii.* C'est ce que nous nommons vulgairement *pignon-d'Inde* ou *grain de Tilli*, ou *des Moluques:* ce sont des graines qui ressemblent beaucoup à celles de la premiere espece de *ricin*, convexes d'un côté & un peu applaties de l'autre, marquées de quatre angles: leur écorce est grisâtre & tiquetée de brun, l'amande est solide, blanchâtre, d'un goût gras, mais âcre, brûlant & qui cause des nausées: la plante s'appelle *pinus indica nucleo purgante.* Cet arbrisseau porte des tiges simples qui naissent sans rameaux latéraux: les fleurs sont ramassées en longs épis au sommet de ces tiges: il sort de la tige quelques feuilles longues, ovalaires, pointues, lisses, finement dentelées, portées par des queues longues d'un pouce, tendres & molles, avec une côte & des nervures saillantes en dehors: vers l'origine de chaque épi il sort tous les ans deux rameaux de même hauteur que la tige. Les fleurs inférieures sont les femelles, & celles qui se trouvent à la partie supérieure sont les mâles: c'est dans les femelles que se forme un embryon, lequel se change en une capsule ronde, à trois sillons & à trois loges, contenant chacune une graine dont nous avons parlé: on cultive cette plante dans le Malabar & dans quelques pays des Indes Orientales.

Le bois & les graines de cette plante ſont d'uſage en Médecine : le bois qui s'appelle *panava* ou *pavana*, eſt ſpongieux, léger, non compacte, pâle, couvert d'une écorce mince, cendrée, d'un goût âcre, mordant & cauſtique, d'une odeur qui cauſe des nauſées. Lorſqu'il eſt récent & encore vert, il purge les humeurs ſéreuſes par le vomiſſement & par les ſelles, mais d'une maniere qui ſurpaſſe la coloquinte même, laiſſant dans l'œſophage & dans l'anus une inflammation à cauſe de ſa grande âcreté : lorſqu'il eſt ſec il purge moins violemment; la doſe en eſt depuis 24 à 36 grains peſant. On en peut dire autant des graines dont la plus grande vertu paroît conſiſter en deux petites feuilles, qui germent les premieres & qui ſont cachées dans le milieu de la ſubſtance de ces graines. On donne depuis trois grains juſqu'à cinq grains peſant d'amande de pignon-d'Inde; chaque grain procure au moins une ſelle, ſi on boit par-deſſus de l'eau chaude ou un bouillon; mais le ventre eſt reſſerré dans l'inſtant, ſi l'on boit un grand verre d'eau froide, ou ſi l'on trempe, ou ſi l'on lave les pieds ou les mains dans l'eau froide : on donne auſſi l'huile de ces graines, tirée par expreſſion, juſqu'à un grain peſant; car elle purge plus violemment que l'huile que l'on exprime du ricin ordinaire. C'eſt avec cette même huile que les Indiens préparent la *pomme royale purgative*, dont la ſeule odeur purge, dit-on, ceux qui ſont délicats : pour cela on fait macérer une orange ou un citron dans l'huile de Tilli pendant un mois, on la retire enſuite : ſi on la frotte fortement dans les mains juſqu'à ce qu'elle s'échauffe, qu'on l'approche des narines, & que l'on en tire fortement l'odeur, on ne tardera pas à éprouver des atteintes purgatives; en un mot le ventre s'en reſſentira, comme ſi l'on avoit pris une potion purgative.

Au reſte, nous ne pouvons trop répéter, d'après notre propre expérience, que les graines du *pignon-d'Inde*, priſes intérieurement, ne conviennent guere que dans l'apoplexie; car elles cauſent l'inflammation de la gorge, du palais, de l'eſtomac & ſouvent de l'anus, à cauſe de leur très-grande acrimonie. Les Indiens les font cuire dans de l'urine ou du vinaigre : on prétend ici en corriger l'âcreté avec de la régliſſe, des amandes douces, le ſuc de limon, des bouillons gras, ou en les torréfiant ſous les cendres. On voit cependant des Chirurgiens qui en font avaler aux payſans & autres perſonnes robuſtes pour les purger ou pour guérir les fievres intermittentes. On fait prendre

à chaque ſelle du petit lait tiede, en place de thé ou de bouillon.

RICINOIDE. *Voyez à l'article* Ricin.

RIEBLE. *Voyez* Grateron.

RIGOLE. On donne ce nom à un petit canal d'eau que l'on tire de la riviere qui borde un pré : cette ſorte de ſaignée, dont la nature fait quelquefois tous les frais, eſt utile pour arroſer les herbages des *prairies*. Voyez ce mot.

RILLOURS. *Voyez au mot* Ouanderons.

RIS ou RIZ, *oryza*. Plante qui reſſemble à quelques égards aux fromens, & que l'on cultive dans les pays chauds aux lieux humides & marécageux. Sa racine eſt comme celle du froment; elle pouſſe des tiges ou tuyaux à la hauteur de trois ou quatre pieds, cannelés, plus gros & plus fermes que ceux du blé ou de l'orge, noués d'eſpace en eſpace ; ſes feuilles ſont longues, arrondinacées, charnues, aſſez ſemblables à celles du poireau; leur graine eſt applatie & couronnée d'une membrane courte, avec deux oreillettes latérales & barbues ; ſes fleurs qui ſont hermaphrodites naiſſent en ſes ſommités, de couleur purpurine, & forment des pannicules comme celles du millet ou du panis. On remarque qu'il n'y a qu'une fleur dans chaque calice, ſix étamines, deux ſtyles & deux ſtigmates en pinceau : à ces fleurs paſſées ſuccedent des ſemences oblongues, blanches, demi-tranſparentes, dures, enfermées chacune dans une capſule jaunâtre, rude, cannelée, anguleuſe, velue & armée d'une arête, le tout diſpoſé alternativement le long des rameaux.

On nous apporte la graine de riz ſeche des Indes Orientales, du Piémont, d'Eſpagne & de la Caroline. On doit choiſir celui qui n'a pas l'odeur de poudre : celui du Piémont eſt plus court, plus gros & moins blanc que celui de la Caroline, mais il eſt de meilleur goût & plus nourriſſant.

La graine du riz eſt une des principales nourritures dans tout le Levant, d'où il a été apporté premiérement en Grece & en Italie ; il aime tant l'humidité qu'il croît dans l'eau même. Dans l'Iſle de Ceylan, & dans toute l'Aſie, après avoir foui ou labouré la terre, on y pratique des réſervoirs d'eau de puits ou de pluie, pour l'arroſer tous les jours ; & ces inondations perpétuelles amolliſſent tellement le terrain, qui eſt déjà très-humide & très-gras par lui-même, que les Cultivateurs s'y mettent à l'eau juſqu'à mi-jambes. Quand le temps de la moiſſon

approche, on laisse dessécher le terrain. Alors les Moissonneurs y entrent & coupent le riz; on en fait des tas dans le milieu des champs, & on les fait piler par des bœufs ou des buffles qui tiennent lieu de batteurs en ce pays, suivant l'ancien usage des Orientaux, dont il est dit dans l'Ecriture, *non alligabis os bovi trituranti.* Les Asiatiques mettent leur riz tout vanné en sacs, qu'ils portent dans de grands vases de terre cuite, qu'ils appellent *puits*, ou dans des paniers couverts & bien fermés, pour le garantir des rats & insectes. *Porta* dit qu'on seme une grande quantité de riz dans les plaines humides du territoire de Salerne, où les habitans l'arrosent aussi au moyen des canaux & des rigoles qu'ils tirent des rivieres au besoin, autrement le riz n'y viendroit point, ou ne rapporteroit point de graines : de sorte, disent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, qu'il est surprenant qu'un grain si sec, demande un terrain si humide, & qu'une terre marécageuse produise un blé d'un goût exquis & d'une nourriture aussi saine que seche. Il ne mûrit qu'à force de soleil, & la récolte ne s'en fait que vers l'équinoxe d'automne. C'est là, sans doute, pourquoi il ne sauroit venir dans les pays du Nord, quoique plus humides, mais parce qu'il y fait trop froid (*a*).

De toutes les plantes transportées de l'ancien continent dans le nouveau monde, le riz est celle qui y a le mieux réussi, parce que l'air y est très-humide, & la surface de la terre couverte d'une couche très-épaisse de débris d'animaux & de végétaux. Lors des premiers établissemens des Européens dans ce nouveau continent, des lits de feuilles d'arbres, entassées à la hauteur de quatre à cinq pieds, l'humidité & la putréfaction y faisoient périr les hommes; les lits inférieurs se corrompoient à mesure qu'il s'en formoit de nouveaux à la surface.

(*a*) M. *Haller* dit que M. *Poivre* a découvert en Cochinchine une espece de riz qui ne demande pas de l'eau, & qui croît sur les hauteurs. Il est surprenant, dit M. *Bourgeois*, qu'on n'ait pas encore pu se procurer en Europe de cette espece de riz qui croît sur les terrains secs & froids : on en pourroit semer dans presque tous les pays; on suppléeroit par-là à la disette du blé, & ce seroit une source de richesses pour l'Agriculture. Il paroît même fort vraisemblable que cette espece de riz qui naît sur les montagnes de la Cochinchine, où il gele souvent pendant l'hiver, & qu'on seme à la fin de Décembre ou Janvier, pourroit réussir dans plusieurs Provinces de France, & même dans quelques endroits de la Suisse, en le semant au commencement du printemps, dès que les grands froids seroient passés.

On couvrit de cendres la terre pour la fertiliſer, elle produiſit & produit encore d'une maniere ſurprenante.

Les Chinois diviſent le riz en deux eſpeces ; l'une eſt barbue, en riz à barbe longue, ou à barbe plus courte. L'autre eſpece eſt ſans barbe, & elle varie dans la configuration de ſes grains ; les uns ſont longs, pointus, plats ou ronds : leur couleur varie encore ; l'un eſt tout-à-fait blanc, l'autre un peu jaunâtre, celui-ci un peu plus ou moins rouge. Ils cultivent auſſi une eſpece de riz d'une odeur agréable ; il n'eſt conſommé que par les perſonnes riches, parce qu'il eſt rare & qu'il rapporte peu.

Des Cultivateurs, avant de ſemer le riz, le mettent dans un ſac de paille & le trempent ainſi quelques jours dans l'eau, juſqu'à ce qu'il commence à germer; alors on le ſeme dans une portion de terre, où il reſte environ trente jours, juſqu'à ce qu'il ait pouſſé ſa tige à la hauteur de deux ou trois pouces ; on le tranſporte de cette eſpece de pépiniere pour le planter dans les champs ; mais il faut que la ſaiſon ne ſoit ni trop ſeche ni trop pluvieuſe : cependant cette opération ne peut pas être trop long-temps différée, parce que la tige de cette plante devient trop forte. Le riz ainſi ſemé en pépiniere dans l'eſpace d'un arpent, ſuffit pour en replanter vingt-cinq. Quelques jours après que le riz eſt planté, on arrache avec ſoin les herbes paraſites, & on chauſſe le pied ; on ne connoît que deux ou trois eſpeces d'herbes qui croiſſent parmi le riz ; elles l'énerveroient totalement, ſi on ne prenoit la précaution de les détruire.

Certains vents & les vers ne ſont pas les ſeuls ennemis du riz ; il s'éleve ſouvent, lorſque les épis ſont bien formés, des *ardens* qui courent la nuit ſur les épis & qui les ſechent : le peuple les appelle le feu du démon. Ce feu ne court que la nuit, & ne s'éleve qu'à la hauteur de deux ou trois pieds de terre : ces effets ne ſeroient-ils pas produits par un fluide électrique abondant ?

On pourroit faire de fort bon pain avec la farine de riz, & même il tient lieu de pain dans les Indes, étant préparé de diverſes manieres; non-ſeulement les Indiens en préparent des gâteaux & de la bouillie, mais ils en tirent encore, par la diſtillation, une liqueur ſpiritueuſe, qu'ils appellent *aracle* ou *arak*, voyez ce dernier mot, & qu'ils chargent enſuite de ſucre & de divers aromates : cette boiſſon les enivre plus promptement que ne pourroit faire le vin le plus fort ; enfin une légere

décoction de riz dans l'eau, fait parmi eux la base ou le véhicule le plus usité pour la plupart des médicamens.

Les Anciens comptoient le riz parmi les alimens de légere substance & faciles à digérer. C'est une opinion si répandue dans le public que le riz engraisse, que les femmes maigres, à la Cour & à la Ville en usent fréquemment, le prenant sur-tout avec du lait & beaucoup de sucre ; nous avons même l'exemple de plusieurs Nations qui en font leur nourriture ordinaire depuis quantité de siecles : on convient seulement que le riz resserre un peu, & que dans certaines circonstances il pese un peu sur l'estomac.

On fait usage en France du riz, en le faisant cuire dans le bouillon, qu'il blanchit sans lui donner de mauvais goût : on en fait de la panade, de la bouillie, une espece de crême. Quoique ce soit un bon aliment pour toutes sortes de personnes, il convient singuliérement aux personnes épuisées par des hémorrhagies, &c. aux femmes qui ont souffert des pertes excessives, aux pulmoniques & aux étiques : il adoucit l'âcreté du sang, modere le cours de ventre. On fait une eau de riz, ou décoction, qui est pectorale & astringente.

RIVAGE, *littus*, est la lisiere ou le bord de la terre habitable qui touche les mers. La RIVE, *ripa*, est la lisiere qui borde les fleuves de part & d'autre. La RADE, *statio*, est tout endroit où les vaisseaux peuvent aborder à terre, & y rester à l'ancre avec quelque sûreté, comme dans un havre ou port. La PLAGE, *plagia*, est la partie du rivage qui s'étend sans profondeur vers la grande mer.

RIVIERE. *Voyez au mot* FONTAINE.

RIZOLITES. Nom donné aux racines d'arbres pétrifiées. *Voyez à l'article* PÉTRIFICATION.

ROBERT LE DIABLE. C'est le papillon *double C*. Voyez ce mot.

ROBRE ou ROUVRE. *Voyez* CHÊNE.

ROC. Des Naturalistes donnent le nom de *roc vif*, tantôt aux masses de quartz, & tantôt à celles de granite. *Voyez ces mots.* On trouve à l'article ROCHER l'histoire du *roc tremblant.*

ROCAMBOLE. Nom donné à la graine de l'ail. C'est l'*ail-poireau :* elle excite l'appétit aux dépens de l'odorat, qui en général en est blessé. *Voyez l'article* AIL.

ROCHAU. *Voyez* MERLOT.

ROCHER. C'est un amas de pierres, élevé ou sur le bord de la mer, ou

ou dans une plaine, ou même dans des vallées, dans des forêts, dans des îles, &c. L'on fait mention du rocher de l'île de S. Michel: c'eſt en quelque ſorte un bloc énorme de granite. La fameuſe pierre Nantoiſe ſur laquelle les enfans danſent à Nantes, eſt auſſi une eſpece de granite. Les roches de la forêt de Fontainebleau ſont de grès. *Voyez au mot* ROCHES.

Au lieu nommé la Roquette, à une lieue de Caſtres en Languedoc, on voit le fameux roc ou rocher qui tremble. Cette ſingularité attire l'attention des voyageurs, & intéreſſa en 1718 la curioſité de S. A. R. M. le Duc d'Orléans, alors Régent de ce Royaume. Voici en quoi conſiſte cette merveille ſi frappante. Le rocher tremblant eſt d'une forme ovoïde; il eſt ſitué près du faîte & ſur le penchant d'une montagne; il eſt placé ſur le bord d'un rocher beaucoup plus gros, qui eſt incliné d'environ ſix pouces. La plus grande circonférence du rocher tremblant eſt de vingt-ſix pieds, ſa hauteur eſt de onze pieds: on l'eſtime du poids de plus de ſix cents quintaux; il porte ſur le petit bout, & n'a preſque d'autre point d'appui qu'une ligne qui va du levant au couchant. Ce rocher ſe meut viſiblement, lorſqu'une certaine force, telle que celle d'un homme, lui eſt appliquée du midi au nord; enſuite on peut conſerver au rocher ſes balancemens & ſes vibrations par une action très-légere: mais ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il ne tremble pas plus ſenſiblement quand on y ajoute un plus grand nombre de forces; ſes balancemens vont toujours du ſeptentrion au midi, dans une direction perpendiculaire à la coupe de la pente du rocher ſur lequel il eſt aſſis. M. *Marcorelle*, de l'Académie de Toulouſe, aſſigne la cauſe de ce tremblement aux parties élaſtiques du rocher détendues par le mouvement, & l'explication qu'il en donne eſt une vraie démonſtration mathématique, fondée ſur des axiomes. Au reſte ce roc n'eſt pas le ſeul qui ait eu la propriété de trembler. *Pline* parle d'un rocher ſemblable ſitué près d'Harpan, ville de la Carie dans l'Aſie mineure. On connoît encore la pierre branlante du mont Pilate dans le canton de Lucerne; l'un & l'autre doivent ſans doute leur effet à la même cauſe que le rocher tremblant du Languedoc. Tout le monde a entendu parler du pilier ou arc-boutant tremblant de l'égliſe de S. Nicaiſe de Rheims, qui, en 1717, mérita l'attention du Czar Pierre I.

ROCHER ou MUREX, ſont deux termes ſynonymes de la Conchyliologie, dont on ſe ſert pour exprimer une famille entiere de

coquilles univalves : il y en a à qui l'on a donné des noms particuliers ; dénomination qu'ils doivent à leur figure : tels ſont, par exemple, le *hériſſon*, le *ſcorpion*, le *bois veiné*, l'*araignée*, la *muſique*, le *caſque*, &c. *Voyez le mot* MUREX.

ROCHERAYE DE LA JAMAÏQUE ou PIGEON A LA COURONNE BLANCHE. Eſpece de pigeon de roche. *Voyez* PIGEON.

ROCHES. Les Lithologiſtes expriment par ce nom des pierres rarement ſimples, qui le plus communément ſont formées par l'aſſemblage de deux, de trois pierres, ou même davantage, leſquelles ſont de différentes duretés, de diverſes couleurs & propriétés ; ces pierres n'ont d'autres différences entr'elles que celle qu'y met la nature des parties qui y dominent. Elles ont, en général, l'extérieur & l'intérieur tout diſſemblables ; les unes ſont écailleuſes, d'autres grenelées, elles ne paroiſſent jamais unies & liſſes : elles ſont communément opaques, font quelquefois feu avec le briquet, &c. tantôt on les trouve par couches ou filons, ſouvent en roches entieres dans les montagnes, comme on peut le voir en Dalécarlie & autres endroits de Suede, & en Allemagne près de Freyberg. En Sibérie on trouve, dans un canton, de petites montagnes hautes de douze ou quinze toiſes, arrondies comme des colonnes, d'autres équarries comme des pans de mur, toutes perpendiculaires, & cela pendant l'eſpace de ſept à huit lieues : ce ſont autant de parties de rochers composés de grais, de marbre, ou plutôt de jaſpes veinés & de pierres de différentes couleurs. En général ces pierres de roche ne ſont iſolées qu'accidentellement ; on ne trouve dans leur intérieur aucun veſtige de pétrification, ni de matieres étrangeres au regne minéral, pas même à la claſſe des pierres : c'eſt ce qui a déterminé quelques Naturaliſtes à regarder ce genre de pierres comme anciennes, primitives & de toute antiquité.

La plupart des pierres compriſes dans ce genre, ſont déſignées dans les Auteurs ſous les noms de *porphyre* & de *granite ;* quelques-uns y rangent auſſi le *jaſpe*, que nous ſoupçonnons maintenant être, ainſi que le caillou d'Egypte, une ſorte de *petro-ſilex*. Voyez ces mots & celui de *jaſpe*. On voit, par ce qui vient d'être dit, que les roches varient de propriétés, ſuivant l'eſpece de pierre qui entre dans leur compoſition.

Indépendamment des roches que nous venons de citer en exemple, on diſtingue des pierres de roche plus ou moins groſſieres & mêlangées,

qui sont opaques & sablonneuses, quelquefois verdâtres ou remplies de mica: on les définit par la matiere qui y domine, ce qui fait dire *roche micacée;* s'il y a du spath, on dira *roche spatheuse;* si c'est du quartz, *roche quartzeuse;* si c'est du sable, *roche sablonneuse:* il y a aussi la *roche schisteuse;* si la pierre est simple & à tissu de corne plus ou moins opaque, c'est la *roche de jaspe* ou *d'agate jaspée*, & il y en a de toutes les couleurs dans les montagnes à filons, &c. Il nous est impossible de détailler ici le nombre des variétés de pierres de roches, d'après ce que nous en avons vu en litholisant sur toutes les montagnes qui bordent le Rhin depuis le mont Saint Gothard jusqu'à Cologne, ainsi que sur le mont Jura, les Alpes, les Pyrénées, &c. Elles changent accidentellement dans une montagne (Voyez notre *Minéralogie, genre 31, p. 425, vol. I. Edit. II.*) Tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que les roches sont ordinairement les parties constituantes des montagnes en chaînes; qu'il y en a de simples & de composées. Les Mineurs disent aussi qu'il y en a de sauvages, c'est-à-dire dont l'ordre des assises ou des matieres qui les composent est totalement dérangé. *Voyez* FILONS, *& l'observation qui est à la fin de l'article suivant.*

ROCHE DE CORNE, *corneus.* Les Naturalistes Allemands donnent ce nom à une pierre dure, réfractaire, ressemblante un peu à l'ongle des quadrupedes, & qui se trouve dans les montagnes à filons presque perpendiculaires. Les Naturalistes François n'ont pas encore une connoissance bien certaine de la nature & de l'origine de cette sorte de pierre; celle que M. *Bernard de Jussieu* a reçue de Suede sous le nom de *corneus fissilis durior Wallerii*, ressemble parfaitement à de la *lave* ou à une espece de *basalte.* On distingue trois sortes de roches de corne: 1°. celle à *écorce molle;* M. *Wallerius* dit qu'elle est couverte comme d'une espece d'enveloppe courbée, qui ressemble à du cuir brun: elle est aussi peu compacte que la pierre ollaire tendre. La deuxieme est à *écorce dure*, elle est noire & ressemble au sabot d'un cheval, elle se durcit au feu: tantôt elle est luisante & tantôt grenelée. La troisieme est *feuilletée*, sa couleur est noirâtre ou rougeâtre; ses feuillets sont posés perpendiculairement sur leur tranchant: il y en a de tendre qui peut servir à tracer des lignes, & d'autre assez solide pour être employée à couvrir des maisons: elles jaunissent beaucoup dans le feu. Au reste il paroît que les Ouvriers des mines donnent indifféremment le nom de *roche de corne* au roc vif & dur qui enveloppe souvent les

filons des mines. La roche de corne criſtalliſée verte de l'Iſle d'Utoë ſur les côtes de Sudermanie, eſt le ſchoërl des Suédois ; voyez *Schorl.* En conſultant le premier volume de notre *Minéralogie*, *II. Edition*, on y verra pluſieurs diſcuſſions ſur la *roche de corne.* Quant à la *pierre de corne*, ſtrictement dite, *voyez* PIERRE DE CORNE.

Ayant examiné de nouveau toutes les pierres que l'on appelle *roches* & *roches de corne*, leſquelles compoſent pour la plus grande partie les montagnes des Pyrénées, la chaîne d'Alais en Languedoc, &c. nous avons reconnu que les premieres ſont des eſpeces de quartz en maſſes énormes, ſans mêlange, & de figure indéterminée, qui paroiſſent n'avoir point eu part aux révolutions terreſtres, par conſéquent formées de toute antiquité ; tandis que les roches de corne feuilletées qui forment des eſpeces de filons qui peuvent ſe diviſer en lames, & qui ſervent de ſalband, c'eſt-à dire, d'encroûtement aux pierres précédentes, doivent être regardées comme de nouvelles pierres formées ſucceſſivement dans les interſtices des maſſes précédentes ; interſtices produits lors d'une très-grande cataſtrophe. Au reſte, les rochers ont été formés humides, & ſe ſont fendus en ſe ſéchant : donc ſi la diviſion ou écartement de ces roches a été perpendiculaire ou oblique, la roche de corne feuilletée doit s'y trouver dans cette poſition, & c'eſt en effet ce qu'on obſerve. Les roches ſpatheuſes, le granite, le porphyre, la roche ſablonneuſe, la roche micacée, & généralement toutes les pierres de roches compoſées doivent être regardées comme accidentelles, de nouvelle création, c'eſt-à-dire, qu'elles appartiennent à la nouvelle terre, & l'on ne doit pas être étonné de trouver dans ces dernieres roches des eſpeces de corps organiſés ; mais ce ne ſera que dans les parties priſes ſur le flanc des montagnes primitives, ou dans la maſſe des montagnes ſecondaires. *Voyez à l'article* TERRE.

ROCHIER, *litho-falco*, c'eſt le faucon de roche. Cet oiſeau n'eſt pas ſi gros que la creſſerelle, & paroît être une eſpece très-voiſine de l'émerillon de la fauconnerie. *Voyez* FAUCON.

ROCOURT ou ROCOU. *Voyez* ROUCOU.

ROGNON, *minera nidulans.* Les Mineurs donnent ce nom à de la mine dont le filon eſt, ſinon interrompu, au moins par morceaux plus ou moins gros, & qui ont à-peu-près la forme d'un rein, c'eſt-à-dire, que ce ſont des maſſes métalliques détachées, & qui ſe trouvent

répandues dans le filon d'une mine : ils se rencontrent souvent au milieu d'autres matieres stériles. *Voyez les mots* MINES, MÉTAUX & FILONS. Quelques-uns donnent aussi le nom de *rognons* aux testicules & aux reins.

ROI. Nom donné à un papillon qui se trouve dans les jardins ; ses aîles sont fauves, tiquetées de noir, communément ornées en dessus & en dessous de vingt-deux taches argentées. C'est la beauté de ses aîles qui lui a fait donner ce nom. On l'appelle aussi le *grand nacré ;* il est, dit M. *Deleuze*, de ceux qui ne marchent que sur quatre pieds ; les taches argentées ne se trouvent qu'aux aîles inférieures.

ROI, ou plutôt REINE DES ABEILLES, est la femelle pondeuse de cette sorte de mouches. *Voyez l'article* ABEILLE.

ROI DES CAILLES, *ortygometra.* Espece de râle noir ou de râle de genêt, que l'on dit être le conducteur des cailles dans le temps de leur émigration, c'est-à-dire, dans les passages d'un climat dans un autre. *Voyez les mots* CAILLE & RALE.

ROI DES COUROUMOUX. Nom donné à une espece de poulet d'Inde dont la couleur très-douce est relevée par le noir du collier qui le pare : cette même couleur se remarque à l'extrémité de la queue & des aîles de l'oiseau. *Voyez* COQ D'INDE.

ROI DE GUINÉE, *rex Guinensis.* Oiseau huppé d'un très-beau plumage, & plus petit qu'une poule : il se trouve dans l'Afrique Méridionale vers le royaume de Congo, sur les confins du Cap de Bonne-Espérance.

ROI DES MANUCODIATS ou DES OISEAUX DE PARADIS. *Voyez au mot* OISEAU DE PARADIS.

ROI DES MULETS. *Voyez* MULET POISSON & SURMULET.

ROI DES POISSONS. Sous ce nom M. *Gronovius* a décrit un poisson du genre des carpes : il en est mention dans les *Actes d'Upsal.*

ROI DES SERPENS. *Séba* donne ce nom au serpent de l'île de Java, appellé *lamanda :* voyez ce mot.

ROI DES VAUTOURS. *Voyez à l'article* VAUTOUR DES INDES.

ROITELET, *regulus*, est le nom que les Ornithologistes donnent à un genre d'oiseaux fort connus en Europe, & dont le corps est court & gros : nous en citerons trois especes principales, savoir, le *roitelet ordinaire*, celui qui est *huppé*, & le *roitelet non huppé.* Ces oiseaux sont du même genre de la *fauvette :* voyez ce mot.

1°. Le ROITELET ORDINAIRE ou le PASSEREAU TROGLODYTE,

regulus, *passer dictus troglodytes.* Cet oiseau pese environ trois gros : sa longueur totale est de quatre pouces & demi, & son envergure est de six & demi : il a la tête, le cou & le dos d'un bai brun, le croupion & la queue plus bai ; le dos, les aîles & la queue bigarrées par des lignes noires transversales ; la gorge d'un jaune pâle ; le milieu de la poitrine blanchâtre, tachetée de noir par les côtés ; le bas-ventre d'un brun roux ; le bout des aîles & de la queue pointillé de blanc ; le bec long d'un demi-pouce, menu, jaunâtre en dessous & brun en dessus ; l'iris couleur de noisette, le doigt & l'ongle de derriere fort longs.

Ce roitelet commun rampe à travers les haies & les trous des fossés & des murailles : il fait de courtes volées, & vole bas : il a coutume de bâtir son nid le long des murs, au derriere des maisons ou des étables couvertes de paille, mais le plus souvent dans les bois & dans les haies ; il le construit de mousse en dehors, de plumes & de crin en dedans, lui donnant la forme d'un œuf dressé sur un de ces bouts ; il se ménage une petite porte vers le milieu, par laquelle il entre & sort : la ponte de sa femelle est de neuf à dix œufs, & même plus.

Ce petit oiseau aime à se tenir seul, & même s'il trouve un de ses semblables, principalement s'il est mâle, ils se battront l'un & l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux s'enfuie comme étant vaincu : il souffre plus volontiers le voisinage d'une femelle de son espece : il est toujours gai, alerte & vif : il porte sa queue troussée comme un coq : il se nourrit ordinairement de vers, d'araignées : il fréquente les buissons & les pertuis : il ne se prend qu'avec beaucoup de peine : il n'est jamais mélancolique, mais toujours prêt à chanter ; aussi l'entend-on soir & matin de bien loin, sur-tout en hiver. Apprivoisé, il chante agréablement, d'une voix même plus haute & plus sonore que ne semble comporter un si petit corps : son ramage le plus agréable est au mois de Mai, c'est la saison de ses amours. Ses petits sont fort difficiles à élever pour les nourrir en cage.

Nous avons été témoins que dans certaines Provinces de France, les gens de campagne se font un scrupule non-seulement de tuer cet oiseau, mais même un cas de conscience de toucher à son nid : ailleurs on le regarde comme un spécifique contre la pierre des reins ou de la vessie, si on en mange la chair toute crue, ou si on le brûle & qu'on

en prenne les cendres dans du vin blanc : de quelque façon qu'on le mange, il pousse puissamment les urines.

2°. Le ROITELET HUPPÉ, *regulus cristatus*, *calendula vulgo dicta* : c'est le plus petit des oiseaux qui se voient en Europe ; on l'appelle *pou*, *soucy* ou *sourcicle* en quelques endroits, les Italiens le nomment *fior-rancio* (fleur de souci) : il a sur la tête une très-belle & brillante couronne ou huppe, d'un jaune doré, mêlangée de couleur de safran : de-là il s'est acquis, chez les Anciens, les titres pompeux de *regulus* & de *tyrannus*. Il peut, quand il veut, cacher entiérement cette espece de huppe & la rendre presque invisible, en ridant son front & en contractant ou rabattant les côtés emplumés : elle est oblongue & directement étendue à travers le milieu de la tête, depuis le bec jusqu'au cou ; elle est entourée d'une ligne noire : les côtés du cou sont verdâtres, reluisans & jaunâtres ; les yeux entourés de blanc ; le cou & le dos d'un vert sombre, tirant sur le jaune : la poitrine est d'un blanc sale, le plumage des aîles de couleur tannée, terminée en dedans par des taches jaunes, & blanches en dehors : le bec est délié, noir, droit & court ; l'iris couleur de noisetier ; les pattes & les griffes jaunâtres. Sa femelle pond six ou sept œufs, du volume d'un très-gros pois. Ils font leur nid dans des ifs, sapins & chênes, & ils le composent de mousse verte, mêlangée de toiles d'araignées, ce qui le fortifie beaucoup. Ce nid est de la grosseur d'une balle de paume. Le roitelet huppé se nourrit de petits insectes, il se glisse aussi dans les broussailles ou dans les buissons.

3°. Le ROITELET NON HUPPÉ, *regulus non cristatus*. Il est plus petit que le roitelet ordinaire, mais plus grand que le précédent. Le plumage supérieur du mâle est d'un vert sombre, celui de la femelle est plus brun : le menton & les côtés de la tête sous les yeux sont jaunâtres, il y a une tache de la même couleur des deux côtés de la poitrine, près de la naissance de l'aîle : le plumage inférieur est blanchâtre ; le bec brunâtre & fort délié ; les jambes & les pieds sont petits, jaunâtres dans le mâle, & noirâtres dans la femelle : leur ramage ressemble au ton rauque & rompu des sauterelles : ils fréquentent les bois & les déserts, & se perchent sur les sommets des chênes : ils font leurs nids de mousse & de paille, & les garnissent en dedans de poils & de plumes, leur ponte est de cinq œufs tiquetés de rouge.

On nourrit en cage les roitelets avec du *pain d'œillet de Strasbourg*,

ou de pavot noir : ils portent le nom de *roitillon*, de *beurichon*, de *rebetrin* , &c.

On donne le nom de *roitelet des Indes*, ou de *ronchie*, ou de *moineau musqué*, à la femelle du *colibri :* voyez ce dernier mot. Le *souci de Pensilvanie* est le *roitelet couronné.*

ROLLIER, *galgulus.* Genre d'oiseau de la grosseur d'un geai, dont on distingue plusieurs especes ou variétés. Il y a le *rollier de Strasbourg.* Nous en avons parlé sous le nom de *geai d'Alsace :* voyez ce mot. Nous avons encore parlé du *rollier de Mindanao*, sous le nom de *geai de Bengale.* En général le plumage du rollier est varié ; les aîles, la tête & la queue sont bleues ; le dos est vert & aigue-marine ; la gorge est violette & le ventre de couleur aurore. Il y a aussi le *rollier* d'Angola, celui des Indes, celui de la Chine ; celui des Antilles, est la *pie des Antilles* du Pere *du Tertre ;* le *rollier* de la Nouvelle Espagne ; celui du Mexique qui est ou jaune ou gris, ou à crête ; celui-ci est une espece d'*ococolin :* voyez ce mot. Le rollier d'Europe est un oiseau qui aime à voyager, on le voit quelquefois à l'isle de Malthe, aux environs de Strasbourg & en France ; il se nourrit de petits insectes & de petits scarabées, dont il fait une grande destruction. En France on ne connoît qu'une grande espece de rollier, mais on en trouve trois autres especes dans les Indes, une à la Chine, & cinq en Amérique. Le rollier est un oiseau plus sauvage que le geai & la pie, il se tient dans les bois les moins fréquentés & les plus épais, & il ne paroît pas qu'on ait encore pu le priver & lui apprendre à parler ; cependant la beauté de son plumage est un sûr garant des tentatives qu'on aura faites pour cela.

Les rolliers nichent, autant qu'ils peuvent, sur les bouleaux, & ce n'est qu'à leur défaut qu'ils s'établissent sur d'autres arbres ; mais dans les pays où les arbres sont rares, comme dans l'isle de Malthe & en Afrique, on dit qu'ils font leur nid dans la terre. Si cela est vrai, il faut avouer que l'instinct des animaux, qui dépend principalement de leurs facultés, tant internes qu'externes, est quelquefois modifié notablement par les circonstances, & produit des actions bien différentes, selon la diversité des lieux, des temps & des matériaux que l'animal est forcé d'employer.

ROMARIN ou ENCENSIER, *rosmarinus.* C'est un arbrisseau qui naît abondamment & sans culture dans les pays chauds & secs, comme

en

en Eſpagne, en Italie, en Languedoc & en Provence ; on le cultive auſſi dans les jardins : ſa racine eſt menue & fibreuſe ; elle pouſſe une tige en arbriſſeau à la hauteur de trois ou quatre pieds ; diviſée en pluſieurs rameaux, longs, grêles, cendrés, garnis de feuilles étroites, d'un vert brun en-deſſus, blanches en-deſſous, peu ſucculentes, d'une odeur forte, aromatique, agréable, & d'un goût âcre : ſes fleurs, qui paroiſſent en Avril, Mai & Juin, ſont en gueule, petites, mais fort nombreuſes, mêlées parmi les feuilles. Chacune d'elles eſt un tuyau, découpé par le haut en deux levres, de couleur bleue pâle, ou tirant ſur le blanc, d'une odeur plus douce que celle des feuilles : à ces fleurs ſuccedent des ſemences menues, arrondies, jointes quatre enſemble, & enfermées dans une capſule qui a ſervi de calice à la fleur.

Il y a d'autres ſortes de romarins, dont l'une a les feuilles ſemblables au fenouil, & la graine blanche ſentant la réſine : une autre a ſa graine noire : une autre qui croît parmi les rochers, eſt preſque toujours ſtérile. Le romarin ſauvage de Boheme a le bois de ſes branches rouge, ſes feuilles vertes deſſus & rouges deſſous ; ſon odeur approche de celle du citron.

Toute cette plante ſent un peu le camphre ou l'encens. Le romarin a été connu de tout temps à cauſe de ſon utilité, & parce qu'on l'employoit autrefois dans les couronnes ou chapeaux de fleurs. Il eſt d'uſage en certains pays de mettre dans la main d'un mort, une branche de romarin, & l'on a vu, après avoir ouvert le cercueil au bout de pluſieurs années, que cette branche avoit végété au point que les feuilles couvroient toute la face du cadavre ou du ſquelette.

Le romarin vient de bouture, & à toute ſorte d'expoſition ; il veut ſeulement une bonne terre, & prend telle forme que l'on ſouhaite, ſur-tout quand il a été multiplié de plants enracinés : les grands froids lui ſont contraires & le font périr, de même que ſi on lui met du fumier au pied. On a ſoin d'accélérer ſon accroiſſement, & de le rendre plus dur aux intempéries des ſaiſons, en coupant les ſommités de ſes rameaux.

On ne ſe ſert ordinairement en Médecine que des feuilles & des fleurs de cet arbriſſeau ; mais on doit préférer celui qui croît aux environs de Narbonne en Languedoc, ſon odeur eſt plus agréable. Etant

pris intérieurement, il fortifie le cerveau ; il eſt bon contre l'épilepſie, la paralyſie & les vapeurs hyſtériques. M. *Bourgeois* dit, que c'eſt auſſi un excellent emménagogue qu'on fait entrer dans la plupart des infuſions, décoctions & vins contre la ſuppreſſion des regles & les pâles couleurs des jeunes filles : l'eau, où les feuilles & les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit, eſt bonne pour la jauniſſe & les fleurs blanches ; elle fortifie la mémoire & la vue. On fait par infuſion un vin de romarin, qui convient dans les affections des nerfs ; on preſcrit auſſi ce même remede pour la ſtérilité.

La liqueur appellée *eau de la Reine de Hongrie*, eſt tirée, par la diſtillation, des fleurs & des calices de cette plante, mis en digeſtion dans l'eſprit-de-vin ; on y ajoute quelquefois les jeunes feuilles pour la rendre plus forte. Tout le monde ſait que cette eau s'emploie avec ſuccès dans les défaillances, dans les étourdiſſemens, dans les vertiges, & dans les vapeurs hyſtériques & hypocondriaques ; on en prend une petite cuillerée dans un verre d'eau.

Les Apothicaires tiennent dans leurs boutiques une eau diſtillée, une conſerve & un miel de romarin ; ce miel eſt connu ſous le nom d'*anthoſat*. Le romarin produit auſſi par la diſtillation une huile eſſentielle, qui eſt merveilleuſe pour les affections du cerveau & de la matrice ; Boerhaave (*Traité des plantes du jardin de Leyde*) la regarde comme le meilleur remede contre l'épilepſie, & pour procurer l'écoulement des regles. Cette huile eſt excellente, ſur-tout contre les vertiges qui attaquent fréquemment les vieillards.

On fait uſage extérieurement des feuilles de romarin bouillies dans du vin, pour fortifier les nerfs & les jointures, les parties foibles, & ſur-tout les membres paralytiques, & pour réſiſter à la gangrene. On en brûle dans les Hôpitaux, conjointement avec les baies de genievre, pour corriger l'air corrompu par les mauvaiſes exhalaiſons qui y regnent, & pour détourner les odeurs contagieuſes.

ROMPT-PIERRE. *Voyez à l'article* SAXIFRAGE.

RONAS. *Voyez* RACINE D'ARMÉNIE.

RONCE. Nom que l'on donne à une eſpece de *raie*. Voyez ce mot.

RONCE, *rubus*. Il y a deux eſpeces de ronces principales ; ſavoir, la *ronce ordinaire* & le *framboiſier* : on a nommé celui-ci, *ronce du mont Ida* ; j'en ignore la raiſon, dit M. *Duhamel*, car les framboiſiers croiſſent naturellement dans toute la Zone tempérée ; on en trouve auſſi

beaucoup dans la Zone glaciale ; &, comme on peut le présumer, dans la Zone torride.

La fleur des ronces est une fleur en rose. Le pistil de ces fleurs est formé d'un grand nombre d'embryons rassemblés en forme de tête, & d'un pareil nombre de styles qui partent des côtés des embryons.

Ces embryons deviennent de petites baies succulentes, qui sont presque toujours réunies les unes aux autres, & qui forment toutes ensemble ces fruits qu'on nomme *ronces* & *framboises*.

La forme des feuilles de ces arbrisseaux varie, mais la plupart des ronces les ont composées de trois ou cinq grandes folioles dentelées par les bords, & qui sont attachées aux extrémités d'une queue commune ; elles sont hérissées d'épines crochues. Toutes les ronces ont leurs feuilles posées alternativement sur les branches.

Les RONCES, proprement dites, *rubus vulgaris*, poussent de grandes branches, pliantes, sarmenteuses, dont les unes se rament dans les buissons, & les autres rampent à terre : elles prennent racine dans les endroits où elles touchent immédiatement la terre ; elles sont vertes, rougeâtres, anguleuses, moëlleuses, garnies d'épines fort piquantes & crochues, qui s'attachent fortement aux habits des passans.

Les FRAMBOISIERS, *rubus idæus*, ne rampent point ; leurs branches se tiennent droites, & croissent à la hauteur d'un homme : elles sont tendres, vertes, moëlleuses, rondes, garnies de petites épines qui ne sont guere piquantes. Leur culture est simple, elle ne consiste qu'à les labourer & à couper les branches qui ont produit du fruit pendant quelques années ; parce qu'il pousse de nouveaux jets, plus vigoureux. C'est avec ces drageons qu'on peut aisément multiplier les framboisiers : leur racine est vivace.

Les ronces des haies donnent des fruits rouges dans leur primeur, noirs dans leur maturité & semblables aux mûres, qu'on nomme *mûres de renard ;* elles sont fades en comparaison des mûres véritables. Le fruit des ronces rougit le papier bleu, presque aussi vivement que l'alun ; ce qui prouve qu'il contient un acide assez développé, & ce qui rend en même temps ces fruits astringens, déterfifs & absorbans. Les feuilles sont presque aussi dans le même cas ; étant mâchées, elles nétoient les ulceres des gencives, de la bouche, & affermissent les dents. Ces mêmes feuilles, appliquées sur les dartres & les hémorrhoïdes, les mortifient & les guérissent ; appliquées sur les vieilles

plaies & sur les ulceres des jambes, elles les guérissent en peu de temps. On fait avec les sommités tendres des ronces, un excellent gargarisme & un sirop qui s'emploient avec succès dans les maux de gorge & l'esquinancie, pour en tempérer l'inflammation, & une tisane aigrelette, qui est très-utile dans les fievres ardentes, putrides, bilieuses, &c. Les fruits de ronce bien mûrs & bien noirs, sont rafraîchissans & appaisent aussi la soif; on peut les substituer aux mûres domestiques. On s'en sert en Provence pour colorer le vin muscat blanc, & pour faire le vin muscat rouge de Toulon.

On peut élever, par curiosité, la ronce à fruit blanc, celle qui est sans épine, & celle dont les feuilles sont panachées. L'espece qui mérite vraiment d'être cultivée, est celle à fleur blanche & double; car depuis les mois de Juin jusqu'aux premieres gelées, elle produit des fleurs larges comme un petit écu, d'un beau blanc, & qui sont aussi belles que les renoncules semi-doubles; ces fleurs sont disposées par rameaux.

On cultive les framboisiers à cause de leur fruit, qui a beaucoup de parfum, & de leur saveur également fine & flatteuse: on le mange cru, mêlé avec les fraises & les groseilles; on en fait des confitures agréables, des gelées, des compotes, des conserves, des dragées, du sirop, du vinaigre, enfin ce fruit entre dans la composition de plusieurs ratafiats. On prépare avec les framboises, le sucre & l'eau commune, une boisson appellée *eau de framboises*, fort en usage dans les grandes chaleurs de l'été: elle est aussi agréable que l'*eau de fraises*, & appaise de même la soif, réprime la chaleur de l'estomac, & excite les urines. Quelques framboises infusées dans le vin, lui communiquent un goût agréable & une odeur délicieuse. Ce vin, qui est cordial & stomachique, est utile dans les vomissemens qui viennent de la foiblesse & de l'atonie de l'estomac. Ces sortes de fruits mûrs, rouges ou blancs, ne peuvent se conserver quelques jours sans être confits; car ils moisissent bientôt, & les vermisseaux qui y naissent, les gâtent & les mangent (il est même très-rare de trouver des framboises, quoique fraîches, qui ne soient remplies de petits vers blancs, ce qui dégoûte beaucoup de personnes de ce fruit, qui est d'ailleurs délicieux: si on met tremper les framboises dans l'eau fraîche, on voit aussi-tôt sortir une grande quantité de ces vers; mais les fruits perdent un peu de leur fumet par la lotion, dit M. *Bourgeois*). Si on fait fermenter ces fruits, on en

tire un vin très-fort & agréable ; & par la distillation , on en retire une liqueur très-spiritueuse. Les feuilles de framboisier ont les mêmes propriétés que celles de la ronce.

Le *framboisier du Canada à fleur en rose*, & le *framboisier de Pensilvanie*, se font remarquer par de très-jolies fleurs, d'une vive couleur pourpre-violet, & méritent d'être cultivés dans les bosquets de la fin du printemps.

Il y a une ronce sans épines qui est le *rubus hircinus*, qui croît aux lieux montagneux : ses tiges ne sont hautes que de deux ou trois pieds.

RONCERA, nom que les Génois donnent à une espece de pourpre de la mer Adriatique ; coquillage nommé à Rome *ogniella :* c'est le couvercle du *conchilium* ou *ongle marin odorant :* voyez ce dernier mot.

ROND DE MER : *voyez à l'article* LUNE DE MER.

RONDELLE : *voyez* CABARET. *Rondelet* donne aussi le nom de rondelle à la morrude ou rouget : *voyez* ROUGET.

RONDETTE : *voyez* LIERRE TERRESTRE.

RONDIER, espece de palmiste qui croît dans toutes les Indes & en Asie ; les Chinois forment, avec sa feuille, des éventails dont ils se servent, ainsi que les Perses : M. *Adanson* dit que le rondier se trouve aussi en quantité le long du Niger, les Negres le nomment *ronn* (*Carimpana*, *Hort. Malab. vol. 1.*) ; son tronc est gros & fort droit ; il est semblable à une colonne de cinquante à soixante pieds de hauteur : il sort de son extrémité supérieure un faisceau de feuilles qui, en s'écartant, forment une tête ronde ; chaque feuille représente naturellement un éventail de cinq à six pieds d'ouverture, porté sur une queue de même longueur ; les fleurs de cet arbre sont mâles ou femelles, les mâles sont stériles, les fleurs femelles se changent en fruits qui se succedent presque pendant toute l'année ; ils sont pour l'ordinaire de la grosseur d'un melon arrondi ; leur enveloppe est un peu coriace & épaisse comme un fort parchemin ; la chair qu'elle recouvre est jaunâtre, pleine de filamens attachés à trois gros noyaux, qui en occupent le milieu. Les Negres aiment beaucoup ces sortes de fruits, sur-tout quand ils sont cuits sous la cendre, car ils ont alors une saveur de coings : & leur odeur, quoique forte, est agréable.

RONDINE, ou RONDIRE, ou RONDOLE, c'est l'*hirondelle de mer :* voyez ce mot.

RONFLEUR : *voyez* PIRAMBU.

ROQUAMBOLE : *voyez à l'article* AIL.

ROQUET. Eſpece de lézard qui ſe trouve dans les petites Iſles, qui ſont placées dans les culs de ſac de la Guadeloupe : ce lézard a tout au plus un pied de long; les pattes antérieures ſont plus longues que les poſtérieures : il a les yeux fort étincelans & vifs ; ſa peau eſt de couleur de feuille morte, tiquetée de points jaunes & noirâtres : il porte la queue retrouſſée en arcade ſur le dos, au lieu que tous les autres lézards la portent traînante à terre, & il tient toujours la tête élevée en l'air : il eſt ſi agile qu'on le voit toujours ſauter autour des hommes qu'il prend plaiſir à voir, enſorte qu'il s'arrête aux lieux où il en rencontre. Si on le pourſuit, il ouvre auſſi-tôt ſa gueule, & tire la langue comme un petit chien de chaſſe ; il ſe fourre auſſi dans la terre, non pour y pondre ſes œufs, mais pour y manger ceux des autres lézards & des tortues.

ROQUET, eſpece particuliere de petit chien que l'on regarde comme une variété du *chien Danois :* voyez à l'article CHIEN.

ROQUETTE, *eruca planta*, plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous rapporterons ici les deux principales ; l'une cultivée & l'autre ſauvage.

1°. La ROQUETTE DES JARDINS, *eruca ſativa ;* ſa racine eſt blanche, ligneuſe, menue, vivace, & d'une ſaveur âcre ; ſes tiges ſont hautes d'environ deux pieds, un peu velues ; ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la moutarde, blanches, longues, étroites, découpées profondément, tendres, liſſes & de même ſaveur que la racine : aux ſommités des tiges naiſſent des fleurs en croix, de couleur bleue, tirant ſur le blanc, rayées de noir, & ſoutenues par des calices velus. A ces fleurs ſuccedent des ſiliques longues qui ſe diviſent en deux loges remplies de quelques ſemences jaunâtres, plus groſſes que celles de la moutarde, & moins rondes.

L'odeur & la ſaveur de cette plante ſont fortes & déſagréables ; cependant en Italie on la recherche pour la mêler dans les ſalades, à deſſein d'en relever le goût : on la ſeme dans les jardins & dans les champs ; ſes graines & ſes feuilles ſont d'uſage.

2°. La ROQUETTE SAUVAGE, *eruca ſylveſtris ;* celle-ci croît contre les murailles, aux lieux incultes & ſablonneux ; elle a une odeur entiérement fétide & déſagréable : ſa racine eſt aſſez longue, groſſe &

blanche; ſes tiges ſont fort découpées, comme celles du piſſenlit, vertes, liſſes, d'une ſaveur brûlante, ſemblables à celles de la roquette des jardins, auſſi bien que les fleurs, mais qui ſont de couleur jaune & odorantes. Il leur ſuccede des ſiliques anguleuſes, remplies de graines, ſemblables à celles de la moutarde ſauvage, d'un goût âcre & un peu amer, ainſi que toute la plante.

L'odeur & la ſaveur de la roquette cultivée eſt plus douce, & ſa vertu plus foible; c'eſt pourquoi on la mêle ſouvent dans les alimens; mais la roquette ſauvage eſt préférable en Médecine.

La roquette eſt d'une nature toute différente de la laitue; c'eſt pourquoi les Anciens avoient coutume de les mêler dans les alimens, afin de les tempérer l'une par l'autre: ſi les Italiens mettent de cette plante dans leurs ſalades, c'eſt plutôt à cauſe de ſes vertus, que de ſa ſaveur; car, ſelon le témoignage des Médecins & même des Poëtes, elle porte à l'amour; c'eſt pourquoi

Martial dit, ... *Et Venerem revocans eruca morantem.*
Columelle, ... *Excitat ad Venerem tardos eruca maritos.*
& Ovide, ... *Nec minùs erucas jubeo vitare ſalaces.*

Toutes les parties de cette plante étant mangées excitent l'appétit; elles aident la digeſtion, provoquent l'évacuation de l'urine & de la ſemence; en un mot on les emploie dans les compoſitions deſtinées à provoquer l'acte vénérien. La roquette, & ſur-tout la graine, eſt encore utile dans le ſcorbut & dans quelques maladies chroniques, ſoit qu'on mange cette plante toute crue, ſoit qu'on en boive le ſuc ſeul ou dans le vin, ſoit qu'on la faſſe bouillir dans les bouillons ou dans les apozemes, ſoit qu'on la mâche; enfin elle produit l'effet des ſalivaires & des ſinapiſmes, dans la paralyſie & l'apoplexie.

Les Botaniſtes diſtinguent encore une autre eſpece de ROQUETTE SAUVAGE ou ROQUETTE DES CHAMPS, ou MASSE AU BEDEAU, *erucago ſegetum*, qui croît aux environs de Montpellier entre les blés, & dans d'autres lieux chauds: ſa racine eſt longue d'un pied & fibreuſe, ainſi que ſes tiges qui ſont rudes, rameuſes & purpurines: ſes feuilles ſont étendues par terre, oblongues, étroites, velues & rudes; celles des tiges ſont jointes deux à deux ou trois à trois; ſes fleurs ſont petites, à quatre feuilles diſpoſées en croix & jaunâtres: il leur ſuccede des fruits reſſemblans à une maſſe épineuſe, & qui renferment trois ou

quatre ſemences arrondies & garnies d'un petit bec. Cette plante eſt inciſive & ſternutatoire.

La ROQUETTE DE MER eſt la *cakile.* Voyez ce mot.

On nous apporte quelquefois de Saint-Jean d'Acre, à dix lieues de Jéruſalem, beaucoup de cendres de roquette que les Marchands appellent *cendres du Levant :* il en vient auſſi de Tripoli & de Syrie ; mais elle ne contient pas tant de ſel que l'autre : on s'en ſert pour faire du ſavon & du verre, comme de celle de *fougere* ou de la *ſoude.* Voyez ces mots.

Les Verriers & les Savonniers s'en ſervoient beaucoup autrefois, avant le grand commerce de la ſoude ; mais l'on en trouve rarement aujourd'hui chez les Marchands, encore n'eſt-elle ſouvent qu'un mêlange de cendres de bois & de potaſſe, ou de cendres gravelées & d'un peu de ſoude, ou de ſel de verre.

ROSE : *voyez au mot* ROSIER. On donne auſſi le nom de roſe à une eſpece d'*ortie de mer.* Voyez ce mot.

ROSE DE CHIEN ou D'ÉGLANTIER. *Voyez le mot* ROSIER SAUVAGE *à la ſuite de l'article* ROSIER.

ROSE GUELDRE, nommée improprement par les Jardiniers *roſe-diete.* Voyez OBIER.

ROSE DE JÉRICO, *roſa Hierocontina.* Cette plante, appellée ainſi fort improprement, eſt une ſorte de thlaſpi qui croît dans l'Arabie déſerte aux lieux ſablonneux, aux rivages de la mer Rouge, d'où elle nous eſt apportée ſéche ; quoiqu'on l'ait appellée *roſe de Jérico*, elle n'eſt point une roſe, & l'on n'en trouve point autour de Jérico. *Lémery* dit que c'eſt une petite plante haute d'environ quatre doigts, ligneuſe, rameuſe, ayant la figure d'un petit globe de couleur cendrée : ſes feuilles ſont petites, longuettes, découpées & velues ; ſes fleurs ſont à quatre pétales, petites, diſpoſées en croix dans des épis, blanches ou de couleur de chair ; ſa ſemence eſt arrondie, rougeâtre & âcre au goût ; ſa racine eſt ſimple, groſſe & ligneuſe. Pendant que cette plante eſt encore en vigueur dans la terre, elle paroît en bouquet ; mais à meſure qu'elle ſe ſeche, ſes rameaux s'entrelacent les uns dans les autres, & les extrémités ſe courbant en dedans, ſe réuniſſent à un centre commun, & compoſent une eſpece de petit buiſſon en forme de globe ; telle eſt la roſe de Jérico. Des Charlatans font accroire au public qu'elle ne doit s'ouvrir ou s'étendre qu'au jour de Noël ; ils

la vendent auſſi aux femmes enceintes, en leur prédiſant que dans les douleurs de l'accouchement, ſi elles mettent cette roſe tremper quelque temps dans de l'eau, elles verront alors ſes rameaux s'écarter peu-à-peu, s'épanouir & ſes fleurs paroître agréablement, ce qui les ſoulagera & facilitera beaucoup dans leur travail : mais cet épanouiſſement n'eſt point périodique, & la roſe de Jérico ne connoît point la différence des ſexes qui lui ſont étrangers. Elle n'eſt ſenſible qu'aux impreſſions de l'air & de l'humidité. En quelque temps que l'on humecte cette plante, ſoit homme, ſoit femme, ſoit fille, la roſe de Jérico produira le même phénomene ; & dès qu'on la retirera de l'eau, elle ſe ſéchera & ſe refermera comme auparavant. Cette plante expoſée à l'air peut ſervir d'un hygrometre ; ainſi en tems ſec elle ſe reſſerre, & à l'approche d'un temps pluvieux elle ſe gonfle & ſe développe. Voilà tout le myſtere de cette plante dévoilé.

ROSE D'OUTREMER ou TREMIERE. *Voyez* MAUVE.

ROSEAU ou CANNE, *arundo*, eſt un genre de plante qui ; ſelon *Lémery*, ne differe du *gramen*, que par la grandeur de ſes tiges & de ſes feuilles. Nous en citerons ici trois eſpeces principales ; ſavoir,

1°. Le ROSEAU DE MARAIS, *arundo vulgaris paluſtris.* Cette plante qui croît dans les endroits marécageux, a des racines nombreuſes, longues, nouées & traçantes, qui pouſſent pluſieurs tuyaux, hauts de ſix pieds & même davantage, plus menus que le petit doigt, noués & vides : il ſort de ſes nœuds des feuilles longues de plus d'un pied, aſſez larges, roides, un peu rudes au toucher, enveloppant en partie leur tige : ſes fleurs naiſſent par paquets en leurs ſommités, petites, molles, compoſées d'étamines qui ſortent d'un calice à écailles, de couleur purpurine d'abord, puis ces paquets ſe développant, s'alongent, ſe répandent en maniere de chevelure, & prennent une couleur cendrée : à ces fleurs paſſées ſuccedent des ſemences. On coupe ces roſeaux avant qu'ils ſoient tout-à fait mûrs, c'eſt-à-dire, quand ils ſont en fleurs, pour en faire de petits balais d'appartemens.

2°. Le ROSEAU CULTIVÉ ou la CANNE DES JARDINS, *arundo ſativa domeſtica.* Sa racine eſt longue, groſſe, charnue, ſe répandant au long & au large dans la terre, d'un goût doux & agréable ; elle pouſſe pluſieurs tiges à la hauteur de huit à neuf pieds, plus groſſes que le pouce, fortes, creuſes, nouées & jaunâtres ; ſes feuilles &

ses fleurs sont semblables à celles de l'espece précédente, mais plus grandes. On cultive cette plante dans les jardins ; les rejetons tendres de sa racine peuvent se manger. Quelques Auteurs ont cru que cette racine brûlée est le spode des Arabes, duquel on ne se sert plus, sinon en Guiane, où les Sauvages frottent & noircissent avec cette cendre ceux qui sont incommodés par des pians.

Ce roseau cultivé croît naturellement en Provence, en Languedoc, en Italie, en Espagne, & il fleurit rarement dans ce pays-ci ; mais comme il pousse quantité de drageons enracinés, on le multiplie aisément. Il est à propos de planter ce roseau dans un lieu un peu frais ; cependant il subsiste dans des endroits fort secs ; mais les cannes n'y viennent ni aussi hautes, ni aussi grosses. Ceux qui en font commerce ont soin de les placer aux expositions les plus chaudes, afin que les cannes acquierent plus de maturité. Ces sortes de roseaux sont très-utiles dans certaines provinces ; leurs tiges servent d'échalas pour faire des enceintes autour des champs : on en fait des treillages d'espaliers qui durent très-long-temps. C'est encore avec ces roseaux ou cannes qu'on forme les pêcheries qui sont en grand nombre sur le bord de la Méditerranée ; on les nomme *bourdiques*. En Guiane on s'en sert à latter les toîts, ou à palissader & fermer les cases ; les petites servent à faire des roseaux à fleches.

Enfin, personne n'ignore que l'on en fait des bâtons à main très-légers pour la promenade, & aussi de fort jolies quenouilles. Afin que les cannes se maintiennent bien droites, on les attache avec des liens sur un morceau de bois dans le temps qu'elles sont encore vertes, & on ne les en sépare que lorsqu'elles sont entiérement seches. On enjolive ces cannes d'une espece de peinture qui se fait en y appliquant des feuilles de persil, ou du papier découpé de différentes façons ; ensuite on les expose à la fumée ; les parties qui n'ont pas été couvertes de feuilles de persil ou de papier prennent une couleur de marron, & les endroits où étoient collés les papiers ou les feuilles de persil restent blancs ; ce qui fait un très-joli effet. On peut encore former des dessins sur ces cannes avec un enduit de cire, & frotter le tout avec une eau forte affoiblie, dans laquelle on a fait dissoudre du fer. Ces parties découvertes qui sont exposées à cet acide brunissent, & les autres qui étoient enduites de cire restent blanches. On fait aussi avec ces roseaux des étuis à cure-dents, & de petits instrumens de

musique champêtre, que l'on nomme chalumeaux, des anches de hautbois & de musette, &c. M. *Haller* dit qu'on les plante en Suisse pour en faire des peignes à l'usage des Cardeurs.

Les racines de ces roseaux sont propres pour exciter les mois aux femmes, & les urines : des personnes s'en servent pour faire passer chez les animaux le lait des femelles qui allaitent : leurs feuilles & leurs fleurs sont détersives & vulnéraires. Au reste cette plante est peu d'usage en Médecine.

3°. Le ROSEAU appellé MASSE D'EAU, *typha*. (M. *Deleuze* dit que la masse d'eau n'est pas un roseau, & qu'elle forme un genre particulier). Il y a la grande & la petite espece ; la premiere a plus de sept pieds de hauteur ; sa racine est rampante, rougeâtre en dehors, très-blanche en dedans, d'un goût fade : elle pousse ordinairement une seule tige, ronde, ferme, droite & lisse ; ses feuilles sont longues, étroites & épaisses, de substance spongieuse, douceâtres au goût ; les unes sortent de la racine, les autres des nœuds de la tige : ses fleurs sont rougeâtres & naissent en masse ou en épi cylindrique au sommet de la tige ; celles de la partie supérieure sont mâles, composées chacune d'un calice à trois feuilles, & de trois étamines sans pistil ; la partie inférieure de l'épi est occupée par des fleurs femelles, à chacune desquelles succede une petite graine portée par un filet accompagné d'une aigrette de poils, dit M. *Deleuze*. Ces fleurs se dissipent en s'envolant en l'air en forme de duvet.

La seconde espece croît, ainsi que la précédente, dans les étangs & dans les marais : elle pousse des feuilles longues & étroites comme celles du gramen ; il s'éleve d'entr'elles une tige à la hauteur de deux ou trois pieds, semblable à celle du jonc, roide, sans nœuds, soutenant en son sommet un épi cylindrique, où sont attachées, comme en l'autre espece, des fleurs à étamines brunes, qui en vieillissant sont emportées par le vent en papillotes, & ne laissent après elles aucune semence : cet épi est double dans ces deux especes de roseaux ; & il y a une petite distance entre les deux épis : celui d'en haut soutient les fleurs, & celui d'en bas porte des semences ; leurs sommités sont détersives, astringentes & rafraîchissantes.

La racine de cette plante qui croît naturellement dans certains ruisseaux, & qu'on peut faire croître dans ceux où on le desire en y en mettant quelques touffes, est du goût des cochons, qui s'en

nourrissent très-bien, les chevaux même en sont très-friands ; c'est pour eux une nourriture saine & agréable.

Des Lithologistes font mention de roseaux pétrifiés ou en empreintes.

Dans plusieurs pays on se sert des roseaux pour couvrir les maisons ; ces couvertures durent trente à quarante ans : on en fait aussi des claies ou paillassons qui servent même de murs & d'enceintes de melonnieres : dans les provinces où le bois est rare, on s'en sert pour chauffer le four. On dit que dans les Indes il y en a d'une grosseur incroyable (c'est le *bambou*), dont un de leurs nœuds a suffi une fois pour faire une sorte de petit bateau, dans lequel trois hommes pouvoient passer les petites rivieres. Les habitans ramassent les paquets de fleurs qui forment une espece de bourre, dont ils se servent pour garnir les matelas. On prétend que cette bourre rend sourds ceux qui s'en mettent dans l'oreille, & que de-là vient son nom Italien, qui est *mazza sorda*.

Il y a une espece de roseau dont les tiges meurent tous les ans, & qu'on seme dans les Capitaineries pour en faire des remises ; les perdrix & les faisans s'y plaisent beaucoup & y placent leurs nids : cette espece a l'avantage de subsister très-bien dans des lieux assez secs. Enfin, il y a encore une sorte de roseau à feuilles panachées, qui fait un effet très-agréable dans les bosquets d'été & d'Automne.

ROSEAU DES INDES ou ROSEAU EN ARBRE. *Voyez* BOIS DE BAMBOU.

ROSEAU ODORANT ou AROMATIQUE. *Voyez* CALAMUS AROMATIQUE VRAI.

ROSEAU DE SUCRE ou CANNAMELLE. *Voyez* CANNE A SUCRE.

ROSÉE, *ros.* On donne ce nom à des gouttes d'eau tenues, fines, fort déliées, qui, dans l'été tombent le matin & le soir, de l'atmosphere, lorsqu'il est calme & serein, & qu'il a fait chaud pendant la journée. Cette rosée est produite de même que toutes les eaux des nuages par les vapeurs qui se sont élevées pendant le jour dans l'air en maniere de brouillards insensibles, y ont demeuré suspendues, se sont ensuite condensées, rapprochées par la disparition du soleil, & ont par conséquent été obligées de descendre par leur pesanteur spécifique plus grande que la densité de l'air : ce qui forme la premiere fraîcheur de la nuit qu'on nomme *serein.* Les vapeurs qui ont été

rassemblées pendant la nuit & le jour, en produisent une autre le matin, mais peu considérable. Nous disons qu'il n'en tombe point ou presque point pendant le jour, parce que la chaleur en tient la plus grande quantité suspendue & dispersée dans l'air, & ces molécules ne se réunissent que quand le froid succede à la chaleur. De la variation de froid & de chaud dans l'atmosphere, il résulte que la rosée tombe en temps différens. M. *Jean-Ek* fait observer que la circonstance du lieu y contribue singuliérement : par exemple dans les climats plus chauds où le soleil s'éleve davantage sur l'horizon, les exhalaisons doivent être plus abondantes, parce que, comme cet astre s'éloigne nécessairement de l'horizon pendant la nuit pour autant de temps qu'il a paru dans le jour, l'air pendant la nuit devient de quelques degrés plus froid que pendant le jour, & a plus de facilité pour condenser les vapeurs : c'est ainsi qu'il prépare une plus grande abondance de rosée, notamment sur les prairies & sur les campagnes ; car dans les villes très-peuplées on n'apperçoit que peu ou point de rosée : on en présume bien la cause.

Alvarez (*Description de la Mauritanie*) fait voir de quelle utilité est la rosée pour la nourriture des végétaux, sur-tout dans certains endroits de l'Arabie & de la partie intérieure de l'Egypte, où il ne pleut & ne neige jamais. *Wallerius* avertit avec raison de ne pas confondre la rosée avec le miélat, qu'on trouve ordinairement soir & matin en été sous la forme de gouttes attachées aux feuilles des plantes & sur les herbes : c'est le produit de la transpiration végétale. *Voyez* MIÉLAT.

La rosée tombant sur les végétaux, fait que les plantes sont plus pesantes le matin qu'elles ne l'étoient le soir précédent. On peut consulter les *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1751.*

ROSÉE DU SOLEIL ou ROSSOLIS. *V.* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROSELET. *Voyez à l'article* HERMINE.

ROSELLE. C'est la grive rouge. *Voyez son article au mot* GRIVE.

ROSE-MUKEN. Les Naturalistes Allemands donnent ce nom à un poisson que l'on pêche dans les étangs & dans les lacs de Prusse ; de même qu'ils appellent *rosen-kafer* ou *golde-kafer* les mouches cantharides, parce qu'elles se tiennent dans les rosiers.

ROSETTE, *triglæ facie piscis.* M. *Gronovius* dit qu'on donne ce nom en Hollande à un poisson de mer très-rare. Sa forme est singuliere. Cet animal, qui est long d'un pied ou environ, a le corps pyramidal : sa

tête, qui a la même figure, est grande, carrée, cuirassée & striée de différentes façons, ce qui forme comme un ouvrage ciselé; elle est de la même couleur que celle du dos; le haut & les côtés sont très-plats; à l'occiput est un aiguillon fort pointu, & tourné du côté du dos; près du même endroit, il en paroît un autre qui sort d'une lame osseuse: sa bouche est large, très-ample; le bout en est rude & comme cariné: on y voit de chaque côté trois éminences: les dents sont nombreuses, mais petites; la mâchoire inférieure est plus petite que la supérieure, & n'a point de levres: les narines, couvertes d'une membrane, sont sur le penchant de la tête, entre les yeux & la bouche de ce poisson; les yeux sont placés au sommet de la tête, fort proches l'un de l'autre, couverts d'une peau, grands & placés de maniere que le poisson peut voir au dessus de sa tête, & regarder de côté: la base des orbites des yeux est garnie de petits aiguillons; la paupiere est d'un bleu noir; l'iris est large & blanche; le dos est comme sillonné. Ce poisson a huit nageoires épineuses; sur le dos il y en a deux rougeâtres, & dont les épines sont tournées vers la queue; celles de la poitrine sont couvertes d'une membrane forte & bleue; celles du ventre sont blanches, tiquetées de rouge; la nageoire qui forme la queue est légérement rouge & fourchue, mais étendue. L'anus placé devant la nageoire répond à l'osselet carré de la seconde nageoire du dos: il y a entre les deux nageoires de la poitrine & du ventre, trois appendices articulées, & un peu repliées vers la queue.

Les écailles de la rosette sont tuilées, blanches au ventre, & d'un vert rouge au dos, tuberculeuses, d'un vert rougeâtre: sa chair est de bon goût.

Dans les mois de Juin & de Juillet les Pêcheurs Hollandois prennent une quantité d'un autre petit poisson, qu'ils portent au marché sous le nom de *rosette*. Il est aussi estimé que le précédent; mais il en differe par ses nageoires molles, & par les couleurs qu'on voit sur sa peau, qui disparoissent à la mort de l'animal; il n'a que sept pouces de long. On donne aussi le nom de *rosette* au quadrupede nommé *hermine*. Voyez ce mot.

ROSICLERE. *Voyez à l'article* ARGENT.

ROSIER, *rosa*. Le rosier est un arbrisseau qui donne la rose, fleur connue de tout le monde, & consacrée par les anciens Poëtes à la mere des amours; fleur dont les Hébreux faisoient des couronnes, & dont

le Grand Prêtre, dans les facrifices, ornoit fon front; fleur que l'on béniffoit autrefois à Rome le jour appellé *Dominica in rofa*, & que les Papes envoyoient comme une marque diftinctive à quelques Princeffes de l'Europe. Il y avoit autrefois dans les Parlemens de France un grand jour de cérémonies qu'on appelloit la *baillée de rofes*. *Pline* appelle, avec raifon, la rofe la *reine des fleurs*, l'*ornement des jardins*, & la *panacée d'une infinité de maladies*. En effet, outre la beauté de fa fleur & fon odeur des plus fuaves, elle fournit, pour la guérifon de nos maux, plufieurs remedes que l'on trouve non-feulement dans les différentes parties qui la compofent, mais auffi dans les différentes efpeces de rofes.

Tout ce que nous faifons venir à grands frais des pays éloignés, n'a réellement rien de fupérieur, peut-être rien de comparable à une belle fuite de rofiers bien entretenus. Il y a un grand nombre d'efpeces de rofes, de tailles, d'odeurs différentes. M. *Tournefort* en fait l'énumération de trente-cinq fortes toutes différentes par leur couleur, leurs feuilles & le nombre de leurs pétales; il y en a en effet qui ont 5, 6, 7, 10, 12, 20, & peut-être plus de 100 pétales: ainfi les unes font fimples, les autres doubles, blanches, de couleur incarnate, jaunes, cramoifies, panachées. On produit tout ce mêlange des couleurs par le mêlange des efpeces. On peut ménager cette variété fur le même pied, & y faire croître à la fois cinq ou fix fortes de groffes rofes toutes différentes, par le moyen de la greffe. Par la maniere de les gouverner, en retranchant quelques branches, on parvient à fe procurer très-long-temps la jouiffance de cette agréable fleur, parce qu'il en repouffe de nouvelles.

On divife d'abord les rofes en deux efpeces générales, l'une cultivée & l'autre fauvage.

Le rofier fauvage eft auffi nommé *églantier*, ou *gratte-cul*, ou *rofe de chien*, ou *rofe cochonniere*, & en latin *cynorrhodon*. Ses feuilles font oblongues, liffes, femblables à celles du *rofier domeftique;* fes fleurs qui doivent leur exiftence à la fimple nature, n'ont pas la beauté, les graces, la délicateffe, l'incarnat, l'odeur fuave dont la main & les foins du Cultivateur ont embelli la rofe des jardins. Les fleurs de l'églantier font des rofes fimples à cinq feuilles, de couleur blanche & incarnat, un peu odorantes: aux fleurs fuccedent des fruits ovales, oblongs, rouges comme du corail dans leur maturité, dont l'écorce eft charnue, moelleufe, d'un goût doux, mêlé d'une agréable acidité, & qui renferme des femences enveloppées d'un poil ferme qui s'en fépare aifément. Si

ce poil s'attache aux doigs ou à quelqu'autres parties nues, il pénetre la peau, & y cause des démangeaisons importunes ; c'est ce qui a fait donner à ces fruits le nom de *gratte-cul.* Cet arbrisseau qui croît assez haut, se trouve par-tout, dans les haies & dans les buissons. M. *Haller* observe ici que le nom d'*églantier* appartient à un rosier particulier, dont les feuilles sont enduites en dessous d'un petit poil roux, & cependant ont une odeur de pomme assez forte. Le *gratte-cul* commun a les feuilles sans odeur & lisses.

Il naît souvent au tronc ou aux branches du rosier sauvage une espece d'éponge velue, grosse comme une petite pomme ou comme une grosse noix, légere, de couleur rousse, qu'on appelle *éponge d'églantier,* & dans les boutiques, *bédéguar.* Cette espece d'éponge végétale, qui est hérissée d'une multitude de filamens qui lui forment un chevelu, n'est autre chose qu'une tumeur à filigrane causée par la piqûre du cinips, espece de moucheron qui, avec l'aiguillon qu'il porte à sa queue, perce le bouton d'où doivent sortir les feuilles du rosier, & y dépose des œufs; la seve se porte vers cette piqûre avec plus d'abondance; elle y est attirée par les petits vers sortis de ces œufs qui s'en nourrissent. C'est ainsi que les poils ou fils du bédéguar grossissent, s'alongent & se forment; c'est un petit berceau odorant où les jeunes cinips attendent leur métamorphose ; en effet, quand on ouvre cette éponge, ils paroissent sous la forme de vers nichés dans leurs cellules, mais deviennent ensuite autant de moucherons. *Voyez* CINIPS. On a mis cette production au nombre des remedes qui peuvent être employés avec succès contre les diarrhées & les dyssenteries, qui peuvent exciter les urines, & être utiles contre la pierre, le scorbut & les vers. On prétend que réduite en charbon & en poudre, ou simplement desséchée & pulvérisée, c'est un spécifique contre les goîtres: il suffit d'en mettre tous les soirs en se couchant une pincée sous la langue.

Les fleurs de l'églantier sont purgatives, mais le sirop qu'on en prépare est plus astringent, & s'emploie, pour l'ordinaire, préférablement aux autres purgatifs, lorsqu'il faut purger dans les pertes rouges ou blanches des femmes. La conserve de cynorrhodon qu'on prépare avec les fruits de l'églantier, est d'un goût aigrelet fort agréable: on peut en donner aux convalescens à titre d'analeptique ; c'est un excellent astringent propre pour le cours de ventre, pour modérer l'ardeur de la bile, & adoucir l'âcreté de l'urine. On a vu des hydropiques

guéris

guéris par l'usage de la tisane faite avec les fruits du cynorrhodon. C'est, dit M. *Bourgeois*, un grand diurétique, & en même temps un très-bon tonique.

On vante la racine d'églantier, comme un remede spécifique contre l'hydrophobie, maladie occasionnée par la morsure d'un chien enragé; mais malheureusement il y a lieu de penser que ce remede est très-impuissant; le meilleur que l'on connoisse jusqu'à présent, est l'onguent mercuriel en friction.

On sait qu'il n'y a point d'arbrisseau plus agréable que le rosier, soit à fleurs simples, soit à fleurs doubles : ils se disputent de beauté les uns les autres. Parmi toutes les variétés des rosiers, il y en a qui méritent la préférence par certaines qualités. Les *rosiers de tous les mois*, ainsi nommés, parce qu'ils fournissent des fleurs pendant presque toute l'année, se font estimer par cette qualité : il y en a à fleurs blanches, à fleurs doubles couleur de chair, & à fleurs simples & pourpres. L'espece de rosier de tous les mois, qui est d'un rouge pâle à fleurs doubles, ne porte des fleurs que depuis le commencement de Juin jusqu'à la fin d'Octobre. M. *Bourgeois* dit qu'il ne fleurit même point une seconde fois, si on néglige de tailler les branches qui ont porté des fleurs, dès qu'elles commencent à se faner.

La *rose de Grece à fleur rouge* qui ne s'épanouit pas entiérement, & la *rose de Mai* sont estimables, parce qu'elles sont plus printanieres que les autres.

Le *petit rosier nain* donne des fleurs très-doubles, d'une forme & d'une couleur charmantes; on les nomme *roses mignonnes*.

Les *roses jaunes* à fleurs doubles & à fleurs simples, sont très-agréables par la vivacité de leur éclat, sur-tout la rose simple; l'espece double avorte souvent; mais quand elle fleurit bien sans avorter, sa fleur est d'une beauté incomparable & très-supérieure aux plus belles renoncules, dit M. *Bourgeois*. Pour les garantir de cet accident, il faut les préserver de la pluie, en les couvrant d'un petit toît, dès que les boutons commencent à paroître : mais, ce qui est plus facile, il faut les planter contre un mur, & y établir un petit avant-toît.

Les *roses cannelles*, soit simples, soit doubles; les *roses muscades* ou de *damas*, doubles & simples, & connues chez les Anciens sous le nom de *rose putone*, ainsi que l'espece de rosier musqué toujours vert, sont dignes d'être recherchées par l'odeur délicieuse qu'elles exhalent. On

voit assez communément en Italie des roses bleues, & aux environs de Turin un *rosier sans épines*, dont les pétales des fleurs sont tachetées de vert. Enfin les roses rouges si connues de tout le monde, & les roses pourpres dites de Provins, ainsi que les roses panachées, sont très-belles par elles-mêmes, & se mêlent agréablement avec les roses blanches. On prétend que le rosier commun à fleurs rouges, enté sur du houx, produit des roses vertes; le suc ou la seve du houx force apparemment les filieres du rosier. M. *Adanson* dit qu'on prend communément pour le fruit du rosier, son calice qui devient charnu & succulent comme une baie; mais ce sont les ovaires même qu'on doit regarder comme le fruit de cette plante.

Le calice de la rose offre communément une singularité qui lui est particuliere; il est divisé en cinq feuilles, dont deux sont entiérement barbues, deux sont sans barbes, & une n'est barbue que par un côté, ainsi que l'a exprimé le Poëte :

Quinque sumus fratres, unus barbatus & alter,
Imberbesque duo, sum semi-berbis ego.

Les différentes especes de roses different par leurs vertus; les unes sont purgatives, les autres astringentes. On fait avec les roses pâles ou incarnates, ou avec les roses blanches une eau distillée propre pour les maladies des yeux, & estimée contre les cours de ventre, les crachemens de sang & les hémorragies. On fait avec ces roses un sirop solutif; ainsi ces roses sont principalement purgatives, mais elles ont quelque légere astriction qu'elles empruntent de leurs parties terrestres. La rose muscade, celle sur-tout qui vient des pays chauds, est très-purgative : on ne doit l'employer qu'avec prudence.

On tient dans les boutiques une eau distillée de ces fleurs, qui sert plutôt dans la cuisine pour relever le goût de la pâtisserie, qu'elle n'est d'usage en Médecine; elle purge cependant assez bien à la dose de huit onces. Les roses d'un rouge foncé qu'on nomme *roses de Provins*, passent pour être astringentes, ainsi que les *roses blanches*, suivant un grand nombre de Médecins. On prépare avec les roses de Provins une conserve, un miel, & un sirop qui sont astringens. A l'extérieur on se sert communément de ces roses dans les fomentations astringentes & résolutives : on les met dans du vin, & elles sont propres à fortifier les parties nerveuses foulées. Ces mêmes fomentations faites sur la

tête après des coups & des chûtes, qui menaçoient d'un abcès dans cette partie, ont souvent réussi pour le prévenir & pour adoucir des migraines violentes. L'onguent ou pommade de roses est faite, tantôt avec la rose de Provins, tantôt avec la rose ordinaire ; on s'en sert pour les gerçures des levres. M. *Haller* dit qu'on distille dans les Indes une huile essentielle de roses extrêmement précieuse, & qui fait un présent de Roi à Roi. Si l'on veut être instruit de l'usage des roses chez les Anciens, on peut lire la savante & curieuse dissertation ou recueil d'anecdotes sur cette fleur par M. le Marquis d'*Orbessan*, Président à mortier du Parlement de Toulouse.

ROSIERE, *phoxinus squammosus*. Poisson d'eau douce, ou bourbeux, à nageoires molles & du genre des carpes ; sa tête est grosse, ses yeux sont grands. Ce poisson, dont nous avons parlé à l'article BOUVIER, a, dit-on, des œufs dès qu'il est né : on donne aussi le nom de *phoxinus* au *veron*. Voyez ces mots.

ROSMARE, *rosmarus*. Quelques Naturalistes donnent ce nom au cheval de riviere, & d'autres à la *bête à la grande dent*, dont nous parlerons sous le nom de *vache marine*. Voyez ce mot.

ROSOMACK. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

ROSOTA ou GUISELLA. Espece de belette, dont les excrémens sont odoriférans. *Voyez* BELETTE.

ROSPO. C'est la seconde espece de *pastènaque*. Voyez ce mot.

ROSSE, *rubellio*. Poisson de riviere & de lac, dont les nageoires sont rouges : il est très-commun dans la Suede : il est de la grandeur d'une carpe, & est du même genre. Il a, selon M. *Linneus*, treize arêtes à la nageoire du dos & à celle de l'anus, quinze aux pectorales & neuf à celles du ventre. M. *Deleuze* dit que ce poisson paroît être le même que le *vengeron* du lac de Lausanne : on dit qu'il fraie quand le souci commence à fleurir. Sa chair est bonne, quoiqu'un peu amere.

ROSSIGNOL ou ROUSSIGNOL, *philomela*, *seu luscinia*. Oiseau du genre du *bec-figue*, selon M. *Brisson*, & dont on distingue deux especes principales en Europe.

1°. Le *rossignol franc* est un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son chant, autant le rossignol franc la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau

eſt un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroiſſe plus long. Il ne peſe qu'une once ; ſon bec eſt longuet, tendre, flexible & noirâtre ; quand il l'ouvre, il fait voir un large goſier de couleur jaune orangée ; il a l'œil grand & vif ; la tête, le cou & le dos ſont couverts d'un plumage fauve, qui eſt plus brillant aux aîles & ſur-tout à la queue. La gorge, la poitrine & le ventre ſont d'une couleur cendrée ; les jambes longuettes, & les ongles déliés ; la femelle a le port du mâle, mais elle eſt d'une couleur plus cendrée, de même que les jeunes roſſignols. Le roſſignol de la Siléſie eſt plus grand que le nôtre.

Le roſſignol eſt un oiſeau ſolitaire, ſauvage & craintif, lorſqu'il n'eſt pas apprivoiſé. C'eſt à cette timidité naturelle qu'on attribue l'habitude qu'il a de remuer la queue, ce qui l'a fait nommer quelquefois *motacilla ;* il vit d'inſectes & aime particuliérement les araignées.

L'Auteur du *Traité du Roſſignol franc*, annonce (*p. 4.*) qu'il connoît des Amateurs qui diſtinguent trois eſpeces de ces oiſeaux. 1°. Le *roſſignol de montagne*, plus petit que les deux ſuivans. 2°. Le *roſſignol de campagne*, qui eſt de moyenne grandeur. 3°. Le *roſſignol d'eau*, ou qui habite le long des eaux ; il eſt plus gros, plus robuſte & meilleur pour le chant, puiſque ſon ramage ſe fait entendre pendant huit mois de l'année, tandis que les autres ne chantent que pendant trois mois au plus. Cependant la plupart des Connoiſſeurs aſſurent qu'il n'y a qu'une eſpece de *roſſignol franc*, qui fait voir ſeulement quelques variétés de groſſeur, &c. Au reſte on en trouve de bons par-tout. Quant à l'*alcyon vocal* que *Belon* nomme *roſſignol de riviere*, parce que cet oiſeau chante fort haut, nous en parlerons au mot ROUSSEROLLE.

L'expérience a appris à l'Auteur du Traité du roſſignol, que la femelle de cet oiſeau eſt muette. Il n'y a point d'oiſeau auſſi jaloux ; rarement on en voit deux enſemble, ſoit pour le chant, ſoit pour voyager, ſoit pour être en ſociété. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus ; ſes accens animés par l'amour, annoncent la ſenſibilité de ſon ame. Après quoi ſon ramage n'eſt plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout ſimple. Son chant, dans l'automne, eſt ſi différent de celui du printems, qu'on ne ſauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiſeau. Le roſſignol aime éperduement ſa femelle, il a pour elle les petits ſoins de l'amant le plus aſſidu, & la complaiſance d'un mari fidele. Quand une fois les petits ſont éclos, il ſuſpend pour quelques jours ſon ramage, il s'occupe du ſoin de les

nourrir & fait toujours compagnie à sa femelle. Les rossignols ont grand soin de leur postérité ; les peres veillent à l'éducation des petits, ils leur apprennent à chanter, & ces petits éleves les écoutent avec beaucoup d'attention & de docilité, répétant ensuite leurs leçons. La femelle fait son nid près de la terre, parmi les broussailles, & dans des buis ou des ifs, ou au pied d'une haie ou d'une charmille ; les chiens, les chats, les renards, les fouines, &c. mangent souvent leurs œufs. Ce nid est un peu long & profond, composé, pour la plus grande partie, de feuilles de chêne seches, qui se tiennent bien ensemble, quoique sans fils ni aucune autre liaison, pourvu toutefois qu'on ne le déplace point ; car sitôt qu'on touche à ce petit berceau toute l'habitation s'écroule. Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année ; dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux, à cause du froid : chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze, voilà le fruit de leurs amours ; ces œufs produisent plus de mâles que de femelles, comme dans presque tous les oiseaux.

Quelques Naturalistes disent que le rossignol franc aime la compagnie de celui de muraille, avec lequel il s'accouple souvent. Il a une aversion naturelle pour les serpens : on prétend qu'il redoute aussi les froids, & c'est pourquoi il meurt si souvent en cage, quoique tenu chaudement ; cependant il se trouve des rossignols en Danemarck, en Russie, & M. *Fletcher*, Ministre de la Reine Elisabeth à la Cour de Pétersbourg, dit que dans ces contrées les rossignols ont un chant plus mélodieux que celui des rossignols d'Angleterre. Divers Auteurs prétendent qu'il se trouve des rossignols blancs.

Le rossignol n'a presque point de chair ; cependant M. *Chomel* (*Dictionnaire Œconomique*), dit que les Gascons l'engraissent pour en faire un mets, qu'ils préferent à tout autre, lorsqu'il est gras. Sa chair est blanche, tendre, & presque aussi bonne que celle de l'ortolan.

On ne sait point où le rossignol se retire dans l'hiver : ce qu'il y a de certain, disent les voyageurs, c'est qu'il n'y en a en aucun temps dans l'Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles, aux environs de quelque colline ou d'un ruisseau, il s'en trouve, & sur-tout dans les endroits où il se rencontre un écho ; c'est-là qu'il se plaît à chanter : il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre

en quelque ſorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs; de-là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. *Pluche*, qu'il ſait combien valent ſes talens ; il ſe plaît à chanter quand tous les autres oiſeaux ſe taiſent. Rien ne l'anime tant que les lieux ſolitaires, le calme de la nuit, & le ſilence de la Nature ; c'eſt alors qu'il compoſe & exécute ſur tous les tons, il varie ſes modulations, & la ſoupleſſe de ſon goſier ſe prête à tout. Il va du ſérieux au badin ; d'un chant ſimple & léger au gazouillement le plus bizarre ; des tremblemens & des roulemens les plus légers, à des ſoupirs tendres, languiſſans & lamentables, qu'il abandonne enſuite pour revenir à ſa gaieté naturelle ; il fait des cadences perlées, des ſons filés, pleins de goût, de fineſſe & d'expreſſion ; c'eſt avec raiſon que *Pline* lui a donné le titre glorieux de *chantre de la Nature*. Cet aimable muſicien fait entendre ſes plus beaux ſons dans le temps que ſa femelle couve, il double alors la durée de ſon chant, & pour rendre ſes ſons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ſes organes. Lorſqu'il donne à ſon ramage toute ſon étendue, il le commence & le finit ſur ſeize tons différens avec une variété ſucceſſive, & des notes intermédiaires d'un choix ſi juſte, que la variété en charme l'oreille.

Pour la maniere de prendre le roſſignol au filet, de le nourrir en cage, & d'en avoir le chant pendant toute l'année, nous renvoyons au *Traité du Roſſignol franc ou chanteur*, imprimé à Paris en 1751. On reconnoît qu'un roſſignol eſt un mâle, non-ſeulement par ſon chant, mais lorſque ſur deux ou trois plumes de l'aîle, la barbe, qui ſort de la côte de la plume que l'on voit eſt noire ; de plus, ſes jambes ſont comme tranſparentes & rougeâtres. Le roſſignol eſt ſujet à avoir des abcès au croupion, la gale à la tête, à devenir trop gras, à avoir le dévoiement ou la conſtipation ou une forte maladie de la mue, tous accidens qui influent ſur ſon tempérament, au point de l'empêcher de chanter, ou même de le faire mourir.

Le roſſignol de la Louiſiane eſt le même qu'en Europe : ſon ramage eſt moins uniforme ; il chante toute l'année ; il eſt plus familier. On l'attire ſous le pignon d'une maiſon, en y mettant une petite latte, du manger, un morceau de callebaſſe où il fait ſon nid, & alors il ne quitte plus cet endroit. Les habitans de la Martinique & de la Guadeloupe appellent *roſſignol* un oiſeau ſemblable au roitelet, mais un

peu plus gros : ſon ramage eſt fort agréable ; il vit de mouches & d'araignées. *Séba* parle auſſi d'un *roſſignol d'Amboine*, qui a le plumage de la queue d'une grande beauté, & un chant très-agréable, ſur-tout quand il eſt en amour.

2°. Le ROSSIGNOL DE MURAILLE ou DE MUR, *ruticilla.* Cet oiſeau eſt moins célebre par ſon chant que le précédent ; il ſe nourrit d'inſectes & de cerfs-volans : *Albin* le regarde comme un *rouge-queue :* il a le bec & les jambes noirs, la langue fendue, le dedans de la bouche jaune, l'iris couleur de noiſetier, le plumage ſombre, plombé & tiqueté de noir ; la poitrine, le croupion & les côtés ſous les aîles ſont rouges ; le deſſus du ventre & le front ſont marqués de blanc ; la gorge & les joues ſous les yeux ſont noires. Celui de Gibraltar a le deſſus de la tête blanc.

On prétend que cet oiſeau eſt d'un caractere ſauvage : il aime la liberté, à prendre ſes repas, gazouiller & faire ſon nid ſans être vu : ſi quelqu'un touche à un de ſes œufs, il les quitte pour toujours ; ſi l'on touche un de ſes petits, ou il l'affamera, ou il le jettera hors du nid. Cependant lorſqu'il eſt élevé dès ſa jeuneſſe en cage, il apprend aiſément à ſiffler, & il devient aſſez doux. Par cet expoſé on voit que le roſſignol de muraille a les mœurs & la voix différentes du roſſignol franc : il vole légérement & fait du bruit lorſqu'il eſt perché ; il remue la queue & la tient preſque toujours droite comme le roitelet.

Des Auteurs font mention de diverſes eſpeces de *roſſignols de muraille*, qui peut-être n'en ſont qu'une, & ne different les unes des autres que par quelques variétés. Le roſſignol de muraille de l'Amérique eſt plus petit que le nôtre. On aſſure que la chair de ces ſortes d'oiſeaux eſt bonne contre l'épilepſie.

ROSSOLIS. *Voyez* HERBE AUX GOUTTEUX.

ROTANG. *Voyez* ROTIN.

ROTELE, *rubellio fluviatilis.* Poiſſon de riviere & de lac, blanc, plus large que la roſſe & la carpe, & plus épais que la brême : ſa couleur eſt d'un brun jaune, & ſes écailles ſont de la grandeur de celles de la carpe : il a la queue & les nageoires du ventre rouges : il a auſſi une tache rouge ſur les ouies : les yeux ont l'iris jaune, marquée de points noirs ; les dents & le palais ſont ſemblables à ceux de la carpe : la nageoire du dos en occupe la moitié en longueur, elle

eſt fournie de ſix rayons ; la nageoire des ouies en a dix-neuf : le ventre a deux nageoires qui répondent à celle du dos : chacune a neuf rayons ; les nageoires des ouies ſont plus blanches que les autres : l'anus eſt fort éloigné de la queue. On pêche de ces poiſſons dans le Rhin & en pluſieurs lacs d'Angleterre : il s'en trouve qui ont douze à ſeize pouces de longueur.

ROTENGLE, *erythrophtalmus.* Poiſſon ſemblable à la brême, aſſez connu en Allemagne : ſes nageoires ſont rouges (M. *Linneus* dit que celle du dos a onze rayons, celle de l'anus en a quatorze). Son corps & ſes yeux ſont tachetés de la même couleur ; il a ſous la langue une tache jaune.

ROT-FISCH ou ROSVICH. Poiſſon de la mer de Norwege ; ſa chair & ſa robe ſont de couleur rouge ; c'eſt pourquoi quelques-uns l'appellent auſſi *rouget :* ſa chair eſt d'un très-bon goût, dit *Geſner, de Aquat. page 378.*

ROTH-GULDEN-ERTZ ou ROSICLERE. Nom que les Mineurs donnent à la mine d'argent rouge tranſparente : la dénomination de cette mine ſignifie *mine de beaucoup de valeur.* Voyez à l'article ARGENT.

ROT-JE. C'eſt un petit oiſeau du Groënland, que les Hollandois & les Hambourgeois nomment ainſi : *rot-je* ſignifie *rat.* Cet oiſeau eſt de couleur noire, & ſon chant imite aſſez le cri d'un petit rat. M. *Anderſon* dit que le *rot-je* fait ſon nid ſous les débris des rocs écroulés, dans des creux profonds & étroits, ſur le bord de la mer. Auſſi-tôt que les petits ſont en état de voyager, les vieux leur tracent le chemin, en ſe gliſſant adroitement les premiers ſous les pierres juſqu'à la mer, pour gagner d'autres contrées.

ROTIN ou RATAN. Eſpece de roſeau qui croît abondamment ſur les côtes du Détroit de Malacca. On en diſtingue pluſieurs eſpeces : les uns nous fourniſſent les cannes badines dont on ſe ſert pour battre les habits ou pour faire des broſſes colorées en rouge, & propres à nettoyer les dents. Ces mêmes roſeaux ſe fendent auſſi par petites lanieres pour faire des meubles, notamment des ſieges & doſſiers de chaiſes & fauteuils. Ces meubles de cannes ont été depuis quelque temps fort à la mode en Europe, & ſur-tout en France. Comme ces lanieres en vieilliſſant perdent leur couleur naturelle, on la leur renouvelle au moyen de la vapeur du ſoufre enflammé. Les autres qui ſe nomment *rotangs* ſont les *roſeaux à cannes*, d'une conſiſtance ligneuſe,

fort

fort légers, très-flexibles & fort poreux : ils ont cependant assez de solidité pour servir de bâton, lorsqu'en marchant on a besoin de s'appuyer. Les Hollandois, qui vont les chercher à Bengale & à Malac, en font un commerce considérable. Il y a des jets de ce jonc ou roseau, estimés cinquante & soixante louis d'or. On est dans l'usage de les vernir. Il y a des rotangs articulés dans les Isles de Bourbon & de France.

ROT-SCHÆR. *Voyez au mot* MORUE.

ROTULES. *Voyez à l'article* OURSIN.

ROUC ou ROUCK. Oiseau d'une force & d'une grandeur prodigieuse, qui se trouve, dit-on, dans l'Arabie. Il paroît que c'est le même que le *laemmergeyer* de la Suisse, ou que le *cuntur* du Pérou. *Voyez à l'article* CONDOR.

ROUCOUYER & ROUCOU. On donne communément ce nom à un arbre de la graine duquel on tire, par infusion ou macération, une pâte ou extrait que l'on nomme *roucou*, & dont on fait usage dans la teinture. Cet arbre est cultivé dans toutes les isles de l'Amérique : il est nommé chez les Indiens & chez les Sauvages Caraïbes, *achiote* ou *cochehue ;* les femmes Caraïbes l'appellent *bichet :* c'est l'*urucu* des Botanistes. Cet arbre est de la grandeur d'un noisetier ; il est fort touffu : il pousse de son pied plusieurs tiges droites & rameuses ; s'il croît trop haut, on l'étête afin qu'il s'arrondisse. Son bois est blanc (on prétend que deux morceaux de ce bois frottés l'un contre l'autre, donnent des étincelles capables d'allumer de l'amadou) ; cependant on dit qu'il est facile à rompre ; l'écorce sert à faire des cordes ; ses feuilles sont placées alternativement, grandes, lisses, d'un beau vert, ayant en-dessous plusieurs nervures roussâtres : ses feuilles sont attachées à des queues, longues de deux ou trois doigts. Ses rameaux portent à leur extrémité, deux fois par an, des touffes de fleurs en rose, grandes, belles, d'un rouge pâle, tirant sur l'incarnat, sans odeur & sans goût : à ces fleurs succedent des fruits ou gousses oblongues, ovales, applaties sur les côtés, ayant à peu près la figure d'un myrobolan, longues d'un doigt & demi ou plus, composées de deux cosses hérissées de pointes d'un rouge foncé. Ce fruit en mûrissant devient rougeâtre, & il s'ouvre en deux parties qui renferment environ soixante grains ou semences partagées en deux rangs : ces grains sont de la grosseur d'un

petit grain de coriandre, de figure pyramidale, attachés par de petites queues : ces mêmes grains sont couverts d'une matiere visqueuse, très-adhérente aux doigts lorsqu'on y touche avec le plus de précaution, d'un très-beau rouge de feu, d'une odeur assez forte ; la semence séparée de cette matiere rouge est de couleur blanchâtre. Comme les oiseaux sont friands de ce fruit, les Sauvages plantent l'arbre auprès de leurs cases. Il y a encore une autre espece d'arbre de roucou, qui ne differe du précédent qu'en ce que son fruit n'est pas épineux, & qu'il est plus difficile à ouvrir. La récolte du roucou se fait deux fois l'année, à la Saint Jean & à Noël : on connoît que la gousse est mûre, lorsqu'elle s'ouvre d'elle-même sur l'arbre. Nous allons donner la maniere dont on fait la pâte ou l'extrait de roucou.

On retire de dedans la gousse du roucou les grains & tout ce qui les environne : on les écrase avec des pilons de bois dans des canots qui sont des troncs d'arbres creusés, on jette de l'eau dessus en suffisante quantité, pour que la matiere y trempe ; on la laisse pendant six jours, afin que l'eau puisse dissoudre la substance rouge qui est adhérente aux grains. On coule ensuite la liqueur, d'abord dans un crible du pays, nommé *hibichet* ou *manaret ;* puis par trois autres cribles plus fins, faits de jonc ou de grosse toile dont les trous sont carrés ; on laisse égoutter pendant vingt-quatre heures ce marc, qu'on appelle *roucou calé ;* puis on le met de nouveau dans un canot qu'on a soin de couvrir, & on l'y laisse fermenter pendant huit jours, pour que ce qui reste de matiere rouge colorante, puisse plus aisément s'en détacher & s'extraire. Pour cela on jette un peu de nouvelle eau sur la matiere ; on l'agite jusqu'à ce qu'elle commence à se gonfler, & à former des bulles d'air qui crevent à la surface ; alors on diminue le feu. On laisse refroidir le roucou jusqu'au lendemain matin : on le tire de la chaudiere, & on l'étend dans des caisses que l'on tâche de garantir de la poussiere. Le roucou séché à l'ombre par le vent, est infiniment plus coloré que celui qu'on expose au soleil. On a observé que plus on le travaille en grand, plus la couleur en est vive : travaillé en petit, il devient noir. Le roucou est pur & bien fait, quand il se dissout entiérement dans l'eau, & qu'il n'y a point de corps étrangers errans ni précipités, comme dans le *roucou gigodaine*, qui est de mauvaise qualité ; & plus encore dans celui qu'on appelle *roucou bal*, terme

honnête de Fabricant qui signifie la *paille* & le *blé ;* parce qu'on s'est servi de vieilles & de nouvelles graines, & qu'on y a mêlé quelquefois du rouge d'Inde.

Le roucou pour être de bonne qualité doit être couleur de feu, plus vif en dedans qu'en dehors, doux au toucher, d'une bonne consistance, afin qu'il soit marchand & de garde. On donne à cette pâte la forme que l'on veut avant que de l'envoyer en Europe. Elle est ordinairement en pains enveloppés dans des feuilles de balisier.

A l'égard de l'eau roussâtre, elle est propre à être jetée sur de nouvelles graines qu'on veut faire tremper.

On peut retirer du roucou une substance rouge beaucoup plus belle, en se contentant de frotter seulement les grains entre les mains dans de l'eau ; mais alors on n'en retire qu'une petite quantité d'extrait ou de fécule qui se précipite & forme un pain de cire. Rarement on la garde dans cet état, non-seulement parce qu'elle devient trop chere, mais parce qu'on est dans l'usage d'affoiblir son éclat trop vif qui offense la vue avec du santal en poudre : tel est le roucou que les Indiens Caraïbes, &c. aiment avidement. Ils le trempent dans l'huile avant de l'employer pour se rougir le corps ; cet usage bizarre a son utilité : c'est une espece d'enduit qui bouche les pores de la peau, empêche que l'eau de la mer ne fasse des impressions sur leur corps quand ils y nagent, fait fuir les maringouins & mourir les chiques, &c.

On fait deux récoltes de roucou par an, celle d'hiver est la plus abondante. Les Ouvriers qui travaillent à préparer le roucou sont incommodés de maux de tête qu'on peut attribuer à l'odeur forte de la graine de roucou, qui est encore exaltée davantage par les infusions & macérations. La belle pâte de roucou devient dure en Europe & perd son odeur, qui approche de celle de la violette. Celle de Cayenne est estimée la meilleure & la mieux préparée ; les Teinturiers s'en servent pour mettre en premiere couleur les laines qu'on veut teindre en rouge, bleu, jaune, vert, &c. Il est peu de couleurs où l'on ne la fasse entrer : quelques Insulaires en faisoient entrer dans la composition du chocolat. Le roucou est aussi le contre-poison du suc de magnoc : il fortifie l'estomac & arrête le cours de ventre. Lorsque le linge a été taché du roucou, il est très-difficile d'en effacer la tache, sur-tout quand il y a eu du mêlange d'huile ; le soleil est plus capable de l'emporter que toutes les lessives ; & cette couleur est si extensible,

qu'un morceau de linge taché eſt capable de gâter toute une leſſive. Il eſt bon d'obſerver que quand la pâte du roucou commence à fermenter, il eſt alors d'une puanteur inſupportable ; ſon odeur agréable ne ſe fait ſentir qu'après la fermentation.

ROUDOU. *Voyez* REDOUL.

ROUE. Poiſſon qui ſe trouve dans les mers qui bordent les royaumes de Congo & d'Angola : ſa forme eſt ronde ; il a deux dents au milieu du corps, & deux trous où ſont placés deux organes qui font la fonction d'yeux. On s'eſt aſſuré qu'il entend & qu'il voit : ſa gueule a une ouverture longue d'un empan : ſa chair eſt délicate, & reſſemble à celle du veau par ſa blancheur : on fait de ſes côtes des colliers pour arrêter les hémorragies. Quelques Auteurs, entr'autres *Elien* & *Jovius*, font mention de poiſſons cétacées, qu'on appelle *roues ;* mais ceci a beſoin d'être éclairci. Les poiſſons appellés *lune*, *molle* ou *meule* ſe nomment auſſi *roue :* voyez ces mots.

ROUGE-BRUN, ou ROUGE DE MONTAGNE ou ROUGE D'INDE. *Voyez à l'article* OCHRE.

ROUGE-GORGE. *Voyez* GORGE ROUGE.

ROUGE-HERBE ou BLÉ NOIR. *Voyez à l'article* SARRASIN.

ROUGE-QUEUE, *phœnicurus.* Oiſeau du genre des fauvettes. On donne auſſi ce nom au roſſignol de muraille. Celui-ci differe du rouge-gorge par ſes pieds.

Le *grand rouge-queue* eſt le merle de rocher. Le *bouvreuil* ou *pivoine* eſt auſſi une eſpece de rouge-queue, dit l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux.*

Albin fait mention d'une eſpece de ROUGE-QUEUE NOIR, *rubicilla ſubnigra.* Cet oiſeau eſt entiérement noir, excepté les bouts de quelques plumes qui couvrent le ventre, leſquelles ſont rouges.

Le ROUGE-QUEUE A COLLIER, *phœnicurus torquatus*, ſe trouve en Allemagne : le plumage de ſa gorge eſt brunâtre & diſpoſé en fer à cheval.

Le ROUGE-QUEUE DE BENGALE, *rubicilla Bengalenſis.* Cet oiſeau eſt un peu plus grand que le grand rouge-queue. Le bec eſt fauve, l'iris blanche, la tête noire ; le deſſous des yeux eſt garni d'une touffe de plumes écarlates, pointillée de blanc & de noir : le plumage du dos eſt brun, celui du ventre, de la poitrine & des cuiſſes eſt blanc ; les jambes & les pieds ſont noirs : c'eſt une eſpece de *pie-grieche.*

Seba cite auſſi le ROUGE-QUEUE DE L'AMÉRIQUE, *rubicilla Americana*, & il le regarde comme une eſpece de roſſignol de muraille. Son chant eſt très-harmonieux : ſa tête eſt ornée d'une crête noire, il a le bec blanc, les yeux luiſans, le devant du cou marqué d'une tache noire, la poitrine & le ventre bleus ; le dos, les aîles & la queue ſont d'un rouge d'écarlate : les pieds ſont aſſez longs, grêles & bien onglés.

Le ROUGE-QUEUE DE LA CHINE, *rubicilla Sinenſis*, eſt de la grandeur de la linotte rouge : le bec eſt épais, court & brun ; les yeux ſont fauves, la tête & le derriere du cou d'un pourpre bleuâtre, le dos eſt vert ; le reſte du plumage d'une couleur mêlangée de jaune & de vert, & par intervalles d'un rouge ſombre & pourpré ou écarlate ; les jambes & les pieds ſont jaunes.

ROUGET ou MORRUDE, *rubellio*. Poiſſon de mer à nageoires épineuſes, connu dans les poiſſonneries : on l'appelle à Marſeille *galline*. Il a la figure de l'*hirondelle de mer ;* voyez ce mot : mais il en differe par ſa bouche, par la multitude de ſes écailles, & par la grandeur de ſes nageoires. Il a le ventre gris, le reſte du corps rouge, la tête groſſe, faite en angle : ſon muſeau eſt court & finit par deux aiguillons pointus : ſes yeux ſont grands & garnis en deſſus de deux petites pointes ; le derriere & le deſſus de la tête finiſſent auſſi en pointe vers la queue. Ce qui couvre les ouies eſt garni d'aiguillons, & ſa peau eſt déliée. Aux côtés, par le milieu du corps, il a un trait large, couvert d'écailles ; & au dos, depuis la tête juſqu'à la queue, deux rangs d'écailles pointues, d'où ſortent deux nageoires, qui ſe redreſſent quand le poiſſon nage, & qui s'abaiſſent & ſe cachent, comme dans un étui, quand il ſe repoſe : il nage l'hiver en pleine mer, & approche du rivage en été : il eſt fort gourmand ; c'eſt un grand mangeur de petits poiſſons.

Le rouget eſt charnu par tout le corps, épais, rond, un peu large vers la queue. Ses ouies ſont doubles ; ſon palais eſt jaune ; ſa chair eſt ferme, blanche, ſeche, peu ou point gluante ; elle eſt de très-bon goût. MM. *Lémery* & *Andry* diſent qu'elle eſt prolifique. On donne quelquefois auſſi le nom de *rouget* au *ſurmulet*. Voyez ce mot.

Kolbe dit qu'il ſe trouve des rougets au Cap de Bonne-Eſpérance & à Madagaſcar. Ce poiſſon que les Européens y nomment *roſvich*, a

environ ſix pouces de longueur, & deux d'épaiſſeur. On le nomme *rouget*, parce qu'il eſt rouge en dehors. *Voyez* ROT-FISCH.

Le groneau ou grognaut des Languedociens, ſe nomme auſſi *mulet:* on prétend qu'il grogne comme un porc. Les Anglois l'appellent *piper*, & les Génois l'appellent *organo*. Ses nageoires ſont auſſi épineuſes; ſon corps eſt long, rond & rouge, le dos armé de forts & grands aiguillons, la tête groſſe, la bouche large & garnie de deux eſpeces de cornes : il eſt couvert d'écailles petites & rudes ; il a plus d'os ou d'arêtes que de chair. Cette chair eſt dure & ſeche, mais d'un aſſez bon goût, ſi elle eſt bouillie & mangée avec le vinaigre.

ROUGETTE. Eſpece de chauve-ſouris monſtrueuſe, naturelle au climat de l'Afrique & de l'Aſie méridionale, connue vulgairement ſous le nom de *chien volant*. Voyez les mots CHAUVE-SOURIS & CHIEN VOLANT.

ROUILLE. On donne ce nom à une eſpece d'ochre qui ſe fait ou naturellement, ou par art, ſur quelques métaux expoſés à l'air libre, ou humectés continuellement de liqueurs acidulées dans un lieu fermé. Le fer donne une rouille ou brunâtre ou jaunâtre ou rougeâtre ; le cuivre en produit une qui eſt verte, quelquefois bleuâtre ; le plomb une qui eſt blanchâtre ou griſâtre, ainſi que celle du zinc. *Voyez de quelle maniere ces rouilles ſe forment, à l'article* OCHRE.

ROULANTE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui, quand elle eſt raſſaſiée de feuilles d'ancolie, ſe plie & ſe retire en forme de boule. Cette fauſſe chenille ſe cache en terre pour travailler à ſa métamorphoſe & devenir mouche.

ROULEAU. Les Conchyliologiſtes donnent ce nom à une coquille univalve qui tient un peu de la forme du *cornet*. Voyez ce mot. Mais elle en differe, étant moins conique, comme renflée dans ſon milieu ou ſur le dos, la levre droite étant un peu épaiſſe, celle qui eſt inférieure ſe montrant preſque toujours en dehors, ayant les deux extrémités à-peu-près de la même largeur : c'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *cylindre:* quelques-uns lui donnent auſſi le nom d'*olive;* mais en obſervant avec attention les coquilles appellées *olives*, on reconnoît qu'elles n'ont de reſſemblance avec les rouleaux, que la forme générale. Les olives ſont plus épaiſſes & plus échancrées par les deux bouts de la levre. Le noyau de ce genre de coquilles eſt quelquefois

denté ; quelquefois l'ouverture est étroite & sans aucune dent, comme dans certains rouleaux minces, mais dont l'ouverture est large & la pointe saillante. La robe du rouleau est souvent des plus agréables à voir par la variété des couleurs & par les beaux compartimens dont elle est ornée. L'élégance & la délicatesse du dessin enrichissent la plupart de ces coquilles : il y en a d'entourées de bandes, de peintes en ondes, & quelques-unes d'une seule couleur. On distingue dans cette famille de coquilles, l'*écorchée*, la *tulipe*, le *drap d'or*, le *drap d'argent*, le *papier de la Chine*, la *brunette*, le *brocard de soie*, la *moire*, le *taffetas*, &c. *Voyez* RHOMBITE.

ROULEUR. C'est le *charanson de la vigne*, *curculio Bacchus*. Voyez à l'article VIGNE.

ROULEUSES. M. *de Réaumur* appelle ainsi des especes de chenilles qui roulent des feuilles dans lesquelles elles subissent leur métamorphose. *Voyez au mot* CHENILLE.

ROUPEAU ou BIHOREAU. Espece de héron qui se trouve sur les côtes de Bretagne : il fait son nid dans les rochers. *Voyez* BIHOREAU.

ROUPIE ou ROUGE - BOURSE. C'est la *rouge - gorge*. Voyez ce mot.

ROUSSEAU. Nom que les Normands donnent au *pagurus*. Espece de crustacée, dont nous avons parlé sous le nom de *cancre squinade*. Sa couleur est rousse & rouge : *voyez au mot* CANCRE. On appelle aussi *rousseau* le cul-blanc roux. *Voyez* CUL-BLANC.

ROUSSEROLE ou ROSSIGNOL DE RIVIERE, ou ALCYON VOCAL, *alcedo vocalis*. On appelle *alcyon* deux sortes de martinets pêcheurs ; nous avons parlé du premier au mot *martin-pêcheur :* c'est le plus grand, il est commun en tous lieux. La seconde espece est celui qui, de tous les oiseaux de riviere, a le chant le plus agréable ; il fréquente les lieux marécageux & le bord des rivieres ; il se perche l'été dans les roseaux où il chante à son aise mélodieusement & long-temps ; son chant est fort varié ; il se perche aussi sur les arbres plantés au bord des eaux : ses pieds sont comme ceux des grives & des merles ; ses jambes sont de médiocre longueur & de couleur cendrée, ainsi que ses pieds. Cet oiseau est de la grandeur du proyer ; il a le bec tranchant comme celui de la pie-grieche, il semble être huppé, tant

les plumes de dessus la tête sont longues; il ne vole guere bien, & il bat des aîles à la maniere du cochevis.

Cet alcyon vocal est fort commun dans le Maine & en Touraine: il fait son nid dans les roseaux, la femelle y pond cinq à six œufs. Ce nid est à découvert & fort différent de celui du grand alcyon ou grand martinet pêcheur, qui le fait en terre sur le bord du rivage. M. *Brisson* place la *rousserole* ou *rouchcrole*, *turdus arundinaceus*, dans le genre des grives.

ROUSSETTE. *Voyez aux articles* CHIEN VOLANT & CHAUVE-SOURIS.

ROUSSETTE. Petit oiseau que *Belon* nomme *lusciniola*: c'est une fauvette qui ne se trouve qu'en certains endroits situés le long des forêts. Son plumage paroît roussâtre, grivelé à l'estomac, dessus la tête, autour du cou & sur le dos; les plumes de la queue & des aîles sont brunes: son bec est pointu, noirâtre & foible: il vit de vermisseaux, il a les bords & le dedans du bec de couleur jaune.

Il y a encore une espece d'oiseau roussette que les François appellent *touquet* ou *traquet*. Voyez ce dernier mot.

ROUSSETTE ou CHAT MARIN. Poisson à nageoires cartilagineuses, dont on distingue trois especes.

La premiere est le *catulus major vulgaris* de *Ray*: on la nomme *scorzone* à Rome, *pesce gatto* à Venise, & *bounce* dans la Province de Cornouaille en Angleterre. Cette roussette differe du chien de mer par son dos qui est plus large, par son museau qui est plus court & plus obtus, par sa bouche qui n'est pas avancée, par sa peau rousse, marquée de beaucoup de petits points noirs, & qui est bien plus dure que celle du chien de mer.

La seconde est le *catulus minor vulgaris*; elle est beaucoup plus petite, plus menue & plus alongée que la précédente; sa couleur est plus claire & plus teinte en rouge: il y a sur sa peau beaucoup de petites taches, en partie brunes, en partie blanches, & éparses çà & là sans aucun ordre. Celle qui est dans notre Cabinet est presque ronde; elle a cinq pieds huit pouces de long, la gueule assez arrondie & garnie à chaque mâchoire de huit rangs de petites dents triangulaires, tranchantes & crenelées: sa queue n'est point fourchue comme dans le requin, mais elle a également une forte arête de

quatorze

quatorze pouces de long. Ce poiſſon a ſept nageoires, les deux pectorales forment une étendue de trente-deux pouces, celle du dos, qui correſpond aux nageoires du ventre, a près de huit pouces, les autres ſont petites : ce poiſſon eſt d'une jolie forme. M. *Sauvages* rapporte l'hiſtoire d'une famille qui manqua d'être empoiſonnée pour avoir mangé du foie de cette eſpece de poiſſon. *Voyez à l'article.* POISON.

La troiſieme eſpece eſt le *catulus ſaxatilis :* elle differe de la premiere par ſa couleur cendrée, par ſes plus grandes taches, quoique moins nombreuſes; ſon muſeau eſt plus long & plus épais : ſes narines ſont très-éloignées de ſa bouche : ſes nageoires ne ſont point jointes à l'anus; elles en ſont ſéparées; & celle qui eſt placée au-deſſous en eſt plus proche que dans la premiere eſpece.

Dans les temps que les peaux de chien de mer ſont rares, & que celles de rouſſette ſont communes, on fait ſouvent paſſer celles-ci pour les premieres avec l'épithete de *douce.* Il y a cependant une aſſez grande différence entre ces peaux; celle du chien de mer eſt extrêmement coriace, toujours brune, & celle de la rouſſette eſt de différentes couleurs, toujours garnie de petites étoiles ſur le dos. On apporte les peaux de rouſſette de la Hogue en Baſſe-Normandie; elles ſont ordinairement plus petites que celles des chiens de mer; elles ne ſont preſque point rudes au toucher. Les Gaîniers s'en ſervent pour garnir des étuis de toutes ſortes d'uſtenſiles : c'eſt avec ces peaux teintes en vert que ſe fait le *galluchat* ſi en vogue à Paris.

ROUSSIER DE PONTOISE. On appelle ainſi une mine de fer terreuſe, ſablonneuſe & limonneuſe qui ſe trouve près Pontoiſe, & dans laquelle on a prétendu qu'il y avoit de l'or.

ROUVRE ou ROBRE. Eſpece de *chêne :* voyez ce mot.

ROUX ou ROURE DES CORROYEURS. *Voyez* SUMACH.

RUBAN D'EAU, *ſparganium.* C'eſt une plante aquatique dont on diſtingue trois eſpeces : la premiere eſt le *ſparganium ramoſum* des Botaniſtes : ſes racines ſont fibrées, noires & rampantes : elles pouſſent des feuilles longues d'environ deux pieds, étroites, pointues, rudes, coupantes, ayant le dos élevé, & d'une ſaveur douce : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes de trois pieds, rondes, liſſes, tortueuſes, pleines de moëlle blanche & rameuſes : ſes fleurs ſont des bouquets attachés ſans queue aux nœuds des rameaux en façon d'aſperge, de couleur blanche & rougeâtre ; elles ne laiſſent après elles aucuns fruits

ni ſemences ; mais il naît ſéparément aux ſommités des tiges des fruits arrondis, diſpoſés en maniere de tête épineuſe, de ſept à huit lignes de diametre, compoſés de pluſieurs grains, aſſemblés ſur un placenta commun ſphérique, gros comme des grains d'orge, de couleur herbeuſe, & remplis d'une matiere farineuſe. Cette plante croît, ainſi que la ſuivante, aux lieux marécageux, aux bords des rivieres & le long des ruiſſeaux, dont elle arrête le cours ou en diminue la rapidité : elles portent leurs fruits aux mois de Juillet & d'Août. La ſeconde eſpece eſt le *ſparganium non ramoſum :* elle eſt moins grande que la précédente ; elle ne pouſſe aucuns rameaux, & ſes feuilles ſont un peu plus larges : ſuivant M. *Haller*, celle-ci n'eſt qu'une pure variété de la précédente, mais la troiſieme eſpece *ſparganium minimum* eſt d'une eſpece différente ; elle eſt même plus rare que les deux précédentes ; elle croît dans certains foſſés bourbeux où l'eau a été deſſéchée pendant l'été par le ſoleil : c'eſt une petite plante baſſe qui pouſſe une tige, au haut de laquelle naiſſent un, deux ou trois fruits comme en la premiere eſpece ; cette tige eſt entourée de quatre ou cinq feuilles étroites qui la ſurpaſſent en hauteur & s'étendent ſur le courant de l'eau.

Les racines de ces plantes ſont eſtimées ſudorifiques, & propres contre la morſure des ſerpens : on ſe ſervoit autrefois de leurs feuilles en place de bandelettes pour emmaillotter les enfans.

RUBAN MARIN ou DE MER, ou TÆNIA MARIN. Animal de mer dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. La premiere eſt le *vitta* des Latins : on l'appelle *cepole* à Rome, & *flambo* en Languedoc, parce qu'il eſt rouge & de couleur de feu. C'eſt un animal long, étroit & flexible : nous en avons parlé *au mot* FLAMBEAU. *Ray* & *Rondelet* ne ſont pas d'accord ſur la deſcription de cet animal de mer.

La ſeconde eſpece eſt le *tænia falx* des Vénitiens.

La troiſieme eſt le *tænia ſerpens rubeſcens.*

La quatrieme a également des bandelettes rouges ſur la peau comme le précédent, & reſſemble aſſez à la premiere eſpece de *ruban ;* mais outre les nageoires qu'il a aux ouies, il en a deux autres de couleur rouge au-deſſous de la mâchoire inférieure : il a encore cinq taches rouges & rondes ſur le corps : il n'a ni écailles ni aiguillons. Cet animal eſt blanc, ſon cœur eſt applati, ſa chair eſt dure, gluante, & n'eſt pas bonne à manger.

Des Auteurs font encore mention d'autres especes de *rubans de mer*, qui toutes semblent être de la même espece que le *flambeau*. Voyez ce mot.

Il ne faut pas comprendre sous ce nom *tænia marin*, l'espece de ver plat dont nous parlerons *au mot* VER SOLITAIRE.

RUBAN DE MER. Espece de coquillage univalve que M. *d'Argenville* met dans la famille des *vis*. Voyez ce mot.

RUBARBE, *voyez* RHUBARBE.

RUBELINE ou ROUGE GORGE: *voyez* GORGE ROUGE.

RUBIACÉES ou ÉTOILÉES, *stellatæ*. On a donné ce nom, dit M. *Deleuze*, à une famille de plantes dont la garance est la principale espece. Leurs fleurs sont monopétales, en entonnoir à tube plus ou moins allongé ou très-court, dont le pavillon est divisé le plus ordinairement en quatre segmens, avec le même nombre d'étamines, & un pistil auquel succede un fruit de deux graines arrondies & réunies. Leurs tiges sont communément quarrées, noueuses, & portent des feuilles simples, entieres, disposées en rayon autour de chaque nœud. Les racines de la plupart donnent du plus au moins une teinture rougeâtre. Les *garances*, les *caillelaits*, les *gratterons*, &c. sont de cet ordre.

RUBIS, *gemma rubina*, est une très-belle pierre précieuse, diaphane, brillante, resplendissante, & d'un rouge très-agréable. Le rubis est, après le diamant, l'espece de pierrerie la plus dure: il n'est point attaqué par la lime; il résiste puissamment à une grande violence de feu, même solaire: il ne fait que s'y amollir: *voyez* le détail des expériences faites à ce sujet à Florence, dans *la nouvelle édition des Œuvres Françoises de Henckel*, *in-4°.* sur la fin. On rencontre aux Indes cette pierre sous une forme ou ovale, ou octogone, tantôt dans un sable rouge, tantôt dans une serpentine, & tantôt dans une roche grisâtre & rougeâtre. Les *rubis* de Boheme & de Silésie se trouvent dans du quartz & dans du grais. On soupçonne que les *rubis* tiennent leur couleur ou du fer ou de l'or. Leur cristallisation est peu constante, nous en avons vu en canons, composés d'un prisme à plusieurs pans, terminé par une pyramide, & d'autres ayant la cristallisation de la *topase du Brésil:* voyez ce mot. D'autres octaëdres comme les cristaux d'alun: ceux-ci étoient des *rubis balais*.

Les Lapidaires distinguent quatre sortes de *rubis;* savoir,

1°. Le Rubis oriental, *rubinus orientalis*. Sa couleur eſt d'un rouge vif de cochenille ou de cerife. M. *Wallerius* dit que lorſque ſa teinte eſt d'un rouge vif de ſang, & qu'il peſe au-delà de vingt karats, alors on l'appelle *eſcarboucle:* c'eſt l'*anthrax* des Anciens. L'eſcarboucle doit être d'un incarnat vif, & brillant comme un charbon allumé : on le trouve dans les montagnes de Cambaya, de Biſnagar & de Capelan, ſituées dans les Royaumes d'Ava & de Pegu. M. *Hills* dit qu'il naît toujours de forme angulaire.

2°. Le Rubis Balais, *rubinus balaſſius*. Sa couleur eſt d'un rouge clair ou roſe, quelquefois orangée, & mêlée d'une petite nuance bleue, qui fait que cette pierre tire un peu ſur le cramoiſi ou le violet: c'eſt le moins dur des *rubis*. On nous l'apporte communément de Siléſie, du Mexique & du Bréſil: il reſſemble beaucoup au *rubis* fait avec la *topaze du Bréſil:* voyez ce mot.

3°. Le Rubis Spinel, *rubinus ſpinellus*. Sa couleur eſt d'un rouge clair très-foible ; étant poli il a un feu très-agréable & très-ami de l'œil: il eſt plus dur que le précédent, cependant il n'en a pas l'éclat: on nous l'apporte de la Boheme, de la Siléſie, de la Hongrie, & quelquefois du Bréſil.

4°. Le Rubicelle ou petit Rubis, *rubicellus*. Il eſt d'un rouge pâle tirant ſur le jaune de paille: c'eſt le moins recherché des rubis. Sa couleur ne réſiſte guere au feu; il eſt cependant ſuſceptible d'un beau poli qui releve un peu ſon éclat: on trouve cette pierre dans le Bréſil.

RUBIS DE ROCHE, *rubinus rupium*. On donne ce nom à une eſpece de grenat fort dur, d'un beau rouge mêlé de violet ou de gros bleu: c'eſt le *rubini di rocca* des Italiens. *Voyez* Grenat. On appelle *rubis-cabochon*, un véritable rubis légérement poli; c'eſt-à-dire, dont on a ſeulement ôté ce qu'il avoit de brut: *voyez* Rubis.

RUBIS ou RUBINE D'ARSENIC: *voyez* Réalgar. On dit auſſi *rubine d'argent*, c'eſt la *mine d'argent rouge;* & *rubine de zinc*, c'eſt la *blende rouge;* & *rubine de ſoufre*, c'eſt le *ſoufre rouge* ou *arſenical:* voyez ces mots.

RUBRIQUE ou RUBRICA, ou SANGUINE A CRAYON, eſpece d'ochre de fer: *voyez* Crayon rouge & Terre rubrique.

RUCHE. Nom donné à l'habitation des inſectes & même des vers qui vivent en ſociété. On trouvera dans l'Hiſtoire de l'*abeille ordinaire*

la defcription de celle de l'*abeille bourdon*, celle des guêpes *au mot* GUÊPE, & des polypiers *à l'article* CORALLINE.

RUCHE MARINE ou AQUATIQUE. *Pifon* a décrit cette *ruche*, qui n'eft autre chofe qu'une éponge aquatique habitée par de petits animaux.

Swammerdam croit que des mouches aquatiques, qui ont dans la bouche, comme les autres infectes aquatiques, un aiguillon avec lequel elles fe défendent lorfqu'on veut les toucher, & qui ont été décrites très-exactement par *Aldrovande* fous le nom d'*abeilles amphibies*, & par *Jonfton* fous le nom d'*abeilles fauvages*, font les infectes qui logent dans ces ruches. *Mouffet* appelle ces mouches *notonectæ*, parce qu'elles nagent fur le dos & non fur le ventre : *voyez* PUNAISE A AVIRONS : *Confultez auffi l'article* ÉPONGE DE RIVIERE.

RUE, *ruta*. Plante amere dont l'odeur eft très-forte, & qui eft eftimée par les grandes propriétés qu'elle poffede. On en diftingue principalement de deux efpeces, que M. *Deleuze*, regarde n'être que deux variétés de la même efpece ; favoir, *la rue des jardins* & la *grande rue fauvage*.

La RUE DES JARDINS, *ruta hortenfis latifolia*, pouffe des tiges en maniere d'arbriffeau à la hauteur de quatre ou cinq pieds, qui font garnies de feuilles partagées en plufieurs fegmens, petites, oblongues, charnues, un peu groffes, liffes, d'une couleur de vert de mer, rangées par paire fur une côte terminée par une feule feuille. Ses fleurs naiffent aux extrémités des branches ; elles font à quatre ou cinq feuilles un peu ovales, de couleur jaune pâle ; le calice eft auffi fendu en quatre parties ou en cinq : le nombre des étamines eft double de celui des pétales : aux fleurs fuccedent des fruits compofés de quatre capfules affemblées contre un noyau, qui renferment chacune plufieurs femences anguleufes, ou en forme de rein. Toute la plante a une odeur défagréable, un goût âcre & amer ; on la cultive dans les jardins ; elle fleurit en Juin, & refte verte tout l'hiver jufqu'au printemps, faifon pendant laquelle les vieilles feuilles font place aux nouvelles.

La RUE SAUVAGE OU DE MONTAGNE, *ruta fylveftris*, differe de l'autre, en ce qu'elle eft plus petite dans toutes fes parties. Cette plante croît dans nos Provinces méridionales, aux lieux rudes, pierreux & montagneux, expofés au foleil, & particuliérement aux environs de Montpellier.

On regarde la rue comme incisive, atténuante & discussive, propre pour exciter les mois aux femmes, lorsqu'elle est prise en infusion en petite quantité; elle fait même avorter. Quoique l'odeur de cette plante nous paroisse désagréable, les Allemands, les Anglois, les Hollandois la font entrer dans plusieurs ragoûts.

On dit que les feuilles de rue mangées sont propres à guérir les écrouelles : on peut aussi avoir recours au suc dépuré. Deux cuillerées de ce suc, bues le matin à jeun, sont estimées un remede très-utile dans les maladies contagieuses pour se garantir du mauvais air. La conserve de rue est aussi très-bonne dans ces-cas là : l'huile dans laquelle on a fait infuser des feuilles de rue, est vermifuge : la décoction de ces feuilles est un excellent gargarisme pour les gencives des Scorbutiques, & pour ceux qui sont attaqués de la petite vérole ; enfin, on les emploie en infusion contre la morsure des chiens enragés; les feuilles de rue entrent dans la composition du vinaigre des quatre voleurs. L'infusion des sommités de cette plante & son suc, sont réputés antivermineux & un bon remede contre les affections hystériques. M. *Bourgeois* dit qu'on fait encore usage de la rue écrasée & arrosée de vinaigre, dans un nouet de linge, qu'on met sous le nez des personnes attaquées de syncopes hystériques, d'apoplexie & de léthargie.

RUE DE CHEVRE, *galega vulgaris floribus cœruleis*, est une plante qui croît naturellement en Italie aux lieux gras & humides, mais que nous cultivons dans nos jardins. Ses racines sont menues, rampantes, & quelques-unes germent tous les ans au printems; ses tiges sont cannelées, hautes de trois pieds, creuses & branchues; ses feuilles ressemblent à celles de la vesce : elles sont munies d'une petite épine molle à leur extrémité; ses fleurs forment un long épi : elles sont pendantes, légumineuses, & d'une couleur bleuâtre : il leur succede des gousses arrondies, menues, longuettes, lesquelles contiennent plusieurs graines oblongues, en forme de rein. Cette plante est un sudorifique très-célebre contre le poison pestilentiel, les pétéchies, l'épilepsie, les morsures des serpens & contre les vers lombrics : on la prescrit dans les bouillons alexiteres : on l'emploie aussi rarement chez nous, qu'elle est d'un usage commun en Italie. Mais, comme l'observe M. *Haller*, il est peu probable que cette plante possede effectivement toutes les vertus qu'on lui attribue. Les fleurs du galega de la zeylone donnent en teinture une couleur qui approche de celle de l'indigo.

RUE DES PRÉS ou FAUSSE RHUBARBE, ou THALICTRUM COMMUN, *ruta pratensis herbariorum.* Cette plante croît dans les lieux humides ou marécageux : sa racine est jaunâtre ; ses tiges s'élevent à la hauteur d'un homme, cannelées, creuses, rameuses, tantôt rougeâtres, & tantôt verdâtres ; ses feuilles sont amples, divisées en plusieurs parties assez larges, & d'un vert luisant ; ses fleurs naissent en été aux sommités : elles sont à quatre pétales sans calice, & suivies de capsules à trois coins qui renferment de petites semences jaunes, cannelées, d'un goût amer. Cette plante est émolliente, purgative : sa racine teint la salive & les urines de couleur jaune.

RUFFE. Poisson à nageoires épineuses, du genre des *perches :* voyez ce mot.

Le poisson que les Anglois nomment ainsi, a une belle couleur d'or qui regne autour des ouies : on l'appelle quelquefois *perche dorée ;* mais elle est plus grande que la *perche*, & n'a point de bandes noires qui traversent. Ses écailles sont petites, taillées en rond, frangées : son dos est d'un vert qui tire sur le jaune sale ; le bas est d'un jaune pâle : le dos, le haut des côtés, la queue & les nageoires sont marqués de points noirs.

RUISSEAU. Petit courant d'eau dont le cours est fort borné, & le lit si étroit qu'il est guéable par-tout. *Voyez* RIVIERE *à l'article* FONTAINE.

RUMIGI. *Voyez* RHASUT.

RUMINANS, *ruminales.* La faculté qu'ont certaines especes d'animaux de ruminer, c'est-à-dire, de pouvoir faire revenir dans leur bouche, les alimens qu'ils ont mangés, pour les remâcher, les broyer de nouveau, les y imbiber du suc salivaire & les avaler ensuite, est un phénomene propre à piquer la curiosité. Parmi les animaux, il y en a, dit *Peyerus*, qui sont vrais ruminans, & d'autres qui n'ont que l'apparence de l'être ou qui ne le sont pas tout-à-fait. L'Auteur, en parcourant toutes les différentes classes des animaux, trouve des insectes, des animaux aquatiques, des oiseaux & des quadrupedes ruminans. Les insectes, qui ont plusieurs ventricules ou estomacs, & qui se nourrissent d'herbages, ont, dit-il, la faculté de ruminer ; tels sont les grillons-taupes, les guêpes, les bourdons, les abeilles, les sauterelles & d'autres. Parmi les aquatiques qui passent pour ruminer, ce sont les écrevisses de mer, les cancres & les homards, qui ont

plusieurs ventricules. Parmi les insectes terrestres, M. *Blondeau*, savant Professeur de Mathématiques à Brest, a observé des mouches communes, qui lui ont offert des opérations extérieures analogues à la rumination. Ces mouches d'appartement suçoient avec leurs trompes les gouttelettes d'une liqueur qu'elles trouvoient sur une table; elles retiroient ensuite peu-à-peu leur trompe remplie de cette liqueur, puis la ralongoient, se brossoient les pattes & la tête, faisoient ressortir peu-à-peu la gouttelette qui paroissoit opaque, diminuée de volume, & continuoient ainsi jusqu'à ce que la gouttelette fût devenue claire & imperceptible; la mouche paroît, après cette rumination, plus leste & plus légere dans sa course. La pluralité des estomacs est-elle nécessaire pour la rumination? ou n'y a-t-il qu'une maniere de ruminer?

Les Anciens ont dit que le scare est un poisson ruminant: c'est ce que dit aussi Ovide dans ces deux vers:

At contra herbosâ pisces laxantur arenâ,
Ut scarus, epastas solus qui ruminat escas.

Il y a des poissons & des amphibies qui font quelque chose d'analogue à la rumination, & qui n'avalent pas tout-d'un-coup la nourriture qu'ils prennent: mais ruminent-ils exactement? c'est ce qu'on ne sauroit affirmer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la véritable faculté de ruminer ne provient que de la pluralité des ventricules: l'on peut moins se tromper dans un quadrupede, que dans un oiseau qui a un jabot, un gésier & un ventre; toutes parties qui font, selon quelques-uns, l'office de la rumination. Ceux qui imitent les animaux ruminans, broient dans leur bec la nourriture qu'ils prennent: elle descend ensuite dans leur jabot, où elle devient une masse: ils la dégorgent pour en nourrir les petits; tels sont le pélican qui a un grand sac, la cigogne, le héron, le pigeon, la tourterelle & les autres oiseaux qui dégorgent leur nourriture pour la donner à leurs petits.

Les quadrupedes vraiment ruminans, sont bisulces ou animaux à pieds fourchus. Les dents leur tombent pour repousser dans un certain âge. Les dents de la mâchoire inférieure sont séparées en deux suites par un espace assez considérable: les incisives sont au bout antérieur de la mâchoire: l'espace entre les dents incisives & molaires n'est point garni par des dents canines, comme chez les autres quadrupedes qui ne ruminent

ruminent pas : il n'y a pas même de dents incisives à la mâchoire supérieure des quadrupedes ruminans. *Peyerus* établit quatre genres de bisulces ruminans : le genre des bœufs, celui des cerfs, celui des brebis & celui des chevres. Dans le premier genre, on compte la vache, le veau, le bœuf, le taureau, les bœufs sauvages que l'on voit en Dardanie, en Médie, en Thrace & ailleurs, tels que l'urus, le bison & le bonasus, dont parle Aristote (*voyez* de quelle maniere le bœuf rumine *au mot* TAUREAU). Du second genre sont, le *tarandus* ou rhenne, le daim & le chevreuil. Du troisieme sont, le bélier, la brebis. Du quatrieme sont, le bouc, le chamois & la gazelle. Plusieurs Auteurs mettent le rhinocéros & le chameau parmi les animaux ruminans. Il y a parmi les quadrupedes digités des animaux qui paroissent aussi ruminans, comme le lievre, le lapin, la marmotte, &c. Tous ces ruminans vivent de végétaux, & ont les intestins plus longs que les animaux carnassiers.

Le cheval n'est point un animal ruminant, il n'a qu'un seul ventricule ou estomac. Au mois de Décembre 1764, on ouvrit à l'Ecole Royale Vétérinaire de Lyon, un sujet dans lequel on en rencontra deux. Le viscere surabondant ou particulier à cet animal, contenoit environ trois livres d'alimens aussi imparfaitement élaborés que ceux que l'on trouve dans la panse ou dans le premier estomac de tous les bœufs ; il ne consistoit point dans une simple dilatation de l'œsophage, telle qu'on l'a observée dans quelques chevaux, ou semblable à la dilatation de ce canal, qui, au cou & au-dessus du *sternum* des oiseaux, présente une sorte de bulbe ou de sinus qui constitue ce que l'on nomme vulgairement le *jabot*. Le ventricule que l'on apperçut dans le thorax, dès l'entrée de l'œsophage, dans cette cavité, étoit exactement distinct de ce tube membraneux & charnu ; il étoit en effet pourvu d'une membrane qui ne différoit en aucune maniere de celle qui forme la quatrieme tunique de l'estomac ordinaire de ces animaux. On sait que la face interne de cette tunique de l'estomac est partagée en deux portions, que l'on diroit être entiérement dissemblables. Celle qui garnit l'orifice antérieur & toute la grosse extrémité, c'est-à-dire plus d'un tiers du ventricule, paroît être une continuation de celle qui tapisse intérieurement l'œsophage ; elle est de même nature. Cette même membrane devient ensuite mamelonnée, & telle en est la seconde portion. Une tunique absolument semblable tapissoit intérieurement le

ventricule extraordinaire dont il s'agit. Ni son orifice antérieur, ni ce même orifice de l'estomac commun & unique dans les chevaux, n'étoient pourvus de ce nombre infini de fibres extrêmement fortes, qui resserrent toujours ce dernier très-étroitement, & qui ne sont que la continuation de celles de l'œsophage intimément mêlées & confondues avec celles de ce viscere. En ce qui concerne les orifices postérieurs de l'un & de l'autre, celui du premier n'offroit rien de particulier, & sembloit n'être qu'un rétrécissement du canal membraneux dès son arrivée à la partie postérieure de la poitrine ; tandis que celui du second ne différoit en rien de ce qu'il est dans l'état naturel.

Ce cheval ruminoit-il ? auroit-il eu la faculté de vomir, qui est déniée à tous ses semblables ? Enfin la situation de ce ventricule singulier qui occupoit une place considérable dans le thorax, & qui devoit, sur-tout lorsqu'il étoit rempli, gêner les visceres que cette cavité contient, produisoit-elle quelques effets sensibles, & rendoit-elle la respiration plus laborieuse ? On comprend que cet animal ayant été acheté d'un homme inconnu, il étoit impossible d'éclaircir ces différentes questions. Ces observations sur le cheval à deux estomacs, sont de M. *Fragonard.*

L'homme n'est point du nombre des animaux ruminans ; cependant *Peyerus*, *page 163*, d'après *Fabricius Aquapendente*, cite plusieurs hommes & plusieurs femmes qui ruminoient. Le premier étoit un noble habitant de Padoue ; le second, un Moine Bénédictin de la même ville. Celui-ci digéroit promptement, & avoit toujours faim, il mourut de pourriture. Le troisieme étoit un pauvre particulier de Gênes, qui à l'âge de deux ans ayant perdu sa mere, fut nourri du lait d'une vache qu'il tettoit, & il vécut jusqu'à cinquante ans en ruminant toujours. Le quatrieme fut un homme de Mariembourg, qui étoit très-vorace : il avaloit tout-d'un-coup ; & ses alimens s'étant cuits dans son ventricule, il les faisoit remonter aisément, & les ruminoit à la maniere des quadrupedes. Le cinquieme étoit un Suédois, qui, une demi-heure après ses repas, se retiroit dans un coin pour rebroyer & remâcher ce qu'il avoit pris. Le sixieme étoit un Anglois, qui, une heure ou deux après qu'il avoit quitté la table, ruminoit, mais sans avoir aucun mauvais rapport comme le précédent. Le septieme exemple cité, est une jeune fille qui ne ruminoit pas avec plaisir, comme ceux dont on vient de parler. Consultez *Ephémér. des Cur. de la Nat. T. I. p. 160.* Le dernier exemple que *Peyerus* cite des gens qui ruminent, sont un riche Paysan

de la Suisse, qui pendant toute sa vie rumina avec plaisir, ainsi qu'une femme du même pays. On nous a montré à Chour en Suisse un homme qui étoit goîtreux, ventriloque ou gastri-mithe & ruminant.

On lit (*dans les Affiches de 1754*) qu'il mourut en cette année, à Bristol en Angleterre, un homme qui ruminoit comme les animaux à qui la nature a donné cette propriété nécessaire à leur conservation. Lorsqu'il étoit un jour sans ruminer, il tomboit malade : il avoit apporté en naissant cette étrange singularité, & il la tenoit de son pere, sujet aussi à ruminer, mais beaucoup moins réguliérement.

On peut consulter l'Ouvrage de *Peyerus :* c'est un Traité latin imprimé à Basle en 1685 ; on y verra les différens ventricules qu'ont certains animaux : il y en a, dit-il, qui en ont jusqu'à quatre ; savoir, le *venter*, le *reticulus*, l'*erinaceus* & le *perfectibile ;* ou, ce qui revient au même, le *rumen* ou estomac proprement dit, le *reticulum* ou le réseau, l'*omasus* ou le feuillet, & l'*abomasus*, appellé vulgairement la *caillette :* c'est dans ce dernier estomac que se forme le chyle, & c'est de-là que la nourriture descend immédiatement dans les intestins : c'est dans l'*abomasus* des veaux & des agneaux que se trouve la présure dont on se sert pour faire cailler le lait.

RUND-FICH. *Voyez au mot* MORUE.

RUSC. *Voyez* HOUX-FRELON.

RUSMA. C'est une pierre minérale, atramentaire, c'est-à-dire vitriolique, dont le tissu & la couleur ressemblent beaucoup à du mâche-fer. *Bellonius* rapporte en avoir vu une mine dans la Galatie, aujourd'hui ville de Cute, où il est abondamment répandu.

Tous les Naturalistes qui ont fait mention de cette substance minérale, l'ont regardée comme un caustique qui, entr'autres usages, est très-propre pour détruire le poil. Le rusma est effectivement un dépilatoire si constant & tellement en usage chez les Turcs de l'un & de l'autre sexe, que le Grand Seigneur, au rapport de *Pomet*, en tire plus de trente mille ducats par an. Les Marchands de Constantinople en font passer une grande quantité dans le reste de l'Orient, même jusqu'en Asie. Ce dépilatoire est très-rare en France : on l'y vend au poids de l'or. *Pomet* (*Hist. des Drog.*) dit que si le rusma nous étoit connu, on le préféreroit à la liqueur dépilatoire faite de chaux & d'orpiment dont on se sert en ce pays-ci pour les mêmes fins, parce qu'il a, dit-il, plus de vertu, & qu'on peut s'en servir sans danger.

Nous conservons dans notre cabinet quelques petits morceaux de rusma, que *Melchior H****, Médecin de Sa Hautesse, nous a envoyés en 1753. Rien ne ressemble mieux au calchitis de Suede, même goût, même tissu; mais le rusma est d'une couleur plus foncée. Si l'on en jette quelques grains sur des charbons ardens, il s'en exhale aussi-tôt une vapeur qui fait soupçonner que c'est un calchitis minéralisé par le soufre & par l'arsenic. *Voyez* CALCHITIS, *sous le nom de* COLCOTHAR.

RUT. C'est le temps où les bêtes fauves & quelques autres sont en chaleur. *Voyez l'article* ANIMAL, *& plus particuliérement les mots* CERF, DAIM, CHEVREUIL, BOUC, &c. *Consultez aussi l'article* GÉNÉRATION.

RYZ. *Voyez* RIS.

S.

SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SABDARIFFA. C'eſt une eſpece de ketmie de l'Amérique, qui pouſſe une tige haute de trois ou quatre pieds, droite, cannelée, purpurine, rameuſe, garnie de feuilles larges, amples comme celle de la vigne, partagées en pluſieurs parties dentelées : ſes fleurs ſont grandes & tout-à-fait ſemblables à celles de la mauve, de couleur blanche, pâle & purpurine-noirâtre. A ces fleurs ſuccedent des fruits oblongs, pointus, remplis de ſemences rondes : ſa racine eſt fibreuſe. On cultive cette plante aux Indes dans les jardins : elle eſt pleine, dit *Lémery*, d'un ſuc viſqueux, ſemblable à celui de la mauve ; on mange ſa ſemence comme une graine légumineuſe. Toute la plante eſt eſtimée émolliente, réſolutive, pectorale, apéritive, & propre pour la gravelle, étant priſe en décoction.

SABINE ou SAVINIER, *ſabina*. La ſabine eſt un petit arbuſte toujours vert, qui porte des fleurs mâles & des fleurs femelles ſur différens pieds. Les fleurs mâles, qui ſont toutes compoſées d'étamines, ſont grouppées trois à trois ſur un filet commun, & forment, par leur aſſemblage, un chaton conique & écailleux. Les fleurs femelles ſont compoſées d'un piſtil & d'un embryon, qui devient une baie charnue, arrondie, relevée de petites éminences, qui paroiſſent, par leur extrémité, être des écailles immédiatement collées ſur le fruit. On trouve dans la baie trois ſemences ou noyaux, convexes d'un côté & applatis ſur les faces qui ſe touchent. La ſabine vient naturellement dans tous les climats.

Cette deſcription convient également au genévrier, au cedre, à la ſabine ; ce qui a ſans doute engagé M. *Linneus* à n'en faire qu'un ſeul genre.

On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſabines, l'une *à feuilles de tamaris*, l'autre *à feuilles de cyprès*, & une autre *à feuilles panachées*. Ces arbriſſeaux ne quittent point leurs feuilles pendant l'hiver ; c'eſt pourquoi ils ſont très-propres à mettre dans les boſquets d'hiver ; mais ils exhalent une odeur vive, déſagréable.

La ſabine eſt très-pénétrante & très-apéritive, d'un goût amer,

aromatique & résineux : elle excite puissamment les mois aux femmes ; il suffit quelquefois d'en mettre simplement dans la chaussure pour cet effet ; on prétend qu'elle provoque la sortie du fœtus & de l'arriere-faix. On doit être fort circonspect dans l'usage intérieur de cette plante, qui peut être regardée comme un des plus puissans & des plus dangereux emménagogues : elle attaque sur-tout la poitrine. M. *Haller* dit que des malheureuses qui en ont pris pour perdre leur fruit, n'en ont pas ressenti d'autres effets. Suivant M. *Duhamel*, les Maréchaux en font usage pour donner de l'appétit aux quadrupes. Quant à l'usage extérieur de la sabine, on la regarde comme déterfive & résolutive : on l'applique avec succès sur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. On emploie les feuilles de cette plante réduites en poudre, pour déterger & même détruire les chairs fongueuses des plaies & des ulceres, pour guérir la gale & la teigne : cette poudre mêlée avec du sel & de l'huile d'olive, forme un cataplasme propre à résoudre aussi les tumeurs des chevaux & des brebis.

SABLE, *arena*. On donne en général ce nom à des corps secs, durs au toucher, graveleux, impénétrables à l'eau, & dont les parties ou masses ont peu d'adhérence entr'elles. Les Naturalistes sont fort embarrassés d'assigner un rang qui convienne à la nature & à la propriété des sables, attendu que l'on ne peut les regarder que comme des débris de plus grandes pierres, ou comme de premiers matériaux de la formation des pierres. En effet, du grais brisé devient du sable ; & celui-ci sert, pour ainsi dire, de base à la plupart des pierres, & sur-tout au grais ; au moins il y en a toujours de mêlé. Tant de considérations nous ont fait placer le sable, dans la disposition synoptique de notre *Minéralogie*, entre les terres & les pierres.

Au reste l'on donne aujourd'hui le nom de *sable* à des substances pierreuses, grenelées, & qui varient beaucoup dans leurs propriétés : l'on en trouve de quartzeux, de calcaire, d'argileux, &c.

Sous le nom de *sable de pierres*, on comprend le gravier ou gros sable dont on se sert pour affermir les grands chemins, les chaussées : il est composé de différentes pierres ou fragmens pierreux, silex, spath, quartz, &c. *Voyez* GRAVIER.

Sous le nom de *sables vitreux*, on renferme celui qui est composé de fragmens de silex & de quartz. On se sert de ce dernier dans la composition de la terre à faïence, de certaines porcelaines ou de leurs

couvertes, des glaces, même pour nettoyer le verre, pour dégroſſir les métaux, les pierres communes, &c. pour tenir le vin au frais : c'eſt ce même ſable dont la nature ſe ſert ſouvent pour filtrer les eaux ſouterraines, ou qui ſe trouvant dans certaines terres, les rend meubles & fertiles : les inégalités ou les vides qui ſe trouvent entre ces grains pierreux, entaſſés ſans ordre, facilitent l'infiltration des liqueurs : il a encore la propriété de donner de la dureté aux cimens, à la brique, &c.

Sous le nom de *ſablon*, on comprend le ſable en pouſſiere dont on ſe ſert pour nettoyer les chauderons, la vaiſſelle & toute la batterie de cuiſine ; celui d'un grain égal s'emploie pour donner le premier fini au marbre & à l'albâtre. Des Potiers ſe ſervent d'une eſpece de ſablon blanc qu'ils réduiſent en poudre impalpable pour donner un fond blanc à leur terraille blanche, à deſſein d'imiter la faïence. Le *ſable ſtérile* ou *mobile* qu'on emploie lorſque le grain en eſt égal, peu farineux & dur, pour faire des horloges horaires (clepſydres), ſi utiles dans les voyages de mer, pour meſurer le temps & marquer le ſillage. Le *ſable volant*, qui eſt d'une ténuité ſi extrême que le vent l'emporte : on en trouve en Scanie, dans les abymes où des Voyageurs ſont enſevelis pour toujours. Dans les provinces méridionales, telles que la Provence & le Languedoc, on fait chauffer des tas d'un ſable de mer aſſez fin, à l'ardeur du ſoleil : on en fait des bains dans leſquels on met les perſonnes attaquées de rhumatiſmes ; il ſemble alors qu'on voit, le ſoir ſur le bord de la mer, des gens qui reſſuſcitent & ſortent du tombeau. L'efficacité de ces bains eſt due à la chaleur, à la ſalure & à la volatilité des principes que l'eau de la mer a communiquées au ſable.

Sous le nom impropre de *ſables calcaires* ou *coquilliers*, on comprend la terre appellée dans la Touraine, *falun*, & dans le Vexin Normand, &c. *cran*, laquelle n'eſt qu'un tritus de coquilles marines ou de madrépores dont on ſe ſert pour fertiliſer les terres. *Voyez* FALUN. On trouve ſur les parages de l'île de l'Aſcenſion, & en d'autres endroits maritimes de l'Inde, &c. un ſable calcaire qui reſſemble à de petites perles, lequel n'eſt compoſé que de débris de coquillages arrondis par le balotement des eaux. Le ſpath calcaire, réduit en pouſſiere grenelée, donne auſſi un ſable calcaire.

Sous le nom de *ſable argileux*, on renferme le ſable des Fondeurs ; tel eſt celui de Fontenai-aux-Roſes près de Paris, lequel eſt très-propre pour faire des moules qui n'occaſionnent ſur les pieces fondues ni des inégalités,

ni des gerçures. On regarde encore les paillettes de mica & de talc, & autres parties pierreuſes grenelées ou en petites lames, mais graſſes ou ſavonneuſes, comme du genre des ſables argileux : il y en a de différentes couleurs. On s'en ſert pour mettre ſur l'écriture; on en ſépare auparavant les parties terreuſes par le lavage.

A l'égard du ſable de Pouzzol dont on ſe ſert pour cimenter les matériaux pierreux des édifices qu'on conſtruit dans l'eau, nous en avons parlé à l'article POZZOLANE.

Sous le nom de *ſables métalliferes* on comprend ces amas de parties métalliques de différentes natures & formes, qui ſont plus ou moins riches, & qu'on trouve répandues ſur les havres ou greves de la mer. Ces ſables contiennent d'autant plus de métal, que les endroits d'où ils ont été détachés & chariés par les eaux, ſont plus éloignés du lieu où on les trouve; quelquefois on rencontre ces ſables métalliques par couches dans les cavités de la terre; ils donnent naiſſance aux mines de tranſport. Si ces ſables ne ſont pas réellement métalliques, mais ſimplement colorés, alors, quand on les expoſera au feu, leur couleur diſparoîtra pour la plus grande partie. On trouve du ſable portant étain, ſur la greve du port de l'Orient; du ſable de fer, ſur celle de Saint-Quay près de Pontrieux & Portrieux, à trois lieues de Saint-Brieuc en Baſſe Bretagne : il eſt très-attirable à l'aimant : celui qui eſt au pied de la montagne de l'île d'Elbe eſt preſque auſſi magnétique. Enfin on trouve du ſable portant cuivre, ſur les greves de Saint-Domingue; du ſable portant or dans pluſieurs rivieres. *Voyez au mot* OR.

L'on ſent bien que les ſables étant comme les débris de pierres & de ſubſtances ſolides de différente nature, ils doivent varier à l'infini. C'eſt ainſi qu'un granite donne, en ſe détruiſant, un ſable composé de *quartz*, de *mica* & de *feld-ſpath*, quelquefois de *ſpath fuſible :* voyez GRANITE. Il eſt donc trop difficile d'aſſigner des limites préciſes à la nature des ſables.

Lorſque le ſable eſt de la groſſeur d'une feve ou d'un pois, on l'appelle GRAVIER, *ſaburra;* d'un grain de millet, c'eſt le SABLE PERLÉ, *ſabulum;* d'un grain de pavot, c'eſt le SABLON SEC ou le SABLE HORAIRE, *arena;* à peine palpable, c'eſt le SABLE VOLANT, *arena volatilis.*

On peut encore diſtinguer le ſable par le lieu où on le trouve, en ſable de terre ou de montagne, qui eſt ordinairement veiné ou coloré en jaune; en ſable de riviere, qui eſt de la nature des pierres qu'elle

charie;

charie ; & en ſable de mer, qui eſt auſſi de la nature des rochers qui bordent ſes parages, & où l'on trouve aſſez ſouvent des fragmens de coquilles qui lui font faire en partie effervescence avec les acides. Conſultez notre *Minéralogie*, *Tome I. Edit. de 1774*.

Les *bancs de ſable* de mer qui ſont à l'embouchure ou au confluent des rivieres, y ſont apportés par le courant des fleuves, & arrêtés par les eaux de la mer. Ce ſont des plages dangereuſes pour le ſillage des vaiſſeaux, & où les ancres labourent très-facilement. Le *ſable des Dunes* eſt accumulé par les vagues de la mer, & par la violence des vents. Il paroît que les ſables mouvans de l'Afrique ſeptentrionale & des bords de la Syrie voiſine de l'Egypte, ne ſont autre choſe que les ſables de la mer & des fleuves, qui ſont demeurés amoncelés quand la mer s'eſt peu-à-peu retirée (on a trouvé des caravannes entieres enſevelies ſous ces ſables mouvans & brûlans). On peut en dire autant des contrées toutes ſablonneuſes qui ſont vers la mer Baltique : ces ſablieres ſont quelquefois très-profondes. Quant aux ſables mouvans que l'on trouve ſur les greves de quelques mers, ce ſont des paſſages ſouvent dangereux pour les gens à cheval ou à pied. Il n'eſt pas rare qu'un coup de vent enleve par tourbillons ce ſable qui, retombant, enveloppe le Voyageur, en lui ôtant la vue des terres : d'autres fois ce ſable mouvant, après que la mer s'eſt retirée, ſe deſſeche, perd ſa conſiſtance, ſur-tout après les petites marées, & le Voyageur qui l'ébranle s'y trouve enfoncé, & eſt précipité avec ce terrain mobile dans un courant ſouterrain. Quelques-uns regardent ces ſables mouvans comme des eſpeces de puits, que le flux de la mer remplit de ſable, & que le reflux laiſſe à découvert. Un courant ſouterrain en emporte l'aſſiſe, & le ſeul poids le fait affaiſſer, & engloutit le Voyageur.

Le ſable de terre qui forme une bande compoſée de couches plus ou moins horizontales, annonce un dépôt qui s'eſt fait lors du ſéjour de la mer ou d'un grand fleuve en cet endroit. A l'égard des ſables colorés, beaucoup ne réfléchiſſent pas les nuances qu'on croit y voir, c'eſt ce qu'on obſerve notamment lorſqu'on ſe promene ſur le ſable de la colline de Bolbec dans le pays de Caux. Tout ce qui approche de ce ſable, qui eſt vert-gris, paroît rouge. Les hommes, leurs habits, leurs chevaux ſemblent y prendre une teinte claire de lacque, ou paroiſſent comme ſi on les voyoit à travers un verre de couleur rouge ou pourpre.

SABLE, eſt un poiſſon que les habitans de Congo appellent *ivoire*. Les Negres en font tant de cas, qu'il eſt défendu de faire uſage de ſa peau, ſans la permiſſion du Roi. Chaque ſable vaut un Eſclave. *Hiſtoire générale des Voyages*, *Livre XIII*, *page 245*.

SABLE ou ZABELLE : *voyez à l'article* ZIBELINE.

SABLIER : *voyez* HURA.

SABLIERE : *voyez* SABLE.

SABLON : *voyez* PIERRE A SABLON & SABLE.

SABLON. A la Rochelle, on donne ce nom à une eſpece de limaçon operculé, à bouche demi-ronde : c'eſt une eſpece de natice, qui reſſemble un peu au vignot du Poitou : *voyez* NATICE.

SABLONEUX DE SURINAM : *voyez* AMMODITE.

SABOT ou SOULIER DE NOTRE-DAME, *calceolus marianus*, eſt une plante de la claſſe des orchidées, dit M. *Deleuze*, qui croît ſur les montagnes, dans les forêts & dans les bois. Sa racine eſt groſſe & fibreuſe : elle pouſſe une tige haute d'environ un pied, portant quelques feuilles larges, alternes, & reſſemblantes à celles du plantain. Son ſommet eſt garni d'une fleur ou deux, compoſée de ſix feuilles inégales ; cinq occupent le haut, & la ſixieme, plus ample, repréſente en quelque maniere un ſabot : elle eſt jaune ou purpurine. A cette fleur ſuccede un fruit qui a la figure d'une lanterne à trois côtés, & qui contient des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante eſt déterſive & vulnéraire, employée extérieurement ; mais on s'en ſert rarement en médecine.

SABOT, *turbo aut trochus*, eſt un limaçon de mer, operculé, à bouche applatie : il a la figure d'un cône renverſé. Cette configuration & la proportion du poids fait que cette coquille ne peut guere ſe renverſer quand l'animal rampe. M. *d'Argenville* déſigne différens ſabots ſous les noms de *toît Chinois* ou *pagode* ou *cul-de-lampe*, le *bouton de la Chine*, la *lampe antique*, la *pie*, l'*éperon* & la *ſorciere*. En examinant ce qui caractériſe ces différentes coquilles, nous trouvons quelque difficulté à les ranger dans le genre que cet Auteur leur aſſigne. Les *trompes* & les *toupies* ſont auſſi des ſabots : *voyez ces mots*. Mais M. *Adanſon* diſtingue les ſabots d'avec les toupies : *Conſultez l'Hiſtoire des Coquilles du Sénégal*.

SACA, eſt un chat ſauvage de l'Iſle de Madagaſcar, qui a communément la queue toute recroquevillée : il s'en trouve de très-

beaux, qu'on prend facilement, lorsqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domestiques.

SACRE. Je crois, dit M. *de Buffon*, devoir séparer cet oiseau de la liste des *faucons*, & le mettre à la suite du *lanier*; en effet le sacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes: ce caractere qui paroît spécifique, pourroit même faire croire que le sacre ne seroit réellement qu'une variété du lanier; mais il en differe beaucoup par les couleurs, & constamment par la grandeur; il paroît que ce sont deux especes distinctes & voisines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons. *Voyez l'article* FAUCON. On donne le nom de *sacret-tiercelet* à la femelle du sacre, contre l'usage observé pour les autres oiseaux de proie.

SAFRAN, *crocus sativus*. Le grand usage que l'on fait du safran pour la Médecine, l'emploi que plusieurs Nations en font dans l'assaisonnement de leurs mets les plus ordinaires, & la consommation qui s'en fait dans la teinture, rendent cette plante assez intéressante pour que nous en parlions avec quelque détail, d'après M. *Duhamel*.

La racine du safran est tubéreuse, charnue, de la grosseur d'une aveline, & quelquefois d'une noix, revêtue de quelques tiges arides, roussâtres. De cette racine s'élevent cinq ou huit feuilles, longues de six ou huit pouces, très-étroites, d'un vert foncé. Parmi ces feuilles s'éleve une tige courte, qui soutient une seule fleur en lis, d'une seule piece, évasée à sa partie supérieure, & divisée en six segmens arrondis, de couleur de gris de lin fort tendre; les champs qui en sont remplis sont très-agréables à la vue. Il sort du fond de la fleur trois étamines, dont les sommets sont jaunâtres, & un pistil blanchâtre, qui se partage comme en trois branches, larges à leur extrémité supérieure, & découpées en forme de crête, charnues, d'un rouge foncé, & comme de couleur vive d'orange; lesquelles sont appellées, par excellence, du nom de *safran*: c'est pour la récolte de cette seule partie, que l'on cultive cette plante. L'embryon qui soutient la fleur, se change en un fruit oblong, à trois angles, partagé en trois loges, qui contiennent des semences arrondies.

Il y a aussi plusieurs especes de safrans qui fleurissent au printemps, & qu'on ne cultive dans les parterres que pour en avoir les fleurs qui sont fort agréables. L'espece dont nous traitons ici, & qui a les

ufages particuliers dont nous avons parlé, fleurit en automne. (Cette efpece de fafran, dit M. *Haller*, eft fans odeur).

Le fafran fe multiplie très-aifément, par le moyen de fes bulbes, qui croiffent tous les ans en grande quantité. On plante ces bulbes au printemps dans une terre bien ameublie, dans des fillons paralleles, efpacé de fix ou fept pouces; on met ces bulbes en terre, à un pouce de diftance les unes des autres, & on les recouvre de fix pouces de terre. Les terres dans lefquelles le fafran fe plaît le plus, font les terres noires, légeres, un peu fablonneufes, & les terres rouffâtres.

Ces oignons, ainfi que ceux de toutes les fleurs, fe fortifient dans les terres fortes qui ont de la fubftance; mais les fleurs deviennent plus belles dans les terres légeres & maigres. On trouve dans la même terre deux fortes d'oignons; les uns larges & applatis, fourniffent plus de caïeux; les autres arrondis, donnent plus de fleurs. Les bulbes ne produifent que des feuilles dans l'année où elles ont été plantées, & des fleurs l'année fuivante au mois d'Octobre: ces fleurs ne durent qu'un ou deux jours après qu'elles font épanouies: quand les fleurs font tombées, il naît des feuilles qui font vertes pendant tout l'hiver; elles fechent & fe perdent au printemps, & ne paroiffent jamais pendant l'été; en forte qu'un champ de fafran, dans ces faifons, paroît comme une jachere.

Le fafran naît dans la plupart des pays, foit chauds, foit froids; en Sicile, en Italie, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Irlande, dans plufieurs Provinces de la France, dans la Guienne, dans le Languedoc, dans le Gâtinois & dans la Normandie. Le *fafran du Gâtinois* paffe ici pour le meilleur, & on le fubftitue avec raifon à celui d'Orient, que l'on a coutume de demander dans les Pharmacopées.

Récolte du Safran.

Les fleurs du fafran fe montrent plus tôt ou plus tard, fuivant que les automnes font feches ou humides, chaudes ou froides. Quand, vers la fin de Septembre, il furvient des pluies douces, & qu'il s'y joint un air chaud, les fleurs paroiffent avec une abondance extraordinaire; tous les matins les champs femblent être recouverts d'un tapis gris de lin: c'eft alors que les Payfans n'ont de repos ni jour ni nuit;

mais cependant lorſqu'il ſurvient des pluies & du vent, on en perd beaucoup. Je me ſouviens qu'une année, dit M. *Duhamel*, il ſurvint de fortes gelées après que les premieres fleurs avoient été épluchées, & que l'on fut près de quinze jours ſans en voir paroître de nouvelles. On croyoit que la récolte étoit finie : mais le temps s'étant adouci, les fleurs reparurent les unes après les autres. Ordinairement la récolte du ſafran dure trois ſemaines ou un mois. Dans le fort de la récolte, on recueille les fleurs ſoir & matin, avant qu'elles ſoient épanouies : celles du matin ſont toujours plus fermes; car il paroît que le ſafran, qui eſt une plante automnale, croît plus pendant la nuit que pendant le jour. Lorſque les fleurs ſont tranſportées à la maiſon, les femmes ſéparent adroitement le piſtil de la fleur, évitant de le couper ni trop haut ni trop bas, afin de ne point laiſſer le blanc, & de ne point couper non plus au-deſſus de la diviſion des ſtigmates. On diſtingue à ce petit bout blanc, lorſqu'il en reſte, le vrai ſafran, d'avec le *ſafranum* que les Payſans y mêlent quelquefois. Les acheteurs redoutent ſurtout de trouver dans le ſafran des fragmens de pétales, parce que ces parties qui ſe moiſiſſent, lui communiquent une mauvaiſe odeur.

Dans le temps de la récolte, on voit tranſporter dans les villes & villages voiſins, où on ne recueille point de ſafran, des charretées de ſafran à éplucher. A meſure qu'on épluche le ſafran, il faut le faire ſécher au feu. Pour cet effet, dans le Gâtinois, on le met ſur des tamis de crin ſuſpendus, au-deſſous deſquels on met de la braiſe : la beauté du ſafran dépend de la maniere dont il eſt deſſéché. Quand le ſafran eſt bien ſec, on le ſerre dans du papier & dans des boîtes : il faut cinq livres de ſafran vert, pour en faire une livre de ſec. Quand les payſans ſont près de le vendre, ils mettent leurs boîtes à la cave pour en augmenter le poids. Le prix du ſafran eſt fort diminué depuis quelque temps, car on le vendoit autrefois juſqu'à quarante écus la livre; & maintenant il ne vaut communément que vingt-quatre ou trente livres. La premiere année un arpent produit au plus quatre livres de ſafran ſec, mais la ſeconde & la troiſieme, il en donne juſqu'à vingt.

Maladies des oignons de Safran.

On en diſtingue trois principales; 1°. celle qu'on nomme le *fauſſet*, 2°. le *tacon*, 3°. la *mort.*

Le *fauſſet* eſt une production monſtrueuſe en forme de navet, qui

arrête la végétation du jeune oignon dont elle s'approprie la substance : cette maladie fait par conséquent un obstacle à la multiplication des oignons ; mais on peut enlever ce mal par l'amputation, lorsqu'on leve les oignons au bout de trois ans pour séparer les bulbes.

Le *tacon* est une carie qui attaque le corps même de l'oignon, & & qui ne se manifeste pas sur les enveloppes. Les oignons sont plus sujets à être attaqués de cette maladie dans les terres roussâtres ; on enleve la partie ulcérée, lorsque l'ulcere n'a pas pénétré trop avant.

La *mort* ou *mors* s'annonce par des symptomes bien singuliers ; elle est à l'égard de plusieurs plantes ce que la peste est aux hommes & aux autres animaux. Elle attaque d'abord les enveloppes, qu'elle rend violettes & hérissées de petits filamens : elle attaque ensuite l'oignon même qu'elle fait périr. On s'apperçoit aisément du désordre qu'elle y cause, car on voit les feuilles qui jaunissent & se dessechent.

Dès qu'un oignon est attaqué de cette maladie, il devient contagieux pour les oignons voisins : cette maladie se communiquant de proche en proche, fait périr tous les oignons dans un espace circulaire, dont le premier oignon attaqué est le centre & en même temps le foyer. Si l'on plante par mégarde un oignon malade dans un champ sain, la maladie s'y établit en peu de temps, & elle y fait les mêmes ravages que nous venons de dire. Une seule pellée de terre prise dans un endroit infecté, & jetée sur un champ dont les plantes sont saines, y porte la contagion.

On ne connoît point de remede pour les oignons attaqués de cette maladie ; on sait seulement les en préserver par la même précaution qu'on emploie pour arrêter les progrès de la peste. Pour cet effet, on fait, autour des endroits infectés, des tranchées profondes d'un pied, & l'on jette la terre que l'on en tire sur celle où les oignons sont morts. Une circonstance bien singuliere, c'est que l'impression de cette contagion reste tellement adhérente au terrain de la safraniere, que les oignons sains qu'on voudroit y planter au bout de douze, quinze & vingt ans, se trouveroient en peu de temps attaqués de cette maladie.

M. *Duhamel*, si connu par la sagacité de ses observations, a découvert quelle étoit la vraie cause de cette maladie contagieuse : il a observé des corps glanduleux, ressemblans assez à de petites truffes,

mais dont la ſuperficie eſt velue ; leur groſſeur n'excede pas celle d'une noiſette, ils ont l'odeur du champignon ; les uns ſont adhérens aux oignons de ſafran, & les autres en ſont éloignés de deux ou trois pouces. De ces glandes partent des filets ordinairement de la groſſeur d'un fil fin, & de couleur violette, velus comme les corps glanduleux ; quelques-uns s'étendent d'une glande à l'autre ; d'autres vont s'inſérer entre les tégumens des oignons, ſe partagent en pluſieurs ramifications, & pénetrent juſqu'au corps de la bulbe, ſans paroître ſenſiblement y entrer. Ces obſervations prouvent que ces tubercules ſont des *plantes paraſites*, qui, comme les truffes, ſe multiplient dans l'intérieur de la terre, ſans ſe montrer à ſa ſuperficie. Cette plante paraſite ſe nourrit aux dépens de l'oignon de ſafran, puiſque ſes racines pénetrent les enveloppes & s'attachent à ſa propre ſubſtance.

M. *Duhamel* s'eſt aſſuré de la vérité de ce fait, en plantant quelques tubercules de *mort de ſafran* dans des pots, où il avoit planté dans de la terre ſaine des oignons de différentes fleurs ; en un an ces tubercules ſe ſont multipliés dans le pot, & ont attaqué les oignons. Depuis ce temps il a obſervé cette même plante paraſite, qui faiſoit le même dommage à des *hiebles*, à de l'*arrête-bœuf*, à des plants *d'aſperges*. Cette petite truffe paraſite n'attaque point les plantes annuelles, ni celles qui n'ont leurs racines qu'à la ſuperficie de la terre.

Ces obſervations expliquent pourquoi la maladie s'étend circulairement, puiſque les oignons ne ſont attaqués que par les racines de la plante paraſite, qui étend, comme toutes les plantes, ſes racines circulairement : on voit bien encore qu'il n'y a pas de meilleur remede pour arrêter les progrès, que les tranchées faites auſſi circulairement.

Des uſages du Safran.

Les ſtigmates du ſafran deſſéchés ſont très-odorants, ils ſervent aux habitans du Nord & de tous les Pays-Bas, même de l'Allemagne, qui en font une grande conſommation, à aſſaiſonner leurs alimens & leur thé. On fait auſſi uſage du ſafran en France dans les offices ; on le fait entrer dans les crêmes, les paſtilles, &c. ainſi que dans cette fameuſe liqueur qu'on nomme *eſcubac*. On en fait un fréquent uſage en Médecine, & quelques Médecins l'ont appellé *le roi des végétaux* & *la panacée végétale*, à cauſe de ſes excellentes vertus. Il eſt eſtimé comme carminatif, céphalique, alexitere, emménagogue, cordial,

ſtomacal, vermifuge, hyſtérique : on l'emploie dans les cataplaſmes réſolutifs, & on le fait entrer dans les collyres, ſur-tout pour préſerver les yeux des ſuites de la petite vérole. Il leve les obſtructions du foie, & on l'emploie heureuſement dans l'aſthme & la phthiſie.

On ne doit faire uſage du ſafran que modérément & à propos ; car lorſqu'on en prend une trop grande doſe intérieurement, il cauſe non-ſeulement la peſanteur de tête & le ſommeil, mais encore quelquefois des ris immodérés & convuſifs, & enfin la mort même. Pluſieurs Auteurs diſent que trois gros de ſafran peuvent occaſionner ces ſymptomes & la mort ; cependant l'uſage du ſafran eſt ſi familier aux Polonois, qu'ils le mêlent ſouvent juſqu'à la doſe d'une once dans leurs alimens. Mais on voit aſſez la force de la coutume par l'uſage continué de l'*opium*, dont quelques-uns prennent impunément juſqu'à une & deux dragmes tous les jours, après s'y être accoutumés peu-à-peu, quoique quatre ou cinq grains ſuffiſent quelquefois pour faire mourir. On peut donc faire uſage en ſureté du ſafran depuis un ſcrupule juſqu'à un ſcrupule & demi, pourvu que cet uſage ne ſoit point fréquent.

Le ſafran fournit aux Teinturiers une très-belle teinture, mais fort peu employée, parce qu'elle eſt trop chere, & d'ailleurs de très-mauvais teint. Des Architectes en font auſſi uſage pour laver leurs plans. On pourroit faire de l'amidon avec l'oignon des ſafrans, mais le prix en ſeroit trop haut.

SAFRAN BATARD, ou SAFRANUM, ou SAFRAN D'ALLEMAGNE. *Voyez* CARTAME.

SAFRAN DES INDES ou CURCUMA. *Voyez* TERRE MERITE.

SAFRE. Nom donné à une chaux métallique du cobalt, auquel on a enlevé par la calcination les minéraliſateurs, tels que le ſoufre & l'arſenic, & les autres matieres volatiles. Fondu avec des matieres vitrifiables, le ſafre donne un beau bleu : mêlé avec un flux réductif, on en tire un régule de cobalt. Le plus beau ſafre, le moins altéré donne le bleu le plus beau & le plus ſolide dans la vitrification ſur les émaux, les porcelaines, les criſtaux : on l'emploie auſſi pour imiter les pierres précieuſes, opaques & tranſparentes, telles que la turquoiſe, le lapis, le ſaphir, &c. *Voyez maintenant l'article* COBALT.

Dans l'art de la verrerie de *Neri*, *Merret* & *Kunkel*, Ouvrage traduit de l'Allemand par M. le Baron *de Holbach*, *Kunkel* remarque, page 52, que « la premiere fois qu'on met en fuſion du verre mêlé avec du

» ſafre,

» ſafre, il dépoſe un régule. Ce régule colore auſſi le verre en bleu, » mais ce verre eſt taché de petits points ». On prétend que ce régule eſt d'une grande utilité dans la Chimie.

Dans le premier volume de la Chimie métallique de *Gellert*, traduit de l'Allemand par M. *de Holbach*, on trouve, page 44, des détails très-intéreſſans ſur la nature & les propriétés du régule de cobalt. M. *Cadet*, célebre Chimiſte, a préſenté à l'Académie des Sciences un Mémoire dans lequel il prouve qu'il eſt parvenu à retirer un régule du verre de cobalt appellé *émail* ou *azur* ou *ſmalt vitrifié*. Il en a fait de l'encre de ſympathie : il penſe que le cobalt eſt un demi-métal. *Conſultez* les Mémoires des Savans étrangers. Dans le Manuel de Chimie par M. *Baumé*, on trouvera un détail méthodique ſur cette matiere, & de nouvelles expériences qui tendent à faire connoître de plus en plus les propriétés du régule de cobalt.

SAGAPENUM ou GOMME SAGAPIN ou GOMME SÉRAPHIQUE, eſt une gomme-réſine, rouſſâtre en dehors, & d'une couleur de corne en dedans, mollaſſe, blanchiſſant ſous la dent, & même entre les doigts, d'un goût mordicant, âcre, d'une odeur pénétrante, déſagréable, qui approche de celle du poreau & du pin, & qui tient comme le milieu entre l'*aſſa-fœtida* & le *galbanum:* elle s'enflamme à la lumiere d'une bougie & brûle en partie; mais ſi on la fait digérer ſur le feu dans du vin ou dans du vinaigre, elle ſe réſout entiérement.

Le *ſagapenum* devient tous les jours de plus en plus rare, ſur-tout celui qui eſt en gouttes ou en belles larmes blondes: il eſt communément chargé d'impuretés ou de parcelles de tiges & de graines, qui ſemblent être d'une eſpece de férule. On prétend que quand cette gomme-réſine eſt récente & pure, elle eſt blanche.

Dioſcoride dit que le ſagapenum eſt le ſuc qui découle par inciſion d'une plante férulacée, qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perſe & d'Orient: on aſſure que les Perſans mêlent ce ſuc réſino-gommeux avec l'aſſa-fœtida, pour en aſſaiſonner leurs mets dans les jours de gala.

Les Arabes mettent le ſagapenum parmi les remedes purgatifs: il lâche un peu le ventre; c'eſt un puiſſant apéritif: il réſout, atténue & déterge fortement; c'eſt pourquoi on le recommande dans les maladies de la poitrine, qui viennent d'une pituite épaiſſie, & dans les tumeurs dures & calleuſes, ſur-tout des parties nerveuſes; & dans les

vieilles maladies de la tête. On en prend intérieurement depuis un ſcrupule juſqu'à un gros : il convient ſinguliérement pour le tremblement des nerfs & dans la paralyſie : il excite les regles ; mais on dit qu'il fait mourir le fœtus, c'eſt pourquoi les femmes groſſes doivent s'en abſtenir. Enfin *Rolfincius* prétend que cette drogue leve les obſtructions comme par enchantement, même appliquée à l'extérieur.

SAGITTAIRE, *ſagittarius avis.* Oiſeau de proie, naturel aux environs du Cap de Bonne-Eſpérance, peut-être inconnu aux Ornithologiſtes, & nouvellement décrit par M. *Voſmaër,* Directeur des Cabinets de S. A. S. le Stadhouder. Cet oiſeau vivant actuellement dans la ménagerie de la Haye, a trente-ſix pouces de hauteur. Le plumage de la tête, du cou & du corps eſt de couleur plombée : celui de la poitrine juſqu'aux cuiſſes eſt d'un blanc ſale. Les plumes des cuiſſes ſont courtes, noires, & finiſſent au genou : celles du ventre ſont noires ; telle eſt auſſi la couleur des groſſes plumes des aîles. La queue eſt compoſée de pluſieurs plumes longues, du milieu deſquelles il en ſort deux beaucoup plus longues encore, & qui, vers leurs extrémités, s'écartent en V : ces plumes ſont de couleur plombée, ornées à leur bout d'une large bande noire, & pointillées de blanc à leurs extrémités ; vers le croupion elles ſont blanches & pointillées de noir.

Les jambes ſont, comme celles du héron, fort longues, nues, membraneuſes ; les pattes pourvues de trois doigts en devant & un derriere : ces doigts ſont ſurſemés de durillons en deſſous ; ceux du devant ſont unis par une demi-membrane juſqu'à la premiere articulation : les ongles ſont noirs. La tête eſt ornée d'une douzaine ou environ de plumes noires, pendantes, longues de quatre à cinq pouces, & entre-mêlées de petites plumes : le bec eſt de couleur d'ardoiſe, la mandibule ſupérieure eſt en bec de corbin ; les narines ſont tranſverſales, & fort ouvertes : ſes yeux ſont très-grands & ronds : la prunelle eſt noire avec un large cercle gris dans un autre plus étroit de couleur jaune ; ſur les yeux gliſſe une membrane bleuâtre, épaiſſe, qui paroît très-diſtinctement ſe mouvoir de l'arriere de l'œil en avant : les paupieres ſupérieures ſont garnies d'environ quatorze poils noirs, gros, aſſez longs, recourbés en arriere, & ayant une eſpece de rainure dans leur longueur : autour des yeux ſe trouve une peau calleuſe jaune, qui s'étend ſur le bec juſqu'aux narines.

On doit obſerver que ce bipede eſt auſſi étrange par ſa forme que

par l'assemblage des parties dont il est composé. Il semble former la nuance entre les oiseaux du genre corbin & ceux des imantopedes ; en effet son bec crochu le range parmi les oiseaux de proie ; & les longues jambes sur lesquelles il est comme sur des échasses, le placent entre les oiseaux qui fréquentent les lieux aquatiques. Sans être ennemi du poisson, le sagittaire se nourrit plus ordinairement de viande qu'il déchire & qu'il avale fort goulument : cet oiseau n'est pas méchant de son naturel, il ne se défend pas même avec son formidable bec ; il tâche toujours d'éviter celui qui l'approche, c'est alors qu'en s'échappant il fait des sauts de sept à huit pieds de haut : veut-il reposer, il plie ses jambes & se couche le ventre & la poitrine à terre, il dort tenant le bec & une partie de la tête entre les plumes de l'aîle : cet oiseau marche continuellement à grands pas, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : son cri imite assez celui de l'aigle, mais il le fait rarement entendre : quand on l'approche lorsqu'il court çà & là, il prend un maintien fort grave & pousse un cri continuel, à peu-près comme *crac*, *crac*. Au reste, le sagittaire peut être regardé comme un oiseau susceptible de s'effaroucher aisément, & d'ailleurs fort curieux de regarder tout ce que l'on fait auprès de lui. Vous voit-il tranquille, alors il s'approche en redressant les plumes de sa tête & élevant ses aîles, c'est en ces instans qu'il est vraiment superbe ; il témoigne de même sa satisfaction lorsqu'on lui donne à manger quelque chose qui lui est agréable ; on lui voit prendre du bec, & même de la patte, un fétu de paille ou quelqu'autre chose auprès de lui, & le jetter en l'air, ce qu'il répete, comme en jouant, plusieurs fois de suite.

Les Paysans vont prendre ces oiseaux encore jeunes, mais hors des nids, à quelques lieues du Cap, & les élevent tant pour leur plaisir, que pour nettoyer leurs habitations, de souris, de rats, de lézards, de crapauds, de serpens, &c. Les paysans du Cap ont corrompu le nom de *sagittaire* en l'appellant *secrétaire*.

SAGORIS, petit singe d'Angola, nommé aussi *sagouin*. Voyez ce mot.

SAGOU, *sagu*. C'est une espece de pâte végétale, moëlleuse, alimentaire, faite en petits grains, qu'on nous apporte des Isles Moluques, des Isles Célebes & de Java : elle se tire d'une espece singuliere de palmier, appellée des Botanistes, *saguerus aut saguerifera ;* c'est le *todda-panna* de l'*Hort. Malabar.* & le *landan des Moluques*.

On distingue même plusieurs sortes de sagoutiers, ou palmiers à sagou, qui croissent dans les lieux marécageux : on en trouve le détail botanique dans une Dissertation latine & inaugurale de Médecine, par M. *Steck*, imprimée à Strasbourg ; ainsi que dans l'Herbier d'Amboine par *Rumph*, & dans *Valentin*.

Le sagou se prépare avec la moëlle du tronc du *todda-panna* (quelquefois avec celle du *palmar-occacourii*, qui, étant cuite, donne le *pain ovacoury-rouan* de quelques Indiens). Cette moëlle est plus ou moins transparente, blanche & fongueuse, suivant l'âge du palmier : elle se conserve très-long-temps. Les animaux vont souvent endommager l'écorce de ces palmiers épineux pour en manger la moëlle, qui est fort de leur goût.

Lorsque les feuilles de ces palmiers sagouferes se couvrent d'une poudre blanchâtre, & que plusieurs épines, tant du sommet que des feuilles, commencent à tomber, alors l'on peut retirer abondamment la moëlle. Pour cette opération, on abat le palmier *landa*, on le coupe en plusieurs tronçons ou morceaux de sept pieds de longueur, & on le fend par quartiers, à l'aide d'un instrument rond, appellé *nany*, & qui est fait de roseau de bambou. On arrache la moëlle ; on la dépouille de ses enveloppes ; on l'écrase, & on la met dans un trou ou moule fait d'écorce d'arbre, qu'on appelle *cocrcerong*, & dont l'orifice est plus large d'un bout que de l'autre. On l'assujettit sur un tamis de crin : on agite fortement la pâte, qui est dans le moule avec de l'eau, jusqu'à ce que cette eau soit devenue laiteuse ; enfin on la retire, & on fait passer cette bouillie ainsi préparée & délayée, au travers des trous du tamis. On jette aux pourceaux les filandres qui restent sur la toile ; c'est ce qu'on appelle *ella*. On met la colature dans un pot appellé *praauw*, afin que la farine se dépose : on décante l'eau, soit en inclinant le vase, soit au moyen d'un trou qu'on a ménagé exprès sur les côtés. On retire cette fécule très-blanche, très-fine, & on la fait dessécher par portions dans de petites corbeilles couvertes de feuillages. Cette pâte se nomme alors *sagumenta ;* mais afin qu'elle se conserve dans les voyages de long cours, sur mer & sur terre, on est obligé de la passer & mouler avec des platines perforées, faites de terre cuite, & appellées dans le pays, *battu papoudi :* ensuite on les desseche dans le feu. La pâte est alors en petits grains ; par le moyen du feu elle s'est un peu gonflée, & a pris extérieurement

une petite couleur rouſſe ; telle eſt la maniere de préparer le ſagou en grain.

Dans toutes les iſles Moluques, aux Manilles, aux Philippines, &c. on en forme auſſi avec la pâte molle, des pains mollets de demi-pied en carré, & d'un doigt d'épaiſſeur. On en attache en forme de chapelet, dix ou vingt enſemble, & on les vend ainſi par les rues des villes & fauxbourgs d'Amboine.

Les habitans de cette contrée font une eſpece de *poudingue*, aſſez agréable pour les convaleſcens, avec cette pâte encore molle, mêlangée de jus de poiſſon & de ſuc de limon, & de quelques aromates : ils ont auſſi l'art de la réduire en grains ; & c'eſt là la véritable préparation du ſagou médicinal, qu'ils devroient vendre aux Européens ; mais les Hollandois qui trafiquent particuliérement dans cette contrée, ne nous apportent guere que celui qui n'eſt point aromatiſé, parce qu'il leur coûte moins : ils l'achetent ſous le nom de *pappeda* ou de *zuppia*. Ces grains prennent dans leurs mains le nom de *vrai ſagou :* il y en a dont la groſſeur eſt ſemblable à des grains de coriandre ; & d'autres à ceux de millet. Ils ſont d'une couleur fauve à l'extérieur, blanchâtres en dedans, ſans odeur, mais d'une ſaveur d'orge, fort durs, tenaces, ſe réduiſant difficilement en poudre, ſe corrompant dans un lieu humide, mais ſe conſervant pluſieurs années dans un endroit ſec.

Bien des perſonnes font uſage du ſagou dans la ſoupe, comme du riz, ou de l'orge, ou du vermicelle. Cette pâte de l'Inde a été connue en Angleterre, avant que de l'être en France ; car elle eſt nouvelle chez nous. Elle augmente conſidérablement de volume dans le bouillon : elle devient tranſparente ; cuite dans le lait & le ſucre, elle forme un aliment aſſez agréable, mais bien peu nourriſſant. *Séba* le recommande comme la premiere nourriture utile aux enfans. Le ſagou convient dans la phthiſie & dans la fievre étique. C'eſt une nourriture ſaine pour les vieillards.

Les feuilles du palmier ſagou ſont chargées d'une eſpece de duvet dont les Inſulaires font des étoffes ; les feuilles ſervent à couvrir les maiſons ; leurs nervures tiennent lieu de chanvre pour faire des cordes : on tire auſſi de cet arbre une liqueur aſſez agréable ; ainſi tout eſt utile dans le *landan*.

SAGOUIN. Joli petit animal propre au nouveau Continent, & dont la figure approche de celle du ſinge cercopitheque : il y en a qui ne

ſont pas plus gros que le poing. Les ſagouins different des ſapajous par leur queue plus longue, droite, velue, & qui ne fait point l'office de main. On en diſtingue pluſieurs eſpeces très-jolies. Le ſagouin eſt long de ſept pouces & demi ou environ, & ſa queue de onze, ſes oreilles ſont longues & entourées de longs poils blancs ; tous ſes ongles ſont longs, crochus & aigus, excepté ceux des pouces des pieds qui ſont courts & arrondis. Tous ſes poils ſont très-fins & très-doux au toucher ; ceux du deſſus du corps ſont bruns à leur origine, enſuite roux, & enfin variés de brun & de gris blanc ; de ſorte que le dos paroît rayé tranſverſalement de ces deux dernieres couleurs : les poils du deſſous du corps & des jambes ſont de même variés de brun & de gris-blanc ; la tête & la gorge ſont brunes : au-deſſus du nez entre les deux yeux eſt une tache blanche ; la queue eſt annelée de brun-noirâtre & de gris-blanc : on le trouve au Bréſil.

M. *de la Condamine*, dans ſa *Relation de la riviere des Amazones*, dit que le Gouverneur de Para lui fit préſent d'un ſagouin d'une eſpece ſinguliere, & l'unique qu'on eût vu dans le pays. Son corps étoit argenté & de la couleur des plus beaux cheveux blonds ; celle de ſa queue étoit d'un marron luſtré approchant du noir. Il avoit une autre ſingularité plus remarquable ; ſes oreilles, ſes joues & ſon muſeau étoient teints d'un vermillon ſi vif, qu'on avoit peine à ſe perſuader que cette couleur fût naturelle. Il l'a gardé preſque pendant un an après ſon retour : tout Paris a vu ce petit animal ; mais malgré les précautions continuelles du poſſeſſeur pour le préſerver du froid, la rigueur de la ſaiſon vraiſemblablement le fit mourir.

Cluſius fait mention d'un petit ſagouin nommé *calf*, de couleur noire & de la grandeur d'un écureuil. Il y a auſſi une eſpece de ſagouin qui eſt ſi peu endurant, qu'il a de la peine à ſupporter le mouvement d'un vaiſſeau agité par la mer. Le *callitriche* des Anciens eſt encore une eſpece de ſagouin blanc & très-beau, mais ſi délicat, qu'il faut pour le réchauffer le tenir dans une peau fourrée.

SAGRI. *Voyez* CHAGRIN *& la ſuite de l'hiſtoire de l'*ANE.

SAGUEER DRINKER. Il y a de certains palmiers des Indes dans l'iſle d'Amboine, nommés *ſangueer-bomen*, du fruit deſquels on fait du vin ; ces arbres ont donné le nom de *ſagueer drinker* à un poiſſon volant que Ruiſch (*Collect. piſc. Amb. p. 13. n. 20. T. I.*) dit être du genre du *milan* poiſſon : *voyez ce mot*. Il dit même que ſi ce n'eſt pas celui

dont parle *Salvien*, il en differe peu. Quand ce poiſſon quitte l'eau, il vole ſur les palmiers & en mange les fruits ; après qu'il eſt raſſaſié, il ſe laiſſe tomber à terre, ſoit parce que ſes aîles deſſéchées ne le peuvent plus ſoutenir en l'air, ſoit parce qu'il eſt pris d'un vertige : quelque temps après il cherche l'eau. Son dos eſt armé de quelques aiguillons très-longs ; il a auſſi de ces aiguillons vers la queue & ſous le ventre.

SAI. Eſpece de ſapajou naturel au Nouveau Monde, qui ſe ſert de ſa queue comme d'une main. Il vit dans les forêts & ſe nourrit de fruits. Le petit, tout jeune, au moindre danger embraſſe ſa mere, & la tient fortement ; celle-ci ſaute de branches en branches avec ſon petit ſur le dos. Les ſaïs ſont difficiles à prendre, on ne peut guere attraper que ceux que l'on bleſſe à coups de fleches. Cependant ils s'apprivoiſent aſſez facilement, ſont doux, dociles, craintifs ; dès qu'on les frappe, qu'on les contrarie, ils jettent des cris plaintifs, ce qui les a fait nommer *pleureurs*. Ils portent auſſi le nom de *ſinge muſqué*, parce qu'ils ont comme une petite odeur de muſc. Comme ces animaux ſont très-friands de hannetons, de limaçons, ils peuvent rendre les plus grands ſervices dans un jardin, en mangeant ces animaux deſtructeurs. *Voyez* SAPAJOU.

SAIGA ou SEIGAK. C'eſt le *colus* de GESNER, eſpece d'animal qui ſe trouve en Pologne, en Hongrie, en Tartarie & dans la Sibérie méridionale, & qui paroît tenir le milieu entre les *gazelles* & la *chevre domeſtique ;* ſes cornes ont des ſtries longitudinales comme celles de la gazelle, elles en ont auſſi la forme : mais au lieu que celles-ci ſont noires, celles du ſaiga ſont blanches, tranſparentes ; auſſi les emploie-t-on au même uſage que l'écaille. Le ſaiga aime à ſauter & a la légéreté des gazelles ; comme elles, il n'a point de barbe ; il habite, comme elles, les plaines & les collines, & ſa chair eſt excellente ; les reſſemblances du ſaiga avec la chevre domeſtique ſont dans la figure du corps, & dans le poil. M. *Pallas* range le ſaiga parmi les *antilopes :* voyez à l'article GAZELLE.

SAIN-BOIS, *lignum ſanum :* les habitans de l'Aunis nomment ainſi le vrai garou à feuilles de lin : ils ſont depuis long-temps en poſſeſſion du remede ou cautere végétal que fournit l'écorce de ce bois ; il a toutes les propriétés des véſicatoires ſans en avoir l'inconvénient ; on l'appelle auſſi *exutoire*, pour exprimer l'action de ce véſicatoire, qui

consiste à dépouiller (*exuere*) le tissu muqueux des humeurs séreuses que l'on veut évacuer. *Consultez les affiches de Province*, *ann. 1768 :* voyez *maintenant l'article* GAROU.

SAINFOIN ou GROS FOIN ou ESPARCETTE, en latin *onobrychis:* c'est une plante qui pousse plusieurs tiges, longues d'environ un pied, rougeâtres ; ses feuilles sont vertes en dessus, blanches & velues en dessous, assez semblables à celles de la vesce, ou du galega, attachées par paires sur une côte qui se termine par une seule feuille : ses fleurs sont légumineuses, rougeâtres, disposées en épis : il leur succede de petites gousses épineuses & découpées en forme de crête de coq, lesquelles renferment chacune une semence qui a la figure d'un petit rein. Il y a une autre espece de sainfoin qui ne differe de la précédente qu'en ce qu'elle est plus petite ; il y a aussi le *sainfoin d'Espagne*, dont la fleur est couleur de feu ou blanche, & que les curieux cultivent dans leurs jardins. On ne doit pas confondre, comme font quelques-uns, notre sainfoin avec la luzerne, qui est aussi d'un très-grand rapport, & qu'on appelle quelquefois, mais mal-à-propos, *grand trefle*, ce sont des plantes bien différentes.

Le sainfoin est d'autant plus propre à faire des prairies artificielles, qu'il croît assez volontiers dans toutes sortes de terres, dans les rochers, les pierres & les prés humides (pourvu que l'eau n'y croupisse pas ; car il y périroit au bout de deux ou trois ans) ; & quoiqu'il ne soit pas d'un aussi grand rapport que la luzerne & le trefle d'Espagne, bien des Economes le préferent pour cette raison. Si le sainfoin se trouve placé dans une terre légere, ni trop seche, ni trop humide, il est alors d'un très-grand rapport. Lorsque la terre a été bien préparée, il faut semer de la graine, ni trop, ni trop peu épais, dans un temps doux, & sur une terre qui ne soit point trop humide, entre la mi-Mars & la fin d'Avril. Il est avantageux de faucher le sainfoin, même dès la premiere année, moins pour le profit qu'on en tire, que parce qu'en coupant les tiges supérieures, les racines en prennent plus d'accroissement, ce que l'on appelle *taller.* A la seconde année, la plante poussera avec assez d'abondance, pour pouvoir être coupée deux ou trois fois dans l'année ; il est essentiel de choisir pour la récolte de cette plante un beau temps, car elle seche plus difficilement que d'autres foins.

Le *sainfoin* est ainsi appellé, parce que c'est le plus appétissant, le plus

plus nourrissant & le plus engraissant qu'on puisse donner aux chevaux & aux autres bestiaux. Il les ragoûte singuliérement, il donne aussi beaucoup de lait aux quadrupedes femelles qui en mangent, & surtout aux vaches. Il faut cependant observer de ne pas donner cette plante verte aux bestiaux ; il faut même les habituer peu-à-peu à celle qui est seche, & ne leur en donner qu'en petite quantité à la fois ; car ils la mangent avec trop d'avidité : de plus le sainfoin leur procure tant de sang, qu'on en a vu en danger d'être suffoqués. Sa graine est très-propre à nourrir les poules, à les échauffer, & à les faire pondre souvent. Les Anciens se servoient des feuilles de sainfoin sous le nom de *plante sacrée*, pour résoudre les tumeurs & les enflures, & contre la strangurie : on en exprimoit le suc pour provoquer la sueur. On a observé que le sainfoin étant recueilli avec soin, bien séché & conservé dans des boîtes, a l'odeur du thé : aussi le fait-on prendre à quelques personnes pour du thé vert ; ses feuilles se contournent de même, mais il faut avoir l'attention de les cueillir un peu avant la fleur. Revenons à la culture de l'esparcette.

Une prairie d'esparcette peut durer dix ou douze ans dans une terre médiocre, & quelquefois le double dans une bonne terre. Il y a, selon qu'on l'apprend par un Mémoire de la Société d'Agriculture de Berne, des fonds sablonneux qui ont été tellement améliorés par les prairies artificielles de sainfoin, que leur rapport a augmenté à un point extraordinaire. Depuis que les habitans de Capelen en Suisse ont été obligés, par la disette de fourrage, de convertir leurs communes en prairies d'esparcette, tout y a pris une nouvelle forme ; hommes, bestiaux, maisons, champs, tout y prospere visiblement : tant il est vrai que rien n'est à négliger dans l'agriculture : la plus petite branche est propre à rétablir l'abondance dans un pays. Lorsqu'on veut resemer de nouveau une prairie d'esparcette, la difficulté est de la défricher : on donne, comme un moyen simple & peu coûteux, de couper avec une pelle, sur la fin de l'automne, la couronne des racines ; alors le cœur des racines se pourrit pendant l'hiver, forme un excellent engrais, qui ameublit la terre, & elle se laboure facilement au printemps.

Le sainfoin mérite, à mon avis, dit M. *Bourgeois*, la préférence sur toutes les especes de plantes que les Economes ont mis en usage jusqu'à présent, pour établir des prairies artificielles ; &, pour s'en convaincre, on n'a qu'à, dit-il, faire attention aux considérations suivantes.

1°. Cette plante réussit sans engrais dans toutes les especes de terrains; & même dans les plus mauvais; dans les terres blanches & argileuses, dans les collines les plus escarpées, où il ne croît aucun foin, pourvu qu'elles ne soient pas humides.

2°. Non-seulement sa durée est de dix à douze ans dans un assez mauvais sol; & s'il est d'une médiocre bonté, il peut se conserver pendant trente & même quarante ans, en le laissant porter graine tous les trois ou quatre ans, lorsqu'on s'apperçoit qu'il décline.

3°. Ses tiges qui ont porté graine, sont encore un bon fourrage pour les chevaux, au lieu que celles des autres plantes ne sont bonnes que pour la litiere : on ne perd même rien de la quantité du produit en le laissant porter graine ; on a par ce moyen, en quelque façon, une double récolte; (pour que la tige ne devienne pas trop grosse, par conséquent trop dure, il faut semer la graine un peu dru).

4°. Le sainfoin ne craint point la sécheresse, & il réussit très-souvent dans les années de disette générale des autres especes de foin.

5°. Toutes les especes de bestiaux dévorent cette plante; elles les nourrit, les engraisse, & leur donne beaucoup de vigueur.

6°. Les chevaux nourris de sainfoin, n'ont point besoin d'avoine pour supporter sans peine les plus rudes travaux.

7°. Enfin, les vaches qui mangent le sainfoin, donnent abondamment du lait d'une excellente qualité, beaucoup de beurre d'un très-bon goût & très-gras. *Voyez maintenant l'article* SULLA.

SAJOU, nom donné à un singe à queue prenante, dont on distingue deux especes; l'un est le *sajou gris*, l'autre le *sajou brun* ou *singe capucin :* il est originaire du Brésil. Chez ces singes, la queue se replie à son extrêmité, & lui sert d'une cinquieme main. Les sajous sont vifs, agiles, légers, adroits, & font des tours & des gentillesses tout-à-fait agréables. Moins délicats que les autres singes, ils s'accommodent de notre climat, pourvu cependant qu'on les tienne pendant l'hiver dans une chambre chaude. Ils y multiplient quelquefois, mais ils sont moins féconds : la femelle n'y met bas qu'un petit, au lieu de deux qu'elle a ordinairement dans son climat natal : le pere & la mere l'élevent avec grand soin & une affection singuliere ; c'est un plaisir de les voir le bercer, le porter dans leurs bras, le caresser ; s'il n'est point docile, on le punit, le pere le tape à coups de poing ou le mord, la mere ne lui donne que des souflets. Les sajous sont des especes de *sapajous.* Voyez ce mot.

SAISONS. L'année eſt diviſée en quatre parties ou ſaiſons: chaque ſaiſon eſt de trois mois. Il y a le printems, l'été, l'automne & l'hiver.

SAKI ou SINGE A QUEUE DE RAT. Nom donné à la plus grande eſpece de *ſagouin*. Voyez ce mot.

SALADE DE CHANOINE. *Voyez* MACHE.

SALAGRAMAN. *Voyez* CORNE D'AMMON.

SALAMANDRE, *ſalamandra*. Preſque tous les Naturaliſtes admettent différentes eſpeces de ſalamandres qui varient entr'elles pour la forme, la couleur & la grandeur. On la nomme *mouron* en Normandie, *pluvine* en Dauphiné, *mirtil* dans le Limouſin & le Poitou, *blande* en Languedoc & en Provence, *laverne* en Lyonnois, *ſourd* dans le Maine, *ſuiſſe* en Bourgogne, & *ſalemander* en Flandre. On diſtingue les ſalamandres en terreſtres & en aquatiques; mais cette diviſion n'eſt pas rigoureuſement naturelle, puiſque l'une & l'autre ſe trouvent dans les eaux. Il eſt vrai que la ſalamandre appellée *terreſtre*, y repaire moins communément.

1°. La SALAMANDRE TERRESTRE OU COMMUNE, *ſalamandra terreſtris*. C'eſt, ſelon M. *de Maupertuis*, une eſpece de lézard long de cinq à ſix pouces; ſa tête eſt large & plate comme celle des crapauds; ſon muſeau eſt mouſſe, & ſes yeux ſont aſſez gros; ſes pattes auſſi reſſemblent plus à celles du crapaud qu'à celles du lézard dont elle a le corps: elle a quatre doigts aux pieds de devant, & cinq à ceux de derriere, munis de petits ongles; ſa queue ne ſe termine pas en pointe aiguë comme celle du lézard; elle a une largeur perpendiculaire, qui peut avoir une ligne de diametre à ſon extrêmité. Le deſſus de l'animal eſt d'un noir tiqueté de jaune: il a de plus deux bandes jaunes qui partent des deux côtés de la tête au deſſus des yeux, & s'étendent parallelement juſqu'à l'origine de la queue. Ces bandes ſe terminent ordinairement vers le milieu du corps, puis reprennent; rarement elles ſont ſans interruption: tout le reſte de l'animal eſt bigarré de taches jaunes, qui n'affectent ni figures ni endroits particuliers. La peau eſt ſans écailles, aſſez liſſe, excepté aux côtés où elle paroît un peu chagrinée: on voit ſur le long de l'épine du dos deux rangs paralleles de mamelons, & au deſſous des jambes poſtérieures, une eſpece de petite bourſe qui, ſelon M. *de Cayeu*, ne reſſemble pas mal au ſcrotum des quadrupedes.

La ſalamandre a quelquefois la peau ſeche comme un lézard; le plus ſouvent elle eſt enduite d'une eſpece de roſée qui rend ſa peau comme

vernie, ſur-tout lorſqu'on la touche, & elle paſſe dans un moment de l'un à l'autre état. Une propriété encore plus ſinguliere, c'eſt de contenir ſous la peau une eſpece de lait qui jaillit aſſez loin quand on preſſe l'animal. Ce lait s'échappe par une infinité de trous, dont pluſieurs ſont très-ſenſibles à la vue ſans le ſecours de la loupe, ſur-tout ceux qui répondent aux mamelons. Quoique la premiere liqueur qui ſert à enduire la peau de l'animal ne paroiſſe qu'un vernis tranſparent & ſans couleur, elle pourroit bien n'être que le lait dont nous parlons, & qui eſt répandu en gouttes extrêmement déliées. Ce lait reſſemble aſſez au lait que quelques plantes répandent quand on les coupe; il eſt d'une âcreté & d'une ſtypticité inſupportables, & quoiqu'étant mis ſur la langue, il n'y cauſe aucun mal durable: on croiroit trouver à l'endroit qu'il a touché, une cicatrice, ou du moins une pliſſure. M. *de Maupertuis* dit que certains poiſſons (eſpeces de zoophytes) ont mérité le nom d'*orties* par la reſſemblance qu'ils ont avec cette plante lorſqu'on les touche; la ſalamandre pourroit être regardée comme le tithymale des animaux. Lorſqu'on écraſe ou qu'on preſſe la ſalamandre, elle répand une ſinguliere & mauvaiſe odeur. Il s'en faut bien qu'elle ait l'agilité du lézard, elle eſt pareſſeuſe & triſte: elle vit ſous terre dans les lieux frais & humides, ſur-tout au pied des vieilles murailles, dans les décombres, ſous les tas de pierres, dans les vallons, dans les creux d'arbres, dans les haies, & aſſez ſouvent ſous des ſouches de coudriers où l'on en trouve des nichées; elle ne ſort de ſon trou que dans les temps de pluie, ſoit pour recevoir l'air, ſoit dans la crainte d'être noyée dans ſon trou, ou peut-être pour chercher les inſectes dont elle vit, qu'elle ne pourroit attraper qu'à demi-noyés. Elle paroît au printems & en automne, ſur-tout dans les temps humides: en été ſon apparition préſage la pluie; & quand le ciel eſt ſerein, elle n'oſe ſe montrer, à cauſe de l'ardeur du ſoleil; en hiver elle reſte cachée & engourdie, à cauſe de la rigueur du froid; elle n'eſt pas rare en Italie, en Suiſſe, en Allemagne, en Normandie, ni en Bretagne, mais elle ne ſe trouve point en Suede, ſelon M. *Linneus.*

On a raconté de la ſalamandre bien des traits fabuleux. On a prétendu qu'elle étoit douée de la propriété merveilleuſe de vivre dans les flammes. Cette erreur étoit tellement accréditée chez les Anciens, qu'elle a donné lieu à deux célebres deviſes; celle d'une ſalamandre dans le feu, qu'avoit pris François I, avec ce prototype: *Nutrio &*

extinguo ; j'y vis & je l'éteins. L'autre devise a été faite par une Dame Espagnole insensible à l'amour : *Mas yelo que fuego ;* froide même au milieu des flammes. Quelques Naturalistes ont regardé la salamandre comme l'animal le plus dangereux & le plus terrible. Les expériences des Physiciens ont démêlé le faux, & nous ont fait connoître les faits vrais & intéressans de l'histoire des salamandres. La premiere expérience que M. *de Maupertuis* n'a point eu honte de répéter, fut celle du prodige attribué à la salamandre : toute fabuleuse & ridicule que paroisse l'histoire de l'animal incombustible, il voulut s'assurer de l'opinion consacrée par le rapport des Anciens : il jeta donc plusieurs salamandres au feu, la plupart y expirerent & périrent sur le champ ; quelques-unes en sortirent à demi-brûlées, & périrent à une seconde épreuve. Cependant il arrive quelque chose d'assez singulier lorsqu'on brûle la salamandre : à peine est-elle sur le feu, qu'elle paroît couverte de gouttes laiteuses qui sortent de leurs petits réservoirs : il y en a davantage sur la tête & aux mamelons qu'ailleurs. Cette liqueur qui durcit sur le champ, quelquefois en forme de perles, a la propriété de noircir quelques charbons médiocrement allumés : mais malgré cela on ne peut guere justifier l'antiquité sur l'incombustibilité de cet animal ; il faut plutôt convenir qu'elle a quelquefois cru légérement.

M. *de Maupertuis* fit aussi des expériences sur le venin de la salamandre. Il se proposa deux épreuves qui avoient un genre de difficulté que ceux qui redoutent tant la salamandre ne soupçonneroient guere : la premiere étoit de faire manger la salamandre à quelque animal, & la deuxieme de faire mordre quelque animal par la salamandre. Il les irrita de mille manieres, jamais aucune n'ouvrit la gueule : il fallut donc la leur ouvrir ; mais ayant vu leurs dents, quelle apparence qu'elles pussent blesser l'animal ! petites, serrées & égales, elles couperoient plutôt que de percer, si la salamandre en avoit la force ; mais elle ne l'a pas. On chercha donc des animaux à peau assez fine pour se laisser entamer ; on ouvrit la gueule d'une salamandre qu'on appliqua sur la cuisse écorchée d'un poulet ; on pressa les mâchoires pour les obliger à y mordre ; on fit faire aussi plusieurs morsures à la langue & aux levres d'un chien, même à la langue d'un coq d'Inde : quoique la salamandre fût irritée, aucun des animaux mordus n'eut le moindre accident. Pour savoir si la liqueur puante & détestable que la salamandre a sous la peau seroit nuisible prise comme aliment, on

fit avaler de force à un chien une ſalamandre coupée par morceaux, mais encore vivante; on lui tint la gueule liée pendant une demi-heure; on en fit auſſi avaler une à un jeune coq d'Inde. Ces deux animaux parurent toujours auſſi gais qu'à leur ordinaire : dès qu'on eut délié la gueule du chien, il en revomit la queue & les pattes, comme parties apparemment difficiles à digérer. On trempa du pain dans le ſuc laiteux de la ſalamandre, & on le fit manger à un poulet; on trempa dans ce même ſuc laiteux de petits bâtons pointus qu'on enfonça dans les plaies qu'on avoit faites à l'eſtomac & à la cuiſſe d'un autre poulet : tout cela fut inutile; & la ſalamandre a toujours paru, dit M. *de Maupertuis*, très-peu dangereuſe. Peut-être l'eſt-elle dans certains temps, dans certains climats & dans certaines circonſtances, ou pour certains animaux; car pour l'homme elle ne paroît pas lui nuire : bien plus, il ſemble qu'on en peut manger impunément. On lit dans les *Éphémérides d'Allemagne*, *Décurie premiere*, *année ſeconde*, qu'une femme embarraſſée de ſon mari, voulant l'empoiſonner, lui fit manger une ſalamandre qu'elle mêla dans un ragoût, mais qu'il n'en ſouffrit en aucune maniere : cependant le plus ſûr eſt de n'en point manger.

Quoique la ſalamandre n'ait point, comme le lézard, de trou auditif extérieurement, l'expérience prouve, contre l'opinion commune, que cet animal n'eſt ni ſourd, ni ſans ſexe. Le même Auteur ayant ouvert quelques ſalamandres, trouva, avec ſurpriſe, tout à la fois des œufs & des petits auſſi parfaits que ceux des vivipares : les œufs formoient deux grappes ſemblables aux ovaires des oiſeaux, & les petits étoient enfermés dans de longs tuyaux dont le tiſſu étoit ſi délié qu'on les voyoit à travers : il compta dans une ſeule ſalamandre quarante-deux petits, & dans une autre cinquante-quatre, preſque tous vivans, auſſi bien formés & plus agiles que les plus grandes ſalamandres : ces animaux paroiſſent bien propres à éclaircir le myſtere de la génération.

Malgré des témoignages ſi authentiques, un certain public croira toujours que le venin de la ſalamandre eſt des plus redoutables, & que le crapaud livre bataille à la ſalamandre, parce qu'elle eſt ennemie de l'homme : il paroît très-prouvé que le ſuc laiteux que cet animal rend par tout ſon corps, de même que la ſanie virulente qu'il vomit quand on le frappe ou qu'on le jette au feu, ne peut infecter

toute une prairie ni un puits, ni empoisonner des familles entieres, comme on l'avance, ni éteindre un grand incendie, comme on le croit encore : une salamandre, par l'abondance de sa viscosité froide & glaireuse qu'elle déjecte de toutes parts, peut réprimer un petit feu pendant un certain temps, comme le peuvent faire les grenouilles, les limaçons, la chair crue, les blancs d'œufs & toutes les substances tenaces & glaireuses; mais cette humidité une fois consumée, elles enflent, elles bâillent & expirent : plus la salamandre est grosse, & plus facilement un petit feu est éteint. C'est ce dernier phénomene qui a donné naissance à ces hiéroglyphes, ces devises & ces emblêmes qu'on trouve usités chez les Anciens & même chez les Modernes, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus. C'est donc en vain que les Charlatans se flattent de faire cesser le feu, en jetant des salamandres dans les maisons où il auroit pris; elles périssent aussi-tôt dans les flammes. Nous avons dit que la salamandre est peu hardie; si on la bat elle commence par redresser sa queue, comme pour se revancher ou pour témoigner sa douleur; si l'on redouble les coups, elle contrefait la morte, peut-être est-elle en paralysie. Elle est muette, du moins on n'a jamais entendu sa voix. Elle a la vie extrêmement dure; mais trempée dans le vinaigre ou dans le sel en poudre, elle y périt en convulsion, comme le lézard commun & les vers, dans l'espace de trois minutes : elle peut rester quelques jours saine & sauve dans l'eau, & elle s'y dépouille d'une pellicule très-mince, d'un cendré verdâtre : on en a conservé pendant plus de six mois dans de l'eau de puits, sans aucune autre nourriture, ayant seulement soin de changer l'eau; on observe que toutes les fois qu'on la plonge dans l'eau, elle s'efforce de faire sortir ses narines au dehors; l'air lui est donc nécessaire : on croit qu'elle se nourrit de mouches, de limaçons, de scarabées & de vers de terre.

Selon le Docteur *Jean-Paul Wurffbainius*, à qui nous devons un Traité complet de la salamandre, intitulé *Salamandrologia*, le squelette de la salamandre ressemble plus en devant au squelette de la grenouille, qu'à celui du lézard. *Consultez ce Traité.*

2°. La SALAMANDRE AQUATIQUE, ou LÉZARD D'EAU, *salamandra aquatica.* Cette espece de salamandre, dont les Auteurs distinguent plusieurs variétés, a environ sept doigts de longueur, le dessus du corps brun ou noirâtre, & le dessous jaunâtre, semé de petits points bruns ou blanchâtres; une peau dure, qui étant blessée répand une

humeur laiteuſe ; le muſeau mouſſe, la tête applatie, la gueule exactement fermée & qui ne mord point, à moins qu'on ne la lui faſſe ouvrir de force; la langue très-courte, un peu large, des dents preſqu'imperceptibles, la queue groſſe dans le milieu, applatie deſſus & deſſous, tranchante des deux côtés, dont la pointe eſt perpendiculaire (cette queue eſt favorable à l'animal pour nager) : les parties génitales ſont un peu ſaillantes dans les deux ſexes. M. *Linneus* dit que le mâle a la queue & le dos dentelés, la gorge plus noire & les pieds de derriere garnis latéralement d'un rebord membraneux.

Cette ſalamandre eſt, à proprement parler, une eſpece d'amphibie, ainſi que la précédente; mais celle-ci reſte plus long-temps dans l'eau que ſur terre, tandis que la ſalamandre terreſtre vit plus long-temps ſur terre que dans l'eau: elle aime les eaux limoneuſes & cherche à ſe cacher ſous les pierres, s'il y en a; rarement monte-t-elle à la ſurface de l'eau: on la trouve ordinairement dans les foſſés des villes, dans les viviers & dans les étangs; elle ſe tient cachée dans des ſouterrains pendant l'hiver, & reparoît au printemps; elle marche lentement & à pas de tortue; elle a la vie très-dure: ſon cri approche de celui de la grenouille.

Derham dit que le lézard d'eau, tant qu'il eſt petit, a quatre nageoires très-bien faites, deux de chaque côté, ſortant du corps un peu au-deſſus des jambes de devant; elles ſervent à tenir le corps droit & en équilibre; & cette ſituation fait reſſembler cette ſorte de lézard à un petit poiſſon: quand ſes jambes ſont aſſez accrues, ſes nageoires tombent.

M. *Dufay* ayant appris que M. *de Maupertuis* avoit fait des obſervations & des expériences ſur la ſalamandre terreſtre de Bretagne, trouva l'occaſion de faire auſſi des obſervations phyſiques & anatomiques ſur pluſieurs eſpeces de ſalamandres aquatiques des environs de Paris: celles-ci paſſent pour moins venimeuſes. Il eſt aſſez difficile, dit-il, de ſtatuer combien d'eſpeces on trouve de ces ſalamandres; car le ſexe & l'âge font de grandes variétés de couleur dans la même eſpece; & pendant preſque toute l'année on en trouve dans tous les âges. Cependant en ayant examiné avec ſoin plus de deux cents, priſes en divers endroits & en différens temps de l'année, cet Académicien a cru pouvoir les réduire à trois eſpeces, dans chacune deſquelles le mâle eſt différent de la femelle : il nomme la premiere *groſſe ſalamandre noire ;*

noire; elle a cinq pouces de longueur; le ventre eſt d'un jaune orangé & tiqueté de noir: la peau qui regne vers les côtés eſt grenée de blanc: les pattes ſont, ainſi que le corps, brunes par-deſſus & jaunes par-deſſous: les mâles de cette eſpece ont ſur la longueur du dos une peau large de deux lignes, dentelée, excepté ſur la queue. La ſeconde eſpece de ſalamandre aquatique ne differe de la précédente que par la groſſeur. La troiſieme eſpece eſt à-peu-près de la groſſeur de la ſeconde.

Ces trois eſpeces ſont aſſez différentes entr'elles, pour qu'on ne puiſſe pas les confondre, ni même prendre le mâle pour la femelle; mais il y a des variétés conſidérables, dont quelques-unes ſont ordinaires à toutes les eſpeces & dépendent de l'âge de l'animal; & d'autres ſont particulieres à quelques ſalamandres. Leur couleur eſt en général moins brune lorſqu'elles ſont jeunes, & les taches ſont mieux marquées; & même celles de la troiſieme eſpece ſont d'un jaune fort clair lorſqu'elles viennent de naître, & inſenſiblement elles bruniſſent un peu: il leur arrive un changement ſi ſingulier, qu'il n'a encore été obſervé que dans un ſeul animal, qui eſt le têtard. M. *Dufay* trouva au printemps de 1728, que les petites ſalamandres ont des ouies comme les poiſſons, & que par la ſuite deux panneaux les couvrent & enfin ſe ferment au point que les ouies ſe perdent inſenſiblement. Ce même Obſervateur a remarqué que les ſalamandres aquatiques changent de peau pendant le printemps & l'été, tous les quatre ou cinq jours au moins; elles s'aident des pattes & de la gueule pour s'en dépouiller; l'on trouve quelquefois ces peaux entieres nageantes dans l'eau; l'hiver elles n'en changent environ que tous les quinze jours: lorſque les pattes de devant ne peuvent ſe dépouiller entiérement, elles pourriſſent & tombent. Elles font leurs œufs dans les mois d'Avril & de Mai: il y en a ordinairement une vingtaine qui forment deux colonnes jointes enſemble: elles ſe délivrent de leurs œufs par l'anus, en s'aidant des pattes & de la gueule; mais à meſure qu'ils ſortent, ils demeurent collés au-deſſous de la queue. M. *Dufay* ſoupçonne que ces ſalamandres aquatiques ſont ovipares, ou que les ſalamandres en général ſont vivipares ſur terre & ovipares dans l'eau: cette conjecture mérite d'être confirmée par l'expérience. Les ſalamandres aquatiques font quelquefois un petit cri en reſpirant l'air au bord de l'eau: elles mangent des mouches, du frai de grenouille, & de la lentille d'eau. Une autre ſingularité, c'eſt qu'autant il eſt faux que cet animal vive

dans le feu, autant il eſt vrai qu'il vit dans la glace, & même aſſez long-temps. Il n'eſt pas rare d'en trouver en été, ainſi que des grenouilles, dans des morceaux de glace qui ont été conſervés dans des glacieres.

M. *Dufay* s'eſt aſſuré, par un examen anatomique, que la pellicule dont la ſalamandre ſe dépouille eſt un épiderme; que la peau de deſſous eſt difficile à enlever, & que vue au microſcope elle paroît n'être qu'un tiſſu de très-petites écailles, ou plutôt l'enveloppe des mamelons du cuir: au-deſſous de cette peau on trouve le cuir qui eſt tout parſemé de petits grains comme du chagrin. Cette Académicien dit encore qu'il eſt vraiſemblable que la ſalamandre s'accouple réellement, & qu'on trouve dans la femelle des différences très-ſenſibles, & les organes très-diſtincts.

Le curieux Obſervateur M. *Demours* s'eſt attaché à découvrir l'accouplement de la ſalamandre aquatique des environs de Paris juſqu'alors ignoré; & il avoue avoir épié ces animaux pendant environ deux ans, ſans avoir pu appercevoir tout ce qui ſe paſſoit entre eux. Je les ai vus, dit-il, très-ſouvent s'approcher, ſe pourſuivre & badiner enſemble; mais ce prélude de l'accouplement n'étoit jamais conſommé par la jouiſſance uſitée chez les animaux de différent ſexe. On ſait bien en général que la ſalamandre pond des œufs ſemblables au frai de la grenouille; mais comment ces œufs ſont-ils fécondés? Voici ce que dit M. *Demours:* dans le printemps le mâle cherche avec empreſſement ſa femelle, & la careſſe d'une maniere qu'il ſeroit difficile de bien décrire; enſuite il lui barre ſon chemin, & ſa crête relevée il ſe ſoutient ſur deux pattes d'un même côté; il courbe ſeulement ſon corps en relevant le dos, & forme ainſi une eſpece d'arcade, ſous laquelle la femelle paſſe & continue ſon chemin. Le mâle ſe remet & court à ſa femelle; dès qu'elle s'arrête, il vient la regarder fixement de très-près & reprend la même poſture qu'auparavant; ils répetent ce prélude pluſieurs fois. Ce manege fini, la femelle agacée par ces galanteries, s'arrête ſur la vaſe, le mâle ſe place à côté & au-deſſus d'elle à un pouce environ de diſtance d'elle & de la vaſe: il commence par ouvrir l'anus, & comprime avec force la région des teſticules. Sa crête flottant nonchalamment, il frappe de temps en temps ſa femelle de la queue & ſe renverſe même ſur elle; mais ſe remettant auſſi-tôt à la même diſtance que ci-deſſus, il fait une

compreſſion plus forte qu'à l'ordinaire : c'eſt dans ce moment que M. *Demours* a vu le mâle éjaculer ſa liqueur ſeminale, laquelle pouſſée avec force & ſortant d'un ſeul jet en aſſez grande quantité, ſe mêle avec l'eau, lui communique une petite couleur blanchâtre ou bleuâtre, & ſe répand ſur les flancs de la femelle, qui alors en devient immobile : après cet effort le mâle tombe dans une ſorte d'engourdiſſement ; mais bientôt après il ſe réveille, recommence ſes careſſes, qui ſont ſuivies d'une ſeconde éjaculation, après quoi ils ſe ſéparent.

Cette obſervation faite avec toute l'attention poſſible, ſuffit pour faire voir que le frai de la ſalamandre n'eſt pas fécondé comme celui de la grenouille ; car le mâle de grenouille qui eſt monté ſur le dos de ſa femelle, & qui l'embraſſe étroitement pendant environ quatre jours, éjacule ſa ſemence ſur le frai même à meſure qu'il ſort des receptacles de la femelle ; au lieu que le frai de la ſalamandre ſe trouve fécondé dans la femelle même ſans aucune approche ni contact immédiat : on peut répeter cette obſervation dans un baſſin d'eau limpide dans la ſaiſon convenable, en le plaçant dans un endroit bien éclairé.

Les ſalamandres d'Europe ſont tachetées ; celles d'Amboine portent ſur la tête un bouclier qui eſt tantôt ſimple & tantôt double. La ſalamandre aquatique du Ceylan a le corps écraſé ; la ſalamandre terreſtre du même pays & celle d'Arabie eſt un petit *cordille :* on trouve auſſi de très-jolies ſalamandres dans l'Iſle de Saint-Euſtache, elles ſont parfaitement colorées ; celle du Mexique a un goître ſemblable au jabot des oiſeaux. *Séba* fait mention de pluſieurs ſortes de ſalamandres d'Amérique, dont il y en a qui pourroient bien être des lézards proprement dits, ainſi que les *gekkos*, d'autant plus qu'ils ont des écailles cutanées & hériſſées d'éminences, & la queue cerclée d'anneaux compaſſés, ou comme emboîtés les uns dans les autres. *Séba* en cite huit eſpeces, & dit que ce ſont les vraies *ſalamandres :* on les trouve auſſi dans pluſieurs autres endroits des Indes Orientales, principalement dans les pays incultes ou remplis de forêts, comme à Java, à Macaſſar, à Amboine, &c.

On ſe ſert extérieurement des ſalamandres ; on répand leur cendre ſur des écrouelles ulcérées, pour les déterger & en faciliter la cicatrice. Quelques-uns les font auſſi entrer dans les dépilatoires.

SALBANDE. Les Mineurs donnent ce nom à la pierre qui ſe trouve entre le filon & la roche dure : c'eſt une pierre qui ſert d'écorce ou

de lisiere aux deux côtés d'un filon de mine. La supérieure se nomme *ponte couvrante*, l'inférieure *ponte couchante*: elles sont plus ou moins dures : *voyez à l'article* MINES.

SALEP ou SALOP, *salep Turcarum*, est une racine blanchâtre, un peu roussâtre & demi-transparente, qui est fort en usage chez les Turcs pour réveiller les esprits & pour rétablir les forces épuisées. C'est la bulbe d'une espece d'*orchis* (satyrion), que les Orientaux ont l'art de préparer mieux que toute autre nation. (M. *Haller* dit cependant qu'on l'imite très-bien avec les bulbes de l'*orchis morio mas* de notre pays ; on les nomme vulgairement *testicules de chien*). Pour cela ils choisissent les plus belles bulbes d'*orchis* dans le temps que la plante commence à fleurir, leur ôtent la peau ou écorce & les jettent dans l'eau froide, où elles séjournent pendant quelques heures ; ensuite on les fait cuire dans une suffisante quantité d'eau, puis on les fait égoutter, après quoi on les enfile avec du fil de coton pour les faire sécher à l'air : on choisit pour cette préparation un temps sec & chaud. Elles deviennent transparentes, très-dures, ressemblant à des morceaux de gomme adragante. On les peut conserver saines tant qu'on voudra, pourvu qu'on les tienne dans un lieu sec; au lieu que les racines qu'on a fait sécher sans cette préparation, s'humectent & se moisissent, pour peu que le temps soit pluvieux pendant plusieurs jours.

Lorsque ces racines sont ainsi préparées, on peut les réduire en poudre aussi fine que l'on veut : on en prend le poids de vingt-quatre grains, qu'on humecte peu-à-peu d'eau bouillante ; la poudre s'y fond entiérement & forme un mucilage ou une espece de gelée, qu'on peut étendre par ébullition dans une chopine ou trois demi-setiers, c'est-à-dire, une livre & demie d'eau. On est le maître de rendre cette boisson plus agréable en y ajoutant du sucre & quelques légers aromates. Cette poudre farino-gommeuse, peut aussi s'allier au lait qu'on conseille ordinairement aux malades affectés de la poitrine : on en a éprouvé aussi la vertu dans la dyssenterie. M. *Geoffroy* a observé que l'*orchis* qu'il avoit préparé par cette méthode, étoit un remede très-adoucissant, reprimant l'âcreté de la lymphe, & convenable dans la phthisie & dans les dyssenteries bilieuses. Voyez la *Lettre de M. Andri*, (Journal de Médecine, Septembre 1759).

M. *Geoffroy* dit aussi que si l'on évapore sur des assiettes de faïence l'eau dans laquelle on a fait cuire ces racines, il y reste un extrait

visqueux, dont l'odeur mêlangée est la même que celle d'une prairie en fleurs, quand on passe au-dessous du vent : on peut aussi la comparer à celle du melilot. La fleur de l'*orchis* qui commence à se faner, a aussi cette odeur.

SALIAN. Oiseau du Brésil, de la grandeur du coq Turc. Il a le bec & les jambes d'une cicogne : il ne vole point; mais il est si léger, si vîte à la course, qu'un chien de chasse ne peut l'attraper.

SALICAIRE ou LYSIMACHIE ROUGE, *lysimachia purpurea*. M. *de Tournefort* est le premier qui ait nommé cette plante *salicaire*, parce qu'elle naît communément dans les saussaies ou parmi les saules, & parce que ses feuilles ressemblent à celles du saule : elle croît encore abondamment aux lieux humides & marécageux, au bord des eaux : sa racine est grosse comme le doigt, ligneuse, blanche & vivace; elle pousse des tiges qui croissent quelquefois en bonne terre jusqu'à la hauteur d'un homme; elles sont roides, anguleuses, rameuses & rougeâtres : ses feuilles sont entieres, oblongues, pointues, sortant de chaque nœud des tiges deux à deux, quelquefois trois à trois, & même quatre à quatre : ses fleurs qui paroissent en été, sont verticillées, petites, ramassées en épis de couleur purpurine, au milieu des branches (chaque fleur, dit M. *Deleuze*, est à six pétales oblongs, attachés au bord du calice qui est cylindrique & bordé de douze dents : elles renferment douze étamines, dont six seulement paroissent en dehors) : à ces fleurs succedent des coques oblongues, pointues, partagées en deux loges remplies de semences menues.

La salicaire est estimée détersive, vulnéraire & rafraîchissante. Réduite en poudre & prise à la dose d'un gros ou deux scrupules le matin & le soir pendant quelques jours, elle arrête les diarrhées & les dyssenteries produites par le relâchement des fibres, plutôt que par une acrimonie irritante, pourvu que l'on ait fait précéder un purgatif.

La salicaire croît dans toute l'Europe & l'Asie : elle tient le troisieme rang dans la nourriture des Kamtschadales; ils l'appellent *kipri*. Ces peuples la font cuire avec leur poisson, & usent de ses feuilles en guise de thé; ils font sur-tout un grand usage de sa moëlle, dont ils font des paquets qu'ils mettent sécher au soleil; elle est alors fort agréable, & on lui trouve le même goût qu'au concombre de la Perse. Les Kamtschadales en mettent dans leurs mets, & la mangent verte en

guise de dessert. Le kipri cuit est fort savoureux, & entre dans la composition d'une boisson qu'ils nomment *casse ;* par la fermentation ils en font aussi du vinaigre. Quand les enfans ont mal au nombril, leurs meres mâchent cette plante & l'appliquent sur la partie.

SALICOQUE ou SALICOT. Espece d'écrevisse de mer qui a les pattes droites, pointues & non fourchues : il y en a beaucoup d'especes, qui different en grandeur & en couleur. On mange beaucoup de ce crustacée dans quelques villes maritimes : sa chair est d'un bon goût, pectorale, fortifiante, &, selon *Lémery*, plus aisée à digérer que celle des autres écrevisses de mer. A Paris le salicot est nommé *chevrette*, & en Normandie *crevette*.

SALICORNIN, *salicornia.* On donne ce nom à un petit arbrisseau qui a toujours été du nombre des soudes ; mais dont M. *de Tournefort* a fait un genre séparé sous le nom de *kali geniculatum majus, fructicans, lignosum & grandius, perpetuum :* ses rameaux sont toujours verts, articulés par un grand nombre de nœuds qui deviennent rougeâtres & sans feuilles. Il y en a une seconde espece appellée *salicornia geniculata annua ;* on la nomme à Rouen *perce-pierre :* Voyez ce mot.

Ces deux plantes qui croissent aux lieux maritimes & pierreux, ont la même propriété que la *soude :* voyez ce mot.

On donne le nom de *salicote* ou de *salicore* à la soude en pierre : *voyez à l'article* SOUDE.

SALIGOT : *voyez* TRIBULE.

SALMERIN, *salmerinus*, est un poisson rond, oblong, à nageoires molles & du genre des saumons : il a la tête ronde, le museau court, la bouche petite, garnie de dents, & les yeux ronds : sa queue est large & fourchue ; ses écailles sont petites, fort adhérentes : il a les nageoires & la queue de couleur rouge, le ventre & les côtés sont d'un blanc rougeâtre, le dos d'un blanc jaunâtre tacheté de rouge. Il y a de ces poissons qui pesent jusqu'à deux livres ; leur poids ordinaire est d'une livre. Le salmerin se plaît aux lieux froids & pierreux, dans les rivieres & dans les lacs ; il fraie au commencement de l'été : sa chair est tendre & d'un très-bon goût, semblable à celui de la truite ; elle est même si facile à digérer, qu'il y a des Médecins qui en permettent l'usage aux malades. Ce poisson se corrompt promptement quand il n'est point salé : il est commun du côté de Trente en

Italie. Quelques-uns prétendent que c'est une espece de petit saumon.

SALOP. *Voyez* SALEP.

SALPA ou SALPE. C'est un poisson de mer à nageoires épineuses, mis dans le genre des *spares* par *Artedi ;* il est grand d'un pied, oblong, & ses écailles sont de différentes couleurs. Ce poisson fréquente les rivages ; il vit solitaire & ressemble à la dorade, même par ses nageoires, ses aiguillons, ses ouies, ses yeux, ses sourcils, & enfin par sa bouche : il a le museau fait presque comme celui d'un muge, & la tête petite : depuis les ouies jusqu'à la queue, ce poisson a plusieurs traits dorés, également éloignés les uns des autres : ses dents entrent les unes dans les autres : il a la toile du ventre noire & l'estomac de même couleur. Ce poisson est le *sopi* des Marseillois : *Rondelet* dit qu'on l'a nommé *mange-merde*, parce qu'il se nourrit d'excrémens : sa chair n'est pas agréable au goût, & fournit un mauvais suc.

SALPÊTRE : *voyez* NITRE. On trouve dans le *Dictionnaire universel des Fossiles* de M. *Bertrand*, beaucoup de détails sur le salpêtre & même sur les nitriaires artificielles, d'après MM. *Gruner* & *Pietsch ;* on y voit que ce dernier présenta en 1749 à *l'Académie Royale de Berlin*, des Mémoires sur la multiplication & sur la nature du salpêtre. Il demande pour cette production une terre alkaline & visqueuse, qui soit en même temps poreuse : telle est, dit-il, la terre qui est à quelques doigts de profondeur sous le gazon des pâturages communs ; telle est encore la terre noire qui est autour des villes & d'autres habitations, & qui n'a pas été cultivée : la meilleure de toutes est celle qui a été long-temps sous les égouts & les cloaques. On joint un cinquieme de cendres à cette sorte de terre, & on en fait une pâte avec du bourbier ou de l'égout de fumier ; on y incorpore de la paille souple pour en faire un mortier. C'est avec un tel mêlange qu'on éleve des murailles à salpêtre, larges à leur base, aérées, tant en dehors qu'en dedans, par leur exposition & par leur construction, cependant à l'abri du soleil. Les fleurs nitreuses paroissent d'abord dans les trous intérieurs du mur ; la paille venant à se pourrir ajoute encore de nouveaux pores par où l'air circule davantage & plus librement. Un tel mur est terminé en dos d'âne & couvert d'un toit de paille, de maniere que l'eau de la pluie ne puisse pas dissoudre le salpêtre. On détruit ces murailles un an après leur construction, & ordinairement on les lessive par le procédé usité pour extraire le salpêtre de nos terres nitreuses,

On a obſervé que les brouillards favoriſent beaucoup la formation du ſalpêtre. *Conſultez les Mémoires ci-deſſus cités.*

SALSE-PAREILLE, *ſalſa-parilla.* On connoît, ſous ce nom, des racines, ou plutôt des branches de racines de pluſieurs aunes de longueur, groſſes comme des joncs, flexibles, cannelées dans leur longueur, dont l'écorce eſt rouſſâtre : ſous cette écorce on voit une ſubſtance blanche, farineuſe, qui lorſqu'on la frotte entre les doigts, ſe réduit en pouſſiere comme de l'*agaric.* On nous apporte ces racines du Pérou, du Bréſil & de la Nouvelle Eſpagne.

Les habitans du Bréſil nomment cette plante *juapecanga*, & les Botaniſtes *ſmilax aſpera :* elle pouſſe des tiges ligneuſes, ſarmenteuſes, vertes, garnies d'aiguillons de part & d'autre, auxquels il vient des feuilles dans un ordre alternatif ; ces feuilles ſont longues de ſix ou huit pouces ; à leur queue on remarque des fibres qui nouent fermement la ſalſe-pareille à d'autres plantes. Les fleurs ſont en grappes ; il leur ſuccede des baies d'abord vertes, rouges enſuite & enfin noires, de la groſſeur des ceriſes médiocres.

Les Eſpagnols ſont les premiers qui aient apporté du Pérou l'uſage de cette racine en Europe ; on la regarde comme un excellent ſudorifique, propre à diviſer & à atténuer les humeurs viſqueuſes. Cette plante paſſoit autrefois pour un ſpécifique contre la maladie vénérienne ; mais ces propriétés diſparoiſſent pour cette maladie devant celles du mercure. L'uſage de cette plante réuſſiſſoit très-bien aux Eſpagnols & aux Peuples de l'Amérique pour guérir cette maladie ; mais elle n'a pas réuſſi auſſi-bien dans nos pays moins chauds, où les pores de la peau ſont moins ouverts & moins diſpoſés à laiſſer échapper la ſueur.

On apporte dans le commerce quelques autres eſpeces de racines, ſous le nom de ſalſe-pareille, mais qui ne ſont réellement que des racines d'autres plantes.

SALSIFI BLANC : *voyez* SERSIFI BLANC.

SALSIFI D'ESPAGNE : *voyez au mot* SCORSONERE.

SALVELIN, nom qu'on donne en Allemagne à un poiſſon de riviere qui eſt commun dans l'Autriche, & dont on pêche un grand nombre proche de la ville de Linz : ce poiſſon eſt du genre du ſaumon, ſelon *Artedi ;* il eſt noir ſur le dos, il a des taches jaunes ſur les côtés ; ſon ventre & ſes nageoires ſont jaunes ; il a une ligne droite, qui

commence aux ouies & finit à la queue : ses écailles sont petites. Le salvelin paroît n'être qu'une variété du *salmerin* : voyez ce mot.

SALUT, nom, dit M. *Deleuze*, qu'on donne en quelques endroits à un poisson de lac, grand & vorace. *Voyez* SILURE.

SAMBOUC, bois odoriférant, que les Marchands Européens portent sur les côtes de Guinée, pour faciliter leur commerce, par les présens qu'ils en font aux Rois de cette contrée de l'Afrique, qui font un grand cas de tout ce qui exhale une odeur agréable : on y joint de l'iris de Florence & d'autres parfums. Nous ignorons ce que c'est que le *sambouc*.

SAME, espece de muge ou de poisson à nageoires épineuses, qu'on trouve fréquemment dans la Garonne, le Rhône & la Loire ; on en pêche dans les étangs du Languedoc. Ce poisson semble ne prendre d'autre nourriture que l'eau & la bourbe qu'il avale continuellement.

SAMESTRE. Nom qu'on donne à l'espece de corail rouge qu'on envoie d'Europe à Smyrne, & qui fait un bon commerce, soit qu'elle soit brute ou travaillée. *Voyez* CORAIL.

SAMOLE. Espece de mouron d'eau, à qui l'on attribue une vertu nitreuse & anti-scorbutique. Les anciens Gaulois estimoient cette plante toute-puissante contre les maladies des bestiaux, mais avec des précautions superstitieuses, qui consistoient à la cueillir à jeun, de la main gauche, sans la regarder, à ne la pas déposer dans un autre lieu que celui où ces animaux alloient boire, & à la broyer en l'y mettant. *Voyez* MOURON.

SAMOLOIDE. Les Anglois se sont long-temps servi sous ce nom, d'une espece de véronique en guise de thé. Cette plante est très-commune chez eux. *Voyez* VÉRONIQUE.

SAMPA. Espece de palmier qui vient en Guiane dans l'eau : son bois est moins compacte que celui du pineau ; il sert aux mêmes usages, tant pour rendre les chemins praticables que pour faire des planchers, & pour en tirer des lattes propres à supporter le bardeau : mais ce qui le distingue de tous les autres palmiers, c'est qu'il fournit des tuyaux naturels pour la communication des eaux. Son bois, creux dans le milieu, est rempli de moëlle : pour l'ôter, on se sert d'un bâton noueux qui, en tournant, sert à la tirer peu-à-peu : dès que cette opération est faite, on emploie aussi-tôt ces tuyaux, sans quoi ils se sécheroient & se fendroient. L'arbre peut avoir un pied & demi de circonférence : son écorce,

ou plutôt ce qui entoure la moëlle, a environ un pouce d'épais. Il se détruiroit dans un terrain sec, s'il n'étoit pas toujours rempli d'eau; il se conserve dans une terre humide. Pour joindre les tuyaux, on les fait entrer les uns dans les autres, on met sur la jonction des cercles de fer, & on les calfate avec du coton qu'on a soin d'enduire de brai.

Le *sampa* ou le *pineau* donnent pour fruits, des graines dont les oiseaux, sur-tout les *gros-becs*, sont fort friands. *Maison Rustique de Cayenne.*

SANCLES. *Voyez* MELET.

SANDAL. *Voyez* SANTAL.

SANDALIOLITE ou SANDALITE. Noms donnés, ainsi que ceux de *crépite* & *crépidolite*, par M. le Baron *de Hupsch*, à une prétendue coquille bivalve & fossile, découverte nouvellement dans l'Eiffel proche le Duché de Juliers: cet amateur la place parmi les conchites bivalves anomies, à côté des gryphites & des térébratulites. Il distingue même deux especes de sandalites un peu variées de forme & de couleur: elles ressemblent au devant d'une pantoufle de femme: elles sont plus ou moins larges par l'ouverture, & plus ou moins courtes; il y en a de grises, de brunes, &c. Nous avons dans notre cabinet une de ces sandalites; il n'est pas difficile de la reconnoître pour un véritable madrépore infundibuliforme, à pédicule, & comprimé par une face.

SANDARAC ou VERNIX, est une résine seche, d'une odeur pénétrante & suave, qui découle du *grand genévrier.* Voyez ce que nous en avons dit sous ce mot. On nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marseille. *Voyez* GENÉVRIER EN ARBRE.

On donnoit autrefois le nom de *sandaraque* à l'arsenic rouge, au minium & au vermillon.

SANDASTRE, *sandastros.* Les Auteurs ont décrit sous ce nom, une pierre précieuse de couleur obscure en dehors, mais luisante, rayonnante & transparente en dedans, marquetée en plusieurs endroits de taches dorées en forme de gouttes ou d'étoiles. On l'estime d'autant plus, qu'elle contient davantage d'étoiles: on la trouve dans le pays des Garamantes en Ethiopie, & dans l'île de Ceylan aux Indes; ces peuples l'estiment propre à arrêter l'effet du poison; mais quels peuvent être ses effets? Nous avons vu de ces sortes de pierres appellées *sandastres:* elles n'étoient que de belles agates, qui renfermoient des entroques silicées.

SANG, *sanguis.* Nom donné à une substance fluide, pesante & rouge, confuse en apparence, mais composée de globules ou de molécules de différentes figures: c'est un *coagulum* délayé dans une lymphe chargée d'un peu de sel.

Le sang est renfermé dans les arteres qui battent, & dans les veines correspondantes à ces arteres: cette liqueur muqueuse est susceptible de se coaguler en une masse tremblante & confuse, par le refroidissement: le sang n'est inflammable, qu'autant que le flegme ou la partie séreuse en est évaporée: on en tire de très-bon pyrophore. On pense que le sang artériel est plus vermeil, plus chaud & plus spiritueux que le sang veineux.

On sait que l'abondance des globules ou molécules rouges du sang fait la pléthore & le tempérament sanguin: celle des parties aqueuses cause au contraire un tempérament phlegmatique. On appelle *vaisseaux sanguins* les arteres & les veines, & *sanguification* le changement du chyle en sang. *Voyez les détails sur cette matiere, à l'article* ÉCONOMIE ANIMALE, inséré à la suite du mot HOMME de ce Dictionnaire: on y trouve aussi quelques réflexions sur le flux menstruel, cette accumulation de sang que la femme subit & rend périodiquement tous les mois par les parties génitales, lorsqu'elle est en bonne santé, d'âge convenable, & qu'elle n'est pas grosse ou nourrice: cette évacuation porte le nom de *regles:* ce sang sert principalement à la nourriture du FŒTUS. *Voyez ce mot.*

M. *Guillaume Herwson* a donné tout récemment un excellent Mémoire sur la composition & la figure des molécules du sang, appellées communément *globules rouges.* Depuis le célebre *Leuwenhoeck* on a toujours cru que les molécules du sang humain étoient sphériques. Une chose curieuse & importante, est de voir que ces molécules soient si généralement répandues dans le regne animal. On les trouve dans l'homme, dans les quadrupedes, dans tous les amphibies, dans tous les poissons, dans tous les oiseaux, & toujours plus ou moins rouges, comme celles du sang humain. Le sang des insectes & des crustacées contient des particules figurées comme celles du sang des autres animaux. Dans les crustacées, comme l'écrevisse de mer & la chevrette, ces particules sont blanches; dans quelques insectes, tels que la chenille & la sauterelle, elles paroissent d'un vert fané. Ce n'est guere qu'à l'aide du microscope simple, que l'on peut bien découvrir & s'assurer

de la forme de ses particules, mais il faut un certain degré d'adresse & d'exercice pour se servir de cet instrument. Ces molécules de sang, qu'on appelle improprement des *globules*, sont véritablement des corps plats; elles sont plates & elliptiques dans les amphibies. Comme ces molécules plates du sang sont très-abondantes dans l'homme & dans les quadrupedes, on ne peut les bien voir séparément, qu'en délayant le sang dans une certaine quantité de sérosité, ou dans de l'eau chargée de quelque sel neutre (l'eau pure le décomposeroit). Ces molécules plates ont dans le milieu une tache obscure globulaire, que des Physiciens avoient regardée comme une ouverture. La grosseur de ces molécules varie dans les différens animaux : selon M. *Herwson*, elles sont plus considérables dans le poisson appellé *skate*, que dans tous les animaux qu'il a examinés : après ce poisson, elles sont plus grosses dans le crapaud & la grenouille, dans la vipere, & dans les autres animaux de cette classe; un peu plus petites dans les poissons ordinaires, tels que le saumon, le merlus, l'anguille; dans les oiseaux, dans les cétacées, elles sont plus petites que dans les poissons; dans l'homme, moindres que dans les oiseaux; & dans quelques quadrupedes encore plus petites que dans le corps humain.

M. *Herwson* dit, d'après ces expériences, que les molécules du sang ne sont pas globulaires, mais applaties, & que leur forme plane démontre qu'elles ne sont pas fluides, comme c'est l'opinion commune, mais bien solides; car tout fluide qui nage dans un autre fluide prend la forme globulaire, s'il n'y est soluble. Notre Observateur (M. *Herwson*) regarde la tache obscure dont il est mention ci-dessus, comme une molécule solide contenue dans une vésicule plate, dont le milieu est rempli, la circonférence creuse, & dans un état de vacuité, ou pleine de quelque liqueur subtile. La substance de ces vésicules est plus solide & plus colorée chez l'homme & chez les quadrupedes, que dans les amphibies : elle est plus claire dans les poissons; mais voici une chose aussi curieuse que les faits précédents sont intéressans. Jusqu'à M. *Herwson*, on avoit toujours dit que les globules (vésicules) du sang étoient huileuses & plus inflammables que le reste du sang; 1°. leur extrême solubilité dans l'eau, & leur insolubilité dans les alkalis peuvent convaincre, dit notre Observateur, qu'elles n'ont pas la propriété des huiles; 2°. si on sépare les vésicules, la sérosité, la lymphe, & qu'on les fasse dessécher séparément, ensuite qu'on les brûle, l'une ne paroîtra pas plus inflammable

que l'autre : la partie rouge ne prend point une fuſion huileuſe, elle brûle ſimplement comme la corne ; 3°. les acides affoiblis ont, comme l'eau, la propriété de rendre les véſicules du ſang de forme ſphérique ; mais s'ils ſont plus concentrés, ils les diſſolvent au contraire tout de ſuite.

SANG-DE-DRAGON, ou SANG-DRAGON, *ſanguis draconis.* On a donné ce nom à une ſubſtance réſineuſe, ſeche, friable, rarement tranſparente, qui ſe fond au feu, qui eſt inflammable, d'un rouge foncé, de couleur de ſang lorſqu'elle eſt pilée : elle eſt ſans goût & ſans odeur ; excepté quand on la brûle ; car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du ſtorax liquide, & la fumée a une ſaveur acide, comme celle du benjoin.

On trouve chez les Droguiſtes pluſieurs ſortes de *ſang-de-dragon.*

1°. Le dur, qui eſt formé en petites maſſes de la groſſeur d'une aveline, enveloppées dans des feuilles longues, étroites, preſque comme celles du jonc ou du palmier, & d'un jaune clair ; c'eſt ce que les Apothicaires appellent *ſang-de-dragon en larmes* ou *gouttes de ſang-de-dragon.* Il y en a auſſi en maſſes quatre fois plus groſſes, un peu moins pures ; leurs enveloppes ſont ſouvent verdâtres.

2°. Le *ſang-de-dragon mollaſſe :* il eſt tenace & d'une odeur moins agréable que le précédent ; il ſe ſeche avec le temps, & devient preſque ſemblable à celui qui eſt ſolide : on l'appelle *ſang-de-dragon en herbe.*

3°. On trouve encore dans les boutiques un *faux ſang-de-dragon*, qu'il eſt très-facile de diſtinguer du véritable. Ce ſont des maſſes gommeuſes, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & ſale, compoſées de différentes eſpeces de gommes, auxquelles on donne ſouvent la teinture avec le bois de Bréſil, & un peu de ſang-de-dragon. Ces maſſes ne s'enflamment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent : elles s'amolliſſent & ſe diſſolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuſe comme les gommes.

Le véritable ſang-de-dragon découle d'un arbre, dont les Botaniſtes diſtinguent quatre eſpeces.

La premiere eſt le *palma prunifera, foliis yuccæ, è qua ſanguis draconis.* C'eſt un grand arbre qui croît dans les îles Canaries, ſur-tout dans celle du Port-Saint près de Madere. Il reſſemble de loin au pin, tant ſes rameaux ſont égaux & toujours verts. Son tronc eſt gros & haut de douze à quinze pieds, garni de rameaux dénués de feuilles vers le bas,

mais terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles longues d'un pied & demi, larges d'un pouce, & de la figure d'un glaive, ayant dans leur milieu une côte saillante & épaisse. Sa fleur, dit M. *Haller*, a beaucoup de rapport avec celle de l'asperge. Ses fruits sont ronds, gros comme de beaux pois, jaunâtres & un peu acides, contenant un noyau (trois, suivant quelques-uns) semblable à celui du petit palmier : son tronc, qui est raboteux, se fend en plusieurs endroits, & répand, dans le temps de la canicule, une liqueur qui se condense en une larme rouge, molle d'abord, ensuite seche & friable; c'est le vrai & naturel *sang-de-dragon* des boutiques.

La seconde espece est le *palma Amboinensis*, *sanguinem draconis fundens altera*. Cet arbre est hérissé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues d'un pouce, applaties & minces. Son tronc est droit, de la grosseur du bras : il est jaunâtre, noueux par intervalles à l'endroit où des branches feuillées prennent naissance. Quand on enleve ces branches, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc, dont la surface est luisante, brunâtre, mollasse, fibrée, charnue, bonne à manger, sans goût & très-blanche. Les fruits naissent d'une façon singuliere, ramassés en grappes sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées, & qui, sur le tronc, sort à la distance d'une palme, des branches feuillées. Ces grappes sont renfermées dans une gaîne, composée de deux feuillets opposés, minces, cannelés, bruns, & formant une pointe aiguë. La grappe a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre à six autres petites grappes qui accompagnent la tige dans toute sa longueur; chaque petite grappe se trouve séparée par d'autres feuillets, & se divise en un pédicule court, qui porte un fruit échancré en six parties. Ce fruit est ovoïde, gros comme une aveline, écailleux, représentant un cône de sapin renversé. Sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui enveloppe un globule charnu, verdâtre avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes & fort astringent, qui se répand très-promptement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & disparoît aussi-tôt. *Bontius* a tâché de donner une estampe de cette grappe, sous le nom *malayen rotang;* mais cette figure est défectueuse & imparfaite. Cet arbre croît aussi à la Côte de Coromandel : on appelle son fruit à Pondicheri *fruit de rotin*, par corruption du mot *rotang*.

Kæmpfer dit que les Orientaux, les Malayes & les Peuples de l'isle de Java tirent, de la maniere suivante, le suc résineux du fruit de cet arbre. On place les fruits sur une claie posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié : on met sur le feu ce vaisseau légérement couvert, afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit & le rende flasque; par ce moyen la matiere sanguine, qui ne paroissoit pas dans ce fruit coupé, en sort à l'aide de cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enleve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air jusqu'à ce qu'elles soient desséchées. D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit : ils le font bouillir jusqu'à ce que l'eau en ait tiré le suc rouge : ils jettent ensuite le fruit; ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisieme espece d'arbre, qui donne la résine nommée *sang-de-dragon*, s'appelle *erqua-huitl*, *seu sanguinis arbor*. Cet arbre est grand : ses feuilles sont semblables à celles du bouillon blanc, grandes, anguleuses : il croît dans la Nouvelle Espagne. La résine s'en retire avec ou sans incision.

La quatrieme espece s'appelle *draco arbor Indica siliquosa*, *populi folio*, *Angsana Javanensibus*. Cet arbre, qui croît dans l'isle de Java, & même proche la ville de Batavia, est grand; son bois est dur, & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont semblables à celles du peuplier, mais plus petites. Ses fleurs sont petites, jaunes & odorantes, un peu ameres. Ses fruits qui sont portés par de longs pédicules, sont d'une couleur cendrée, durs, applatis, & cependant convexes des deux côtés, membraneux à leur bord, & garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées & rougeâtres. Quand on fait une incision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussi-tôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules, enveloppés dans du jonc.

La plupart des Auteurs disent que l'on a nommé ainsi le *sang-de-dragon*, parce que si on ôte la peau de son fruit, on voit paroître au-dessous la figure d'un dragon tel que les Peintres le représentent : mais il y a beaucoup de fiction & d'imagination dans ce fait.

On estime la résine appellée *sang-de-dragon*, incrassante, dessicative

& aſtringente : on l'emploie avec ſuccès intérieurement, depuis demi-gros juſqu'à un gros, pour la dyſſenterie, les hémorragies, les flux de ventre violens & les ulceres internes ; mais M. *Bourgeois* obſerve que les bons Praticiens modernes ne font plus d'uſage des aſtringens de cette eſpece pour les maladies ci-deſſus déſignées : il n'y a plus, dit-il, que les Empiriques & les Maiges qui ſe ſervent de ces remedes, parce qu'ils n'en connoiſſent pas le danger & les conſéquences. Ceci étant, nous connoiſſons beaucoup d'Empiriques & de Maiges. Au reſte le ſang-de-dragon appliqué extérieurement deſſeche les ulceres, procure la réunion des plaies : il affermit les dents ébranlées & fortifie les gencives ; auſſi en met-on toujours dans la poudre dentifrique : on s'en ſert encore dans certains ouvrages de vernis.

Ce que l'on appelle *bois de la palile*, ſont de petits bâtons que les habitans du Port-Saint trempent dans du ſang-de-dragon liquéfié. Ces petits bâtons ſont gros comme des tuyaux de plumes, légers, blancs: on les envoie en Europe, où l'on s'en ſert pour nettoyer les dents & pour fortifier les gencives.

SANGLIER, *aper.* Nous allons réunir ſous cet article le *cochon de Siam* & le *porc* ou le *cochon ordinaire*, parce qu'ils ne ſont tous qu'une même eſpece. Le ſanglier eſt un animal ſauvage ; les deux autres ſont l'animal domeſtique ; & quoiqu'ils different par quelques marques extérieures, peut-être auſſi par quelques habitudes, ces différences ne ſont pas eſſentielles, elles ne ſont que relatives à leur condition ; leur naturel n'eſt pas même fort altéré ; enfin ils produiſent enſemble des individus qui peuvent en produire d'autres : caractere qui conſtitue l'unité & la conſtance de l'eſpece.

Ces animaux ont des ſingularités qui leur ſont propres & particulieres : ils ſont une eſpece d'exception à deux regles générales de la nature ; c'eſt que plus les animaux ſont gros, moins ils produiſent, & que les *fiſſipedes* ſont de tous les animaux ceux qui produiſent le plus. Le cochon, quoique d'une taille fort au-deſſus de la moindre, produit plus qu'aucun des animaux fiſſipedes ou autres ; par cette fécondité, auſſi bien que par la conformation des teſticules ou ovaires de la truie, il ſemble même faire l'extrémité des eſpeces de vivipares, & approcher des eſpeces ovipares.

Voici encore une autre ſingularité. La graiſſe du cochon eſt différente de celle de preſque tous les animaux quadrupedes, non-ſeulement

par

par sa consistance & sa qualité, mais aussi par sa position dans le corps de l'animal. La graisse de l'homme, & des animaux qui n'ont point de suif, comme le chien, le cheval, &c. est mêlée avec la chair assez également. Le suif, dans le bélier, le bouc, le cerf, &c. ne se trouve qu'aux extrémités de la chair ; mais le lard du cochon n'est ni mêlé avec la chair, ni ramassé aux extrémités : il la recouvre par-tout & forme une couche épaisse, distincte & contenue entre la chair & la peau : le cochon a cela de commun avec la baleine & les autres animaux cétacées, dont la graisse n'est qu'une espece de lard, à-peu-près de la même consistance, mais plus huileux que celui du cochon.

Une autre singularité encore, & qui n'est pas moins remarquable que les autres, c'est que le cochon ne perd aucune de ses premieres dents : elles croissent même pendant toute sa vie. Il a six dents au devant de la mâchoire inférieure, qui sont incisives & tranchantes : il a aussi à la mâchoire supérieure six dents correspondantes ; mais, contre l'ordinaire, au lieu d'être incisives & tranchantes, comme celles de la mâchoire inférieure, elles sont longues, cylindriques & émoussées à la pointe.

Il n'y a que le cochon & deux ou trois autres especes d'animaux, tels que l'éléphant, la vache marine, qui aient des défenses ou des dents canines très-alongées. Dans le sanglier & le cochon elles se courbent en portion de cercle, & sont plates & tranchantes ; M. *de Buffon* en a vu de neuf à dix pouces de longueur : elles sont enfoncées très-profondément dans l'alvéole, & elles ont aussi, comme celles de l'éléphant, une cavité à leur extrémité supérieure : mais l'éléphant & la vache marine n'ont de défenses qu'à la mâchoire supérieure (on peut y ajouter le narhwal, si sa défense est une dent) : il manque même de dents canines à la mâchoire inférieure ; au lieu que le cochon mâle & le sanglier en ont aux deux mâchoires ; & celles de la mâchoire inférieure sont plus utiles à l'animal : elles sont aussi plus dangereuses, car c'est avec les défenses d'en bas que le sanglier blesse.

La truie, la laie & le cochon coupé ont aussi ces quatre dents canines à la mâchoire inférieure, mais elles croissent beaucoup moins que celles du mâle, & ne sortent presque point au-dehors. Le sanglier a les défenses plus grandes, le boutoir plus fort, & la hure plus longue que le cochon domestique : il a aussi les pieds plus gros, les pinces plus séparées & le poil toujours noir.

De tous les quadrupedes, dit M. *de Buffon*, le cochon paroît être l'animal le plus brut ; les imperfections de la forme semblent influer sur le naturel ; toutes ses habitudes sont grossieres ; tous ses goûts sont immondes ; toutes ses sensations se réduisent à une luxure furieuse, & à une gourmandise brutale qui lui fait dévorer indistinctement tout ce qui se présente, & même sa progéniture au moment qu'elle vient de naître.

Sa voracité dépend apparemment du besoin continuel qu'il a de remplir la grande capacité de son estomac ; & la grossiéreté de ses appétits, de l'hébétation des sens du goût & du toucher. La rudesse du poil, la dureté de la peau, l'épaisseur de la graisse rendent ces animaux peu sensibles aux coups : l'on a vu des souris se loger sur leur dos & leur manger le lard & la peau, sans qu'ils parussent le sentir. Il ont donc le toucher fort obtus, & le goût aussi grossier que le toucher. Leurs autres sens sont bons : les Chasseurs n'ignorent pas que les sangliers voient, entendent & sentent de fort loin, puisqu'ils sont obligés, pour les surprendre, de les attendre en silence pendant la nuit, & de se placer au-dessous du vent pour dérober à leur odorat les émanations qui les frappent de loin, & toujours assez vivement pour leur faire sur le champ rebrousser chemin.

Cette imperfection dans les sens du goût & du toucher, est encore augmentée par diverses maladies : savoir, d'être infestés de poux, d'avoir les humeurs froides, d'être sujets à l'esquinancie, à la toux, au flux de ventre. Mais la principale maladie est celle qui les rend ladres, c'est-à-dire presque absolument insensibles : on s'apperçoit de cette maladie à des ulceres qu'on leur remarque à la langue, au palais & à des grains dont leur chair est parsemée : au reste il faut peut-être moins en chercher la premiere origine dans la texture de la chair ou de la peau de cet animal, que dans sa mal-propreté naturelle, & dans la corruption qui doit résulter des nourritures infectes dont il se remplit quelquefois : car le sanglier qui n'a pas de pareilles ordures à dévorer, & qui vit ordinairement de grains, de fruits, de glands, de racines, n'est point sujet à cette maladie, non plus que le jeune cochon pendant qu'il tette. On ne la prévient même qu'en tenant le cochon domestique dans une étable bien propre, & en lui donnant abondamment des nourritures saines. Sa chair devient même excellente au goût, & le lard ferme & cassant, si, comme je l'ai vu pratiquer,

dit M. *de Buffon*, on le tient pendant quinze jours ou trois ſemaines avant de le tuer, dans une étable pavée & toujours propre, ſans litiere, en ne lui donnant alors pour toute nourriture que du grain de froment pur & ſec, & ne le laiſſant boire que très-peu. On choiſit pour cela un jeune cochon d'un an, en bonne chair & à moitié gras.

La maniere ordinaire de les engraiſſer, eſt de leur donner abondamment de l'orge, du gland, peu de choux & de légumes cuits, mais beaucoup d'eau mêlée d'un ſon gras, c'eſt-à-dire chargé de faine, ſoit de froment, ſoit de maïs. En deux mois ils ſont gras, le lard eſt abondant & épais, ſans être bien ferme, ni bien blanc; & la chair, quoique bonne, eſt toujours un peu fade. On peut encore les engraiſſer avec moins de dépenſe dans les campagnes où il y a beaucoup de glands, en les menant dans les forêts pendant l'automne, lorſque les glands tombent, & que la châtaigne & la faine quittent leur enveloppe: ils mangent également de tous les fruits ſauvages, & ils engraiſſent en peu de temps, ſur-tout ſi le ſoir, à leur retour, on leur donne de l'eau tiede mêlée d'un peu de ſon & de farine d'ivraie. Cette boiſſon les fait dormir & leur donne un tel embonpoint, qu'on en a vu ne pouvoir plus marcher, ni preſque ſe remuer. Ils engraiſſent auſſi beaucoup plus promptement en automne, tant à cauſe de l'abondance des nourritures, que parce qu'alors la tranſpiration eſt moindre qu'en été. Les pommes de terre, les grains de Mars, les veſces, les maïs & ſur-tout les pois blancs, indépendamment de l'uſage du gland, les engraiſſent très-bien auſſi, leur donnent un lard ferme, & la chair de bon goût & délicate.

On n'attend pas, comme pour le reſte du bétail, que le cochon ſoit âgé pour l'engraiſſer: plus il vieillit, plus cela eſt difficile, & moins ſa chair eſt bonne. La caſtration eſt une opération qui doit toujours précéder l'engrais; elle ſe fait ordinairement à l'âge de ſix mois, au printems ou en automne, & jamais dans le temps des grandes chaleurs & des grands froids, qui rendroient la plaie également dangereuſe & difficile à guérir. Il eſt rare qu'on laiſſe vivre les cochons plus de deux ans, cependant ils pourroient croître encore pendant quatre ou cinq ans; ceux que l'on remarque parmi les autres par la grandeur & la groſſeur de leur corpulence, ne ſont que des cochons plus âgés, qu'on a mis pluſieurs fois à la glandée.

La durée de la vie du ſanglier peut s'étendre juſqu'à vingt-cinq ou trente ans; *Ariſtote* dit vingt ans pour les cochons en général, & il ajoute

que les mâles engendrent & que les femelles produisent jusqu'à quinze ans. Ils peuvent s'accoupler dès l'âge de neuf mois ou d'un an. La truie est, pour ainsi dire, en chaleur en tout temps : elle recherche les approches du mâle, quoiqu'elle soit pleine, ce qui peut passer pour un excès parmi les animaux, dont la femelle, dans presque toutes les especes, refuse le mâle aussi-tôt qu'elle a conçu. Elle porte pendant quatre mois, met bas au cinquieme, & produit ainsi deux fois par an ; ses portées sont souvent de douze, quinze & même quelquefois de vingt petits. La laie qui, à tous égards, ressemble à la truie, ne porte qu'une fois l'an, apparemment par la disette de nourriture, & par la nécessité où elle se trouve d'allaiter pendant long-temps tous les petits qu'elle a produits : au lieu qu'on ne souffre pas que la truie domestique nourrisse tous ses petits pendant plus de seize jours ou trois semaines : on ne lui en laisse alors que huit ou dix à nourrir : on vend les femelles, qui sont alors bonnes à manger : ce sont les petits *cochons de lait*.

Le mâle qu'on choisit pour propager l'espece, doit avoir le corps court, ramassé, & plutôt quarré que long, la tête grosse (& dont les lignes externes se réunissent en une figure approchante de celle d'un triangle scalene, mais lesquelles contournées & coupées au bout vers la bouche de l'animal, se terminent ainsi en une espece de cône), le groin court & camus, les oreilles grandes & pendantes, les yeux petits & ardens, le cou grand & épais, le ventre avalé, les fesses larges, les jambes courtes & grosses, les soies épaisses & noires : les cochons blancs ne sont jamais aussi forts que les noirs.

La truie doit avoir le corps long, le ventre ample & large, les mamelles longues ; il faut aussi qu'elle soit d'un naturel tranquille & d'une race féconde. Dès qu'elle est pleine on la sépare du mâle, que l'on appelle *verrat*, qui pourroit la blesser ; & lorsqu'elle met bas, on la nourrit largement, on la veille pour l'empêcher de dévorer quelques-uns de ses petits, & l'on a grand soin d'en éloigner le pere, qui les ménageroit encore moins. On la fait couvrir au commencement du printems, afin que les petits, naissant en été, aient le temps de grandir, de se fortifier, & d'engraisser avant l'hiver. Mais lorsque l'on veut la faire porter deux fois par an, on lui donne le mâle au mois de Novembre, afin qu'elle mette bas au mois de Mars, & on la fait couvrir une seconde fois au commencement de Mai. Il y a même des truies qui produisent réguliérement tous les cinq mois. La laie qui, comme

nous l'avons dit, ne produit qu'une fois par an, reçoit le mâle au mois de Janvier ou de Février, & met bas en Mai ou Juin; elle allaite ses petits pendant trois ou quatre mois, elle les conduit, elle les suit, & les empêche de se séparer & de s'écarter, & il n'est pas rare de voir des laies accompagnées en même-temps de leurs petits de l'année & de ceux de l'année précédente. On ne souffre pas que la truie domestique allaite ses petits pendant plus de deux mois, on les sevre en leur donnant soir & matin du petit lait mêlé de son, ou seulement de l'eau tiede avec des légumes bouillis.

L'habitude de l'esclavage a fait perdre à ces animaux le desir de l'indépendance : on les mene en troupeau dans les champs. Ils aiment beaucoup les vers de terre & certaines racines, comme celles de la carotte sauvage & des plantes chicoracées; c'est pour trouver ces vers & pour couper ces racines, qu'ils fouillent la terre avec leur boutoir (espece de cartilage plat & rond, qui termine le museau & où sont les narines). Le sanglier dont la hure est plus longue & plus forte que celle du cochon, fouille plus profondément; il fouille aussi presque toujours en ligne droite dans le même sillon, au lieu que le cochon fouille çà & là & moins profondément : nous devons à cette espece domestique la découverte des truffes. Comme il fait beaucoup de dégât, il faut l'éloigner des terrains cultivés, & ne le mener que dans les bois & sur les terres qu'on laisse reposer. Lorsque ces animaux rendus domestiques sont aux champs & en pleine campagne, & qu'il survient un orage ou une pluie fort abondante, il est assez ordinaire de voir déserter le troupeau les uns après les autres, & s'enfuir toujours criant & courant à toutes jambes gagner la porte de leur étable. Il est rare d'entendre le sanglier jeter un cri, si ce n'est lorsqu'il se bat, & qu'un autre le blesse, la laie crie plus souvent; & quand ils sont surpris & effrayés subitement, ils soufflent avec tant de violence, qu'on les entend à une grande distance.

Quoique ces animaux soient fort gourmands, ils n'attaquent & ne dévorent point, comme les loups, les autres animaux; cependant ils mangent quelquefois de la chair corrompue : mais c'est peut-être plutôt nécessité qu'instinct; néanmoins on ne peut nier qu'ils ne soient avides de sang & de chair sanguinolente & fraîche, puisque les cochons mangent leurs petits, & même des enfans au berceau, ainsi que nous l'avons vu nous-mêmes. Dès qu'ils trouvent quelque chose de

ſucculent, d'humide, de gras & d'onctueux, ils le lechent & finiſſent bientôt par l'avaler. J'ai vu pluſieurs fois, dit M. *de Buffon*, un troupeau entier de ces animaux s'arrêter, à leur retour des champs, autour d'un monceau de terre glaiſe nouvellement tirée : tous léchoient cette terre qui n'étoit que très-légérement onctueuſe, & quelques-uns en avaloient une grande quantité.

Leur gourmandiſe eſt, comme l'on voit, auſſi groſſiere que brutale : ils n'ont aucun ſentiment bien diſtinct ; les petits reconnoiſſent à peine leur mere ou du moins ſont ſujets à ſe méprendre, & à teter la premiere truie qui leur laiſſe ſaiſir ſes mamelles. La crainte & la néceſſité donnent apparemment un peu plus d'inſtinct aux cochons ſauvages ; il ſemble que les petits ſoient fidélement attachés à la mere, qui paroît être auſſi plus attentive à leurs beſoins, que ne l'eſt la truie domeſtique. Dans le temps du rut, le mâle cherche, ſuit la femelle, & demeure ordinairement trente jours avec elle dans les bois les plus épais, les plus ſolitaires & les plus reculés. Il eſt alors plus farouche que jamais, & il devient même furieux lorſqu'un autre mâle veut occuper ſa place ; ils ſe battent, ſe bleſſent, & ſe tuent quelquefois. Pour la laie, elle ne devient furieuſe que lorſqu'on attaque ſes petits : & en général dans preſque tous les animaux ſauvages, le mâle devient plus ou moins féroce lorſqu'il cherche à s'accoupler, & la femelle lorſqu'elle a mis bas.

Chaſſe du Sanglier.

Quand un ſanglier n'eſt âgé que de ſix mois, on l'appelle *marcaſſin ;* paſſé cet âge, juſqu'à celui de deux ans, on l'appelle *bête rouſſe* ou *de compagnie :* on donne le nom de *ragot* aux mâles entre deux ou trois ans ; à trois à quatre ans, c'eſt le *quartan*, ou à ſon tiers : il eſt alors fort dangereux ; à ſix, *grand ſanglier*, à ſept, *grand vieux ſanglier*. On chaſſe le ſanglier à force ouverte avec des chiens, ou bien on le tue par ſurpriſe au clair de la lune. Comme il ne fuit que lentement, qu'il laiſſe une odeur très-forte, qu'il ſe défend contre les chiens & les bleſſe toujours dangereuſement, il ne le faut pas chaſſer avec les bons chiens courans ; des mâtins un peu dreſſés ſuffiſent pour le chaſſer, le coëffer. Il ne faut attaquer que les plus vieux : on les connoît aiſément aux traces. Un jeune ſanglier de trois ans eſt difficile à forcer, parce qu'il court très-loin ſans s'arrêter, au lieu qu'un ſanglier plus âgé ne fuit pas loin, ſe laiſſe chaſſer de près, n'a pas grand'peur des

chiens, & s'arrête souvent pour leur faire tête. Pour mieux faire face aux chiens, tantôt il s'accule contre un arbre, & en tue ou éventre plusieurs, si on les laisse se livrer à leur ardeur. Pour attaquer ces animaux, il faut être à cheval, & armé d'un fusil chargé à balles, & à deux coups pour la plus grande sureté (autrefois on se servoit de chariots chargés d'arquebusiers, qu'on posoit dans les passages pour les tirer); il n'y a personne qui ose demeurer à pied sans fusil, parce que le sanglier accourt au bruit & à la voix des personnes, & fait de cruelles blessures. M. *Bourgeois* dit que la chasse du sanglier se fait différemment en Suisse: on ne va à leur poursuite que dans l'hiver, lorsqu'il est tombé de la neige; on les suit à leurs pas marqués dans la neige, & lorsqu'on observe qu'ils se sont arrêtés dans les broussailles, des paysans armés de bâtons les font partir, & les chasseurs armés de fusils chargés de plusieurs balles, se portent tout autour de l'endroit que les paysans battent, pour les tirer dès qu'ils les apperçoivent. Aussi-tôt que le sanglier est tué, les chasseurs ont grand soin de lui couper les suites, c'est-à-dire, les testicules, dont l'odeur est si forte, que si l'on passe seulement cinq ou six heures sans les ôter, toute la chair en est infectée. Au reste, il n'y a que la hure qui soit bonne dans un vieux sanglier; au lieu que toute la chair du marcassin & celle du jeune sanglier qui n'a pas encore un an, est délicate, & même assez fine. Celle du verrat ou cochon domestique mâle, est encore plus mauvaise que celle du sanglier; ce n'est que par la castration & l'engrais qu'on la rend bonne à manger. Les Anciens étoient dans l'usage de faire la castration aux jeunes marcassins qu'on pouvoit enlever à leurs meres, après quoi on les reportoit dans les bois; ces sangliers coupés grossissent beaucoup plus que les autres, & leur chair est meilleure que celle des cochons domestiques.

On appelle, en terme de chasse, *bêtes de compagnie*, les sangliers qui n'ont pas passé trois ans, parce que jusqu'à cet âge ils ne se séparent pas les uns des autres, & qu'ils suivent tous leur mere commune; ils ne vont seuls que quand ils se sentent pourvus d'armes qui les rassurent, & qu'ils sont assez forts pour ne plus craindre les loups. Ces animaux forment donc d'eux-mêmes des especes de troupes; & c'est de là que dépend leur sureté. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se secourent; non-seulement les laies chargent avec fureur les hommes & les chiens qui attaquent leurs marcassins, mais encore les jeunes mâles s'animent

au combat, tous ont l'instinct de la défense commune. La troupe se range les uns contre les autres en cercle; on place au centre les plus foibles, & on présente à l'adversaire un front hérissé de boutoirs. Les cochons domestiques se défendent aussi de la même maniere, & on n'a pas besoin de chien pour les garder.

Quoique l'espece du porc soit immonde, il fournit cependant à nos appétits sensuels. Tout se consomme dans le porc, tête, oreilles, pieds, sang, rien n'est perdu: ce sont autant de mets friands dont nous faisons nos delices. C'est une viande rigoureusement défendue parmi les Juifs & les Mahométans, sans doute parce qu'elle dispose à la lepre, maladie autrefois très-commune chez les Levantins. Chez nous aujourd'hui on vante le lard du cochon de Syracuse, & le jambon de Mayence. En général le cochon nourrit beaucoup de gens de mer & de la campagne. Du temps de *Galien* les Athletes qui s'exerçoient à la lutte, n'étoient jamais plus forts ni plus vigoureux que quand ils vivoient de chair de cochon: elle convient aux gens robustes & de gros travail. La graisse de l'épiploon & des intestins, qui est différente du lard, fait le sain-doux & le vieux-oing: la peau a ses usages; on en fait des cribles, comme l'on fait aussi des vergettes, des brosses, des pinceaux avec les soies.

Les Negres & beaucoup d'Européens prétendent que la râpure des défenses de sanglier, dont on fait commerce en Portugal sous le nom de *dentes di cavaillos*, étant avalée dans quelque liqueur, est un antidote infaillible. Les Portugais prétendent aussi, mais sans fondement, qu'une pierre frottée contre ces sortes de dents, communique à l'eau une vertu admirable contre la fievre. Les anciens Médecins faisoient beaucoup d'usage de cette dent pour une infinité d'autres maladies. On ne s'en sert plus aujourd'hui, & l'on a raison; la défense de l'animal qui donne l'ivoire a plus de vertus en Médecine. *Voyez à l'article* ELÉPHANT.

Le porc, cette espece d'animal, quoiqu'abondante & fort répandue en Europe, en Afrique & en Asie, ne s'est point trouvée dans le continent du Nouveau Monde; elle y a été transportée par les Espagnols, qui ont jeté des cochons noirs dans le Continent & dans presque toutes les grandes îles de l'Amérique: ils se sont multipliés, & sont devenus sauvages en beaucoup d'endroits; ils ressemblent à nos sangliers; ils ont le corps plus court, la hure plus grosse, & la peau plus épaisse que les cochons domestiques, qui dans les climats chauds sont tous noirs comme

les

les sangliers. A l'égard des sangliers qu'on voit en Corse, ils sont absolument les mêmes que les nôtres ; ils passent la mer à la nage & viennent en grandes troupes dans notre terre ferme : ils peuplent nos forêts.

Les *Cochons de la Chine*, qui sont aussi ceux de Siam & de l'Inde, sont un peu différens de ceux de l'Europe : ils sont plus petits, & ils ont les jambes plus courtes ; leur chair est plus blanche & plus délicate.

Ces animaux n'affectent donc point de climat particulier; seulement il paroît que dans les pays froids le sanglier, en devenant animal domestique, a plus dégénéré que dans les pays chauds, un degré de température de plus suffit pour changer leur couleur. Les cochons sont communément blancs dans nos provinces septentrionales de France, & même en Vivarais, tandis que dans la province du Dauphiné, qui est très-voisine, ils sont tous noirs; ceux du Languedoc, de Provence, d'Espagne, d'Italie, des Indes, de la Chine, de l'Amérique sont aussi de la même couleur. Le cochon de Siam ressemble plus au sanglier que le cochon de France. On en voit à la Chine, dont le ventre des femelles traîne à terre, tant leurs pattes sont courtes ; & la queue des mâles, qui tombe vers la terre perpendiculairement, a un mouvement perpétuel, comme la lentille d'une horloge. Un des signes les plus évidens de la dégénération, sont les oreilles ; elles deviennent d'autant plus souples, d'autant plus molles, que l'animal est plus altéré, ou, si l'on veut, plus adouci par l'éducation & par l'état de domesticité; & en effet, le cochon domestique a les oreilles beaucoup moins roides, beaucoup plus longues & plus inclinées que le sanglier, qu'on doit regarder comme le modele de l'espece.

SANGLIER D'AFRIQUE A LARGE GROIN, *Voyez* PORC A LARGE GROIN.

SANGLIER D'ÉTHIOPIE. M. le Docteur *Pallas* dit dans ses *Mélanges zoologiques*, que ce quadrupede est plus grand que le porc ou sanglier des Indes Orientales : voyez *Barbi-roussa*. Sa tête est monstrueuse, la hure très-grande, large, un peu abaissée & de consistance cartilagineuse; son nez est mobile, coupé obliquement; la gueule très-petite & sans dents antérieures, a des gencives convexes & dures qui lui en tiennent lieu; les défenses de la mâchoire supérieure ont plus d'un pouce d'épaisseur & sont recourbées; celles de la mâchoire inférieure sont droites, plus évasées & plus petites : ses yeux sont fort petits & situés au haut de la tête plus près des oreilles que dans le sanglier ordinaire : ses oreilles sont médiocrement grandes, un peu aiguës & garnies intérieurement de

poils blancs : les ſoies qui recouvrent ſon corps, ſont en petite quantité & répandues en faiſceaux : ſa queue eſt nue, & n'a que quelques lignes d'épaiſſeur. Ses pieds ne paroiſſent pas différer de ceux de notre ſanglier.

SANGLIER DU CAP-VERT. Il y a dans les terres voiſines du Cap-Vert un cochon ou ſanglier, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenſes de la mâchoire ſupérieure, nous paroît être, dit M. *de Buffon*, d'une race, & peut-être même d'une eſpece différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du *barbi-rouſſa*. Ces défenſes du deſſus reſſemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la baſe, & elles ſont courbées & recourbées à peu-près comme les cornes d'un taureau. Il differe encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ſes narines, par la grande largeur & la forme de ſes mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelieres; cependant nous avons vu, continue M. *de Buffon*, les défenſes d'un ſanglier tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce ſanglier du Cap-Vert : ces défenſes avoient environ trois pouces & demi de long, ſur quatre pouces de circonférence à la baſe; elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenſes ordinaires n'ont qu'une ſimple courbure en portion de cercle; elles paroiſſoient être auſſi d'un ivoire ſolide, & il eſt certain que ce ſanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres. Ainſi nous pouvons préſumer avec quelque fondement que ce ſanglier du Cap-Vert eſt une ſimple variété, une race accidentelle, & non une eſpece particuliere du ſanglier ordinaire.

SANGLIER DE MER. On donne ce nom au *porc marin :* voyez ce mot.

SANGLIER DES INDES ou DES MOLUQUES. *Voyez* BARBI-ROUSSA, *page 374, premier Volume de ce Dictionnaire.*

SANGLIER DU MEXIQUE. *Voyez* TAJACU.

SANGSUE ou SUCE-SANG, *ſanguiſuga*, eſt un animal aquatique & amphibie au beſoin, ſans pieds, ſans nageoires & ſans arêtes, qui a la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt, marqueté de points & de lignes, gliſſant, hermaphrodite, vivipare comme l'anguille, & qui vit dans les marais & autres lieux aquatiques. La ſangſue ſe ſuſpend aux parties où elle s'attache; ſa peau eſt compoſée d'anneaux,

par le moyen desquels elle nage dans l'eau, & se contracte tellement hors de l'eau quand on la touche, qu'elle n'a guere plus d'un pouce de longueur : alors on y apperçoit des éminences & des tubercules: son dos est de couleur brune-noirâtre, ayant des deux côtés une ligne d'un blanc-jaunâtre, parsemée ordinairement de points noirâtres: son ventre est aussi tiqueté de points blancs-jaunâtres.

On lui trouve à la tête l'ouverture de la bouche, située entre les deux levres & composée, comme elles, de fibres très-souples, moyennant quoi elle prend toutes les formes convenables au besoin de l'animal. Cette ouverture est triangulaire & armée de trois dents très-aiguës & assez fortes, capables de percer non seulement la peau d'un homme, mais encore celle d'un cheval ou d'un bœuf : c'est comme un instrument à trois tranchans, qui fait trois plaies à la fois. On voit distinctement les trois plaies marquées sur la peau au bout de trois à quatre jours, lorsque le gonflement est passé. M. *Morand*, de l'Académie Royale des Sciences, a découvert dans le fond de la bouche de la sangsue un mamelon très-apparent, d'une chair assez ferme & un peu flottant auquel, il assigne l'office d'une langue qui fait le piston & sert à sucer le sang coulant de la triple plaie, pendant que la partie de la bouche contiguë aux levres, fait le corps de pompe : ensuite se présente le pharynx, dont les fibres circulaires resserrent le canal, & determinent vers l'estomac le sang qui vient d'être pompé; ce sang entre alors dans un poche membraneuse qui sert d'estomac & d'intestins à la sangsue. Si l'on fait de ces poches divisées en cellules ou sacs autant d'estomacs, on pourra en compter jusqu'à vingt-quatre dans une sangsue assez grosse. Le sang sucé reste dans ces réservoirs plusieurs mois, sans presque se cailler : c'est une provision de nourriture qui noircit un peu, mais sans contracter aucune mauvaise odeur ; & comme le sang d'un animal quelconque est le résultat de la nourriture qu'il a digérée, la sangsue qui en fait son aliment le plus pur, peut se passer d'anus pour rejeter les impuretés : aussi ne lui reconnoît-on point d'ouverture qui en fasse la fonction. Peut-être, dit M. *Morand*, que les parties hétérogenes s'en séparent par une transpiration perpétuelle au travers de sa peau, sur laquelle il s'amasse une matiere gluante qui s'épaissit par degrés, & se sépare par filamens dans l'eau où l'on conserve des sangsues.

M. *Morand* a mis des sangsues dans de l'huile, & les y a laissées

plusieurs jours; elles y ont vécu : & lorsqu'il les a remises dans l'eau, elles ont quitté cette pellicule qui représentoit alors une dépouille entiere de l'animal, comme seroit la peau d'une anguille. On voit, à l'occasion de cette expérience, qu'il n'en est pas des sangsues comme des vers terrestres, & qu'elles n'ont pas leurs trachées à la surface extérieure du corps. Il est vraisemblable qu'elles respirent par la bouche; mais on ignore quelle partie leur sert de poumons. Tout ce que l'on sait, c'est qu'elles ont certains mouvemens alternatifs & isochrones, qui répondent à ceux de la respiration.

Quand une sangsue veut percer la peau d'un animal ou d'un homme, elle s'affermit sur sa queue, tenant son ventre libre & dégagé; alors elle ouvre la bouche & l'applique comme une ventouse à l'endroit qu'elle veut piquer : elle plonge aussi-tôt son instrument tricuspidal ou à trois pointes tranchantes, comme il a été dit ci-dessus, & tire de trois plaies le sang qui coule & passe de sa bouche dans son estomac : quelquefois elle enfonce si avant ses pointes, que quand on veut l'arracher de force, elle les laisse souvent dans la chair, ce qui cause une inflammation suivie de suppuration, & fait accuser à tort l'animal d'être venimeux.

Les sangsues font une plaie plus aiguë & plus sensible hors de l'eau, que dans l'eau; car dans l'eau elles font souvent moins de mal que la morsure d'une puce affamée; & cependant le sang coule beaucoup plus long-temps, sans que les gros vaisseaux soient ouverts : elles piquent indistinctement tous les vaisseaux sanguins, affamées ou non; quelquefois le sang coule pendant six heures & même vingt-quatre, sur-tout dans une eau tiede d'étang, de fossé ou de marais, où les pieds sont échauffés. Aussi est-il arrivé que des personnes étant tombées la nuit dans un étang plein de sangsues, y ont péri en perdant tout leur sang : une sangsue, qui avant d'avoir sucé ne pesoit qu'un demi-gros, pesera près de demi-once après.

Si on coupe une sangsue en deux ou davantage, la partie de la tête se consolidera, mais les autres parties se détruiront : les poissons & les oiseaux des rivieres, tels que les anguilles, les lamproies, les hirondelles de mer, sont les ennemis de la sangsue.

L'on ne croit pas impossible que les Anciens aient appris des sangsues la maniere de tirer du sang; car tout le monde sait que quand les chevaux sont attirés au printemps par l'herbe verte dans les étangs &

dans les rivieres, de grosses sangsues de chevaux s'attachent à leurs jambes & à leurs flancs, leur percent une veine, leur procurent une hémorragie abondante, & qu'ils en deviennent plus sains & plus vigoureux. *Themison* est le premier Médecin qui en ait fait mention; & ses disciples se servoient de sangsues en plusieurs occasions : ils appliquoient quelquefois les ventouses à la partie d'où les sangsues s'étoient détachées, pour en tirer une plus grande quantité de sang. Aujourd'hui l'on s'en sert fréquemment pour sucer le sang; & pour qu'elles le fassent bien, on les laisse dégorger & jeûner quelques jours dans de l'eau claire, avant de s'en servir : plus elles sont affamées, mieux elles se gorgent de sang. Elles se retirent quelquefois d'elles-mêmes; mais bien souvent elles restent trop long-temps sur la veine qu'elles ont ouverte; & pour leur faire lâcher prise, on est obligé de répandre dessus un peu de sel commun pulvérisé, ce qui les irrite, les fait entrer en convulsion & périr. Si l'on desire au contraire qu'elles boivent une plus grande quantité de sang, on leur coupe le bout de la queue, elles boivent continuellement, pour réparer la perte qu'elles font. On arrête aisément l'écoulement de sang produit par la morsure de la sangsue, avec de l'eau-de-vie ou d'autres styptiques. L'usage des sangsues convient pour diminuer la trop grande quantité de sang qui s'accumule sur une partie, ou dans son voisinage; par-là on en détourne la fluxion, ou on l'empêche de se former : ainsi on les applique avec succès aux hémorroïdes gonflées & douloureuses, pour les dégorger d'un sang épaissi qui surcharge les vaisseaux; au front, dans les migraines invétérées; aux gencives, dans les fluxions violentes sur les dents, & même à l'orifice interne de la matrice, pour y rétablir le cours des regles, ou supprimées, ou paresseuses.

Il n'est pas douteux que les sangsues ne soient fort utiles en divers cas; leur usage exige néanmoins quelques attentions. Comme il y en a de plusieurs especes, dont quelques-unes sont réputées venimeuses, & dont la morsure est suivie de fâcheux accidens, comme d'inflammation, & même de fistules ou de gangrene, il faut savoir les choisir, & ne pas les prendre indifféremment : celles dont on se sert en Chirurgie, doivent être petites, ayant la tête menue, le dos rayé de couleur verdâtre un peu jaune, & le ventre comme rougeâtre; il faut qu'elles aient été prises dans des eaux claires, courantes & bien vives: on les applique ordinairement, en les tenant entre les doigts; mais

comme elles ſont fort gliſſantes, qu'elles peuvent échapper & s'introduire ſoit dans l'anus, lorſqu'on les applique aux vaiſſeaux hémorroïdaux, ſoit dans l'œſophage, quand on les applique aux gencives ou à la langue, il ſeroit plus prudent de les engager dans un petit tuyau de roſeau ouvert par les deux bouts, afin de les aſſujettir; car il eſt quelquefois arrivé qu'elles ſe ſont gliſſées dans le rectum, où leur ſéjour a été ſuivi de ſymptômes fâcheux; d'autres, en ayant avalé, ont été travaillés de cruels accidens, juſqu'à ce qu'ils les aient rejetées, parce que ces inſectes s'attachent aux veines de l'eſtomac, & les mordant continuellement, irritent ce viſcere, & occaſionnent la cardialgie. *Lémery*, dans ſon *Traité des drogues ſimples*, penſe que le remede, en pareil accident, eſt de faire boire à la perſonne de l'eau ſalée, & qu'il faudroit enſuite purger le malade avec le mercure doux. L'émétique convient auſſi en pareil cas. Si une ſangſue ſe gliſſoit dans l'anus, il faudroit ſur le champ donner abondamment des lavemens ſalés juſqu'à ſon entiere expulſion.

Les ſangſues mâles & femelles ont, ſelon *Rédi*, la même conformation dans les organes de la génération, que les limaces & les limaçons de terre à coquilles. M. *Linneus* fait mention de quatre eſpeces de ſangſues différentes: la premiere eſt brunâtre; elle ſe trouve dans les eaux des marais & des foſſés: la deuxieme ſe trouve dans toutes ſortes d'eaux, elle eſt noire ſur le dos: la troiſieme eſpece ſe trouve en abondance ſous les pierres dans les eaux, elle eſt blanchâtre; il en eſt parlé dans le voyage de Gothlande: la quatrieme eſpece s'attache par la bouche & par la queue, qui ſont amples, ſur les poiſſons. Il y a une différence ſenſible entre ces ſangſues d'eau douce, par la figure, la couleur & la groſſeur, &c. On appelle les plus grandes, *ſangſues de cheval*, parce qu'on prétend qu'il n'en faut que neuf pour faire mourir un cheval, en lui ſuçant ou faiſant perdre tout ſon ſang.

Rondelet parle d'une ſangſue, qui eſt de la longueur du doigt, & dont la tête eſt menue, la queue un peu groſſe, & le corps compoſé d'anneaux: elle a la peau ſi dure, qu'elle ne peut ni ſe raccourcir ni ſe ralonger; ſa tête & ſa queue lui ſervent à ſe remuer: elle vit dans la fange. Cette eſpece eſt venimeuſe; cependant les poiſſons bourbeux s'en nourriſſent: on prétend que, cuite dans de vieille huile, elle eſt excellente pour le mal d'oreilles; cuite dans l'huile d'amandes

douces, pour les hémorroïdes; & dans le vin, pour les maladies des nerfs & les convulſions.

Il y a des ſangſues venimeuſes qui ont une groſſe tête, de couleur verdâtre, & qui reluiſent comme ſi c'étoient des vers ardens; elles ſont rayées de bleu ſur le dos, ainſi que celles qui vivent dans les eaux bourbeuſes.

On trouve dans les *Mémoires de la Société de Turin*, la deſcription d'une petite ſangſue des Alpes qui y eſt ainſi déſignée par M. Dana, *hirudo alpina nigricans*, &c. Les caracteres diſtinctifs que M. *Linneus* aſſigne aux neuf eſpeces de ſangſues décrites dans ſon ſyſtême de la nature, different abſolument de ceux qui conviennent à la ſangſue Alpine. Cette petite eſpece de ſangſue des fontaines des hautes Alpes ne peut vivre que dans les eaux froides, & à l'abri du ſoleil ſur le ſable ou ſur la vaſe. Elle n'a que deux lignes de longueur ſur une de largeur: elle eſt très-applatie, noirâtre, luiſante, & a ſous le ventre une ligne blanche bordée de deux raies noires, & qui ne va que juſqu'au milieu du corps: ſi l'on en avale en buvant, elle cauſe les accidens les plus fâcheux, quelquefois le délire, le hoquet & la mort en vingt-quatre heures. Les habitans des montagnes Alpines, ſur-tout ceux de *Bric-de-Miadin*, nomment cette ſangſue *ſioure* ou *ſoure*. Le mal qu'elle cauſe, leur a appris à les connoître & à les éviter ſoigneuſement. Elles nuiſent aux troupeaux comme aux hommes. Le remede eſt de faire uſage du ſel, de l'huile & de l'agaric.

Les ſangſues de Ceylan ſont noirâtres, vivent ſous l'herbe, & ſont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied; elles ne ſont d'abord pas plus groſſes qu'un crin de cheval; mais en croiſſant elles deviennent de la groſſeur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces; on n'en voit que dans la ſaiſon des pluies, c'eſt alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nus ſuivant l'uſage du pays, elles les piquent & leur ſucent le ſang avec plus de vîteſſe qu'ils ne peuvent en avoir à ſe délivrer. *Knor* dit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le temps, dit-il, à vouloir leur faire quitter priſe: auſſi prend-on le parti de ſouffrir leur morſure, d'autant plus qu'on les croît fort ſaines. Après le voyage, on ſe frotte les jambes avec de la cendre; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de ſaigner long-temps. On voit au Ceylan & au Cap de Bonne-Eſpérance, des ſangſues d'eau douce, comme les nôtres.

En général les ſangſues vivent non-ſeulement pluſieurs mois dans l'eau douce, mais même des années entieres, pourvu qu'on ait ſoin de leur changer ſouvent d'eau ; cependant elles ſe paſſent difficilement de terre graſſe, ſoit parce qu'elles s'en nourriſſent en partie, ou que la terre leur procure la commodité de nettoyer leur peau des excrémens muqueux qui s'y attachent. Nous avons dit que le ſel commun eſt un poiſon pour les ſangſues, l'eſprit de corne de cerf ne leur eſt pas moins contraire, ainſi que la cendre gravelée, l'eſprit de vitriol, l'huile de tartre par défaillance, le poivre & les liqueurs acides.

Un Curé des environs de Tours a annoncé dans les papiers publics un moyen de connoître tous les matins le temps qu'il doit faire le lendemain. Le haſard lui ayant fait rencontrer une ſangſue vivante, il l'enferma dans un bocal de verre, dans lequel il mit de l'eau, & le dépoſa ſur la fenêtre de ſa chambre ; le Paſteur viſita pendant long-temps ſa priſonniere tous les matins, dans la vue de s'aſſurer ſi elle vivroit dans ce bocal ; mais l'attention ſinguliere qu'il apporta à obſerver tous les différens mouvemens de cette ſangſue, ſur-tout lors des variations du temps, aiguillonna ſa curioſité au point qu'il en fit ſon barometre.

Il obſerva, 1°. que par un *temps ſerein & beau*, la ſangſue reſtoit au fond du bocal, ſans mouvement, roulée en ligne ſpirale.

2°. Que s'il devoit *pleuvoir* avant ou après midi, elle montoit juſqu'à la ſurface de l'eau, & y reſtoit juſqu'à ce que le temps ſe remît au beau.

3°. Que lorſqu'il devoit *faire grand vent*, la ſangſue parcouroit ſon habitation liquide avec une vîteſſe ſurprenante, & ne ceſſoit de ſe mouvoir que lorſque le vent commençoit à ſouffler.

4°. Que lorſqu'il devoit ſurvenir quelque *tempête* avec tonnerre & pluie, la ſangſue reſtoit preſque continuellement hors de l'eau pendant pluſieurs jours ; qu'elle paroiſſoit mal à l'aiſe, & éprouvoit des agitations & des convulſions violentes.

5°. Qu'elle reſtoit conſtamment au fond du bocal pendant la *gelée*, & dans la même figure qu'elle prenoit en été, dans un temps clair & ſerein, c'eſt-à-dire qu'elle ſe rouloit en ſpirale.

6°. Enfin que dans les temps de *neige* ou de pluie, elle fixoit ſon habitation à l'embouchure même du bocal ; M. le Curé obſerve que le bocal qui a ſervi pour faire cette expérience eſt de verre ordinaire, du poids

d'environ

d'environ huit onces, qu'il le remplit d'eau aux trois quarts, & que l'entrée doit être couverte avec de la toile, enfin qu'il change ou renouvelle l'eau en été une fois chaque ſemaine, & tous les quinze jours dans les autres ſaiſons.

Ayant connoiſſance de cet expoſé, j'ai été curieux d'en répéter les différentes obſervations, pendant la ſaiſon de l'été 1774, que j'ai paſſée au château de Chantilly : je n'ai pu les faire que pendant quinze jours, en voici le réſultat le plus fidele.

Ayant rempli d'eau aux trois quarts un grand bocal de verre blanc, d'environ trois pintes, meſure de Paris, j'y mis trois ſangſues, deux grandes & une petite, mais vigoureuſes : je couvris le bocal avec un linge fin & vieux que j'aſſujettis avec un fil : c'étoit le ſept de Mai, le ſoleil étoit beau, mais l'air un peu venteux. Je mis le bocal, ainſi préparé, ſur une fenêtre expoſée au nord. La grande ſangſue ce jour-là s'eſt tenue hors de l'eau, contre les parois du bocal : la petite ſangſue a toujours nagé, la troiſieme eſt reſtée agitée au fond de l'eau.

Le huit, matin ; temps couvert, ſont reſtées peu agitées au fond ; à midi, beau temps, ſont montées au niveau de l'eau : le ſoir, beau temps, de même qu'à midi.

Le neuf, matin ; même temps, même maniere des ſangſues : à midi, peu de ſoleil ; l'une hors de l'eau, & les deux autres au fond, d'ailleurs tranquilles : le ſoir, beau temps, ſe ſont fixées au niveau de l'eau.

Le dix, matin, temps couvert par-ci par-là ; deux ſont reſtées au fond, peu agitées ; la troiſieme a rampé contre les parois du bocal, de haut en bas, & de bas en haut, pendant une demi-heure, & a fini par reſter au fond : à midi, beau temps, fixées au niveau de l'eau : ſur les quatre heures, beau temps ; montées au deſſus de l'eau : le ſoir, chaleur, reſtées au fond du bocal.

Le onze, matin, temps aſſez beau ; une ſangſue au niveau de l'eau, les autres au fond : à midi, de même : le ſoir, chaleur, & le temps menaçant d'orage, elles ſont reſtées au fond de l'eau.

Le douze, matin, pluie douce ; ſont reſtées au fond du bocal : à midi, même temps, même poſition : le ſoir, temps aſſez pluvieux ; ſe ſont agitées au fond du bocal, ont nagé en ſerpentant, montant & deſcendant.

Le treize, à six heures du matin, temps fort couvert & venteux; se sont agitées au fond du bocal : pluie à dix heures ; sont restées au fond, mais moins agitées : à midi, le temps moins couvert que le matin; sont montées & fixées au niveau de l'eau : le soir, temps comme au matin; sont descendues au fond de l'eau.

Le quatorze matin, beau soleil, mais un peu de vent; l'une a monté & s'est fixée à un pouce au dessus du niveau de l'eau ; les deux autres sont restées au fond : à midi, j'ai retiré une des grandes sangsues, & l'ai mise dans un bocal d'environ une demi-livre ; beau temps jusqu'au soir : celles du grand bocal sont restées au fond, celle du petit bocal s'est tenue au niveau de l'eau.

Le quinze, beau soleil pendant toute la journée ; les sangsues des deux bocaux se sont fixées au niveau de l'eau : ce jour-là je changeai d'eau celles du grand bocal.

Le seize, matin, temps un peu couvert; toutes rampoient à leur maniere contre les parois du bocal, & se fixoient à quelques lignes au dessous du niveau de l'eau : l'après midi, beau soleil, temps chaud; elles se sont fixées au niveau de l'eau.

Le dix-sept, matin, beau soleil ; sont restées au niveau : depuis midi jusqu'au soir, beau soleil, grande chaleur ; toutes ont descendu & se sont fixées au fond de l'eau.

Le dix-huit, matin, temps frais, un peu couvert (la petite sangsue s'étoit échappée & perdue), l'une resta au fond du grand bocal, l'autre au niveau du petit : de midi jusqu'au soir, beau temps ; se sont fixées au niveau.

Le dix-neuf, pluie pendant toute la journée ; sont restées au fond de l'eau sans s'agiter.

Le vingt, même temps, même position.

Le vingt-un, matin, temps couvert ; ont monté & descendu : celle du grand bocal *arpentoit* contre les parois intérieures du verre : celle du petit bocal nageoit en serpentant rapidement : à midi jusqu'au soir, vent, peu de soleil ; se sont fixées au fond du bocal.

Le vingt-deux, matin, temps couvert, air frais ; sont restées au fond de l'eau : à midi, elles s'étoient fixées au linge que je détachai du bocal, elles me parurent foibles. Un valet que je chargeai de les changer d'eau, & de les détacher du linge pour les plonger dans la

nouvelle eau, exécuta cette besogne si mal adroitement qu'il mutila assez mes sangsues pour les faire périr ; ainsi finit le petit journal de mes observations.

Il m'a paru que les sangsues de Chantilly ne se comportoient pas réguliérement dans l'eau, comme celles du Curé des environs de Tours. Quelquefois les mouvemens de mes sangsues n'avoient aucun rapport entre eux, &, si je ne me trompe, il n'est pas possible d'en tirer des résultats absolus. Je conclus donc que le *barometre de sangsue* a été proposé sur un fait, sinon précaire, au moins isolé : y auroit-il une saison, un climat, une variété d'espece, uniquement propres au phénomene annoncé ? je ne peux le croire.

Tandis que je faisois mes observations à Chantilly, des personnes instruites, & qui habitent ce même pays, entr'autres M. *Briloët*, *pere*, Chirurgien, M. *Leroi*, Architecte, M. *Toudouze*, Lieutenant des chasses, tous attachés à S. A. S. Monseigneur le Prince de Condé, faisoient de leur côté, & à ma réquisition, des observations sur des sangsues ; je visitois leurs prisonnieres, je m'informois jour par jour de leur allure ; leurs sangsues se comportoient le plus souvent comme les miennes, & maigrirent beaucoup en moins de deux mois.

Voici l'idée ou le tableau des résultats moyens tirés de mes observations jour par jour, sur les sangsues de Chantilly.

Beau soleil, *vent ;* au dessus de l'eau, souvent au niveau, quelquefois au fond de l'eau.

Temps couvert & venteux ; au fond roulées en spirale.

Temps couvert & calme ; au niveau, mais agitées.

Temps chaud, *menaçant de l'orage ;* au fond.

Beau temps & air chaud ; au niveau, raccourcies, ou en fer à cheval.

Pluie douce ; au fond & tranquilles, tantôt étendues, tantôt raccourcies.

Pluie forte ; au fond & agitées, montant & descendant.

Temps frais & couvert ; tantôt au fond, tantôt au niveau.

Ces résultats n'auroient peut-être pas lieu, si on répétoit ces mêmes expériences : le savant M. *Bonnet* de Geneve n'y a rien apperçu de régulier ou d'harmonique avec les variations du poids de l'air ; mais ce Physicien soupçonne que si les sangsues ne sont pas de bons barometres,

elles peuvent être des thermometres très-sensibles. Quand M. *Bonnet* appliquoit le bout de son doigt au dehors du bocal, à l'endroit où correspondoit la bouche de la sangsue, elle abandonnoit la place & se portoit ailleurs ; le même effet avoit lieu également, soit que la sangsue fût hors de l'eau, soit qu'elle y fût plongée.

SANGSUE DE MER, *hirudo marina.* Boccone la désigne ainsi : *acus caudâ utrinque pennatâ.* Cette sangsue est rare ; elle s'attache à l'animal appellé *épée de mer*, & s'ouvre, dit-on, un passage dans sa chair, afin d'en sucer le sang. Cet Auteur dit qu'elle a quatre pouces de long : son ventre est blanc, cartilagineux & transparent : au lieu de la tête, on voit un museau creux & environné d'une membrane très-dure, qui est d'une couleur & d'une substance différente de celle du ventre. La sangsue enfonce ce museau en entier dans le corps de l'animal : elle s'y tient aussi ferme qu'une tariere enfoncée dans un morceau de bois, & ne lâche point prise qu'elle ne soit remplie de sang : sa queue a la figure d'une plume, & lui sert à se mouvoir : par-dessous on remarque deux filamens fibreux, par le moyen desquels elle s'attache aux pierres & aux herbes ; elle se cramponne d'une maniere plus ferme sur le corps de l'épée de mer, en n'attaquant que les nageoires de cet animal.

Boccone a reconnu les vaisseaux intérieurs qui servent à la sangsue de mer pour sucer le sang, parce que le museau n'a ni fibres, ni valvules pour attirer ce fluide, & que ces vaisseaux ont un mouvement approchant de celui d'une pompe, le museau faisant l'office de piston, & tirant le sang d'une extrêmité à l'autre. Le ventre de la sangsue étant en forme d'anneau, il peut, par ce moyen, pousser vers l'orifice les vaisseaux intérieurs, & les retirer.

La sangsue de mer tourmente cruellement l'épée de mer, mais elle est à son tour fort incommodée d'une sorte de ver de mer qui est d'une couleur cendrée, & qui se cramponnant vers sa queue, s'y attache au moins aussi fortement que la limace de mer s'attache à un rocher. *Boccone* lui donne le nom de *pou ;* il est de la grosseur d'un pois, & il a une petite fente d'où sortent plusieurs fils déliés, entrelacés & chevelus. *Voyez maintenant l'article* AIGUILLE. On donne aussi le nom de *sangsue de mer* à la *lamproie*. Voyez ce mot.

SANGSUE-LIMACE. Espece de *tænia*. Nous en avons parlé sous le nom de *fasciola*. Voyez ce mot.

SANGU. *Voyez* HALQUE.

SANGUINAIRE. Nom donné à l'eſpece de geranium appellé *bec-de-grue ſanguin.* Voyez ce mot.

SANGUINE A BRUNIR ou HÉMATITE. *Voyez au mot* FER.

SANGUINE A CRAYON ou SANGUINE DES PEINTRES, *rubrica.* Voyez CRAYON ROUGE. On donne auſſi le nom de *ſanguin* au jaſpe héliotrope. *Voyez* JASPE.

SANGUINELLE. Arbuſte commun en Toſcane, dont les branches ſont de couleur ſanguine, & que quelques-uns prennent pour un cornouillier femelle (*cornus fœmina aut virga ſanguinea*), parce qu'il reſſemble beaucoup à cet arbre. Il produit une graine dont on tire de l'huile, qui ſert dans le pays pour les lampes. *Voyez à l'article* CORNOUILLIER SANGUIN.

SANGUINOLE. Eſpece de pêche. *Voyez à l'article* PÊCHER.

SANICLE, *ſanicula.* Plante qui croît dans les lieux ombragés & les bois couverts, en terre graſſe & humide : ſa racine eſt aſſez groſſe en-haut, fibreuſe en-bas, noirâtre en dehors & blanche en dedans ; cette plante eſt vivace & d'un goût amer ; elle pouſſe pluſieurs feuilles larges, arrondies, un peu dures, diviſées en cinq parties, dentelées, polies, d'une belle couleur verte, luiſantes, & quelquefois rougeâtres à leurs bords, attachées à de longues queues : il s'éleve d'entr'elles des tiges, à la hauteur d'environ un pied, rougeâtres à leur baſe, liſſes & ſans nœuds, portant en leurs ſommités de petites fleurs comme en ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches ou rouges, diſpoſées en roſe parmi le même bouquet de fleurs, il y en a de mâles ou ſtériles, d'autres ſont femelles ou fécondes : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds & ovales, compoſés chacun de deux graines hériſſées de pointes, & s'attachant aux habits ; cette plante fleurit en Juin, & reſte verte toute l'année.

On donne le nom de ſanicle de montagne au *geum.* Voyez ce mot. La ſanicle femelle eſt la même plante que *Tournefort* a déſignée ainſi : *aſtrantia major, coronâ floris candidâ.* Elle croît dans les bois, & ſes racines ſont purgatives comme celle de l'*hellébore.* Voyez ce mot.

M. *Deleuze* obſerve que l'*aſtrantia* forme dans la claſſe des ombelliferes un genre à part, dont la principale eſpece mérite d'être décrite. Sa tige, haute d'environ deux pieds, eſt accompagnée de feuilles liſſes, diviſées profondément en cinq lobes, dont chacun eſt refendu en trois parties & dentelé : elle porte à ſon ſommet quelques petites ombelles

ſimples, composées de pluſieurs fleurs, portées par des pedicules très-déliés & purpurins; elles ſont ſoutenues chacune par une fraiſe d'une vingtaine de feuilles oblongues, pointues, veinées, blanches, ou lavées d'une teinte de pourpre : une partie des fleurs ſont ſtériles; il ſuccede aux autres des ſemences marquées, dans leur longueur, de cinq feuillets membraneux, pliſſés. L'élégance de cette belle plante lui a valu une place dans le beau poëme des Alpes par M. *de Haller.*

La ſanicle vulgaire a un goût amer; elle eſt aſtringente, déterſive, propre pour les ulceres, tant internes qu'externes; on l'emploie en décoction pour arrêter les hémorrhagies, les dyſſenteries, & pour les hernies; enfin on lui a toujours reconnu une vertu vulnéraire à un ſi haut degré, qu'elle a donné lieu à ces deux vers françois :

Qui a la bugle & la ſanicle,
Fait aux Chirurgiens la nique.

On fait uſage des feuilles en maniere de thé, qu'on prend avec du ſucre : cette infuſion eſt bonne pour les pertes & les maux de gorge.

SANKIRA. Plante fameuſe dans le Japon, & qui croît abondamment parmi les ronces & les fougeres. Sa racine, qui poſſede autant de propriétés que celle du *gens-eng*, eſt groſſe, dure, noueuſe, fibreuſe, brunâtre en dehors, blanche en dedans, & d'un goût fade. Elle pouſſe des tiges rampantes, & garnies de branches, articulées : la direction de toutes ces branches change après chaque nœud d'où ſortent deux vrilles qui ſervent à attacher la plante à tout ce qu'elles rencontrent. Les feuilles ſont arrondies, grandes comme la main, minces & vertes; les fleurs ſont diſpoſées en ombelles au nombre de dix ſur un petit pédicule; elles ſont jaunâtres, à ſix pétales & ſix étamines. Aux fleurs ſuccedent des fruits peu charnus, ſecs, farineux, mais qui reſſemblent beaucoup à la ceriſe pour la figure, la groſſeur & la couleur. Chaque fruit contient cinq à ſix graines de la groſſeur d'une lentille, noirâtres en dehors, blanches en dedans & d'une ſubſtance fort dure.

SANSA. Arbriſſeau du Japon, dont l'hiſtoire n'eſt pas bien connue. On dit qu'on mêle ſes feuilles avec celles du thé, pour lui donner une odeur plus agréable.

SANSONNET On donne ce nom à une eſpece d'étourneau qui eſt de couleur griſe & noire; il parle & ſiffle, mais il a toujours un ton

enrhumé qui fait que son sifflet & sont parler ne sont pas fort agréables, comme chez le perroquet. *Voyez* ÉTOURNEAU. On donne aussi le nom de *sansonnet* à une espece de petit maquereau. *Voyez ce mot.*

SANT. On donne ce nom à l'*acacia d'Egypte* d'où découle de la gomme arabique, & dont la pulpe du fruit sert à teindre en noir. *Voyez* ACACIA.

SANTAL ou SANDAL, *santalum*. C'est un bois des Indes, dont on distingue trois especes, savoir :

1°. Le SANTAL BLANC, *santalum album*. C'est un bois, pesant, solide, se fendant difficilement, d'une couleur pâle, un peu odorant : on nous l'apporte de l'Isle de Tymor & de Solor.

2°. Le SANTAL CITRIN, *santalum citrinum*. Il est très-odorant, moins compacte que le blanc, ayant des fibres droites, & se fendant plus facilement en petites planches; sa couleur est d'un roux pâle, d'un goût aromatique, un peu amer, sans être désagréable, d'une odeur douce, agréable, & qui approche un peu d'un mêlange de musc, de citron & de roses : les Parfumeurs s'en servent. On nous l'apporte de la Chine & de Siam; & comme ce bois est cher & rare, on lui substitue quelquefois le *bois de chandelle*. Voyez ce mot.

Garzias dit qu'il y a un si grand rapport entre les arbres du santal citrin & du santal blanc, qu'il est difficile de les distinguer l'un de l'autre. *Paul Herman* assure que ces deux bois sont tirés du même arbre, que l'aubier s'appelle *santal blanc*, & que la substance intérieure, le bois proprement dit, est le *santal citrin*. Cet arbre, qui s'appelle *sarcanda*, s'éleve à la hauteur d'un noyer : ses feuilles sont aîlées, vertes, imitant celles du lentisque; ses fleurs sont d'un bleu-noirâtre; ses fruits ou baies sont de la grosseur d'une cerise : elles sont vertes & deviennent noires en mûrissant; elles sont insipides, & tombent aisément. *Bontius* dit que des oiseaux semblables à des grives mangent ces fruits avec avidité, & les rendent aussi-tôt avec leurs excrémens, semant par ce moyen les montagnes & les champs d'autant de santaux. Le même Auteur atteste que ceux qui séjournent aux Isles de Tymor, &c. pour couper ces arbres, sont saisis d'une fievre continue & ardente, du genre des fievres continues, putrides, avec un délire & une aliénation d'esprit surprenante; car pendant le redoublement, qui dure ordinairement quatre heures, les malades ont coutume de faire des actions fort

ridicules, imitant ce qu'ils ſont dans l'uſage de faire quand ils ſe portent bien : ils ont de plus une faim extraordinaire, de ſorte que tandis qu'ils ſont dans le délire, ils mangent avec avidité les ordures les plus abjectes. Parmi les cauſes principales de ces fievres, que *Bontius* rapporte, on doit compter l'odeur de ces arbres nouvellement coupés, ſur-tout celle de l'écorce qui répand une vapeur très-ennemie du cerveau.

3°. Le SANTAL ROUGE, *ſantalum rubrum*. C'eſt un bois ſolide, compacte, peſant, dont les fibres ſont tantôt droites, tantôt ondées, & qui imitent les veſtiges des nœuds : il n'a aucune odeur manifeſte, mais ſa ſaveur eſt un peu aſtringente. On obſerve que le bois du milieu de l'arbre, dont on apporte de grands morceaux ſéparés de l'écorce & de la ſuperficie ligneuſe, eſt à l'extrémité d'un rouge brun & preſque noir, & intérieurement d'un rouge foncé; mais celui-ci brunit auſſi étant expoſé à l'air : l'arbre d'où ce bois eſt tiré s'appelle *pantaga*. *Herman* dit qu'il eſt ſiliqueux : il croît dans cette partie des Indes Orientales qui s'appelle *Coromandel*, en deçà de la riviere du Gange, & proche Tanaſarin. Quoique le ſantal rouge ne ſoit pas cher, il y a des années où il eſt aſſez rare, & on lui ſubſtitue, ſoit le bois de Bréſil, ſoit le bois de Campêche; mais ces bois n'ont pas une couleur de ſang obſcur comme le vrai ſantal rouge. On dit qu'il croît auſſi des ſantaux en Amérique, mais ils ſont moins hauts, & donnent une teinture différente : ainſi il paroît qu'il n'y a point de véritable ſantal dans le Nouveau Monde. Par l'analyſe on retire des ſantaux une huile qui va au fond de l'eau. Le ſantal citrin fournit la plus ſubtile & la plus abondante; elle eſt moins tenue dans le ſantal blanc, & plus épaiſſe dans le ſantal rouge. *Hoffman* blâme les Médecins qui emploient ces ſortes de bois pour rafraîchir : on leur attribue la vertu inciſive, aſtringente & fortifiante en même temps : le rouge eſt le plus aſtringent. Ces ſortes de bois entrent dans pluſieurs compoſitions galéniques. On faiſoit beaucoup d'uſage, dans le ſiecle précédent & au commencement de celui-ci des ſantaux : les Médecins modernes s'en ſervent très-peu.

Nous avons parlé du *faux ſantal de Candie* ſous ce mot.

SANTOLINE ou SEMENCINE. *Voyez* POUDRE A VERS.

SAOMOUNA ou SAAMOUNA. *Voyez* FROMAGER.

SAOUARI, Arbre qui croît en Guiane : on emploie ſon bois à la conſtruction

construction des canots pour la pêche : il est cependant sujet aux vers & à beaucoup d'entretien ; mais étant mis à couvert, il est très-utile, sur-tout aux Sucriers, Roucouyers & Indigotiers.

Le fruit du saouary ressemble à la châtaigne dans sa coque ; le dedans se mange comme le cerneau, & a même quelque chose de plus délicat : cette coque osseuse, garnie de piquans, à peu près comme nos châtaigniers, a la figure d'un rein ; l'amande qui est dedans est douceâtre & bonne à manger. *Maison Rustique de Cayenne.*

SAPAJOU. Nom donné à un animal dont la forme extérieure approche de celle du singe cercopitheque. Ce quadrupede ne se trouve, ainsi que le sagouin, que dans le nouveau Continent ; il differe de celui-ci par sa queue moins longue & dégarnie de poils par-dessous : il peut s'en servir comme d'une main pour s'accrocher. Il y a plusieurs especes de sapajous, tels que le *coaïta*, le *saï*, le *sajou.* Voyez ces mots.

SAPAN. Bois d'usage en teinture, il est assez semblable au bois de Brésil : les Hollandois l'apportent du Japon. On distingue le gros & le petit sapan. *Voyez* BOIS DE BRÉSIL.

SAPHIR, *saphirus.* Pierre précieuse dont la couleur est d'un bleu-noirâtre, comme l'indigo, & qui est d'une figure octogone ou décaëdre ; c'est, après le rubis, la pierre qui approche le plus du diamant en dureté : elle n'est point attaquée par la lime, & elle est très-difficile à graver. Le saphir est brillant & diaphane : sa couleur se détruit souvent dans le feu, sans que la pierre en soit altérée, & il reste alors une espece de diamant sans couleur. On rencontre le saphir aux mêmes endroits & dans les mêmes matrices que les rubis. Dans le commerce de la bijouterie on distingue les saphirs en *pierres bleues orientales* & en *occidentales.*

1°. Le SAPHIR ORIENTAL, *saphirus orientalis*, est d'un magnifique bleu céleste, ou d'un azur excellemment beau, velouté, sans être ni trop foncé, ni trop clair ; c'est le plus précieux des saphirs : on le trouve dans la montagne de Capelan, au Royaume de Pégu, dans le Calécut, dans l'Isle de Ceylan ; il en vient aussi de Bisnagar & de Cananor. Cette pierre étoit si estimée des Anciens, qu'elle étoit consacrée à Jupiter, & son grand Prêtre en étoit toujours couvert.

2°. Le SAPHIR OCCIDENTAL OU BLANCHATRE, *saphirus occidentalis*,

Sa couleur eſt d'un blanc clair, mêlé de bleu céleſte : cette couleur mixte, quoique fort agréable, rend ce ſaphir moins recherché que le précédent : d'ailleurs il eſt très-rare de le trouver ſans défaut ; il eſt trop ſujet à être tendre, ou plein de nuages, ou calcédonieux, ainſi qu'on le remarque dans ceux qu'on nous envoie de Siléſie, de Boheme & du Val Saint-Amarin en Alſace.

3°. Le SAPHIR COULEUR D'EAU, *ſaphirus aquæus.* Moins ce ſaphir eſt coloré, & plus il eſt agréable : on prétend que quand il n'a que peu ou point de couleur, les Lapidaires le mettent dans un bain de ſable, & l'expoſent pendant quelques heures à un feu auſſi fort que celui de verrerie, après quoi ils le taillent, le poliſſent & le ſubſtituent au diamant ordinaire dont il approche alors par l'éclat, mais il n'en a pas la dureté ; ce ſaphir nous vient de Ceylan.

4°. Le SAPHIR VERDATRE, *ſaphirus praſitis.* On diſtingue au travers de ſa couleur bleue une teinte verdâtre, agréablement diſtribuée & chatoyante : c'eſt le *ſaphir œil de chat.* Ce ſaphir ſe trouve en Perſe : il eſt plus ou moins recherché, ſuivant ſa beauté.

On ignore encore ſi le ſaphir d'un beau bleu doit ſa couleur ou au fer, ou au cuivre, ou au cobalt ; toujours eſt-il vrai qu'on peut le contrefaire avec de la fritte de criſtal & du ſafre.

SAPIN, *abies.* Les ſapins ſont des arbres de bois blanc, réſineux, qui deviennent fort hauts, fort droits, qui ſe plaiſent ſur les montagnes & dans les pays froids : ils ſont d'une très-grande utilité : on en diſtingue de pluſieurs eſpeces.

On peut en général diviſer les ſapins en deux ordres ; ſavoir les *ſapins*, proprement dits, & les *piceas* ou *épicias*, pece ou peſſe, *abies tenuiore folio, fructu deorſum inflexo.*

Les ſapins portent ſur les mêmes arbres des fleurs mâles & des fleurs femelles. Les fleurs mâles ſont toutes compoſées d'étamines groupées ſur un filet ligneux, & leur aſſemblage forme des chatons écailleux. Les fleurs femelles qui ſont compoſées de piſtils auxquels ſont attachés les embryons, paroiſſent ſous la forme d'un cône écailleux : lorſque ces fruits ſont dans leur maturité, on trouve ſous chaque écaille deux ſemences ovales, garnies chacune d'une aîle membraneuſe : c'eſt principalement par la poſition de ces cônes, & par les feuilles, qu'on diſtingue les ſapins des piceas ou épicias. M. *Deleuze* dit que ces arbres

ſe rangent dans un même genre avec les pins & les melezes, dont ils different principalement, parce que leurs feuilles naiſſent toutes de différens points.

Les ſapins proprement dits ont la pointe de leurs fruits ou cônes tournés vers le ciel : leurs feuilles ſont longuettes, émouſſées, échancrées par le bout, aſſez ſouples, blanchâtres en deſſous, & rangées à-peu-près ſur un même plan des deux côtés d'un filet ligneux, ainſi que les dents d'un peigne : ils fourniſſent de la térébenthine liquide, aſſez ſemblable au baume blanc de Canada, ou à ce qu'on appelle en Angleterre le *baume commun de Gilead*.

Les feuilles des piceas ou épicias ſont étroites, aſſez courtes, roides, piquantes & rangées autour d'un filet commun, en ſorte qu'elles forment toutes enſemble, par leur pointe, une eſpece de cylindre : leurs cônes ont la pointe tournée en bas. Ces arbres ne donnent point de térébenthine, mais il ſort de leur écorce un ſuc épais, ou une réſine qui s'épaiſſit, devient concrete, & ſemblable à des grains d'encens commun : c'eſt avec cette réſine que l'on fait ce qu'on nomme *poix de Bourgogne*.

Comme les forêts de ſapins & d'épicias ſe trouvent ordinairement dans les pays de montagnes, il arrive aſſez fréquemment que les ouragans rompent, déracinent & couchent ſur le côté trente & quarante arpens de bois. On enleve ces arbres pour les différens uſages auxquels ils ſont propres ; mais dans ce cas la forêt aura de la peine à ſe repeupler. Si on laiſſe aller les beſtiaux dans ces endroits pour y paître l'herbe, les ronces & autres plantes qui y croiſſent, on ſera quelquefois vingt-cinq ou trente ans ſans y avoir un arbre de la hauteur d'un pied ; mais ſi on n'y laiſſe point aller les beſtiaux, on voit au bout de trois ou quatre ans paroître de jeunes ſapins, ce qui prouve que cet arbre naiſſant veut être à couvert des rayons du ſoleil : auſſi remarque-t-on qu'il croît une pépiniere de ſapins dans l'endroit où un gros ſapin a été abattu, lorſque la plante eſt ombragée par les arbres voiſins ; au contraire, ſi on a aſſez abattu de ſapins pour que le ſoleil donne ſur le terrain, on n'y en voit lever aucun ou très-peu. Les ſapins croiſſent lentement : un ſemis de ſapin ne commence à ſe diſtinguer de l'herbe que vers la cinquieme ou ſixieme année ; mais avec le temps cet arbre devient très-haut. Dans les montagnes de Suiſſe, les ſapins, dit M. *Bourgeois*, croiſſent plus promptement. Ces arbres

parvenus à l'âge de vingt ans, peuvent être employés en bois de charpente pour des chevrons; s'ils sont âgés de trente ans, on peut s'en servir pour des poutres. Pline, *au Livre XVI, Chapitre 40 de son Histoire Naturelle*, cite un sapin d'une hauteur remarquable, & de sept pieds de diametre, lequel servit de mât au plus grand vaisseau que les Romains eussent encore vu en mer, & qui avoit été construit pour transporter d'Egypte l'obélisque destiné au cirque du Vatican. On voit encore sur le mont Pilat, dans le Canton de Lucerne en Suisse, un sapin des plus remarquables. De sa tige, qui a plus de huit pieds de circonférence, sortent à quinze pieds de terre, neuf branches d'environ un pied de diametre & de six pieds de long : de l'extrémité de chaque branche s'éleve un sapin fort gros, de sorte que cet arbre imite un lustre garni de ses bougies. On a aussi entendu parler des grands sapins de la Chine.

Quand une partie des arbres commence à se couronner, c'est-à-dire, à mourir par la cime, il est temps d'abattre la forêt; mais il est essentiel d'entamer l'exploitation du côté que le vent est le moins violent (c'est ordinairement dans la partie de l'Ouest), afin que les lisieres qui subsistent du côté de l'Est & du Nord-Ouest continuent de protéger la futaie, qui, sans cela, courroit risque d'être renversée.

Le sapin, par rapport à son volume & à l'utilité de son bois, est, après le chêne & le châtaignier, au premier rang des arbres forestiers. Il ne refuse presque aucun terrain, si ce n'est l'aridité de la craie & le sable vif. Il se plaît dans les pays froids, languit dans les pays chauds. Le bois de sapin entre dans la fabrique des plus grands vaisseaux : on en fait des pieces de charpente, des planches. Il est très-bon à brûler, fait de bon charbon. Si l'on ferme entiérement une chambre avec des volets faits de ce bois & aménuisés au point de n'avoir qu'une ligne d'épaisseur, ils laissent passer autant de jour que les fermetures appellées *sultanes;* mais le sapin paroît rouge, & rend le même effet que si la lumiere passoit à travers un rideau de taffetas cramoisi.

Nous allons donner une idée, d'après M. *Duhamel*, de la maniere dont on tire la térébenthine des sapins, & la résine dont on fait la poix des piceas : ces objets dont nous avons déjà parlé à l'article PIN & TÉRÉBINTHE, sont de nature à être placés encore ici, non-seule-

ment à cause de leur utilité, mais parce que les sapins produisent ces différentes matieres d'une maniere un peu différente ; au moins en retire-t-on la résine différemment, &c.

Tous les ans, vers le mois d'Août, les paysans Italiens, voisins des Alpes, font une tournée dans les Cantons de la Suisse, où les sapins abondent, pour y ramasser la térébenthine. Ces paysans ont des cornets de fer blanc qui se terminent en pointe aiguë, & une bouteille de la même matiere pendue à leur côté : dans d'autres endroits on se sert de cornes de bœufs. C'est un spectacle plaisant de voir ces Paysans monter jusqu'à la cime des plus hauts sapins, au moyen de leurs souliers armés de crampons qui entrent dans l'écorce des arbres dont ils embrassent le tronc avec les deux jambes & un de leurs bras, pendant que de l'autre ils se servent de leur cornet pour crever de petites tumeurs ou des vessies que l'on apperçoit sur l'écorce des sapins proprement dits. Lorsque leur cornet est rempli de cette térébenthine claire & coulante qui forme les vessies, ils la versent dans la bouteille qu'ils portent à leur ceinture, & ces bouteilles se vident ensuite dans des outres ou peaux de bouc qui servent à transporter la térébenthine dans les lieux où ils savent en avoir le débit le plus avantageux.

Comme cette térébenthine est quelquefois mêlée de petites ordures, ils la purifient par une filtration bien simple : ils roulent un morceau d'épicia en forme d'entonnoir, garnissent le bout le plus étroit avec des pousses du même arbre, & filtrent leur térébenthine de cette maniere.

Il n'y a que les sapins, proprement dits, qui aient de la térébenthine dans leurs vessies : si l'on fait par hasard ou par expérience quelqu'incision à l'écorce de ces arbres, à peine en sort-il un peu de térébenthine ; au lieu que la résine des piceas ou épicias ne se retire que par incision ; s'il se trouve par hasard quelque vessie sur leur écorce, ce n'est que sur les arbres qui sont très-vigoureux. La résine d'épicia s'épaissit & devient opaque comme de l'encens, au lieu que celle des sapins est pour l'ordinaire fluide ; mais lorsqu'elle devient solide, elle est claire & transparente comme le mastic en larmes.

Dans les endroits où le fond est gras, & la terre bonne, on fait deux récoltes de térébenthine dans la saison des deux seves ; savoir, celle du printemps & celle d'Août. Il n'en est pas ainsi des épicias ; ces arbres fournissent une récolte tous les quinze jours, pourvu qu'on

ait ſoin de rafraîchir les entailles qu'on a déjà faites à leur écorce. On commence à retirer des ſapins une médiocre quantité de térébenthine dès qu'ils ont trois pouces de diametre ; ils en fourniſſent de plus en plus juſqu'à ce qu'ils aient acquis un pied de diametre, alors leur écorce devient ſi épaiſſe qu'elle ne produit plus de veſſies. Les épicias, au contraire, fourniſſent de la poix tant qu'ils ſubſiſtent, en ſorte qu'on en voit qui en fourniſſent encore, quoiqu'ils aient plus de trois pieds de diametre.

Il découle naturellement de l'écorce des épicias des larmes de réſine qui en s'épaiſſiſſant, forment une eſpece d'encens ; mais pour avoir la poix en plus grande abondance, on emporte dans le temps de la ſeve, qui arrive au mois d'Avril, une laniere d'écorce dans la longueur de l'arbre, du côté du Midi, en obſervant de ne pas entamer le bois : bien loin que ces entailles faſſent tort à ces arbres, on prétend que ceux qui ſont plantés dans les terrains gras périroient ſi on ne tiroit, par des entailles, une partie de leur réſine. Dans les terrains gras on fait la récolte tous les quinze jours, en détachant la poix avec un inſtrument qui eſt taillé d'un côté comme le fer d'une hache, & de l'autre comme une gouge ; ce fer ſert encore à rafraîchir la place toutes les fois qu'on ramaſſe la poix : cette matiere découle d'entre le bois & l'écorce ; les Payſans mettent cette poix, qui eſt ſeche, dans des ſacs ; lorſqu'ils ſont arrivés chez eux, ils la font fondre, ils la paſſent dans une toile claire, ils la verſent dans des barils, & en cet état on la vend ſous le nom de *poix graſſe* ou *poix de Bourgogne ;* on la renferme auſſi quelquefois dans des cabas d'écorce de tilleul. Lorſqu'on mêle avec cette poix, qui eſt jaune, du noir de fumée, on en forme ce que l'on nomme *poix noire.* Dans les années ſeches & chaudes, la poix eſt de meilleure qualité, & la récolte en eſt plus abondante que dans celles qui ſont fraîches & humides. Un arbre vigoureux, & planté en bon fonds, peut, au plus, rendre chaque année trente à quarante livres de poix.

On retire de cette poix, en la mêlant avec de l'eau dans un alambic, un eſprit de poix que l'on vend quelquefois pour de l'eſprit ou de l'huile eſſentielle de térébenthine. On doit prendre des précautions pour n'être point trompé, ſur-tout lorſqu'il eſt important d'avoir de véritable huile eſſentielle de térébenthine, ſoit pour des médicamens, ſoit pour diſſoudre certaines réſines concretes.

L'huile eſſentielle de térébenthine ne s'obtient qu'en diſtillant avec

beaucoup d'eau la térébenthine qu'on retire des veſſies du ſapin. En Suiſſe on prépare cette huile eſſentielle avec des cônes de ſapin, *ſtrobili abietis*, qu'on ramaſſe dans le temps de la St. Jean, ſaiſon où ils ſont remplis de térébenthine; on les hache par tranches, dit M. *Bourgeois*, & on les fait diſtiller avec de l'eau dans de grands alambics; on ſépare l'huile qui ſurnage, avec des entonnoirs de verre. M. *Haller* qui habite auſſi la Suiſſe, obſerve que l'arbre qui donne la térébenthine eſt le *ſapin blanc*, à feuilles plates, blanches en deſſous, & marquées d'une petite échancrure à leurs pointes, aux cônes droits, dont les écailles ſont réfléchies & dentelées. Il ajoute que l'arbre dont on tire la poix, eſt le *ſapin rouge*, à feuilles preſque toujours courtes, épaiſſes & pointues, aux cônes pendans, dont les écailles ſont rondes.

On aſſure que l'on contrefait l'ambre jaune en mêlant, par une chaleur modérée & augmentée peu-à-peu, de l'huile d'aſphalte rectifiée avec de la terébenthine dans un vaſe de cuivre jaune; quand cette matiere a pris deux ou trois bouillons ou aſſez de conſiſtance, on peut en mouler de très-belles tabatieres.

La bonne térébenthine doit être nette, claire, tranſparente, de conſiſtance de ſirop, d'une odeur forte, & d'un goût un peu amer: on ſait qu'elle entre dans les vernis communs, qu'elle fait la baſe de pluſieurs emplâtres, de quelques onguens, & de quelques digeſtifs; on l'ordonne encore intérieurement pour les maladies des reins & de la veſſie, & elle paſſe pour être anti-ſcorbutique, déterſive, réſolutive & deſſicative.

L'huile eſſentielle de térébenthine ſert aux Peintres pour rendre leurs couleurs plus coulantes, aux Verniſſeurs pour diſſoudre des réſines concretes, aux Maréchaux pour deſſécher les plaies des chevaux, & les guérir de la gale. Des Médecins l'ordonnent dans quelques potions pour faciliter l'expectoration.

La poix entre auſſi dans la compoſition de pluſieurs onguents: on la mêle avec du beurre, & on en fait une compoſition qui ſert à graiſſer les voitures; on pourroit, en la fondant avec du goudron, en faire un brai-gras pour enduire les vaiſſeaux. Dans le Comté de Neuf-Châtel on fait un brai pour les vaiſſeaux, & pour le bois qu'on emploie dans l'eau, avec de la poix du picea, qui eſt d'un blanc-jaunâtre, & une certaine quantité de pierre d'aſphalte réduite en poudre; ce mêlange étant cuit ſur le feu fait un bon enduit: on y ajoute encore

d'autres drogues, & on en fait un très-bon ciment pour unir les pierres: *voyez le mot* ASPHALTE. On tient présentement à Paris un bureau de *ciment d'asphalte*.

On nous apporte du Canada une térébenthine claire & blanche, dont l'odeur de citron ressemble beaucoup à celle du baume de la Mecque; mais elle est moins grasse, plus transparente, & se durcit plus facilement. Cette térébenthine, que l'on connoît sous le nom de *baume blanc de Canada*, est je crois, dit M. *Duhamel*, peu différente de celle que les Anglois appellent *baume de Gilead :* ce baume se ramasse sur un *sapin à feuilles d'if:* voyez l'usage de ce baume au mot BAUME DE CANADA.

En Canada l'on fait avec l'*épinette blanche*, espece d'*épicia* dont les feuilles sont disposées en peignes, une boisson très-saine, qui ne paroît point agréable la premiere fois qu'on en boit, mais qui le devient lorsqu'on en a usé quelque temps. Comme on peut faire cette liqueur avec notre épicia, & qu'en tout temps elle peut être à fort grand marché, nous allons en donner ici la recette, afin que l'on puisse en faire usage dans les années où le vin est trop cher, sur-tout lorsque la disette des grains fait également augmenter le prix de la biere ordinaire.

On met dans une chaudiere la quantité d'une barique d'eau, & on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux: ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien; on entretient l'eau bouillante jusqu'à ce que l'écorce se détache: pendant cette cuisson on fait rôtir dans une poële un boisseau d'avoine, & on fait griller douze ou quinze livres de pain coupé par tranches; on jette cela dans la liqueur: on lui fait subir quelques bouillons; on la décante ensuite, & on y ajoute six pintes de melasse ou gros sirop de sucre, ou à son défaut, douze à quinze livres de sucre brut. On entonne la liqueur dans une barique qui ait contenu du vin rouge; ou si l'on veut la colorer, on y met cinq ou six pintes de vin rouge. On délaie dans cette liqueur une chopine de levure de biere, & on la laisse ensuite fermenter: si on ferme le bondon, au bout de vingt-quatre heures, l'épinette devient piquante comme le cidre; mais si on veut la boire plus douce, il ne faut la bondonner que quand elle a passé sa fermentation, & avoir soin de la remplir deux fois par jour.

Cette

Cette liqueur eſt très-rafraîchiſſante & très-ſaine ; lorſqu'on y eſt habitué on la boit avec beaucoup de plaiſir, ſur-tout pendant l'été. Je crois, dit M. *Duhamel*, qu'on pourroit ſubſtituer le genievre à l'épinette du Canada.

SAPINETTE, nom que l'on donne ſur quelques Ports de mers, à la conque anatifere : *voyez* CONQUE ANATIFERE.

SAPINETTE DE CANADA : *voyez* BAUME DU CANADA, *& l'article* SAPIN.

SAPONAIRE : *voyez* SAVONIERE.

SAPOTILLER, *ſapota fructu ovato majori*, PLUM. eſt un grand arbre qui croît dans l'iſle de Cayenne : il eſt très-propre à orner un jardin; il porte ſes branches en forme d'entonnoir, tandis que du milieu il pouſſe un jet fort droit, qui s'éleve plus que tout le reſte : ſa feuille eſt d'un vert plus clair que celle de l'oranger ; ſon fruit, dit M. *de Préſontaine*, paſſe avec raiſon pour un des meilleurs de l'Amérique, & n'a que trois pépins oblongs, applatis & brun. Ces amandes priſes en émulſion, ſont un puiſſant apéritif dans les rétentions d'urines & la gravelle. L'arbre ſe plante où l'on veut, avec les précautions néceſſaires.

Il y a une autre eſpece de ſapotiller, dont le fruit eſt comme un œuf, plus long que celui du précédent, mais moins délicat.

Cette deſcription paroît différente de celle que *Lémery* donne de la ſapotille, ſous le nom de *zapotum* ou *zapote ;* c'eſt, dit-il, un fruit de la Nouvelle-Eſpagne en Amérique : les Eſpagnols l'appellent *zapote blanco ;* il a la forme & la groſſeur d'une pomme de coing : ſon goût eſt agréable, mais il eſt mal-ſain, il renferme un noyau qu'on dit être un poiſon dangereux. Ce fruit naît ſur un grand arbre appellé par les Indiens *cochit-zapotl :* ſes feuilles ſont ſemblables à celles de l'oranger, diſpoſées trois à trois par intervalles ; ſes fleurs ſont petites & de couleur jaune.

A Saint-Domingue on appelle *ſapotiller-maron* une eſpece de balatas rouge, arbre fort utile dans nos Colonies : *voyez* BALATAS. M. *de Préſontaine* dit que *Barrere* s'eſt trompé en donnant au ſapotiller le nom *galibi de Maritambour*, qui eſt une eſpece de fleur de la Paſſion. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

SAPPADILLE, *anonæ ſpecies.* Arbre originaire des Indes Occidentales, & qui eſt fort cultivé à la Jamaïque & aux Barbades, à cauſe

de ſon fruit dont on fait beaucoup d'uſage dans ce pays. Cet arbre s'éleve à la hauteur d'un pommier ; ſes feuilles ſont vertes, brunes & reſſemblent à celles du laurier ; ſes fleurs ſont compoſées de trois pétales ſoutenues ſur un pédicule : à ces fleurs ſuccede un fruit arrondi couvert d'une écorce, & dont la pulpe environne les cellules qui contiennent des graines brunes, marquées d'un ſillon blanc. Ce fruit devient jaune étant mûr.

SAR. Nom qu'on donne ſur les côtes d'Aunis au *varec* ou au *goemon*. Voyez ces mots.

SARANNE, *lilium flore atro rubente*. Eſpece de lis que M. *Steller* dit ne ſe rencontrer qu'en Sibérie & dans la péninſule de Kamtſchatka. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : ſa racine bulbeuſe eſt de la groſſeur de celle de l'ail : ſa tige eſt groſſe comme une plume de cygne ; elle eſt rouge par le bas & verte par en-haut ; elle eſt garnie de deux rangées de feuilles ovales : la rangée inférieure a trois feuilles, & la rangée ſupérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'éleve beaucoup plus haut) eſt rougeâtre & reſſemble à celle du lis. Ses étamines ſont jaunes par le bout, & entourent au nombre de ſix le piſtil qui eſt triangulaire, & qui contient dans trois capſules des graines rougeâtres. Les habitans font une eſpece de gruau avec ſa racine bulbeuſe.

M. *Steller* diſtingue cinq eſpeces de ſarannes ; ſavoir, 1°. le *kimtchiga*, qui reſſemble à notre pois ſucré. 2°. La *ſaranne ronde*, que nous venons de décrire. 3°. L'*onſenka*, qui croît dans toute la Sibérie. 4°. Le *titichpa*. 5°. Le *matiſta ſladka travo* ou la *douce plante*, dont on fait dans le pays non-ſeulement des confitures, mais encore dont les Ruſſes ſavent retirer une liqueur ſpiritueuſe. La racine de cette derniere plante eſt jaune en dehors, blanche en dedans, d'une ſaveur amere & piquante. Sa tige charnue & articulée s'éleve à la hauteur de cinq pieds ; elle eſt garnie de dix feuilles d'un rouge-verdâtre. Ses fleurs ſont blanches & reſſemblent à celles du fenouil. On ne recueille le *matiſta* qu'avec des gants, à cauſe de ſon ſuc cauſtique qui fait venir des ampoules aux mains. Pour tirer un eſprit ardent de cette plante, il faut la lier en paquets, la laiſſer fermenter dans de l'eau bouillante, y joindre quelques fruits du prunellier ou d'airelle : on doit bien boucher le vaſe qu'on tient dans un lieu chaud juſqu'à ce que la fermentation ſoit paſſée & ne faſſe plus aucun bruit. La liqueur qu'on en obtient par une

premiere distillation est aussi forte que l'eau-de-vie. Si on distille cette eau-de-vie, elle produit alors un esprit ardent & assez fort, dit-on, pour mordre sur le fer. Quatre-vingt livres de cette plante donnent vingt-cinq pintes de liqueur forte. L'on a observé que si l'on n'a pas retiré l'écorce de la plante avant la macération, elle cause le ris sardonique à ceux qui boivent la liqueur distillée. On prétend que l'usage de cette liqueur enivrante rend stupide, noircit la peau du visage & procure des rêves effrayans. M. *Steller* dit avoir vu des personnes qui, après en avoir bu la veille, s'enivroient de nouveau en buvant un verre d'eau. Voilà un effet des plus singuliers. On prétend que la *berce vulgaire* de cette même contrée donne les mêmes produits & occasionne les mêmes effets. *Voyez l'article* BERCE.

SARAZIN. *Voyez* SARRASIN.

SARCANDA. *Voyez* SANTAL.

SARCELLE. *Voyez* CERCELLE. A l'égard de la sarcelle de la Chine, *voyez à l'article* CANARD DE NANKIN.

SARCOCOLLE ou COLLE-CHAIR, *sarcocolla.* C'est un suc plus gommeux que résineux, composé de grumeaux comme des miettes blanchâtres ou rougeâtres, spongieuses & très-friables, quelquefois brillantes; d'un goût âcre, d'abord un peu amer, ensuite douceâtre, fade & désagréable : ces miettes sont quelquefois unies ensemble par un duvet filandreux, comme des graines de pavot qu'on auroit frottées avec quelques particules de toile d'araignée.

La *sarcocolle* est très-fragile sous la dent, & se dissout dans l'eau : lorsqu'on l'approche de la flamme d'une bougie elle bouillonne d'abord, ensuite elle brûle avec éclat. On nous apporte cette gomme-résine de Perse & de l'Arabie Heureuse. On ne sait point encore de quelle plante ou arbrisseau cette substance découle. Les Auteurs ne sont pas plus d'accord entr'eux sur ses vertus. *Serapion* dit qu'elle ulcere les intestins, & qu'elle rend chauve. *Hoffman* en condamne entiérement l'usage interne, tandis que les Médecins Arabes vantent sa vertu purgative. D'autres Praticiens recommandent la sarcocolle macérée dans du lait d'ânesse ou de femme, pour l'ophthalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes : de plus, elle déterge les plaies; elles les consolide & les cicatrise : c'est même de là qu'elle a pris son nom de *sarcocolle* ou *colle-chair;* cette substance est la moins usitée des gomme-résines : les Arabes l'appellent *anzarot.*

SARDE. On donne ce nom à la cornaline. Quelques Voyageurs appellent aussi *sarde* la sardine & certains poissons rouges d'Afrique.

SARDE-AGATE, *sardachates*. On appelle ainsi une pierre qui tient de la cornaline & de l'agate proprement dite : elle est demi-transparente ; sa teinte tient de l'orangé & du rouge pâle, également distribuée & sans apparences de taches particulieres & distinctes. La plus belle sarde-agate, est moitié cornaline & moitié sardoine.

SARDINE, *sardina*. La sardine est un petit poisson de mer à nageoires molles, du genre des aloses : elle ne differe, dit *Rondelet*, de la *sarde*, qui se pêche en Provence, en Italie & ailleurs, que parce qu'elle est plus petite.

Ce poisson ne differe aussi de l'alose, que parce qu'il est à proportion moins large & plus petit ; son corps est garni de grandes écailles : les premieres sont de diverses couleurs ; sa tête est dorée ; son ventre est blanc ; son dos est vert & bleu, ces deux couleurs reluisent quand on le tire vivant de la mer : le vert se perd avec la vie, & le bleu reste ; mais il perd son éclat : ce poisson n'a point de fiel, ce qui fait qu'on peut le manger sans le vider. Il suffit de le mettre un instant sur les charbons allumés pour le cuire au degré convenable : c'est la nourriture du peuple dans les lieux où il est commun, mais il n'en est pas moins recherché sur les tables les plus délicates.

Les *sardines* nagent de côté & d'autre en grande troupe ; tantôt elles se trouvent en haute mer, tantôt vers le rivage, tantôt vers les rochers & les pierres : on en pêche dans la Méditerranée & beaucoup plus dans l'Océan, sur-tout depuis les côtes de Bretagne jusques sur celles d'Espagne, mais elles varient pour la grosseur. Celles que l'on pêche à Saint-Jean-de-Luz sont le double plus grosses que celles que l'on pêche au bas de la Garonne, vis-à-vis Royan, mais celles-ci passent pour les meilleures de toutes. La pêche de ce poisson fait, sur les côtes de Bretagne, un produit considérable ; il peut monter à plus de deux millions.

Les *sardines* ne feroient que se montrer sur les côtes de la Basse-Bretagne, si, pour les y retenir, on ne les amorçoit avec une composition que l'on tire de Hollande & du Nord. C'est une préparation d'œufs de morues & d'autres poissons. La consommation qu'on en fait est prodigieuse ; & la barrique, pesant trois cents livres, se vend communément dix à douze francs, & monte quelquefois jusqu'à quarante francs. La Société de Bretagne remarque qu'il est fâcheux & étonnant que les

vaisseaux françois qui vont à la pêche de la morue, ne préparent point ces œufs, au lieu de les jeter dans la mer, comme on le fait par une négligence blâmable.

Si cette pêche est généralement reconnue pour être très-avantageuse, elle a aussi ses inconvéniens: la Société de Bretagne demande qu'on fasse cesser les abus & la gêne qui pourroient détruire ce commerce si utile. Un de ces abus, c'est qu'au lieu de se servir de cette préparation d'œufs de morue, désignée par les Ordonnances de Marine sous le nom de *résure*, & en Bretagne sous celui de *rogue* ou *rave*, plusieurs Pêcheurs font usage d'une autre amorce qu'on nomme *gueldre*, *guildille* ou *guildre*, qui est une sorte de pâte faite avec des chevrettes, des cancres, &, ce qui est plus pernicieux à tous égards, avec le menu fretin des soles, des merlans, & des autres poissons de toute espece, lors même qu'ils ne sont que de la grosseur d'une lentille. Il est d'autant plus important d'interdire cet appât, qu'il corrompt la sardine en moins de trois heures, & plus encore parce qu'il détruit les especes de poissons du frai desquels il est composé, & diminue l'espérance d'une pêche abondante en ce genre d'animaux.

Il s'est introduit un abus semblable, qu'il est important de réprimer, au sujet de la pêche du maquereau: on fait usage d'une autre espece d'appât, qu'on nomme aussi *gueldre*, & qui n'est composé de même que de frai ou fretin de poissons. Deux femmes, en moins de deux heures, prennent quelquefois jusqu'à cent vingt livres pesant de cette matiere précieuse, qu'il seroit cependant si intéressant de conserver : rien ne leur échappe, puisque c'est de la toile qui leur sert de filet. On peut à peine imaginer la perte qui en résulte. Cet abus ne s'est introduit que depuis quelques années, & c'est précisément l'époque d'une disette extrême de poisson sur une côte qui en fournissoit ci-devant avec abondance.

On exprime des sardines une huile qui fait un grand objet de commerce. On sale les sardines, & par ce moyen elles se conservent assez bien. On en vend une grande quantité à la foire de Beaucaire.

Les sardines que l'on pêche aux environs des îles Barbades, sont, dit-on, fiévreuses pendant certains mois de l'année.

SARDOINE, *sardonix*. Espece d'agate d'une couleur fauve ou d'ambre jaune, & d'un tissu de corne, quelquefois nuancée d'une teinte brune obscure. Cette pierre est dure, prend bien le poli, & est très-

bonne à la gravure, en ce qu'elle ne retient pas la cire, mais elle n'a pas d'éclat: on en distingue de deux sortes.

1°. La Sardoine Orientale, *sardonix orientalis*, est celle qui est pommelée, agréablement nuancée, bien délavée, & la plus dure: on l'appelle aussi *pierre de Memphis*. On en fait quelquefois des camées: on la trouve aux Indes, en Egypte, en Chypre & en Sibérie.

2°. La Sardoine Occidentale, *sardonix occidentalis.* Elle est d'une teinte enfumée; au moins elle est communément parsemée de taches sourdes, bleues, environnées de cercles laiteux; elle est moins dure que la précédente: on la trouve en Boheme & en Silésie, dans les ravines, après la chûte des grandes eaux. La plus belle & la véritable *sardoine* est à deux couches, l'inférieure jaune-rougeâtre, & la supérieure blanche. L'on voit quelquefois des sardoines arborisées, d'autres à filets paralleles, blancs & bruns.

SARGASSE ou SARGAZO, *lenticula marina*, *serratis foliis.* Espece de lentille de mer. Son fruit est vésiculaire, & se trouve dans la continuité des tiges. *Voyez* ce que nous avons dit de cette plante sous le nom d'Herbe flotante.

SARGO, *sargus.* C'est un poisson de mer & de rivage, à nageoires épineuses, & qu'on met dans le genre des spares dit M. *Deleuze.* Il a le corps rond, plat; ses écailles sont blanches, argentées: il a des traits noirs qui vont du dos au ventre; ces traits sont alternativement, l'un grand & l'autre petit; ses yeux sont ronds, ses dents larges, les aîlerons des ouïes sont rougeâtres, ainsi que la queue: les nageoires du ventre sont noires, sa queue est fourchue: il a quatre ouïes.

Ce poisson vit entre les pierres qui sont sur le rivage, & principalement dans les lieux fangeux: alors il est moins délicat; il fraie deux fois par an, au printems & en automne; il est fort lubrique & très-rusé: sa chair approche, pour le goût, de celle de la dorade, mais elle est plus seche & plus dure: elle nourrit beaucoup.

SARGON. Espece de petit plongeon. *Voyez au mot* Canard.

SARICOVIENNE. Espece d'animal amphibie, mais qui habite plus dans l'eau que sur terre. On le trouve le long de la riviere de la Plata. Il est de la grandeur d'un chat: sa peau est douce comme le velours, & de couleur grise & noire; ses doigts sont unis ensemble par des membranes. Cet animal est réellement une espece de *loutre*, qui se trouve

en différens endroits de l'Amérique méridionale. C'eſt le *cariguiebeju* du Bréſil. Les ſaricoviennes vivent en ſociété dans des tanieres qu'elles ſe creuſent ſur les bords des fleuves : elles ſe nourriſſent de crabes, de poiſſons ; auſſi leur chair eſt-elle bonne à manger : leur fourrure eſt très-eſtimée.

SARIGOY. Eſpece de renard du Bréſil : c'eſt la *carigueia* de *Marcgrave.*

SARIGUE ou MANITOU. Eſpece de *didelphe.* Voyez ce mot.

SARMENT. On donne ce nom aux tiges rampantes, comme le ſont celles de la vigne.

SARRASIN ou BLÉ NOIR, *fagopyrum*, *aut Sarracenicum frumentum.* Cette eſpece de grain eſt originaire d'Afrique, mais il eſt très-commun aujourd'hui en France, & on en cultive une grande quantité dans différentes provinces.

Le ſarraſin pouſſe une tige haute d'une coudée & plus, cylindrique, branchue, garnie de rameaux de fleurs qui ſortent des aiſſelles des feuilles. Celles-ci ſont portées ſur des queues longues de deux pouces, aſſez ſemblables, pour la forme, à celles du lierre, mais d'un vert clair : au ſommet des tiges & des rameaux, on voit paroître de petites fleurs blanches, en roſe, diſpoſées en bouquet ou épi, chargées d'étamines rougeâtres. Aux fleurs, qui fourniſſent aux abeilles une abondante récolte de miel, ſuccedent des graines triangulaires, contenant une farine très-blanche & inſipide. M. *Haller* dit qu'il y en a une autre eſpece à ſemences dentelées qui vient de Sibérie, & qui ſupporte mieux le froid.

Cette plante n'eſt point délicate : on la ſeme dans nos champs en toutes ſortes de terres, & ordinairement après la récolte du ſeigle ou du méteil, & on obtient par ce moyen deux récoltes dans une même année : elle aime la pluie ; elle croît promptement, & mûrit bientôt. On en ſeme peu en Suiſſe, dit M. *Bourgeois*, parce qu'elle mûrit rarement avant les gelées d'automne. On fait avec la farine de ſon grain, un pain noirâtre, dont la ſaveur eſt un peu meilleure que celle du pain d'orge. Ce pain eſt humide, paſſe plus vîte, & cauſe plus de vents que le pain de ſeigle : on l'emploie ſeul, ou on le mêle avec d'autres grains : il nourrit moins que le froment, le ſeigle & l'orge, mais plus que le millet & le panis.

La bouillie & les gâteaux que l'on fait avec la farine du ſarraſin

donnent une nourriture qui n'eſt pas mal-faiſante. Cette farine peut être employée dans les cataplaſmes réſolutifs & émolliens.

On nourrit les bœufs & les autres bêtes de charge avec cette plante verte, & les volailles avec ſa graine qui les engraiſſe promptement : cette graine échauffe auſſi les poules, & les fait pondre de bonne heure.

Quelques Jardiniers ſe ſervent avec avantage du ſon tiré de la farine de graine de blé de ſarraſin pour préſerver de l'humidité pendant l'hiver les cellules où ils conſervent leurs plantes. On conſtruit des planchers écartés des murs de deux ou de trois pouces, & on remplit exactement avec ce ſon l'intervalle qui eſt entre ces murs & ces planchers.

Lémery donne auſſi le nom de *blé noir* ou *blé de vache & de bœuf*, ou *rouge herbe* à une plante qui s'appelle *melampyrum purpureum*. Sa tige eſt carrée, velue, purpurine, rameuſe & haute d'un pied : ſes feuilles ſont oppoſées & verdâtres, un peu brunes ; celles d'en-haut ſont purpurines : les fleurs ont des tuyaux terminés en-haut par une maniere de gueule, de couleur variée purpurine & jaune-rougeâtre ; elles ſont ſuivies par des fruits oblongs qui s'ouvrent de la pointe à la baſe en deux coques, leſquelles ſont partagées en deux loges qui renferment des ſemences oblongues, noires & plus petites que des grains de blé. Cette plante croît entre les blés, principalement dans les terres graſſes : les bœufs & les vaches en mangent beaucoup.

SARRETTE ou SERRETE, *ſerratula*. C'eſt une eſpece de jacée dont la tige croît à la hauteur de deux ou trois pieds ; elle eſt cannelée & rougeâtre ; les feuilles d'en-bas ſont découpées comme celles de la ſcabieuſe, & les autres ſont oblongues, plus grandes que celles de la bétoine ; dentelées en leurs bords comme une petite ſcie, de couleur verte obſcure : au ſommet naiſſent des fleurs laciniées comme celles des autres eſpeces de jacée, renfermées dans un calice écailleux : aux fleurs ſuccedent des ſemences garnies d'aigrettes. On trouve la ſarrette dans les bois & dans les prés, aux lieux ſombres & humides.

Cette plante eſt eſtimé vulnéraire, propre pour les contuſions, pour diſſoudre le ſang caillé, pour appaiſer la douleur des hémorroïdes : elle convient encore pour les hernies : on prétend que ſa feuille fournit une teinture jaune-verdâtre, qui eſt un peu d'uſage.

SARRIETTE, SADRÉE & SAVORÉE, *ſatureia ſativa*. La ſarriette

cultivée

cultivée le plus ordinairement, forme une touffe arrondie, branchue, d'un pied de hauteur. Son bois eſt dur & reſſemble à du bois ſec; ſes feuilles ſont étroites, oblongues; ſes fleurs ſont en gueule, & ſortent des aiſſelles des feuilles: elles ſont blanches, tirant ſur le purpurin; il leur ſuccede des ſemences menues, rondes, de couleur ardoiſée.

Cette plante, qui eſt annuelle, vient aiſément dans toutes ſortes de terres; elle eſt indigene à l'Italie. Les Cuiſiniers la recherchent pour relever le goût des feves de marais, avec leſquelles elle s'allie fort bien; les Allemands en mêlent dans leur choukraut. Elle eſt beaucoup plus utile dans la Médecine, & ſi bonne, qu'on l'appelle la *ſauce aux pauvres;* elle eſt ſtomachique: ſa décoction injectée dans les oreilles, eſt bonne pour les affections ſoporeuſes: elle eſt utile en gargariſme pour le relâchement de la luette, & pour l'inflammation & gonflement des amygdales. La poudre de ſes feuilles ſéchée & bue dans du vin, ſoulage les maux de poitrine.

Il y en a deux autres eſpeces vivaces qui forment des arbuſtes aſſez élevés; on les appelle *tymbres;* elles ſont originaires de Candie: l'une porte des fleurs bleuâtres, & l'autre des fleurs blanches: ce ſont des arbriſſeaux de ſerre.

La ſarriette de montagne, *ſatureia montana*, eſt une eſpece de calament, mais qui a la feuille, le port & l'odeur de la ſarriette: *voyez* CALAMENT.

SASSAFRAS ou LAURIER DES IROQUOIS. On connoît ſous ce nom un bois, ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, ſpongieuſe & légere, de couleur cendrée, rouſſâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante, qui approche de celle du fenouil & de l'anis. On retire cette racine d'un arbre qui croît à la Virginie, au Bréſil, à la Floride, & dans pluſieurs provinces de l'Amérique.

Le ſaſſafras eſt une eſpece de laurier, dont le tronc eſt nu, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à ſon ſommet, comme celles d'un pin ébranché, ſes feuilles ſont à trois lobes, comme celles du figuier, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous; ſes fleurs ſont en grappes, découpées en cinq parties: il leur ſuccede des baies ſemblables à celles du laurier. Cet arbre eſt toujours vert, il paroît qu'il peut s'élever en France, où il eſt cependant encore fort rare.

Le bois de saſſafras abonde en parties volatiles ſubtiles, comme le prouve ſon odeur : il excite la tranſpiration & la ſueur ; il inciſe & réſout les humeurs épaiſſes, viſqueuſes, adoucit les douleurs de la goutte, remédie à la paralyſie & aux fluxions froides. On l'emploie utilement dans les maladies vénériennes : on en retire une huile eſſentielle, & cependant le bois a de la peine à brûler. On nous envoie quelquefois du bois d'anis pour celui de ſaſſafras.

SATELLITES. *Voyez au mot* PLANETE.

SATURNE. *Voyez au mot* PLANETE.

SATYRE, *ſatyrus quadrumanus.* Nom donné à un être fantaſtique, qui tient de l'homme & du quadrupede, & que l'on dit être produit de la monſtrueuſe alliance de deux individus différens pour le ſexe & l'eſpece. Heureuſement pour l'humanité que ces êtres, s'ils exiſtent, périſſent ſans pouvoir ſe perpétuer. Il en eſt peut-être de la beauté des ſatyres, comme de la laideur des ogres, des eſpiégleries des lutins, des courſes des loups-garous, des aſſemblées du ſabat & de pareilles autres extravagances. Le ſatyre des Indiens eſt l'*orang-outang :* voyez ce mot. On trouve dans le Mercure de France, mois de Décembre 1761, page 92, la traduction d'un Mémoire ſur les *Satyres*, les *Tritons* & les *Néréides.* On peut encore conſulter les ingénieuſes Lettres que le Public connoît ſous le titre de *Caprice d'imaginations :* voyez auſſi HOMME MARIN & HOMME DES BOIS.

SATYRE, *ſatyrus.* M. *Linneus* donne ce nom à un papillon qui ſe repoſe ſur les pierres & ſur les rochers ; c'eſt le *grand argus des prés :* il a les aîles très-entieres, brunes par deſſus, les yeux noirs, la paupiere blanche, la marque d'un œil ſur les premieres aîles, & trois ſur les ſecondes, qui en ont ſept en deſſous.

SATYRION, *ſatyrium.* Plante de la famille des *orchis*, & qui emprunte ſon nom de la figure extérieure de ſa racine : on en diſtingue de beaucoup d'eſpeces parmi celles qui naiſſent dans les prés, dans les forêts, ſur les collines & les montagnes, aux lieux ombragés ou expoſés au ſoleil, ſecs ou humides, & qui fleuriſſent en différens temps de l'année, excepté l'hiver. On emploie plus communément en Médecine les eſpeces à racines bulbeuſes, comme ayant les racines plus charnues, & particuliérement les deux ſuivantes.

1°. Le SATYRION MALE ou TESTICULE DE CHIEN A FEUILLES ÉTROITES, *ſatyrium mas foliis maculatis ;* c'eſt l'*orchis morio mas.* On

trouve fréquemment cette plante dans les brouſſailles, les boſquets & les prés. Sa racine eſt compoſée de deux tubercules arrondis, charnus, gros comme des noix muſcades, dont l'un eſt plein & dur, l'autre ridé & fongueux, accompagné de groſſes fibres : elle pouſſe d'abord ſix ou ſept feuilles longues, médiocrement larges, ſemblables à celles du lis, mais plus petites, ordinairement marquées en deſſus de taches d'un rouge brun : ſa tige eſt haute d'environ un pied, ronde, ſtriée, revêtue d'une ou deux feuilles ; portant en ſa ſommité un long épi de fleurs agréables à la vue, purpurines, nombreuſes, un peu odorantes, blanchâtres vers le centre, & parſemées de quelques points d'un pourpre foncé ; chaque fleur eſt compoſée de ſix feuilles inégales, dont les cinq ſupérieures forment en ſe courbant une ſorte de coiffe ; l'inférieure, qui eſt plus grande, finit comme un éperon : à la fleur paſſée ſuccede un fruit ſemblable à une lanterne à trois côtés, contenant des ſemences ſemblables à de la ſciure de bois. Cette plante fleurit vers la fin d'Avril & au commencement de Mai ; les autres ſatyrions fleuriſſent plus tard. Entre les eſpeces qui croiſſent en pluſieurs endroits des environs de Paris, M. *Vaillant* a obſervé qu'il y en a dont les feuilles ſe couchent quelquefois à terre en formant une roue ; il ajoute avoir compté juſqu'à quarante-trois fleurs ſur un pied.

2°. Le SATYRION A LARGES FEUILLES ou le GRAND TESTICULE DE CHIEN, *ſatyrium majus latifolium.* Ses bulbes ſont plus groſſes : on lui trouve, de même qu'aux autres eſpeces d'orchis bulbeux, un teſticule flaſque & l'autre plein, parce que tous les ans la bulbe de l'année précédente ſe flétrit, & il en renaît une nouvelle à la place : ſa tige a près de deux pieds de hauteur. Cette plante eſt chargée à ſa ſommité d'un épi long, pyramidal, plus ou moins ſerré, & compoſé de fleurs amples de couleurs variées & agréables à la vue ; mais d'une odeur de bouc inſupportable, & repréſentant un caſque : ſes feuilles ſont très-larges & longues ; elles ſortent de terre, comme dans la plupart des *orchis*, dès le mois de Novembre ; elle fleurit en Mai. C'eſt l'*orchis hirci odore* dont le ſixieme pétale fait un ruban dentelé, & dont l'éperon eſt fort court, dit M. *Haller.* Cette eſpece de *ſatyrion* n'eſt pas rare aux environs de Paris.

On choiſit les racines de l'une & de l'autre eſpece, groſſes, bien nourries, fermes, ſucculentes, d'un goût doux & viſqueux, tirées

de terre au printemps avant qu'elles aient pouſſé leur tige : on rejette la bulbe flaſque, & on emploie l'autre comme un excellent aphrodiſiaque. Il eſt d'uſage de faire ſécher ces bulbes & de les réduire en poudre, dont on donne un demi-gros dans un verre de bon vin pour augmenter la ſemence, fortifier les parties de la génération, & même pour aider à la conception. On tient dans les boutiques une conſerve de ſatyrion, qu'on eſtime auſſi propre à exciter à l'amour. Mais entre les diverſes préparations de ces ſortes de bulbes, la meilleure eſt peut-être celle qui ſe trouve indiquée par M. *Geoffroy*, & inſérée dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *ann.* *1740*, *page 96.* Cet Académicien ayant reconnu que le *ſalep* ou *ſalop* étoit une eſpece d'*orchis*, dont les Turcs faiſoient uſage pour réparer les forces épuiſées, eſſaya de préparer des bulbes de ſatyrion de notre pays, pour en faire uſage; il y réuſſit par le procédé ſuivant.

L'on enleve la peau des bulbes d'*orchis* bien nourries, on les jette dans l'eau froide, enſuite on les fait cuire dans de nouvelle eau; & on les fait égoutter ; puis on les enfile en maniere de chapelet par un temps ſec & chaud : elles deviennent alors dures & ſemblables au *ſalop.* En un mot, la préparation, la maniere de conſerver ces racines deſſéchées, & d'en faire uſage, eſt à peu-près la même que celle du *ſalep* ou *ſalop.* Voyez ce mot.

Lorſqu'on emploie le ſatyrion comme aphrodiſiaque, on lui aſſocie quelques ſtimulans qui concourent aux mêmes effets, leſquels ſont la ſemence de roquette, les trochiſques de vipere, le ſcinc-marin, & l'eſſence d'ambre.

SAUGE, *ſalvia.* On diſtingue pluſieurs eſpeces de ſauges, qui different par la forme & la couleur de leurs feuilles : elles ſont rondes dans les unes, dentelées dans les autres; étroites dans celles-ci, plus larges dans celles-là : on les diſtingue encore en *grande ſauge*, & en *petite ſauge* ou *ſauge franche :* on dit auſſi *ſauge de Catalogne.*

Les ſauges portent des fleurs labiées, odorantes ; la levre ſupérieure eſt grande & courbée en faucille, la levre inférieure eſt diviſée en trois : on trouve dans l'intérieur deux étamines entieres, & deux autres qui ſont avortées ; ces étamines ſont attachées enſemble, & d'une façon ſinguliere, par un filet fourchu, qui ſert à diſtinguer les plantes de ce genre. Il leur ſuccede des ſemences arrondies; les feuilles ſont

ovales, relevées en-dessous d'arêtes assez saillantes, & creusées en-dessus de sillons profonds : elles sont placées deux à deux sur les branches.

La sauge passe pour être céphalique, cordiale, alexitere : on l'ordonne en infusion comme le thé, sur-tout la petite espece, qui fait aujourd'hui la base de la plupart des gargarismes, dont on fait usage pour les maux de gorge, pour les affections scorbutiques de la bouche, du palais & des gencives. Ils sont encore fort utiles pour raffermir les dents branlantes & fortifier les gencives. On se sert aussi de l'eau de sauge distillée pour les mêmes usages, dit M. *Bourgeois*. Les Chinois aiment tant la sauge qu'ils s'étonnent comment les Européens viennent chercher le thé dans leurs pays, pendant qu'ils ont chez eux une plante aussi excellente, & qui réellement lui est préférable ; aussi les Hollandois ont-ils grand soin d'enlever, à grand marché, presque toute la récolte de la sauge qui croît sur nos côtes de Provence, & de la porter en Chine, où il la vendent très-cher, tant aux Chinois qu'aux Japonois. On prétend que dans l'échange d'une caisse de sauge, ils en obtiennent de ces peuples deux caisses & souvent trois de thé vert. Une telle industrie doit nous servir d'exemple, & nous engager à faire nous-mêmes ce commerce d'échange.

On fume de la sauge comme du tabac, pour débarrasser le cerveau. La décoction des feuilles & des fleurs de cette plante est très-utile pour fortifier les nerfs, ramollir les tumeurs & dissiper les enflures.

On prépare avec les fleurs de sauge, une conserve, avec la plante entiere une huile distillée, & une huile par infusion & par coction ; l'on fait un vinaigre avec les feuilles & les fleurs. Cette huile aromatique est très-bonne pour les rhumatismes.

Comme les sauges conservent leurs feuilles pendant l'hiver, elles sont très-propres à décorer les bosquets pendant ce temps, sur-tout les especes à feuilles panachées. Toutes font un bel effet pendant le mois de Juin, quand elles sont en fleurs ; c'est pour cela qu'on en fait des bordures dans les potagers. Ces plantes ne sont point délicates sur la nature du terrain.

M. *Tournefort* nous apprend qu'il a vu au Levant des galles fort grosses sur les sauges (ces galles sont formées par des piqûres d'insectes), qu'elles sont bonnes à manger, qu'on les porte au marché, & qu'on les confit au sucre.

SAUGE AMERE. Nom donné à une espece de *teucrium* d'Espagne, & à larges feuilles. Cette plante est apéritive vulnéraire. On donne aussi le nom de *teucrium* à la *germandrée en arbre*.

SAUGE EN ARBRE ou BOUILLON SAUVAGE, *phlomis fructicausa salviæ folio latiore & rotundiore*. Plante qui croît aux lieux secs & pierreux des pays méridionaux de la France & autres pays chauds. Sa racine est longue, ligneuse & fibreuse; elle pousse plusieurs tiges carrées, dures, rameuses, & chargées d'un duvet blanc: ses feuilles sont grandes, & ressemblent à celles de la sauge: ses fleurs sont jaunes; elles naissent en gueule, verticillées; elles sont suivies chacune de quatre semences oblongues, & enveloppées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur. Cette plante, dont l'odeur n'est ni forte, ni désagréable, est estimée propre pour la brûlure, les hémorroïdes & pour le flux de sang. On prétend que les Paysans brûloient autrefois les tiges desséchées du bouillon sauvage pour s'éclairer: ils en mettoient dans les lampes en guise de mêche. J'en ai fait un essai qui ne m'a point réussi.

SAUGE DE JÉRUSALEM & DE BETHLÉEM. *Voyez à l'article* PULMONAIRE.

SAUGE SAUVAGE ou FAUX SCORDIUM. *Voyez à la suite du mot* GERMANDRÉE D'EAU.

SAVINIER. *Voyez* SABINE.

SAULE ou SAULX, *salix*, est tantôt un arbre & tantôt un arbrisseau, qui vient fort bien dans les lieux humides & marécageux: il croît très-vîte: on l'étête, & on en fait des coupes tous les trois ou quatre ans: lorsqu'on le laisse croître naturellement, il devient très-grand, très-beau, & fait un bel effet dans les parties humides des parcs. On tire alors de ces arbres de belles planches, comme du tilleul. Ce grand saule est le SAULE VULGAIRE BLANC, *salix alba major aut vulgaris*.

Il y a un très-grand nombre d'especes de saules, dont les unes sont nommées *osiers*, lorsqu'ils se plient avec facilité: mais, en général, il y a des fleurs mâles & des fleurs femelles sur différens individus. Les fleurs mâles sont à étamines, & forment, par leur assemblage, des chatons écailleux: les fleurs femelles sont aussi disposées en chatons; mais elles ne sont formées que de pistils, auxquels succedent des capsules qui renferment un grand nombre de semences menues & aigrettées, ce qui fait paroître ces chatons comme chargés d'un coton court & très-fin,

Ces fleurs s'épanouissent en Mars & en Avril, & sont des premieres à fournir à la récolte des abeilles.

Les feuilles de la plupart des saules sont longues & pointues; il y a cependant des especes qui les ont presque rondes: elles sont toujours posées alternativement sur les branches, & l'on ne connoît qu'une seule espece où elles soient opposées.

Le saule se multiplie avec la derniere facilité: il ne s'agit que de piquer des branches de cet arbre en terre, à un pied ou deux de profondeur. On doit préparer le trou avec un pieu, afin d'éviter de meurtrir l'écorce des plantards, parce qu'il se formeroit des chancres aux endroits offensés. On plante aussi beaucoup de ces arbres dans tous les bas prés, où ils réussissent très-bien le long des rivieres & ruisseaux; & on en voit plusieurs qui font de très-belles pousses, quoiqu'il ne leur reste presque plus que l'écorce, & que tout l'intérieur en soit pourri: c'est l'effet des eaux qui séjournent sur leurs têtes dépouillées. En effet, on voit de ces misérables troncs qui reprennent tous les ans leur verdure & se couronnent de branches touffues, preuve convaincante que c'est l'écorce seule qui transmet les sucs nourriciers à toutes les branches, & qu'un arbre peut végéter sans moëlle. Le saule abandonné aux mains de la nature, devient quelquefois très-grand & d'une grosseur considérable. On a vu dans le siecle dernier, des saules creux qui avoient neuf pieds de diametre, c'est-à-dire vingt-sept pieds de circonférence, & qui fleurissoient tous les ans.

Quoique les saules soient des arbres aquatiques, quelques especes, qu'on nomme *osiers rouges des vignes*, *salix vulgaris rubens*, viennent assez bien dans un terrain sec: on les plante comme la vigne, & on les étête à demi-pied de terre; il suffit d'en piquer en terre de petites boutures. On s'en sert à lier les ceps de vigne contre les échalas; les gros brins refendus en deux ou trois, servent aux Tonneliers pour lier les cerceaux.

L'osier dont les Vanniers font usage, est l'osier jaune dont les feuilles sont dentelées; on le plante, comme les vignes, dans un terrain élevé au dessus de l'eau de deux ou trois pieds: on a soin de détruire les herbes à l'endroit où on le cultive. Ces osiers, lorsqu'ils sont beaux, ne s'emploient qu'écorcés: c'est pourquoi les Vanniers les laissent dans leur cave, jusqu'à ce qu'ils poussent & soient en pleine seve; alors ils emportent facilement l'écorce, en les passant dans une mâchoire de

bois, & ils assujettissent ces osiers écorcés par bottes, afin qu'ils ne se contournent pas en différens sens. Lorsqu'ils veulent les employer, ils les mettent tremper dans de l'eau pour les rendre plus souples. L'écorce de ces osiers est employée par les Jardiniers, pour lier les écussons lorsqu'ils greffent.

Les especes de saules qui se rompent au lieu de plier quand on en veut faire des liens, de même que les especes qu'on nomme *marseaux* ou *petites saules*, peuvent servir, étant refendues, à faire des perches à échalas. Le meilleur moyen de tirer bon parti de ces échalas de saule, c'est de les conserver pendant un an entier en bottes bien liées, afin d'empêcher qu'ils ne se recourbent : au bout de ce temps, ils sont presque d'un aussi bon usage que ceux de chêne qu'on emploie aujourd'hui, & qui ne sont souvent que d'aubier.

Les feuilles & les chatons de saule sont estimés astringens & rafraîchissans. M. *Ed. Stone* vient de donner dans le cinquante-troisieme volume des *Transactions Philosophiques* (Observat. XXXIII), le détail du succès de l'écorce du *saule vulgaire blanc* pour la guérison des fievres. Cette écorce, qui est fort amere, étant desséchée puis réduite en poudre, & administrée comme le quinquina, dissipe les fievres, excepté la fievre quarte & celle d'automne, que cette nouvelle poudre diminue bien, mais n'emporte pas ; elle ne les détruit qu'en les mêlant avec celle de l'écorce du Pérou appellée *quinquina*. On dit que le duvet des chatons de saule est propre à arrêter le sang. L'Auteur de l'*Histoire des Plantes de Lyon* assure que le charbon de bois de saule est le meilleur dont on puisse se servir pour faire la poudre à canon, parce qu'il prend feu fort aisément. Il dit aussi que les Peintres le brûlent pour faire du crayon. Voici une propriété singuliere que l'on attribue au bois de saule ; c'est que ce bois, quoique tendre, a la propriété d'aiguiser les couteaux, & de les rendre aussi polis & aussi tranchans que le pourroit faire une pierre à aiguiser. Toutes les especes de saules & de peupliers desséchées dans du papier gris, le teignent en noir tirant sur le violet, ce qui semble indiquer qu'elles contiennent une matiere propre à être employée en teinture. Les fleurs de plusieurs saules ont une odeur fort agréable, & on distille d'un saule de Perse une eau, dont *Kæmpfer* vante singuliérement la charmante odeur.

On lit dans les *Annonces d'Hanovre*, *19 Avril 1754*, l'Histoire d'une espece de coton qui croît en Allemagne sur les saules, & dont on a réussi

réussi à faire quelques essais. On voit aux dernieres branches de l'arbre, une sorte de silique longue d'un doigt, & composée de trente ou quarante capsules, qui sont toutes remplies d'un duvet très-fin : elles s'ouvrent à la fin ou au commencement de Juin, & le duvet qui en sort s'envole promptement. Voici la maniere d'en faire la récolte : dès que les premieres siliques jaunissent un peu, on coupe, avec des ciseaux à tailler les haies, l'extrêmité des branches & toutes celles qui sont les plus chargées de capsules, & on les porte dans de grandes chambres où on les amasse. On retourne, pendant quelques jours, ces bouts de branches, afin que les capsules s'ouvrent d'elles-mêmes : on a soin de chasser dans un coin de l'attelier, avec un éventail de plumes, tout le coton qui en sort. Toute cette opération se fait avec attention & propreté. On auroit peine à s'imaginer combien ce duvet peut être utile ; on l'emploie dans des courtepointes, dans des jupons piqués & dans des doublures ; on en fait des mêches pour les bougies, les chandelles & les lampes. On prétend qu'en le filant & le travaillant, on peut le mêler avec le véritable coton, & en fabriquer de jolies étoffes. Enfin, ce même coton, mêlé avec la plume de l'estomac d'oie ou de canard, n'imite pas mal ce duvet du Nord, connu sous le nom d'*égledun* ou d'*eiderdon*. Voyez l'article CANARD A DUVET.

SAULE OSIER ou MARSAUT, *salix caprea latifolia*. Arbrisseau sauvage aquatique, dont le bois est blanc, la feuille ronde d'un vert clair, & les fleurs jaunes : il se multiplie de marcottes & de rejetons ; c'est une espece de saule. *Voyez ce mot.*

SAUMON, *salmo*. Selon *Artedi*, c'est un poisson, tant de l'Océan, que des rivieres qui vont s'y rendre. Il a la tête aiguë & petite, à proportion de la taille ou grandeur du corps, & en quelque façon conique, quand la bouche est fermée ; l'ouverture de la bouche est assez ample ; la mâchoire supérieure est plus alongée lorsque la bouche est fermée, c'est-à-dire, la mâchoire inférieure est rétrécie & réfléchie en haut, où elle entre dans le sinus de la mâchoire supérieure ; mais cette inflexion est beaucoup moins sensible, dans quelques individus, c'est une variété qui dépend du sexe, selon quelques Auteurs. Les narines sont percées de deux trous, un peu plus proche des yeux que du bec : les yeux sont ronds, situés aux côtés de la tête, avec une iris argentée, mêlée d'un peu de verdâtre & une prunelle noirâtre : les couvercles des ouies sont argentés, tachetés, & composés

de chaque côté de deux ou plutôt de quatre lames offeufes, & de douze os un peu larges & courbés joints enfemble par une membrane: la ligne latérale du corps eft très-droite, plus proche du dos que du ventre, tachetée en deffus & en deffous : les écailles font médiocres, arrangées en façon de tuiles ; elles font plus grandes & noirâtres ou bleuâtres au dos, & ailleurs elles font argentées : le dos eft convexe, & le ventre un peu large.

Le faumon a plufieurs rangées de dents aiguës; 1°. au bord de la mâchoire, tant fupérieure qu'inférieure, entre lefquelles il y a quelques dents plus petites & mobiles : il y en a un plus grand nombre à la mâchoire fupérieure. 2°. Deux rangs de dents robuftes aux côtés du palais, difpofées en droite ligne fuivant la longueur, dans l'interftice defquelles il y a deux, trois & quatre dents plus petites : la langue eft épaiffe, garnie comme de deux rangées de 4, 5, 6 à 7 dents aiguës, recourbées en dedans ; quatre ouies de chaque côté. Il a deux nageoires au dos, dont la premiere eft à rayon, & la poftérieure eft noire & graffe & dépourvue d'arêtes ; les nageoires de la poitrine font noirâtres, à arêtes branchues ; celles du ventre font blanchâtres & tiquetées de noir. Il y a toujours au deffus de chaque nageoire une grande apophyfe écailleufe & blanche : la nageoire de l'anus eft blanche, un peu graffe : la queue eft noirâtre, un peu fourchue : la veffie aérienne de ce poiffon eft longue, étendue par toute la capacité du bas-ventre : le long de l'épine du dos, on lui voit 36 vertebres, & environ 33 côtes de chaque côté. Sa longueur totale eft communément de 28 pouces & demi. *Peyerus* a donné des obfervations anatomiques très-curieufes fur les entrailles du faumon. Il fe trouve principalement dans la mer Baltique, & dans toutes les plus grandes rivieres qui vont fe décharger dans cette mer.

On dit que ce poiffon naît dans les rivieres, qu'il defcend à la mer, puifqu'il revient à fon lieu natal pour y jeter fes œufs.

Suivant des relations affez exactes, les faumons remontent en foule au premier printems, de l'Océan dans le Rhin ; de forte qu'au mois de Mai ils abondent autour de Bafle. Ils fe plaifent à remonter, furtout quand les rivieres font troubles & groffies par l'abondance des pluies : lorfqu'ils mettent bas, ils changent de couleur & de goût, même de figure ; mais ce n'eft point la maigreur qui en eft la caufe.

Cette maigreur ne commence qu'après le folftice d'été, & va en

augmentant insensiblement. Vers la fin du mois de Novembre ils remontent les rivieres tant qu'ils peuvent pour y jeter leurs œufs ; ce qu'ils commencent d'abord après le solstice, puis ils continuent pendant l'automne & l'hiver jusqu'au commencement du printems. Pour cela, ils cherchent un lieu commode, c'est-à-dire, des sables sur lesquels la riviere coule rapidement. Ils y creusent une fosse longue de trois ou quatre pas, & large d'environ quatre pieds. Alors la femelle y jette des œufs gros comme des pois, que le mâle arrose de sa laitance, ce qui les fatigue beaucoup l'un & l'autre ; & pour empêcher que la riviere ne les entraîne, ils ont l'industrie de les entourer d'un rempart de pierre. Le mâle & la femelle travaillent de concert à la construction de cette digue : voilà les œufs à l'abri des flots & de la tempête : ils restent ainsi jusqu'au printems, où la chaleur les anime, & en fait naître des saumonneaux d'abord molasses. C'est une chose singuliere que les saumonneaux mâles se trouvent quelquefois pleins de laites, & qu'ils fraient avec les femelles adultes, tandis que dans les saumonneaux femelles on ne trouve jamais d'œufs. Ils jettent leurs œufs plus volontiers dans les petites rivieres qui tombent dans le fleuve, que dans le Rhin, & retournent à la mer pour la plupart.

Quelquefois les crues des rivieres agitent l'eau des fosses, dispersent les œufs qui y sont déposés, & il en périt une partie, ou par l'inondation, ou parce qu'elle est dévorée par les poissons : quelquefois aussi il peut arriver que les fosses restent à sec, sans pourtant que les œufs, ces tendres dépôts, périssent ; car dès que les eaux viennent à recroître, ils s'animent & éclosent comme s'ils n'avoient jamais manqué d'eau. Les pêcheurs conjecturent par l'abondance ou la disette des eaux, s'il faut attendre pour l'année suivante une grande ou petite provision de saumons.

Les saumonneaux ne se tiennent pas volontiers un ou deux ans dans le Rhin ; mais d'ordinaire avant l'année révolue, ils descendent des autres rivieres dans le Rhin, & de là dans l'Océan ; ce qu'ils font dès qu'ils ont quatre à cinq pouces de longueur : car il s'en trouve très-rarement qui aient huit à neuf pouces. Enfin, lorsqu'ils ont pris leur accroissement dans l'Océan jusqu'à devenir de vrais saumons (ce qui ne tarde pas), quoique des pêcheurs disent qu'ils ne parviennent à leur perfection qu'au bout de six ans, ils remontent le Rhin, comme il a été dit ci-dessus.

Il semble que ce poisson fasse perpétuellement effort contre le courant des rivieres. Il est très-agile à sauter ; il fléchit son corps en maniere de cercle, & d'un certain mouvement il s'éleve au dessus de l'eau avec impétuosité : les sangsues, qui les tourmentent & les épuisent par leurs morsures, les obligent quelquefois à sauter ainsi, avec beaucoup d'effort.

Ce poisson est encore sujet, comme bien d'autres, à nourrir dans ses entrailles des vers plats. Les Continuateurs de la *Matiere Médicale de M. Geoffroy* trouverent, il y a quelques années, dans le ventre d'un saumon, qui pesoit plus de 25 livres, un *ténia* d'une longueur extrême, & d'une grande blancheur, lequel étoit encore plein de vie quatre jours après la mort du poisson.

M. *Linneus* dit que le saumon habite aussi dans les plus grandes rivieres de la Suede ; mais il y passe rarement l'hiver, sur-tout dans le Lac Siljam en Dalécarlie. Tous les mâles ont, dit-il, la mâchoire crochue. Dans toutes les grandes rivieres ce poisson remonte à plus de 60 & 100 lieues loin de la mer, & descend tous les ans. Sa course est très-rapide ; & quand il nage contre le fil de l'eau, on diroit que c'est un trait qui est décoché.

On peut regarder le saumon comme un des plus grands poissons de riviere que nous connoissions. Il est gros comme la cuisse ; il égale quelquefois le thon pour la grandeur : on en prend qui pesent 30 à 40 livres. Ce poisson a la peau un peu épaisse ; la chair en dedans est entremêlée de graisse par-tout, & sur-tout au ventre : cette chair est blanchâtre avant que d'être cuite ; mais étant cuite ou salée, elle devient rouge : elle rassasie beaucoup. Le saumon frais est d'un goût meilleur que celui que l'on a salé pour le conserver & le transporter en différens lieux. Le meilleur morceau du saumon est la hure : on en estime ensuite le ventre.

Les Auteurs ne sont pas d'accord touchant la nourriture dont use le saumon : on sait cependant qu'il avale assez avidement les vers de terre, les goujons, ou autres petits poissons qu'on lui présente pour amorce. Il s'engraisse beaucoup dans l'eau douce, & sa chair y devient plus succulente ; mais quand il reste plus d'un an dans les rivieres, sa chair devient pâle, seche, maigre, & d'une saveur bien moins agréable. Ce poisson vit plusieurs années, & on peut le tenir long-temps hors de l'eau sans qu'il meure. Le saumon ne se trouve point dans la

Méditerranée ; il ſuit les ſalines ou bateaux de ſel qui remontent nos rivieres : on peut dire qu'il differe en grandeur & en bonté, ſuivant les lieux où il habite. On vante les ſaumons de la Tamiſe, du Rhin, de la Moſelle, de la Loire, de la Garone, de la Dordogne, & de l'Allier : ceux qu'on pêche en Laponie paſſent, ſelon *Rondelet*, pour les plus excellens ſaumons de l'Europe.

Hiſtoire de la pêche du Saumon en Baſſe-Bretagne.

M. *Deſlandes* dit qu'à Châteaulin, petite ville de la Baſſe-Bretagne, l'on pêche quelquefois juſqu'à 4000 ſaumons. Le détail que cet Obſervateur donne de cette pêche eſt aſſez curieux, ainſi que quelques remarques générales qu'il a eu occaſion de faire. Les ſaumons, dit-il, qui naiſſent dans les rivieres, deſcendent enſuite à la mer, & retournent après cela dans les mêmes rivieres juſqu'à ce qu'ils meurent, ou, ce qui leur arrive plus ordinairement, juſqu'à ce qu'ils ſoient pris. Quand ils entrent dans une riviere, ils la remontent conſtamment ; de ſorte que l'on prend ſouvent, loin de leur embouchure, des ſaumons qui ne ſe prennent guere en pleine mer : effectivement, quoique la riviere de *Châteaulin* ſe décharge dans la rade de Breſt, on ne prend point de ſaumons dans cette rade, où la pêche d'autres ſortes de poiſſons eſt d'ailleurs très-abondante ; mais on en verra bientôt la raiſon.

Une autre particularité qui diſtingue les ſaumons, c'eſt qu'ils ne viennent jamais que par grandes troupes & comme en armée, de même que les *harengs*, les *maquereaux*, les *thons* & les *ſardines :* mais il y a dans leur marche une différence eſſentielle ; car nous avons dit que les harengs n'étoient attirés ſur les côtes de Normandie, & notamment ſur celles de la Grande-Bretange, que par une infinité de petits vers dont la mer contient alors des quantités innombrables. Les maqueraux ſe raſſemblent à l'entrée du printems près de certaines côtes, pour paître en compagnie une eſpece d'algue marine dont ils ſont fort avides. Les thons ne ſe répandent ſur les côtes de la Provence & de Languedoc qu'en fuyant : ils y trouvent un aſile contre les inſultes du poiſſon *empereur*, lequel a un tel aſcendant ſur les thons, timides de leur naturel, qu'à ſon approche ils ſe faufilent les uns ſur les autres, & vont s'échouer à la premiere terre. Les ſardines ne feroient que ſe montrer ſur les côtes de Baſſe-Bretagne, ſi pour les y retenir on ne les amorçoit

avec une compoſition préparée en Norwege, dont il faut alors couvrir la mer en cet endroit. *Voyez au mot* SARDINE.

A l'égard des ſaumons, ce qui les invite à s'attrouper & à marcher par bandes & en compagnie, c'eſt le deſir de travailler à leur multiplication : en effet, quand les ſaumons entrent dans une riviere, les femelles vont toujours devant, & les mâles ſuivent avec différentes vîteſſes. Il y a apparence que les plus amoureux ſont les plus empreſſés. Et quand le temps arrive que les femelles jettent leurs œufs ; alors les mâles les fécondent à l'envi les uns des autres : rien ne les arrête, rien ne peut les détourner.

Au reſte les ſaumons ne fréquentent pas indifféremment toutes les rivieres : il y en a deux dans la rade de Breſt preſqu'égales & paralleles, mais on ne pêche des ſaumons que dans une ſeule ; ſans doute que la nourriture qu'ils y trouvent leur eſt plus convenable, & les attire davantage : c'eſt toute la raiſon qu'on peut rendre de ce choix. Quelques-uns ſoupçonnent que les ſaumons remontent plus volontiers une riviere entretenue par la fonte des neiges : c'eſt ce qu'il eſt facile de vérifier.

Une remarque encore très-importante de M. *Deſlandes*, c'eſt que dans les lieux où ſe fait la pêche des *thons*, des *harengs*, des *ſardines*, la mer s'engraiſſe pendant tout le temps que dure cette pêche, & file comme de l'huile ; quelquefois même elle étincelle, ſur-tout quand on la frappe avec le tranchant des rames : on ne voit rien de ſemblable dans les rivieres où ſe fait la pêche des ſaumons, quoiqu'il s'y en prenne des quantités prodigieuſes, & que cette pêche dure pluſieurs mois de ſuite : l'eau n'y eſt jamais troublée, ni épaiſſie. La chair de ce poiſſon, qui eſt compacte & ne ſe réduit point en huile, eſt également bonne toutes les années, mais il n'en eſt pas de même dans les poiſſons huileux.

Ces ſaumons ont un inſtinct qui a quelque choſe de particulier, & qu'un Phyſicien ne doit pas avoir honte d'admirer. On ſait qu'une riviere a un mouvement plus rapide à ſa ſurface que proche du fond, où elle eſt beaucoup plus retardée par l'inégalité & l'immobilité des corps qui forment ſon ſol (*conſultez le* Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides de M. *Mariotte*). Auſſi M. *Deſlandes* a-t-il remarqué que les ſaumons, en remontant la riviere, ſe tiennent tous le plus près qu'ils peuvent du fond, qui eſt moins rapide ; au lieu qu'en la deſcendant

ils s'élevent tous à la ſurface, dont le courant eſt le plus fort. La raiſon de cette différente allure ſe découvre aiſément; & c'eſt pour le même but phyſique que les Bateliers font remonter leurs bateaux le long des bords où le courant eſt moins rapide; mais pour deſcendre ils cherchent le milieu de l'eau, qui a plus de vîteſſe. Après ces réflexions M. *Deſlandes* paſſe à l'établiſſement qui a été fait à Châteaulin pour la pêche des ſaumons. Cet établiſſement conſiſte dans un double rang de pieux qui traverſent la riviere d'un côté à l'autre, & qui étant enfoncés à refus de mouton, forment une eſpece de chauſſée ſur laquelle on peut paſſer. Ces pieux ſont mis les uns près des autres, & il y a encore de longues traverſes aſſujetties par des boucles de fer qui les retiennent tant au-deſſus qu'au-deſſous de l'eau. A gauche, en montant la riviere, eſt un coffre fait en forme de grillage, & qui a quinze pieds ſur chaque face: on l'a tellement ménagé, que le courant de la riviere s'y porte de lui-même. Au milieu de ce coffre & preſque à fleur d'eau ſe voit un trou de dix-huit à vingt pouces de diametre, environné de lames de fer blanc un peu recourbées, qui ont la figure de triangles iſoceles, & qui s'ouvrent & ſe ferment facilement. Leur aſſemblage reſſemble aſſez aux ouvertures des ſouricieres faites avec du fil de fer. Le ſaumon, conduit par le courant vers le coffre, y entre ſans peine en écartant les lames de fer blanc qui ſe trouvent ſur ſa route, dont les baſes bordent le trou. Ces lames, en ſe raprochant les unes des autres, forment un cône, & elles s'ouvrent juſqu'à devenir un cylindre. Au ſortir du coffre le ſaumon entre dans un réſervoir, d'où les Pêcheurs le retirent par le moyen d'un filet attaché pour cela au bout d'une perche. Leur adreſſe eſt en cela ſi grande, qu'ils ne manquent point de retirer auſſi-tôt celui qu'ils choiſiſſent de l'œil.

Les ſaumons ne viennent pas toujours avec la même abondance. Quand ils ſe ſuivent de loin, ils ſe rendent tous dans le coffre, & du coffre dans le réſervoir, ſans monter davantage; mais quand ils arrivent par grandes troupes, les femelles attirant les mâles, qui redoublent d'ardeur & de force pour les ſuivre, alors ils paſſent à travers les pieux qui forment la chauſſée, avec une vîteſſe incroyable: à peine les peut-on ſuivre des yeux; par ce moyen, un grand nombre de ſaumons échapperoient aux Pêcheurs, s'ils n'avoient attention de s'embarquer dans de petits bateaux plats, & de ſe couler le long de

la chaussée, en y tendant des filets dont les mailles sont assez serrées: tout le poisson qui s'y prend est aussi-tôt porté dans le réservoir, où il se dégorge & acquiert un goût plus exquis.

Outre le saumon ordinaire que tous les Naturalistes ont assez bien décrit, il y en a un autre dont il n'ont point parlé, & qui peut être nommé *saumon coureur*. Il differe du premier par trois endroits; par son corps qui est plus long & plus mince, plus favorablement taillé pour fendre les eaux; par sa chair, qui est si glaireuse, que ceux mêmes qui se contentent de mets grossiers, n'en peuvent point manger; par sa queue, qui est très-large & très-flexible, & dont il se sert avec un art infini.

Cette espece de saumon nerveux vient continuellement sur l'eau, qu'il frappe du plat de sa queue, mais avec une telle vîtesse, que l'eau s'arrête en quelque maniere & devient à son égard un corps solide, par le moyen duquel il s'éleve de douze à quinze pieds au-dessus de sa surface. L'animal de mer pisciforme le plus énorme de tous, qui est la baleine, a aussi la faculté de bondir quelquefois quinze à vingt pieds de haut. *Voyez* BALEINE.

Il est venu sur cela une pensée à M. *Deslandes*, qu'il soumet à la critique. Lorsque la mer se retire, on voit sur tous les bords une infinité de petits vers de couleur rougeâtre, qui se dégagent peu-à-peu, & sortent du sable pour venir respirer un air nouveau. Rien n'attire plus le poisson que ces sortes de vers; ils en paroissent tous extrêmement friands; & l'on remarque que les poissons sauteurs se jettent sur les rivages que la mer a abandonnés pour y saisir ces mêmes vers; aucun mets ne paroît plus à leur goût. Nous croyons cependant que M. *Deslandes* excepte la Baleine, qui, sans doute, ne peut se jeter ainsi volontairement, à sec, sur le strandt ou plage sableuse puisqu'elle y périt.

Revenons à la pêche de Châteaulin; elle s'ouvre vers le mois d'Octobre; les saumons commencent alors à goûter la riviere, & lorsque les premiers saumons sont passés, les autres accourent en plus grand nombre, & la pêche augmente insensiblement. Vers la fin de Janvier elle se trouve dans son fort, & elle subsiste à-peu-près sur le même pied pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril: on prend alors des quantités prodigieuses de saumon. En Mai les femelles jettent leurs œufs, qui sont en même temps fécondés par la semence des mâles attachés à leur suite. Aussi commence-t-on à voir la surface de la riviere

se

se couvrir de petits saumons qui ne demandent que la mer, & vont s'y rendre. Dès ce moment la pêche diminue, & les saumons qui se laissent prendre ont, avec un air foible & presque hébété, un goût assez désagréable. Enfin ils disparoissent au mois de Juillet, où la récolte des chanvres se trouvant finie, on les met rouir dans les eaux courantes: elles se colorent, elles contractent une qualité malfaisante en peu de temps; & comme elles se rendent dans les rivieres que les saumons habitent, elles les chassent: dès qu'on apperçoit ce départ, on quitte aussi la riviere, & on leve les écluses ou éventaux qui tiennent à la digue, afin que le poisson qui s'est porté au-dessus, puisse redescendre avec facilité.

Il reste encore deux éclaircissemens à donner: le premier regarde cette couleur rouge qui affecte les saumons lorsqu'ils sont cuits en entier, & qu'ils n'ont presque plus quand on les coupe par morceaux & qu'on les fait légérement griller. Pour découvrir d'où pouvoit venir cette couleur, qui selon quelques-uns, a sa source dans le plus ou moins de vigueur de l'animal, M. *Deslandes* a ouvert plusieurs saumons sur le lieu même & au sortir de l'eau; il a trouvé qu'ils avoient tous dans l'estomac un petit corps rouge semblable à une grappe de groseille, qui cédoit facilement sous les doigts. Il en prit & en jetta dans un verre d'eau tiede, qui devint rougeâtre aussitôt. Il y a apparence que quand le saumon est cuit en entier, ce petit corps se dissout & communique, par une espece de transfusion insensible, sa couleur à toutes les parties du poisson; au lieu que quand ses parties sont coupées & séparées les unes des autres, elles ne peuvent toutes participer à la même couleur, & ne la reçoivent point effectivement. Lorsqu'un saumon est gardé sept ou huit jours (il peut encore être gardé plus long-temps sans se corrompre) cette petite grappe se transforme en une espece de boue fine & légere, qui a les mêmes propriétés.

Le second éclaircissement, plus nécessaire encore que le premier, consiste à déterminer, à s'assurer si les saumons reviennent tous les ans dans la même riviere où ils sont nés, & cela jusqu'à ce qu'ils meurent, ou qu'ils soient pris. Comment, dira-t-on (c'est M. *Deslandes* qui parle), a-t-on pu savoir cette particularité, qui a échappé à tous les Naturalistes? Il est à propos d'en instruire le Lecteur. J'avois chargé les Pêcheurs de Châteaulin de retenir une douzaine de saumons parmi ceux qui descendent la riviere; & après leur avoir attaché à chacun

un petit cercle de cuivre vers la queue, de les remettre dans l'eau; ce qu'ils ont exécuté avec beaucoup d'adresse, & en trois années différentes. J'ai ensuite su d'eux-mêmes qu'ils avoient repris quelques-uns de ces saumons, une année cinq, une autre année trois, une autre enfin deux. La disposition du coffre, & plus encore du réservoir où le coffre aboutit, rendoit cette observation très-aisée.

Les Princes d'Asie qui aiment la pêche avec passion, font mettre aussi avec art de petites chaînes d'or ou d'argent aux poissons extraordinaires qu'ils prennent, pour voir si ces poissons remis dans l'eau viendront encore se prendre à leurs filets; & il arrive souvent qu'une pareille curiosité leur réussit: on assure même que c'est par des poissons ainsi marqués qu'on a reconnu la communication de la Mer Caspienne avec la Mer Noire, & même avec le golfe de Perse.

M. *Anderson* confirme en peu de mots ce que dit M. *Deslandes.* Proche de Holme en Islande, dit-il, dans l'Ellera, près de Kleppée, & dans d'autres golfes profonds où se déchargent des ruisseaux & de petites rivieres qui tombent avec impétuosité des montagnes & des rochers, on trouve des saumons qui nagent contre les plus fortes cascades, & qui s'élancent souvent jusqu'à des hauteurs prodigieuses. Les Islandois ont l'adresse d'en prendre quantité par le moyen d'une espece de coffre fait de treillage serré qu'ils dressent directement dans la route du poisson, & qui sans l'empêcher de monter dans l'eau, l'arrête lorsqu'il veut descendre à la mer. Dans le temps que le saumon est le plus gras, on tend dans la riviere des filets ordinaires qui s'étendent d'un rivage à l'autre, & avec lesquels on va des deux côtés en remontant l'eau, & en poussant toujours en avant les saumons, qui sentant qu'ils ne peuvent plus reculer, s'élancent à droite & à gauche sur les rivages, où ils sont aussi-tôt pris par les paysans qui les attendent: c'est ainsi qu'on prend souvent jusqu'à deux cents saumons à la fois.

SAUMURE. Nom donné à une liqueur salée dans laquelle on a conservé ou de la viande ou du poisson: *voyez* GARUM. On donne le nom de *saumure de la terre* à de l'eau marine ou salée qui coule dans les souterrains.

SAVON NATUREL. Nom donné à la pierre & à la terre savonneuse, au smectin, aux eaux savonneuses, même au savonnier & à la saponnaire. *Voyez ces différens mots.*

SAVON DU VERRE. *Voyez* MANGANAISE *à l'article* FER.

SAVONNETTE DE MER. Nom donné à des ovaires de coquillages. *Voyez son article à la suite du mot* CORALLINE, *Volume II, page 326 de ce Dictionnaire.*

SAVONNIER ou ARBRE AUX SAVONNETTES, *arbor sapinda, aut saponaria Americana.* L'on nomme ainsi cet arbre, à cause de l'usage de son fruit : c'est un grand & fort bel arbrisseau, qu'on trouve en terre ferme en Amérique, particuliérement aux Antilles, dans les Isles Espagnoles & dans la Jamaïque : on prétend qu'il se trouve aussi à la côte de Coromandel. Cet arbrisseau croît assez gros ; le bois en est blanc, gommeux, peu tendre, mais se coupant aisément, n'étant point sujet aux vers, d'une odeur & d'un goût approchant de la résine copal. Son écorce est grise & rude. Ses feuilles ressemblent à celles du frêne ou du cerisier. Ses fleurs sont composées de quatre pétales disposés en rose ; le pistil sort d'un calice composé de quatre feuilles, & devient dans la suite un fruit sphérique : ces fruits qui mûrissent en Octobre sont suspendus en grappes, ronds, gros comme une cerise, couverts d'une peau jaune, rouge & lisse, d'un goût doux & astringent. Sous cette peau est une pulpe tenace, blanche, fort amere, laquelle étant ôtée, paroît une boule ronde, noire, fort dure, & contenant une amande aussi agréable que l'aveline : il découle de ce fruit une liqueur gluante qui l'a fait nommer par les Espagnols, *cerise gommeuse.* On prétend que cette liqueur gluante a la propriété d'arrêter toutes les pertes de sang, & même la fievre. On recommande le fruit dans les pâles couleurs.

Les habitans des Antilles se servent de la racine, & sur-tout du fruit du *savonnier*, pour produire le même effet que le savon. On met deux ou trois de ces fruits dans de l'eau chaude, & l'on en savonne le linge ou les habits ; il s'y fait une grande quantité de mousse ou d'écume, l'eau devient elle-même blanchâtre, détersive, & nettoye très-bien. Il faut observer de ne pas faire usage trop souvent de cette espece de savon ; car il gâte & brûle le linge. Ces fruits se fondent peu-à-peu dans l'eau, jusqu'à ce qu'il n'y demeure plus rien que les noyaux qui sont très-durs, & qui étant percés, servent à faire des chapelets aussi beaux que ceux d'ébene. On les appelle *pommes de savon.*

SAVONNIERE ou SAPONAIRE, *saponaria.* Cette plante, qui est

une eſpece de *lychnis*, croît proche des rivieres, des étangs, dans les bois & dans quelques lieux ſablonneux. Sa racine eſt longue, rougeâtre, noueuſe, rampante, fibrée & vivace : elle pouſſe pluſieurs tiges hautes d'un à deux pieds, rondes, glabres, noueuſes, rougeâtres, moëlleuſes, & ſe ſoutenant difficilement. Ses feuilles ſont larges, nerveuſes, ſemblables à celles du plantain, mais plus petites, oppoſées, & d'un goût nitreux. Ses fleurs naiſſent comme en ombelles aux ſommités des tiges, compoſées chacune de cinq feuilles, diſpoſées en œillet, ordinairement d'une belle couleur pourprée, quelquefois d'un rouge pâle ou de chair, quelquefois blanches, odorantes. Elles renferment dix étamines & deux piſtils : le calice eſt ſimple & cylindrique, dit M. *Deleuze*. A la fleur ſuccede un fruit de figure conique, rempli de ſemences menues, arrondies & rougeâtres.

On cultive auſſi cette plante dans les jardins, où elle dure très-long-temps, & multiplie prodigieuſement : elle eſt fort diſgracieuſe par ſa maniere de ſerpenter. Elle fleurit pendant l'été, la fleur devient quelquefois double : on l'emploie dans les couronnes, tant pour ſa beauté que pour ſa bonne odeur.

La ſavoniere eſt très amere & très-déterſive : elle contient une ſubſtance ſavonneuſe qui ſe diſſout dans l'eau. Elle ôte les taches des habits, comme fait le ſavon : on peut auſſi s'en ſervir pour laver le linge. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom de *ſavonniere :* c'eſt un réſolutif des plus puiſſans pour les obſtructions formées par des matieres graſſes & viſqueuſes dans les vaiſſeaux & les viſceres. Elle eſt encore reconnue propre à guérir la gale & les dartres, ſoit qu'on en prenne intérieurement la décoction, ſoit qu'on en baſſine les parties malades. *Schroder* prétend que ſa racine eſt bonne pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'aſthme, & pour procurer les menſtrues aux femmes. Les feuilles de cette plante broyées & miſes dans le nez excitent l'éternuement ; elles ſont excellentes dans les bains domeſtiques émolliens. M. *Bourgeois* aſſure qu'il s'eſt ſervi avec ſuccès de l'extrait de cette plante, dans les affections hyſtériques & hypocondriaques.

SAVORÉE. *Voyez* SARRIETTE.

SAUQUÊNE. Nom que l'on donne en Languedoc à la dorade lorſqu'elle eſt encore petite. *Voyez* DORADE.

SAUTERELLE ou AUTRON DES MOISSONNEURS, *locusta.* C'est un genre d'insecte différent de ceux du *grillon*, du *criquet* & de la *mante.* Voyez ces mots.

Le genre des sauterelles comprend quelques especes qui sont différentes par leur grandeur, leur couleur, leur forme, & les pays qu'elles habitent. Leurs antennes sont filiformes & plus longues que le corps: les sauterelles femelles ont à la queue des appendices, & les mâles n'en ont point.

Swammerdam ne doute pas que la sauterelle ne rumine : il croit même s'en être apperçu ; car il a trouvé son estomac triple & très-semblable à celui des ruminans. On y voit sur-tout bien distinctement cette partie, qu'on nomme la *panse.*

Description de la Sauterelle verte.

La GRANDE SAUTERELLE VERTE, *locusta viridis*, est effectivement d'une couleur extrêmement verte, excepté une ligne d'un bai-brun qui passe sur le dos, la poitrine & le sommet de la tête, & deux lignes pâles au-dessous du ventre & de la derniere paire de jambes. On y distingue principalement la tête, la poitrine ou le corselet & le ventre. La tête est oblongue regardant la terre, assez ressemblante à celle d'un cheval: sa bouche est recouverte d'une espece de bouclier écailleux, rond, saillant & mobile: elle est munie de deux mâchoires dentées, dont les dents sont d'un bai-brun, pointues & réfléchies par le bout. On y trouve en dedans une grosse langue rougeâtre, attachée à la mâchoire inférieure qui est large & arrondie. Il y a près des mâchoires une moustache verdâtre composée de deux antennules à la mâchoire supérieure qui se plient par le moyen de trois articulations; celle de la mâchoire inférieure n'a que deux antennules & deux articulations. L'extrémité de ces antennules est formée d'especes de houppes nerveuses, qui goûtent d'avance ce qui est convenable à l'animal. Les antennes sont noueuses, fort longues, très-déliées, pâles, placées au sommet de la tête, & les deux yeux sont hémisphériques, un peu saillans comme un point noir (on y distingue aussi trois petits yeux lisses). Au derriere de la tête, elle porte un coqueluchon qui finit où les aîles commencent. Le corcelet est élevé, étroit, armé en-dessus & en-dessous de deux épines dentelées. Le dos porte un bouclier oblong, auquel sont fortement attachés les muscles des jambes de devant; &

ces muſcles ſont environnés de vaiſſeaux aériens, ou de trachées blanches comme de la neige & très-remarquables.

La premiere paire de jambes eſt plus courte que les autres. Les cuiſſes ſont tant ſoit peu marquetées & profondément ſillonnées; & les extrémités, qui ſont proprement les pieds ou tarſes à quatre articles, ſont terminées par deux hameçons. La ſeconde paire de jambes eſt de la même conformation. La derniere eſt la plus longue, très-épineuſe, marquetée & ſillonnée, & bien fortifiée par des tendons très-robuſtes; en un mot bien diſpoſée non pour marcher facilement, mais pour aller par ſauts & par bonds (ces jambes ſont encore plus longues dans la ſauterelle griſe). La ſauterelle a quatre aîles traverſées dans leur milieu par une groſſe côte verte: les aîles antérieures naiſſent de la ſeconde paire de jambes, & les poſtérieures de la troiſieme paire. Ces dernieres aîles ſont bien différentes des premieres; car elles ſont preſque pliées & blanchâtres, ſans aucun plexus réticulaire, mais traverſées par des lignes blanches; en outre elles ſont plus amples & plus déliées.

Le ventre eſt conſidérablement grand, formé de huit anneaux, & terminé par deux petites queues, velues comme une queue de rat, entre leſquelles on découvre trois mamelons mobiles, pareillement velus. De l'extrémité du ventre de la femelle ſort une double pointe, un peu dure & longue, ſemblable dans les unes à la lame d'une épée, & dans d'autres eſpeces à celle d'une lame de ſabre. Il y a des trachées répandues par toute la capacité du ventre, artiſtement pelotonnées entre les anneaux & les inteſtins.

Dans l'intérieur de cet inſecte, on trouve après l'œſophage le ventricule, enſuite un ſecond eſtomac, comme dans le grillon, ſillonné & dentelé en dedans, puis les cavités du troiſieme ventricule, & enfin le *rectum*. De plus, il y a des vaiſſeaux de couleur d'émeraude, qui ſont répandus & ſemés parmi les trachées; & dans la poitrine, ſix oſſelets attachés aux muſcles pour affermir les jambes. Telle eſt la deſcription de la ſauterelle que les Italiens appellent *ſaltarella* ou *cavalletta*, les Grecs *akris*, & *loguſte* en quelques Provinces de France.

Accouplement, œufs, & métamorphoſe des ſauterelles.

Peu de temps après que les ſauterelles ont pris des aîles, elles

s'accouplent de façon que le mâle, qui est toujours ardent dans son plaisir, saisit la femelle avec ses dents par le chignon du cou, la tenant ainsi assujettie avec ses deux premieres jambes, alors il introduit dans le vagin de la femelle l'aiguillon génital situé à l'extrémité de son ventre : ces insectes restent long-temps accouplés, & si fortement unis qu'on a de la peine à les séparer. Vers la fin de l'automne la femelle cherche dans la plaine à se délivrer de ses œufs : elle les dépose dans les fentes d'une terre grasse & crevassée, par le moyen des appendices qu'elle porte à sa queue, & qui sont composées de deux lames : l'œuf, au sortir de l'ovaire, glisse entre ces deux lames, & s'enfonce en terre ; après quoi la pondeuse périt & se desseche. Les mâles ne survivent guere aux femelles ; ainsi, après avoir satisfait au vœu de la nature, ils périssent. On dit que ces insectes sont sujets à être attaqués de petits vers qui leur viennent autour du cou, & qui les étranglent.

Ces œufs demeurent cachés en terre, jusqu'au retour du printems, où la chaleur les fait éclore. Ils sont plus longs que gros, & à-peu-près de la grosseur d'un grain d'anis, & d'une consistance de corne : ils sont blanchâtres, enveloppés dans une membrane tissue de petits filets, blancs, argentins, qui sont les arteres & les veines de l'ovaire, tel qu'il est dans le ventre de la femelle, composé d'une peau fort délicate & transparente, qui, étant pressée entre les doigts, fait un craquement : l'humeur qu'ils renferment est blanchâtre & transparente. Quand ils ont été assez échauffés, il en naît, vers la fin d'Avril, des vers qui ne sont pas plus gros qu'une puce, d'abord blanchâtres, puis noirâtres au bout de trois jours, & enfin roussâtres. Ces vers ou larves, prennent la forme de petites sauterelles, qui commencent dès-lors à sauter d'une maniere très-active, quoiqu'elles ne soient encore que dans leur état de nymphe. Ce passage pour eux n'est pas laborieux ; en cela bien différens de la plupart des insectes, qui, dans cet état de nymphe, perdent le mouvement, la faculté de manger, & presque le sentiment.

Les aîles de la sauterelle sont, dit *Swammerdam*, couchées & étendues le long de son corps, au lieu que dans l'état de nymphe, elles sont renfermées en quatre boutons, dans lesquels elles sont pliées & entortillées ensemble ; c'est ce qui a fait dire à plusieurs Naturalistes, que les vers dont se forment les sauterelles, étoient des sauterelles sans aîles ; & c'est ce qui leur a fait donner le nom d'*at-*

telabus, lorſque leurs aîles commençoient à pouſſer ; & celui d'*aſellus*, quand le corps, ſur-tout celui de la femelle, prenoit plus d'accroiſſement : c'eſt ainſi que quand on ne connoît pas bien exactement toutes les formes qu'un même inſecte prend ſucceſſivement, il eſt très-aiſé de confondre & de faire deux ou pluſieurs inſectes d'un ſeul & même animal.

La nymphe de la ſauterelle au bout de vingt-quatre à vingt-cinq jours plus ou moins, ſonge à quitter ſa robe ; & pour s'y diſpoſer, elle commence par ceſſer de manger, puis elle va chercher un lieu commode, c'eſt-à-dire pour l'ordinaire, une épine ou un chardon où elle s'attache. D'abord elle agite & gonfle ſa tête ou ſon cou, juſqu'à ce que ſa peau ſe creve au-deſſus du cou. La tête ſort la premiere par cette déchirure avec quelque difficulté ; enſuite la nymphe faiſant de nouveaux efforts, & ſe gonflant de plus en plus, ſort toute entiere avec ſes ſix jambes, & laiſſe ſa dépouille attachée à l'épine ou au chardon. Voilà l'inſecte ſous une nouvelle forme, il eſt parfait.

Quand les ſauterelles ſe trouvent dans cet état, la ſubſtance de leur corps eſt ſi tendre & ſi molle, qu'on peut plier les jambes comme ſi elles étoient de cire molle, & leur donner telle forme que l'on veut. La ſauterelle ainſi dégagée de ſa vieille peau, ne montre plus cette couleur obſcure qu'elle avoit auparavant, mais une couleur blanchâtre, ou d'un vert plus clair, & comme elle s'eſt beaucoup fatiguée pour quitter ſa dépouille, & que ſon corps eſt encore trop tendre pour pouvoir ſoutenir les impreſſions de l'air, elle ſe laiſſe tomber par terre, où elle demeure à demi-morte pendant une heure. On ne peut voir ſans admiration, que ſitôt qu'elle s'eſt dépouillée de ſa peau, ſes ailes ſe développent & s'alongent au point de ſurpaſſer la longueur des deux jambes poſtérieures ; l'inſecte alors eſt réellement moins court & moins difforme : il s'anime, il ſe met à bondir, à ſauter & prend ſon vol.

Chant & marche des Sauterelles.

La plupart des ſauterelles ſautent plus qu'elles ne volent, & leur ſaut eſt tel, qu'il les élance en décrivant, dit-on, un eſpace qui a deux cents fois la longueur de leur corps. La ſauterelle verte a un chant qui n'eſt pas déplaiſant ; & dans les climats froids où l'on ne connoît point la vraie cigale, on lui donne aſſez communément le nom de cigale, quoiqu'il y ait entr'elles une très-grande différence. Il n'y a

que le mâle des ſauterelles qui ſoit doué de l'organe du chant, la femelle eſt muette. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur les organes d'où procede le ſon ou chant du mâle; les uns ont cru que ce bruit étoit formé par le frottement de ſes dents, d'autres par celui des aîles contre la cuiſſe, il y en a qui y font concourir les pieds de derriere.

M. *Linneus* n'eſt pas de même avis, & nous paroît avoir tranché le nœud de la difficulté : il dit que le mâle a vers la baſe des fourreaux de ſes étuis, un grand trou fermé par une membrane tranſparente, ſemblable à la peau d'un tambour, & qui eſt l'organe de ſon chant. Cet inſecte ne fait point de bruit pendant le jour, à moins qu'il ne ſe trouve dans un lieu obſcur, ou qu'un nuage épais ne vienne à couvrir l'horizon; il commence à chanter le ſoir au coucher du ſoleil, & ne diſcontinue point pendant la nuit, étant poſé ſur une tige d'herbe, de blé, ou d'arbuſte, dans les prés, dans les champs, ou dans les haies. Nous avons conſervé pendant une partie d'un été dans notre Cabinet, des ſauterelles vivantes, pour les étudier, & les ſeuls mâles chantoient tout le long de la nuit : je bouchai avec de la cire molle la moitié du trou chantant, leur voix parut flutoyante & plus aiguë. Elles ſe nourriſſent d'herbes, même de fruits & de miel : pour peu qu'on leur preſſe le ventre, elles rendent auſſi-tôt par la bouche le ſuc des herbes encore tout vert.

Quoique les ſauterelles ſoient pareſſeuſes à s'envoler, & lentes dans leur vol, ſur-tout quand le temps eſt froid ou humide, elles ne laiſſent pas de voler quelquefois aſſez loin. Si on leur prend une des jambes de derriere, elle ſe détache du corps à ſa naiſſance, & alors l'animal ne ſauroit preſque plus voler, parce que ſes jambes lui ſervent à s'élancer en l'air : ſouvent quand on le ſerre dans la main, il mord ſi fort, qu'on eſt obligé de le lâcher; quand il vole, il fait un peu de bruit avec ſes aîles. Les ſauterelles ne viennent point dans les pays de montagnes, ni dans les terres maigres, elles cherchent la plaine; mais malheur aux jeunes ſauterelles qui s'accrochent aux pointes du chardon commun, elles y reſtent ſuſpendues & y périſſent.

Sauterelles étrangeres.

Swammerdam parle de pluſieurs eſpeces de ſauterelles étrangeres, entr'autres de deux ſauterelles d'Afrique, & d'une ſauterelle d'Eſpagne, qui ne different que par la taille & par la diſtribution des nervures :

on en voit dans l'Amérique une eſpece qui porte une ſorte de capuchon, & qui eſt d'un rouge très-foncé mêlé de blanc. *Séba* dit qu'elle ſert de pâture aux armadilles & à d'autres animaux. Parmi celles que l'on voit au Cap de Bonne-Eſpérance, il n'y en a que deux qui méritent attention : ſavoir, une qui eſt fort petite & ſe voit tout l'été; elle eſt brune, ſes aîles ſont vertes, le deſſous de ſon ventre eſt argenté, & ſes jambes ſont cendrées. Au printems les habitans de ce pays la trouvent dans les lieux enſemencés, où elle fait beaucoup de ravage; auſſi dès qu'on l'apperçoit, on fait bouillir de l'eau avec du tabac, & on y répand de cette décoction pour laquelle elle a une antipathie ſi forte, que non-ſeulement elle quitte le lieu qui en eſt arroſé, mais encore elle n'y revient point de toute l'année.

L'autre eſpece eſt de la même figure, mais elle differe en couleur, celle-ci ayant la tête rouge, les oreilles obſcures, le dos cendré, le ventre argenté & les jambes rouges : elle paroît par bandes très-nombreuſes, & fait un terrible dégât dans les jardins, les vergers & les champs. Au Royaume d'Iſſiny les ſauterelles font un bruit étrange dans les campagnes & même au ſommet des maiſons. Il y a beaucoup de ces inſectes à la Baie de S. Louis, aux Indes Orientales, & dans l'île de Madagaſcar : ils ſautent au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine a-t-on la liberté de reſpirer. Ils ravagent les campagnes de riz; on aſſure que les habitans ſe dédommagent de cette perte, en mangeant ces petits animaux qu'ils font rôtir ſur les charbons après leur avoir arraché les aîles. Les ſauterelles des Antilles reſſemblent aſſez aux nôtres; mais elles ſont une fois plus grandes, & ſe tiennent communément ſur les gommiers blancs.

Parmi ces ſauterelles il y en a une eſpece fort hideuſe & en même temps très-dangereuſe : elle n'eſt pas plus groſſe que le tuyau d'une plume d'oie, ſelon l'Auteur du *Dictionnaire des Animaux*, mais elle eſt longue de ſix ou ſept pouces, & diviſée en neuf ou dix ſections, dont la premiere ſépare le corps d'avec la tête qui eſt preſque ronde. Cette tête a deux petits yeux qui s'avancent au dehors, comme dans les crabes, avec deux poils qui lui tiennent lieu de cornes. Tout le corps eſt comme un bâton articulé, épineux, & va toujours en diminuant juſqu'à la queue, qui eſt encore diviſée en trois nœuds, au bout deſquels eſt une maniere de fourreau qui couvre un petit aiguillon, dont la piqûre cauſe par tout le corps un tremblement qui s'appaiſe à l'inſtant lorſqu'on

frotte l'endroit piqué avec de l'huile de palme; mais cet insecte ne pique personne, si ce n'est lorsqu'on le serre trop en le touchant.

Mademoiselle Merian, *Histoire des insectes de Surinam*, représente des sauterelles qui proviennent de vers couleur d'orange, qui se nourrissent sur les feuilles d'un arbre dont les fruits sont nommés à Surinam *pommes de Sodome*. Ce même Auteur, dans son *Histoire des insectes de l'Europe*, parle d'une espece de sauterelle qui tous les ans s'arrête dans les Pays-Bas autour des vieux tilleuls, vers le mois de Novembre & de Décembre : elles s'y nourrissent pendant quelque temps. L'hiver approchant, toutes celles qui sont sorties des tilleuls abandonnent ces arbres & meurent infailliblement. Les vers qui restent dans le cœur ou la moëlle de l'arbre, se disposent à la transformation : il en vient des sauterelles, qui premierement changent de peau & ensuite de couleur.

Enfin il y a à la Louisiane une espece de sauterelle plus grosse que les autres, & qu'on nomme *sauterelle-cheval* : elle est de la grosseur du pouce. Son corps & les grandes aîles sont noirs, & les petites aîles de dessous sont du plus beau pourpre que l'on puisse voir : elle a, ainsi que toutes les autres sauterelles, la tête faite comme celle d'un cheval qui auroit les oreilles coupées près de la tête.

Dégât que font les Sauterelles.

Les Hébreux appelloient les sauterelles *arbé*, à cause de leur multitude; il n'y a presque point d'animal qui multiplie autant : c'est ce qui fait que dans l'Ecriture Sainte le *nombre infini* est comparé à la multitude des sauterelles : elles furent la huitieme plaie dont Dieu frappa les Egyptiens sous Pharaon. Quand les sauterelles sont en campagne, elles partagent entr'elles le butin; elles ont toujours à leur tête un chef qui voyage au hasard, & où il s'arrête les autres restent & ne passent pas outre, afin de maintenir l'ordre dans leur marche. Il est fait mention dans les Histoires sacrées & profanes, anciennes & modernes, & dans différentes Relations, du dégât extrême que font les sauterelles. Elles viennent en troupe, comme on ne l'a que trop vu en Allemagne; elles se jettent sur la moisson déjà prête à être cueillie; elles ravagent les prés, les pâturages, détruisent les plantes potageres & les arbres fruitiers, consument en peu d'heures l'espérance de toute une année, & causent la famine dans un pays : elles engloutissent, dévorent, écorchent, rongent & pelent toute la verdure

des champs, avec un si grand tintamarre, qu'elles se font entendre de loin : ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'après avoir fait leur ravage, elles brûlent tout ce qu'elles touchent; leur salive est, dit-on, un venin si nuisible aux arbres & aux herbes, que par-tout où elles se jettent, elles consument & détruisent tout.

Si elles font tant de mal de leur vivant, elles en font encore après leur mort. Dans les endroits où elles sont tombées, elles y répandent la peste, en infectant l'air par leur contagieuse odeur; ce qui cause des maladies. *Orose* nous apprend que l'an du monde 3800, il y eut un nombre incroyable de sauterelles en Afrique, qui après avoir consumé toutes les herbes, se noyerent dans la mer d'Afrique, & jeterent une puanteur si violente, qu'on croit qu'il mourut en peu de temps trois cents mille hommes.

Les sauterelles d'Egypte, dont il est mention dans l'Exode, surpassoient en grandeur toutes les autres especes. *Pline*, en parlant de semblables sauterelles des Indes, dit qu'on se sert de leurs jambes desséchées au lieu de petites scies. Quand ces insectes volent en société, ils font un grand bruit. Les Payens ont fait des vœux & des sacrifices à leurs dieux pour être délivrés des sauterelles. Suivant un extrait de deux lettres écrites en 1690 à M. l'Abbé de *S. Ussans*, l'une de Javarow en Pologne, & l'autre de Biala en Lithuanie, il vint la même année en Russie, des sauterelles par trois endroits différens, comme en trois corps. Le premier alla à l'armée Polonoise, l'autre passa à droite de Léopold, venant de la Volhinie, & le troisieme vint par les côtés des montagnes de Hongrie. Ces insectes se répandirent dans la Pologne & dans la Lithuanie en une si prodigieuse quantité, que l'air en étoit tout obscurci, & la terre toute couverte comme d'un drap noir : il s'en trouva en certains endroits où elles étoient mortes les unes sur les autres, & leurs cadavres amoncelés, jusqu'à quatre pieds d'épaisseur; celles qui étoient vivantes se perchant sur les arbres, faisoient plier les branches jusqu'à terre, tant leur nombre étoit grand. Le peuple crut qu'il y avoit des especes de lettres hébraïques sur leurs aîles; un Rabin prétendit y lire les mots qui signifient en François *colere de Dieu*. Ce fut en effet un présage funeste; car les pluies faisant mourir ces insectes, ils infecterent l'air, & les bœufs qui en mangeoient parmi l'herbe, ainsi que les autres bestiaux, mouroient aussi-tôt. On avoit remarqué qu'à la suite d'un semblable fléau arrivé en 1648, les Cosaques s'étoient révoltés. La Hongrie, la

Boheme & l'Allemagne ont été infeſtées & ravagées en 1542, & même ces années dernieres (en 1747 & 1748), par les ſauterelles. En 1755 on a vu tomber en quelques endroits du Portugal un nombre infini de ſauterelles qui ont ravagé les campagnes, aux approches du tremblement de terre arrivé à Lisbonne.

En Chypre, il y avoit une loi qui obligeoit de faire chaque année trois fois la guerre aux ſauterelles, 1°. en écraſant leurs œufs, 2°. en tuant leurs petits, 3°. enfin en faiſant mourir ces inſectes. Il paſſe ordinairement à Baſſora, ville de Perſe, quatre ou cinq fois l'année, une ſi prodigieuſe quantité de ſauterelles, qu'elles paroiſſent de loin comme un gros nuage, dont l'air eſt entiérement obſcurci; quelquefois le vent les jette par-deſſus l'Euphrate, & elles vont mourir dans les déſerts. Dans la province de Xinſi en Afrique, il en vient tous les ans en ſi grande abondance pour ravager les fourrages, qu'aucun habitant n'eſt diſpenſé d'aller avec la plus grande activité au-devant de ces cruels ennemis pour les détruire. En Chine, ſur-tout dans la Province de Chan-tong, elles vont fréquemment déſoler les récoltes, elles couvrent entiérement le ciel : on croit alors voir fondre ſur ſa tête de groſſes nuées de verdure aîlées, accompagnées d'un bruit ſemblable à celui de la tempête; ces dangereuſes légions ne viſitent la Chine que dans les années ſeches qui ſuivent les inondations. Dans ces malheureuſes occaſions, les Laboureurs n'ont d'autre reſſource, pour chaſſer l'ennemi de leur travail, que d'étendre des draps ſur les champs; quelquefois ce mal ne ſe fait ſentir que dans l'eſpace d'une lieue, tandis que la moiſſon reſte fort belle dans tout le reſte de la Province.

Lorſqu'il y a des étés ſecs en Ukraine & dans les pays des Coſaques, on eſt tellement infeſté des ſauterelles qui y ſont portées par un vent d'Eſt ou de Sud-Eſt, qu'elles obſcurciſſent l'air dans le temps le plus ſerein, & dévorent tout le blé du pays.

Elles dépoſent en automne chacune deux ou trois cents œufs, & meurent peu de temps après; mais ces œufs venant à éclore le printemps ſuivant, ils produiſent un ſi grand nombre de ſauterelles, qu'elles font beaucoup plus de mal qu'auparavant, à moins qu'il ne ſurvienne des pluies qui détruiſent les œufs & les inſectes, ou qu'il ne s'éleve un grand vent du Nord ou Nord-Eſt qui les chaſſe dans le Pont-Euxin. Les cochons du pays & les oiſeaux aiment fort ces œufs: ils en dévorent une grande quantité & contribuent par-là à en purger la terre, qui eſt tellement infectée de ces inſectes, qu'ils entrent dans les maiſons,

s'insinuent dans les lits, tombent sur les tables & dans les mets en si grand nombre qu'il est difficile de n'en pas avaler. Lorsqu'ils se reposent sur terre pendant la nuit, ils la couvrent de l'épaisseur de trois ou quatre pouces, & si une roue de voiture vient à passer sur eux, il en résulte une puanteur insupportable. Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur par le récit de tant de désastres, nous nous contenterons d'ajouter le témoignage de deux Historiens modernes très-dignes de foi.

Mezerai, après avoir exposé les tristes effets d'une tempête extraordinaire qui, sous Louis XIII, s'étoit fait sentir au mois de Janvier 1613, dit que quelque grande que fût la perte causée par ces vents & par ces tonnerres, elle n'approcha pas néanmoins de celle que les sauterelles firent dans la campagne d'Arles en Provence vers le mois de Mai; il s'engendra une si grande quantité de ces insectes dans ce pays, qu'en moins de sept ou huit heures, elles rongerent jusqu'à la racine des herbes ou des grains dans l'espace de plus de quinze mille arpens de terre; elles pénétrerent jusques dans les greniers & dans les granges, & consumerent tous les grains qui y étoient. Quand ces sauterelles s'attroupoient & s'élevoient en l'air, ces armées formidables, portées par les vents, formoient une espece de nuage qui déroboit l'éclat du soleil. Dès qu'elles eurent ravagé tout le territoire voisin d'Arles, elles passerent le Rhône & vinrent à Tarascon & à Beaucaire, & ne trouvant plus de blé sur pied, elles ravagerent les herbes potageres & les luzernes qu'on avoit semées. De-là elles allerent à Bourbon, à Valabergues, à Monfrin & à Aramon, où elles firent le même dégât; enfin elles furent mangées par les étourneaux: celles qui échapperent, formerent en terre, & principalement dans les lieux sablonneux, une espece de tuyau semblable à un étui rempli d'une si grande quantité d'œufs, que tout le pays en auroit été désolé, si on les eût laissé éclore; mais par les bons ordres que donnerent les Consuls des villes d'Arles, de Beaucaire & de Tarascon, on en fut délivré en peu de temps. On en ramassa plus de trois mille quintaux qui furent enterrés ou jettés dans le Rhône; on les cherchoit le fer & le feu à la main. On supputa ensuite le nombre de brigands que ces œufs auroient produits, & en comptant seulement vingt-cinq par tuyau, on trouva qu'il y en avoit un million sept cents cinquante mille au quintal: ce qui pouvoit donner au total cinq cents cinquante mille millions de sauterelles qui auroient éclos l'année suivante.

Combien de fois: dit M. *Lesser* dans sa *Théologie des Insectes*, les

Laboureurs ne ſe trouvent-ils pas fruſtrés d'une abondante récolte par les dégâts des ſauterelles? Ces animaux voraces quittent ſouvent des pays éloignés, traverſent les mers, ſe jettent par milliers ſur des champs emſemencés, & enlevent en peu d'heures juſqu'à la moindre verdure. Les flammes & l'incendie le plus rapide ne produiſent pas de plus cruels déſaſtres. M. *Lyonnet* en cite à ce ſujet un exemple mémorable, que l'on trouve dans l'hiſtoire de Charles XII, Roi de Suede. Son Hiſtorien rapporte que cette infortuné Prince fut très incommodé dans la Béſſarabie par une horrible quantité de ſauterelles qui s'élevoient ſur le midi du côté de la mer, d'abord à petits flots, enſuite par grands nuages; qui en éclipſant le ſoleil rendoient l'air ſombre: elles voloient à hauteur des hirondelles, juſqu'à ce qu'elles euſſent trouvé un champ pour s'y jeter. Nous en rencontrions dit-il, ſouvent ſur le chemin, d'où elles s'élevoient avec un bruit ſemblable à celui d'une tempête: elles venoient enſuite fondre ſur nous comme un orage, ſans craindre d'être ſoulées aux pieds des chevaux. En s'élevant de terre elles nous couvroient le corps & le viſage, au point de nous aveugler. Par-tout où ces inſectes ſe repoſoient, ils y détruiſoient tout, juſqu'à faire d'une belle prairie verdoyante une terre aride & ſablonneuſe. On ne ſauroit jamais croire qu'un ſi petit animal pût paſſer la mer, ſi l'expérience n'en avoit pas convaincu ſi ſouvent les peuples de ces contrées, chez qui, dit-on, ils rongent juſqu'aux portes mêmes des maiſons.

Les Auteurs nous ont laiſſé pluſieurs recettes pour éloigner ou faire périr les ſauterelles; mais nous ne croyons pas qu'on doive y ajouter foi. *Aldrovande* avoue que trop ſouvent les reſſources de l'eſprit humain n'y ſervent de rien. Au reſte les ſauterelles s'entre-détruiſent elles-mêmes, & les plus fortes dévorent les plus foibles: conſultez auſſi le *Mémoire de M.* Gleditſch *ſur les ſauterelles errantes en Pruſſe, dans les Actes de l'Académie de Berlin, 1750.*

Peuples qui ſe nourriſſent de Sauterelles.

Qui croiroit qu'un animal auſſi nuiſible au genre humain, fût de quelque utilité? mais ſur un ſol ingrat, ſtérile, l'homme réduit à la miſere fait uſage de toutes ſortes d'alimens. Saint Jean-Baptiſte a mangé des Sauterelles dans le déſert. Dans les pays Orientaux on prépare ces inſectes de différentes façons: les uns les font bouillir; d'autres les

ſont rôtir dans une terrine, où les jambes & les aîles ſe détachent; mais la tête & le corps deviennent rouges extérieurement, comme ceux des écreviſſes, & la chair blanche. Cette chair paſſe pour être d'un goût excellent. Il y en a qui les font frire avec du beurre, & mariner avec du vinaigré, du ſel & du poivre.

On nomme *acridophages* les mangeurs de ſauterelles : il paroît cependant que cette nourriture eſt aſſez mal-ſaine ; car les peuples qui en uſent ne vivent pas long-temps. Quand, vers l'équinoxe du printems, les vents du midi & du ſeptentrion ſoufflent le plus chez les Ethiopiens voiſins du déſert, il y arrive une multitude innombrable de groſſes ſauterelles que ces peuples mangent en tout temps, en les ſalant, ou en les accommodant d'une autre façon. Ces acridophages, pour les prendre, font du feu dans un lieu profond, qui jette beaucoup de fumée; lorſque les ſauterelles y veulent paſſer en volant, elles tombent auſſi-tôt: ces pauvres habitans, dont la condition eſt auſſi miſérable que leur taille eſt petite, les prennent avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie. Après les avoir ſalées, ils les gardent & s'en ſervent comme d'une viande fort appétiſſante : ils ne mangent pas autre choſe tant que dure la ſaiſon des ſauterelles ; car ils n'entretiennent point de bétail & ne mangent point de poiſſon, étant fort éloignés de la mer : ils n'ont point auſſi d'autre animal qui leur puiſſe ſervir de nourriture. Ce ſont des gens fort légers de corps, agiles à la courſe, & d'une aſſez courte vie, puiſque les plus vieux d'entr'eux ne paſſent guere quarante ans. Quand ils approchent de cet âge, ils ſont attaqués de la maladie pédiculaire; il ſort, dit-on, de leur corps des poux d'une forme horrible, qui ont des aîles de différentes couleurs. Ces poux leur rongent l'eſtomac, les entrailles, tout le corps ; & dévorés par cette vermine ils meurent miſérablement.

Dans les pays où l'on mange des ſauterelles, on les porte réguliérement au marché, comme c'étoit autrefois la coutume à Athenes, dit *Ariſtophane*, & on les y vend comme l'on vend les oiſeaux chez nous. Les ſauterelles doivent auſſi avoir été une nourriture connue dans la Judée, puiſque Moïſe avoit permis aux Juifs d'en manger de quatre ſortes qui ſont ſpécifiées dans le Lévitique. L'Auteur du *Dictionnaire des Animaux* dit qu'en Europe on ne connoît point ce ragoût, & que l'on ſe contente d'admirer la frugalité des Orientaux, ſans vouloir les imiter. En effet il ne faut pas confondre avec les véritables ſauterelles, de

petits

petits cruſtacées de la Manche, auxquels l'on a donné improprement le nom de *ſauterelles marines*. Ces cruſtacées ſont la *cigale de mer* & la *ſquille* : voyez ces mots. Ce ſont là les inſectes ou vers cruſtacées que l'on prépare dans le pays d'Abbeville, de Saint-Valery & de Calais en Picardie, Province de France où l'on en mange, & d'où l'on en envoie même à titre de préſent à ſes amis : elles ſont rougeâtres étant bouillies dans de l'eau & du ſel, c'eſt-à-dire marinées : on les vend auſſi dans les rues pour le public ; il s'en fait dans ces endroits une aſſez grande conſommation ſous le nom de *ſauterelles*.

On aſſure que les véritables ſauterelles priſes en forme de fumigation, guériſſent les rétentions d'urine, ſur-tout dans les femmes : on les conſeille auſſi contre les vapeurs ; pour cela on les fait ſécher & pulvériſer, & cette poudre ſe donne à la doſe de douze à vingt grains dans quelque liqueur appropriée, comme dans une décoction de turquette ou de pariétaire. M. *Linneus* dit qu'en Suede les gens de la campagne font mordre les verrues de leurs mains à la grande ſauterelle verte, qui en mordant dégorge ſur la plaie une liqueur qui les corrode & les enleve.

SAUTERELLE CHENILLE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui ſe plaît au ſommet des ormes, dont elle mange les feuilles. Le froid lui cauſe la mort : elle ſe fabrique une petite toile pour s'y loger & ſe métamorphoſer en une nymphe qui devient mouche au bout de neuf mois. Dans l'état de fauſſe chenille elle s'élance d'une place à l'autre, comme une ſauterelle.

SAUTERELLE DE MER. *Voyez* LANGOUSTE DE MER, *& l'article* ÉCREVISSE.

SAUTERELLE-PUCE. Nom donné improprement à un inſecte ſans dents, eſpece de procigale, mais qui a, comme les cigales, une trompe ou un aiguillon terminé en pointe, & couché ſur la poitrine. On le trouve, dit *Swammerdam*, caché ſous l'écume qui ſe forme ſur la ſurface de toutes ſortes de plantes ; mais l'inſecte forme lui-même dans l'état de larve cette écume. *Voyez ce qui en eſt dit à l'article* ÉCUME PRINTANIERE.

SAUTEUR. *Voyez* ALTISE.

SAUVAGE. Nom donné à des animaux qui appartiennent à la vieille nature, qui ſont farouches, non apprivoiſés, même à l'homme qui n'eſt point civiliſé, ou qui vit errant dans les bois, & même aux

plantes qui viennent sans culture. Il nous a plu d'appeller ainsi le Hottentot, le Cafre, le Huron, l'Algonquin, l'Illinois, le Lapon, l'Islandois & le Morlaque. Ces humains vivent cependant en peuplades, s'entendent & ont l'art de se fabriquer eux-mêmes tout ce dont ils ont besoin ; ils connoissent leurs patriotes, & les défendent avec bravoure ; en un mot, ils ont la raison & la perfectibilité. Il faut prendre garde de confondre l'espece de singe connue sous le nom de *orang-outang* ou *homme des bois* avec l'homme proprement dit. *Voyez les articles* HOMME, HOMME SAUVAGE & ORANG-OUTANG.

SAUVAGEON. Nom donné à un petit arbre venu naturellement. On ente d'autres arbres sur les sauvageons ; c'est ordinairement sur des sauvageons d'amandier ou de cognassier.

SAUVE-GARDE. C'est un gros lézard de l'Amérique. Mademoiselle *Mérian* dit qu'il devient grand comme un crocodile de dix ou douze pieds, & qu'elle lui a vu dévorer les œufs de différentes sortes d'oiseaux ; il se nourrit de charognes ; mais il n'attaque pas les hommes, comme le crocodile. On ne le nomme même *sauve-garde*, que parce que ses cris, dit-on, annoncent à ceux qui se baignent la présence du crocodile. Lorsque sa femelle veut pondre ses œufs, elle creuse le sable sur le bord de quelque riviere, où elle les dépose pour les laisser éclore au soleil. Les Indiens mangent ces œufs, qui sont gros comme ceux d'une poule d'Inde, mais un peu plus longs. Cet animal est une espece d'amphibie ; il vit également sur terre & dans l'eau ; en sorte que quand il ne trouve point de charognes, il fait la guerre aux poissons, & au défaut de poisson, il vit de mouches & de fourmis. On le trouve dans les forêts de Surinam : sa couleur est marbrée ; ses écailles sont minces & polies. Le *tejuguacu* & le *tupinambis* sont aussi des especes de sauve-garde. *Voyez ces mots.*

SAUVE-TERRE, marbre qui se tire d'un Village qui porte ce nom, dans le Comté de Comminges, & qui prend un fort beau poli : il est de différentes couleurs ; le fond en est noir, avec des taches & des veines blanches & jaunes : on le nomme *brêche* à Paris.

SAUVE-VIE ou RUE DES MURAILLES, *ruta muraria*. Cette plante qui naît sur les rochers & les murailles, dans les fentes des vieux édifices, proche des fontaines, aux environs de Paris & ailleurs, est l'une des capillaires : *voyez ce mot.* Sa racine est chevelue, menue & noirâtre ; ses tiges sont nombreuses, longues de deux à trois pouces,

rondes, grêles, évafées, découpées, & d'un vert noirâtre en haut, & rougeâtre vers la racine, portant des feuilles femblables à celles de la rue des jardins, d'une faveur acerbe; elle eft couverte fur le dos d'une pouffiere fine, qui n'eft autre chofe qu'un amas de capfules fphériques, femblables à celles des capillaires, ou à celles des fougeres. Cette plante ne périt point dans l'hiver : elle eft très-pectorale, convient dans les maladies du poumon, & eft très-apéritive : elle a été appellée *falvia vitæ*, comme propre à conferver la vie.

SAXATILE, ferpent d'Afrique, dont on trouve l'un mâle & l'autre femelle, figurés dans *Seba Thef. 11, Tab. 37, n. 1 & 2.* Ce ferpent fe nourrit de grenouilles & de crapauds : il fe cache dans les fentes des pierres & des rochers, pour mieux guetter & attraper fa proie.

Le deffus de fon corps eft d'un bai-brun, qui s'éclaircit vers le ventre, dont les écailles blanchâtres font en travers & dans un bel ordre, de même que celles qui garniffent le dos, lefquelles font taillées en rhombes. Sa tête eft couverte d'un bouclier jaune pâle, traverfé longitudinalement par une raie noirâtre, que trois autres raies coupent tranfverfalement en croix : fa gueule eft armée de fort petites dents.

La femelle du *faxatile* ne differe du mâle que par quelques bandelettes très-étroites, ou des raies d'efpace en efpace, jufqu'au milieu du corps ; l'autre moitié, jufqu'au bout de fa queue, terminée en pointe, eft ornée fimplement d'écailles lofangées.

SAXIFRAGE ou ROMPT-PIERRE, *faxifraga :* plante dont on diftingue beaucoup d'efpeces. Nous citerons dans cet article celles qui font ufitées en médecine, favoir :

1°. La SAXIFRAGE BLANCHE, *faxifraga alba.* Elle croît aux lieux herbeux incultes, fur les montagnes, dans les vallées & dans les bois : fa racine jette plufieurs fibres, au haut defquelles font attachées de petits tubercules gros comme des grains de coriandre, de couleur en partie rougeâtre, & en partie blanchâtre, d'un goût tirant fur l'amer : on les appelle vulgairement *grains* ou *femences de faxifrage.*

Cette racine pouffe des feuilles arrondies, dentelées à leurs bords, reffemblantes un peu à celles du lierre terreftre, mais plus groffes & plus blanches : il s'éleve d'entr'elles de petites tiges hautes d'environ un pied, rondes, tendres, velues, purpurines, rameufes, portant, dans l'été, en leurs fommités de petites fleurs à cinq feuilles, difpofées en rofe, de couleur blanche ; à ces fleurs fuccedent des fruits arrondis,

contenant dans deux loges des ſemences fort menues, longuettes & rouſſes : cette plante eſt plus petite en toutes ſes parties dans les terrains maigres qu'en d'autres : on remarque que ſes feuilles & ſes tiges ſe ſechent peu après la fleur, les grains tuberculeux reſtant autour de la racine ; mais comme ils diſparoiſſent auſſi dans la ſuite, on doit être attentif à les cueillir à temps. L'infuſion de cette ſaxifrage, faite dans le vin blanc ou dans l'eau, eſt apéritive, & provoque les menſtrues.

2° La PETITE SAXIFRAGE ROUGE, *ſaxifraga verna annua humilior.* Sa racine eſt ſimple, ſa tige ordinairement unique, menue, rameuſe, haute de quatre pouces ; ſes feuilles ſont ſimples, oblongues, graſſes, velues, gluantes au toucher, verdâtres, diviſées en trois & quelquefois en cinq ſegmens : leurs fleurs naiſſent aux ſommités de la tige, elles ſont de couleur de pourpre clair ; il leur ſuccede des capſules ſéminales à deux cornes, & arrondies : toute la plante eſt viſqueuſe ; elle croît abondamment ſur les toits, ſur les vieilles murailles, aux lieux déſerts & ſecs ; elle fleurit en Mai, & ſa ſemence ne tarde pas à ſuivre la fleur, puis elle ſe ſeche entiérement, & diſparoît pour le reſte de l'année : elle devient plus ou moins grande & rouge, ſuivant le ſol & ſon expoſition au ſoleil. *Boyle*, dans ſon *Traité de l'utilité de la Philoſophie expérimentale*, donne l'infuſion de cette plante dans de la biere, comme un ſpécifique contre la jauniſſe ; & *Ray*, d'après le même Auteur, la recommande contre les écrouelles, en quelqu'état qu'elles ſoient. Aujourd'hui cette vertu eſt très-incertaine.

3°. La SAXIFRAGE DORÉE ou l'HÉPATIQUE DORÉE, *chryſoſplenium foliis amplioribus auriculatis*, *Tournefort.* Cette plante eſt le *creſſon de roche* ou *doré* de l'Alſace, & l'*herbe de* l'*archamboucher* des environs de Bourmont en Lorraine. Elle croît dans les marais, aux bords des lieux humides, ombrageux & mouſſeux : ſa racine eſt longue, aſſez groſſe, noueuſe, rampante & blanchâtre, facile à rompre, & fibreuſe ; elle pouſſe de petites tiges, hautes environ de quatre pouces, quarrées, velues, tendres, foibles, & un peu rameuſes, revêtues de feuilles oppoſées & arrondies, dentelées, un peu velues & ſucculentes, d'un goût un peu ſtyptique & amer ; aux ſommités naiſſent en Avril de petites fleurs en roſette à quatre quartiers, & d'une belle couleur jaune dorée & reſplendiſſante : il leur ſuccede des ſiliques à deux cornes qui renferment des ſemences brunâtres : cette plante a le goût & les vertus de l'*hépatique commune* : voyez ce mot. On en prend en guiſe de thé.

Les habitans de Strasbourg, de toute l'Alſace & de la Lorraine en font un grand uſage. La ſaxifrage dorée ſe trouve abondamment dans ces deux Provinces; on la rencontre auſſi ſur les montagnes d'Auvergne, ſur les Alpes & les Pyrenées. On peut conſulter une thèſe ſur le creſſon doré, ſoutenue, il y a quelques années, dans les Écoles de Médecine de l'Univerſité de Strasbourg.

4°. La Saxifrage des Anglois ou des Prés, *ſaxifraga umbellifera Anglorum.* Quelques-uns lui donnent auſſi le nom de *ſeſeli des prés de Montpellier.* Sa racine eſt vivace, longue, groſſe comme le doigt, ridée, brune en dehors, blanche en dedans, chevelue vers le haut, d'un goût aromatique & un peu âcre : elle pouſſe des tiges hautes d'un pied & demi, groſſes, rondes, cannelées, verdâtres, diviſées en ſegmens pointus : à l'extrémité des rameaux ſont des ombelles de fleurs peu étendues, diſpoſées en roſe, & d'un blanc tirant ſur le jaunâtre : elles ſont ſuccédées par des fruits compoſés de deux ſemences courtes, cannelées, rougeâtres, d'une odeur forte, agréable, & d'un goût aromatique & vineux. Cette plante eſt d'un uſage très-familier chez les Anglois, comme un puiſſant diurétique.

Il y a encore la grande & la petite pimprenelle ſaxifrage, autrement connue ſous le nom de *bouquetine :* nous en avons parlé au mot Boucage : elles ſont fort traçantes. On dit qu'aux environs de Fécamp, il croît en abondance ſur les falaiſes, une eſpece de ſaxifrage : la récolte en eſt périlleuſe. Les payſans deſcendent dans ces précipices le long d'une corde attachée au ſommet des montagnes & remontent après avoir fait proviſion de ſaxifrage, dont ils font uſage dans les ſalaiſons.

SCABIEUSE, *ſcabioſa :* plante dont on diſtingue beaucoup d'eſpeces. Nous ne rapporterons ici que les deux eſpeces qui ſont d'un uſage familier en médecine, ſavoir :

1°. La Scabieuse ordinaire des Prés et des Champs, *ſcabioſa hirſuta vulgaris pratenſis & ruralis.* Elle croît preſque par-tout dans les blés, dans les champs & les prés : ſa racine eſt droite, longue & vivace; elle pouſſe des feuilles oblongues, lanugineuſes, laciniées par les côtés : il s'éleve d'entr'elles des tiges à la hauteur de deux ou trois pieds, rondes, velues, creuſes, revêtues de quelques feuilles oppoſées : les ſommités des tiges ſoutiennent des fleurs diviſées en bouquets ronds, & compoſés de fleurons inégaux, de couleur bleuâtre : à ces fleurs ſuccedent des manieres de têtes verdâtres,

écailleuses, composées de capsules, qui contiennent chacune une semence oblongue, surmontée d'une couronne. Cette plante fleurit en Juin & Juillet; elle est d'une saveur amere : on l'estime alexitere, sudorifique, apéritive & vulnéraire. Les Apothicaires en tiennent une eau distillée, qui est au nombre des quatre cordiales; elle convient dans les fievres malignes, & pour faciliter l'expectoration; les fleurs en infusion théiforme, sont aussi très-efficaces dans les toux opiniâtres. La plante appliquée extérieurement guérit la gale.

2°. La SCABIEUSE DES BOIS, ou SUCCISE, ou le MORS DU DIABLE, *morsus Diaboli* : elle croît aux lieux incultes, dans les prés & les pâturages, dans les bois sablonneux un peu humides : sa racine est aussi vivace, grosse comme le doigt, courte, comme rongée dans le milieu, & fibreuse : elle pousse des feuilles oblongues & pointues, semblables à celles de la scabieuse ordinaire, mais entieres, légérement crenelées en leurs bords, plus vertes en dessus qu'en dessous, rudes, & attachées à de longues queues. Il s'éleve d'entr'elles, sur l'arriere saison, plusieurs tiges à la hauteur d'environ deux pieds, rondes, rougeâtres, rameuses, garnies de deux petites feuilles à chaque jointure, & qui portent en leurs sommités des fleurs semblables aux précédentes, mais plus ramassées en tête, de couleur bleue ou purpurine, suivies de plusieurs semences rondes & cannelées. Cette plante fleurit vers l'automne; ses feuilles sont surtout d'usage prises en décoction; elles sont ameres & un peu astringentes : on lui attribue les mêmes vertus qu'à la précédente, & particuliérement pour les inflammations de la gorge & les ulceres intérieurs.

SCADICACALLI. Arbrisseau du Malabar, qui paroît être l'euphorbier des Anciens. *Voyez* EUPHORBE.

SCALATA ou ESCALIER. Coquille univalve de la famille des vis, (quelques Naturalistes la placent avec raison parmi les *tuyaux de mer* des Indes) : elle est des plus rares en Europe. Sa ressemblance avec un escalier lui a fait donner le nom Italien de *scalata*. M. *d'Argenville* décrit cette coquille, & dit que sept spirales, qui font autant d'orbes, coupent toute sa figure pyramidale; que la derniere revient en cornet vers la bouche ovale, dont elle forme le bourrelet. Ces spirales en orbes qui se surmontent réguliérement les unes les autres en forme de vis conique, sont revêtues extérieurement & à distance égale

d'anneaux ou de côtes très-minces, ſaillantes & très-blanches, ſur un fond d'un blanc ſale : elles ſont ſéparées par un petit jour les unes des autres, d'une maniere aſſez ſenſible, ſur-tout celles d'en bas, dont les dernieres côtes ſe réuniſſent en un point vers le bord de ſa bouche : ce ſont des anneaux ou des cordelettes détachées, qui ont toujours une liaiſon avec le fond de la coquille. Ce qui fait la rareté de la *ſcalata*, c'eſt que les Indiens la conſervent parmi leurs bijoux les plus précieux, leurs femmes la ſuſpendent à leur cou; leur paſſion pour cette coquille & leur vanité nous la font payer cher. Il faut, dit M. *d'Argenville*, qui poſſédoit cette coquille, que la ſcalata ait plus d'un pouce de haut pour être réputée belle, parce qu'il n'y a rien de ſi commun que les petites, qui ſe trouvent dans le Golfe adriatique. Celles-ci ſont les fauſſes *ſcalata :* voyez ESCALIER. On trouve auſſi cette coquille dans les cabinets du premier ordre à Paris, & ſur-tout en Hollande, où nous en avons vu deux dans le ſeul cabinet du Stathouder. Celle que l'on voit actuellement dans le Cabinet de S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, à Chantilly, eſt peut-être la plus grande qui ſoit connue; ſes ſpires ſont de neuf orbes.

SCALOPES. *Séba* donne ce nom à un rat ſauvage d'Amérique, qui a de gros & grands teſticules aſſez ſemblables aux tettes de la brebis : plus en arriere, vers la queue, deſcend ſa verge. La tête de cet animal reſſemble à celle du renard : elle eſt terminée en pointe, & ſon muſeau a beaucoup de rapport avec celui du cochon; il s'en ſert pour fouir la terre, y chercher ſa nourriture & ſe creuſer des tanieres qui le mettent à couvert des bêtes féroces : ſes oreilles ſont larges, pendantes, preſque chauves, garnies ſeulement de quelques poils clair-ſemés. Il a les yeux grands, noirs, défendus de tous côtés par des poils d'un rouge foncé : la levre ſupérieure, qui porte une longue mouſtache, & toute la partie ſupérieure du corps, ſont garnies de poils d'un rouge chargé, & d'un jaune clair ſur le ventre & ſur le front. Cet animal a la queue longue & friſée, les pieds blanchâtres & ſans poils, faits comme ceux du ſinge, munis de quatre doigts & d'un pouce; il s'en ſert à différens uſages : ſa queue lui ſert à s'attacher & à ſe cramponner par-tout.

SCAMMONÉE, *ſcammonium.* C'eſt un ſuc concret, réſineux, gommeux & très-purgatif : on en trouve de deux ſortes dans les boutiques; ſavoir la ſcammonée d'Alep & celle de Smyrne.

1°. La *ſcammonée d'Alep* eſt légere & friable : quand on la briſe, elle eſt d'un gris brunâtre & brillant, preſque entiérement opaque : lorſqu'on la manie, ou qu'on la frotte, elle ſe change en une poudre blanchâtre ou griſe ; elle a un goût amer, avec une certaine acrimonie & une odeur vappide. On l'apporte d'Alep, on de Saint-Jean d'Acre, qui eſt l'endroit où on la recueille.

2°. La *ſcammonée de Smyrne* eſt noirâtre, plus compacte & plus peſante, à volume égal, que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne d'une ville de Galatie, appellée préſentement *Cuté*, & de la ville de Cogni, dans la province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante ; mais on préfere la ſcammonée d'Alep, & on choiſit celle qui eſt brillante, facile à caſſer, & très-aiſée à réduire en poudre, qui eſt preſque inſipide ſur la langue, & qui, arroſée d'un peu de ſalive, ou de quelqu'autre liqueur aqueuſe, devient laiteuſe, ou pour parler le langage des Droguiſtes, fait l'*œil de perdrix*.

Il y a une autre eſpece de ſcammonée, qu'on appelle *ſcammonée bâtarde* ou *inférieure*, & que quelques Colporteurs Juifs vendent quelquefois dans nos Ports ; ce n'eſt ſouvent qu'un composé de ſucs de différentes plantes laiteuſes, incorporés avec de la cendre, du jalap, &c. Heureuſement qu'on ne trouve plus guere de cette mauvaiſe drogue, dont la compoſition lucrative eſt des plus criminelles.

La plante qui produit ce ſuc purgatif, s'appelle SCAMMONÉE DE SYRIE, *convolvulus Syriacus*. Sa racine eſt épaiſſe, de la forme de celle de la bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, fibreuſe & empreinte d'un ſuc laiteux : elle pouſſe des tiges grêles de trois coudées de longueur, ſarmenteuſes, & qui grimpent autour des plantes voiſines : les feuilles, qui ſont alternes & vertes, reſſemblent à celles du petit liſeron : elles font triangulaires, liſſes, ayant une baſe taillée en façon de fleche. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs en cloche, blanchâtres, tirant ſur le purpurin : elles ſont ſuivies par des capſules pointues, remplies de graines noirâtres & anguleuſes.

Cette plante croît en Syrie, autour d'Alep, & elle ſe plaît dans un terroir gras. M. *Ruſſel* en a donné une bonne figure dans les *Tranſactions Philoſophiques*. L'illuſtre *Tournefort* a obſervé une eſpece de convolvulus hériſſé de poils dans les campagnes de Myſie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les

Iſles

Isles de Lesbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un ſuc concret qui eſt bien au-deſſous de la ſcammonée de Syrie & de Judée. Ainſi M. *Tournefort* nous porte en quelque ſorte à croire que la ſcammonée des boutiques vient de plantes au moins de différentes eſpeces, ſi elles ne ſont pas différentes pour le genre; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée *ſcammonia folio glabro*, ſcammonée à feuilles liſſes; & celle de Smyrne, de la plante appellée *ſcammonia folio hirſuto*.

Nous remarquerons cependant que le Conſul Anglois (M. *Sherard*), qui a demeuré à Smyrne pendant treize ans, prétend qu'on ne retire plus le ſuc de ce *convolvulus* hériſſé, parce que celui qui a les feuilles liſſes croît en ſi grande abondance, qu'il ſuffit ſeul pour préparer toute la ſcammonée dont on ſe ſert: on choiſit ſur-tout, dit-il, celle qui croît ſur le penchant de la montagne qui eſt au-deſſous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine en écartant un peu la terre; on la coupe, & on met ſous l'inciſion, des coquilles de moules pour recevoir le ſuc laiteux qui en découle, & que l'on fait ſécher pour le conſerver. Cette ſcammonée ainſi récoltée, eſt réſervée pour les habitans du pays; & l'on n'en donne aux étrangers que par préſent: elle eſt à demi-tranſparente, blanche, jaunâtre, & ſans aucune mauvaiſe odeur.

Voici les différentes manieres de recueillir la ſcammonée du commerce, & ce qui lui donne différentes formes & couleurs. On coupe la tête de la racine: on ſe ſert d'un couteau pour y faire un creux hémiſphérique, afin que le ſuc s'y rende; & on le ramaſſe enſuite avec des coquilles. D'autres font des creux dans la terre; ils y mettent des feuilles de noyer ſur leſquelles le ſuc tombe, & on le retire lorſqu'il eſt ſec. D'autres coupent la partie de la racine qui s'éleve au-deſſus de la terre, & elle donne tous les jours un ſuc que l'on ramaſſe pour le faire ſécher: on arrache enſuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, l'on en exprime un ſuc laiteux, que l'on fait ſécher à un feu doux ou au ſoleil: on en fait quelquefois des paſtilles, ſur leſquelles on imprime un cachet; leur couleur eſt griſâtre, & ſouvent brunâtre. D'autres enfin tirent le ſuc des feuilles, des tiges & des racines pilées; puis font deſſécher ce ſuc, & en font de petites maſſes d'un noir-verdâtre, & d'une mauvaiſe odeur.

La ſcammonée eſt efficace & très-vigoureuſe: on s'en ſert pour

purger les humeurs bilieuſes & ſéreuſes. On doit ſe méfier de ce remede, qui eſt ſouvent ſi altéré, que pris en grande doſe il eſt ſans effet; d'autres fois il eſt ſans mêlange, & pris à petite doſe, il excite une ſuperpurgation, des nauſées, une inflammation qui excite une ſoif inſatiable, la fievre & la dyſſenterie. On doit toujours l'aſſocier à quelqu'autre purgatif, & n'en prendre guere plus de douze grains, quand elle eſt bien réſineuſe comme celle d'Alep. Les Apothicaires appellent la ſcammonée qui eſt en poudre, *diagrede*. C'eſt la baſe de la *poudre de tribus* ou *cornachine*.

La ſcammonée entre dans quantité de compoſitions galéniques. C'eſt à l'induſtrie des Chimiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la ſcammonée, ce que l'on appelle improprement *magiſtere*.

SCAMMONÉE D'AMÉRIQUE. *Voyez à l'article* MÉCHOACAN.

SCAMMONÉE JAUNE, eſt la *gomme-gutte*: voyez ce mot.

SCAMMONÉE DE MONTPELLIER, *periploca Monſpeliaca*, *foliis rotundioribus*. TOURNEF. Plante qui croît dans les bois: ſes racines fibrées & ſerpentantes en terre, pouſſent pluſieurs tiges ſarmenteuſes, longues, dures, cependant flexibles, articulées & s'entortillant autour des arbres voiſins; elles rendent du lait quand on les rompt: ſes feuilles ſont conjuguées oblongues & veineuſes; ſes fleurs qui naiſſent aux ſommités des branches, ſont en cloche évaſée, velues & purpurines en leur partie ſupérieure, d'un vert-jaunâtre & ſans poil en leur partie inférieure. Le piſtil de chaque fleur devient un fruit à gaînes un peu courbées, leſquelles s'ouvrent d'elles-mêmes par la maturité; alors elles laiſſent paroître une matiere floconée, comme lanugineuſe, dans laquelle on trouve des ſemences à aigrettes. On prétend que cette plante eſt un poiſon aux animaux quadrupedes: on l'eſtime réſolutive appliquée extérieurement.

SCANDEBEC ou BRULEBEC. *Rondelet* donne ce nom à une eſpece d'huître dont le poiſſon a le goût piquant, ſalé, quelquefois amer & déſagréable, mais qui échauffe la bouche: elle a la coquille crêpée & contournée en dehors, jaunâtre en quelques endroits, rouge en d'autres, & d'un blanc poli en dedans. *Rondelet* croit que c'eſt la même coquille que l'*huître ſauvage des Grecs*.

SCARABÉE, *ſcarabœus*. Les ſcarabées forment une des plus nombreuſes claſſes d'inſectes: cette claſſe préſente une diverſité

prodigieuse pour les grandeurs, les couleurs, les formes en général, & la structure de certaines parties propres à chacun des insectes qui la composent.

La collection de ces insectes forme un tableau de la Nature des plus curieux, des plus frappans & qui arrête les yeux : on la voit sur-tout dans une des salles du Cabinet du Jardin du Roi, & dans une de celui de Chantilly.

Parmi ces insectes le plus grand nombre ne sont que curieux, tel est l'*arlequin de Cayenne ;* mais il y en a aussi beaucoup qui nous sont d'une grande utilité, soit dans la Médecine, soit dans les Arts.

On comprend communément sous le nom de scarabée des insectes dont les aîles membraneuses sont renfermées sous des étuis écailleux. Ils forment la classe des coléopteres.

Cette classe immense a été différemment divisée par les Auteurs; les Modernes qui ont donné une autre dénomination à cette classe, ont restreint le nom de scarabée à l'un des genres qu'elle renferme. Suivant l'*Histoire abrégée des Insectes des environs de Paris*, le caractere essentiel du genre des scarabées, c'est d'avoir les antennes en masse, c'est-à-dire, terminées par un bout plus gros que le reste de l'antenne. Cette masse ou extrémité est composée de plusieurs laines ou feuillets, que l'insecte peut resserrer ou ouvrir à-peu-près comme les feuillets d'un éventail; tel est le *hanneton.*

Un autre caractere est d'avoir entre leurs étuis à leur origine une petite partie triangulaire qu'on peut appeller l'*écusson.* Dans le même Ouvrage on divise le genre des scarabées en deux familles, suivant le nombre des feuillets qui composent la masse des antennes. Dans la premiere famille sont les scarabées qui ont sept feuillets aux antennes; cette famille est la moins nombreuse : la seconde renferme tous les autres qui ont seulement trois feuillets aux antennes.

Le caractere de la famille des *escarbots*, est d'avoir les antennes en masse, mais point divisées en feuillets comme dans les scarabées, ni perfoliées comme *dans les dermestes*, mais solides & composées d'une seule masse. Ces boutons paroissent composés de plusieurs anneaux fortement serrés les uns contre les autres, & qui ont à leur surface de petits points lisses & brillans : de plus, les antennes des escarbots sont coudées & forment un angle dans leur milieu. Un autre caractere, mais qui n'est qu'accessoire, c'est la maniere dont ils tiennent souvent

leur tête renfoncée dans leur corſelet, de façon qu'on les croiroit décapités, & qu'on n'apperçoit tout au plus que leurs mâchoires, qui ſont grandes & ſaillantes. *Voyez* ESCARBOT.

Tous les ſcarabées ou tous les coléopteres (ces mots ſont ſynonymes dans le reſte de cet article), ont été originairement dans l'état de larves ou de vers, dont les uns habitent dans les bouſes de vache & autres excrémens des animaux, les autres au fond des eaux claires ou bourbeuſes, d'autres dans les feuilles des arbres, d'autres dans la terre, & ceux-ci font grand tort aux racines des plantes & des arbres dont ils ſe nourriſſent. C'eſt dans ces divers endroits que ces vers croiſſent, ſe nourriſſent, ſubiſſent des métamorphoſes qui leur ſont communes avec pluſieurs inſectes, ſe changent en nymphes & deviennent enſuite des ſcarabées. Comme ces inſectes ont pluſieurs parties ſemblables à celles des autres inſectes, tels que les ſtigmates, les yeux à réſeau, & qu'ils paſſent par l'état de nymphe, *voyez, ſur tous ces objets, le mot* INSECTE *& celui de* NYMPHE.

Une des choſes les plus remarquables dans les ſcarabées, c'eſt que leurs os, ou cette ſubſtance analogue à la corne qui leur en tient lieu, ſe trouvent, ainſi que dans les coquillages, au dehors, & couvrent leur chair; au lieu que dans les grands animaux qui ont du ſang, les os ſont toujours cachés ſous la chair; mais les muſcles de ces inſectes ont la même ſtructure que celle qu'a découvert *Stenon* dans les muſcles des animaux qui ont du ſang. Cette ſtructure eſt ſur-tout admirable dans les muſcles des pieds des ſauterelles, dont la force eſt telle que cet animal peut ſauter en l'air à une diſtance deux cent fois plus grande que celle de ſon corps: *voyez* SAUTERELLE.

On peut voir l'hiſtoire de diverſes eſpeces de ſcarabées ſous les noms les plus communs, par leſquels les différens genres ſont connus. Pluſieurs d'entr'eux préſentent des faits fort curieux: voyez les mots *Cerf-volant*, *Hanneton*, *Eſcarbot*, *Rhinocéros* ou *Moine*, *Fouille-merde* ou *Pillulaire*, *Eſcarbot onctueux* ou *Proſcarabée*, *Dermeſtes* ou *Scarabées diſſéqueurs*, *Chryſomele*, *Charençon*, *Capricornes*, *Cicindeles*, *Courtiliere*, *Bupreſte*, *Cantharide*, *Foulon*, *Mouche cornue*, &c. Il y a un ſcarabée remarquable par une ſingularité qui lui eſt particuliere, il a une queue en forme d'aiguillon.

SCARABÉE AQUATIQUE (grand). C'eſt le plus grand des ſcarabées aquatiques, il ſe trouve aſſez fréquemment dans les étangs: il

eſt long d'un pouce & demi, de couleur olivâtre & foncée : il a trois pattes de chaque côté ; les deux dernieres paires ſont garnies de barbes qui font l'effet de rames, & donnent à l'inſecte une grande facilité à nager. Chacune des pattes eſt garnie de deux éperons : on diſtingue le mâle de la femelle à deux plaques écailleuſes qu'il a aux pattes de devant, & qui manquent à la femelle. Peut-être ces pattes leur ſervent-elles pour mieux tenir leurs femelles dans le temps de l'accouplement. Ces eſpeces de ſcarabées ſont ſur-tout remarquables par une eſpece d'arête qui eſt ſous leur corſelet, & qui ſe termine en pointe : leur tête eſt armée de deux dents aiguës. C'eſt un *dytique :* voyez ce mot & celui d'HYDROPHILE.

L'hiſtoire de cet inſecte préſente un phénomene aſſez curieux. La premiere forme de ce ſcarabée eſt d'abord celle d'un ver : on croit qu'il vient du ver que l'on nomme *ver aſſaſſin*, ainſi nommé de ſa voracité, il ne ſe nourrit que d'inſectes aquatiques, tels que *griottes*, *agrouelles*, *limas*, &c. Ce ver qui a ſix pattes velues, peut avoir deux pouces de longueur ; ſa queue eſt hériſſée de poils, qui lui ſervent comme de gouvernail pour diriger avec certitude ſes mouvemens en nageant. Il reſpire l'air auſſi par cette partie poſtérieure, ainſi que grand nombre d'inſectes aquatiques.

Ce ver aſſaſſin eſt armé de deux dents creuſes & ſi tranſparentes, que l'on voit couler à travers le ſang du ver qu'il ſuce, & qui, à l'aide de ces tuyaux aſpirans, eſt porté dans la bouche & de-là à l'eſtomac : on voit quelquefois monter avec le ſang de petites bulles d'air. Ce ver voit très-bien dans l'eau moyennant douze yeux noirs immobiles, placés ſur ſa tête ; dès qu'il apperçoit ſa proie, il nage du côté où elle eſt & s'en ſaiſit avec ſes dents vigoureuſes. On remarque à ſa tête ſix ſoies ou barbes articulées, dont quatre ſont placées entre les dents en deſſous ; les autres qu'on peut regarder comme des antennes, ſont des deux côtés de la partie ſupérieure de la tête. Cet inſecte aquatique eſt dur comme un cruſtacée : il a de chaque côté du corps ſix ſtigmates. Après s'être nourri de ſang & de carnage, & être parvenu à ſon dernier période d'accroiſſement, il ſort de l'eau, entre en terre, s'y fait une loge ſphérique, où il ſe change en nymphe ; de l'état de nymphe il paſſe à l'état de grand ſcarabée, & paroît tel que nous l'avons décrit : il retourne dans les eaux, ſon premier élément, & travaille à ſe

reproduire (L'induſtrie des animaux a pour principal objet la conſervation & la multiplication de l'eſpece). Il file alors ſur les eaux une coque de ſoie , dont la forme approche de celle d'un ſphéroïde applati, dont on auroit emporté un ſegment. De l'extrémité ſupérieure de l'endroit où le ſegment paroît emporté, s'éleve une eſpece de corne ſolide, compoſée, de même que la face applatie de la coque, d'une ſoie brune, en ſorte que cette coque a l'air d'un bonnet de huſſard; c'eſt là le berceau flottant qui porte la nouvelle famille : auſſi-tôt que les petits ſont éclos, ils y font une ouverture & ſe jettent à l'eau. On peut voir la figure de ces diverſes métamorphoſes dans la planche du premier volume de la *Théologie des Inſectes*, qui nous a fourni une partie de cette hiſtoire.

SCARABÉE AQUATIQUE (petit). Ce très-petit ſcarabée aquatique eſt d'un beau noir : on le nomme vulgairement *puce d'eau ;* lorſqu'elle ſe plonge dans l'eau, elle fait introduire & renfermer adroitement dans ſa queue une petite bulle d'air, qui ſert à l'inſecte pour le rendre plus léger, lui donner la facilité de nager dans l'eau à diverſes hauteurs, & s'élever du fond à la ſuperficie. *Voyez l'article* MONOCLE.

SCARABÉES DE L'ISLE DE CAYENNE. Cette Iſle fournit pluſieurs eſpeces de ſcarabées, dont quelques-uns ſont très-beaux. Un des plus remarquables eſt celui qu'on nomme le *ravet.* Cet inſecte qui eſt une blatte, a une odeur inſupportable ; il ſe gliſſe entre les bois des armoires où il vole & y dépoſe des milliers de petits œufs comme des grains de moutarde. Ces animaux rongent le pain, cherchent le vin dans les verres, ſe gliſſent dans les confitures & les infectent de leur puanteur. *Voyez* RAVET.

Il y en a une véritable eſpece de ſcarabée que l'on nomme *groſſe mouche luiſante*, qui eſt le *ſcarabæus maximus*, *elegantiſſimus*, *ſplendens.* Les Sauvages de la Guiane ſe parent ordinairement des aîles de cet inſecte, ſur-tout les Indiennes, qui en font des pendans d'oreilles qu'elles mettent aux jours de fêtes.

On y voit auſſi une autre eſpece d'inſecte que l'on nomme *poyou*, & en François *mouche à feu ;* ces inſectes paroiſſent la nuit comme des étincelles de feu : ils ne luiſent guere que dans les temps de pluie. *Voyez* MOUCHE LUISANTE.

SCARABÉE DES LIS. Cet insecte vient d'un ver qui est mis par M. *de Réaumur* au rang des *teignes :* voyez TEIGNE DE LIS & CRIOCERE.

SCARABÉE A UNE CORNE ou MONOCÉROS. *Swammerdam*, ce grand Observateur, a donné une anatomie exacte des parties de ce scarabée : il a développé avec tout l'art possible la structure & le mécanisme de toutes ses parties, qui pour la plupart sont communes aux autres scarabées ; il a fait une comparaison de la structure du ver, & de celle de l'insecte dans l'état de scarabée.

Le scarabée monocéros mâle se distingue très-aisément de la femelle, même dans l'état de nymphe, par une corne proéminente sur la tête des mâles, & qui manque aux femelles : d'ailleurs le scarabée mâle a le corps plus petit que la femelle ; il a encore deux antennes plus longues, terminées par un bouton, qui, lorsque l'animal vole, s'épanouit en plusieurs feuillets. On donne aussi à cet insecte, à cause de sa corne, le nom de *rhinocéros ;* quelques Auteurs l'appellent le *moine* & *nasicorne*.

D'après l'examen que *Swammerdam* a fait avec sa sagacité ordinaire, des yeux de ces insectes comparés à ceux des abeilles, celles-ci doivent mieux voir de jour que de nuit ; au lieu que les scarabées doivent mieux distinguer les objets la nuit que le jour.

La corne du scarabée monocéros est d'une substance écailleuse & si forte, qu'on peut s'en servir pour percer le bois le plus compacte : elle est recourbée en arriere, de sorte qu'elle regarde le corselet ; sa surface est très-polie. On observe sur la corne quelques petites cavités. Dans la nymphe cette corne est membraneuse & comme remplie d'une liqueur aqueuse, mais elle s'affermit. On peut la regarder comme une expansion du crâne, car elle sort en effet de cette partie du crâne, sous laquelle se trouve le cerveau : elle est creuse à l'intérieur ; sa cavité ne contient autre chose que des vésicules pneumatiques & des trachées aériennes en grand nombre, lesquelles pénetrent même dans la substance dure, ce qui la rend d'autant plus légere & moins incommode à l'animal.

Swammerdam a dévoilé aussi la structure de la verge de cet insecte, de ses testicules & de ses vésicules séminales ; ainsi que la vulve, la matrice & l'ovaire de la femelle. Quelle finesse d'anatomie ! quelle merveille dans ces organes !

SCARABÉES HÉMISPHÉRIQUES. *Voyez* SCARABÉES TORTUES.

SCARABÉE ONCTUEUX ou PRO-SCARABÉE. *Voyez les mots* ESCARBOT & PRO-SCARABÉE.

SCARABÉE PILLULAIRE, nommée auſſi *fouille-merde.* Voyez *à l'article* ESCARBOT.

SCARABÉE PULSATEUR. *Voyez ci-deſſous à l'article* SCARABÉE A RESSORT.

SCARABÉES A RESSORT. Ces inſectes, ſoit qu'ils ſe trouvent poſés ſur le ventre ou renverſés ſur le dos, ſavent contracter leur tête & leur poitrine, comme par l'action d'un reſſort, les preſſer contre terre, & s'élancer dans l'air avec grande force; c'eſt pourquoi quelques-uns les ont nommés *ſcarabées-ſauterelles:* c'eſt le TAUPIN de M. *Geoffroy.* On le nomme auſſi MARÉCHAL. *Voyez* TAUPIN.

Le *ſcarabée pulſateur* fixe ſes pieds de devant ſur du vieux bois, ſur une muraille ou un plancher, & baiſſant enſuite ſa tête entre ſes pattes, il produit une eſpece de battement aſſez ſemblable à celui d'une montre. *Voyez* VRILLETTE.

Parmi ces *ſcarabées à reſſort*, les uns font du bruit par le frottement de leur tête contre leur poitrine, les autres par celui de leur queue ou de leur ventre contre les fourreaux de leurs aîles, &c.

SCARABÉES-TORTUES. Ce ſont de petites eſpeces de ſcarabées que les Naturaliſtes nomment auſſi *ſcarabées hémiſphériques*, parce que leurs corps a la figure d'un ſegment de ſphere. Ces inſectes ſont très-jolis & reſſemblent à de très-petites tortues, couvertes d'une écaille qui a l'éclat & le brillant de celle qui a été miſe en œuvre. Ces écailles ſont les fourreaux des aîles de ces ſcarabées : le fond de la couleur des uns eſt brun, celui des autres eſt rouge & de différens rouges; quelques-uns ſont à fond jaune, ou de couleur de citron; il y en a même à fond violet. Sur ces fonds de différentes couleurs, ſont des taches ordinairement brunes, différemment arrangées, & elles le ſont quelquefois d'une maniere fort agréable. En général, ces ſcarabées plaiſent aux enfans : ils les prennent volontiers; & il y a apparence que ce ſont eux qui leur ont donné les différens noms que ces inſectes portent en divers pays : comme ceux entr'autres de *vaches à Dieu*, de *bêtes à Dieu*, de *chevaux de Dieu* & de *bêtes de la Vierge.* Nous avons parlé de ces inſectes *à l'article* CRIOCERE *& au mot* COCCINELLE.

Il

Il y a un petit ſcarabée, moins rond & plus applati que le précédent, dont le fourreau des aîles eſt d'un brun qui tire ſur l'olive, & qui vient d'un ver ſurnommé, à cauſe de ſa figure, *barbet blanc*, ou *hériſſon blanc*. Voyez ce dernier mot.

Quelques eſpeces de ſcarabées viennent de vers mis au rang des teignes. *Voyez* TEIGNES.

SCARABÉES A TROMPE. Ce ſont les mêmes que les *ſcarabées porcs*.

SCARABÉE DU VER DE L'ABEILLE MAÇONNE. *Voyez* vol. I, pag. 49.

SCARABÉE A VRILLE ou A TARRIERE. C'eſt un très-joli ſcarabée, qui ſe trouve ſouvent dans les troncs d'arbres pourris & ſous les écorces des vieux arbres : il eſt plat, & lorſqu'on le prend, il retire ſes pattes ſous ſon corps, & reſte ſi parfaitement immobile qu'on le croiroit mort. Tout ſon corps eſt d'un fond noir & couvert de petites écailles : les étuis de ſes aîles ſont courts, & ne couvrent guere plus de la moitié du ventre; la tête de l'animal eſt petite & alongée; ſon corſelet l'eſt auſſi, & ſemble avoir cinq angles. On voit à l'extrémité du ventre de la femelle une tarriere longue d'une ligne, & qui lui ſert à loger & dépoſer ſes œufs dans le bois pourri où on les trouve. *Voyez* VRILLETTE.

SCARE, *ſcarus*. C'eſt un poiſſon ſaxatile, à nageoires épineuſes, dont il y a deux eſpeces : la premiere a été fort en uſage chez les Anciens. C'eſt un poiſſon ſemblable au *ſargo* par la figure du corps, par ſes aiguillons & par ſes nageoires; mais il en differe en ce qu'il n'a point de taches noires à la queue, ni de traits noirs du dos au ventre : ſa couleur eſt entre le bleu & le noir, il a le ventre blanc; ſes écailles ſont grandes & minces; ſa queue eſt très-fourchue; ſes yeux ſont noirs & ſes ſourcils bleus : il a deux ouies de chaque côté, une ſimple & une double; les dents larges & plates. Il ſe nourrit d'algues & d'herbes maritimes : ſa chair eſt bonne, légere, & de facile digeſtion; ſes boyaux ſentent la violette, & on ne les jette pas. On le mange bouilli, frit ou grillé : on en prend à Marſeille, & il eſt commun dans l'Iſle de Rhodes.

On prétend que le ſcare eſt le ſeul des poiſſons qui dorme la nuit dans les rochers, ce qui fait qu'il n'eſt jamais pris la nuit. *Ovide* &

Pline écrivent que les ſcares s'aiment les uns & les autres, ſe ſecourent; & qu'ils ſe défendent. *Elien* dit qu'un ſcare, pris dans une naſſe, ne cherche pas à en ſortir par la tête, mais par la queue, avec laquelle il élargit le trou pour en ſortir à reculons: & faiſant ſes efforts, il eſt ſecouru par un autre ſcare qui, pour le faire échapper, le tire par la queue, & lui aide à ſortir de la naſſe. L'amour aveugle le ſcare mâle; les Pêcheurs, avec une femelle vivante dans une naſſe, en peuvent prendre un grand nombre: ils s'y précipitent.

La ſeconde eſpece eſt le *ſcarus varius:* il a les yeux & le bas du ventre de couleur de pourpre; le reſte du corps en partie noir, en partie bleu, & les écailles couvertes de taches obſcures: il a la bouche petite, les dents larges à la mâchoire ſupérieure: elles ſont clair-ſemées & aiguës à l'inférieure. Sur le dos & preſque juſqu'à la queue, il a des aiguillons qui ſe tiennent par une petite membrane: les aîlerons proche des ouies ſont larges, & preſque de figure ovale; il a deux taches rouges au milieu du ventre. C'eſt un fort beau poiſſon ſaxatile: ſa chair eſt tendre & délicate; tous les anciens Médecins en ont fait grand cas. On en pêche dans la Méditerranée, proche d'Antibes & de Marſeille. Cette ſeconde eſpece de ſcare eſt le MERLOT. *Voyez ce mot.*

SCARIOLE ou ESCAROLE. *Voyez* ENDIVE.

SCARKER. Poiſſon qui ſe pêche à Sierra-Leona en Afrique; on ſoupçonne que c'eſt le *marteau* ou le *pantouflier.* Voyez ce mot.

SCATOPSE, *ſchatopſe.* M. Geofroy, *Hiſtoire des Inſectes des environs de Paris*, dit que le *ſcatopſe* (comme qui diroit *mouche à ordure*, à cauſe des endroits où on le découvre ſouvent) eſt peu connu. Il reſſemble à une petite mouche, excepté par ſes antennes qui ſont filiformes à articles, & non à palettes. La larve du ſcatopſe reſſemble à un petit ver à anneaux & ſans jambes: toutes les larves des ſcatopſes qui ne ſe trouvent pas uniquement dans les latrines, dans les fumiers humides, dans les lieux fangeux, il y en a qui ſe pratiquent leur habitation dans les feuilles de buis. Ces larves quittent leur peau pour ſe transformer en nymphes. Le ſcatopſe des latrines eſt noir: ſa peau eſt liſſe & brillante; dans l'accouplement les têtes des deux individus ſont oppoſées, & aux deux bouts: on diroit d'un ſeul inſecte long avec deux têtes aux deux extrémités. Le ſcatopſe du buis eſt jaune, ſes aîles ſont blanches.

SCAVISSON ou ESCAVISSON, écorce d'un jaune rouſſâtre, que

l'on nous envoie dans le commerce de la droguerie orientale, comme une espece de cannelle matte. Celle que j'ai vue, sous le nom d'*escavisson*, étoit du *cassia lignea*.

SCEAU DE NOTRE-DAME: *Voyez* RACINE VIERGE.

SCEAU DE SALOMON, *polygonatum*. Genre de plante dont M. *de Tournefort* compte douze especes, & dont la principale est à larges feuilles, *polygonatum latifolium vulgare*. Cette plante que quelques-uns appellent aussi *signet* & *genouillet*, croît presque par-tout aux environs de Paris, & dans toutes les Provinces, aux lieux ombrageux, le long des haies, dans les bois & les forêts, où elle se multiplie par ses racines longues qui tracent, & dont les nœuds coupés transversalement présentent une figure approchante de celle d'un sceau ou cachet qu'on y auroit imprimé.

Cette racine est située latéralement à fleur de terre, articulée d'espace en espace par de gros tubercules blancs, garnis de beaucoup de fibres, d'un goût douceâtre : elle pousse des tiges à la hauteur d'un pied & demi, rondes, lisses, non rameuses, un peu courbées en leur extrémité, revêtues de plusieurs feuilles disposées alternativement, oblongues, larges, assez semblables à celles du muguet, nerveuses, de couleur verte-brune, luisantes en dessus & d'un vert de mer en dessous, d'un goût fade, & d'une odeur désagréable, si on les froisse ou qu'on les coupe par morceaux.

Les fleurs qui naissent des aisselles des feuilles une à une ou davantage, forment une cloche alongée en tuyau, & découpée en six crenelures, sans calice & de couleur blanche : à la fleur succede une baie arrondie, molle, verte ou noirâtre, laquelle contient ordinairement trois semences, grosses comme celles de la vesce, ovales, dures & blanches. Cette plante fleurit en Mai & Juin, & son fruit mûrit en Août : sa racine, qui est la partie la plus usitée en Médecine, est douceâtre & un peu gluante : elle est estimée vulnéraire, astringente ; on s'en sert souvent pour les descentes, après l'avoir fait infuser dans du vin blanc : on fait de la décoction de ces racines un cataplasme estimé contre l'inflammation de l'utérus, dit M. *Haller*. Son eau distillée est cosmétique, c'est-à-dire, qu'elle décrasse le visage & embellit le teint. On attribue à ses baies, la vertu de purger par haut & par bas. M. *Bourgeois* a éprouvé que les feuillles de cette plante trempées pendant quelques

jours dans du fort vinaigre, & appliquées sur les cors des pieds, les guérissent très-souvent.

SCECACHUL, plante de l'Arabie & de la Tartarie orientale, dont les fleurs, qui ressemblent à celles de la grande violette, sont les unes mâles & les autres femelles : il leur succede des grains noirs, qui, au jugement des habitans, sont, ainsi que la racine, très-prolifiques. Ils nomment la graine de cette plante *culcul* ou *kilkil :* elle est d'une saveur douce. Cette plante qui croît aux lieux ombrageux, est très-rare; sa tige est basse & noueuse.

SCÉLERI. *Voyez au mot* CÉLERI.

SCHEL-FISCH. *Voyez au mot* MORUE.

SCHÉNANTE ou JONC ODORANT, *schœnantus*, espece de gramen qu'on nous apporte d'Arabie, garni de feuilles & quelquefois de fleurs. Il est sec, roide: sa tige est arrondie, luisante, genouillée, de la longueur d'un pied, remplie d'une moëlle fongueuse, d'un jaune pâle vers sa racine, & d'un vert pourpre vers son sommet quand il est récent; d'un goût âcre, amer & aromatique; son odeur tient le milieu entre celle des roses & celle du pouliot: elle est très-pénétrante; il s'éleve plusieurs tiges d'une même racine. On appelle le schénante, *jonc rond*, pour le distinguer du *jonc quarré*, que les Grecs ont appellé *cyperus*.

La plante d'où le schénante est tiré, s'appelle *juncus rotundus aromaticus*. Ses racines sont blanchâtres, petites, flexibles, ligneuses & fibreuses: ses feuilles sont longues de quatre doigts, & ressemblantes à celles du blé, épaisses, roulées les unes sur les autres en maniere d'écailles: elles sont terminées en pointe dure, menue & arrondie; elles embrassent étroitement les tuyaux par leurs gaînes, comme dans le roseau. Les tiges partent du sommet de la racine; elles sont grêles vers leurs sommets, & portent des épis de fleurs disposées deux à deux, comme dans l'ivraie; les fleurs sont très-petites, composées d'étamines, & d'un pistil à aigrette, contenues dans de petits calices rougeâtres en dehors: à ces fleurs succedent des graines d'une saveur âcre.

Toute la plante répand une odeur douce & aromatique; il en naît une si grande quantité dans quelques provinces d'Arabie, sur-tout en Nabathée & au pied du mont Liban, qu'elle sert de nourriture commune aux chameaux. Quelques-uns l'appellent *paille de la Mecque*, *palea*

de Meca ; fourrage & litiere des chameaux, *fœnum aut ſtramen camælorum.* Autrefois on recherchoit toutes les parties de ce jonc pour l'uſage de la médecine : elles ſont toutes efficaces ; cependant aujourd'hui on préfere les ſeules fleurs pour l'uſage de la thériaque, encore faut-il qu'elles ſoient nouvelles, autrement elle n'ont plus d'odeur ni de ſaveur.

Le ſchénante eſt alexipharmaque, provoque les menſtrues, l'urine, arrête le hoquet & le vomiſſement : on le prend en ſubſtance ou en décoction pour fortifier la tête & l'eſtomac. On apporte depuis quelques années de l'Iſle de Bourbon & de Madagaſcar, un autre gramen ou ſchénante, qui a l'odeur & le goût plus forts que le ſchénante d'Arabie ; il eſt auſſi plus verdâtre, & ſes pannicules plus petites & moins chargées de fleurs ; on s'en ſert, dit *Lémery*, en infuſion en maniere de thé pour les rhumes opiniâtres.

SCHET-BÉ. L'oiſeau envoyé de Madagaſcar ſous ce nom, par M. *Poivre*, a paru à M. *de Buffon*, être le même que la *pie grieche rouſſe* du même pays, & qui ſe rapproche beaucoup de nos *pies grieches :* voyez ce mot.

SCHINDEL, *ſchilus*, eſpece de perche du Danube, connue des Allemands ſous le nom de *nagmaul ;* on la pêche auſſi dans le lac Ammerſée en Baviere. Rarement ce poiſſon peſe plus de dix livres : ſa figure eſt plus longue que celle de la perche ; il va en diminuant juſqu'à la queue. Son muſeau eſt plus long & plus pointu : il a le dos élevé ; le ventre large & plat, les écailles bordées de filets épais & durs, le le dos & les côtés d'un jaune ſale, tirant ſur le brun, avec des taches obſcures, placées ſans ordre, le bas du ventre & les nageoires du ventre un peu moins rouges que dans la perche, la mâchoire ſupérieure un peu élevée au deſſus de l'inférieure, & toutes les deux garnies de petites dents.

SCHIRL : d'habiles Mineurs donnent ce nom à une eſpece de mine peu riche en étain, mais chargée de fer & d'arſenic. Cette mine eſt en petits criſtaux priſmatiques & alongés, ou verts, ou d'un noir luiſant, quelquefois tirant ſur le bleu : elle eſt réfractaire, & ſe trouve dans certains filons de mine de plomb. Le ſchirl ſe trouve dans les mines de Norberg, de Sahlberg, &c. dans le Nord ; il s'en rencontre auſſi en Saxe & en baſſe Bretagne. Cette ſubſtance differe du *wolfram* proprement dit : *voyez ce mot.* Le ſchirl n'eſt ſouvent que le *ſchorl :* voyez ce mot.

SCHISTE, *ſchiſtus*, eſt une pierre argileuſe, peu peſante, plus ou moins dure, d'une couleur ou cendrée-griſâtre, ou bleuâtre, ou rouſſâtre, qui ſe caſſe en morceaux irréguliers. En général, le *ſchiſt* ou *ſchiſte* eſt une eſpece d'ardoiſe, & on lui donne ce dernier nom quand elle eſt feuilletée & fiſſile, c'eſt-à-dire qu'elle peut ſe fendre en lames minces: au contraire, elle porte le nom de *ſchiſt*, quoiqu'ayant d'ailleurs les mêmes propriétés chimiques, & un peu ſciſſile, lorſqu'elle eſt ou graveleuſe, ou compacte, informe, en rognons, ou traverſée de veines quartzeuſes, &c.

Les pierres ſchiſteuſes ſont communément remplies d'empreintes végétales & animales: nous les regarderions volontiers comme le réſultat des matieres limoneuſes ou vaſeuſes, graſſes, telles qu'on en trouve dans les lacs & dans la mer, & qui ont été produites par la décompoſition des corps ſemblables à ceux dont elles portent l'image. Les ſchiſtes forment les *ſalbandes* de la bonne ardoiſe, de la mine de cuivre, & ſouvent du charbon même. A prendre les choſes dans leur principe, le ſchiſte ne differe de la terre argileuſe que par l'arrangement de ſes parties, & le mêlange des différentes ſubſtances métalliques qui s'y trouvent. Nous en avons rencontré à Caop en Allemagne, aux portes d'Angers & de Séez en Normandie, de gris, de rouges, de bruns & de noirs, qui avoient différentes conſiſtances, diverſes peſanteurs, mais qui n'étoient que peu ou point feuilletés. Les ſchiſtes un peu calcaires, portent communément des empreintes d'oſſatures ou d'écailles de coquillages.

Il n'eſt pas rare de trouver dans les blocs de groſſe ardoiſe ou ſchiſte, des cryſtaux de ſélénite ou de gypſe, & des arboriſations formées par la déliqueſcence des pyrites qui s'y trouvent toujours, & qui ſont peut-être la baſe colorante des pierres ſchiſteuſes. C'eſt donc la variété de ces ſubſtances qui ſe trouvent dans les ſchiſtes, qui fait que ces pierres ont des caracteres peu conſtans, tant pour le coup-d'œil que pour les propriétés chimiques: c'eſt auſſi à l'union & à l'arrangement de ces différens corps que les ſchiſtes doivent leur dureté, qui les rend propres à bâtir; il y en a même d'aſſez ſolides pour ſervir de *pierre de touche;* tel eſt le ſchiſte noir du mont Huneberg en Weſtrogothie: d'autres peuvent ſervir de *pierre à raſoir;* telle eſt la pierre griſe de Trollhaelle près de la mine d'or de Smolande. C'eſt par la même raiſon qu'ils ſont feuilletés, & ſe diviſent en tables plus ou moins épaiſſes, & qu'ils

donnent des lames d'ardoises, les unes propres à couvrir les toîts, d'autres à faire des tables susceptibles du poli, ou qui ont de la saveur, & se décomposent facilement à l'humidité, comme les schistes alumineux de l'île d'Œland dans la mer Baltique & d'autres endroits de l'Europe: telle est encore la *pierre noire à crayon.* Voyez ce mot & celui d'ARDOISE.

SCHLOT. Dans les salines, on donne ce nom à la sélénite de *sel marin.* Voyez ce mot.

SCHORL ou SCHOERL. Les Minéralogistes Suédois & Allemands appellent ainsi une pierre ou grise, ou verdâtre, ou noire, ou rouge, dure, en crystaux, d'une longueur & grosseur plus ou moins considérable, que M. *Wallerius* appelle *corneus cristallisatus* (pierre de corne). On prétend que c'est la même pierre que le *basalte* ou *pierre de touche* des Anciens, & que la *pierre de stolpen*, dont parle M. *Pott*, est de cette espece. Quelquefois le *schorl* est strié comme de l'*asbeste.* Voyez ces différens mots.

Il se trouve du schorl dans le quartz, dans le crystal de roche, & en masses cannelées dans la mine de plomb de Chatelaudrin en Basse-Bretagne; il est encore très-commun en Sudermanie, à Sahlberg, en Dalécarlie. Nous avons quelques échantillons de schorl qui ont été trouvés dans les mines d'étain; il est en petits canons ou aiguilles d'un noir luisant, quelquefois verdâtre: des Mineurs Anglois nous ont assuré que c'étoit même une espece de mine d'étain. Voyez *Schorl* ou *Schil* dans notre Minéralogie, vol. I, page 300, 2e. édit., & l'article *pierre de Basalte* dans ce Dictionnaire.

SCHRAITSER. Espece de perche qu'on pêche à Ratisbonne. Ce poisson, dit *Ray*, est très-commun dans le Danube; il a six pieds & demi de long, du moins tel étoit celui sur lequel il a fait sa description; il ressemble à la perche de la petite espece, par l'unique nageoire qu'il a sur le dos, dont une partie des rayons est épineuse & l'autre molle: ces rayons se tiennent par une membrane tachetée; mais le schraitser differe de la perche par la figure de son corps, qui est plus longue & plus menue, par son dos qui n'est pas si élevé, par son museau qui est plus alongé, par dix-huit marques qu'il a à la nageoire du dos, par deux lignes latérales qui sont blanches, par la couleur entre les lignes qui est blanche, & par sa queue qui est plus fourchue. Ce poisson paroît être le même que le *Schindel.* Voyez ce mot.

SCIE DE MER. Animal de mer à peau dure & à nageoires cartilagineuses. *Voyez au mot* BALEINE, *l'article* ESPADON.

SCIE MOUCHE ou MOUCHE A TARRIERE. Insecte aîlé, dont M. *Linneus* fait vingt-huit especes, sous le nom générique *tenthredo*. Voyez l'article *Mouche à scie*, à la suite du mot MOUCHES.

SCILLE ou SQUILLE, *scilla*. Les scilles tiennent le milieu entre les lis & les oignons : elles different des lis, en ce que, dit M. *Adanson*, leur calice est composé de feuilles simples, sans sillon, & qu'elles n'ont qu'un stigmate conique ; elles different des oignons, en ce que leurs étamines ne tiennent pas aux feuilles du calice. Leurs racines sont traçantes, excepté dans la *scille* dont la bulbe est écailleuse.

On distingue trois sortes de scilles dans les boutiques : savoir, deux grandes, qui sont la rouge & la blanche, rangées, par M. *de Tournefort*, dans le genre de l'*ornithogalum*, & une petite, mise par le même Botaniste au nombre des *narcisses*.

1°. La GRANDE SCILLE ROUGE, ou CHARPENTAIRE, ou SCIPOULE, ou OIGNON MARIN, *scilla vulgaris radice rubrâ*. Sa racine est un oignon ou une bulbe grosse comme la tête d'un enfant, composée de tuniques épaisses, rougeâtres, succulentes, visqueuses, rangées les unes sur les autres, comme celles de l'oignon vulgaire, ayant en dessous plusieurs grosses fibres : elle pousse des feuilles longues d'un pied, larges, charnues, verdâtres, également empreintes d'un suc visqueux & amer ; du milieu de ces feuilles s'éleve une tige quelquefois haute de deux pieds, droite, portant en sa sommité des fleurs à six feuilles blanches, auxquelles succedent des fruits arrondis, relevés de trois coins, & renfermant dans trois loges plusieurs semences sphériques & noirâtres : cette plante est la scille femelle.

2°. La GRANDE SCILLE BLANCHE OU MALE, *scilla radice albâ*. Elle ne differe de la précédente, qu'en ce que ses feuilles sont moins grandes, sa racine moins grosse & de couleur blanche ; l'une & l'autre croissent, ainsi que les oignons & aulx sauvages, aux lieux sablonneux proche de la mer, en Espagne, en Portugal & en Sicile, même en Normandie près de Quilleboeuf ; elles fleurissent en Août & Septembre, & les graines mûrissent en Octobre & Novembre. Quand les graines sont mûres & la tige séchée, les feuilles se montrent en Novembre & Décembre : on fait la récolte de leurs racines vers le mois de Juin. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences une Observation de M. *Delisle*,

Apothicaire

Apothicaire à Etampes ; concernant des écailles d'un oignon de scille, qui ayant été mises dans une armoire enclavée dans un mur mitoyen avec le four d'un Boulanger, avoient poussé de petits oignons : ils étoient sur-tout placés vers l'onglet des écailles, c'est-à-dire vers l'endroit où elles sont attachées les unes aux autres. Cette observation a été répétée plusieurs fois par diverses personnes. Les Droguistes tiennent de ces oignons dans leurs caves, & quoiqu'isolés dans des caisses ou simplement couchés par terre, ils ne laissent pas de pousser aussi quelquefois de petits oignons, même des tiges avec des fleurs.

Ces deux sortes de scilles sont également incisives & apéritives ; elles résistent à la pourriture & provoquent les regles des femmes : on tient dans les boutiques des Apothicaires plusieurs préparations de scille qui conviennent dans les hydropisies de toutes especes : on donne la scille en poudre avec les cloportes & le nitre à la dose de cinq à six grains, qu'on réitere deux ou trois fois le jour : on la fait aussi infuser dans le vin blanc, à la dose d'une once sur une chopine, dont on donne deux cuillerées à soupe. Indépendamment de ce vin scillitique, il y a le miel scillitique & l'oxymel scillitique. La vertu spécifique de ces remedes contre l'hydropisie (sur-tout contre celle qui commence, dit M. *Haller*, quoiqu'alors ils affectent un peu l'estomac), n'a guere été connue des Médecins que depuis quarante-cinq ans : selon M. *Bourgeois*, c'est à un Médecin Italien qu'on doit cette découverte. Il faut observer de faire précéder les purgatifs hydragogues à l'usage de la scille ; sans cette attention, on la donne le plus souvent sans succès. M. *Bourgeois* dit encore qu'on fait un grand usage de l'oxymel scillitique dans l'asthme pituiteux, dans les fievres putrides & bilieuses, dans la pleurésie & la péripneumonie bilieuse & inflammatoire.

On prétend que si on coupe les tuniques de cet oignon avec un couteau de fer ordinaire, ce couteau en sera empoisonné : c'est pourquoi les Auteurs demandent qu'on sépare leurs lamines avec un couteau d'ivoire ou de bois. Ce fait nous paroît être au nombre de ceux qu'on peut révoquer en doute ; cependant on lit dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Decur.* 2, *ann.* 8. *pag.* 298, *observ.* 138, qu'une poule d'Inde ayant mangé de la pâte qui avoit enveloppé les oignons de scille qu'on avoit fait cuire au four, se trouva saisie au bout d'une heure, de vertiges & de convulsions, ne pouvant se soutenir & paroissant aveugle,

ce qui ſe termina par des puſtules dures qui s'éleverent ſur ſes pieds, & qui parurent ſervir de criſe à cet accident. Quelle que ſoit l'authenticité de ces faits, j'oſe dire ici avoir coupé plus d'une fois des feuilles de ſcille avec un couteau de fer, en avoir mâché les feuilles récentes de la racine, & m'être ſervi depuis à table de ce même couteau, ſans qu'il m'en ſoit arrivé aucun inconvénient.

3°. La PETITE SCILLE BLANCHE ou NARCISSE DE MER, *narciſſus maritimus*, eſt une eſpece de narciſſe qui croît fréquemment ſur les bords de la mer, entre Cette & Peccais en Languedoc. Cette petite ſcille ne differe de la précédente que par ſa racine qui eſt noirâtre en dehors, & ſes tuniques un peu cannelées. Ses fleurs ont une odeur douce : ſi on change cette plante de terroir, elle ne fleurit que très-rarement. Quelques-uns l'appellent encore *narciſſe de Mathiole* ou *pancratium*.

SCINC ou SCINQUE ou STINC MARIN, *ſcincus*. Eſpece de petit lézard d'Egypte & d'Arabie, long de neuf pouces ou environ. Sa tête, dit M. *Haſſelquiſt*, eſt avancée, contiguë au corps, un peu courte, allant en diminuant juſqu'au bout, un peu convexe au ſommet, & un peu applatie par les côtés : la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure ; celle-ci eſt triangulaire & obtuſe au bout : les narines qui ſont placées au bout de la mâchoire ſupérieure, ſont rondes & amples : la langue eſt pointue en forme de cœur, écranchée à ſa baſe, d'une ſubſtance un peu épaiſſe & charnue ; l'ouverture de la gueule médiocre : il a les dents courtes, égales, obtuſes par le bout, & étroites par les côtés ; les yeux à la baſe de la tête, proche le bord du ſommet ; l'orbite en forme de lance oblongue ; l'iris brune, & les paupieres noires ; le cou de la groſſeur & de la figure du corps ; le corps eſt d'un ovale oblong, angulaire par le dos ; la queue qui eſt continue avec le corps depuis les pieds de derriere, va toujours en rétréciſſant juſqu'au bout, où elle eſt effilée & un peu applatie : ſes quatre pieds ſont égaux ; les premiers ſont éloignés de la baſe de la tête d'un pouce, ceux de derriere ſont éloignés de deux pouces & demi des premiers & d'autant de l'extrémité de la queue : ils ſont placés aux deux côtés de l'abdomen.

Ce lézard a les cuiſſes applaties & égales ; les genoux ſont placés au milieu, convexes en dehors, & en dedans courbés en arc : il a cinq

doigts fendus à chaque pied, fins, convexes par deſſus, plats par deſſous, articulés & couverts d'écailles. Ceux de derriere ſont un peu plus longs que les antérieurs, & ſans ongles.

Cet animal a la tête, le corps & les pieds couverts d'écailles : celles du ſommet de la tête ſont grandes, irrégulieres, & en petit nombre ; le bord de la mâchoire ſupérieure eſt couvert de cinq écailles perpendiculaires, un peu larges, creuſes & crenelées à leurs bords : celles du corps ſont creuſes en deſſous, rhomboïdes & tuilées, plus larges aux côtés oppoſés. Toutes ces écailles ſont liſſes & luiſantes. Le ſommet de la tête eſt d'un vert de mer tirant ſur le jaune. Toute la longueur du dos eſt jaunâtre & traverſée de douze bandes d'un brun noirâtre. Les côtés, le bas du goſier & les pieds ſont blanchâtres.

La tête a à peu près un demi-pouce de long ; les pieds plus d'un pouce. Sa groſſeur autour de la tête eſt d'un pouce ; au milieu de l'abdomen, de deux pouces ; proche de la baſe de la queue, d'un pouce & demi.

Ce lézard ſe trouve dans les lieux montueux entre l'Egypte & l'Arabie, même dans l'Egypte & dans l'Arabie Pétrée : il ſe nourrit d'herbes aromatiques. Les Arabes ſe ſervent aſſez ſouvent du ſcinc pour s'exciter à l'amour : c'eſt un ſecret que les Egyptiens ne négligent pas, mais que les Européens mépriſent. On fait un électuaire avec la poudre de cet animal deſſéché, & les Arabes, quand il vient d'être tué, en tirent une eſpece de jus ou de bouillon dont ils font uſage. Voilà apparemment leur aphrodiſiaque ou ſecret dont ſe ſervent, pour s'exciter à l'acte vénérien, les vieillards ou les gens froids.

Les payſans d'Egypte portent au Caire des ſcinques, d'où, par Alexandrie, on les tranſporte à Veniſe & à Marſeille, pour l'uſage des Pharmacies de l'Europe : ils ſont éventrés, ſalés & enveloppés d'abſinthe ; en cet état ils ont une couleur jaune, argentée & luiſante.

Quelques Naturaliſtes diſent que ce ſcinc ſe trouve non ſeulement en Egypte & en Arabie, mais encore dans les Indes & vers la Mer Rouge : on dit qu'il y en a de très-grands dans la Lybie. Il s'en trouve dans la terre de Vizena, proche de Veniſe, dont les Apothicaires ſe ſervent au défaut de ceux qu'on apporte d'Egypte & d'Arabie, mais ils n'ont pas la même vertu ; & ſi l'on en croît *Mathiole*, il y a du danger à s'en ſervir. Cette eſpece de ſcinque d'Italie a le corps comme un grand lézard ; le ventre gros, marqué de quantité de taches de

différentes couleurs ; la tête un peu ronde & noire, ainsi que la queue. Les Italiens font beaucoup plus de cas du vrai scinc, à cause de sa qualité prolifique.

Seba parle de deux scinques marins de l'Amérique ; l'un est à longue queue, & vit d'araignées & de petits crabes ; l'autre qui est plus petit, vit de vermisseaux & d'araignées.

C'est une méprise de quelques Auteurs, d'avoir pris le scinc marin pour un poisson. *Pomet* rapporte qu'on en trouve dans le Nil en Egypte. Le Pere *du Tertre* dit que le maboya des Isles de l'Amérique est le même animal que le scinc : *voyez* MABOYA. Leur chair est bonne, dit-il, contre le venin & les blessures des fleches empoisonnées, pourvu qu'on en use modérément.

SCIPOULE. *Voyez au mot* SCILLE.

SCLARÉE ou TOUTE-BONNE. *Voyez* ORVALE.

SCOLITE, *scolytus*. Insecte coléoptere à antennes en masse solide, d'une seule piece. Sa tête n'a point de trompe ; la forme de son corps ressemble à celle des scarabées ; sa couleur est noirâtre. On trouve le scolite sous les écorces : il est assez rare.

SCOLOPACE. Nom donné aux oiseaux à bec long & effilé. L'on a nommé *imantopedes* ceux qui ont de longues jambes & les cuisses à moitié dégarnies de plumes, pour pouvoir marcher sur les bords des rivages & même dans l'eau. *Voyez ce qui en est dit à la suite du mot* OISEAU.

SCOLOPAX. C'est un magnifique serpent d'Arabie. Le mâle présente une tête admirable par le superbe appareil de ses grandes écailles jaunes, accompagnées d'autres petites écailles blanches & rouges : son cou est orné d'un collier jaune : le reste du corps est marqueté d'un mêlange de taches singulieres, de différentes grandeurs, à plusieurs angles inégaux, & qui semblent former comme des especes de caracteres. Il a, sous ces taches, des écailles argentines, brillantes, chevauchées çà & là par d'autres écailles rembrunies de figures irrégulieres, qui se perdent, pour ainsi dire, dans les premieres. La femelle, quoique d'une couleur semblable à son mâle, est inférieure pour la variété & la beauté de sa parure. *Seba*, *Thes. II. Tabl. XXXIX. n. 1. & 2.*

SCOLOPENDRE, *scolopendra*. Nom donné à un genre d'animaux que divers Naturalistes appellent aussi *mille-pieds*, à cause du grand nombre de pattes qu'on leur remarque. Il ne faut pas confondre les

véritables scolopendres avec les *jules* qui ont le corps arrondi &c. *voyez* JULE. On distingue plusieurs especes de scolopendres, différentes par leurs formes, leur grandeur & leur couleur. Tous ces insectes ne vivent pas dans les mêmes lieux ; les uns vivent dans le bois pourri, d'autres rampent sur terre, d'autres vivent dans la mer, & d'autres dans les eaux douces. Quelques-uns sont lumineux dans l'obscurité, d'autres habitent les bois, les lieux incultes ; d'autres enfin sont fort incommodes, en ce qu'ils gîtent derriere les meubles, entre les livres, & quelquefois dans les lits ou dans les trous des murailles humides. Il y a des scolopendres dans les deux Continens, & dans les pays froids comme dans les climats chauds. Les scolopendres de terre ont le corps long & applati, leurs antennes sont filiformes & composées d'un grand nombre d'anneaux courts. On ne voit aucune distinction entre le ventre & le corselet de ces animaux. Tout leur corps est composé d'anneaux plus ou moins nombreux. De dessous chaque anneau partent ordinairement quatre pattes, deux de chaque côté. Dans ce genre d'animaux, il y en a qui n'ont que vingt-quatre pattes ou jambes, telle que la *scolopendre à pinceau :* voyez ce mot. D'autres ont vingt-huit pattes, d'autres trente, d'autres cent huit, d'autres deux cents, d'autres cent quarante, d'autres deux cents quarante. Parmi les scolopendres, il y en a de mal-faisantes, c'est-à-dire, dont la morsure, ou la piqûre est venimeuse, & produit une enflure. Tel est le mille-pieds ou scolopendre d'Amérique, qu'on nomme, à cause de son venin, la *mal-faisante.* Voyez à l'article MILLE-PIEDS D'AMÉRIQUE.

Il y a des scolopendres qui se nourrissent de *podures :* voyez ce mot. Ces animaux qui muent & se dépouillent de leur peau crustacée, courent fort vîte, & en marchant ils serpentent & forment communément des sinuosités avec leur corps, qui, pendant la nuit, est souvent phosphorique. Les scolopendres ont une propriété singuliere, en ce qu'étant jeunes elles ont moins d'anneaux & moins de pattes qu'elles n'en ont par la suite. Combien de tuyaux marins sont habités par des especes singulieres de scolopendres !

SCOLOPENDRE DE MER ou CHENILLE CORALLINE : *voyez son article à la fin du mot* CORALLINE. *Tome II. page 327.*

SCOLOPENDRE DE MER ou MARINE, *scolopendra marina.* C'est un animal dont *Rondelet* & *Gesner* distinguent deux especes. Ces Naturalistes nomment la premiere *scolopendre cétacée :* elle a beaucoup de

pieds, comme la ſcolopendre terreſtre, & ſes pieds lui ſervent à nager, comme autant de rames. *Rondelet* dit en avoir vu la figure telle qu'*Elien* l'a décrite : c'eſt un cétacée des Indes que l'on ne ſauroit regarder étendu mort ſur le rivage, ſans quelque frayeur. Les Mariniers diſent que cet animal s'éleve quelquefois ſur la mer, & qu'on lui voit les poils des narines qui ſont fort grands. Il a la queue faite comme la langouſte. *Rondelet* compare ſon corps à une galere à trois rangs de rames, parce que ſes pieds ſont diſpoſés çà & là, comme des rames rangées le long d'une galere. Ce zoophite paroît différer de la ſcolopendre de mer de *Swammerdam*, qui s'enfle quand on la manie : ſi on la jette dans la mer, elle nage comme une veſſie pleine d'air : on aſſure qu'elle eſt venimeuſe : on la nomme auſſi le *phyſalus de la mer Rouge*. On ne lui reconnoît ni bouche ni ouies : elle eſt ſans yeux & ſans tête apparente ; elle eſt large par le milieu, menue & courbée par les deux bouts, ridée ſur le corps, & fendue par un bout comme la partie naturelle de la femme ; enfin, elle a ſur le dos des eſpeces de verrues, où il y a du poil : on appelle cet animal, en Normandie, *taupe de mer*. Nous en avons trouvé ſur les parages de la Hollande, dont les poils en forme de pinceaux jouent l'opale.

L'autre eſpece de ſcolopendre de *Rondelet* eſt un animal aquatique, ſemblable à la ſcolopendre terreſtre, mais un peu plus petit. *Rondelet* donne la figure de deux de ces ſcolopendres : la premiere eſt toute rouge, longue de douze doigts ; de la tête à la queue elle eſt çà & là fournie de pluſieurs pieds : elle ſe courbe en pluſieurs replis. La ſeconde eſt beaucoup plus longue : elle croît juſqu'à une coudée de long ; elle eſt menue, d'une couleur qui tire ſur le blanc. Comme la premiere, elle a beaucoup de pieds.

M. *Linneus* qui nomme cette eſpece de ſcolopendre de mer *nereis*, dit qu'il y en a beaucoup dans la mer Boréale, proche de la Laponie. Ces ſcolopendres marines viennent dans les lieux pierreux, & ſont plus rouges que celles de terre. Le nombre de leurs pieds eſt auſſi plus grand, mais ils ſont plus minces : elles ne ſe tiennent pas dans les lieux profonds, non plus que les ſerpens d'eau.

M. *Fougeroux*, étant à Veniſe, a obſervé ſur les feuilles du goëmon, eſpece d'algue marine, une petite eſpece de ſcolopendre, de la groſſeur d'une tête d'épingle ; cet inſecte brille ainſi que les animaux terreſtres lumineux ; ſa lumiere eſt plus ou moins vive, ſelon qu'il lui plaît ;

ſon corps eſt quelquefois ſimplement tranſparent ; ſouvent il en ſort des jets de lumiere, qui forment une étoile, & répandent la clarté à quelque diſtance de lui ; il brille par ſa partie poſtérieure, & quand il donne toute ſa lumiere, ſa tête ſeule paroît opaque ; mis dans l'eau douce, il y meurt au bout de ſix ou huit ſecondes, il y brille cependant juſqu'à ſa mort, & répand alors beaucoup de liqueur lumineuſe ; écraſé ſur du papier, il y dépoſe une longue traînée de matiere phoſphorique, bleuâtre & tranſparente. Si on met à ſec ces petits animaux, leur lumiere s'éclipſe à meſure que l'humidité ſe diſſipe ; cette obſervation a été faite de même par M. *Godeheu de Réville*, ſur les côtes de Malabar, & des Iſles Maldives. La matiere azurée & lumineuſe paroît avoir les mêmes qualités que l'huile & la graiſſe, car elle ne ſe mêle pas intimément avec l'eau, & s'y forme en petites bulles. Ces inſectes ſont du nombre de ceux qui rendent les eaux de la mer laiteuſes & lumineuſes : *voyez* MER LUMINEUSE.

Pour compléter l'hiſtoire des différentes eſpeces de ſcolopendres de mer, voyez ce qui eſt dit aux articles VERS RONGEURS DE DIGUES, MILLE-PIEDS ; & SCOLOPENDRE DE MER, qui conſtruit des coraux tubuleux, *à l'article* CORALLINE, *T. II, pag. 327.*

SCOLOPENDRE A PINCEAU. On la trouve communément ſous les vieilles écorces des arbres : ſa longueur eſt d'une ligne & demie, & ſa largeur d'une demi-ligne ; elle reſſemble pour la forme à un petit cloporte : ſes antennes ſont compoſées de ſept articles ; ſa tête eſt noire, ſon corps brun, & compoſé de dix anneaux, d'où ſortent douze pattes de chaque côté. On diſtingue auſſi de chaque côté de ſon corps une rangée de neuf petites aigrettes de poils friſés. Sa queue eſt compoſée d'un pinceau de poils ſemblables, mais plus longs, droits, d'un blanc luſtré & en touffes.

SCOLOPENDRE TERRESTRE, eſt un inſecte qui mord, qui a pluſieurs pieds, long de trois à quatre doigts, qui naît & vit dans les pieux fichés en terre ou dans les troncs d'arbres. M *Linneus*, d'après les autres Naturaliſtes, en cite cinq eſpeces.

La premiere, quoique petite, a cent pattes de chaque côté. Son corps eſt de figure cylindrique, marqué tout le long du dos, de deux lignes de couleur de fer, ſur une peau noire ; ſes antennes ſont compoſées de cinq articles, dont le dernier eſt globuleux.

La ſeconde eſt rouge, menue comme un fil, tortueuſe comme

un serpent : elle a quelquefois cinquante-quatre pattes de chaque côté ; d'autres fois soixante - dix : elle se trouve en terre comme la précédente.

La troisieme, qui habite sous les pierres dans la grande Isle de Carlsoea, a la figure de la précédente : elle est de la longueur d'un travers de doigt, de la grosseur d'une plume de pigeon. Sa peau est unie & cendrée : elle a tout le long du dos deux lignes de couleur de fer pâle. Chaque article du corps, par les côtés, est strié en long ; la couleur en est plus pâle ; son corps a environ soixante anneaux ; ses antennes sont composées de cinq articles. Pour peu qu'on la touche en lieu uni, elle se ramasse, les pattes tournées contre terre. Ces pattes sont blanches : elle en a cent vingt de chaque côté.

La quatrieme est munie en tout de trente pattes. Sa couleur est rouge, & à peine a-t-elle un travers de doigt de longueur. Les pieds de devant sont gros & forts : les derniers sont très-longs ; sa queue est comme fourchue. Les articles, d'un côté du corps, sont plus longs de moitié que les autres : c'est le *twaestiert des Suédois.*

La cinquieme a douze pattes de chaque côté : sa queue est blanche ; on la trouve à Upsal, &c. dans les racines des arbres, parmi la mousse, & il y en a beaucoup au printemps : elle est longue d'un pouce.

A l'égard des scolopendres terrestres d'Amérique : *voyez l'article* MILLEPIEDS D'AMÉRIQUE.

M. *Weiss* en parlant du mouvement progressif des insectes, &c. observe que *la scolopendre* à anneaux luisans & bruns, qui se trouve dans nos climats, sous les pierres, sous la mousse & au fond des chênes creux, exécute ses mouvemens au moyen d'un mécanisme pareil à celui des *escargots.* Il y a cette différence, qu'au lieu de muscles, elle fait agir successivement un grand nombre de jambes. Pour rendre plus intelligible la transmission de son mouvement, il suffit de regarder de près l'allure de la scolopendre. On remarque sans peine que tandis qu'une quantité de jambes sont employées & agissent suivant le plan de position, toutes les autres sont relevées. Bientôt celles-ci suivent les autres jambes du côté de la tête & posent à terre, tandis que les dernieres de chaque division se relevent. Ainsi d'un moment à l'autre ce sont toujours d'autres jambes qui agissent depuis la queue jusqu'à la tête, ce qui forme des especes d'ondulations : au reste le nombre des pelotons

pelotons ou de pattes agiſſantes, varie ſelon les difficultés que l'animal rencontre ; s'il monte, s'il deſcend, il change l'arrangement & l'ordre de ſes pieds : il en augmente ou diminue le nombre ſuivant le beſoin. Dans le mouvement progreſſif, ces eſpeces d'ondulations s'écoulent le long du corps beaucoup plus rapidement que l'animal ne marche ; néanmoins la vîteſſe des pieds ne ſurpaſſe pas celle de tout le corps, car chaque pied appuyant ſur le plan, tranſporte le corps à la même diſtance qu'il agit. Il en eſt ainſi des muſcles de l'*eſcargot*. Voyez à l'article LIMAÇON.

Si la nature paroît avoir été trop libérale en accordant un auſſi grand nombre de pieds à l'animal ſcolopendre, il n'en eſt pas moins vrai que cette multitude de pieds lui eſt très-néceſſaire : elle lui procure & facilite un mouvement uniforme & non interrompu, attendu qu'une partie des pieds agit pendant que les autres ſont levés. Ce ſage mécaniſme pourroit ſans doute s'appliquer à des machines où un certain nombre de leviers doivent conſpirer au même mouvement. Notre Auteur dit qu'une galere dont les rames agiſſent pour l'ordinaire dans le même inſtant, feroit peut-être plus de chemin, ou du moins feroit conduite avec plus de ſûreté, dans le cas de quelque choc imprévu, ſi l'on pouvoit ſans nouvelle difficulté faire agir ſes rames par quelque ordre ſucceſſif, qui en ſupprimant les repriſes & les ſecouſſes, tendroit à l'uniformité. C'eſt dans les animaux nageurs, & principalement dans les inſectes aquatiques, qu'on pourroit trouver une ſource intariſſable de principes utiles pour perfectionner la navigation. Quelle variété infinie de figures, de poſitions, de mouvemens & directions, de forces & vîteſſe, &c. On peut lire à ce ſujet *les articles* VER AQUATIQUE, CHENILLE ARPENTEUSE, VERS MINEURS.

SCOLOPENDRE VULGAIRE. *Voyez* LANGUE DE CERF. La ſcolopendre vraie eſt le *céterach*. Voyez ce mot.

SCOLOPENDROIDE. *Voyez à l'article* ÉTOILE DE MER.

SCOPS. Pluſieurs Naturaliſtes donnent ce nom à un oiſeau de rapine, qui eſt le plus petit des oiſeaux nocturnes : c'eſt le petit duc. *Voyez ſon article à la fin du mot* DUC.

SCORDIUM. Nom donné vulgairement à la *germandrée d'eau*. Voyez ce mot.

SCORPENE, ou SCORPENO ou SCORPION DE MER, ou RASCASSE, *ſcorpæna pinnulis ad oculos & nares.* ARTEDI. C'eſt un poiſſon

à nageoires épineuſes, qui vit ſur les rivages & dans la fange : il a la tête groſſe, le corps garni d'aiguillons dangereux, une bouche grande, des dents petites & épaiſſes. Ce poiſſon a la mâchoire baſſe, faite en triangle bien formé. Au lieu de ſourcils, on lui voit deux excroiſſances molles & cartilagineuſes. Les aîlerons ſont larges & forts; ceux près des ouies tiennent preſque la moitié du corps; ceux de deſſous ſont un peu plus petits : celui qui eſt proche de l'anus eſt grand & large, ſoutenu d'aiguillons fort piquans; les nageoires du dos en ont neuf bien forts; ſa queue eſt unie. Les écailles de ce poiſſon reſſemblent à celles des ſerpens. Il a quatre ouies de chaque côté; il eſt de couleur rouſſâtre. Sa chair eſt dure, mais étant gardée quelque temps, elle devient tendre. *Rondelet* dit qu'on la mange bouillie avec le vinaigre, lorſqu'elle eſt rôtie, elle n'eſt pas ſi bonne.

L'eau, dans laquelle la chair de ce poiſſon eſt cuite, lâche le ventre: il eſt tellement garni d'aiguillons, que l'on ne peut le prendre que par la queue; ſes piqûres cauſent de l'inflammation & de grandes douleurs. *Rondelet* dit avoir ſouvent guéri ces piqûres, en mettant ſur la plaie un ſurmulet fendu en deux, & le foie du ſcorpeno même.

Il y a un autre poiſſon de ce genre, nommé *ſcorpion de mer* ou *ſcorpæna* à Marſeille, & *ſcorſano* à Rome. Selon *Ray*, il eſt trois ou quatre fois plus grand que le précédent : il eſt rouge, ſafrané par tout le corps, tiqueté de noir : il a pluſieurs filets, ſur-tout autour de la mâchoire inférieure, & quelques-uns à la mâchoire ſupérieure, ce que n'a pas l'autre ſcorpion de mer. Les angles de la couverture de ſes ouïes ſont garnis d'aiguillons. On pêche de l'une & de l'autre eſpece de ces poiſſons dans la Méditerranée, où il y en a en abondance.

L'on trouve encore une autre eſpece de ſcorpion marin dans la mer d'Occident : c'eſt le *poſtheſt* des Hollandois, le *father-laſcher* des Anglois & l'*ulka* des Suédois. *Ray* dit que ce poiſſon de mer cartilagineux eſt long d'un demi-pied : il a la figure du goujon de mer; la tête groſſe & garnie d'aiguillons; le corps menu; le ventre large & plat : il a des lignes latérales, marquées de trois ou quatre taches noires, larges, & qui traverſent. L'ouverture des ouïes eſt petite : elle eſt couverte d'une membrane, qui, quand le poiſſon eſt hors de l'eau, devient enflée comme une veſſie. Ce poiſſon a deux nageoires au dos; celle de devant eſt garnie de huit ou neuf aiguillons, qui, dans les poiſſons adultes, ſont un peu durs & pointus. La circonférence de ſa queue eſt ronde.

SCORPION. Les Conchyliologistes donnent ce nom à un coquillage univalve, de la famille des murex. Sa robe est de couleur jaunâtre: il est tout ridé, & chargé de tubercules. Il sort de sa levre cinq grosses pattes, & deux autres plus recourbées, dont l'une sort de sa tête ou de son sommet, & l'autre de sa queue. Rien n'est plus beau que ses levres rayées de blanc & de violet (M. *d'Argenville*).

SCORPION AQUATIQUE, est un insecte aîlé, mis, par M. *Linneus*, dans l'ordre des *hémipteres:* il y en a de deux especes; il nomme la premiere, *nepa abdominis margine integro:* c'est le scorpion de marais de *Mouffet*, de *Petiver*, de *Ray*, de *Swammerdam;* ou l'araignée aquatique de *Bauhin* & d'*Hoffnagel;* ou le scorpion d'eau de *Jonston* & de *Bradeley;* ou la deuxieme espece de *hepa* de M. *Geoffroy*, qui a *un seul article aux tarses, des antennes en forme de pinces de crabes, & quatre pattes.* Cette espece se trouve dans les fleuves, dans les étangs, dans les marais & dans les lieux bourbeux, sur-tout, dit le Naturaliste Suédois, dans une riviere du côté d'Upsal, nommée *Sahla.* L'autre espece est le grand scorpion aquatique, *hepa corpore lineari* de M. *Geoffroy*, & qui est décrite plus bas d'après *Swammerdam.* Quelques-uns regardent encore comme une espece de scorpion aquatique cet autre animal, *hepa margine serrato*, la naucore (*naucoris*) de M. *Geoffroy*, lequel désigne ainsi le caractere de cet insecte, différent des précédens, car il est d'un autre genre; *deux articles aux tarses, des antennes très-courtes situées au dessous des yeux, une trompe courbée en dessous, quatre aîles croisées, six pattes, les premieres en forme de pinces de scorpion, & un écusson.* Voyez l'article NAUCORE.

Il y a de ces insectes aquatiques à Surinam. Les Voyageurs rapportent que, dans l'île de Madagascar, les marais & les eaux croupies sont infestés d'une espece de scorpions, que les bestiaux avalent quelquefois en buvant, & qui leur causent quelquefois la mort.

Swammerdam dit que la grande espece de scorpion aquatique a été décrite par *Aldrovande*, sous le nom de *tipule aquatique;* & la plus petite par *Mouffet*, qui lui a conservé le nom de *scorpion aquatique.* Cet insecte, dit *Swammerdam*, est divisé en trois parties, qui sont la tête, le corselet & l'abdomen. Sur la tête on voit des yeux, & au dessous une bouche qui est comme un bec recourbé; la tête est fort dure & d'un noir rougeâtre; l'aiguillon, qui est renfermé dans ce bec recourbé, est creux & brunâtre; sur le corselet se trouvent quatre aîles, & sous

le même corſelet, ſont quatre pieds; les deux bras ſont ſitués plus en avant, près de la tête; les aîles ſupérieures ſont plus dures, & ſervent d'étui aux inférieures, de ſorte que celles-ci, qui ſont d'un tiſſu membraneux, ne ſont jamais mouillées, tant elles ſont couvertes avec préciſion. Ces aîles inférieures ſont d'un gris pâle: il s'y diſtribue des nerfs ou des vaiſſeaux ramifiés, tachetés de jaune & de rouge. La partie ſupérieure de l'abdomen, que cachent ces aîles, eſt d'un rouge foncé & tranſparent, couvert d'un poil touffu. Les quatre pieds ſont diviſés en pluſieurs phalanges, & armés de deux ongles. La derniere phalange du bras peut faire l'office de pince, en ſe recourbant ſur elle-même pour embraſſer la proie qu'elle a rencontrée. La partie inférieure de l'abdomen eſt d'un gris pâle, & ſe termine par une queue fourchue. Au reſte, le corſelet & le ventre de cet inſecte ſont ſi applatis, qu'ils ſemblent ne contenir preſque point de viſceres. L'on trouve ſouvent ſur ces ſortes de ſcorpions, des lendes ou eſpeces d'animalcules dans l'état d'œuf, d'un rouge pourpre, qui, en grandiſſant, prennent à-peu-près la forme d'une araignée ovale.

Swammerdam, après avoir parlé des parties extérieures des ſcorpions aquatiques aîlés, paſſe aux intérieures, entre leſquelles il a examiné très-attentivement les organes de la génération qui ſont très-curieux: ils ſont fort ſemblables à ceux du ſcarabée monocéros; ils ont même, dit-il, beaucoup de rapport avec ceux de l'homme, quant à la ſtructure des vaiſſeaux déférens, des vaiſſeaux des teſticules & des véſicules ſéminales; rapports qu'il eſt important de remarquer, pour tirer de l'anatomie comparée quelques réſultats généraux ſur l'économie animale.

Les différentes métamorphoſes de cet inſecte approchent beaucoup de celles des punaiſes. Les ſcorpions aquatiques paſſent le jour dans l'eau; mais la nuit, & même le ſoir, ils prennent leur eſſor, & voltigent en divers endroits: ils vont même chercher leur vie dans d'autres amas d'eau que ceux qu'ils habitent ordinairement, ſur-tout quand leurs foſſés commencent à ſe ſécher. Ce petit animal eſt vorace; ſa proie conſiſte en inſectes aquatiques, qu'il perce avec ſa trompe, dont l'extrêmité eſt très-aiguë. La larve & la nymphe ambulantes du ſcorpion aquatique demeurent toujours dans les mêmes endroits, juſqu'au développement général des aîles; alors cet inſecte vole, & va chercher ſon ſemblable pour perpétuer l'eſpece.

L'on voit que la grande eſpece de ſcorpion aquatique differe de l'eſpece dont il eſt mention ci-deſſus. Son corps eſt plus étroit, plus long & plus aigu; ſon ventre eſt terminé par deux appendices fort longues: ſa tête eſt fort petite; on y diſtingue ſeulement deux gros yeux, & une trompe recourbée: cette trompe n'eſt pas longue, mais pointue & fort aiguë. Les autres membres ſont très-diſtincts; ſa couleur eſt plus pâle, un peu plus griſe, & tirant ſur le roux. Ce qu'il y a de remarquable dans ſes bras ou plutôt dans ſes antennes, puiſqu'elles partent de la tête, c'eſt que les trois articulations auxquelles tiennent les ongles, forment chacune une petite éminence aiguë, à l'endroit où la pointe de l'ongle s'y rejoint en ſe repliant. Les quatre pieds, beaucoup plus longs que dans l'autre ſcorpion, ſont comme des ſoies roides terminées par de petites griffes: il y a une différence conſidérable dans les extrêmités membraneuſes des aîles ſupérieures. Ses œufs ſont terminés par des fils ou poils, & ſe trouvent dans la tige des plantes aquatiques.

SCORPION ARAIGNÉE, *ſcorpio araneus*, *aut acarus cancroides*. Il eſt facile à diſtinguer des ſcorpions proprement dits: c'eſt une eſpece de *pince:* voyez ce mot. Sa longueur eſt d'une ligne, & ſa largeur de demi-ligne: ſes pattes ſont au nombre de huit: ſes deux antennes, plus longues que le corps & plus groſſes que les pattes, ſont compoſées de quatre articles arrondis, excepté le dernier, qui reſſemble préciſément à une pince de crabe: au-devant de ſa tête, il a encore vers la bouche deux petites pinces qu'il remue en marchant. Sa maniere de marcher eſt en rétrogradant. Il ſe nourrit ordinairement des poux qui naiſſent dans les vieux bois: il ſe trouve dans les cabanes qui ont été long-temps fermées, & où l'air n'a point pénétré.

SCORPION DE MER. *Voyez* SCORPENO.

SCORPION MOUCHE. *Voyez* PANORPE.

SCORPION TERRESTRE, *ſcorpio*, eſt un inſecte vivipare ſi commun en Italie, que, ſelon *Mathiole*, il n'y a ni maiſon, ni chambre, ni cave, où l'on n'en trouve.

Deſcription du Scorpion.

Le ſcorpion eſt un inſecte terreſtre, de moyenne grandeur, reſſemblant à une petite écreviſſe: on en diſtingue de neuf ſortes par la diverſité des couleurs. Il y en a de blanchâtres, de jaunes, de

noirâtres, de roux, de cendrés, de couleur de rouille, de verts, de vineux & d'obscurs comme la suie.

On y remarque principalement quatre parties; savoir la tête, la poitrine, le ventre & la queue. La tête est un peu large & saillante; elle paroît jointe & continue avec le corselet & la poitrine. On lui trouve d'abord deux yeux situés vers la partie antérieure de la tête, puis deux autres vers le milieu de la tête ou de la poitrine; ces yeux sont si petits, qu'à peine peut-on les appercevoir: la bouche est garnie de petits poils & munie de deux mâchoires, dont l'inférieure est fendue en deux, accompagnées de deux especes de petites serres dentelées, qui semblent lui tenir lieu de dents pour broyer sa nourriture, & que l'animal peut tellement retirer en dedans, qu'elles deviennent entiérement imperceptibles.

Aux deux côtés de la tête on voit sortir deux bras composés chacun de quatre articulations, dont la derniere est assez grosse, contenant de forts muscles, & faite en forme de tenailles, comme l'extrémité des bras des écrevisses de riviere. Au-dessous de la poitrine il y a huit pattes, quatre de chaque côté, divisées chacune en six phalanges, dont les dernieres sont pareillement fourchues & pourvues de petits ongles crochus ou de petites serres, le tout parsemé de poils, ainsi que l'espece d'écaille qui lui sert de peau.

Le ventre se divise en sept anneaux, du dernier desquels part la queue, qui est longue & noueuse: ce dernier anneau est un peu velu, & composé de six petits boutons arrondis & velus, attachés bout à bout en maniere de grains de chapelet, mobiles & creux; le dernier est armé d'un poignard qui sert plus à l'offensive qu'à la défensive; c'est un aiguillon long, recourbé, fort pointu, dur, creux, percé vers sa base d'un petit trou, par lequel en piquant il pousse une gouttelette de liqueur blanchâtre, virulente, venimeuse, âcre, mordicante, dont le réservoir est dans une vésicule placée au bout de la queue.

Les scorpions femelles sont plus grands, plus gros, plus ronds & plus noirs que les mâles: ceux-ci sont longuets, grêles & rougeâtres. *Redi* nous apprend qu'entre plusieurs femelles de scorpion, mises séparément dans des vaisseaux de verre, une y fit trente-huit petits bien conformés & d'un blanc de lait, qui devinrent de jour en jour plus tannés; & une autre vingt-sept, qui, comme les premiers, sembloient attachés au dos & au ventre de leur mere. Il ajoute

qu'ayant eu la curiosité d'ouvrir quelques femelles avant qu'elles eussent fait leurs petits, pour voir comment ces insectes étoient disposés dans le ventre de la mere, il les y trouva en divers nombres, mais jamais moins de vingt-six, ni plus de quarante. M. *de Maupertuis*, qui a étudié l'histoire des ces animaux avec un œil curieux & philosophique, dit qu'il en a cependant observé depuis vingt-sept jusqu'à soixante-cinq, tous pendans à un long fil, & revêtus d'une membrane très-mince, dans laquelle les petits étoient séparés les uns des autres par une cloison mitoyenne des plus déliées. Comme les yeux sont plus apparens dans le fœtus que dans l'adulte, on peut, sans le secours du microscope, les reconnoître sous la forme de deux points noirâtres, ainsi que la queue repliée sous le ventre, & les bras abaissés au-dessous de la tête & collés au corps.

Swammerdam soupçonne que l'aiguillon extérieur du scorpion n'est qu'une gaîne qui renferme le véritable dard. *Redi* dit avoir vu sortir une goutte de liqueur blanche de cet aiguillon.

Expériences faites par M. de Maupertuis *sur la piqûre des Scorpions.*

Cet Académicien dit, *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1731, p. 223*, avoir vu deux especes de scorpions : l'un se trouve assez communément dans les maisons : l'autre habite la campagne. Les premiers sont beaucoup plus petits que les derniers : leur couleur est celle du café brulé.

Je n'ai fait, dit-il, aucune expérience sur les scorpions de cette espece. Les scorpions qui habitent la campagne ont deux pouces de longueur ou environ, & sont d'un blanc-jaunâtre. Ils se trouvent en si grande quantité vers un village appellé *Souvignargues*, à cinq lieues de Montpellier, que les paysans en font une espece de petit commerce. Ils les cherchent sous les pierres, & les vont vendre aux Apothicaires des villes voisines, qui les croient utiles pour quelques compositions contre la piqûre du scorpion. C'est cette espece que M. *de Maupertuis* a examinée.

La premiere de ses expériences fut de faire piquer un chien, qui reçut trois ou quatre coups d'aiguillon d'un scorpion irrité, à la partie du ventre qui est sans poils. Une heure après il devint très-enflé & chancelant; il rendit tout ce qu'il avoit dans l'estomac & dans les intestins, & continua pendant trois heures à vomir de temps en temps une espece de bave visqueuse : son ventre qui étoit fort tendu,

diminuoit après chaque vomiſſement; cependant il recommençoit bientôt à s'enfler, & quand il l'étoit à un certain point, l'animal revomiſſoit encore. Ces alternatives d'enflure & de vomiſſement durerent environ trois heures; enſuite les convulſions le prirent; il mordit la terre, ſe traîna ſur les pattes de devant, & enfin mourut cinq heures après avoir été piqué. Il n'avoit aucune enflure à la partie piquée, comme en ont les animaux piqués par les abeilles & par les guêpes: l'enflure étoit générale, & l'on voyoit ſeulement à l'endroit de chaque piqûre un petit point rouge, qui n'étoit que le trou qu'avoit fait l'aiguillon, rempli de ſang extravaſé. Notre Auteur a obſervé la même choſe ſur tous les animaux qu'il a fait piquer, & il n'a jamais vu que cette piqûre fît élever la peau.

Quelques jours après, M. *de Maupertuis* fit piquer un autre chien cinq ou ſix fois au même endroit, ſans qu'il parût malade. Il fit réitérer les piqûres, & en plus grand nombre; & dans la crainte que les premiers ſcorpions n'euſſent épuiſé leur venin, il en fit faire d'autres par de nouveaux, tant mâles que femelles. On fit piquer ſept chiens du voiſinage, qui, parce qu'ils étoient mieux nourris chez lui que chez leurs maîtres, venoient volontiers s'offrir à de nouvelles expériences; mais ils ne ſe reſſentirent en aucune maniere du venin, ni des piqûres; ils mangerent à leur ordinaire: enfin on répéta l'expérience ſur trois poulets, qu'on fit piquer ſous l'aîle & ſous la poitrine; mais aucun de ces animaux ne donna le moindre ſigne de maladie.

De toutes ces expériences, on doit conclure que, quoique la piqûre du ſcorpion ſoit quelquefois mortelle, elle ne l'eſt cependant que rarement: elle a apparemment beſoin pour cela du concours de certaines circonſtances, qu'il ſeroit difficile de déterminer. La qualité des vaiſſeaux que rencontre le poignard ou aiguillon, les alimens que peut avoir mangés le ſcorpion, une trop grande diete qu'il aura ſoufferte, peuvent contribuer ou s'oppoſer aux effets de la piqûre: peut-être la liqueur empoiſonnée ne coule-t-elle pas toutes les fois que le ſcorpion pique: mais il ſuffit d'avoir des exemples funeſtes pour s'en méfier. Au reſte, ce peut être le peu de malignité des ſcorpions, qui aura mis en crédit certains contrepoiſons dont on ſe ſert en Languedoc.

L'huile dans laquelle on a noyé des ſcorpions paſſe pour un ſpécifique contre la piqûre de ces mêmes animaux; il ne s'agit, dit-on, que d'en frotter

frotter la partie piquée : un ſcorpion écraſé paſſe pour avoir la même vertu, ou prévient, dit-on, les mauvais effets de la piqûre : on ne ſent pas même de maux de cœur ni de défaillance, & peut-être que la confiance guérit le mal qu'avoit fait la crainte ; mais on ne croit pas moins devoir ſa conſervation au prétendu remede.

M. *de Maupertuis* a voulu s'aſſurer de la véritable conformation intérieure du dard du ſcorpion, quoique *Rai*, *Rédi*, *Leuwenhoeck* & *Swammerdam* l'euſſent donnée. Ses deſcriptions different un peu ; cet Académicien avance que le dernier nœud de la queue du ſcorpion eſt une petite fiole d'une eſpece de corne, qui ſe termine par un cou noir, fort dur & fort pointu, & ce cou eſt l'aiguillon. Il a reconnu avec le microſcope deux petits trous beaucoup plus longs que larges, qui ſont placés des deux côtés à quelque diſtance de la poitrine. Quelquefois la ſituation de ces trous varie un peu, l'un approchant plus de l'extrémité que l'autre. Si on preſſe fortement la fiole, on voit la liqueur qu'elle contient s'échapper à droite & à gauche par ces deux trous.

Nous paſſons ici ſous ſilence pluſieurs hiſtoires extravagantes du ſcorpion, dont *Pline*, *Elien*, & ſur-tout *Albert le Grand*, font mention. M. *de Maupertuis* a eu la complaiſance de faire des épreuves qui n'ont ſervi qu'à faire voir combien elles ſont fabuleuſes. Il a ſeulement reconnu que les mœurs de ces animaux ſont féroces, ils ſont auſſi cruels à l'égard de leurs petits, que les araignées : une mere qu'il avoit renfermée dans une bouteille, les dévoroit à meſure qu'ils naiſſoient. Ces inſectes n'écoutent pas mieux les lois de la ſociété entr'eux, que les ſentimens de la nature pour leurs petits. Cent ſcorpions que notre Académicien mit enſemble, ſe mangerent preſque tous : c'étoit un maſſacre continuel, ſans aucun égard ni pour l'âge, ni pour le ſexe : en peu de jours il n'en reſta de ce grand nombre que quatorze, qui avoient dévoré tous les autres. On pourroit croire qu'ils ne ſe mangeoient ainſi les uns les autres que faute d'autre nourriture ; mais après avoir connu les alimens qui étoient de leur goût, leur ayant préſenté des mouches, ils en mangerent, ſans cependant oublier tout-à-fait leur férocité ; car de temps en temps ils recommençoient à ſe dévorer. Ils mangerent auſſi des cloportes, & ſur-tout une groſſe araignée, qui fut pour eux un mets exquis : trois ou quatre ſcorpions l'attaquerent à la fois, & chacun y demeura long-temps attaché.

Les ſcorpions font voir beaucoup de force & de courage contre les araignées ; ſouvent un très-petit ſcorpion attaque & tue une araignée beaucoup plus groſſe que lui. Il commence d'abord par la ſaiſir avec l'une ou l'autre de ſes grandes ſerres, quelquefois avec les deux en même temps : ſi l'araignée eſt trop forte pour lui, il la bleſſe de ſon aiguillon, qu'il retrouſſe par-deſſus ſa tête, & la tue ; après quoi les deux grandes ſerres la tranſmettent à deux beaucoup plus petites qu'il a au-devant la tête, & qui ſont ſes dents, avec leſquelles il la mâche, & ne la quitte plus qu'il ne l'ait toute mangée. Quelquefois, dit *Wolckamer* le jeune, l'araignée vigoureuſe, fait tous ſes efforts pour embarraſſer & envelopper le ſcorpion de ſes fils ; mais celui-ci, indépendamment du coup mortel qu'il lui porte avec ſon dard, lui coupe toutes les pattes avec ſes pinces ; & ramenant vers ſa bouche le tronc mutilé, il en ſuce toutes les parties molles, & n'en laiſſe que la carcaſſe.

On prétend que ſi l'on entoure un ſcorpion de charbons ardens, on le voit tourner ſon dard contre lui-même, ſe percer & ſe tuer : il eſt facile de s'aſſurer par l'expérience de la vérité ou de la fauſſeté de ce fait.

Lieux où l'on voit les Scorpions.

Ces inſectes ſe trouvent dans les pays chauds ; comme en Italie, en Eſpagne, en Provence, en Languedoc, en Aſie, en Afrique & en Amérique : à peine les connoît-on dans les climats froids. Ils habitent ordinairement les lieux humides & frais : on en voit dans les murailles, ſous les pierres & dans la terre, où ils ſe nourriſſent de vers, de mouches, de moucherons & d'herbes : il y en a de pluſieurs eſpeces, comme nous l'avons dit ci-deſſus. Les ſcorpions de Tunis ſont jaunes, plus grands & plus dangereux que ceux d'Italie. Plus le climat eſt tempéré, moins ils ſont venimeux : il y a même des pays où ils n'ont point de venin. Des Auteurs font auſſi mention de ſcorpions qui ſont aîlés, qui tuent très-facilement les araignées, les petits lézards & les ſerpens. Au Cap de Bonne-Eſpérance les ſcorpions ſont très-communs ; leur couleur eſt d'un vert-brun, tiqueté de noir : on les y trouve ſous les pierres. Auſſi les Européens prennent-ils bien garde quand ils mettent leurs mains parmi les pierres, crainte d'y en rencontrer quelques-uns. Leur piqûre eſt très-dangereuſe, & met ſouvent la vie en danger. En général les ſcorpions des Indes ſont beaucoup plus

grands que les nôtres : il y en a auſſi de petits; mais la différence de la taille n'en met point dans le venin de leur piqûre, qui eſt toujours dangereuſe : car tous les Voyageurs s'accordent à dire que le venin de ces ſortes d'inſectes, eſt toujours funeſte, ſi le remede n'eſt pas apporté ſur-le-champ.

Il y a dans le Royaume de Siam une eſpece de ſcorpion de la grandeur d'une groſſe écreviſſe de riviere, & d'un poil gris tirant ſur une couleur noirâtre, qui ſe hériſſe lorſqu'on en approche. Au rapport d'*Helbigius*, les Indiens n'emploient point d'autre contrepoiſon pour guérir les ſuites de la plaie faite par le ſcorpion, que de frapper ſur l'endroit avec du fer ou avec une pierre, juſqu'à ce que la chair ſoit devenue preſque inſenſible, & que la douleur ainſi que la tumeur ſoient diſſipées. Le même Auteur dit que les ſcorpions ſe dépouillent de leur peau de la même maniere que les ſerpens.

Swammerdam rapporte qu'il ſe trouve en Hollande une eſpece de ſcorpion auſſi petit que la punaiſe, à laquelle il reſſemble encore par la partie poſtérieure de ſon corps, qui ſe diviſe en onze anneaux étroits. Il n'a point de queue; il a ſix jambes compoſées chacune de quatre articulations. Au devant de la tête eſt un bec aigu, couvert de poils, & beaucoup d'yeux diſperſés ſur les deux côtés de la tête : au devant des yeux ſont les bras qui ſortent de la tête, comme les antennes dans les papillons; ils ont quatre phalanges, en comptant la pince; toutes ces parties ſont velues : les bras ſont très-longs relativement au corps; & l'animal exécute, par leur moyen, des mouvemens ſinguliers lorſqu'il marche, & ſe meut groſſiérement comme le cancre terreſtre. Cet inſecte ſe trouve dans la pouſſiere des coffres, des caſſettes & des boîtes qui n'ont pas été nétoyées depuis long-temps, &c. Cet inſecte paroît être le *ſcorpion araignée*. Voyez ce mot.

Séba parle de pluſieurs eſpeces de ſcorpions qui ſe trouvent, 1°. au Breſil: celui-ci a, entre le premier & le dernier nœud, deux trous percés à jour : 2°. un autre du Breſil, qui a la queue fourchue & très-velue : 3°. ceux de Surinam, de Ceylan & d'Afrique. On dit qu'en 1129, il parut à Bagdad en Arabie, des ſcorpions aîlés avec une double queue, qui remplirent tous les habitans de terreur & firent beaucoup de dommage. N'étoit-ce pas la grande eſpece de *ſcorpion aquatique ?*

Propriétés du Scorpion en Médecine, & ce qui arrive aux personnes piquées mortellement par cet insecte.

Quelquefois la piqûre d'un scorpion est suivie d'une douleur très-violente dans la partie, avec froid, tension, engourdissement, sueur froide autour de la plaie & partout le corps. Ceux qui en sont piqués aux parties interieures, sont affectés d'enflures aux aines : si la plaie a été faite aux parties supérieures, & qu'elle soit légere, il se forme une tumeur sous les aisselles ; mais si la piqûre est considérable, la partie est affectée d'une chaleur pareille à celle que causent les brûlures ; il paroît des meurtrissures accompagnées de démangeaisons autour des levres de la plaie, aussi bien que sur tout le corps ; de sorte qu'il semble, dit-on, que le malade ait été frappé de la grêle. Il a le visage contrefait : il s'amasse des matieres gluantes autour des yeux : les larmes sont visqueuses : les jointures perdent leur mouvement ; & cet accident est accompagné de la chûte du fondement, & d'un desir continuel d'aller à la selle. Le malade écume de la bouche, vomit beaucoup, est attaqué du hoquet, & il tombe dans des convulsions qui tiennent de l'*épisthotonos*. Le meilleur remede en pareils accidens, est non seulement le scorpion écrasé sur la plaie même, & l'usage de son huile en liniment, mais il faut encore recourir promptement à l'usage de l'orviétan, des sels volatils de vipere & de corne de cerf dans quelque eau cordiale : peut-être que l'eau de Luce seule vaut mieux que tout le reste.

Le scorpion, disent les *Auteurs de la Mat. Médicale*, est diurétique, propre à chasser le sable des reins & de la vessie, procure la sueur, & résiste à la malignité des humeurs. On le fait sécher au soleil, après en avoir ôté le bout de la queue, & on le réduit ensuite en une poudre, qui se donne depuis six grains jusqu'à un scrupule, dans les embarras des reins pour en détacher les glaires & les graviers. Cette poudre, quoique bonne, est cependant moins d'usage que l'huile de scorpion, tant simple que composée, qu'on vend dans les boutiques. La premiere se fait en mettant infuser dans un pot de terre vernissé vingt scorpions avec un livre d'huile d'amandes ameres. On se sert de cette huile en liniment : on en avale aussi, quand elle est bien dépurée, jusqu'au poids de deux gros dans une cuiller, ou mêlée avec une potion huileuse, dans les suppressions d'urine & dans la colique néphrétique.

L'huile de ſcorpion inſinuée dans les oreilles, eſt, ſelon M. *Bourgeois*, très-efficace pour appaiſer les douleurs, produites par une fluxion d'humeurs âcres ſur les parties internes des oreilles. A l'égard de l'huile compoſée, appellée *l'huile de ſcorpion de Mathiole*, il y entre un grand nombre d'ingrédiens, dont on trouve la deſcription dans pluſieurs Diſpenſaires. On l'eſtime encore plus efficace que la précédente ; mais la doſe n'en eſt que de trois à ſix gouttes, quand on la donne intérieurement. On s'en ſert contre les poiſons & les venins, ſur-tout pour les bubons peſtilentiels, pour faire ſortir la petite vérole, dans les fievres malignes, dans la paralyſie, dans l'épilepſie, & les autres maladies du cerveau, où il faut fortifier les nerfs. On ne peut bien préparer ces deux ſortes d'huiles que dans les pays chauds, où les ſcorpions ſe trouvent naturellement.

SCORSONERE ou, SERSIFI NOIR, ou SALSIFIX D'ESPAGNE, *ſcorzonera*. Plante potagere des plus ſaines, & plus eſtimée que le ſerſifi blanc ou ſalſifix commun. *Voyez le mot* SERSIFI BLANC.

Le mérite de cette plante, qui croît naturellement en Eſpagne, aux lieux humides, & dans les bois montagneux, conſiſte dans la racine qui eſt très-bonne à manger : cette racine eſt noire à l'extérieur, blanche en-dedans, & de la groſſeur du petit doigt : elle pouſſe une tige ronde, déliée, légérement cannelée, moëlleuſe, chargée de quelques feuilles par intervalle, d'un vert de pré, garnies ſur leurs bords de petites pointes en forme de ſcie : ſes fleurs ſont de couleur jaune, à demi-fleurons & de l'ordre des chicoracées, dit M. *Deleuze* ; le calice eſt écailleux & cylindrique. A ces fleurs ſuccedent des ſemences terminées chacune par une aigrette, & qui, en mûriſſant, s'écartent en forme de houppe.

On en ſeme la graine en Avril & en Mai dans les terres fortes : il faut auparavant que la terre ſoit bien ameublie, & qu'elle ne ſoit point nouvelle, parce qu'elle donne lieu aux racines de fourcher. Lorſque le plant eſt levé, on l'éclaircit : nos Maraichers en ſement des champs entiers ſans grande précaution, parce que leur terre eſt très-bonne & très-douce. Cette plante fleurit en Juillet ; on a beaucoup de peine à la garantir des oiſeaux, qui en ſont fort friands ; c'eſt pourquoi il faut couper les boutons lorſqu'ils ſont prêts à s'épanouir, & les faire mûrir dans un lieu de ſûreté.

Lorſqu'on veut manger ces racines en hiver, on les ôte de terre à la

fin de Novembre. On les laiſſe deux ans en terre ; mais dans des terres extrêmement fortes, elles ſont bonnes à la fin de l'année. Le ſerſifi commun n'a beſoin que de reſter une année en terre.

La racine du ſerſifi d'Eſpagne eſt cordiale & ſudorifique : on prétend qu'elle eſt bonne contre la morſure des ſerpens & autres bêtes venimeuſes ; mais cette vertu nous paroît fort précaire. Ses feuilles entrent dans pluſieurs eaux diſtillées qu'on prend pour les maux de poitrine. *Nicolas Monard*, Médecin Eſpagnol, a fait un Traité entier ſur la ſcorſonere, dont il dit des choſes merveilleuſes, que l'expérience ſeule peut confirmer ou détruire.

SCOURJON, *voyez* ESCOURGEON. C'eſt une eſpece d'orge carrée.

SCROPHULAIRE, *ſcrophularia*, plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces : il n'y a guere que les deux ſuivantes qui ſoient d'uſage en Médecine.

1°. La grande SCROPHULAIRE COMMUNE OU DES BOIS, *ſcrophularia vulgaris & major :* elle a une odeur de ſureau fort déſagréable, & un goût amer ; elle croît fréquemment aux lieux ombragés, dans des haies, dans les brouſſailles & les bois taillis un peu humides : ſa racine eſt groſſe, longue, ſerpentante, blanche, noueuſe, inégale & vivace ; elle pouſſe des tiges à la hauteur de deux pieds, droites, fermes, carrées, de couleur purpurine noirâtre, creuſes en-dedans, & diviſées en rameaux ailés : ſes feuilles ſont oblongues, larges, pointues, crenelées en leurs bords, ſemblables à celles de la grande ortie, oppoſées l'une à l'autre à chaque nœud des tiges, & d'un vert brunâtre. Ses fleurs naiſſent en été aux ſommités ; elles ſont formées en petits godets de couleur purpurine obſcure ; elles ſont ſuivies par des fruits arrondis, pointus, & contenant, dans deux loges, pluſieurs petites ſemences brunes.

M. *Deleuze* obſerve que les fleurs de ce genre ſont en maſque, *perſonatæ*, & renferment deux paires inégales d'étamines : leur tube court, ventru & fort ouvert, ſe termine par deux levres, dont la ſupérieure eſt partagée en deux ſegmens arrondis ; & l'inférieure en trois, dont celui du milieu ſe rabat ſur le tube, & les latéraux ſont droits : au deſſous de la levre ſupérieure eſt attachée une eſpece d'écaille qui ſe fourche à ſon extrémité.

Les feuilles de la grande ſcrophulaire ſont d'un goût amer ; leur

vertu eſt émolliente, réſolutive & adouciſſante. Sa racine réduite en poudre, & priſe le matin à la doſe d'un gros, dans du vin, convient aux perſonnes attaquées d'hémorroïdes internes & douloureuſes: ſa ſemence eſt vermifuge : ſes feuilles récentes, & appliquées ſur les tumeurs ſcrophuleuſes, ſont recommandées pour ce mal: elles mondifient auſſi les ulceres les plus ſales, & même ceux qui ſont carcinomateux. On en fait un onguent avec le beurre frais qui convient pour toutes ſortes de gratelles, celles même qui approchent de la lepre. L'on donne le nom de petite ſcrophulaire à la *chelidoine petite :* voyez ce mot.

2°. La SCROPHULAIRE AQUATIQUE, ou BÉTOINE D'EAU, ou HERBE DU SIEGE, *ſcrophularia aquatica major.* Elle croît aux lieux aquatiques, près des rivieres & des foſſés plein d'eau: ſa racine eſt groſſe, vivace & fibreuſe; elle pouſſe pluſieurs tiges hautes de deux ou trois pieds, groſſes comme le petit doigt, carrées, rougeâtres en certaines places, & vertes en d'autres; creuſes en dedans, aſſez tendres, ſucculentes, ſans poil, & rameuſes: ſes feuilles ſont ſemblables à celles de la ſcrophulaire commune, un peu approchantes de celles de la bétoine; mais plus grandes du triple, charnues, crenelées en leurs bords, nerveuſes, oppoſées l'une à l'autre: ſes fleurs, qui paroiſſent en Juillet & Août, ſont ſemblables à celles de la précédente, un peu plus grandes, d'une couleur de rouille rougeâtre : à ces fleurs ſuccedent des fruits ronds, pointus, diviſés en deux loges qui renferment des ſemences très-menues, de couleur brune.

On a nommé cette eſpece de ſcrophulaire, *herbe du ſiege*, ſoit parce qu'elle remédie aux maladies du ſiege, ſoit parce que, comme dit M. *Chomel*, on prétend qu'au ſiege de la Rochelle, qui dura long-temps, on n'employoit à la fin, pour toutes ſortes de bleſſures, que cette plante accommodée de toutes façons: en effet, cette ſcrophulaire a la vertu vulnéraire & conſolidante à un haut degré : elle eſt auſſi bonne que la précédente pour les écrouelles, & pour les hémorroïdes: on s'en ſert intérieurement & extérieurement, même pour les cors des pieds; il ſuffit de l'écraſer & de l'appliquer deſſus.

M. *Marchand*, célebre Botaniſte, aſſure, dans un Mémoire, inſéré dans ceux de l'*Académie Royale des Sciences*, *ann. 1701*, *page 209*, que ſes feuilles ſeules corrigent le mauvais goût du ſéné, ſi l'on en mêle dans l'infuſion en parties égales.

Lémery dit qu'on peut admettre entre les caracteres des eſpeces de

ſcrophulaires, qu'avant d'être en fleurs elles ont une certaine mauvaiſe odeur qui approche de celle du ſureau.

SCYTALE. Serpent qui tire ſon nom du grec Σκυτάλη, qui ſignifie bâton; ſon corps eſt cylindrique: quelques-uns l'appellent *cécile*, ou *aveugle*, ou *anvoye* : voyez au mot ORVET.

SEBESTES, *ſebeſten.* C'eſt une eſpece de petite prune noirâtre, pointue à ſon ſommet, ridée, à demi deſſéchée, membraneuſe & appuyée ſur un calice qui eſt concave: ce fruit eſt compoſé d'une pulpe brune, rouſſâtre, viſqueuſe, douce au goût, fort adhérente; il a un petit noyau quelquefois triangulaire, d'autres fois applati, contenant ſouvent deux amandes oblongues, triangulaires, blanches, & d'un goût agréable quand elles ſont récentes. Ce fruit eſt ſujet à ſe moiſir ou à être rongé des mittes.

L'arbre qui porte ce fruit s'appelle *ſebeſtena domeſtica;* il croît en Syrie & en Egypte: il a un gros tronc médiocrement haut; ſon écorce eſt raboteuſe & blanchâtre; ſes branches ſont touffues & recourbées vers la terre; ſes feuilles naiſſent alternativement ſur les petits rameaux; elles ſont arrondies, fermes, larges de trois pouces, inégalement dentelées à leurs bords ſupérieurs, & quelquefois échancrées, vertes, unies & luiſantes en deſſus, nerveuſes en deſſous: les fleurs, dit *Auguſtin Lippi*, ſont nombreuſes, ramaſſées comme en grappes, placées à l'extrémité des rameaux, blanches, d'une douce odeur, monopétales, partagées en cinq quartiers & diſpoſées en entonnoir: il leur ſuccede des fruits de la groſſeur d'une olive moyenne, d'abord verdâtres, enſuite noirâtres.

Il y a une autre eſpece de ſebeſtier qui s'appelle *ſebeſtena ſilveſtris;* ſes feuilles ſont plus petites, ainſi que ſes fruits qui ſont moins agréables au goût.

On fait une excellente glu avec la pulpe des ſebeſtes, en les pilant lorſqu'elles ſont mûres, & en les lavant dans de l'eau: cette eau devient fort gluante.

Les Egyptiens ſe ſervent du mucilage qu'ils tirent des ſebeſtes en forme d'emplâtre pour toutes les tumeurs ſquirreuſes; il eſt propre à réſoudre toutes ſortes de duretés. Quelques-uns font auſſi uſage pendant pluſieurs jours de bols préparés avec ce mucilage, le ſucre candi & la poudre de régliſſe, pour ſe guérir de la toux. On nous apporte rarement de ce mucilage, qu'on appelle *glu d'Alexandrie.*

Les

Les febeftes font plus vifqueufes que les jujubes: on fait un très-grand ufage de ces fruits dans la toux, dans la difficulté de refpirer, dans la pleuréfie, la péripneumonie, l'enrouement & l'ardeur d'urine; ils amolliffent & lâchent auffi le ventre; on les fait entrer dans les tifanes pectorales, humectantes & adouciffantes.

SÈCHE ou SEICHE ou BOUFFRON, *fepia.* C'eft le nom qu'on donne à une efpece d'animal de mer mou, mis par M. *Linneus* (*Fauna Suecica*, *n. 1281.*) dans le rang des infectes marins, qu'il nomme *vermes zoophyta.* M. *le Cat* l'appelle *infecte-poiffon.*

La fèche eft donc un *infecte-poiffon* de mer long d'environ un ou deux pieds, & quelquefois approchant de la grandeur de deux coudées, couvert d'une peau mince, mais ferme, laid & difforme, reffemblant beaucoup à la *poulpe* ou polype de mer, & au *calmar*, mais un peu plus large, ayant un corps charnu & garni en dedans, fur le dos, d'une forte d'écaille affez folide, ou d'un os grand comme la main, épais d'un pouce au milieu, plus mince aux côtés, blanc, opaque, léger, uni, & tant foit peu dur, tendre & fongueux, un peu rude & friable en deffous, renflé des deux côtés, rayé ou veiné fymétriquement, & ponctué; d'un goût un peu falé & âcre, fans odeur, & connu vulgairement fous le nom d'*os de fèche.* Cet os calcaire eft unique dans la fèche; lorfqu'il vient d'être tiré du corps de l'animal, il eft dans un état moyen entre la féchereffe & l'humidité; cependant il furnage dès-lors fi on le jette dans l'eau, c'eft ce qui lui a fait donner par quelques-uns le nom d'*écume de mer.* Quand on tranche en différens fens ces os, on y découvre une contexture merveilleufe; c'eft un nombre de filamens ou de colonnes verticales qui vont de la lame fupérieure à l'inférieure: voyez le *Traité de la fèche*, par *Swammerdam.*

Cet infecte-poiffon porte attachés à fa tête huit pieds ou bras, placés à égale diftance les uns des autres, ronds, plus gros au commencement, puis allant en diminuant peu-à-peu de groffeur jufqu'à leur extrémité où ils fe terminent en pointe, tous un peu convexes du côté qui regarde la bouche, & garnis de plufieurs rangées de petits fuçoirs mobiles qui lui fervent à faifir fortement & à retenir fa proie, à nager, & à porter les alimens à fa bouche près de laquelle ils font fitués: il a de plus deux efpeces de trompes, ou deux autres bras plus longs que les précédens, plus menus, ronds, liffes par-tout, excepté à leur extrémité, où ils font pareillement garnis de fuçoirs,

dont la plupart ſont plus grands que ceux des autres, leſquels ſervent aux mêmes uſages en atteignant de plus loin, & par le moyen deſquels il peut auſſi s'attacher aux pierres & aux rochers qu'il peut ſaiſir; ce ſont pour lui autant de cordages & d'ancres dont il ſe ſert pour réſiſter aux mouvemens des flots agités par la tempête. Toutes ces forces réunies ſont des plus puiſſantes: on ne peut l'arracher du lieu où il s'eſt fixé qu'avec beaucoup d'effort.

Ces différens bras ſont compoſés d'une matiere qui reſſemble aſſez à celle qui forme les tendons dans les animaux terreſtres; ils ſont ſi élaſtiques, que quand on les coupe tranſverſalement, les extrémités de la partie coupée s'arrondiſſent d'abord d'elles-mêmes, & deviennent convexes, ſans qu'il en puiſſe découler aucune humeur. Lorſque les ſuçoirs ſont étendus, ils reſſemblent aſſez au calice d'un gland. Leur mécaniſme & leur action dépendent en partie de leur figure, & en partie d'un anneau cartilagineux, armé de petits crochets, & affermis dans une fine membrane un peu tranſparente, qui l'environne juſqu'à la moitié de ſa hauteur.

Chaque ſuçoir eſt adhérent au bras de l'animal par un pédicule tendineux, qui, conjointement avec cette membrane, s'éleve & remplit la cavité du ſuçoir, lorſqu'il ſe contracte pour agir: tout ce qu'il touche alors eſt arrêté par les petits crochets de l'anneau; & enſuite pour retenir plus fortement ſa proie, il retire ſon pédicule avec la partie inférieure de la membrane dont nous venons de parler: par-là il produit une eſpece de ſuccion, aſſez ſemblable à ce qui arrive quand on applique une ventouſe ou un cuir mouillé ſur une petite pierre; en retirant le cuir on enleve la pierre. On comprend aiſément que l'application de plus de mille ſuçoirs ſemblables, que l'animal fait agir en même temps en approchant & en entrelaçant ſes petits bras les uns dans les autres pour mieux entourer ce qu'il veut ſaiſir; on comprend, dis-je, qu'une telle application doit l'emporter ſur les efforts que fait ſa proie pour lui échapper. On a quelquefois compté plus de cent ſuçoirs à un de ſes petits bras, & plus de cent vingt à l'extrémité de ſes longs bras; mais il eſt impoſſible d'en déterminer exactement le nombre, ſur-tout dans les huit petits bras, où de la grandeur d'un vingtieme de pouce ils vont en diminuant juſqu'à une petiteſſe incroyable en s'approchant de l'extrémité du bras, & là il n'y a plus moyen de les compter.

Au centre des bras eſt ſitué le bec de la ſèche, lequel reſſemble pour la couleur & la figure à celui d'un perroquet : il eſt composé d'une ſubſtance qui approche de celle de la corne, c'eſt-à-dire, de deux cartilages durs & crochus, qui s'emboîtent l'un dans l'autre, moyennant une membrane épaiſſe & charnue qui, comme un anneau ridé, les entoure, les ſerre, les empêche de ſe diſloquer, & n'en laiſſe paroître qu'une très-petite portion. Ses yeux ſont placés aux deux côtés de la tête & au-deſſous des bras de l'animal; ils ſont un peu grands, & dans l'intervalle qui les ſépare eſt un cartilage qui contient peu de cervelle.

Au dedans de la cavité du bec eſt une chair fongueuſe, ou une membrane garnie de pluſieurs rangées de dents, les unes mouſſes, d'autres coniques, courbes & plus longues : elles ſervent à la ſèche pour hacher les alimens dont elle ſe nourrit : cette membrane en s'élargiſſant par en-haut & en ſe contournant par en-bas, forme une langue & un goſier.

M. *Needham*, ſuivant la remarque des Traducteurs de *Swammerdam*, dit que dans le calmar le mouvement des deux pieces du bec ſe fait de droite à gauche : ſi la même choſe a lieu dans la ſèche, il n'y aura point de mâchoire ſupérieure, ni de mâchoire inférieure, mais ſeulement deux mâchoires latérales, comme dans les inſectes. Au reſte c'eſt une obſervation qu'on peut répéter ſur le bec de cet inſecte-poiſſon vivant. M. *Needham* prétend que cet animal n'a que quarante-quatre dents dans chaque rang, au lieu qu'il en a compté cinquante-ſix dans le calmar, dont la langue a neuf de ces rangs de dents. Une obſervation ſinguliere, mais plus facile à faire dans le calmar que dans la ſèche, dit encore M Needham, c'eſt que toutes les dents ſont dirigées vers le centre de l'ouverture du goſier.

Swammerdam a donné une deſcription anatomique très-détaillée de la ſèche mâle. Cet Auteur dit que le ſang de la ſèche eſt blanc; que le cœur (quelques-uns en donnent deux) de cet animal n'a qu'un ventricule & deux oreillettes; que dans le ventre, près du *cæcum*, eſt une veſſie qui renferme une humeur très-noire & inſipide, à laquelle Cicéron a donné le nom d'*encre*, & M. *Le Cat* celui d'*éthiops-animal:* on peut comparer cette veſſie à la véſicule du fiel, & la liqueur qu'elle contient à la bile. Or l'extrémité du canal inteſtinal, & celle du canal de la bile, vont ſe terminer enſemble à l'anus, & n'y forment qu'une

iſſue pour l'humeur noire, pour les excrémens, pour la ſemence ou le frai, & pour les œufs de la ſèche. Le célebre M. *Le Cat*, curieux d'examiner par lui-même la ſource & la nature de cette liqueur noire, a reconnu qu'elle tiroit ſon origine d'une glande ſituée à la partie poſtérieure d'un ſac gros comme le pouce, qui contient cette eſpece d'éthiops liquide. Il n'y a là rien qui puiſſe la faire ſoupçonner d'être une véſicule du fiel, comme l'a dit *Swammerdam*. Cette glande, pourſuit M. *Le Cat*, qu'un ſeau d'eau épuiſe à peine parfaitement de toute l'encre dont elle eſt imbue, eſt viſiblement formée par des nerfs qui s'implantent dans le ſac, le percent & ſe transforment en une eſpece de buiſſon pulpeux, lanugineux, dans lequel viennent ſe rendre les extrémités des vaiſſeaux liquoreux. Cette encre dans l'état de liquidité reſſemble à celle de la choroïde de l'homme ; étant deſſéchée on la prendroit pour un charbon, elle eſt alors grenelée comme le produit de la liqueur noire du negre, quand cette derniere liqueur a été deſſéchée & précipitée par l'eſprit de vin. Ces encres ſéchées donnent une pouſſiere impalpable plus fine encore que celle du carmin. On prétend que les ſèches épuiſées de leur encre meurent bientôt. Mais il n'en eſt pas moins vrai, ſelon M. *Le Cat*, que cet éthiops-animal eſt, ainſi que dans les Ethiopiens, plus abondant après la mort que pendant la vie même.

On découvre encore dans le corps de la ſèche, de chaque côté, un aſſemblage de vaiſſeaux entremêlés & diſperſés dans une ſubſtance douce & huileuſe, leſquels paroiſſent remplis d'une matiere noire & opaque, & que *Swammerdam* dit être les ouies de la ſèche.

Accouplement, ponte & durée de la Sèche.

Le ſexe ſe diſtingue aiſément dans la ſèche : le mâle eſt plus bigarré que la femelle ; il a le dos plus noir, tout le corps plus rude & la queue plus pointue : en outre la femelle a deux eſpeces de mamelles que le mâle n'a pas. Les ſèches s'accouplent, ainſi que les calmars & les polypes, en s'embraſſant mutuellement ; & font leurs œufs au printemps ſur le rivage, parmi les algues & les plantes que la mer jette ſur ſes bords, ou dans les faiſceaux de ſarment que les pêcheurs y jettent exprès.

La femelle les pond à diverſes repriſes durant quinze jours, comme ayant beſoin de repos dans ce travail : on dit qu'alors le mâle ſuit la

femelle à la piste, & exprime sa laite & répand sa semence sur les œufs nouvellement pondus, & qui sont gros comme de petits grains de raisin : d'abord ils sont blancs ; mais sitôt que le mâle a versé de son encre dessus, ils deviennent noirs & plus gros : ils sont ramassés ensemble en maniere de grosses grappes de raisin ; c'est pourquoi l'on appelle les œufs des sèches en Languedoc, *un raisin de sèche.* Chaque œuf est revêtu d'une membrane épaisse, & soutenu par un petit ligament : si l'on ouvre ces œufs avant qu'ils soient secs, on apperçoit aisément au dedans la petite sèche en son entier ; on y distingue ses yeux, son corps, l'os qui le couvre & qui est déjà assez dur, le sac où la liqueur noire est contenue. La petite sèche se forme du blanc qui est dans l'œuf, & elle en rompt la peau pour sortir. Ces œufs n'ont ni odeur ni saveur apparentes ; en séchant ils deviennent vésiculeux, flasques & fort légers.

On présume que la sèche peut vivre plus de vingt ans : on en a vu dans la mer d'Espagne qui étoient d'une grandeur énorme.

Rédi dit avoir trouvé dans les mâles des sèches des especes de vers blancs & transparens, longs de quatre ou six travers de doigts, qui étant tirés hors de l'eau, ont un mouvement presque imperceptible : ces prétendus vers sont apparemment les vaisseaux séminaux contournés en spirale, & plus ou moins gros, selon leur âge, dont parle fort au long M. *Needham* dans son Histoire du calmar. Les pêcheurs regardent mal-à-propos ces prétendus vermisseaux, qui ne sont que les molécules organiques de ces animaux, comme l'origine des anguilles.

Ruse & pêche de la Sèche.

Quant à la cause qui fait que la sèche & le calmar jettent leur liqueur noire dans le besoin, presque tous les Anciens disent que c'est une ruse de l'animal, qui le porte à répandre son encre à la dose d'environ un gros dans la mer pour y causer une obscurité locale quand il se voit poursuivi ; à la faveur de ce nuage épais il se dérobe à la vue des pêcheurs qui veulent l'attraper. Quelques Physiciens modernes s'imaginent que ces animaux étant naturellement fort peureux, c'est peut-être la crainte qui, en relâchant le sphincter de la vessie où est contenue la liqueur noire, en occasionne souvent l'écoulement ; comme il arrive à quelques personnes timides, dans lesquelles la crainte relâche tellement les sphincters de l'anus & de la vessie, que l'urine

& les excrémens sortent involontairement; d'autres enfin croient que ces insectes-poissons s'en servent pour troubler l'eau dans la vue d'empêcher leur proie de leur échapper : ce qu'il y a de certain, c'est que les restes d'alimens qu'on leur trouve dans l'estomac, prouvent qu'ils se nourrissent d'animaux, & qu'entr'autres ils vont à la chasse des pélamides, des melettes, des langoustes & d'autres poissons plus petits qui vont dans les bas-fonds pour éviter les calmars & les sèches qui les y poursuivent en foule, tandis que ces derniers sont poursuivis à leur tour par les loups marins & par des poissons carnassiers qui aiment beaucoup leur chair.

On pêche la sèche sur les bords de l'Océan & de la Méditerranée : ces animaux qui sont fort communs sur nos côtes en été, vont deux à deux, le mâle est un mari constant & fort attaché à sa femelle, & cet attachement lui inspire du courage; quand elle est blessée, il vient à son secours, au lieu que naturellement timide elle s'enfuit quand elle voit le mâle blessé. *Oppien*, dans son *Halieuticon* ou *Poëme de la Pêche*, dit que pour prendre la sèche on n'a besoin ni de nasse ni de filet, mais qu'il n'y a qu'à traîner avec une corde une femelle dans l'eau; car du plus loin que le mâle peut l'appercevoir il court à elle, ce qui donne au pêcheur toute la facilité de le prendre. Au reste les sèches ne fréquentent que les rivages; elles font des trous dans le sable, où elles font leur séjour, & lorsqu'on les retire de l'eau, elles poussent, dit-on, un cri qui imite le grognement du cochon.

Usage de la Sèche en aliment, en Médecine & dans les Arts.

Comme la faim & la gourmandise font trouver tout bon, disent les *Continuateurs de la Matiere Médicale*, la sèche entre dans les alimens, malgré son horrible laideur : mais quoiqu'elle se nourrisse de petits poissons, même excellens, tels que les sardines, elle n'en est pas meilleure pour cela; car sa chair est fort dure, coriace, d'assez mauvais goût, & fort difficile à digérer : elle l'est même plus que celle du calmar. La sèche est estimée meilleure rôtie que bouillie, sur-tout si elle est pleine, comme en Janvier, Février & Mars; on sale les plus grandes, & des Côtes de la Mer Adriatique on les porte à Venise, comme de Genes à Milan. On n'en mange point à Paris; mais c'est un mets fort commun à Lyon, à Bordeaux, à Nantes & en plusieurs autres villes du Royaume, où il se sert sur les tables.

Pour l'apprêter on le fait bouillir dans l'eau, puis on le coupe par morceaux pour le fricaſſer avec du beurre, de l'oignon, des ciboules, du perſil, un peu de poivre, y ajoutant ſur la fin quelques gouttes de vinaigre; mais il faut avant tout qu'il ait été attendri dans de l'eau ſalée, mêlée de chaux vive & de cendres, moyennant quoi les bons eſtomacs peuvent s'en accommoder : à Lyon on le prépare avec la cendre gravelée. Il nourrit beaucoup quand on le peut digérer; mais il reſſerre le ventre, produit un ſang épais & groſſier, qui appeſantit la tête & qui charge les yeux : le bouillon de ce ver-poiſſon eſt néanmoins laxatif.

Les parties de la ſèche, uſitées dans les boutiques, ſont ſa liqueur noire, ſes œufs & ſes écailles : la liqueur noire lâche le ventre, priſe intérieurement; les œufs détergent les reins & les uréteres, & provoquent les urines & les regles. L'écaille ou l'os de la ſèche eſt pareillement d'uſage, on choiſit celui qui eſt épais, blanc, léger & friable; on l'eſtime déterſif & deſſicatif, & propre, étant réduit en poudre, à exciter l'urine, à chaſſer les ſables & les graviers : la doſe en eſt depuis vingt juſqu'à trente-ſix grains pris en bol, ou dans une liqueur appropriée. On le recommande auſſi pour procurer les regles ſupprimées ou pareſſeuſes, & pour arrêter l'écoulement des fleurs blanches & des gonorrhées; ainſi ce remede jouit ici de deux propriétés contraires. On en fait un bol aſtringent avec le baume de Copahu, qui manque rarement ſon effet. M. *Bourgeois* obſerve judicieuſement que l'os de la ſèche étant aſtringent, il ne peut provoquer ni rétablir les regles ſupprimées : il eſt dangereux, dit-il, dans les fleurs blanches, & propre à procurer des ſquirres, des ulceres & des cancers de la matrice. Enfin, on doit en faire uſage avec beaucoup de prudence dans les gonorrhées virulentes; car en ſupprimant trop tôt l'écoulement, il donnera la vérole. L'os de la ſèche entre auſſi dans tous les remedes dentifriques, dans les colyres ſecs qu'on ſouffle dans les yeux, pour emporter & conſumer les taies qui ſe forment ſur la cornée & dans la compoſition de la lacque de Veniſe.

Dans les Arts, les Orfevres s'en ſervent beaucoup pour faire leurs moules de cuillers, de fourchettes, de bagues, & d'autres petits ouvrages; car ſa partie ſpongieuſe reçoit aiſément l'empreinte des métaux. On ſuſpend auſſi ſes os entiers dans les cages de ſerins & autres petits oiſeaux qui en mangent; les Oiſeleurs appellent ces os *biſcuits de mer :*

on en voit beaucoup flotter le long des côtes, & arriver fur le rivage en plus ou moindre quantité, fuivant qu'il meurt plus ou moins de fèches ; alors les pêcheurs les recueillent.

Le fuc noir de la fèche peut fervir auffi dans les Arts, par exemple d'encre à écrire ou à imprimer. On lit dans les *Satyres de Perfe*, que les Romains s'en fervoient de fon temps pour écrire. *Hermann* prétend que les Chinois mêlent ce fuc avec du bouillon de riz ou d'autre légume, pour l'épaiffir & en former une compofition qu'ils envoient dans tout l'univers fous le nom d'*encre de la Chine*. *Swammerdam* dit que quand ce fuc noir & pur eft encore fluide, il produit fur les étoffes des taches ineffaçables.

La PETITE SÈCHE, *fepiola*, n'eft, fuivant *Rondelet*, ni de l'efpece des fèches, ni des poulpes, ni des calmars : elle eft femblable à une fèche qui vient de naître, & n'excede jamais la longueur d'un pouce ; elle a auffi huit pieds & deux longues jambes ; elle n'a point au dos un os comme la fèche, ni de couteau comme le calmar : de chaque côté elle a une efpece de petite aîle ronde & étroite, qui environne tout le ventre comme dans les fèches ; elle n'eft point ronde & finit en angle aigu comme dans les calmars. Le deffus du corps de la petite fèche eft tout tiqueté de points noirs ; elle reffemble à la fèche par les yeux, la bouche, le conduit, & les parties intérieures : fa chair eft plus molle & plus délicate que celle de la fèche & du poulpe. On en pêche beaucoup au printems avec les poiffons : on n'en fait pas de cas, peut-être parce qu'elle eft trop petite.

SECRÉTAIRE. *Voyez* SAGITTAIRE.

SECURIDACA. C'eft *l'émerus* des Jardiniers. *Voyez* à la fin du mot SÉNÉ. M. *Deleuze* obferve que le nom de *fecuridaca* a été donné à plufieurs plantes de différens genres, en particulier à la *coronilla varia*, qui eft le fainfoin commun de M. *Pluche*, *Spectacle de la Nature*.

SEFER. Poiffon Royal du Cap de Corfe à la Côte d'or : il eft extrêmement gras dans le mois de Février : fa chair a le goût de celle de l'anguille ; on la coupe par tranches, & on la fait fécher. Les Anglois regardent ce poiffon comme un des meilleurs & des plus délicats qui fe pêchent fur la Côte d'Or : quand il a tout fon accroiffement, il eft long de cinq pieds. Quelquefois on en découvre des troupes nombreufes le long du rivage ; fa peau eft toute noire, peut-être eft-ce

le

le même poiſſon que le *negre.* Sa retraite ordinaire eſt entre les rochers; mais dans de certains temps, il ſe tient ſur les baſſes & ſi près de la terre, que les Negres le percent à coups de dards dans leurs pêches aux flambeaux. *Boſman, Hiſtoire Générale des Voyages*, *Livre. IX.*

SEGA. On donne ce nom à un ſerpent d'Afrique qui a le corps long & délié, & qui aime à ſe repoſer à l'ombre du lentiſque, attiré peut-être par l'odeur agréable de cet arbre.

SEIBA. *Voyez* CEIBA.

SEICHE. *Voyez* SÈCHE.

SEIDA. Petit quadrupede ſauvage de l'Afrique, haut d'environ une demi-coudée : il a le muſeau du lievre, les mouſtaches d'un tigre, les oreilles d'un homme : il eſt tout couvert de longs piquans, ronds, blancs & noirs, qui lui ſervent de défenſe contre les animaux qui l'attaquent : il ne boit point, & mange de toutes ſortes de choſes. *Dictionnaire des Animaux.*

SEIGAK. *Voyez* SAIGA.

SEIGLE, *ſecale.* Le ſeigle eſt une plante graminée, qui tient le premier rang entre les blés après le froment & même après l'épeautre, dit M. *Haller;* il eſt cultivé preſque par-tout; les Montagnards & les Peuples des pays ſeptentrionaux s'en ſervent ordinairement pour faire du pain; on le cultive auſſi beaucoup dans les terres ſablonneuſes, & qui ſont trop légeres pour le blé.

La racine du ſeigle eſt annuelle, garnie de fibres déliées: elle pouſſe pluſieurs tuyaux, plus grêles que ceux du froment, à la hauteur d'un homme; ſes fleurs ſont les mêmes que celles du froment; ſes épis ſont plus longs, plus applatis que ceux du froment & barbus : il leur ſuccede des grains oblongs, grêles & preſque cylindriques.

On diſtingue deux eſpeces ou plutôt deux variétés de ſeigle, l'une qui ſe ſeme au printems, & l'autre qui ſe ſeme en automne, comme l'orge, dans les terres médiocres : on ſeme un mêlange de froment & de ſeigle, que l'on nomme du *méteil;* on y emploie d'autant moins de ſeigle, que la terre eſt plus propre à produire du froment; & on fait le contraire, ſi la terre eſt ſeche & légere. Le ſeigle monte en épi, un mois plutôt que le froment; auſſi dit-on communément, que le mois d'Avril ne ſe paſſe jamais ſans épi de ſeigle, & le mois de Mai ſans épi de froment. Le ſeigle d'hiver ſe cultive comme le

froment d'hiver ; & le ſeigle du printems, de la même maniere que le blé de Mars, il faut ſeulement le ſemer un peu plus tard.

On ſeme quelquefois du ſeigle pour le couper en vert, & on en forme ainſi une eſpece de prairie artificielle. On peut la faucher en Avril, lorſque les épis commencent à monter ; & lorſque l'année eſt humide, on peut la faucher juſqu'à trois fois : cette pâture eſt très-bonne pour les bœufs & pour les vaches.

Le pain de ſeigle ne convient qu'aux eſtomacs robuſtes & vigoureux, parce qu'il ſe digere difficilement. On mêle quelquefois cette farine avec celle du froment, pour donner au pain un certain goût qui plaît à pluſieurs perſonnes, & pour le tenir plus long-temps frais. La farine de ſeigle eſt une de celles qu'on ſubſtitue aux quatre farines réſolutives. Il y a des perſonnes qui font rôtir le ſeigle comme on fait le café, & qui s'en ſervent de la même maniere, après l'avoir réduit en poudre ; cette boiſſon les échauffe moins, mais elle n'a ni les qualités, ni les agrémens du café.

Maladie du Seigle, nommée Ergot ou *Clou.*

Le ſeigle eſt rarement ſujet aux maladies de la nielle & du charbon comme le froment, c'eſt pourquoi on ne le paſſe pas à la chaux ; mais il eſt très-ſujet à devenir ergoté, au lieu que le froment le devient rarement.

Dans certaines années pluvieuſes & humides, il naît dans les épis du ſeigle, des grains plus longs que les autres, qui ſont tantôt droits, tantôt courbés ; ce ſont ces grains-là que l'on nomme *ergot* en Sologne, *ébrun* en Bourgogne, & *blé cornu* en Gâtinois. Ces grains qui ſortent conſidérablement de leur enveloppe & qui tiennent moins à l'axe dentelé de l'épi que les bons grains, faute de germe, ſont bruns ou noirs à l'extérieur ; leur ſurface eſt raboteuſe, ſouvent on y apperçoit trois ſillons qui ſe prolongent d'un bout à l'autre : il n'eſt pas rare d'appercevoir à leurs ſurfaces, des cavités qui paroiſſent comme creuſées par des inſectes. Dans l'intérieur du grain ergoté, on voit une farine aſſez blanche, recouverte d'une autre farine rouſſe ou brune, qui, quoiqu'elle ait une certaine conſiſtance, peut s'écraſer entre les doigts. Ces grains mis dans l'eau ſurnagent, & tombent enſuite au fond ; ſi on les mâche, ils laiſſent ſur la langue l'impreſſion de quelque

chofe de piquant, & quelquefois peu après on éprouve une inflammation brûlante dans la gorge, comme quand on a mâché l'écorce du garou.

La caufe de cette maladie n'eft pas bien connue ; les uns l'attribuent à un défaut de fécondation, prétendant n'avoir jamais trouvé de germes dans les grains ergotés ; d'autres l'attribuent aux pluies, aux rofées, aux brouillards, à l'humidité du terrain qui lui font nuifibles. MM. *Tillet* & *Duhamel* foupçonnent que l'ergot eft occafionné par la piqûre d'une chenille, qui fait des grains de feigle une efpece de galle. Quelle qu'en foit la caufe, qu'il feroit très-effentiel de connoître, l'ergot ne doit point être confondu avec le charbon, ce font deux maladies différentes. Ce qui paroît encore mieux établir cette différence, c'eft que les expériences de M. *Tillet* prouvent que la pouffiere de l'ergot n'eft pas contagieufe comme celle du charbon. MM. *Beguillet* & *Maret* de Dijon ont donné une excellente Differtation fur le *blé cornu*. Dom *Maurice Roffredi*, Abbé régulier de l'Abbaye de Cafanova, Ordre de Citeaux, en Piémont, a fait inférer dans le Journal d'Hiftoire Naturelle de M. l'Abbé *Rofier*, un Mémoire intéreffant fur les animalcules du blé rachitique.

Un fait néanmoins très-certain, c'eft que les grains de feigle ergotés ont paru occafionner dans certaines années, à ceux qui fe nourriffent de pain fait de la farine où il eft entré beaucoup de grains ergotés, des effets des plus funeftes, des maladies approchantes de celles qu'on nommoit autrefois *mal de Saint Antoine*. Il eft toujours aifé de féparer la plus grande partie des grains ergotés, par le fecours du crible, parce que la plupart de ces grains malades font plus gros que les grains fains. Les Payfans de Sologne font cette féparation dans les années où le grain n'eft pas cher ; mais dans les années de difette, ils fe gardent bien de perdre les grains ergotés ; & c'eft alors qu'ils font quelquefois attaqués d'une gangrene feche, qui leur fait tomber les extrémités du corps, fur-tout les pieds ; ils fe détachent des jointures comme fi on quittoit une jambe de bois, & tombent l'un après l'autre, fans prefque fentir de douleur, & fans hémorrhagie. On a vu quelques-uns de ces miférables, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, à qui il ne reftoit plus que le tronc, & qui ont cependant vécu en cet état pendant plufieurs jours ; les membres fe corrompent par degré, ils deviennent livides, noirs, d'une odeur infupportable. Les remedes, tant internes

qu'externes, ne peuvent guere arrêter le cours de ce mal horrible. On lit dans un des Mémoires présentés à l'Académie des Sciences, qu'une Demoiselle charitable avoit une recette admirable, au moyen de laquelle elle guérissoit cette maladie cruelle, en la prenant dans sa naissance : sa méthode curative consistoit à faire saigner une ou deux fois la personne attaquée de cette maladie, à envelopper la partie menacée de gangrene avec un linge trempé dans de l'eau-de-vie & du beurre frais, jusqu'à ce que la chaleur y revînt, ce qui arrivoit ordinairement au bout de deux ou trois jours; on la frottoit ensuite avec du *baume rouge*, composé avec trois livres d'huile, trois demi-setiers de vin, une livre de térébenthine, deux onces de santal rouge, & une demi-livre de cire jaune. Lorsque la gangrene étoit naissante, on l'arrêtoit en trois ou quatre jours avec une eau composée de quatre onces d'alun, de trois onces de vitriol romain, & de trois onces de sel qu'on avoit fait fondre dans deux pintes d'eau réduites à une.

Il faut en convenir, l'ergot ne produit pas tous les ans ces fâcheux accidens; car lorsqu'il y a naturellement peu d'ergot avec le bon grain, il ne fait pas de mal. On prétend encore que l'ergot perd sa mauvaise qualité, quand on l'a gardé un certain temps : mais dans les années de disette, les Paysans n'ont point le temps de garder leur grain, ils sont obligés de le consommer aussi-tôt après la moisson, & par conséquent de s'exposer à la fâcheuse maladie dont on vient de parler, sur-tout quand le bon grain contient beaucoup d'ergot.

Il convient maintenant de citer quelques observations propres à tranquiliser nos Lecteurs sur le compte de l'ergot.

M. *Model*, célebre Apothicaire de Russie, a voulu s'assurer si le seigle ergoté pouvoit produire d'aussi fâcheux effets que ceux qu'on lui attribue; pour cela il fit d'abord des expériences sur une poule, un pigeon & un chien, en mêlant de la poudre de seigle ergoté dans leurs alimens, & en augmentant la dose chaque jour: ces préliminaires, dit-il, m'enhardirent, & je crus ne pouvoir me dispenser de devenir un quatrieme objet d'épreuve. Je me déterminai donc, pour connoître la saveur de l'ergot, & l'effet qu'il produiroit sur moi, d'en prendre demi-gros tous les matins à jeun pendant huit jours. Je crus d'abord, en le mâchant, appercevoir un peu d'âcreté, mais cette âcreté disparut aussi-tôt, ne laissant plus qu'une saveur de noisette & un certain goût amer; je n'éprouvai ensuite aucune irritation à la gorge, ni les

autres accidens que l'on accuſe l'ergot de produire. Mon ſommeil fut tranquille pendant tout ce régime, & je n'eus pas le plus petit mal de tête. Quoique nous jouiſſions de la meilleure ſanté, mon pigeon, ma poule, mon chien & moi, il s'en falloit cependant encore que je fuſſe entiérement raſſuré ſur le compte de l'ergot; car ſous quelle forme & en quel état, me diſois-je, fait-on uſage de ce grain? Ce n'eſt qu'après qu'il a été converti en farine & réduit en pain: il eſt poſſible, continuai-je, que dans la fermentation toutes ces qualités nuiſibles ſe développent, tandis que l'ergot ſeul & en grain pourroit fort bien n'opérer aucun mauvais effet, ainſi que l'expérience ſoutenue pendant huit jours m'en a convaincu. En conſéquence j'ai réduit de l'ergot en poudre, j'en ai obtenu une farine d'un brun violet; j'ai mêlé une once de cette farine avec huit onces de pâte compoſée de levain & de farine de ſeigle; j'en ai formé un pain que j'ai laiſſé refroidir pour éviter les inconvéniens du pain chaud. Il étoit d'une aſſez vilaine couleur; mais ayant une bonne odeur, & un goût tant ſoit peu amer. Ce pain fut diſtribué avec beaucoup d'économie à tous mes penſionnaires, ſuivant leur eſpece, & aucun d'eux ne fut indiſpoſé. Le ſurlendemain je préparai un même pain, mais dans lequel je doublai la proportion de l'ergot: il fut diſtribué également & mangé avec le même plaiſir, ſans qu'il en ſoit réſulté le plus léger accident.

J'avois encore à ma diſpoſition quatre onces de farine d'ergot; je me réſolus à mettre toute cette quantité avec le double de ſon poids de pâte de ſeigle, pour voir ſi les individus que j'avois accoutumés à l'uſage de l'ergot, montreroient dans cette nouvelle circonſtance ou de la répugnance ou quelque altération qu'on pût comparer à l'effet attribué continuellement à l'ergot. Leur diſpoſition me parut conſtamment la même; je mangeai auſſi de ce pain, ſans rien reſſentir de particulier, & pour que rien ne fût perdu, j'en jetai les miettes à de francs moineaux qui n'en ont point été malades.

Je remis après cela mes animaux à leur nourriture habituelle, & les viſitai très-exactement, ſans rien appercevoir qui fût étrange à leur maniere d'être: ils étoient gras & fort gais. La ſatisfaction de les voir jouir de la meilleure ſanté fut bientôt troublée par l'idée de leur deſtruction. Je l'avouerai, ce ne fut pas ſans un combat intérieur que je m'expoſai au remords d'être cruel & ingrat envers eux; mais les antagoniſtes de l'ergot demandoient un ſacrifice, il fallut prononcer:

je fis donc tuer mon pigeon & ma poule. L'ouverture du corps de ces victimes ne laissa appercevoir aucun point gangreneux, ni de vestiges d'érosion dans l'estomac ou les entrailles. Je me déterminai, non sans peine, à en manger la chair, toute ergotée qu'elle étoit ; mon chien en rongea les os : je proteste que nous n'avons été ni l'un ni l'autre incommodés : j'ajoute même que mes membres tiennent solidement au buste, & qu'enfin ils sont sains, entiers & très-valides. Je suis bien éloigné de prétendre que l'ergot puisse équivaloir au bon grain ; mais je crois pouvoir avancer qu'il n'est pas malfaisant, comme on l'a dit avec tant de confiance. Quelque abondant qu'on le suppose dans nos récoltes, il ne l'est jamais en aussi grande quantité que je l'ai employé pour mes expériences ; & quoique le nombre de ce grain ergoté soit indéterminé dans les épis où on le rencontre, il va rarement à plus de quatre à cinq.

Il paroît que ces faits bien constatés doivent faire soupçonner quelque exagération dans les récits que nous avons exposés en commençant l'histoire de la maladie du seigle, & de ses effets dans le corps humain. Notre zele pour tout ce qui peut concourir au profit & à la sécurité de nos semblables, nous invite à exposer encore ici deux faits que nos Editeurs de Lyon (MM. *Bruyset*) nous ont communiqués : 1°. à Lyon le peuple se sert dans les pleurésies, du seigle ergoté en guise de remede : 2°. un Médecin de la même ville, bon Observateur, a essayé d'en prendre lui-même, d'abord en petite quantité, & successivement en augmentant la dose, sans en ressentir aucun mauvais effet. Ces deux observations sont le résultat du travail des Commissaires de la Société d'Agriculture de Lyon, qui a voulu savoir à quoi s'en tenir sur les prétendus dangers attribués au seigle ergoté. Nous concluons donc aujourd'hui, que l'usage d'un tel seigle ne peut être dangereux, ainsi que quantité d'autres especes d'alimens, relativement & non absolument. La qualité locale de l'atmosphere, la nature du sol, des maladies épidémiques, en un mot une disposition de nature peuvent rendre funeste un aliment qui, en toute autre circonstance sera assez salutaire, ou au moins peu malfaisant. Maintenant nous conseillons à nos Lecteurs de consulter le second volume des *Récréations Physiques*, *Economiques & Chimiques* de M. *Model*, ouvrage traduit de l'Allemand, & commenté par M. *Parmentier*, à Paris.

Il croît dans le Milanez une plante nommée *covette*, qui ressemble au

ſeigle par ſa tige & ſes racines : on peut faire du pain avec la graine de ce végétal; mais ce pain déplaît à l'œil ; il eſt peſant, déſagréable au goût & de mauvaiſe qualité. Cette plante eſt une eſpece de chiendent, appellé par M. *Linneus*, *cynoſurus echinatus*. Une maladie ſurvenue depuis quelques années dans la maiſon de force de Milan, & qui paroiſſoit être particuliere à cette maiſon, a déterminé le Gouvernement à faire examiner aux Médecins ſi elle n'étoit pas due à cette graine, dont la farine entre dans le pain avec lequel on nourrit les perſonnes renfermées dans cette maiſon. Voici le ſentiment des Commiſſaires de la Faculté de Médecine de ce pays. La farine de covette contient peu de parties nutritives ; le pain qu'on en fait diminue les forces, rend inquiet, excite des tremblemens dans les nerfs, rend la tête peſante, enivre, & fait dormir d'un ſommeil long & profond ; il eſt exceſſivement contraire aux hypocondriaques, il cauſe même des diarrhées, langueurs, douleurs de tête, éblouiſſemens, peſanteurs, ſyncopes. Voilà donc encore un ennemi végétal qui mérite d'être étudié & combattu.

SEIGLE BATARD. *Voyez au mot* FÉTU.

SEL, *ſal*. Les ſels naturels ſont des ſubſtances foſſiles, qui ont la propriété de ſe diſſoudre dans une plus ou moins grande quantité d'eau, de ſe cryſtalliſer, après que le fluide néceſſaire pour la diſſolution a été diminué par l'évaporation, & de ſe liquéfier dans le feu ; encore les uns y deviennent-ils fixes, & les autres s'y volatiliſent ſous la forme d'une vapeur non enflammée. Ces corps, que nous connoiſſons ſous les noms ſpécifiques d'*alun*, de *vitriol*, de *natron*, de *nitre*, de *ſel gemme*, de *ſel ammoniac*, de *borax*, &c. ces corps, dis-je, portés ſur la langue, font éprouver aux papilles nerveuſes (ſiege du goût) & à l'odorat, une alternative de ſenſations & de ſaveurs fort différentes ; il y en a de froides, d'acres & d'aigres, d'autres ſont chaudes, fades ou ſalées : leurs couleurs ne ſont pas plus conſtantes, ni la configuration de leurs parties dans l'état de cryſtalliſation.

En général, les Chimiſtes diſtinguent & diviſent les ſels en *acides*, en *alkalis* & en *neutres*. Les premiers ſont ceux d'une ſaveur aigre, & qui, ſous une forme fluide, font un mouvement de gonflement ou d'effervescence avec les ſubſtances alkalines, avec les terres & pierres calcaires, par conſéquent avec les productions d'animaux, reconnues propres à faire de la chaux ; telles que les coquilles d'œufs, les huîtres, les perles, les coraux, les yeux d'écreviſſes, &c. Les ſels acides ont

encore la propriété de rougir les liqueurs ou teintures bleues végétales ; & l'on présume, avec beaucoup de vraisemblance, que les acides sont la base de tous les autres sels.

Les sels alkalis produisent à leur tour les mêmes phénomenes sur les substances acides ; ils ont, au contraire des sels acides, la propriété de colorer en vert les couleurs bleues tirées des végétaux, au lieu que les acides les changent en rouge. Les sels alkalis se distinguent aussi entr'eux par deux propriétés différentes : les uns sont *fixes*, & entrent en fusion par un feu modéré sans se dissiper ; ils sont solubles dans l'eau : ceux qui appartiennent au regne minéral, ne tombent que peu ou point en déliquescence, & n'ont point la grande causticité des alkalis végétaux : les autres sont *alkalis volatils*, ils se subliment & même disparoissent à l'action d'un feu assez doux. Cette derniere espece est assez rare dans le regne minéral, excepté dans la glaise. Consultez les *Mémoires de l'Acad. de Suede, Tome IX, année 1746 ;* mais elle est assez commune dans le végétal, & plus abondante dans l'animal.

Enfin ce que l'on nomme *sel neutre*, n'a ni les effets particuliers d'un sel acide, ni ceux d'un sel alkali proprement dit. Le *sel neutre* est celui qui résulte de la combinaison juste & exacte de ces deux différens sels saturés l'un par l'autre. Par la modification de cette combinaison des acides & des alkalis, l'Art comme la Nature, parviennent à produire un grand nombre de différens sels neutres : tout dépend de la nature & des bases qui s'unissent à l'acide, du degré de saturation, &c. On trouvera sur l'Œthiologie de ces différens sels, des détails très-circonstanciés & pleins de vues physiques & chimiques, dans le *Dictionnaire de Chimie* de M. *Macquer*, dans la *Chimie expérimentale* de M. *Baumé*. On peut aussi consulter le premier volume de notre *Minéralogie*, *édition de 1774*.

Les sels naturels, ainsi que les bitumes & les métaux, sont rarement purs dans la terre ; ils sont presque toujours remplis de matieres hétérogenes qui alterent leurs propriétés.

Comme nous avons parlé de l'*alun*, du *borax*, du *sel ammoniac*, du *nitre*, du *natron* & du *vitriol*, suivant l'ordre alphabétique, nous ne parlerons ici que des sels naturels, dont le nom commence par le mot *sel*.

SEL ACIDE MINÉRAL. *Voyez à l'article* SEL. On distingue trois acides simples minéraux ; savoir, l'*acide vitriolique*, l'*acide nitreux*, l'*acide marin :* il y a aussi l'*acide végétal*. Voyez *vitriol*, *nitre*, *sel marin*,

&

& l'article *vin* au mot VIGNE. On ne rencontre guere dans la terre les ſels acides minéraux purs ; ils ſont toujours ſous une forme fluide : s'ils ſont concrets, ils ſont ordinairement combinés & neutraliſés.

SEL ALEMBROT ou ALKITRAN ou SEL TABERI, eſt, ſelon *Lémery*, un ſel rougeâtre, qui a la forme & la couleur du ſang deſſéché. On le trouve au Mont Olympe en Chypre : celui que nous avons vu ſous ce nom eſt un ſel gemme. *Lémery* donne la maniere de faire un ſel alembrot artificiel, dans ſon *Traité des Drogues ſimples, page 764, édition de 1733.*

SEL ALKALI NATUREL, *ſal alkali naturale.* Il eſt en partie fixe & en partie volatil : il ſe cryſtalliſe difficilement, mais forme une maſſe comme ſpongieuſe, qui ſouvent tombe d'elle-même en poudre : elle fait effervescence avec tous les acides. Ce ſel eſt d'une ſaveur brûlante, d'une odeur un peu fétide, & ſe diſſout dans trois fois ſon poids d'eau. Il répand dans le feu une odeur & une vapeur âcre : la partie qui ne ſe diſſipe pas au feu, y entre en fuſion. Le natron & l'halinatron ſont des eſpeces d'alkalis naturels, ainſi que le ſel mural appellé *aphronatron.* Celui-ci ſe forme contre les murs plâtreux des maiſons, en petites maſſes compactes, mais friables : il eſt impur & d'une figure indéterminée ; il ſe gonfle un peu dans le feu, ſans décrépiter ni détoner ; ſaturé par l'acide, il ne s'en précipite rien : la cryſtalliſation lui donne la figure quadrangulaire & aiguë. A l'égard de l'halinatron & du natron, appellés *ſel alkali terreux*, voyez ces mots. On prétend qu'il y a des plantes qui contiennent naturellement un ſel alkali, & que cette eſpece de ſel ſe trouve dans l'état d'*alkali minéral* dans les végétaux maritimes, & devient *alkali végétal* dans les mêmes plantes qui croiſſent au milieu des terres éloignées de la mer.

SEL AMMONIAC NATUREL. *Voyez* AMMONIAC (SEL).

SEL D'ANGLETERRE ou D'EPSOM. C'eſt du ſel de glauber mêlé de quelques autres ſels, & ſur-tout d'un ſel neutre calcaire : *voyez au mot* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL DE CHAUX. *Voyez* SEL NEUTRE CALCAIRE.

SEL COMMUN ou SEL MARIN, *ſal commune aut marinum.* Sa ſaveur eſt âcre, pénétrante, ſalée & plus agréable que celle d'aucun autre ſel. Sa forme eſt cubique comme un dez à jouer : il décrépite & pétille fortement ſur les charbons rouges, & y reſte long-temps

avant que de s'y fondre; il exige environ quatre fois ſon poids d'eau pour ſa ſolution. On en diſtingue deux eſpeces principales; ſavoir,

1°. Le SEL GEMME ou SEL MARIN FOSSILE, *ſal gemmæ aut gemmeum montanum.* C'eſt le plus dur & communément le plus pur des ſels foſſiles; ſouvent il eſt tranſparent, brillant, en beaux criſtaux taillés à huit angles ſolides & à ſix faces; il y en a de différente couleur, tantôt griſâtre ou blanchâtre: tel eſt celui qu'on trouve dans le Nord, dans les Indes, en Tartarie près d'Aſtracan, notamment en Egypte, & dans quelques autres parties de l'Afrique; tantôt bleuâtre, rougeâtre, jaunâtre, ou non coloré, comme on le remarque en divers lieux de l'Aſie. On en trouve beaucoup en Europe, en Tranſilvanie, à Salzbourg, à Sowaer en Hongrie, à Hall dans le Tirol, en Saxe, à Williska en Pologne, à Cardonne en Catalogne, &c.

On trouve beaucoup de ſel gemme coloré dans des endroits dont le terrain eſt par couches, ou compoſé de lits argileux & calcaires; mais la plus grande quantité de ce ſel ſe trouve dans des cavités de montagnes en maſſes ſi énormes, notamment dans la Ruſſie & dans tout le Nord, qu'au rapport de *Lémery*, pluſieurs habitans s'en bâtiſſent des maiſons. En Pologne les mines de ſel ſont très-profondes; on les exploite depuis l'an 1252; le Royaume de Pologne en tire un de ſes plus grands revenus: on deſcend dans ces mines par ſix ouvertures carrées & garnies de bois de charpente, pour empêcher l'éboulement des terres; c'eſt un beau ſpectacle, & en même temps effrayant pour le Voyageur curieux qui veut viſiter ces ſouterrains. Sur chaque ouverture eſt établie une large roue qu'un cheval fait tourner, & au moyen d'un cable on monte & on deſcend ce qu'on veut. Les Etrangers qui veulent voir la mine, endoſſent d'abord chacun un habit de Mineur, & l'un des Ouvriers s'attache avec une petite corde à la groſſe, qui eſt un cable, & prenant enſuite un Etranger dans ſes bras, il donne le ſignal pour deſcendre, lorſque le premier eſt deſcendu d'environ trois verges, un autre Mineur ſe charge d'un ſecond Voyageur, & après qu'on a fait marcher la roue, il deſcend auſſi trois verges, & ainſi de ſuite. Il n'eſt pas rare de voir une compagnie de trente ou quarante perſonnes attachées à ce même cable. La deſcente eſt fort lente, fort obſcure, aſſez étroite, & a plus de ſix cents pieds de profondeur perpendiculaire; il ſemble au Voyageur qu'il entre dans le

fond des abymes. On juge bien qu'on a tout le temps ou de s'ennuyer ou de faire des réflexions sur la facilité avec laquelle on a mis sa vie au hazard, en la faisant dépendre de la bonté de la corde. Etant descendu, le pâle & triste Mineur vous présente une petite lampe allumée, vous fait parcourir le manoir ténébreux, & vous conduit au lieu des Travailleurs : si l'on vouloit aller seul, on risqueroit de s'égarer dans la multitude de chemins ou de galeries qui se croisent & qui forment une espece de labyrinthe très-obscur. Ces mines si considérables sont situées à Williska à cinq lieues de Warsovie ; elles sont habitées par un si grand nombre d'Ouvriers, que c'est une République souterraine, qui a ses lois, sa police, ses chefs & ses petites voitures publiques : on y a pratiqué une Chapelle où l'on célebre l'Office divin. Chaque Mineur a sa hute ou niche ; on y entretient quatre-vingts chevaux ; ils y sont nourris. On dit que les enfans y naissent & y sont élevés; ce sont autant de petites citoyens destinés à l'école de la mine. Les voûtes de sel sont soutenues par des colonnes ou piliers taillés dans le sel même : la lueur des flambeaux qui éclairent ces vastes appartemens souterrains, en réfléchissant de toutes parts, répand un éclat merveilleux ; ce sont comme des palais d'un cristal souvent cubique & d'un blanc verdâtre. Le ruisseau d'eau douce & fraîche qui coule dans ce souterrain sert à abreuver les habitans. Le sel se trouve d'abord par blocs d'une grosseur prodigieuse, ensuite on le trouve par couches suivies, & dans une quantité inépuisable. On se sert de pioches, de ciseaux & de maillets pour le détacher en masses qui forment des prismes carrés de sept ou huit pieds de longueur, & de deux pieds & demi d'épaisseur. On nomme ces parallelipipedes *battawanes*. On est quelquefois parvenu à en détacher des masses qui avoient jusqu'à quarante-huit pieds de longueur. Ces blocs se roulent sur des cylindres de bois jusqu'au puits, d'où ils sont élevés par des machines à moulettes très-fortes, & tournées par douze chevaux. Quant aux petits morceaux on les monte dans des tonneaux. On compte que tous les ans on retire des mines de Williska à-peu-près six cents mille quintaux de sel gemme : on le moud en grosse farine, dont on se sert par-tout où il faut du sel. La mine de Cardonne en Catalogne offre aussi des massifs de sel gemme très-considérables : le sel y est ou d'un blanc de neige, ou coloré & en blocs si durs, qu'on ne le peut détacher qu'à l'aide des massues de fer. La mine de sel de la Haute Hongrie

près d'Eperies, quoique moins considérable que celle de Pologne, a plus de cent quatre-vingts brasses de profondeur : elle produit un très-gros revenu à la Maison d'Autriche. Il s'y trouve des morceaux de sel blanc aussi beaux que le cristal ; d'autres sont colorés en jaune orangé & en bleu, d'une maniere uniforme ou par zones ; sa dureté est suffisante pour qu'on en puisse faire des bijoux & des ornemens qui imitent ceux qu'on fait avec les pierres précieuses.

Le sel gemme d'Ethiopie est d'un blanc opaque. *Lémery* dit qu'on le taille dans ce pays en tablettes longues d'un pied, larges & épaisses de trois pouces, & qu'on s'en sert comme d'une monnoie dont la valeur équivaut à six sous monnoie de France. Ce sel est si commun dans tout le territoire de l'Egypte, que tous les puits ne rendent qu'une eau salée. On regarde même comme une espece de miracle un puits d'eau douce qui est à Matarée, l'Heliopolis des Anciens. Si le Nil ne réparoit pas ce dommage, l'Egypte seroit inhabitable, comme une grande partie de l'Arabie l'est par la même cause. On se sert du sel gemme dans les lieux où il naît, aux même usages que nous employons ici le sel marin, il engraisse les bestiaux & sur-tout les brebis ; il fertilise singulierement les terrains arides & argileux. L'on fait à Paris & dans tout le Royaume un assez grand trafic d'un sel gemme que les Piémontois ont l'art de retirer par l'évaporation des eaux de puits salés. Il est en pains demi-transparens : les Teinturiers en font usage ; c'est celui dont on se sert aussi en Médecine. Dans les endroits où il y a des mines de sel gemme, des Ouvriers intelligens en choisissent des morceaux durs & les plus transparens, pour en faire divers ouvrages, comme des boîtes, des chapelets, des vases, des chandeliers, des croix. On imite, avec des morceaux de ce sel naturellement coloré, différens fruits.

Les Naturalistes conviennent assez que c'est au moyen de ce sel, si abondant dans certaines contrées & dissous par des eaux douces, que se forment les étangs, les fontaines & puits dont l'eau est salée : tels qu'on en remarque en Franche-Comté, en Lorraine, en Italie & dans le Palatinat ; mais on ne convient pas généralement que l'eau de de la mer tire sa salure continuelle des mines de sel gemme qui tapissent les abymes de l'Océan ou la surface de la terre. Une des grandes difficultés que quelques Physiciens opposent à ce sentiment, c'est la dissolution totale des montagnes de sel qui doit s'opérer par le laps du

temps ; c'eſt la chûte immenſe des eaux douces qui ſe rendant à la mer, y doivent donner une ſaveur, tantôt plus, tantôt moins ſalée. Mais on répondra que ſi le Créateur forma la mer dans ſon degré de ſaumure actuelle (qualité néceſſaire aux animaux qui y vivent) & que ſi l'évaporation des eaux, par le moyen de laquelle elle ſe ſale toujours, eſt proportionnée à celle qui tombe en pluie ; alors la ſalure de la mer ſe trouvera toujours la même qu'à la création ; car ce que les rivieres y charient de ſel, eſt au plus en quantité proportionnée à ce que l'on en conſomme, à ce qui s'en trouve de criſtalliſé ſur les bords de l'Océan. Pour ce qui regarde la diſſolution des montagnes de ſel, il y a une maxime ou axiome qui dit que là où eſt une matrice de terre ſaline, ſoit nitreuſe, ſoit de ſel marin, ſoit vitriolique, il y a dans la Nature des moyens qui y produiſent toujours des mêmes matieres, & l'expérience le confirme aſſez. *Voyez au mot* MER, les différens endroits où cette eſpece d'eau a divers dégrés de ſalure.

Un phénomene très-remarquable pour le Naturaliſte, c'eſt que les maſſes ſalines des puits ou mines de Williska renferment ſouvent des gallets ou cailloux arrondis, des coquilles ou d'autres corps marins : ſouvent le milieu des couches de ſel gemme contient de groſſes maſſes d'une roche compoſée de diverſes eſpeces de pierres. On y trouve auſſi des morceaux branchus de bois noirci, minéraliſé & d'une odeur très-déſagréable. Des eſpeces de mouphettes ou vapeurs empoiſonnées ſe font quelquefois auſſi reſſentir dans ces ſouterrains, & on en a vu prendre feu avec un fracas épouvantable. La terre qui recouvre le ſel forme des lits dont les uns ſont de glaiſe, d'autres de ſable, de grais, de coquilles. Ces bancs ſemblent avoir été dérangés de leur place. Quel raiſonnement peut-on donner de ces tranſpoſitions de corps, de l'origine & de la reproduction du ſel gemme ? N'eſt-on pas en droit de dire que le ſel marin foſſile que l'on trouve dans pluſieurs pays qui ſont maintenant très-éloignés de la mer, doit ſa formation au ſéjour des eaux de la mer ſur certaines portions de notre Continent ? Des eaux ſalées ſont reſtées dans des cavités d'où elles ne pouvoient ſortir ; là, par l'évaporation, ces eaux ont dépoſé leur ſel, qui après avoir pris une conſiſtance ſolide & criſtalline, a été recouvert de terre par couches, telles que nous venons de le dire ci-deſſus. Le ſel marin en grappes eſt une ſtalagmite.

Il eſt bon d'obſerver que dans tous les lieux où ces eaux ſalées paſſent,

elles déposent du sel gemme sous une forme de gelée blanche; les terres & les pierres qui avoisinent le trajet de ces eaux souterraines, ont aussi une saveur salée & une pesanteur considérable. Lorsque des pierres mêlées de sel gemme & détachées de la mine ont été quelque temps exposées à l'humidité de l'air, elles augmentent tellement de pesanteur spécifique, qu'un morceau de ces pierres, qu'un Ouvrier pouvoit aisément porter dans le fond de la mine, ne peut plus être remué de sa place par un seul homme.

2°. Le SEL MARIN, ou SEL DE CUISINE, ou SEL COMMUN, *sal marinum cibarium, aut culinare.* Ce sel dont nous usons journellement dans tous nos alimens, & quelquefois dans les Arts & Métiers, ou pour conserver du poisson & de la viande, &c. s'humecte facilement: il differe peu du sel gemme; tantôt on le trouve formé sur les bords ou au fond de la mer, tantôt il est naturellement cristallisé à l'embouchure des sources & fontaines salées, ou au fond des lacs salés; mais il est rare de rencontrer le sel marin tout cristallisé. Celui que nous employons dans la cuisine, est toujours retiré des eaux salés par l'art, & de cinq manieres différentes.

1°. Par la chaleur du soleil, cette maniere s'exécute au moyen des marais salans, tels qu'on en voit en diverses contrées de la France, en Bretagne, le long des côtes d'Aunis: ces marais, dont le terrain est toujours plus bas que l'élévation des grandes marées, forment un carré long, nivelé, creusé de trois pieds, qu'on a soin d'enduire de glaise pour retenir l'eau salée qu'on y fait entrer au moyen des écluses faites exprès, pendant l'été, par un beau temps, sec & chaud jusqu'à la hauteur de demi-pied ou environ. L'exposition la plus favorable pour un marais salant, & la saunaison doit être dans la direction d'un vent de Nord-Ouest. Cette eau s'évapore bientôt & laisse une liqueur dans laquelle se trouve un assemblage de cristaux de sel marin qu'on casse avec des perches, puis on les retire avec des pelles trouées, & on en ferme des piles ou tas qu'on laisse égoutter sur la terre seche: alors on le transporte dans les Gabelles. *Consultez le Mémoire sur les marais salans des Provinces d'Aunis & de Saintonge*, par M. Beaupied Dumenils, *imprimé à la Rochelle.* Ce sel est moins blanc que celui que les Languedociens font au Peccais dans les Isles de Maguelone, près d'Aigues-mortes, où la cristallisation du sel est des plus régulieres & la fabrication très-abondante. On prétend que ces salines

fournissent annuellement huit millions de rente. Les Ouvriers de ces salines jettent dans les étangs salés des branches de bois, arrangées de maniere à représenter une étoile, une couronne, une crosse, &c. alors le sel se crystallise autour de ces matieres de la maniere la plus agréable. *Consultez le Mémoire sur les salines de Peccais, par M.* Montet, *de la Société Royale de Montpellier, inséré dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

2°. La seconde maniere consiste à faire évaporer sur le feu dans de grandes chaudieres de plomb, jusqu'à siccité, l'eau des lacs, des puits & des fontaines salées, dont quelques-unes contiennent jusqu'à douze, seize & vingt livres de sel par cent pintes d'eau : telle est celle de Montmort en Franche-Comté, & celle de Dieuse en Lorraine, où est l'une des plus belles & des meilleures salines que l'on connoisse. Cette opération se pratique aussi près de Lunebourg & de Hartebourg en Allemagne, en Angleterre, & près de Hall en Saxe. L'on obtient alors un sel blanchâtre & assez pur; il se dissout facilement dans l'eau : on l'appelle *sel de cuisson*, *sel de corbeille.*

3°. Dans les pays où le froid est excessif, comme dans le Nord, l'eau des bords de la mer qui contient peu de sel, se gele facilement & presque entiérement, excepté la portion de l'eau qui contient le plus de sel marin : on acheve d'évaporer cette eau en l'exposant à l'air dans des vases : le sel prend alors la forme d'un grouppe de cristaux de sel marin.

4°. La quatrieme maniere, qui est fort curieuse, consiste à concentrer d'abord l'eau salée par le moyen de l'air seul, ainsi qu'il se pratique aux fameuses salines établies à Moutterstat, entre Manheim & Durken, à Naubeim, près de Friedberg, & généralement en Allemagne, même en France, en Lorraine, & à Montmorot en Franche-Comté, dans les bâtimens nommés *évaporatoires* ou *hangars d'évaporation*, ou *bâtimens de graduation.* Pour l'intelligence de cette opération, il faut donner ici l'extrait du Mémoire lu par M. le Marquis de *Montalembert* à l'Académie des Sciences en 1748, concernant ses observations faites en 1745. L'intention de l'Inventeur des hangars étant de présenter à l'air le plus de surfaces possibles d'eau chargée de sel, il a construit un bâtiment ouvert de toutes parts, & garni dans son intérieur de onze rangées de fagots d'épines à double rang, & il a divisé ces onze rangées en sept parties dans leur longueur,

répondantes à autant de réservoirs qui font le sol de tout l'édifice : à chaque réservoir est un corps de pompe qui reporte l'eau qui est tombée dans un réservoir supérieur, d'où elle découle sur un autre rangée de fagots, (en y déposant son *schlot*, voyez ce mot), & va se rendre dans un des réservoirs d'en bas, & ainsi successivement jusqu'à la septieme évaporation. Il est aisé de concevoir comment l'eau ainsi coulante le long d'une infinité de branches placées à l'air libre, présente à cet air des surfaces multipliées, par lesquelles elle s'évapore, en laissant la portion qui s'écoule plus chargée de sel, parce que l'air n'enleve que l'eau proprement dite : l'eau restante après les sept opérations est reçue dans un réservoir commun à tous les hangars, & portée à cristalliser dans des chaudieres de plomb ou de fer, comme dans la méthode suivante. M. *Haller* observe ici que cette opération n'est bonne que pour des eaux très-foibles qui ne tiennent que $\frac{1}{100}$ ou $\frac{2}{100}$ de sel ; dès qu'il y en a $\frac{1}{10}$ il faut éviter cette opération qui est accompagnée d'une grande perte d'eau salée.

La derniere méthode, qui se pratique dans les contrées septentrionales de la France, consiste à ramasser le sable humecté de l'eau de la mer, à l'exposer au soleil pour le faire sécher : par ce moyen, l'eau évaporée a abandonné le sel sur toutes les surfaces du sable : alors on lave le sable dans une certaine quantité d'eau qui en dissout tout le sel ; après quoi on fait évaporer cette eau sur le feu dans des chaudieres de plomb, & l'on a soin de ramasser le sel dans ces chaudieres à mesure qu'il se cristallise. Ce sel est encore une espece de *sel de cuisson*. L'eau qui sur la fin de l'évaporation ne peut se cristalliser, est fort pesante ; on lui donne le nom d'*eau grasse* ou d'*eau mere* : Consultez le *Dictionnaire des Arts & Métiers*, au mot SAUNIER.

On prétend qu'on peut encore retirer du sel marin de certaines pierres qui ont la propriété phosphorique : on a observé que les pierres qui en contiennent beaucoup, suintent à l'extérieur, & tombent facilement en déliquescence. Le sel marin se trouve aussi dans quelques végétaux, comme dans le *paleopsis*, dans la plante appellée *kali* ou *soude*, &c. on le rencontre encore dans l'urine & dans le sang des animaux ; en un mot la quantité de ce sel étonne & est à peine croyable, sur-tout dans le regne minéral. Ce sel résout promptement la glace, sans diminuer sa fraîcheur. Les Cuisiniers en jettent sur les charbons allumés, ou même presqu'éteints, pour les ranimer, en renouveller

l'embrasement,

l'embrasement, & en augmenter la chaleur & la flamme, en décrépitant il fait l'office de soufflet. Si ce sel étoit dissous dans l'eau, une quantité convenable de ce fluide salé éteindroit le feu. M. *Baumé*, de l'Académie des Sciences, a donné deux Mémoires à ce sujet. On connoît assez la qualité antiseptique du sel marin, & l'usage qu'on en fait en conséquence pour assaisonner les viandes, & préserver les parties animales de la putréfaction. Il est bon d'observer qu'une petite dose de sel en accéléreroit la corruption, & qu'il en faut appliquer une grande dose aux matieres putrescibles, si l'on veut les garder. C'est par cette raison qu'un bouillon non salé se conserve mieux & plus long-temps que celui auquel on a ajouté la dose ordinaire de sel, & que le petit lard qui baigne dans une forte saumure ne se corrompt point. Enfin l'acide du sel marin uni à celui du nitre, est le dissolvant de l'or & de l'étain. Le sel marin a aussi ses usages en Médecine & en Chirurgie, dit M. *Bourgeois* ; on en fait des sachets qu'on applique sous la gorge pour dissiper le goître commençant, l'enrouement & la perte de la voix causés par un engorgement de la lymphe dans les glandes du larynx ; pour résoudre les parotides & toutes les especes de tumeurs lymphatiques, les anchiloses des articulations, les *trombus* ou extravasion du sang occasionnés par la saignée ou par de violentes contusions. M. *Bourgeois* dit encore qu'on se sert aussi, en fait d'économie, du sel marin ; on en met dans les cuves de vin rouge, pour accélérer & aider l'extraction de la partie colorante de la pellicule du raisin, & donner au vin une couleur plus foncée. On en donne fréquemment aux bestiaux, notamment aux brebis & aux vaches pour augmenter leur lait & lui donner de la qualité.

SEL D'EPSOM (EBSHOM) & D'ÉGRA. *Voyez à l'article* SEL NEUTRE NATUREL.

SEL FOSSILE. *Voyez* SEL GEMME *à l'article* SEL COMMUN.

SEL GEMME. *Voyez au mot* SEL COMMUN OU MARIN.

SEL D'INDE ou PYRAMIDAL, *sal Indum, aut pyramidale.* C'est une espece de sel sucré, qu'on trouve sur certaines especes de fucus.

SEL MARIN. Nous avons parlé de ce sel neutre naturel, & si abondant dans la nature. *Voyez à la suite du mot* SEL COMMUN.

SEL DE MONTAGNE. Nom donné au *sel gemme.* Voyez à l'article SEL COMMUN.

SEL MURAL ou APHRONATRON. *Voyez* Sel alkali.

SEL NEUTRE NATUREL, *sal neutrum naturale.* On doit comprendre sous ce nom générique tous les sels naturels dans lesquels il y a un acide quelconque combiné jusqu'au point de saturation avec une base quelconque ; tels sont, à l'exception des acides & des alkalis, tous ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent, auxquels on peut ajouter les suivans.

On trouve un sel neutre pur en pyramides creuses, dans la Bothnie orientale, & près de Baden en Suisse. Le sel de chaux qui se forme quelquefois contre les parois des souterrains & dans le fond de quelques mines, a des propriétés toutes différentes de celles du sel mural ; il est ou blanc ou jaunâtre, d'une saveur amere ; il s'éfleurit à l'air : il n'entre point en effervescence avec les acides ; mais l'huile de tartre, par défaillance, en précipite une terre calcaire ou spathique.

Il y a aussi le sel neutre calcaire, qui, dissous dans de l'eau, & arrosé de la même huile de tartre, laisse précipiter une terre blanchâtre & calcaire qui fait effervescence avec les acides : le sel d'Epsom, appellé *sel d'Angleterre*, ce sel, qu'on nomme aussi *sel anonyme*, est allié avec un sel neutre calcaire, & a une figure prismatique & quadrangulaire : il se dissout facilement dans l'eau. On trouve ce sel à l'embouchure de la fontaine d'Epsom, lieu distant de quinze milles de Londres : il a un goût frais & amer. On s'est assuré que le sel d'Epsom naturel est un sel neutre formé de l'alkali minéral uni avec l'acide vitriolique ; par conséquent, un sel de Glauber : mais il est mêlé, comme on l'a dit, avec un sel neutre calcaire. *Consultez* notre Minéralogie, *Tome premier, page 476 & suivantes.*

Le Sel de Sedlitz, de Seids-chutz ou de Boheme, le Sel d'Égra, de Carlsbad, d'Ester & de Wisbad, sont encore des sels neutres naturels qui paroissent composés des mêmes principes que le sel d'Epson : cependant ils produisent des effets différens ; ils entrent en fusion au feu, & y deviennent transparens & fluides ; ils sont d'un goût amer, & verdissent les teintures bleues végétales.

On distribue dans le commerce un sel à bon marché, qui est artificiel, & qui porte le nom de tous ces différens sels neutres. On nous l'envoie quelquefois d'Angleterre, & communément de Lorraine, sous le nom de *sel d'Epsom ;* pour cela on se sert de l'eau-mere épaisse du

ſel marin qui forme avec l'acide vitriolique qui ſe trouve dans le colcothar, un ſel de Glauber, & un ſel neutre calcaire. On procede aux diſſolutions, aux filtrations, aux évaporations, & par la voie de la criſtalliſation en la maniere uſitée. On choiſit les plus beaux criſtaux de la premiere criſtalliſation : voilà, dit-on, du ſel de Glauber ; & ceux de la ſeconde criſtalliſation ſe vendent aux Droguiſtes & aux Apothicaires, ſous le nom de ſel d'Epſom, de ſel de Lorraine ou d'Égra, &c. Ceux qui voudroient ſe procurer de l'eau d'Epſom, ſans en faire venir exprès, peuvent diſſoudre une once deux gros de ſel d'Epſom véritable dans une pinte d'eau : elle purge légérement la pituite.

SEL DE NITRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE PIERRE ou SALPÊTRE. *Voyez* NITRE.

SEL DE SEDLITZ. *Voyez à la ſuite du mot* SEL NEUTRE.

SEL DE VERRE. *Voyez à l'article* SOUDE.

SELENITE, *ſelenites.* Eſpece de pierre gypſeuſe qui élude conſtamment l'énergie des acides. *Voyez à l'article* GYPSE.

SELLE POLONOISE, *ephyppium placenti-forme.* Eſpece d'huître très-remarquable par ſa figure & ſa grandeur : elle eſt preſque ronde & peu épaiſſe ; les valves ſe collent preſque l'une ſur l'autre. Quelques-uns regardent ce coquillage comme une très-grande *pelure d'oignon.* Les deux valves ſont cambrées & ſe joignent très-ſymétriquement au moyen d'une charniere compoſée de deux élévations étroites qui forment un angle aigu dans le haut de la valve ſupérieure, & ſe logent dans deux cavités ſemblables à celles de l'inférieure. Ces valves ſont violettes ou rouſſes en dehors, & d'un beau lilas en dedans, nué de blanc. Le deſſus eſt quelquefois nacré comme le dedans. Cette eſpece de coquille eſt très-recherchée des Curieux, & ſe pêche, dit-on, dans la Mer Baltique. On en voit même qui ſont papyracées.

SELLÉS ou POISSONS SELLÉS. On en trouve deux eſpeces dans les Indes ; ils ſont ainſi nommés, dit *Ruiſch*, *Collect. Piſc. Amb. pag. 23*, *Tab. 12*, *n. 12 & 13*, parce qu'ils ont une eſpece de ſelle ſur le dos : ils ont l'un & l'autre un muſeau fait comme le bec d'un perroquet, & proche de l'anus une peau dure qui a la figure d'une cuiraſſe : elle eſt fort mince par les bords, & elle leur ſert tout à la fois de rame pour nager, & d'arme tranchante dont ils font uſage comme d'un couteau pour bleſſer, tuer & déchirer les poiſſons qu'ils rencontrent

& qu'ils dévorent : ces deux poiſſons ſellés ne different l'un de l'autre que par la couleur qui eſt plus ou moins foncée.

SEMENCE. *Voyez à l'article* GRAINE.

En Médecine on diſtingue les *quatre grandes ſemences chaudes*, leſquelles ſont l'*anis*, le *fenouil*, le *cumin* & le *carvi* : les *quatre petites ſemences chaudes* ſont l'*ammi*, l'*amome*, le *daucus* & l'*ache*. Les Apothicaires appellent ces ſemences *carminatives*, c'eſt-à-dire, qui diſſipent les vents. On diſtingue auſſi les *quatre grandes ſemences froides*, leſquelles ſont la *citrouille*, le *melon*, le *concombre* & la *courge* : les *quatre petites ſemences froides* ſont, la *chicorée*, l'*endive*, la *laitue* & le *pourpier*.

SEMENCE ou HUMEUR SEMINALE, *ſperma*. C'eſt cette liqueur ſpiritueuſe & albumineuſe, préparée & ſéparée du ſang dans les teſticules, & dont l'uſage eſt de féconder, lors du coït, les œufs des femelles des animaux.

Les Spermatologiſtes & les Anthropographes ſont peu d'accord ſur la nature & la deſcription de la ſemence. On eſt encore fort incertain ſi la liqueur que la volupté fait répandre aux femmes ſans les énerver, eſt une véritable ſemence, également prolifique & ſemblable à celle de l'homme : il paroîtroit plus probable que l'effuſion d'une telle liqueur chez la femme, n'eſt deſtinée qu'à lubrifier l'intérieur des parties génitales, & que ſon apparition, ou plutôt ſa ſortie, eſt la cauſe de ces mouvemens ſpaſmodiques & du plaiſir que la femme éprouve dans le coït.

Mais comment, dit l'Auteur du Dictionnaire d'Anatomie & de Phyſiologie, l'œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde ? Contient-il l'animal en abrégé, ou bien n'eſt-ce qu'une liqueur qui porte quelque légere trace de parties inorganiques ? Croire qu'un ſeul œuf renferme non-ſeulement ſon ſemblable, mais encore une infinité de ſemblables, c'eſt admettre qu'Eve contenoit dans ſes œufs non-ſeulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourront paroître. Il nous ſemble trouver la même difficulté en examinant le ſyſtême de ceux qui prétendent que la ſemence d'Adam renfermoit les nombres infinis & préexiſtans de germes ou d'animaux ſpermatiques, qui eux-mêmes contenoient leurs ſemblables. Nous avons répété à ce ſujet toutes les expériences des Animaliſtes ; & quoique pourvus de très-

bons yeux, d'excellens microſcopes, nous n'avons rien pu reconnoître.... Mais le Lecteur voudra qu'on décide : hé bien, diſons avec les Microſcoſpermatologiſtes, (*Leuwenoeck*, &c.) que l'animal vivant, contenu dans la ſemence dardée lors du coït, ſur l'œuf de la femme, ſe loge dans cet œuf, qu'il détache & conduit dans la matrice par la trompe.... Voilà donc les rudimens du genre humain : mais le principe primitif de cette matiere organique & productive étant conteſté, on doit encore ſuſpendre ſon jugement. Embraſſera-t-on cet autre fameux ſyſtême, qui veut que dans la nature il y ait une matiere organique qui ſert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete ? Dans cette fonction la matiere toujours active & prête à ſe mouler ne manque pas à s'aſſimiler & à produire des êtres ſemblables à ceux qui la reçoivent. Suivant ce ſyſtême on doit remarquer avec le microſcope, dans la ſemence des animaux des filets noués, des nœuds deſquels on voit ſortir des globules en mouvement & organiſés qui nagent dans la ſemence. L'on prétend que la Nature a déjà imprimé à cet animalcule l'image de toutes les parties du corps du pere : c'eſt de-là que naît la reſſemblance des enfans avec leurs parens.... Tel eſt le ſentiment d'un très-grand Naturaliſte. Comme cet article eſt néceſſairement lié avec ce que nous avons dit de l'*homme*, des *animalcules*, *animaux* & *molécules organiques*, voyez ces mots, même ceux de *génération*, *ſperme*, *cerf*.

SEMENCE DE PERLES. *Voyez* NACRE DE PERLES.

SEMENCINE ou SEMEN CONTRA. *Voyez* POUDRE A VERS.

SEMOULE. Nom que les Italiens donnent à une ſorte de *vermicelli* (vermichel) faite en petits grains, comme de la moutarde, mais de la même pâte que le *vermicelli*, qui eſt en forme de petits vermiſſeaux.

SENAGRUEL. *Voyez* SERPENTAIRE DE VIRGINIE.

SENAPOU ou SINAPOU, *aſtragalus incanus frutelans, venenatus, floribus purpureis* (*Barr.*). Plante de la Guiane, dont la racine s'emploie pour enivrer le poiſſon : on en fait autant avec le bois Indien, qui eſt une eſpece de groſſe liane. *Maiſon Ruſtique de Cayenne.*

SÉNÉ ou SENNÉ, *ſenna.* Tout le monde connoît ſous ce nom de petites feuilles ſeches en forme de lame, d'un vert tirant ſur le jaune, d'une odeur de drogue, mais qui n'eſt pas déſagréable, d'un goût un peu âcre amer qui excite des nauſées, & qu'on emploie ordinairement pour purger.

Ces feuilles, qui nous viennent du Levant en *coufle*, c'eſt-à-dire en balles, ſe recueillent ſur un arbriſſeau que l'on nomme SENNÉ D'ALEXANDRIE, *ſenna Orientalis.* Il croît à la hauteur de deux coudées; ſes tiges ſont ligneuſes, & ſe partagent en des rameaux plians, d'où ſortent alternativement des queues grêles, d'une palme & plus de longueur, ſur leſquelles naiſſent, aſſez près les unes des autres, quatre, cinq ou ſix paires de feuilles, nulle feuille impaire ne terminant ces conjugaiſons : ces feuilles ſont d'un vert clair.

Les fleurs du ſenné viennent en grand nombre au haut des rameaux; elles ſont en roſe, jaunes, parſemées de veines purpurines. Aux fleurs ſuccedent des gouſſes plates, le plus ſouvent recourbées, compoſées de deux membranes oblongues, liſſes, applaties, d'un vert brun, au milieu deſquelles ſont mêlées ſur une même ligne pluſieurs graines ſemblables à des grains de raiſins : ce ſont ces gouſſes que l'on nomme *follicules de ſenné.* On cultive cette plante dans la Perſe, la Syrie, l'Arabie, d'où on l'apporte en Egypte & à Alexandrie.

On apporte dans le commerce pluſieurs ſortes de ſenné, ſavoir, celui d'Alexandrie, ou de Seyde, ou de la Palte (ainſi appellé, à cauſe de l'impôt que le Grand-Seigneur a mis ſur cette feuille), & celui de Tripoli, dont les feuilles ſont moins pointues, & dont les vertus ſont inférieures à celles du premier. Le ſenné de Moka, dont les feuilles ſont grandes, larges, arrondies à leur extrêmité, eſt encore moins eſtimé. Le ſenné eſt quelquefois mêlangé avec l'*ourdon.* Voyez ce mot.

Le ſenné a une vertu merveilleuſe pour purger par bas, & il n'y a aucun purgatif employé plus fréquemment & plus utilement : à peine trouve-t-on aucun remede qui tire & qui évacue auſſi bien les humeurs corrompues, épaiſſes ou endurcies, & qui leve auſſi efficacement les vieilles obſtructions. On reproche aux feuilles de ſenné d'occaſionner des tranchées; c'eſt pourquoi on ajoute toujours avec lui quelques ſels, tels que le ſel végétal, le ſel de Glauber, qui diviſent & atténuent ſes particules réſineuſes; on lui aſſocie quelquefois les adouciſſans & mucilagineux, tels que les jujubes, la violette & la guimauve. Quelques feuilles de ſcrophulaire aquatique infuſées avec le ſenné, en corrigent le mauvais goût d'une maniere ſinguliere. *Conſultez les Mémoires de l'Acad. des Sciences, 1701.* M. *Bourgeois* obſerve que le ſenné infuſé à l'eau froide, donne beaucoup moins de tranchées que lorſqu'on le fait bouillir, ou infuſer dans l'eau bouillante : il eſt d'ailleurs beaucoup

moins désagréable au goût, & il purge également bien à la même dose.

Les follicules donnent moins de tranchées, mais elles purgent plus foiblement. Ce purgatif est contraire dans les dispositions inflammatoires.

Les Botanistes font mention d'une espece de SÉNÉ SAUVAGE, *emerus*. C'est, dit-on, une espece de *colutea*, différent de celui dont nous avons parlé sous le nom de *bagnaudier;* mais, suivant M. *Deleuze*, il est d'un genre entiérement différent du *colutea:* c'est une espece de *coronilla*. L'*emerus* est connu chez les Jardiniers sous le nom de *securidaca*. Cette sorte de senné bâtard est un arbrisseau qui croît naturellement dans la plupart des contrées méridionales de l'Europe, aux lieux montagneux & sombres, dans les bois, &c. & que l'on cultive dans nos jardins pour l'ornement: il jette du pied plusieurs tiges, dont l'écorce est grise sur le vieux bois, & verte sur les jeunes rameaux. Ses feuilles sont rangées sur une côte, cinq à cinq, quelquefois sept à sept, & souvent neuf à neuf; elles sont moins grandes que celles du bagnaudier, fort ameres, mais bien moins laxatives que celles du vrai senné; sa fleur est légumineuse, ressemblant à celle du genêt, jaune & peu odorante; on en voit jusqu'à trois ensemble le long des nouvelles branches; leur calice est beaucoup plus court que les onglets des pétales, & l'étendart est un peu renversé en arriere. Elles commencent à paroître à la fin d'Avril, & leur durée est d'un mois: à la fleur succedent, en Septembre, les graines renfermées dans des siliques ou gousses longues, grêles, déliées, presque cylindriques, courbes & articulées, de couleur obscure, douces au toucher & d'un mauvais goût.

Le *senné bâtard* croît promptement, se multiplie aisément, résiste à la grande rigueur de nos hivers, n'exige aucune culture particuliere, & réussit dans presque tous les terrains. On peut le multiplier de rejetons dont il se garnit au pied, de boutures, de provins, ou de graines qu'il faudra semer en Mars: on ne connoît que deux especes de cet arbrisseau: 1°. le *senné bâtard ordinaire;* il est un peu commun, parce qu'il a peu d'agrément, & qu'on ne s'applique pas tant à le multiplier. Il s'éleve jusqu'à dix pieds; on en garnit des bosquets, quelquefois des plates-bandes, ou, dès que la fleur est passée, on lui forme une tête & on le taille en boule. 2°. Le *petit senné bâtard* est un des plus jolis arbrisseaux que l'on puisse employer pour l'ornement d'un jardin; il ne s'éleve qu'à quatre ou cinq pieds: son feuillage est garni, mais petit: sa fleur, qui

a une teinte de rouge en dehors, paroît deux fois chaque année, au printems & en automne. On en forme de petites palissades à hauteur d'appui ; son vert brun & stable tranche avec toute autre verdure, & la durée des fleurs forme un aspect très-agréable pendant toute la belle saison.

SENÉ DES PROVENÇAUX ou TURBITH BLANC. *Voyez à l'article* GLOBULAIRE.

SENEÇON, *senecio.* Plante qui n'a point d'odeur remarquable, & qui croît par-tout dans les champs, le long des chemins, dans les vignes, dans les jardins, aux endroits sablonneux & exposés au soleil : sa racine est petite, fibrée & blanchâtre : elle pousse une ou plusieurs tiges, hautes d'environ un pied, rondes, canelées, creuses, rameuses, un peu velues, revêtues de feuilles oblongues, dentelées, alternes & d'un vert obscur : aux sommités naissent des fleurs en bouquet, à fleurons jaunes, disposés en étoiles : à ces fleurs, qui durent peu de temps, succedent plusieurs graines ovales, couronnées d'aigrettes longues, qui forment toutes ensemble une tête blanche. Cette plante se reproduit continuellement, & reste verte toute l'année ; elle fleurit dans toutes les saisons, même en hiver, & est déja vieille au printemps : elle a un goût d'herbe légérement acide ; on l'estime émolliente, adoucissante & résolutive. En Angleterre, les Maréchaux donnent ce remede aux chevaux attaqués de vers ; il convient aussi dans le vomissement & le crachement de sang : son usage ordinaire est d'entrer dans la décoction des lavemens émolliens, dans les cataplasmes, pour amener les tumeurs à la suppuration, pour la goutte, pour les hémorrhoïdes, pour dissiper le lait grumelé dans les mamelles.

SÉNÉGALI ou BEC DE CIRE. Nom donné à de petits oiseaux du genre du moineau, & communs dans le Sénégal. Ces petits moineaux du Sénégal sont d'une forme charmante, d'une taille élégante, sont à-peu-près de la grosseur du roitelet ; les uns sont en partie d'un rouge vineux, & en partie d'un brun verdâtre ; les autres, qui se trouvent au Cap de Bonne-Espérance, ainsi qu'au Sénégal, sont rayés de petites bandes fort étroites, alternativement brunes & d'un gris sale, le tout mêlé d'une légere teinte de couleur de rose, avec un peu de rouge au ventre. Le *sénégali rayé* est nommé par Edwards *bec de cire :* cet oiseau est vif & léger.

SENEKA, ou POLIGALE DE VIRGINIE, ou RACINE DE

SERPENT

SERPENT A SONNETTES, *poligala Virginiana.* On nous envoie ſous ce nom une racine ligneuſe & odorante, longue de quatre doigts, de la groſſeur d'une plume à écrire, tortueuſe, rameuſe & fibreuſe, jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre, un peu amer & légérement aromatique. Cette racine vivace pouſſe, étant en terre, beaucoup de tiges, les unes droites, les autres courbées ſur terre ; menues, jaunâtres, ſimples, ſans branches, cylindriques, liſſes, foibles & longues d'un pied. Ces tiges ſont chargées de feuilles alternes, longues d'un pouce, liſſes & ſans queue. Ces mêmes tiges ſont terminées par un petit épi de fleurs clair-ſemées, entiérement ſemblables à celles du poligala ordinaire, mais plus petites, alternes & ſans pédicule.

On diſtingue la racine du *ſénéka* par une côte membraneuſe ſaillante, qui regne d'un ſeul côté dans toute ſa longueur : on l'eſtime diaphorétique, diurétique & alexipharmaque : elle réſout le ſang viſqueux, tenace & inflammatoire ; elle purge quelquefois & même fait vomir. Les Indiens la regardent comme un ſpécifique contre le venin du ſerpent à ſonnettes. En effet, ſi on emploie ce remede aſſez tôt, il chaſſe le venin qui eſt dans les veines, réſout le ſang coagulé, diſſipe la tumeur & rétablit le pouls foible & languiſſant. M. *Teinnint*, Médecin Ecoſſois, qui a demeuré pluſieurs années dans la Virginie, voyant que ceux qui avoient été mordus par le *boiciningua* ou *ſerpent à ſonnettes*, étoient tourmentés de ſymptômes ſemblables à ceux de la pleuréſie & de la péripneumonie ; ſavoir, de la difficulté de reſpirer, de la toux, de crachement d'un ſang coagulé, qu'ils avoient le pouls fort & fréquent, &c. & que l'on en guériſſoit par l'uſage du *ſénéka*, a conclu que ce même remede pouvoit être utile dans les pleuréſies & fluxions de poitrine, maladies dans leſquelles on remarque des accidens ſemblables à ceux dont on vient de parler ; & il a réuſſi heureuſement à tirer des portes de la mort pluſieurs perſonnes attaquées de ces maladies. Conſultez ſa *Lettre écrite*, *en 1738*, *à l'Académie Royale des Sciences*, & ſon *Eſſay on the Pleuriſy.* Il convient cependant de dire que M. *Orry*, Contrôleur-Général des Finances, ayant fait venir en France une quantité conſidérable de ſénéka, le fit diſtribuer à pluſieurs Médecins de Paris, qui le célébrerent d'abord comme l'un des ſpécifiques du Nouveau Monde : néanmoins l'un des grands partiſans de ce remede avoue qu'il n'a pu guérir radicalement les hydropiques

auxquels il a donné le ſénéka, & que cette racine n'a pas été plus efficace dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Cette contrariété d'avis ou d'effets proviendroit-elle de la nature de notre tempérament ou de notre climat ? Il ne faut pas le croire, dit M. *Bourgeois.* L'ipécacuanha, le ſimarouba ſont auſſi ſpécifiques dans la dyſſenterie chez nous qu'en Amérique. Quelles contradictions n'ont pas eſſuyées le quinquina, le mercure, l'antimoine dans les commencemens ? Continuons donc à faire des expériences avec le ſénéka, puiſqu'aucun Médecin n'a trouvé rien de dangereux dans ſon uſage, & que le plus grand nombre s'en eſt ſervi avec le plus grand ſuccès. Au reſte le ſénéka auroit le ſort des meilleurs ſpécifiques, qu'il ne ſeroit pas infaillible. M. *Bouvart*, célebre Médecin de Paris, dans ſon Mémoire ſur le *ſénéka*, lui donne les plus grands éloges.

SENEMBI. *Voyez* LEGUANA.

SENEVÉ ORDINAIRE. *Voyez* MOUTARDE.

SENEVÉ SAUVAGE. *Voyez à l'article* THLASPI.

SENS, *ſenſus.* Nom donné aux cinq principales ſenſations que notre ame éprouve à l'occaſion de certaines impreſſions faites extérieurement ſur le corps. On diſtingue ordinairement cinq ſens : ces organes ſont, 1°. *le tact*, 2°. *le goût*, 3°. *l'odorat*, 4°. *la vue*, 5°. & *l'ouie* : voyez ce que nous en avons dit à l'article SENS, inſéré dans la ſuite du mot HOMME.

La faim, la ſoif, le plaiſir, la douleur, la mémoire, l'attention, l'imagination, & toutes les impreſſions qui affectent intérieurement notre ame, notamment celles qui ſe tranſmettent au cerveau par le moyen des nerfs, ſont pour le moins des modifications des cinq grandes ſenſations, ou, ſi l'on veut, des ſens ſecondaires.

SENSITIVE ou HERBE MIMEUSE, *mimoſa.* Plante fort curieuſe, qui croît aux lieux chauds & humides ; on la cultive auſſi dans les jardins. On en diſtingue de pluſieurs eſpeces, dit M. *Tournefort* dans ſes *Inſtitut. Rei Herbar. pag. 605.* La racine de la *ſenſitive* ordinaire eſt petite ; elle pouſſe pluſieurs tiges, la plupart rampantes & inclinées vers la terre, chargées de feuilles longuettes, liſſes, étroites, rangées de côté & d'autre en ordre, ou par paires ſur un côté, ſe rapprochant l'une de l'autre quand on les touche, comme ſi elles avoient du ſentiment (ce qui a fait appeller cette plante *herbe vive*). Des aiſſelles des feuilles ſortent des pédicules qui ſoutiennent chacune un bouquet

de fleurs faites en godet, incarnates & fort belles. A chaque fleur ſuccede une ſilique qui renferme ordinairement des ſemences oblongues & plates.

On prétend que les feuilles de la ſenſitive étant mâchées, excitent le crachat, moderent la toux, éclaircit la voix, & qu'appliquées en cataplaſme, elles adouciſſent les douleurs des reins, & guériſſent les tumeurs ſcrophuleuſes.

Quand on touche les feuilles de la *ſenſitive*, elles ſe flétriſſent auſſitôt, & quelques momens après qu'on les a quittées, elles reprennent leur premiere vigueur. Mais ce n'eſt pas ſeulement le contact du doigt des jeunes filles qui réveillent ſa ſenſibilité, ainſi que quelques-uns le racontent, nous devons raſſurer notre Lecteur, le proverbe eſt faux. Touchez hardiment la ſenſitive, ſon mouvement ne décélera jamais le plus léger trait de galanterie ; & qui que vous ſoyez, votre pudeur n'en pourra être allarmée publiquement. Son effet a lieu à la compreſſion, à l'attouchement des corps animés de tout ſexe, & des corps inanimés. Il y a plus, lorſque le ſoleil ſe couche, la plante ſe flétrit tellement, qu'elle ſemble ſe deſſécher comme ſi elle étoit morte ; mais au retour du ſoleil, elle reprend ſon état naturel, & plus le ſoleil ou le jour eſt beau, & plus elle ſemble reverdir : l'approche de la nuit ou l'arrivée ſubite d'un gros nuage, un temps orageux, l'obſcurité la font tomber dans un état de recueillement, que certains Botaniſtes ont regardé comme une eſpece de ſommeil.

En vain, dit M. *Hill* dans ſa lettre écrite à M. *Linneus* ſur la cauſe mécanique du mouvement de la ſenſitive, avoit-on cherché la cauſe de ce phénomene dans la préſence ou la privation de la chaleur, dans l'humidité ou la ſéchereſſe ; l'air eſt ſujet à trop de viciſſitudes pour produire un mouvement auſſi régulier, de ſorte que des agens naturels, il ne reſte plus qu'à examiner la lumiere. C'eſt auſſi ſur elle que M. *Hill* fonde l'agglomération & l'affaiſſement de quelques plantes ; phénomene qui a fait croire à pluſieurs Phyſiciens, que les plantes étoient de véritables animaux : hypotheſe trop dénuée de preuves pour nous y arrêter. MM. *de Mairan* & *Duhamel* ont auſſi fait des obſervations particulieres ſur les effets de la ſenſitive expoſée dans une cave au ſortir du grand jour ; mais ils l'ont trouvée fort inconſtante & très-incertaine. Conſultez la *Phyſique des Arbres*, *ſeconde Partie*, *page 161*.

Il faut cependant convenir qu'une obſcurité parfaite a beaucoup

plus d'effet ſur la ſenſitive, & ſur toutes les plantes prétendues ſommeillantes, que le toucher le plus rude, qui ne produit, pour ainſi dire, que le premier dégré du pelotonnement & de l'affaiſſement dont la plante eſt ſuſceptible. Nous diſons que la lumiere produit les principaux phénomenes que ces plantes nous offrent : on obſerve tous les jours que des parties de plantes ou des branches que l'on conſerve dans des ſerres ou dans des caves, ſe tournent toujours vers les fenêtres de ces ſerres, ou vers les ſoupiraux de ces caves ; en un mot, elles s'étendent & gagnent vers la lumiere.

Ces obſervations, ainſi que les ſuivantes, peuvent être importantes dans la Botanique, & nous donner vraiſemblablement les raiſons de de la diverſité que l'on remarque dans le port des feuilles pinnées en différens climats ; car outre le mouvement de *plication* des folioles pinnées, la ſenſitive, dit M. *Adanſon*, a un *mouvement de charniere* ou de genou aux jeunes branches, au pédicule commun de ſes feuilles pinnées, & à la nervure ſur laquelle ſont attachées les pinnules ou folioles. Tous ces mouvemens ſont indépendans les uns des autres, & occaſionnés, de même que celui de *plication* & de direction, par l'action des vapeurs nutritives chaudes & par l'attouchement.

Avec quelque corps qu'on irrite la ſenſitive, on obſerve, dit le même Auteur, que la ſenſibilité réſide particuliérement dans l'articulation, ſoit des branches, ſoit des différens pédicules, ſur-tout à la partie blanche de cette articulation. Le temps néceſſaire à une branche touchée pour ſe rétablir, varie ſelon la vigueur de la plante, l'heure du jour, la ſaiſon, la chaleur & d'autres circonſtances de l'atmoſphere. L'ordre dans lequel les parties ſe rétabliſſent, varie pareillement. Il eſt poſſible, avec un peu d'adreſſe, de couper un rameau ſans que les feuilles ſe plient. Nous ſupprimons ici le détail des expériences qu'on a multipliées ſur la ſenſitive : en voici des réſultats. 1°. Les mouvemens de la ſenſitive ſont plus grands & plus ſenſibles quand la plante eſt dans ſa plus grande force végétative. 2°. Une inciſion ou ſection entiere produit moins d'effet qu'une irritation ou une ſecouſſe, & l'action s'étend plus ou moins loin & ſur certaines parties, ſelon la force de l'irritation & ſa direction. 3°. Une ſecouſſe, une égratignure, le grand chaud, le grand froid, la vapeur de l'eau bouillante, celle du ſoufre & des eſprits volatils, en un mot, tout ce qui peut produire quelque effet ſur les organes nerveux des animaux, agit

ſur la ſenſitive. La ſubmerſion dans l'eau, ainſi que dans le vide ne font qu'altérer la vigueur de cette plante. 5°. Son mouvement de charniere n'eſt dû qu'à une contraction fort ſenſible ; car alors elle ſe roidit à un tel point, qu'on la romproit ſi l'on vouloit la rétablir dans ſon premier état.

M. *Garcin*, au retour de ſon voyage des Indes Orientales, donna à l'Académie de Paris en 1730, la deſcription du *todda-waddi*, plante ainſi nommée par les Malabares, & qui eſt une héliotrope & une ſenſitive ou *mimoſe*, comme diſent les Botaniſtes, c'eſt-à-dire, imitatrice des mouvemens animaux. Toutes ſes feuilles, diſpoſées ordinairement ſur un même plan qui forme une ombelle ou paraſol, ſe tournent du côté du ſoleil levant ou couchant, & ſe penchent vers lui, & à midi tout le plan eſt parallele à l'horizon. Cette plante, de même que la *tremella* & l'*attrape-mouche*, voyez ces mots, eſt auſſi ſenſible au toucher que les ſenſitives ou mimoſes qui le ſont le plus ; mais au lieu que toutes les autres ferment leurs feuilles en deſſus, c'eſt-à-dire, élevent les deux moitiés de chaque feuille pour les appliquer l'une contre l'autre, celle-ci les ferme en deſſous ; ſi lorſqu'elles ſont dans leur poſition ordinaire, on les éleve un peu avec les doigts pour les regarder de ce côté-là, elles ſe ferment auſſi-tôt malgré qu'on en ait, & comme ſi elles étoient honteuſes & fugitives, elles cachent ce qu'on vouloit voir. Elles en font autant au coucher du ſoleil, & il ſemble qu'elles ſe préparent à dormir : auſſi cette plante eſt-elle appellée tantôt *chaſte* & tantôt *dormeuſe*. *Démocrite* l'a déſignée ſous le nom *æſchinoméné*, c'eſt-à-dire, *honteuſe*. Conſultez *le Clerc*, *Hiſt. de la Médec. pag. 97. Edit. de 1729.*

Outre ces noms qui lui conviennent aſſez, on lui a donné quantité de vertus imaginaires ; & il n'étoit guere poſſible, dit l'Hiſtorien de l'Académie, que des peuples ignorans s'en diſpenſaſſent. Cet éloge ne récompenſe guere le Philoſophe de Malabar, qui eſt devenu fou à examiner les ſingularités de cette merveille végétale, & à en rechercher la cauſe. Le Phyſicien de l'Europe n'a jamais éprouvé cet accident, il eſt trop accoutumé aux phénomenes difficiles à expliquer.

M. *Adanſon* a vu en Afrique un arbuſte ſenſitif, dont les feuilles s'abaiſſent lorſqu'on paſſe deſſous. On dit auſſi qu'il ſe trouve à Panama un arbuſte à feuilles épineuſes, dont les branches s'abaiſſent lorſqu'on paſſe auprès, & tendent à s'attacher à l'habit du Voyageur ; c'eſt

pourquoi, lorſqu'on l'apperçoit, on s'en écarte. Les Naturels du pays lui donnent le nom de *bon-jour*, à cauſe de la propriété qu'il a de s'incliner lorſqu'on paſſe auprès de lui.

La ſenſitive eſt une plante qui aime les lieux chauds & humides, ſur-tout les bois peu touffus, où ſe trouve une alternative aſſez égale de ſoleil & d'ombre ; nous l'élevons dans des ſerres chaudes. M. *Garcin* en a reconnu deux eſpeces : il a traité tout ce ſujet en excellent Botaniſte ; mais nous n'en avons dit ici que ce qu'il y a de plus remarquable pour les perſonnes qui ne ſont point Botaniſtes de profeſſion.

La ſenſitive, que les Eſpagnols appellent *dormidera*, eſt une eſpece d'*oxis* ou de *trefle acide ;* car les trefles, les haricots, les acacias & quantité d'autres plantes ſont ſuſceptibles d'affaiſſer un peu leurs feuilles aux approches de la nuit, & d'avoir auſſi un mouvement de charniere à leurs folioles. On ſait qu'une légere irritation à la baſe des étamines de l'épine-vinette, de l'opuntia & de la fleur au ſoleil, leur cauſe un mouvement convulſif ou de trépidation très-ſingulier, par lequel elles ſe contractent & ſe rapprochent du piſtil, ſans ſe rétablir dans dans leur premier état. *Voyez* la théorie ſur les mouvemens demi-ſpontanés dans divers végétaux, *à la ſuite du mot* PLANTE.

SEOVASSEU. Eſpece de cerf de la Virginie. *Voyez* CERF.

SEPS. Eſpece de lézard que M. *Klein* met dans la famille des ſalamandres. *Columna* dit qu'il eſt petit, rond, vivipare, marqué ſur le dos de lignes noires paralleles ; ſes oreilles & ſes yeux ſont petits ; ſa queue peu pointue : les deux premiers pieds ſont fort proche de la tête ; les deux autres ſont placés près de l'anus : ſes écailles ſont de figure rhomboïde, & ſon ventre eſt blanc mêlé d'un peu de bleu : ſes narines ſont placées à l'extrémité du muſeau.

Tous les Auteurs ne conviennent nullement ſur la deſcription & les propriétés de cet animal : les uns en font un ſerpent, quelques-uns un lézard, & preſque tous le décrivent comme un animal très-venimeux, & dont la marche eſt tortueuſe.

M. *Sauvages*, dans un *Mémoire ſur la nature des animaux venimeux, & en particulier de ceux de la France*, *Ouvrage couronné par l'Académie de Rouen* (*prix de Phyſique en 1754*) dit que le ſeps, *lacerta chalcidis*, LINN. eſt un animal fort commun dans le Languedoc, quoiqu'inconnu, même aux Savans, dans le reſte de la France : on le confond

aiſément avec l'*orvet;* mais il en differe en ce qu'il a, comme les lézards, quatre pattes avec trois doigts à chacune. Il eſt inoui, dit-il, que perſonne n'ait eu lieu de s'en plaindre. Cet Auteur ajoute qu'une poule ayant trouvé un de ces animaux, l'avala apparemment par la tête ſans le mâcher : un moment après on vit ſortir le ſeps par un chemin tout oppoſé ; la poule qui l'apperçut, l'avala de nouveau ; le ſeps s'échappa encore par la même route : la poule laſſée de ce badinage, le coupa en deux & l'avala pour la troiſieme & derniere fois ; ce qui fait voir qu'il n'a rien de nuiſible, étant pris intérieurement. Et qui ſait, ajoute M. *Sauvages*, ſi par la propriété qu'il a de ſe gliſſer le long du canal inteſtinal & de le parcourir ſans cauſer le moindre mal, il ne produiroit pas dans la paſſion iliaque un meilleur effet que le vif argent & les balles de plomb?

SEPT-ŒIL. Nom qu'on donne en Normandie, & particuliérement à Rouen, à une eſpece de petit lamprillon, dont on mange beaucoup au printemps : ce ſont ſans doute les trous que ce poiſſon a de chaque côté du corps qui lui ont fait donner le nom de *ſept-œil;* on prononce par corruption *céteuil.* Voyez LAMPROIE.

SERANCOLIN ou SARANCOLIN. Les Marbriers donnent ce nom à un marbre iſabelle, tacheté de rouge, &c. On le tire d'une vallée des Pyrénées, voiſine d'un lieu qui ſe nomme *ſerancolin.* Voyez à l'article MARBRE.

SEREIN. Nom donné à l'humidité dont l'air eſt chargé principalement en été ; & après les plus beaux jours, quelques heures après le coucher du ſoleil. Le ſerein eſt proprement le commencement de la roſée du ſoir. On la reconnoît par un ſentiment de froid qu'elle procure dans ceux qui s'expoſent à l'air le ſoir. *Voyez les articles* EAU, PLUIE & AIR.

SEREN. Serpent marqué de rouge, de brun, & de blanc, qui ſe trouve en Sicile, *Ruiſch.*

SEREQUE. Plante qui ſe nomme *oriſel* aux Iſles Canaries, d'où elle nous parvient : elle ſert pour la teinture ; & quoique ſes feuilles ſoient vertes, on l'appelle auſſi *herbe à jaunir des Canaries*, ou *petit genêt des Canaries.* Voyez GENESTROLE.

SERGENT. Les Hollandois donnent ce nom à un poiſſon des Indes Orientales, que l'on ne prend jamais ſeul, & qui eſt toujours accompagné de quelques autres poiſſons à qui il ſert de guide. *Ruiſch* dit

qu'il a le corps presque rond & canelé ; une couleur fauve dans le milieu ; la tête & la queue bleues; trois aiguillons dont il est armé sur le dos, & une espece de pique qui va du côté de la queue.

SERI ou SRY. Nom qu'on donne en vieux françois à la *musaraigne.*

SERIN, *passer canarius*, *aut avicula sacharina.* Petit oiseau du genre du moineau, & qui a le bec court, jaune sous la gorge, estimé pour son chant, & auquel on apprend à parler & à siffler des airs entiers: il y a le serin commun, & le serin de Canarie, &c.

1°. Le SERIN COMMUN, *serinus vulgaris.* Il est semblable au tarin, mais un peu plus gros: il a le champ de son plumage d'un beau jaune nuancé de vert. On voit au mâle une tache sur la tête, beaucoup plus noire que celle qu'a la femelle; son corps est aussi plus jaunâtre. Cette sorte de serin n'est point si sauvage que le chardonneret: il ne se bat jamais avec les autres oiseaux, il vole en troupes ; on en prend en automne. Quand les premiers froids se font sentir, & que les premieres neiges arrivent, il quitte les montagnes, vient dans les plaines, se cache dans les bois épais, ou il fait ensuite son nid, & d'où il se retire pendant tout l'été: il fait quatre ou cinq œufs. Cet oiseau vit de navette & d'autres semences.

On voit quantité de ces serins en Hongrie: ils sont de passage, & viennent tous les trois ans en grande abondance en Provence, en Italie, & dans les pays chauds: il y en a qui passent en Angleterre, & cela suivant les vents qui les y amenent. On éleve cet oiseau en cage; on l'apprivoise facilement & il chante fort agréablement. Le *serin d'Italie* paroît n'être qu'une variété de cette espece, c'est le *tarin* de *Belon.*

2°. Le SERIN DES CANARIES, *serinus Canarius*, a été apporté en Europe des Isles Fortunées ou Canaries, situées dans la mer Atlantique, sur la gauche de la Mauritanie; c'est un petit oiseau devenu domestique dans nos climats: il s'y plaît & y multiplie très-bien. Forme élégante, taille légere & souple, gentil plumage, chant mélodieux, cadences perlées, gaieté, propreté, docilité, familiarité, tout enchante dans ce joli petit musicien de nos appartemens. Il a le talent de plaire au beau sexe ; les Dames, & sur-tout les Demoiselles font leur amusement de son éducation, petits soins, complaisances, attentions, baisers, caresses, rien n'est épargné; tantôt elles prennent soin de lui apprendre quelques petits mots de tendresse, tantôt, à l'aide d'une serinette, elles dirigent son gosier docile. On écoute avec plaisir

un

un ferin, même lorfqu'il n'a eu d'autre maître que la Nature. Ceux dont les accens & le ramage ont été modifiés par la bonne éducation, fifflent plufieurs airs de flûte foutenus avec goût, précifion & fans les confondre. Ils ne font point ingrats; fenfibles aux bontés de leur gouvernante, ils lui témoignent toute leur reconnoiffance; familiers avec elle, ils femblent le matin lui demander la picorée en fautillant, voltigeant, offrant de petits becots, chantant jufqu'à perdre haleine & battant des aîles. On ne peut voir fans étonnement ce que la patience & des foins affidus font capables de produire fur quelques-uns de ces petits animaux. Le Public a vu, en l'année 1760, à la Foire Saint Germain à Paris, un ferin qui diftinguoit parfaitement toutes les couleurs, & favoit affortir les nuances de toutes les étoffes qu'on lui montroit : il formoit enfuite, avec des caracteres détachés, les mots que les Spectateurs demandoient; il marquoit très-exactement avec des chiffres détachés qu'il alloit choifir, l'heure & les minutes d'une montre qu'on lui préfentoit, il faifoit les quatre regles de l'Arithmétique avec les fractions.

Le ferin, quoique élevé en cage, y fait fon nid. Le mâle partage le plus fouvent ce foin avec fa femelle : amant plein de chaleur, il fait durer le plus long-temps qu'il peut la conftruction du lit nuptial, à peine eft-il fait, ou prêt d'être achevé, qu'il le détruit. Il faut en revenir aux careffes de toute efpece, c'eft ainfi qu'il prolonge voluptueufement fes plaifirs. La femelle fécondée dépofe dans le nid trois à quatre œufs. Quels foins de la part du mâle lorfque fa femelle couve! que de prévoyance de la part de la mere & même du pere pour donner la becquée à leurs enfans, jufqu'au temps où ils peuvent fe pourvoir eux-mêmes! dès que ces enfans font un peu grands, ils apprennent à fe baigner; les petits mâles ont déja des égards pour les petites femelles leurs fœurs, qui deviendront leurs femmes. Ils leur chantent plufieurs enfemble de petits airs qui font une mélodie très-agréable.

Le ferin varie par les couleurs, il eft de la même grandeur que la *méfange* ordinaire; il a le bec petit, blanc, épais à la bafe, & qui finit en pointe aiguë; toutes les plumes des aîles, de la queue & du corps tirent fur le verdâtre; il y en a quelques-unes blanches, & différemment bigarrées de jaune. Le mâle a les plumes de la poitrine, du ventre & du deffus de la tête, près du bec, plus jaunes que ne font

celles de la femelle. On fait un grand cas de ceux qui ont le corps le plus menu, & la queue la plus longue & un peu fourchue.

Albin enseigne la maniere de les élever & d'en avoir soin. Cet oiseau, quoique d'un tempérament très-chaud, vit pour l'ordinaire quinze à vingt ans, pourvu qu'on en ait soin. On le nourrit de chenevi, de millet & de navette : si on lui change sa nourriture, il tombe aisément malade. La plante appellée *mouron* le réjouit beaucoup & le maintient en santé.

MM. *Vichede* & *Hervieux*, qui ont fait un *Traité des serins de Canaries*, contenant l'origine de ces oiseaux, la maniere de les élever & de les apparier pour avoir de belles races, ont donné aussi des remarques sur les signes & les causes des maladies de ces aimables musiciens, & plusieurs secrets pour les guérir; nous y renvoyons le Lecteur.

Les chardonnerets s'accouplent avec les serins de Canaries, mais on dit que les petits qui en proviennent ne multiplient point : cependant M. *Sprengel*, qui a suivi soigneusement la multiplication des bâtards nés de l'accouplement des serins avec les chardonnerets, assure que les mulets provenus de ces oiseaux, ont multiplié entr'eux, & avec leurs races paternelles & maternelles ; & ses observations sont accompagnées de remarques qui semblent ne laisser aucun doute sur leur certitude. Ainsi la succession des individus, quoique produite par le croisement d'especes différentes, seroit plus constante & moins interrompue qu'on ne le pense communément. Ne peut-on pas en dire autant du mulet sorti d'un âne & d'une cavale, qui ne produit pas communément, mais qui peut engendrer quelquefois ? *Voyez à l'article* MULET.

Ainsi on appelle *serins-mulets*, *serinus hybridus*, les oiseaux qui proviennent de l'accouplement d'un serin avec un autre oiseau. Il se trouve des serins bâtards, qui sont issus des naturels de Canaries : ils viennent de l'Isle d'Elbe ; ceux-là sont plus gros, ils ont les pattes noires & sont sujets à un tournoiement de tête, comme s'ils étoient fous. L'Isle d'Elbe n'en a été peuplée, qu'à l'occasion d'un vaisseau parti des Canaries pour l'Europe, & qui, surpris par une tempête, fut brisé contre les écueils de cette Isle : il étoit chargé de quantité de ces oiseaux, qui se sauvant des débris du Navire, se jeterent dans l'Isle, où la race échappée du naufrage s'est toujours conservée ;

ils ſont plus jaunes par le deſſous du bec, que les naturels des Canaries. Les mâles de ces ſerins bâtards ont les pieds noirs.

Les ſerins d'Allemagne paſſent pour être les meilleurs de tous, & ſurpaſſent les ſerins de Canaries par leur beauté & par leur chant. Ces premiers ne ſont jamais ſujets à s'engraiſſer, leur grande vigueur & la longueur de leur ramage étant une obſtacle à ce qu'ils deviennent gras. On les éleve dans des cages ou dans des chambres préparées & expoſées au Levant. Ces oiſeaux couvent trois fois l'année, depuis Avril juſqu'en Août.

Kolbe dit qu'on trouve dans les campagnes du Cap de Bonne-Eſpérance une eſpece de ſerin ; c'eſt le *ſerinus de Heuſtin :* ſon ramage, quoique fort agréable, ne plaît pas aux Européens du Cap ; les habitans du pays les tuent, & on les mange comme les autres oiſeaux. *Ray* fait mention d'eſpeces de ſerins de la Jamaïque. *Barrere* dit qu'il y en a pluſieurs eſpeces dans l'Iſle de Cayenne : le premier n'a rien d'agréable par ſon chant, mais il eſt remarquable par la beauté de ſon plumage, qui eſt violet & approchant de la couleur d'améthyſte ; les plumes les plus proches de la tête, ſont d'un jaune doré, la ſeconde eſpece eſt le *ſerin commun.* Ces ſerins de Cayenne ne ſeroient-ils pas des *Tangaras ?*

Le *ſerin de la Jamaïque* eſt varié de jaune, de cendré & de brun.

SERINGAT, *ſyringa philadelphus.* Le ſeringat eſt un arbriſſeau, dont il y a pluſieurs eſpeces ; le *ſeringat à fleurs blanches ſimples*, & celui *à fleurs doubles*, dont l'odeur approche celle de la fleur d'orange. Une autre eſpece ſe fait remarquer par ſes feuilles panachées de jaune ; & celui de la Caroline, par ſes grandes fleurs blanches.

La fleur de ſeringat paroît en Mai & Juin : elle eſt d'une ſeule piece, & diviſée en quatre parties ; elle naît diſpoſée en épis courts aux ſommets des branches : aux fleurs ſuccede une capſule ronde, diviſée en quatre loges, qui contiennent des ſemences menues & longuettes ; les fruits ſont d'abord verdâtres, puis noirâtres dans leur maturité : les feuilles du ſeringat ſont ſimples, aſſez grandes, dentelées par les bords, & oppoſées ſur les branches ; étant écraſées, elles ont une odeur de concombre.

Ces arbriſſeaux ne ſont point délicats, ils s'accommodent preſque de toutes ſortes de terrains ; leurs fleurs ſont un bel effet, & répandent une odeur agréable dans les boſquets au mois de Mai. On retire de leurs fleurs une eau odorante, très-agréable.

On donne aussi le nom de *syringa* au *lilas*, & en quelques pays celui de *citronelle* au *syringa :* voyez ces mots.

Le mot *syringa* signifie cannoniere ou sarbacane, parce que les rameaux des tuyaux de ces plantes étant vidés de la moëlle qu'ils contiennent, on peut en faire des tuyaux ou de petites seringues. Le surnom de *philadelphus*, qui signifie *bon frere*, convient, dit *Jonston*, à cet arbrisseau, parce que ses branches s'entrelacent.

SERINGUE (arbre de) : *voyez à l'article* RÉSINE ÉLASTIQUE.

SERIQUES ou CERIQUES DE RIVIERE ET DE MER ; especes de crustacées. *Voyez* CÉRIQUE.

SERMONTAINE ou SESELI DE MONTAGNE. *Voyez* LIVÊCHE.

SEROKA. C'est la même racine que le *seneka*. Voyez ce mot.

SERPENT, *serpens*. Nom donné aux animaux reptiles, qui manquent de pieds, mais dont le mouvement progressif s'exécute par un mouvement d'ondulation en rampant. Cette classe d'animaux est très-nombreuse : on en voit dans toutes les contrées de l'Univers.

Séba nous a donné un ample & riche collection de serpens connus dans les différentes parties du monde ; mais elle est sans ordre, sans méthode, &c. M. *Linneus* a établi six genres différens de serpens, d'après ceux qu'il a eu occasion d'examiner, & dont voici les noms particuliers.

1°. (*cæcilia*). Ceux qui ont le corps nu, des rides latérales, la levre supérieure élevée, deux filets & point de queue ; tel est le *serpent aveugle* ou *cécile*, nommé aussi *anvoye*. Voyez le mot ORVET.

2°. (*amphisbæna*). Ceux qui ont des anneaux tout autour du corps & de la queue ; tel est l'*amphisbene* ou *double marcheur*, qui a deux cents anneaux autour de l'abdomen, & trente autour de la queue ; on l'appelle improprement *serpent à deux têtes*, parce qu'il a le bout de la queue de la même grosseur & obtusité que la tête.

3°. (*anguis*). Ceux qui sont couverts d'écailles à l'abdomen & sur la queue ; tel est le *serpent ormislao* des Suédois, qui a cent trente-cinq écailles à l'abdomen, & autant à la queue ; tel est encore un *scytale*, qui a deux cents quarante écailles autour de l'abdomen, & treize à la queue.

4°. (*coluber*). Ceux qui ont l'abdomen couvert de bandes circulaires, & des écailles sous la queue ; telle est la *couleuvre* qui a deux cents cinquante bandes écailleuses à l'abdomen, & trente-cinq écailles à

la queue; le *cencoalt;* tels ſont auſſi le *pétola*, le *naia* de l'Iſle de Ceylan, qui, ſelon M. *Linneus*, eſt le plus venimeux de tous les ſerpens : le *ſerpent couronné* des Indes, ou *ſerpent à lunettes;* les différentes eſpeces de *cobra;* le *ſerpent eſculape* du Bréſil, dont parle *Séba*, & qui eſt le *panama* de l'Amérique, nommé auſſi *argoli;* enfin les différentes eſpeces de *viperes.*

5°. (*cenchris*). Ceux qui ont à l'abdomen & ſur la queue des bandes écailleuſes, la tête couverte de petites écailles, & la queue ſans appendices : tel eſt le *boiguacu;* le *conſtrictor* de *Kœmpfer*, qui eſt le *javelot* ou l'*acontias :* le *ſerpent ſtupide* de Nieremberg; le *pimberoch* de *Séba.*

6°. (*crotalophorus*). Enfin ceux qui ont de bandes écailleuſes à la queue; & au bout de la queue des eſpeces de ſonnettes qui ſont compoſées d'écailles : tel eſt le *boicininga* & le *grand ſerpent venimeux* de la Virginie : les Indes Orientales, l'Afrique, le Mexique, le Bréſil, & pluſieurs autres pays, fourniſſent un très-grand nombre de ces *ſerpens à ſonnettes.*

Il convient à préſent de rapporter en abrégé ce que les Anciens & les Modernes ont dit des ſerpens en général, à l'exception des fables. Nous expoſerons, ſous le même coup d'œil, quelques eſpeces de ces reptiles des différentes contrées du monde habité, leſquels varient, ſoit par la couleur, ſoit par la grandeur, ſoit par la configuration du tiſſu, ſoit enfin par leurs qualités, les uns étant venimeux & les autres ſans venin; & pour ne pas répéter ce que nous avons dit de ceux dont nous avons parlé dans le corps de cet Ouvrage, nous ne ferons mention ici que de ceux qui n'ont point de noms particuliers. Nous rapporterons auſſi quelques Obſervations du Docteur *Derham* ſur les ſerpens, leurs propriétés en Médecine, l'uſage que l'on fait en Amérique de leur graiſſe, de leur pierre, &c.

Deſcription des Serpens.

Les ſerpens ont les uns la tête petite, les autres l'ont groſſe ou large ou étroite; les uns l'ont blanche ou noire, d'autres marbrée & tiquetée de jaune : il y en a qui tournent ſi promptement la tête d'un côté & d'autre, qu'ils paroiſſent, quand on les regarde, en avoir deux : leurs oreilles ne paroiſſent point à l'extérieur, ce ſont des trous, dit *Pline*, par où ils entendent, & ces trous auditifs ſont

recouverts, tandis que chez les lézards, les oreilles, quoique très-petites, font absolument dénuées de toutes capfules libres & ouvertes. Ils n'ont que peu ou point de narines : ils ont les yeux très-durs, & ne remuent pas la papiere fupérieure; ils ne clignent qu'avec l'inférieure; encore prétend-on que les yeux de ces animaux reftent toujours ouverts. Les ferpens n'ont pas tous les yeux de la même grandeur : ceux de Lybie les ont ordinairement grands, & d'autres les ont auffi petits que ceux des fauterelles : plufieurs ont la gueule très-grande, d'autres l'ont petite. Il y a des ferpens dont les dents font grandes, canines & mobiles : tels font plufieurs viperes; car il en a qui les ont enracinées dans la mâchoire inférieure, & cachées dans des efpeces de bourfes. D'autres ferpens ont des dents de poiffons, dont les deux rangées s'engrainent l'une dans l'autre, comme les dents de deux fcies. Enfin, M. *Klein* dit qu'il y a des ferpens où l'on ne voit point de dents : c'eft une efpece d'écorce qui leur fert de peau, & dont ils fe dépouillent; quelques-uns ont des crêtes fur la tête; la queue eft différente, felon les efpeces de ferpens; leur langue eft petite, longue, de couleur noire, fourchue à l'extrémité : quelques-uns difent qu'elle eft couverte d'un poil très-fin.

Comme ces animaux lancent leur langue avec une extrême célérité, cela a fait croire à quelques-uns, que leur langue eft à trois pointes, ou qu'ils tirent trois langues à la fois. On trouve fous la langue de quelques-uns, une petite peau, qui, comme une petite veffie, couvre leurs dents, & dans laquelle eft le venin, qu'ils communiquent auffitôt que la morfure fe fait.

Le cœur des ferpens eft long & petit : il tient à la grande artere, & eft très-chaud de fon naturel. Les ferpens ont des poumons fimples, fibreux, très-longs, fongueux & placés proche du cœur : ils ont un ventricule étroit & alongé; des entrailles très-petites, mais fort longues; le fiel abondant & noir.

Les ferpens n'ont que peu ou point de tefticules, à caufe de la longueur de leur corps; mais des conduits par où s'écoule la matiere féminale. N'ayant point de mamelles, ils n'ont point de lait, tout eft contenu dans les œufs qu'ils rendent, ou qui éclofent dans leur intérieur : on leur compte trente côtes. On peut remarquer, dit *Derham*, une jufteffe prefque géométrique dans les mouvemens finueux que les ferpens font en rampant : les écailles annulaires qui les aident

dans cette action, sont d'une structure très-singuliere; sur le ventre, elles sont situées en travers, & dans un ordre contraire à celles du dos & du reste du corps, & non-seulement depuis la tête jusqu'à la queue : chaque écaille supérieure déborde sur l'inférieure, mais les bords sortent en dehors, tellement que chaque écaille étant tirée en arriere, ou dressée en quelque maniere par son muscle, le bord extérieur s'éloigne un peu du corps, & sert comme de pied pour l'appuyer sur la terre & pour le faire avancer, & faciliter ainsi son mouvement. Il est aisé de découvrir cette structure dans la dépouille, ou sur le ventre d'un serpent quel qu'il soit. Mais il y a une autre mécanique admirable ; c'est que chaque écaille a son muscle constricteur particulier, dont une extrémité est attachée au milieu de l'écaille : & l'autre au bord supérieur de l'écaille suivante. Le Docteur *Tyson* a découvert cette mécanique dans le *serpent à collier :* voyez l'article CHARBONNIER.

Les serpens se nourrissent d'herbes, de chenilles, de cloportes : ils peuvent être long-temps sans manger, pourvu qu'ils n'éprouvent pas trop de froid. Quand ils mangent des oiseaux, leur estomac ne rejette que les os & les plumes; ils aiment beaucoup le vin, le lait, l'eau & les jaunes d'œufs.

Ainsi les serpens, soit vivipares, soit ovipares, sont du nombre des animaux qui respirent, transpirent peu & digerent très-lentement, tels que la tortue, le crapaud, &c. c'est pourquoi ils peuvent vivre huit mois, & même un an, détenus sans nourriture dans des barils aérés : ils y copulent & font des petits qui grandissent. L'on peut cependant présumer qu'ils avalent quelques cloportes, des fourmis, des scarabées, des araignées & autres insectes, qui se rencontrent dans les maisons. Ces reptiles s'en nourrissent alors de la même maniere qu'ils font, lorsqu'ils couvent leurs œufs ou leurs serpenteaux dans les bois; il leur suffit de tenir la gueule béante, & il y a toujours un certain nombre d'insectes errans qui s'y précipitent. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que les serpens avalent des morceaux, ou des animaux, d'un volume plus gros qu'eux. Quelle distension ne doit-il pas se faire dans leur œsophage, naturellement étroit, qui leur sert en même temps d'estomac ! On a plusieurs preuves de la lenteur de la digestion des serpens : combien de fois n'a-t-on pas vu des grenouilles, des souris, des scarabées, &c. peu endommagés dans l'estomac

de ces animaux, quoiqu'avalés un mois auparavant ? M. *de Chanvalon*, Auteur du *Voyage à la Martinique*, rapporte qu'ayant ouvert un ſerpent, nommé *cros-de-chien*, trois mois après qu'il avoit avalé un poulet, & ſans qu'il eût voulu prendre d'autre nourriture pendant cet intervalle, il trouva que cet oiſeau n'étoit pas, à beaucoup près, digéré : il n'avoit pas perdu ſa forme, & les plumes tenoient encore à ſa chair. Tout ceci explique pourquoi les ſerpens en général peuvent ſupporter la faim ſi long-temps.

Cette même obſervation paroît auſſi expliquer comment les Negres découvrent, par l'odorat, un ſerpent qu'ils ne voient point. Ces animaux ſe décelent par une odeur douceâtre, qui affadit le cœur & ſouleve l'eſtomac, quand on paſſe près de l'endroit où ils ſont cachés. Cette odeur ſeroit-elle occaſionnée par cette lente digeſtion ? & la digeſtion ne ſe feroit-elle point chez ces animaux par corruption ?

Quant à la génération des ſerpens, il eſt conſtant que ces animaux s'accouplent, & ne paroiſſent dans cette ſituation qu'un ſerpent à deux têtes : ainſi l'on doit regarder toutes les autres générations des ſerpens rapportées par les Auteurs, comme fabuleuſes. Nous le répétons, ils ne naiſſent que par le concours des deux ſexes : ceux qui ſont *ovipares*, enfouiſſent leurs œufs, qui l'année ſuivante produiſent chacun un ſerpent. Les autres, tels que la vipere, qui rendent leurs petits tous vivans, ſont *vivipares :* voyez ces mots. Ainſi les vivipares ſont des viperes, & les ovipares ſont des couleuvres. Il y a des ſerpens qui rendent des excrémens puans; d'autres dans les Indes, entre Calecut & Cranganor, en font dont l'odeur eſt ſuave & comme muſquée.

La voix des ſerpens eſt un ſifflement. Ces animaux ſont en général ennemis de l'homme, des quadrupedes, des oiſeaux, même des animaux qui n'ont point de ſang, & de preſque toutes les plantes fortes : les paons les épouvantent par leurs cris; les cigognes en Theſſalie les tuent; les oiſeaux de proie, les ibis d'Egypte, les vautours, &c. les dévorent; enfin, ils craignent les coqs, les poules & même, dit-on, les hirondelles.

Ces animaux aiment beaucoup à être enſemble. On les trouve dans les cavernes par pelotons : on n'en rencontre point dans les lieux où les hommes marchent d'ordinaire. La grande quantité que l'on en

trouva

trouva à la Martinique, fut un des plus grands obstacles que l'on eût à vaincre pour l'établissement de cette Colonie. Le nombre de serpens venimeux y est beaucoup diminué, parce qu'on les détruit à mesure que l'on défriche les bois; mais leur fécondation est trop considérable pour espérer de les y détruire entiérement. M. *de Chanvalon* dit en avoir trouvé plus de trente dans le corps d'une femelle vivipare, qui en avoit déjà mis plusieurs au jour. Ces animaux se cachent pendant les quatre mois les plus froids de l'année, & ils ne mangent rien pendant ce temps-là. Dans les chaleurs de la canicule ils ne sont jamais en repos. Au printems ils se dépouillent de leur peau; ils commencent par la tête, & cela est fait dans l'espace d'un jour. Ils vivent fort long-temps, soit parce qu'ils quittent leur peau, soit parce qu'ils mangent peu en comparaison des autres animaux. Les serpens dorment les yeux ouverts.

Les serpens venimeux sont dangereux tant l'hiver que l'été : ils sont plus à craindre quand ils ont quitté leur peau, & qu'ils sont irrités ou affamés; leur venin est plus ou moins redoutable. Il y en a dont l'haleine est si puante, qu'elle étourdit & tue même les animaux qu'elle atteint; & cette odeur, qu'exhalent souvent à volonté certains serpens, est peut-être tout l'enchantement que ces reptiles mettent en usage envers les animaux que la Nature a destinés à devenir leur proie. Mais le plus grand nombre des serpens venimeux ne font du mal qu'en mordant, encore faut-il que leur croc ou piqûre rencontre une veine ou une artere : alors la liqueur venimeuse distille dans la plaie qu'ils ont faite; puis le venin mêlé avec le sang, agit, suivant sa nature, plus ou moins promptement : l'on en meurt au bout de quelques instans, ou en peu d'heures, ou au bout d'un ou de plusieurs jours après. En pareilles circonstances le malade tombe en défaillance; la plaie est douloureuse, elle change de couleur, elle devient rouge, livide, noire, & le malade est tout en feu; enfin l'on meurt, si l'on n'est secouru promptement. Comme le venin des serpens est plus ou moins actif, & qu'il agit souvent différemment, l'on doit nécessairement y opposer des remedes d'une espece différente; c'est ce que nous avons eu soin de décrire, en parlant des différens serpens venimeux, lorsque les remedes nous ont été connus : mais ce qui est singulier, c'est que si la personne mordue par un serpent vient à être mouillée par la pluie ou en traversant quelque riviere, avant le traitement du mal,

on aſſure que la plaie devient alors preſqu'incurable, ou il reſte des douleurs pour toute la vie, qui ſe renouvellent dans les temps humides. Ce fait, s'il eſt vrai, mérite quelque attention.

Quoique les ſerpens ſoient généralement réputés venimeux, au point que bien des perſonnes tremblent d'effroi à l'aſpect de la couleuvre vulgaire, ou ne peuvent manger d'anguille à cauſe de ſa figure analogue avec celle des ſerpens, cependant il y a des pays où l'on mange volontiers de ceux dont la chair n'eſt pas réputée malfaiſante.

Tout ſert dans un ſerpent pour la Médecine, tête, vertebres, queue, tronçons, graiſſes, &c. mais dans la plupart on rejette la tête, la queue & les entrailles après les avoir écorchés. Ceux dont on tire le plus de ſecours, ſont l'*acontias*, l'*eſculape*, qui a une odeur muſquée, l'*aſpic*, l'*orvet*, la *vipere* & le *ſerpent à collier :* on s'en ſert pour faire ſuer, pour l'épilepſie, la lepre, les dartres, les maladies vénériennes, la paralyſie, la goutte, les morſures des ſerpens, & bien d'autres maladies, ſur-tout dans celles où il s'agit de purifier le ſang d'un levain étranger, exciter une douce tranſpiration, réparer les forces affoiblies, & remédier à la ſtérilité : on en fait des bouillons au bain marie dans un vaiſſeau bien clos. M. *Bourgeois* obſerve que ni les ſerpens, ni les viperes ne conviennent aucunement ni dans la peſte, ni dans la phthiſie, comme quelques Auteurs l'ont avancé, & qu'ils ſeroient preſque toujours mortels dans l'une & l'autre maladie.

Les vertebres ſont eſtimées abſorbantes & diurétiques. Quant à l'uſage extérieur du ſerpent, on emploie en Médecine ſa graiſſe & ſa dépouille. Sa graiſſe en liniment, ramollit les tumeurs ſcrophuleuſes, guérit la rougeur des yeux, diſſipe les taches de la peau, aiguiſe la vue & appaiſe les douleurs de la goutte : c'eſt un bon ſpécifique pour guérir les rhumatiſmes, les contractions & foulures de nerfs & la ſciatique; pour les douleurs d'oreilles, la chûte des cheveux; pour les hémorroïdes & la fiſtule. Cette graiſſe ſe trouve dans le corps du ſerpent attachée au deſſous & des deux côtés des vertebres; elle eſt diviſée en deux lobes : on la fait fondre ou au ſoleil ou ſur le feu, & on la verſe dans un vaſe qu'on a ſoin de boucher : elle eſt jaune quand on la tire du corps de la bête : elle devient plus blanche lorſqu'elle eſt fondue & figée; elle n'a aucun mauvais goût ni odeur : on s'en ſert en frictions. Dans l'Afrique & dans l'Amérique, dès qu'on a tué un gros & grand ſerpent, on l'écorche & on fait deſſécher ſa

peau, ou pour en faire des ornemens d'ufage dans le pays, ou pour vendre aux Curieux : communément on laiffe la tête attachée à la peau, on la remplit de chaux vive, & pour maintenir la peau en bon état, on l'attache toute fraîche fur des planches ou contre un mur avec de petits clous de quatre pouces en quatre pouces de diftance le long des bords, de façon que ces peaux foient également tendues en tout fens : lorfqu'elles font bien feches, on les roule autour de la tête & on les envoie en Europe, ou on les embauche fouvent avec du coton. A l'égard des *pierres de ferpens*, ou de *cobra*, ou de *mélinde*, que les Matelots & Soldats Portugais rapportent à leur retour de Mozambique, *voyez au mot* PIERRE DE SERPENS.

La différence fpécifique eft grande entre les ferpens : il y en a de petits & de grands, & leurs variétés viennent auffi des lieux qu'ils habitent, de la couleur qu'ils portent, de leur odeur, de leur regard, de leur naturel, & du mal qu'ils peuvent faire. Les mâles font plus gros que les femelles. Les ferpens font de deux différentes fortes, c'eft-à-dire, aquatiques & terreftres : quelques-uns de ceux-ci vivent dans les montagnes, les autres dans les plaines ; ceux-ci dans les chenaies, ceux-là dans les antres, proche des hêtres & des coudriers : on prétend qu'il y a auffi des ferpens amphibies. *Belon* dit qu'il y a une forte de ferpent en Theffalie que les habitans ont en grande vénération. dans nos climats l'homme pourfuit le ferpent, le terraffe, l'écrafe : quelques Sauvages au contraire le refpectent, l'adorent comme un Dieu. C'eft pour quelques Nations une efpece de Sérapis, un Dieu de la terre & des enfers, un Dieu du ciel, en un mot un extrait de tous les Dieux. Ces Nations ont grande confiance au Dieu ferpent : on accourt à fon temple, on invoque dévotement ce fétiche, fur-tout quand on veut vaincre la réfiftance d'une jeune fille un peu trop cruelle. Le ferpent a été regardé auffi comme le *fymbole de la fanté*; c'eft fous cet emblême que les Epidauriens adoroient Efculape, (*ferpens hiéroglyphicus*). Etoit-on guéri de quelques maladies, on offroit à ce Dieu un petit ferpent d'airain... Dans l'Inde il y a des ferpens fi énormément grands, qu'ils domptent, dit-on, des cerfs, & même des taureaux pour les manger : quand ils veulent attaquer ces animaux, ils s'entortillent autour d'eux fi étroitement, qu'ils les étouffent; & fi la proie leur réfifte, alors le ferpent qui fe tient ordinairement pour cela près d'un arbre, s'y attache avec fa queue, & acquérant par là de

nouvelles forces, il redouble d'efforts & parvient à suffoquer l'animal qu'il attaque : il le saisit en même temps aux narines avec les dents, & non seulement il lui intercepte ainsi la respiration, mais les plaies profondes qu'il lui fait par ses morsures, occasionnent une grande effusion de sang : il tue de cette façon les plus gros animaux.

Nous avons dit que les serpens ont le gosier étroit, mais susceptible d'une grande dilatation : ils se gorgent de leur proie au point d'en périr; les habitans, les villageois & les chasseurs, fort avides de la chair de ces animaux, vont les attaquer lorsqu'ils sont ainsi replets, & ils les assomment ou les étranglent sans danger, car à peine peuvent-ils remuer.

Dans la Numidie il meurt tous les ans beaucoup de personnes de la morsure des serpens : les Africains sont en divers pays tous guêtrés ou bottés pour éviter leur morsure : on en voit beaucoup dans toutes les Indes. Dans quelques Contrées septentrionales les campagnes & les forêts en sont remplies. Dans la Lombardie on en voit qui se plaisent beaucoup dans les chaumieres, les étables des brebis, les cavernes, les prés, les bois taillis, & autour des arbres. *Ruisch*, sur la foi de *Kircher*, dans son *Histoire Naturelle des Serpens*, dit qu'il y a une caverne située entre Brazza, île de la mer Adriatique, & Rome, toute remplie de serpens, & que les ladres, les lépreux, les paralytiques, les goutteux qui entrent dans cette caverne, reçoivent leur guérison de la chaleur qu'ils y ressentent, & qui les fait suer. Cet Auteur assure ce fait, & dit avoir visité cette caverne.

Maintenant il nous reste à citer les serpens des différens pays, surtout ceux qui n'ont point de noms particuliers, comme il a été dit plus haut.

SERPENT D'ACIER. M. *Thura*, Intendant des bâtimens du Roi de Danemarck, dit qu'à Bornholm, île de la mer Baltique, l'on donne ce nom à un insecte qui y est très-commun & très-dangereux : son corps a l'éclat de l'acier poli. Si l'on coupe, dit-il, cet animal en plusieurs morceaux, chaque partie a son mouvement, & s'échappe avec rapidité.

SERPENT D'AFRIQUE. Outre les serpens du Cap de Bonne-Espérance, de Guinée & de la Nigritie, dont nous parlerons ci-après, *Séba* donne la description de quelques autres especes de serpens d'Afrique. Le premier est jaune, & se cache ordinairement sous les jacinthes; le second est cerclé d'anneaux bleus, joliment parsemés de blanc;

le troisieme est jaunâtre & petit, tiqueté de roux ; le quatrieme est à bandes annulaires rouges & blanches ; le cinquieme est un serpent de couleur d'or, & a le front blanc ; le sixieme est d'un bleu céleste mêlé de violet. Le même Auteur cite aussi deux serpentaux d'Afrique d'un rouge vermeil, tiquetés de brun, & qui vivent de petits rats.

SERPENT AILÉ, *serpens alatus*. On en trouve dans la Floride qui sont si bien munis d'aîles, qu'ils peuvent s'élever de terre & voler. *Vesputius*, Voyageur Américain, assure qu'il a aussi trouvé des Pêcheurs Indiens qui mangeoient de ces serpens aîlés cuits sur le gril, & dit qu'il en a vu dans des cabanes liés par les pieds & par le cou pour qu'ils ne fissent de mal à personne. Ce récit nous fait regarder cette sorte de serpent aîlé comme une espece de *lézard aîlé*. *Artus* rapporte, d'après ce que lui ont dit les Negres, qu'on voit à la côte d'Or des serpens aîlés qui ont la queue fort longue, & les dents assez tranchantes pour dévorer les bestiaux : leur couleur est un mêlange de bleu & de vert ; ils passent dans l'esprit des Negres pour autant de fétiches.

SERPENT D'AMBOINE. *Séba* en décrit dix especes : le premier a les écailles d'un rouge coralin sur une peau blanche ; le second a la peau tigrée, excepté le capuchon de la tête ; ce serpent se nourrit de chenilles : le troisieme est orné de seize bandes de couleur de corail, placées sur le dos, on diroit une chaîne de coraux ; ce serpent avale des lézards presqu'aussi gros que lui, en les suçant avec violence ; ses mâchoires semblent disloquées pendant cette déglutition, & le serpent en seroit suffoqué si la trachée-artere, qui est située antérieurement dans la gueule, ne laissoit un passage libre à l'entrée & à la sortie de l'air : le quatrieme est d'un bleu pâle, moucheté de points noirs, rangés deux à deux avec ordre : le cinquieme est orné de demi-anneaux rouges ; ses petites écailles sont d'un vert de mer, ce qui forme une belle marbrure : le sixieme est d'un rouge orangé : le septieme est d'un cendré jaune ; il se ramasse en replis tortueux pour attraper des chenilles : le huitieme est revêtu d'écailles semblables à l'écorce du chêne ; on l'appelle *serpent à écailles de tortue ;* il peut fouetter, tourner & replier sa queue en tous sens, selon sa fantaisie : le neuvieme a la tête d'un rouge vermeil & orangé, le reste de la peau est roussâtre : le dixieme enfin est un serpent marin, couronné sur la tête d'une plaque noire ; il a près des mâchoires deux petits aîlerons hérissés de

poils ; ſon dos eſt jaunâtre , tiqueté de brun ; ſon ventre eſt d'un bleu ſale mêlé de jaune. *Séba* dit que ces ſortes de ſerpens ſont amphibies, vivant également ſur terre & dans l'eau.

SERPENT D'AMÉRIQUE. Indépendamment de quelques autres ſerpens d'Amérique dont nous ferons mention ci-après, & qui ſont déſignés par des épithetes particulieres, *Séba* donne la notice de neuf ſerpens de ce pays.

Le premier eſt fort recherché des Curieux, & en grande vénération chez les Américains : ſa queue eſt fort dure, ferme, courte, pointue, & ramaſſée par la ſituation des vertebres : il a la tête d'un chien, la couleur des écailles griſâtres, tiquetée de noir en forme d'yeux, qui ont des points châtains.

La ſeconde eſpece eſt d'un beau vermillon. La troiſieme eſt tachetée d'une maniere ſinguliere : ſes écailles ſont en rhomboïde, formant des chaînons d'un jaune foncé, tiqueté de noir : ce ſerpent aime beaucoup à s'entortiller autour du bois-ſaint, dit *gayac ;* il fait ſa demeure ſur les arbres, ou dans des creux d'arbres ; il ne fait aucun mal à l'homme ; il ſe nourrit des animaux qu'il peut attraper, & particulierement des armadilles. Les Indiens ne voyagent guere ſans avoir un de ces ſerpens. La quatrieme eſpece eſt d'un gris marbré. La cinquieme eſt appellée par *Séba*, *le chef-d'œuvre de la nature*, à cauſe de ſes bandelettes noires, tricotées & ſurſemées de petits points rougeâtres. Le ſixieme rampe de la tête & de la queue : ſes écailles ſont plombées & à demi-anneaux. Le ſeptieme eſt aſſez gros : ſes yeux ſont petits, & défendus comme par un voile : tout le corps, excepté la tête, ſemble être formé d'anneaux minces, & barré d'écailles de diverſes couleurs. Le huitieme eſt orné de bandelettes en forme de chaînons d'un bleu mourant, traverſées d'une bande d'un rouge foncé : ſa tête eſt en partie rouge & en partie bleue. Le neuvieme eſt marbré de blanc, de brun & de jaune.

On trouve dans le ſecond *Theſaurus* de *Séba*, la deſcription de vingt-cinq autres ſerpens, connus ſeulement ſous le nom de *ſerpens d'Amérique*, entre leſquels on diſtingue beaucoup de mangeurs de rats. Le Pere *Labat* dit en avoir tué ſoixante & quatorze qui étoient contenus dans ſix œufs. Si ce fait eſt vrai, il prouve que ces animaux multiplient étrangement en Amérique, & qu'ils couvriroient le pays, ou le rendroient inhabitable, s'ils ne ſe détruiſoient pas les uns les autres. Les couleuvres, qu'on appelle ſimplement *coureſſes* à la Martinique, & qui

ne font point des ferpens venimeux, leur font une rude guerre, & en dévorent autant qu'elles peuvent en attraper : les hommes ne leur donnent guere de quartier, & les fourmis en font mourir, dit-on, un un très-grand nombre, en leur mangeant les yeux.

SERPENT AMPHISBENE. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DES ANTILLES. Il y en a de trois fortes qui font rarement dangereux : le premier a deux pieds de longueur, & eft de la groffeur du pouce. Ces ferpens fuient quelquefois devant les hommes; & les habitans du pays marchent nuds pieds deffus, fans qu'ils leur faffent du mal : ils les prennent auffi dans leurs mains, fans courir aucun danger d'être mordus. Le fecond eft jaune & noir : il eft long d'un demi-pied, & fon regard eft affreux : il habite les lieux montagneux, pierreux & arides. On fe fert de fa peau pour faire des baudriers qui font parfaitement beaux. Les derniers font tout noirs, beaucoup plus gros & plus longs que les deux précédens : ils pourfuivent opiniâtrément ceux qui les attaquent; ils vivent de petits lézards, de petits oifeaux, de ravets & de grenouilles. Nous difons que ces ferpens font rarement dangereux, mais c'eft quand ils font très-repus, qu'on ne les tourmente pas, & que ce ne font pas des viperes.

SERPENT D'ARABIE. *Séba* en cite de quatre différentes fortes : le premier eft brun, flambé de noir. Le fecond eft moucheté d'yeux noirs fur un fond bleu. Cet animal eft d'une grande beauté, tant par la variété de fes belles couleurs, que par fa madrure en zig-zag. Le troifieme eft d'un bleu céladon, tiqueté de noir & de vert : fa queue eft obtufe; il a fur la nuque du cou deux grandes taches rouges : la gueule eft munie de dents fort affilées. Le quatrieme eft marqué de taches dorées en formes de chaînons.

SERPENT D'ARMENIE. Sa peau eft grivelée comme le plumage de la perdrix.

SERPENT AVEUGLE. *Voyez* ORVET.

SERPENT DES BERBICHES. Sa peau eft d'un rouge de vermillon : fon corps eft orné de bandes rouges, furfemées de taches blanchâtres.

SERPENT DU BRÉSIL. *Séba* en cite cinq efpeces : le premier eft olivâtre & tiqueté de noir ; fon corps eft grêle & fa queue pointue : il fe nourrit d'oifeaux. Le fecond a la tête d'un chien : il eft d'un cendré coupé de jaune ; il a de plus une bande bai-brune qui ferpente tout le long du dos. Le troifieme eft peint de noir & de blanc, de rouge & de jonquille ; fes yeux font étincelans, fon cou eft nu ; il a les dents petites

& la queue pointue. Le quatrieme est de couleur de porphyre : il a la tête large & l'aspect fort farouche : ce serpent est très-rare. Le cinquieme est d'une extrême beauté, & magnifiquement paré : il est nuancé de rouge, d'orangé, de noir & de réseaux blancs, avec des flammes d'un bai-brun qui forment une parure des plus riches. Ce reptile a sur la tête une tache noirâtre en forme de flêche; ses dents sont courbées en arriere.

SERPENT A DEUX TÊTES. C'est l'amphisbene. *Voyez* DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT DU CAP, nommé en Portugais *capo de tiburon.* Ses écailles sont amples, variées de blanc, de brun & de noir, sursemées de belles taches qui s'étendent par ondes flambées de couleur de feuille morte. Si quelque petit oiseau se présente à sa vue, il ne manque guere d'en faire sa proie, & il le surprend adroitement, pendant qu'il est occupé à chanter.

SERPENT DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Selon *Kolbe*, ce serpent a un pied & demi de long, & la grosseur d'un doigt; la tête blanche, le dos rouge, tiqueté de brun : on en rencontre dans le chaume qui couvre les maisons des Colonies; c'est là qu'ils déposent leurs œufs & qu'ils élevent leurs petits : il s'en trouve aussi de très-petits : d'autres habitent dans les rochers, d'autres sur les arbres : de loin on prendroit ceux-ci pour une branche d'arbre. Quand on en approche de trop près sans les voir, ils tâchent de blesser au visage, puis ils se retirent : ils sont assez lents à marcher. On voit encore d'autres serpens au Cap, tels que le *serpent glissant*, le *cobra* & l'*esculape*. Voyez ces mots.

SERPENT DE L'ILE DE CAYENNE. *Barrere* en cite de dix especes. Le premier est un *double marcheur* ou *amphisbene ;* le second est le *serpent à grelots* ou *à sonnettes*, dont nous avons parlé au mot BOICININGUA. *Marcgrave* dit que cette sonnette a autant de pieces que le serpent a d'années : *quot annos serpens, tot habet partes crepitaculum hoc.* C'est le propre de ce serpent, quand il mord, de s'engourdir & de rester sur la place. Le troisieme est le *boiguacu des Brasiliens*, & l'*ikiriou des Cayennois.* Le quatrieme est le *serpent hérisson :* il a cinq ou six pieds de long; sa morsure est mortelle. Le cinquieme est le *caninana.* Voyez ce mot. Le sixieme est un petit serpent jaune, à bandes annulaires. Le septieme est un grand serpent varié de rouge, de blanc & de noir. Le huitieme est

l'*araouai*

l'*araouai des Cayennois.* Le neuvieme eſt un petit ſerpent rouge ; & le dixieme eſt une eſpece de petit *aſpic*, tacheté de rouge, de blanc & de noir.

SERPENT DE L'ILE DE CEYLAN. *Séba* en cite dix-huit eſpeces, entre leſquelles on en diſtingue quelques-uns dont la robe eſt richement parée, ſur-tout celui que l'on appelle *carowalo*, qui eſt tout flambé : il ne ſort des vieilles maſures que pour attaquer les mouches, les eſcarbots & autres inſectes. La ſixieme eſpece eſt ſi brillante, qu'elle ſemble étinceler par tout ſon corps. Le ſeptieme fait un ſifflement remarquable quand quelqu'un paſſe. Le neuvieme eſt roux : les Ceylanois le laiſſent entrer dans leurs maiſons, car il ne fait point de mal. Le dixieme eſt nommé le *ſerpent-croix*, de la forme de ſes taches noires qui ſe croiſent ſur une peau blanche. Le onzieme eſt le *rotange des Indiens.* Le douzieme eſt picoté de rouge, c'eſt le *javara-épéba des Ceylanois.* Le dix-ſeptieme eſt ſurnommé le *mangeur de loirs :* il ſurpaſſe les chats dans l'adreſſe à les prendre ; il vit auſſi de lézards & de grenouilles. Le dix-huitieme a les écailles d'un noir d'ébene, tiquetées de points blancs : il a comme un collier de perles tout autour du front, le dos parſemé de fleurs blanches taillées en roſe & rangées avec ordre. *Séba* dit qu'on pourroit donner à cette ſorte de ſerpent le nom de *ſerpent revêtu d'un riche habit de deuil.*

SERPENT DE LA CHINE. Il eſt roux & ſurſemé de taches d'un rouge vif : ſa tête eſt jaunâtre.

SERPENT A COLLIER ou ANGUILLE DE HAIE : *voyez* CHARBONNIER.

SERPENT COMMUN D'ALLEMAGNE. Les écailles du dos ſont bleuâtres & tiquetées de noir, ainſi que celles du ventre. Ce reptile a un collier jaune, les écailles de la tête larges & brunâtres, les dents petites.

SERPENT CORNU. *Voyez* AMMODITE & CÉRASTE.

SERPENT DE LA COTE D'OR. Eſpece de ſerpent cornu ou céraſte qui infeſte non-ſeulement les bois, mais les cabanes des Negres. *Voyez* CÉRASTE.

SERPENT COULE-SANG. *Voyez à l'article* SERPENT DE LA MARTINIQUE.

SERPENT CROS DE CHIEN. *Voyez* CROS DE CHIEN.

SERPENT COURONNÉ. *Voyez* SERPENT A LUNETTE.

SERPENT DE LA DOMINIQUE. C'est le *serpent à tête de chien*. Voyez ce mot.

SERPENT DE SAINT DOMINGUE. Il est assez semblable au serpent des Antilles : il est gros comme le bras, & a douze pieds de long; il se jette ordinairement sur les poules, autour desquelles il s'entortille en un moment, & les étouffe sans les piquer ni les mordre, mais seulement en les serrant, après quoi il les avale sans les mâcher. Ce serpent est une couleuvre, & se trouve rarement aujourd'hui à Saint-Domingue : on les y a détruits.

SERPENT DOUBLE MARCHEUR, appellé improprement SERPENT A DEUX TÊTES. C'est l'*amphisbene*. Voyez DOUBLE MARCHEUR.

SERPENT D'EAU DE L'EUROPE, ou COULEUVRE SERPENTINE. *Voyez à l'article* CHARBONNIER. Il y a le *serpent d'eau de l'Inde*; il vit sur la terre & dans l'eau. La morsure de ce reptile est venimeuse; on en meurt au bout de trois jours, après les plus vives douleurs. Le meilleur remede est de couper sur le champ l'endroit de la morsure pour empêcher la communication du poison. La thériaque, & mieux encore les alkalis volatils, voilà le véritable antidote.

SERPENT A ÉCAILLES DE TORTUE. *Voyez* SERPENT D'AMBOINE.

SERPENT ESCULAPE. *Voyez* SERPENT JOUFLU.

SERPENT ÉTOUFFEUR, *constrictor*. Espece de serpent du genre de l'*anacandaia*. Voyez ce mot.

SERPENT FAMILIER, *serpens mansuefactus*. On donne ce nom à de certaines couleuvres vertes des Indes, qu'on y trouve dans les campagnes, & qui ne sont que de la grosseur du pouce. On leur fait dans un tonneau ou autre ustensile semblable, une espece de petit lit où elles se reposent, & n'en sortent que quand le besoin de manger le demande ; alors elles montent sur les épaules de leur maître & lui font mille caresses, en se mettant en cercle & imitant la figure d'une roue ; & quand on leur a donné à manger, elles se retirent dans leur niche & y dorment (*Ruisch*). Nous avons vu la même familiarité dans une couleuvre blanchâtre (c'est notre serpent ordinaire) qui étoit tellement attachée à sa maîtresse, qu'elle lui montoit le long des cuisses & des bras, se cachoit sous ses vêtemens ou se couchoit sur son sein. Sensible à sa voix, le reptile obéissoit à ses ordres, & arrivoit près d'elle : il la reconnoissoit ou distinguoit, lorsqu'elle rioit ou se

mouchoit, ou qu'elle marchoit. Nous l'avons vu encore, étant dans un petit bateau sur la riviere de Seine, suivre dans l'eau le bateau où étoit sa maîtresse, qui l'avoit jettée à l'eau exprès & qui l'appelloit; mais la marée venant à monter, elle disparut & on la perdit, au grand regret de sa mere nourrice. Cette couleuvre alloit près du feu dans l'hiver. *Voyez* COULEUVRE.

SERPENT FÉTICHE. On voit ce serpent dans le Cabinet de Chantilly sous les noms de *jaucourou* & *daboue;* il se trouve dans le royaume de Juidah ou Juda sur la côte de Guinée, à six degrés Nord de la ligne. Il est gros à proportion de sa longueur. Sa queue n'est pas fort pointue. La peau est couverte d'écailles de la grandeur de celles de la vipere, ornée de taches noires sur un fond d'un blanc sale, qui est pointillé de noir. Les espaces blancs sont sur les côtés autant de triangles aigus.

Un Auteur moderne rapporte que les Negres de cette contrée ont une vénération singuliere pour cette espece de serpent. C'est leur divinité secondaire, le Dieu tutélaire de la Nation. Il a un Temple magnifique, des Prêtres, des Prêtresses. Dans les calamités publiques on l'invoque, on lui fait des offrandes; étoffes de soie, bijoux, les mets les plus délicieux du pays, bestiaux vivans, tous ces présens tournent au profit de leurs Prêtres imposteurs qu'on nomme *Féticheres.* Aussi ceux-ci ont-ils des revenus considérables, des terres immenses, une multitude d'esclaves à leur service. La superstition, dit un Auteur moderne, est un tyran despotique qui fait tout céder à ses chimeres. Les Negres ont l'imbécillité de croire que les jeunes filles ont eu communication avec le serpent fétiche, tandis que ces tendres & innocentes victimes ont été sacrifiées à la brutalité des Féticheres. De vieilles Prêtresses qu'on a honorées du nom de *Bétas*, & qui exercent un empire absolu sur leurs maris, sur leurs biens, ceux-ci ne leur parlant qu'à genoux, tandis que les autres femmes du même pays rendent à leurs maris des hommages serviles, ces vieilles furies, dis-je, dans le temps que le maïs commence à verdir, s'en vont la nuit par toute la Ville & les Bourgades voisines, armées d'une grosse massue ou bâton de commandement, forcent les filles les plus jolies, de l'âge de huit ans jusqu'à douze, à les suivre & à entrer dans le Temple. Secondées des Prêtres elles assomment impitoyablement quiconque ose

faire résistance. On instruit les jeunes filles à chanter des hymnes & à danser en l'honneur de la Divinité.

La derniere partie du noviciat est très-sanglante : elle consiste à leur imprimer dans toutes les parties du corps sur la peau, avec des poinçons de fer, des figures de fleurs, d'animaux, & sur-tout de serpens. Cette opération est douloureuse & occasionne une grande effusion de sang, suivie fort souvent de fievres dangereuses. Dans cette cérémonie barbare les cris des patientes ne touchent & n'arrêtent point les impitoyables prêtresses. La peau étant guérie ressemble à un satin noir à fleurs ; mais sa principale beauté, aux yeux des Negres, est de marquer une consécration perpétuelle au service du serpent. Enfin le temps de les épouser par commission arrive ; la scene se passe dans un caveau où elles trouvent des serpens à figure humaine : on égaye cette entrevue conséquente par des chants & des danses au son des instrumens, que les Novices & les Prêtresses exécutent, mais à une distance suffisante pour qu'on ne puisse entendre ce qui se passe dans le caveau mystérieux. C'est ainsi que les Prêtres jouissent des charmes de ces Novices, & les fascinent au point de leur faire accroire qu'elles ont été honorées de l'approche, de la marque & des embrassemens de l'immortel Fétiche. Si quelqu'une, au sortir de ce temple, ou plutôt de ce sérail, ose révéler leurs horribles mysteres, elle est saisie, mise à mort, & l'on croit que c'est le serpent qui les emporte & doit les brûler vives.

Les parens de ces jeunes personnes, quoiqu'avertis du lieu où sont leurs filles, loin de s'en affliger, se croient fort honorés de voir tomber le choix sur leur sang. Il y en a même qui offrent une fille ou deux au service du serpent, parce qu'elles seront décorées par la suite du titre de *femme du serpent*. L'on ne fait point de difficulté de les recevoir ; il leur suffit d'avoir des agrémens naturels. De la main des Prêtres elles passent dans d'autres, & cette seconde alliance est un contrat social de longue durée. Qui croiroit que les Feticheres trouvent encore l'art séducteur de se faire payer chérement leurs plaisirs ! Cette portion de leur revenu entre pour moitié, dit-on, dans les coffres du Souverain. Le reste se partage entr'eux & leurs vieilles pourvoyeuses. Les cochons sont mal reçus dans ce pays ; l'espece en a été détruite, parce qu'ils étoient friands de serpens, & qu'ils mangeoient les Divinités favorites de la Nation.

SERPENT DE LA GUADELOUPE. Son habillement est jaune & ceint tout autour de bandes rousses : il a sur la tête une raie arquée; la queue est cerclée de bandes blanches & rousses, faites en réseau : cet animal rampe avec une vîtesse extraordinaire, & il laisse après lui une odeur douce & agréable.

SERPENT DE GUINÉE. *Séba* en décrit six especes : le premier porte le long de son dos sept lignes artistement tissues de rouge, de bleu, de blanc, de vert & de noir; il a sous le ventre des lignes transversales noires. Le second est d'un bleu tacheté; il passe pour être fort venimeux, mais d'un caractere doux. Le troisieme est d'un brun roussâtre. Le quatrieme est un serpent de Medock en Guinée : il a presque la moitié du corps blanchâtre, marbré de noir, & le reste d'un châtain obscur : il va à la chasse des lézards. Le cinquieme est le serpent intestinal : il est long & menu; il a une raie blanchâtre sur le dos; son bas-ventre est traversé de bandes noires. Le sixieme est d'un bleu turquin : il a sur la longueur des côtés un fil en maniere de perles noires; les taches noires du dos sont aussi symétriques.

SERPENT DE HOLLANDE. On en trouve en grande quantité dans les bruyeres ou dans les lieux humides & marécageux de la Hollande. La Frise occidentale est sur-tout fertile en serpens de cette espece : on en prend beaucoup au mois d'Avril; leur peau est très-jolie : elle est d'un châtain tiqueté de brun; les écailles du ventre tirent sur le rougeâtre : après qu'on les a dépouillés de cette peau, on les apporte en Hollande, & on les emploie dans la composition de divers médicamens.

SERPENT DE LA JAMAIQUE. C'est une espece d'acontias ou de serpent volant : *voyez* ACONTIAS. Le serpent des Indes est aussi une espece de serpent volant.

SERPENT A JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERPENT INTESTINAL. *Voyez* SERPENT DE GUINÉE.

SERPENT A IRESCELLE ou A CRÉCELLE. C'est le *serpent à sonnettes.* Voyez BOICININGUA.

SERPENT D'ITALIE. C'est le serpent des collines du Padouan : il est d'un jaune clair, tiqueté de rouge, de brun, & d'un jaune blafard; il ressemble au serpent de Hollande.

SERPENT JOUFLU. On le trouve dans l'ancienne Béotie, nommée aujourd'hui *Stramulipe.* Il a la gueule grande, les babines larges, épaisses

& comme jaſpées : ſon aſpect a quelque choſe d'affreux : ſon corps eſt cerclé de larges bandes noires & blanches ; ce ſerpent porte auſſi le nom d'*eſculape.* Voyez ce mot.

SERPENT A LARGE QUEUE ou A QUEUE APPLATIE, *ſerpens laticaudatus.* M. *Woſmaër* vient de donner la deſcription avec figures de deux ſerpens à queue applatie, ſans écailles abdominales, & encore très-peu connus ; l'un a le dos brun & eſt originaire du Mexique, l'autre eſt à anneaux & habite les mers de l'Inde. La premiere eſpece a été décrite par *Séba* ſous le nom de *nixboa quamquecholla* : (ou ſerpent du Mexique à queue large).

Le *ſerpent à queue applatie & dos brun*, paroît avoir quinze pouces de longueur & huit lignes de diametre. Sur la tête & tout le long du dos regne une large bande d'un brun obſcur, le reſte eſt d'un jaune clair ou pâle. Des deux côtés, proche l'origine de la queue, & ſur la queue même, ſe voient quelques taches brunes irrégulieres : les narines ſont rondes : la tête eſt couverte de petits écuſſons : les yeux ſont orbiculaires & bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu : il n'a point de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles ; les écailles ſont en général petites, plates & ſerrées : le corps eſt arrondi, mais s'applatiſſant un peu près du bout de la queue : la queue qui a environ un pouce de longueur eſt abſolument mince & applatie des deux côtés. On ne voit ni ſous le ventre, ni au bout de la queue aucune marque de ces écailles abdominales & étroites qui ſe remarquent chez les autres ſerpens.

Le *ſerpent à queue applatie & à anneaux* ; M. *Bancks* dit qu'il ſe trouve en grande quantité dans la mer Pacifique, le long de la côte orientale de la Nouvelle Hollande, depuis vingt juſqu'à dix degrés de latitude auſtrale ; ainſi que dans la mer ſituée entre la Nouvelle Guinée & la partie ſeptentrionale de la Nouvelle Hollande, juſques & au-delà de la partie méridionale de l'Iſle Timor. M. *Bancks* dit encore avoir vu ces mêmes eſpeces de ſerpens dans les mers & ſur les côtes de la Chine, & que, lorſqu'il faiſoit beau temps, & que la mer étoit calme, on les voyoit nager ſur la ſuperficie, & ſouvent auſſi ſe replonger vers le fond : ils ſont moins gros, mais plus longs que l'eſpece précédente : tout le corps eſt cerclé de bandes ou boucles d'un noir fauve, fort près les unes des autres. Sur le ſommet de la tête & à l'extrémité de la mâchoire ſupérieure, ſe voit une tache de la même couleur que

les bandes, la queue eſt applatie & noire, fauve auſſi par le bout: les narines ſont rondes; la tête couverte d'écuſſons; les yeux orbiculaires, bleuâtres, avec un petit point blanc au milieu: il eſt dépourvu de paupieres, & l'on n'y découvre point d'oreilles: le pourtour du corps eſt revêtu de petites écailles plates & ſerrées; le reſte de la figure eſt comme dans l'eſpece précédente.

SERPENT-LÉZARD ou LÉZARD-SERPENT A QUEUE LONGUE ET ÉCAILLES RUDES. Animal de l'ordre des êtres ambigus, dont M. *Woſmaër*, Naturaliſte Hollandois, vient de donner la deſcription avec une figure exacte, & qu'il croît être naturel à l'Afrique: il paroît que Séba, *T. II. Tab. 68, fig. 7 & 8*, avoit connu cette ſorte de *ſerpent-lézard;* il dit qu'il s'en trouve en quantité au Cap de Bonne-Eſpérance, dans la riviere ſituée près de la baie de la Table, entre les rochers: M. Linneus, *Syſtema Nat. Edit. XII. reform. Tom. I. pag. 371*, place le ſerpent-lézard, ſous le nom d'*anguina*, entre les lézards.

Le ſerpent-lézard décrit par M. *Woſmaër* eſt long de vingt pouces, couleur de gris-cendré, mais d'une teinte plus foncée vers la queue, tandis que l'abdomen ou le ventre eſt blanchâtre: les écailles plus longues que larges, placées en rangées aſſez droites, à-peu-près comme les ardoiſes ſur les toits des maiſons, celles du ventre ſont les plus droites: la tête eſt pareille au corps. Notre Obſervateur croît avoir reconnu deux petites narines, placées ſur le devant, des deux côtés de la mâchoire ſupérieure: la bouche lui a paru capable d'une large ouverture: les oreilles ſont placées immédiatement derriere la bouche obliquement; elles ſont un peu ovales. M. *Woſmaër* dit que cet animal a des paupieres qu'il peut fermer comme les autres animaux: les quatre petits pieds dont il eſt pourvu, dit-il, ſont preſque arrondis & recouverts, comme le corps, de petites écailles tout autour, juſqu'au bout, & ſans le moindre indice d'onglets. Etant en Hollande, M. *Voſmaër* nous montra cet animal: ſa groſſeur la plus conſidérable nous parut être au ventre, & d'environ neuf lignes de diametre: la queue va en s'aminciſſant, filiforme, & eſt recouverte de petites écailles ſemblables à celles du corps: l'anus ſe montre tout près des pieds poſtérieurs: les pieds antérieurs ſont tout près de la tête, & les poſtérieurs à ſix pouces ou environ de diſtance. Il nous a paru que ces pieds n'étant point digités ni palmés,

on les pouvoit nommer *appendices écailleuses*, dont l'usage paroît encore inconnu. Serviroient-elles de nageoires ?

SERPENT DE LA LOUISIANE. Il s'y en trouve une grande quantité : ils ressemblent à nos couleuvres de France : ils font beaucoup de ravage dans les poulaillers où ils mangent les œufs & les poulets naissans.

SERPENT A LUNETTES ou SERPENT COURONNÉ. On le trouve au Pérou, à Siam, aux grandes Indes : il y en a de diverses grandeurs, mais tous ont sur la tête une tache dont la figure ressemble beaucoup à celle d'une paire de lunettes à mettre sur le nez. On dit que ce serpent est très-venimeux.

SERPENT DE LYBIE. Il est blanc & vergété de taches noires : il est long : sa queue est noirâtre : il vit d'oiseaux & d'autres animaux.

SERPENT DE MADERASPATAN ou DE MADRAS. On le trouve près de cette ville : il est couvert d'écailles maillées d'un beau jaune, variées, ou de couleur de feuilles mortes ; sa tête est ornée de grandes écailles joliment mouchetées. Il y a beaucoup d'autres especes de serpens dans cette presqu'île, sur-tout aux environs de *Nega-patnan*, qui en a tiré son nom. Ce mot veut dire *ville aux serpens*.

SERPENT DE MADERE. On le nomme par excellence *serpent maigre & agile ;* son corps est long & mince : il rampe avec une grande vîtesse : sa couleur est d'un violet pâle, ornée sur le dos de taches rhomboïdes & bai-brunes ; l'ouverture de la gueule est bordée de jaune.

SERPENT DE MALABAR. Il porte une robe tissue d'écailles blanches, rondes & cerclées de bandes noires. *Séba* dit que ce serpent a quelque chose de si agréable & de si mignon, que dans les Indes Orientales, non-seulement les femmes se font un plaisir de le regarder, mais encore de le mettre dans leur sein pour se rafraîchir pendant les grandes chaleurs de l'été. On ajoute que les Indiens élevent cette espece de reptile, les mettent dans un tonneau, & leur font un lit ; à la voix de leur maître, ils en sortent, s'élancent sur lui, le caressent & s'entrelacent autour de son cou. On leur donne à manger & ils rentrent dans leur retaitre.

Il est fait mention dans la *République des Lettres*, *Janvier 1699*, *page 33*, d'une espece de *serpens de Malabar* très-dangereux : il est gros comme le doigt, long de cinq ou six pieds, & de couleur verte ;

il

il eſt hardi, & ſe lance ſur les paſſans, en choiſiſſant preſque toujours les yeux, le nez & les oreilles pour s'y attacher. Ce n'eſt pas par ſa morſure, dit-on, qu'il empoiſonne ; mais il a ſous le cou une veſſie de venin ſubtil qu'il répand où il s'attache. L'on prétend qu'il n'y a point de remede contre ce venin. Ce ſerpent eſt une eſpece d'acontias.

SERPENT MARIN, eſpece de poiſſon à nageoires molles qu'*Artedi* met dans le rang des murenes. *Rondelet* cite deux eſpeces de ſerpens marins, l'un qui a trois ou quatre coudées de long, le corps rond comme une anguille & la tête du congre ; la mâchoire ſupérieure eſt plus longue que l'inférieure : on lui voit des dents aux mâchoires & au palais ; il a deux pinnules aux ouies comme les anguilles ; ſon dos eſt jaune, & le ventre cendré. L'autre eſpece eſt ſemblable aux ſerpens de terre ; ſa couleur eſt jaune ; le dos eſt garni de lignes tranſverſales ; ſa bouche eſt petite & garnie de dents pointues qui ſe joignent exactement : il a des ouies couvertes comme celles des poiſſons à écailles ; tout le deſſus du dos eſt garni d'une continuité de poils menus qui lui ſervent comme de nageoires. *Labat* dit avoir vu un ſerpent marin qui avoit dix pieds de longueur, deux de circonférence, la peau bleuâtre tiquetée de noir & de jaune, & comme verniſſée ; le dos garni d'une empennure de ſept pouces de hauteur ; la queue fourchue, & trois aîlerons onglés de chaque côté ; les yeux vifs, gros, à fleur de tête : les Pêcheurs le redoutent.

Un Capitaine, commandant un vaiſſeau du Roi de Danemarck, dit auſſi avoir vu de fort près en 1746, ſur les côtes de la Norwege, un ſerpent marin d'une groſſeur monſtrueuſe & d'une longueur démeſurée : la tête de cet animal que l'on voyoit hors de l'eau, avoit quelque reſſemblance avec celle d'un cheval : on remarquoit de grands crins blancs qui lui pendoient le long du cou ; ſa marche paroiſſoit de loin une file de gros tonneaux qui ſe ſuivent en ligne droite. Lorſque les Pêcheurs de Norwege ſe trouvent en danger à l'approche de cette eſpece de ſerpent, comme ils ne peuvent l'éviter à cauſe de la rapidité avec laquelle il nage, ils lui jettent du *caſtoreum* ou de l'*aſſa-fœtida*, dont l'odeur le fait fuir.

SERPENT DE LA MARTINIQUE. On en diſtingue de trois ſortes fort dangereuſes : les uns ſont gris, les autres ſont d'un beau jaune, & les troiſiemes ſont roux ; leur tête eſt plate ; quelquefois ils ſont plus gros que le bras ; leur gueule eſt armée de quatre, & ſouvent de huit

dents longues d'un pouce, pointues & courbées: ils ont à chaque dent un petit aiguillon qui pénetre depuis la racine jusqu'au bout; & c'est par là qu'ils font glisser le venin dans la plaie où se rencontre la dent. Ce venin est renfermé dans de petites vessies qui environnent les dents, & qui sont grosses comme des pois. Les serpens jaunes de ce pays ont leur venin un peu jaunâtre & plus épais que les autres, & ce sont les moins dangereux: les gris l'ont comme de l'eau un peu trouble; & les roux ont le leur clair comme de l'eau de roche; c'est le plus subtil. Quand on est mordu de ces serpens, il faut aussi-tôt boire de l'infusion du bois de couleuvre ou de caapeba, autrement dite *liane à serpent*. Voyez CAAPEBA. Ce serpent avale sans mâcher.

Il y a aussi dans ce pays un serpent qu'on appelle *coule-sang*, parce que le sang coule par tous les conduits du corps de celui qui en a été mordu: c'est un petit serpent grand comme une vipere, ayant les yeux fort ardens & la peau très-luisante, tiquetée de noir & de blanc; son corps est étroit & sa queue menue.

Les Sauvages rapportent que les Acrouages, qui sont des peuples de la Terre-ferme, se voyant continuellement tourmentés par les incursions des habitans de cette île, pour se venger d'eux, ramasserent un grand nombre de ces différens serpens venimeux, qu'ils renfermerent dans des paniers & des calebasses; & que les ayant apportés dans l'île de la Martinique, ils leur donnerent la liberté, pour leur nuire par le moyen de ces animaux.

M. *de Présontaine* assure que la plante appellée *ouangue* à Cayenne, ou *gingiri* à la Martinique (*digitalis sesanum dicta*, *rubello flore*, PLUM.), est un remede spécifique pour la morsure de quelque serpent que ce soit. L'Intendant de Cayenne (M. *de Chanvalon*), dit que l'*envers blanc*, qui est le *marantha* du P. *Plumier*, est aussi un bon remede. Ce même Auteur a envoyé à la Martinique pour ce même traitement, de l'alkali volatil, afin d'essayer si le succès en sera égal à celui qu'a éprouvé M. *Bernard de Jussieu* en Europe.

SERPENT DE MOCULO, en Amérique. *Séba* le représente allant à la chasse des araignées dont il se nourrit. Ce reptile a les écailles plombées, & marbrées de raies noires, tracées dans un ordre régulier.

SERPENT DE LA NÉGRITIE. *Séba* en décrit deux especes: le premier a la tête rouge, traversée de bandes ou de découpures blanches. On y distingue un petit quarré blanc, fait comme un petit dez: le reste

du corps eſt pâle, & traverſe ſa longueur par une bande jaune, puis bleue, enfin verte. La ſeconde eſpece eſt tachetée en deſſus & en deſſous: près de l'anus, il ſort deux eſpeces de dards, qui ſont peut-être les organes de la génération dans les mâles.

SERPENT ORIENTAL. Son corps eſt long de ſix pieds & plus, gros de deux pouces & demi; ſes écailles ſont loſangées de diverſes couleurs vermeilles, & figurées en façon de rubans: il a un collier d'un beau rouge, & ſa tête eſt cuiraſſée de fortes écailles citrines: il y en a une eſpece dont la queue finit en une pointe auſſi piquante qu'une aiguille.

SERPENT DU PÉROU. *Séba* en décrit cinq eſpeces aſſez agréablement chamarrées: la premiere eſpece détruit ces ſcarabées dont le bourdonnement eſt inſupportable. Le troiſieme a des dents pointues à fleur de tête: il pouſſe des ſons auſſi harmonieux, dit-on, que quelques petits oiſeaux. Le cinquieme eſt un ſerpent qui porte un collier obſcur.

SERPENT POURRISSEUR. On le nomme ainſi, parce que la partie qu'il a mordue ſe pourrit incontinent, & cauſe de grandes douleurs. Ce ſerpent a la tête large, le cou étroit, le ventre gros & la queue courbée: il chemine obliquement à la maniere des cancres: il a des taches ſéparées les unes des autres, bariolées & polies: on diroit que ſa peau eſt un tapis.

SERPENT DU ROYAUME DE DAMEL. Ces animaux ſont fort communs dans cette contrée de l'Afrique occidentale. On en voit de fort gros, dont la morſure eſt des plus dangereuſes: cependant les Negres n'oſent leur interdire l'entrée de leur caſe; & quand ils en ſont mordus, ils mettent auſſi-tôt de la poudre ſur la plaie, & y appliquent le feu; car, pour peu qu'ils different, le venin gagne les parties nobles, & la mort ſuit très-promptement. Les Negres tâchent auſſi d'appaiſer ces ſerpens par les gris-gris de leurs Marabous. Les Cercres, autre nation Negre, les prennent aux pieges pour les manger, parce que leur chair paroît fort bonne: il y a de ces ſerpens qui ont quinze & vingt pieds de longueur & demi-pied de diametre: il y en a de tout verts; d'autres ſont noirs, tachetés & ondés de belles couleurs: les aigles en détruiſent beaucoup. Il ſe trouve encore en ce pays des ſerpens d'eau d'une groſſeur monſtrueuſe, ſur-tout dans les rivieres de Canoburi & de Quanza: les Negres ne tuent ces ſerpens que quand

ils ſont extrêmement raſſaſiés; car alors ils ne peuvent ſe défendre : ils mangent leur chair rôtie.

SERPENT DU SÉNÉGAL : il eſt couvert d'écailles blanchâtres, ornées de bandelettes & de taches brunes, luiſantes, entrecoupées d'autres petites taches noirâtres.

SERPENT SERINGUE. Nom donné à une eſpece d'*acontias* ou *ſerpent volant*. Voyez ces mots.

SERPENT DE SÉVILLE. Il eſt très-beau & d'un aſpect tout-à-fait agréable ; ſa peau eſt fort liſſe, quoiqu'ornée d'écailles blanches & noires ; les écailles tranſverſales du ventre ſont d'un jaune pâle.

SERPENT DE SIAM. Il y en a de toutes couleurs dans ce pays : on en voit qui ont plus de vingt pieds de long, & un pied & demi de diametre : plus ils ſont gros, moins ils ſont venimeux. *Séba* en cite quatre eſpeces : le premier paroît être une eſpece de *ceraſte*. Voyez ce mot. On trouve auſſi ce ſerpent aux environs du grand Caire, mais il n'a guere que cinq pieds de long. Le ſecond eſt cerclé de bandes blanches & noires. Le troiſieme a l'air fort doux : ſes écailles ſont blanchâtres, rayées de bandelettes noires autour du corps. Le quatrieme ſe nomme *Sybilla* à Siam : c'eſt un ſerpent de bon augure pour les habitans de ce pays : ſon corps eſt jaune, petit, couvert d'écailles minces & luiſantes.

SERPENT DE LA SIERRA MORENA. Il y en a d'une groſſeur monſtrueuſe : les Maures leur font une guerre continuelle : ils ont une eſpece de crête ſur la tête.

SERPENT A SONNETTES, *vipera caudi-ſona*. Voyez BOICININGUA.

M. *le Beau*, Médecin au ſervice de la France à la Louiſiane, a rapporté un *ſerpent à ſonnettes* d'une eſpece différente du *boicininguа*. Voyez ce mot. M. le Docteur *Mauduit* en a conſigné la deſcription dans le *Journal de Phyſique & d'Hiſt. Nat. de M. l'Abbé Rozier*. Ce ſerpent eſt du genre de la vipere, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par la forme triangulaire & applatie de ſa tête, & ſur-tout par l'inſpection des deux crochets entourés d'une véſicule à leur baſe, dont ſa mâchoire ſupérieure eſt armée : ſa longueur eſt de dix-ſept pouces ; le milieu du corps a dix-neuf lignes de circonférence : de ce point, en s'éloignant vers les deux extrémités, il diminue conſidérablement de volume ; mais le côté

de la queue se rétrécit subitement au dessous de l'anus, & finit en un fouet de la grosseur d'une forte ficelle : le dessous du dos, depuis la base du crâne jusqu'à la queue, est relevé par une espece d'arête ou de crête ; & les côtés étant déprimés, le dos entier paroît triangulaire; le ventre est arrondi & légérement déprimé, comme il l'est ordinairement dans les serpens : les écailles du dos sont grises sur les côtés, mêlées, de distance en distance, de deux écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment une rangée de taches le long des flancs : les écailles qui recouvrent la saillie du dos sont brunes, & mêlées par intervalles de trois écailles noires à côté l'une de l'autre, qui forment également une rangée de taches le long du corps ; les écailles qui recouvrent le ventre sont d'un blanc gris, traversées par des bandes ou taches noires, inégales & sans ordre, ce qui fait paroître tout le ventre comme marbré : la queue, qui est la partie la plus remarquable de ce serpent, est terminée par un appendice de substance cornée, composé de neuf anneaux, le tout de même que chez le *boiciningua*. Dans la proportion du corps & de la taille des deux especes de serpens à sonnettes, M. le Docteur *Mauduit* dit que dans celui dont il est mention ici, les anneaux ou sonnettes sont infiniment plus petites. Cet Observateur prétend absolument que cette vipere à sonnettes n'est point un jeune de l'espece commune : il y a des différences dans la robe & dans le nombre des taches noires.

Ce nouveau serpent à sonnettes se trouve en Amérique, sur-tout dans le Mexique ; on le trouve encore en quantité dans les prairies de Barataria, dans le pays des Apeloufas & des Acatapas, peuples qui occupent l'espace situé entre la Louisiane & le Mexique; mais il ne s'étend pas au delà : la Louisiane n'en nourrit point, & il n'est point connu dans la Guiane, où le serpent à sonnettes ordinaire est commun.

M. *le Beau*, qui a voyagé chez les Acatapas, certifie que la morsure de ce petit serpent à sonnettes a des effets plus rapides encore & plus meurtriers que n'en a la morsure du serpent à sonnettes ordinaire, toute dangereuse & mortelle qu'elle est, si on n'y apporte un remede très-prompt. L'alkali volatil donné dans un véhicule convenable, est l'antidote de la morsure de l'une & de l'autre espece : plutôt le remede est administré, mieux il prévient l'infection du sang. On s'en est servi avec succès pour rappeller à la vie des personnes mordues, il y avoit six heures, par un serpent à sonnettes commun (ce serpent avoit sans

doute peu de force) ; il ne faudroit pas attendre la moitié de ce temps pour la petite eſpece que nous venons de décrire.

Ce petit ſerpent à ſonnettes eſt donc beaucoup plus dangereux, plus à craindre ; étant plus petit, on l'apperçoit de moins loin, il ſe gliſſe plus aiſément entre les herbes : le cliquetis de ſes grelots étant à peine ſenſible, n'eſt pas capable d'avertir à une certaine diſtance. Peut-être y a-t-il de ces petits ſerpens à ſonnettes dont le nombre des grelots devient plus conſidérable avec l'âge.

SERPENT DE SURINAM. Il y en a de ſept à huit eſpeces, entre leſquelles on diſtingue l'*acontias* ou *ſerpent à javelot* & le *boicininga*, qui eſt le *ſerpent à ſonnettes*. Mademoiſelle *Merian*, dans ſon *Hiſtoire des Inſectes de Surinam*, a repréſenté au bas d'un jaſmin un beau & rare ſerpent de Surinam, qui a l'habitude de s'entortiller, en cachant ſa tête au milieu de tous ſes replis. Le même Auteur parle d'un de ces ſerpens de Surinam dont les œufs ont la coque ou enveloppe molle : ces ſerpens ſont roux & d'un bleu d'outremer. *Séba*, qui en cite cinq eſpeces, dit que le cinquieme eſt d'un aſpect horrible & menaçant, & qu'il claque fortement des mâchoires.

SERPENT DE TERNATE. Il eſt magnifiquement tacheté d'eſpeces d'yeux bordés d'un anneau rouge ſur des écailles rhomboïdes & rouſsâtres.

SERPENT A TÊTE DE CHIEN. Il ſe trouve à la Dominique : il eſt long de neuf pieds & gros comme le bras : ſa tête eſt courte, groſſe ; ſa gueule & ſes dents reſſemblent à ces mêmes parties du chien, & il mord de même : cependant il n'a point de crocs proprement dits, & eſt ſans venin. La peau des flancs eſt argentée ; celle du dos eſt tachetée de noir, & celle du ventre comme nacrée. La graiſſe de ce ſerpent eſt ſpécifique contre les rhumatiſmes. Ce ſerpent eſt l'ennemi redoutable des oiſeaux du pays : replié autour des branches où ſe trouvent des nids, il ſe met à l'affut, les ſaiſit & les dévore. On dit que les oiſeaux qui l'apperçoivent jettent continuellement des cris, voltigent autour de lui, viennent au devant des Voyageurs, ſemblent implorer du ſecours contre ce perturbateur. L'a-t-on tué, ils fondent ſur le ſerpent terraſſé, le frappent à coups de bec, planent au-deſſus de leur protecteur & ſemblent marquer leur reconnoiſſance par des grands cris de joie.

SERPENT TIGRÉ. On le trouve dans l'Iſle de Baly, ſituée au levant

de celle de Java ; ſes écailles ſont de couleur de ſafran, tiquetées de brun & de noir, celles du ventre ſont olivâtres ; ſa tête eſt d'un brun ſombre, & ſa queue ſe termine en une pointe très-aiguë.

SERPENT DE LA VIRGINIE. *Séba* en décrit deux eſpeces : la premiere a la peau d'un cendré jaune, tiquetée de brun ; les écailles tranſverſales du ventre ſont blanchâtres ; ſa tête eſt magnifiquement marbrée ; ſon corps & ſa queue ſont longs & minces : ce ſerpent ſe nourrit d'oiſeaux. La ſeconde eſpece ſe nourrit de grenouilles : il a le deſſus du corps entouré de bandelettes jaunes & diſpoſées par ordre ; les écailles du ventre entiérement blanches ; la gueule garnie de dents pointues & les yeux perçans.

SERPENT VOLANT D'AMBOINE. *Séba* en donne deux eſpeces, qui ſont des eſpeces de *ſerpens à javelot* ou d'*acontias ;* voyez ce mot. Le premier a chacune de ſes écailles iſolées, noires, tachetées de blanc & frangées ; celles du ventre ſont blanches. Le ſecond a les écailles du dos bleues, mêlées de blanc ; l'extrêmité de la queue eſt à chainette. On trouve de ces ſerpens dans les Moluques & dans beaucoup d'autres pays. Il ne faut pas confondre ces ſerpens avec l'eſpece appellée *ſerpent aîlé.* Voyez ce mot.

SERPENT DE ZAGARA. C'eſt un beau ſerpent, ceint ſur le ſommet de la tête, d'une bande orangée ; & ſur le front, de deux autres bandelettes étroites, traverſant de grandes écailles couleur de ponceau, tachetées de jaune ; les narines & la bordure de la gueule ſont jaunâtres ; le dos eſt d'un jaune verdoyant, jaſpé de points verts, & embelli de taches rougeâtres qui repréſentent comme des armoiries ; les écailles du ventre ſont d'un jaune pâle.

SERPENTAIRE, *dracunculus major.* Plante qui vient communément aux lieux ombragés dans les pays chauds : on la cultive ici dans les jardins. Sa racine eſt groſſe, comme bulbeuſe, charnue, de couleur jaunâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût âcre & brûlant ; elle eſt plongée profondément en terre : il naît ordinairement à ſes côtés pluſieurs petites bulbes, par leſquelles elle ſe multiplie : elle pouſſe une ſeule tige haute de trois pieds, plus groſſe que le pouce, droite, ronde, liſſe, & couverte d'une peau tiquetée comme la peau des ſerpens : ſes feuilles ſont portées ſur des queues fongueuſes, & longues de neuf pouces ; elles ſont découpées profondément en ſix ou ſept ſegmens en maniere de main. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige

grosse à peine comme le doigt, dont le sommet est occupé par une gaîne qui, étant ouverte, forme une fleur d'une seule piece, irréguliere, de la figure d'une oreille d'âne ou de lievre. A cette fleur succede une baie arrondie, succulente, disposée en grappe, verte d'abord, ensuite rouge, d'un goût brûlant, & remplie d'une ou de deux graines arrondies, un peu dures. M. *Deleuze* observe que la fructification est la même que celle du *pied de veau*, dont la serpentaire est une espece. *Voyez à l'article* PIED DE VEAU.

Les racines & les feuilles de cette plante ont les mêmes vertus que celles du pied de veau; de sorte qu'on peut les substituer l'une à l'autre. La serpentaire convient singuliérement pour déterger les cancers ulcérés; on l'emploie aussi pour résister au venin.

SERPENTAIRE DE VIRGINIE ou la VIPERE VIRGINIENNE, *serpentaria virginiana*, est une racine que l'on nomme aussi *senagruel* ou *contra-yerva de Virginie*. Elle est fibreuse, menue, légere, brune, grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur agréable, aromatique, tirant un peu sur celle de la zédoaire; d'un goût un peu âcre, amer & camphré: on nous l'apporte de Virginie, province de l'Amérique Septentrionale.

Quelques-uns confondent cette racine avec celle du *cabaret de Virginie;* mais le coup-d'œil les distingue facilement, puisque les racines de ce cabaret sont noires.

Thomas Johnson, qui a corrigé l'histoire de *Gérard*, assure que la racine de *serpentaire de Virginie* appartient à une plante qui s'appelle *pistolochia semper virens:* mais *Jean Ray* pense différemment, & il dit que l'on nous apporte de Virginie les racines de trois plantes, sous le nom de *serpentaires de Virginie.* La premiere s'appelle *aristolochia polyrrhizos auriculatis foliis:* sa racine est un paquet de fibres & de chevelus attachés à une tête. La seconde se nomme *aristolochia violæ fruticosæ foliis:* sa racine est composée de fibres très-menues & blanches. La troisieme s'appelle *aristolochia caule nodoso:* sa racine n'est qu'un composé de petites fibres jaunâtres, d'un goût & d'une odeur aromatiques.

La racine de *serpentaire de Virginie* passe pour diurétique, diaphorétique, carminative, & propre à résister au venin & à la pourriture des humeurs. On la recommande comme un spécifique très-certain contre la morsure empoisonnée du *serpent* appellé *boicininguа:* on mâche cette plante, on en avale le suc d'abord après la morsure, & on applique les

feuilles

feuilles pilées ſur la plaie. *Lémery* dit que pour faire mourir ce dangereux ſerpent, il ſuffit aux Indiens de lui donner à ſentir un morceau de cette racine, qu'ils ont attachée au bout d'un bâton, & qu'ils portent exprès toujours avec eux quand ils vont en campagne. On dit auſſi qu'elle guérit de la morſure des chiens enragés, & qu'elle empêche l'hydrophobie dans ceux qui ont été mordus. Elle fait mourir les vers & détruit la pourriture vermineuſe. M. *Cartheuſer*, qui a analyſé cette racine, avertit de l'employer avec beaucoup de circonſpection, car elle échauffe & irrite beaucoup.

SERPENTIN. Nom donné à un marbre d'un vert obſcur, avec des filets de couleur jaune qui ſerpentent en veines : on ne le trouve point en blocs d'une groſſeur conſidérable. Les plus belles carrieres de ce marbre ſont en Egypte & en Grece. *Voyez* MARBRE.

SERPENTINE, *lapis ſerpentinus.* C'eſt une eſpece de pierre ollaire ou de ſmectite, ſolide, verdâtre, mouchetée de points noirs comme quelques laves & marbres. La *ſerpentine* eſt encore remarquable par ſon vert foncé, quelquefois nué de jaune : celle qui eſt opaque eſt la plus dure ; celle qui a des endroits comme demi-tranſparens eſt la plus tendre : on la trouve à Sahlberg en Suede. On en fait des mortiers & autres vaſes à broyer, qui acquierent une grande dureté au feu. La ſerpentine ſe blanchit dans un feu ouvert ; mais calcinée par un feu violent, dans un vaſe fermé, elle y devient jaune. On fait encore avec la ſerpentine, ſur-tout avec celle que l'on appelle improprement *marbre de Zœblitz* (ſerpentine de Saxe), des taſſes, des cafetieres, des tabatieres, des boîtes, des caſſolettes, & pluſieurs autres ouvrages qui ſont dans les mains de tout le monde. *Juſte Raben* fut le premier qui découvrit en 1546 la ſerpentine ; mais ce fut *Chriſtophe Illgens*, qui vivoit en 1580, qui conçut l'idée de travailler cette pierre, que ſon garçon, nommé *Brandel*, avoit déja l'art de racler & de tailler. Bientôt *Brandel* ſurpaſſa ſon Maître : il ſe perfectionna, & enſeigna ſon art en 1600 à ſes quatre fils, qui gagnerent alors leur vie à ce métier. Ceux-ci furent ſuivis par ceux de *George Schiſſle*, qui en firent d'abord, à force de bras, des uſtenſiles aſſez groſſiers, juſqu'au temps que *Michel Boſler*, qui mourut en 1634, âgé de ſoixante-dix ans, inventa l'art de travailler cette pierre au tour. Depuis ce temps on a continué de faire de la même maniere des vaſes de ſerpentine de formes très-agréables. Cette pierre n'eſt pas plus dure que l'albâtre ; & par conſéquent elle eſt

plutôt tendre que dure. M. *Desmarets* a trouvé en France une espece de serpentine remplie de grains durs & vitreux, & la regarde comme une matiere volcanisée.

SERPILIERE. Les Jardiniers donnent ce nom à un insecte qui ronge la racine des plantes, sur-tout celles des fleurs chéries & des légumes. C'est la *Courtilliere*. Voyez INSECTE & TAUPE-GRILLON.

SERPOLET, *serpyllum*. Comme toutes les especes de serpolet ont à-peu-près les mêmes propriétés, & que par cette raison elles pourroient être substituées les unes aux autres, nous ne parlerons que des deux suivantes, qui sont le plus communément employées en Médecine. Ce ne sont même que de simples variétés, dit M. *Deleuze*. Le serpolet est une espece de thym, dont un des principaux caracteres spécifiques se tire de ses feuilles, qui sont ovales & bordées de quelques cils à leurs parties postérieures.

1°. Le SERPOLET ou PILLOLET CITRONNÉ, *serpyllum citratum*. Il croît dans les endroits montagneux, quelquefois mêlé avec le serpolet commun, & il fleurit comme lui en été : sa racine est déliée & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges quarrées, longues comme la main, dures, ligneuses & couchées sur terre : ses feuilles sont petites, un peu épaisses, d'un vert noirâtre, d'une odeur de citron ou de mélisse des jardins : aux sommités des tiges naissent de petites fleurs purpurines, en forme de têtes ; il leur succede quatre petites semences arrondies.

2°. Le PETIT SERPOLET ou THYM SAUVAGE ORDINAIRE, *serpyllum vulgare minus*. Cette plante qui a une odeur fort agréable, naît aux lieux incultes, montagneux, secs, sablonneux, même dans les champs, les pâturages, en un mot presque par-tout. Sa racine est menue, ligneuse, vivace & fibrée : ses tiges sont quarrées, dures, rougeâtres, basses, & un peu velues ; les unes s'élevant droites à la hauteur de la main, les autres rampant çà & là : ses feuilles sont petites, vertes, un peu plus larges que celles du thym ; ovalaires, nerveuses, d'un goût âcre & aromatique : ses fleurs, qui paroissent pendant tout l'été, naissent au sommet des tiges : elles sont petites, disposées en maniere de tête, de couleur purpurine ou blanche. Il leur succede des semences arrondies, enfermées dans une capsule qui a servi de calice à la fleur.

Le *serpolet* panaché de *Parkinson* ne differe de ce dernier que par la couleur de ses feuilles. Non-seulement le petit serpolet change d'odeur,

ſelon la diverſité des lieux & des climats, mais même ſes ſommités dégénerent aſſez ſouvent en petites têtes blanchâtres & veloutées, qui tiennent la place des fleurs, & logent des vermiſſeaux, la piqûre de certains inſectes donnant lieu à ces ſortes d'excroiſſances ou galles.

Le *ſerpolet* eſt âcre au goût, un peu amer, ſtyptique, odorant, & rougit un peu le papier bleu : c'eſt une plante ſtomachique, céphalique; il bride ou détruit cette matiere irritante qui cauſe les mouvemens convulſifs; il fournit au ſang des parties ſpiritueuſes : ſon uſage eſt intérieur & extérieur : on en prend l'infuſion pour les pâles couleurs. En Danemarck on eſt dans l'habitude d'en boire dans l'éryſipele : elle dépure le ſang, provoque les urines & fait ſuer, ce qui eſt auſſi fort utile pour la toux invétérée : ſi on en prend la poudre par le nez, elle produira le même effet que le tabac. La chair du gibier nourri de ſerpolet, eſt très-agréable.

SERRAN. On donne ce nom à deux animaux très-différens; 1°. au *verdier :* voyez ce mot; 2°. à un poiſſon de haute mer, & à nageoires épineuſes. *Rondelet* dit qu'il reſſemble beaucoup au *loup de mer* pour la figure du corps & la fente de la bouche. Il a la mâchoire inférieure plus longue & plus avancée que celle de deſſus; ce qui fait qu'il a toujours la bouche ouverte. Il a les dents aiguës & les yeux petits; par ſes nageoires, ſa queue, ſes aiguillons, ſes ouies, & par ſes parties intérieures, il reſſemble aux poiſſons nommés par quelques-uns *poiſſons de rocher*. Celui-ci eſt de différentes couleurs. Preſque tous les Auteurs diſent que ce poiſſon eſt toujours femelle; ce qui eſt difficile à croire.

SERREUR ou JAVELOT. *Voyez* ACONTIAS.

SERSIFI ou SALSIFI, *tragopogon*. Plante dont on diſtingue pluſieurs eſpeces. Nous parlerons ici de deux principales. A l'égard du ſerſifi noir ou d'Eſpagne, *voyez au mot* SCORSONERE.

1°. Le SERSIFI BLANC, ou SALSIFI CULTIVÉ, ou SARSIFI BLANC DES JARDINS, *tragopogon hortenſe*. Sa racine eſt groſſe comme le petit doigt, droite, tendre, laiteuſe, douce au goût, blanche en dedans & en dehors : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ deux pieds, ronde, creuſe en dedans, rameuſe, garnie de pluſieurs feuilles qui reſſemblent à celles du porreau : ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités : chacune d'elles eſt un bouquet à demi-fleurons de couleur purpurine : leur calice n'eſt pas imbriqué, mais formé de quelques feuilles égales,

longues & étroites : il leur ſuccede des ſemences oblongues, rondes, cannelées, brunâtres, & couronnées d'une aigrette de plumes. Toute la plante rend abondamment un ſuc laiteux, viſqueux & doux, qui d'abord coule blanc, puis devient jaune : on la cultive dans les jardins, comme la ſcorſonere, à cauſe de ſa racine qui ſert dans les alimens.

2°. Le SERSIFI SAUVAGE OU DES PRÉS, la BARBE DE VIEILLARD, OU DE BOUC ORDINAIRE, *tragopogon pratenſe luteum majus.* Cette plante croît preſque par-tout, dans les prés & les pâturages un peu gras & humides : ſa racine eſt ſemblable à celle de la ſcorſonere : ſa tige eſt haute d'un pied & demi : ſes feuilles reſſemblent à celles du ſafran ; ſes fleurs, qui paroiſſent en Mai & Juin, ſont jaunâtres, de même ſtructure que celle de l'eſpece précédente : ſes ſemences ſont d'une couleur cendrée, & s'envolent en l'air au moyen de leur aigrette, après quoi la plante repouſſe & fleurit tout de nouveau en Juillet & Août. *Jean Bauhin* obſerve que toutes les fleurs de cette plante ſe tournent du côté du Levant.

Les racines de ces plantes ſont apéritives & pectorales : elles fourniſſent une nourriture douce & de bon ſuc : les feuilles ſont vulnéraires & conſolidantes.

SERTULAIRE, *ſertularia.* M. *Linneus* donne ce nom à différentes eſpeces de *corallines.* Voyez ce mot & celui de ZOOPHYTE.

SERVAL ou SERVAT. C'eſt le même animal que celui qui a été décrit par Meſſieurs de l'Académie ſous le nom de *chat-pard ;* dans le pays de Malabar il eſt nommé *maſaputé*, & on l'a vu à la Ménagerie du Roi ſous le nom de *chat-tigre.* Cet animal ſe trouve aux Indes, au Sénégal, au Cap de Bonne-Eſpérance : il reſſemble au chat par la figure ; & au tigre, ou plutôt à la panthere & au léopard, par les taches noires & blanches de ſon poil. Il eſt quatre fois plus gros qu'un chat ; il eſt carnaſſier, & ſe nourrit de rats, de ſinges, d'oiſeaux qu'il attrape avec la plus grande adreſſe ; car il ſaute ſur les arbres avec autant d'agilité pour le moins que le ſinge. On prétend (ce qui eſt difficile à croire) qu'il fait ſa bauge ſur les arbres : il eſt d'une nature ſauvage & ſi féroce, que les bons ni mauvais traitemens ne le peuvent adoucir. Les fourrures que l'on tire de la peau de cet animal ſont très-belles. *Voyez maintenant l'article* CHAT-PARD.

SERUM. Nom donné à la partie aqueuſe, fluide & tranſparente du lait, du ſang & des humeurs animales. *Voyez* LAIT & SANG.

SESAME ou SEMPSEN, ou GIRGELIN: *voyez* JUGOLINE. Le ſeſame d'Allemagne ou bâtard, eſt la *caméline*. Voyez ce mot.

SESAMOIDE, *ſeſamoides fructu ſtellato*, c'eſt une plante qui croît aux pays chauds, ſablonneux & montagneux, & ſur-tout dans les Pyrénées : elle a une reſſemblance groſſiere avec le *ſeſame :* ſelon M. *Linneus*, c'eſt une eſpece de *reſeda :* ſes feuilles ſont étroites comme celles de la linaire : ſa tige porte aux ſommités de ſes rameaux une maniere d'épi, où ſont attachées de petites fleurs mouſſeuſes, frangées, jaunâtres, auxquelles ſuccedent des fruits formés en roſettes, coupés en étoiles, & remplis de ſemences menues & pâles. *Lémery* dit que cette plante eſt déterſive & réſolutive.

SESBAN. *Galega Egyptiaca*, *ſiliquis articulatis*, arbriſſeau qui croît en Egypte dans les haies : il eſt grand comme un myrte : ſes rameaux ſont droits, creux, moëlleux : ſes feuilles ſont petites, oblongues, étroites, onctueuſes, de couleur verte-pâle, ayant un petit nerf au milieu : ſes fleurs ſont diſpoſées en grappe, & preſque ſemblables à celles du genêt : elles ſont ſuivies par des gouſſes plus longues que le doigt, très-étroites & pointues, contenant des ſemences oblongues, aſſez ſemblables à celles du fenugrec, d'un goût âcre & piquant. On ſe ſert de ſa ſemence pour fortifier l'eſtomac, faciliter la digeſtion, arrêter le cours de ventre, & pour modérer le flux menſtruel.

SESELI DE MARSEILLE ou DE CANDIE, ou FENOUIL TORTU, *ſeſeli Maſſilienſe aut Creticum*, plante qui croît abondamment aux pays chauds, ſur-tout autour de Montpellier ſur le bord des vignes, le long des chemins & dans les blés : on la cultive dans les jardins. Sa racine eſt peu groſſe, ſimple, blanche & aromatique : elle pouſſe une tige à la hauteur d'environ un pied & demi, cannelée, velue, ſe diviſant en pluſieurs rameaux fermes, tortus, noués, aſſez gros & épars : ſes feuilles reſſemblent à celles du fenouil ; mais elles ſont plus groſſes, plus courtes & plus dures : les fleurs naiſſent en Juin & Juillet, aux extrémités ſur des ombelles, compoſées chacune de cinq feuilles blanches, diſpoſées en fleurs de lis, avec autant d'étamines capillaires. A ces fleurs ſuccedent des ſemences jointes deux à deux, arrondies, applaties, relevées d'une bordure taillée en grain de chapelet, odorantes & d'un goût fort âcre.

La racine & la ſemence de cette plante conviennent pour l'aſthme humide, & pour exciter l'expectoration : la ſemence eſt ſur-tout

diurétique, provoque les menstrues des femmes, & dissipe la colique venteuse: c'est un des ingrédiens de la grande thériaque. Les Anciens estimoient fort le seseli de Candie, d'Ethiopie & du Péloponese. *Tournefort* designe ainsi le seseli d'Ethiopie, *buplevrum arborescens salicis folio.* Ce seseli differe de celui de Marseille; c'est un bon carminatif.

SESELI DE MONTPELLIER, est la saxifrage des Anglois ou des prés: *voyez à la suite du mot* SAXIFRAGE.

SESELI COMMUN & DE MONTAGNE: *voyez* LIVECHE.

SETIM: *voyez* BOULET DE CANON.

SE-TSE: *voyez à l'article* CHIT-SE.

SÉVE: *voyez à la suite de l'article* PLANTE.

SEXE: *voyez cet article dans l'alphabet secondaire du mot* PLANTE. *Voyez aussi les mots* APHRODITE & HERMAPHRODITE.

SIBADILE: *voyez* CÉVADILLE.

SIBON, est le nom que les Hottentots donnent à un serpent d'Afrique. C'est le *coluber scutis abdominalibus 180, squamis caud. 85* de M. *Linneus.* Il a la tête ronde & les yeux grands: sa couleur est d'un brun ferrugineux: il est appellé *serpent à plusieurs couleurs*, tant il est marqué de taches de diverses couleurs: sa tête est ronde, blanche en dehors, couverte de petites écailles: le reste du corps est d'un jaune clair, & parsemé de taches rousses & rougeâtres: les écailles du ventre sont grises, & mêlées de roux.

SICKU, espece de poirier du Japon, dont les feuilles sont ovales, pointues, d'un vert clair & finement dentelées. Le fruit de cet arbre est d'une figure extraordinaire, & d'un goût aussi agréable que celui de la poire de bergamote. Ce fruit, dont le pédicule est fort long, se divise d'abord comme en deux parties de la grosseur d'une plume à écrire, ensuite en plusieurs autres, réunies entr'elles, tortueuses & longues de six lignes, terminées par une petite queue qui supporte deux grains semblables à celui du poivre, divisés en trois parties, lesquelles renferment une semence semblable à celle du lin.

SIDERITE, pierre dont les Lithographes ont beaucoup parlé: c'est l'*aimant brut:* voyez ce mot.

SIDOL, est chez les Indiens cette espece de saumure que les Européens appellent *garum:* voyez cet mot.

SIEGE, nom que *Rondelet* donne à une espece de *muge* d'eau

douce, commun dans les rivieres & dans les ruiſſeaux du côté des Cevennes.

SIEUREL ou SICUREL, poiſſon à nageoires, du genre des maquereaux : c'eſt le *maquereau bâtard* des François, & le *chicarou* de Gaſcogne. Dans l'été on en prend en grand nombre en Languedoc & en Eſpagne, avec les maquereaux. Le *ſieurel* vit en troupes : il a la couleur du maquereau ; mais il a moins d'épaiſſeur, le muſeau moins pointu, le corps moins rond, & un peu écraſé ; la bouche peu grande, les mâchoires âpres, & les yeux grands & verts : il n'a point d'écailles, au moins elles ſont très-fines. Par le milieu du corps, depuis la tête juſquà la queue, il a un trait fait de petits os ſi rudes & ſi âpres, qu'il ſemble que ce ſoit une ſcie : la queue eſt tortue au milieu, plus âpre & plus haute que le reſte du poiſſon. Ce poiſſon a ſix nageoires ou aîlerons, deux grandes proche des ouies, deux plus petites au deſſous, & deux autres au dos : la premiere & la ſeconde ont des aiguillons. On remarque une autre nageoire près de l'anus, qui va juſqu'à la queue, garnie de deux aiguillons à ſon commencement. La chair du *ſieurel* eſt plus dure que celle du maquereau, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſalée. Il y a des Hollandois qui l'aiment quand elle eſt fumée.

M. *Gronovius* dit que ce poiſſon a des tablettes qui couvrent la ligne latérale : ces tablettes s'élevent de plus en plus, & rendent la partie poſtérieure de ce poiſſon preſque carrée.

SIFAC. Nom d'une eſpece de ſinge qui ſe trouve dans l'Iſle de Madagaſcar ; il eſt blanc, ſa queue l'eſt auſſi : il a ſeulement deux petites taches ſur les côtes : *voyez* SINGE.

SIFFLEUR. Cet oiſeau eſt ainſi nommé à Saint-Domingue, à cauſe des ſons aigus & perçans de ſa voix. Il eſt de la groſſeur d'un pinçon ; ſa queue eſt étagée. L'oiſeau en général eſt brun par deſſus, excepté les environs du croupion, & les petites couvertures des aîles, qui ſont d'un jaune verdâtre, comme tout le deſſous du corps ; mais cette derniere couleur eſt un peu plus rembrunie ſous la gorge, & elle eſt variée de roux ſur le cou & la poitrine ; les grandes couvertures & les pennes des aîles, ainſi que les douze pennes de la queue, ſont bordées de jaune.

On donne auſſi le nom de *ſiffleur* au *baltimore vert*, eſpece de trouiale de l'iſle Saint-Domingue : *voyez* BALTIMORE & TROUPIALE.

On donne encore le nom de *siffleur* au *singe voltigeur* d'Amérique : *voyez à l'article* SINGE.

SIGARAS, espece de mouche qu'on voit en Afrique : sa tête est large & sans bec. Cet insecte s'arrête ordinairement sur les arbres, & rend jour & nuit un son fort aigu. *Barbot, Histoire Générale des Voyages, Livre IX.*

SIGILLAIRE, terre bolaire formée en petit gâteaux sur lesquels sont imprimés des cachets : *voyez* BOL & TERRE SIGILLÉE.

SIGNET : *voyez l'article* SCEAU DE SALOMON.

SIGNOC ou SIGUENOC, espece d'écrevisse de mer qui se trouve dans les Indes Orientales : elle est couverte de deux écailles fort dures dont celle de devant est bossue & un peu épaisse, double autour du front & taillée en demi-lune à l'endroit où elle se rejoint à l'autre, le dehors est relevé de bosses ou chargé de pointes obtuses, disposées par rangs. Cette derniere est plus déliée que l'autre, & en forme de losange, dentelée des deux côtés & piquée de petits trous. La queue de cette écrevisse surpasse en longueur le reste du corps, & depuis le milieu jusqu'au bout, elle est dentelée de pointes fort dures.

A la partie convexe du premier test, sont situés les yeux de ce crustacée, assez apparens pendant qu'il vit, mais plus retirés & couverts d'une membrane semblable à de la corne quand il est mort. Il a plusieurs jambes, à la maniere des cancres : les huit premieres sont plus courtes que les autres ; les deux qui suivent sont plus longues, & les deux dernieres sont plus courtes que les huit premieres. Ce poisson (ver crustacée), dit l'Auteur du *Dictionnaire des animaux*, n'a point de nageoires, mais il est muni de chaque côté d'un petit os obtus qui lui sert comme de rame avec laquelle on croit qu'il nage. Ne pourroit-on pas regarder aussi cet os prétendu, comme une protubérance épineuse, & particuliere à cet animal, & croire qu'il nage, à l'aide de sa queue, comme les *écrevisses ?* voyez ce mot.

Auprès de la gueule il a deux petites pattes, dont il se sert pour mâcher, & dessous le test inférieur, on lui voit quelques petites vessies, qui s'enflent à la façon des grenouilles. Ce crustacée se plaît le long des rivages & dans les lieux peu profonds : on le prend plus communément à l'embouchure des fleuves. On voit des signocs de différentes grosseurs dans l'Inde Occidentale, il y en a dont la queue est longue de plus d'un pied.

SILENE, *silenus*, Animal quadrupede qui a les oreilles courtes & rondes comme celles des singes : c'est l'*aï* ou *paresseux* de Ceylan, selon *Seba* qui en a parlé le premier. *Voyez* PARESSEUX.

SILEX. Nous avons parlé de cette pierre, qu'on trouve abondamment répandue par toute la terre, au mot CAILLOU ; mais comme on désigne par ce nom qui est latin une très-grande quantité de pierres assez différentes pour la forme & le tissu, nous croyons devoir dire ici que l'on entend par *silex* la pierre à fusil ou à briquet ordinaire qui a une fausse transparence, qui est extérieurement d'une forme irréguliere, & analogue au trou où le suc pierreux qui l'a produite s'est moulé & endurci. Il y en a de couleurs différentes : tels que la *pierre fusiliere* & le *caillou d'Egypte*, &c. Ceux qui sont plus purs & comme transparens, forment les agates, lesquelles, selon leurs couleurs & mêlanges, prennent le nom de *cornaline*, de *jade*, de *calcédoine*, de *sardoine*, d'*onix*, *&c.* Voyez ces différens mots & celui de CAILLOU.

Pour peu qu'on descende dans une carriere de craie, on y trouve les pierres à fusil dispersées par masses informes, inégales, & détachées, formant néanmoins des especes de lits horizontaux entre les couches de cette terre marine. Ces *silex* sont noirs en dedans, blancs en dehors ; ils servent à paver les terrasses, les bassins des fontaines : on s'en sert aussi pour la construction des bâtimens. On a même observé qu'un fragment le plus noir de cette pierre long-temps exposé à l'air, se réduit en une substance blanchâtre, & qui s'amollit ou s'égrise sans faire effervescence avec les acides. M. *Swab* (*Mémoires de l'Académie de Stockholm, Tome XX, année 1758*), a fait quelques expériences qui peuvent jeter un grand jour sur la connoissance des pierres en général, & notamment sur les cailloux-silex. Ce Savant présume que le *silex* pourroit bien être produit par la combinaison d'un acide minéral, avec une terre calcaire modifiée & élaborée par la Nature d'une façon particuliere, à laquelle il s'est joint quelque mêlange étranger. On ne peut disconvenir que le *silex* dans son origine a dû être mou & avoir un degré de fluidité : les mamelons qui se trouvent fréquemment soit à sa surface, soit à son intérieur, nous conduisent aussi à croire que la matiere qui constitue cette pierre a été dans un état de viscosité, ou d'une espece de gelée. C'est ainsi qu'ont été formées les agates pommelées, &c. Nous indiquerons encore une

preuve qui constate que le caillou-silex a été fluide dans son origine : la voici. Chaque année lors de nos litholisations, nous conduisons nos Auditeurs dans la carriere de pierre calcaire, située à Issy derriere la maison de Feu Son Altesse Madame la Princesse de Conti : là nous faisons observer un banc de silex d'un pouce & demi d'épaisseur ou environ, posé horizontalement entre les couches de la pierre calcaire à bâtir. Le banc de silex n'est composé que de petites *cames* & *vis*, ou de noyaux de ces coquilles remplies ou converties en agate : à l'inspection on reconnoît sans peine que la matiere du silex encore fluide s'est épanchée sur ces coquilles, s'est moulée dans leurs cavités, en a pris parfaitement les empreintes, & en a conservé la figure en passant à l'état de dureté. Faut-il s'étonner si avec cette pierre dure, ignescente & coquillere, & qui est susceptible d'un beau poli, l'on fait tant de bijoux, comme tabatieres, &c. ? La théorie du silex fluide doit encore nous indiquer la maniere dont ont dû se former tous les autres corps organisés devenus pétrifiés, tels que les bois, certains os. *Voyez l'article* PÉTRIFICATION.

Le silex appellé *pierre fusiliere* ou *pierre à fusil* est plus abondant dans les paroisses de Meunes & de Coussy dans le Berry, à deux lieues de Saint Aignan & à demi-lieue du Cher, qu'en tout autre endroit de la France. Au moins on regarde le silex de ce lieu comme le plus propre à être taillé en pierre à fusil. On en tire de ce Canton, qui a peu d'étendue, pour l'usage de presque toute l'Europe ; dès qu'une carriere est vide on la ferme, & l'on prétend que plusieurs années après on y trouve des *pierres à fusil* comme auparavant. ENCYPLOPEDIE. Les Pays-Bas Autrichiens fournissent aussi beaucoup de silex qui contiennent des coquilles.

SILIQUE, *siliqua*. C'est un fruit composé de deux panneaux, qui s'ouvrent de la base vers la pointe, séparés par une cloison membraneuse, d'où pendent les petites semences attachées chacune par un cordon ombilical. Ces panneaux tombent par la maturité, en se séparant ou de haut en bas, ou de bas en haut. Ce qui distingue la silique de la capsule & de la gousse, c'est sa cloison mitoyenne (Comme cette cloison, dit M. *Deleuze*, ne paroît pas toujours dans les siliques, on peut ajouter à ce caractere, que dans la silique les semences sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la gousse

légumineuse, elles ont leurs attaches toutes du même côté). Toute la classe des fleurs en croix en fournit l'exemple. *Voyez au mot* PLANTE *& l'article* FLEURS.

SILPHIUM. Racine fort estimée dans l'Afrique Orientale par ses propriétés médicinales, & par l'usage qu'on en fait dans les ragoûts. Quelques-uns croient que c'est la même dont les Anciens tiroient un suc qu'ils regardoient comme si précieux, qu'ils déposoient dans le trésor public tout ce qu'ils en pouvoient acquérir : ils l'appelloient *gomme de cyrêne* ou *suc cyrénaïque*, & l'on sait que Jules-César ne manqua pas de s'emparer de ce trésor dans le temps de sa Dictature. Bien des personnes prétendent que ce n'étoit autre chose que l'*assa fœtida*. On sait que la mauvaise odeur & saveur que nous y trouvons passent pour être exquises en Perse & dans tout l'Orient : les Romains aimoient aussi les ragoûts où il en entroit. Toutes ces conjectures font croire que le *silphium* des Romains est le *laser* des Anciens & l'*assa fœtida* des Modernes ; cependant comme il avoit la vertu d'enivrer & de rendre joyeux, ne seroit-ce point ce fameux *nepenthes* si vanté dans *Homere*, ou l'*opium* des Turcs ?

SILURE ou SIRULE ou SALUT ou SOM, *silurus*, est un grand poisson vorace de fleuve & de mer, qui se jette sur les autres poissons & les dévore. Il est du genre des poissons à nageoires molles que les Méthodistes nomment *gadus*, sous lequel sont comprises les morues, les lottes, &c. qui ont six osselets à la membrane qui couvre les ouies. La bouche du silure est armée de dents bien pointues & fortes, & accompagnée de deux longs barbillons sur la mâchoire supérieure, & de quatre plus petits sous l'inférieure : sa peau est dure, noirâtre & sans écailles ; ses yeux sont fort grands : il a deux nageoires au dos, une proche de l'anus & d'autres proche des ouies & au ventre. Sa chair est dure : il se jette sur les chevaux qui nagent dans le Mein & dans le Danube : il remue toujours la queue. On prétend que le mâle de ce poisson, ainsi que celui de la carpe, garde quelquefois les œufs de sa femelle pendant cinquante jours, de peur que les autres poissons ne les mangent.

SIMAROUBA, *evonimus fructu nigro, tetragono.* BARR. est l'écorce d'un arbre que les habitans de la Guiane, chez qui il croît, ont appellé ainsi : ils se servent communément de cette écorce pour les flux dyssentériques, & ils en ont envoyé pour la premiere fois dans nos

ports en 1713. Cette écorce est d'un blanc jaunâtre, sans odeur, d'un goût un peu amer, composée de fibres pliantes, attachée au bois blanc, léger & insipide des racines, des souches & des troncs, desquels on la sépare aisément (M. *Haller* dit qu'on a découvert que le simarouba est d'une classe très-différente de l'évonimus, & plus voisine du pistachier).

Le simarouba contient beaucoup de gomme-résine, il donne à l'eau une teinture laiteuse: il fortifie l'estomac, il appaise les coliques & les tranchées, il arrête les hémorrhagies & le flux de ventre. On lit dans la *Maison Rustique de Cayenne* que l'arbre du simarouba est grand, fort droit, ayant la feuille semblable à celle du pommier: on ne se sert que de l'écorce de sa racine qui est jaune & compacte: il faut ordinairement deux Negres pour faire un paquet marchand de soixante-dix livres de cette écorce, l'un la coupe & l'autre la dépouille; ce qui ne se fait qu'en battant la racine, le coup qu'on donne enleve l'écorce. Les Negres, pour cette opération sont obligés de mettre une culotte & une chemise; sans cette précaution le suc âcre qui sort de la racine, leur donneroit la gale & des élevures sur la peau, qui empêchent de marcher pendant quelques jours. On nous envoie quelquefois pour du vrai simarouba l'écorce d'un arbre appellé *coupaya*: voyez ce mot. Le bois du simarouba est fort léger, il est connu sous le nom de *bois de Cayan.*

En 1718, M. *Antoine de Jussieu* se servit fort heureusement de simarouba. Pendant l'été il y avoit eu à Paris des chaleurs excessives, qui furent suivies de quantité de dévoiemens dyssentériques, lesquels résistoient non-seulement aux purgatifs, aux astringens, & à l'*ipécacuanha* même, mais devenoient encore plus considérables par l'application de ces remedes. Ce célebre & habile Médecin réussit parfaitement, & guérit ces dyssenteries par l'usage du simarouba. On fit d'abord bouillir cette écorce à la dose de demi-once & d'une once dans une petite quantité d'eau, comme l'on fait dans la Guiane; mais cette décoction bue, causa souvent le vomissement, & presque toujours des sueurs incommodes, & quelquefois elle augmentoit le flux de sang & de sérosité: on corrigea la dose, & on vint au point salutaire pour les tempéramens de notre climat, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, exigent des remedes en beaucoup plus petite dose, que ceux des pays chauds.

On donne le simarouba en décoction jusqu'à deux gros dans une

pinte d'eau, qu'on fait bouillir jusqu'à la diminution d'un tiers, & que l'on avale en quatre doses de trois en trois heures: on prend cette écorce en substance rapée & non pilée, à la dose d'un demi-gros, qu'on réduit en bol avec du sirop de capilaire: on en répete la dose jusqu'à ce qu'on soit guéri.

On parvient heureusement à la guérison, sans aucun dégoût pour la boisson, sans aucun vomissement & sans aucune évacuation par les selles: cependant les douleurs vives sont appaisées dans l'espace d'un jour, le sommeil revient aussi-tôt, les urines deviennent plus copieuses & plus limpides, les évacuations sont plus rares, l'odeur fétide des excrémens cesse, leur couleur change, de liquides ils deviennent épais, le malade reprend de l'appétit & il est bientôt rétabli. Cette écorce prise en décoction, fournit aux intestins un baume qui les resserre, elle fortifie l'estomac, qui est affoibli par des flux de ventre immodérés & invétérés, elle provoque l'appetit & aide la digestion par ses parties ameres & incisives, & elle rend à la membrane des intestins, qui est comme raclée, le *mucus* que les excrémens trop âcres ont enlevé. Elle surpasse les autres remedes anti-dyssentériques par sa vertu singuliere, anti-spasmodique, stomachique & adoucissante; elle vaut bien mieux que les astringens que l'on ne peut donner impunément, lorsque les hémorroïdes ou les regles coulent: mais lorsque l'on a bu la décoction de simarouba, le flux cesse, & on fait évacuer librement & sûrement ce qui doit être évacué, & ce qui doit couler; il est même prouvé par plusieurs expériences que cette écorce est assez souvent anti-hystérique.

Elle convient sur-tout dans les flux de ventre séreux, bilieux, sanguinolens & muqueux, invétérés à cause du mouvement convulsif continuel des intestins, quand il n'y a pas de fievre, ni de dérangement d'estomac, & dans les tenesmes. Au reste la dose de ce remede varie selon le malade & les maladies; car si l'estomac & les premieres voies ont déjà été vidés, & que le mal soit plus doux, il suffit d'en donner un demi-gros en poudre une ou deux fois, & le mal cede. Mais s'il y a de la cacochymie avec les autres fâcheux symptômes, il faut plusieurs doses de cette décoction.

Ces détails intéressans sur les vertus & les effets du simarouba sont tirés des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, ann. 1729 & 1731*,

& d'une *These de Médecine* à laquelle M. *Antoine de Jussieu* a présidé à Paris le 16 Février 1730.

Comme le simarouba porte dans quelques lieux de l'Inde le nom de *macre*, on à lieu de croire que cette écorce est le *macer* ou le *macir* des Anciens. *Voyez ces mots.*

SIMBOR, *simbor magianum*, *seu cornu alcis*, est une plante vivace des Indes, qui a la figure d'une corne d'élan; elle croît proche de la mer à Java, & principalement au Royaume de Boutan. Il ne paroît point, dit *Lémery*, qu'elle ait d'autres racines qu'une matiere fongueuse, mollasse, d'où elle sort. Il n'est point besoin de la mettre en terre pour la faire croître, il suffit de la placer sur une pierre ou dans le creux d'un arbre, où elle reçoive de l'humidité. Ses feuilles sont semblables à celles de nos lis blancs, de substance visqueuse & d'un goût amer. Cette plante est émolliente, résolutive, laxative, vermifuge, étant écrasée & appliquée sur le nombril: on l'applique aussi sur les tumeurs appellées vulgairement humeurs froides.

SIMBOS. *Voyez* ZIMBIS.

SIMPLES. On donne vulgairement ce nom aux plantes ou herbes dont on se sert en Médecine. *Voyez les articles* PLANTE & HERBE.

SIN, est un arbre du Japon, dont le bois est fort recherché dans le pays, pour en faire des coffres & d'autres meubles, parce qu'il est blanc, léger, à l'épreuve des vers & de la pourriture. Comme ce bois rend une mauvaise odeur lorsqu'il est plongé dans l'eau chaude, les Japonnois l'ont nommé *ksa-maki*, c'est-à-dire, *maki-fétide.*

SIN ou SOASAI. C'est le nin-zin. *Voyez à l'article* GENS-ENG.

SINDOC. Espece d'arbre qui croît assez bien dans les Isles de la Sonde, & qui a beaucoup de ressemblance avec le *coulilawan.* Voyez ce mot. Son écorce est cependant un peu plus amere, plus dure, dense & brune.

SINFIN, espece de singe de la Chine: on le représente de la grandeur d'un homme médiocre: il a plus de ressemblance que les autres singes avec l'espece humaine, soit par ses actions, soit par la facilité avec laquelle il marche sur les pieds de derriere. *Voyez* ORANG-OUTANG.

SINGE, *simia.* Animal quadrupede, à figure humaine, dit M. *Linneus*, & qui peut former le second rang des êtres animés. Son caractere, selon M *Brisson*, est d'avoir quatre dents incisives à chaque

mâchoire, cinq doigts onguiculés aux pieds, tous séparés les uns des autres, & le pouce bien distinct.

Ce que les singes ont de particulier, c'est qu'ils ont des cils aux deux paupieres; les jambes de derriere & celles de devant, semblables aux bras & aux jambes de l'homme; ces animaux ont des clavicules aux bras; leurs pieds de devant ressemblent à la main de l'homme & en font l'office; ceux de derriere sont comme de grandes mains, le talon n'est point semblable à celui de l'homme, mais leurs doigts sont disposés & ressemblent assez à ceux de nos mains; celui du milieu est aussi le plus long: ils se servent, selon le besoin, & des pieds & des mains. Les femelles de ces animaux ont pour la plupart des menstrues comme les femmes; mais on a observé généralement qu'il n'y avoit que les femelles des singes proprement dits, des babouins & guenons à fesses nues, qui soient sujettes à l'écoulement périodique. Les singes n'ont point de poils aux fesses, excepté les sapajous & les sagouins; & dans l'organe de l'oreille, il manque l'étrier, l'enclume & le marteau, qui sont trois petits os qui se trouvent dans les oreilles des autres animaux. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Tome III, Partie II, depuis l'année 1666 jusqu'à 1699*, la Description anatomique de quatre sortes de singes, *cercopitheques, sapajou*, &c.

La plupart des singes ont, des deux côtés de la mâchoire, des poches appellées *salles* par les Naturalistes : c'est dans ces endroits qu'ils serrent tout ce qu'ils veulent garder : cette poche répond au jabot des oiseaux & peut-être au premier estomac des ruminans. Ces animaux sont par-tout d'un même naturel vif & d'un même tempérament lascif ; ils ont peu de cerveau ; les mamelles pendent à leurs femelles sur la poitrine. Ceux de l'Amérique, aussi-bien que ceux d'Afrique & d'Asie, se ressemblent par ces endroits ; mais ils différent entr'eux, par leur forme & par leur couleur. Les uns sont sans queue ; les autres en ont une longue ; d'autres ont une tête de chien, avec des dents aiguës. Il y en a qui, étant debout sur les deux pattes postérieures, sont hauts de quatre ou cinq pieds, & qui ont les épaules larges comme celles des hommes. Ce sont là les véritables singes, les singes par excellence.

Mœurs, ruses, habitation, nourriture & durée des Singes.

Indépendamment de l'organisation intérieure & extérieure qui présentent aux Naturalistes des rapports frappans entre les singes & l'homme, il est certain que ces animaux frappent encore plus notre vue par leurs mœurs, leurs gestes, leur maniere de vivre en particulier ou en république.

L'on ne peut disconvenir que les singes en général ne soient fort laids : ils ont les membres très-forts, le tempérament fort lubrique, & sont très-enclins à voler, à déchirer, casser, mais très-ingénieux dans toutes leurs fonctions ; sensibles au bien-être & à la détresse, ils témoignent en tout temps leurs passions par leurs trépignemens & d'une maniere très-expressive. Si on les bat, ils ont l'art de soupirer, de gémir, de pleurer, & de pousser, suivant les cas, des cris d'épouvante, de douleur, de colere ou d'irrision; ils savent faire des grimaces & des postures si ridicules, que l'homme le plus mélançolique ne pourroit s'empêcher de rire.

Ces animaux observent entr'eux une certaine discipline, & exécutent tout avec une adresse, une subtilité & une prévoyance admirables. Quoiqu'habiles au pillage, sur-tout les *babouins* & les *guenons*, ils ne font guere d'expéditions importantes qu'en troupe. S'agit-il de dévaster une melonniere considérable, une grande partie d'entr'eux entre dans le jardin, se range en haie, à une distance médiocre les uns des autres; ils se jettent de main en main les melons, que chacun reçoit adroitement & avec une rapidité extrême. La ligne qu'ils forment finit ordinairement sur quelque montagne : tout cela se fait dans un profond silence. *Wafer* dit qu'étant à l'île Gorgonia, il observa différens singes qui venoient cueillir des huîtres, lorsque la marée étoit basse ; ils mettoient l'huître sur une pierre, & avec une autre pierre, la frappoient jusqu'à ce qu'ils eussent rompu l'écaille en morceaux.

Ces animaux ont un instinct particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & chercher les moyens, quand ils sont attaqués, de se secourir & de se défendre. Leurs armes sont des branches d'arbres qu'ils cassent, des cailloux qu'ils amassent, & leurs excrémens qn'ils reçoivent dans leurs mains; ils jettent tout cela à la tête de leurs ennemis. Point de déserteurs ni de traîneurs : ils courent en plaine, sautent d'arbre en arbre très-rapidement ; si quelqu'un d'entr'eux est blessé, ils crient tous

d'une

d'une maniere épouvantable, & redoublent d'ardeur. S'il s'agit de passer une riviere, les sapajous s'assemblent en certain nombre, grimpent à un arbre, se prennent tous par la tête & par la queue : ils donnent beaucoup de mouvement & de branle à cette chaîne ; puis, à un signal, ils s'élancent & se jettent en avant. Le premier ou dernier s'attache fortement à un tronc d'arbre de l'autre côté de la riviere & attire les autres. *Voyez* COAITA & CERCOPITHEQUE.

Les singes aiment à manger des fruits, sur-tout du raisin & des pommes, des fleurs, des vers, des araignées, des poux & d'autres vermines. Leur goût est très-fin : ils s'accommodent très-bien de la nourriture des hommes, & communément ils pillent, dans les champs de millet & de riz, les récoltes des habitans. C'est ainsi qu'ils s'emparent gratuitement des moissons. Il semble que le génie de cet animal ne soit pas flétri par la captivité, car on le voit dans les maisons également rusé, audacieux, voluptueux, fripon & moqueur. Il s'assied sur son derriere pour manger, & tient sa nourriture de sa patte, qui agit comme si c'étoit une vraie main. On leur apprend facilement à danser sur la corde & y faire des entrechats, à faire une toilette, à faire la roue, à attiser le feu, à laver la vaisselle, à pousser la brouette, à jouer du tambour, à embrasser, à rincer des verres, même à donner à boire : nous en avons vu un tourner la broche d'une patte, & de l'autre recevoir le suc du rôti sur un morceau de pain, qu'il mangeoit ensuite. C'est dans les mains des Bouffons Moresques & Indiens, qu'il faut voir les gentillesses de cette sorte d'animaux mimeux.

Soit que les singes dorment, travaillent ou maraudent, il y en a toujours en sentinelle sur la cime de quelque lieu élevé, ou sur un arbre, & dont l'oreille, la vue & le cri servent à la sûreté commune : ils font un cri particulier qui sert de signal ; alors toute la troupe s'enfuit avec une vîtesse étonnante : les jeunes, qui ne sont pas bien accoutumés au manege, montent sur le dos des plus vieux, où ils se tiennent d'une maniere fort plaisante : on cite des exemples qu'ils punissent de mort les sentinelles qui n'ont pas fait leur devoir.

Les Européens du Cap prennent quelquefois de jeunes singes, en tuant auparavant les meres : ils les élevent & les nourrissent avec du lait de chevre ou de brebis. Lorsque ces singes apprivoisés sont devenus grands, ils font une aussi bonne garde dans la maison, pendant la nuit, que le meilleur chien qu'il y ait en Europe ; mais leur malice naturelle

ſe développe avec l'âge ; leurs mouvemens ſont toujours bruſques.

Si le mâle eſt avec ſa femelle & ſes petits, en un mot quand ils ſont en ſociété, alors on peut voir un prodige dans les actions & l'éducation de ces animaux, qui ſuppoſent, aux yeux de bien des Philoſophes, un inſtinct infiniment ſupérieur à celui des autres brutes.

Ils comprennent le langage des hommes, mais ſans pouvoir le répéter. Nous l'avons dit, leur face mobile ſe prête à mille grimaces, mille contorſions, qui jointes à leurs geſtes ridicules & extravagans, donnent le ſpectacle le plus riſible & le plus divertiſſant. Auſſi ſont-ils d'excellens pantomimes, & portés à l'imitation de tout ce qui ſe préſente devant leurs yeux ; ils répondent avec intelligence, demandent ou grondent, affectent un geſte & une contenance qui reſſemblent beaucoup aux attitudes humaines : ils apprennent parfaitement ce qu'on leur enſeigne, même ce qu'on ne prétend pas qu'ils ſachent. Dans le ſéjour de MM. *de la Condamine* & *Bouguer* au Pérou, des ſinges privés examinerent ſi bien comment ces Académiciens faiſoient leurs obſervations ſur les montagnes, qu'on fut bien étonné, dans une comédie pantomime, exécutée par des ſinges & où nos Aſtronomes furent invités, de voir les ſinges planter des ſignaux, courir à une pendule, écrire, regarder les aſtres avec des lunettes, &c.

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre, à l'occaſion des ſinges, eſt trop ſinguliere pour la paſſer ici ſous ſilence. Comme ces troupes marchoient toujours en bon ordre, elles ſe trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de ſinges, & l'on y campa la nuit : le lendemain, quand l'armée ſe mit en marche, elle apperçut à quelque diſtance une quantité prodigieuſe de ſinges, qui s'étoient aſſemblés & rangés par eſcadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien ſoupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi ; on ſonna la bataille, chacun prit les armes & ſe diſpoſa au combat : mais *Taxile*, Prince du pays, qui s'étoit déja rendu à Alexandre, lui apprit ce que c'étoit que cette prétendue armée, & qu'il ne ſuffiſoit que d'avancer pour la mettre en fuite.

La queue ſert ſouvent aux ſinges cercopitheques de cinquieme jambe ou de main, pour deſcendre des arbres. Si quelqu'un d'eux eſt bleſſé, ils ſondent, dit-on, la plaie avec la patte antérieure, & y font entrer adroitement, au lieu de charpie, des feuilles qu'ils ont mâchées.

Les femelles des ſinges portent leurs petits de la même maniere que

les Negresses portent leurs enfans. Ces petits se tiennent sur le dos de leur mere avec les pattes de derriere, ils leur embrassent le cou avec les pattes de devant. Quand les femelles veulent donner à teter à leurs petits, elles les prennent dans leurs pattes antérieures ou bras, & leur présentent la mamelle comme les femmes. Les singes, sur-tout les bleus & rouges, le long de la Gambra, grande riviere de Nigritie en Afrique, sont toujours en troupe trois ou quatre mille ensemble; ils forment, dit-on, des républiques, où la subordination est fort bien observée: ils voyagent en très-bon ordre, sous certains chefs qui sont de la plus grosse espece; l'arriere-garde est toujours composée d'un nombre des plus gros singes, entre lesquels, quand ils articulent leur langage, il y en a dont la voix forte prend au besoin le dessus, & réduit les autres au silence. Leur retraite est toujours un spectacle fort réjouissant pour un Européen; car certains Insulaires les regardent comme une espece d'hommes vagabonds, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases. Au reste les familles de ces genres d'animaux ne se mêlent guere, chaque espece habite un quartier différent. Les Negres qui n'ont pas l'usage des armes à feu, ont soin de ne leur décocher des fleches que dans le visage; les blessures qu'ils reçoivent en cet endroit les font tomber infailliblement, parce qu'ils y portent d'abord leurs pattes. Il arrive quelquefois qu'en tombant, les cercopitheques ou singes à queue prenante, accrochent une branche & y entortillent cette cinquieme main, laquelle s'y roidit de maniere, qu'ils y demeurent suspendus après qu'ils sont morts, qu'ils y pourrissent ou qu'ils y sechent. Dès qu'un des singes est ainsi blessé à mort ou tué, d'autres singes vigoureux poursuivent souvent les Negres jusques dans leurs cases; & si on leur ferme la porte au nez, ils ont la malice de découvrir la maison, de briser les calebasses, & d'emporter tout ce qui leur tombe sous la patte. On trouvera aux articles CERCOPITHEQUE, HOMME SAUVAGE, d'autres détails sur les gestes & les façons d'agir de ce genre d'animaux quadrumanes. Il faut en convenir, le singe n'exécute que les intentions de la nature. On dit tous les jours, le singe n'est qu'une bête: soit, mais c'est une bête qui sent, qui compare, qui semble juger, réfléchir, choisir, & paroît guidée dans tous ses mouvemens par un instinct supérieur, & moins monotone que dans les animaux brutes. Malgré ces avantages, la privation de la parole & de la pensée met un intervalle immense entre les singes & l'homme. On avoit toujours cru

jusqu'à présent qu'il n'y avoit que l'homme parmi les animaux, qui fût réellement susceptible de la petite-vérole & de la rougeole ; mais depuis que les hommes ont élevé dans leurs maisons des singes, l'expérience nous a prouvé le contraire (*a*).

Division des Singes.

Beaucoup d'Auteurs distinguent deux genres de singes : ils appellent

(*a*) Tous les habitans de Saint-Germain-en-Laye, près Paris, furent témoins qu'en 1767 un singe prit la petite-vérole en jouant avec des enfans ; cet animal en porte même encore les marques. Un événement à-peu-près pareil vient d'être observé à Paris : M. *Paulet*, Bachelier de la Faculté de Paris, convaincu par l'expérience que la rougeole est contagieuse aussi, ayant été appellé au mois de mars 1770 dans une maison où une jeune fille étoit tombée malade à son retour d'une pension où régnoit cette maladie, il eut grand soin de prévenir les personnes de la maison du danger de la communication, & il les invita à prendre quelques précautions, tant sur le singe que sur la cohabitation des autres enfans avec la malade ; mais il n'étoit plus temps, car une de ses sœurs qui lui avoit tenu compagnie, ainsi qu'un singe qui couchoit réguliérement tous les soirs sur les pieds du lit de la malade, furent l'un & l'autre attaqués de la rougeole, avec presque tous les mêmes symptomes qu'avoit eus la malade. Ce singe fut traité avec les mêmes remedes que les enfans. M. *Paulet* ayant observé l'état du pouls du singe malade, les mouvemens de pulsation étoient, dit-il, si précipités, qu'il étoit presque impossible de les compter. L'artere axillaire dans le singe est celle dont les pulsations sont les plus sensibles, & il prétend qu'on pouvoit alors les évaluer à environ cinq cents par minute. Il faut remarquer que ce singe est de la petite taille, & que la vîtesse du pouls dans les animaux est toujours en raison inverse de leur grandeur. Ces faits bien constatés démontrent que la petite-vérole & la rougeole ne sont pas des maladies exclusivement attachées à l'espece humaine, puisque le singe en est susceptible. Indépendamment de l'égalité de conformation intérieure & extérieure entre l'homme & cet animal, y auroit-il aussi une analogie d'humeurs qui les rendroit capables l'un & l'autre de développer le levain des maladies citées ci-dessus ? Mais l'homme & le singe ne sont pas encore les seuls individus susceptibles de gagner le virus variolique. Nombre d'exemples nous ont fait voir que cette maladie se communique à d'autres êtres, d'un sujet à un autre & par le seul contact. Des Bergers infectés de la petite-vérole l'ont communiquée à une brebis, à un troupeau, & celui-ci à un autre : c'est ce qu'on appelle le *claveau.* Un Auteur (*Roder. à Castr. lib. 4 de Meteor. microc. cap. 6*) rapporte avoir vu un cheval couvert de pustules de petite-vérole ; & il n'est pas rare que les chevres en soient attaquées, & qu'un grand nombre en périsse. On prétend que c'est la même contagion qui s'est étendue jusqu'en Laponie (*Jo. Lindeslope, lib. de venen. Lipsiæ, 1739, pag. 311*), & qui a infecté les rhennes. C'est même la seule peste que les Lapons craignent pour ces animaux.

cercopitheques ceux qui ont une longue queue : *voyez* CERCOPITHEQUE ; & *cynocéphales* ceux qui n'en ont point, mais qui ont une tête alongée. Ces deux genres comprennent une prodigieuse quantité d'especes, qui different entr'elles en grandeur, en couleur & en beaucoup d'autres manieres.

Parmi les singes qui n'ont point de queue, ou qui l'ont très courte, on compte l'*orang-outang*, c'est-à-dire l'*homme sauvage*, ou l'*homme des bois*, qui est le même que les *barris*, l'*homoncule*, ou *pygmée* de Guinée, & le *mamonet* ou *maimon*. C'est le *singe à queue de cochon*. Celui-ci n'a pas les bourses à l'extérieur & la verge saillante comme les singes & les sagouins, le tout est caché sous la peau ; il en faut cependant excepter le temps de l'érection.

Entre les singes à queue, on place le *sagouin*, la *tête de mort*, les *cébus* & le *babouin*.

M. *Brisson* divise les singes en cinq races ; & cette division nous paroît méthodique, curieuse & instructive.

La premiere race comprend les singes qui n'ont point de queue, & ont le museau court : il en cite trois especes : 1°. un singe d'Afrique, qui a les oreilles, les ongles & le visage semblables à ces mêmes parties de l'homme. Le poil qui couvre tout le corps, excepté les fesses qui sont nues, est mêlé de verdâtre & de jaunâtre ; le verdâtre domine dans la partie supérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. 2°. Le satyre ou l'homme des bois, nommé *orang-outang* à la Chine. Cet animal qui se trouve aux Indes orientales, dans les forêts du Domaine de Raïa de Carnate, & qui porte à l'extérieur un masque de figure humaine, est dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme. Ce n'est dans la vérité qu'un pur animal, brute, mais qui n'a ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons : *voyez* HOMME DES BOIS. 3°. Un singe de Ceylan, c'est le *tardigradus major* ou *paresseux* de *Séba* : voyez PARESSEUX : sa levre supérieure est fendue comme celle d'un lievre ; tous ses ongles sont plats & arrondis, excepté ceux de l'index qui sont recourbés, longs & aigus. Son poil est doux & soyeux, noir en-dessus, & jaunâtre sous le ventre.

La seconde race des singes comprend les *cynocéphales* : ils n'ont point de queue, mais ils ont le museau alongé. Il y en a deux especes : 1°. un *singe d'Afrique*, dont le museau ressemble tout-à-fait à celui

du chien, tant il eſt alongé ; ſes ongles ne ſont point courbés. 2°. Un *cynocéphale de Ceylan.* C'eſt un petit *pareſſeux de Séba :* il n'a que ſept pouces du ſommet de la tête à l'anus. Ses oreilles ſont rondes, larges, tranſparentes, glâbres & cendrées. Les jambes ſont longues, menues, & couvertes d'un peu de poil : tous les ongles ſont plats & arrondis : ceux de l'index ſont recourbés & pointus : les poils qui couvrent le corps, ſont longs, doux & ſoyeux, roux ſur le dos, & plus clairs ſous le ventre dans le mâle ; c'eſt le contraire dans la femelle.

La troiſieme race renferme le *ſinge à queue très-courte ;* tel eſt le *babouin* (*papio*). Cet animal ſe trouve dans les déſerts de l'Inde, & en grande quantité au Cap de Bonne-Eſpérance, & dans le Royaume de Loango : il eſt à-peu-près de la grandeur du dogue ; on le nomme auſſi *babon.* Sa tête reſſemble aſſez à celle d'un chien : il n'a point de mouſtaches, mais ſes traits ſont laids & affreux ; les dents groſſes & bien tranchantes ; les pattes armées d'ongles ; tout le corps couvert de poils épais & d'un brun rouſſâtre ; les feſſes pleines de cicatrices & d'égratignures.

Cette eſpece de ſinge a beaucoup de force : il grince continuellement des dents, s'agite & ſe débat avec colere ; il eſt inſolemment lubrique, & affecte, dit M. *de Buffon*, de ſe montrer dans cet état, de ſe toucher & de ſe ſatisfaire ſeul aux yeux de tout le monde. Comme la Nature n'a point voilé ces parties chez le babouin, que ſes feſſes ſont nues, & d'un rouge couleur de ſang, les bourſes pendantes & couleur de chair, l'anus ouvert, la queue toujours relevée, il ſemble faire parade de toutes ces nudités, préſentant ſon derriere plutôt que ſa tête, ſurtout dès qu'il apperçoit des femmes, vis-à-vis deſquelles il déploie une telle effronterie qu'elle ne peut naître que du deſir le plus immodéré. (On a vu à Paris de ces ſinges mâles ne donner des ſignes de pudeur qu'envers les hommes qui cherchoient à lui toucher les parties ſexuelles ; ce ſinge portoit ſon eſpece de main ſur ſa nudité, & de l'autre il appliquoit des ſoufflets ; l'on nous a aſſuré que les femelles de ces ſinges en font autant à l'égard des femmes qui ont la même curioſité). En un mot, l'impudence, ou plutôt la pétulance de cet animal ſe joignant à la méchanceté & à la férocité, rend redoutable cette eſpece, qui vit aſſez ſolitaire dans les bois aux Indes. Le babouin ſe nourrit principalement de fruits, de racines & de grains. Il eſt très-friand de raiſin : *voyez* PAPION.

La quatrieme espece comprend les *singes* qui ont la queue longue & le museau court ; ce sont des *cercopitheques :* voyez ce mot.

M. *Brisson* en cite vingt-neuf especes ; savoir, 1°. le *sapajou brun.* 2°. le *sapajou noir :* il a sous la gorge & le menton une espece de barbe ronde. 3°. Le *sapajou cornu :* il a sur la tête deux bouquets de poils qui lui font comme deux especes de petites cornes. Sa couleur est d'un noir brunâtre ; sa queue, qui est toujours roulée en spirale, s'attache fortement à tout ce qu'elle touche. 4°. Le *sapajou à queue de renard :* ses poils sont noirs, excepté la pointe qui est blanche ; sa gorge & son ventre sont d'un blanc sale. 5°. Le *petit singe negre.* Il est très-petit & tout noir : on le trouve au Brésil ; c'est le *cay* des Topinamboux. 6°. Le *singe de Guinée.* Sa tête est petite, & sa queue longue ; la couleur de son poil est mêlée d'ombre, de gris, de brun & de jaune, & ressemble presque à celle du dos de notre lievre. 7°. Le *singe musqué :* il a la tête arrondie, le front très-petit & applati ; le nez court & camus ; la queue arquée ; le poil long & d'un blanc jaunâtre : c'est le *caitaja* des Brasiliens ; il repand une forte odeur de musc. 8°. Le *sapajou jaune.* Ses oreilles sont d'un blanc sale ; le poil est blanchâtre près de la peau, & jaunâtre à son extrémité extérieure ; les pieds sont d'un jaune roussâtre ; le bout de la queue est noir : on trouve cet animal dans la Guinée & dans l'Isle de Ceylan. 9°. Le *singe varié.* Sa face est noire ; les poils du dessus de la tête sont noirs, mêlés de jaune ; les joues & les côtés du cou sont blancs à leur origine, ensuite mêlés de noir & de jaune ; ceux du dos sont noirs & roux ; les pieds sont noirs ; le dessous du corps & l'intérieur des jambes sont blancs, & la queue est grise : c'est la *mone.* 10°. Le *tamarind :* il a la face arrondie, le museau & les yeux noirs, les oreilles rondes, noires & sans poils : la queue couverte de poils roux ; ceux du corps sont longs, gris, mêlés de noir. Cet animal est le grand *cagvi* du Brésil ; & le *pongi* de Congo. 11°. Un petit *singe-lion* du Brésil, qui a été apporté en 1754, à feu Madame la Marquise de Pompadour : il a la tête ronde, couverte de longs poils, & assez semblable à celle d'un lion ; la face nue & brune ; les yeux roux ; les oreilles rondes, unies & cachées sous les poils de la tête ; tous les ongles longs, crochus, aigus, excepté ceux des pouces des pieds de derriere, qui sont larges, plats & arrondis. Tout son corps est couvert de poils longs, doux comme de la soie, d'un blanc jaunâtre & luisant : les poils

qui entourent la face ſont d'un roux foncé & jaunâtre ſur la poitrine ; ceux de la queue ſont d'un blanc jaunâtre, les jambes ſont rouſſes ; il y a un peu de noirâtre aux pieds de devant. *Voyez* MARIKINA. 12°. Le petit *ſinge du Para.* Tout ſon corps eſt couvert de poils longs, ſoyeux, d'un gris blanc argenté ; ceux de la queue ſont d'un brun-luſtré : toute ſa face & ſes oreilles ſont teintes d'un rouge extrêmement vif & éclatant. 13°. Le *ſinge à queue de rat.* On le trouve en Amérique : il eſt très-petit ; c'eſt le *cebus à tête de mort* de *Klein* ou le *monke-je* de *Séba :* il a le nez très-court ; les yeux très-enfoncés ; la tête ronde & couverte de poils d'un noir rougeâtre. Sa face eſt blanchâtre ; le bout de ſon nez & le retour de ſa bouche ſont noirs : il eſt fort ridé ; il a les oreilles glâbres & grandes ; la queue groſſe, longue & ſemblable à celle d'un rat. Les poils du dos d'un rouge moins foncé que celui de la tête. 14°. Le *ſagouin :* voyez ce mot. 15°. Le *ſinge à queue de lion :* il a le corps couvert de poils d'une longueur médiocre, d'un jaune-brun par-tout ; ceux de la gorge ſont blancs : la queue eſt nue dans toute ſa longueur, excepté ſon extrémité qui eſt garnie d'un bouquet de longs poils. 16°. Le *ſinge-lion :* il a des poils longs & blanchâtres, qui couvrent ſon cou & ſa poitrine, comme une criniere de lion. Son muſeau eſt tout-à-fait brun, & ſa tête eſt couverte de poils blanchâtres. 17°. Le *ſinge vert :* il a les oreilles petites & longues ; les joues couvertes de longs poils blancs ; ceux de la tête & du dos ſont mêlés de gris & de jaunâtre. La queue & tout l'extérieur des jambes ſont gris, & l'intérieur blanc, ainſi que toute la partie inférieure du corps. (Le véritable ſinge vert a cependant le poil verdâtre). 18°. Le grand *ſinge de la Cochinchine :* il a un collier couleur de marron pourpré. Sa face, ſes jambes & ſes pieds de derriere ſont de la même couleur : il a une eſpece de barbe jaunâtre, mêlée de blanc ; le deſſus de la tête, le corps & le haut des jambes de devant ſont gris ; le front, le deſſus des épaules, les cuiſſes & les pieds de devant ſont noirs ; la queue & les jambes de devant ſont blanches. 19°. Le *ſinge de Guinée à barbe jaunâtre.* On le trouve en Guinée & au Bréſil ; preſque tout ſon poil eſt noirâtre, excepté à ſon ventre, où il eſt d'un gris bleuâtre ; le bout de ſa queue & même la moitié, eſt d'un roux jaunâtre ; ſon muſeau eſt bleuâtre : il a une eſpece de barbe jaunâtre ; ſes jambes & ſes pieds ſont noirs. 20°. Le *ſinge rouge* de l'Iſle de Cayenne ou de la Guiane : il eſt fort gros ; ſa couleur eſt d'un rouge-bai foncé ; il

fait en criant un bruit effroyable, par le moyen de l'os hyoïde, qui est d'une structure singuliere. 21°. Le *singe blanc à barbe noire :* il se trouve dans le Ceylan : il est tout blanc, excepté sa barbe qui est longue & noire. 22°. Le *singe noir à barbe blanche.* Les habitans de Ceylan le nomment *wandura :* il est tout noir, excepté sa barbe qui est blanche & longue. 23°. Le *singe de Guinée à barbe blanche :* c'est l'*exquima* des Congois. On le trouve en Guinée & au Brésil; ses poils sont bruns, tiquetés de blanc; ceux du dos sont de couleur de rouille; son menton & son ventre sont blancs. Sa barbe, qui est de deux ou trois doigts de long, est très-blanche aussi. 24°. Le *singe barbu :* il est tout couvert de poils noirs, lisses & brillans : le devant de sa poitrine est blanc; son menton est orné d'une barbe blanche, longue d'environ six pouces : elle se termine en pointe. 25°. Le *singe barbu à queue de lion :* il a les oreilles petites, le nez camus; la queue longue, grosse & terminée par un bouquet de longs poils, comme celle du lion. Le dessus de son corps est couvert de poils noirs, mêlés de poils bruns; ceux du ventre sont blancs : il a au menton une barbe blanche, longue de neuf pouces, & pointue. 26°. Le *singe noir d'Egypte :* il est de la grandeur des grands cynocéphales : il est noir par tout le corps, & sur-tout à sa face, qui est entourée de longs poils noirs : on le trouve en Egypte. 27°. Le *singe roux d'Egypte :* il est de la grandeur d'un chat : il a la tête petite & ronde, la face semblable au visage de l'homme; le corps très-effilé vers les flancs, & la queue longue & rousse, tout son corps est couvert de poils roux; sa face est noire & entourée de tous côtés d'une chevelure blanche; ce qui lui donne l'air d'un vieillard. 28°. Le petit *singe du Mexique.* Sa face est noire, & dénuée de poils jusqu'au-delà des oreilles; le dessus de son corps est varié de brun & de roux; les poils du ventre & des quatre pieds sont blanchâtres; sa queue est rousse, & le reste est noir. 29°. Le *singe belzebut.* Cet animal, qu'on voit à présent au Jardin du Roi, ressemble à l'homme par la face. Il l'a effectivement plus applatie que celle des *babouins* & des *guenons*, sur-tout au-dessus des yeux. Sa face est de couleur roussâtre, & seroit entiérement nue, s'il n'y avoit par-ci par-là quelques poils assez longs : ses oreilles sont noires, nues & faites comme celles de l'homme. Sur les côtés de la tête, au-devant des oreilles, se voit un petit rang de poils. La levre supérieure a un peu de barbe, l'inférieure en a davantage. Les yeux sont fort gros :

le front n'a point de cils, mais il eſt élevé, & le poil qui y croît entre les yeux ſe dirige en bas & ſe termine en pointe. Le nez eſt aſſez large, long, applati, & deſcend avec tout le muſeau en ligne oblique. Les narines ne ſont ouvertes que vers les côtés. Les dents antérieures ſont au nombre de quatre à chaque mâchoire, indépendamment des autres dents de chaque côté, qui, ſur-tout celles de deſſus, ſont plus pointues & la moitié plus longues que les autres. Une ſingularité, c'eſt que ce ſinge n'a point de ſalles ou poches au-deſſous des joues, où il puiſſe garder ſes alimens. Preſque tout ſon corps eſt d'un beau noir; les poils des côtés ſont roux; toute la partie inférieure du corps & l'intérieur des jambes, ſont d'un blanc jaunâtre: il manque de pouce aux pieds de devant; ſes ongles ſont noirs. On obſerve que ſa queue, qui eſt longue, eſt à ſon origine fort épaiſſe, couverte d'un poil ſerré, noir & ſe terminant en une pointe; mais elle n'a point de poils en-deſſous vers l'extrémité: on y voit une eſpece de peau noire & ſemblable pour la dureté à celle de la plante des pieds de l'homme. Cette queue lui ſert comme d'une cinquieme jambe: elle fait, de même que la trompe de l'éléphant, l'office de main, & lui ſert pour porter ſa nourriture à la bouche, & pour tout ſaiſir. Ce ſinge parut, il y a quelques années à Paris, aux yeux du public, ſous les noms ſinguliers de *diable de l'Inde* ou *de belzebut*. C'eſt le *cercopithecus major niger faciem humanam referens* de Barrere, *Hiſtoire naturelle de la France Equinoxiale*, *page 150*. On l'appelle *coaita* ou *quoata* à la Guiane, & *chamek* au Pérou. C'eſt le *quatto* de Surinam. Les Hollandois lui donnent le nom de *ſlinger-aap* (ſinge voltigeur) qui exprime très-bien l'allure de cet animal. D'autres l'ont appellé *diable des bois*, à cauſe de ſa couleur noire, &c.

Il y a quelques années que je vis un ſemblable ſinge à Amſterdam, dans la ménagerie de M. *Bergmeyer*. Il étoit attaché par une chaîne & un anneau, à une longue corde tendue, autour de laquelle il entortilloit ſa queue d'une maniere ſi ſerrée, que ſans autre appui il s'y ſuſpendoit, faiſoit toute ſorte de tours, & voltigeoit d'une maniere ſurprenante. Je me ſouviens que pour avoir voulu badiner avec cet animal, il ſaiſit ma main de ſa queue, & la ſerra aſſez fortement pour me faire de la douleur: on fut même obligé de frapper l'animal pour lui faire quitter priſe. J'eus le temps d'obſerver que cette eſpece de ſinge, ſans être méchant, eſt un peu traître. Je remarquai auſſi que le belzebut

mange presque de tout ce qu'on lui présente ; mais il sembloit préférer les fruits, ainsi que le font toutes les especes de singes. *Dampier* dans ses *Voyages*, *Edit. franc. d'Amst.* 1711 in-8°. *T. III. p. 91*, & *Wafer*, dont les Voyages sont imprimés à la suite de ceux de *Dampier*, *T. IV. p. 87*, font mention de cette espece de singe, & ce qu'ils en disent mérite d'avoir place ici. En voici l'extrait.

Ces singes se trouvent à l'Isle de Serles dans la baie de Campêche, &c. Ce sont les plus laids du genre des quadrumanes. Tout le dessus de leur queue est garni, ainsi que tout le reste du corps, d'un poil rude, long, noir & hérissé. Ils vont vingt ou trente de compagnie roder dans les bois où ils sautent d'un arbre à l'autre : s'ils trouvent une personne seule, ils font mine de vouloir la dévorer : c'est ce qui arriva à *Dampier*. Les uns craquettoient des dents & faisoient beaucoup de bruit, tandis que d'autres faisoient des grimaces de la bouche, des yeux & mille postures grotesques. Quelques-uns rompoient des branches & les lui jetoient ; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures sur lui : le plus gros d'entr'eux descendit de branche en branche, & sauta tout droit contre *Dampier*, ce qui le fit reculer en arriere : bientôt le singe belzebut se prit à une branche avec le bout de sa queue ; là il demeura suspendu en se balançant & lui faisant des mines. Il faut la présence de plusieurs hommes pour les faire enfuir. Les femelles sont fort embarrassées pour sauter après les mâles avec leurs deux petits : elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre, qui est assis sur leur dos, se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant. Quand ils veulent passer du sommet d'un arbre à un autre, dont les branches sont trop éloignées pour y pouvoir atteindre d'un saut, ils s'attachent à la queue les uns des autres, & ils se balancent ainsi jusqu'à ce que le dernier attrape une branche de l'arbre voisin, & tire tout le reste après lui. *Wafer* dit que ces singes sont fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs : la chair en est bonne à manger.

M. *Vosmaër* vient de donner aussi la description d'un *singe voltigeur américain*, nommé le *siffleur*. Cette espece de singe, dit cet Observateur, est différente des *sapajous à queue prenante* de M. *de Buffon*, & dont il est mention ci-dessus sous le nom de *diable des bois* ou *singe belzébut*, qui est le *singe voltigeur*. Le *siffleur* ressemble plus au *sajou brun* du même Auteur ; cependant il en differe tant par la forme que

par cette propriété naturelle & remarquable qui lui fait donner le nom de *siffleur*. Cette espece de singe est naturellement assez bon; mais il se souvient des personnes qui l'ont offensé, & alors il paroît méchant envers elles, & il crie lorsqu'il se met en colere: mais quand l'animal n'est point provoqué & qu'il est en paix, il siffle comme un homme, & à chaque instant; ce son est monotone, très-fort en commençant & s'affoiblissant par dégrés. Ce singe qui se voit aujourd'hui dans le Cabinet du Stathouder à la Haye, est grand ou long de quatorze pouces, à prendre du sommet de la tête jusqu'à l'origine de la queue: la face tout autour des yeux & du nez est nue ou pelée, mais un peu plus loin se voient des poils très-courts, gris-bruns, couchés à plat jusques sur les levres: les oreilles sont fort grandes & peu velues: les yeux gros & sans sourcils: le nez plat & les narines ouvertes: les dents antérieures ou incisives sont au nombre de quatre à la mâchoire inférieure, & de trois à la supérieure; les canines sont au nombre de quatre de chaque côté, tant en haut qu'en bas, & une fort grosse défense, &c. Chaque pied est à cinq doigts fort longs & à trois articulations; les deux doigts du milieu sont les plus longs & les pouces les plus courts; les ongles sont noirs, applatis par les côtés, recourbés en bas & pointus; ceux des pouces des pieds de derriere sont un peu plus larges & mieux arrondis: les doigts sont couverts de poils courts & noirs jusques sur les ongles. La queue est assez longue & garnie jusqu'au bout d'un poil noir, fort serré: la couleur du dos est d'un brun obscur, plus clair aux flancs & à la poitrine: la tête & les pieds de derriere tirent plus sur le noir; l'articulation supérieure des pieds antérieurs est en devant d'un jaune brunâtre clair; la face chauve & d'un gris roussâtre, donne à ce singe une figure de masque. Quoique sa queue soit totalement velue, il en fait le même usage que le précédent pour tout saisir, pour se tenir ferme en montant & en descendant, ou pour soulever sa chaîne dans les maisons lorsqu'il grimpe, & souvent on le voit, au moyen de cette queue, ramasser à terre & porter en haut plusieurs choses qu'on lui jette. Il prend plaisir à voltiger suspendu uniquement à sa queue, & la plupart du temps il marche en portant le bout de cette espece de main recourbé. Il est très-friand d'œufs & d'araignées, qu'il cherche par-tout. Au reste il mange & boit volontiers de tout. Celui qui a vécu pendant plusieurs années à la ménagerie du Stathouder ne refusoit pas l'eau-de-vie de genievre:

c'étoit un mâle d'un tempérament fort chaud ; souvent il se lavoit toute la face avec sa propre urine, qu'il recevoit à cet effet dans ses pattes antérieures.

La cinquieme race est composée de singes qui ont la queue & le museau alongés ; ce sont les *cercopitheques cynocéphales :* il y en a trois especes : 1°. le *cercopitheque cynocephale d'Afrique*, il ne differe du singe ordinaire que parce qu'il a une queue & par son museau alongé comme celui d'un chien ; 2°. le *singe makaquo* ou *makaque*, voyez ce dernier mot ; 3°. le *magot* ou *tartarin*, voyez MAGOT.

M. *de Buffon*, dont le pinceau philosophique fait exprimer d'une maniere forte & précise la différence ou les rapports d'identité des animaux quadrupedes, veut (dans son premier Volume de l'Histoire des Singes) que le nom de *singe* ne soit donné qu'à un animal sans queue, dont la face est applatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles ressemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, ne marche que sur deux pieds, tel que le *gibbon*, le *pitheque*, le *pongos* ou l'*orang-outang*. Cette définition exclut de la famille des singes proprement dits, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds, en un mot tous ceux qui n'ont aucune relation à l'homme, tels que les *babouins*. Cette seconde famille est donc d'un genre différent, elle a la queue courte, la face alongée, le museau large & relevé, les dents canines plus grosses à proportion que celles de l'homme, & des callosités sur les fesses ; tels que le *papion*, le *mandrill*, l'*ouanderou*. La troisieme famille est composée d'individus ou d'especes encore plus éloignées du singe ; elle comprend les *guenons*, les *sapajous* & les *sagouins*, qui ont la queue aussi longue ou plus longue que le corps ; elle renferme aussi les *makis* & les autres quadrumanes qui ont le museau mince & pointu ; & parmi les guenons on comprend les *makaques* de Congo, les *patas* du Sénégal, les *malbroucks* de Bengale, les *mangabeys* de Madagascar, la *mone*, le *callitriche*, ou singe vert, le *moustac* de Guinée, le *talapoin* de Siam, & le *douc* ou singe de la Cochinchine.

M. *de Buffon* prétend que le *magot* fait la nuance entre les singes & les babouins ; il a le museau alongé & de grosses dents canines, avec l'apparence d'une queue. De même cet Auteur dit que le *maimon*

fait l'espece intermédiaire entre les guenons & les babouins : il se trouve à Sumatra ; sa queue est dégarnie de poils, & les Auteurs l'ont désigné par le nom de *singe à queue de cochon*, ou de *singe à queue de rat.*

Le même observateur Naturaliste prétend qu'il ne se trouve dans le nouveau Continent ni singes, ni babouins, ni guenons, & qu'il n'existe dans l'ancien Continent ni sapajous, ni sagouins. Les guenons ou monkies ont les fesses pelées & les callosités naturelles & inhérentes à ces parties. Ces especes ont des abajoues, c'est-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens : les narines sont ouvertes au dessous du nez comme chez l'homme ; *voyez* GUENON. Les sapajous & les sagouins ont la cloison des narines fort épaisse, & ces mêmes narines ouvertes sur les côtés du nez : ils ont du poil sur les fesses & point de callosités ni d'abajoues. Tous les sapajous se servent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher, & même pour saisir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main. On connoît six ou sept especes de sapajous & six especes de sagouins, dont la plupart ont des variétés ; trois singes, trois babouins, neuf guenons & les deux intermédiaires cités ; en tout trente especes.

Selon M. *de Buffon*, l'homme est le seul animal qui soit bimane & bipede, c'est-à-dire, qui ait deux mains & deux pieds ; le lamentin est bimane & le singe est quadrumane, ainsi que le sarigue, la mormose, le cayopollin, le tarsier, le phalanger, les makis, &c. Il paroît que les ours, les marmotes, les coatis, les agoutis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres qui se servent de leurs pieds de devant comme de mains pour saisir & porter à leur gueule, doivent être des quadrumanes ou des quadrupedes ambigus, disons des bimanes & des bipedes d'un genre particulier ; ainsi les quadrumanes remplissent le grand intervalle qui se trouve entre l'homme & les quadrupedes, & les bimanes sont un terme moyen dans la distance encore plus grande de l'homme aux cétacées. Les quadrupedes avec des aîles membraneuses font la nuance des quadrupedes aux oiseaux, & les fissipedes qui se servent de leurs pieds comme de mains, remplissent tous les degrés qui se trouvent entre les quadrumanes & les quadrupedes.

Il nous reste maintenant à parler de plusieurs sortes de singes qui n'ont point de noms particuliers.

SINGE DES ANTILLES. Selon le Pere *Lecomte*, ce sont les plus industrieux de tous les singes ; ils semblent réunir toutes les especes

d'instincts qu'ont les diverses sortes de singes ; ils ont sur-tout un discernement particulier pour connoître ceux qui leur font la guerre, & se défendre.

SINGES BLANCS DU ROYAUME DE BAMBUCK : ils sont d'une blancheur beaucoup plus éclatante que les lapins blancs d'Europe : ils ont les yeux rouges : on les apprivoise aisément dans leur jeunesse ; mais quand ils sont vieux, ils sont fort méchans : dès qu'on les enleve de leur pays, ils deviennent tristes, refusent la nourriture, & meurent.

SINGES BLEUS ET ROUGES DE LA GAMBRA : il y en a une immense quantité de différentes especes : ils sautent d'arbres en arbres, & ne descendent point à terre, à moins qu'il n'y ait un voyage considérable à faire ; alors ils se rassemblent, & marchent au signal commun, dans le meilleur ordre possible : ils sont très-hardis, crient beaucoup la nuit ; ils entrelacent les branches de maniere à se former une sorte d'habitation qui les garantit de la trop grande ardeur du soleil.

SINGES DU CAP-VERT : on ne les y trouve que dans la seule isle de Saint-Jago : on les nomme *jackanapes*, ils sont très-bien proportionnés : ils multiplient dans les montagnes, où il y en a un fort grand nombre. *Histoire Générale des Voyages.*

SINGE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Il y en a un très-grand nombre : ils ressemblent assez à ceux des autres contrées de l'Afrique, ils dévastent les jardins fruitiers avec acharnement & avec adresse ; & les précautions qu'ils prennent pour leur sureté sont admirables.

SINGE CAPUCIN : *voyez* SAJOU.

SINGES DE LA COCHINCHINE : *voyez* DOUC.

SINGES DE LA CÔTE D'OR : leur abondance est incroyable ; & *Smith* assure qu'on en compte plus de cinquante sortes. Ils causent une infinité de désordres, sur-tout une espece qui est si féroce qu'on ne peut l'apprivoiser : elle multiplie étrangement : les Negres sont souvent obligés de faire la garde pour se défendre de leurs attaques ; & souvent les singes ont la malice, quand ils sont supérieurs en force, de crever les yeux aux Negres : ils sont puants & farouches. Les Hollandois leur donnent le nom de *singes barbus.* Il y en a qui ont la barbe blanche & le corps moucheté, le poil du ventre blanc, avec une raie brune sur le dos, & les pieds blancs, ainsi que la queue. On y trouve aussi le *singe monkeis* ou *manikins :* les Negres emploient leur peau à faire des *fitis*, espece de bonnets dont ils se couvrent

la tête ; elles se vendent jusqu'à une guinée dans le pays : quand ils sont dans une piece de millet, leur friandise cause plus de dommage que leur larcin ; car en prenant les tiges ils examinent soigneusement l'épi ; & s'ils n'en sont pas satisfaits, ils le jettent pour en choisir un autre. L'on y trouve encore le *singe-boggo*, que les Blancs nomment *mandrill.* On accuse les Negres de se livrer aux plus honteux désordres avec les femelles de ces singes ; tandis que les mâles d'entre ceux-ci fournissent des exemples de leur passion pour les Négresses qu'ils trouvent à l'écart, & qu'ils carressent jusqu'à l'excès, en les saisissant de force. Ce singe-boggo, qu'on prendroit pour un petit homme, a la tête grosse, le nez petit, les levres minces, la bouche grande, la peau du visage blanche, mais très-ridée, les dents larges & jaunes. Ces singes ne marchent que sur deux pieds : ils ont naturellement le nez morveux, & semblent prendre beaucoup de plaisir à se le lécher avec la langue : ces singes ont beaucoup de rapport avec ceux du Sénégal : *voyez* MANDRILL.

SINGES HURLEURS : on a donné ce nom à des especes de sapajous, tels que l'*ouarine* & l'*alouate :* voyez ces mots.

SINGES DE L'ILE DE CEYLAN : il y en a beaucoup, & il s'en trouve quelques especes particulieres à cette Isle, qui sont aussi grands que nos épagneuls : ils ont le poil gris & le visage noir, avec une grande barbe blanche qui va d'une oreille à l'autre : on les prendroit pour des vieillards. On en voit d'autres de la même grosseur, mais d'une couleur différente : on les nomme *Ouanderons :* voyez ce mot.

SINGES DE MADAGASCAR : il y en a de différentes especes ; ce sont des singes à longue queue : selon M. *de Buffon*, ils paroissent faire la nuance entre les makis & les guenons. On distingue sur-tout le *mangabey.* Ses paupieres sont nues & d'une blancheur frappante, ses sourcils sont d'un poil noir & hérissé, les oreilles noires & presque nues ; le museau gros, large & alongé, avec un bourrelet saillant autour des yeux. Ces singes varient pour les couleurs ; leur poil est long & touffu, brun sur les parties supérieures du corps, & gris sur les parties inférieures. Il y a des mangabeys, qui ont un cercle de poil blanc en forme de collier autour du cou, & en forme de barbe autour des joues ; ils marchent à quatre pieds, & ont à-peu-près un pied & demi de longueur, depuis le bout du museau, jusqu'à l'origine de la queue : ils ont des abajoues qui forment comme deux poches dans leurs

joues, où ils peuvent conserver des provisions de bouche pour un jour ou deux; ils portent la queue relevée; ils ont aussi des callosités sur les fesses; leurs ongles sont plats, & le bout des doigts fort gros.

Singe musqué ou Singe pleureur : *voyez à l'article* Sai.

Singes du pays de Bengale : ce sont la plupart des guenons, parmi lesquelles on distingue le *malbrouck* & le *bonnet chinois*. Ces deux especes sont habiles au butin, s'enfuient en courant à trois pieds, & tiennent leur provision dans la main gauche : elles ne s'apprivoisent qu'à demi, & ne produisent pas dans l'état de servitude ou d'esclavage; il faut qu'elles soient en liberté dans les bois. Il n'est pas rare de voir ces quadrumanes descendre sur les bords des fleuves & de la mer pour attraper des poissons & des crabes; ils mettent leur queue entre les pinces du crabe, & dès qu'elles serrent, ils l'enlevent brusquement, & l'emportent pour le manger à leur aise. On les prend par le moyen des noix de cocos, où l'on fait une petite ouverture; ils y fourrent la patte avec peine, à dessein d'attirer la liqueur pour la boire, & le noyau pour le manger; mais les gens qui sont à l'affut les prennent avant qu'ils puissent se dégager. Dans les Provinces de l'Inde, habitées par les Bramans, ces singes entrent à toute heure dans les maisons où l'on vend des fruits & des légumes : les habitans respectent trop ces animaux pour oser rien leur faire. Croiroit-on que dans Amadabad, Capitale de Guzarate, il y a trois Hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les singes estropiés, invalides, & même ceux qui, sans être malades, viennent y demeurer? Deux fois par semaine les singes du voisinage de cette ville se rendent tous ensemble dans les rues, ensuite ils montent sur les maisons, qui ont chacune une petite terrasse, où les habitans n'ont pas manqué de déposer du riz, du millet, des cannes à sucre; autrement les singes découvriroient les maisons, & y causeroient un grand désordre. Les serpens sont les plus grands ennemis de ces singes : *voyez* Malbrouch.

Singes du pays de Honduras : on prétend que cette sorte de quadrupedes est l'*ignavus* des Naturalistes, que quelques-uns ont nommé *aï* ou *paresseux* : voyez ce mot.

Singes de la partie occidentale d'Afrique : il y en a un très-grand nombre, sur-tout dans les terres de la concession de la Compagnie, depuis Arguim jusqu'à la riviere de Serra-Liona; & les especes différentes ne se mêlent point les unes avec les autres, de

maniere que dans un même canton on n'en trouve jamais de deux ſortes.

SINGES DU PÉROU. Les Indiens les nomment *carochupa*. Ils ont la queue pelée, les dents continues, deux peaux qui leur couvrent l'eſtomac & le ventre, comme une veſte, dans leſquelles ils mettent leurs petits quand ils fuient. *Frezier* dit que ces animaux ſont auſſi très-communs à la Louiſiane ; ce ne ſont peut-être que des eſpeces de *didelphes :* voyez ce mot.

SINGE A QUEUE : *voyez* CERCOPITHEQUE. Les ſinges ſans queue ſont déſignés ſous le nom de *cynocéphales*. Le *ſinge à queue de rat* eſt le *ſaki :* voyez ce mot.

SINGES ROUGES. Les Negres les appellent *patas :* voyez ce mot.

SINGES DE SAINT-JACQUES : *voyez* SINGE VERT.

SINGES DU SÉNÉGAL : il y en a de pluſieurs eſpeces. Il y a les ſinges *ginous*, dont la queue eſt fort longue, & quelques *magots :* ceux-ci n'ont point de queue. L'on donne le nom de *pleureurs* à ceux de la premiere eſpece, à cauſe de leur cri enfantin & gémiſſant. *Froger* aſſure que pluſieurs de ces ſinges enlevent ſouvent de jeunes filles Négreſſes de huit ou neuf ans, & qu'il eſt fort difficile de les délivrer d'entre leurs mains. Les Negres mangent la chair de ces ſinges, comme un mets délicieux : les uns la préparent avec du riz ; d'autres la font ſécher & fumer comme nos jambons. On trouve auſſi dans le pays du Sénégal le *quojavoran :* voyez ce mot. C'eſt peut-être le *orang-outang de Borneo*, & le *champanez des Anglois :* en ce cas ce ſeroit l'*homme des bois :* voyez CHAMPANZÉE.

SINGE VARIÉ ou SINGE VIEILLARD. C'eſt la guenon appellée *mone*. Elle a des calloſités ſur les feſſes ; ſa tête eſt petite & ronde, ſon muſeau gros & court, ſa face couleur de chair baſanée ; elle a un bandeau de poil gris ſur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles ; elle a une eſpece de barbe griſe formée par les poils de la gorge & du deſſous du cou, qui ſont plus longs que les autres, ce qui lui a fait donner le nom de *vieillard :* on l'a nommé auſſi *ſinge varié*, à cauſe de la diverſité de ſes couleurs ; ſon poil eſt d'un noir rouſſâtre ſous la poitrine, & blanchâtre ſous le ventre. La mone ſe trouve en Perſe, en Barbarie, en Arabie & dans les pays les moins chauds de l'Afrique & des Indes. Elle eſt vive, alerte, d'un naturel aſſez doux, s'apprivoiſe aiſément ; ſuſceptible d'éducation,

timide par nature, on la rend obéissante en la menaçant. Elle se nourrit des fruits, de viande cuite, de légumes & d'insectes ; elle est même si friande de ce dernier mets, qu'elle va quelquefois soulever & renverser des pierres pour découvrir & attraper des fourmis & autres insectes qui sont dessous, & qu'elle dévore aussi-tôt. Ses joues ou abajoues sont comme deux poches qui lui servent de magasin, pour conserver des provisions d'alimens pour un ou deux jours.

SINGE VERT OU CALLITRICHE, *callithrix*. Espece de guenon d'un beau poil verdâtre & de couleur vive. On le trouve dans la partie méridionale de la Mauritanie au Sénégal, & dans les isles voisines du Cap-Vert : nos gens de Mer l'appellent *singe de Saint Jacques*. Les callitriches vivent en société, grimpent très-lestement jusqu'au faîte des arbres, s'élancent de branche en branche, de cime en cime dans le plus grand silence. Ce n'est que lorsque ces animaux s'avisent de casser les branches & de les laisser tomber à terre, que le Voyageur les apperçoit. Au reste la chasse de ces animaux est facile & nullement dangereuse. Les premiers coups de fusil ne les effraie point, les blessures mêmes ne leur arrachent aucun cri ; ils voient tomber & périr leurs camarades sans effroi ; il n'y a que le feu le plus vif du Chasseur qui puisse leur inspirer de la terreur : alors les uns se cachent derriere les arbres, d'autres se réunissent en troupes, grincent des dents, frémissent de colere, & toute leur fureur se réduit à des menaces : il n'en est pas de même de toutes les especes de singes.

SINGE VIEILLARD : voyez *Singe varié*.

SINGES VOLANS. Divers Ecrivains, & sur-tout *Helbigius*, prétendent qu'il y a aux Indes des singes volans ; mais nous croyons que l'Auteur, enthousiasmé par une imagination vive, a ainsi nommé un animal qui n'est au plus qu'un *écureuil volant*, autrement appellé *chat volant ;* voyez ce mot. L'on vient de donner à S. A. S. Mgr. le Prince de Condé un véritable écureuil volant, qui est du volume du plus gros chat.

SINGE VOLTIGEUR. Voyez ci-dessus l'histoire du *Singe Belzebut*.

Chasse des Singes, & propriété de leur chair en Médecine.

Dans la description historique que nous venons de faire de ces animaux, nous avons dit que les Negres les tuent, ou leur lancent des fleches dans le visage ; nous avons dit encore que leur instinct d'imitation en fait peut-être tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits

où croissent le poivre & le coco, les Indiens se servent de cette adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours: ils montent sur les premieres branches, ils en cassent les extrémités où est le fruit, l'arrangent par terre comme par jeu & se retirent: les singes qui les ont examinés, viennent aussi-tôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime & disposent ces branches comme ils l'ont vu faire aux Indiens; ceux-ci reviennent pendant la nuit & enlevent la récolte. Les hommes se servent aussi de cet instinct imitateur qu'ont les singes, pour les prendre: les uns portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant eux, & y substituent adroitement de la glu, puis ils se retirent: les singes qui les ont vus de dessus un arbre ou un rocher, s'approchent de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent & se mettent dans l'impossibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent plusieurs fois, & ils en laissent de petites enduites de glu; quand ils sont retirés les singes viennent pour les mettre, & ne peuvent guere les ôter ni éviter le Chasseur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on se regarde à différentes reprises, & l'on en laisse d'autres où il y a des ressorts qui se relâchant serrent dès qu'on les touche; le singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & aussi-tôt il se trouve les deux pattes de devant engagées & hors d'état de faire un pas. Les habitans de Saint Vincent-le-blanc les prennent à la chasse avec des fausses trappes & autres machines; ils mettent les petits en cage pour pouvoir attraper ensuite le pere & la mere; ils les traitent un peu rudement & les font crier, alors les singes accourent. D'autres fois on laisse près de leur domicile des boissons fortes & enivrantes, & dont on feint de boire devant eux; dès qu'on s'est retiré ils viennent goûter de ce breuvage en criant *chin-chin*, & ils s'enivrent si bien qu'ils s'endorment; alors les Chasseurs les prennent aisément. On reconnoît les pays qui n'ont pas été habités, par la familiarité de ces animaux.

La chair du singe est astringente; quoique filandreuse, bien des personnes en mangent, sur-tout à Cayenne. M. *de la Condamine* nous apprend que les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens & habitans voisins de la riviere des Amazones. (*Mémoire de l'Académie*, *1745*). Leur graisse est nervale & résolutive; on la recommande dans la rigidité des articulations. On trouve quelquefois dans la vésicule du fiel d'une espece de singe des Indes une

pierre grosse comme une noisette, que les Indiens vendent plus de cent écus, dit *Tavernier :* les Indiens n'en permettent pas l'exportation ; ils en font des présens aux Ambassadeurs. Ces pierres ont les mêmes propriétés que le bézoard le plus précieux. *Voyez* BÉZOARD.

SINGE DE MER. Poisson ou animal de mer qui se pêche dans la rade de Juida : il n'a point d'écailles, sa peau est tiquetée comme celle du requin; elle est d'un beau noir brillant quand l'animal est en vie, mais elle perd tout son lustre dès qu'il est mort : sa chair est bonne sans être extrêmement délicate. Les Européens lui trouvent le goût du bœuf maigre. Cet animal se nourrit de poissons & d'herbes marines; on le prend à la ligne, ou avec le harpon lorsqu'il approche assez d'un vaisseau pour recevoir le coup. Ce poisson est ordinairement fort gros; ils s'en trouve d'environ dix pieds de long, il est large de trois ou quatre pieds ; il se termine en queue ronde & fort longue. Son nom lui vient de la forme de sa tête & de sa queue : il a la tête ronde & les yeux petits; le poil qui est entre le nez & les levres a l'apparence de deux moustaches; le menton est fort court, & le cou parfaitement distingué du corps; le sommet de la tête est couvert d'une excroissance qu'on prendroit pour une couronne : il a quatre nageoires & deux autres excroissances, dont la plus grande qui est à l'extrémité du cou a la forme d'une spatule; elle est longue, large & très-forte; celle de la queue est un peu plus petite : ces quatre nageoires ressemblent à la barbe ou aux fanons d'une baleine ; on peut donner le nom de mains aux deux premieres, si l'on veut considérer leur usage plutôt que leur forme ; elles peuvent se joindre au-dessous du ventre ou sur le cou, & porter à la gueule tout ce qu'elles saisissent; les deux autres nageoires sont placées au-dessous du ventre, & sont plus petites que celles du devant.

Le *singe de mer* est un animal fort vif & qui nage avec beaucoup de légéreté; lorsqu'il se montre sur la surface de l'eau, avant qu'il ait saisi l'hameçon, ses mouvemens & ses sauts sont fort amusans; il s'approche de l'amorce, il l'observe, y touche du bout des levres, se retire, & vient enfin pour l'avaler; mais aussi-tôt qu'il se trouve pris, il fait cent contorsions qui réjouissent beaucoup les spectateurs. Il y a des Auteurs qui font mention d'un autre singe de mer, qui est peut-être la petite espece. *Rondelet* dit qu'on peut donner ce nom au *perce-pierre*, poisson de la Méditerranée. *Voyez ce mot.*

SIN-KOO. Arbre odoriférant du Japon, que *Kæmpfer* prend pour le *bois d'aigle*, & dont la partie la plus résineuse, la plus aromatique porte le nom de *calambac*. Cet arbre ne se trouve que dans les endroits les plus reculés des bois & des montagnes du Japon. Son tronc, dit *Kæmpfer*, est haut d'une coudée, droit, mince, d'un beau vert, fort garni de feuilles & divisé en deux tiges principales; ses feuilles qui naissent alternes, ressemblent à celles du pêcher; elles sont vertes, sans découpure. L'odeur du sin-koo si vantée & qui rend son bois si précieux, ne se fait bien sentir que lorsqu'il est desséché & très-vieux. *Voyez* BOIS D'AIGLE.

SINOPLE. C'est une mine de fer calciforme, mêlée à de la terre siliceuse : elle est assez rare : on la trouve en Bohême.

SINTER. Nom que les Mineurs Allemands donnent au guhr durci, mameloné, ou en végétation & blanc, & qui est une sorte de *flos ferri* : on en trouve beaucoup à Freyberg en Saxe & en Thuringe. *Voyez* FLEUR DE FER.

SIOUANNA, est un très-bel arbrisseau des Indes Orientales. Ses fleurs sont en ombelles, & portées sur les branches inférieures, ainsi que les baies qu'on estime presqu'autant que la racine de cet arbrisseau contre le venin des serpens dangereux.

SIPANAOU. Arbre de la Guiane, il y en a de blancs & de rouges : on les emploie pour construire des canots : ce bois est assez dur à travailler, mais très-facile à se fendre; on préfere le rouge; il a la propriété de causer de la démangeaison quand il est nouvellement employé. *Maison Rustique de Cayenne.*

SIRAMANGHITS. Arbre aromatique de l'Isle de Madagascar, dont les feuilles ont l'odeur du bois de santal & l'écorce celle du clou de girofle : il produit aussi une résine jaune, odoriférante : c'est une espece de *bois d'Inde* ou de *Malabathrum*.

SIRENES, *sirenæ*, *nereïdes*, *&c.* sont des monstres marins fabuleux auxquels on a donné la tête & le corps de femme jusqu'à la ceinture, & la forme de poisson de la ceinture en bas. *Voyez* HOMME MARIN.

SIRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SISON ou AMOME, *sium aromaticum*, *aut amomum officinarum falsum.* Cette plante qui se multiplie aisément, croît aux lieux humides, le long des haies & des fossés : on la cultive aussi dans les jardins; sa racine est simple pour l'ordinaire, blanche, ligneuse, d'un goût de

panais, un peu aromatique : elle pouſſe une ou pluſieurs tiges hautes d'environ deux pieds de moyenne groſſeur, rondes, moëlleuſes, fermes, liſſes, noueuſes & rameuſes : ſes feuilles ſont aîlées comme celles du panais, rangées alternativement le long de la tige, du reſte ſemblables à celles du chervi, tendres, oblongues, crenelées à leurs bords : ſes fleurs naiſſent en été ſur des ombelles aux ſommets, elles ſont compoſées chacune de cinq feuilles blanches taillées en cœur & diſpoſées en roſe ; elles ſont ſuivies par des ſemences jointes deux à deux, menues, arrondies, cannelées ſur le dos, brunâtres & d'un goût aromatique : on nous apporte quelquefois cette ſemence du Levant, elle a l'odeur du véritable amome en grappes, dont nous avons parlé. C'eſt une des quatre ſemences chaudes mineures, qui ſont celles d'*ache* ou de *perſil*, d'*ammi*, de *panais ſauvage* & d'*amome :* cette graine qui abonde en huile eſſentielle aromatique, eſt propre pour la colique venteuſe.

SKRABEN. C'eſt une eſpece d'oie des Iſles de Feroë, dont il eſt fait mention dans les *Actes de Coppenhague 1671 & 1672*, *obſ. 49*, & dans les *Collections Académiques*, *Tome IV*, *page 199*. Cet oiſeau fait ſon nid dans la terre, en grattant avec ſes ongles, & fouillant avec ſon bec : il ſe fait de la ſorte un trou ſous terre à la profondeur de huit ou dix pieds, & choiſit le voiſinage d'une pierre pour plus grande ſureté, il ne couve jamais qu'un œuf à la fois. Quand le petit eſt éclos, il le quitte pendant le jour, & lui donne à manger pendant la nuit : ſi par haſard il oublie ou ne peut ſortir de ſon nid dès le matin, il y reſte toute la journée, & ne va que la nuit ſuivante chercher dans la mer la proviſion qui doit ſervir pour la nuit d'après. Quoique ce petit ne mange qu'une fois le jour, il devient cependant plus gras que l'oie commune, & les habitans de ces Iſles ſont obligés de les ſaler pour l'hiver, autrement ils ne pourroient les manger : ils ſe ſervent de ſa graiſſe pour mettre dans leurs lampes ; ils prennent volontiers le petit dans le nid, mais pour la mere ils ne s'en ſoucient pas.

SKUEN. Autre oiſeau aquatique de l'Iſle de Feroë, dont les Auteurs cités ci-deſſus font mention. Cet oiſeau eſt de la taille du corbeau ; il eſt très-redoutable quand il s'agit de défendre ſes œufs ou ſes petits : on doit alors prendre garde à ſoi en paſſant devant ſon nid ; car il fond ſur la tête des paſſans avec une intrépidité étonnante, & leur fait ſouvent beaucoup de mal avec ſes aîles ; auſſi les habitans du pays

qui connoissent le dangereux instinct de cet oiseau, ont la précaution de mettre sur leur tête un couteau la pointe en haut; & l'oiseau furieux venant fondre sur eux, se perce lui-même de part en part.

SLAMI-MOKESKI. *Voyez à l'article* PELLETERIES.

SLANTZA. Arbuste fort commun dans le pays des Kamtchadales: on diroit un petit cedre rampant; ses cônes ou fruits sont moitié plus petits que ceux du cedre; les habitans du pays les mangent: souvent ils les font bouillir dans de l'eau qu'ils boivent ensuite pour arrêter le cours de ventre. Des Matelots Russes regardent cette boisson comme un spécifique contre le scorbut.

SLOANE, *sloana*. On a donné le nom d'un Savant Anglois à un genre de plante dont la fleur est ou monopétale en forme de cloche, profondément découpée, ou sans pétales, & composée de plusieurs étamines, au milieu desquelles s'éleve un pistil qui se change en un fruit arrondi, membraneux & hérissé de pointes. La robe de ce fruit s'ouvre en quatre parties, & laisse sortir des semences oblongues, enveloppées dans une capsule charnue (*Plumier*).

SMARAGDO-PRASE. Espece de *péridot* tendre. *Voyez ce mot*. Ce n'est souvent qu'un spath fusible vert.

SMECTIS ou SMECTITE ou SMECTIN. Terre grasse plus ou moins compacte, ou espece de pierre savonneuse qui devient luisante quand on la frotte, d'une couleur tantôt jaunâtre, tantôt noire, &c. on s'en sert comme du savon. Les Cardeurs de laine en font usage sous le nom de *soletard*. On en trouve en France qui ressemble à une terre à foulon savonneuse & feuilletée. *Voyez les articles* TERRE SAVONNEUSE, PIERRE SAVONNEUSE *&* STÉATITE.

SNAK. Animal quadrupede des campagnes de Neiska en Tartarie, & qu'on ne voit point ailleurs. Selon *Gesner*, son poil est gris. Le snak est grand comme une brebis: il est armé de deux petites cornes; il court avec beaucoup de vîtesse: on le voit paître en troupe sur les frontieres de la Podolie. Quand le Kan des Tartares veut se donner le plaisir de la chasse du snak, il fait environner les pâturages, où il y en a quelquefois des troupeaux de cinq cents & de deux mille; & au bruit des cors de chasse ces animaux courent çà & là, cherchent à fuir, &, voulant forcer les passages, tombent de lassitude & meurent sous les coups des Tartares. Cet animal est l'*akoim* des Turcs, le *salhac* des Polonois, l'*akkim-albo* des Tartares, le *seigak* des Russes ou Moscovites, &

& peut-être le *colon* des Anciens. Les Turcs font de sa corne de fort beaux manches de couteaux & de sabres.

Les petits du snak sont de couleur rousse : ils ont le museau pointu comme le porc : la femelle fait deux petits à la fois ; ils souffrent plus patiemment la faim que le froid : ils craignent les loups quand la terre est couverte de neige ; dans ce temps ils se retirent dans les forêts avec les buffles. Les femelles ont des cornes comme les mâles. Ces cornes ne sont ni droites, ni tortues : trop long-temps exposées au soleil & à la pluie, elles deviennent, comme du bois : elles sont un peu courbées par le bout, solides, de la grosseur d'un bâton par le bas, transparentes au soleil & à la lumiere d'une chandelle.

SOAJER & SOA-AGER. Especes de lézards des Isles de Ceylan & d'Amboine. *Voyez les articles* LÉGUANA & LÉZARD D'AMBOINE.

SOCO. Espece de héron du Brésil. *Voyez* HÉRON.

SOHIATAN. Nom que les Sauvages de l'Amérique donnent à une espece de rat dont ils se nourrissent. On dit que sa chair est aussi bonne & aussi délicate que celle des levreaux.

SOIE, *serica*. C'est le nom que l'on donne à cette substance soyeuse que la chenille du pin, l'araignée & le ver à soie filent pour différentes nécessités : voyez à chacun de ces mots l'histoire de ces sortes de soies. On dit aussi *soie de cochon;* c'est une sorte de crin. *Voyez au mot* POIL. La soie de perles est l'ardassine. *Voyez* ABLAQUE.

SOIE DE MER ou POIL AQUATIQUE. C'est le *gordius*. Voyez ce mot.

SOL, *solum*, se dit, en Histoire Naturelle, d'un terrain, d'un fonds, d'une étendue de terre. On dit un sol sablonneux, &c.

SOLANOIDE ou DULCAMERE BATARDE, *solanoïdes Americana, circeæ foliis canescentibus* (C'est le *rivina* de *Linneus*). Plante dont la fleur est en rose à cinq pétales : son pistil se change en un fruit rond & pulpeux qui renferme une semence dure : ce fruit broyé donne une teinture rougeâtre. *Miller* assure que les *solanoïdes* sont originaires des contrées les plus chaudes de l'Amérique, d'où l'on a apporté en Europe leurs semences. Ce genre de plante n'est pas rare aujourd'hui dans les jardins des Curieux.

SOLANUM. Genre de plante dont *Tournefort* compte trente-quatre especes, entre lesquelles il y en a une principalement d'usage en

Médecine ; *voyez* MORELLE : & une autre en aliment ; *voyez* POMME DE TERRE & TOPINAMBOUR *à l'article* BATATTE. A l'égard du solanum furieux, *solanum lethale somniferum*, voyez à l'article MORELLE.

SOLDANELLE ou CHOU DE MER, *soldanella marina*. Plante qui croît fréquemment sur les rivages sablonneux de la mer : sa racine est menue & fibreuse ; elle pousse plusieurs tiges grêles, pliantes, sarmenteuses, rougeâtres & rampantes sur terre ; ses feuilles sont presque rondes, lisses, luisantes, semblables à celles de la petite chelidoine : mais plus épaisses, remplies d'un suc laiteux, attachées à des queues longues : ses fleurs sont des cloches à bords renversés, comme dans les autres especes de liseron, assez grandes, de couleur purpurine : elles paroissent en été ; leurs étamines sont cinq filets plats : aux fleurs succedent des fruits arrondis, membraneux, qui renferment des semences anguleuses & noires pour l'ordinaire.

On nous envoie cette plante séchée toute entiere avec sa racine : elle a un goût âcre, amer & un peu salé ; on la regarde comme un bon purgatif hydragogue ; & l'on s'en sert avec succès dans l'hydropisie, la paralysie & dans les rhumatismes. On donne la poudre de cette plante seche, depuis un demi-gros jusqu'à un gros : quelques-uns en donnent jusqu'à deux gros dans un bouillon.

M. *Haller* fait mention d'un *soldanella*, plante des Alpes, à feuilles rondes, à tige nue & à fleurs monopétales bleues, découpées comme de certains œillets : c'est, dit-il, une des premieres fleurs qui prennent la place des neiges fondues : il n'en connoît aucun usage, & il lui donne une place ici, parce qu'on la confond quelquefois avec la précédente, il faut donc la désigner ainsi, *soldanella montana aut Alpina*.

SOLDAT ou OISEAU DE COMBAT, est le héron étoilé. *Voyez à l'article* HÉRON.

SOLDAT MARIN. *Voyez* BERNARD L'HERMITE.

SOLDIDO. *Voyez* TAMOATA.

SOLE. Nom donné à une coquille du genre des peignes : on l'appelle aussi l'*éventail :* elle est peu bombée, presque plate ; ses valves sont égales, minces ; l'inférieure est blanche, la supérieure d'un rouge-brun ou ventre de biche ; lisses en dehors, & à stries longitudinales dans l'intérieur des deux valves, qui est nacré. On distingue à travers la couleur de la robe de la valve supérieure des raies longitudinales

obscures, & des apparences de cercles alternatifs & nuancés. L'espece qui nous vient des mers de la Chine est la plus belle. *Voyez l'article* PEIGNE.

SOLE, *solea*. Poisson de mer à nageoires molles : il est plus long, plus plat & moins large que la plie : il devient grand dans l'Océan : la partie de dessous est blanche, & celle de dessus est noirâtre ; les yeux sont placés sur la face supérieure de la tête ; sa bouche est de travers, & ses mâchoires sont sans dents : il a quatre ouies & le cœur applati ; des écailles petites, & un trait qui va droit de la tête jusqu'à la queue : le corps est environné d'aîlerons ou de nageoires étroites, qui ont la même couleur que la partie du corps où elles se trouvent. On soupçonne que la sole craint le froid, parce qu'elle se cache au fond de la mer pendant l'hiver. On appelle aussi ce poisson *perdrix de mer*, à cause du bon goût de sa chair, qui est très-saine & très-nourrissante. Bien des personnes croient que la crevette vivifie les œufs de la sole. Ces œufs, dit-on, sont attachés, par une liqueur visqueuse, à l'estomac de la crevette. M. *Deslandes* a mis dans des barriques d'eau des crevettes chargées d'œufs de sole ; ils sont éclos. D'un autre côté des soles mises dans une barrique y ont frayé ; mais le frai a été stérile. Notre Observateur en conclut que le petit crustacée en question étoit nécessaire au développement de l'embryon de la sole. Les vrais secrets de la nature ne peuvent être dévoilés que par des expériences réitérées & suivies avec toute l'attention d'un œil philosophique & instruit. Il est difficile de concevoir qu'elle abandonne à un crustacée le soin de faire éclore les œufs de ce poisson.

SOLEIL, *sol*. En Astronomie c'est le grand astre lumineux qui éclaire le monde, & qui par sa présence sur l'horizon constitue le jour. Le soleil étant le luminaire de la nature, le centre du systême des *planetes* & des *cometes*. Voyez ces mots.

SOLEIL. Nom d'un poisson ou monstre marin, qui, au rapport de *Ruisch*, fut pris en 1707, près Bagewale, aux environs d'Amboine, dans les Iles Orientales. Ce poisson singulier, qu'on conserve dans l'Ile où il a été pris, a trois pieds & demi de long, une peau dure, des aiguillons à l'extrémité du corps, & sur sa queue : cet animal est d'un bleu clair ; mais ce qu'il a de singulier, c'est la figure d'un soleil bien marquée, brillante, & d'un blond doré, placée sur le haut du dos, proche de la tête : il a encore deux taches de la même couleur, proche

de la queue ; & trois taches noires sur la queue ; il est armé d'aiguillons, tant sur le haut de la tête, qu'au dessous des nageoires ; il en a deux autres sous le ventre, dont les pointes sont tournées du côté de la queue.

SOLEIL ou COURONNE DU SOLEIL. *Voyez* HERBE AU SOLEIL. La grande espece est une des plus hautes plantes herbacées.

SOLEIL MARIN. On donne ce nom à une espece d'étoile marine qui a au moins douze branches, mais souvent bien davantage. *Voyez* ETOILE MARINE.

SOLEN. Genre de coquillage bivalve dont nous avons parlé sous le nom de *coutelier :* on l'appelle aussi *manche de couteau.* M. *Adanson* en donne trois especes.

SOLENITES. Ce sont les coquilles du genre des *couteliers* devenues fossiles : on en trouve à Courtagnon, dans une matrice sablonneuse.

SOLETARD. Espece de terre savonneuse dont on se sert en Angleterre pour dégraisser les laines. *Voyez les articles* SMECTITE, TERRE SAVONNEUSE & TERRE A FOULONS.

SOLIPE ou SOLIPEDE. Animal dont le sabot est d'une seule piece. *Voyez à l'article* QUADRUPEDE.

SOLITAIRE. Des Naturalistes ont donné ce nom à différens animaux, tantôt à une espece de dinde sauvage de l'île de Madagascar, tantôt à une espece de merle, tantôt & plus communément au *tœnia*, espece de ver cucurbitaire qui se trouve dans les intestins, & qui est toujours seul de son espece : il se place dans le pylore & l'estomac, d'où il s'étend dans toute la suite des intestins ; & il en occupe toute l'étendue par sa longueur : *voyez au mot* VER SOLITAIRE. Enfin, *Goedard* donne encore le nom de *solitaire* à une mouche qui provient d'une fausse chenille qui se nourrit de feuilles d'absinthe pendant qu'elles sont vertes. Quand elle se dispose à sa transformation, elle ronge la tige de l'absinthe jusqu'au milieu, pour la rendre plus facile à fléchir, & pour se construire par ce moyen une demeure qu'elle se file elle-même.

Le solitaire dont parle *Leguat* est un oiseau qui paroît avoir beaucoup de rapport avec le dronte, mais il en differe en plusieurs points. Il se voit dans l'île de Rodrigue : il est très-gros, car on voit des mâles qui pesent jusqu'à quarante-cinq livres ; le plumage de ceux-ci est ordinairement mêlé de gris & de brun, mais dans les femelles c'est tantôt le brun & tantôt le jaune-blanc qui domine. M. *Carré* dit que le plumage

de ces oiseaux est d'une couleur changeante tirant sur le jaune, ce qui convient à celui de la femelle, & il ajoute qu'il lui a paru d'une beauté admirable. Les femelles ont au-dessus du bec comme un bandeau de veuve; leurs plumes se renflent des deux côtés de la poitrine en deux touffes blanches, qui représentent imparfaitement le sein d'une femme; les plumes des cuisses s'arrondissent par le bout en forme de coquille, ce qui fait un bon effet; & comme si ces femelles sentoient leurs avantages, elles ont grand soin d'arranger leur plumage, de le polir avec le bec & de l'ajuster presque continuellement, en sorte qu'une plume ne passe pas l'autre : elles ont, selon *Leguat*, l'air noble & gracieux tout ensemble, & ce Voyageur assure que souvent leur bonne mine leur a sauvé la vie. Le solitaire & l'oiseau de nazareth sont peut-être deux variétés du même ordre.

Cet oiseau a quelque rapport avec le dindon; il en auroit les pieds & le bec, si ses pieds n'étoient pas plus élevés & son bec plus crochu; il a aussi le cou plus long proportionnellement, l'œil noir & vif, la tête sans crête ni huppe, & presque point de queue; son derriere qui est arrondi à peu près comme la croupe d'un cheval, est revêtu de ces plumes qu'on appelle *couvertures*. Le solitaire ne peut se servir de ses aîles pour voler; mais elles ne lui sont pas inutiles à d'autres égards, l'os de l'aîleron se renfle à son extrémité en une espece de bouton sphérique qui se cache dans les plumes, & qui lui sert à deux usages; premiérement pour se défendre, comme il fait, avec son bec; en second lieu, pour faire une espece de battement ou de moulinet en pirouettant vingt ou trente fois du même côté dans l'espace de quatre à cinq minutes; c'est ainsi, dit-on, que le mâle rappelle sa compagne, avec un bruit qui a rapport à celui d'une cresselle, & s'entend de deux cents pas. On voit rarement ces oiseaux en troupes, quoique l'espece soit assez nombreuse, quelques-uns disent même qu'on n'en voit guere deux ensemble; ils cherchent les lieux écartés pour faire leur ponte, ils construisent leur nid de feuilles de palmiers amoncelées à la hauteur d'un pied & demi; la femelle pond dans ce nid un œuf beaucoup plus gros qu'un œuf d'oie, & le mâle partage avec elle la fonction de couver.

Pendant tout le temps de l'incubation, & même celui de l'éducation, ils ne souffrent aucun oiseau de leur espece à plus de deux cents pas à la ronde; l'œuf, car il paroît que ces oiseaux n'en pondent qu'un à la fois; l'œuf n'éclot qu'au bout de sept semaines, & le petit

n'eſt en état de pourvoir à ſes beſoins que pluſieurs mois après : pendant tout ce temps le pere & la mere en ont ſoin, & cette ſeule circonſtance, dit M. *de Buffon*, doit lui procurer un inſtinct plus perfectionné que celui de l'autruche, laquelle peut en naiſſant ſubſiſter par elle-même, & qui n'ayant jamais beſoin du ſecours de ſes pere & mere, vit iſolée, ſans aucune habitude intime avec eux, & ſe prive ainſi des avantages de leur ſociété, qui eſt la premiere éducation des animaux & celle qui développe le plus leurs qualités naturelles; auſſi l'autruche paſſe-t-elle pour le plus ſtupide de tous les oiſeaux.

Lorſque l'éducation du jeune ſolitaire eſt finie, le pere & la mere demeurent toujours unis & fideles l'un à l'autre, quoiqu'ils aillent quelquefois ſe mêler parmi d'autres oiſeaux de leur eſpece; les ſoins qu'ils ont donnés en commun au fruit de leur union, ſemblent en avoir reſſerré les liens, & lorſque la ſaiſon les invite, ils recommencent une nouvelle ponte.

Le ſeul nom de *ſolitaire* indique un naturel ſauvage; & comment ne le ſeroit-il pas ? comment un oiſeau qui compoſe lui ſeul toute la couvée & qui par conſéquent paſſe les premiers temps de ſa vie ſans aucune ſociété avec d'autres oiſeaux de ſon âge, & n'ayant qu'un commerce de néceſſité avec ſes pere & mere ſauvages eux-mêmes, ne ſeroit-il pas maintenu par l'exemple & l'habitude ? On ſait combien les habitudes premieres ont d'influence ſur les premieres inclinations qui forment le naturel ; & il eſt à préſumer, continue M. *de Buffon*, que toute eſpece, dont la femelle ne couvera qu'un œuf à la fois, ſera ſauvage comme notre ſolitaire. Cependant il paroît encore plus timide que ſauvage, car il ſe laiſſe approcher & s'approche même aſſez familiérement, ſur-tout lorſqu'on ne court pas après lui, & qu'il n'a pas encore beaucoup d'expérience ; mais il eſt impoſſible de l'apprivoiſer. On l'attrape difficilement dans les bois, où il peut échapper aux Chaſſeurs par ſa ruſe & par ſon adreſſe à ſe cacher; mais comme il ne court pas fort vîte, on le prend aiſément dans les plaines & dans les lieux ouverts : quand on l'a arrêté, il ne jette aucun cri, mais il laiſſe tomber des larmes & refuſe opiniâtrement toute nourriture. Le temps de leur donner la chaſſe eſt depuis le mois de Mars juſqu'au mois de Septembre, qui eſt l'hiver des contrées qu'ils habitent, & qui eſt auſſi le temps où ils ſont les plus gras. La chair, des jeunes ſur-tout, eſt d'un goût excellent.

SOMMITÉS. En Médecine, on se sert de ce mot pour désigner des plantes dont les fleurs sont trop petites pour être conservées séparément : on en prend seulement le haut des tiges garnies de fleurs, & ces bouts sont les sommités fleuries. On dit *sommités d'absinthe*, de *lavande*, d'*armoise*, d'*hysope*, de *centaurée*, de *millepertuis*, de *fume-terre*, &c.

SON, *furfur*, est l'écorce, la peau des graines frumentacées moulues, qui est enlevée par la trituration, & qui reste sur le bluteau, le sac ou le tamis. Quoique le son soit la partie la plus maigre du froment, cependant on s'en sert pour nourrir les animaux. Dans les années où la récolte n'a pas été abondante, on ne sépare pas quelquefois le son de la farine ; & les pauvres gens se contentent du pain fait avec cette farine, qui est beaucoup plus lourd & plus nourrissant.

En Médecine on fait usage du son nouveau pour les maladies de la poitrine & pour les rhumes invétérés. On fait une eau de son, qu'on boit tiede : elle convient aussi en lavement & en cataplasme, avec l'urine & la biere, pour appaiser les douleurs de la goutte. Les Maréchaux font boire aux chevaux de la décoction de son, pour les rafraîchir : c'est ce qu'ils appellent *eau blanche*. Les Anciens donnoient au son le nom de *bran*. Les Teinturiers s'en servent quelquefois pour donner de la consistance à leur teinture.

SONGO. Oiseau qui se trouve dans les Royaumes de Congo & d'Abyssinie. Il est fort friand de miel sauvage, qu'il fait découvrir aux Voyageurs par le cri qu'il fait lorsqu'il en a rencontré. A l'égard du *songo végétal*, voyez à l'article SORGO.

SONNEUR. On donne ce nom à cet oiseau, du rapport qu'on trouve entre son cri & le son de ces clochettes qu'on attache au cou du bétail, dit M. *de Montbeliard ;* le *sonneur* est de la grosseur d'une poule, avec des reflets d'un beau vert & variés ; il a le bec & les pieds rouges, le bec long, menu, propre à s'insinuer dans les fentes des rochers, dans les crevasses de la terre, pour y chercher les vers, les insectes, les courtilleres, les larves de hanneton, ce qui le rend fort utile par la destruction qu'il en fait.

Les plumes qu'il a sur le sommet de la tête, sont plus longues que les autres, & lui forment une espece de huppe pendante en arriere ; mais cette huppe qui ne commence à paroître que dans les oiseaux

adultes, diſparoît dans les vieux; ce qui les a fait appeller par quelques-uns *corbeaux chauves;* ils ont alors la tête jaune, marquée de taches rouges.

Cette huppe, qui a valu au ſonneur le nom de *huppe de montagne*, n'eſt pas la ſeule différence qui le diſtingue du coracias ; il a encore le cou plus grêle & plus alongé, la tête plus petite, la queue plus courte ; de plus, il n'eſt connu que comme oiſeau de paſſage, au lieu que le *crave* ou *coracias* n'eſt oiſeau de paſſage qu'en certains pays & en certaines circonſtances.

Les ſonneurs ont le vol très-élevé, & vont preſque toujours par troupes ; ils cherchent ſouvent leur nourriture dans les prés & dans les lieux marécageux, & ils nichent toujours au haut des vieilles tours abandonnées ou dans des fentes de rochers eſcarpés & inacceſſibles, comme s'ils ſentoient que leurs petits ſont un mets délicat & recherché, & qu'ils vouluſſent les mettre hors de la portée des hommes : mais il ſe trouve toujours des hommes qui ont aſſez de hardieſſe ou de mépris d'eux-mêmes pour expoſer leur vie, par l'appât du plus vil intérêt, & l'on en voit beaucoup dans la ſaiſon, qui, pour dénicher ces petits oiſeaux, ſe haſardent à ſe couler le long d'une corde, fixée au haut des rochers où ſont les nids, & qui ſuſpendus ainſi au-deſſus des précipices, font la plus vaine & la plus périlleuſe de toutes les récoltes.

Les femelles pondent deux ou trois œufs par couvée, & ceux qui cherchent leurs petits, laiſſent ordinairement un oiſeau dans chaque nid, afin de s'aſſurer de leur retour pour l'année ſuivante. Lorſqu'on enleve la couvée, les pere & mere jettent un cri, *ka-ka-ka-ka*, le reſte du temps ils ſe font rarement entendre : les jeunes ſe privent aſſez facilement, & d'autant plus facilement qu'on les a pris plus jeunes, & avant qu'ils fuſſent en état de voler.

Ils arrivent dans le pays de Zurich vers le commencement d'Avril, en même temps que les cicognes : on recherche leurs nids aux environs de la Pentecôte, & ils s'en vont au mois de Juin, avant tous les autres oiſeaux.

Le ſonneur ſe trouve ſur les Alpes & ſur les hautes montagnes d'Italie, de Stirie, de Suiſſe, de Baviere & ſur les hauts rochers qui bordent le Danube aux environs de Paſſan & de Kelheym. Ces oiſeaux choiſiſſent pour leurs retraites certaines gorges bien expoſées entre

ces

ces rochers, d'où leur est venu le nom de *klauss-rappen*, corbeau des gorges.

SON-TO ou SON-LO. C'est une espece de thé qui est fort estimée, sur-tout des Hollandois, qui en transportent beaucoup de Canton à Batavia. *Voyez l'article* THÉ.

SOPHIA des Chirurgiens : *voyez* THALICTRON.

SORA. Nom que l'on donne à Madagascar au *hérisson*.

SORBIER : *voyez* CORMIER. Le sorbier des Alpes est l'*alouche de Bourgogne :* voyez à l'article ALIZIER.

SORCIERE. Les Bretons donnent ce nom à une espece de *sabot*, petit coquillage univalve. M. *d'Argenville* dit que c'est un limaçon de mer à bouche applatie, ombiliqué, d'une couleur cendrée, tiquetée de brun.

SORGO ou GRAND MILLET ou BLÉ BARBU : *Voyez au mot* MILLET. Le songo végétal de l'Inde est le *chou caraïbe :* voyez ce mot.

SORMET, espece de gondole, coquillage univalve dont M. *Adanson* fait un genre. Cet Auteur est le premier qui ait parlé de cette espece de gondole : il l'a trouvée au Sénégal sur les bords du Niger, près de l'embouchure. Le sormet vit de l'eau de la mer, enfoncé d'un à deux pouces dans les sables. Rien, dit M. *Adanson*, ne ressemble davantage à un ongle, que la coquille du sormet : *voyez* Planche premiere, N°. I, de l'*Histoire des coquillages du Sénégal*.

SORRAT, poisson de mer cartilagineux, que *Rondelet* met dans le rang des chiens de mer : on le nomme *lamiole* à Rome. Il a les dents larges comme celles de la lamie, & le museau court : il ressemble au milandre par le nombre & la position des nageoires, par la queue & par les parties intérieures ; mais il n'a point de taie devant les yeux : *voyez* CHIEN DE MER & MILANDRE.

SORY, *terra vitriolica cinerea*, est une espece de terre ou pierre vitriolique, d'un gris clair, quelquefois un peu foncé. Cette matiere est poreuse, peu dure, d'une odeur de suie, d'un goût styptique, vitriolique : elle tombe facilement en efflorescence. Cette substance est à peine connue des Naturalistes de l'Europe. Les Egyptiens prétendent qu'elle est la matrice du calchitis ou colcothar naturel : *voyez ce mot*.

Les Droguistes du Caire, chez qui l'on trouve le sory, disent que cette matiere se rencontre dans les mines de Chypre, d'Egypte & de la Lybie, même en Espagne : c'est un dessicatif & un astringent.

SOUBUSE. Cet oiseau a les jambes longues & menues, & est nommé par quelques-uns *faucon à collier ;* le mâle, ainsi que dans les autres oiseaux de proie, est considérablement plus petit que la femelle, & il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou. La femelle pond trois ou quatre œufs rougeâtres, dans des nids qu'elle construit sur des buissons épais : cet oiseau vole bas, pour saisir des mulots & des reptiles ; il entre dans les basses-cours, fréquente les colombiers, pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; il n'est point hardi, courageux, & n'attaque que les oiseaux foibles.

SOUCHE, *stirps*, s'entend de cette partie de l'arbre qui tient au tronc & aux racines : elle est communément à fleur de terre : on l'appelle quelquefois *cepée*, sur-tout quand il sort de son tronc diverses tiges.

SOUCHET, *cyperus*, plante dont on distingue plusieurs especes: nous ne ferons mention ici que de celles qui sont d'usage, après avoir dit que les souchets se distinguent facilement des autres plantes graminées, en ce que la gaîne de leurs feuilles est entiere sans aucune fente, que leurs tiges sont ordinairement triangulaires, sans articulations & sans corolles. M. *Haller* dit que les souchets ont des fleurs en épi, dont chacune a dans son sein une graine surmontée d'une trompe à trois cornes & trois étamines. Ils se distinguent du *carex* (*lêche*) par la situation de leurs fleurs, qui sont à deux rangs opposés sur le même plan.

1°. Le SOUCHET LONG ODORANT, *cyperus longus odoratus*, est une racine longue, menue, genouillée, tortueuse, garnie de plusieurs nœuds en forme d'olives & de fibres capillaires, difficile à rompre, noirâtre en dehors, blanchâtre en dedans, d'un goût suave, un peu âcre, aromatique, d'une odeur de nard. Ce souchet croît en Provence & en Languedoc ; & c'est de-là qu'on nous l'apporte sec.

La plante qui produit cette racine, naît aussi abondamment dans les prairies d'Etampes & du petit Gentilly près Paris. De ces racines sortent des feuilles graminées, semblables à celles du poreau, mais plus longues & plus étroites. La tige de cette plante croît à la hauteur de deux pieds, droite, sans nœuds, triangulaire, remplie de moëlle blanche, portant en sa sommité des feuilles disposées en étoiles, & placées au-dessous des épis de fleurs qu'elles surpassent en longueur.

Ces bouquets ſont amples, épars & comme flottans ſur le ſommet de la tige : ils ſont compoſés d'épis ou de têtes écailleuſes, garnies de fleurs à étamines ſans pétales. Des aiſſelles des écailles naiſſent les piſtils qui ſe changent enſuite en graines triangulaires, dures & revêtues d'une écorce noire.

2°. Le SOUCHET ROND DU LEVANT, *cyperus rotundus Orientalis*, eſt une racine de la groſſeur d'une aveline, raboteuſe, ſtriée, griſâtre en dehors, blanchâtre en dedans; pluſieurs racines ſont attachées à la même tête, & y pendent comme par des filets : elle a preſque le même goût & la même odeur que le ſouchet long. La plante a les feuilles, les fleurs & les graines ſemblables à la précédente : elle vient en abondance le long du Nil & dans les marais d'Egypte : on la trouve auſſi en France.

3°. Le SOUCHET D'AMÉRIQUE ou RACINE DE SAINTE-HÉLENE, *cyperus Americanus*, eſt une racine aſſez longue, groſſe comme le pouce, pleine de nœuds, noire en dehors, blanche en dedans, d'un goût aromatique, mais d'une odeur foible : on l'apporte ſeche du port Sainte-Hélene, qui eſt dans la Province de la Floride en Amérique, où elle naît. Dans les lieux humides elle pouſſe, quand elle eſt dans la terre, des rameaux qui s'étendent ſur terre & qui portent des feuilles larges & vertes.

Les Eſpagnols coupent les nœuds de cette racine, & les ayant arrondis & percés ils en font des chapelets. Ces nœuds étant deſſéchés, deviennent ridés & durs comme de la corne. Cette racine eſt apéritive & propre pour les douleurs de l'eſtomac.

Les racines des ſouchets longs & ronds atténuent & diviſent les humeurs, levent les obſtructions, excitent les urines & les regles, fortifient merveilleuſement l'eſtomac affoibli par le relâchement des fibres, & remédient à l'hydropiſie qui commence. *C. Hoffman* les recommande dans les maladies de la poitrine accompagnées de toux. Ces racines miſes en poudre avec la fleur de la lavande, à la doſe d'un gros, font ſortir le fœtus & l'arriere-faix.

Ces racines ne ſont odorantes que quand elles ſont ſéches : les meilleures viennent d'Egypte; les Parfumeurs les macerent dans le vinaigre & les font ſécher pour les réduire en poudre, dont ils font des parfums : on en fait entrer dans la compoſition de l'eau de miel de Londres.

La graine de souchet long enivre comme l'yeble ; lorsqu'on en mange avec le riz, dans lequel elle se trouve souvent mêlée en Italie.

4°. Le SOUCHET SULTAN ou SUCRÉ, *trasi Italorum.* Ses racines sont des fibres menues, auxquelles sont attachés des tubercules charnus, gros comme les plus petites noisettes, ronds, relevés d'une espece de petite couronne comme les nefles, couverts d'une écorce ridée, assez rude, jaunâtre ou rousse, ayant la chair blanche, ferme, d'un goût doux. Les feuilles de cette plante sont arondinacées, semblables à celles des autres souchets; ses tiges sont hautes d'un pied & demi, triangulaires ; ses fleurs sont ramassées en tête jaunâtre, entre des feuilles à écailles, disposées en maniere d'étoiles ; les graines sont triangulaires. Cette espece de souchet croît aux lieux humides dans le Veronois, dans la Sicile, dans la Provence & autres pays chauds : on estime sa racine pectorale, adoucissante, résolutive, propre pour la dyssenterie, pour les ardeurs d'urine. *Lémery* dit qu'elle est bonne pour exciter la semence, étant mangée ou prise en décoction. On prétend que le suc des tubercules de ces racines sucé, est un excellent remede pour les maux de poitrine.

A l'égard du *souchet des Indes*, appellé *curcuma* ou *safran des Indes*, sa fleur est très-différente de celle du *cyperus.* Voyez TERRE MERITE.

SOUCHET. *Voyez à l'article* CANARD.

SOUCI, *calendula.* Sous ce nom on distingue plusieurs especes de plantes.

1°. Le SOUCI DE JARDIN, *caltha vulgaris.* Sa racine est branchue, longue & fibreuse ; ses tiges sont menues, un peu anguleuses, velues, rameuses, fongueuses, laissant quelque viscosité aux doigts quand on les touche ; ses feuilles sont sans queues, oblongues, étroites vers la base, grosses, velues, verdâtres, d'une saveur & d'une odeur fortes ; ses fleurs naissent aux sommets, belles, grandes, rondes, radiées, de couleur dorée, d'une odeur un peu forte & assez agréable : leur disque est composé de plusieurs fleurons, & la couronne de demi-fleurons, portés sur des embryons qui se changent en des capsules courbes, bordées d'un feuillet & remplies d'une graine oblongue. On cultive cette plante dans les jardins pour l'agrément de ses fleurs, qui sont d'usage en Médecine, ainsi que les feuilles.

2°. Le SOUCI DE VIGNE ou le SOUCI SAUVAGE, *caltha arvensis:*

il ne differe du précédent, que parce qu'il est plus petit : il croît naturellement dans les terrains de vignobles.

3°. Le SOUCI DES CHAMPS : *voyez* MARGUERITE JAUNE.

4°. Le SOUCI D'EAU OU DE MARAIS, *caltha palustris*, *aut populago :* cette plante ne doit pas être regardée ni rangée avec les soucis; elle en est différente par son caractere; elle est voisine de la renoncule & de l'hellebore, dit M. *Haller.* Le souci d'eau croît dans les marais, aux bords des ruisseaux, & autres lieux aquatiques ; sa racine est fibreuse & blanchâtre ; ses feuilles ressemblent à celles de la petite chelidoine, mais elles sont quatre fois plus grandes & de plus longue durée, lisses, vertes & peu crenelées : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'un pied, rondes, rameuses, portant des fleurs plus ou moins grandes, à plusieurs feuilles, disposées en rose & d'un beau jaune : il leur succede des fruits, composés chacun de plusieurs gaînes recourbées en bas, entassées en tête, & disposées en étoile ; chaque gaîne contient plusieurs semences, qui sont ordinairement un peu longues.

Les feuilles de souci sauvage, comme l'observe M. *de Tournefort*, sont ameres, fétides, & rougissent légérement le papier bleu. Si on les brûle lorsqu'elles sont seches, elles fusent un peu comme le nitre. Ces plantes sont apéritives & résolutives ; elles guérissent la jaunisse, provoquent les regles & facilitent l'accouchement : on les met au nombre des alexipharmaques. La décoction des fleurs de souci dans du lait ou de la bierre, est, selon *J. Ray*, très-en usage en Angleterre, pour chasser la petite vérole. On fait avec les pétales de souci une teinture & une encre jaune. Les gens de la campagne en mettent quelquefois dans le beurre qui est trop blanc; c'est un moyen de lui donner une agréable couleur jaune. Cette plante est bonne contre la peste, ainsi que le vinaigre de fleurs de souci.

SOUCI : *Voyez* SOULCI.

SOUCIE, *trochilus*, espece de petit moineau sauvage, dont les sourcils sont ornés de plumes noires, élevées sur chaque côté des tempes au dessus des yeux, au milieu desquelles il y a une espece de crête de plusieurs plumes dorées sur le sommet de la tête. Cet oiseau étant jeune, a le bec légérement crochu, le plumage inférieur presque jaunâtre, la queue & les aîles cendrées ; mais le dessus du dos est brun. Quand l'oiseau est vieux, son bec est rond, pointu & noir, les jambes sont noirâtres, le plumage du dos couleur d'ocre,

le ventre & la gorge sont blancs, les yeux noirs & ombrés de plumes cendrées : *voyez* MOINEAU.

SOUCY-FIGUE : *voyez à l'article* FICOIDES.

SOUDE, *soda*, plante dont on distingue nombre d'especes. Nous décrirons ici les especes les plus en usage dans les Arts & dans la Pharmacie.

1°. La SOUDE appellée SALICOR : c'est une plante annuelle qui croît dans les pays chauds, sur les bords de la Méditerranée : on la seme aussi exprès aux environs de Montpellier; elle s'est, pour ainsi dire, naturalisée dans cette derniere Contrée, & près de Marseille, sur-tout dans des terres imprégnées de sel, & qui ont été autrefois couvertes par la mer, & attéries ensuite au moyen du limon & des sables, &c. Ces terres, après les grandes pluies ou les inondations, doivent, étant séchées, paroître blanches en leur surface, & parsemées de petites gerçures; par un temps de brouillard, leur couleur devient brune; elles font un peu d'effervescence avec les acides. La culture de ces terres est à-peu-près la même que celle des autres. Pendant l'année de jachere on les laboure trois & quatre fois; plus on multiplie les labours, & plus on les rend fertiles : on ne laboure cependant que superficiellement, & l'on trace les sillons à une grande distance.

La plante appellée *salicor*, dit M. *Marcorelle*, est utile par le revenu qu'elle rapporte; précieuse par ses usages; curieuse par ses diverses métamorphoses; & agréable à la vue par la variété de ses couleurs & sa forme réguliere : elle figureroit dans un parterre & y réussiroit très-bien, mise dans une terre appropriée. Cette plante de salicor est connue en Latin sous le nom de *kali majus cochleato semine. C. B. Tournefort*, *inst. p. 247; salsola* (*kali*), *Linneus*, *N°. 1 :* en Arabe sous celui de *kali :* en François sous celui de *soude*, & en Languedoc & dans le Roussillon, sous celui de *salicor.* C'est le *boucar* des Poitevins & des Saintongeois.

La graine est roulée en spirale comme la coquille d'un limaçon; voilà pourquoi on l'appelle *cochleatum semen :* déroulée, elle paroît terminée par deux queues qui sont le germe : étant encore verte, on y distingue trois enveloppes; la premiere est transparente & extrêmement fine; la seconde est membraneuse & savoureuse; la troisieme est divisée en cinq feuilles taillées en forme de côte & d'un jaune verdâtre. Dans la végétation la graine se développe; les deux queues

percent les enveloppes, se fichent dans la terre, tandis que la tête pousse ses enveloppes au dehors & en est couverte comme d'un bonnet, quelques jours après elle les rejette & laisse voir deux branches en forme de fourche : du milieu de ces deux branches il en sort deux autres égales, & la tige semble partagée en quatre : plusieurs autres paroissent successivement; ainsi, au bout de quelques jours, la plante ressemble à une petite aigrette : elle s'éleve pendant quelques mois à la hauteur de plus de deux pieds. Sa racine est unie, un peu oblique, fibreuse, brunâtre en dehors, longue d'environ six pouces.

Il part le long de la tige, à la distance d'environ deux pouces, deux branches paralleles qui sortent de deux nœuds égaux & qui deviennent rougeâtres; ces branches se soudivisent dans leur longueur en plusieurs petits rameaux alternes, articulés par des nœuds; chaque tige pousse jusqu'à dix & douze de ces branches, & vingt ou trente tiges sortent quelquefois de la même racine : le tissu peu solide & leur propre poids, font qu'elles sont inclinées vers la terre. Des nœuds des tiges & des branches sortent les feuilles disposées par paquets; ces feuilles sont à trois faces, comme pyramidales, rangées trois à trois le long des tiges; celle du milieu est la plus grande; elles sont bordées jusqu'aux deux tiers de leur longueur par une membrane très-déliée; leur couleur est verdâtre; elles sont charnues, spongieuses & remplies d'eau salée; elles renferment un petit nerf blanc aussi fin qu'un cheveu & cassant : étant encore vertes, on peut facilement les écraser dans les doigts, mais elles acquierent de la consistance à mesure qu'elles approchent de la maturité. Ces feuilles ne sont pas désagréables au goût : les gens de la campagne en mangent avec du pain.

C'est vers la fin d'Avril ou dans les premiers jours de Mai, qu'on voit sortir des aisselles des feuilles une, deux, trois & plusieurs fleurs qui sont petites, & fort peu apparentes : chacune d'elles est sans petales, seulement composée d'un calice à cinq feuilles ovales; d'abord vertes, & ensuite jaunes ou rouges, qui ne tombent point; elles renferment cinq étamines dont l'anthere est chargée d'une poussiere jaune, le germe est arrondi, placé au milieu & surmonté de deux stiles très-déliés, terminés par un stigmate un peu recourbé : la capsule qui est plus grosse & enveloppée par le calice, n'a qu'une loge où se trouve une seule graine extérieurement noire & contournée en spirale. Cette graine est très-utile aux bestiaux pendant l'hiver; les bœufs & les

brebis en font avides à cause de la falure qui leur donne de l'appétit.

M. *Marcorelle* obferve que M. *de Tournefort* a fait un genre de cette plante, qu'il a mis dans la fixieme claffe de fes Élémens de Botanique, qui comprend les plantes rofacées; mais comme celle du falicor a une fleur à étamine dénuée de pétales, fon genre, dit-il, doit être mis dans la quinzieme claffe des mêmes élémens, qui comprend toutes les fleurs à étamines. Le même Phyficien a remarqué que dans cette plante, à chaque nœud, l'écorce, la moëlle & le bois fe divifent exactement en croix.

2°. La SOUDE SALICOR appellée SALSOVIE ou MARIE ÉPINEUSE, *kali fpinofum :* elle naît auffi dans les pays chauds, fur les rivages fablonneux de la mer, le long des lacs falés, quelquefois même dans les champs éloignés de la mer. Semée dans les jardins, elle dégénere un peu & devient moins épineufe; elle differe de la fuivante par fes tiges groffes, fort fucculentes, d'un vert brun, & garnies de feuilles longues, étroites, épaiffes, empreintes d'un fuc falé, terminées par un aiguillon roide & piquant : fes fleurs, qui paroiffent vers l'arriere-faifon, naiffent dans les aiffelles des feuilles; elles font petites, & de couleur verte : il leur fuccede des fruits épineux, dont la graine eft mûre en automne.

3°. La SOUDE appellée la MARIE VULGAIRE ou la GRANDE SOUDE, eft le *kali geniculatum majus*, *C. B. falicornia articulis apice craffioribus*, *Linneus.* Il y en a de deux efpeces: l'une eft le *falicornia annua*, l'autre eft le *falicornia femper virens.* La foude jette de longues branches droites & paralleles, compofées de plufieurs tuyaux, qui femblent fortir les uns des autres : les tiges font feches, toutes articulées & deviennent par la fuite comme ligneufes : leur couleur eft d'un vert clair & leur goût peu agréable & moins falé que le falicor : fes feuilles font arrondies, elles ne font pas ramaffées en aigrettes, elles tiennent à la tige par un nerf folide & blanc : le calice de la fleur forme quatre angles, il eft tronqué, un peu renflé & ne renferme qu'une feule étamine : la graine n'eft point tournée en fpirale & n'a point de capfule propre, c'eft le calice qui la renferme, dit M. *Marcorelle.*

La plante de la foude a un goût falé, & contient beaucoup de fel marin : elle eft apéritive, diurétique, propre pour la gravelle, pour les vers & les obftructions; il faut cependant éviter d'en donner aux femmes groffes, & à ceux qui ont des ardeurs d'urine, ou une

difpofition

disposition inflammatoire dans la vessie. Cette plante convient extérieurement pour les maladies de la peau.

On seme & on cultive le *salicor* pour en faire la *soude* en pierre, appellée en françois *salicote* ou *alun catin*. On en fait les semailles après celles du blé, & même dans les mois de Février & de Mars ; on le peut encore en Avril & Mai, si dans ce temps-là les pluies sont légeres & fréquentes. On jette la graine sur la terre à la volée, & on la recouvre par le hersage : on unit ensuite le terrain, & on brise les motes pour que le germe n'étouffe pas dessous. On doit avoir soin de sarcler les herbes parasytes. Quand le salicor est en sa parfaite grandeur ou maturité (ce qui arrive à la fin de Juillet ou au commencement d'Août), alors il est tout-à-fait jaune ou rouge, & il commence à sécher. En cet état on l'arrache & on le laisse faner comme le foin, puis on le transporte au lieu destiné à le brûler : là on en détache la graine avec des fléaux, & l'on met l'herbe en gerbier, auquel on donne la forme d'un parallélipipede. On pratique ensuite près du gerbier, dans un terrain ferme, un creux circulaire dont le diametre & la profondeur doivent être proportionnés à la quantité du salicor qu'on veut y brûler : par exemple, pour cent quintaux de pierre de salicor, pour lesquels il faut deux mille cinq cens quintaux d'herbe, on fait un fourneau de 81 pouces de diametre, sur 36 pouces de profondeur. On commence par échauffer la fournaise avec des fagots de menu bois, puis avec une fourche on y jette l'herbe du salicor : elle s'enflamme à l'instant ; on continue ainsi, à mesure qu'elle se consume, d'en jeter des couches pendant trois heures ou environ, puis on unit avec un rateau les cendres embrasées. Alors des gens armés de grands pilons de bois vert pétrissent le salicor qui s'est mis en fusion, le remuent autour du fourneau jusqu'à ce qu'il prenne consistance : ils en retirent les pilons tout enflammés : on remet de l'herbe comme ci-devant, & on continue le même procédé jusqu'à ce que le fourneau soit à peu près rempli. Au moyen de ces opérations la terre & le sel alkali contenus dans les cendres, s'unissent & s'accrochent tellement les uns aux autres, qu'il s'en fait, à mesure que le total refroidit, une espece de pierre saline & fort dure.

Quand la cuite du salicor se fait de jour, on n'apperçoit de loin qu'une espece de fumée qui s'éleve dans l'atmosphere, & de près cette herbe brûlée paroît une pâte noire : si la cuite se fait de nuit,

les fournaiſes ſemblent de loin autant de points lumineux diſperſés dans la campagne, & de près on voit avec ſurpriſe dans la fournaiſe une matiere embraſée, liquide comme du métail fondu. Les Ouvriers employés à ce travail reſpirent une odeur peu agréable : ils ont le viſage d'une couleur ſoufrée; mais cette fumée n'eſt point dangereuſe, comme on l'avoit cru : elle ne cauſe aucun dommage ſur les plantes voiſines, ainſi que l'ont obſervé MM. *Tillet* & *Fougeroux*.

La cuite du ſalicor, ou la pierre de ſoude, étant achevée, on fait avec la pointe d'une perche un trou vers le milieu de la pâte, & on la laiſſe refroidir ainſi pendant deux jours, prenant garde qu'il ne pleuve, auquel cas il faudroit couvrir le fourneau. Pendant le refroidiſſement la pâte devient d'un bleu noirâtre. On met enſuite dans le trou, dont il eſt parlé ci-deſſus, un coin de fer qu'on enfonce avec une maſſe : par ce moyen on diviſe en parties la pierre ſaline qui ne faiſoit auparavant qu'un tout. On dépoſe les morceaux nouvellement tirés du fourneau, dans un lieu ſec. Bientôt il ſe forme en la ſurface de cette ſubſtance une croûte qui ſe réduit en pouſſiere ou effloreſcence.

La ſoude en pierre qui réſulte de la *marie* vulgaire, eſt d'un gris-bleu cendré, percée par une infinité de trous, & facile à briſer; elle a plus de croûte & ſe conſerve moins que celle du ſalicor. Cette matiere, qui eſt un mêlange de beaucoup de ſel lixiviel & de terre, eſt cette maſſe ſaline dont on ſe ſert pour dégraiſſer les étoffes, & qui entre dans la compoſition des ſavons & du verre : elle eſt auſſi d'un très-grand uſage pour la leſſive dans les pays où on ne brûle que du bois flotté, dont les cendres ne contiennent que très-peu d'alkali fixe. On tire un ſel fixe de la *pierre de ſoude*, qui eſt cauſtique, & qui ſert auſſi à faire des pierres à cautere, & pluſieurs autres préparations chimiques. On en retire du ſel de verre utile aux Faïenciers, aux Emailleurs, aux Verniſſeurs de terre, à ceux qui font de fauſſes pierres précieuſes, aux Teinturiers, &c. Le ſel de ſoude eſt la baſe du fameux ſel de *ſeignette* de la Rochelle, qui eſt fort d'uſage en Médecine. La propriété qu'a ce ſel de s'unir avec la graiſſe & l'huile pour en former un ſavon, rend raiſon de ſon effet, lorſque les Dégraiſſeurs & les Blanchiſſeuſes l'emploient pour nettoyer le linge ſale & les taches des étoffes.

La meilleure pierre de ſoude eſt celle qui vient des pays maritimes,

d'Alicante, de Valence, de Murcie, de Grenade & de Carthagene : elle se tire d'une espece de soude herbacée (*soude d'Alicante*), plante annuelle, couchée sur terre, à feuilles courtes, & appellée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *kali Hispanicum*, *supinum*, *annuum*, *sedi minoris folio.* On pourroit cultiver la plupart des terrains stériles qui se trouvent sur les côtes maritimes de la Normandie, au moyen des différentes especes de soudes. Tout terrain maigre, sablonneux & empreint de sel marin, convient à ces sortes de plantes.

La pierre de soude nous vient en balles, du poids de six à huit quintaux : on doit la choisir seche, sonnante, d'un goût salé, d'un gris bleuâtre, poreuse, sans croûte verdâtre, & sans odeur puante, comme l'a celle qu'on appelle *soude de Bourde.* Plus elle sera pure, plus il s'en dissoudra dans l'eau. La *soude de barille* ou d'Alicante est estimée la meilleure. Plus cette sorte de soude incinérée a subi l'action du feu, plus elle imprime à la langue une saveur caustique, & plus elle s'imbibe de l'humidité de l'air. Nous avons observé qu'ayant fait battre dans la rue, & par un temps couvert, une balle de soude en masse qui pesoit huit cents cinquante livres, l'ayant pesée étant en poudre grossiere, elle donna huit cents soixante-trois livres, & une autre fois elle avoit augmenté de dix-neuf livres : par ce moyen on ne sera jamais la dupe du poids de la poussiere qui s'exhale quand on pulvérise en plein air & en hiver la pierre de soude ; & il faut que l'on ait prévu cet inconvénient, car tous les Débitans de soude la font piler à l'air libre. Il faut aussi avouer que l'Ouvrier ne pourroit travailler long-temps, s'il faisoit cette opération dans un lieu clos.

SOUDE BLANCHE. On donne quelquefois ce nom à la cendre de *roquette* calcinée & au *natron :* voyez ces mots.

SOUDE DE CHERBOURG. Elle se tire du *varec* qui est très-abondant sur les côtes maritimes de ce pays, ainsi qu'aux Isles Silieres en Angleterre. Cette soude donne une couleur verdâtre au verre. La soude d'Alicante ne produit pas le même effet ; c'est celle dont on se sert pour le verre blanc. *Voyez* VAREC.

SOUFLEUR ou MARSOUIN. Animal de mer cétacée, dont nous avons parlé au mot BALEINE, à l'article *Marsouin.* Voyez ce qui est dit des organes propres aux *souffleurs* à la suite de l'article POISSON.

SOUFRE, *sulphur.* Substance solide, inflammable, liquéfiable & susceptible de cristallisation, quand par le refroidissement elle passe de

l'état de fluide à celui de solide. Le soufre differe des bitumes proprement dits, en ce qu'étant exposé sur le feu, dans des vaisseaux fermés, il commence par se liquéfier, ensuite il se sublime en une poudre brillante plus ou moins jaune : à feu ouvert il s'enflamme facilement, & produit une flamme bleuâtre, qui exhale une vapeur acide, fort âcre au goût, & qui suffoque ou étouffe tout ce qui a vie. Cette substance minéralise les métaux & les demi-métaux; elle se consume entiérement dans le feu.

Le soufre se trouve tout formé sous différentes formes, & dans des états bien différens; tantôt il est vierge ou natif, transparent & de diverses couleurs. Celui de Styrie & de Quito est rouge; celui des Indes, d'Affinde en Hongrie, de Bex dans le Canton de Berne, est d'une couleur citrine; celui de l'Archipel & de Conill près de Cadix, est citrin aussi, en cristaux demi-transparens. Les Negres en vont ramasser à la bouche de la soufriere, à la Guadeloupe en Amérique, qui est de couleur jaunâtre, souvent opaque. Les soufres natifs de Rome, d'Ancone, de Mareme & de Sicile, sont rarement bien transparens. On trouve aussi du soufre natif, mais en filets, dans les fentes des terres où il y a des volcans; on le trouve en fleurs, & imitant quelquefois la forme des épis, dans les eaux thermales d'Aix-la-Chapelle, de Bade, de Tivoli. Quelquefois le soufre est impur, c'est-à-dire, mêlé à de la terre ou de la pierre; on le nomme alors *soufre minéral*: il est ou jaunâtre, ou vert, ou noir. On trouve dans les environs de Besançon en Franche-Comté, des cailloux creux qui sont d'une forme arrondie, irréguliere comme quelques géodes, & qui sont remplis intérieurement d'un soufre natif très-pur & en poudre, assez semblable à celui des eaux de Tivoli.

On présume qu'il n'y a point de soufre fossile pur, d'une formation primitive, en ce qu'on le trouve comme cristallisé & formant des couches, près des endroits où il y a soit des eaux thermales, ou des pyrites, soit des charbonnieres, ou des bitumes, soit des volcans, &c. tels sont notamment deux Cantons d'Islande qui fournissent du soufre : ces districts sont *Huscoin* & *Krisevig*; c'est-là, dit-on, qu'on peut charger dans une heure de temps quatre-vingts chevaux d'un soufre naturel transparent. On connoît encore les endroits où il y a du soufre, par une élévation de terre crevassée dans le milieu, d'où sort une forte chaleur; à mesure qu'on fouille, la chaleur du sol devient

très-forte, & le travail très-pénible : on ne peut même y travailler que la nuit, parce que la chaleur du soleil, jointe à celle du terrain, incommoderoit trop les Ouvriers.

Le soufre fossile est une combinaison de l'acide vitriolique avec le phlogistique minéral : plus le soufre est pur, plus il est beau, jaune & transparent ; au contraire, plus il s'y trouve d'hétérogénéités, plus il est grossier, méconnoissable & opaque : *voyez* notre *Mémoire lu à l'Académie des Sciences, en 1760, sur les pyrites & la vitriolisation. Savans Etrangers, tome V. p. 617.*

Nous avons dit que le soufre est très-souvent la matiere qui minéralise les substances métalliques : c'est lui qui fait prendre aux métaux des formes qu'ils n'auroient point sans cela : il leur donne aussi quelquefois ces belles couleurs de gorge-pigeon qu'on y remarque, on le trouve dans le cinabre. Il y a des cas où ce minéral est nuisible à la réduction des métaux ; mais communément il est utile qu'il s'y trouve, en ce qu'il facilite la formation de la matte dans la fonte : il se trouve aussi dans l'arsenic rouge, dans l'orpiment, & abondamment dans la pyrite, d'un jaune pâle. Voici une des manieres dont on retire dans le Hartz, à quelque distance de Goslar, une partie du soufre des pyrites. Les Ouvriers forment, avec les pyrites, des carrés longs, qu'ils arrangent sur un lit de bois : ils entourent aussi le bois de pyrites en poudre, & prêtes à s'enflammer par le contact humide de l'air : on ménage l'inflammation par le secours de l'eau. Ces tas de pyrites sulfureuses paroissent brûler pendant trois mois ; au bout des quinze premiers jours, la mine s'amollit & le soufre coule, & s'assemble dans des trous qu'on a ménagés exprès dans le milieu du tas. On retire le soufre fondu avec un grand instrument de fer fait en cuiller. Dès que le soufre est retiré de la pyrite, soit par la fusion, soit par la combustion, soit par sa décomposition en vapeurs, alors la vitriolisation se forme dans le tas qui reste, & par ce moyen on retire adroitement les produits de la *pyrite*. Voyez ce mot & celui de VITRIOL.

Nous avons donné, dans le deuxieme Volume de notre *Minéralogie*, un détail assez circonstancié de la maniere dont on retire le soufre en Italie, des terres & pierres qui en contiennent ; du procédé usité à Marseille pour purifier, mouler & sublimer le soufre. Toute cette opération consiste à renfermer dans des pots, la pierre de *soufre brut* ou *caballin* qu'on a ramassée au pied de la solfatare : ces pots sont

ſurmontés ou emboîtés dans une file d'autres pots, ce qui forme une eſpece de tuyau ; dès que le feu donne, le ſoufre, faute d'air, ne s'embraſe pas, mais il monte dans l'état de vapeur, puis ſe condenſe dans le vaſe qui ſert de récipient. On retire le ſoufre de ce vaſe, dont les cercles de fer ſe démontent aiſément ; voilà le *ſoufre impur de la ſolfatare :* on l'envoie à Ancone, où on lui fait ſubir une nouvelle fuſion, &c. On le laiſſe coaguler, alors il eſt en beaux morceaux jaunes, luiſans & friables; tel eſt le ſoufre qu'on apporte par cargaiſon à Marſeille & ailleurs, pour l'uſage de l'Artillerie. On fait liquéfier pour la troiſieme fois, ſur un feu doux, ce ſoufre, dans de grands pots évaſés ; & lorſqu'il eſt en fuſion, on en prend par cuillerées, qu'on verſe dans de grands moules de bois de buis fendus en deux, ou dans de petits moules de roſeau fendus en quatre ; dès qu'ils ſont pleins, on les trempe dans l'eau, on ouvre les moules : c'eſt ainſi que ſe forme le ſoufre à canon. Il reſte dans les vaiſſeaux un ſoufre impur, dont on tire, au moyen d'une longue file de vaiſſeaux fermés, le ſoufre en fleurs. Le *caput mortuum* qui reſte dans le vaſe inférieur de cette derniere opération, eſt ce qu'on diſtribue dans le commerce, ſous le nom de *ſoufre vif.* Le ſoufre ſert aux Bonnetiers, aux Gaziers, pour blanchir les étoffes de laine ou de ſoie ; pour cela il faut l'enflammer, ſa vapeur enleve & détruit les taches des étoffes : on s'en ſert encore pour ſoufrer les tonneaux de vin : il eſt la baſe de la poudre à canon; il entre dans les feux d'artifices. Il eſt, dit-on, propre pour l'aſthme, pour chaſſer l'air peſtilentiel. Le ſoufre vif mêlé à la graiſſe de porc, forme un onguent excellent pour guérir la gale & les dartres, après avoir fait précéder les remedes internes ; mais il tache le linge de même que l'onguent de mercure ; auſſi M. *Bourgeois* dit qu'il ne faut pas le mêler avec d'autre linge dans la leſſive.

L'acide ſulphureux qui ſe dégage du ſoufre pendant la combuſtion, étant chargé du principe phlogiſtique, eſt très-propre à faire périr les inſectes & autres animaux ; c'eſt pourquoi il eſt très-ſage de brûler du ſoufre, en fermant tout exactement, dans le fond de cale d'un vaiſſeau qui revient de long cours. Par ce moyen on fait périr les rats, ſouris ou autres animaux malfaiſans, & on purifie l'air qui ſouvent y eſt d'une puanteur inſupportable, & dont les effets feroient très-nuiſibles à la ſanté de l'équipage ; on doit employer les mêmes ſoins pour purifier les maiſons anciennement abandonnées, lorſqu'on veut les

habiter. L'homme doit éviter cette vapeur du ſoufre en combuſtion.

SOUFRE VÉGÉTAL. *Voyez au mot* PIED DE LOUP *à la ſuite des articles* MOUSSE TERRESTRE & PIN.

SOUFRIERE. Nom donné à la miniere ou au lieu d'où l'on tire du ſoufre. Les ſoufrieres ſe trouvent communément dans les montagnes qui vomiſſent du feu, ou des cendres, ou des laves, &c. Celle de la Cordilliere en fournit du très-beau & très-pur. *Voyez les articles* SOUFRE & VOLCAN.

SOULCI ou POU, *avis calendula.* C'eſt le plus petit des oiſeaux, dit *Belon;* mais il faut en excepter la plupart des *colibris*, & notamment l'*oiſeau-mouche*: voyez ces mots. Son corps eſt très-petit, mais ſes jambes & ſes pieds ſont aſſez forts: il a l'humeur gaie, ſon chant eſt peu éclatant, il ne gazouille que peu ou point: il vit d'inſectes, fréquente les haies, ſe perche ſur les plantes potageres, où il mange les mouches qui s'y trouvent. C'eſt une eſpece de petit roitelet, & une variété du *ſoucie*: voyez ce mot. Son bec eſt fort menu, & un peu crochu par le bout; ſa queue eſt fourchue comme celles des méſanges bleues. *Voyez* ROITELET.

SOULIER ou SABOT DE NOTRE-DAME. *Voyez ce dernier mot.*

SOUMOU. A la Chine on donne ce nom à une ſorte de bois qui reſſemble, pour la couleur & les propriétés, au *bois de Bréſil.* Voyez ce mot.

SOURCE. *Voyez au mot* FONTAINE.

SOURCICLE: *voyez* ROITELET HUPÉ. Peut-être que le *ſoulci* eſt une variété de cet oiſeau.

SOURD ou MOURON. *Voyez* SALAMANDRE.

SOURDON. Coquillage bivalve, plus convexe & plus petit que la palourde; ſa longueur eſt d'environ quatorze lignes, & ſa largeur de dix. Cette coquille eſt cannelée longitudinalement à ſon extérieur, blanche & liſſe en dedans, excepté au bord: cet animal attire & rejette l'eau par des tuyaux très-courts, ils lui ſervent de pompes foulantes & aſpirantes; il s'enfonce peu avant dans le ſable, cependant il en eſt couvert entiérement quand la mer s'eſt retirée: pendant ſon reflux, on connoît l'endroit où ſont les ſourdons, par les deux trous qui paroiſſent au-deſſus de chacun d'eux: mais mieux encore par une infinité de petits jets-d'eau qu'on voit paroître ſur tout le terrain qui en eſt

mouillé, à plus de deux pieds de diſtance. Ce coquillage a un mouvement progreſſif. *Conſultez* le *Mémoire de M. de Réaumur*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences 1710*, *pag. 454.*

SOURIS, *mus ſorex*. Petit animal du genre du rat. La ſouris, dit M. *de Buffon*, beaucoup plus petite que le rat, eſt auſſi beaucoup plus nombreuſe, plus commune & plus généralement répandue : elle a le même inſtinct, le même tempérament, le même naturel, & n'en differe que par la foibleſſe & par les habitudes qui l'accompagnent. Timide par nature, familiere par néceſſité, la peur & le beſoin font tous ſes mouvemens : elle ne ſort de ſon trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guere, y rentre à la premiere alerte, & ne va pas, comme le rat, de maiſons en maiſons, à moins qu'elle n'y ſoit forcée ; elle fait auſſi beaucoup moins de dégât, a les mœurs plus douces, & s'apprivoiſe juſqu'à un certain point, mais ſans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dreſſent des embûches ! Plus foible, elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper, ou plutôt ſe ſouſtraire, que par ſon agilité & ſa petiteſſe même. Les chouettes, tous les oiſeaux de nuit, les chats, les fouines, les belettes, les rats même lui font la guerre : on l'attire, on la leurre aiſément par des appâts, on en détruit des milliers ; la prudence lui manque ſouvent : cette eſpece ne ſubſiſte enfin que par ſon immenſe fécondité.

Les ſouris produiſent dans toutes les ſaiſons & pluſieurs fois par an ; les portées ordinaires ſont de cinq ou ſix petits : en moins de quinze jours ils prennent aſſez de force & de croiſſance pour ſe diſperſer, grimper, trotter avec légéreté, & aller chercher à vivre ; ainſi la durée de la vie de ces petits animaux eſt très-courte, puiſque leur accroiſſement eſt ſi prompt, & cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur grande multiplication. *Ariſtote* dit, qu'ayant mis une ſouris pleine dans un vaſe à ſerrer du grain, il s'y trouva peu de temps après cent vingt ſouris toutes iſſues de la même mere.

Ces petits animaux ne ſont pas laids ; ils ont l'œil vif & même une figure aſſez fine, l'ouie fort ſubtile. La ſouris porte ſon manger à ſa petite gueule avec ſes deux pattes qui lui ſervent de mains : elle ſe tient aſſiſe ſur ſon derriere à la maniere des écureuils. L'eſpece d'horreur qu'on a pour ces animaux, eſt en général moins fondée ſur les petites ſurpriſes & ſur l'incommodité qu'ils cauſent, que ſur une eſpece d'antipathie qu'on a pour eux. Ne voit-on pas tous les jours des perſonnes qui

ont la même horreur pour des araignées, des ſerpens, des crapauds, des lézards & des chats ? Il eſt fort difficile de donner des raiſons ſatisfaiſantes de cette antipathie que nous avons pour certains objets, que ni l'âge ni la raiſon ne peuvent corriger. Les ſouris piſſent très-fréquemment, & leur urine exhale une fort mauvaiſe odeur. Toutes les ſouris ſont blanchâtres ſous le ventre, & il y en a auſſi de plus ou moins brunes, & de plus ou moins noires. Nous en nourriſſons une depuis un an (1771) qui eſt totalement blanche ; elle s'eſt rendue aſſez familiere, ſur-tout avec ma femme ; elle boit beaucoup. M. *Bourgeois* dit que ces ſouris à poil de lapin blanc, ſe trouvent en Suiſſe dans le canton de Berne.

L'eſpece de la ſouris eſt généralement répandue en Europe, en Aſie, en Afrique : mais on prétend qu'il n'y en avoit point en Amérique, & que celles qui y ſont actuellement en grand nombre, viennent originairement de notre continent. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il paroît que ce petit animal ſuit l'homme, & fuit les pays inhabités, par l'appétit naturel qu'il a pour le pain, le fromage, le lard, l'huile, le beurre & les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

Les rattes rouſſes, qui ſont les ſouris des champs, peuplent auſſi en abondance ; elles font, ainſi que les campagnols, un ſi grand dégât de blé en divers lieux, qu'elles mangent quelquefois en une nuit tout le blé d'un champ qu'on eſt prêt à moiſſonner : c'eſt le *mulot ;* voyez ce mot.

M. *Briſſon* a parlé, d'après *Séba*, de la ſouris de l'Amérique : elle a le muſeau pointu, les oreilles grandes & larges, & le corps couvert de poils d'un bai-rouge clair.

Il eſt fait mention dans l'*Hiſtoire générale des Voyages* d'une ſouris à ſonnette, plus groſſe que nos écureuils : ſa tête a la forme de celle d'un ours : le poil de ſon dos eſt brunâtre, & noirâtre ſur les côtés ; ſa queue fait du bruit quand elle marche. Cet animal ſe nourrit de noix & de gland ; il habite communément ſur les arbres ; on vante beaucoup ſa légéreté.

Entre les ſouris de la côte d'Or, on en diſtingue une eſpece dont la peau exhale une odeur de muſc extrêmement agréable.

M. *Anderſon* (*Hiſt. Nat. d'Iſlande*, *p.* 224.) dit que les ſouris ſont rares dans cette île, à cauſe du froid pénétrant & du défaut de

nourriture, qui leur ôtent tous les moyens de ſubſiſter dans la croûte mince de la terre qui couvre les rochers, & qui outre cela eſt remplie de ſoufre; auſſi y a-t-il quelques endroits, entr'autres le cimetiere de Widoë, où lorſqu'on met des ſouris, elles meurent ſur le champ : ce lieu produit à-peu-près le même phénomene que la fameuſe grotte du chien en Italie. *Voyez l'article* EXHALAISON.

De toutes les parties médicamenteuſes que fourniſſoit autrefois la ſouris, les Pharmacologiſtes ne font plus mention que de ſa fiente (*muſcrda*). Elle eſt miſe au rang des purgatifs & des émétiques; des perſonnes en font uſage contre la dyſurie. Le hazard a fait connoître à M. *Bourgeois* qu'elle n'eſt pas ſans vertu contre la toux opiniâtre & invétérée.

SOURIS. Les Conchyologiſtes donnent auſſi ce nom à un coquillage univalve du genre des porcelaines : ſa coquille tire ſur le gris, avec des points noirs à chaque extrémité, imitant les yeux de la ſouris. *Voyez* PORCELAINE.

SOURIS DE MONTAGNE ou LAPIN DE NORWEGE. *Voyez* LÉMING.

SOURIS DE MOSCOVIE. C'eſt la *Marte zibéline*.

SOURIS DE TERRE ou RAT DOMESTIQUE MOYEN. *Voyez à l'article* MULOT.

SOURY. *Voyez* TARI.

SOUS-ARBRISSEAU. *Voyez à la ſuite de l'article* PLANTE.

SOUSLIK. On trouve à Caſan & dans les provinces qu'arroſe le Wolga & juſques dans l'Autriche, un petit animal appellé *ſouſlik* en Langue Ruſſe, dont on fait d'aſſez jolies fourrures. Il reſſemble beaucoup au campagnol pour la figure : le ſouſlik a comme lui la queue courte; mais ce qui le diſtingue des campagnols & de tous les autres rats, c'eſt que ſa robe, qui eſt d'un gris fauve, eſt ſemée par-tout de petites taches d'un blanc vif & luſtré; ces petites taches n'ont guere qu'une ligne de diametre, & ſont à deux ou trois lignes de diſtance les unes des autres; elles ſont plus apparentes & mieux terminées ſur les lombes de l'animal que ſur les épaules & la tête. Ces rats ſe prennent en grand nombre ſur les barques chargées de ſel dans la riviere de Kama qui deſcend de Soliskamskie où ſont les ſalines, & vient tomber dans le Wolga; le Wolga eſt couvert de ces bateaux de

ſel, & c'eſt dans les terres voiſines, auſſi bien que dans les bateaux, qu'on prend ces animaux. On leur a donné le nom de *ſouſlik*, qui veut dire *friand*, parce qu'ils ſont très-avides de ſel.

SOUTENELLE. *Voyez à l'article* POURPIER.

SOUTERRAINE. *Goëdard* donne ce nom à une fauſſe chenille qui vit d'hyſope : on en trouve, dit-il, autour de cette plante dans le temps qu'elle fleurit; mais dès qu'on touche une feuille, cette chenille ſe jette en bas & entre dans la terre : elle ſe métamorphoſe en mouche.

On donne auſſi le nom de *ſouterraine* à l'eſpece de guêpes qui ſont les plus communes & les plus incommodes. *Voyez au mot* GUÊPE.

SOYE. *Voyez* SOIE.

SOYEUSE. *Voyez à la ſuite du mot* APOCIN.

SPADON ou ESPADON. *Voyez à la ſuite du mot* BALEINE.

SPALME. *Voyez à l'article* ASPHALTE.

SPAR. *Voyez à l'article* SPATH FUSIBLE.

SPARE, *ſparus*. Poiſſon de rivage à nageoires épineuſes, reſſemblant à la dorade par les écailles & par les aîlerons ou nageoires; mais ſon corps eſt plus long, moins épais & plus plat; ſon muſeau eſt pointu, ſes nageoires ſont jaunâtres, principalement celles du ventre, celles des ouies le ſont moins; il a une tache noire ſur la queue, la toile du ventre eſt noire. Le ſpare entre dans les étangs marins avec la dorade, où il fraie en été : il vit en troupe, évite le froid, reſte attroupé pendant l'hiver : au printems il fréquente ſouvent les rivages & mange ce qu'il trouve. *Athenée* dit que le ſpare ou ſparaillon a la chair tendre, qu'elle eſt agréable au goût, & qu'elle provoque l'urine; étant bouillie elle facilite la digeſtion, mais étant rôtie elle eſt indigeſte; d'ailleurs elle eſt plus molle que la dorade, ce qui fait que celle-ci eſt beaucoup plus recherchée.

M. *Deleuze* dit que ce poiſſon a donné ſon nom à un genre de poiſſons ſous lequel on comprend, outre cette eſpece, la *dorade*, le *dentale*, le *pagre*, & divers autres poiſſons à nageoires épineuſes, que les Méthodiſtes diſtinguent des autres genres de cette claſſe, parce qu'ils ont les couvercles des ouies écailleux & les dents molaires recouvertes par les levres.

SPARGELLE, *geniſtella herbacea*. Plante ligneuſe ou eſpece de petit genêt qui croît à la hauteur d'un pied & demi, pouſſant de petites

branches molles, velues & frangées; ses tiges naissent l'une de l'autre comme articulées ensemble; ses fleurs naissent à ses sommités; elles sont petites, légumineuses & jaunes : il leur succede des gousses plates, velues : la racine du spargelle est rameuse. Cette plante croît aux lieux montagneux & dans les bois; on l'emploie en fomentation; ses fleurs sont détersives & apéritives. *Voyez* GENISTELE.

SPATAGUS. Espece d'*oursin :* voyez ce mot. Les *Spatagoïdes* sont ces mêmes oursins devenus fossiles.

SPATH ou SPALT, *spathum*, est proprement une pierre calcaire, pure, cristallisée sous différentes figures, assez souvent en rhombes, ayant presque toujours les surfaces unies, brillantes, d'un tissu ordinairement feuilleté, de différentes couleurs, se divisant en morceaux non flexibles qui gardent souvent la même figure jusques dans la portion la plus petite de leurs fragmens; variant pour la dureté & par la pesanteur spécifique, se brisant & petillant dans le feu, & s'y réduisant en poussiere. Calciné, il n'attire pas si facilement l'humidité de l'air, & ne s'échauffe pas aussi promptement & aussi vivement que la vraie pierre à chaux. Le spath ne se dissout point dans l'eau, mais il fait une effervescence des plus considérables avec les acides; il est communément plus dur que le gypse, susceptible du poli comme l'albâtre, cependant on n'en peut faire aucunes figures avec le ciseau, parce qu'il éclate trop, il est trop fragile.

L'on ne trouve les spaths durs cristallisés que dans les creux souterrains abreuvés d'eau : quelquefois ces creux sont à sec. L'eau a donc charrié la matiere & l'a abandonnée, soit dans des vides entre les couches horizontales des pierres calcaires, soit dans les écartemens ou fentes perpendiculaires des terrains crétacés, & qui lui sont uniquement propres : ceux qui sont tendres & colorés sont communément l'indice du voisinage d'une substance métallique. La couleur du spath dépend rarement de la saleté des terres, mais presque toujours de la nature du minéral qui est entré dans sa cristallisation. L'on pourroit donc regarder les spaths tantôt comme une espece de pierre à chaux épurée, tantôt comme une terre à base alkaline semblable à celle du sel marin, & selon quelques-uns, mêlée de soufre; l'une ou l'autre entiérement dissoute & cristallisée avec lenteur dans un fluide qui aura changé quelque chose à sa nature & à sa formation. Cette hypothese pourroit encore s'appliquer aux stalactites qui doivent aussi leur origine

à la diſſolution de la matiere calcaire de la craie ou de la pierre à chaux; mais il faudra néceſſairement admettre une modification dans le degré de diſſolution ; ce qui, par le moyen de l'eſpece de fluide qui en eſt le véhicule, peut produire, ou une ſorte de décompoſition, ou une nouvelle combinaiſon ; enfin une différence dans la configuration des parties intégrantes, & la maniere d'être de ces corps. *Voyez* PIERRE CALCAIRE & *l'article* STALACTITES.

Nous diſons que les Naturaliſtes diſtinguent pluſieurs ſortes de ſpaths.

1°. Le SPATH GRAINELÉ, *ſpathum arenaceum*. Il eſt ſouvent en petits cubes & peu peſant, tant il eſt poreux : il y en a de différentes couleurs ; on le trouve ſous des lits de pierre à chaux : on en rencontre dans des mines en Suede qui imitent des grains de ſel marin irréguliers.

2°. Le SPATH FEUILLETÉ, *ſpathum lamellatum*. Il offre un rhombe irrégulier ; mais il ſe diviſe en écailles, en lames miroitées, tendres & qui s'égratignent plus ou moins facilement avec l'ongle ; il accompagne quelquefois les mines d'argent & de cuivre ; il eſt commun dans les mines de Saxe, d'Angleterre & de Dalécarlie : il n'eſt pas rare de le voir mêlé au baſalte de Suede. Souvent il ſe vitrifie dans le feu à raiſon du mêlange qui l'accompagne ; ſa couleur eſt peu conſtante. Il faut bien ſe donner de garde de confondre ce ſpath avec le gypſe.

3°. Le SPATH RHOMBOÏDAL, *ſpathum rhomboïdale*. Il ſe diviſe toujours en rhomboïdes, il a un œil vitreux dans ſes fractures, compacte, aſſez peſant ; il y en a de diverſes couleurs, blanc, tranſparent, laiteux, &c. On a obſervé que c'eſt l'eſpece de ſpath calcaire qui fait le moins bruſquement effervefcence avec les acides, & qui cependant étant calciné, acquiert le mieux la propriété phoſphorique. On en diſtingue même deux eſpeces, ſavoir celui dont nous venons de parler & qui ne rend point les objets doubles, comme l'eſpece ſuivante, appellée SPATH ou CRISTAL D'ISLANDE, *ſpathum Iſlandicum* : il eſt clair, tranſparent, rhomboïdal. Il ſe diſtingue de toutes les eſpeces de ſpath par la proprieté qu'il a de faire paroître doubles tous les objets qu'on voit au travers : on l'a nommé ſpath d'Iſlande, parce que le premier a été découvert dans cette île ; mais on en trouve aujourd'hui en Saxe, en Suiſſe, dans le Valais : *voyez ce que nous avons dit de ce ſpath ſingulier à l'article* CRISTAL D'ISLANDE.

4°. Le SPATH CUBIQUE TRANSPARENT, *ſpathum cubicum aut teſſulare pellucidum.* Ce criſtal ſpathique affecte de prendre une forme cubique ; il eſt tendre, plus ou moins diaphane : on en trouve abondamment dans les mines de Suede, ſur-tout à Sahlberg & à Dannemore : il y en a de vert, de rouge, de jaune, de veiné & ſans couleur.

5°. Le SPATH CRISTALLISÉ EN GRAPPES ou SPATH DRUSEN, *druſa ſpathica.* On donne ce nom à des criſtaux de ſpath qui ont pris différentes figures, & qui ſe trouvent groupés pluſieurs enſemble ſur une même baſe. On diſtingue le ſpath criſtalliſé tranſparent polygone, & un autre qui eſt ou hexagone, ou triëdre terminé en pointes, & appellé par M. *Linneus*, *dents de cochon.* Cette ſorte de ſpath druſen forme deux couches, les pointes criſtalliſées de la couche ſupérieure s'engrainent dans les pointes des criſtaux de la couche inférieure. On en trouve à Dannemore, en Uplande, au Hartz, &c. il y en a en pyramides octaédres tronquées, ou en pyramides triangulaires, d'un blanc jaunâtre, ou en décaédres, ou en priſme tétradécaédres, ou en crête de coq, ou ſans colonne, en roſe, lenticulaire, ou en aiguilles rangées par faiſceaux, ou étoilées, ou en filets, comme de l'asbeſte & de diverſes couleurs; toutes variétés qui peuvent provenir de l'équilibre des liqueurs au moment de la criſtalliſation. M. *Deſmarets* a fait des obſervations importantes ſur le ſpath en filet de Montmirail, qu'il a communiquées, il y a quelques années, à l'Académie des Sciences.

On trouve auſſi preſque toutes ces eſpeces de ſpaths en France : *conſultez notre Minéralogie, ſeconde édition, T. I.* A l'égard du ſpath gypſeux, nous avons cru devoir abolir ce nom qui ne ſert, ainſi que bien d'autres, qu'à embrouiller la ſcience de l'Hiſtoire Naturelle : le ſpath gypſeux n'eſt qu'un *gypſe ;* s'il eſt très-peſant & compacte, c'eſt un fluor, connu ſous le nom de *ſpath fuſible :* voyez ces mots. Les ſpaths qui ſont efferveſcence avec les acides, & qui ſe trouvent dans les mines en filons, ont ſouvent pour baſe du mica, & une terre alkaline, & ſont quelquefois ſurſemés, ainſi que les ſpaths fuſibles, de criſtaux pyriteux ou de marcaſſites.

Ce que l'on appelle improprement *ſpath-dur-quartzeux* eſt le ſpath ſcintillant, ou le *feld-ſpath :* voyez ce mot. On peut conſulter la *Spatogéneſie* ou *Traité de la nature & de la formation du ſpath* par M. *Hill.*

SPATH FÉTIDE, *lapis ſuillus :* voyez PIERRE PUANTE.

SPATH FUSIBLE ou SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX,

ſpathum vitreum fuſibile. Pour ôter toute confuſion ou mépriſe dans l'hiſtoire des ſpaths, on devroit encore changer le nom de celui-ci (l'appeller proprement *ſpar*), qui differe eſſentiellement des ſpaths calcaires, par ſon excès de peſanteur ſpécifique ſur toutes les pierres communes par ſa dureté, par ſon éclat vitreux, &c. Le ſpath fuſible eſt compacte, ne fait point de feu avec l'acier, ne ſe diſſout point aux acides, mais entre en fuſion à un feu de verrerie : dans un feu ordinaire, il petille, ſe gerce & s'éclate, mais il ne ſe calcine pas comme la pierre à chaux. Il ſe pelotonne; eſt-il entré en fuſion, il bouillonne au feu comme le plâtre, & forme un verre qui a beaucoup de rapport avec celui des primes de pierreries; on voit que cette pierre a des propriétés qui lui ſont particulieres, & fort analogues au *petunt-ſe de Saxe*, & à la *pierre de Bologne :* voyez ces mots.

Auſſi la ſingularité des produits que cette eſpece de pierre nous a donnés à l'analyſe, nous a-t-elle obligé d'en faire un genre particulier dans notre Minéralogie : nous l'avons déſignée ſous le nom de *pierre gypſeuſe médiaſtine criſtalliſée.*

Le ſpath fuſible a différentes formes & eſt communément blanchâtre, tantôt opaque, tantôt tranſparent : il n'eſt cependant pas rare d'en rencontrer de coloré, & ſa couleur nous paroît dépendre de la nature du phlogiſtique & terre métallique qui ſe ſont combinés dans ſa criſtalliſation. Le plomb lui donne la couleur jaune & la forme cubique, le fer le rend rouge & rhomboïdal ou octaëdre, l'étain le rend noir ou violet, couleur d'améthyſte & d'une figure quadrilatere, le cuivre le rend bleu & verdâtre, &c. Il y en a de toutes les couleurs des différentes pierreries, & on les appelle *fauſſe topaſe*, *faux rubis*, *faux ſaphir*, *fauſſe hyacinthe*, *fauſſe éméraude*, *fauſſe améthiſte*, *fauſſe aigue marine*, *&c.* On trouve beaucoup de beaux morceaux de ſpath fuſible dans les filons des mines de Saxe, de Suede & d'Angleterre : quantité ſont formés en petits carrés irréguliers, & d'un tiſſu feuilleté ou ſtrié, ſouvent ternis par des vapeurs arſenicales qui s'y ſont fixées; d'autres ſont ſurſemés de pyrites cuivreuſes, tétraëdres & qui donne des iris très-vifs; chaque carré que forme la criſtalliſation de ce ſpath, eſt terminé à ſes bords par d'autres carrés, dont les ſtries ſont d'un ſens oppoſé. Les Mineurs Allemands ne ſont pas fâchés de rencontrer des ſpaths vitreux dans leurs fouilles ou dans leur fourneau. Ils les appellent *fluſſ-ſpaths :* voyez l'article Mines. Nous avons obſervé que quantité de criſtaux de ſpath fuſible

ſe trouvent groupés, ou ſur des criſtaux de quartz, ou ſur des criſtalliſations ſolubles dans les acides; on préſume bien que ces différences ſont dues à la diverſité des baſes déjà criſtalliſées, & ſur leſquelles des fluides propres à former les ſpaths fuſibles ont eu une arrivée ou interverſion poſtérieure. Il y a auſſi des ſpaths fuſibles en ſtalactites par zones ou par couches nuées de blanc & de violet : *voyez les articles* ALBATRE VITREUX & FLUORS MINÉRAUX.

Voici le ſommaire des expériences ſur deux eſpeces de ſpaths fuſibles, faites par le ſavant M. *Marcgraff.* Cet habile Chimiſte dit, 1°. que les ſpaths fuſibles, dont les lames groupées enſemble d'une maniere ſinguliere qui n'ont aucune tranſparence, mais dont la couleur tire ſur le blanc de lait, ſont les *ſpaths fuſibles, phoſphoriques & ſéléniteux;* 2°. que ceux qui ſont criſtalliſés en cubes, ſont plus ou moins tranſparens & diverſement colorés : voilà les *fluors* connus ſous le nom de *fauſſes topazes*, *&c.* & il les nomme *ſpaths fuſibles vitreux*. Ces dernieres eſpeces de ſpaths ſe trouvent plus ordinairement dans les filons des mines, & ſervent de matrice aux minéraux qu'ils renferment : ils ſont outre cela un peu plus durs que les *ſpaths phoſphoriques*, & ils ſe laiſſent plus difficilement entamer par l'acier trempé.

Les *ſpaths fuſibles vitreux*, ſoumis au feu juſqu'à l'incandeſcence, jettent quelques étincelles dans l'obſcurité; mais leur lueur eſt fort foible : après quoi il ſe diviſent par petits éclats; tandis que les *ſpaths fuſibles phoſphoriques*, ſoumis à la même chaleur, jettent une lumiere très-vive & très-foncée; enſuite ils ſe briſent en pluſieurs morceaux qu'on a beaucoup plus de peine à réduire en poudre que les éclats des ſpaths fuſibles vitreux : l'une & l'autre poudres calcinées & incorporées ſéparément avec un mucilage de gomme Arabique, miſes en petits pelotons, puis calcinées dans des charbons ardens, on obſerve après le refroidiſſement, que les ſpaths fuſibles & phoſphoriques, ſeront les ſeuls pénétrés d'une très-vive lumiere & exhaleront une forte odeur de ſoufre. Les ſpaths fuſibles vitreux ſe volatiliſent dans la retorte par leur mêlange avec les acides, ce que ne font pas les ſpaths fuſibles phoſphoriques ou ſéléniteux, qui ſont une combinaiſon d'une terre *calcaire & de l'acide vitriolique :* telle eſt auſſi la pierre de Bologne que l'on peut regarder comme un ſpath fuſible phoſphorique ou ſéléniteux.

Quelques-uns ſoupçonnent que la terre des ſpaths fuſibles eſt alumineuſe.

Voici les expériences que nous nous contentons de faire depuis quelques années dans nos leçons ſur cette matiere, c'eſt-à-dire, ſur le lithophoſphore ; ſi on expoſe un fragment de fluor blanc ſur un charbon rouge & iſolé, il jette une lueur pâle : la lueur paroît émeraudée, ſi le fluor étoit vert ; bleuâtre ou violet, s'il étoit pourpre, ou nué de noir ou couleur d'améthyſte : on voit diſtinctement paſſer ſucceſſivement cet éclat entre chaque petite lame qui compoſe le morceau de fluor, avec différens accidens dans ſes couleurs ; & comme la chaleur du charbon ardent n'augmente point, l'effet de cette pierre phoſphorique ſe ſoutient aſſez long-temps, juſqu'à ce qu'elle vienne à décrépiter comme du ſel marin : alors les lames s'éparpillent ſans couleur, & preſque toujours ſans tranſparence.

SPATH PERLÉ. Il n'eſt pas rare de rencontrer ſur des morceaux de mines en filons qui ont pour gangue du quartz, des fluors, &c. une eſpece de Spath laiteux en petits grains chatoyans, durs & diſperſés en druſen ; on leur a donné le nom de Spath perlé, à cauſe de leur couleur d'un blanc-gris, de leur dureté & de leur chatoyement ; leur figure criſtalline eſt tumultuaire, aſſez irréguliere : on en trouve aſſez communément en Saxe, à Saalfeld en Thuringe, à Sainte-Marie-ès-Mines, &c. C'eſt en général une eſpece de ſélénite dure & compacte.

SPATH VITREUX ou SPATH SÉLÉNITEUX. *Voyez* Spath fusible. Un Auteur moderne place le *cauk* des Anglois parmi les ſpaths ſéléniteux.

SPATULE ou ESPATULE. Oiſeau dont nous avons parlé au mot Palette.

SPATULE. Nom que les Européens établis ſur les bords du Miſſiſſipi donnent à un poiſſon que l'on pêche dans ce fleuve, où il eſt abondant; ce nom lui convient très-bien relativement au prolongement qui termine ſa tête & qui a la forme d'une ſpatule. M. *Mauduit*, Docteur en Médecine, a donné la deſcription d'un de ces poiſſons rapporté de ce pays, par M. *le Beau*, Docteur en Médecine, employé au ſervice de France, d'abord en Canada, enſuite à la Louiſiane. Cette ſpatule eſt un poiſſon cartilagineux, du genre des requins ; il n'avoit guere que cinq pouces de longueur, mais l'eſpece devient beaucoup plus grande & offre des individus qui ont juſqu'à vingt pouces de long : la peau

eſt liſſe & ſans écailles. Il n'a qu'une nageoire ſur le dos, & qui prend ſon origine près celle de la queue ; les fibres en ſont inclinées de devant en arriere ; il y a cinq nageoires en deſſous du ventre ; ſavoir, quatre ſur les côtés & une au milieu : les deux premieres qui ſe correſpondent ſont placées à la partie antérieure du ventre, très-peu au-deſſus de la jonction avec la tête. Les ſecondes nageoires qui ſe correſpondent auſſi, prennent naiſſance à peu de diſtance des premieres. Enfin, la cinquieme nageoire, qui eſt unique, eſt à égale diſtance entre les ſecondes & la queue ; ſes fibres ſont inclinées auſſi de devant en arriere ; la queue eſt comme celle de tous les poiſſons de mer de ce genre, c'eſt-à-dire, en *croiſſant*, dont une des cornes excède la longueur de l'autre. La membrane qui recouvre les ouïes, mérite une attention particuliere & par ſa forme & par ſon extrême longueur. La bouche eſt placée en deſſous, preſque au milieu du corps. La mâchoire inférieure eſt arrondie ſur les coins & pointue au milieu antérieur : le palais paroît être de l'eſpece de ceux qu'on nomme *palais pavés.* C'eſt à la mâchoire ſupérieure qui contient le crâne, que ſe trouve le prolongement en forme de ſpatule & remarquable par une éminence alongée qui s'étend en deſſus aux deux tiers de ſa longueur. Cette piece en forme de ſpatule eſt moins large à ſa baſe, elle ſe termine par un arrondiſſement applati, & ſon épaiſſeur va toujours en diminuant de la baſe à la pointe. Une duplicature de la peau, qui borde la mâchoire ſupérieure, forme un bourrelet dans lequel eſt reçue la mâchoire inférieure. L'on voit en deſſus, à l'origine de la mâchoire ſupérieure, deux petits trous ronds qui ſont les narines, & ſur les côtés un peu plus bas, les yeux qui ſont deux points arrondis, peu ouverts & peu ſaillans.

SPEAUTRE, ou ÉPEAUTRE. *Voyez* FROMENT LOCAR.

SPEISS. Les Mineurs Allemands donnent ce nom à la partie du cobalt la plus pure & la mieux vitrifiée.

SPERJULE ou ESPARGOULE, *alſine, ſperjula dicta major.* Cette plante, qui croît naturellement aux environs de Paris, principalement dans les bois, ſert à faire des *prairies artificielles.*

L'*eſpargoule* s'éleve à la hauteur d'environ un pied : il part de ſa racine pluſieurs tiges, dont les unes ſont droites, & les autres s'inclinent de côté & d'autre : ces tiges ſont noueuſes, & de chaque nœud ſortent pluſieurs feuilles qui entourent les tiges ; ces feuilles ſont

longues, étroites comme celles du caillelait; le haut de la tige, ainsi que les feuilles, sont chargés de poils très-fins, & doux au toucher; les feuilles sont blanches, en rose : il leur succéde des capsules à cinq loges, qui contiennent des semences menues; la plante est annuelle; c'est le *sperguy* des Flamands.

La *sperjule* ou *spergule* n'est point délicate sur la nature du terrain, pourvu qu'il soit un peu humide; elle ne se refuse pas même aux champs les plus sablonneux. Dans la Flandre, où l'on cultive cette plante pour l'usage des bestiaux, on la seme en Mai, sur-tout lorsqu'on se propose d'en ramasser la graine, & qu'on veut en fanner l'herbe; mais on n'est guere dans l'usage d'en faire du foin : il est plus ordinaire d'en répandre la graine sur le chaume du froment, immédiatement après la récolte. Quand la plante est élevée à une certaine hauteur, on la laisse paître avant les froids, par les bestiaux, sur le champ même. Cet herbage est très-nourrissant, il faut le faire consommer de bonne heure, car cette plante gele fort aisément. Les Flamands prétendent que cette nourriture engraisse la volaille, & augmente considérablement le lait des vaches; que le beurre qui provient de ce lait en est infiniment meilleur, qu'il se conserve salé beaucoup plus long-temps, & qu'il est plus propre à être transporté pour l'usage des *Marins* qui font des voyages de long cours : on seme aussi avec avantage la spergule mêlée de seigle.

SPERMA CETI. *Voyez au mot* BALEINE, *à l'article* CACHALOT, *celui du* BLANC DE BALEINE.

SPERME, *sperma*. Nom donné à la liqueur séminale des animaux : on prétend qu'on y découvre, à l'aide du microscope, quantité de corps mouvans, connus sous le nom de *molécules organiques* : voyez ce mot & l'article ANIMALCULE. M. *Ernest Asch* de Petersbourg, qui vient de soutenir à Gottingue une These *sur la nature du sperme*, dit avoir examiné avec un excellent microscope le sperme de l'homme, des chiens, des chats, des lapins, des coqs, la laite des poissons, même toutes les liqueurs du corps humain, & la semence de plusieurs plantes, & n'avoir pu observer dans tous ces corps, tant frais & dans leur nature, que mis dans l'eau, &c. aucuns animalcules, mais seulement des globules sans principes de mouvement & de vie, & très-semblables aux petits corps ronds que l'on voit dans les autres liqueurs. *Voyez à l'article* SEMENCE.

SPERNIOLE ou SPERME DE GRENOUILLES. *Voyez à l'article* GRENOUILLE.

SPET, *ſphyræna.* Poiſſon de mer qu'*Artedi* dit être du genre du maquereau. A Livourne & dans toute l'Italie, on lui donne le nom de *luzzo marino.* Rondelet en diſtingue deux eſpeces. Ils ſont longs, & ont le muſeau pointu. Ils ſont aſſez ſemblables au brochet pour la figure : de ſorte qu'à Rome & à Montpellier, ceux qui ignorent leur propre nom, les appellent *brochets de mer.*

Le *ſpet* de la premiere eſpece a le corps long & menu, le muſeau pointu & avancé, la mâchoire inférieure plus grande que la ſupérieure : elle finit en pointe, & reçoit celle de deſſus. Ces mâchoires ſont ſi bien jointes enſemble, qu'on diroit qu'il n'y a aucune fente, quoiqu'elle ſoit grande ; car c'eſt un poiſſon goulu : le dedans de la bouche eſt jaune ; les dents ſont fort aiguës, & courbées en dedans : on en compte quatre à la mâchoire de deſſus. Au milieu de la mâchoire de deſſous ſe trouve une dent plus grande que toutes les autres : elle entre dans un trou qui eſt à la mâchoire ſupérieure. Ses yeux ſont grands & précédés de deux trous : de la tête juſqu'à la queue eſt un ſeul trait, ſitué au milieu du corps, qui eſt fait d'écailles ; le ventre eſt blanc, le dos tendre & les ouies aſſez ouvertes ; la premiere de ces deux nageoires du dos a cinq aiguillons ; ſa chair eſt blanche, agréable au goût, dure & ſeche.

La ſeconde eſpece de *ſpet* eſt ſemblable, dit *Rondelet*, au *hautin-harins ;* ſa queue eſt d'abord en pointe, & finit par une élargiſſure ; ſa chair & ſes os ſont aſſez tranſparens ; il a, par le milieu du corps, une trait droit qui va des ouies juſqu'à la queue. Ce *ſpet* eſt plus petit & plus blanc que le précédent : la toile de ſon ventre eſt noire, & il a au ventre une longue veſſie pleine d'air.

SPHINX. Nom donné à quelques papillons à cauſe de l'attitude ſinguliere de leurs chenilles, qui appliquent la partie poſtérieure de leurs corps contre une branche d'arbre, & ont le reſte du corps élevé comme le ſphinx de la fable ; la plupart font leurs coques dans la terre avec des mottes & des grains entrelacés de fils. Il n'y a qu'une eſpece, dont la coque liſſe, ſoyeuſe & en fuſeau, eſt appliquée contre quelques tiges de plantes. On nomme le papillon qui en provient, *ſphinx-belier*, à cauſe de ſes antennes renflées dans leur milieu, & un peu courbées. Le *ſphinx-bourdon* n'a point de trompe, ou n'en a qu'une très-courte,

Celle du *ſphinx-épervier* eſt longue & roulée en ſpirale. La chenille la plus curieuſe de cette claſſe, eſt la chenille de la *tithymale ;* voyez ce mot. Le ſphinx le plus curieux ou le plus intéreſſant, eſt le *papillon à tête de mort.* Voyez ce mot.

SPIAUTIER ou BEAUTER. Nom donné au zinc jaune d'Angleterre. *Voyez* ZINC.

SPIC. Nom donné à la grande *lavande.* Voyez ce mot.

SPICANARD ou NARD INDIEN. *Voyez à l'article* NARD.

SPICIFERE. Cet oiſeau a été nommé par les uns *paon du Japon*; & par d'autres, *faiſan ;* il eſt vrai qu'il a avec ces oiſeaux pluſieurs traits de conformité, mais il en a auſſi aſſez de diſſemblance pour ne pouvoir être réuni ni avec les uns, ni avec les autres. Le ſpicifere a une aigrette en forme d'épi qui s'éleve ſur ſa tête : cette aigrette eſt haute de quatre pouces, & paroît émaillée de vert & de bleu ; le bec eſt de couleur cendrée, plus long & plus menu que celui du paon : l'iris eſt jaune, & le tour des yeux eſt rouge, comme dans le faiſan ; les plumes de la queue ſont en plus petit nombre, le fond en eſt plus rembruni & les miroirs plus grands, mais brillans des mêmes couleurs que dans notre paon d'Europe ; la diſtribution des couleurs forme ſur la poitrine, le dos & la partie des aîles la plus proche du dos, des eſpeces d'écailles qui ont différens reflets en différens endroits, bleus ſur la partie des aîles la plus proche du dos, bleus & verts ſur le dos, bleus, verts & dorés ſur la poitrine ; les autres pennes de l'aîle ſont vertes dans le milieu de leur longueur, enſuite jaunâtres, & finiſſent par être noires à leur extrémité : le ſommet de la tête & le haut du cou ont des taches bleues mêlées de blanc ſur un fond verdâtre ; on ne dit point ſi le ſpicifere étale ſa queue comme le paon.

SPIGELIA. Plante originaire de la Jamaïque, & ſurnommée *anthelmia* à cauſe de ſa propriété antivermineuſe : on la cultive aujourd'hui dans quelques jardins en Europe, elle eſt naturelle auſſi aux Iſles de Saint-Domingue, de la Martinique & du Bréſil. M. *Linneus* dit que ſa racine eſt petite, fibreuſe, traçante & annuelle : ſa tige eſt herbacée, droite, cylindrique, branchue & glabre ; ſes feuilles ſont oppoſées deux à deux, excepté vers le ſommet où elles ſont rangées au nombre de quatre en forme de croix. Les fleurs ſont en épi au haut de la tige, on y compte cinq étamines. Les ſemences qui leur ſuccedent ſont petites, arrondies

Cette plante eſt plus connue dans les Province de l'Amérique méridionale ſous le nom *indian-pink.* On fait uſage de cette plante en décoction, on y joint un peu de ſuc de limon & de ſucre. Ce remede provoque un ſommeil à-peu-près pareil à celui que procure l'opium; mais après le réveil, les yeux paroiſſent brillans & étincellans, bientôt le malade jette des vers en quantité. Quelquefois il eſt utile de joindre à la décoction du *ſpigelia* un léger purgatif.

SPIRÉE : *voyez* BUKKU DES HOTTENTOTS. On ne ſait pas encore ſi le bukku eſt la même choſe que notre *ſpiræa*, arbuſte à feuilles d'obier ou de ſaule. Voici la deſcription du ſpirée que l'on cultive dans les jardins aux lieux ſombres & ombragés. Le ſpirée, *ſpiræa ſalicis folio*, eſt un arbriſſeau qui croît à la hauteur de trois à quatre pieds : ſes rameaux ſont grêles, très-flexibles, & leur écorce eſt rougeâtre; ſes feuilles ſont longues & étroites comme celles du ſaule, un peu dentelées, vertes en deſſus, légérement rougeâtres en deſſous, d'une ſaveur aſtringente mêlée d'amer : ſes fleurs naiſſent au bout des branches, en maniere de grappes; elles ſont compoſées de cinq feuilles incarnates, diſpoſées en roſe, & ſoutenues par un calice découpé en étoile; le piſtil de ces fleurs devient un fruit compoſé de quelques gouſſes ramaſſées en maniere de tête, & remplies de ſemences menues & jaunâtres. On eſtime les fleurs, les fruits & les feuilles du ſpirée, propres à reſſerrer & à déterger.

SPODE, *ſpodium.* Nom donné à différentes ſubſtances. Le *ſpode* des Modernes eſt l'ivoire brûlé; le *ſpode en grappe* de Anciens Grecs eſt la tutie; le *ſpode* des Anciens Arabes étoit une cendre de roſeaux brûlés; on l'appelloit *anti-ſpode.* Les Sauvages de la Guiane font uſage de cette cendre pour ſe noircir le corps, & ſe garantir de la piqûre des inſectes. *Voyez à l'article* ROSEAU CULTIVÉ.

SPONDYLE. Coquillage bivalve, dit M. d'*Argenville*, qui ne differe de l'huître ordinaire que dans ſa charniere, conſiſtant en deux boutons arrondis dans chaque valve, qui renferment le ligament, diſpoſés de façon que les boutons de la valve ſupérieure ſont reçus dans les cicatrices de l'inférieure, & que pareillement les boutons de cette derniere ſe logent dans les trous de la ſupérieure. Le ligament, qui eſt de nature coriace, ſe trouve entre les boutons & à la charniere commune aux deux valves.

Les ſpondyles les plus recherchés ſont ceux qui ſe trouvent hériſſés de

piquans, & que l'on appelle communément *huîtres épineuſes*. Ces épines ou piquans ſont plus ou moins longues, plus ou moins groſſes & recourbées; elles ſont implantées ſur les ſtries longitudinales de la valve ſupérieure, & ſont, ainſi que la robe de la coquille, de couleur ou rouge ou blanche, ou jonquille ou violette. La valve inférieure eſt plus communément feuillée. La tête des ſpondyles eſt prolongée, & forme un plan triangulaire avec un ſillon noir en ſon milieu : le ſommet ſe recourbe en-deſſous. On diſtingue deux eſpeces d'oreilles ſituées aux deux côtes de chaque valve. Les ſpondyles de la Chine ont les bords intérieurs de couleur orangée. *Voyez à l'article* HUÎTRE.

SPONDYLE ou SPHONDYLE, *ſpondylus ſeu verticillus.* Eſpece de chenille très-pernicieuſe, & qui ſe métamorphoſe en un phalene de la grande eſpece. Cet inſecte, dans l'état de chenille, s'entortille comme un crochet autour des racines des plantes, quelque âcres & ameres qu'elles ſoient, & les font périr. Divers Auteurs ont parlé de pluſieurs *chenilles ſpondyles*, en diſant qu'elles ſont de la groſſeur du petit doigt, qu'elles ont la tête rouſſâtre, & le reſte du corps blanchâtre, excepté quand elles ont pris leur nourriture, alors elles s'enflent & deviennent noires : elles ont ſix pieds. Ces chenilles ne peuvent guere ſupporter l'air : elles languiſſent hors de terre, auſſi les trouve-t-on toujours en terre. Il y en a une eſpece qui, lorſqu'on la bleſſe, jette une liqueur auſſi noire que de l'encre.

SPONDYLES ou ARTICLES, *ſpondylolithes.* Noms que l'on donne aux articulations, ou jointures, ou vertebres foſſiles de différens animaux. Toutes ces gravures herboriſées que l'on remarque ſur certaines cornes d'ammon, ſont les ſutures de leurs concamérations : on leur donne le nom de *ſpondylolithe.* Il y a bien d'autres ſortes de *ſpondyles* : on en voit d'orbiculaires, en zig-zag, d'arrondis, de comprimés, de pointus : on donne auſſi le nom de *ſpondyle* à une eſpece d'huître pectiniforme & épineuſe. *Voyez ci-deſſus* SPONDYLE (COQUILLAGE).

SPONDYLOLITHES. *Voy. ci-deſſus à l'art.* SPONDYLES. (ARTICLES).

SPONGITE. Sous ce nom on déſigne une pierre légere & poreuſe : ce n'eſt qu'une incruſtation formée dans l'eau ſur des végétaux. Cette pierre eſt de la nature du *tuf.* Voyez ce mot & celui d'INCRUSTATIONS, à l'article STALACTITE.

SPONTON. Nom donné par quelques Marins au narhwal, à cauſe de ſa défenſe. *Voyez* NARHWAL, *à la ſuite du mot* BALEINE.

SQUACIO ou SQUAJOTTA. *Voyez à l'article* HÉRON.

SQUALE, *squalus*. Espece de grand chien de mer dont la peau est fort rude : on en trouve qui ont plus de vingt pieds de longueur sur neuf de circonférence, & qui pesent plus de trois mille livres : c'est le *galeus glaucus*, *dentibus granulosis*, *foraminibus circa oculos*. L'organe le plus singulier de ces sortes de poisson, est un filtre placé entre la pointe du museau & du cerveau, de la consistance & de la couleur du corps vitré : c'est de là que l'humeur transsude par quantité de petits trous de la peau. Les squales sont encore doués à la partie antérieure du corps, destinée à fendre l'eau, d'un réservoir abondant d'une matiere huileuse qui sert sans doute à lubrifier cette partie, à lui donner de la souplesse, & à le rendre impénétrable à l'eau. *Voyez à l'article* POISSON.

SQUAMMEUX, *squamosus*. Terme dont on se sert pour exprimer ce qui a du rapport à l'écaille (*squama*). *Voyez* ÉCAILLE.

SQUATINE, *squatina*. Poisson qui tient le milieu entre les chiens de mer & les raies : c'est ce que nous nommons *ange* : voyez ce mot.

SQUELETTE, *sceletum*. On donne ce nom à la charpente osseuse d'un animal quelconque. Nous avons donné au mot *Os* l'histoire du squelette humain. On dit aussi le squelette d'une plante, lorsqu'elle est desséchée & dépourvue de ses sucs & de son parenchyme. *Voyez à l'article* HERBIER. On trouve beaucoup de squelettes de différentes especes d'animaux devenus fossiles, & même pétrifiés. M. J. *Gesner* a rassemblé la description que divers Auteurs ont fait des *squelettes fossiles*, dans sa Dissertation *De Petrificatis*, *Chap. XXI*, *page 68*, *édition de 1759*.

SQUILLE, oignon : *Voyez* SCILLE.

SQUILLE, *squilla*. Espece de crustacée de mer & de riviere. Ceux de mer sont plus larges que ceux de riviere : on en distingue de plusieurs sortes qui portent des noms différens, dont nous avons parlé à chacun de leurs articles. *Voyez* CIGALE DE MER, &c. Nous ajouterons ici l'histoire de la squille mante, & celle de la squille de riviere.

La *squille mante* a les bras fourchus : elle a un aiguillon à la queue ; son corps est long comme celui de l'espece de sauterelle appellée *mante*, menu, large vers la queue, couvert d'une croûte mince, blanche & transparente ; ses deux premiers bras sont longs, découpés en dedans comme une scie. Les premieres dents sont petites ; celles du bout sont si grandes, qu'on doit plutôt les appeller aiguillons. Cette squille a deux cornes

cornes fort longues : près de leur bout sortent deux petites branches ; il en a deux autres plus petites devant les yeux. Ses yeux sont larges & clairs : tout proche sont deux especes d'aîles ou membranes longues & velues à l'entour ; elle est pourvue de douze pieds. Les trois premiers de chaque côté ont au bout une grosseur comme une lentille, ronde & un peu plate : de cette grosseur sort un aiguillon crochu. Les trois autres pieds sont petits & menus : le reste du corps, après la tête, est couvert de dix tablettes inégales, dont les premieres sont petites & plus étroites ; les autres sont plus grandes & plus larges : chaque tablette est garnie d'aiguillons tous de la même façon. Le bout de la queue est un os large, qui est entouré d'aiguillons : sur cet os il y a comme deux yeux peints : de la troisieme tablette sortent de chaque côté trois aîlerons. Par toutes les autres parties cette *squille* est semblable aux animaux du même genre : son corps est transparent ; sa chair est molle, douce, délicate & de bonne nourriture.

La *squille de riviere* est un petit crustacée qui a plusieurs découpures sur le corps : elle ressemble à la *chevrette* ou *squille de mer ;* elle a trois pieds de chaque côté : deux petits filets longs & menus forment sa queue : elle est de la longueur du doigt. Sa tête est longue & plate comme une lentille : elle a quatre cornes. Cette squille, dit *Mouffet*, se retire dans les roseaux au pied des racines du glayeul : elle s'accouple aussi promptement que la *squille de mer*. Le mâle se prend avec la femelle à la maniere des cancres.

SQUINE ou ESQUINE, *china radix*. Racine qui tire son nom du pays de la Chine, d'où elle a d'abord été apportée dans les Indes Orientales, & de là dans toute l'Europe ; il en croît aussi une espece en Amérique. On trouve quelquefois chez les Droguistes les deux especes de cette racine ; l'une est Orientale & l'autre Occidentale.

La SQUINE ORIENTALE, *china Orientalis*, est une grosse racine noueuse, genouillée, pesante, ligneuse, à tubercules inégaux, d'un brun rougeâtre en dehors & d'un blanc rougeâtre intérieurement, un peu résineuse. Quand elle est récente, elle a un goût un peu âcre & pâteux ; mais lorsqu'elle est seche, son goût est terreux & légérement astringent. Elle n'a point d'odeur : on choisit celle qui n'est point cariée ; elle naît d'une plante appellée *smilax aspera Chinensis :* cette plante s'éleve d'une ou de deux coudées, quand elle n'est pas soutenue ; mais

elle devient beaucoup plus grande, quand elle trouve de quoi grimper ou s'appuyer.

Ses ſarmens ſont ligneux, de la groſſeur d'une paille d'orge près de la terre : ils ſont d'un rouge brun-obſcur, noueux de deux en deux pouces : les parties compriſes entre les nœuds ſont alternativement courbées & un peu réfléchies : chaque nœud a quelquefois deux petites épines crochues & oppoſées ſur le même côté. De chacun de ces nœuds s'éleve une feuille mince, membraneuſe, noirâtre, nerveuſe, & deux vrilles qui ſervent à la plante pour s'attacher à tout ce qu'elle touche. De l'aiſſelle des queues de chaque feuille naiſſent des bouquets de fleurs ou de bourgeons : ces fleurs ſont petites & au nombre de dix au même endroit, d'un jaune verdâtre, diſpoſées en paraſols autour d'un embryon, qui en groſſiſſant devient un fruit. Ce fruit a la figure, la groſſeur, la couleur & l'éclat de la ceriſe : il eſt plus ſpongieux que charnu, d'un goût de neſle ; il contient cinq ou ſix ſemences de la grandeur d'une petite lentille, & d'une ſubſtance qui a l'apparence de la corne. Cette plante, dit *Kæmpfer*, croît dans le royaume de la Chine parmi les cailloux. M. *Deleuze* obſerve que le célebre Herboriſte *Dillenius* nous donne pour la ſquine une eſpece de *ſeneçon* à racine extrêmement groſſe & ligneuſe.

Des Marchands Chinois ont donné de la vogue pour la premiere fois à cette plante en 1535 : ils la vendoient alors ſous le nom de *fou-ling*, comme un ſpécifique contre les maladies vénériennes, bien plus efficace & moins gênant que le remede de gayac. Les Eſpagnols la vanterent tant ſous cette qualité à l'Empereur Charles-Quint, que ce Prince en fit uſage, de ſon propre mouvement, à l'inſu de ſes Médecins : d'autres Princes ne tarderent pas d'inviter l'Empereur de rendre ſa recette publique. Au reſte, on lui préfere avec raiſon l'uſage du mercure, quand il s'agit de guérir les maladies vénériennes. Les Médecins de nos jours eſtiment la ſquine propre à purifier le ſang, & utile contre les tumeurs ſquirreuſes, la jauniſſe & la goutte. On ſait que Charles-Quint s'en ſervit pour cette derniere maladie, & *Veſal*, ſon Médecin, attribue au peu d'exactitude que ce Prince y apporta, la médiocrité de ſon ſuccès.

La Squine d'Occident, *china ſpuria nodoſa*, eſt le *jupicanga* de *Piſon* : elle ſemble être la même que la précédente, & n'en differe

que par le lieu où elle croît, elle eſt un peu moins bien nourrie : ſa racine eſt oblongue, noueuſe, tubéreuſe, d'un roux noirâtre en dehors, & rougeâtre en dedans. On nous l'apporte de la Nouvelle Eſpagne, du Pérou, du Bréſil, & d'autres pays de l'Amérique.

SSI ou GUS. Fruit d'un oranger ſauvage du Japon, ſon odeur eſt auſſi déſagréable que ſon goût eſt déteſtable. Les Japonois le célebrent comme un grand remede.

SSIO, c'eſt le nom du camphrier du Japon : *voyez à l'article* CAMPHRE.

STACHYS ou ÉPI FLEURI, *ſtachys major Germanica.* Plante qui croît aux lieux montagneux & incultes : ſa racine ligneuſe, fibrée & jaunâtre, pouſſe pluſieurs tiges hautes de deux pieds, groſſes, comme carrées & articulées ou nouées, velues, blanches & aſſez moëlleuſes ; ſes feuilles reſſemblent à celles du marrube, mais plus grandes ; ſes fleurs ſont en gueule, dont la levre ſupérieure eſt creuſée en cuilleron, & diſpoſées en maniere d'épis entre les feuilles aux ſommités de la plante, velues, purpurines, rarement blanches : à chaque fleur ſuccede un fruit en forme de capſule qui contient quatre ſemences arrondies, noirâtres. Le ſtachys eſt apéritif & hyſtérique. On s'en ſert peu en Médecine.

STACTEN ou STACTÉ : eſpece de myrrhe liquide : *voyez au mot* MYRRHE.

STALACTITES & STALAGMITES, *ſtalactites aut lapides aquei.* Elles ſont compoſées de ſubſtances terreuſes ou pierreuſes, qui ſe ſont formées dans l'eau, ou qui ont été chariées par ce fluide dans des cavités ſouterraines, y ont pris de la liaiſon, & s'y ſont durcies ſous différentes figures & couleurs.

Ces concrétions *terro-aqueuſes*, communément calcaires, & qui ne ſont quelquefois que des marbres paraſites, ſont ou compactes, ſolides & d'une ſurface continue, tels que les albâtres, les ſtalactites proprement dites ; ou friables & poreuſes, telles que les incruſtations : elles ſe forment par des progrès plus ou moins ſenſibles. Si l'on imagine des gouttes ou des petits filets d'eau qui, par leur infiltration au travers des terres ou pierres poreuſes ſe ſont chargés de molécules pierreuſes (ſans pour cela que la tranſparence du fluide en ſoit entiérement altérée), & qui enſuite ont été chariés avec une rapidité relative à leur fluidité, à leur peſanteur ſpécifique & à la pente

du ſol, dans des canaux pratiqués par la Nature entre des rochers des ſouterrains, on aura une idée de leur formation.

L'eau en gouttes eſt le véhicule de ces parties pierreuſes, mais elle s'en ſépare facilement par l'évaporation : ces ſortes de corps pierreux s'attachent intimément & toujours par *juxta-poſition* aux parois des lieux abreuvés par l'eau ; tantôt c'eſt aux voûtes des grottes, quelquefois aux parois des galeries de mines ; tantôt ces concrétions s'adoſſent contre la pente d'une montagne ou d'une carriere dont le ſol eſt plus ou moins expoſé à l'air libre ; d'autres fois le ſuc pierreux (ſi on peut parler ainſi) s'attache & s'incruſte ſur les corps ſolides, prend de la conſiſtance, différentes formes, & quelquefois différentes couleurs.

On peut trouver des ſtalactites & des concrétions, de la nature de tous les corps que l'eau peut diſſoudre, ou par elle-même ou par le moyen de quelqu'intermede, & qu'elle a chariés enſuite avec un *gluten* propre à les unir enſemble. Il y en a de *gypſeuſes*, telles ſont les *alabaſtrites ;* & de *ſpath fuſible*, tels ſont les *albâtres vitreux*. Au reſte, c'eſt peut-être moins à la nature du ſuc pierreux que nous devons la bizarrerie & la variété des figures qu'on remarque dans toutes les eſpeces de concrétions dont nous allons faire mention, qu'à la différence des milieux dans leſquels ces ſucs pierreux ſe ſont congelés ou criſtalliſés, ainſi qu'à la rapidité de l'eau, à ſa fréquence & à ſa continuité.

On donne proprement le nom de *ſtalactites* aux criſtalliſations rameuſes qui ont la forme de quilles ou de culs de lampes pyramidaux ou de cierges renverſés & coniques avec une large baſe qui les attache au rocher en contre-bas. Les *ſtalactites*, comme nous venons de le dire, ſont produites par des eaux pierreuſes, intercalaires, qui, dans les inſtants de leur infiltration ſouterraine, ont eu la facilité de produire des criſtalliſations de figure ſymétrique : elles ſont ordinairement compoſées de couches tantôt excentriques & tantôt concentriques ; leur dureté, leur degré d'accrétion, tout eſt dû au haſard. Les *ſtalactites* qui ſe trouvent toujours ſuſpendues aux voûtes ſouterraines, ont en général leur tiſſu plus ou moins blanc, fin & ſerré : elles s'alongent par la même raiſon qu'elles groſſiſſent, ſemblables en cela aux glaçons qui pendent des toîts en hiver : quand elles commencent à ſe former, elles ne ſont pas plus groſſes qu'un tuyau de plume ; la goutte d'eau en eſt la meſure ; elles ſont alors percées dans leur milieu,

mais elles s'obstruent bientôt & se bouchent en partie. On peut voir cette opération de la Nature dans les grottes de Caumont près de Rouen, dans celle d'Arcy près Auxerre, dans celle de la caverne de l'Isle de Minorque, &c.

Si les stalactites continuoient à recevoir leur accrétion par ce tuyau, on pourroit appeller cette croissance *intus-susception*, quoiqu'elle ne fit que l'imiter ; & c'est cette apparence qui avoit induit en erreur *Tournefort* dans son systême sur la végétation des sucs pierreux. Mais que le creux des stalactites s'obstrue ou non, c'est toujours par *juxta-position* qu'elles augmentent de volume, tant en longueur qu'en grosseur.

Les *stalactites* ne montrent pas toujours dans l'endroit de leurs fractures des stries circulaires & unies ; elles sont composées d'aiguilles perpendiculaires à l'axe de la cristallisation, d'où elles vont en s'élargissant & en divergeant vers la surface, en laissant voir cependant leur progrès par des couches successives qui sont plus ou moins intimément appliquées les unes sur les autres : souvent la stalactite s'alonge tellement qu'à la fin sa pointe gagne le sol inférieur : il n'est pas rare d'en voir plusieurs dans des grottes, formant une colonnade dont le coup-d'œil est très-agréable.

M. l'Abbé *de Sauvages* dit avoir remarqué que les stalactites étoient, en toutes saisons, seches dans toute leur surface, à la réserve de la pointe où la goutte pendoit. Nous avons fait la même observation dans plusieurs grottes tant en Angleterre & en Corse, qu'aux Pyrenées & aux Alpes ; ces grottes sont sur le flanc des montagnes & remplies de stalactites très-longues, fort menues & humides par la pointe : ces cristallisations nous ont toujours paru avoir été formées par le moyen des eaux intercalaires peu chargées de suc pierreux, & il y a lieu de soupçonner que ces sortes d'eaux sont plus sujettes que les autres à faire varier les stalactites de forme & de figure : nous avons observé aussi que les eaux qui contiennent beaucoup de molécules pierreuses, forment très-promptement des stalactites qui ne sont mouillées par le bout pyramidal que dans les premiers temps de leur accroissement, & au contraire, toute la surface est mouillée lorsque le trou du centre est obstrué, & que la stalactite prend plus d'empattement. Si le canal, qui fait l'axe de la stalactite, avoit plusieurs petites gorges dans sa continuité, alors l'*eau pierreuse* venant à

refluer, s'épancheroit par ces différentes iſſues, & formeroit, en ſe coagulant, des baguettes ou petites branches pierreuſes qui s'entre-croiſeroient plus ou moins réguliérement : tout ceci ſe fait très-bien obſerver dans les ſortes de ſtalactites blanches & brillantes des Pyrenées que des Curieux nomment auſſi *flos ferri :* voyez FLEUR DE FER.

On nomme *ſtalagmites* les concrétions protubérancées, c'eſt-à-dire, qui ſont globuleuſes ou mamelonnées comme des choux-fleurs ou des truffes : chaque mamelon eſt extérieurement ou arrondi, ou inégal; mais dans l'intérieur il eſt toujours compoſé d'aiguilles criſtalliſées & convergentes au centre par leur pointe. Ces concrétions globulaires, que l'on nomme auſſi *loupes pierreuſes* ou *ſtalactites en grappe*, ſont plus ou moins groſſes, dures, d'un grain fin & ſerré; quelquefois elles imitent des groupes de criſtaux informes; tantôt elles ſont tranſparentes, tantôt elles ſont opaques. Les ſtalagmites en globules opaques, parmi leſquelles il y en a qui ſont compoſées de couches circulaires, ont été formées probablement par des grains qui ont ſervi de point d'appui & ont acquis leur volume par une eſpece d'incruſtation, en roulant dans de pareilles eaux lapidifiques; tels ſont peut-être les corps connus ſous les noms d'*oolites*, de *piſolites*, d'*orobites*, de *bézoard minéral*, d'*amygdalites*, de *phacites*, de *meconites*, &c.

Les *ſtalagmites* ne ſont pas indifféremment attachées ou à la voûte, ou ſur les parois des grottes, à la maniere des ſtalactites, mais preſque toujours ſur la baſe du ſol ou plancher ſouterrain, c'eſt-à-dire, en contre-haut, ou à l'oppoſite des ſtalactites, quoique formées également par l'eau qui tombe de la voûte goutte à goutte. Les ſtalagmites ſont ſujettes, comme les ſtalactites, à groſſir de jour en jour, & même à tel degré qu'elles rempliſſent bientôt l'eſpace où elles s'accumulent; c'eſt de cette maniere que ſe forme l'albâtre, qui eſt proprement une ſtalactite ou une ſtalagmite calcaire : les taches irrégulieres qu'on y remarque quelquefois, ne proviennent que des gouttes colorées qui ont diſtillé par des routes ſéparées & alternativement, &c. *Voyez* ALBATRE.

Lorſque les ſucs pierreux propres aux ſtalactites ont acquis une grande denſité avant leur ſtillation, ils ne tardent pas à ſe coaguler, ainſi qu'on le remarque près de quelques rochers en Suiſſe, d'où il tombe des gouttes d'eau ſi imprégnées de matiere terreuſe, que pen-

dant l'espace du temps qu'elles mettent à tomber, elles sont converties en globules pierreux. C'est ainsi qu'ont pu se former ces corps configurés, connus sous le nom de dragées fossiles & poreuses, *confetti di Tivoli*. Ce même mixte *terro-aqueux* venant à couler & à se coaguler en même-temps contre les parois raboteux des cavités souterraines, il forme alors ce qu'on nomme *congelation veineuse ;* c'est l'albâtre ondé ou onice : le plus beau se forme ainsi dans les grottes de Paros & d'Anti-Paros. M. *Haller* dit qu'il y en a aussi de très-beaux dans le Nebellach, grotte du Wurtemberg.

Si au contraire l'eau pierreuse, mais stagnante, arrose une multitude de petites plantes, il se formera une espece de cristallisation lapidifique, opaque, poreuse & pleine de trous irréguliers; c'est ce que l'on appelle *tuf*.

Enfin, si l'assemblage des particules terreuses non dissoutes, qui sont chariées par les eaux courantes, viennent à se déposer sur des roseaux ou sur d'autres parties de plantes aquatiques, en un mot sur une substance végétale ou animale, on lui donne le nom *d'incrustation*. Plusieurs Curieux ont pris plaisir à faire baigner dans de semblables eaux des fruits, des squelettes d'animaux, des nids d'oiseaux, des écrevisses, des artichauts, &c. & toujours ces différens objets ont été recouverts après un certain temps d'une fausse pétrification : l'incrustation prend assez bien la configuration des corps qu'elle renferme; mais ces corps restent toujours les mêmes qu'ils étoient auparavant. Dans l'état d'une véritable pétrification, ils seroient au contraire pénétrés jusqu'en leur centre, &c. *voyez l'article* PÉTRIFICATION.

Lorsque la concrétion pierreuse est creuse & en tubes rameux, on l'appelle *osteocolle ;* on y voit ordinairement des empreintes sur les parois intérieures des tuyaux. C'est ainsi que se font les incrustations à Etampes, à Albert, à Meaux, en Hesse, & dans les grottes du Hartz & des Monts Krapacks. On fait un grand cas en Allemagne de cette derniere sorte de concrétion tubuleuse, qui pour l'ordinaire est ou sableuse ou marneuse, & par conséquent plus ou moins solide & de différentes couleurs. On l'emploie en Médecine, quelquefois pour l'intérieur, mais plus souvent dans l'intention d'opérer la réunion des os rompus.

Les eaux mêmes les plus limpides déposent encore d'une autre maniere les molécules terreuses dont elles sont chargées; il suffit de

leur faire subir le degré d'ébullition sur le feu ; aussi-tôt on verra se précipiter dans le fond de la chaudiere la substance terreuse & opaque, qui s'y amassera par couches ; c'est ce que les Allemands nomment *kessel-stein*, en François, *pierre de chauderon*.

On appelle *sédiment*, *résidu* & *dépôt*, toutes les concrétions formées par la voie de la précipitation dans les canaux des aqueducs, sur le sol des grottes, des cavernes, des fissures des rochers ou des galleries des mines. Le pont de S. Allyre, à Clermont en Auvergne, est connu de tout le monde, il a été formé par les eaux pierreuses de la fontaine du même nom, & qui se jettent dans un ruisseau voisin. Ce pont n'est donc qu'un tuf, qu'une concrétion pierreuse produite par les dépôts successifs de cette fontaine.

Les *sédimens* offrent par un côté l'empreinte des corps sur lesquels ils se sont déposés. Nous avons dans notre cabinet un dépôt formé dans le canal à auges de la fontaine de Moutier, & qui est si parfaitement semblable à une planche de sapin, qu'il n'est personne qui ne s'y trompe au premier coup d'œil ; on le prendroit même en le touchant pour une planche de ce bois pétrifié : on voit sur l'une des surfaces de longues fibres longitudinales, les nœuds & même la couleur du sapin : l'autre surface ressemble à une planche de ce bois mal polie.

On peut considérer les concrétions pierreuses qui se forment dans les eaux, soit stillantes goutte à goutte, soit courantes, soit stagnantes, ou par la couleur & par la transparence, ou par la figure, & par leur situation. On conçoit aisément, d'après ce que nous avons dit, comment se forment les *guhrs* terreux & métalliques ; *voyez* GUHR, & que la nature peut offrir aussi des stalactites de pierres ignescentes, de sels, de pyrites & de matieres métalliques.

STALAGMITES. *Voyez à l'article* STALACTITES.

STAPHIS-AIGRE, ou HERBE AUX POUX, ou HERBE A LA PITUITE, *staphis-agria*. Plante qui croît aux lieux sombres dans les pays chauds, comme en Dalmatie, en Provence & en Languedoc, d'où la graine nous est apportée seche : on la cultive aussi dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur : on la seme au printems : elle demande une terre cultivée & arrosée, qui ne soit pas trop exposée au soleil du midi. Sa racine est longue, ligneuse & annuelle ; elle pousse une tige à la hauteur d'un pied & demi, droite, ronde, velue & rameuse : ses

feuilles

feuilles ſont grandes, larges découpées profondément en plusieurs parties, vertes, reſſemblantes à celles du platane, attachées à des queues longues : ſes fleurs naiſſent en été aux ſommités & dans les aiſſelles des feuilles, composées chacune de cinq feuilles inégales, & diſpoſées en rond, d'un bleu foncé, ſemblables à celles du pied d'alouette, mais beaucoup plus amples ; la ſupérieure s'alonge ſur le derriere, & reçoit dans cet éperon, l'éperon d'une autre feuille : aux fleurs ſuccedent des fruits compoſés de trois ou quatre gaînes verdâtres qui renferment des ſemences groſſes comme de petits pois, de figure triangulaire, ridées, rudes, unies étroitement enſemble, noirâtres en dehors, blanchâtres en dedans, d'un goût âcre, brûlant, amer, fort déſagréable.

Cette plante tire ſon nom de ſes différentes propriétés : ſa graine qui eſt très-huileuſe, eſt la ſeule partie d'uſage en Médecine ; on ne l'emploie qu'extérieurement, car ſon uſage intérieur n'eſt pas ſans danger, puiſqu'elle purge violemment par haut & par bas à la ſeule doſe de douze à vingt-quatre grains : elle eſt très-âcre, échauffe & enflamme le goſier à un tel point, qu'elle fait craindre la ſuffocation; c'eſt pourquoi on l'a abandonnée pour employer d'autres purgatifs plus doux. Quant à ſon uſage extérieur, on en concaſſe un gros qu'on enferme dans un nouet, & que l'on ſuce à deſſein d'irriter les glandes ſalivaires, & faire cracher beaucoup de pituite, même dans le mal de dents, c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi *pituitaire :* on pourroit également en faire la décoction & s'en gargariſer la bouche : on s'en ſert encore comme d'un vulnéraire déterſif, pour conſumer les chairs baveuſes des vieux ulceres ; mais ſon plus grand uſage eſt pour faire mourir les poux : on en poudre les cheveux le ſoir, & l'on ſe bande bien la tête avec un linge; la ſueur de la tête s'impregne des qualités de la graine, & en peu de temps cette vermine eſt détruite.

STAPHYLIN, *ſtaphylinus.* Genre d'inſecte coléoptere, qui a cinq pieces aux tarſes de toutes les pattes. Ses antennes ſont ſimples & filiformes ; ſon corps eſt fort alongé ; ſes étuis ne couvrent qu'une partie du corps ; ſes aîles ſont grandes & artiſtement repliées ſous ſes étuis, quoique fort courts ; l'extrémité de ſon ventre eſt nue. Il eſt bon d'obſerver que la larve de cet inſecte differe peu de l'animal parfait. Quand on touche la queue du ſtaphylin, il la redreſſe auſſi-tôt en l'air comme s'il vouloit ſe défendre & piquer : cependant ſa queue

ne pique point; mais en revanche il mord & pince fortement avec ses mâchoires, qui sont fortes, & dont on doit se méfier. Voilà ses armes offensives & défensives : il s'en sert pour prendre & dévorer sa proie, ou pour se battre contre ceux de son espece. Il y a des staphylins bleus, d'un noir lisse, de velus (le *staphylin bourdon*), de jaunes, de bronzés, &c. On les trouve dans les bois, dans le sable humide, & dans les bouses de vache.

STATICE ou STATICÉE, ou GAZON D'ESPAGNE, ou D'OLYMPE, ou ŒILLET DE PARIS, ou HERBE A SEPT TIGES, *statice*. Plante qui croît dans les sables, le long de la mer & dans les sables encore de la vallée d'Aoste, & jusqu'aux Alpes mêmes : il y en a aussi quantité dans les sables de l'Allemagne, les plus secs, sous la forteresse de Régenstein. On en trouve aussi dans le Forez, dans le Soissonnois & aux environs de Mantes. Sa racine est longue, assez grosse, ronde, rougeâtre, ligneuse, vivace, & divisée en plusieurs têtes : elle pousse un grand nombre de feuilles longues & étroites, comme celles du *gramen*, d'un vert de mer : il s'éleve d'entr'elles des tiges hautes d'environ un pied, droites, sans nœuds, creusées, portant en leur sommet un bouquet sphérique de petites fleurs à cinq feuilles, blanches, disposées en œillet, & soutenu par un calice formé en entonnoir : ce peloton de fleurs est encore soutenu par un calice général écailleux ; à chaque fleur succede une graine pointue par les deux bouts. Cette plante est employée dans l'ornement des jardins : elle fleurit en été ; & comme ses fleurs ne s'ouvrent que les unes après les autres, elle reste long-temps fleurie, même jusqu'à la fin de l'automne.

La *statice* est estimée vulnéraire, & propre pour arrêter la dyssenterie : desséchée & réduite en poudre, si l'on en met sur les plaies, elle les mondifie, ainsi que les ulceres malins.

STÉATITES ou SPECKSTEIN. On donne ce nom à une pierre argileuse, grasse au toucher & à la vue (*Stéatites* dérive du mot grec στεάρ, qui signifie graisse ou lard). Les Naturalistes modernes systématiques regardent, pour ainsi dire, les noms de *smectites*, de *pierres ollaires* & de *stéatites*, comme synonimes; mais les smectites se dissolvent presque dans l'eau comme du savon : c'est à proprement parler, une *terre* ou *pierre savonneuse :* voyez ce mot. La pierre ollaire est plus dure ; on en forme des vases sur le tour, avec des outils d'acier : *voyez* PIERRE OLLAIRE. A l'égard de la stéatite, ce que nous avons

vu ſous ce nom étoit tantôt du *crayon rouge* très-gras, ou de la *molybdene* très-fine, ou de la *craie de Briançon* marbrée, ou une terre cimolée rouge, ou une pierre verte ollaire d'Eſpagne.

Pluſieurs Auteurs, trompés par les propriétés extérieures de la ſtéatite, ont confondu avec elle pluſieurs autres pierres : c'eſt ainſi que *Cardan* l'a regardée comme une eſpece de *pierre à raſoir ; Piſaurens*, comme une eſpece d'*ophite ; Burnet*, comme une pierre huileuſe & écailleuſe du genre des *ardoiſes ; Geſner*, comme une ſorte d'*onyx ; Buchman*, comme une ſorte de *calcédoine* graſſe au toucher, & non tranſparente : *Wormius* a dit que c'eſt une eſpece de *talc*, & *Bromel* une *pierre à chaux*.

Le célebre M. *Pott* dit, dans ſa *Lithogéognoſie*, *pag. 278*, qu'il a cherché à connoître à quel genre de pierres la ſtéatite des Anciens devoit ſe rapporter ; & il a reconnu par l'expérience que les *pierres ollaires* dont parlent MM. *Wallerius* & *Gronovius*, la *ſmectite de Wolterſdorf*, la *ſerpentine* & la *pierre de côme* de divers Auteurs, avoient beaucoup de rapports enſemble.

Par toutes les propriétés que nous fait voir la *ſtéatite*, ou pierre ollaire, elle doit être rapportée au genre des argiles, puiſqu'elle ſe durcit au feu, ce qui n'arrive qu'aux ſeules pierres argileuſes : l'unique choſe en quoi elle differe de l'argile pure, ou de la terre à foulons, ou de la terre ſavonneuſe, c'eſt qu'elle ne ſe délaie pas de même dans l'eau ; mais d'ailleurs toutes ſes qualités ſont les mêmes, & il n'y a de différence que dans le degré de dureté : ainſi toutes les pierres tellement molles qu'elles puiſſent être coupées au couteau, ou travaillées au tour, gliſſantes à l'attouchement, & ſur-tout qui ſe durciſſent au feu, appartiennent à l'eſpece des ſtéatites, car ce ſont là ſes vrais caracteres. Ainſi, à proprement parler, la ſtéatite n'eſt autre choſe qu'une pierre argileuſe, c'eſt-à-dire, une argile ſavonneuſe qui ſe durcit naturellement, juſqu'au point de ne pouvoir plus ſe délayer dans l'eau comme les argiles ordinaires. Au reſte, la ſtéatite eſt plus ou moins dure, & plus ou moins tranſparente : l'eſpece qui nous vient de la Chine eſt ordinairement plus claire ; elle devient, ainſi que celle de la Suiſſe, plus compacte au feu, & plus propre à retenir l'eau : celle du territoire de Bareuth, appellée *ſchmoerſtein*, reçoit plus aiſément au feu des fentes, au travers deſquelles l'eau tranſſude dans la ſuite. Il y a donc bien peu de différence entre nos ſtéatites de l'Europe & celles de la

Chine. On donne aux nôtres des noms tirés des ufages auxquels on les emploie. La ftéatite blanche de la Chine eft la *pierre de lard* : voyez ce mot.

STÉCHAS, *ftœchas.* Plante dont on diftingue deux efpeces ; favoir le ftéchas à feuilles dentelées, *ftœchas folio ferrato*, & le ftéchas Arabique, *ftœchas pupurea*, *Arabica vulgò dicta.* Nous ne parlerons que de ce dernier.

Le *ftéchas Arabique* eft un fous-arbriffeau haut d'une à deux coudeés ; fes tiges font ligneufes & quadrangulaires ; fes feuilles naiffent deux à deux à chaque nœud : elles ont la figure de celles de la lavande ; elles font blanchâtres, âcres, & d'une odeur aromatique : les fommités des tiges foutiennent des épis ou têtes écailleufes, longues d'un pouce, furmontées chacune par un bouquet de feuilles en aigrette, blanchâtres & fort ferrées, d'entre lefquelles fortent des fleurs d'une feule piece, en gueules, purpurines ou bleues, difpofées par quatre rangs le long de la tête : le piftil, qui eft attaché à la partie poftérieure de la fleur en maniere de clou, eft environné de quatre embryons qui fe changent en autant de graines arrondies & renfermées dans le fond du calice : la petite tête eft couronnée de quelques petites feuilles d'un pourpre violet.

Toute la plante a une odeur aromatique & un goût âcre un peu amer : elle croît abondamment en Languedoc, en Provence, aux Ifles d'Hieres, appellées par les Anciens, Ifles *Stécades.* Nous avons obfervé dans ce pays qu'elle fe plaît dans les lieux fecs & arides : c'eft même de là qu'on nous apporte aujourd'hui les épis de ftéchas (*flores ftæckados*) fecs & garnis de fleurs, pour l'ufage de la Médecine : elles ne nous venoient autrefois que de l'Arabie. On cultive aujourd'hui dans nos jardins & nos ferres le ftéchas, & il s'y éleve affez bien. On choifit fes têtes écailleufes les plus nouvelles, odorantes & un peu ameres, car elles perdent en vieilliffant leur couleur & leur odeur. Par la diftillation, on retire du ftéchas fleuri une huile effentielle aromatique en affez grande quantité : c'eft de là que dépend fon odeur & fon efficacité ; on fait principalement ufage du ftéchas pour les maladies des nerfs : de plus, il excite l'urine & les regles, & réfifte au poifon.

Il y a une autre plante que l'on appelle dans les boutiques, STÉCHAS CITRIN, *ftœchas citrina ;* mais elle n'a ni la figure, ni les vertus de celle dont il eft mention ci-deffus. C'eft l'efpece d'immortelle à bouton d'or. *Voyez* IMMORTELLE.

STÉLÉCHITE, *ſtelechites.* Concrétion pierreuſe que vendent les Droguiſtes en Allemagne : ce n'eſt qu'une eſpece d'*oſtéocolle.* Voyez ce mot.

STELLION. Eſpece de lézard que l'on trouve en quelques endroits de l'Italie ; il ſe rencontre ſur-tout en Toſcane, dans les maiſons & dans des trous près de terre : les Italiens l'appellent *ſtellione-tarentole.* Ce lézard chaſſe ordinairement les araignées : il a ſur le dos des taches étincelantes en façon d'étoile, d'où lui eſt venu le nom de *ſtellion.* Il ſe niche pendant l'hiver dans des maiſons aux coins des fenêtres & des portes. Ceux qui chaſſent les ſtellions, ayant remarqué le trou où ils ſe retirent, lorſque le printems commence à venir, mettent au-devant certaines trappes de roſeaux pour les prendre & pour en avoir la peau, qui paſſe pour être bonne contre le mal caduc. Les ſtellions changent de peau comme les ſerpens : la morſure de cet animal, dit *Lémery*, épaiſſit les humeurs & engourdit les ſens. La thériaque & les ſels volatils ſont bons pour en opérer la guériſon : on aſſure que la chair du ſtellion excite la ſueur & réſiſte au poiſon.

STELLITES. Nom donné aux étoiles de mer à queue de lézard & devenues foſſiles. *Voyez* ÉTOILE DE MER.

STELSTEIN. Les Minéralogiſtes Suédois déſignent, ſous ce nom, une pierre de roche compoſée, ſablonneuſe, quartzeuſe, &c. Nous en avons vu dont la ſuperficie offroit du mica ſemé par petites écailles régulieres, plates & brillantes.

STENCORE, *ſtenocorus.* Genre d'inſecte coléoptere à antennes poſées devant les yeux, & qui vont en diminuant de la baſe à la pointe. Ses étuis vont auſſi en ſe retréciſſant par le bout ; il a quatre articles aux tarſes. Du reſte, même façon de vivre, mêmes habitudes que les *capricornes* & les *leptures.* On trouve des *ſtencores*, dont le corſelet eſt armé d'une pointe mouſſe ou d'un tubercule latéral ; d'autres ont le corſelet nu & uni. L'eſpece la plus curieuſe de ce genre eſt celle dont la larve ſe nourrit de feuilles & de racines d'iris, qui viennent dans l'eau.

STERCORAIRE. Nom que l'on donne quelquefois au *ſcarabée fouille-merde*, mais plus communément à la *mouche des latrines :* voyez ces mots. On donne encore ce nom à un genre d'oiſeaux aquatiques, dont on diſtingue trois eſpeces, & dont le caractere eſt d'avoir trois doigts antérieurs & palmés : celui de derriere eſt ſans membranes ;

le bec dentelé ; le bout de la mâchoire ſupérieure crochu, & celui de l'inférieure arrondi.

Le Stercoraire vulgaire, *ſtercorarius avis & vulgaris*, eſt de la groſſeur du puffin cendré ; ſon plumage eſt brunâtre ; ſes narines ſont ſur les côtés du bec. Cet oiſeau ſe trouve dans les pays ſeptentrionaux. Le *ſtercoraire ſtrié* eſt de la groſſeur du petrel cendré, ainſi que le *ſtercoraire à longue queue*, qui eſt le *larus paraſiticus* de *Linneus ; l'oiſeau arctique* d'Edwards, & le *ſtrund-jager, id eſt κοπροθήρης* de *Ray*.

STI-FISCH ou SCY, ou GRASEY, ou OFS. *Voyez à l'art.* Morue.

STIGMATES. *Voyez ce mot à l'article* Insecte *& à celui de* Plante.

STIGMITES. Des Naturaliſtes ont donné ce nom aux pierres remplies de taches ou de petits points. *Pline* a nommé *ſtigmites* un porphyre rouge ; orné de taches noires.

STIL DE GRAIN. On donne ce nom à une terre calcaire ou marneuſe, détrempée par une décoction de graine d'Avignon, jointe à de l'alun ordinaire : de ce mêlange pâteux on en forme des trochiſques pour l'uſage des Peintres à l'huile & en miniature : ces trochiſques donnent un jaune agréable, mais moins ſolide que s'ils étoient préparés avec du blanc de plomb ou de ceruſe.

STINC ou STINX *Voyez* Scinque.

STOCH-FISCH ou STOS-FICH. Nom Hollandois qui ſignifie *poiſſon de bâton :* c'eſt la morue deſſéchée, qu'on bat avec un bâton pour l'attendrir & la rendre mangeable. *Voyez l'article* Morue.

STOMOX, *ſtomoxis*. Inſecte vigoureux que l'on trouve par-tout, particuliérement en automne : dans cette ſaiſon il moleſte beaucoup les hommes & les chevaux ; il s'élance ſur eux, s'y attache, les pique juſqu'au ſang : il ſe déſaltere de cette liqueur. Le ſtomox reſſemble à la mouche commune pour la couleur, la forme & la groſſeur, mais il en differe par ſa bouche qui eſt une trompe dure, noire, pointue par le bout comme une lancette : il differe auſſi de la mouche aſile par ſes antennes à palettes, & velues latéralement. Le ſtomox eſt à proprement parler la *mouche d'automne*.

STOPAROLE, *ſtoparola*. Oiſeau du genre des *bergeronettes* ou *hochequeues*. Voyez ces mots.

STORAX CALAMITE & en SARILLES. *Voyez au mot* Styrax.

STORM-FINCK. Oiſeau aquatique de l'iſle de Fara, un peu plus grand que le moineau : ſon plumage eſt gris & ſans taches ; ſon bec

est menu : cet oiseau va d'une vîtesse extrême sur les eaux ; il annonce le gros temps & la tempête. (*Ruisch de Avib. pag. 129.*)

STRAHL-BLENDE. *Voyez à l'article* BLENDE.

STRAMOINE. *Voyez* POMME ÉPINEUSE.

STRATHIUM. Plante fameuse chez les Anciens, & que l'on soupçonne être la *gaude*. Voyez ce mot.

STRINCZA ou BOTRISSA. Noms que l'on donne dans la Lombardie & dans l'Italie à un fort bon poisson de riviere & de lac, semblable à la lotte ou à la barbotte, & qui n'en differe que par la grandeur. Le peuple s'en nourrit dans tout le Milanez.

STROMATHÉE. C'est le même poisson que le *fiatole*. Voyez ce mot.

STROMBITES, *turbinites*. Sont des coquilles fossiles, univalves, contournées en spirales moins profondes que celles des buccins : elles vont d'ailleurs en diminuant comme les limaçons fossiles ou *trochilites* : voyez ce mot. Enfin, les strombites sont plus longues, plus menues, & non renflées vers le milieu : *Dictionnaire d'Oryctologie.*

STROMLING. Espece de petit hareng, très-délicat & d'un goût fort exquis, qui se trouve dans le Golfe Bothnique, où l'on en pêche des quantités incroyables. *Voyez à l'article* HARENG.

STRONGLES. *Voyez les articles* VER CYLINDRIQUE & ASCARIDES.

STRUND-JAGER ou CHASSE-MERDE. Les Navigateurs Hollandois donnent ce nom à une espece de mouette qui se trouvent sur les côtes de Spitzberg, & qui suit opiniâtrement l'oiseau appellé *kutyeghef*, afin de se nourrir de sa fiente. Le bec du strund-jager est noir, crochu & épais : ses jambes sont courtes, & les trois doigts de chaque patte sont palmés comme aux canards ; sa queue forme un éventail : il a les yeux noirs, ainsi que le dessus de la tête ; le cou cerclé de jaune, le ventre blanc, les aîles & le dos de couleur brune. *Voyez* MOUETTE.

STUC. Pierre factice, dont le plâtre calciné fait la base. Les différentes couleurs que l'on y mêle & que l'on y incorpore, au moyen d'une dissolution de gomme ou de colle, & souvent d'huile de lin, rendent cette composition propre à représenter les différentes bigarrures des marbres les plus précieux ou des mosaïques elle renchérit même sur leur beauté ; mais elle leur cede en dureté. Il y a quelques années que l'on voyoit au Louvre des tableaux de fleurs & de fruits de la plus grande beauté ; ils étoient faits de stuc. *Consultez l'article* MARBRIER, dans le *Dictionnaire des Arts & Métiers.*

STYRAX ou STORAX CALAMITE, résine précieuse qui découle d'un arbre connu sous le nom d'ALIBOUFIER. *styrax folio mali cotonei.* Cet arbre est de la grandeur d'un olivier, & croît dans les forêts de la Provence, autour de la Chartreuse de Monrieu, à Baugencier, à Soliers, & entre la Sainte-Baume & Toulon: il ressemble au cognassier par son tronc, son écorce & ses feuilles, lesquelles sont vertes en-dessus, blanches & velues en-dessous; ses fleurs sont d'une seule piece, semblables à celles de l'oranger, blanches, odorantes; son fruit est une baie peu charnue, qui contient deux noyaux. Ces arbres, en Provence, ne donnent que très-peu de résine: on en retire beaucoup de ceux qui croissent dans les pays plus chauds, tels que la Syrie & la Cilicie.

Cet arbre, très-recherché dans le printemps par la beauté de ses fleurs, l'est encore davantage pour une résine qui découle d'incisions que l'on fait à son tronc & à ses branches, & que l'on vend dans les boutiques des Droguistes & des Parfumeurs. M. *Duhamel* nous apprend qu'il a appris d'un Voyageur, qu'un petit vermisseau s'attache à l'*aliboufier*, ronge son écorce, & laisse, en se retirant, un trou qui donne issue au storax en larmes, qui, par cet accident, découle de l'arbre, tout solide & couvert d'une substance farineuse.

La résine du *storax calamite* est brillante, grisâtre, assez solide, un peu grasse, s'amollissant sous les dents, composée de grumeaux ou de miettes blanchâtres, semblables à des amandes cassées, blanches, enclavées dans une résine grumeleuse, d'un goût résineux un peu âcre, assez agréable, d'une odeur de baume du Pérou, très-pénétrante & suave. Quand cette résine est nouvellement cassée, ou que l'on en jette sur les charbons, elle se fond promptement sur le feu, s'enflamme dès qu'on l'approche d'une bougie allumée, & forme une lueur très-claire. L'épithete de *calamite* lui a été donnée, parce qu'on l'apportoit autrefois à Marseille de la Pamphilie, enveloppée dans des roseaux.

Le *storax stacté* est gras, comme mielleux, & on n'y reconnoît aucunes larmes blanches de ce même suc résineux.

On trouve dans les boutiques du *storax en sarilles*, lequel n'est autre chose qu'une sciure de bois rouge mêlée avec un peu de styrax liquide & de storax stacté: & en cet état nouveau c'est le plus exquis des parfums résineux; on le préfere, même pour brûler, au storax pur: mais on choisit ce dernier pour l'usage médicinal; on croit que c'est le

le véritable *thus Judæorum* que les Mages présenterent au Sauveur du monde.

Le storax en larmes est plus pénétrant que le benjoin : on l'emploie dans l'asthme humoral; on le recommande, à cause de sa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les esprits animaux, & pour en calmer les mouvemens déréglés : on l'emploie utilement dans les antidotes cordiaux & en fumigation. On en forme par liquéfaction des tablettes ou pastilles, pour parfumer les Eglises. Les Chimistes tirent du storax une teinture & des fleurs, comme ils font avec le benjoin. Enfin le storax est préféré au styrax pour être la base des pilules qui portent son nom, & dont on fait un grand usage dans la pratique, pour calmer la toux convulsive, sur-tout celle des phthisiques, & leur procurer quelque tranquilité.

STYRAX LIQUIDE, *styrax liquidus.* C'est le suc résineux que les Arabes appellent *mitia*, les Turcs *cotter-miza*, les Chinois *roça malha*, & les Européens *faux storax stacté.* Cette résine est liquide, gluante, peu ou point transparente, d'un gris-brun, d'une odeur forte de storax solide, mais presque désagréable, d'un goût un peu âcre & aromatique : ce styrax nous parvient rarement pur.

Il y a une grande diversité de sentimens concernant l'origine de cette sorte de baume résineux ; les uns veulent que ce soit une térébenthine composée, ou cuite avec de l'huile, du vin, &c. d'autres prétendent que c'est l'extrait fait par la décoction des parties de l'arbre du liquidambar. Cependant *Jacques Petiver*, Apothicaire de Londres & habile Naturaliste, rapporte dans les *Transactions philosophiques de Londres*, *n°. 313.*, que c'est le suc d'un certain arbre qui s'appelle *rosa mallos*, qui naît à l'île de Cobras, dans la mer Rouge, éloignée de trois journées de la ville de Suez. On enleve, dit cet Auteur, l'écorce de cet arbre tous les ans : on la pile, & on la fait bouillir dans de l'eau de mer, jusqu'à la consistance de glu ; ensuite on recueille la substance résineuse qui nage dessus : pour la purifier on la dissout de nouveau dans de l'eau de mer, & on la passe : on renferme séparement dans de petits tonneaux cette résine ainsi purifiée, & le résidu épais qui reste après la purification : on transporte ces deux sortes de styrax à Moka, lieu où se tient la célebre foire d'Arabie.

Ce parfum est beaucoup estimé chez les Orientaux qui en font grand usage. Le tonneau qui contient quatre cents vingt livres, se vend depuis cent

quatre-vingts, jusqu'à trois cent soixante livres d'argent, selon la pureté du styrax. Nous avons vu dans un vaisseau Turc un baril de bois de styrax : ce baril avoit été formé, à ce qu'on nous assura, du tronc de l'arbre qui produit le styrax même. Il avoit deux pieds de diametre : c'étoit un tronc creusé longitudinalement jusqu'à l'épaisseur du fond inférieur ; le fond supérieur étoit fait de morceaux rapportés. Ce bois étoit peu dur, odorant, jaunâtre : on nous assura encore que parmi les Orientaux on fait les sarcophages (cercueils) des Grands avec cette sorte de bois.

Le styrax convient sur les contusions, les plaies & les ulceres externes, sur-tout les scorbutiques : il est la base d'un onguent qui porte son nom, & dont on se sert fort heureusement dans les grands Hôpitaux, &c. pour empêcher la pourriture & pour prévenir le sphacele : on le prescrit intérieurement quand il est purifié, depuis quatre grains jusqu'à seize, pour déterger & guérir les ulceres internes.

Le styrax d'Amérique est le *liquidambar :* voyez ce mot.

SU. *Nieremberg*, *Hist. exot. L. IX*, *c. 47*, dit que c'est un animal qui habite proche des fleuves, & qu'on trouve chez les Patagons : au premier aspect il paroît avoir quelque chose de la figure d'un lion ; il a une espece de barbe au menton & aux joues jusqu'aux oreilles. Ses poils ne sont pas fort longs : il a la poitrine large, les reins ramassés, la queue large & longue comme celle de l'écureuil. Dans la Sibérie on se couvre de la peau de cet animal. Quand il prend la fuite, il porte ses petits sur son dos & les couvre de sa queue. On le prend avec ses petits dans des fosses que l'on pratique en terre, & qu'on couvre de branches d'arbres : quand il y est tombé, il égorge ses petits, & il ne succombe sous les coups des Chasseurs qu'après les avoir effrayés par des cris horribles qui portent au loin l'épouvante. On nomme aussi cet animal *suruccaraté.*

SUBSTANCES INFLAMMABLES. En Minéralogie on comprend sous ce nom les *bitumes* & les *soufres.* Voyez ces mots.

SUC, *succus.* On donne ce nom aux fluides qui se trouvent dans les différens corps de la Nature. Dans le regne animal on trouve les sucs nourriciers, gastrique, pancréatique & nerveux. Dans le regne végétal on trouve les baumes, la matiere extractive, la matiere de la gomme, & les huiles. Dans le regne minéral on trouve les sucs bitumineux, tels que les pétroles, les guhrs métalliques, des eaux chargées de parties ou

terreuſes, ou pierreuſes, ou ſalines. *Voyez* BITUME, EAUX, GUHR, HUILE, *& l'article* ÉCONOMIE ANIMALE *à la ſuite du mot* HOMME.

SUCCIN. *Voyez* AMBRE JAUNE.

SUCCISE ou MORS DU DIABLE. *Voyez à la ſuite du mot* SCABIEUSE.

SUCE-BŒUF. On donne ce nom à des oiſeaux qui ſe trouvent en grand nombre dans l'île de Biſeſcha, près de l'embouchure du Sénégal: ils ſont de la groſſeur d'un merle, noirs, & ont le bec dur & pointu. Le ſuce-bœuf s'attache ſur le dos des beſtiaux dans des endroits où leur queue ne peut le toucher, & à coups de bec il leur perce la peau pour ſucer leur ſang. Si les Bergers & les Pâtres ne veillent pas ſoigneuſement à le chaſſer, il eſt capable à la fin de tuer l'animal le plus vigoureux. *Hiſtoire Générale des Voyages, Liv. VII. pag. 416.*

SUCE-SANG. *Voyez* SANG-SUE.

SUCET ou ARRÊTE-NEF. *Voyez* REMORE.

SUCEUR DE MIEL. *Voyez* COLIBRI.

SUCRE DE ROSEAU ou DE CANNE. *Voyez* CANNE A SUCRE. Nous avons parlé du ſucre d'érable à la ſuite du mot ÉRABLE; du ſucre de bambou, au mot BOIS DE BAMBOU; & du ſucre de bouleau, au mot BOULEAU, &c. Les Anciens ont encore fait mention d'autres ſortes de ſucre naturel; ſavoir, du *tabaxir*, c'eſt le *ſaccar-mambu* des Indes ou le ſucre du *roſeau en arbre*, plus connu ſous le nom de *bambou;* le ſucre *alhuſar* ou *alhaſſer*, eſt la *manne* de l'Apocin: voyez ces mots.

SUCRIER DE MONTAGNE. *Voyez* BAUME A COCHON.

SUCRIER. C'eſt le grimpereau de la Martinique & de la Jamaïque. *Voyez* GRIMPEREAU.

SUCRION. Nom donné à l'eſpece d'orge qui quitte ſa balle, & qui ſe cultive de temps immémorial dans les diverſes provinces de la France.

SUCTOLT, *ſcutatus orbis.* Poiſſon de mer, de figure ronde, mis par *Artedi* dans le rang de ceux dont les nageoires ſont cachées: on le nomme auſſi BUFOLT.

SUCU. Eſpece de pommier fort commun dans la Province de Canton en Chine. Son fruit a le goût, la figure & la couleur de nos pommes de calvile: on le ſeche comme nos figues, afin de le conſerver toute l'année: c'eſt un très-bon manger.

SUGGARDS. C'eſt le nom que les habitans du Cap de Bonne-Eſpérance donnent à un millepede, dont la morſure eſt auſſi dangereuſe

que celle d'un ſcorpion : les vignes y ſont infeſtées d'une petite eſpece de millepedes, difficile à trouver, parce qu'elle ſe renferme dans une ſorte d'enveloppe qui reſſemble à la feuille de vigne flétrie. *Hiſtoire des Voyages.*

SUGLACURU ou FLUGACURU. Ver ainſi nommé chez les Maynas, & à Cayenne *ver macaque :* il prend ſon accroiſſement dans la chair des animaux & des hommes ; il croît juſqu'à la groſſeur d'une feve, & cauſe une douleur inſupportable. On trouve cette eſpece de ver aſſez rarement. M. *de la Condamine* dit avoir deſſiné à Cayenne l'unique qu'il ait vu ; & il l'a conſervé dans de l'eſprit de vin. On dit qu'il naît dans la plaie faite par la piqûre d'une ſorte de mouſtique ou de maringouin ; mais juſqu'ici l'animal qui dépoſe l'œuf n'eſt pas encore connu, dit l'Académicien ci-deſſus cité.

SUGUNTUS. Nom que l'on donne au Pérou à l'eſpece de corbeau du Mexique, nommé *aura :* voyez ce mot.

SUIE ou SUGÉ, *fuligo.* Subſtance volatile, inflammable, comme charbonneuſe, un peu ſaline, d'un roux noirâtre, d'un goût fort amer & d'une odeur vapide, qui ſe trouve enlevée & condenſée contre les parois intérieures des tuyaux de cheminées, ſous leſquels on a brûlé du bois, &c. & dont elle eſt un des produits : elle reſſemble beaucoup à une huile brûlée & empyreumatique ; on s'en ſert en teinture, ſous le nom de *bidanet :* elle donne une couleur fauve qui eſt aſſez belle, mais qui ſent fort mauvais ; en récompenſe elle conſerve les étoffes de laine contre les *teignes ;* voyez ce mot. La ſuie entre dans les onguens pour la teigne ou pour la gale invétérée : on en fait auſſi avaler pour l'épilepſie. Les Anglois regardent la ſuie comme très-bonne pour l'engrais des terres, pour faire périr les mauvaiſes herbes & les plantes aquatiques, telles que les joncs & les roſeaux dans les prairies baſſes. Les ſuies animales different des ſuies végétales. Le *noir de fumée* n'eſt que de la ſuie des matieres réſineuſes qui brûlent avec flamme.

SUIF, *ſebum.* C'eſt une des eſpeces de *graiſſe ;* voyez ce mot. Le belier, la brebis, le mouton, de même que le bœuf, le cerf, le daim, le bouc & tous les ruminans produiſent du ſuif.

SUINT ou LAINE GRASSE. *Voyez au mot* LAINE.

SUISSE ou VANDOISE. *Voyez* DARD.

SUKOTYHO ou SUCOTAHIO. Les Chinois appellent ainſi un très-gros quadrupede, remarquable par ſes cornes. Cet animal eſt de

la grandeur d'un bœuf : son museau ressemble à celui d'un cochon ; ses oreilles sont longues & rudes ; sa queue est épaisse & touffue ; ses yeux sont placés perpendiculairement dans la tête. Proche de chaque œil sort une longue & grosse défense osseuse, un peu arquée, applatie, sillonnée : Consultez le détail de cette arme, par M. *Sloane*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, *année 1727*. *Gesner* pense que ce quadrupede est une espece d'*urus* : voyez l'article AUROCHS.

SULLA ou SILLA, *hedisarum flore rubente*. C'est une espece de sainfoin originaire de l'île de Malthe, & dont la plupart des papiers publics ont fait mention en 1766 & 1767. Les habitans de Seminara dans la Calabre ultérieure, royaume de Naples, forment des prairies artificielles au moyen de cette plante. Sa culture est singuliere ; elle réussit dans les terres fortes, argileuses, crayeuses & blanches, même dans celles qui sont humides : on en fait la moisson à la fin de Juin ou au commencement de Juillet. La graine est jetée au hasard par-dessus le chaume, auquel on met le feu le lendemain, sans y apporter après cela aucun soin ni culture : cette graine couverte seulement des cendres des chaumes brûlés, pénetre d'elle-même dans la terre, & commence à végéter au mois de Novembre, quatre mois après avoir été semée. Chaque graine produit plusieurs tiges qui croissent lentement pendant tout l'hiver ; mais au printems la terre se trouve semblable à une prairie la plus épaisse. Si le mois d'Avril est un peu pluvieux, la sulla s'élevera jusqu'au-dessus de la hauteur d'un homme. En trempant la graine dans de l'eau avant de la semer, on en hâte la germination & la végétation. La fleur de la sulla est d'un assez beau rouge & à-peu-près de la forme de celle du genet ; chaque fleur est contenue par un calice dentelé. On peut commencer à faucher cette plante au mois de Mai, dans le temps même de sa fleur ; alors on la donne en vert aux mulets, aux chevaux, qu'elle purge légérement & engraisse très-promptement, & même trop le bétail qu'on ne feroit pas travailler ; elle procure beaucoup de lait aux vaches & aux brebis. Cet excellent fourrage est si recherché, qu'on n'est point dans l'usage de le faner. On en seme un peu, de temps à autre pour se procurer la graine qui est plus petite, mais assez ressemblante à celle de l'esparcette.

Après la récolte de la sulla, qui dure dans ce pays jusqu'à la mi-Juillet, on laisse reposer la terre jusqu'en automne, on la laboure alors, & l'on y jette la semence de sulla : la moisson est à proportion

plus riche dans les champs qui ont ſullé, *ſullati.* Il ſuffit qu'après la moiſſon on mette de nouveau le feu au chaume, pour que ſans autre culture qu'un ſeul labour très-ſuperficiel, le mois de Novembre ſuivant, la ſulla recouvre de nouveau le champ, après avoir été une année entiere, pendant le temps de la culture & de la récolte du blé, cachée dans l'intérieur de la terre, ſans nuire à la qualité de ce dernier, & ſans qu'il en ait paru la moindre apparence, même à fleur de terre, avant le mois de Novembre de l'année de repos ou de jachere; temps où la ſulla germe & croît avec le même ſuccès que la premiere année qu'on l'a ſemé. C'eſt ainſi que des champs une fois ſullés, donnent pendant l'eſpace de plus de quarante années conſécutives, réguliérement & alternativement, de deux années l'une, une récolte abondante de ſulla, & l'autre une moiſſon du plus beau blé, ſans que pour conſerver une prairie auſſi ſinguliere, il faille d'autres ſoins que de répandre de la graine la premiere année, ainſi qu'il eſt dit ci-deſſus, d'après le Mémoire préſenté ſur ce ſujet, le 12 Septembre 1766, à la Société des Georgofili de Genes, par M. le Marquis *de Grimaldi :* ce Mémoire a été publié à Parme par ordre du Gouvernement; il a été auſſi traduit de l'Italien, & inſéré dans les *Mémoires de la Société Economique de Berne, année 1768.*

La méthode facile de ſemer la ſulla, la qualité ſupérieure de ce fourrage, celle de contribuer à préparer les terres pour la récolte des grains, ſa fécondité, ſa longue durée dans les terres les plus compactes qu'elle pénetre ſans les épuiſer; toutes ces circonſtances ſingulieres prouvent aſſez ſon utilité, pour exciter l'attention des Cultivateurs.

Les Malthois choiſiſſent la graine de ſulla de deux ans, & qui vient de la petite île de Goro. On peut répandre cette graine un à deux jours ſur le blé avant de le ſcier, les pieds des Moiſſonneurs, des Glaneurs & du bétail ſuffiſent pour l'enterrer; ſi elle étoit miſe en terre trop profondément, elle riſqueroit de ne pas lever. Si la ſulla ou *ſilla* pouſſe trop fort avant l'hiver, on peut la faire pâturer par les beſtiaux, on l'empêchera par ce moyen de pouſſer des tiges fortes & vigoureuſes que le bétail auroit peine à bien broyer.

La racine de la ſulla eſt groſſe, rameuſe, un peu pivotante; ſes tiges ſont herbacées, canelées & ſe diſtribuant en rameaux; ſes feuilles, au nombre de neuf ou onze, ſont alternes, ovales, épaiſſes, aîlées,

terminées par une impaire plus grande ; sa fleur est papilionacée ; son fruit est long, applati, droit, comme hérissé ; en un mot des Botanistes regardent la sulla comme un *sain-foin d'Espagne.*

SUMACH, *rhus.* Arbrisseau dont on distingue plusieurs especes : les unes sont d'utilité, les autres sont de curiosité.

Le Sumach ordinaire ou commun, *rhus culinaria,* appellé le *roux* ou *roure des Corroyeurs,* est un arbrisseau qui nous vient de la Syrie & de la Palestine, qui croît quelquefois à la hauteur d'un homme : ses feuilles sont oblongues, velues, aîlées, dentelées à leurs bords, rougeâtres, assez semblables à celles du sorbier. Il naît d'entre les feuilles aux sommités des branches des fleurs ramassées en épi, de couleur blanche, composées chacune de fleurs disposées en rose. Aux fleurs succedent des baies presque ovales, membraneuses, verdâtres, qui renferment une semence arrondie en forme de petite lentille, de couleur rougeâtre. Ce fruit est d'un goût acide & astringent.

Ce sumach s'est naturalisé dans nos climats ; il croît dans les lieux secs & pierreux, sur les collines & aux environs de Montpellier. En Espagne, dans le territoire de Salamanque, on cultive cet arbrisseau avec autant de soin que la vigne, parce que les habitans en font un commerce assez considérable. On coupe tous les ans ses rejetons au pied de la racine, puis on les fait sécher pour les réduire en une poudre fine ; c'est un tan dont on se sert pour préparer les cuirs, & sur-tout pour les apprêts des peaux de bouc, de chevre, de mâroquin noir. *Consultez l'article* MAROQUINIER *dans le Dictionnaire des Arts & Métiers.* Les Anciens s'en servoient au même usage. On employoit son fruit autrefois dans les cuisines pour assaisonner les viandes : cela se pratique même encore chez les Turcs. C'est de la différence de ses usages qu'il a reçu différens noms : le *sumach des Cuisiniers* est le fruit ; il noircit les dents & les cheveux ; le *sumach des Corroyeurs* sont les feuilles & les branches ; la plus grande quantité de ce qu'on en consomme en France se tire du Portugal ; & le *sumach rouge de Galien* est la graine du même arbrisseau.

Le Sumach des jardins ou de Virginie se cultive dans les jardins où il s'éleve aisément & produit un très-bel effet ; il porte de beaux épis veloutés rouges ; il fleurit de bonne heure : aux fleurs succedent des fruits fort rouges, arrondis, pressés, qui contiennent chacun une semence applatie comme une lentille, d'un goût aigrelet : ses

fruits ſont rafraîchiſſans ; on en met macérer une grappe dans une pinte d'eau froide qu'on fait boire enſuite par verrées dans toutes ſortes d'hémorragies : cette infuſion eſt encore recommandée contre les deſcentes ; les feuilles de ſumach pilées & appliquées ſur les panaris réſiſtent à la pourriture, & empêchent la gangrene.

Ces deux eſpeces de ſumach ſont propres à garnir des remiſes & certaines parties de parcs : elles font un bel effet dans les boſquets d'été & d'automne. Il y a deux autres eſpeces de ſumach de la Caroline, l'un à fruit noir, l'autre à fruit de couleur rouge orangé, qui peuvent auſſi paſſer très-bien l'hiver en terre.

Il découle, dit M. *Duhamel*, des inciſions qu'on fait aux troncs des gros ſumachs, une ſubſtance réſineuſe qui paroît mériter qu'on eſſaie d'en faire un vernis analogue à celui de la Chine. Je crois, continue-t-il, que la décoction des grappes eſt employée à préparer les étoffes pour quelques eſpeces de teintures : au reſte, ces grappes, bouillies dans le vin, calment l'inflammation des hémorroïdes.

Le bois de ſumach eſt fort tendre, principalement celui de ſumach de Virginie, que l'on appelle *vinaigrier* en Canada ; il eſt d'une très-belle couleur verte, & de deux nuances qui ſont aſſez agréables.

Il y a une autre eſpece de ſumach dont on ſe ſert en teinture du grand & du petit teint vert, ſous le nom de *redoul ; voyez* ce mot.

Enfin, on diſtingue ſix ſortes de ſumachs qui ſont originaires de l'Afrique, & qui n'ont d'autre agrément que d'être toujours verts.

SURA : *voyez* au mot Coco.

SUREAU ou SUZEAU, *ſambucus.* Le ſureau eſt un arbriſſeau dont il y a pluſieurs eſpeces, qui different par la couleur de leurs fruits, & par leurs feuilles.

Les fleurs de ſureau ſont blanches & raſſemblées en ombelles. Chaque fleur eſt en roſette : il leur ſuccede des baies ſphériques, qui ſont noires, dans certaines eſpeces, & blanches, rouges ou vertes dans d'autres : les feuilles ſont compoſées de grandes folioles pointues, découpées & dentelées ſur les bords, oppoſées deux à deux ſur les branches : il y a une eſpece de ſureau dont les feuilles ſont profondément laciniées.

Les ſureaux ſont de grands arbriſſeaux très-jolis, ſur-tout dans le mois de Juin, quand ils ſont chargés de fleurs : ainſi, ils ſont propres à être employés à la décoration des boſquets de la fin du printems

& de l'été. Il y a peu d'arbres qui soient moins délicats sur la nature du terrain: ils reprennent très-facilement de boutures, ainsi que tous les arbres qui ont beaucoup de moëlle. On sait que les jeunes branches de sureau sont remplies de moëlle : leur bois est peu épais; elles sont vertes d'abord, puis grisâtres : elles peuvent servir à faire des sarbacannes. On ne trouve point de moëlle dans les gros troncs qui sont couverts d'une écorce rude, crevassée, de couleur cendrée : sous cette écorce il s'en trouve une seconde qui est verte & d'usage en Médecine. Le bois de sureau est assez dur & liant: il sert à faire différens ouvrages. Les Tourneurs en font des boîtes & des tabatieres, des peignes communs; après le buis, c'est un des meilleurs bois qu'on puisse employer à cet usage. Le jeune bois creux sert à faire des canonnieres.

On fai un vinaigre aromatique avec les fleurs vertes de sureau, on l'appelle *vinaigre surard:* il est très-agréable pour l'usage de la table, & moins contraire à l'estomac que le vinaigre simple. On conseille la décoction des fleurs & des branches de sureau pour déterger les ulceres, & pour faire des fomentations sur les parties affligées d'érésipeles. La fleur de sureau infusée dans de l'eau bouillante en façon de thé, est excellente pour les coliques d'indigestion : c'est encore un bon sudorifique, dont on fait usage avec succès dans toutes les maladies causées par une suppression de l'insensible transpiration, & surtout dans les maladies inflammatoires de la poitrine, dit M. *Bourgeois.* Son eau distillée a les mêmes vertus, mais elle est moins échauffante : son écorce & ses fleurs fraîches infusées dans du vin blanc, font purgatives & puissamment diurétiques : l'écorce moyenne est spécifique pour la brûlure, l'inflammation des hémorrhoïdes & la goutte. Quelques personnes mettent des fleurs de sureau seches dans le moût de raisin, pour donner au vin un goût de muscat. Si on se contente de mettre des pommes sur des lits de fleurs de sureau desséchées, & qu'on les enferme ainsi dans une boîte, elles contracteront un goût de muscat. On fait avec de la farine de seigle & les baies de sureau, qu'on appelle dans les boutiques, *grana actes*, des gâteaux qui sont très-estimés pour arrêter les diarrhées & les dyssenteries. On fait aussi un *rob* avec le suc de ce fruit. Le sureau est depuis long-temps célebre en Médecine, même du temps d'*Hippocrate. Martin Blokwitzius* a écrit un livre entier des vertus de cet arbrisseau, sous le titre d'*Anatomie du Sureau.*

Il croît ſur le ſureau une eſpece de champignon, que l'on appelle *oreille de Judas*. Voyez ce que nous en avons dit à la ſuite du mot CHAMPIGNON. En Chine on ſe ſert de la moëlle & de la pulpe des baies du ſureau dont on fait une eſpece de papier, ou ces belles fleurs artificielles qui nous viennent de ces contrées.

On donne le nom de petit ſureau à l'*yeble*, & celui de ſureau aquatique à l'*obier:* voyez ces mots.

SURELLE. *Voyez* OSEILLE.

SURFS. *Voyez à l'article* HARENG.

SURIKATE. Eſpece de quadrupede qui ſe trouve dans l'Amérique Méridionale : il eſt de la grandeur à-peu-près d'un lapin ; & par la partie ſupérieure du muſeau, il reſſemble au *coati.* Cet animal a un caractere qui le diſtingue de tous les quadrupedes, & qui ne lui eſt commun qu'avec l'*hyene ;* ce caractere eſt d'avoir également quatre doigts à tous les pieds. Cet animal a une phyſionomie jolie, vive & eſt fort adroit : il ſe ſoutient aiſément ſur ſes pattes de derriere, & marche de cette maniere. Il ſe place auprès du feu dans cette attitude : il aime beaucoup le poiſſon, la viande & les œufs. Un de ces animaux, que M. *de Buffon* avoit, ſe ſervit de ſes pattes réunies pour tirer des œufs de l'eau où on les avoit mis pour les faire cuire : le même animal ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiede ; ſa boiſſon ordinaire étoit ſon urine, dont l'odeur étoit cependant fort déſagréable : il étoit apprivoiſé au point d'obéir à la voix de ſon maître lorſqu'il l'appelloit ; gai, leſte, agile, il jouoit avec les chats ſans leur faire de mal. Lorſque le ſurikate a peur, ou qu'il s'ennuie, ſa voix reſſemble alors à l'aboiement d'un jeune chien ; mais lorſqu'il eſt affecté par quelque ſenſation de plaiſir, il s'exprime par d'autres accens ; il fait un bruit vif & ſemblable à celui d'une creſſelle de bois que l'on tourne avec rapidité.

SURMULET, BARBARIN, MOIL. Poiſſon mis dans le genre des poiſſons à nageoires épineuſes : on en diſtingue de pluſieurs ſortes.

Le *ſurmulet barbu* a juſqu'à un pied de long : il eſt orné de lignes dorées depuis la tête juſqu'à la queue. On apperçoit au travers de ſes écailles une couleur pourprée : ces écailles ſont grandes, découpées à l'entour, & placées de travers ; elles tombent aiſément. Ce poiſſon a le dos & la tête voûtés, les yeux rouges, la bouche petite & ſans dents ; au bout de la mâchoire inférieure, pendent deux filets blancs & mous : c'eſt ce qui a fait nommer ce poiſſon *barbeau de mer :* il a deux

nageoires dorées près des ouies, & deux autres blanches au-dessous; il en a une autre proche de l'anus, & deux au dos : sa queue est rouge. Le surmulet barbu a le passage du gosier petit : il a quatre ouies de chaque côté. Il se corrompt facilement ; ce qui fait qu'on ne le transporte guere loin de la mer.

Rondelet dit que les surmulets barbus se prennent sur les rivages, & que les non-barbus se prennent en haute-mer : leur chair est estimée, sur-tout ceux de la Méditerranée.

Les *surmulets d'étang* habitent toujours dans la fange : leur chair sent la bourbe. Ils sont plus grands que ceux de mer, & n'en sont pas pour cela meilleurs ; mais leurs écailles tiennent davantage, & leurs traits dorés sont plus éclatans.

Le *surmulet de mer ordinaire*, est plus grand que le surmulet barbu ; ses écailles sont plus épaisses & plus adhérentes à la peau : il a aux côtés trois ou quatre lignes dorées, & les nageoires qu'il a sur le dos sont d'un jaune mêlé d'un beau vermillon. Ce surmulet ressemble beaucoup au surmulet d'étang.

Le surmulet sans barbillons est l'*imbriaco*.

SURMULOT. Cet animal qui n'est connu que depuis quelques années, a été nommé improprement, *rat des bois ;* car il differe autant du rat, que le mulot differe de la souris. Il a été nommé, à plus juste titre, *surmulot*, c'est-à-dire *grand mulot*, parce qu'en effet il ressemble plus au mulot qu'au rat, par la couleur, par les mœurs & par les habitudes naturelles.

Le surmulot, dit M. *de Buffon*, est plus fort & plus méchant que le rat : il a le poil roux, la queue extrêmement longue & sans poil ; l'épine du dos arquée comme l'écureuil, & le corps beaucoup plus épais : il a aussi des moustaches comme le chat.

Ce n'est que depuis douze à quinze ans, que cette espece s'est répandue dans les environs de Paris : on ne sait d'où ces animaux sont venus, mais ils ont prodigieusement multiplié ; & l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement depuis huit jusqu'à douze petits, & qu'ils engendrent jusqu'à trois fois par an.

Les endroits où les surmulots ont paru pour la premiere fois, & où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont Chantilly, Marly-la-Ville & Versailles.

Les mâles sont plus gros, plus hardis & plus méchans que les

femelles. Lorſqu'on les pourſuit, & qu'on veut les ſaiſir, ils ſe retournent & mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morſure eſt non-ſeulement cruelle, mais dangereuſe ; elle eſt promptement ſuivie d'une enflure conſidérable, & la plaie, quoique petite, eſt long-temps à ſe refermer.

Les chiens chaſſent les ſurmulots comme ils chaſſent les rats d'eau, c'eſt-à-dire, avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorſque les ſurmulots ſe ſentent pourſuivis & qu'ils ont le choix de ſe jeter à l'eau, ou de ſe fourrer dans un buiſſon d'épines à égale diſtance, ils choiſiſſent l'eau ; ils y entrent ſans crainte, & nagent avec une merveilleuſe facilité. Cela leur arrive toutes les fois qu'ils ne peuvent regagner leurs terriers ; car ils ſe creuſent, comme les mulots, des retraites ſous terre, ou bien ils ſe gîtent dans celles des lapins. On peut, avec les furets, prendre les ſurmulots dans leurs terriers : ils les pourſuivent comme des lapins, & ſemblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux paſſent l'été dans la campagne ; & quoiqu'ils ſe nourriſſent principalement de fruits & de grains, ils ne laiſſent pas auſſi d'être très-carnaſſiers. Ils tuent, dévorent le gibier, lapereaux, perdreaux, égorgent la jeune volaille ; & quand ils entrent dans un poulailler, ils y font preſque autant de ravage que le *putois.*

Vers le mois de Novembre les meres, les petits & tous les jeunes ſurmulots quittent la campagne ; & ce peuple de brigands va en troupes s'établir dans les granges, où ils font un dégat infini ; ils hachent la paille, conſomment beaucoup de grains, & infectent le tout de leur ordure. Les greniers étant dévaſtés, ils rongent les portes. Les vieux mâles reſtent à la campagne : chacun d'eux habite ſeul dans ſon trou : ils y font, comme les mulots, proviſion pendant l'automne, de gland, de faine, &c. ils rempliſſent leur trou juſqu'au bord, & demeurent eux-mêmes au fond : ils ne s'y engourdiſſent pascomme les loirs ; ils en ſortent l'hiver, ſur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges, en chaſſent les ſouris & les rats. L'on a même remarqué, depuis que les ſurmulots ſe ſont ſi fort augmentés aux environs de Paris, que les rats & les ſouris y ſont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étoient autrefois. Ils les pourſuivent dans les lieux de leur domaine, & les détruiſent.

SURON ou SÉRON. Les Droguiſtes donnent ce nom à certains

cuirs de bœufs, qui recouvrent les ballots de marchandises que l'on nous envoie de la Nouvelle-Espagne & de Buenos-Ayres dans l'Amérique méridionale. Ces cuirs sont cousus avec des filets & lanieres de la même peau fraîche. On dit aujourd'hui un *suron* de quinquina, un *suron* de jalap, un *suron* de cannele, &c.

SUSERRE ou SISERRE. *Voyez* GRIVE.

SYCOMORE. *Voyez l'article* ÉRABLE. Le sycomore faux est l'*azédarac.* Voyez ce mot.

SYLPHIUS. *Voyez* SILPHIUM.

SYLVIE, *anemonoïdes.* M. *Deleuze* dit que *Vaillant* donnoit ce nom à quelques especes d'anemones dont il faisoit un genre à part, parce que leurs semences n'ont point de queue comme celles des autres especes : elles croissent dans les bois & les prés ombragés. La sylvie à fleur blanche a été décrite sous le nom de *renoncule des bois :* il y en a une jolie espece à fleur jaune, dit M. *Deleuze.* Voyez l'article RENONCULE.

SYRINGA. *Voyez* SERINGAT.

SYRIOT. *Voyez* GRISETTE.

SZEINAN. Suivant M. *Pallas*, c'est une espece d'antilope. *Voyez à l'article* GAZELLE.

Fin du Tome cinquieme.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe, 1775.